MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

MM.
AMPÈRE (J.-J.).
AMIEL.
ANCELOT, de l'Académie.
ANCELOT (Mme).
AUDIBERT.
ARNOULD (Auguste).
BALZAC (de).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOGAERTS (Félix).
BOITARD.
BORGHERS.
BORY-SAINT-VINCENT.
BRETON (Ernest).
CASTILLE (Hippolyte).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DAVID (H).
DELAHAYE (Adolphe).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).

MM.
DELISLE (Eugène).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Emile).
DUMAS (Alexandre).
DUMOLAY-BACON.
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GÉRARD de NERVAL.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.), de l'Institut.
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (J.-N.).
HALÉVY (Léon).
HERBIN (Victor).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL (historiographe de la marine).
JANIN (Jules).

MM.
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), (de l'Ac.).
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LEBRUN (Mme Camille).
LENOIR (Albert).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
NICOLLE (Henri).
ORSINI (l'abbé).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.

MM.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE, de l'Académie.
ROGER DE BEAUVOIR.
ROMAN.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Académie française.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TISSOT (Charles).
TOUZE (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Ac. franc.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

MM.
BEAUCÉ.
BIARD.
BRASCASSAT.
CHAM.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
FOREST (Eugène).

MM.
FOUSSEREAU.
FREYMANN.
GAVARNI.
GÉRARD-SÉGUIN.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
JACQUAND.

MM.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LEEHMANN.
LENOIR (Albert).
MARVY.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.

MM.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
STAAL (Gustave).
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

ANDREW, BEST, BLAIZE, FAGNION-MONTIGNEUL, LELOIR, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1849-1850 (17e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris,
6 FRANCS PAR AN.

Pour les départements,
7 FRANCS 50 CENTIMES PAR AN.

A Paris, au bureau de la direction, rue Neuve-Saint-Roch, 37.

Nous engageons nos Abonnés à nous envoyer directement, rue Neuve-Saint-Roch, 37, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c.

La direction ne peut répondre que des abonnements qui sont demandés directement par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.

Les bureaux des Messageries nationales et générales se chargent également de faire les abonnements à notre Journal, sans augmentation de prix.

SEIZE VOLUMES ONT PARU.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché . . . . . 6 fr.
Relié . . . . . 7 fr. 50 c.

Pour les départements, par la poste, le volume broché. . . 7 fr. 50 c.

NOTA. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

Voir, pour plus de détails, les deux *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume et des livraisons.

IMPRIMERIE DE HENNUYER ET Ce, RUE LEMERCIER, 24. BATIGNOLLES.

Paris : 6 fr. par an. Départements : 7 fr. 50.

MUSÉE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

DEUXIÈME SÉRIE.

TOME SIXIÈME.

1848-1849.

Paris. Bureau de l'Administration : rue Neuve-Saint-Roch, 37.

AVERTISSEMENT.

Après seize années de progrès constants, de moralité sans tache et de popularité incontestable, le *Musée des familles* va entrer dans sa dix-septième année, à la tête d'une clientèle qui, malgré les concurrents et les révolutions, dépasse le chiffre de trente mille lecteurs pour le présent volume et de cent mille pour la collection du recueil.

En livrant au public ce tome seizième, qui marque une amélioration nouvelle dans notre JOURNAL-BIBLIOTHÈQUE, nous devons aux familles qui nous sont restées fidèles, un remerciement solennel, une explication loyale et un avertissement indispensable.

1° Nous remercions et nous félicitons nos lecteurs, car leur nombre et leur constance nous prouvent qu'il y a toujours en France un immense public pour les lectures instructives sans aridité, religieuses et morales sans ennui, amusantes sans scandale, et populaires sans charlatanisme.

2° Nous demeurerons plus que jamais attachés à ces principes sacrés et féconds de notre force et de notre succès. Nous saurons les concilier avec les développements variés que le *Musée* va prendre en 1849-1850, sous le triple rapport de la rédaction, dont les talents les plus glorieux accroîtront encore la valeur; de l'illustration, dont le numéro de septembre indique suffisamment les progrès, et de l'ACTUALITÉ, qui fera désormais de notre recueil le journal complet et illustré de chaque mois.

3° Les publications rivales que notre popularité multiplie autour de nous, et qui vont jusqu'à imiter plus ou moins adroitement notre titre, nous obligent (sans nous émouvoir le moins du monde, et quelque répugnance que ce soin nous inspire) à recommander à nos lecteurs et à nos correspondants de ne pas nous confondre avec elles, et de *noter exactement*, pour toutes communications, notre titre et l'adresse de nos bureaux actuels : RUE NEUVE-SAINT-ROCH, 37.

Plusieurs abonnés, par exemple, nous demandent si nous avons quelques rapports avec deux revues naissantes, dont le nom est presque copié sur celui du MUSÉE DES FAMILLES. Nous devons répondre à ces abonnés, dont la sollicitude nous honore et nous touche, que nous n'avons rien de commun avec les revues en question. Elles débutent, et nous avons seize ans de date. Leur prix est beaucoup plus élevé que le nôtre. Elles sont politiques, et nous tenons à ne pas le devenir. Leur industrie repose sur des primes de meubles, sur des chances de loterie, etc., et nous repoussons résolument toute combinaison aléatoire; en fait de mobilier, nous ne voulons promettre à nos lecteurs que ce que nous sommes sûrs de leur donner, c'est-à-dire un volume annuel, le plus utile, le plus amusant et le plus beau possible. En un mot, le MUSÉE DES FAMILLES est une publication à part, complétement indépendante, purement littéraire et artistique, étrangère à tout commerce, à tout jeu de hasard, et décidée à rester plus que jamais le MUSÉE DES FAMILLES. On peut voir, à cet égard, nos avis et notre plan exposés nettement dans nos dernières livraisons et à la fin du présent volume.

Fiers et heureux de notre rôle et de notre lot, nous n'en désirons point d'autres, et laissons à chacun les siens.

MUSÉE DES FAMILLES
LECTURES DU SOIR.

LA FONTAINE ET FOUQUET.

Portrait de Jean de La Fontaine.

I. — LE CAPITOLE ET LA ROCHE TARPÉIENNE.

Le 17 août 1661, Nicolas Fouquet, surintendant des finances, donnait en son château de Vaux une fête à Louis XIV. Cette fête était telle que Louis XIV seul eût pu rendre la pareille. Il y avait six mille invités, de tou-

tes les cours de l'Europe : un roi, une reine, quarante princes, cinquante ambassadeurs, deux mille dames, et le reste à l'avenant.

La plus belle et la plus admirée de toutes les dames était Mlle de La Vallière, la nouvelle favorite du grand roi, à laquelle l'amphitryon osait parler à l'oreille, au risque de sa propre tête. Les Mémoires de l'époque, dit M. Léon Gozlan, nous ont conservé la parure qu'avait pour cette journée Mlle de La Vallière. «Sa robe était blanche, étoilée et feuillée d'or, à point de Perse, arrêtée par une ceinture bleu tendre, nouée en touffe épanouie au-dessous du corsage. Épars en cascades ondoyantes sur son cou et ses épaules, ses cheveux blonds étaient mêlés de perles et de fleurs sans confusion. Deux grosses émeraudes rayonnaient à ses oreilles. Ses bras étaient nus; pour en rompre la coupe, trop frêle, ils étaient cernés, au-dessous du coude, d'un cercle d'or ciselé à jour; les jours étaient des opales. Sa figure est trop connue pour essayer de la reproduire : ce fut celle de la Vénus chrétienne de la France. Ses yeux bleus de vierge-martyre, aux paupières de soie, s'ouvraient peu au jour; et bien qu'ils n'eussent jamais réfléchi que des visages jeunes et beaux comme le sien, qu'ils n'eussent vu de bien près qu'un homme, — Louis XIV, — ils étaient déjà chargés de cette infortune qui lui arracha tant de larmes aux Carmélites.»

Le plus obscur et le plus modeste des convives était Jean de La Fontaine, le fabuliste, pensionnaire du riche surintendant, — qui lui serrait la main toutes les fois qu'il le rencontrait dans la mêlée.

La Fontaine était fort empêtré dans son habit de gala; lui qui trouvait que la richesse est une vraie misère, et que tous les bals du monde ne valent pas un bon somme, il allait et venait, moins par plaisir que par dévouement, à travers cette cohue de grands seigneurs. Ce qui l'étonna le plus dans la fête de Vaux, il l'a dit naïvement, ce furent les saumons qui frétillaient tout vifs dans un bassin d'eau de mer. Il resta des heures entières à les contempler, — méditant quelque apologue sur la servitude des grandeurs, — ou cherchant une rime pour la quittance en vers qu'il adressait chaque mois à Fouquet, en recevant sa pension.

Rien ne manquait cependant à Vaux pour éblouir et captiver les yeux les plus indifférents...

Dans la cour des Bornes, on tirait une loterie, dont les bijoux étaient les moindres lots : on n'avait que la peine de tirer pour gagner, de sourire pour payer le marchand.

Louis XIV, en entrant au château de Vaux, fronça le sourcil. Il trouva ce château plus beau que ses palais, et cette fête plus brillante que les siennes...

A travers les peintures de Lebrun, les dorures, le velours et la soie, il remarqua partout la même allégorie : un écureuil poursuivant une couleuvre, avec cette devise : *Quo non ascendam?* (Où ne monterai-je pas?) L'écureuil était l'arme parlante de Fouquet. La couleuvre était l'arme parlante de Colbert. Le grand roi se mordit la lèvre...

Chaque gentilhomme trouva sur la cheminée de sa chambre mille pistoles pour le lansquenet du soir.

On fit jaillir des eaux qui donnèrent à Louis XIV l'idée des merveilles de Versailles et de Marly.

On lança sur un canal des barques dorées, toutes pleines de nymphes vivantes.

Dans la salle à manger, le plafond descendit chargé d'un dîner sans égal, et remplacé à l'instant par un second plafond. Entre autres magnificences, un sanglier tout entier fut servi avec ses défenses et ses pieds dorés. Après le dîner, on chassa, aux flambeaux, la grosse et la petite bête, à travers les appartements.

Puis Molière et sa troupe jouèrent les *Fâcheux* dans l'allée des Pins.

Enfin, on tira un feu d'artifice, où l'on vit le château de Vaux dans les airs, — un berceau porté par des génies, — et des girandoles de flammes si nombreuses et si éblouissantes, que le palais et tous ses détails, le jardin et toutes ses fleurs, le parc et tous ses arbres en furent illuminés *a giorno*.

Tous les amis de Fouquet le crurent premier ministre.

Mais un ami de Colbert avait montré à Louis XIV le portrait de Mlle de La Vallière caché dans le cabinet du surintendant, et un billet par lequel celui-ci proposait à la favorite royale quarante mille pistoles, ou quatre cent mille livres (un million d'aujourd'hui).

Quelques jours après, Fouquet, attiré à Nantes, y était arrêté et incarcéré de par le roi.

Un seul des invités de Vaux ignora cette disgrâce; ce fut le bonhomme La Fontaine, qui rédigeait tranquillement, à Paris, son épître aux saumons vivants qu'il avait admirés dans les bassins.

Et cependant la dernière pensée de Fouquet, au moment de perdre sa liberté, avait été pour La Fontaine.

Lorsqu'on lui annonça l'ordre du roi, il était seul dans sa chambre, avec un employé de ses bureaux, — jeune homme à la figure triste et douce, au regard intelligent et dévoué, — qui répondait au simple nom de Dominique.

Ce jeune homme était un fils de La Fontaine. Le fabuliste l'avait eu avant son mariage, et en avait si bien caché l'existence à sa femme, qu'il avait fini par l'oublier complétement.

Fouquet s'était chargé de l'avenir de cet enfant, qui s'était attaché à lui plus qu'à son propre père.

Avant de suivre les gardes qui l'arrêtaient, le surintendant écrivit à la hâte deux lettres qu'il enferma l'une dans l'autre, adressa le tout à La Fontaine, et dit vivement à Dominique :

« Mon salut est dans ces papiers. Il faut que votre père les ait dans quatre jours. Je compte sur son dévouement. Vous l'embrasserez pour moi. Adieu. »

Le captif se dirigea vers sa prison, et le jeune homme, montant à cheval, prit au galop la route de Paris...

II. — LE DÉPART POUR CHATEAU-THIERRY.

La nouvelle de la chute et de l'arrestation de Fouquet éclata comme un coup de tonnerre au milieu de la cour et de la ville... Tout le monde y parlait encore des splendeurs de Vaux, lorsqu'on apprit que l'hôte de ce palais était jeté dans une prison.

Il se fit d'abord un grand silence, — comme si chacun eût tremblé pour lui-même. Puis on échangea à voix basse des conjectures sur ce terrible mystère. Les uns y voyaient une vengeance de cœur, et prononçaient le nom de La Vallière; les autres y voyaient une rivalité de ministre, et nommaient tout bas Colbert et Séguier. Ceux-ci disaient : — Fouquet a voulu être plus roi que le roi, et Louis XIV inflige à son faste la misère et le cachot. Ceux-là comptaient les millions dépensés par le surintendant, parlaient de fortifications élevées dans sa terre de Belle-Isle, et trouvaient qu'il avait mérité par ses dilapidations, par ses trahisons peut-être, le sort de Jacques Cœur et d'Enguerrand de Marigny.

Tout le monde l'accusa pour faire sa cour au grand roi. Ses meilleurs amis, ses créatures les plus dévouées l'abandonnèrent, de peur d'être compromis dans sa disgrâce.

Un seul défenseur, le poëte Pélisson, son secrétaire, éleva la voix, et fut immédiatement emprisonné...

Quant au bon La Fontaine, il continuait d'ignorer la catastrophe. On avait beau la crier devant sa porte, la raconter en présence et autour de lui, la lui insinuer par mille allusions, il ne voyait, n'entendait et ne devinait rien. Il croyait toujours son bienfaiteur le plus riche, le plus brillant et le plus heureux des hommes.

Il ne disait plus à chacun : *Avez-vous lu Baruch;* mais : *Étiez-vous à la fête de Vaux?* Et, suivant son usage, il n'écoutait point la réponse.

Il fallait cependant que quelqu'un lui annonçât un malheur qui, non-seulement le frappait dans son ami le plus cher et le plus fidèle, mais allait le jeter lui-même sur le pavé, sans asile et sans ressource, en lui enlevant la pension qui le faisait vivre à Paris.

Le matin du 11 septembre, quatre jours après l'arrestation de Fouquet,—La Fontaine était seul dans son appartement.

Le plus poétique désordre y régnait ; et ce désordre n'était point un effet de l'art, comme dit Boileau, mais un effet de la nature ou plutôt du hasard. Le hasard et la nature régnaient dans la maison du bonhomme, comme dans son âme et dans ses œuvres.

On eût dit que tout son mobilier se composait de livres, tant il y en avait d'amassés, pêle-mêle, ouverts et fermés, sur ses tables, sur ses armoires, sur ses chaises, et jusque sur son lit, tel encore qu'il l'avait quitté le matin. Une poussière dorée couvrait tout cela, et volait en tourbillons au moindre mouvement. Trois choses seulement étaient à leur place dans cet étrange intérieur : un gros chat sur un coussin de velours, un bon fauteuil devant le bureau, et Jean de La Fontaine dans ce fauteuil.

Carrément assis entre les larges bras, les pieds dans ses pantoufles, les culottes lâchées au genou, le justaucorps à demi boutonné, le corps à l'aise dans sa veste à ramages, la perruque posée de travers, l'esprit libre et rêveur, les yeux à moitié clos, la plume à la main, un doux rayon de soleil sur sa table, — ah ! que le poëte était mieux là que dans son habit de cour, à la fête de Vaux !

Il songeait pourtant à cette fête, car il achevait son épître aux saumons vivants.

Une dernière rime lui restait à trouver, — lorsqu'on frappa trois coups à sa porte.

— Entrez ! dit-il, sans bouger de place.

Et trois personnages s'avancèrent dans la chambre. L'aîné avait l'air grave d'un docteur, avec une pointe d'ironie critique. C'était le chanoine François de Maucroix, le mentor de La Fontaine depuis son enfance, — homme aimable et pesant écrivain. Les deux autres différaient d'âge autant que de manière. Le plus jeune exhalait une pédanterie qui annonçait Boileau d'une lieue. Le troisième était d'une mélancolie souriante. Un éclair pénétrant jaillissait de ses doux yeux, ombragés d'épais sourcils. Sa tenue était plus brillante que celle de ses compagnons. Il tenait à la fois du comédien, du grand seigneur, du philosophe, et par-dessus tout de l'homme de génie.

C'était celui dont La Fontaine disait :

> Qu'il allait ramener en France
> Le bon goût et l'air de Térence.

Et qui disait à son tour de La Fontaine :

— Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme !

En un mot, c'était Poquelin de Molière.

— Ah ! vous voilà, mes compères, s'écria le fabuliste à la vue de ses trois meilleurs amis.

Et culbutant ses livres et son chat, il avança trois siéges au milieu d'un nuage de poussière.

Les trois visiteurs s'assirent, et se demandèrent du regard qui parlerait le premier.

La sérénité de La Fontaine les confondait. Sa gaieté mit le comble à leur tristesse. Ils le considérèrent en silence et avec embarras, — comme des médecins observent un malade qui se croit en pleine santé.

— Est-ce distraction? pensa Molière.

— Est-ce indifférence ? se dit Maucroix.

— Est-ce ingratitude? murmura Boileau.

La Fontaine les mit d'accord, en leur adressant la question qu'il adressait à tout le monde depuis quinze jours :

— Eh bien ! étiez-vous à la fête de Vaux?

— Ne m'y avez-vous donc pas vu jouer dans les *Fâcheux ?* répondit Molière.

— Vous oubliez que nous y avons dîné à votre droite et à votre gauche ! ripostèrent Maucroix et Boileau.

La Fontaine se frappa le front, tourna le dos à ses amis pour écrire le dernier vers de sa pièce, et continua du plus beau sang-froid du monde :

— Voici mon épître à ces pauvres saumons que nous vîmes grouiller dans les bassins, et que nous mangeâmes deux heures après de si bon appétit.

Il lut sa poésie d'un bout à l'autre, et recueillit en conscience les avis de ses auditeurs.

— Il est évident qu'il ne sait rien ! s'écria Molière, parlant sans précaution comme devant un sourd.

Boileau poussa Maucroix du coude, et le conjura de rompre la glace.

— Je n'en ai pas le courage, dit le chanoine avec abattement.

Et Boileau, sommé à son tour, allait lâcher le mot décisif, quand Molière l'interrompit, et se chargea du discours.

— La Fontaine, dit-il gravement, nous ne sommes point venus vous parler rimes, mais vous parler raison.

— C'est la même chose pour vous, mon maître, observa délicatement le fabuliste.

Molière reprit, en regardant La Fontaine dans les yeux :

— N'avez-vous point eu, ces jours-ci, des nouvelles de M. Fouquet?

A ce nom, Maucroix et Boileau pâlirent. Ils crurent le moment fatal arrivé. Leur cœur se serra de pitié pour La Fontaine. Mais Molière était trop adroit et trop bon pour écraser son ami d'un seul coup. C'était justement afin de le ménager qu'il avait ôté la parole à Boileau.

La Fontaine répondit sans sourciller :

— Des nouvelles de M. Fouquet ! mais j'en ai à toute heure, de rue en rue, de porte en porte. Paris, la France, l'Europe, ne parlent que de M. Fouquet, de sa magnificence, de sa générosité, de sa bonne grâce et de son goût sans pareil. La fête de Vaux dure encore pour le monde entier... Le roi lui-même doit être jaloux du surintendant !

— En effet, poursuivit Molière avec un soupir..., mais n'avez-vous pas entendu dire... autre chose?

La Fontaine commença à s'étonner.

— Quoi donc?

— Qu'il était arrivé à M. Fouquet... un accident?...

La Fontaine se leva d'une seule pièce. Il n'était plus reconnaissable... Cet homme insoucieux et endormi frémissait des pieds à la tête. Cette figure souriante et vermeille avait pâli d'effroi...

— Un accident ! à mon bienfaiteur ! Est-il malade? Est-il disgracié ? Vous ne répondez pas ! Est-il mort ?

Chacun de ces mots fut un cri du cœur si touchant, accompagné d'un regard si plein d'angoisses et d'un geste si pathétique, que Molière sentit une larme dans ses yeux et retint la demi-confidence sur ses lèvres.

Il ne connaissait que l'esprit de La Fontaine; son âme venait de se révéler à lui.

Il oublia le surintendant pour le fabuliste, et plaignant l'un plus encore que l'autre, il résolut d'épargner cet enfant qu'un mot de plus aurait brisé...

— Rassurez-vous, mon cher, reprit-il, en serrant la main de La Fontaine et en le remettant sur son fauteuil; M. Fouquet se porte à merveille. Je voulais seulement vous dire que sa fortune...

— Il est ruiné !

Ce nouveau cri de La Fontaine attendrit encore Molière...

— Non..., mais il a fait..., ou du moins il est menacé de faire... des pertes... Et la pension qu'il vous accordait...

— Sera supprimée, acheva le bonhomme, en reprenant sa paisible attitude et en dilatant sa poitrine soulagée d'un poids affreux. Comment! c'est là tout le malheur que vous aviez à m'annoncer! Eh! que diantre ne le disiez-vous tout de suite? Vous m'avez fait une peur pour ce cher M. Fouquet!

Et il éclata d'un rire tellement naïf, que ses trois amis se regardèrent avec une nouvelle stupéfaction.

— Vous ne savez pas ce que nous ferons, messieurs? ajouta-t-il solennellement. Si M. Fouquet est gêné dans ses affaires, nous viendrons tous à son aide. Nous rachèterons ses châteaux et nous les lui rendrons... Cela fera furieusement enrager ses créanciers!

Ce fut au tour des trois visiteurs d'éclater de rire...

— Il n'y a qu'une petite difficulté, dit Molière... C'est que nous sommes trois pauvres diables, qui vivons plus ou moins des libéralités de M. Fouquet, et qu'une fois ces libéralités supprimées, il ne nous restera pas un écu à lui rendre...

— C'est vrai ! soupira La Fontaine, renonçant à racheter Vaux. Mais bah! nous avons du talent. Maucroix achèvera sa traduction de Démosthène; vous Molière, votre *Misanthrope*; Boileau fera un nouveau livre de *Satires*, moi un nouveau livre de *Fables*; nous publierons tout cela au profit de M. Fouquet...

— Et nous aurons, dit Boileau, juste de quoi donner à dîner aux saumons vivants de ses bassins!

— Mon cher La Fontaine, ajouta Maucroix, vous refaites la fable de Perrette, et vous en oubliez la morale :

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:
Quelqu'accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean comme devant.

— Pas si Gros-Jean, reprit La Fontaine, qu'il ne me reste à Château-Thierry deux ou trois fermes...

— Dont le produit fait à peine vivre votre femme, tant vous les avez écornées depuis dix ans!

— Eh bien! j'en vendrai le reste, et j'en donnerai l'argent à M. Fouquet. J'y vais de ce pas, mes amis; si vous voulez me suivre, nous festoierons aux dépens de l'acheteur, par-dessus le marché.

Et le bonhomme allait prendre, en pantoufles et en peten-l'air, la route de Château-Thierry, si Molière, le retenant par la main, ne lui eût dit, avec une émotion mêlée de pitié :

— J'admire votre dévouement, La Fontaine, et M. Fouquet en sera vivement touché. Une telle reconnaissance vous acquitte envers lui pour jamais. Allez, en effet, à Château-Thierry;— non point pour vendre vos terres, votre bienfaiteur en refuserait le prix, qui ne serait d'ailleurs qu'une goutte d'eau dans l'Océan; — mais pour vivre de vos revenus auprès de votre excellente femme, dans les doux loisirs que réclament votre caractère et vos travaux. C'est pour vous donner ce conseil d'ami que nous sommes venus tous trois vous trouver. Privé de la pension de M. Fouquet, vous ne sauriez demeurer à Paris : les soucis, la gêne vous y harcelleraient de jour en jour. Evitez-les, en partant aujourd'hui même, puisque le Ciel vous en donne l'inspiration. Nous allons retenir votre place au coche de midi; vous ferez d'ici là vos paquets et vos adieux, et nous reviendrons pour vous conduire à la voiture...

La Fontaine n'opposa pas la moindre résistance, et se laissa gouverner comme un enfant qu'il était.

— Vous le voulez, répondit-il naïvement, que votre volonté soit faite!

Maucroix et Boileau sortirent avec Molière, en le félicitant d'avoir atteint leur but sans accabler La Fontaine du malheur de Fouquet.

— Sa femme le lui apprendra assez tôt, dit Molière, et après une année de séparation, elle le consolera mieux que nous.

A onze heures, les trois amis revinrent, comme ils l'avaient promis. Ils trouvèrent La Fontaine prêt à les suivre. Il n'avait oublié dans ses paquets qu'une bagatelle : ses habits et son linge. A leur place, il avait fourré tous ses livres dans les malles. Molière et Boileau réparèrent à la hâte cet oubli; et grâce à leurs services et à leurs instances, le bonhomme arriva tant bien que mal au coche, chargé de son manteau plein de volumes, de sa perruque bourrée de papiers, une épée dans une main, un parapluie dans l'autre, et entre les bras un portrait dont rien au monde n'eût pu le séparer...

C'était le portrait de M. Fouquet, en grand costume de surintendant...

Il y avait quelque chose de déchirant à voir sur le cœur de ce digne homme l'image brillante du protecteur dont il ignorait l'infortune...

Il s'installa ainsi dans la lourde voiture, — après avoir embrassé ses trois amis et sa gouvernante qui pleurait à l'écart, et à laquelle il recommanda son chat par trois fois.

— Avez-vous dit adieu à votre fils? lui demanda Maucroix à l'oreille.

— Mon fils? répondit le poëte, comprenant à peine... Ma foi! je n'y ai point songé. Il y a six grands mois que je ne l'ai vu, et je ne sais plus où il demeure... Si vous le rencontrez, vous lui donnerez le bonjour pour moi, et lui ferez cadeau de mon *Epître aux saumons*.

— Et Mme de La Fontaine, dit Molière, l'avez-vous prévenue par un mot de votre arrivée?

— A quoi bon? mon visage m'annoncera mieux qu'une lettre... Au fait, reprit-il en se ravisant, j'ai eu tort, un mari ne doit jamais surprendre sa femme... J'en ai conté les inconvénients quelque part... Écrivez-lui, Molière, par le courrier. Le message arrivera encore une heure avant moi.

Molière sourit de cette nouvelle naïveté, et promit de s'acquitter de la commission.

Le cocher jura, les chevaux s'ébranlèrent, et le coche emporta le bonhomme.

Quelques heures après, un voyageur essoufflé frappait à la porte de La Fontaine, et le demandait instamment à sa gouvernante.

C'était Dominique, qui apportait de Nantes la lettre de M. Fouquet...

La gouvernante lui dit, à travers ses sanglots, que M. de La Fontaine était en route pour Château-Thierry.

Dominique poussa une exclamation de désespoir, courut au bureau du coche, s'informa de la direction qu'il avait prise, remonta à cheval et repartit au galop..

III. — L'OPINION PUBLIQUE.

Une semaine s'écoula, et La Fontaine n'arriva point chez sa femme...

Le mystère le plus redoutable planait sur le sort de Fouquet; les uns le disaient évadé; les autres, enfermé à la Bastille; les autres envoyé à Pignerol...

Dominique, après trois voyages de Paris à Château-Thierry, n'avait plus reparu.

Ni Molière, ni Mme de La Fontaine n'avaient eu de nouvelles du fabuliste...

Celle-ci, après avoir reçu la lettre qui l'annonçait, l'avait attendu vainement deux jours, quatre jours, huit jours, et avait fini par ne plus l'attendre... Elle ne s'émut pas trop d'abord, car il lui avait souvent joué de pareils tours; mais lorsqu'elle vit accourir trois fois de suite un jeune homme qui lui demanda son mari, elle tomba dans une sérieuse inquiétude...

Un dimanche, vers les trois heures, une voiture de louage entra dans Château-Thierry, traversa la ville, et s'arrêta devant la maison de La Fontaine.

Cette maison existe encore, ou du moins existait naguère. C'est non-seulement la plus célèbre, mais la plus élégante peut-être de l'endroit. En face, s'élève un coteau verdoyant, où la chèvre broute les fleurs sauvages sur quelques pans de murailles croulantes. « Là aussi, dit M. Valkenaër, se dressait intact, il y a peu d'années, le magnifique château des ducs de Bouillon. » Les révolutions ont abattu le castel et laissé debout la maison du poëte.

Au fond de la voiture nomade, entre des paquets en désordre et un tableau soigneusement enveloppé, un voyageur dormait du sommeil du juste.

Réveillé en sursaut devant la maison, il descendit lentement, amassa ses bagages sur le pavé, congédia son cocher d'emprunt, et se mit à frapper à la porte...

Personne ne vint ouvrir. Notre homme frappa deux fois, trois fois. Personne encore.

Le voyageur se prit à rire comme de la chose la plus singulière qui pût lui arriver. Il s'assit philosophiquement sur ses paquets, et, en attendant qu'on daignât le recevoir, il se plongea dans une rêverie profonde. Cette rêverie était douce apparemment, car il n'en sortit qu'au bout d'un quart d'heure.

Il frappa derechef sans plus de succès... Impatienté enfin, il parut se demander comment il entrerait?... Et ne voyant pas de moyen plus sûr que d'escalader la porte qui refusait de s'ouvrir, il se mit à grimper, comme un voleur, le long des montants de cette porte.

Mais à peine suspendu en l'air, une réflexion l'arrêta. Sa démarche lui semblait-elle inconvenante? Pas le moins du monde. Périlleuse? Pas davantage.

Il venait de se rappeler qu'il avait dans sa poche la clef de cette maison qu'il enlevait d'assaut!

Car ce voyageur rentrait tout simplement chez lui.

Ce bonhomme, que vous avez déjà reconnu, était Jean de La Fontaine.

On verra bientôt quelles étranges divagations l'avaient écarté de sa route.

Le premier visage qu'il rencontra, fut celui de Guillaume, son jardinier, qui accourait un peu tard au dernier coup de marteau, et qui faillit tomber à la renverse en apercevant son maître.

Guillaume était un grand garçon, aux cheveux rouges, à l'air de gobe-mouche, aussi naïvement bête que le fabuliste était bêtement spirituel.

— Ah! monsieur, c'est vous! Enfin! s'écria-t-il en ramassant les bagages.

— Prends garde, maladroit, dit La Fontaine, qui le vit heurter le portrait de Fouquet.

Et, après s'être assuré qu'il était intact, il le porta respectueusement dans le salon.

Guillaume reconnut le fameux surintendant, et fut étonné de voir son maître le choyer d'un sourire de joie.

— C'est la peinture de ce malheureux, — qui était si heureux, et dont on parle tant! murmura-t-il avec une sorte d'effroi. Est-ce que monsieur ne saurait pas encore?... Et arrêtant un regard curieux sur le poëte : — Monsieur a porté ce tableau dans ses bras depuis Paris? demanda-t-il en se grattant l'oreille.

— L'image de mon meilleur et de mon plus illustre ami! repartit La Fontaine. Je la porterais ainsi jusqu'au bout du monde!

— Il ne sait rien! c'est évident! se dit le jardinier, de plus en plus stupéfait. Toujours le même! Toujours le même! dormant les yeux ouverts, absorbé dans ses rimes, sourd et aveugle pour tout le reste!

Alors seulement le fabuliste se retourna, et s'informa de Mme de La Fontaine.

— Madame est à vêpres, — *avec M. Poignan*, répondit Guillaume, en affectant d'appuyer sur ce nom.

— Et quand rentrera-t-elle?

— Dans une heure et demie ou deux heures, — *avec M. Poignan*.

— C'est un peu long, dit La Fontaine.

Et oubliant déjà le motif de son voyage, les conseils de ses amis et ses propres engagements, il lança cette naïveté, qui est devenue historique :

— Eh bien! Guillaume, tu diras à madame que je suis venu de Paris pour la voir, que je regrette fort de ne pas la rencontrer, — et que je reviendrai l'an prochain.

— Comment, monsieur, vous repartez déjà? s'écria le jardinier abasourdi, en laissant tomber le manteau, d'où s'échappa toute la garde-robe.

Cette vue rappela le fabuliste à la réalité.

— Non, non, je reste, reprit-il avec un soupir. Je viens retrouver au logis, comme le pigeon,

Bon souper, bon gîte et le reste...

— En fait de reste et de souper, dit Guillaume, répondant à la poésie par la prose : voici ce que je puis vous servir, en attendant la cuisinière, qui est à vêpres avec madame et *M. Poignan*.

Il posa sur la table de la viande froide, des fruits et du vin.

— Je ne me souviens plus si j'ai goûté; crois-tu que j'aie goûté, Guillaume?

— Ma foi! monsieur doit le savoir autant que personne... En cas de doute, mieux valent deux fois qu'une.

— Tu as raison. Tiens-moi compagnie.

Le bonhomme se mit à table, mangea une pêche, et versa à boire à son serviteur.

— Conte-moi, Guillaume, ce qu'il y a de nouveau à Château-Thierry depuis un an. Je sais que tu es un des rieurs de Beau-Richard (1) les plus assidus.

— Je ne vois de neuf ici... que *M. Poignan*, dit le jardinier, de son air le plus malin.

— M. Poignan..., M. Poignan, fit le poëte, remarquant

(1) Carrefour de Château-Thierry, où les oisifs s'assemblent le soir pour débiter les nouvelles du jour. La Fontaine a composé un ballet fort gai, intitulé *les Rieurs du Beau-Richard*.

enfin l'obstination de Guillaume à souligner ce nom; M. Poignan est un de mes meilleurs amis, ancien capitaine de dragons, qui s'est retiré à Château-Thierry.

— Vous pouvez dire qu'il s'est retiré chez vous, monsieur, ou plutôt chez madame, — car il n'en bouge du matin au soir.

— C'est tant mieux pour ma femme, et ce sera tant mieux pour moi. Quel mal vois-tu à cela, Guillaume?

— Quel mal? monsieur est bien bon. Tout le monde ne pense pas comme lui.

— Allons, tu en veux à M. Poignan.

— Moi! pas du tout... Qu'est-ce que ça me ferait à moi, si ce n'était mon intérêt pour monsieur et madame?

Le fait est que Guillaume était l'ennemi acharné de M. Poignan. L'ancien capitaine, gros plaisant, railleur sans pitié, papillon en bottes fortes, l'avait choisi pour cible de tous ses bons mots. Il ne passait jamais près du jardinier sans lui lancer un brocard ou même un horion. Le paysan avait donc résolu de faire évincer ce parasite, qui avait pris racine dans ses plates-bandes, comme il disait. N'osant le combattre en face, il l'attaquait bravement par derrière. Il avait dénoncé aux commères de Beau-Richard les assiduités de Poignan près de sa maîtresse. Ce cancan était devenu l'occupation de toute la ville, et les fortes têtes de l'endroit avaient décidé que l'honneur de La Fontaine serait compromis s'il ne demandait raison au capitaine l'épée à la main, et s'il ne le forçait ainsi d'évacuer sa maison. Il va sans dire que tout cela était absurde, qu'il n'y avait chez Poignan qu'une vieille amitié, un dévouement sincère et pur, et chez Mme de La Fontaine qu'une reconnaissance irréprochable, et tout au plus cette coquetterie naturelle d'avoir pour cavalier servant le premier personnage, la plus brave épaulette de Château-Thierry.

— Voyons, demanda La Fontaine, qui voulait s'amuser, il paraît qu'on s'égaye à mes dépens à Beau-Richard; rapporte-moi ce qu'on y dit de M. Poignan et de ma femme.

— Vous le voulez, monsieur? — Je le veux.

— Alors je parlerai pour vous obéir, car c'est bien malgré moi, dit le jardinier patelin, cédant aux démangeaisons de sa langue. Eh bien, monsieur, on dit ce qu'on voit: que M. Poignan a pris céans votre place, qu'il est toujours pendu à la robe de madame, lui donnant le bras en ville, à la promenade, à l'église, lui contant mille fariboles; enfin, c'est la fable de tout Château-Thierry... Tirez-en la morale, vous qui vous y entendez.

— Je comprends; mais que me font ces bruits, si mon ami et ma femme sont honnêtes?

— Madame de La Fontaine, oui; j'en mettrais ma main au feu. Mais M. Poignan, c'est autre chose. D'ailleurs, il n'y a pas que l'honneur, monsieur; il y a l'opinion publique, comme on dit à Beau-Richard.

— Ah diable! et qu'est-ce que c'est que cela, l'opinion publique?...

— Dame! ces messieurs débitent de belles choses là-dessus... C'est qu'on dira que vous êtes bien bon enfant si vous n'avez pas raison du capitaine; c'est qu'on se gaussera de vous à votre nez et à votre barbe; enfin, c'est que, si on était à votre place, on sait bien ce qu'on ferait!

— Que ferait-on?

— Eh bien! on prendrait son épée, on irait trouver M. Poignan, et l'on se battrait avec lui... Voilà l'opinion publique!... Je ne me mêle pas de vous conseiller, moi, je vous rapporte ce qu'on dit partout...

— Et pourquoi aucun de mes amis ne s'est-il battu avec Poignan, toi, le premier, Guillaume?

— Ah! moi et les autres, c'est différent..., chacun ses affaires.

— Je reconnais bien là l'opinion publique! dit La Fontaine en vidant son verre et en se levant de table... Au fait, ajouta-t-il avec bonhomie, le plus sensé ne peut avoir raison contre tout le monde; je satisferai l'opinion publique, et tout sera dit.

— Tenez, conclut Guillaume, arrivant à ses fins, voilà justement Mme de La Fontaine qui revient, — toujours avec M. Poignan.

Le capitaine et la jeune femme rentrèrent, en effet, au même instant.

IV. — Mme de La Fontaine et M. Poignan.

Mme de La Fontaine, dont Mignard nous a laissé le portrait, était une grande et belle personne, au visage allongé, aux yeux largement fendus, au nez aristocratique, aux traits nobles et réguliers, au maintien plus sévère que gracieux. On prétend que son mari l'a peinte dans ses contes sous le nom de la prude Honesta. Ce qui est malheureusement vrai, c'est qu'ils furent rarement en bonne intelligence. Marie Héricart, fille d'un notable de la province, n'avait que seize ans lorsqu'elle épousa La Fontaine, alors maître des eaux et forêts, comme son père. L'humeur grave de la jeune fille ne put cadrer avec les caprices du fabuliste. Il vendit sa charge malgré elle, et après en avoir eu un fils, qui a continué leur postérité jusqu'en 1827, il quitta son ménage pour aller vivre à Paris, selon ses goûts.

Poignan était un de ces braves à trois poils, dont toute la personne respirait la droiture, le dévouement et la cordialité. Il suffisait de rencontrer son regard ouvert et jovial, pour y trouver un démenti à tous les commérages.

Son attitude et ses manières semblaient toutefois les justifier en ce moment. Il donnait le bras à Mme de La Fontaine, portait son livre d'une main, son parasol de l'autre, et avait tout à fait l'air d'un esclave de sa beauté, comme on disait alors, d'un Hercule galant, filant aux pieds d'une Omphale bourgeoise.

Tous deux s'arrêtèrent pétrifiés à la vue de La Fontaine, et moitié joie, moitié saisissement, la jeune femme s'évanouit à peu près.

Les embrassements empressés du poëte et les cris bruyants du capitaine la rappelèrent à elle-même...

Après les premiers mots de réconciliation, fort sincères de part et d'autre, vinrent les justes reproches de l'inquiétude conjugale.

— Comment! dit madame de La Fontaine, M. Molière m'écrit la semaine passée que vous partez pour Château-Thierry, qu'il vient de vous embarquer dans le coche! Je dispose tout ici pour vous recevoir, je cours au-devant de vous à l'heure indiquée, et j'apprends que vous avez quitté la voiture au quart de la route! Et je passe douze jours mortels sans savoir ce que vous êtes devenu!

— Que voulez-vous, ma chère, répondit le fabuliste, j'ai pris le chemin le plus long, vous me connaissez de longue main. Je suis «*chose légère*». Un rien me détourne ou m'arrête... J'ai rencontré, au second relais, Chapelle et deux de ses compères. Ils m'ont emmené dîner chez un châtelain du pays. Après ce dîner, en est venu un autre; après cet autre, une partie de chasse. Puis de nouvelles invitations; puis la fatigue, la distraction, la rêverie. Bref, je me suis laissé promener, je ne sais où; le temps a passé, je ne sais comment... Il me semble que tout cela n'a duré qu'un jour... Et me voilà! J'ai eu tort, j'en conviens, grondez-moi et n'en parlons plus.

— Je vous reconnais là, dit le capitaine en l'embrassant derechef. Qui aurait le courage de vous gronder, mon ami?

— C'est bien vrai, ajouta la cuisinière, qui était venue aussi fêter son maître. Il peut faire tout ce qu'il voudra; le bon Dieu lui-même n'aura pas le cœur de le damner.

— Qu'il n'y compte pas trop cependant, dit Mme de La Fontaine; il y a des péchés que la bonhomie n'excuse pas. Ceux-ci, par exemple, ajouta-t-elle avec quelque dépit en parlant à l'oreille du poëte, et en lui montrant des vers fort tendres adressés aux belles dames de la cour, et qu'elle venait de trouver dans sa perruque changée en portefeuille.

L'arrivée d'une bande de cousins et de cousines coupa court à cet incident. La Fontaine les embrassa et les congédia au plus vite. On sait que cette kyrielle de parents était un des motifs qui l'écartaient de son ménage.

Pendant ce temps-là, Mme de La Fontaine fit ranger les bagages, épars dans l'antichambre et dans le salon.

Quand elle en vint au portrait de Fouquet, elle s'arrêta avec émotion et observa son mari.

Tout le monde devint triste et garda le silence...

— Mettez ce portrait, dit La Fontaine, à la plus belle place du salon, afin que je ne le quitte jamais des yeux!

— Molière m'assurait, pensa la jeune femme, que M. de La Fontaine ignorait la chute du surintendant. Se serait-il trompé, ou mon mari aurait-il tout appris en route?

Le bonhomme ne tarda pas à la tirer d'incertitude.

— Vous avez su, dit-il cavalièrement, ce qui est arrivé à notre bienfaiteur?

Tous s'étonnèrent d'un pareil ton, se regardèrent avec angoisse, et sentirent battre leurs cœurs...

— Il paraît qu'il a fait quelques pertes d'argent, poursuivit La Fontaine; le lansquenet l'aura maltraité. Molière et Boileau m'ont appris cela. Mais bah! le pharaon réparera cet échec au premier jour. En attendant, je n'ai plus ma pension, et voilà pourquoi je suis ici. Ainsi, ma chère, notre réunion est encore un bienfait du surintendant. Nous l'en remercierons à notre prochain voyage à Paris.

Les poitrines se dilatèrent. On vit que le bonhomme ne savait rien.

— Chut! fit tout bas Mme de La Fontaine, en signifiant à chacun de se taire.

Elle se rappelait les derniers mots de la lettre de Molière: « Laissez votre mari dans son ignorance..., car s'il « apprend le sort de son protecteur, son dévouement fera « des folies, et il se perdra sans le sauver. »

Qu'on se souvienne de Dominique, et l'on concevra l'inquiétude de Mme de La Fontaine.

Bien qu'elle ne le connût point, et qu'il eût refusé de lui dire son nom, ce jeune homme effaré, mystérieux, qui trois fois de suite était accouru demander son mari, lui inspirait les plus noirs pressentiments. Elle soupçonnait qu'il cherchait La Fontaine, de la part d'un ami ou d'un ennemi de Fouquet, ce qui était également redoutable. Car quiconque tenait alors au surintendant, d'une manière ou d'une autre, n'avait point sa tête assurée sur ses épaules...

Quand les parents et les amis du bonhomme se retirèrent, Poignan voulut discrètement les suivre... Mais Guillaume glissa deux mots à l'oreille de son maître...

La Fontaine sourit d'abord finement, puis s'arma de son plus grand sang-froid.

Figurez-vous alors la surprise de l'officier de dragons, lorsqu'en prenant son air le plus gracieux pour dire adieu à son ami, il vit celui-ci lui retirer sa main et lui dire d'un ton glacial et solennel:

— Une minute, monsieur Poignan! nous avons un compte à régler devant deux de ces messieurs...

Il prit l'un des amis du capitaine et l'un des siens, et tous quatre allèrent dans le jardin, sous une charmille écartée.

La Fontaine, en partant, mit gravement son épée sous son bras.

Poignan et ses compagnons se regardaient et se perdaient en conjectures...

Bientôt leur étonnement devint de la stupéfaction.

— Monsieur Poignan, dit La Fontaine, nous sommes depuis longtemps les meilleurs amis qu'on ait vus. Nous avons l'un pour l'autre la plus entière confiance et le plus parfait dévouement. Je vous ai rendu mille services, et vous m'en avez rendu deux mille... A tous ces services, il faut que vous en ajoutiez un...

— A la bonne heure! s'écria le capitaine, je respire... Vous m'avez fait une peur avec vos cérémonies. Parlez! corbleu! Et si vous ne me demandez pas l'impossible...

— Oh! rien de plus simple et de plus facile... Vous allez, mon cher, vous couper la gorge avec moi.

Les deux amis bondirent. Poignan resta muet, abasourdi. Tous trois crurent que La Fontaine devenait fou.

— Nous couper la gorge! s'écria enfin Poignan. Voilà une bien mauvaise plaisanterie, La Fontaine...

Et il tourna le dos en cherchant à rire.

— Ne riez point, reprit le fabuliste, dégainant avec effort son épée rouillée dans le fourreau... Vous voyez que je parle sérieusement, et vous êtes armé comme moi...

— Ah çà! dirent les trois amis à la fois, vous vous moquez du monde...

— C'est vous qui me désobligerez, si vous me refusez ma demande... Je vous l'ai dit, Poignan, vous me devez ce service! Ayez l'obligeance de vous défendre...

— Un service! L'obligeance! Je veux perdre mon nom si j'y comprends rien.

— Il ne s'agit pas de comprendre, mais de croiser le fer.

— C'est impossible. De vieux amis ne s'égorgent pas.

— Au contraire. Ce sont toujours les meilleurs amis qui s'égorgent. On voit cela dans toutes les histoires.

— Dites-moi donc du moins pourquoi diantre vous voulez que nous nous battions!...

— C'est juste: parce que vous donnez le bras à ma femme, qu'on en glose à Beau-Richard, et qu'il faut satisfaire l'opinion publique...

La Fontaine ne put comprimer un sourire, en prononçant ces mots..., et Poignan se crut enfin au terme de la plaisanterie... Mais sa propre hilarité fut étouffée aussitôt par la gravité du poëte, qui lui cria d'une voix résolue:

— Tirez l'épée, morbleu, et en garde!...

— Décidément, la chose est sérieuse, se dirent les témoins. On lui aura monté la tête par des contes ridicules. Mais nous allons sans peine lui faire entendre raison...

Et ils se mirent à prouver au bonhomme, en quatre points, qu'il était la dupe de quelque mauvaise langue ou de quelque cerveau fêlé; que sa femme était la plus fidèle des femmes; son ami, le plus sûr des amis, etc., etc., etc.

— Avez-vous pu croire, La Fontaine, s'écria Poignan, noblement indigné, que je sois capable de manquer à votre honneur, moi qui me ferais tuer pour le défendre! Et pouvez-vous hésiter entre ma parole de vieux soldat et des propos de commères?

— Eh! qui vous dit que j'en croie rien, mon ami? Je sais que ma femme est aussi honnête que vous, et que vous êtes aussi honnête que ma femme. Ce n'est ni vous, ni moi, c'est l'opinion publique qui veut que nous nous battions... Et nous nous battrons, ventrebleu... En garde!

Le capitaine frappa du pied avec colère, et voulut parler encore... Mais La Fontaine lui porta gauchement une botte, et lui fit perdre patience.

Il dégaina en jurant Dieu et les saints...

— Enfin ! ce n'est pas sans peine ! dit le fabuliste, qui se campa sur la hanche le plus drôlement du monde...

Poignan croisa sa lame étincelante avec la piteuse rapière du bonhomme, ferrailla pendant quelques secondes avec lui, et le désarma en faisant sauter son épée à dix pas...

— Maintenant, êtes-vous satisfait? s'écria-t-il alors, tout bouillant encore de fureur.

— Complétement satisfait, et l'opinion publique aussi ! répondit La Fontaine, en sortant à la fin de son rôle par un immense éclat de rire... Il ne nous manque plus que de terminer ce grand duel, comme tous les autres, par un bon souper qui va nous réunir joyeusement.

Et prenant l'ami de Poignan sous un bras, il s'avança pour prendre le capitaine sous l'autre...

Mais celui-ci, exalté et piqué au vif, ne voulut pas comprendre que La Fontaine venait de faire en action la plus plaisante satire des duels.

Il ne sentit qu'une mystification dans ce trait d'esprit si original ; il repoussa à son tour et sérieusement son ami, et se retira sans vouloir rien entendre, jurant à La Fontaine qu'il ne le reverrait plus, et le laissant le plus malheureux et le plus décontenancé des hommes.

Notre poëte, toutefois, ne se tenant pas pour battu, allait poursuivre Poignan jusque chez lui, si des émotions d'un tout autre genre n'eussent détourné violemment ses idées.

Sa femme accourut, toute tremblante, lui annoncer que le jeune inconnu qui l'avait déjà demandé deux fois venait de reparaître et l'attendait au salon.

La Fontaine s'y rendit, et trouva Dominique tout pâle, hors d'haleine, couvert de sueur et de poussière, le bras gauche en écharpe.

PITRE-CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)

L'ABBAYE DE LIVRY.

L'abbaye de Livry, vue à vol d'oiseau.

Chapiteau de la chapelle de Livry.

u milieu de l'antique forêt de Bondy, à une faible distance de Paris, s'élèvent, à l'ombre d'arbres séculaires, les ruines de la belle abbaye de Livry, pleine encore des souvenirs charmants de Mme de Sévigné et des grands noms historiques de plusieurs siècles.

En l'an 1186, vivait dans le pays une jeune fille du nom de Blanche de Garlande ; aimée de tous, elle était la providence des malheureux, l'honneur et l'exemple de la contrée. Un jour, en allant visiter une pauvre femme en proie à une maladie contagieuse, elle ressentit les atteintes d'un mal terrible qui la conduisit aux portes du tombeau. Son père, le seigneur de Livry, et sa mère, Idoine de Garlande, qui la chérissaient, firent vœu, si elle guérissait, d'ériger à cette occasion une chapelle à la Vierge ; leurs désirs furent exaucés, et bientôt, par leurs soins, s'éleva une église, qui fut desservie par des moines réguliers de l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis. L'évêque de Paris, Eudes de Sully, ayant accompli un pèlerinage en ce lieu, s'intéressa à cette fondation ; le roi Philippe Auguste, à sa considération, confirma les donations faites par Guillaume de Garlande, et y ajouta plusieurs dons d'argent qui permirent de fonder, en l'an 1200, un établissement religieux considérable, qui prit le nom d'abbaye de Notre-Dame de Livry.

Cette abbaye compta quarante-six abbés, dont quelques-

uns acquirent une réputation méritée. Dans ce nombre se trouvent le célèbre Jean Mauburn, qui importa en France la fameuse réforme de la congrégation de Windenseim, en Allemagne, et qui fut l'ami de saint François de Paule et d'Érasme, chanoine de la même congrégation; Nicolas Hacqueville, Jacques Fouré, connus par des ouvrages estimés; Robert-Antoine Abelly, dominicain, abbé en 1590, qui fut le confesseur de la reine Catherine de Médicis, et qui a écrit des sermons d'une originalité très-curieuse sur les lamentations de Jérémie; l'abbé Christophe de Coulanges, oncle et bienfaiteur de Mme de Sévigné; et enfin l'abbé de Saint-Phar, fils naturel du régent.

Abbaye de Livry. Château actuel.

L'histoire des hôtes de ce monastère offre des épisodes touchants. Au nombre des pierres tumulaires conservées jusqu'à nos jours, se trouvent celles de Jean Mauburn et des deux frères Arnold et Robert, qui ont été, l'un après l'autre, de 1323 à 1370, abbés du lieu. Dans leur jeunesse ils brillèrent à la cour du roi Charles V; la plus noble amitié les unissait depuis leur enfance, lorsqu'une passion, qu'ils conçurent tous les deux pour la belle Anne de Coucy, demoiselle d'honneur de la reine, les rendit ennemis l'un de l'autre et leur mit le fer à la main; sur le point de s'égorger, ils apprirent que, dédaignant leur amour, elle venait de se donner à un autre. A cette nouvelle, leur haine s'éteignit, et ils résolurent de passer dans un cloître le reste de leurs jours.

Arnold mourut le premier, Robert fit creuser sa tombe à côté de la sienne : elle resta vingt années entr'ouverte; chaque jour il allait réciter les prières des morts à l'intention de son frère. Le 21 décembre 1370, la mort les réunit tous les deux.

La présence dans ce couvent de Robert-Antoine Abelly est due à une cause du même genre. Il était fiancé à la belle Azélia, lectrice de Catherine de Médicis, lorsqu'il apprit que sa mère, attaquée d'une affection cruelle, était sur le point d'expirer. Il partit pour Florence et reçut son dernier soupir. Pendant son absence, sa fiancée était devenue l'épouse du marquis de Solignier. En apprenant cette nouvelle, il alla dans un cloître demander une consolation à sa douleur; admis au noviciat de l'abbaye de Livry, il s'y fit remarquer par les plus rigoureuses austérités. Le jour de sa profession arrivé, il allait consommer pour toujours le sacrifice, sans avoir pu cependant arracher de son cœur l'image de l'idole de sa vie; déjà il était dans la chapelle pour prêter à Dieu le serment solennel, lorsqu'un jeune étranger se présenta, demandant à parler au supérieur. On lui répondit qu'il se trouvait à l'église, où un jeune frère prononçait ses vœux. L'étranger s'informa

Tombeau du général Dillon dans le parc de Livry.

avec précipitation si le novice ne portait pas le nom de frère Robert; on lui répondit affirmativement. A ces paroles, il parut en proie à la plus vive agitation, et demanda d'une manière suppliante qu'on interrompît cette cérémonie suprême. Au même instant le supérieur sort de la chapelle, et l'on apprend que tout est consommé. A cette nouvelle, le jeune étranger tombe frappé comme par la foudre. En voulant lui prodiguer des secours, on reconnaît une femme sous ses habits. C'était en effet la marquise de Solignier, qui, devenue veuve et libre de sa main, venait l'offrir à son fiancé et l'arracher au cloître. On désespéra longtemps des jours d'Abelly; mais enfin le seul lien qui l'attachait à la terre ayant été brisé, il fut désormais tout entier à Dieu. Choisi plus tard par Catherine de Médicis pour son confesseur, il fit tous ses efforts pour la détourner de cette politique atroce qui aboutit à la Saint-Barthélemy. Plusieurs fois les sombres allées de l'abbaye de Livry furent les témoins des entretiens animés de la mère de Charles IX et de son confesseur. Plein d'un véritable esprit de charité, il survécut peu de temps au chagrin que lui causa la Saint-Barthélemy.

Avant de mourir, il demanda et il obtint de son successeur, en souvenir d'une apparition céleste, que son cercueil, attaché par des chaînes au sommet de quatre platanes séculaires, resterait ainsi exposé à la face du ciel pendant

l'espace de dix années. Ce vœu fut exécuté, et, selon ses désirs, la partie supérieure du cercueil fut remplacée par un vitrail au travers duquel son visage pouvait contempler le ciel. Ce laps de temps écoulé, il fut enterré dans le chœur de la chapelle.

Dans le portrait qu'on a conservé de Robert-Antoine Abelly, on voit que son visage, amaigri par les macérations, a conservé l'empreinte d'un zèle ardent; l'œil, que tant de veilles, de jeûnes et de souffrances n'ont pu parvenir à éteindre, est encore vif et plein d'expression. On voit qu'avant l'amour de Dieu, un sentiment profane et dominateur a échauffé cette poitrine, qui résonnait sous les coups redoublés de la pénitence. Dans ce portrait on reconnaît à la fois l'amant passionné et malheureux de la belle Azélia, et l'austère pénitent du cloître. Le peintre a représenté Abelly au moment où il contemple les traits de la femme qu'il a adorée et qui est morte pour lui. Le tableau est magnifique d'expression et de coloris.

La figure la plus intéressante que nous rencontrons ensuite est celle de Christophe de Coulanges, oncle et tuteur de Mme de Sévigné, qui fut abbé de Livry en 1636. C'est en ce lieu retiré que Marie de Rabutin Chantal, depuis marquise de Sévigné, passa les derniers moments de son enfance et les premières années de sa jeunesse, en compagnie de son cousin Roger de Rabutin, depuis si célèbre sous le nom de Bussy-Rabutin. Elle se rappela toute sa vie le bonheur dont elle y avait joui; elle ne trouvait rien de plus beau que les allées du parc de Livry; nulle part les arbres n'avaient une aussi belle verdure. On voit, dans ses lettres, qu'elle aimait à écrire sous ces voûtes de feuillages, où le chant des rossignols la forçait quelquefois, par une agréable distraction, à suspendre le travail de sa plume. Elle se promenait souvent dans la forêt majestueuse qui entoure cette habitation. Dans les chaleurs de l'été, elle se dérobait au grand monde pour aller goûter à Livry les délices des fraîches soirées et les beautés du clair de lune; elle y retournait encore en novembre, pour voir les dernières feuilles et jouir des derniers beaux jours. Lorsqu'à la mort de son oncle que, dans ses lettres, elle appelle *le bien bon*, le roi ayant nommé à cette abbaye, il fallut la quitter, elle ne put, sans verser des larmes, dire adieu pour toujours à cette douce solitude qu'elle avait tant aimée.

Le dernier des titulaires de Livry fut l'abbé de Saint-Phar, fils naturel du régent. En 1785, le duc de Chartres, depuis roi des Français, et la princesse Adélaïde d'Orléans, sa sœur, habitèrent avec leur gouvernante, Mme de Genlis, l'abbaye de Livry.

En 1789, l'Assemblée nationale trouvait dans ses mandats l'ordre de réformer les établissements monastiques, et même de supprimer la plupart d'entre eux; le 2 novembre de la même année, sur une motion de M. de Talleyrand Périgord, évêque d'Autun, cette même Assemblée décréta qu'elle mettait à l'entière disposition du gouvernement toutes les propriétés et tous les revenus ecclésiastiques. Dès le 19 du même mois, il intervint un décret qui ordonna la vente d'une partie de ces domaines; enfin, le 13 février 1790, M. l'abbé de Montesquiou fit rendre, sur sa rédaction, un nouveau décret qui interdisait les vœux monastiques.

Ainsi fut consommée en peu de mois la destruction des établissements cénobitiques, asiles de la prière, du travail et de la charité. L'abbaye de Livry et les terres qui en dépendaient furent vendues au district de Gonesse à diverses personnes. Le général Robert de Dillon, qui prit une glorieuse part à la guerre d'Amérique, en compagnie de son frère et du général La Fayette, acheta le cloître et une partie du parc; la chapelle et la maison abbatiale avaient été détruites. Il mourut peu de temps après dans ce séjour, et fut inhumé dans un endroit retiré du parc qu'il avait désigné. On y voit encore sa tombe près d'une pièce d'eau, sur laquelle des saules pleureurs inclinent leurs rameaux.

Par les soins des propriétaires qui se succédèrent, la terre de l'abbaye se trouva peu à peu reconstituée comme elle était autrefois. Elle appartient aujourd'hui à un des plus illustres officiers généraux de notre marine, M. l'amiral Jacob, ancien ministre de la marine.

L'abbaye est encore pleine du souvenir de la femme célèbre qui en aimait la solitude agreste, et aussi du bon abbé de Coulanges, son oncle. Une avenue magnifique, plantée de peupliers sur quatre rangs, au milieu de laquelle se trouve une immense pièce d'eau, de forme circulaire, conduit à l'ancien cloître, qui subsiste encore. Le parc renferme une collection remarquable d'arbres et d'arbustes étrangers; il est embelli par des eaux abondantes qui traversent la propriété dans tous les sens.

Ceux qui habitent cette demeure à jamais illustrée y entretiennent religieusement les objets qui peuvent rappeler le souvenir de la femme célèbre dont les plus beaux jours s'écoulèrent à l'ombre de ses arbres séculaires. On y voit encore le beau marronnier sous lequel elle écrivait à ses enfants ces lettres que la postérité a recueillies; le parc et les allées qu'elle aimait d'une prédilection particulière sont conservés tels qu'ils étaient autrefois, et appelés encore aujourd'hui des noms qu'elle leur avait donnés.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

LE VIEUX CARABIN.

En 1820, à la fin de l'année scolaire, une trentaine d'étudiants en médecine étaient réunis dans une des salles de l'École, attendant l'heure où devaient commencer les examens. On avait choisi pour la cérémonie une salle écartée, dans laquelle étaient rassemblés tous les in-quarto et tous les in-folio dus aux loisirs des savants en *us* du dix-septième siècle. Vitalistes, chimiâtres, empiriques, expérimentateurs, sceptiques, éclectiques, illuminés, champions du clystère, avocats de la lancette, partisans de l'émétique, le Pour et le Contre, le Oui et le Non, Tomès, Desfonaudrès, Macroton, Purgon, Diafoirus, frère Tant pis, frère Tant mieux, Jean qui pleure et Jean qui rit, dormaient en paix sous la même clef. Leurs ombres, depuis longtemps délaissées, durent se réjouir de la quantité de barbarismes et de solécismes qui, durant huit jours, retentirent sous ces voûtes, comme un hommage à l'ancienne Faculté. Il était environ neuf heures du matin, et les professeurs ne devaient, selon la tradition, paraître

qu'à dix heures. Les candidats relisaient leurs thèses et aiguisaient leurs arguments. Mais ceux qui étaient venus là comme on va au spectacle, les curieux, commençaient à s'ennuyer, lorsqu'ils virent entrer dans la salle un personnage vêtu de noir, portant une culotte courte, souliers à boucles, chapeau à larges ailes, cravate brodée, des manchettes. Sa mine simple et grave, sa démarche pesante, ses regards distraits, son costume étrange, semblaient le désigner comme un plastron aux quolibets de cette jeunesse désœuvrée. Ils échangèrent d'abord entre eux un coup d'œil expressif, et dans lequel on eût pu lire à peu près ces mots : — Drôle de corps! Le connaissez-vous? — Ni d'Ève ni d'Adam. Et vous? — Ni moi. — Ni moi. — Ni moi. — Bon! nous allons nous amuser.

— Qui demandez-vous, monsieur? dit un petit blondin à l'inconnu en le saluant avec une gravité bouffonne. Si c'est un médecin, vous ne pouviez mieux vous adresser. Voici la Faculté réunie. Donnez-moi votre pouls; montrez-nous votre langue? Vous aurez dans un instant une consultation en règle.

Cette attaque, plus impertinente que spirituelle, étourdit le bonhomme. Il s'arrêta au milieu de la salle, environné d'une douzaine d'élèves, qui bourdonnaient à ses oreilles comme un essaim de guêpes.

— Monsieur est étranger? Il désire voir, et c'est bien naturel, ce qu'il y a de beau et de rare dans Paris. Nous pouvons montrer à monsieur, dans la pièce voisine, une femme qui est venue au monde sans tête, et qui a vécu ainsi jusqu'à cinquante ans; elle dansait à merveille, touchait du piano, et n'avait sur les épaules qu'un masque avec des dents artificielles et des yeux d'émail, le tout surmonté d'un chapeau d'Herbaux. Nous montrerons encore à monsieur un homme que nous avons disséqué hier et qui n'avait pas de cœur...

— Imbécile! repartit un autre étudiant, est-ce que tout cela est rare dans Paris? Montre plutôt à monsieur, puisqu'il a envie de voir des phénomènes, montre-lui un homme qui ait du cœur, gros comme un pois tant seulement.

— Pardon, messieurs, dit l'étranger; je ne suis pas curieux. A mon âge, d'ailleurs, on ne s'étonne plus de rien. Permettez-moi de m'asseoir.

— Ah çà! bonhomme, vous vous fourvoyez. Qu'est-ce donc qui vous amène ici?

— Eh! mon Dieu! messieurs, rien de plus simple. Je suis un écolier comme vous, et je viens passer mes examens.

Tous les carabins, à ces mots, ôtèrent leurs casquettes, et s'inclinèrent devant celui qu'ils pouvaient avec raison regarder comme leur doyen.

— En quelle année, mon vieux, avez-vous pris votre première inscription?

— En 92, mon jeune ami, répondit l'écolier à barbe grise. Vous n'étiez pas encore au monde. Il est vrai, ajouta-t-il, que je n'ai pas toujours fréquenté l'École, comme je l'aurais dû sans doute. J'ai beaucoup voyagé. Le peu que je sais maintenant, ce ne sont pas les livres, c'est la nature qui me l'a enseigné.

— La Nature! dit un gros garçon en ouvrant un binocle pour se donner un air léger. La Nature! Je ne connais pas ce maître-là. Et toi, Adrien?

— Ni moi, répondit Adrien. Où demeure-t-il?

— Ah! oui, reprit le gros garçon en riant. Donnez-nous son adresse, que nous allions le voir. Cela doit être curieux. Où se cache-t-il, ce M. Nature? A quoi le reconnaît-on? A-t-il des souliers à boucles, une culotte courte, une perruque, un tricorne? Prend-il du tabac dans une boîte d'or ou dans une boîte de corne? Où loge-t-il enfin?

— Partout, mon jeune camarade, répondit le vieux carabin. Il est à la fois plus vieux que moi et plus jeune que vous. Il a cent costumes divers. Il s'habille en maître, en étudiant, en prince, en soldat, en femme, en enfant. Il se déguise, comme Protée, en flamme, en arbre, en fontaine, en moucheron. Pour lui arracher ses secrets, il faut le saisir et le lier, et il vous en apprendra plus en un quart d'heure que toute la Faculté en quatre ans. Mais si jamais vous voulez, je ne dis pas l'interroger, mais seulement l'entrevoir, je vous conseille de nettoyer les verres de vos lunettes.

— Parbleu! dit Adrien, il fera mieux de s'en passer. Il y voit beaucoup plus clair avec ses yeux qu'avec ses besicles.

— Sandis! dit un Gascon, je devine la charade.

— Quelle charade?

— Celle que monsieur nous a proposée, repartit le Gascon en désignant l'étranger. Savez-vous ce que monsieur a voulu dire en vous parlant des leçons qu'il a reçues de la nature?

— Non, ma foi!

Eh bien! messieurs, c'est une belle et bonne charade. Étudier la nature, cela signifie, en style de l'Empire, — voyez Delille, Dupaty, Jouy et compagnie, — cela signifie que monsieur, sans être docteur, a déjà médicamenté, purgé, saigné et même tué plus d'un malade. Pas vrai, mon vieux? Avant d'être ici simple carabin, nous étions l'Esculape de quelque village d'Alsace?

— Monsieur, prétend que tu te trompes.

— Alors, dit un espiègle en prenant une pose de charlatan, monsieur était arracheur de dents. « — Je n'ai pas t'été à l'Académie, messieurs, poursuivit-il en grimpant sur une table comme sur un tréteau de foire; c'est la nature qui m'a formé *tel que je suis*. Je vous arracherai toutes vos dents, sans douleur, pour la bagatelle de deux sous. »

— Monsieur assure qu'il n'a jamais extrait de dents.

— En ce cas, monsieur était rebouteur?

— Ou marchand de vulnéraire?

— Ou barbier, comme feu Figaro?

— Ou vétérinaire?

— Ou bien garçon apothicaire?

— Toutes ces conjectures, messieurs, dit le vénérable écolier, font sans doute beaucoup d'honneur à votre esprit. Mais je suis forcé d'avouer que vous n'approchez pas de la vérité. Cela m'étonne de la part de jeunes gens qui se destinent à la profession médicale. Un bon médecin, telle est du moins mon opinion, devrait, au premier coup d'œil, connaître un homme, son tempérament, ses goûts, ses passions, ses habitudes; car tout cela influe sur la santé et sur la maladie; tout cela doit, par conséquent, nous guider dans le choix des remèdes.

— C'est vrai! dit un jeune homme qui jusque-là s'était tenu à l'écart, sans s'associer aux moqueries dont le vieillard avait été l'objet. C'est vrai, dit-il. Mais le moyen, monsieur? le moyen? Comment peut-on, avec quelque certitude, deviner tant de choses à l'aspect d'un malade dont la douleur a bouleversé les traits, ou d'un homme en santé qui compose son visage? J'ai étudié Lavater; rien de plus ingénieux que son système, mais rien de plus trompeur.

— Aussi n'ai-je pas l'intention de vous renvoyer à Lavater, dit l'étudiant grison en jetant sur son interlocuteur un regard de complaisance. La physionomie est un miroir mobile, et qui exprime assez bien ce qu'il y a en nous de

mobile et de passager, comme la joie, la douleur, le plaisir, l'ennui. Ces images fugitives s'y peignent sans s'y fixer. Mais quant aux facultés supérieures de l'âme, quant aux instincts permanents, à ces goûts que rien n'altère, ni l'adversité ni la fortune, à ces penchants opiniâtres qui, pour l'ordinaire, décident de notre vocation et déterminent, souvent à notre insu, les principaux actes de notre vie, il ne faut pas en chercher la révélation dans cette onde transparente, mais mouvante, qu'on appelle physionomie. Cependant la nature, qui nous permet de surprendre dans un regard, dans un sourire, dans le froncement du sourcil, dans une ride fugitive du visage humain, le véritable sentiment qui nous agite au moment où nous observons ces symptômes; la nature, dis-je, peut-elle nous avoir caché ce que nous avons bien plus d'intérêt à connaître, non pas une sensation rapide et éphémère, laquelle s'évanouit avec l'objet qui l'a fait naître, mais le caractère constant, les sentiments durables, les inclinations vivaces dont elle a doué chacun de nous? Ne pensez-vous pas, monsieur, que ces inclinations et ces facultés doivent avoir des signes extérieurs, des signes sensibles, à peu près immuables comme elles? Quant à moi, je n'en doute pas; je pense même qu'il ne faut qu'avoir des yeux pour les découvrir.

Le jeune homme à qui le vieillard s'adressait l'écoutait avec recueillement. Peut-être allait-il lui proposer quelque objection, lorsque celui-ci, sans attendre sa réponse, se tourna vers l'auditoire moqueur, et ajouta : Voyons donc, messieurs, si mes vieux yeux seront plus ou moins perspicaces que les vôtres, et si je rencontrerai juste en vous disant à chacun qui vous êtes.

Cette singulière proposition fut adoptée à l'unanimité. On se rangea en riant autour du vieux carabin. Il prit par la main un des rieurs, et après l'avoir examiné avec l'attention d'un peintre qui étudie son modèle :

— Vous devez être musicien, lui dit-il.

— C'est vrai, monsieur.

— On vous a forcé à étudier la médecine. Vous n'avez aucun goût pour le scapel et le bistouri. Vous auriez préféré le barreau ou le commerce, l'oisiveté surtout, si l'on pouvait vivre de mélodie, de pauses, de soupirs, de croches et de doubles croches. Votre père a eu tort de vous pousser dans une carrière qui vous déplaît, et vous avez eu tort de ne pas le lui dire avec franchise.

En entendant ces derniers mots, le jeune homme pâlit.

— Vous avez eu grand tort, reprit le vieillard. Vos cheveux deviendront gris comme les miens avant que vous soyez docteur. Ne dépensez-vous pas à l'Opéra l'argent qu'on vous envoie pour payer vos inscriptions? Faites-vous avocat. Vous aimez la dispute presque autant que la musique. Votre plus grand défaut, si je ne m'abuse, est de manquer, non pas de désir, mais de volonté. Prenez-y garde; car, tout en vous pliant à la volonté d'autrui, vous ne répondrez bien ni aux désirs de votre père, ni à vos propres désirs. Retenez bien ceci, mes amis : désirer n'est rien; pouvoir est peu; vouloir est tout. Le génie, c'est la volonté. Mais il se déploie plus librement, mais il se manifeste avec plus d'éclat, quand on suit la pente naturelle où nous entraîne le désir. Vendez votre trousse, jeune homme, et achetez-moi un code ou un violon.

— Merci, monsieur! s'écria le jeune homme tout ému. J'ignore qui vous êtes et je ne puis comprendre où vous avez puisé vos informations. Il semble que vous ayez lu dans mon âme. Vous y avez vu ce que je me cachais à moi-même. Merci! je tâcherai de vouloir.

En disant ces mots, le jeune homme prit son chapeau et sortit de la salle, laissant tout l'auditoire stupéfait.

— Bah! dit un étudiant, plus sceptique apparemment que les autres, vous n'êtes pourtant pas sorcier, monsieur. Avouez que c'est le hasard qui vous a fait rencontrer si juste.

— Le hasard! dit le vieux carabin en souriant. Voilà un mot qui ne devrait jamais sortir de la bouche d'un médecin. Eh! mon ami, ajouta-t-il en fixant sur le jeune disciple d'Esculape un regard qui le fit frissonner, est-ce le hasard qui m'a appris que vous êtes joueur, emporté, querelleur? Tenez! le voilà qui rougit et qui va se fâcher. Vous n'êtes pas prudent, jeune homme. Si vous me donnez raison sur un point, on croira tout le mal que j'ai dit de vous.

— Je suis battu, dit le jeune homme en voyant rire l'auditoire.

— Si vous ne m'aviez pas interrompu, reprit le vieillard, j'allais compléter votre portrait, en dévoilant vos bonnes qualités. Mais elles sont connues de vos amis aussi bien que vos défauts. Je me trompe fort, s'ils ne rendent pas justice à votre obligeance, à votre vive imagination, à votre excellente mémoire.

— Décidément, dit un des auditeurs, cela tourne à la diablerie.

— Mais non, répondit le voisin. Monsieur a la prudence de la Sibylle. Les oracles qu'il rend sont assez bien calculés pour s'appliquer à tout le monde. Qui n'est pas joueur? qui donc, à notre âge, n'a pas un peu mauvaise tête? qui d'entre nous est dépourvu d'imagination et de mémoire?

— Qui? dit le vieillard. Mais vous, monsieur, sans aller plus loin. Vous n'êtes pas joueur premièrement.

— Bon! et hier encore, je tenais les cartes à minuit. Est-ce vrai, Jules?

— C'est vrai.

— Cela m'étonne; mais après tout, cela peut s'expliquer. Je gagerais que la partie n'était pas intéressée.

— C'est vrai, dit Jules, et tout le monde d'applaudir.

— Quand monsieur joue, reprit le vieil écolier, il n'expose guère pour enjeu que l'honneur, cela fait que, lorsqu'on a le malheur de perdre la partie, on n'en est pas plus pauvre. Oh! je vous connais bien, monsieur. J'ignore où vous demeurez, mais je vois d'ici votre chambre. Tous vos livres sont soigneusement rangés, tous vos papiers méthodiquement classés. J'ignore ce qu'il y a dans votre secrétaire, mais il est fermé et vous en avez la clef dans votre poche.

— C'est vrai, dit Jules.

— Ne rougissez pas, mon ami. L'ordre et l'économie sont d'excellentes qualités; mais il ne faudrait pourtant pas en abuser. Quant à l'imagination, la vôtre ne vous fera jamais faire de folies. Vous deviendrez riche. Vous serez un jour un bon praticien, et pourvu que vos clients ne logent pas trop près des toits, ils pourront compter sur l'exactitude de vos visites.

— Si vous n'aviez pas des cheveux gris, monsieur, s'écria en pâlissant de colère le jeune homme à qui s'adressait l'horoscope... Il s'était montré précédemment un des plus impertinents railleurs du vieillard, et c'est sans doute pour cette raison que celui-ci l'avait si peu ménagé.

— Si je n'avais pas des cheveux gris, monsieur, vous vous seriez tu tout à l'heure. C'était alors qu'il fallait vous apercevoir que j'en avais. Quant à vous, monsieur, poursuivit le vieillard, en tournant le dos à l'étudiant interdit et en frappant amicalement sur l'épaule du jeune lecteur de Lavater, quant à vous, j'aurai du plaisir à vous dire la

bonne aventure. Vous avez, je gage, dérobé à l'amphithéâtre plus d'un cadavre et passé de longues nuits à l'étudier fibre par fibre. Je suis déjà bien vieux, mais j'espère cependant vivre assez longtemps encore pour vous voir assis dans une chaire de cette école.

— Moi, monsieur!

— Pas de fausse modestie! Là, franchement, avouez que vous y pensez et que c'est là votre ambition.

— J'avoue, monsieur, que j'en serais fier. Mais je suis si loin, si loin du but.....

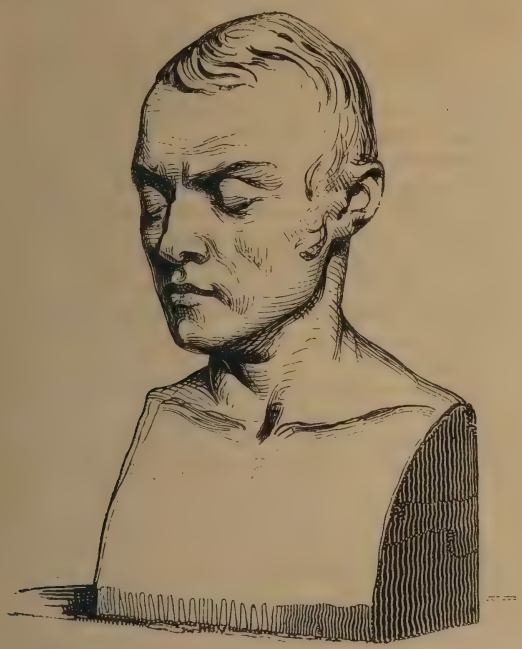
— Pas tant que vous le croyez. Vous y arriverez, dans tous les cas.

— Mais comment le savez-vous, monsieur?

— Enfant! cela est écrit sur votre front.

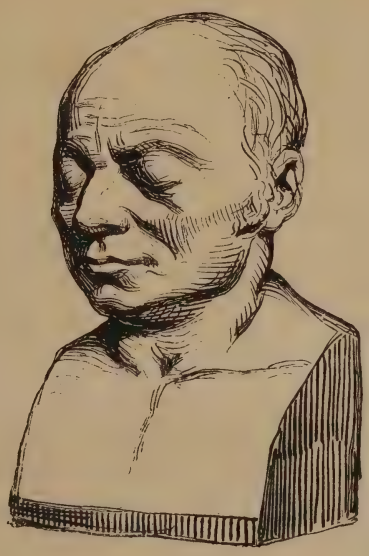
L'étranger fit ainsi le tour du cercle, disant à chacun, avec une sagacité merveilleuse, ses penchants, ses péchés, ses habitudes. Jamais devin n'excita plus d'admiration. Il semblait avoir vécu dans l'intimité de chaque élève. Il connaissait leur vie privée, leurs secrets désirs, leurs fautes cachées. Il se hasardait même, comme on l'a vu, à leur prédire l'avenir, et, chose remarquable, le temps a réalisé la plupart de ses conjectures.

Qui était donc cet homme étrange? — C'était un savant déjà illustre en Europe, Gaspard Spurzheim, l'un des fondateurs du système phrénologique. En quoi consiste ce système? Il est bon de le rappeler ici en peu de mots.



Gaspard Spurzheim.

On a considéré dans tous les temps le cerveau comme le siége et le principal organe de l'âme humaine. Mais quoique tous les hommes aient une âme, et que cette âme, considérée en elle-même, soit vraisemblablement aussi parfaite dans un individu que dans un autre, cependant tous les hommes ne se ressemblent pas plus moralement et intellectuellement qu'ils ne se ressemblent par les traits du visage. L'un paraît avoir des qualités que l'autre n'a pas. Celui-ci affiche effrontément des vices qui font horreur à celui-là. Malebranche, ce grand penseur, ne peut réussir à accoupler deux rimes. L'architecte Perrault fait la colonnade du Louvre et prend la défense de Chapelain contre Homère. Richelieu, ce ferme génie, cet admirable faiseur de tragédies réelles, tombe au-dessous de Garnier et de Campistron quand il se mêle d'écrire des tragédies imaginaires. Il est inutile de multiplier ces exemples. On voit par là que si toutes les âmes sont égales en sortant de la main de Dieu, cette égalité ne se manifeste plus dès qu'elles sont unies à un corps. Chacun de nous porte en soi l'âme de Platon; mais il est peu de gens qui soient en état, non pas de refaire, mais de comprendre seulement les œuvres de ce philosophe. D'où proviennent ces différences? Voilà ce qu'on ne s'était pas demandé. Voilà ce que le docteur Gall et après lui Spurzheim se sont demandé les premiers. Or, selon eux, cette différence dépend d'une diversité de conformation dans le cerveau. On ne peut voir qu'avec les yeux et entendre qu'avec les oreilles. Il y a, cependant, des gens qui naissent sourds et aveugles, quoique leur âme soit créée pour voir et pour entendre. Cette surdité, cette cécité sont le résultat incontestable de quelque vice apparent ou caché dans l'appareil des sens. Eh bien! il en est de même de toutes les facultés primitives de l'homme, comme la mémoire, l'imagination, l'amour, etc. Tout le monde les possède; mais elles ne peuvent, comme la vue et l'ouïe, s'exercer, se manifester au dehors qu'à l'aide d'un organe ou d'un appareil particulier. Selon que cet appareil est plus ou moins développé, plus ou moins parfait, on a plus ou



Le docteur Gall.

moins d'imagination, de raison, de prudence, etc. On devient, par conséquent, poëte ou mathématicien, homme d'Etat, philosophe, peintre, etc., selon l'aptitude spéciale que développe en nous l'organisme.

Gall et Spurzheim ne se sont pas arrêtés en si beau chemin. Après avoir attribué aux différents lobes du cerveau une fonction déterminée et correspondante à une faculté ou à une inclination précise de l'âme, ils ont cher ché à reconnaître la place qu'occupait dans la masse cérébrale chacun de ces merveilleux instruments qui font qu'on naît Virgile ou Archimède. Pour y parvenir, ils ont étudié d'abord et comparé entre elles les différences de conformation qui distinguent, par exemple, la tête de la brebis de la tête du loup, celle du lapin de celle du renard, pensant que ces distinctions extérieures servaient à déterminer la diversité d'instincts qu'on remarque chez ces animaux. Ils ont ensuite opéré de la même manière sur des crânes humains, appartenant à des personnages morts ou vivants, mais dont les qualités ou les vices leur étaient d'avance bien connus.

De plus longs détails sur ce sujet ne seraient pas ici à leur place. Bornons-nous à résumer en trois lignes le système qu'ils ont construit à l'aide de ces observations, et qui constitue ce qu'on appelle la phrénologie.

1° S'il faut en croire Gall et Spurzheim, la partie postérieure du cerveau contient les organes des penchants et des instincts qui nous sont à peu près communs avec la bête.

2° La partie antérieure, le front, à peu près absent chez les animaux, contient les organes nécessaires à la manifestation des facultés intellectuelles dont l'homme seul est doué.

3° Le crâne est comme moulé sur le cerveau, et tous les appareils nerveux que celui-ci renferme s'y dessinent visiblement en y déterminant, par leur volume, certaines protubérances; par leur absence, certaines cavités.

Ce système que nous exposons brièvement, mais que nous n'avons nulle envie de discuter, n'était pas, en 1820, aussi populaire qu'il l'est maintenant. Spurzheim, dans la scène que nous venons de raconter, en avait fait, comme on l'a vu, une assez heureuse application.

Né en 1776, aux environs de Trévise, Gaspard Spurzheim avait fait ses études à Vienne en Autriche. Il passait pour excellent logicien et très-habile anatomiste. D'abord disciple, puis collaborateur et enfin rival du docteur Gall, il avait enseigné avec éclat ses doctrines à Londres, à Edimbourg et même à Paris, en 1804 Mais à cette époque, le bruit du canon couvrait un peu la voix des savants. Spurzheim se remit en route, et s'il n'eut pas l'honneur d'inventer la phrénologie, on peut dire de lui qu'il en fut le plus infatigable missionnaire. Après avoir beaucoup voyagé, et, pour donner plus d'autorité à ses leçons, disputé et reçu le bonnet de docteur dans un grand nombre d'Universités, il reparut en France en 1820, et y prit ses grades à la Faculté de Paris. Il avait alors près de cinquante ans. Après avoir un moment, ainsi que nous l'avons dit, servi de jouet aux élèves, il excita bientôt l'admiration des maîtres. Il s'en retourna ensuite en Angleterre, et de là passa en Amérique.

Une grande affiche jaune, placardée dans tous les carrefours de la Nouvelle-Orléans, annonçait, pour une soirée d'avril de l'an de grâce 1832, un concert vocal et instrumental, dans lequel devait se faire entendre le célèbre M. X..., débarqué de la veille, et dont les journaux d'Europe vantaient à l'unisson, depuis deux ou trois ans, l'admirable talent sur le violoncelle. A l'heure dite, la salle était comble. Après des variations brillantes sur le piano, qu'on eut le bon sens de ne pas écouter (les Américains ont l'oreille plus délicate qu'on ne pense), après une prétendue symphonie qu'on eût prise pour un charivari de Peaux-Rouges entrant en campagne, on vit arriver sur le théâtre un homme d'environ trente ans, mais qui, aux clartés de la rampe, paraissait beaucoup plus jeune. Il avait des cheveux blonds, de grands yeux bleus et la physionomie rêveuse. Il saisit le violoncelle, s'assit, accorda l'instrument, et aux premiers sons qu'il en tira, on vit son regard s'animer et la foule attentive. Il n'était pas besoin du programme pour deviner le sens du morceau qu'il joua. Il était intitulé : *Souvenir du pays*. Mais de quel pays? dira un sot. Eh! mon Dieu! du beau pays des exilés. Quel que soit le lieu où l'on ait passé son enfance, n'est-il pas le plus beau du monde, surtout quand on en est séparé par l'Océan? Dans ce lointain merveilleux, les montagnes s'abaissent, les plaines s'élèvent, et toutes les contrées se ressemblent. Chacun y voit ce qu'il aime le mieux, son toit qui fume, sa vieille mère qui file, sa fiancée qui sourit, son clocher, son ruisseau, ses amis. Il est bien question de savoir à quels degrés de longitude et de latitude MM. les géographes ont marqué sur la carte par un point noir ce cher et doux pays! Les géographes ne le connaissent pas. Il n'est que les poëtes et surtout les musiciens qui puissent vous en dire des nouvelles. Que vous veniez du Nord ou du Midi, soyez tranquille, vous allez y être transporté dans un instant.

Dans le fait, ce fut ce qui arriva au concert de la Nouvelle-Orléans. En écoutant ces airs, tour à tour gais et mélancoliques, chacun revit son vieux foyer. Les Américains se souvenaient d'avoir vécu autre part que sur ces rives du Couchant. Pensaient-ils à l'Europe, à l'Eden ou au ciel ? Je n'en sais rien. Mais, à coup sûr, tous les étrangers qui se trouvaient là pleuraient la patrie.

Parmi ces derniers, on remarquait, comme un des plus enthousiastes et des plus émus, un homme à cheveux blancs. A la fin du morceau, il quitta sa place, se fit ouvrir les coulisses, et s'approcha de M. X..., afin de lui exprimer de vive voix, non pas son admiration, mais la reconnaissance qu'il lui devait pour la douce illusion sous l'empire de laquelle il semblait se trouver encore.

— Ah! monsieur, lui dit-il en lui serrant la main avec effusion, que je vous remercie! quel heureux moment j'ai passé en vous écoutant!

— Eh! docteur, s'écria le musicien, après l'avoir regardé un instant, c'est moi qui vous remercie! Sans vous, je serais, à cette heure, le plus ignorant médecin de France, ce qui n'est pas peu dire, et le plus misérable. N'êtes-vous pas Gaspard Spurzheim?

C'était, en effet, l'illustre phrénologiste; et le virtuose n'était autre que le jeune étudiant à qui il avait révélé, en 1820, sa véritable vocation. Ils s'embrassèrent cordialement, soupèrent ensemble, et, au dessert, M. X..., de qui je tiens tous les détails de cette anecdote, apprit à Spurzheim que M... était devenu, suivant sa prophétie, l'un des plus brillants professeurs de l'Ecole de médecine.

Des motifs de convenance, que chacun appréciera, ne nous permettent pas de rapporter ici la destinée des autres acteurs de la mémorable scène de 1820.

Spurzheim mourut aux Etats-Unis, en 1834.

EUGÈNE DELISLE.

ÉTUDES SUR L'ITALIE[1].

PISE ET FLORENCE.

Livourne et ses galériens. — Pise et Gênes. — L'église d'Ella Spina. — Le Campo Santo. — L'empereur Henri VII et don Quichotte. — Florence. — Architecture toscane. — Le palais Riccardi. — Le palais Pitti. — Le palais Strozzi. — La république de Florence. — Michel-Ange et Raphaël. — Cimabue. — Fra Giovanni da Fiesole. — Gentile da Fabriano. — Lorenzo di Credi. — Dominique Ghirlandajo. — Les Galeries des Offices. — Gian Bellin, Carlo Dolce, Salvator Rosa, Pérugin, Titien. — Dante et Giotto. — Les sépultures de Santa Croce. — Alfieri et la veuve de Charles Stuart. — Le Campanile de Florence. — Les orgues de Santissima Annunziata. — La campagne de Florence. — Le monastère de San Miniato et la légende du chevalier Gualberto. — La solitude de Vallombrosa. — Les jardins Boboli. — Conclusion.

Si j'excepte un coucher de soleil magnifique, qui, pour un moment, changea l'atmosphère et les flots en un véritable torrent d'or en fusion, la traversée de Gênes à Livourne ne nous offrit rien de remarquable. Partis de nuit, nous arrivâmes le matin à Livourne, et les quelques heures que nous y passâmes suffirent pour nous faire prendre en un profond ennui ce monotone magasin de la Toscane, où l'on ne rencontre que des gens affairés courant à leurs comptoirs, ou d'horribles forçats vêtus de rouge, errant deux à deux par les rues et les quais. Chacun de ces forçats porte inscrit sur sa jaquette le crime qui l'a séparé de la société. L'un d'eux avait sur son habit, en caractères noirs, la marque d'assassin, et c'était, si j'ai bonne mémoire, le seul visage qui conservât quelque expression humaine. On y lisait je ne sais quel sentiment de douleur et d'abattement qui, sous cette affreuse livrée du bagne, rappelait encore la créature humaine. Le reste avait un aspect farouche et bestial. Vous êtes-vous jamais imaginé un plus cruel supplice que cette communauté d'existence? Un dur labeur, de mauvais traitements, une captivité sans fin sont peut-être encore préférables à une mort infâme sur l'échafaud ; mais cette indissoluble association de deux êtres rivés l'un à l'autre par le crime, cette effroyable communauté d'existence n'est-elle point cent fois pire que la mort? On se figure à peine sans terreur une pareille vie avec l'être le plus aimé. Pas une minute dont on puisse disposer à son gré ; pas un seul mouvement de libre ! Il y aurait là, je le répète, de quoi vous rendre odieux à la longue l'être le plus chéri ; et avoir là, jour et nuit, à ses côtés, un indifférent, une créature qui ne vous inspire qu'horreur et dégoût ! Que peut, ou plutôt que ne peut point chez l'homme l'instinct de la conservation ! Comme nous traversions ces rues, une voiture arrivait à grand train, et, du plus loin qu'ils l'aperçurent, deux de ces malheureux se rangèrent de côté avec plus de précipitation que n'en mettaient à coup sûr à éviter les pieds des chevaux les hommes libres qui se trouvaient là.

Par bonheur, quelques heures plus tard, Pise devait nous recevoir au sein de ces montagnes roses et violettes qui forment sa couronne d'iris, et nous faire oublier les agitations de la ville commerciale. Comme Gênes, jadis sa triomphante souveraine, voici bien longtemps que Pise est déchue de sa gloire et de ses splendeurs. La fidèle cité des Gibelins ne devait point survivre aux Hohenstaufen ; mais Pise conserve, au milieu de ses ruines, une physionomie imposante, solennelle, que n'a point Gênes. Vous diriez une matrone auguste, rêvant avec tristesse aux jours de sa jeunesse et de sa beauté. Pise n'a rien de ces pompes mondaines dont Gênes croulante cherche encore à s'entourer, et les monuments de sa grandeur sont tels, qu'on se sent pénétré de vénération pour son passé.

Et d'abord, passant sur le quai de l'Arno, vous apercevez la petite église en marbre de Maria della Spina, qu'on prendrait pour un tabernacle oublié là par ceux qui devaient le porter dans la cathédrale. Ensuite, à travers ponts et rues, à travers la place où fut jadis la tour qui vit mourir de faim Ugolino della Gherardesca et ses fils, vous arrivez à un large plateau de gazon vert, sillonné de nombreux sentiers, et sur lequel quatre monuments historiques s'élèvent : le Dôme, le Baptistère, la Tour du clocher et le Campo Santo. Lorsque je vis pour la première fois ces merveilles de l'art, c'était par un magnifique clair de lune. Tout ce marbre au clair de lune, on n'imagine pas un plus admirable spectacle ! Le Dôme me représentait un antique monarque, un de ces rois du temps des patriarches, imposant, austère, protecteur ; on dirait qu'il vous ouvre un abri dans son sein contre les tempêtes du monde ! Près de lui, le Baptistère, avec sa gracieuse rotonde, semble un enfant des pays étrangers qui serait venu trouver là sa patrie ; puis le Campanile, avec ses huit rangs de colonnes de marbre qui se perdent dans le bleu foncé du firmament nocturne, et vont s'élevant dans les espaces éthérés, tandis que la tour penche si effroyablement ! Cette inclinaison de l'édifice vous cause, au premier abord, une impression assez désagréable, surtout si vous ne vous hâtez bien vite de vous placer au point où l'effet se dérobe ; non que, pour ma part, je tremble le moins du monde pour la sécurité du dôme ni pour la mienne ; à Dieu ne plaise ! il y a des siècles que les choses vont ainsi ; mais, à mon sens, la ligne de travers ne sied guère plus aux monuments qu'aux hommes ; dans les uns, comme dans les autres, elle empêche cette harmonie qui donne à la beauté son calme, et à ceux qui la contemplent un sentiment d'entière satisfaction. Enfin, nous apercevions le Campo Santo. Là du moins est le calme, un calme de mort, éternel ! Le sol du Campo Santo, qui fut, comme on sait, un cimetière, a été apporté de la Terre-Sainte. Combien de fois les navires de la république pisane durent traverser les mers, munis de la précieuse cargaison, on l'ignore ; toujours est-il qu'aujourd'hui cette terre est couverte de gazon ; aux extrémités se dressent des cyprès, enveloppés de leur feuillage sombre, tandis qu'au milieu on voit une petite croix qui se festonne d'herbes grimpantes. Le tout forme un carré oblong, autour duquel règne une salle à ogives contenant des fresques des quatorzième et quinzième siècles, ainsi que des tombeaux et d'antiques morceaux de sculpture, rapportés par les Pisans de leurs expéditions guerrières ou commerciales dans la

(1) Voir le tome XIII, pages 129, 257.

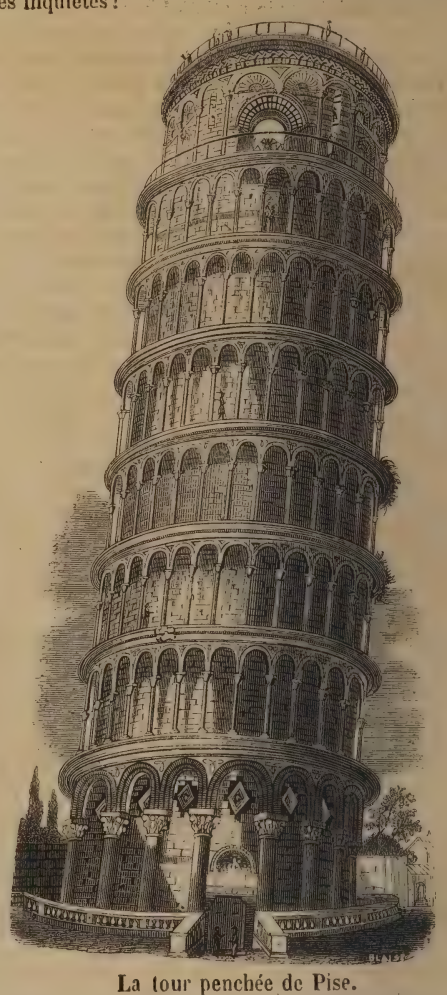
Grèce et le Levant. Il va sans dire qu'il nous était impossible d'examiner toutes ces richesses en détail ce soir-là, et franchement nul de nous ne le désirait, tant était grande l'impression, je devrais ajouter la magie de l'ensemble. Le clair de lune projetait l'ombre des arcades sur les dalles de marbre du sol que nous foulions, et, derrière les arcades, se cachaient les statues, comme les spectres d'un monde évanoui. Les fresques elles-mêmes, si difficiles à distinguer le jour, prenaient à cette heure un aspect fantastique ; partout fantômes et ruines; les générations ensevelies sous cette sainte terre, comme ces chefs-d'œuvre de l'art qu'il fut donné à quelques mains illustres d'animer ici-bas pour un peu de temps! Tout cela, ruines et cendres ! Et heureux qui peut encore retrouver les traces du génie dans cette poussière ; heureux plutôt qui put un jour marquer cette poussière d'un stigmate pareil ! Mais, hélas ! celui-là nous est inconnu; il n'a fallu que quelques générations pour que son nom fût oublié des hommes; encore un ou deux siècles, et son œuvre va crouler et s'évanouir en poussière. Les éléments reprennent leurs enfants dans leur sein, et tôt ou tard il faut que l'homme et son œuvre y retournent. Quiconque peut suivre l'étincelle enflammée du génie porte en soi un anneau de la chaîne électrique qui relie la créature au Créateur. Celui-là ne saurait s'émouvoir d'un prodige ou s'enivrer au spectacle de la beauté, sans que l'idée de Dieu lui vienne à l'instant. Or, penser à Dieu, c'est sentir que l'esprit divin habite en ce monde, et cette conscience appuie l'âme.

C'était une soirée délicieuse; l'air s'exhalait si tiède, si embaumé, si doux ! Dans nos climats du Nord, nous ignorons ce que c'est que la douceur de l'air même; car lorsqu'il fait chaud, l'air a quelque chose de lourd et de pesant, tandis que cette douceur propre au ciel du Midi rafraîchit vos sens et les désaltère ; il semble qu'une main amie caresse vos cheveux.

Pour cette fois nous nous sentions vraiment en Italie; en Italie, sur les ruines d'un passé glorieux, environnés de la mélancolie des temps nouveaux et de toutes les pompes de la nature. Lorsque, le lendemain, je revins, en plein midi, visiter les mêmes lieux, il me sembla que, la veille, le Campo Santo m'était apparu en songe, et que je le voyais maintenant en réalité. La réalité a certes ses avantages; qui les contesterait ? Elle place les beautés à leur véritable jour, remet toute chose en son lieu, à son rang; mais le rêve aussi a sa magie inexplicable, son mystère ; et c'est par là qu'il agit si fortement sur l'âme. Au fond, tout est inexplicable, le songe non moins que la réalité. La vie et la mort, le ciel et la terre sont inexplicables; mais l'homme, habitué du reste à l'atmosphère d'obscurité qui l'environne, est ainsi fait, qu'il s'imagine voir clair dans les choses que la lumière de son intelligence illumine tant bien que mal, et déclare inexplicables celles où cette prétendue lumière n'atteint pas.

Quels sont les auteurs de ces fresques du Campo Santo? Les savants vous diront leurs noms, ou plutôt ils vous en diront tant que vous finirez par n'y plus rien comprendre. D'ailleurs, pour ce qui est des fresques qui couvrent la muraille de la porte d'entrée, il devient impossible d'en soupçonner le motif, le vent de la mer ayant tout dévoré. Les peintures bibliques qui décorent la muraille opposée sont de Benozzo Gozzoli ; on les reconnaîtra sans peine, ainsi que le *Jugement dernier* d'Andrea Orcagna, qui nous impressionna profondément par l'austère simplicité du style. Si ces fresques étaient seulement un peu mieux conservées, je les préférerais à des peintures à l'huile, d'abord, parce qu'elles n'ont rien de cet affreux vernis qui miroite à la surface des tableaux ; ensuite, parce que du moins, ici, les couleurs se taisent pour laisser la première place à la forme, à l'expression. C'est pourquoi, dussent les peintres hausser les épaules et sourire d'un pareil jugement, je préfère, et de beaucoup, les cartons aux tableaux.

Notre station devant la tombe de l'empereur Henri VII se prolongea quelque temps. Giovanni Pisano a groupé là les onze apôtres fidèles. Il suffit de contempler sur ce monument la noble et mélancolique figure de l'empereur, pour voir que l'unique poison dont il mourut fut l'ennui. Henri VII vécut et mourut comme Don Quichotte, poursuivant les mêmes chimères; car il n'existe guère, au fond, de différence entre la chevalerie et l'empire, tels que tous les deux les rêvaient et cherchaient à les restaurer. Quant à moi, je n'ai jamais compris que *Don Quichotte* fût un livre si bouffon. Le chef-d'œuvre de Cervantes me paraît, tout au contraire, d'une indicible mélancolie: une âme élevée, luttant avec tout ce que cette vie a de commun et de borné, et finissant par succomber à la tâche. En vérité, je suis encore à me demander ce qu'un pareil programme peut avoir de si drôlatique. De cette incurable maladie dont je parle Henri VII mourut, et la terre de Pise lui gardait dans son sein une place pour reposer ; car il faut bien qu'elles se reposent enfin toutes ces âmes inquiètes !



La tour penchée de Pise.

J'eus regret à quitter si tôt Pise; mais comment faire?

je n'avais que quelques semaines à passer en Italie, et Florence les réclamait.

La ville de Florence est d'un aspect sérieux, ce qui contraste singulièrement avec le pays, d'un pittoresque agréable et charmant. Une cité aura beau renfermer les plus riches merveilles de l'art, si la nature n'a pourvu à la rendre fertile et riante, elle ne m'enchaînera jamais bien longtemps. Le ciel et les montagnes, les astres et les nuages ont des regards pour l'âme, qui vaudront toujours mieux, quoi qu'on en dise, que les yeux d'une déesse ou d'un saint de marbre. Errer à l'aventure, courir les plaines et les bois, étudier et surprendre les différences de l'aurore et du couchant, sont aussi des jouissances d'artiste. Point de pensée pénible qui ne se dissipe dans l'air tiède et embaumé du printemps ; point d'humeur noire qui ne s'éclaircisse à l'influence d'un ciel transparent et bleu. Non que les musées ne renferment aussi d'heureuses connaissances avec lesquelles on aime à s'attarder une

La *Fornarina*, de Raphaël. Vues et paysages de Florence.

heure ; mais ces charmantes relations ont bien leurs caprices. Ne vous est-il jamais arrivé de vous sentir dans des dispositions telles, que le seul aspect du marbre vous donne le frisson, et qu'en présence du plus beau tableau vous n'apercevez jamais qu'une toile peinte? Cette maussaderie de l'âme vous vient sans qu'on sache pourquoi, à

peu près comme un jour de pluie dans la montagne. Le mieux encore est de s'y soumettre jusqu'à ce qu'elle ait passé.

Un charme incomparable de Florence est dans son architecture ; ce qui partout ailleurs est ornement, œuvre d'art, ici devient en quelque sorte un produit naturel du sol. Non, ce n'est point l'imagination ou le caprice d'un individu, ce n'est point la main d'un architecte qui éleva tous ces édifices merveilleux, mais le génie inquiet, méfiant, ombrageux de la république, qui voulut que ses palais fussent en même temps des citadelles. Il fallait des murailles fortifiées pour résister dans l'occasion aux assauts populaires, sveltes et dégagées pour ne pas trop exciter la méfiance, grandioses pour en imposer aux masses, et permettre en même temps à l'heureux possesseur de déployer au dedans tout le luxe et le bien-être auxquels sa fortune lui donnait droit de prétendre. Des besoins de l'individu combinés avec les nécessités politiques ressortit cette architecture florentine ; on bâtit en quelque sorte du dedans au dehors ; de là un style original et utile à la fois, comme toutes les productions de la nature. Le style toscan c'est, à proprement parler, la république de Forence, ni plus ni moins. On ne saurait imaginer un contraste pareil à celui qui existe entre les palais de l'aristocratie génoise et ceux des opulents seigneurs florentins. Là, du marbre en dedans comme en dehors, des terrasses, des jardins suspendus, de vastes escaliers à colonnades, des balcons, des portiques et des statues, les magnificences d'un Doria ou d'un Balbi ; ici, un simple carré de pierres de taille, deux étages et neuf fenêtres de front. Tel est le palais Strozzi, un simple hôtel si l'on veut, mais tellement imposant par l'harmonie de ses proportions gigantesques, tellement curieux par le fini et la grâce des ornements d'ailleurs peu prodigués, je l'avoue, que l'hôtel a toute la grandeur monumentale d'un palais. Le palais Ricardi, qu'éleva, vers le milieu du quinzième siècle, Cosme de Médicis, père de la patrie, a perdu aujourd'hui son caractère originel, grâce aux récentes constructions dont il s'est augmenté. Cependant on peut facilement distinguer les deux styles. Quant au palais Pitti, devenu désormais le séjour des grands-ducs de Florence, il devait rester inachevé, et l'édifice du milieu a seul deux étages. Je citerai encore trois constructions du treizième siècle, qui seraient au besoin, dans Florence, nos monuments de prédilection : je veux parler du Bargello, l'ancienne cour de justice ; du palazzio Vecchio, où se tenaient les assemblées du Conseil ; et enfin du palais Fenoni, sur le pont de la *Trinità*, édifice plus connu des voyageurs sous le nom d'Hôtel de *l'Europe*. Ils ont l'air si chevaleresques, ces trois colosses à tête grise, avec leurs murailles crénelées, ils dominent si glorieusement le voisinage par leur physionomie hautaine et superbe, qu'on ne peut s'empêcher de s'écrier chaque fois qu'on passe devant eux : Mieux vaut un chevalier qu'un bourgeois enrichi. Comment pareille idée me vint dans cette démocratique Florence, Dieu le sait ! Peut-être, après tout, me vint-elle par cette raison fort simple que je n'ai jamais cessé de l'avoir ; néanmoins, il semble que le souvenir de l'antique république aurait dû l'étouffer en moi, n'eût-ce été que pour un temps. Au contraire, ce souvenir l'éveillait ; c'est que jamais nous ne saurions sympathiser avec ce gouvernement de marchands de laine, avec cette administration impuissante qui ne sut faire naître ni généraux ni hommes d'état, jusqu'au jour où l'oligarchie des Médicis vint s'établir et faire succéder à la démocratie la forme destinée à la supplanter inévitablement, le despotisme d'un seul, ce despotisme fût-il d'ailleurs le plus clément et le plus doux, celui d'un Laurent le Magnifique ! Pise, Gênes et Venise furent aussi des cités commerçantes ; mais leurs flottes qui sillonnaient les mers, leurs colonies et leurs conquêtes mêlèrent toujours à leur vie de négoce un élément guerrier, la gloire des armes y prospéra presque à l'égal du négoce, et la nécessité de protéger et de maintenir ses conquêtes féconda dans la métropole le développement d'institutions par lesquelles Venise notamment grandit à la hauteur d'une puissance de premier ordre.

Dans Florence il n'y avait que des bourgeois ; les rejetons de l'antique souche patricienne que l'exil avait épargnés durent changer leurs noms et se réfugier dans la pratique d'un commerce ou d'un métier ; à ce compte seulement il leur était permis de prétendre à faire partie de la seigneurie. La seigneurie était éligible, et ne se prolongeait point au delà de deux mois. La loi qui circonscrivait de la sorte le pouvoir entre les mains d'une assemblée avait pensé sans doute qu'en un si court délai un gouvernement n'aurait point le temps de malfaire : à la bonne heure ; mais cette loi n'oubliait-elle point qu'en allant de la sorte au-devant du mal, elle empêchait en même temps le bien ? Quel plan utile à la république concevoir en deux mois, quels projets politiques mener à exécution ? Aussi, quoique l'aristocratie ait été de bonne heure opprimée, Florence n'en reste pas moins la ville des factions par excellence, et Guelfes et Gibelins, Buondelmonti et Uberti blancs et noirs, sans cesse aux prises les uns avec les autres, ne laissent pas s'endormir un seul jour la guerre de partis. Le gouvernement est entre eux comme un ballon qu'on se renvoie ; de loin en loin un étranger se montre au milieu de l'orage : une manière de duc d'Athènes ou de prince de Naples, sur lesquels s'arrête le choix des diverses factions, dictateur provisoire, mannequin appelé à rétablir la paix, à concilier toutes les opinions, et qu'on brise ensuite à la première rencontre, sous prétexte qu'il favorise un parti plus que l'autre. De peuple plus ombrageux, je doute qu'il en ait jamais existé, et l'on se demande quelle force de circonspection et de diplomatie, quelle séduction irrésistible il fallait avoir pour s'assurer sur une pareille nation cette inconcevable influence qu'elle laissa prendre aux Médicis. A la mort de Laurent le Magnifique, les antiques factions se réveillent, et ce n'est qu'après une longue suite d'années que les Médicis proscrits peuvent ceindre de nouveau la couronne ducale affermie par la main puissante de Charles V sur le front d'Alexandre de Médicis, son gendre.

Si nous n'éprouvons pas une sympathie bien vive pour la république de Florence, hâtons-nous d'ajouter que le duché de Toscane ne nous en inspire aucune.

Nous aimons l'histoire des peuples, et point celle des cabinets. A dater de la réformation, les peuples s'effacent devant les souverains ; le pouvoir spirituel qui, jusqu'à cette époque, avait imposé une barrière à la volonté des princes, une fois rompu, l'absolutisme prend pied en Europe, et dans l'absolutisme est contenu le germe des révolutions.

Si l'élément chevaleresque manque à Florence, en revanche, le génie de l'art y règne au plus haut point, et, dans l'absence de généraux illustres, on aime à voir apparaître les anciens maîtres, qui se dressent ici comme des géants d'airain, aux pieds desquels il semble que les générations modernes ne peuvent que ramper. A Florence, le moyen âge efface, tue même l'antiquité. En vain la Niobé, en vain l'Apollon et la Vénus y respirent dans

toute la gloire de leur marbre de Paros; la Niobé, l'Apollon et la Vénus ont l'air d'étrangers sur ce sol de Michel-Ange et de Benvenuto. On sent que cette atmosphère ne leur convient pas. En effet, entre les Grecs et les Florentins pas de comparaison possible : le moyen âge et l'antique, si admirables lorsqu'on les étudie dans la sphère qui leur est propre, se nuisent par le voisinage ; l'un vous paraît hideux, l'autre froid. Ainsi, vous trouverez affreux le Persée à courtes jambes de Cellini, en même temps que vous vous demanderez ce que viennent faire ces statues au visage impassible, belles de leur seule beauté. D'ailleurs, des Vénus et des Apollons qui plus ou moins n'en est las? Avant d'arriver à Florence, ces immortels chefs-d'œuvre vous les avez rencontrés à tous les coins de rue ; le plâtre et la copie vous avaient donné du marbre et de l'original une connaissance telle, qu'il ne reste à ceux-ci que peu de chose à vous apprendre. Et d'ailleurs, il s'en faut que la statuaire occupe à Florence le même rang que la peinture : si vous avez de l'une de magnifiques exemplaires, de ces trésors qui parent un musée, l'autre est là pour ainsi dire vivante sous vos yeux. Florence, mais c'est la peinture tout entière, ses préludes, sa gloire et sa fin ; vous y suivez l'histoire pas à pas, il suffit de vouloir lire.

Raphaël m'avait toujours paru un artiste incomparable, un génie en dehors de toutes les conditions de l'humanité ; mais à Florence seulement il me fut révélé que l'ange était un mortel occupant simplement le premier degré de l'échelle de l'art, laquelle était garnie du reste à tous ses échelons d'autres artistes, eux aussi, nécessaires pour préparer sa venue et son idéale perfection. Avec la meilleure volonté du monde, je n'ai jamais pu m'enthousiasmer pour les peintures de Cimabue et de Giotto ; cependant, si odieusement laides que leurs figures me paraissent, je ne saurais les voir sans cette sorte d'intérêt qui s'attache au germe abrupte et décoloré d'où le fruit splendide sortira. On montre dans l'église Santa Maria Novella, une Madone de Cimabue que les contemporains de ce peintre admiraient à l'égal d'une merveille. Telle qu'on la transporta avec la pompe triomphale due aux chefs-d'œuvre et processionnellement de l'atelier de l'artiste à cette place, telle elle est encore aujourd'hui. J'avoue, à ma honte, mon peu de goût pour ces formes arides où nulle trace de la vie ne se laisse sentir. Au moins chez Orcagna, dont le Campo Santo de Pise contient les fresques représentant le jugement dernier, la raideur et la sécheresse de l'anatomie n'excluent point tout à fait l'étincelle de vie, et, sous ces enveloppes de momies, l'œil surprend çà et là quelque pulsation généreuse. Justement cette église de Santa Maria Novella renferme une vaste fresque de lui ; vous y voyez le *Paradis*, c'est-à-dire des anges, des saints, des bienheureux, rangés par bataillons, avec la symétrie d'un carré de grenadiers : néanmoins, ces têtes innombrables respirent une expression de grâce idéale et de béatitude qu'on ne saurait nier. Ajoutons encore à l'excuse du vieux contemporain de Dante, qu'une grande fenêtre à vitraux peints, inondant d'une lumière oblique la muraille où se trouve la fresque, en rend le spectacle très-pénible. Deux immenses fresques de Domenico Ghirlandajo, admirables sans doute, occupent le chœur de l'église. Par malheur, une autre fenêtre, non moins immense et non moins admirable par les enluminures des vitraux, tient le fond entier de la chapelle, de sorte qu'il devient impossible à l'œil le plus clairvoyant de rien distinguer dans ce tourbillon de lumière et de couleurs. Ces profusions de magnificence, qui consistent à effacer une merveille par une autre, ne sont guère que du domaine de la pensée infinie de sa nature comme chacun le sait; la réalité veut plus de tempérance et de mesure.

Après les vieux maîtres austères auxquels, par le temps ou l'école, s'en rattachent tant d'autres que nous passerons sous silence, vu que leur nomenclature risquerait d'être aussi fastidieuse que la description de leurs tableaux, après tous ces vieux maîtres, disons-nous, on en voit surgir quelques-uns d'une physionomie doucement contemplative, angéliques figures, dont le pinceau ne fit éclore que fleurs embaumées comme ces tiges du jardin, qui s'épanouissent au printemps. Il faut voir, pour comprendre ce que nous voulons dire, les inimitables tableaux de Giovanni da Fiesole et de Gentile da Fabriano, car aujourd'hui on n'a plus une idée de cette peinture, qui n'est, à vrai dire, que le produit d'une âme en extase. Au fait, quelle idée aurait-on désormais de ces âmes dont jamais nul terrestre souci n'altéra la croyance, dont jamais le moindre doute ne vint corrompre la foi? Lorsque je contemple ces peintures ineffables de Fiesole, je me prends à sourire, un peu comme on sourit en dormant aux magnificences d'un rêve.

Fra Giovanni da Fiesole, moine de l'ordre des Dominicains, vécut à Florence, au couvent de Saint-Marc. Déjà, de son vivant, on l'avait surnommé l'Angélique, à cause de la céleste pureté de son âme. A sa mort, on le nomma *Beato*. Tout le temps qu'il passa sur cette terre, il peignit ; il peignait le jour et la nuit, mais jamais pour de l'argent. Comme il ne représentait que des sujets sacrés, peindre et prier, pour lui c'était tout un. Il peignait d'ordinaire sur fond d'or, enjolivant ensuite les étoffes d'arabesques lumineuses à teintes vives et brillantes. Ses têtes ont le fini des miniatures, mais elles manquent de variété. Sur les passions humaines, le saint homme ne savait rien. La douleur elle-même se divinise au toucher de sa main. Dans les angoisses de cette vie, dans le tumulte de ce monde, dans nos désirs sans cesse renaissants et toujours inassouvis, ses yeux, que bornaient les murailles du cloître, n'avaient jamais plongé. Hôte du ciel, il ignorait la terre ; aussi le cercle de son activité ne s'étend point, et pourvu que vous ne lui demandiez que des paradis, des couronnements de la Vierge, et des conciles de saints personnages, croyez bien qu'il vous satisfera. On voit dans l'Académie de Florence un merveilleux paradis de Fra Angelico ; figurez-vous l'aurore de la vie nouvelle où se croisent par milliers les blondes têtes de petits chérubins qu'on dirait poussés par l'éther des célestes zones. — Le même maître a représenté toute l'histoire de Notre-Seigneur en divers petits tableaux ; mais partout où le sujet s'anime, partout où le drame doit remplacer la contemplation mystique, l'extase, chose naturelle à penser, d'après ce que nous venons de dire, le doux Angelico n'est plus qu'un écolier sans expérience. Son Christ irrité, maudissant les pervers dans la scène du Jugement, n'a rien de terrible, et fait plutôt sourire. Douce et tendre nature, il ne comprenait que le Dieu de mansuétude et de clémence.

Sans être beaucoup plus mondain, Gentile da Fabriano appartient davantage au monde. Plus de liberté respire en sa peinture ; on sent qu'il individualise. Son Adoration des mages ressemble assez à une Nativité, mais toute la sainte et béate expression du tableau n'empêche pas le jeune roi, dont on déboucle les éperons, d'avoir une physionomie altière et chevaleresque.

Entre l'angélique Giovanni da Fiesole et Gentile da Fabriano, vous rencontrez Fra Filippo Lippi, nature fort peu

portée au mysticisme, et comprenant d'ailleurs beaucoup mieux la terre que le ciel. Echappé au cloître de bonne heure, il se trouva mêlé dans toute sorte de romanesques aventures. Les grands le choyèrent, et la vie de délices qu'il mena chez eux ne dut pas contribuer médiocrement à lui inspirer ces airs de beauté sensuelle qu'il donnait à ses madones et à ses anges.

Lorenzo di Fredi forme, selon moi, la véritable transition aux grâces adorables de Léonard. Sans respirer la béatitude enfantine de celles de Fiesole, comme aussi sans porter la terrestre empreinte de celles de Lippi, ses figures ont un caractère noblement humain, et j'aperçois en elles, comme un nimbe de gloire, cette mélancolie qui n'est, après tout, que l'ardeur languissante de l'être vers la perfection.

Avec lui Dominique Ghirlandajo contraste d'une manière frappante ; non que le sentiment religieux ici fasse défaut, mais vous chercheriez vainement cette effusion de tristesse, cette douleur mélancolique qui éclaire, comme d'un clair de lune, les tableaux de Fredi. En opposition à ce clair de lune, la peinture de Ghirlandajo me semble pouvoir être comparée au jour ; comme le jour, elle est vraie, lumineuse, éclatante. Son Adoration des bergers, dans la salle de l'Académie, et son Adoration des rois, à l'église d'Egli Innocenti, seraient, au besoin, la meilleure preuve à donner de ce que j'avance. C'est là, en effet, de la saine peinture, une peinture pleine de vie, d'animation, et qui réconforte. Nommons encore Perugin, et nous verrons se clore une des plus intéressantes périodes de l'art, une période divinement naïve, pleine de pieuse inspiration et de simplicité où l'art peu à peu se rend maître de la forme et pénètre le secret du beau ; une période qu'on aime à parcourir, car elle vous rappelle quelque chose de ces douces émotions que fait éprouver au printemps une promenade matinale à travers les sentiers embaumés d'un jardin en fleur. A ce moment surgissent les deux hommes auxquels la peinture moderne doit sa plus grande gloire, je veux parler de Léonard et de Raphaël. Autour d'eux s'en groupent d'autres, grands artistes aussi, et trouvant à leur tour des admirateurs enthousiates; mais pour moi le charme s'évanouit, ce charme idéal, presque fantastique, qui règne autour du pinceau des vieux maîtres. A dater de la peinture nouvelle, on étudie, on essaye, on combine. Vous avez des hommes de talent et de génie s'imitant, cherchant à se surpasser les uns les autres; mais adieu ces vocations mystérieuses, ces natures se révélant d'instinct ; entre une création et telle œuvre menée à fin à force d'industrie, il y a un abîme, et Raphaël une fois mort, l'art devient plus ou moins une affaire de métier. Le don de Dieu cède la place à l'enseignement de l'école, la chose révélée disparaît devant une chose transmise. Il faut dire aussi que les temps étaient bien changés. L'influence de la réformation s'étendant sur l'Italie entière, commença à corrompre la croyance, à ébranler l'empire des traditions, à flétrir la piété dans sa fleur, et c'étaient justement cette croyance, cette tradition, cette piété, dont le foyer brûlant nourrissait l'art ancien de sa flamme céleste. On en était venu désormais à soumettre toute chose au microscope de la spéculation, à la lorgnette de l'analyse. On voulut épurer, que sais-je, embellir l'ancien style, et l'on fit si bien, qu'avant peu, de l'ancienne tradition il ne resta plus rien. Les saints du martyrologe devinrent des études anatomiques, et quant aux saintes, on ne se gêna pas le moins du monde pour leur donner la physionomie des Laïs et des Phryné, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur la Madeleine du Corrège, ou la Sainte Rose de Carlo Dolce. Les papes, hommes d'un goût raffiné, véritables dilettanti du moment, essayèrent de donner une nouvelle gloire à la Rome éternelle, et favorisèrent, par tous les moyens à leur disposition, les études d'art et de science. A la tête de ces études on vit figurer Michel-Ange pendant plus d'un demi-siècle. Pouvoir immense, génie magnifique et superbe, Michel-Ange, quoi qu'on puisse dire, ne fut jamais doué de force créatrice bien grande; en faisant remonter son époque vers les sources de l'antiquité, il rendit un service énorme à l'anatomie du temps, à la science de reproduire les muscles du corps de l'homme. Mais je crains qu'à ces avantages matériels il n'en ait sacrifié d'autres non moins incontestables, et dont l'art me semble, dès ce moment, avoir perdu le divin secret. A vrai dire, je ne me suis jamais senti de goût bien prononcé pour Michel-Ange. Cette nature âpre et brutale ne me sourit en aucune façon, et il n'y a pas jusqu'aux traits de son visage, si durs, si tendus et si froids, qui ne m'inspirent une certaine répulsion.

On ne peut voir sans un grand intérêt dans la galerie des Offices les deux salles contenant les portraits des grands peintres. Ce que j'admirai là surtout c'est l'harmonie parfaite qui règne entre les portraits de ces hommes et leurs œuvres. Il est vrai d'ajouter que si la physionomie d'un homme porte l'empreinte de sa conscience, son œuvre revendique à juste titre le même privilége; dès lors l'harmonie, on le voit, ne pouvait manquer, d'autant moins que chacun de ces portraits, exécuté par le modèle lui-même, devait nécessairement reproduire son style et sa manière. Gian Bellin, Carlo Dolce, Salvator Rosa, Pérugin, Titien, il me semble que je les eusse tous facilement reconnus. A côté du visage un peu enfantin, un peu souffrant du pâle et délicat Raphaël, la tête de Léonard de Vinci nous apparaît comme le type de la beauté virile ; ses yeux, surtout, ont une expression d'une incomparable poésie; quel regard profond à la fois et doux! il y a du magicien et de l'amant dans ce regard qu'une femme d'esprit comparait à un conte de fée, vis-à-vis d'une anecdote du jour. Son nez de forme régulière et noble, sa lèvre gracieuse, ses longs cheveux châtains, sa barbe assez fournie, tout contribue à donner à cette physionomie des airs d'irrésistible séduction. Est-il jeune ou vieux? Je l'ignore, il me suffit de savoir que cette tête, comme celle de Jupiter, est marquée de ce caractère inaltérable du beau sur lequel le temps perd ses droits. Mais de mes chers vieux maîtres, hélas! pas un portrait n'existe. Je me trompe, une peinture à fresque représente Masaccio. C'est une douce et mélancolique figure : si j'en crois cette expression d'ineffable langueur, Masaccio dut mourir de bonne heure, point trop tôt cependant pour sa gloire, puisque ses fresques de Saint-Pierre à Sainte-Marie del Carmine lui assurent l'immortalité. La collection se poursuit ainsi jusqu'aux temps les plus rapprochés de nous, cependant plus d'un héros de la renaissance y manque : Benvenuto Cellini, par exemple; mais si l'auteur du *Persée* brille là par son absence, en revanche il figure à ravir dans le plafond de la chapelle funèbre des Médicis, à San Lorenzo. Mais on ne saurait rien imaginer de plus bouffon que l'attitude et les costumes adoptés dans certains portraits d'artistes modernes ; c'est vraiment d'un comique à faire plaisir, sinon pitié! L'un s'est représenté en uniforme, habit de gala, épée au côté, croix à la boutonnière et palette à la main ; l'autre, peintre de fleurs sans doute, entrelace un bloc de granit d'une guirlande étoilée de roses et d'œillets, au milieu du bloc s'ouvre une fente, et de cette fente, comme d'une lucarne, sort la figure qui vous

regarde en souriant. Celui-ci préfère le costume oriental, un autre l'habit d'un général d'armée; la plupart se démènent comme des singes : disons à leur louange qu'au milieu de cette mascarade grotesque, les femmes se distinguent par la réserve et la modestie de leur pose. Angelica Kaufmann surtout, cette femme à laquelle un ange avait donné son nom, son âme et son pinceau, a reproduit là ses traits aimables avec une grâce décente, tout appropriée au sujet. Mais bon Dieu que me voici bien loin de Michel-Ange! Pour en revenir au caractère particulier de sa physionomie, j'y trouve cette inquiétude et ce trouble d'une nature hautaine et jalouse, qui rêvait l'extraordinaire, moins pour obéir aux lois de sa vocation que pour se donner la mauvaise joie d'effacer et refouler dans l'ombre tout ce qu'on avait pu admirer avant elle. Sa force est là, on le voit trop, pour écraser la grâce divine de Raphaël, et l'énergie outrée de sa palette ou de son ciseau me semble moins une des conditions indispensables de son génie qu'un acte d'hostilité contre son rival dont la sublime attitude le bouleverse. Qu'on prenne son David du palais Vecchio, et l'on reconnaîtra dès le premier coup d'œil dans cette figure un vigoureux gaillard d'un tempérament fort peu traitable sans doute, mais du jeune pâtre prédestiné, du héros triomphant ou qui se prépare à la lutte, en un mot du personnage idéal, je défie, à moins d'avoir en soi tout un trésor caché de poésie, je défie qu'on en soupçonne la plus légère trace. La représentation d'un sujet, quel qu'il soit, n'est originale qu'à la condition de le reproduire sous une forme nouvelle, et correspondante en même temps à l'idée qu'on se fait de son caractère. Or, si cette représentation contredit en tout point l'idée reçue, il n'y a plus d'originalité, il y a l'arbitraire, et tel est presque toujours le fait de Michel-Ange; je citerai pour exemple ses tombeaux si fameux de Julien et de Laurent de Médicis.

Sur l'un des deux sarcophages gisent étendues les statues du *Jour* et de la *Nuit*, sur l'autre, celles de l'*Amour* et du *Crépuscule;* j'en suis encore à chercher à pénétrer quelle a pu être l'idée de Michel-Ange, en représentant le Jour sous la forme d'une espèce de sauvage barbare et se croisant les jambes. A coup sûr l'idée est originale, et voilà un Jour qui ne ressemble guère aux autres. Passons maintenant à la Nuit. Je veux me taire sur l'exagération de la pause, sur l'incroyable développement donné aux muscles de la jambe gauche, lesquels me sembleraient infiniment mieux convenir à la figure d'un homme à cheval, qu'à l'image d'une femme dont le sommeil vient encore délier les membres assouplis. Qu'on me permette cependant une observation: n'y a-t-il point une sorte de contre-sens à nous représenter la Nuit sous les traits d'une femme entièrement nue des pieds à la tête? Eh quoi! peindre sans voile la Nuit mystérieuse, la Nuit qui de ses ombres enveloppe le monde! Mais autant vaudrait, à mon sens, représenter nue la Madonne. La figure du *Crépuscule*, sur le second sarcophage, n'est point achevée; et quant à l'*Aurore*, encore endormie à moitié et se soulevant sur le coude gauche, tandis que l'épaule droite se hausse presque au niveau de l'oreille, dût-on m'accuser de blasphème, je trouve son attitude aussi disgracieuse que possible. Je ne conteste point qu'on puisse dormir dans une pause semblable, mais un bras de femme aura beau s'étendre, jamais il ne lui arrivera d'avoir cette musculation monstrueuse. A force de viser au grandiose et de s'en exagérer les conditions, Michel-Ange finit par s'enfermer dans un labyrinthe de muscles et de tendons d'où il semble qu'il ne peut sortir, même lorsqu'il s'agit de reproduire les formes féminines. Le Marsyas écorché qu'on voit aux Offices passe, à bon droit, pour une étude sévère et laborieuse, mais c'est aux anatomistes qu'il appartient de le juger. Pour ma part, je ne saurais m'expliquer ces empiétements de l'art sur le domaine de la science. N'est-ce donc point son plus beau privilége, de faire oublier la matière et d'insuffler en elle la vie et l'âme? n'est-ce point son plus grand triomphe, de nous ravir dans une sphère idéale où lui seul peut s'élever? Aussi, quelle étrange chose de voir un artiste abdiquer ses divins droits et s'exercer sur un champ où le premier manœuvre peut venir lui disputer la palme!

J'ai toujours entendu dire qu'on ne saurait trop étudier Michel-Ange, et que nul n'a jamais compris le grandiose aussi bien que lui. Puisqu'on le répète depuis si longtemps, il faut que cela soit, se dit-on à Florence; et en effet, lorsqu'on arrive à Rome, on voit que cela est. Néanmoins, malgré toute notre admiration pour le *Michel-Ange* de la chapelle Sixtine, nous ne rougissons point d'écrire que le *Michel-Ange* de Florence nous a paru exagéré, brutal même, et jusqu'en son tableau de la *Sainte-Famille* complétement dénué de naturel, nous ne parlons point de grâce.

Mais pourquoi toujours revenir sur Michel-Ange, lorsque Raphaël, comme un divin soleil, nous éblouit l'âme et

Portrait de Raphaël, par lui-même.

les yeux? Que dire de la beauté, sinon qu'elle est éternelle, et qu'à la contempler les expressions nous manquent? N'avez-vous jamais observé que la parole humaine, si riche lorsqu'il s'agit d'exprimer la douleur, la misère ou le désespoir, devient pauvre tout à coup si vous lui demandez de rendre la sensation du bonheur? Qui sait s'il

n'en est pas de même dans l'art pour le vrai beau? Raphaël et Michel-Ange m'apparaissent vis-à-vis l'un de l'autre comme le génie de la lumière et l'ange des ténèbres; aussi n'ai-je pas grand'peine à partager l'opinion des biographes qui prétendent que tous les deux se haïssaient cordialement. Somme toute, comment le peintre idéal de la beauté pure aurait-il eu du goût pour l'artiste excessif que nous venons de voir? et, d'autre part, comment l'ombrageuse susceptibilité de Michel-Ange ne se fût-elle point irritée au bruit de la gloire de Raphaël? En tête des tableaux de Raphaël qui nous ont le plus vivement impressionné, nous citerons *la Madonna d'El Gran-Duca* et le portrait de *Léon X* entre deux cardinaux, dans le palais Pitti; puis à la tribune des Offices, le portrait de la *Fornarina*, laquelle, ainsi que chacun le sait, n'est point la véritable et ne fait qu'usurper son nom. Quelle pureté de conception! et dans l'exécution que de noblesse et de grâce, de naturel et d'élévation! comme tout cela est posé simplement et fièrement touché! A voir cette peinture si exquise, si délicate, et sa mâle vigueur, on se sent pris d'un ravissement ineffable. On se demande si c'est bien là l'œuvre d'une main humaine. Et, chose étrange, ce n'est point telle ou telle qualité particulière, tel ou tel attribut spécial qui fait le charme indéfinissable de ces tableaux; mais bien l'âme elle-même de Raphaël qui respire en eux, mais le spectacle vraiment sublime, auquel vous assistez, du développement d'un génie prédestiné, qui ne perd pas de vue une minute sa vocation supérieure, et s'approprie la forme pure, la beauté, parce qu'elle seule peut revêtir ses idées. Aussi Raphaël n'a-t-il pas son semblable; avant lui comme après, les termes de comparaison manquent. Chez les vieux maîtres, l'individualité fait défaut; avec l'habileté technique, ils restent simples et timides comme des enfants; tandis que lui a surpris tous les secrets de la forme et de la couleur, tandis que lui est homme et le seul libre, bien que de cette liberté il n'abuse jamais, comme le font à chaque instant tous ses contemporains. Mais pourquoi les nommer ainsi à côté de lui? Les galeries regorgent de leurs œuvres, chacun peut voir et comparer.

HENRI BLAZE.

(*La fin au prochain numéro.*)

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

LES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE.

Les *Mémoires* de Chateaubriand vont paraître. Cette histoire-testament de la société monarchique va se dérouler sous les yeux de la société républicaine.

Nous avons eu le bonheur d'entendre lire, dans le salon de Mme Récamier, plusieurs parties de ce chef-d'œuvre posthume; et quoique deux années se soient écoulées depuis, certains passages nous ont tellement frappé, que nous pourrions les citer de mémoire. Nous ne commettrons point cet abus de confiance, et nous respecterons jusqu'au dernier moment la volonté de l'illustre écrivain.

Mais en attendant que le monde entier s'incline sur ces pages vengeresses et prophétiques, nous donnerons à l'impatience du public quelques détails sur la composition et l'objet des *Mémoires d'outre-tombe*, sur l'immense portée de leur publication, et sur les lectures partielles qui en ont été faites à l'Abbaye-au-Bois.

Comme tous les hommes prédestinés, qui devinent la grandeur de leur rôle à la grandeur de leur génie et à celle des événements, Chateaubriand a commencé de très-bonne heure à écrire les Mémoires de sa vie. L'histoire de son enfance et de sa jeunesse est empreinte d'une fraîcheur d'imagination, d'une abondance de verve et d'une multiplicité de détails, qui ne sauraient appartenir à l'âge de la décadence. Ce travail est peut-être même antérieur à l'âge de la maturité. Nous ne connaissons pas dans notre langue de roman plus intéressant que le séjour de René à Combourg et à Saint-Malo; ses premiers jeux sous l'œil menaçant de son père; le tableau de sa famille réunie dans le vieux château gothique, comme une nichée de colombes surveillée par un vautour; les veillées dans la grande salle, où l'on chuchotait à peine autour du feu patriarcal de la haute cheminée, lorsque les pas du maître s'éloignaient dans l'ombre, et où l'on se taisait, glacé de respect et de terreur, lorsque les pas redoutables se rapprochaient lourdement du foyer; les luttes de l'enfant qui devait tant de fois traverser les mers, contre les vagues déferlant sur le sillon de sa ville natale; ses rêveries inquiètes et précoces dans les bois, au grand bruit du vent dans les chênes, et de l'Océan contre les rochers; ses désespoirs, qui lui mirent un jour à la main le pistolet du suicide; la pensée du Ciel, qui arrêta cette main destinée à tracer le *Génie du Christianisme*; ses études à Dol et à Rennes; ses services de sous-lieutenant au régiment de Navarre; ses débuts politiques à la cour de Versailles, où son indépendance le désigna d'abord à l'injustice des rois; ses débuts littéraires dans le *Mercure de France*, où il publia, comme le premier venu, de méchants vers d'amateur; ses séances au Lycée, devant la chaire classique de La Harpe; son retour à Saint-Malo, et son départ pour le Nouveau-Monde...

Ce départ, ou plutôt cette fuite, est peut-être le plus beau morceau de Chateaubriand. On trouvera là toutes les aspirations sublimes, tous les combats douloureux, tous les mystères passionnés, dont l'épisode de *René* n'a fait que soulever le voile... On y verra, dans toute sa beauté physique et morale, cette sœur adorée, cette Amélie, que le pèlerin d'Amérique quittait avec tant de larmes... On lira un *Hymne à la lune*, écrit par elle, et digne de la plume de son frère... On pleurera avec René, lorsque du pont du navire qui l'emportait on apercevra de loin, dans la nuit, à travers les sillons de la vague, cette petite lumière allumée par Amélie, comme dernier adieu, à la fenêtre du couvent de la Victoire...

Qu'on se rappelle *Atala* et les *Natchez*, et l'on se figurera tout le charme du voyage de Chateaubriand, de ses aventures chez les sauvages, de son mariage avec une fille des tribus; tout cela raconté, non plus avec les fictions de la poésie, mais dans le langage plus éloquent encore de la vérité...

Et le retour de l'enfant prodigue à Combourg, après la Révolution!... La famille dispersée! le château vendu! un

étranger à la place des aïeux! tous les souvenirs de l'enfance foulés aux pieds d'un inconnu! *René* nous a déjà dit cette élégie admirable. Les *Mémoires* nous la rediront mieux encore...

Puis vient la vie littéraire et politique de Chateaubriand. Ici le point de vue s'élève et l'horizon s'agrandit. Ce n'est plus l'histoire de son âme que le poëte nous raconte, c'est l'histoire de son siècle que l'homme d'État nous expose...

Et quel siècle! la Convention, la Vendée, le Directoire, le Consulat, l'Empire, la Restauration, les Cent-Jours, la révolution de Juillet et la révolution de Février. C'est-à-dire les plus grands événements et les plus terribles drames qui aient ébranlé le monde moderne, événements et drames dont l'auteur peut dire à chaque instant: *Quorum pars magna fui!...*

Ce qu'il y a de plus saisissant dans ces pages, c'est moins encore le génie supérieur et l'esprit de divination, que cette indépendance absolue d'un homme qui écrit sa vie dans sa tombe, en présence de Dieu, qui parle au temps du seuil de l'éternité, qui emprunte les balances de la postérité pour juger les contemporains; disant, sans peur et sans pitié, la vérité à tous et sur tout, rectifiant les erreurs populaires, révélant les gloires méconnues, brisant les réputations usurpées, montrant toutes les comédies dans la coulisse, toutes les médailles par leur revers, tous les effets dans leurs causes; à la fois justicier, vengeur, peintre, chroniqueur, historien, et prophète par-dessus tout.

On conçoit que Chateaubriand n'ait jamais consenti à publier ses *Mémoires* avant sa mort, quand on y voit démasqués d'une main si sévère tous ces caméléons politiques qui ont changé de couleur à chaque révolution, arborant un nouveau serment sur un nouveau parjure, toutes les fois qu'un maître nouveau pouvait disposer de leur fortune ou de leur gloire... Ces malheureux sont jugés ici d'autant plus irrévocablement, que leur sentence est prononcée par le seul homme peut-être de notre siècle, dont l'honneur ne s'est jamais écarté de l'unité de la ligne droite...

Combien de grands personnages qui brillent encore au premier rang du pouvoir, et pour qui tel passage des *Mémoires* sera comme l'empreinte d'un fer rouge!

Nous en connaissons un, et des plus illustres, qui, pendant dix-huit années, est allé, chaque semaine, faire sa cour à Chateaubriand, dans l'espoir de conjurer un peu la justice d'outre-tombe.

Quand on faisait une lecture des *Mémoires d'outre-tombe* chez Mme Récamier, c'était, parmi les plus célèbres et les plus fidèles amis de la maison, à qui recevrait l'invitation précieuse. Il y avait des milliers de prétendants et seulement une vingtaine d'élus : MM. de Noailles, de Kergorlay, Ballanche, Sainte-Beuve, Briffaut, Ampère, Lenormand, Pitre-Chevalier, etc., deux ou trois critiques éminents, quelques ambassadeurs étrangers, quelques républicains dociles à l'appel de leur précurseur, Mmes Augustin Thierry, Gay, de Girardin, d'Hautefeuille, etc. Chateaubriand s'asséyait à l'écart, sous le tableau de *Corinne*. M. Ampère ou M. Lenormand déroulait le manuscrit, et le lisait d'un ton simple et grave. On écoutait en silence cette libre voix de l'autre monde. L'étonnement, l'admiration, les émotions de toute nature, ne se trahissaient que par des frémissements mystérieux et comprimés, par des regards échangés d'un auditeur à l'autre, ou portés sur le grand homme dont on recueillait les confidences posthumes... On cherchait un signe, un reflet, un contre-coup sur la noble et belle figure de l'écrivain, du voyageur, de l'homme d'Etat, qui voyait repasser devant lui ses jeunes années, ses chefs-d'œuvre, sa gloire et ses malheurs, tout le fleuve, si large et si orageux, de sa longue vie. Il semblait ordinairement impassible; son attitude était douce et modeste, et son front calme sous ses cheveux blancs; son œil profond retenait ses étincelles; quelques rares soupirs indiquaient à peine les battements de son cœur... On eût dit le génie du siècle passant une revue de l'histoire...

Un jour cependant, le sentiment qui a dominé toutes ses actions et tous ses ouvrages, et qui palpite à chaque ligne de ses *Mémoires*, son patriotisme, fit explosion malgré lui.

On lisait l'histoire de son séjour à Gand avec Louis XVIII, en 1815. C'était à ce moment solennel où Napoléon, seul avec la France, allait jouer sa destinée contre l'Europe entière. Chateaubriand, ministre *in partibus* du roi qui attendait sa Restauration, était monté à cheval vers le soir, et se promenait rêveur dans la campagne... Il savait que l'armée française et l'armée de la coalition devaient se rencontrer dans un dernier choc et livrer la partie suprême de Waterloo... Son œil cherchait à dévorer l'espace, et son oreille inquiète interrogeait tous les murmures... On n'entendait que le bruit vague des poules d'eau dans les marécages, les roulements lointains de quelques voitures et le chant des pâtres ramenant leurs troupeaux au bercail... Aucun signe, aucun indice des deux grands troupeaux humains qui allaient se dévorer entre eux.

Tout à coup, une sorte de tonnerre gronde à l'horizon... Cette foudre vient de la terre et non du ciel... Elle s'élève, se développe, se multiplie, et remplit de ses détonations le vaste silence du soir... Chateaubriand reconnaît ou plutôt devine le canon de Waterloo!... Il s'arrête, pâle, et frémissant, sur son cheval... Il écoute longtemps, immobile... Et un combat, plus terrible que la bataille des armées, se livre dans son âme... Pour qui fera-t-il des vœux, pour la monarchie qu'il sert, ou pour l'empire qu'il déteste, pour son maître, ou pour son ennemi? Le serviteur de l'exil voudrait le triomphe de son roi, mais le Français désire le triomphe de la France... Le Français l'emporte!... Et le ministre de Louis XVIII, levant les mains et les yeux au ciel, demande à Dieu la victoire de Napoléon!...

A cet aveu sublime, exprimé avec l'éloquence qui n'appartient qu'à Chateaubriand, le lecteur s'interrompt... Le manuscrit lui tombe des mains... Tout l'auditoire de l'Abbaye éclate en applaudissements... Et jetant un coup d'œil à l'illustre vieillard, nous voyons deux grosses larmes rouler sur ses joues, et sa main presser avec effort son cœur défaillant...

Quand le monde entier applaudira cette page immortelle de patriotisme, les os français de Chateaubriand tressailleront dans sa tombe, à l'îlot du Grand-Bé...

Que sera-ce donc, lorsqu'on lira ses luttes et ses disgrâces pour la liberté, sous la Restauration?

— Je ne sais quel sera le sort de mes *Mémoires*, nous disait souvent Chateaubriand, mais mon âme reposera en paix, s'ils prouvent deux choses : que personne n'a plus aimé que moi la France et la liberté.

Son âme peut reposer en paix!

Une autre vérité ressortira, il faut le dire, tout éclatante, des *Mémoires d'outre-tombe*, c'est que les hommes d'instinct supérieur, que nous appelons poëtes, et que les anciens nommaient *vates* (devins), peuvent se tromper dans l'application et dans le détail, mais s'abusent rarement sur le principe et sur l'ensemble. Tant qu'ils sont à l'écart, sur la montagne, comme Moïse, ils s'entretiennent avec Dieu, lui surprennent les secrets d'en haut, et recueillent pour la terre les lois immuables, les vérités éternelles...

Mais lorsqu'ils descendent dans la plaine, afin de gouverner les peuples, la voix tumultueuse des humains couvre pour eux la voix divine, et ils laissent tomber en éclats les tables sur lesquelles eux-mêmes ont gravé la loi. Dans notre société, qui est une mêlée d'intérêts si divers et si bruyants, les hommes d'intuition ne peuvent être en même temps les hommes d'action, comme dans les sociétés primitives, où l'unité de mouvement répondait à l'unité d'impulsion. Laissez ces hommes dans l'isolement de leur pensée, sur les hauteurs de leur indépendance, et leur regard d'aigle embrassera le passé, le présent et l'avenir; leur doigt sagace se portera sur la véritable plaie de l'humanité, leur parole inspirée sera la meilleure conseillère des rois et des nations... Mais imposez à ces fiers esprits le joug du pouvoir, donnez-leur un portefeuille de ministre, jetez-les dans le dédale de l'administration ou de la diplomatie, et ce joug les écrasera comme des enfants, ce portefeuille deviendra pour eux un bandeau, ils se perdront au premier pas dans ce dédale minutieux; heureux si, comme Chateaubriand, ils quittent assez tôt la plaine et la conduite des affaires, pour regagner la montagne et reprendre le gouvernement des idées!

Quelles qu'aient pu être les erreurs de Chateaubriand ministre et ambassadeur, elles sont réparées au centuple par les oracles du Chateaubriand des *Débats*, de la *Monarchie selon la Charte*, des *Études historiques* et des *Mémoires d'outre-tombe*.

La postérité en dira-t-elle autant de tous les *vates* de notre époque?

***

LES PEINTRES CÉLÈBRES [1].

EUSTACHE LE SUEUR.

Portrait d'Eustache Le Sueur.

I.

LE TYRAN D'ATELIER.

Eustache Le Sueur a été surnommé le Raphaël français, et la postérité a d'autant mieux consacré ce titre à sa mémoire, que sa vie malheureuse n'en avait eu ni la gloire ni les profits.

Un rapide résumé de ses travaux sera la démonstration de cette triste vérité.

(1) Voyez t. XII, p. 23; t. XIII, p. 33, 112; t. XIV, p. 373, et t. XV, p. 322 et 365.

Un matin de l'année 1636, un vieillard au maintien modeste, et un jeune homme plus timide encore, entrèrent dans l'atelier de Simon Vouet, premier peintre du roi Louis XIII. Ce maître tenait alors le sceptre de l'art en France, parce qu'il avait le monarque lui-même pour disciple, et parce que Nicolas Poussin était en Italie.

— Monsieur Vouet, lui dit le vieillard, voici mon fils Eustache Le Sueur, à qui vous avez promis une place entre vos élèves. Je crois qu'il est digne de vos leçons ; jugez-en par ses dessins et ses ébauches.

Musée du Louvre. *La Prédication du docteur Raymond*, tableau d'Eustache Le Sueur.

Le jeune homme rougit jusqu'aux oreilles, et ouvrit gauchement le carton qu'il portait sous le bras.

Un de ses futurs camarades, qui sortait en ce moment, lui lança au nez un éclat de rire dont tous les rapins se firent les échos.

— Ne riez pas, messieurs, dit Simon Vouet, après avoir considéré les dessins d'Eustache ; pas un de vous ne manie le crayon comme ce jeune homme ; il possède une qualité que je vous souhaite à tous ; ses moindres essais ont du *caractère*.

— Tenez, mon ami, ajouta-t-il en s'adressant à l'élève de plus en plus rougissant ; voici le meilleur chevalet de mon atelier ; prenez-y votre poste !

Le père Le Sueur, humble graveur de Montdidier, se retira en rêvant pour son fils le destin de Michel-Ange.

Eustache s'installa devant le chevalet ; mais celui qui l'avait raillé rentra bientôt, et, à force de tracasseries, lui enleva sa place, sous prétexte qu'il l'avait occupée le mois précédent.

Et le tyran d'atelier fit si bien, que maître Vouet n'osa rétablir Eustache dans son droit.

Or, ce tyran était Le Brun, dont la jalousie poursuivit Le Sueur jusqu'au tombeau.

II.

L'ART ET LE MÉTIER.

Eustache Le Sueur était né à Paris en 1617. Sa famille, de noblesse déchue et que le faible talent de son père n'avait point relevée, était alliée aux illustres maisons de Rambure et de Créquy. Le grand peintre eut l'esprit de n'en tirer jamais vanité, et de demander la gloire à son talent et non pas à son blason.

Après avoir travaillé trois ans aux tableaux de Vouet, il fut reçu maître peintre à l'académie de Saint-Luc. En ce temps-là, les plus illustres artistes portaient le tablier sans vergogne. Edelink, le premier graveur du siècle, s'asseyait devant sa boutique, ses outils à la main ; et tout le monde se moquait d'un certain Fouquières, qui se faisait appeler *monsieur le baron*, et affectait de ne peindre que la rapière au côté. Avis à quelques ouvriers aristocrates de nos jours, qui oublient la noblesse du travail et de ses attributs sacrés.

Pendant que Le Brun décourageait Le Sueur, Le Poussin vint à Paris, et le releva par ses conseils. Il lui laissa deux maîtres infaillibles : l'âme et la nature.

Marié à vingt-cinq ans, sans fortune, sans protecteur, Eustache lutta dans l'ombre contre l'envie et la misère, et vécut en dessinant des images de piété, des frontispices de livres d'heures, des Vierges à l'usage des couvents. Il entreprit à la journée des peintures et des décorations pour les confréries, les églises et les hôtels. Mais, dans ces produits du métier, il n'oublia jamais l'art divin. Son âme n'abdiqua point pour nourrir son corps.

Enfin, il obtint une place d'inspecteur des recettes aux octrois de Paris. Et, assuré désormais du pain quotidien, il se livra tout entier à la grande peinture.

III.

UN COUP D'ÉPÉE.

Ses fonctions civiles jetaient cependant d'étranges embarras au milieu de ses travaux d'artiste.

Un jour qu'il inspectait la barrière de l'Ourcine, un de ses commis fut insulté par un gentilhomme. Le Sueur prit fait et cause pour l'administration, et lança un cartel au provocateur.

— Qui êtes-vous donc, mon maître ? lui demanda le gentilhomme avec dédain.

— Je suis Eustache Le Sueur, auteur de quelques tableaux que vous avez pu voir.

— En fait de tableaux, je ne connais que les armoiries, et je sais qu'un gentilhomme ne croise pas son épée avec la baguette d'un peintre. Votre palette tacherait mon écusson, maître Eustache !...

— Alors, reprit l'artiste indigné, vous n'aurez point affaire au peintre Le Sueur, qui ne s'enorgueillit que de ses travaux, mais au chevalier Le Sueur, allié des Rambure et des Créquy, — comme je vous le prouverai ce soir.

Il le prouva en effet, et le duel eut lieu le lendemain matin.

Malheureusement, Eustache ne fut pas gentilhomme à demi. Il laissa son adversaire mort sur le terrain...

IV.

LA VIE DE SAINT BRUNO.

Le Sueur n'échappa aux lois qui punissaient le duel, et aux vengeances d'une puissante famille, qu'en se réfugiant au pied des autels, dans le couvent des Chartreux de la rue d'Enfer.

Cette fatale aventure du gentilhomme devint une bonne fortune pour l'artiste. Ce fut dans ce cloître, où s'abritait sa vie, que son talent acheva de se développer. Il expia sa faute et paya ses hôtes en traçant, sur vingt-deux toiles, cette *Vie de saint Bruno*, qui a immortalisé son nom.

Ces tableaux figurent au Louvre, et ont été gravés pour la plupart. Chacun sait donc, comme nous, qu'ils sont autant de chefs-d'œuvre.

Jamais on ne personnifia plus admirablement les vertus chrétiennes : l'humilité et la charité, le mépris du monde, les rigueurs de la pénitence, les extases de la prière, les espérances de la mort, les béatitudes de l'autre vie.

Le Sueur, qui venait de perdre sa femme, mit à cette œuvre le double cachet du génie et de la sainteté.

Et pourtant ces tableaux, si merveilleux encore, ne sont point arrivés à nous tels que l'artiste les avait faits. Une envie obscure, une inexplicable barbarie, les mutila dans le cloître même qu'ils ornaient. Les religieux ne sauvèrent ce qui en reste, qu'en les enfermant à clef sous des volets. On n'a jamais connu les auteurs d'une telle infamie, que Voltaire a flétrie de ces vers éloquents :

Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires,
Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires
Dans ce cloître où Bruno semble encor respirer
Par une lâche envie ont cru défigurer
Du Zeuxis des Français les savantes peintures !
L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures :
Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux,
Ces traits en sont plus beaux, — et vous plus odieux !

V.

LE TALENT ET LE GÉNIE.

Lorsque Le Brun, revenu d'Italie, fonda, en 1648, l'Académie royale de peinture, il ne put empêcher Le Sueur d'y entrer avec les douze *anciens* ; mais il lui réservait une autre injure, qui ne se fit pas attendre.

La Compagnie des orfévres présentait chaque année, à la Cathédrale, un tableau qui s'appelait le *Mai de Notre-Dame*. Les syndics confièrent à Le Sueur celui de 1649, et le peintre fit la *Prédication de saint Paul aux Éphésiens* : un de ses chefs-d'œuvre et des chefs-d'œuvre de l'École française. Le Brun le déprécia tellement, qu'avec la copie réduite, il ne fut payé à l'artiste que quatre cents livres !

Le même rival déclara, plus tard, indignes de figurer dans les collections de la Couronne, la *Vision de saint Benoît* et la *Messe de saint Martin*, deux autres merveilles de Le Sueur, que le fastueux Le Brun n'a jamais égalées.

De pareilles bassesses n'autorisent-elles pas à croire que l'école de Le Brun fut la complice, sinon l'auteur, des mutilations de la *Vie de saint Bruno?*

On n'ose pas répondre : oui ; mais on ne saurait répondre : non.

Il est prouvé, du moins, que Le Brun, maître de toutes les faveurs dans les arts, les écarta obstinément et par tous les moyens du modeste atelier d'Eustache.

Tout ce que celui-ci put obtenir, ce fut d'être chargé, avec son rival, de la décoration de l'hôtel Lambert, où la princesse Czartoriska a restauré dernièrement les débris de leurs peintures, si longtemps enfouis par un magasin de lits militaires !

Le Sueur consacra neuf années à ce vaste travail, et retraça les grâces de la mythologie païenne avec la même supériorité que les grandeurs de la religion catholique.

Le Brun reçut un jour, à cet hôtel Lambert, la punition de sa jalousie.

Il montrait les galeries de tableaux au nonce du pape, grand connaisseur en peinture. Il l'arrêta longtemps dans le salon d'Hercule, qui était son œuvre, et voulut le faire passer rapidement devant les travaux de Le Sueur. Mais le prélat, frappé des beautés du plafond de Phaéton, le contempla en détail, et s'écria naïvement :

— A la bonne heure ! cette galerie doit être d'un maître italien. Celle d'Hercule n'est qu'une *coglioneria*.

Le mot est trop dur pour se traduire.

Le nonce le rendit plus dur encore en ajoutant:

— Quel dommage que ces deux galeries ne soient pas de la même main !

Jugement trop sévère sans doute, mais Le Brun ne l'avait pas volé...

VI.

TELLE VIE, TELLE MORT.

Le pauvre Le Sueur n'entendit qu'à son lit de mort cette prophétie de la postérité. Miné depuis longtemps par les excès du travail et les chagrins de l'injustice, il quitta son atelier pour aller se reposer et se consoler au couvent des Chartreux.

Ce fut là qu'il mourut, en 1655, à l'âge de trente-huit ans !

Quand on annonça cette nouvelle à Le Brun :

— Voilà ! s'écria-t-il, pour toute oraison funèbre, une grande épine que la mort vient de me tirer du pied ! ...

Il connaissait trop bien, pour le repos de sa conscience et de son orgueil, la supériorité du talent de Le Sueur.

L'aveu ne lui en échappait que lorsqu'il se croyait seul, comme il lui arriva un jour qu'il parcourait le cloître des Chartreux :

— Mon Dieu ! se disait-il à chaque tableau, que cela est bien peint ! que cela est sublime ! que cela est admirable !

Il ne savait pas que le graveur Charles Simonneau l'écoutait, caché derrière une porte, et transmettrait au monde cette confession de la jalousie...

Quelle autre âme que celle de Le Sueur, pure comme celle des saints qu'il peignait, tendre et agitée comme celle de Raphaël, naïve et candide comme celles de Montaigne et de La Fontaine, toujours prête à bénir Poussin, son bienfaiteur et son conseil, à glorifier ses rivaux, lorsqu'ils le décriaient sans l'égaler !

— J'ai tout fait, disait-il, et je ferai tout pour être aimé d'eux comme je les aime.

Est-ce donc un crime, ajoutait-il en apprenant leurs méchancetés, que d'être studieux, de chérir son art, et de faire des efforts pour y réussir ?

La couronne de tant de vertus attendait cette belle âme au ciel, et le prix de tant de chefs-d'œuvre attendait cette belle mémoire sur la terre.

Le débat est terminé depuis longtemps entre Le Brun et Le Sueur. Les tableaux de l'un éblouissent et étonnent, ceux de l'autre captivent, font aimer et penser. Tout est factice et superficiel chez le premier, tout est réel et profond chez le second. Celui-là représente le corps sans l'esprit, celui-ci fait vivre l'esprit dans le corps. Le Brun est le peintre de Louis XIV, Le Sueur est le peintre de l'humanité.

La dépouille de l'immortel artiste fut transportée et inhumée à Saint-Etienne-du-Mont, où les hommes de 1793, dans un jour de délire, accoururent violer sa tombe, et jeter ses cendres au vent, avec celles de Descartes, de Pascal et de Racine.

Le cœur doit protester contre les souffrances de la vie de Le Sueur ; mais l'esprit doit reconnaître qu'elles développèrent son génie en l'isolant. Qui sait s'il n'eût point perdu ou dénaturé, dans les succès de la cour et de la ville, cette haute valeur morale qu'il acquit et conserva dans la retraite ?

C'est le cas de rappeler un mot de Voltaire :

— Comment avez-vous pu tant écrire ? lui demandait-on.

— En ne vivant point à Paris, répondit-il, mais en y allant de temps à autre.

VII.

COMMENT LES GRANDS ARTISTES FONT ENCORE DES CHEFS-D'ŒUVRE APRÈS LEUR MORT.

Nous ne terminerons pas ce travail sur Eustache Le Sueur, sans raconter une histoire dont il a été le héros deux siècles après sa mort ; car cette histoire est arrivée à Paris tout dernièrement, et nous pourrions en nommer les personnages, si nous ne craignions d'offenser la modestie d'une pieuse famille. Ils nous permettront du moins de les laisser entrevoir sous le voile des initiales.

M. P... avait un fils unique, dont les brillantes dispositions pour les arts frappaient tout le monde, avant même qu'il eût quitté les bancs du collége.

A peine sorti de ces bancs, le jeune Gustave P... déclara qu'une irrésistible vocation l'entraînait à la vie religieuse, et demanda à son père la permission d'entrer au noviciat d'un couvent de Chartreux.

Tout bon chrétien qu'il fût, M. P... n'eût vu qu'avec désespoir le seul héritier de sa fortune et de son nom perdu pour le monde et pour lui-même.

Il repoussa sa résolution avec douceur, et lui signifia qu'il ne la sanctionnerait qu'après deux ans de retraite et de méditation.

Gustave accepta cette juste et salutaire épreuve, et s'en alla vivre, loin de Paris, dans une petite maison de campagne, en Franche-Comté.

Là, seul devant la nature et devant Dieu, il n'eut pour compagnons que quelques membres de sa famille, qui se succédaient près de lui. Il composa entièrement sa bibliothèque de livres ascétiques, traitant des devoirs et des sacrifices de la vie religieuse.

Enfin, il ne voulut orner son ermitage que d'une magnifique collection de gravures reproduisant la célèbre galerie de saint Bruno, par Eustache Le Sueur.

Un pareil entourage et de telles études n'étaient pas faits pour détourner Gustave du couvent.

Il passait la moitié des jours à lire et à méditer les règles monastiques, et l'autre moitié à copier au crayon les sévères tableaux de Le Sueur.

C'était là la seule distraction de sa vie, et le seul tribut qu'il payât à ses souvenirs et à son amour de l'art.

Un jour, il reproduisait le docteur Raymond, chanoine de Notre-Dame, prêchant devant une nombreuse assemblée, en présence du jeune Bruno, déjà frappé de la grâce divine. Il achevait surtout avec prédilection la figure du Saint, qu'on voit à gauche du tableau, debout, un livre sous le bras, la tête haute, et les cheveux tombant sur les épaules.

Un autre jour, c'était le même docteur, ressuscitant au milieu de son cortége funèbre pour annoncer sa condamnation éternelle;

Puis, saint Bruno se recueillant sur ce prodige aux pieds du crucifix;

Puis, le fondateur des Chartreux engageant ses disciples à quitter le monde;—partant avec eux pour Grenoble; — inspiré par trois anges durant son sommeil; — distribuant ses biens aux pauvres; — arrivant chez l'évêque Hugues, et reconnaissant la Chartreuse, où le conduit la lumière de sept étoiles; — prenant l'habit religieux et le donnant à ses frères; — recevant le bref du pape Urbain II, son disciple; —allant à Rome lui baiser les pieds; — fondant une succursale de son ordre en Calabre;— apparaissant au comte Roger dans sa tente, et l'avertissant de la trahison de Sergius, un de ses capitaines; — enfin mourant sur le lit de paille et de cendre, et montant au séjour de l'éternel repos.

Ces vingt-deux chefs-d'œuvre, qui font aujourd'hui l'honneur du Louvre, défilèrent l'un après l'autre sous le crayon de Gustave P...; quelques-uns même se multiplièrent sous ses doigts, copiés jusqu'à dix et quinze fois consécutives...

Un surtout le captiva durant plusieurs semaines, c'est celui qui représente saint Bruno donnant l'habit aux novices de son ordre. Il y a là un père qui voit avec douleur son unique enfant le quitter pour Dieu...

Gustave retraça vingt fois cette figure, et vingt fois son travail fut détruit par un torrent de larmes...

Enfin, les deux années d'épreuves s'écoulèrent, et M. P... vint, au terme fatal, demander à son fils si sa vocation persistait.

Il était accompagné d'un de nos plus illustres peintres, qui, témoin des premiers travaux de Gustave, espérait l'arracher au couvent par l'amour de l'art, comme on avait ravi Achille au Gynécée par la vue d'une épée mêlée à des bijoux.

M. P... et son compagnon ne trouvèrent point Gustave dans sa maisonnette...

On leur apprit qu'il courait les champs depuis dix jours, en proie à des rêveries entremêlées de pleurs et de gémissements...

C'était le dernier combat qui se livrait dans son âme. Quelle en serait l'issue? Le monde ou le couvent? Dieu ou son père?...

M. P... entra avec l'artiste éminent dans la chambre de Gustave.

Ils la trouvèrent pleine de livres épars et de dessins répandus jusque sur le parquet.

Le peintre releva un de ces dessins... C'était justement la *prise d'habit*; — ce père et ce fils, que Gustave avait tant étudiés!...

M. P... détourna ses yeux noyés de larmes..., et l'artiste jeta un cri d'admiration...

L'esquisse était un chef-d'œuvre! Gustave, en copiant la gravure, l'avait dépassée par un effort de génie, et s'était élevé jusqu'à la perfection du tableau original...

— Le Sueur lui-même n'eût pas mieux fait! s'écria notre grand peintre. Non, il n'est pas possible qu'un tel talent soit perdu pour l'art!...

— Non! ce n'est pas possible! répéta au même instant une autre voix, étouffée par les sanglots...

C'était Gustave, qui rentrait éperdu et qui tombait dans les bras de son père, en lui jurant de ne point l'abandonner.

Alors il raconta comment l'étude des chefs-d'œuvre de Le Sueur, après avoir développé d'abord son amour du cloître, avait réveillé peu à peu son amour de l'art; comment il en était venu à les copier en disciple du peintre, et non plus en disciple de saint Bruno; comment il avait reconnu ainsi qu'il était mieux fait pour les travaux de l'atelier que pour les exercices du couvent; bref, comment ces merveilles du pinceau, lui révélant à la fois les rigueurs insurmontables de la vie monastique et les charmes irrésistibles de la peinture, l'avaient ramené de sa prétendue vocation religieuse à sa véritable vocation d'artiste.

Il est inutile de dire la joie du père et de l'homme illustre qui l'avait accompagné...

Tous deux revinrent triomphants à Paris avec Gustave, qui a exposé depuis deux admirables tableaux de piété, et qui est aujourd'hui une des plus solides espérances de notre école de peinture.

Voilà comment les maîtres de l'art font encore des chefs-d'œuvre après leur mort.

C. DE CHATOUVILLE.

La prise d'habit, d'Eustache Le Sueur.

REVUE DU MOIS.

Le monde reviendra-t-il à Paris, cet hiver, ou n'y reviendra-t-il pas? Telle est la grande question du moment. Ordinairement, ce n'était qu'une question de salon. Aujourd'hui, c'est une question de cabinet. Il ne s'agit plus de savoir si l'on s'amusera à Paris. Il s'agit de savoir si l'on y vivra. Il faudrait cependant qu'on s'y amusât beaucoup pour donner du travail aux deux cent soixante mille indigents que nourrit déjà la charité publique.

En attendant, le monde n'existe encore à Paris que dans les salons officiels des présidences et des préfectures. C'est là que les nouvelles modes débutent, que les nouveaux chanteurs et les nouvelles romances se produisent, que la chronique recrute les bavardages qui faisaient naguère le fond de la vie mondaine. Le jour où ces bavardages auront repris leur importance, le salut de Paris sera décidé. Tant que Paris ne rira pas, tant qu'il s'occupera de choses sérieuses, la France sera en péril. Ce sont les riens qui consolideront la République. Malheureusement, ces riens sont tout.

On commence à rire, il faut l'avouer, aux réceptions officielles. On y rit d'abord des anciens courtisans de la monarchie, qui viennent baiser si humblement l'épée de la République; on y rit des fonctionnaires à gros appointements, qui reprochent si amèrement aux propriétaires ruinés de ne pas donner, comme eux, tous les jours, des concerts, des dîners ou des bals; on y rit des beautés majeures qui s'imaginent ramener la confiance en se décolletant comme aux beaux jours de Barras et de Mme Tallien. Si vous êtes majeur vous-même, vous vous rappelez qu'en ce temps-là, la femme la mieux mise était celle qui s'habillait le moins... On a remarqué que ce sont les républicaines de la veille qui singent le Directoire, n'osant pas remonter, comme leurs maris, jusqu'à 1793. Aussi, les élégants de la droite, à l'Assemblée nationale, ont surnommé ces dames : *les jeunes femmes de la veille*. Au dernier concert de la présidence, elles portaient des robes courtes du bas et du haut, qui visaient aux dimensions de la tunique de l'an VIII. Presque toutes donnaient, comme Duprez, l'*ut* de poitrine. Hélas! l'*ut* de Duprez a perdu sa fraîcheur depuis longtemps.

— La musique est l'art qui paraît se relever le premier à Paris. Cette belle langue, qui dit tout ce qu'on veut, n'est-elle pas, en effet, la plus consolante? Meyerbeer vient d'arriver à Paris, et n'attend que la représentation de *Jeanne la Folle*, pour mettre le *Prophète* en répétition au Grand-Opéra. Roger et Mme Viardot-Garcia étudient d'avance leurs rôles *in petto*. On en dit des merveilles tout orientales. L'Opéra-Comique, ou plutôt son habile directeur, a mis la main sur des chanteurs et des ouvrages qui lui rappelleront ses plus beaux succès; Mme Ugalde est déjà surnommée la nouvelle Damoreau. Il ne tient qu'à elle de justifier cette flatterie. Enfin les Italiens rouvrent leur cage de rossignols, où quelques vides se font sentir (Mario et Grisi entre autres!), mais où Lablache reparaîtra, dit-on.

La musique de salon, elle-même, commence à élever la voix. Les jeunes talents, que le bruit du canon et le chant de la *Marseillaise* avaient étouffés, retrouvent leurs auditeurs, leurs élèves et leurs amis. Au moment même où éclatait la révolution de Février, nous vous parlions des charmants concerts de Mlle Goguel d'Audelans, que les premiers maîtres du Conservatoire accompagnaient fraternellement. Cette gracieuse et savante pianiste a repris le cours de ses travaux et de ses succès, et restauré la sonate et la variation sur les pianos les plus distingués du faubourg Saint-Honoré et du faubourg Saint-Germain.

— La littérature reparaît aussi à l'horizon. Elle a pris le bon moyen de faire sa rentrée dans les esprits. Elle a donné le bras, ou tout au moins le doigt, à la politique. *Jérôme Paturot* court, avec un succès croissant, *à la recherche de la meilleure des Républiques*. Il a tant de chemin à faire encore, que M. Louis Reybaud ne pourra s'arrêter au quatrième volume qui vient de paraître.

Et puis, croiriez-vous que la révolution a rendu un service à la littérature? Mon Dieu, oui! M. Cavé, qui avait quitté la direction des beaux-arts au moment où il n'y avait plus de beaux-arts, s'est souvenu qu'il écrivait jadis les *Soirées de Neuilly*, et s'est remis à écrire de charmants proverbes, tout pleins de sel attique et de fines observations. Le *Constitutionnel* les a saisis au passage et mis en feuilletons. Que M. Cavé laisse encore courir sa plume; et les feuilletons deviendront un livre excellent; les *Soirées de Neuilly* appelleront ce digne frère dans la bibliothèque des gens de goût.

— Quant au livre de M. Thiers : *De la Propriété*, c'est plus qu'un livre, c'est un événement. Depuis le combat de David et de Goliath, on n'avait point vu de victoire plus brillante et plus décisive. M. Thiers a frappé au front et renversé dans la poussière les Goliaths du socialisme, d'un seul coup de cette fronde redoutable et infaillible qui n'appartient qu'à lui. Il a mérité le titre de restaurateur de la société.

GEORGES WASHINGTON,

OU UN RÉPUBLICAIN COMME ON EN VOIT PEU.

Par une fraîche matinée d'hiver de l'année 1767, deux jeunes gens se promenaient aux environs de Bridge-Creek, dans le comté de Westmoreland, en Virginie.

L'un pouvait avoir quinze ans; mais sa haute taille, sa vigueur précoce, sa figure déjà majestueuse, ses traits larges et prononcés, son regard net et ferme, ses sourcils épais, vivement arqués, son front saillant et découvert, sa bouche austère et placide, son air et sa tenue, d'une simplicité puritaine, indiquaient un caractère fort au-dessus de son âge.

L'autre semblait, au contraire, beaucoup moins raisonnable que ne l'eussent exigé ses vingt ou vingt-cinq ans. Il portait avec une élégante légèreté le costume des majors anglais. On reconnaissait un de ces jeunes lords du dix-

huitième siècle, aussi coquets dans un salon qu'audacieux sur un champ de bataille...

Celui-ci était, en effet, une des plus brillantes espérances de l'aristocratie militaire de la Grande-Bretagne.

Celui-là était le fils d'un modeste colon de l'Amérique, alors au pouvoir de l'Angleterre.

Nos jeunes gens parlaient de leur avenir, et l'Anglais conseillait à l'Américain d'entrer au service de la mère-patrie.

— Pourquoi hésiteriez-vous? lui disait-il, votre famille est d'origine anglaise, comme toutes les bonnes maisons de nos colonies...

— Oui, mais depuis près de trois siècles mes aïeux sont nés et morts dans ce pays, et nous sommes devenus de véritables Américains...

— Sujets de l'Angleterre, vous êtes toujours Anglais... Voulez-vous donc vous jeter dans le parti insensé qui rêve une indépendance impossible?

— Impossible!... l'avenir est long, et l'Amérique est grande!...

— Mais elle est sauvage. Rangez-vous du côté de la civilisation. Vous savez avec quelle générosité Londres tend la main aux colons qui lui offrent leurs services. Je me charge de faire accepter les vôtres. La marine est votre carrière naturelle; lord Byron et lord Rodney sont mes amis. Ils seront amiraux un jour, et vous aideront à le devenir après eux. Vous êtes grand et fort, déjà savant mathématicien. Qui sait? un jour peut-être nous dominerons le monde entier à nous deux; vous la mer, moi, le continent. Allons! décidez-vous... Annoncez votre départ à votre mère; embarquez-vous demain avec moi; et vous reviendrez, dans deux ans, midsipmann de première classe...

— A demain, répondit le colon, séduit par une si brillante perspective... Je me trouverai sur votre vaisseau, prêt à vous suivre... ou à vous dire adieu...

— Vous me suivrez... A demain...

Et les jeunes gens se séparèrent...

L'Anglais se dirigea d'un pas dégagé vers le rivage.

L'Américain reprit, pensif, le chemin de la ville.

Arrivé à la maison simple et tranquille qu'il habitait avec sa mère, il hésita un instant sur le seuil, et entra enfin d'un air résolu.

La jeune Américaine (car elle était jeune encore) était seule dans son appartement, vêtue de deuil des pieds à la tête, et inclinée, avec une tristesse sévère et sans larmes, sur une Bible ouverte, sur des papiers épars, sur des lettres froissées, et sur un portrait en miniature...

Le jeune homme reconnut le portrait de son père, et s'arrêta, pâle et silencieux...

Moins courageux, quoique moins affligé peut-être que sa mère, il l'embrassa en versant des pleurs, et s'écria d'une voix étouffée :

— C'est aujourd'hui!

— Oui, Georges, c'est aujourd'hui qu'il y a cinq ans (vous en aviez dix), votre père mourut dans mes bras, et me dit, après nous avoir bénis tous deux :

— Je vous laisse un enfant, faites-en un homme!

— Je relisais, continua-t-elle, ses lettres, ses instructions, ses projets sur vous, et je me demandais si chacun de nous a rempli ses devoirs.

— Oh! vous avez comblé la mesure des vôtres, ma mère!... Quant à moi, je viens de choisir un état pour accomplir les miens, et je vous consulterais sur ce choix, si le moment n'était pas inopportun...

— Le moment ne saurait être mieux choisi, mon fils... Asseyez-vous et causons... Ces papiers, ce portrait nous inspireront, et l'âme de votre père, qui veille sur nous là-haut, nous indiquera le chemin que vous devez suivre ici-bas...

Georges s'assit près de sa mère. Ils parlèrent des exemples de vertu, héréditaires dans leur famille, et qui s'étaient résumés dans celui qu'ils regrettaient. Puis ils passèrent en revue les carrières qui s'offraient à la jeunesse américaine, et le fils annonça enfin son projet d'entrer dans la marine anglaise...

A ces mots, la mère tressaillit, rougit un instant, et regarda son fils dans les yeux... Par un geste involontaire, elle couvrit le portrait de son mari, et, se levant avec une gravité solennelle :

— Dans la marine anglaise! dit-elle, d'une voix profonde... Y avez-vous bien réfléchi, Georges?

— J'y suis décidé, ma mère, si votre consentement...

— Ce n'est pas le mien qu'il vous faut, c'est celui de votre père... Allons le consulter sur sa tombe...

Elle prit deux lettres parmi celles qui jonchaient la table; elle les serra dans son sein, remit les autres avec le portrait dans une cassette, et sortit en disant au jeune homme :

— Suivez-moi!

Georges sentit fléchir sa résolution... Un nuage passa sur ses idées... Une force invincible l'entraîna sur les pas de sa mère...

Tous deux marchèrent en silence jusqu'à l'extrémité de la ville.

Arrivés devant le tombeau, qui était d'une modestie austère, ils se mirent à genoux et prièrent quelque temps.

La veuve se releva la première, tira les deux papiers de son sein, et en présenta un à son fils.

— Lisez, Georges, c'est votre père qui parle!

C'était une série de réflexions, pleines de grandeur et de simplicité, sur l'origine, l'histoire et les destinées de l'Amérique. Elles se terminaient ainsi :

« Il faut que l'Amérique soit un nouveau monde, dans « toute l'acception du mot; et pour cela il faut qu'elle se « détache de l'ancien monde. Elle s'étiolerait dans les em- « brassements de l'Europe, comme l'enfant dans le lit du « vieillard. INDÉPENDANCE et RÉPUBLIQUE. Tout son avenir « est dans ces deux mots, que je recommande aux médi- « tations de mon fils. Les peuples les plus forts succombent « au joug de la conquête. C'est avec les peuples neufs qu'on « fait les grandes républiques. »

Ces paroles furent une révélation pour Georges; ou plutôt, elles illuminèrent sa propre pensée...

— Mon père a raison! s'écria-t-il, avec un orgueil patriotique...

Sa mère sourit dans sa douleur, et releva la tête...

Puis elle remit à son fils la seconde lettre de son mari.

Georges y lut ces mots :

« Je n'ai qu'un conseil à donner à mon enfant sur sa « profession; qu'il la choisisse suivant son goût et son « talent. Qu'il la remplisse avec honneur et loyauté... Mais « qu'il se garde de servir l'Angleterre, afin de rester libre « de la combattre un jour! »

— Eh bien! Georges, demanda la mère, voulez-vous toujours entrer dans la marine anglaise?

— Jamais! répondit le jeune homme, en étendant la main sur le tombeau; j'en prends à témoin cette cendre sacrée...

La veuve embrassa son fils avec effusion, et lui laissa les deux lettres de son père, dont il jura de ne plus se séparer.

Le lendemain, le jeune lord allait s'embarquer, lorsque son ami le rejoignit sur le rivage.

— Eh bien ! vous me suivez ? s'écria l'Anglais.

— Je reste, répliqua l'Américain, mais je ne vous dis pas adieu, nous nous reverrons un jour...

Ils se revirent, en effet, quatorze ans plus tard, sous les murs d'York-Town ; l'un à la tête de toutes les troupes anglaises, l'autre commandant toutes les forces américaines ; l'un pour se rendre avec sept mille hommes, six vaisseaux de guerre et cinquante navires marchands ; l'autre pour arracher à la Grande-Bretagne ses dernières possessions d'Amérique, et assurer définitivement *l'Indépendance des Etats-Unis*.

Le premier était le général Cornwallis...

Le second était Georges Washington...

Ce fut ainsi que la digne mère de ce héros, le plus pur, sinon le plus grand, des temps modernes, l'enleva à l'Angleterre, et le conserva à son pays.

Sans la noble fermeté de Mme Washington, et sans la visite au tombeau de son mari, Georges eût été entraîné par lord Cornwallis et serait devenu commodore anglais!

L'Amérique du Nord serait peut-être encore aujourd'hui une province de la Grande-Bretagne.

A quoi tiennent les événements et les destinées !

Après avoir renoncé à la marine anglaise, Washington reprit ses études mathématiques, devint simple arpenteur et agronome distingué. Il devinait déjà que, si la guerre affranchissait l'Amérique, l'agriculture et le commerce en feraient une grande nation.

N'ayant lui-même alors qu'un modeste domaine à cultiver, il se chargea des domaines d'autrui, et commença loyalement sa fortune en doublant celle des autres.

Lorsque les hostilités éclatèrent, il quitta la bêche pour l'épée, et fut mis, à dix-neuf ans, à la tête des milices de la Virginie.

Il monta rapidement, de grade en grade, et devint enfin généralissime des troupes américaines et chef de la fameuse guerre de huit ans.

On sait avec quel courage, avec quelle prudence, avec quelle opiniâtreté il soutint cette guerre au milieu des complications les plus étranges et les plus terribles, obligé d'improviser chaque jour, pour ainsi dire, son armée, sans cesse abandonné par des soldats sans discipline, les ramenant tantôt à prix d'or, tantôt par la menace, tantôt par la douceur, regagnant toujours la confiance par sa droiture et son désintéressement, triomphant de toutes les faiblesses et de toutes les extravagances d'un peuple encore sauvage, par les deux grandes vertus dont il semblait la personnification : la fermeté inébranlable et le bon sens à toute épreuve.

A lui seul, il avait déjà porté un coup fatal à la domination anglaise et divisé le Parlement de Londres où il avait pour auxiliaires Pitt, Fox et Burke, les trois premiers orateurs du siècle, lorsque la France lui envoya trente-deux vaisseaux avec d'Orvilliers, douze autres avec d'Estaing, et enfin sept autres, avec dix millions d'or, six mille hommes d'élite, et la fleur de la noblesse, conduite par La Fayette et Rochambeau.

A cette nouvelle, le père de Pitt, qui se mourait dans son lit, sentit que l'Amérique allait échapper à l'Angleterre ; il se fit porter à bras au sein du Parlement, et décida le gouvernement à lancer toutes ses forces contre Washington...

Elles se brisèrent, l'année suivante, aux pieds du grand homme, par cette capitulation d'York-Town, où il retrouva et prit lord Cornwallis avec son armée entière...

Deux ans après, le 20 janvier 1783, le traité de Versailles proclamait, à la face du monde, l'indépendance des Etats-Unis, reconnue par l'Angleterre elle-même.

Alors Washington fut reçu en triomphe par le Congrès, et, jugeant sa carrière de général terminée, fit ses adieux à ses troupes victorieuses, et retourna cultiver son domaine de Montvernon, sur le Potomack.

Sa vieille mère l'attendait à sa porte, et embrassa le libérateur qu'elle avait donné à l'Amérique, et que l'Amérique lui rendait couvert de gloire et d'honneurs.

Georges reprit la bêche et le compas, devint le chef de l'agriculture, comme il l'avait été de l'armée, et triompha de la nature dans le désert, comme il avait triomphé de l'Angleterre sur les champs de bataille.

Il organisa l'immense compagnie de *Cincinnatus*, qui défricha les steppes, planta les forêts, détourna les fleuves, et multiplia les richesses des Etats-Unis... Ses anciens officiers et ses anciens soldats s'enrôlèrent sous ses ordres dans cette nouvelle campagne. Il leur donna des insignes et une décoration particulière, insignes qu'il leur fit déposer ensuite rigoureusement, lorsqu'ils voulurent en faire les symboles d'une aristocratie héréditaire...

Il se souvenait de la lettre de son père, et voulait que les Etats-Unis fussent, non-seulement libres, mais encore républicains.

Son rôle politique allait commencer.

En 1787, un agriculteur aussi simplement vêtu que ses ouvriers, la bêche à la main, le chapeau de paille sur la tête, dirigeait une plantation d'arbres nouveaux à Montvernon, lorsqu'une députation d'électeurs se présenta et demanda Georges Washington.

— C'est moi, mes amis, répondit l'agriculteur aux envoyés stupéfaits.

Et ils lui annoncèrent qu'il venait d'être élu, à l'*unanimité*, député de la Virginie à la Convention américaine.

Washington quitta la bêche pour le portefeuille, comme il l'avait quittée pour le glaive, et se rendit à Philadelphie.

Il fut nommé président du Congrès, *à l'unanimité*. Il fit voter à ses collègues cette belle constitution qui dure encore, à la honte de toutes les constitutions enterrées par l'Europe les unes sous les autres : la loi pour royauté unique ; une chambre et un sénat de six ans, avec un président de la République pour quatre années ; l'organisation d'un esclavage nécessaire, la liberté pour tout le reste ; point d'alliances politiques à l'étranger, et des traités de commerce avec toutes les nations...

En 1789, Washington fut élu président de la République, *à l'unanimité*.

En 1793, il fut réélu, encore *à l'unanimité*.

Il allait être réélu en 1797, toujours *à l'unanimité*, lorsqu'il trouva son rôle politique achevé, refusa les suffrages, et retourna labourer ses champs.

L'Amérique, en effet, n'avait plus besoin de lui. Il l'avait lancée, comme général, comme agriculteur et comme président, dans cette voie de prospérité inouïe, qui n'a pas varié un seul jour, et qui semble immuable au milieu des vicissitudes du monde.

Le 5 décembre 1799, Washington, alors âgé de 68 ans, et doué encore de toute sa force et de tout son génie (si un tel mot s'applique à cet homme de bon sens par excellence), surveillait quelque travail éloigné dans son domaine de Montvernon.

Une pluie froide le surprit et lui mouilla la tête et le cou. Il eut d'abord un léger mal de gorge, que suivit une inflammation de la trachée-artère.

Neuf jours après, il était mourant. Sentant sa fin pro-

chaine, il pria ses amis de s'épargner des soins inutiles. Il employa ses dernières forces à leur donner des conseils sur le gouvernement du pays. Puis, aussi calme que s'il eût été question d'aller dormir, il se déshabilla lui-même, se coucha, reçut les embrassements de sa femme, se ferma les yeux de sa propre main, et expira tranquillement.

On trouva sur lui, en guise de talisman, les deux lettres de son père, qu'il avait lues, à 15 ans, sur son tombeau.

Une telle vie et une telle mort ne semblent-elles pas arrachées au livre de Plutarque?...

Washington ne laissa point d'enfants; il emporta son nom tout entier dans la tombe. Sa femme ne lui survécut que de peu d'années.

Tous les Américains portèrent, durant trente jours, un crêpe au bras.

Il y avait alors, en France, un homme que les lauriers de Washington empêchaient de dormir. Cet homme était Bonaparte, premier consul de la République. Il prit avec affectation le deuil du libérateur des Etats-Unis, et le fit prendre à toutes les autorités civiles et militaires. Il eût mieux valu prendre les vertus et le désintéressement du héros américain. Le consul Bonaparte montra bientôt qu'il n'avait rien de commun avec ce dernier, en confisquant la République au profit de l'empereur Napoléon.

Washington, qui faisait, voyait et écrivait tout par lui-même, comme député, comme général, et comme président, ne voulut jamais recevoir un schelling du budget de l'Etat. Il remplit ses hautes fonctions gratuitement, depuis le commencement jusqu'à la fin. Le seul dédommagement qu'il accepta fut la franchise de son énorme correspondance. La Compagnie de la navigation lui ayant fait cadeau de plusieurs actions lucratives, il en employa la valeur à fonder ou doter des colléges.

Et cependant il laissa une fortune de trois millions, sortie tout entière de ses entreprises agricoles. Du fond de sa tente, sur le champ de bataille, comme du haut de son fauteuil de président, à la Convention, il dirigeait lui même les moindres détails de ses exploitations, sur un plan minutieux de ses domaines, qu'il portait partout avec lui.

Si vous allez jamais aux Etats-Unis, faites-vous conduire à Montvernon. Vous verrez une maison construite en bois et en briques, à cent pieds au-dessus des flots du Potomack. Des planches peintes la revêtent extérieurement et lui donnent l'air d'un édifice en pierres de taille. Elle n'a pas plus de cent pieds de long, sur cinquante pieds de large.

C'est la maison de Georges Washington.

Sur une pente qui descend vers le fleuve, on vous montrera un tertre modeste, tapissé de gazon vert, et entouré de cyprès noirs. Au-dessous est un caveau, défendu par une porte en bois, sans inscription.

C'est là que Washington repose à côté de sa femme.

De là, rendez-vous au confluent des deux branches du Potomack, dans le district de Colombia.

Autour d'un port central, au milieu d'un plateau magnifique, une ville surgira devant vous, dans une enceinte de quatorze milles, avec des rues de cent pieds de large, coupées à angles droits, et formant, à leurs intersections, de grandes places qui portent les noms de tous les Etats-Unis, et offrent les statues de leurs pacifiques héros. Des avenues, larges de cent soixante pieds, croisent toutes ces rues en diagonale...

Au centre, s'élève le plus beau palais de l'Amérique, construit en pierres polies comme le marbre, éclatant de blancheur, avec des frontons, des colonnades, des centaines de fenêtres, et une immense coupole au milieu.

Cette ville est *Washington*, la métropole des Etats-Unis.

Ce palais est le *Capitole*, où sont les trois salles de la Présidence, du Congrès et du Sénat.

Leur origine fut un hommage national au libérateur.

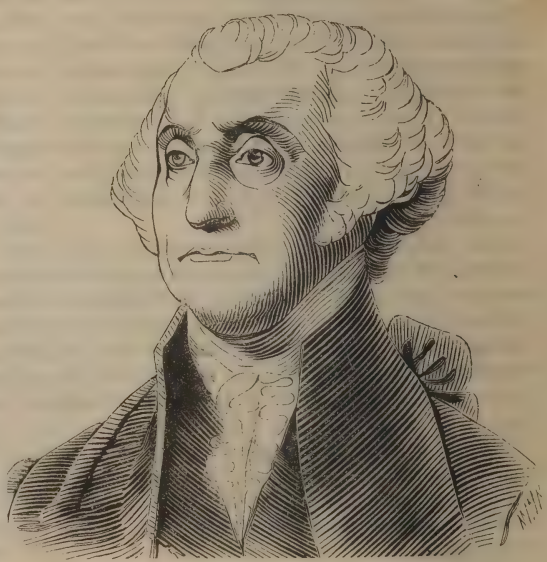
La première session du Congrès à Philadelphie ayant été troublée par une révolte des milices pensylvaniennes, Washington proposa d'établir les pouvoirs publics sur un point du gouvernement général, distinct des divers Etats de l'Union. On choisit les confluents du Potomack, et Lanfant, ingénieur français, traça le plan de la cité nouvelle. Ce plan gigantesque circula dans toute l'Europe, et les édifices s'élevèrent rapidement au milieu du désert. Bientôt le Président, le Congrès et le Sénat en prirent possession. Autour d'eux se groupèrent les ministres, les fonctionnaires, les généraux, les ambassadeurs, etc., et la ville improvisée offrit l'étrange spectacle d'une métropole sans bruit, sans commerce, sans marchands, sans acheteurs, remplie de personnages officiels et sillonnée d'équipages.

On la nomma Washington, pour honorer à jamais le créateur de la République.

Elle présente encore aujourd'hui, à peu de chose près, l'aspect tranquille et solennel qu'elle avait à l'époque de sa fondation... On y fait quelquefois un quart de lieue sans trouver une maison, et l'on y voit le paysan conduire sa charrue entre deux monuments, à côté du président que sa voiture porte au Congrès ou au Sénat.

Cette vie si purement républicaine de Georges Washington, cette union d'un si grand peuple devant le bon sens et la fermeté d'un homme, cette capitale où les lois s'élaborent, où les pouvoirs fonctionnent au milieu du silence et du respect de tous, ne sont-ils pas bons à donner pour exemple aux républicains ambitieux de notre pays et de nos jours, à notre nation divisée par des querelles de mots et de personnes, et à notre Paris toujours prêt à étouffer le langage de la raison et de la loi, sous les rugissements de l'émeute ou les détonations du canon?...

P.-C.



Portrait de Georges Washington.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

ÉTUDES SUR L'ITALIE[1].

PISE ET FLORENCE.

Galerie de Florence : *Le Musicien*, tableau de F. Miéris.

Jeune fille de Florence.

peine Raphaël a-t-il rendu l'âme, que soudain commence le démembrement. Ses élèves, le superbe Jules Romain à leur tête, se disputent son héritage. L'un en veut à sa grâce, l'autre à son art de grouper; celui-ci revendique son dessin et l'autre l'ensemble de son exécution. Raphaël avait approfondi l'antique, chacun aussitôt de l'étudier; Raphaël adorait le beau, le règne du beau est proclamé; mais à tant de sublimes efforts manque l'impulsion intérieure, cette soif inextinguible de l'âme qui est le vrai pressentiment de la révélation. Ce qu'on veut, avant tout, c'est de plaire, d'impressionner, et dans cela on se rattache davantage à Michel-Ange. Ne soyons pas injustes, en ce déluge de tableaux, des chefs-d'œuvre surnagent. On voit au palais des Offices une Madonne de Sassoferrato, qui, sous ses voiles bleus, incline sur nous ce regard plein de douceur et de mélancolie d'une étoile passant à travers les nuages. Quelle perle aussi que la *Sibylle* du Guerchin! cependant le caractère prophétique sibyllin manque ici; telle qu'elle est, on sent que le poids de la révélation doit l'écraser. Puis apparaissent radieux les coryphées de la pléiade vénitienne : Titien, Tintoret, Véronèse, les grands maîtres du portrait, si à leur aise au milieu des magnificences de ce bas monde, qu'on se prend à leur envier ces immenses trésors de vie et de couleur que le spectacle de la terre leur livre. Ce n'est chez eux que gloire, éclat et pompe, du vin et des fruits, de l'or et du velours, de belles femmes et des cavaliers amoureux, *Bacchus* et les *Vendanges!* Qu'il s'agisse des *Noces de Cana* ou de l'*Adoration des rois Mages*, laissez-les faire, vous ne sortirez pas du palais du doge: les *Noces de Cana*, c'est le doge de Venise qui donne un gala à sa noblesse; l'*Adoration des*

(1) Voyez le numéro d'octobre dernier

Mages, c'est le doge de Venise qui reçoit les ambassadeurs des rois d'Espagne ou du sultan de Stamboul ! A la longue, cependant, ces fêtes éternelles nous assomment; la vie n'est pas une bacchanale sans sujet. Si, l'œil ébloui de tant de choses chatoyantes, de tant de vases d'or couverts de pierreries, j'en viens à demander aux Vénitiens une plus haute inspiration, les joyeux convives me répondent en choquant leurs verres, et je les vois entonner pour la centième fois le bachique refrain. Or, un art qui s'en tient à célébrer le côté sensuel de la vie ne saurait me suffire. C'était l'esprit du temps. Au-dessus des ruines de l'ancienne croyance, le sensualisme menait ses fêtes, et le spectre de la beauté antique ressuscitée jetait une sorte de voile magique sur ce qui autrement n'aurait pu passer sans scandale. Cependant, comme il demeure impossible que le véritable génie reste insensible au charme de la beauté spirituelle, il arriva une fois à Titien de peindre un tableau qui dépassa, je ne dirai point les plus beaux de ce maître, mais encore les plus admirables chefs-d'œuvre de l'Ecole vénitienne, je veux parler du *Christ au denier* qu'on voit dans la galerie de Dresde. Je n'ai jamais rencontré une image du Christ qui réponde davantage au type que je me fais du Fils de l'homme. Il y a tout un monde de douleur imprimée sur les traits de cette face si noble, si mélancolique, si merveilleusement intelligente. Quel sublime contraste entre cette figure élevée et pure, entre ce front et ces mains qui semblent détachés de toute espèce de soin terrestre, et l'expression vulgaire du pharisien, cette cupidité qui se trahit dans ses mains aussi bien que sur ses traits, sans exagération toutefois, sans que jamais il puisse être question de songer à la caricature : puis ajoutez à cela la couleur incomparable d'un Titien !

Ah ! nous tous tant que nous sommes, nous perdons notre vie en des rêves insensés. Bêcher la terre, semer son champ pour en recueillir les trésors est encore ce qu'il y a peut-être de plus raisonnable; au moins ceux-là que ces travaux contentent ont-ils la chance de passer a travers le monde sans que mille passions se déchaînent contre eux; tandis que les autres, sans cesse méconnus, en proie aux angoisses intérieures qui les dévorent en même temps qu'aux outrages du dehors, n'ont qu'une perspective de désespoir et de solitude. Il est vrai que deux ou trois siècles après qu'ils sont morts de faim ou de tristesse, on les proclame illustres, immortels, et que des monuments s'élèvent à leur gloire ! Quelle dérision ! à la gloire de ces mêmes gens qui, de leur vivant, n'eurent pas une pierre où reposer leur tête ! — J'aperçois là sur cette place, vis-à-vis d'une maison toute moderne, une pierre carrée et blanche; c'est la pierre de Dante, il *sasso di Dante*. Combien de fois à cette place le vieil Alighieri est venu s'asseoir, et, le menton appuyé sur sa main, prêter les yeux aux travaux du Campanile que Giotto poursuivait alors d'après ses instructions ! Jamais volonté plus forte, jamais cœur plus âpre et plus farouche ne battit dans une poitrine humaine. Faut-il croire qu'il eût été plus heureux sans cette flamme du génie qui brille à ses tempes comme l'etoile au front des Dioscures? Peut-être ! Peut-être aussi ce cœur sombre et farouche se fût-il dévoré lui-même en un stérile désespoir; tandis que pour compensation suprême à tant de maux, pour délivrance passagère, il lui a été donné de répandre sa plainte, de pousser le cri de l'âme qui doit se perpétuer à travers les siècles, comme la voix sortie des entrailles du prophète. Il mourut exilé à Ravenne, et Florence, aujourd'hui, montre avec orgueil son cénotaphe dans cette église de Santa-Croce, où la cité des Médicis conserve les mausolées de ses grands hommes. Mais j'allais oublier un monument dont l'intérêt dépasse, à mon avis, tous les autres; je veux parler du souvenir séculaire donné, dans la cour du palais Pitti, à un âne qui s'était signalé, à l'époque de l'érection de l'édifice, par son zèle à porter des matériaux. Un bas-relief immortalise la physionomie de cet âne, tandis qu'une inscription latine mentionne au-dessous ses services. A la bonne heure, voilà au moins qui s'appelle savoir honorer les modestes vertus ! Mais quelle idée me prend de parler de l'âne du palais Pitti, lorsqu'il s'agit des grands hommes de Santa-Croce !

Les monuments qui décorent l'intérieur de Santa-Croce ne brillent en général ni par le goût, ni par l'invention. Et pour commencer par le sarcophage de Michel-Ange, les trois statues qu'on y voit si étrangement posées représenteraient les trois Parques ou les trois Grâces, ou toute autre trinité mythologique, aussi bien que la Peinture, la Sculpture et l'Architecture, dont le programme leur attribue la figuration. Puis vient le tombeau de Galilée, épaisse construction de marbre de couleur, que le buste du grand philosophe surmonte. Sur le mausolée de Machiavel, la muse représentant l'Histoire, tenant le médaillon où sont gravés les traits de l'auteur du *Prince*, a dans son air je ne sais quelle expression enfantine qui sied mal. Quant à la figure penchée sur le tombeau d'Alfieri, j'en suis à me demander quel sens allégorique elle a. Est-ce la Tragédie que Canova a voulu représenter, est-ce l'Italie? Cette image, comme du reste la plupart des œuvres du même maître, nous laisse dans le doute. Non loin du sarcophage d'Alfieri se trouve celui de Dante. Le poëte de la *divine Comédie* est représenté accroupi, le coude appuyé sur son genou; son image occupe le plus haut point du monument; au-dessous, deux figures se développent, l'une douloureusement inclinée, l'autre dans une attitude martiale, l'étoile au front, et montrant du doigt le vieux Gibelin à la gloire duquel elle proclame cette légende inscrite en lettres d'or : « Honorez le poëte immortel. » Je passe sous silence les autres monuments, qui, la plupart, d'un goût équivoque et dédiés à des savants médiocrement célèbres de ce côté des Alpes, devaient naturellement assez peu nous intéresser. Exceptons cependant le mausolée destiné à consacrer le souvenir de la comtesse Albany, cette noble épouse du dernier des Stuarts, qui sut inspirer une si belle flamme au poëte Alfieri.

Aux Offices, dans la galerie des peintres français, galerie du reste assez pauvre en chefs-d'œuvre, un portrait de femme attira mon attention et me charma délicieusement, en partie parce que la figure qu'il représente est d'une grâce des plus avenantes et d'une de ces beautés tout aimables que j'appellerais romantiques. Je ne pourrais guère définir en quoi consiste spécialement cette beauté, qui du reste réside plutôt dans l'expression que dans la forme même, et qu'on serait tenté de prendre pour l'essence d'une personnalité pleine de grâce et d'esprit. Cette idée me préoccupait à tel point, que ni la poudre que portait la figure, ni une certaine raideur particulière à l'accoutrement du dernier siècle, ne me frappèrent quand je la regardai. Je ne voyais que deux jolis yeux bruns éclairant son visage coloré à la manière d'une rose fraîche épanouie, et la plus adorable bouche découvrant à peine l'émail des dents. On ne peut dire que cette bouche soit ouverte, ce serait trop; elle n'est pas non plus fermée; on y voit je ne sais quel suave abandon qui enchante, je ne sais quelles grâces nonchalantes s'étendant sur le frais visage dont les yeux indiquent qu'il a connu les pleurs. L'œil, lui-même, est

clair et transparent; mais pour peu qu'on y prenne garde, on surprend dans sa profondeur la source des chagrins et des larmes.—Juste en face de ce portrait se trouve un portrait d'homme du même maître : Fabr. Montpeltro. Quelle tête! des cheveux tirant sur le roux, de grands yeux bleus à l'orbite voûtée, des lèvres minces, une peau colorée; en un mot, les éléments d'une face stupide, et avec cela l'expression d'un moine plongeant d'un regard mélancolique et profond au sein du Chanaan vers lequel il soupire. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu dans une tête humaine l'expression d'une pareille mélancolie. Sur ce front ample et haut des passions puissantes, des idées de bronze ont creusé leurs sillons; la lèvre est mince et contractée, la tête entière respire un incroyable fond de volonté; la main effilée et blanche, véritable main de gentilhomme, porte une bague à l'effigie de Dante.

Plusieurs fois déjà je m'étais attardé en contemplation devant ces deux portraits sans savoir quels personnages ils représentaient, lorsque j'appris par hasard le nom de ces personnages, et les entendis prononcer autour de moi: l'homme était Victor Alfieri; la femme, Aloysie Stolberg, comtesse Albany, dès cette époque (en 1794), veuve de Charles Stuart, le dernier prétendant. A cette femme se rattache toute l'histoire du développement du génie d'Alfieri; à ce cœur inquiet elle donna l'apaisement, à cette âme orageuse le repos. Amante et femme, elle se dresse au milieu de cette vie qu'elle féconde et console à la fois. Alfieri lui dut la plus belle de ses inspirations; ajoutons que s'il vécut par elle, il vécut aussi pour elle, lui rapportant, comme à une déesse, tout ce qu'elle lui donnait de trésors; pendant vingt-cinq ans, soucis, tourments, joie et bonheur furent communs entre eux; elle fut l'âme de son âme. Remarquons, en passant, qu'il ne s'agissait point ici d'une idée, d'une abstraction, comme la Laure de Pétrarque, par exemple; mais d'une véritable femme inspirant un grand poëte et se mêlant à toutes les sensations de son existence, et en partageant toutes les vicissitudes.

Quant à moi, il me semble que si j'étais femme j'aimerais mieux loger dans le cœur d'un poëte que dans son écritoire, et voilà pourquoi j'estime que le sort de la comtesse Albany a dû être plus heureux, bien qu'il n'arrive guère à Alfieri de la nommer en dehors de ses Mémoires, où il se contente de l'appeler la *mia donna*. Il existe en français mainte traduction de ces Mémoires: ombrageux, hautain, peu sociable, d'un orgueil sans égal, tel il était, tel il s'y montre, exagérant même parfois certains défauts; on aime tant à renchérir sur les défauts de ses qualités! On eût dit qu'il avait hâte de consumer sa vie: jusqu'à vingt-huit ans, les voyages et les passions se la disputent; il va de Lisbonne à Pétersbourg, de Naples à Upsal. A cette époque naît son amour pour la comtesse Albany, étrange passion, qui, tout en lui préparant des souffrances et des joies jusque-là ignorées, l'anime au travail, à l'action. Faut-il s'étonner ensuite qu'à cinquante-quatre ans, la trame si tendue de cette existence se brise? Alfieri mourut à Florence le 8 octobre 1803, après un séjour de onze ans, en compagnie de la comtesse Albany, laquelle lui survécut pendant vingt ans.

A Florence, mon goût pour les églises trouva peu d'aliment. Les églises de Florence sont rarement belles et surtout rarement terminées. A *Santa Maria aelle Fiore* la façade manque, et sous la coupole vous voyez toute une partie non recouverte de marbre; du reste le marbre est partout, du Campanile au Baptistère, qui fut dans l'origine un temple de Mars. Le Campanile de Florence forme une tour carrée aussi large du haut que du bas, ornée d'une véritable mosaïque de marbre, avec des bas-reliefs et des statues. Je préfère cependant de beaucoup celui de Pise, qui, sans cette pente malencontreuse qu'il affecte, serait, à mon sens, une merveille d'élégance et de goût. Le dôme de Florence, avec sa gigantesque coupole mère, entourée de petites coupoles, produit sur moi l'effet d'un énorme bloc de marbre; au dedans les arches et les murs sont recouverts de chaux, et les piliers, d'une pierre gris sombre tranchant sur cette chaux, composent un point de vue peu agréable.

L'église de Santissima Annunziata a l'avantage d'être moins nue. Des fresques d'Andrea del Sarto en décorent les parvis. Ces fresques reproduisent certaines scènes de la vie de saint Filippo Benizzi, et avant tout une marche des trois rois d'une grâce infinie. Les tableaux à l'huile de ce maître ont d'ordinaire quelque chose de raide et de guindé qu'on ne retrouve point dans ses fresques, et nommément dans celle-ci que je préfère de beaucoup à la célèbre *Madonna del Sacco*. On n'a pas d'idée de la souplesse et du moelleux qu'ont ici les jambes et les bras. Serait-ce aux couleurs plus pâles de la fresque qu'André del Sarto devrait cet avantage? il ne m'appartient point de décider la question. Tout ce que je sais, c'est que cette raideur des membres qui m'avait souvent frappé dans les tableaux à l'huile de ce maître ne se reproduit pas dans ses fresques. Nous ne quitterons pas l'église de Santissima Annunziata sans nous incliner devant un tableau qui fut, à ce qu'on raconte, l'œuvre du miracle, et qui, à ce titre, resplendit jour et nuit au milieu d'une constellation de cierges, de lampes et de fleurs. L'artiste chargé de cette peinture, désespérant de jamais trouver en son âme l'idéal d'une tête de Madone, s'était endormi profondément près de son chevalet. A son réveil, ô prodige! la Madone était peinte, un ange avait rempli sa tâche. A vrai dire, je n'ai jamais bien pu reconnaître la touche d'un séraphin en cette toile qui, selon moi, n'a rien de fort surnaturel. Mais, silence! il n'appartient point à la critique humaine d'intervenir en pareils mystères. — Nous remarquâmes, en outre, de fort belles orgues dans cette église. Hélas! pourquoi faut-il qu'une si profane musique s'en exhale incessamment, et que cette voix sublime du saint lieu se disperse en toute sorte d'agréables fioritures empruntées à l'opéra nouveau de Mercadante ou de Verdi!

J'allais oublier de parler du pays; on n'imagine rien de plus charmant, de plus joli, de plus invitant à la promenade. Cette atmosphère de Florence respire une joie sereine; vous y respirez partout le bien-être; non qu'il ne s'y rencontre des mendiants, et des plus incommodes, lesquels vous poursuivent la plupart du temps des heures entières en secouant à vos oreilles d'assourdissantes tire-lires. Parfois, cependant, on en trouve d'assez drôles, et qui réussissent à provoquer votre sourire par l'originalité tout humoristique de leurs gestes et de leurs paroles. Tel ce vieux compère en haillons, espèce d'échappé de la cour des Miracles, qui vous escorte en vous demandant « Una carità per l'amor d'el diavolo! » Et cette bonne femme, mendiant pour son fils possédé du démon, lequel fils vous apparaît à ses côtés, adossé contre la muraille, et se livrant à mille ingénieuses contorsions, qui vous feraient croire qu'il va s'envoler. En général, la population de la capitale de la Toscane nous a semblé rangée et laborieuse: d'innombrables fabriques de soie tiennent la ville occupée. Vous ne rencontrez hors de Florence pas une femme, pas une jeune fille, sans lui voir à la main la quenouille ou quelques-uns de ces tissus de paille qui forment, avec les soieries, le principal commerce du pays. Quant à la

beauté des villageoises toscanes, autant que j'ai pu l'apprécier, elle ne m'a point frappé; d'épais cheveux noirs et des visages jaunes, tels sont les caractères qui les distinguent. Les Génoises ont les yeux plus beaux, et leur expression trahit moins de fatigue, sans doute parce qu'elles travaillent moins. On n'a pas une idée de la multitude de villas, de campagnes et de villages qui s'étendent autour de Florence, du côté des Apennins; le pays en est véritablement couvert. Ce sont pour l'ordinaire des maisons blanches ou de couleurs claires, ce qui les fait étinceler aux rayons du soleil, et leur donne je ne sais quelle apparence de merveilleuses fleurs, d'où semble s'exhaler cette odeur suave de lilas qu'on respire sans cesse sur ces collines. Du cloître de Montoliveto, situé au-dessous de Florence, sur la rive sud de l'Arno, l'œil embrasse la plaine entière et les montagnes qui forment sa ceinture. Le point de Bellosguardo, plus élevé, a l'avantage d'ajouter à ce spectacle déjà si varié celui de la ville: mais, pour trouver l'endroit par excellence pour jouir du pittoresque, il faut monter à San Miniato, en longeant cette magnifique allée de cyprès qui s'étend à partir du couvent des Franciscains. De là, vous apercevez Florence avec ses coupoles arrondies et ses tours carrées, Florence variée, étrange, fantastique, dont les mille édifices de forme originale vous apparaissent au clair de lune, non plus comme ces éternels toits de pierre d'une cité splendide et monotone, mais bien plutôt comme des forêts de pins et de cyprès devenus pierre. San Miniato, le paisible monastère, porte lui-même l'empreinte de ce génie inquiet et guerroyant de l'antique cité florentine; une tour crénelée et forte qui se dresse à côté de l'église annonce qu'il fut un temps où ce cloître saint dut servir de citadelle. Et, en effet, on rapporte que pendant le siége que soutint Florence en 1529, Michel-Ange défendit la place pendant neuf mois. L'église de San Miniato est un vieux monument austère et vénérable; mais hélas! quel état d'abandon et de misère! Plus d'autels, et sur les murs croulants, plus l'ombre d'une fresque. Tout ornement a disparu, tout, jusqu'au célèbre crucifix qui fournit jadis le sujet de la légende suivante:

Le chevalier Gualberto s'en allait un soir à cheval de Florence à San Miniato: tout à coup voilà que, sur la route solitaire et déserte, se présente un ennemi acharné de sa famille, le meurtrier de son propre frère. Cet homme, à pied et sans armes, se précipite alors aux genoux de Gualberto, en lui demandant grâce pour ses crimes. Cette grâce, le chevalier la lui accorde et s'éloigne. Toutefois, chemin faisant, Gualberto descend en sa conscience, et se demande s'il a bien fait d'user ainsi de clémence envers un ennemi mortel, et si le sang de son frère assassiné ne crie pas vengeance. Aussitôt les angoisses du doute s'emparent de son cœur. Ainsi troublé, il arrive à San Miniato, et, s'agenouillant devant un crucifix, demande au Ciel d'éclairer son âme. O miracle! bientôt la divine image du Rédempteur incline le front, comme pour dire oui, et les terreurs de Gualberto se dissipent. Cependant, ému au fond du cœur par la grâce céleste, le chevalier dépouille son armure, renonce au monde, et, se retirant dans la solitude de Valombrose, y fonde un cloître et devient un grand saint.

Un autre nom que Florence a canonisé est celui de l'évêque Zenobio. Une colonnette blanche s'élève sur la place du Dôme en mémoire d'un de ses miracles, dont Ridolfo Ghirlandajo a, du reste, immortalisé le souvenir par un tableau célèbre, conservé dans la galerie des Offices. Saint Zenobio, environné de peuple et de personnages ecclésiastiques, rappelle à la vie, sous les yeux d'une pauvre mère, son unique enfant trépassé. Ce que la douleur, la foi, une confiance exaltée répandent de glorieuses expressions sur les groupes admirables de ce tableau ne saurait en vérité se décrire.

Ainsi, dans cette Florence, chaque pierre a son souvenir, et, pour peu qu'elle ait reçu de l'art qui lui donne sa consécration, devient un diamant impérissable.

Portraits de Dante, de Galilée, de Machiavel, de Titien, de Paul Véronèse.

Pourquoi ne discuterait-on pas la beauté d'un jardin comme la beauté d'un poëme? Pourquoi, après avoir parlé de tant de richesses, passerions-nous sous silence les jardins Boboli, cette autre richesse du palais Pitti qui en a tant: des bosquets, des terrasses, des statues, des bassins, tout ce qui constitue un jardin dans le style français du dix-septième siècle; mais des bosquets de myrtes près, ces pins, ces cèdres, toute cette famille mélancolique, transportée du Liban en Occident, et qui, dans le Nord, prend un aspect si fantastique, ici ne vous inspire que des pensées d'amour et de langueur. A la promenade des Cascines, où se donne rendez-vous le monde élégant, les pins sont surtout magnifiques. Rien de plus pittoresque, au soleil couchant, que ces vastes allées arron-

dres et des cyprès. On touchait à la fin d'octobre, et vous vous aperceviez à peine des approches de l'hiver; car ici les arbres toujours verts, toujours en feuilles, ont le pas sur les autres, et le soleil brille encore en automne, lucide et rayonnant sur la terre épanouie, comme si le soleil tenait à montrer aux hommes à quel point l'Italie lui est chère!

HENRI BLAZE.

FIN.

Le Baptistère. (Église de Saint-Jean-Baptiste), ancien Temple de Mars, à Florence.

LES VOYAGEURS CÉLÈBRES.

LA PÉROUSE.

Jean-François Galaup de La Pérouse naquit à Alby, en 1741. Sa vocation se révéla de bonne heure par une aptitude remarquable à certaines études spéciales, et ses parents, dont la tendresse était éclairée, se hâtèrent de le placer dans la voie où la nature semblait l'appeler. Cet accord entre la volonté de la famille et les dispositions de l'enfant n'est pas indigne de remarque ; car, le plus souvent, le père subordonne la destinée de son fils à ses propres plans d'avenir ; la mère la soumet à ses sollicitudes, et Dieu sait combien de grands hommes, ou simplement d'hommes utiles, ont manqué à la patrie par suite de ces déviations forcées !

Entré, dès ses jeunes ans, à l'Ecole de marine, il se préoccupa plus encore de la gloire qui s'acquiert par les conquêtes pacifiques de la science, que de celle qui ne s'obtient que par les luttes sanglantes de la guerre ; et quoique, comme ardent patriote, il admirât avec enthousiasme les Duquesne, les Jean Bart, et les autres héros de la France, il choisissait de préférence, comme objets de sa noble émulation, les Magellan, les Drake, et, en général, les célèbres navigateurs de tous les pays et de toutes les époques. Du reste, ce n'était pas seulement par ses facultés intellectuelles qu'il semblait né pour jouer le rôle de ces illustres voyageurs, c'était plus encore par des qualités morales tout à fait appropriées aux devoirs difficiles et exceptionnels qu'ils ont eus à remplir. Ainsi, l'on remarquait chez lui le germe des vertus qui caractérisaient Christophe Colomb, et qui, plus tard, ont immortalisé l'infortuné Cook : cet amour de la justice, qui inspire aux subordonnés une confiance sans bornes, et qui devient la principale ressource de celui qui exerce l'autorité, lorsque, dans des contrées lointaines, il n'a que le prestige de sa suprématie à opposer à des hommes aigris par la souffrance ou exaspérés par le danger ; cette fermeté, tempérée par la douceur naturelle qui fait à la fois chérir l'homme et redouter le fonctionnaire ; enfin ce sang-froid inaltérable qui permet d'apprécier sainement les obstacles et de les surmonter.

Ceux qui confondent le courage avec la fougue méconnaissent les caractères d'une telle trempe ; aussi a-t-on osé prétendre que La Pérouse passait, dans son corps, pour *avoir peur de la poudre* ; c'est là une mauvaise plaisanterie de quelque enseigne mis aux arrêts par son chef ; mais, puisque cette futile calomnie a été accueillie par nos biographes contemporains, il est bon de lui opposer la réponse la plus digne et la plus concluante : les *Etats de service de La Pérouse*, qui l'élevèrent, d'exploits en exploits, de 1756 à 1782, du simple grade de garde-marine à la dignité de chef d'escadre.

Cependant Louis XVI, cet infortuné monarque, qu'on s'est plu à représenter comme tout à fait incapable de hautes pensées et uniquement livré aux préoccupations les plus vulgaires ; ce roi, auquel il n'a manqué peut-être, au contraire, que de vivre dans des temps de calme pour acquérir la réputation d'un sage sur le trône, formait alors un projet dont la grandeur ne saurait être contestée. Or, dans ce projet, l'initiative, le plan, et jusqu'aux prévisions les plus minutieuses qui pouvaient le faire réussir, tout lui appartenait en propre, tout y révélait dans ce prince (auquel on ne reconnaissait de talent que pour la serrurerie) un savant géographe, un judicieux économiste, et enfin, mieux encore, un ami éclairé de l'humanité, un véritable philosophe. Il s'agissait d'acquérir à la France, par un grand voyage de découvertes, la même gloire et les mêmes avantages que Cook avait procurés à sa patrie. Louis avait fait choix de La Pérouse, dont le mérite avait fixé ses regards, et dont le caractère n'était pas sans analogie avec celui du monarque. Jamais chef d'expédition n'a reçu des instructions plus prévoyantes, plus judicieuses, plus complètes, et surtout plus philanthropiques. Elles avaient été rédigées sous l'inspiration du roi, et, sur l'original qui en existe encore, on trouve des annotations écrites de la main de Louis, qui font le plus grand honneur à son esprit et à son cœur.

« Pour résumer, dit-il, ce qui est proposé dans ce Mé-
« moire et les observations que j'ai faites, il y a deux
« parties : celle du commerce et celle des reconnaissan-
« ces. La première a deux points principaux : la pêche de
« la baleine dans l'Océan méridional, au sud de l'Améri-
« que et du cap de Bonne-Espérance, et la traite des
« pelleteries dans le nord-ouest de l'Amérique, pour être
« transportées en Chine ou au Japon. Quant à la partie des
« reconnaissances, les points principaux sont : celui de la
« partie nord-ouest de l'Amérique qui concourt avec la
« partie commerciale ; celui des mers du Japon qui y
« concourt aussi (mais, pour cela, je crois que la saison
« proposée dans le Mémoire est mal choisie) ; celui des
« îles Salomon et de la Nouvelle-Hollande, etc., etc. »

Les opérations relatives à l'astronomie, à la physique, à la géographie et à l'histoire naturelle furent déterminées avec une clarté parfaite. Ces prescriptions prouvent en faveur de la haute intelligence du souverain ; mais il en est plusieurs qui viennent de son cœur, et donnent à ces instructions un caractère tout exceptionnel. C'est ainsi qu'il recommande la plus grande modération envers les sauvages, contre lesquels on ne recourra à la force qu'à la dernière extrémité, et qui ne doivent connaître la civilisation que par ses bienfaits. Dans cette vue, on emportait, pour les naturaliser chez différents peuples, les végétaux et les animaux les plus utiles de notre Europe. Il indique l'hygiène à suivre pour la santé des équipages, et les *douceurs* à leur accorder. Ses intentions furent si bien suivies, qu'à leur arrivée à la Nouvelle-Hollande, après trente mois de campagne et plus de seize mille lieues de route, nos marins étaient aussi bien portants que le jour de leur départ à Brest. Louis exige de plus que les deux bâtiments voguent de conserve pour se prêter un mutuel secours, et il termine par ces paroles qui peignent son âme : « Je regarderais comme un des plus heu-
« reux succès de l'expédition qu'elle pût être terminée
« sans qu'il en eût coûté la vie à un seul homme. »

Ce prince et ce sujet si bien faits pour s'entendre se dirent un adieu cordial et mélancolique. On eût dit, à voir cette sorte d'intimité qui s'était établie entre eux, qu'ils étaient unis par un lien mystérieux. N'était-ce pas, hélas ! celui de la fatalité ? Ne devaient-ils pas, l'un et l'autre, occuper le monde par une catastrophe ? et la moins prévue n'était pas la moins certaine, car le roi naviguait

déjà, lui aussi, sur une mer orageuse. Les écueils l'environnaient, et sa main était trop faible pour tenir le gouvernail. Son trône devait se briser comme le vaisseau du navigateur, et l'un et l'autre devaient conquérir une grande célébrité par un grand malheur. Oh! si La Pérouse, échappé au naufrage, eût vécu dans quelque île déserte, et que la nouvelle du régicide eût pu y parvenir à ses oreilles, avec quelle douloureuse amertume il se serait rappelé les paroles de la noble victime : *Le plus beau succès de l'expédition, ce sera que personne n'y perde la vie.*

Tels furent les préparatifs imposants de cette belle entreprise. En vain les étrangers jaloux prétendirent-ils que le gouvernement ne voulait que donner pâture à l'activité de l'esprit français, et le détourner de la politique; une pareille calomnie est suffisamment réfutée par les instructions elles-mêmes, où le plus pur hommage est rendu à la science et à la philanthropie.

La Pérouse appareilla de Brest le 1er août 1785, avec les frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe*. La première était commandée par lui, et la seconde par M. Delangle. Plusieurs savants et artistes s'embarquèrent avec lui. Mais Monge, le plus célèbre d'entre eux, fut obligé de les quitter à Ténériffe, pour cause de santé. De Ténériffe, l'expédition vint reconnaître la côte du Brésil et celle des Patagons. Après avoir doublé le cap Horn, La Pérouse entre dans la mer du Sud, visite l'île de Sandwich, et voulant ensuite explorer la partie de la côte nord-ouest de l'Amérique, comprise entre le mont Saint-Elie et le port de Monterey, il vient relâcher au port des Français. Jusque-là, tout avait prospéré. On avait fait une abondante moisson d'observations scientifiques, et, selon le vœu du roi très-chrétien, *on n'avait pas encore perdu un seul homme*. C'est ici que la fortune donna un premier et cruel démenti aux espérances que faisait concevoir un si heureux début. Trois canots avaient reçu l'ordre de sonder la baie des Français; on leur avait recommandé les plus grandes précautions. Le premier, commandé par M. d'Escures, se trouva engagé dans la passe, sans que l'équipage s'en aperçût, et y périt, ainsi que le second qui avait voulu venir à son secours. La troisième embarcation échappa seule, après de vains efforts pour secourir les deux autres. On laissa sur cette côte désastreuse un cénotaphe, avec l'inscription suivante : « *A l'entrée du port ont péri vingt-un braves marins. Qui que vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres.* » De là, La Pérouse se rendit à Monterey, puis à Macao, à Manille, à Formose. Il s'avança dans la mer du Japon, et reconnut les côtes de la Chine et de la Corée. C'est dans ces parages qu'il découvrit le détroit de Jesso, et se mit en mesure de rectifier de graves et nombreuses erreurs géographiques. Enfin il vint mouiller dans la baie d'Avatscha ou Kamtschatka, au mois de septembre 1787. Là il obtint de M. de Kalloff, gouverneur pour la Russie, la permission d'envoyer en France le journal de son voyage par M. de Lesseps, vice-consul de France, aux soins duquel on doit la conservation de ce précieux document. Dirigeant ensuite sa marche vers l'hémisphère sud, La Pérouse coupa la ligne pour la troisième fois, et relâcha à Maouna, l'une des îles des Navigateurs, où pour la seconde fois un cruel épisode allait prêter l'intérêt du drame à ce long poëme, assez intéressant pour se passer de ces lugubres accessoires. A Maouna, M. Delangle, commandant de *l'Astrolabe*, le naturaliste de Lamanon et dix hommes de l'équipage furent assassinés par les naturels du pays. La Pérouse disposait de puissants moyens de vengeance; mais il ne voulut pas s'en servir, de peur de frapper les innocents avec les coupables, et il se borna à infliger à cette terre inhospitalière la dénomination de l'*île des Massacres*. De là, l'expédition visita l'île des Amis, et rencontra le commodore anglais Philipp qui venait fonder la colonie de Port-Jakson. Ensuite elle se rendit à Botany-Bay, et c'est de là que fut écrite une dernière lettre de La Pérouse, datée du 7 février 1788, et dans laquelle il annonçait le projet d'explorer les passages entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, et faisait espérer son arrivée à l'Ile de France pour la fin de décembre 1788.

Le silence de La Pérouse inspira d'abord un étonnement qui se changea bientôt en inquiétude. Jamais le sort d'un homme n'inspira d'aussi vives et d'aussi douloureuses sympathies, parce qu'on savait que jamais homme n'avait affronté les périls avec plus de désintéressement, ne songeant ni à la fortune, ni à la renommée, mais seulement aux progrès de la science et au bien de l'humanité.

C'était, du reste, le temps où les grandes choses inspiraient un grand enthousiasme. La génération de 1789 appréciait les dévouements sublimes, parce qu'elle se sentait prête à se dévouer elle-même pour de nobles motifs. Aussi l'Assemblée nationale, cette magnanime et fidèle interprète des pensées et des sentiments de la France régénérée, ne manqua pas de consacrer par un de ses décrets augustes la gloire de La Pérouse et de ses nobles compagnons. Mais comme quelques personnes se plaisaient à conserver de douces illusions et à se figurer nos malheureux compatriotes, vivants encore, chez quelque tribu sauvage, tendant les bras vers la patrie et l'accusant peut-être d'ingratitude, l'Assemblée ne se borna pas à un hommage stérile, elle fit un appel à tous les gouvernements du monde pour obtenir des secours en faveur de nos concitoyens s'ils vivaient encore, et des renseignements, s'ils avaient succombé. Elle promit des récompenses à quiconque seconderait ses vues à cet égard; de plus, elle ordonna que deux vaisseaux, sous les ordres de M. d'Entrecasteaux et de M. de Kermadec, iraient à la recherche de *la Boussole* et de *l'Astrolabe* ou du moins de leurs débris. Malheureusement tous les efforts furent infructueux, et cette expédition demeura sans résultat, ainsi que celle que M. du Petit-Thouars dirigea plus tard dans le même but. On dut renoncer à l'espoir d'être fixé jamais sur le sort du malheureux La Pérouse.

Mais quand les espérances s'éteignirent, les souvenirs demeurèrent vivants, et l'inconnu même donna la couleur du merveilleux à ce tragique événement. L'imagination populaire se livra aux suppositions les plus chimériques, et les poëtes trouvant cette corde vibrante, lui firent rendre des sons lugubres. Esménard, dans son poëme de la *Navigation*, consacra aux infortunes de notre héros un chant presque entier, dont nous avons extrait les vers suivants, qui indiquent bien le caractère que l'opinion publique attribuait à cette entreprise.

Ministres de la paix, sous les drapeaux de Mars,
Nous portons aujourd'hui le principe des arts,
Le fer agriculteur et les biens qu'il enfante;
Un héros va semer de sa main triomphante,
Sous un ciel inconnu, dans le sein des frimas,
Les végétaux féconds, trésors de nos climats.

. . . . . .

Peut-être même un jour, soumis dans sa fureur,
Le taureau de Neustrie, ami du laboureur,
Qui par nous aujourd'hui déposé sur ses rives,
Disperse en mugissant les peuplades craintives,
Au soc de Triptolème attaché par leurs mains,
Viendra civiliser ces farouches humains,

Les unir par le soin d'une heureuse culture,
Féconder les déserts et changer la nature;
La Pérouse entrevoit cet avenir douteux.

La Pérouse.

En 1826, un capitaine baleinier anglais prétendit avoir trouvé les traces de La Pérouse dans la Mélanévie. Cette nouvelle se répandit dans toute l'Europe, et réveilla partout en France l'intérêt si vif qui s'attachait à ce nom. Le capitaine Dumont d'Urville, qui devait faire un voyage d'exploration à la Nouvelle-Guinée, fut chargé par M. de Chabrol, alors ministre de la marine, de vérifier le récit un peu vague du baleinier anglais. M. d'Urville partit sur la frégate *la Coquille*, qu'il nomma *l'Astrolabe*, comme l'un des vaisseaux de La Pérouse. En route, M. d'Urville recueillit des renseignements qui plus d'une fois se trouvèrent contradictoires. Arrivé Hobart-Town, il apprit que le capitaine anglais Dillon avait, par ordre de la Compagnie des Indes, exploré l'île de Vanikoro, et y avait recueilli des débris provenant du naufrage de La Pérouse. M. Dillon refusa de donner aux Français des indications, et même il persuada aux sauvages que les Français venaient dans des intentions hostiles, de sorte qu'ils refusèrent aussi de dire à M. d'Urville ce qu'ils savaient; l'un d'entre eux, heureusement, se laissa séduire par l'offre d'un morceau de drap rouge, et conduisit M. Jacquinot, commandant en second, à l'endroit où le naufrage avait eu lieu; on y trouva une ancre, un canon et des objets de diverse nature qui ne permirent pas de douter que La Pérouse et ses compagnons avaient péri parmi les récifs de Vanikoro. M. d'Urville y éleva à nos infortunés compatriotes un pieux et modeste cénotaphe surmonté d'un obélisque quadrangulaire avec des planches seulement, car les ferrures auraient provoqué la cupidité des sauvages. On y inscrivit ce qui suit :

A LA MÉMOIRE
DE LA PÉROUSE
ET DE SES COMPAGNONS.
L'ASTROLABE
14 MARS 1828.

Et quelques années plus tard, M. d'Urville, lui-même, après avoir échappé aux dangers de plusieurs voyages de circumnavigation, meurt d'une mort affreuse, au sein de sa patrie, entouré de sa famille qui périssait avec lui dans les tortures, sur le chemin de fer de Versailles, au retour d'une partie de plaisir. On ne peut s'empêcher de rapprocher en frissonnant ces trois noms : Louis XVI, La Pérouse, Dumont d'Urville, ces trois destinées qui devaient chacune aboutir à une catastrophe, et de se demander, s'il n'y a pas eu entre elles une étrange contagion de la fatalité.

PHILIPPE LAVERGNE.

Plus d'un poëte a chanté La Pérouse. Voici des vers nobles et touchants, extraits du *Génie voyageur*, de M. Hipp. Lefebvre, ancien professeur de l'Académie de Juilly, — vers publiés en 1807, au moment où Mme de La Pérouse mourait à Paris, sans savoir si son illustre mari vivait encore ou n'était plus.

. . . . . .

Mais des travaux de La Pérouse
Depuis vingt ans l'onde jalouse
Nous a dérobé le trésor;
Et depuis vingt ans éplorée,
Sa compagne désespérée
Aux flots le redemande encor.

. . . . . .

Modèle de foi conjugale,
Cette âme pure enfin s'exhale
Au sein d'un Dieu tant imploré.
Mais va-t-elle, inquiète et tendre,
Ou pour rejoindre ou pour attendre
L'époux qu'elle a vingt ans pleuré?

DE NAPLES A JÉRUSALEM.

PÈLERINAGE D'UN HISTORIEN.

Vue de Malte.

1 Départ. — *Le Lycurgue.* — Une commission mal faite. — L'ennemi de la mer Morte. — Malte. — Constantinople. — Péra. — Désenchantement. — Les Écoles chrétiennes et le sultan. — Des bottes, une lanterne et un bâton. — Les chiens de Stamboul. — Vue de la tour de Galata. — Un *bakchis!* — Le nouveau costume. — Les bonnets de janissaires. — La science des Turcs. — Monuments. — Sainte-Sophie. — Les mosquées. — Le sultan et sa cour. — Les derviches tourneurs.

Ayant terminé mon histoire des *Hommes illustres de l'Orient*, je pris la résolution d'aller visiter l'Asie Mineure, Constantinople, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, afin de donner à mes récits un dernier cachet de vérité. Je traversai donc l'Italie et je gagnai Naples, où je m'embarquai sur un bâtiment français, *le Lycurgue*.

Il règne à bord de nos bateaux à vapeur, commandés par des officiers de la marine royale, un ordre parfait, une sorte d'étiquette dont la sévérité est très-louable. En voici un exemple assez curieux.

Parmi les voyageurs rangés autour de la table des premières places, se trouvait une espèce de négociant, qui allait à Constantinople. Cet homme, au verbe haut, prit tout d'abord le dé de la conversation, et nous mit au courant de ses affaires. Nous sûmes qu'il allait chaque année passer plusieurs mois dans la capitale de l'empire ottoman; il nous conta avec une sorte de cynisme les tours de friponnerie au moyen desquels il parvenait à débiter aux Turcs ses marchandises; il riait beaucoup de ses prouesses, en annonçant qu'il se promettait de les continuer. Nous gardions tous le silence; personne n'adressait la parole à cet industriel, et le commandant, qui présidait au repas, semblait contenir difficilement son indignation. Le dîner terminé, notre soi-disant négociant se hâta de monter sur le pont pour fumer son cigare. Aucun de nous ne le suivit : le commandant, le voyant parti :

— Je crois, messieurs, nous dit-il, que vous serez bien aises d'être délivrés de la société de cet homme, qui semble tirer vanité de ses vices et de sa mauvaise foi.

— Michel, ajouta-t-il en s'adressant au maître d'hôtel, tu lui diras que je désire qu'il mange seul désormais; son ordinaire sera d'ailleurs le même que le nôtre; tu lui feras entendre cela doucement.

— Oui, mon commandant, répondit gravement Michel.

Or, voici comment s'y prit le drôle (Provençal renforcé)

pour remplir le message et en adoucir autant que possible l'amertume.

— Monsieur, cria-t-il à l'industriel, le commandant a dit que vous êtes une canaille; qu'il ne veut plus que vous mangiez à sa table, et que si vous venez vous y asseoir, il vous campera son pied dans le dos.

Vous jugez de l'esclandre et de la peine que nous eûmes à calmer cette affaire.

Au nombre de mes commensaux figurait un savant, venu d'Allemagne; il avait visité plusieurs fois la Palestine et la Syrie; il connaissait, dans les moindres détails, les pays que j'allais moi-même explorer: il parlait le français avec une certaine élégance, je m'empressai donc de faire sa connaissance, et je l'accablai de questions. Mais quelle fut ma surprise, en m'apercevant que cet homme, à force de mettre son esprit à la torture pour résoudre une question de géologie, avait complétement perdu la raison! Il se montrait courroucé contre la mer Morte, et voulait absolument la supprimer, attendu qu'elle engloutissait les eaux du Jourdain, et l'empêchait d'aller se jeter dans la mer Rouge, comme ce fleuve le faisait, selon lui, avant la catastrophe qui amena la destruction de Sodôme.

J'avoue que j'éprouvai d'abord beaucoup de plaisir à entendre le savant développer son opinion; il disait souvent des choses très-ingénieuses; mais on voyait bientôt que sa pauvre cervelle avait déménagé. Il voulait pratiquer un canal depuis le lac asphaltique jusqu'à la mer, c'est-à-dire dans une étendue de cinquante lieues environ, afin de donner un écoulement aux eaux. On devait, par ce moyen, dessécher la mer Morte, au fond de laquelle on recueillerait des trésors immenses. Mon Allemand voulait revenir en Europe et y rassembler dix mille ouvriers pour ce grand œuvre. L'attention que je mettais d'abord à écouter ses projets me devint fatale; le monomane ne me quittait plus, il me poursuivait avec acharnement, me criant sans cesse :

— Monsieur, pourriez-vous me dire ce que la mer Morte fait de ces deux millions de litres d'eau qu'elle reçoit par mois? qu'en fait-elle, je vous le demande?

— Je n'en sais rien, répondais-je, allant me cacher dans les endroits les moins apparents du navire.

Au bout de la troisième journée, nous arrivâmes à Malte, dont la vue est ci-contre. Cette île est sans contredit un des points les plus curieux du globe. L'ancienne église des chevaliers ne ressemble à aucune autre et contient des richesses inappréciables; ce temple est remarquable surtout par les tombeaux des grands-maîtres de l'Ordre, dont la plupart étaient Français. Les Anglais ont établi dans Malte une police très-sévère; la ville de Lavalette est un véritable bijou de propreté; plusieurs grandes dames de Londres viennent y passer les hivers et y donnent des fêtes; une de ces ladys y possède un appartement délicieux, situé à l'extrémité d'un promontoire : la salle de bal est suspendue sur la mer.

Notre bateau à vapeur, arrivé à Malte vers midi, devait rester dans la rade jusqu'au lendemain matin, ce qui nous permettait de descendre et de dîner à terre; je profitai de la permission et j'allai m'établir à l'*Hôtel de la Méditerranée*. Le voyageur allemand, que je voulais éviter, me suivit, et vint s'installer dans la même auberge et à la même table. Nous y trouvâmes cinq ou six habitués européens, parmi lesquels on distinguait un médecin français, rempli de mérite, me dit-on. Mon compatriote, emporté par son caractère inquiet, avait quitté sa province pour aller s'établir à Constantinople; la protection de l'ambassadeur lui valut un très-bel emploi dans le sérail; mais il ne sut pas le conserver : le docteur *** s'était mis à faire de la propagande en civilisation. Il voulait que le sultan se fît chrétien, ou pour le moins qu'il accordât la liberté de conscience aux Grecs et aux Juifs qui forment les deux tiers de la population. Cette idée était fort raisonnable, mais elle déplut, et fit expulser l'audacieux missionnaire.

J'étais assis à table auprès du docteur ***, qui se mit à me développer ses utopies; moi, qui étais fort occupé d'apaiser ma faim, je ne répondis d'abord que par des signes de tête. Enfin j'eus le malheur de manifester quelques doutes sur la doctrine turco-chrétienne : mon homme, irrité, se prit à me quereller sérieusement; mais j'évitai de nouveau ce danger par une habile manœuvre : j'interpellai le voyageur allemand au sujet de son Jourdain. L'étranger prit feu à l'instant même, et manifesta son indignation contre la mer Morte. Le docteur avait voyagé dans la Palestine; il traita de fou, ni plus ni moins, le rêveur germanique; bref, la querelle s'échauffa entre les deux rivaux, et, grâce à cette diversion, je pus dîner tout à mon aise. Le repas terminé, la contestation devint encore plus vive; et elle continuait le lendemain matin, lorsque je me rembarquai à bord du *Lycurgue*. On y faisait déjà les apprêts du départ; en vain je fis observer au commandant qu'un de nos compagnons était en arrière; nous quittâmes la rade de Malte, et notre pauvre Allemand se vit réduit par son amour pour le Jourdain à attendre le bateau suivant.

Le surlendemain nous touchâmes à Smyrne, puis nous traversâmes le détroit des Dardanelles : les deux châteaux bâtis de chaque côté par Mahomet II ne pourraient plus empêcher les grands vaisseaux de guerre de franchir ce passage, jugé si difficile par le conquérant de Constantinople.

Plus nous avancions vers la capitale de l'empire ottoman, plus mon cœur battait d'impatience; car je savais que des merveilles allaient apparaître à mes yeux. Enfin nous arrivâmes en vue de Constantinople. J'avoue que, dans le premier abord, mon admiration ne fut pas complète; le spectacle est magnifique, mais il y règne une certaine confusion : on ne sait point distinguer assez l'emplacement du port, que l'on confond avec le Bosphore; Péra, placé en regard de la pointe du sérail, semble faire partie de la ville. Cette confusion, dis-je, est sensible pour tout le monde; tandis qu'à Naples on embrasse d'un seul coup d'œil l'étendue de la baie, et l'on se rend compte de tout.

Nous débarquâmes près de la douane, et je me fis conduire à Péra, le seul quartier dans lequel les Européens puissent loger avec sécurité. J'avais lu dans tous les livres écrits par les voyageurs que les ambassadeurs des puissances chrétiennes résidaient dans ce faubourg, qu'ils y avaient leurs hôtels, et que c'était enfin une ville semblable à celles de France ou d'Italie. Je m'étais même figuré les rues de Péra un peu isolées et garnies de somptueuses demeures, comparables à celles de la rue de Grenelle ou de la rue de Varennes, à Paris.

En sortant de la douane, je traversai un marché rempli d'une foule compacte; cette foule ne se composait que d'hommes, habillés tous de diverses manières, barbotant au milieu d'immondices. Jamais je n'avais vu autant d'ordures rassemblées sur le pavé. Au sortir de ce marché, j'arrivai à une rue où trois hommes ne pourraient pas marcher de front; il fallut l'escalader en quelque façon, tant la rampe est raide. Nous montâmes ainsi pendant une demi-heure au moins, nous atteignîmes le plateau qui couronne cette hauteur, et nous nous trouvâmes dans la partie la plus délicieuse de Péra. Ici la boue, au lieu de couler, est stagnante dans d'immenses trous. Les hôtels des

ambassadeurs sont bâtis sur le penchant de la montagne; de sorte qu'on ne les aperçoit pas, et l'on ne voit dans cette longue rue de Péra que des boutiques de cordonniers, de tailleurs et de marchands de nouveautés; ces boutiques, la plupart très-petites, sont louées à des prix énormes; aussi les voyageurs payent-ils au poids de l'or les moindres objets.

Un spectacle auquel je n'étais nullement préparé vint à ce moment frapper mes yeux: je vis déboucher d'une espèce d'allée une troupe d'enfants marchant à la file les uns des autres, les bras croisés sur la poitrine et les mains sous les aisselles, comme on les voit dans nos villes de France; c'étaient les élèves des Écoles chrétiennes qui sortaient des classes, conduits par quatre ou cinq frères, à la figure calme et tranquille. Ces frères, nullement étonnés d'être transportés si loin de leur patrie, gouvernaient ces enfants avec autant de sécurité qu'ils l'auraient fait à Orléans ou à Tours.

Nous étions alors dans une espèce de carrefour bordé d'un côté par un cimetière, et de l'autre par le *Téké*, ou couvent des derviches tourneurs. Tout à coup apparaît un cavalier, suivi de plusieurs autres; il arrivait du haut de la rue de Péra, j'allais donc à sa rencontre. Il était vêtu d'une redingote bleue, sans ornements aucuns; mais son cheval, un des plus magnifiques que j'aie jamais vus, était richement harnaché. Il arrêta le beau coursier pour ne pas couper la double file des enfants conduits par les frères; or, ce cavalier, c'était le sultan.

Il arrive très-souvent que les voyageurs restent à Constantinople des mois entiers sans pouvoir jouir de la vue du souverain, et moi, par un hasard inouï, je le rencontrai sous mes pas une demi-heure après mon arrivée.

Profitant des indications que l'on m'avait données, je me fis conduire dans une modeste auberge tenue par une dame française, et dont les prix convenaient très-bien à la modestie de mes ressources: Péra possède dans son sein des hôtels dont la cherté passe toute croyance. Mon hôtesse habite Constantinople depuis quarante-six ans; on pourrait faire de très-jolis mémoires sous sa dictée. Les hommes ne peuvent écrire rien de complet sur les mœurs turques, puisque l'entrée de beaucoup de lieux est interdite à notre sexe; mais les femmes vont partout, et ce n'est que d'après leur indication que l'on peut se procurer quelques détails sur les harems.

La colonie chrétienne de Péra vit comme en Europe; les ambassadeurs, les consuls et les riches négociants reçoivent le soir. Toutefois, le voyageur nouvellement débarqué doit se munir de trois choses, s'il veut aller dans le monde. La première est une paire de bottes, larges et très-hautes, que l'on met par-dessus sa chaussure et son pantalon, faute de quoi l'on arriverait les jambes couvertes de boue, et l'on ne pourrait être reçu dans des appartements dont le luxe principal consiste en riches tapis. On voit fréquemment dans les vestibules plusieurs rangs de ces bottes, qui attendent leurs maîtres à la sortie. Le second objet est une lanterne; elle vous est encore plus indispensable que les bottes, car si vous avez le malheur de sortir sans être muni de ce falot, vous êtes arrêté par un factionnaire et mis au violon; très-souvent même on vous envoie passer la nuit dans la prison de Constantinople; au reste, on a l'agrément de rencontrer des factionnaires à tout bout de champ; il n'y a pas en Europe une forteresse mieux gardée sous ce rapport que Péra. Le troisième objet indispensable est un bon bâton, pour écarter les chiens qui sont très-nombreux; ces animaux reconnaissent les chrétiens à l'odorat, comme nos chiens reconnaissent les mendiants, à la différence près qu'ils n'aboient jamais. Ils s'approchent de vous en sournois, et vous mordent sans mot dire; les Turcs ont pour eux une tendresse extraordinaire, et cependant ils ne les caressent guère. On voit devant la porte de la plupart des maisons une écuelle pleine d'eau et un lambeau de mauvais tapis, sur lequel est couché l'animal, qui est toujours d'un roux fauve.

On ferait un article très-curieux sur ces chiens de Constantinople, sur leurs habitudes, sur leur législation et sur leurs priviléges; je n'en parlerai plus cependant que pour raconter une aventure très-fâcheuse qui leur était arrivée quelques semaines avant ma venue à Stamboul.

Il est certain que ces chiens fauves, répandus en si grande quantité dans les rues de Constantinople, sont tous originaires d'Asie et qu'ils descendent de ceux qui arrivèrent avec l'armée conquérante de Mahomet II, en 1453 (1): le bas peuple turc leur porte pour ce motif un véritable attachement. Malheur à vous si, en plein jour, vous battez un de ces animaux dont les dents viennent de déchirer votre pantalon: le portefaix qui vous verra se mettra du côté de son compagnon et vous serez battu à votre tour de la manière la plus impitoyable. Cependant le nombre toujours croissant de ces chiens engendrait de graves inconvénients; les rixes entre les Musulmans et les chrétiens devenaient chaque jour plus fréquentes: les envoyés des puissances étrangères élevèrent de vives réclamations; l'autorité dut prendre des mesures. En pareil cas, à Paris, le préfet de police fait abattre plusieurs milliers de chiens errants, on transporte leurs corps, dans des tombereaux, hors les barrières pour les y enfouir, et tout est dit. Les choses ne peuvent point se passer ainsi dans l'ancienne ville de Constantin: quatre ou cinq mille chiens furent rassemblés et placés dans des embarcations qui les conduisaient à l'île des Princes, sous le gouvernement d'un Grec qui s'était offert à cet effet: on donna d'avance à cet industriel la somme nécessaire à l'achat des aliments destinés à nourrir les exilés; car on voulait s'en débarrasser, mais non point les faire mourir. Le Grec s'était adjoint plusieurs hommes de sa nation: une fois que les chiens eurent été bien établis dans leur nouveau domicile, le perfide surveillant les quitta sans éprouver le moindre remords et courut se réfugier dans les États du roi Othon, où il dépensa en bombance avec ses compagnons l'argent destiné à acheter la pitance de ses pensionnaires. Ariane, abandonnée dans l'île de Naxos par le volage Thésée, avait au moins de belles grappes de raisin pour apaiser sa soif; ces chiens n'avaient pas même le moindre dédommagement. Ils ne se plaignirent pas trop dans les premiers instants, mais au bout de quelques jours, ces infortunés, tourmentés par la faim, se mirent à hurler d'une telle manière que leurs lamentations arrivaient jusqu'à la pointe du sérail et empêchaient les femmes de dormir: d'une autre part, le peuple de Constantinople, instruit de l'aventure, se sentit ému de compassion; une foule de caïques s'élancèrent vers l'île des Princes dans l'intention de recueillir ces pauvres chiens et les ramener dans leur ancien gîte. Ces animaux affamés, voyant arriver leurs libérateurs, se groupèrent sur le bord du rivage et se précipitèrent avec une telle furie sur la première embarcation qu'ils faillirent la faire chavirer; le désordre était tel parmi ces indisciplinés que les bateliers jugèrent prudent de virer de bord, car ils couraient risque d'être submergés avec leur caïque sous le poids de ce nombre considérable de chiens qui voulaient tous monter sur le même navire. Ces hommes généreux se

(1) Voyez dans les *Hommes illustres de l'Orient* (édition Lecoffre), l'épisode de la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453.

virent obligés, pour leur sûreté, de les abandonner à leur malheureux sort.

Lorsque le bâtiment qui vous porte a jeté l'ancre au milieu de la rade, Constantinople se développe devant vous d'une manière admirable, mais néanmoins, comme je l'ai déjà dit, un peu confuse; pour bien jouir de la position et en avoir une juste idée, il est nécessaire de monter sur la Tour de Galata, au-dessous de Péra. Il faut savoir, pour l'intelligence des lieux, que le faubourg séparé de Constantinople par la mer de Marmara, et que l'on appelle généralement Péra, se divise en trois parties bien distinctes, ou plutôt en trois paliers, car cette montagne ressemble à un immense escalier: le premier palier se nomme *Tophana*, ou le quartier de l'arsenal, car *top* signifie canon; le second palier se nomme *Galata*, l'ancien quartier franc des Génois; le dernier palier formant le plateau se nomme *Péra*, lequel est un véritable cloaque, quoiqu'il serve de résidence aux ambassadeurs.

Jaloux de voir Constantinople dans toute sa splendeur, je me rendis à la tour de Galata. Elle est d'une très-belle construction; les Génois la bâtirent, dit-on, vers le milieu du quatorzième siècle. Le concierge me demanda, en entrant, un présent, qui se dit un *bakchis*; ce mot est le fond de la langue turque, comme celui de *goddem* est le fond de la langue anglaise : *bakchis* est partout, l'air en retentit, et si les chiens savaient parler, ils vous diraient assurément *bakchis*. L'on m'a raconté à ce sujet une aventure que je dois consigner sur mes tablettes.

Un médecin français, établi depuis très-peu de temps à Constantinople, fut appelé pour donner des soins à une femme arménienne dangereusement malade, et appartenant à une famille aisée; il eut le bonheur de la guérir au bout de deux mois de traitement durant lesquels les visites furent très-fréquentes. Le docteur ayant besoin de toucher le prix de ses honoraires, se présenta chez sa malade qui, depuis plusieurs semaines, jouissait d'une santé très-florissante, grâce à l'intervention éclairée de la médecine; la jolie cliente, loin de se montrer disposée à payer les visites, tendit la main vers le docteur et lui demanda un *bakchis*.

Revenons à la tour de Galata. Je donnai donc ma redevance au concierge du rez-de-chaussée; après avoir monté cinquante marches, je me trouvai dans une sorte de corps de garde; le caporal me demanda très-impérieusement un *bakchis* pour me laisser passer. Enfin j'arrivai au sommet, c'est-à-dire dans une vaste salle où je fus reçu par une espèce de gouverneur chargé de percevoir un droit sur les étrangers qui veulent entrer dans la galerie extérieure : cet officier me demanda un gros *bakchis* sans se déranger le moins du monde de son divan. Un autre homme m'ouvrit la porte de la galerie après m'avoir fait payer un petit *bakchis*. Je demeurai deux heures à contempler le magnifique spectacle qui se déroulait sous mes yeux. J'avais devant moi le vaste triangle que forme la ville de Constantinople; j'embrassais d'un regard, dans toute son étendue, le port que l'on appelle la *Corne-d'Or;* ce golfe a une lieue et demie d'étendue et aboutit à un amphithéâtre de collines. Deux choses donnent à Constantinople un aspect qui la distingue des autres villes de l'Europe : ce sont, en premier lieu, les minarets des mosquées, qui s'élancent dans l'air comme un mât de vaisseau; en second lieu, l'immense quantité des cyprès qui ornent les cimetières; or, chaque mosquée a un cimetière, de sorte que ce mélange d'arbres verts et de minarets peints en blanc produit un effet des plus bizarres. Après m'être rassasié de cette vue, je descendis; parvenu au rez-de-chaussée, je fus arrêté par le concierge, qui me demanda de nouveau un *bakchis;* cette fois je l'envoyai promener, non pas en turc, mais en très-bon français.

Un mois avant mon arrivée à Constantinople, un Anglais venant de Malte se présenta dans la rade, monté sur un petit bâtiment à vapeur qui lui appartenait: ce gentilhomme employa cinq ou six jours à visiter le port, le canal du Bosphore, les dépendances extérieures du grand sérail, et puis il s'en alla sans avoir mis pied à terre un instant. Je tiens cet Anglais pour un homme d'esprit : il est resté avec ses illusions; elles se seraient certes promptement dissipées s'il avait pénétré dans l'intérieur de la ville. A Naples, je n'avais plus retrouvé ni lazzaroni, ni flammes du Vésuve, ni macaroni; à Constantinople je n'ai plus retrouvé ni janissaires, ni turbans, ni cette pompe orientale dont je me faisais une si haute idée d'après ce qu'en disaient les anciens voyageurs.

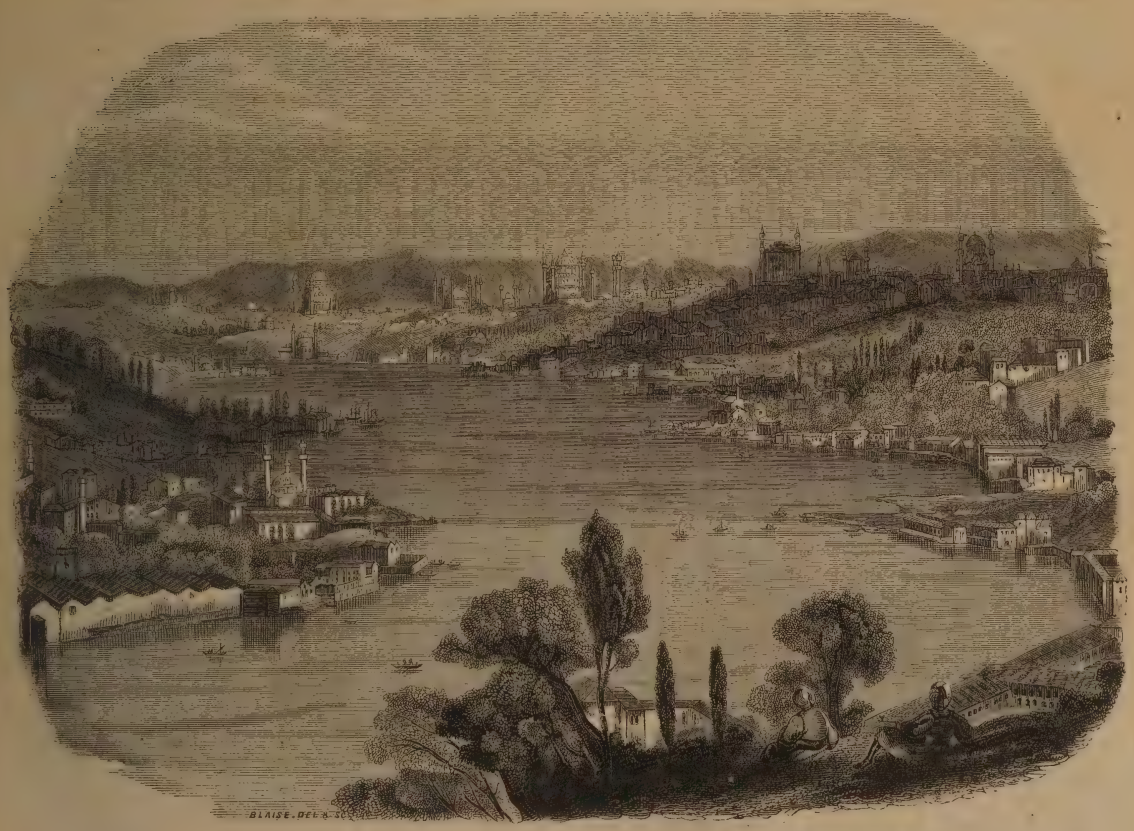
Les Arabes passent encore à juste titre pour une espèce d'hommes magnifique; ils sont sveltes et admirablement bien faits, on retrouve dans leurs visages tous les traits bibliques; les Turcs d'extraction tartare sont au contraire très-charnus, leurs jambes sont courtes et souvent très-arquées; ils tournent facilement à l'obésité. La robe orientale et les larges pantalons cachaient fort bien ces défectuosités, le turban rehaussait un peu le caractère de leur figure, qui est ordinairement des plus vulgaires : le nouveau costume imposé par la prétendue réforme à tous les fonctionnaires, semble n'avoir été fait que pour les rendre ridicules; on a affublé ces pauvres Turcs de longues redingotes grises ou blanches, semblables à celles que portent les convalescents dans les hospices de Paris; les pantalons, fort étroits, leur ôtent la liberté d'action; les bottes, chaussure fort incommode pour ceux qui n'en ont pas l'usage de très-bonne heure, les font vaciller en marchant. Le turban était certainement le beau idéal de la coiffure : les réformateurs l'ont remplacé par un énorme bonnet de laine rouge, que l'on enfonce jusqu'aux oreilles et qui donne à l'homme un air ignoble. Notre langue n'a pas de termes assez énergiques pour peindre la tournure grotesque de ces Osmanlis déguisés ainsi en convalescents. Le bas peuple, qui a conservé le sentiment national bien mieux que les classes élevées, voit avec indignation ce changement de costume; on n'a pu lui faire abandonner le turban et le caftan. Si jamais le sultan, dans un moment de crise, voulait redonner quelque élan au peuple turc afin de résister à une ligue des puissances chrétiennes, le meilleur moyen serait pour lui de rétablir sur-le-champ les janissaires et de reprendre tout l'ajustement oriental. Les janissaires composaient une milice très-turbulente et fort difficile à conduire, mais cette milice était en réalité le nerf de la nation. Sa destruction est à la vérité, aux yeux de beaucoup de gens, un titre de gloire pour Mahmoud; mais des hommes fort éclairés, qui habitent depuis longtemps Constantinople, envisagent la question bien différemment. Au reste, Mahmoud ne parut jamais se repentir d'avoir anéanti les janissaires et ne cessa de les regarder comme des ennemis personnels. Six mois après le massacre exécuté sur la place de Lat-Meïdam, 1826, le sultan traversait un des cimetières de Péra, appelé le Petit Champ des Morts; il aperçut sur une tombe (1)

(1) Chaque tombe est surmontée, du côté de la tête, d'un pal dont le bout a la forme d'un turban, signe caractéristique du musulman : le pal qui surmonte la tombe d'une femme est orné d'un panier de fleurs; mais comme la plupart des femmes sont esclaves, on n'accorde que très-rarement aux personnes de leur sexe les honneurs du mausolée.

le bonnet de janissaire; un soldat de ce corps avait été enterré en ce lieu deux siècles auparavant peut-être! le souverain tira son sabre et brisa à coups répétés l'insigne malencontreux; les gens de sa suite, voulant plaire au maître, se répandirent dans le cimetière et firent main-basse sur toutes les coiffures de ce genre qu'ils y rencontrèrent. Au bout de quelques jours, elles disparurent entier des autres cimetières. Depuis cette époque, les moindres objets capables de rappeler le souvenir des vaincus de 1826 sont proscrits de la manière la plus sévère, et l'on traiterait comme un factieux l'homme qui les reproduirait au jour pour les mettre en vente. J'ai essayé vainement de me procurer un ancien bonnet de janissaire, j'ai même offert à des marchands du bazar un prix assez élevé; aucun d'eux n'a jamais pu me fournir ce que je désirais.

Il se trouve, parmi la colonie française établie à Péra, des négociants fort distingués et qui observent avec un soin extrême la marche des événements; l'un d'eux me disait : « Les prétendues réformes ont bien changé l'habillement des fonctionnaires turcs, mais elles n'ont fait faire aucun progrès à leur esprit; ces braves gens sont restés d'une simplicité antique; en voici quelques preuves. Péra est séparé de Constantinople par le port dont la largeur sur ce point peut être évaluée à trois fois celle de la Seine devant les Tuileries; on ne communiquait d'une rive à l'autre qu'au moyen de caïques, ce qui mettait une certaine lenteur dans les transactions commerciales; car pas un seul négociant franc n'habite la ville, sa vie n'y serait pas en sûreté. On parla longtemps d'établir un pont de bateaux pour obvier à cet inconvénient; enfin ce projet a été mis en exécution, et maintenant on va de Péra à Constantinople par un pont de bateaux grossièrement établi aux frais du gouvernement. Chaque personne paye en passant un très-léger tribut, comme sur le pont des Arts, à Paris. Au bout de deux mois d'existence, il fut prouvé que ce pont rapportait par jour 6,000 piastres, environ 1,500 fr.; c'était un magnifique résultat, et le divan assemblé en conçut beaucoup d'espérance pour l'avenir. Le plus fûté des ministres proposa au Conseil réuni une chose admirable : « Voilà ce pont de Péra, dit-il, qui rapporte 6,000 « piastres, ne pourrions-nous pas en bâtir à côté un autre « qui rapporterait autant ? cela produirait 12,000 piastres, « c'est bien clair. » Chacun applaudit à cette idée lumineuse; cependant le second pont n'a pas été encore bâti, et l'auteur de la proposition regarde sans doute comme une injustice criante l'abandon d'un projet aussi raisonnable.

« La semaine dernière, continua le négociant, j'étais sur



Vue de Constantinople.

le quai de Topana et je regardais arriver un paquebot français qui entrait en rade avec une célérité admirable. J'avais à mes côtés un des assesseurs du mufti, personnage considérable et que je connais depuis longtemps; il partageait mon admiration à la vue de ce beau spectacle; il finit par m'adresser la parole le premier contre l'usage des Turcs : « J'ai vu, dit-il, partir avant-hier ce bâtiment « à vapeur pour la France, comment se fait-il que ce na- « vire soit revenu en si peu de temps? » J'eus beaucoup de peine, ajouta le négociant, à faire comprendre à ce

Turc, un des premiers magistrats de Stamboul, que notre pays possédait un grand nombre de ces navires, et que le bateau à vapeur arrivant dans ce moment n'était pas le même que celui dont il avait vu le départ l'avant-veille. »

Les principales curiosités de Constantinople sont les mosquées, le grand bazar, les murailles qui défendent la ville du côté de terre, l'aqueduc de Valens, la citerne de Constantin, la caserne du Sérasquier, la place de l'Hippodrome, enfin le couvent des derviches tourneurs. Parmi tous ces objets, celui qui m'intéressait le plus en ma qualité de chrétien, c'était Sainte-Sophie, qui a été terminée mille ans avant l'achèvement de Saint-Pierre de Rome et dont les conquérants firent un temple islamite. L'entrée des mosquées n'est permise aux Francs que dans le cas où ils sont munis d'une licence. Chaque voyageur demande par l'entremise de son ambassadeur un firman. Le ministre ottoman le délivre au nom de la personne désignée par l'agent diplomatique; ce firman ne coûte rien par lui-même, mais il vous est apporté par un officier supérieur du sérail auquel on doit donner un beau *bakchis*, 80 fr. est le moins; puis à chaque mosquée que l'on visite, il est de règle de donner un *bakchis* à l'iman, ou curé de la paroisse, de sorte que tous ces *bakchis* réunis composent un total (le plus modeste) de 400 fr. Néanmoins le titulaire du firman peut amener avec lui dix, quinze, vingt individus, lesquels sont censés composer sa suite, suivant les habitudes orientales; les voyageurs récemment arrivés s'enquièrent d'une personne qui soit nantie d'une permission, ils se réunissent à elle, si cela lui convient, et partagent les frais sans avoir l'embarras de se procurer le laisser-passer indispensable. Je me conformai à cette coutume; le premier drogman de l'ambassade eut l'extrême obligeance de demander pour moi le firman : douze Français, dont six ecclésiastiques lazaristes, se réunirent à moi; nous partîmes de bon matin, sous la conduite de l'officier turc, dont l'office devait être de me présenter partout avec ma suite, et de me protéger au besoin contre les avanies de la populace, dont le fanatisme à l'égard des chrétiens est aussi ardent que du temps de Soliman le Magnifique, ou de Sélim Ier.

Notre cavalcade traversa le fameux pont de bateaux, la magnifique caserne du Sérasquier, une partie du grand bazar, dans lequel la ville de Tours ou de Beauvais seraient à l'aise, et arriva devant la principale porte de Sainte-Sophie, après cinq quarts d'heure de marche depuis Péra. La vénérable église se trouve à deux cents pas du grand portail du sérail; cette résidence du sérail occupe, avec toutes ses dépendances, l'emplacement de l'ancienne Bysance, telle que Constantin la trouva dans le quatrième siècle : cet empereur ayant l'intention de fonder sur la mer de Marmara une nouvelle capitale de l'empire, fit commencer les constructions en dehors de l'enceinte de Bysance, et son premier soin fut de songer à élever une église qui fut Sainte-Sophie; les successeurs de ce prince l'agrandirent, en changèrent même le plan, et en firent la merveille de l'Orient.

Le sol s'est exhaussé autour de Sainte-Sophie, de sorte qu'il faut descendre pour entrer sous le porche. Notre arrivée attira l'attention des Turcs, et une vingtaine de frénétiques, au visage menaçant, nous accompagnèrent, en murmurant, jusqu'à la mosquée, et ne nous quittèrent plus; l'officier chargé de nous protéger ne paraissait pas très-rassuré : chacun de nous était muni de babouches que nous mîmes par-dessus nos bottes. L'iman, qui avait été prévenu de ma visite depuis la veille, vint nous recevoir: il semblait animé d'intentions bienveillantes; l'espérance de toucher un bakchis d'une certaine importance le rendait plus accommodant que les misérables qui se pressaient sur nos pas.

Comme je venais de voir Saint-Pierre de Rome, Sainte-Sophie ne me parut pas extraordinaire pour son étendue, et pourtant elle est immense : les murs sont plaqués, si l'on peut s'exprimer ainsi, en marbres des plus riches et des plus rares; mais ces marbres sont cachés par une épaisse couche de badigeon blanc, que les Turcs renouvellent tous les trois ou quatre ans, car la religion leur prescrit de tenir constamment blancs les murs des mosquées. Le maître-autel touche la paroi du chœur, comme dans les églises primitives; on voit encore les marches sur lesquelles monta Mahomet II lorsqu'il consacra Sainte-Sophie à l'islamisme, le lendemain de la prise de Constantinople. Les colonnes de jaspe et de porphyre répandues dans cette enceinte ne sont point badigeonnées, mais plusieurs d'entre elles sont brisées. Une particularité distingue ce temple des autres églises de la chrétienté; les deux nefs latérales sont coupées par un plancher, et ce plancher ne se compose que de vastes dalles de marbre jointes ensemble; on ne peut s'imaginer comment des masses aussi pesantes peuvent tenir suspendues en l'air sans supports intermédiaires : grâce à cette coupure, Sainte-Sophie possède des galeries très-larges, où se trouvaient jadis des autels secondaires que les Turcs ont fait disparaître, mais dont on voit encore la place.

Lorsque nous fûmes arrivés dans ces galeries, du haut desquelles on embrasse d'un seul coup d'œil toute l'église, l'iman, qui marchait constamment à mes côtés, s'arrêta pour me montrer l'emplacement d'un ancien autel : dans cet endroit, on distinguait parfaitement une bande de la paroi qui paraissait moins ancienne que le reste de la muraille, semblable à une porte murée depuis longtemps. L'iman insistait pour que j'examinasse avec attention cette partie de mur, et me donnait en turc une explication que je ne comprenais nullement; les autres visiteurs, groupés derrière moi, regardaient attentivement sans deviner ce dont il s'agissait. Enfin, un drogman grec qui nous accompagnait, car son intervention était indispensable dans notre excursion, fit une exclamation de douleur, et les traits de son visage exprimèrent une vive agitation. Voici l'explication fournie par le drogman. « Les Turcs pénétrèrent dans Constantinople, en 1453, vers les huit heures du matin; ils se portèrent en toute hâte à Sainte-Sophie pour la livrer au pillage; ils savaient que les riches habitants du pays y avaient caché leurs trésors. Dans ce moment, un prêtre catholique disait la messe (1) à l'autel latéral qu'on vous indique; les assistants s'enfuirent épouvantés, en voyant arriver les soldats vainqueurs; le prêtre seul resta et continua le saint office; les Turcs le massacrèrent et l'enfouirent tout droit dans la muraille; l'iman vous montre ici la place de sa tombe. La croyance est parmi nous autres Grecs de Constantinople, continua le drogman en baissant sensiblement la voix, que le jour où les Français prendront la ville et en expulseront les Osmanlis, ce prêtre sortira de lui-même de la muraille et finira sa messe. »

Nous restâmes plusieurs heures dans Sainte-Sophie, dont le dôme immense domine tous les autres édifices de la capitale. A notre sortie, nous trouvâmes beaucoup de peuple rassemblé; il nous accueillit par de violents murmures; plusieurs hommes, plus déterminés que les autres, se mêlèrent à notre groupe en nous menaçant; l'officier chargé de nous protéger baissait la tête et n'osait point

(1) Depuis vingt-cinq ans, le clergé catholique desservait l'église Sainte-Sophie en vertu d'un décret de l'empereur Jean VI Paléologue.

écarter la foule. Un de ces furieux s'attacha à mes pas avec obstination; c'était un Turc de haute taille, le visage basané et les yeux enflammés de fanatisme: il tenta, à plusieurs reprises, de me mettre dans la main des marrons cuits, et chaque fois je repoussais vigoureusement son bras, de manière que les marrons tombaient à terre. Cet homme voulait me faire une avanie; les gens du peuple, dans leur grossièreté, sont persuadés que les chrétiens n'ont rien à manger, et qu'un bon musulman doit les nourrir par compassion. Si j'avais accepté ses marrons, la multitude aurait applaudi avec transport à l'action héroïque de mon persécuteur; mais on m'avait prévenu : je montrai de la fermeté, et je poursuivis ma route à travers ces flots de mécréants; peu à peu leur nombre diminua, car ces gens redoutent de franchir les limites de leur quartier habituel.

Au bout d'une demi-heure de marche, nous nous trouvâmes à l'entrée de l'Hippodrome: cette place si célèbre était aussi vaste que celle de Louis XV à Paris, quand Bélisaire y recevait les honneurs du triomphe : les deux tiers du terrain sont couverts aujourd'hui par la mosquée d'Achmet et ses dépendances. Le sultan Achmet avait résolu de bâtir un temple qui devait surpasser tous les autres en magnificence; il choisit l'Hippodrome pour y élever cette merveille; tout son règne fut consacré à ce grand œuvre: voulant que ce monument eût un cachet particulier, Achmet le décora de six minarets, tandis que les plus belles mosquées bâties par ses prédécesseurs n'en comptaient que quatre. Le sultan ayant vu son travail terminé, s'écria, dans un transport de joie : « Maintenant, je puis mourir! » Cette satisfaction ne fut pas de longue durée : quelques jours après, le supérieur des derviches se présenta à lui; c'était un personnage fort respecté du peuple, ses moindres paroles étaient reçues comme des oracles, il eût suffi d'un anathème lancé par lui pour renverser le trône du souverain. « O sultan! dit-il, tu admires ton ouvrage, et cependant tu as commis un sacrilége. » Achmet, effrayé, répondit que ce n'était nullement son intention. « Tu as mis, continua le derviche, six minarets à ta mosquée; or, le prophète a déclaré que nulle mosquée ne pouvait marcher, sous ce rapport, l'égale de la casba de la Mecque qui en a six. Tu peux réparer ta faute en faisant abattre un de tes minarets; dès lors, cette égalité entre les deux temples cessera d'exister, et tu n'auras plus à craindre la colère de Dieu. »

Achmet éprouva un mortel déplaisir en entendant prononcer cet arrêt; il tenait tant à ses minarets! D'une autre part, résister à la volonté du moine impitoyable lui paraissait chose fort dangereuse. Le prince musulman trancha la difficulté d'une manière assez adroite : il fit partir pour la Mecque des ingénieurs qui ajoutèrent à l'antique casba un septième minaret; grâce à ce moyen, ce temple conserva sa suprématie sur tous les autres; la nouvelle mosquée demeura intacte, et le supérieur des derviches, pleinement satisfait, se vit dispensé de lancer ses anathèmes. Je gagerais, néanmoins, que les bakchis ne furent pas étrangers à cet arrangement.

Ce qui distingue particulièrement la mosquée d'Achmet, c'est son superbe parvis, encadré par une galerie que soutiennent des colonnes de marbre d'une grande élégance; au centre de ce carré se trouve une très-jolie fontaine, accompagnée d'un large bassin qui reçoit l'eau nécessaire pour faire les ablutions. Un groupe de beaux arbres ombrage cette fontaine, et produit à l'œil le meilleur effet. L'intérieur du temple ne répond point à ses dehors; rien n'y inspire le recueillement comme dans nos majestueuses cathédrales gothiques; et cependant les murs, d'une blancheur éclatante, sont tapissés du mot de *Dieu*, *Allah*, écrit en lettres arabes d'une dimension gigantesque.

Nous vîmes dans cette tournée les six mosquées impériales; elles se ressemblent toutes, et sont plus ou moins grandes; on les appelle impériales, parce que le sultan les visite tour à tour pour s'y acquitter de ses devoirs religieux. Les réformistes officiels n'ont conservé de l'ancien cérémonial de la Porte, que ces visites à la mosquée faites le vendredi par le souverain. Je tenais beaucoup à voir cette espèce de solennité pour laquelle le peuple de Stamboul montre encore un certain empressement; le culte des personnes s'est conservé chez ces anciens Tartares; il est vrai, qu'après les princes de la maison de Bourbon et de la maison de Savoie, les descendants de Soliman le Magnifique et de Sélim Ier sont en réalité les plus anciens princes de l'Europe.

On ne sait jamais le jeudi soir dans quelle mosquée le sultan ira le vendredi : le choix n'est connu du public que deux heures avant sa sortie du palais. Un secrétaire de l'ambassade française m'avait promis de m'avertir en temps utile; en effet, vers les dix heures, un cavas, espèce d'ordonnance au service des agents diplomatiques, vint me prendre et me conduisit dans le voisinage de la mosquée de Topana (ou de l'Arsenal), bâtie par Mahmoud, au bord de la mer; elle fait face à Scutari, d'une part, et au sérail de l'autre. Un négociant français, fort âgé, que j'avais vu la veille, me dit que jadis, avant les prétendues réformes, on déployait dans cette cérémonie une pompe extraordinaire : tous les grands de l'empire accompagnaient le souverain et lui faisaient cortége; ce spectacle était des plus curieux pour un étranger.

A midi, plusieurs coups de canon annoncèrent que le sultan sortait du sérail : il vint par mer à Topana, monté sur une galère à douze paires de rames; ce léger navire, d'une forme des plus gracieuses, était doré sur un fond blanc, il traversa mollement la rade au bruit des salves d'artillerie; chaque coup de rame semblait être marqué par un coup de canon; les marins étaient vêtus de blanc et portaient la calotte rouge; cette galère, dont je pouvais suivre parfaitement la marche, était un modèle d'élégance.

Le sultan demeura dans la mosquée une petite heure, au bout de laquelle il sortit et monta à cheval pour aller à Péra visiter les derviches tourneurs auxquels il est affilié. Je m'étais placé sur les degrés d'une magnifique fontaine; les officiers, chargés de faire retirer la foule, s'en acquittaient d'une manière très-rude; ils eurent cependant la bonté de me laisser dans l'endroit où je m'étais mis. La rue était assez étroite; le sultan passa donc fort près de moi; je me découvris avec empressement, je me trouvais au milieu de tout ce monde, le seul ayant la tête nue; le prince me salua en mettant la main sur le cœur. Il montait un magnifique cheval noir à tous crins, et le maniait avec une certaine grâce : son costume était ridicule par sa simplicité, et se composait d'une grande redingote bleue, boutonnée jusqu'au menton; un énorme bonnet rouge lui descendait jusque sur les yeux, aucun signe apparent ne distinguait le *padischa* des Osmanlis des officiers de sa suite. Son cortége était des plus mesquins; les ministres accompagnaient leur maître à cheval, les dignitaires secondaires suivaient à pied et en courant, ce qui formait un coup d'œil très-grotesque. J'aperçus parmi les traînards un des fonctionnaires de la Porte, d'une corpulence énorme; il portait, comme ses collègues, la redingote serrée des convalescents; son gros ventre, empri-

sonné dans ce vêtement incommode, faisait le mutin; ce pauvre Turc, embarrassé dans ses bottes, marchait comme un cheval qui a les éparvins; je suis sûr qu'il maudissait fort la réforme et l'abandon des babouches, des larges pantalons et des robes flottantes; pour ma part, je ne l'approuvais pas plus que lui, car cette chère réforme a fait perdre à Constantinople toute sa physionomie orientale.

Les derviches tourneurs sont une des curiosités de Constantinople que le voyageur ne manque pas d'aller visiter. On attribue à ces moines mille extravagances, et c'est bien à tort. Les derviches ont conservé l'ancienne robe flottante, et leur coiffure de feutre rougeâtre peut être comparée à un pot à fleurs renversé, un de ces pots à fleurs grossiers que l'on nous vend à Paris sur le quai avec un rosier de vingt sous. Le principal couvent de ces moines, leur Teké, comme les Turcs l'appellent, se trouve placé à l'entrée du plateau de Péra; ce couvent est précédé d'un cimetière dans lequel on voit la tombe du comte de Bonneval, ce célèbre aventurier français qui, du temps de Louis XVI, s'était mis au service du sultan. Les derviches font leurs exercices publics chaque mardi; je m'y rendis vers les deux heures de l'après-midi, et je ne fus pas peu surpris d'être introduit dans une salle de danse parfaitement semblable à celles que l'on voit à la barrière du Maine, ronde, avec une galerie circulaire pour les spectateurs. L'orchestre est juché dans une espèce de loge suspendue au-dessus de la porte; cet orchestre se compose de six musiciens et de deux chanteurs, ou plutôt de deux derviches qui psalmodient, car les Turcs ne chantent jamais à plein gosier, ils se croiraient perdus; c'est peut-être le seul peuple de l'univers qui ne chante pas. Les instruments sont deux flûtes, deux espèces de violes à trois cordes et deux tambourins; les musiciens sont eux-mêmes derviches.

L'office commença par une lecture du Coran que fit le supérieur, vieillard d'un aspect très-vénérable : à l'issue de cette lecture, les derviches commencèrent à marcher en file de manière à former une chaîne non interrompue; au bout d'une demi-heure, la musique devint plus vive, les derviches rompirent la chaîne et se mirent à tourner exactement comme un homme qui valserait tout seul et sans se presser, l'allure ne change jamais; il est faux qu'elle devienne précipitée au point d'exténuer les moines; elle est fatigante en ce qu'elle dure très-longtemps sans qu'il soit permis de l'interrompre. Je n'en vis que deux, les plus jeunes, qui tombèrent essoufflés, c'étaient des novices peu accoutumés à cet exercice; on les emporta dans la galerie. Durant cette valse, les derviches remplissent en entier la salle, leurs robes s'étalent et ne doivent pas se toucher le moins du monde entre elles; j'avoue que j'admirais l'adresse et la facilité avec laquelle ces gens tournaient dans un si petit espace sans se heurter entre eux; ils avaient la tête renversée et les bras élevés. Plusieurs de ces moines me frappèrent par leur figure de prédestinés; leurs regards, remplis de ferveur, ayaient quelque chose de céleste; je déclare que ce spectacle, si ridicule au premier aspect, finit par m'intéresser beaucoup. Le supérieur ne tournait pas comme les autres, il veillait à ce que l'exercice se fît suivant les règles prescrites; cette espèce d'office dura plus de deux heures. On m'assura que les derviches établis dans le couvent de Scutari hurlent au lieu de valser; je ne fus pas assez curieux pour aller les entendre.

MAZAS.

(La suite prochainement.)

Les derviches tourneurs faisant leurs exercices

LA FONTAINE ET FOUQUET [1].

La Fontaine déclamant *l'Elégie aux Nymphes de Vaux* chez madame de La Sablière, en présence de Molière, de Racine, de Boileau, de dames et de gentilshommes.

V. — LE CHEMIN LE PLUS LONG.

Racontons d'abord ce qu'était devenu Dominique, depuis le moment où il avait quitté la cour du coche jusqu'au moment où il joignit enfin La Fontaine.

Ce récit est important pour la suite de notre histoire, et nous expliquera ce que le bonhomme entendait par le chemin le plus long.

A huit ou dix lieues de Paris, Dominique atteignit la voiture publique.

Il s'élance devant les chevaux, et demande au conducteur M. de La Fontaine.

Ce nom soulève un éclat de rire général.

— M. de La Fontaine? répond le conducteur. Vous aurez du bonheur si vous le trouvez : quant à moi, j'en ai fait mon deuil...

— Est-ce qu'il n'est pas dans le coche?

— Nullement!

— Il est cependant parti avec vous?

— Hélas! oui, pour notre malheur. Voilà pourquoi nous sommes d'une grande heure en retard. Au premier relais, il est descendu et a commencé par se perdre. Nous l'avons retrouvé, au bout d'un quart d'heure, endormi sous un arbre. Nous le réveillons, nous le remettons dans la voiture, et je fouette en conséquence. Bientôt j'entends de grands cris : «Conducteur! arrêtez! arrêtez!...» C'é-

(1) Voir le numéro d'octobre dernier.

tait M. de La Fontaine, qui avait laissé des papiers s'envoler par la portière.

— Quels papiers? que je lui demande.

— Des papiers de la dernière importance : mon *Epître aux saumons vivants!*

— Eh bien, que je dis, vous en mangerez de tout cuits, ce soir...

Et je veux repartir. Ah bien oui!... voilà mon homme qui s'élance au risque de se casser le cou... Je m'arrête par pitié; je le fais descendre, et tous les voyageurs courent après l'épître aux saumons. Il fallut repêcher les feuillets l'un après l'autre, à plus d'un quart de lieue à la ronde. Enfin, nous nous remettons en marche, et nous arrivons au second relais pour goûter. M. de La Fontaine trouve à l'hôtellerie trois Parisiens, trois joyeux compères, ma foi! il les reconnaît, les embrasse, et s'enferme avec eux. Après le goûter, nous l'appelons; pas de réponse. On le cherche dans l'auberge; on le demande à tous les échos... Point de M. de La Fontaine! On nous annonce alors qu'il s'est éloigné avec ses compagnons, en promettant de revenir au bout de dix minutes. Il y avait une demi-heure de cela! j'attends encore assez longtemps... sans le voir reparaître. Bref, je perds patience, mes voyageurs se fâchent, et nous partons sans lui... Le pire de l'affaire, c'est que nous avions ses paquets, un tableau qu'il portait avec lui, ses livres dans son manteau, ses papiers dans sa perruque, et jusqu'à cette fameuse épître aux saumons, qu'il avait tant peur d'égarer.

— Et vous ne l'avez point retrouvé? demanda impatiemment Dominique.

— Attendez donc la fin, monsieur, reprit le conducteur; après tout le temps qu'il m'a fait perdre, un quart d'heure de plus ou de moins, ça m'est égal.

— Mais non pas à moi, malheureux! achevez donc!

— Nous étions donc repartis..., et je ne pensais plus à M. de La Fontaine, — quand à une lieue de là, un carrosse débouche d'un chemin de traverse, s'arrête en face de moi, — et j'y reconnais, qui? M. de La Fontaine avec les trois Parisiens! Je crois qu'on me le ramène, et j'abaisse le marchepied... Pas du tout! ses amis venaient prendre sa malle, ses papiers et son tableau... Je les leur passe; on me paye; ils filent d'un côté, moi de l'autre... Et je jure que si je reconduis jamais M. de La Fontaine, ce ne sera pas sans le mettre sous clef et l'attacher par les pieds et les mains...

Dominique restait confondu, et maudissait le ciel et la terre.

— Savez-vous au moins, demanda-t-il, le nom des personnes qui ont enlevé votre voyageur?

— Je crois qu'il a appelé l'un d'eux M. Chapelle ou Lachapelle. Celui-là, si je ne me trompe, avait un petit coup de vin dans la tête...

— C'est sans doute Chapelle, en effet, murmura Dominique; le plus fou des poëtes, et le plus vagabond des fous. Où diable a-t-il pu conduire M. de La Fontaine?

— Il n'avait pas trop l'air de savoir lui-même où il allait. Informez-vous sur les chemins, et aux hôtelleries... Voilà tout ce que je puis vous dire!

La voiture continua sa route, et Dominique resta dans la plus vive perplexité.

Il interrogea toutes les auberges, harcela tous les passants, fouilla tous les sentiers, sans découvrir la trace de son père... Il gagna Château-Thierry, et se présenta trois fois, comme nous l'avons dit, chez Mme de La Fontaine, qui ne le connaissait point (nous savons pourquoi). Tout ce qu'elle put lui répondre, c'est qu'elle avait reçu le billet de Molière, et attendait son mari, depuis cette époque, sans deviner ce qu'il était devenu...

Dominique la laissa de plus en plus inquiète, revint à Paris, alla voir tous les amis du fabuliste, et ne put rien apprendre...

Le temps s'écoulait, cependant, — et cette lettre, qui contenait peut-être le salut de Fouquet, pouvait arriver trop tard.

Vingt fois, Dominique fut tenté de l'ouvrir...; mais il n'osa pas violer le secret de son maître et de son père.

Le pauvre jeune homme faillit devenir fou.

Un jour enfin, une anxiété nouvelle, en mettant le comble à toutes les autres, le força de prendre un parti.

Un ami du surintendant lui apporta la lettre suivante :

« On transférera secrètement M. Fouquet de Nantes à « Paris. Nous voulons tenter de l'enlever sur la route... « Si votre sang lui appartient comme le nôtre, trouvez-« vous après-demain à Chartres, à l'hôtel du Lion-d'Or. « Nous avons des armes..., et nous serons trente ou qua-« rante, résolus de mourir tous ou de l'arracher à ses fers. « Il n'y a pas de temps à perdre. Ses juges s'assemblent, « et sont tous ses ennemis. »

— Que faire, mon Dieu! que faire? s'écria Dominique éperdu. Le salut est-il dans cette lettre ou dans cette autre? Faut-il continuer de chercher La Fontaine, ou voler à Chartres? Dois-je briser ce cachet ou prendre mon épée?

— Ah! se dit-il enfin, courons au plus pressé! mettons ces papiers en mains sûres, et allons verser mon sang pour Fouquet.

Il confia à Molière le message du surintendant pour La Fontaine, et prit immédiatement la route de Chartres...

Son entrevue avec son père nous apprendra le reste.

VI. — LE PÈRE ET LE FILS.

— Enfin, je vous trouve, et je puis vous parler! s'écria Dominique en saisissant la main du poëte, dès qu'ils se trouvèrent seuls.

— Que me voulez-vous, monsieur? demanda La Fontaine étonné.

— Vous m'appelez *monsieur?* dit le jeune homme tristement; ne me reconnaissez-vous donc pas?

La Fontaine le regarda avec attention, retrouva des souvenirs confus, puis s'écria fort tranquillement :

— Eh mais! c'est Dominique!

— Dominique, votre fils; oui, mon père, c'est moi.

Et il se jeta dans les bras du fabuliste...

Mais le bonhomme entendant un bruit, trembla que ce ne fût sa femme.

— Chut! Plus bas! fit-il avec précaution.

Et il courut s'assurer que la porte était bien close.

— Comment! vous êtes mon fils? dit-il en revenant à Dominique.

Puis, de ce ton naïvement calme qui n'appartenait qu'à lui :

— J'en suis bien aise! ajouta-t-il...

Le commis de Fouquet était habitué à ce laisser-aller paternel. Il savait que, s'il ne pouvait compter sur la tête du bonhomme, il pouvait du moins compter sur son cœur. Il essuya donc rapidement une larme, et se livra au complaisant examen de son père...

— Encore grandi depuis que je ne l'ai vu, dit La Fontaine... Un beau et brave garçon, ma foi!... Mais dans quel état vous êtes, grand Dieu! reprit-il en remarquant pour la première fois ses traits bouleversés. Cette sueur,

cette poussière... Vous avez l'air exténué... Vous avez donc bien couru?

— Il y a dix jours que je vous cherche, sans prendre ni repos ni haleine.

— Pauvre enfant! asseyez-vous et prenez quelque chose... Tenez, voici les restes de mon goûter...

Et il se mit à le servir avec un empressement qui réjouit l'âme du jeune homme, sans amorcer son appétit.

— Je n'ai que le temps de boire au salut de notre bienfaiteur, dit-il en trempant ses lèvres dans son verre, et en montrant le portrait du surintendant.

— Au salut de M. Fouquet! répéta La Fontaine... Que voulez-vous dire? Est-ce que M. Fouquet est en danger?

Dominique resta stupéfait, et regarda le poëte avec de grands yeux...

— Comment! vous ne savez pas ce qui occupe le monde entier?

— Mais non... J'ai appris que M. Fouquet avait fait quelques pertes..., qu'il ne pouvait plus me fournir de pension... Et voilà pourquoi j'ai quitté Paris. Est-ce qu'il y a autre chose?

— Pauvre père! murmura Dominique attendri. Je comprends... Vos distractions ont fermé votre oreille à la voix publique... Et pas un de vos amis n'a eu le courage de vous déchirer le cœur!...

— Malheureux! vous m'épouvantez! dit La Fontaine, qui devint tremblant comme une feuille.

— Il ne manquait plus à mes douleurs que celle de vous porter un tel coup...

— Parlez, hélas! parlez donc! reprit le fabuliste.

Et il se laissa tomber sur une chaise, dans un état si pitoyable, que son fils oublia tout pour le secourir.

— Mon Dieu! donnez-lui des forces et rendez-moi les miennes! dit Dominique en levant les mains au ciel; car il faut que je remplisse mon devoir jusqu'au bout.

Il essaya en vain de parler..., sa voix s'éteignit dans un gémissement...

— Non, je n'aurai pas cette cruauté!... M. Fouquet vous parlera lui-même. Vos cœurs sont faits pour s'entendre... Mon père, appelez à votre aide tout votre dévouement, toute votre fermeté... Et lisez cette lettre.

Il tira de son habit le message de Fouquet et le remit à La Fontaine...

Le bonhomme, plus pâle qu'un mort, hésita quelque temps, laissa choir la dépêche sur ses genoux, la reprit d'une main défaillante, et, par un effort surhumain, rompit enfin le cachet.

Il y avait sous ce cachet, nous l'avons dit, deux lettres: l'une adressée à Mlle de La Vallière, l'autre adressée à La Fontaine.

« Mon ami, écrivait le surintendant au poëte, vous m'avez « vu à Vaux dans la splendeur de la puissance. Quand vous « lirez ceci, je serai plongé dans les ténèbres d'un cachot. « Après m'avoir pris mes biens et ma liberté, mes ennemis « veulent ma tête, et le roi, trompé, la leur donnera, si « la seule personne qui peut me sauver ne se charge de « défendre mon innocence. Cette personne est Mlle de La « Vallière. Remettez-lui le message ci-joint. Vous le vou- « drez et le pourrez mieux que tout autre, vous, le plus « fidèle et le moins suspect de mes amis.

« Si nous ne devons plus nous revoir, pensez à moi, et « acceptez ce dernier souvenir de mon attachement. C'est « un brillant qui vaut mille pistoles, et que j'ai porté dix « ans à la main qui aimait à serrer la vôtre.

« Adieu. « Nicolas Fouquet. »

Vingt fois La Fontaine s'interrompit en lisant ces lignes... Au dernier mot, il n'eut que la force de baiser l'anneau du surintendant, et il retomba foudroyé sur sa chaise...

Dominique crut qu'il allait mourir. Il le rappela à lui-même en le baignant de ses larmes, — et celles du poëte ayant coulé à leur tour, il se releva, soulagé, dans les bras de son fils.

— Fouquet ruiné! en prison!... menacé de mort!... balbutia-t-il à travers ses sanglots..., c'est impossible... c'est un rêve. Dites-moi que c'est un rêve, mon enfant.

— C'est la vérité, répondit le jeune homme...; j'étais là, quand les mousquetaires l'ont arrêté à Nantes. Il n'a eu que le temps de me remettre ce message, en m'ordonnant de vous embrasser pour lui.

Le père et le fils retombèrent dans les bras l'un de l'autre, et ne se parlèrent plus que par leurs étreintes et par leurs soupirs étouffés...

Enfin Dominique retrouva la voix, et raconta brièvement à La Fontaine ses courses à Paris, à Château-Thierry et dans toute la province pour le trouver; les bruits qu'il avait recueillis çà et là sur les causes et les suites de la disgrâce de Fouquet, l'appel qu'il avait reçu de ses amis pour le délivrer sur la route de Chartres...

— Eh bien? demanda le fabuliste, ranimé par cette espérance...

— Eh bien, nous avons attaqué de nuit l'escorte. Nous étions trente contre deux cents. Nous nous sommes battus en désespérés... Dix des nôtres sont restés sur la poussière... J'ai touché un instant la main du captif dans sa voiture... Et renversé par cinquante bras, je suis tombé à mon tour, et l'ai vu emmener par ses gardes vainqueurs...

— Hélas! dit La Fontaine, en plongeant son front dans ses deux mains.

Puis avec un geste belliqueux, qui eût été des plus comiques, s'il n'eût été attendrissant...

— Quel malheur que je n'aie pas été là! s'écria-t-il; j'aurais culbuté une armée, et sauvé mon bienfaiteur.

— Je me suis relevé, je ne sais comment, poursuivit Dominique... Les soldats, occupés du prisonnier, n'ont pu ni m'arrêter, ni me reconnaître. J'ai regagné Paris, plus mort que vif, j'ai repris ce message à Molière, à qui je l'avais remis, et je suis accouru vous l'apporter... Je vous ai trouvé enfin! cela me console de n'avoir pu mourir pour M. Fouquet.

— Brave enfant! dit La Fontaine, qui vit alors le bras du jeune homme en écharpe... Tu lui as du moins donné ton sang... Ah! je reconnais là le mien!... Embrasse-moi, mon fils!...

Ce mouvement d'amour paternel fut le baume le plus doux pour la blessure de Dominique.

— Et qu'est devenu M. Fouquet? reprit le fabuliste.

— Il est à la Bastille, dit-on, et ses juges, ses bourreaux peut-être, vont décider de son sort.

— Grand Dieu! s'écria La Fontaine, il n'y a pas une minute à perdre.

— Pas une seconde!... Le message du surintendant devrait être en vos mains depuis huit jours; et je tremble que Mlle de La Vallière ne reçoive trop tard...

— Ah! ce serait mon arrêt de mort!

Et le poëte, se redressant avec toute sa force et tout son courage, parut transformé par enchantement.

Ce bonhomme, si indolent et si distrait, eut du feu dans les veines, des éclairs dans les yeux; ses pieds brûlaient le parquet, sa main cherchait son chapeau, son

épée ; sa parole était ferme et précise, comme celle d'un général qui commande l'assaut...

— Partons, mon fils. Tu as un cheval ; j'en prendrai un ; si je n'en trouve pas, je monterai sur le tien. Nous serons demain matin à Paris, une heure après à Versailles... J'ai mes entrées à la cour... Je suis sans conséquence, moi... Le bonhomme passe partout... Je verrai Mlle de La Vallière... J'aborderai le roi... Je traverserai ses gardes... Je gravirai son trône, s'il le faut... J'embrasserai ses genoux... Il m'aime ; je l'ai souvent fait rire... Le Dauphin sait mes fables par cœur... Je lui dirai, je leur dirai à tous : Fouquet est innocent ! Ses ennemis sont des traîtres ! Tuez-moi si vous voulez, mais sauvez Fouquet ! Viens ! viens, mon fils ! à cheval !...

Dominique restait confondu d'étonnement, d'admiration, d'enthousiasme. A son tour, il ne reconnaissait plus son père... Il ne pouvait en croire ses yeux... Le fabuliste était terrible ! Le bonhomme était sublime...

En ce moment, Mme de La Fontaine entra dans le salon et annonça que le souper était servi.

A l'aspect de son mari, elle se crut le jouet d'une vision.

— Un cheval ! dit La Fontaine... Guillaume ! Mathurine ! qu'on me trouve un cheval à l'instant...

— Vous repartez ? s'écria Mme de La Fontaine ; où allez-vous donc ?

— A Paris. Au revoir... Le cheval est-il trouvé ?

— Mais dans une heure, il sera nuit...

— Tant mieux ! Nous irons plus vite ! — Eh bien, ce cheval !

Guillaume revint avec la voiture de louage qui avait amené son maître, et dont le cocher était resté au cabaret voisin...

— Dix pistoles pour toi, lui dit le fabuliste, si nous sommes à Paris demain matin !

Il fouilla au hasard dans ses tiroirs, dans son portefeuille, et s'écria comme frappé d'une idée merveilleuse :

— Dominique ! si je portais au roi ces vers, cela ne ferait-il pas bon effet ?

— Quels vers ?

— Mon *Epître aux saumons de Vaux*...

— Allons ! pensa Dominique effrayé, voilà ses distractions qui reviennent. La nature reprend ses droits.

— Au fait, non ! ajouta gravement le bonhomme. Je composerai d'autres vers en route, tout exprès pour la circonstance...

— Juste ciel ! Qu'allez-vous donc faire ? demanda Mme de La Fontaine, effrayée pour la raison de son mari.

— Nous allons sauver Fouquet ! s'écria le fabuliste. — Priez tous pour lui !

Et il s'élança dans la voiture, qui disparut à travers un tourbillon de poussière, tandis que Dominique, éperonnant son cheval, la précédait au galop.

Quelques instants après, ils revinrent, culbutant tout sur leur passage...

Le bonhomme éperdu avait oublié la lettre de Fouquet à Mlle de La Vallière... Il avait emporté, à la place, son *Epître aux saumons vivants !*...

— J'en deviendrai fou ! balbutiait-il...

Et il repartit plus vite encore... pour tout de bon, cette fois.

— Mes soupçons ne me trompaient pas ! se dit Mme de La Fontaine avec consternation ; il va se perdre inutilement, comme l'appréhendait Molière... Mais quel est donc ce jeune homme ? Et quand saurai-je de leurs nouvelles ?

VII. — CHEZ Mme DE LA SABLIÈRE.

Le lendemain matin, le cocher eut ses dix pistoles ; La Fontaine et son fils furent à huit heures à Paris.

Ils allèrent d'abord chez Maucroix prendre quelques renseignements.

Là ils apprirent qu'ils avaient le temps de respirer. Louis XIV et sa cour chassaient à Marly, asile impénétrable, où nulle puissance n'eût fait entrer La Fontaine (1) ; les princes du sang eux-mêmes n'y étaient reçus que lorsqu'ils y étaient invités.

On se figure la surprise de Maucroix, en revoyant à Paris l'ami qu'il avait expédié pour la province.

Cette surprise devint une douleur amère, lorsque le bonhomme se précipita dans ses bras, en balbutiant le nom de Fouquet...

Malgré son dévouement pour le surintendant, Maucroix regretta d'abord qu'on eût instruit La Fontaine, et il se préparait à gronder sévèrement Dominique ; mais le fabuliste lui coupa la parole, en lui montrant la lettre de Fouquet, son message à Mlle de La Vallière, et en racontant les efforts héroïques du jeune homme pour le salut de son bienfaiteur.

Alors tous trois parlèrent à cœur ouvert de l'illustre victime, et les deux voyageurs demandèrent instamment les nouvelles de Paris.

— Hélas ! je ne sais rien, répondit le chanoine. Le destin de Fouquet est toujours le grand secret d'État. On se dit à l'oreille que ses juges délibèrent... Les uns parlent de bannissement, les autres de prison, quelques-uns de mort...

— Et nul ne parle de grâce, ou plutôt de justice ! s'écria La Fontaine.

— Silence, malheureux ! fit Maucroix avec terreur. Ceux qui prononceraient de tels mots partageraient bientôt le sort de Fouquet...

— Eh bien ! je les prononcerai, moi ! reprit le fabuliste exalté ; et si l'on refuse de m'entendre, on pourra m'envoyer rejoindre mon ami...

Maucroix s'efforça en vain de calmer le bonhomme. Il lui conseilla de renoncer à voir le roi, et de se borner à remettre la dépêche à Mlle de La Vallière.

— Je les verrai tous deux ! répliqua La Fontaine, et le roi d'abord, pour aller au plus pressé ! — Où pourrons-nous savoir quand il revient à Versailles ?...

— Je vais m'en informer chez Mme de La Sablière, où il y a grand déjeuner ce matin, dit le chanoine. J'y trouverai tous nos beaux esprits, avec plusieurs gentilshommes de la cour... Attendez-moi ici, je vous rejoins dans une heure...

— Nous ferons mieux que cela, reprit vivement le fabuliste, nous allons déjeuner avec vous chez Mme de La Sablière.

Et prenant son chapeau et sa canne, il ouvrit le premier la porte.

Maucroix et Dominique se regardèrent avec embarras...

— Mon père, fit observer Dominique, nous ne sommes pas invités...

— En effet, murmura le chanoine..., il n'est peut-être pas convenable.

— Je n'ai jamais eu l'honneur de voir Mme de La Sablière, déclara le fils de La Fontaine.

(1) Voir, sur l'étiquette inflexible de Marly, notre histoire de *Marly-le-Roi*, tome XIV du *Musée des Familles*, page 324.

— Ni moi, dit le fabuliste... Bah! raison de plus. On assure qu'elle est charmante. Elle aime les poëtes avec passion... Je devais la connaître tôt ou tard. Pourquoi pas aujourd'hui? D'ailleurs, ajouta-t-il, comme motif concluant, je n'ai rien pris depuis hier, et je meurs de faim...

Ce mélange d'héroïsme et de naïveté, de dévouement et d'appétit, confondait Maucroix...

Il voulut faire de nouvelles objections, mais le bonhomme était déjà sur l'escalier.

— Allons, mes amis, je vous attends, criait-il, en descendant les marches quatre à quatre.

Il fallut bien le suivre.

— Après tout, se dit Maucroix, je m'en lave les mains; c'est son affaire! Mme de La Sablière m'avait souvent témoigné le désir de le voir. Elle le connaît déjà pour le plus grand original de France et de Navarre. Elle a assez de cœur et d'esprit pour l'accueillir d'autant mieux qu'il se présentera tel qu'il est.

Une demi-heure après, le chanoine et le fabuliste étaient chez Mme de La Sablière, au milieu de la plus brillante société de la cour et de la ville.

Dominique, à qui le courage avait manqué en route, entra bientôt à son tour, — la maîtresse de la maison l'ayant envoyé querir chez Maucroix.

La Fontaine, entraîné par son idée fixe, n'attendit pas même que son ami le présentât. Avec son habit poudreux, sa canne à la main, sa perruque de travers, il traversa la foule des invités le plus tranquillement du monde, et salua Mme de La Sablière, comme s'il l'avait vue tous les jours depuis vingt ans.

Maucroix, qui rougissait et tremblait à l'écart, fut bientôt rassuré. Justifiant, en femme d'esprit, son pressentiment, Mme de La Sablière fut enchantée de la naïve audace de La Fontaine. Elle remercia le chanoine, tendit la main au fabuliste, et le présenta, comme une surprise, à ses convives.

Bref, le bonhomme fut le héros de la réunion.

On sait que Mme de La Sablière était une des personnes les plus accomplies de ce grand siècle de Louis XIV, qui produisit à la fois tant de grâces et tant d'illustrations. Jeune, belle, savante, spirituelle, elle avait fait de sa maison le rendez-vous de tous les hommes distingués de l'époque : seigneurs, écrivains, artistes, femmes d'esprit, étrangers célèbres, etc. Elle se consolait noblement avec eux des infidélités de son mari, homme frivole qu'elle n'avait pu captiver, — en attendant qu'elle allât se consoler au couvent de l'inconstance plus cruelle encore du marquis de La Fare.

Il y avait chez elle, ce jour-là, Molière... Molière, qui sauta au cou de La Fontaine; Boileau, qui lui amena Racine; le vieux Corneille, qui ne brillait pas plus que notre poëte; les beaux-esprits de l'hôtel de Rambouillet, les grands esprits de l'hôtel de Bourgogne, plusieurs marquis ou comtes, et la fleur des beautés du Marais.

La Fontaine, allant droit à son but, demanda de bouche en bouche des nouvelles de Versailles, du roi, de Mlle de La Vallière, et surtout de M. Fouquet.

Mais, à ce nom seul, chacun pâlit et serra les lèvres.

Le bonhomme sembla un enfant qui jouait avec le feu. Personne ne voulut y jouer avec lui.

L'annonce du déjeuner vint heureusement couper court à son refrain.

La Fontaine fut placé entre deux femmes ravissantes. Pour toute politesse, il leur demanda deux fois si elles avaient été à Vaux, si elles savaient quand Louis XIV reviendrait de Marly, si elles avaient entendu parler du jugement de M. Fouquet.

Ne recevant point de réponse, — ou ne recevant que des réponses évasives, il ne souffla plus mot jusqu'à la fin du repas.

Tous les yeux qui étaient braqués sur lui, toutes les oreilles qui épiaient sa conversation, furent étrangement désenchantés.

Sa bouche ne se rouvrit que pour manger et pour boire; et, s'il égaya les convives, ce fut par deux ou trois distractions, que lui seul ne remarqua point.

La Fontaine à table.

Il reprit enfin la parole au dessert, et tout le monde fit silence pour ne rien perdre des traits de son génie.

— Messieurs et mesdames, dit-il gravement, j'ai une question de la dernière importance à vous adresser.

On s'attendit à traiter un point capital de littérature, de critique ou de galanterie.

— Nous allons discuter, pensèrent les savants.

— Nous allons briller, se dirent les beaux-esprits.

— Nous allons recevoir des compliments, crurent les jolies femmes.

— Nous allons rire, ajoutèrent les plaisants.

Et chacun prêta l'attention la plus scrupuleuse.

— Quelqu'un d'entre vous peut-il m'apprendre, continua La Fontaine, de plus en plus solennellement, quand le roi reviendra de Marly à Versailles, et où en est l'affaire de M. le surintendant Fouquet?

Le bonhomme oubliait complétement qu'il avait, depuis une heure, adressé dix fois à chaque convive la question qu'il posait à la société entière...

On se figure donc la stupéfaction et la mystification générale. Maucroix se mordit la langue de dépit. Dominique sentit une rougeur douloureuse lui monter au visage, et tout le monde se regarda sans répondre...

Mme de La Sablière et Molière seuls, comprenant la touchante monomanie du poëte, échangèrent un coup d'œil où brillait une larme d'attendrissement.

La chose en serait encore restée là, si deux jeunes gens sans pitié ne se fussent permis d'éclater de rire...

— Palsambleu ! messieurs, s'écria La Fontaine en se levant, je ne croyais pas la chose risible...

Les deux jeunes gens baissèrent les yeux, et tout le cercle considéra le bonhomme, devenu imposant et magnifique.

— Il est beau comme votre Misanthrope, dit Mme de La Sablière à Poquelin, après avoir encouragé La Fontaine d'un regard sympathique.

— Quand on parle de M. Fouquet, poursuivit le fabuliste, on doit, ce me semble, trouver de l'écho dans les cœurs. Cet homme, qui nous a tous comblés de ses bienfaits ou de ses bonnes grâces, quand il était au sommet de la fortune, n'a-t-il donc plus d'amis depuis qu'il est tombé dans le malheur? On l'accuse, dit-on, de toutes sortes de crimes... Ce sont ses ennemis qui parlent de la sorte. Qui de vous ne sait et ne proclamerait avec moi que M. Fouquet est innocent?

A ces mots, un frisson courut autour de la table. On crut voir la couleuvre de Colbert dresser la tête. Les plus intrépides pâlirent... On répondit moins que jamais à La Fontaine.

— Vous vous taisez? reprit-il avec un nouveau courage, vous redoutez la justice du roi? mais c'est son injustice qu'il faut redouter, qu'il faut empêcher en élevant la voix...

Madame de La Sablière elle-même s'effraya, malgré son admiration pour le poëte, et elle essaya de rompre l'entretien, en faisant passer ses convives dans le salon.

Plus d'un courtisan, craignant le sort de Pélisson, profita du moment pour s'esquiver.

Mais La Fontaine, poursuivant son but en aveugle, s'élança, en dépit de Molière et de ses amis, au milieu de ceux qui restaient:

— Quant à moi, messieurs, je ne saurais me taire. Je défendrai M. Fouquet devant le roi, devant la cour, devant la France, devant le monde entier; je le défendrai à ma manière, avec mes larmes, avec mes cris, avec ma plume surtout, dans cette langue des Dieux qui survit aux hommes, et qui vengera mon bienfaiteur dans la postérité, si je ne puis le sauver dans le siècle présent.

La Fontaine fut si entraînant dans ces paroles, que ceux mêmes qui tremblaient de l'imiter, se sentirent captivés par son éloquence.

— On me demandait des vers tout à l'heure, reprit-il; eh bien! je vais vous en dire que j'ai composés cette nuit, en revenant de ma province, et que j'adresse aux Nymphes de ces bassins de Vaux, où nous avons tous vu la magnificence de M. Fouquet.

Et d'une voix accentuée par toutes les émotions d'un cœur généreux, il déclama cette élégie qui suffirait à immortaliser chez lui l'homme et le poëte :

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes;
Pleurez, nymphes de Vaux; faites croître vos ondes!
Et que l'Anqueil enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords!
On ne blâmera point vos larmes innocentes;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes;
Chacun attend de vous ce devoir généreux :
Les destins sont contents, Oronte est malheureux!

Oronte, c'était Fouquet. Dominique, connaissant mieux Louis XIV que son père, avait persuadé à celui-ci d'adopter un nom allégorique pour justifier sa plainte, et lui laisser plus de liberté. Sans une telle précaution, jamais l'élégie n'eût pu devenir publique, car elle n'eût point obtenu cette *approbation du roi*, qui était la censure de l'époque.

Mme de La Sablière donna l'exemple des applaudissements, — et tous les auditeurs lui firent écho, — grâce à la prudence du pseudonyme.

Le poëte continua :

Vous l'avez vu naguère, au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas! il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits.
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité!...
Dans le palais des rois cette plainte est commune.
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants...
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps!
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Croyant avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs...
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit!...
Tant d'exemples fameux, que l'histoire raconte,
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à grands flots le soleil de la cour;
Mais la faveur du Ciel vous donne, en récompense,
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens...
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Les applaudissements redoublèrent. Rien ne manquait au chef-d'œuvre. Non-seulement La Fontaine était éloquent, mais il était adroit sans y songer. Cet aveu amical des véritables torts de Fouquet, ces douces leçons à son orgueil, ces excuses d'un enivrement si naturel, cette profonde et naïve philosophie justifiant les erreurs de l'homme de cour par ses dangers, ce tableau touchant du bonheur que le seigneur de Vaux eût trouvé dans l'obscurité, et que Louis XIV pouvait lui rendre par un seul mot de pardon..., tout cela émut vivement les poëtes, les artistes et les gentilshommes qui entouraient Mme de La Sablière.

— Ceci n'est plus seulement de l'Esope et du Phèdre, s'écria Molière avec enthousiasme, c'est du Pindare, de l'Horace et du Virgile.

La Fontaine acheva :

Mais quittons ces pensers; Oronte vous appelle.
Vous dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,

Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage;
Il aime ses sujets; il est juste, il est sage;
Du titre de clément rendez-le ambitieux.
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux!
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur.
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence;
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

A ces derniers vers si admirables, on n'applaudit plus... On pleura avec La Fontaine.

Les larmes coulaient encore de tous les yeux, lorsqu'un nouveau personnage, un gentilhomme de la plus belle mine et de la plus parfaite élégance, entra dans le salon.

C'était le marquis de La Fare, l'ami le plus cher, trop cher déjà, de madame de La Sablière.

Il arrivait tout droit de Versailles, et La Fontaine, s'emparant de lui, renouvela son éternelle question:

— Le roi et la cour sont-ils revenus de Marly?

— Depuis deux heures, répondit M. de La Fare; j'ai quitté la suite de Sa Majesté dans la cour du palais de Versailles, où il y aura grand couvert aujourd'hui et demain.

— Enfin! s'écria le fabuliste triomphant, je cours me jeter aux pieds du roi!

Puis remarquant l'émotion peinte sur les visages, et les regards des femmes encore tout humides:

— Allons, messieurs, dit-il à ses nobles commensaux, que ceux qui pleurent sur M. Fouquet viennent le défendre avec moi. Vous savez mieux que le bonhomme les chemins du trône et du cœur de Sa Majesté. Qui de vous se chargera de me les ouvrir, et de m'assurer son oreille pour écouter mes vers?

— Moi, si je puis, dit le marquis de Cavoie, poussé par Molière et par Racine.

Il fut le seul...

Les autres réfléchirent que c'était jouer leur faveur et peut-être leur liberté.

M. de La Fare, mis au courant par la maîtresse de la maison, offrit son carrosse qui était encore à la porte.

La Fontaine y monta avec Cavoie, Molière et Dominique, et le brillant attelage les emporta tous quatre à Versailles.

Madame de La Sablière les avait reconduits jusqu'au seuil de l'hôtel, et avait dit au fabuliste, en lui pressant vivement la main:

—Au revoir et bon courage, monsieur de La Fontaine! Souvenez-vous que je suis désormais et pour toujours votre amie!

VIII. — LE GRAND COUVERT DU ROI.

Le marquis de Cavoie n'était pas un courtisan fort habile. Il avait le cœur trop généreux pour cela. On a vu qu'il suivait son premier mouvement, même quand il était bon, faute capitale, selon l'axiome de M. de Talleyrand. C'est de lui que Louis XIV avait dit un jour, en le voyant se promener avec Racine: « Voilà M. de Cavoie qui enseigne à Racine son métier de courtisan, et M. Racine qui enseigne à M. de Cavoie son métier de poëte: excellent moyen de faire un mauvais poëte et un mauvais courtisan. »

Le gentilhomme ne fut donc pas très-utile au fabuliste pour l'introduire auprès du roi. Il leur fallut attendre l'heure du grand couvert chez un chambellan de Sa Majesté. La Fontaine employa, du reste, utilement cette heure, à réparer le désordre de sa toilette, et à écrire son élégie aux Nymphes de Vaux. Il y ajouta un envoi à Sa Majesté, trois ou quatre strophes improvisées d'inspiration, et qui excitèrent l'enthousiasme de Molière.

Le moment arrivé, ils se rendirent dans la galerie des Glaces. Là notre bonhomme, troublé par l'éclat des uniformes, par la solennité du service, par la foule des gardes, par la splendeur des habits d'or et d'argent, perdit cinq ou six fois ses compagnons. Molière et Dominique le retrouvèrent enfin; et s'attachèrent à lui comme deux satellites.

Puis il fallut attendre que son tour vînt d'approcher le roi. C'est ici que, par son titre et ses priviléges, M. de Cavoie lui fut d'un véritable secours.

Enfin La Fontaine se vit à dix pas de Sa Majesté.

Louis XIV était seul assis avec les princesses du sang. Les princes, debout comme tout le reste, lui servaient de pannetiers et d'échansons. On eût dit le grand fétiche dans son temple, au milieu de ses prêtres et de ses esclaves.

Il y avait là de quoi intimider un tout autre personnage que le bonhomme. Aussi, quoique son cœur ne faiblît point, un nuage passa sur ses yeux éblouis...

Heureusement, le Dauphin le reconnut, et l'appela tout haut par son nom, au mépris des rigueurs de l'étiquette.

Le roi se retourna, les princesses sourirent, et le fabuliste tomba aux pieds de Sa Majesté:

— Oui, sire, c'est La Fontaine; c'est le plus humble ami d'un de vos sujets les plus illustres et les plus malheureux. Sire, je viens implorer votre justice, votre bonté, pour M. Fouquet.

A ce nom, que nul n'avait prononcé à Versailles depuis quinze jours, le roi ne put contenir un tressaillement, et regarda, avec une surprise mêlée de colère, le pauvre homme qui faisait ce qu'aucun prince du sang n'avait osé...

Il régna dans toute la galerie un silence de mort. Le service demeura suspendu une minute. Tous les yeux se fixèrent sur La Fontaine, comme sur un fou qui se jette de gaieté de cœur dans un abîme...

Le regard royal remonta plus terrible du fabuliste à M. de Cavoie. Le marquis se sentit perdu, et ses jambes chancelèrent sous lui, tandis que les courtisans l'abandonnaient comme un pestiféré.

— Sire, reprit La Fontaine, toujours à genoux, pardonnez à mon ignorance, à mon audace peut-être; je ne connais point les usages de la cour, mais je sais que M. Fouquet est innocent et que vous êtes généreux. N'écoutez point ses ennemis, sire, n'écoutez que votre grand cœur.

— Assez, monsieur de La Fontaine! dit le roi en fronçant le sourcil... Jugez les querelles du chêne et du roseau, et laissez-nous juger les affaires de l'État.

— Ah! balbutia le fabuliste, vous êtes le chêne, sire, et je suis le roseau. Brisez-moi, si vous voulez, mais épargnez M. Fouquet!

— Encore! s'écria Louis XIV, se modérant à peine.

Et d'un geste formidable, il allait désigner à ses gardes et La Fontaine et ses trois compagnons, lorsqu'il s'arrêta, saisi de pitié, à la vue des pleurs qui baignaient le visage du poëte, et du placet que lui tendait sa main défaillante...

— Quel est ce papier? demanda-t-il d'un ton radouci.

— Quelques vers, Sire, écrits avec mes larmes, et que j'aurais tracés avec mon sang ! un cri de la reconnaissance et de l'amitié ! un appel à votre clémence, si ce n'est à votre justice ! Ils ont attendri *ses* ennemis eux-mêmes... Que Votre Majesté n'y soit pas insensible !...

Louis XIV ouvrit brusquement la dépêche, et tous les regards attendirent un rayon du soleil ou un éclat de la foudre.

Ce fut la foudre qui s'annonça par un éclair sinistre... Le roi rougit et pâlit tour à tour, dévora des yeux l'écrit entier, considéra La Fontaine avec stupéfaction, et parut agité d'une émotion telle, qu'il lui fallut toute sa dignité pour la contenir...

La Fontaine aux pieds de Louis XIV.

— Monsieur de La Fontaine, dit-il enfin d'une voix étouffée, retirez-vous ! vous apprendrez bientôt le sort de M. Fouquet...

Et se levant de table, sans achever son repas, interrompant le grand couvert, renvoyant la réception, violant l'étiquette, il rentra d'un pas précipité dans ses appartements.

Jamais chose pareille n'était arrivée à la cour ; jamais on n'avait vu Sa Majesté dans un semblable état. Tout le monde resta plongé dans une sorte d'épouvante.

— Ah ! s'écria le bonhomme, c'en est fait ! je n'ai excité que la fureur du roi ; j'ai perdu mon bienfaiteur en croyant le sauver !

Et il n'aurait pu se relever ni sortir, si Molière et Dominique, le prenant sous les bras, ne l'eussent entraîné hors de la galerie...

IX. — Mlle DE LA VALLIÈRE.

Conduit, ou plutôt transporté chez un ami de M. de Cavoie, La Fontaine demeura près d'une heure dans un abattement muet, dans une prostration complète.

Il fut réveillé en sursaut par les cris de Molière et de Dominique, et il leur demanda d'un air égaré :

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?

Molière hésitait à répondre ; Dominique fut plus courageux.

— Une nouvelle affreuse, mon père. On assure dans le palais que le roi a réuni ses ministres, que le sort de M. Fouquet a été décidé, qu'un exprès est allé porter à ses juges la volonté du roi...

— Et cette volonté ?...

— Est la mort..., s'il faut en croire tous ceux que nous avons interrogés...

La Fontaine se releva en poussant à son tour un cri déchirant.

— Oh ! c'est impossible !... Mais il n'y a donc plus de justice, plus d'humanité sur la terre !... Que faire, mon Dieu ! que faire ?... Où sont les juges ? où est le bourreau ? je me traînerai à leurs genoux..., je leur offrirai mon sang à la place de celui de Fouquet !...

— Vous oubliez, mon père, qu'il vous reste une dernière ressource ; la lettre du surintendant à Mlle de La Vallière...

— Ah ! c'est vrai ! s'écria La Fontaine, retrouvant son énergie avec sa raison... ; j'aurais dû commencer par là, au lieu d'aller irriter l'orgueil du roi... Celle-là est une femme, du moins... ; elle n'a pas une affaire d'Etat à la place du cœur... Où est-elle ? conduisez-moi, courons !...

— Venez, dit Cavoie, poursuivant son rôle de dévouement... Un ami vient de m'informer que Mlle de La Vallière est chez Mme Henriette. Elle est prévenue, et vous recevra de suite.

Quelques instants après, le fabuliste était, en effet, devant la favorite.

Il ne l'avait jamais vue de si près. Sa beauté l'éblouit et lui épanouit l'âme.

— O mademoiselle, lui dit-il en joignant les mains comme devant une idole, vous êtes trop belle pour n'être pas bonne... Vous ressemblez aux anges..., soyez l'ange de miséricorde et de pardon !...

— De quoi s'agit-il ? parlez !... demanda Mlle de La Vallière, émue déjà de compassion.

— Du plus malheureux des hommes, de M. Fouquet... Lisez et sauvez-le !

Il présenta à la favorite une lettre qu'elle ouvrit en tremblant, et qu'elle lut avec attention d'un bout à l'autre.

Trois fois il la vit essuyer des larmes ; enfin un sourire, dont le charme n'avait d'égal que la douceur, brilla sur ses lèvres comme un signal d'espérance.

— Monsieur de La Fontaine, dit-elle en lui donnant la main, je reconnais là votre talent et votre cœur. Il est impossible que de tels vers ne désarment pas Sa Majesté.

— Des vers, mademoiselle ! que dites-vous ? fit le bonhomme, étourdi de surprise... ; c'est une lettre de M. Fouquet que je vous ai remise ; une lettre écrite par lui, quand on est venu l'arrêter...

— Pardon, ce sont des vers écrits et signés par vous ; des vers admirables, comme tout ce qui sort de votre plume... ; une élégie aux Nymphes de Vaux, avec un Envoi à Sa Majesté..., à qui vous désirez sans doute que je le soumette.

La Fontaine ne l'écoutait plus... ; il avait jeté son chapeau d'un côté, sa canne de l'autre... ; il fouillait et retournait ses poches ; il s'agitait comme un homme qui voit sa tête lui échapper ; il poussait les exclamations les plus étranges et les moins intelligibles...

Bref, il se laissa tomber dans un fauteuil en levant les mains au ciel, et en s'écriant avec désespoir :

— Malheureux ! j'ai confondu les deux dépêches ; au

lieu de remettre mes vers au roi, je lui ai donné la lettre de Fouquet à Mlle de La Vallière...

— Grand Dieu! est-il possible? dit la favorite, qui manqua de défaillir à son tour.

— Je comprends maintenant le trouble et la fureur de Sa Majesté!... C'est moi qui ai tué M. Fouquet!... c'est moi..., c'est moi!... misérable fou!

Et sans plus entendre Mlle de La Vallière, qui le pres-

Portrait de Mlle de La Vallière.

sait, en frissonnant, de mille questions, il l'abandonna à moitié évanouie, et s'élança à travers le palais, nu-tête, éperdu, se frappant la poitrine, et criant à tout le monde:

— C'est moi! c'est moi qui ai tué Fouquet!... Je veux mourir aussi!... Où est le roi? où est le roi! que je lui porte ma tête!...

Dominique et Molière couraient vainement après lui, réclamant l'explication de cette énigme... Il allait toujours de galerie en galerie, répétant:

— C'est moi, c'est moi qui l'ai tué!... Car il est condamné à mort, n'est-ce pas?... demanda-t-il tout à coup à un magistrat qui se trouva sur son passage, et qu'il arrêta par sa robe rouge.

— De qui parlez-vous, monsieur? demanda l'homme de loi effrayé.

— De M. Fouquet... Connaissez-vous son jugement?

— On dit, en effet, qu'il est prononcé...

— Et c'est la mort?

— On l'assure.

— Ah! je suis son assassin! cria La Fontaine, en se jetant épuisé dans les bras de son fils, qui venait enfin de le rejoindre avec Molière.

Ils le reconduisirent, plus mort que vif, chez l'ami de M. de Cavoie.

Là, il se soulagea enfin par un torrent de larmes.

Puis il expliqua le quiproquo fatal qui avait allumé la colère de Louis XIV et décidé la perte de Fouquet.

Son fils et son ami restèrent consternés, et ne purent que mêler leurs pleurs à ses sanglots.

Cependant le fabuliste ayant retrouvé ses forces, se remit à répéter:

— Où est le roi? je veux parler au roi!

On s'efforçait en vain de le détourner de ce projet, lorsqu'un officier des gardes entra, et demanda M. de La Fontaine.

— Le voici! répondit le poëte en se levant.

Sa Majesté vous mande, reprit l'officier; vous pouvez me suivre.

— Dieu soit loué ! dit le bonhomme avec exaltation, je vais à mon tour entendre mon arrêt ; mais du moins j'aurai reparlé au roi !

Et il obéit avec empressement, tandis que Molière et Dominique se perdaient en conjectures, plus terribles les unes que les autres...

X. — LA JUSTICE DU ROI.

La Fontaine fut conduit dans le cabinet des Pendules, où Louis XIV allait et venait, au milieu de ses ministres et de quelques grands officiers.

Tout son sang se glaça d'abord dans ses veines, à la pensée qu'il allait perdre jusqu'au doute qui survivait à son espérance...

— Grâce, Sire ! grâce ! dit-il en s'agenouillant avec un gémissement lamentable... ; que votre justice ne tombe que sur moi !

— Silence ! répondit Louis XIV à demi-voix, pendant que les ministres s'écartaient respectueusement ; relevez-vous, monsieur de La Fontaine ; j'ai voulu vous annoncer moi-même le sort de M. Fouquet.

Le poëte sentit un nuage passer sur ses yeux..., et s'apprêta à recevoir le coup mortel...

Il essaya de reprendre la parole..., elle expira sur ses lèvres devant un nouveau geste du roi.

— Il y a une heure, reprit Louis XIV, M. Fouquet était condamné à mort...

La Fontaine, anéanti, s'appuya, ou plutôt tomba à la renverse sur le dossier d'un fauteuil...

— Mais je lui fais grâce de la vie, ajouta le roi ; il ne subira que la prison ou le bannissement ; — et c'est à vous, monsieur de La Fontaine, qu'il doit cette faveur.

Le bonhomme se releva... comme un mort qui ressuscite... Il ne put retenir une exclamation de joie, de ravissement, de reconnaissance... Il se mit à rire et à pleurer en même temps ; et saisissant avec une sorte de frénésie la main de Louis XIV, il la couvrit de larmes et de baisers convulsifs.

Il dut se borner, d'ailleurs, à ce remerciement énergique, car il lui fut impossible, malgré ses efforts, d'articuler un seul mot...

Après avoir joui quelque temps de son bonheur, le roi reprit, en lui montrant une table :

— Écrivez vous-même cette heureuse nouvelle à votre ami, je veux qu'il la reçoive de vous...

La Fontaine recueillit ses forces, traça deux lignes et les signa...

Un secrétaire les mit sous enveloppe et y posa le sceau royal.

— Cette lettre à la Bastille ! dit le roi... Au revoir, monsieur de La Fontaine. Mon fils attend un nouveau livre de fables.

Et il disparut avec ses ministres.

Le bonhomme fut deux minutes à se recueillir... Il croyait rêver... Il se tâta... Il regarda autour de lui...

Enfin, il poussa un cri, et s'élança à travers les appartements, en se jetant dans les bras de tout le monde...

Il s'égara vingt fois dans sa précipitation... alla et revint à droite et à gauche, descendit et remonta les escaliers, et joignit enfin son fils, M. de Cavoie et Molière...

— Sauvé ! et sauvé par moi ! dit-il en pressant Dominique sur son cœur.

Puis, à travers mille paroles confuses, mille parenthèses entrecoupées..., il raconta ce qui lui était advenu, et finit par danser de joie dans l'accès d'un véritable délire.

Peu s'en fallut que ses trois amis n'en fissent autant.

Mais ils tremblèrent pour la raison de La Fontaine, et ils le calmèrent en se contenant...

Tous quatre remontèrent en carrosse, et revinrent bride abattue à Paris, au cri sans cesse renouvelé du bonhomme :

— Sauvé ! sauvé par moi !!

Hâtons-nous d'expliquer ce dénoûment si heureux et si peu attendu, en mettant sous les yeux du lecteur la lettre de Fouquet à Mlle de La Vallière :

« Mademoiselle,

« Mes ennemis l'emportent. Je suis arrêté, ruiné, perdu, « menacé de mort. On va dire au roi que j'ai été son rival « près de vous, son rival heureux peut-être ; que n'ose « point la calomnie ? Vous seule pouvez me sauver, en di- « sant la vérité à Sa Majesté. Vous qui avez repoussé si « fièrement mes hommages, vous savez mieux que per- « sonne où ils se sont arrêtés, par quelle surprise j'ai fait « copier votre portrait, comment vous m'avez rappelé à « mes devoirs, et combien votre cœur est resté fidèle au « roi, qui le possède à jamais. Pardonnez-moi et vous me « ferez pardonner.

« FOUQUET,
« Vicomte de Belle-Isle. »

Les ennemis du surintendant avaient, en effet, persuadé à Louis XIV qu'il lui avait enlevé le cœur de Mlle de La Vallière...

La véritable cause de sa perte était là, et non dans ses dilapidations prétendues.

En remettant au roi la lettre de Fouquet, au lieu de l'élégie aux Nymphes de Vaux, La Fontaine avait déjoué, sans le savoir et sans le vouloir, les plans de la calomnie... La manière étrange dont ce témoignage était parvenu à Louis XIV en avait prouvé à celui-ci l'incontestable sincérité... Convaincu ainsi de ce qui l'intéressait par-dessus tout, de la constance parfaite de Mlle de La Vallière, il n'avait plus trouvé le bonheur d'un rival préféré à punir de mort, mais la faute d'un rival malheureux à frapper d'éloignement. L'homme, soulagé, avait bientôt inspiré la clémence au roi ; et le fabuliste avait sauvé la tête de Fouquet par la distraction même qui eût pu la faire tomber.

Le châtiment royal demeurait encore bien grave et bien terrible, sans doute ; mais on comprend la joie de La Fontaine, qui avait cru son bienfaiteur livré par lui-même à la mort, et qui se flattait que la grâce de la liberté suivrait tôt ou tard la grâce de la vie.

Nous dirons tout à l'heure quel fut le sort de cette espérance.

XI. — LE REPAS DE FAMILLE.

Après avoir porté la bonne nouvelle à Mme de La Sablière, à Maucroix, à Boileau, à tous ses amis, le fabuliste voulut la porter aussi à sa femme ; et, reposé par un somme de douze ou quinze heures, il se remit en route pour Château-Thierry.

Il aurait voulu crier au monde entier :

— C'est moi qui suis le sauveur de Fouquet !

Il exigea de Molière, de Boileau, de Maucroix, de Chapelle et de quelques autres confrères, qu'ils vinssent célébrer avec lui, en famille, le salut de leur bienfaiteur.

Il engagea aussi fort imprudemment Dominique à l'accompagner ; mais le jeune homme s'en défendit en motivant une affaire grave, et lui promit d'aller l'embrasser au bout de quelques jours...

— Quoi qu'il m'arrive, mon père, lui dit-il avec émotion, comptez bien que vous me reverrez !

La Fontaine s'était repris à aimer son fils au milieu de leurs tourments communs, et après l'héroïque dévouement de ce dernier...

— Qu'as-tu donc, mon enfant? lui demanda-t-il en remarquant sa préoccupation; ta blessure va-t-elle plus mal, ou crains-tu d'être inquiété pour l'expédition de Chartres?...

— Nullement, mon père, répliqua Dominique. N'ayez pas plus d'inquiétude que moi-même. Bon voyage et au revoir.

Le fabuliste se rassura et partit.

Le lendemain, c'était fête chez Mme de La Fontaine. La grâce de Fouquet, enlevée et annoncée par son mari, avait fait succéder l'allégresse à son anxiété. Tout Château-Thierry prit part au triomphe de son poëte. Une députation de Beau-Richard vint solennellement le féliciter, et le jardinier Guillaume se repentit d'avoir brouillé le grand homme (il ne disait plus le bonhomme) avec son vieil ami Poignan.

Il fut tenté d'abdiquer sa rancune, et d'aller demander pardon au capitaine; mais le respect humain, qui se niche partout, retint le paysan vindicatif...

Peu de jours après, La Fontaine invita sa famille et ses amis à un grand dîner. On devait boire au salut de Fouquet et à sa liberté prochaine. Molière avait promis une scène du *Misanthrope*; Boileau, une satire nouvelle; Chapelle, une chanson; et le fabuliste couronnerait le tout de son épître aux saumons de Vaux, à laquelle il revenait toujours...

Le portrait du surintendant, entouré de verdure, symbole d'espérance, figurait dans un fauteuil au centre de la table.

On allait enfin prendre place, lorsque La Fontaine, en comptant ses convives, remarqua l'absence de Poignan.

C'était le seul qui eût manqué à l'invitation.

— Comment! s'écria le fabuliste, il m'en veut encore!... Je vais lui dire deux mots, et le ramener mort ou vif...

En même temps il prend son épée, et court chez le capitaine.

— Eh bien! lui dit-il en entrant, qu'est-ce que cela signifie? Vous me boudez toujours, Poignan?

L'officier lui répond avec une froideur glaciale...

La Fontaine le prie, le supplie, le gronde, le raille, et lui ordonne amicalement de le suivre...

Poignan tient ferme, et déclare qu'il n'ira pas...

— Ah! c'est ainsi, reprend le bonhomme en posant la main sur la garde de son épée... Ah! vous refusez de rentrer chez moi et de fêter avec nous le salut de Fouquet! Ah! vous ne voulez plus être mon ami et donner le bras à ma femme! Alors, je vous somme de m'embrasser à l'instant même, de m'accompagner chez Mme de La Fontaine, d'y revenir tous les jours, d'être plus aimable et plus galant que jamais auprès d'elle, entendez-vous! ou bien, morbleu, vous me rendrez raison de cet entêtement ridicule; et nous allons nous battre tout de bon, cette fois, monsieur, non plus pour l'opinion publique, mais pour ma satisfaction particulière... Un duel à mort ou l'accolade! choisissez!...

Le capitaine le regarde, se lève, sourit à travers une larme; et, n'y tenant plus, se jette dans ses bras...

— A la bonne heure! s'écria le fabuliste...

Et il emporta l'officier plutôt qu'il ne l'entraîna chez lui, où les rieurs de Beau-Richard eux-mêmes s'offrirent de boire à leur réconciliation...

Un seul individu ne partagea point la joie commune, ce fut le jardinier Guillaume, à qui Poignan administra une correction dont l'organe de l'opinion publique se souvint longtemps.

On se mit à table, on dîna gaiement, on lut des vers..., on parla de Fouquet surtout; et le festin se prolongea jusqu'au soir...

XII. — LE VÉRITABLE AMI.

On se levait enfin pour quitter la salle, lorsqu'on entend frapper à la porte, et l'on voit entrer Dominique...

Mme de La Fontaine se trouble encore à l'aspect de cet inconnu qui l'avait tant effrayée; mais le bonhomme, aussi distrait dans la joie que dans la peine, s'écrie avec l'abandon le plus naïf :

— Parbleu ! tu ne pouvais arriver mieux à point, mon enfant!...

Puis se tournant vers sa femme et ses convives :

— Madame de La Fontaine, mes amis, dit-il, je vous présente mon fils...

— Son fils! exclame toute la famille scandalisée, en les regardant l'un après l'autre...

Et Mme de La Fontaine, poussant un cri à cette révélation inattendue, tombe évanouie entre les bras de ses parents.

Alors seulement le fabuliste comprend la sottise qu'il vient de faire, en lâchant aussi mal à propos, et par le plus étrange oubli, un secret étouffé depuis vingt ans...

Dominique rougit et pâlit, et voudrait rentrer sous terre. Les témoins ne savent quelle contenance prendre; et la Fontaine, aux pieds de sa femme, la rappelle en même temps à la vie et à la clémence...

Ses supplications eussent été vaines, et cette heureuse journée eût fini malheureusement, si l'auteur involontaire de ce dénoûment fatal, Dominique, n'eût été en mesure d'en réparer les conséquences...

— Madame de La Fontaine, dit-il avec la dignité la plus respectueuse, le pénible mystère qu'un moment d'oubli vous a dévoilé n'atteint ni votre présent ni votre avenir. Un cœur comme le vôtre doit être généreux pour le passé; et vous pardonnerez peut-être à mon père et à moi, quand vous saurez pourquoi je suis ici. J'avais promis à M. de La Fontaine de venir l'embrasser avant de quitter Paris. J'ai dû remplir ma promesse d'autant plus scrupuleusement, que je vais quitter, non-seulement Paris, mais le monde...

La triste gravité de ces paroles fit déjà diversion à l'embarras général, et Mme de La Fontaine elle-même tourna un regard d'intérêt vers Dominique.

— Que dis-tu, malheureux? demanda le fabuliste, est-ce que tu vas te jeter dans un couvent?

Le jeune homme fit un signe négatif, et poursuivit ainsi :

— Vous avez rendu la vie à M. Fouquet, notre commun bienfaiteur; mais vous n'avez pu lui rendre la liberté. On va l'enfermer au château de Pignerol, pour longtemps, pour toujours peut-être... J'ai demandé l'honneur de le voir, le bonheur de l'embrasser; je n'ai pu les obtenir. On m'a répondu que personne au monde ne communiquerait avec le captif qui a le malheur de posséder tant de secrets d'État, et que la seule grâce qu'on lui accorderait serait de recevoir un de ses amis dans sa prison, si cet ami voulait, en y entrant, se condamner à n'en jamais sortir... Cette condition est connue depuis deux jours à Paris de tous les hommes que M. Fouquet a comblés de faveurs aux jours de sa puissance; aucun d'eux ne s'est offert pour par-

tager ses maux dans les jours de sa captivité... Je n'en suis point surpris, un dévouement semblable est au-dessus des courtisans... Moi, qui n'ai jamais été le courtisan de M. Fouquet, moi dont il fut le second père depuis ma naissance, moi qui lui dois tout ce que j'ai eu de consolations ici-bas, je me suis proposé pour m'enfermer avec lui, et le consoler à mon tour... J'ai dit au roi que j'étais votre fils, monsieur de La Fontaine, j'ai vu des larmes briller dans ses yeux à votre nom, et j'ai obtenu la grâce que je sollicitais de Sa Majesté. Je pars pour Pignerol, mon père, et je viens vous dire adieu... Dans vingt-quatre heures je n'existerai plus que pour M. Fouquet. Enseveli tout vivant avec lui, je serai mort pour vous, pour mes amis; pour vous aussi, madame de La Fontaine... Vous voyez qu'il vous est facile de pardonner...

Les pleurs de tous les assistants répondirent seuls à cet aveu sublime.

La Fontaine, suffoqué de douleur et d'admiration, se jeta au cou de Dominique en balbutiant :

— Mon fils! mon digne fils !...

Molière, Boileau, Maucroix, Chapelle, Poignan, l'imitèrent par un élan commun...

Enfin Mme de La Fontaine, entraînée par l'émotion générale, tendit une main au fabuliste et l'autre au jeune homme, en disant à tous deux :

— Je vous pardonne, et je vous bénis. Soyez aussi mon fils, Dominique; et pensez à moi, comme je penserai à vous; j'en prends à témoin notre bienfaiteur à tous!

Le portrait de Fouquet, dans son cadre brillant, sous sa couronne de verdure, parut accepter ce serment, et sourire à cette scène touchante...

— Et moi, s'écria La Fontaine, je jure d'implorer toutes les puissances du ciel et de la terre pour briser les fers de mon ami et de mon enfant, et les réunir un jour libres et heureux dans mes bras...

Un quart d'heure après, Dominique faisait ses adieux, et se mettait en route pour Pignerol...

XIII. — LE MASQUE DE FER.

Pour que La Fontaine remplît son engagement, il fallait qu'il retournât à Paris... Mille autres raisons, d'ailleurs, tous ses souvenirs, tous ses travaux et tous ses goûts, l'y rappelaient...

Il devint donc triste et presque malade, après quelques semaines de séjour à Château-Thierry...

Mais comment vivre à Paris, sans pension, sans asile et sans ressource? Car, nous l'avons dit, sa fortune, réduite, ne lui permettait plus de quitter son ménage, et nul n'avait remplacé pour lui la générosité de Fouquet.

Le bonhomme se plongeait, un matin, dans ses tristes pensées, les yeux fixés sur le portrait du surintendant captif, lorsqu'on lui apporta une lettre timbrée de Paris.

— Voici, du moins, soupira-t-il, en brisant le cachet, des nouvelles de la grande ville.

Jugez de sa surprise et de sa joie, lorsqu'il parcourut les lignes suivantes :

« Monsieur de La Fontaine,

« Je ne vous ai vu qu'une fois, et vous êtes de ceux « qu'on tient à revoir. Ne reviendrez-vous donc point à « Paris, où l'amitié, la poésie et la gloire vous attendent? « Je vous rappelle en leur nom, et vous offre, dans mon « hôtel, *le vivre et le couvert*. Acceptez-les sincèrement. « Vous serez chez vous, au milieu de vos amis, parmi « lesquels vous savez que je me compte.

« A bientôt.

« Hesselin, dame de La Sablière. »

— O Providence! dit le fabuliste, voilà de tes coups!...

Et dès le lendemain, pour toute réponse, il était installé chez Mme de La Sablière...

On sait qu'il y vécut heureux près de vingt ans, jusqu'à la mort de sa bienfaitrice, dont sa reconnaissance a immortalisé le nom, et qui disait en souriant dans ses vieux jours :

— Il me reste pour amis trois bêtes : mon chien, mon chat et mon La Fontaine.

On sait aussi que d'autres hôtes, non moins aimables, M. et Mme Hervard, le recueillirent à leur tour.

En quittant l'hôtel en deuil de Mme de La Sablière, dans la rue même, le poëte rencontra M. Hervard, conseiller au Parlement de Paris.

— Je venais vous prier de demeurer chez moi, dit le magistrat.

— J'y allais, répondit le bonhomme.

Jamais l'amitié s'exprima-t-elle plus naïvement?

Quant aux instances du fabuliste et de ses amis pour obtenir la liberté de Fouquet et de Dominique, hélas! elles demeurèrent infructueuses. La clémence de Louis XIV n'alla point jusqu'à la générosité.

« Sœur de la poésie, dit M. Léon Gozlan dans ses *Tourelles*, la tradition rapporte que dix-neuf ans après cette fête du château de Vaux, qui est restée dans la mémoire des peuples comme une bataille, comme une invasion, un homme, secouant un flambeau sur sa tête, parut à ce même château de Vaux, et se promena du parc aux parterres, et des parterres aux cascades. Des cheveux blancs tombaient sur son masque de fer. Il demanda un morceau de pain à la porte du château, et une pierre moisie tomba à ses pieds; il eut soif, mais lorsqu'il se baissa pour boire, il ne saisit qu'une couleuvre dans les bassins, où il n'y avait plus d'eau. Cet homme pleura toute la nuit comme Job. Au jour, il disparut pour les siècles.

« Ce masque de fer, dit-on, était Fouquet. »

La tradition aurait pu ajouter : Un homme jeune encore, mais vieilli avant l'âge, accompagnait le prisonnier.

C'était Dominique.

Vers la même époque, et comme pour trahir à la fois la vanité de la richesse, de la puissance, de la gloire et de la beauté, Louis XIV perdait ses conquêtes, ses enfants et ses petits-enfants; Mlle de La Vallière priait, jeûnait et marchait pieds nus au couvent des Carmélites; et La Fontaine, expiant les fautes de sa vie et les légèretés de sa plume, revêtait le cilice qu'on trouva sur lui après sa mort.

PITRE-CHEVALIER.

FIN.

REVUE DU MOIS.

LES RÉVOLUTIONS D'ALLEMAGNE.

CONTE DE FÉE.

L'Allemagne aura beau imiter la France; elle aura beau faire des révolutions, chasser ou rappeler ses rois, se constituer en république fédérative ou en empire unitaire, elle sera toujours le pays fantastique par excellence...; la folle du logis n'y perdra jamais ses droits; le suffrage universel n'y régnera qu'en épousant la féerie.

Nous en trouvons la preuve dans l'histoire du personnage auquel le premier rôle semble destiné sous la nouvelle ère germanique. Cette histoire est un conte de fée, qu'eussent signé le frères Grimm, et qu'Hoffmann lui-même n'eût pas démenti.

Il y a quelque vingt-cinq ou trente ans, une scène très-animée se passait à Vienne, dans le cabinet de l'empereur; deux hommes s'y disputaient la prééminence du Conseil et la direction politique de l'Autriche. L'un, déjà vieux, mince et sec, pincé dans son habit de cour, impassible et glacial, les doigts dans une tabatière d'or, défendait obstinément les vieilles idées monarchiques, et voulait étouffer toujours et partout les germes de liberté semés par les armées françaises sur le sol allemand; l'autre, jeune, ardent, généreux, représentant par sa force, par ses instincts, par ses affections, par ses principes, et jusque par sa figure ouverte et mâle et son allure familière et indépendante, les nouvelles aspirations libérales de la jeunesse autrichienne, — essayait d'entraîner la cour gothique dans l'élan constitutionnel qui emportait l'Europe à la suite de la France...

Le premier était M. de Metternich...

Le second était un membre de la famille impériale, que nous nommerons tout à l'heure, et qui avait alors le grade de directeur général des fortifications...

Le ministre l'emporta..., et le prince quitta Vienne sur-le-champ...

Quelques jours après, sur une des montagnes les plus sauvages du Tyrol, une population de chasseurs s'exerçait à l'arbalète et à la carabine. Des fusils damasquinés, des gibecières de cuir odorant, des moutons couronnés de feuillage, des rubans et des bouquets, devaient être la récompense des tireurs les plus intrépides et les plus habiles. Les vieillards encourageaient les jeunes gens par le récit de leurs anciens exploits...; les femmes et les filles du pays applaudissaient du sourire et des mains à leurs maris, à leurs frères, et surtout à leurs amoureux.

Un inconnu s'avance dans l'arène, portant avec grâce et noblesse le costume populaire, et armé d'un arc et d'un fusil sans ornements, mais sans défauts. Il tire d'une main ferme, d'un œil sûr, et remporte d'emblée tous les prix...; armes, gibecières, moutons..., bouquets, pleuvent à ses pieds vainqueurs... Il distribue les uns aux chasseurs les plus pauvres, les autres aux filles les plus honnêtes et les plus belles...; après quoi il est porté en triomphe dans la montagne, et obligé de dire son nom. Ce nom est accueilli par des acclamations qui se répètent d'écho en écho jusqu'aux extrémités du Tyrol...

C'était le prince allemand, le rival proscrit de Metternich.

Sa popularité devint telle... que la cour s'en effraya, et l'exila plus loin...

Le prince se réfugia dans la haute Styrie, où il mena, de longues années, la vie rude et simple des montagnards. Vêtu de peaux et de bure, comme les simples paysans, il buvait et mangeait avec eux, parlait leur langue, chantait leurs chansons, tuait le chamois à leur tête, écoutait leurs plaintes, soulageait leurs douleurs, et leur distribuait son or d'une main prodigue... Il leur apprit à fumer leurs champs, à doubler leurs moissons, à guérir leurs troupeaux, à les vendre avec profit, à tirer parti des moindres plantes de leurs prairies et de leurs bois... Il s'instruisit lui-même dans ces travaux, et devint un des premiers agriculteurs, un des premiers botanistes de l'Europe... Ses découvertes savantes retentirent dans les Académies de Vienne, de Berlin, de Londres et de Paris, tandis que ses infaillibles coups de fusil abattaient, à deux cents pas, les chevreuils, dans les plus profondes gorges des Alpes...; car avant tout et toujours il était chasseur, et il dormait au milieu de la neige, dans son manteau, comme il eût dormi sous l'édredon et les courtines d'un lit royal.

Sa popularité devint plus grande encore dans la Styrie que dans le Tyrol..., et gagna, de bouche en bouche, l'Allemagne entière. Heureusement pour Metternich et pour l'empereur, il avait renoncé à la politique; car, s'il n'eût pris en pitié le portefeuille du vieux diplomate et respecté le trône de son parent, il eût pu culbuter l'un et l'autre avec un million de paysans, prêts à marcher à sa voix.

Ce fut alors qu'une dernière aventure acheva de faire de cet homme étrange l'idole des peuples styriens...

Par une chaude matinée d'août, dans une maison de poste isolée au penchant des montagnes, une jeune fille et un vieillard causaient tranquillement ensemble. La jeune fille était une belle et robuste enfant des vallées alpestres, aux longs cheveux bruns animés d'un reflet d'or, aux grands yeux purs et naïfs, au visage éclatant de fraîcheur et de santé, à la taille nettement dessinée par un spencer noir... Le vieillard était l'ancien chef de l'établissement. Autrefois habile et vigoureux cavalier, aujourd'hui cloué par l'âge et la goutte dans la chambre du poêle, il récnauffait ses cheveux blancs au soleil, en regardant courir l aiguille de sa petite-fille sur une veste de postillon qu elle achevait... Tous deux étaient seuls au logis, avec un garçon d'écurie occupé à soigner les chevaux... Mari, femme, frères, domestiques, travaillaient au loin, dans les champs, à couper les blés mûrs et à les amasser en gerbes.

Tout à coup, une calèche à double attelage arrive et s'arrête devant la porte...

— Le prince! s'écrie le vieillard, qui du premier coup d'œil a reconnu l'illustre exilé...; le prince! et pas un postillon sous ma main!...

Le voyageur, pressé, réclame quatre chevaux et un guide habile.

Les chevaux sont là...; mais le guide, où le trouver?...

La jeune fille, qui a rougi d'abord comme une grenade, court, appelle..., et disparaît...

Le royal chasseur s'impatiente, et le vieillard maudit la douleur qui le paralyse...

Enfin, un postillon s'avance, le fouet en main, les bottes aux pieds, leste et pimpant sous l'uniforme écarlate...

—Voilà! voilà! monseigneur! dit-il d'une voix argentine...

Et, s'élançant d'un bond sur la selle, il enlève la voiture au triple galop.

Heureux de voir le temps perdu réparé si vite, le prince considère et admire son postillon... Il est frappé de la finesse de sa taille, de l'élégance de ses formes, de la délicatesse de sa voix, de l'éclat charmant de son visage... Il lui fait compliment, l'interroge, le voit rougir..., et reconnaît une femme!

— Qui es-tu donc? lui dit-il avec un étonnement mêlé du plus vif intérêt...

— Je suis la fille du maître de poste, répond le gracieux cavalier, tout troublé de se voir trahi. Votre Altesse ne pouvait attendre..., j'ai pris un habit de postillon, et j'ai fait de mon mieux...

— Tu as très-bien fait! reprit le prince enchanté...

Et quelques minutes d'entretien lui prouvent que la jeune fille est aussi sage que courageuse, aussi intelligente que jolie...

Au premier relais, le voyageur et le postillon mettent pied à terre, et celui-ci allait modestement reconduire ses chevaux, lorsque l'autre, l'abordant avec galanterie :

— Ma belle enfant, lui dit-il, je tourne bride avec vous... C'est moi qui vous ramènerai, non plus en selle, mais dans ma voiture...

La jeune fille rougit plus fort, mais, cette fois, d'une noble pudeur, et réplique résolument au prince :

— A chacun sa place, Votre Altesse; c'est ainsi que les rois et les bergères gardent leur honneur.

A ces mots, le caprice du voyageur se change en passion...

— Je tiens à votre honneur autant qu'au mien, dit-il, car l'un et l'autre ne feront plus qu'un, s'il vous plaît... Vous vous êtes faite homme pour me servir.., je ferai de vous ma femme pour vous aimer...

On se figure l'étonnement de la jeune fille... Elle ne se déconcerta pas toutefois, car elle reprit naïvement :

— Assurez-vous du consentement de l'empereur et de celui de mon père, et vous aurez le mien, monseigneur...

Une heure après, le prince rentrait avec son postillon chez le maître de poste, et lui demandait solennellement la main de sa fille.

Le consentement ne se fit pas attendre de ce côté :

Du côté de l'empereur, ce fut autre chose...

On pensa d'abord, à Vienne, que l'auguste chasseur était devenu fou... On parla de l'interdire publiquement... On plaisanta sur son roman de grande route, etc., etc.; mais il se conduisit de manière à prouver toute sa raison, et de peur qu'il ne prouvât aussi toute sa volonté..., l'empereur d'Autriche souscrivit, bon gré, mal gré, à l'union de sa race avec celle d'un paysan styrien!

Et le mariage fut célébré, au grand scandale de la cour et à l'immense joie des montagnards...

A partir de ce jour, le prince fut un dieu pour le peuple et un jouet pour sa propre famille.

Un illustre peintre et cent graveurs l'ayant représenté dans son humble habit de chasseur styrien,—qu'il s'obstinait à porter plus que jamais, —la vente de ces portraits fut interdite sous des peines rigoureuses, — ce qui n'empêcha pas tout bon montagnard de garder la chère image dans sa cabane, entre son arbalète et son fusil. En plein théâtre, à Vienne, et jusque sur les places publiques, on livra à la risée des courtisans *la cape et la veste du prince aventurier*.

Cela durait encore il y a huit mois, lorsque notre révolution de Février retentit en Allemagne. La France est pour le monde entier ce que le géant de la fable est pour le volcan de l'Etna..., quand elle éternue, tous les cratères font éruption... Le contre-coup fut particulièrement terrible en Autriche... Le vieil empire chancela sur sa base..., Metternich tomba et s'enfuit..., l'empereur quitta Vienne..., l'Italie s'émancipa..., les provinces se détachèrent de la capitale; un démembrement complet menaça la Germanie... Ce fut alors qu'une diète fédérale s'assembla à Francfort, pour revenir à l'unité, dernière planche de salut... Cette diète créa un vicaire général de l'empire, à qui elle confia le pouvoir suprême et central, au nom de la Confédération; et elle choisit pour cette mission souveraine le prince le plus populaire de l'Allemagne, le proscrit de Metternich et de l'empereur, le chasseur des montagnes du Tyrol et de la Styrie, le mari de la fille du maître de poste, en un mot, l'archiduc Jean, qu'il est temps d'appeler de son nom, et dont notre conte de fée n'est que l'histoire véritable et authentique.

L'arhiduc Jean, qui, comme général, avait débuté, à vingt-sept ans, par vaincre Napoléon, par délivrer le Tyrol et par détruire Huningue;—qui, comme Allemand, avait porté, à la fête du Dôme de Cologne, en 1842, ce toast prophétique : *Plus de Prusse! plus d'Autriche! mais une Allemagne forte et unie!* l'archiduc Jean n'a point reculé devant le rôle qui lui était offert. Il a quitté sa cabane, sa veste et son fusil de chasseur; il a arboré les couleurs tricolores de l'unité germanique. Il a été reçu en triomphe à Francfort, avec la fille des montagnes dont il a fait presque une impératrice. Et si quelqu'un peut arrêter encore la décomposition de l'empire, c'est lui assurément, et lui seul.

N'avions-nous pas raison de dire que la politique elle-même est fantastique en Allemagne?.. Cela fait compensation à ce qu'elle offre ailleurs de prosaïque et de misérable.

LITTÉRATURE. —THÉATRES.

Décidément, la République, qui a tué tant de choses, n'a pas tué la littérature... Le génie français est comme l'herbe qui repousse encore sous le pied qui l'écrase... En voici deux preuves éclatantes, deux bons ouvrages, deux beaux succès; l'un accompli tout d'un coup, aux feux de la rampe et du lustre, aux applaudissements de la cour et de la ville..., c'est-à-dire, de l'élite et de la foule; l'autre commencé dans le demi-jour d'un cabinet de travail et qui va gagnant déjà les bibliothèques et les Académies. — Deux œuvres de dix, de vingt années peut-être, et qui n'ont pas attendu l'élection du président! C'est la plus haute marque de confiance qui ait été donnée à la République. Les auteurs ont déjà le laurier. Qu'on y ajoute la couronne de chêne. Ils étaient connus pour hommes d'esprit, les voilà posés comme grands citoyens... Nous voulons parler du *Macbeth* de M. Emile Deschamps, et de l'*Histoire des révolutions du Langage en France*, par M. Francis Wey.

Combien de poëtes, et des plus forts, s'étaient déjà mesurés avec ce géant de Shakspeare! Tous ou presque tous avaient succombé dans la lutte... Seul peut-être jusqu'à ce jour, M. de Vigny était parvenu à soulever l'Antée britannique, à l'arracher un instant du sol natal, et à lui enlever une de ses plus belles armes..., que dis-je, le plus pur de son sang : *le More de Venise*. Nous ne parlons pas du bon Ducis qui se bornait à jouer avec le colosse endormi sous ses rimes opiacées, et à l'entortiller de fleurs de rhétorique et de rubans en périphases... Ces

jeux innocents étaient de mode au temps de l'Empire... Shakspeare s'est réveillé depuis ; et qui s'y attaque à présent, doit rester dessus ou dessous.

M. Emile Deschamps est resté dessus ; mieux encore, il est resté à côté. C'est là le triomphe du traducteur. Créer dans la création de l'original, tirer un chef-d'œuvre français du chef-d'œuvre anglais, sans détruire le chef-d'œuvre humain, qui est de tous les pays et de tous les siècles, tel est le problème résolu par le *Macbeth* de l'Odéon. Nous l'avons dit, il y a là un travail de plusieurs années, de toute une vie peut-être. C'est non-seulement *Macbeth*, c'est Shakspeare tout entier. Il est vrai que ce drame sublime et profond est le drame shakspearien par excellence ; la plus terrible analyse qu'on ait jamais faite de l'ambition et du crime, cette double tragédie du cœur et de la tête. Elle se résume en deux mots. Les trois sorcières abordent Macbeth et lui crient : — Tu seras roi ! voilà l'ambition. Pour être roi, Macbeth tue Duncan, et une voix lui dit : — Tu ne dormiras plus ! voilà le crime, le crime qui engendre le crime. Après Duncan, il faudra tuer Banquo ; après Banquo, il faudra tuer Macduf... Et la première tache de sang ira toujours, comme la goutte d'huile, s'étendant de proche en proche ; et les meurtres s'enchaîneront invinciblement aux meurtres ; et le doigt pris entre ces deux cylindres du crime et de l'ambition, entraînera et absorbera le corps entier. Tout ce que Shakspeare a jeté de sombre poésie, de terreur antique, sur cette moralité fatale, M. Emile Deschamps l'a rendu avec une justesse et un bonheur merveilleux. Bonheur est le mot, car l'œuvre a réussi au point de désensorceler l'Odéon, et d'arracher tout Paris aux querelles politiques. C'est la première fois qu'on y est d'accord depuis le 24 février. Il faut dire que l'habile directeur du théâtre a compris son rôle ; ce qui est toujours le meilleur moyen de faire comprendre le leur aux artistes. *Macbeth* est monté et joué avec un goût et un éclat qui étonneraient le vieux Shakspeare, lui qui était réduit, sous la grande Elisabeth, à représenter ses larges décors par des poteaux et des inscriptions.

— L'histoire de notre langue manquait à notre langue. Elle était enfouie dans quelques ouvrages oubliés, dans les mémoires indigestes des paléographes, dans les compilations interrompues des Bénédictins. M. Francis Wey, que ses *Remarques sur la langue française au dix-neuvième siècle* avaient déjà signalé comme historien-critique des plus érudits et des plus fins, a entrepris la tâche ingrate et méritoire de condenser ces matériaux épars en un livre savant et ingénieux, intéressant et substantiel. Il a pris le temps d'être bref, — chose si rare de nos jours (son travail est resserré en un seul volume), et il a produit une œuvre qui deviendra classique par l'exécution non moins que par le sujet. Remontant jusqu'à l'époque romaine, c'est-à-dire jusqu'aux sources de notre langage, il a passé en revue le latin décomposé des Gaules, — les formes linguistiques sous les deux premières races de nos rois, — les influences des croisades, de la scolastique, de l'école d'Abélard, de l'autorité religieuse, de la féodalité, de la renaissance, de la réforme calviniste (chapitre traité de main de maître), des guerres d'Italie, du séjour des Espagnols, etc. Il a suivi la marche du français à travers les romans de chevalerie, — les travaux des moines, — les récits des chroniqueurs, — la formation des communes et du tiers Etat, — les usages de la cour, de la ville et des campagnes, — les progrès de la jurisprudence et des mœurs, — les efforts de la composition et les élans de l'imprimerie, etc., etc., depuis les bégayements néolatins des sujets de Charlemagne, jusqu'aux chefs-d'œuvre précis du siècle de Louis XIV, depuis le *Glossaire* de Du Cange, jusqu'au *Dictionnaire de l'Académie*. — Il a montré, d'âge en âge, les jalons de la langue, les modèles du parler, du style et de l'orthographe de nos aïeux littéraires, de Grégoire de Tours, des Trouvères, de Joinville, de Comines, de Villon, de Ronsard, d'Amyot, de Rabelais, de Montaigne, de Saint-Amand, de Balzac, de Régnier, de Molière, de Boileau, etc., etc.

L'*Histoire des révolutions du langage*, ainsi comprise et ainsi exécutée, n'est pas seulement un monument critique des plus utiles et des plus curieux, c'est en même temps l'histoire de la civilisation française dans ce qu'elle a de plus essentiel et de plus caractéristique ; à ce point de vue, l'ouvrage de M. Francis Wey est le complément indispensable des travaux de MM. Guizot et Augustin Thierry. Il jette une lumière vive et toute nouvelle sur les études historiques qui seront le véritable honneur de notre époque. A côté d'échantillons de style et de composition, fort inconnus et fort remarquables, on y trouve des détails de mœurs publiques et privées, profondément instructifs et quelquefois charmants ; par exemple, dans le roman de Gérard de Vienne, dans la chanson de Roland, dans les romantiques du dix-septième siècle. Quant à la forme du livre, elle se compose des tours les plus heureux et les plus purs de notre langue, familiers à l'auteur autant qu'à personne, et elle offre elle-même un modèle précieux de la correction définitive de cette langue.

En somme, l'*Histoire des révolutions du langage* est un beau titre littéraire, — et nous ajouterons académique, aujourd'hui que ces deux mots signifient rarement la même chose.

Nous ne sommes point surpris de voir une telle œuvre sortir de la riche librairie de M. Firmin Didot, le savant imprimeur de l'Institut.

— Les théâtres refleurissent aux premières gelées. Viennent la neige et le verglas, et ils rentreront en pleine prospérité. Le mois qui court a déjà vu réussir *le Val d'Andorre* à l'Opéra-Comique, *Jeanne la Folle* au grand Opéra ; *la Vieillesse de Richelieu*, avec Bocage, à la Comédie-Française, et *Catilina* poursuit sa vogue furieuse au Théâtre-Historique. Lafont a joué *les Saltimbanques* aux Variétés dans un jour de fantaisie.

N'oublions pas un avénement, un début remarquable, un succès plein d'avenir, celui de M. Marcel Junca, à l'Académie Nationale de Musique. Cet artiste excellent, comédien habile, voix puissante, chanteur consommé, avait déjà brillé, à l'Opéra-National, dans des rôles peu dignes de lui. Celui du cardinal, dans la *Juive*, lui a permis de déployer tout son talent. Le public l'appréciera de plus en plus, et l'Opéra n'a qu'à savoir en user pour en tirer un très-grand parti.

LA GARDE NATIONALE A LONDRES.

Décidément, les gardes nationaux de Paris sont devenus touristes. Une grande partie de leur service consiste désormais à voyager en chemin de fer, à aller déjeuner à Lille, dîner à Boulogne, souper à Londres. Ce service est fait avec une exactitude et un zèle admirables. Pas un soldat ne manque à l'appel ; les plus récalcitrants se sont fait inscrire sur les rôles de leur légion. L'Hôtel des haricots est passé à l'état de superfluité, on peut le détruire comme l'ancienne Bastille. Hâtons-nous de le proclamer, la garde nationale se devait ces loisirs, après son héroïque dévouement des journées de juin. Le dernier de ses voyages, et le plus intéressant, a été le voyage de Lon-

dres. Les Anglais ont reçu les Parisiens avec une cordialité diplomatique, avec un tact remarquable. Discernant, au premier coup d'œil, dans les rues, sur les quais, devant les monuments, les gardes nationaux d'esprit et de distinction, les *gentlemen*, comme ils disent, ils les comblaient de politesses, de renseignements, de petits soins; ils se faisaient leurs guides, leurs cicerone, leurs hôtes quelquefois. Ils savaient leur faire apprécier la puissance de l'Angleterre, tout en leur vantant la grandeur de la France. Quant aux simples badauds, qui n'étaient venus à Londres que pour jouer aux soldats, pour montrer leur sabre et leur schako, on les accueillait aussi du plus aimable sourire; mais notre *Mercure* vous dira comment ce sourire s'expliquait le lendemain dans le *Morning Chronicle*.

LE NOUVEL ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Monseigneur Sibour, le nouvel archevêque de Paris, a débuté comme un apôtre, par un mandement qui est un chef-d'œuvre de philosophie chrétienne, de charité et de style. Il s'adresse ainsi aux malheureux et aux indigents: « Nous sommes le pasteur et le père de tous; mais pour vous, peuple souffrant, ouvriers, pauvres, nous avons des entrailles de mère. Enfants bien-aimés, nous arrivons au milieu de vous, du fond de nos stériles montagnes, sans or ni argent. Mais quand nous vous aurons donné notre dernière obole et notre dernier morceau de pain, nous nous ferons mendiant pour vous à la porte du riche, et nous nous donnerons encore nous-même, par surcroît, à l'exemple du saint apôtre, pour le salut de vos âmes. » Viennent ensuite d'admirables conseils sur l'ordre et l'économie, qui sont la véritable organisation du travail... Après un appel éloquent à la conciliation des partis, le prélat réclame aussi l'accord de la foi et de la science, et parle aux talents de notre époque un langage dont ils seront vivement touchés. « La foi et la science, comme deux fleuves majestueux, coulent du sein de Dieu, à travers les siècles, pour fertiliser tous les champs de l'intelligence. Savants, littérateurs, artistes, venez donc boire aux eaux de vérité, venez nous réjouir de votre présence, nous aider de votre coopération. La demeure du Pontife vous sera toujours ouverte comme son cœur. »

Les premiers actes de M. Sibour ont déjà répondu à ses paroles. Comme on lui proposait un hôtel plus convenable que l'ancien archevêché, il a déclaré qu'il voulait habiter les lieux consacrés par la vie et la mort de monseigneur Affre, et ne pas s'éloigner du quartier des pauvres, qu'il regarde comme sa famille.

A peine installé à Paris, il est allé visiter la place où son glorieux prédécesseur a reçu le coup mortel. Il a fait à pied, avec quelques prêtres, ce pieux pèlerinage. A son arrivée dans le faubourg Saint-Antoine, la foule s'est amassée autour de lui. A plusieurs reprises le vénérable archevêque a harangué le peuple qui l'entourait. Il y a eu là bien des cœurs qui ont répondu à celui du prélat, bien des larmes versées, bien des scènes touchantes. Nous citerons un mot d'une pauvre jeune fille qui s'était approchée et à qui l'on avait donné une petite aumône. Comme elle restait, et que Mgr. ordonnait d'ajouter à ce qu'elle avait déjà reçu, elle s'est alors décidée à faire connaître le désir qui la retenait: la pauvre enfant voulait être bénie...

— On vient d'inaugurer à Nantes une nouvelle église gothique, l'église de Saint-Nicolas; nous en reparlerons; nous espérons donner, dans notre prochain numéro, une vue de ce monument, qui signalera la renaissance de l'architecture religieuse au dix-neuvième siècle. P.-C.

Monseigneur Sibour, archevêque de Paris.

L'archiduc Jean, vicaire général d'Allemagne.

Typographie HENNUYER et Cie, rue Lemercier, 24. Batignolles.

ÉTUDES DE MŒURS.

LES COMÉDIENS AMBULANTS.

Musée du Luxembourg. — *Les comédiens ambulants*. Tableau de M. Biard.

Ce tableau, qui représente une troupe de comédiens ambulants, faisant leurs préparatifs pour une grrrande représentation, est une des plus joyeuses et des plus spirituelles fantaisies de M. Biard. Il a été placé au Musée du Luxembourg pour consoler un moment le voyageur de toutes les douleurs de tant de princesses désolées, et de tout le sang de tant de massacres historiques, dont ce Musée national est rempli d'un bout à l'autre.

La toile n'a pas besoin d'être expliquée, elle parle d'elle-même assez éloquemment. La grande coquette de la troupe, la soubrette, le marquis, le financier, le roi, le valet, le jocrisse, le receveur de coups de pied, la duègne, les queues rouges, tous sont là, à leur poste, se barbouillant de blanc et de rouge, s'habillant, Dieu sait comment, se querellant, en quelle langue! se disputant d'avance les bravos populaires et les gros éclats de rire.

Cette scène nous remet en mémoire toute la vie, si étrange et si fantastique, des comédiens ambulants, ces bohémiens de la société moderne.

Et d'abord, comment parler des comédiens ambulants sans rappeler Scarron, qui les a peints avec tant de vérité dans le *Roman comique*? Le jeune Destin et mademoiselle de l'Étoile, ce couple si naïvement gracieux; Ragotin, avec ses petites fureurs et ses hautes prétentions; La Rancune, ce malicieux enfant de Panurge, que Rabelais n'eût pas désavoué; le grand et impassible La Baguenodière, et tant d'autres charmants et singuliers personnages, sont demeurés et demeureront toujours les types du genre. La fameuse entrée de la troupe au Mans, la représentation à l'hôtellerie, les tribulations de La Rapinière, n'ont point été effacées par les *Saltimbanques* modernes, par Odry-Bilboquet, et par le maire si enrhumé de la ville de Meaux.

Qui pourrait oublier cette charrette, maison nomade des acteurs, arrivant entre cinq et six heures dans les halles du Mans, attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument poulinière, dont le poulain allait et venait à l'entour comme un petit fou qu'il était? « La charrette était pleine de coffres, de malles et de gros paquets de toiles peintes, qui faisaient comme une pyramide, au haut de laquelle paraissait une demoiselle, habillée moitié ville, moitié campagne. Un jeune homme, aussi pauvre d'habits que riche de mine, marchait à côté de la charrette. Il avait un grand emplâtre sur le visage, qui lui couvrait un œil et la moitié de la joue (Robert-Macaire s'en est emparé depuis), et portait un grand fusil sur son épaule, dont il avait assassiné plusieurs pies, geais et corneilles, sans compter une poule et un oison qui avaient bien la mine d'avoir été pris à la petite guerre. Au lieu de chapeau, il n'avait qu'un bonnet de nuit, entortillé de jarretières de différentes couleurs. Son pourpoint était une casaque de grisette, ceinte avec une courroie, laquelle lui servait aussi à soutenir une épée qui était si longue qu'on s'en pouvait aider adroitement sans fourchette. Il portait des chausses trouées à bas d'attaches, comme celles des comédiens quand ils représentent un héros de l'antiquité, et il avait, au lieu de souliers, des brodequins également à l'antique, que les boues avaient gâtés jusqu'à la cheville du pied. Un vieillard, vêtu plus régulièrement, quoique très-mal, marchait à côté de lui. Il portait sur les épaules une basse de viole, et parce qu'il se courbait un peu en marchant, on l'eût pris pour une grosse tortue qui cheminait sur ses jambes de derrière. » Ce vieillard était La Rancune. Son camarade était Destin. Leur compagne était mademoiselle La Caverne.

On demande à ces braves gens de montrer leur talent sur l'heure, dans le tripot même où ils sont descendus, et où leur jument a débuté par user librement du foin d'autrui...

— Qu'à cela ne tienne, répond Destin avec majesté; notre troupe est aussi complète que celle du prince d'Orange ou de son altesse d'Épernon; mais par une disgrâce qui nous est arrivée à Tours, où notre portier a tué par mégarde un des fusiliers de l'intendant, nous avons été contraints de nous sauver un pied chaussé et l'autre nu, dans l'équipage que vous voyez. Pour parler convenablement, nous n'avons aucune espèce de costume.

M. le prévôt de La Rapinière offre une vieille robe de sa femme à Mlle La Caverne; l'hôtelière affuble Destin et La Rancune de deux ou trois paires d'habits qu'elle avait en gage, et voilà nos acteurs en état de jouer toutes les tragédies du monde...

— Mais, fait observer quelqu'un de la compagnie, vous n'êtes que trois.

— J'ai joué une pièce à moi seul, dit La Rancune, et j'ai fait en même temps le roi, la reine et l'ambassadeur. Je parlais en fausset quand je faisais la reine; je parlais du nez pour l'ambassadeur, en me tournant vers ma couronne que je posais sur une chaise; et pour le roi, je reprenais mon siége, ma couronne et ma gravité, et je grossissais un peu ma voix.

Aussitôt dit, aussitôt fait. « En moins d'un demi-quart d'heure, les comédiens eurent bu chacun deux ou trois coups, furent travestis; et l'assemblée qui s'était grossie, ayant pris place en une chambre haute, on vit, derrière un drap sale qu'on leva, le comédien Destin couché sur un matelas, un corbillon sur la tête, qui lui servait de couronne, se frottant un peu les yeux comme un homme qui s'éveille, et récitant, du ton de Mondori, le rôle d'Hérode, qui commence par:

Fantôme injurieux qui troubles mon repos.

L'emplâtre qui lui couvrait la moitié du visage ne l'empêcha pas de faire voir qu'il était excellent comédien. Mlle de La Caverne fit des merveilles dans les rôles de Marianne et de Salomé; La Rancune satisfit tout le monde dans les autres rôles de la pièce, et elle s'en allait être conduite à bonne fin, quand le diable, qui ne dort jamais, s'en mêla et fit finir la tragédie, non pas par la mort de Marianne et par les désespoirs d'Hérode, mais par mille coups de poing, autant de soufflets, un nombre effroyable de coups de pied, des jurements qui ne se peuvent compter, et ensuite une belle information entreprise par le sieur de La Rapinière.

C'étaient les propriétaires des deux habits, qui venaient de reconnaître leur garde-robe sur le dos d'Hérode et de Phérore, et qui faisaient, à leur manière, une revendication de propriété. La mêlée dura un gros quart d'heure, La Rapinière reçut sa part de horions. L'un jurait, l'autre injuriait, tous s'entre-battaient... La tripotière, qui voyait rompre ses meubles, emplissait l'air de cris pitoyables. Vraisemblablement tous allaient périr sous les coups d'escabeau, de pied et de poing, si quelques magistrats de la ville, survenant à propos, n'eussent eu l'excellente idée de séparer les ennemis, en faisant jeter sur eux deux ou trois seaux d'eau... Destin perdit son emplâtre dans la mêlée, ce qui permit de voir qu'il avait la figure aussi belle que la taille... Bref, « les museaux sanglants furent lavés d'eau fraîche, on appliqua quelques cataplasmes, et même l'on fit quelques points d'aiguille, les meubles furent aussi remis en place, non pas entiers... et les pauvres comédiens sortirent avec La Rapinière, qui verbalisa le dernier. »

Telle fut la grande représentation de la troupe au Mans.

Cette scène ne s'est-elle pas répétée mille fois dans nos villes de province, dans nos foires, et même aux Champs-Élysées de Paris et sur le boulevard du Temple, à l'époque de sa splendeur dramatique?

— Un seul comédien de nos jours a résumé, à lui seul, dans sa vie prodigieuse, toute l'épopée des acteurs ambulants. C'est l'illustre et infortuné Rosambeau, qui termina, l'an dernier, ses exploits et ses malheurs au théâtre de l'Odéon.

On écrirait un nouveau *Roman comique* sur les mille et une aventures de Rosambeau. Nous en rappellerons quelques traits pour donner une idée du reste.

Rosambeau, comme tous les grands artistes, avait plus de dettes que de revenus, et plus de créanciers que de spectateurs. Jamais cependant il ne manqua de ressources pour se tirer d'affaire et sauver la recette du spectacle.

C'est à lui que les directeurs dans l'embarras doivent l'invention merveilleuse de la caisse à double fond. A mesure qu'elle se remplissait, elle paraissait se vider, et quand les huissiers chargés d'en saisir le contenu arrivaient, alléchés par une multitude de spectateurs, on l'ouvrait avec la résignation du stoïcisme, et l'on ne trouvait pas un liard au fond..., c'est-à-dire au premier fond... Le second avait tout absorbé... Les huissiers se retiraient déconfits, et Rosambeau avait du pain pour une semaine.

Toutefois, le pain manquait souvent, et voici comment Rosambeau nourrissait alors sa famille. Il mettait en réserve huit sous pour ses huit enfants. Ces huit sous étaient les pommes d'or des Hespérides, le trésor sacré du Juif errant. L'acteur convoquait gravement les marmots, et leur parlait ainsi:

— Mes enfants, il n'y a pas de pain pour tout le monde aujourd'hui; mais il y a des sous pour quiconque veut s'enrichir...; ceux qui se coucheront sans manger ce soir, recevront chacun un sou pour leur tirelire... Allons, la caisse est en règle..., on paye à bureau ouvert..., qui veut cinq centimes?

Tous les enfants, qui voyaient à travers cette somme les délices du paradis, acceptaient le sou, se serraient le ventre, et allaient rêver de caramel et de sucre d'orge.

Le lendemain matin, c'étaient des cris de famine à ébranler la maison.

Rosambeau reparaissait alors, armé d'un quartier de pain bis.

— Eh bien! disait-il, qui est-ce qui a faim? qui est-ce qui veut manger?

— Moi! moi! moi! criaient toutes les petites voix en une seule.

— Alors, mes enfants, payez-moi! reprenait l'acteur. Celui qui me donnera un sou recevra un morceau de pain.

Tous les enfants rendaient ce qu'ils avaient reçu la veille et mangeaient.

Ce manége recommençait le lendemain, et Rosambeau gagnait ainsi un jour de nourriture sur deux...

Si les enfants trouvaient le pain trop sec, il avait un autre moyen de l'assaisonner.

Il pendait au plafond une sardine, et chaque marmot, sautant à qui mieux mieux, la heurtait de son morceau de pain, en criant : Toque la sardine!...

Et après ce contact, d'un vigoureux parfum, le pain leur semblait mille fois moins sec et plus savoureux.

Rosambeau était aussi habile que les héros de Scarron pour suppléer à l'insuffisance de sa garde-robe.

Il lui manquait, un soir, pour représenter un empereur romain, une bagatelle : un pantalon... Il avise le gendarme chargé de la surveillance du théâtre, et qui portait une magnifique culotte de peau. Il s'approche de lui de son air le plus aimable, le complimente, le cajole, et fait si bien qu'il le détermine à lui prêter sa culotte. L'opération se fait derrière un décor, à la lueur fumeuse d'un quinquet... Le gendarme sans-culotte se rassied dans son coin, dissimulant de son mieux sa nudité, et Rosambeau entre en scène avec le superbe pantalon chamois... Il joue avec tant de verve, qu'il est couvert d'applaudissements, et, dans l'ivresse du triomphe, il *oublie* de rendre au gendarme son *indispensable*... Le gendarme est patient par caractère et par état. Le nôtre attend un quart d'heure, une demi-heure, une heure. Il s'informe enfin du comédien; on lui annonce qu'il est parti! Vous concevez la position du défenseur de l'ordre public et des mœurs. On était malheureusement en plein jour, et, de l'obscurité du théâtre, il fallait passer aux rues inondées de la lumière du soleil. Le bon gendarme n'eut d'autre ressource que d'attendre le soir dans la coulisse, non sans égayer tous les témoins de sa mésaventure... Et quand il s'échappa enfin, avec son bonnet à poil, son habit à aiguillettes et ses jambes nues, il ne put éviter d'être découvert et poursuivi jusqu'à la caserne par une nuée de gamins moqueurs, dont les cris rappelèrent trop tard à Rosambeau qu'il avait gardé par mégarde une peau d'emprunt...

N'est-ce pas là un excellent couplet à joindre à la fameuse chanson d'Odry sur les cinq-six gendarmes?

— Il y a quatre ans, des comédiens ambulants arrivèrent dans un village de l'Orne, où je passais l'été avec une dizaine d'amis. Nous nous fîmes un plaisir d'approcher et d'étudier ces barbares de notre civilisation. Il y avait là une femme sauvage qui mangeait des volailles crues, chair et plumes, et qui nous divertit singulièrement... Toutefois, la veille de la représentation, la pauvre femme nous fit passer du rire aux larmes, en nous annonçant qu'elle venait de perdre son plus jeune fils, et que ni elle ni son mari, ni ses autres enfants, tout comédiens qu'ils fussent, ne pourraient travailler en public au milieu d'une telle douleur. Le maître de la troupe ne l'entendait pas ainsi, et voulut les forcer de jouer, pour ne pas perdre une recette qu'il avait mangée d'avance au cabaret...

Le lendemain, en effet, tout le village est convoqué par les sons du tam-tam et de la grosse caisse... La foule accourt impatiente, et je prends place avec elle devant le théâtre forain. Je voulais voir qui aurait le dessus, la famille désolée ou le directeur impitoyable, la recette ou la douleur?...

Le rideau se lève, et qui vois-je paraître en scène?... Tous nos commensaux du château de B..., qui avaient pris la place et les costumes des ambulants en deuil!...

Ils jouèrent à merveille, ne furent reconnus que d'un petit nombre d'amis, firent une recette considérable et une quête pour la femme sauvage et ses enfants.

L'un de ces acteurs improvisés était un de nos plus célèbres critiques de Paris, que je n'ose nommer sans lui en avoir demandé la permission.

— Les comédiens ambulants s'en vont comme les dieux et comme les rois. En voici la preuve.

A l'une des dernières fêtes publiques des Champs-Élysées, je sortais d'une baraque, où j'avais vu jouer au naturel la mort d'Holopherne et l'histoire de Joseph, y compris l'épisode de Mme Putiphar.

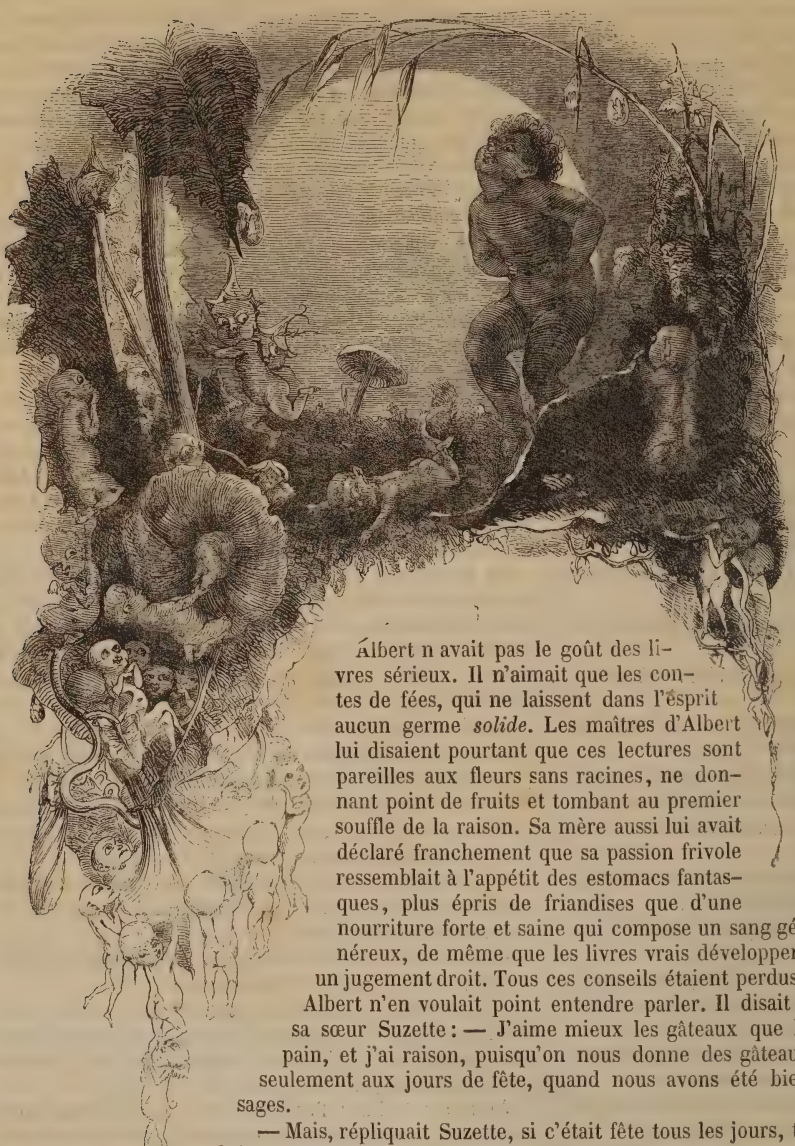
Je rencontrai sur l'escalier, où l'on payait sa place, toute une famille d'honnêtes figures, très-bien vêtues, que je pris d'abord pour des bourgeois du Marais... Je fus étonné de voir des gens aussi comme il faut embrasser les comédiens ambulants, et accepter d'eux une invitation à dîner... J'écoutai avec curiosité leur conversation, et elle m'apprit que c'étaient des saltimbanques retirés du commerce, vivant de leurs rentes et de leurs économies, électeurs, jurés et gardes nationaux comme vous et moi!...

Je m'en allai en désespérant de l'art, comme Bilboquet, et en me disant que c'en était fait des entreprises dramatiques en plein vent!...

C. DE CHATOUVILLE.

CLOCHETIN, OU LE ROYAUME DE SA-SA.

ÉTRENNES A MON NEVEU HENRI.



Albert n'avait pas le goût des livres sérieux. Il n'aimait que les contes de fées, qui ne laissent dans l'esprit aucun germe *solide*. Les maîtres d'Albert lui disaient pourtant que ces lectures sont pareilles aux fleurs sans racines, ne donnant point de fruits et tombant au premier souffle de la raison. Sa mère aussi lui avait déclaré franchement que sa passion frivole ressemblait à l'appétit des estomacs fantasques, plus épris de friandises que d'une nourriture forte et saine qui compose un sang généreux, de même que les livres vrais développent un jugement droit. Tous ces conseils étaient perdus; Albert n'en voulait point entendre parler. Il disait à sa sœur Suzette: — J'aime mieux les gâteaux que le pain, et j'ai raison, puisqu'on nous donne des gâteaux seulement aux jours de fête, quand nous avons été bien sages.

— Mais, répliquait Suzette, si c'était fête tous les jours, tu finirais par être malade, à force de manger des gâteaux.

Albert, sans lui répondre, se remettait à lire sa *Bibliothèque bleue*, regrettant qu'au lieu de *Mille et une Nuits*, trésor divertissant de fictions orientales passé dans notre langue, on n'en possédât pas dix mille, et davantage. Enfin l'étude lui semblait un sillon aride, s'il n'était égayé par *Chat botté*, le héros de son cœur, *Serpentin vert*, ou le *Prince charmant*. Un livre sans images peintes lui paraissait froid et comme inhabité. Il restait les bras croisés devant les cartes de géographie ou la table de Pythagore, et devenait tout pâle d'ennui, pareil à un frileux immobile devant un taillis où il n'ose porter la hache, sans s'avouer qu'une bonne coupe de ramée le réchaufferait jusqu'aux os s'il avait le courage de l'abattre et de l'emporter au logis.

Il faut aussi que l'on sache, pour la justification d'Albert, que sa nourrice, trop amateur des contes de sorciers et de revenants, lui prodiguait, dès le berceau, l'aliment peu substantiel de ces hors-d'œuvre. Cette excellente femme, qui n'avait de lumière que pour donner de bon lait à son nourrisson et pour l'aimer de tout son cœur, s'obstinait à fortifier en lui le penchant au merveilleux, que nous possédons tous dans quelque coin de nous-mêmes, et le tenait éveillé, chaque soir, beaucoup trop longtemps dans l'intérêt de la santé d'Albert. Elle se serait volontiers privée de sommeil et du bienfait de la prière pour l'entendre lire des contes effrayants, qui les tenaient en extase durant des heures entières. Ces lectures à voix haute le fatiguaient beaucoup, tant il les prolongeait par l'ardeur de connaître de telles merveilles.

Il arriva naturellement qu'il n'eut pas un seul prix à l'époque des examens de son école; qu'il y fut sévèrement humilié, et jeté insensiblement dans l'étrange aventure que je vais te raconter, mon cher neveu. Je l'ai gardée en réserve pour la soumettre aux réflexions de quelque enfant plus sage qu'Albert, et je ne crois pas que mon amitié me trompe en me disant que cet enfant, c'est toi.

Tu sauras plus tard par quel événement Albert, renvoyé avec honte de la classe, au temps des vacances, traversa de nuit un bois sombre et désert. Les ténèbres y grandissaient de plus en plus, se déroulant sur le flanc de la montagne grise, une belle montagne qu'Albert avait l'intention de gravir, l'entrevoyant par-ci par-là sous de charmants reflets de lune qui luisaient à travers les branches frissonnantes des arbres. Le chant des feuilles était gai; leur bruit et celui d'un ruisseau courant semblaient chuchoter bonsoir à la planète silencieuse qui passait, se mirant à la surface de l'eau, en compagnie de toutes les étoiles, dont les rayons blancs rendaient l'obscurité visible.

Albert courait çà et là; tantôt il cueillait une fleur inconnue, tantôt il s'arrêtait pour écouter le rossignol. Quel bon moment

pour voir apparaître une fée! un génie! un gnome! pensait-il à part lui. Ne voyant rien venir, il chanta, dans l'espoir d'attirer l'attention de quelque prince des bois ou de l'air. Sa chanson, qui n'est point parvenue jusqu'à nous, ne fut saluée que par l'apparition d'une lueur douce errant dans l'herbe. Il y court, et voit à regret que ce n'est qu'un ver luisant promenant sa lampe sous un labyrinthe de fleurs, pour y attirer un être semblable à lui.

Faute de mieux, Albert avance hardiment la main et va saisir la petite lanterne sourde, quand soudain l'insecte, qui s'est senti toucher, grandit, grandit, s'élève, monte, et, comme pour obéir aux vœux fervents d'Albert, se transforme en un diablotin couleur orange, dont le rire tintait, pareil à une clochette d'argent: drelinn! dinn! dinn!

Tandis que l'étrange personnage plante en terre son sceptre d'acier bleuâtre de la forme d'un trident, il adresse distinctement cette question à l'écolier, qu'elle fait tressaillir de joie en lui perçant l'oreille:

— Albert! que fais-tu seul dans le bois?... Toute la forêt retentit de cette voix métallique.

— Je cours, je joue, et je suis content, dit Albert qui n'avait pas peur, d'abord, parce qu'il était ravi de l'apparition du diablotin, et qu'il avait enfin la preuve que ses lectures féeriques étaient aussi de l'histoire.

— Tu seras encore plus content si tu veux me suivre dans mon beau royaume, repartit gaiement le génie nain en faisant sonner ses éperons d'or: drelinn! dinn! dinn! Monte avec moi sur mon bon cheval Ralph!... Ecoute le bruit de ses naseaux quand il voyage dans l'air: fri! fra! fri! fra! et quand il voyage dans l'eau: frelique! frelaque! frelique! frelaque! et dans la terre: pimm! poumm! pimm! poumm! et dans le feu: cling! clag! cling! clache!!!

Et voilà qu'aux paroles stridentes du roi des Orangers se montre tout à coup un poulain noir aux ailes de dragon. Ses narines lancent des étincelles bruyantes comme des capsules; il frappe du pied, caracole avec impatience en agitant sa selle plus rouge que le corail. L'enfant hésite encore; mais la grâce du cheval le décide; il se laisse mettre en croupe par le cavalier aventureux, tandis qu'il ne tremble, à chaque secousse, que de rester en si beau chemin.

Pouff!... la terre s'ouvre, et Ralph vole dans ses flancs aussi vite que dans l'air... pata houmm! pata houmm!... Les fers dentelés du poulain laissent leur trace phosphorescente à la crête des sillons, en illuminant le souterrain qui s'élargit par miracle devant lui. Des mandragores envieuses, à demi réveillées; des gnomes curieux et des oiseaux sans ailes criaient aux trois passants rapides: « Où allez-vous? Vos passe-ports, s'il vous plaît! »

Tout à coup Ralph fait un bond prodigieux pour trouer une montagne; il y passe comme un fil au travers d'une aiguille, et sème un nouveau sentier lumineux dans l'air qu'il arpente, laissant fuir derrière lui les fleuves, les monts, les vallées creuses, qui diminuent au regard, allant se joindre au niveau des horizons bleus.

Le diablotin, devenu silencieux, tire alors de sa poche un porte-cigare en topaze brûlée. Il le remplit de vétiver et d'ambre jaune, et se met à fumer bruyamment, envoyant des bouffées d'un parfum chaud dans le nez et dans la chevelure noire d'Albert, qui, n'ayant aucune habitude de ces flocons de fumée, se sent forcé d'éternuer sans pouvoir se retenir. « Dieu vous bénisse! » lui dit en passant une tourterelle du fond de son nid, dont la voix

Albert sur le cheval Ralph, avec Clochetin.

ressemble étrangement à celle de Suzette sa sœur. Albert eût voulu s'arrêter pour lui dire: merci! mais: fri! fra! fri! fra! de temps à autre le diablotin crache une étincelle, et, pour reprendre haleine, boit dans une perle creuse. Savez-vous ce qu'il boit? Rien moins que de l'opale gazeuse et du diamant liquide, dont il n'offre pas une goutte au voyageur qu'il emporte, et qui a soif. Albert n'eût osé, pour sa vie, lui demander à boire ni lui adresser la moindre question; ce qui fait qu'il ne savait pas encore que c'était là Clochetin, empereur du royaume de Sa-Sa, sur le cheval duquel il avait l'honneur de galoper, loin de la maison paternelle.—On marche, on court, on vole aussi rapidement que les sorcières du Nord, montées sur les tamis et les balais de sureau sans moelle.

Mais voilà qu'au loin flotte un nuage vert d'eau, moiré des reflets de l'émeraude; en même temps Ralph hennit sur le ton d'une armée qui rit aux éclats; puis il entre par une longue fente verte dans le léger royaume de Sa-Sa; car c'était en vérité le royaume de Sa-Sa. Albert respirait à peine, tant la curiosité le possédait,

Clochetin sur son trône, et ses courtisans.

lorsqu'une foule de sujets orangés, gros et ronds comme la pomme jaune de l'Orient, vinrent saluer le monarque en se tirant trois fois l'oreille gauche, qui, par suite

de cet exercice courtisanesque, était devenue infiniment plus longue que la droite. Cette oreille adulatrice se terminait par une sonnette, soit en argent, soit en cristal, soit en cuivre, suivant la fortune du courtisan à qui elle était indispensable, par la raison qu'elle simulait une flatterie en jeu de mots sur le nom de leur roi Clochetin. Les louangeurs avaient beau toutefois se tirer démesurément l'oreille, cette clochette, en quelque métal qu'elle fût, ne rendait qu'un son enroué, qui ne plut pas à l'enfant véridique.

Clochetin, voulant se rendre populaire, tira pareillement son oreille pour leur répondre dans la même langue et les payer de la même monnaie. A tout prendre, sa clochette royale n'avait pas un son plus pur que les autres; mais elle fut couverte d'applaudissements; les sujets flatteurs et flattés, sautant et pirouettant à pieds joints, crièrent à tue-tête : « Tin ! tin ! tin !... Vive Clochetin ! »

Un écuyer, fendant l'air et la foule comme un papillon en bottes fortes, vint tendre aux voyageurs le genou, sur lequel le monarque fit descendre Albert de plus en plus reconnaissant.

Aussitôt Ralph disparut avec l'écuyer haut de trois cigarettes. Pendant qu'il se faisait épousseter avec soin, le roi du nuage invita l'enfant à prendre un repas au palais.

Albert était au désespoir de n'avoir pas faim; il souffrait au creux de l'estomac, à cause peut-être de toutes ces merveilles qui excitaient en lui trop d'admiration. Néanmoins, comme il espérait retrouver de l'appétit après l'exercice violent du cheval, il répondit avec soumission : « Je le veux bien. »

On pressa pour lors la toilette du roi ; ses bottines de peau d'aspic furent lustrées avec un vernis transparent, qui les fit brillantes comme des miroirs. Elles étaient infiniment trop étroites, comme il convient à un prince élégant qui donne le ton, et qui va dîner en public. On y alla au son des flûtes de cristal et d'instruments aériens, parmi lesquels Albert fut étonné d'entendre un violon qui jouait faux comme celui du maître de musique de sa pension. « Oh ! les belles choses ! disait-il en regardant de ses grands yeux les lambris de nacre fleuragés d'émail bleu; les tables d'agate et de malachite, d'un vert à reposer les yeux les plus éblouis du monde; et les vins bouillonnants, dont les rayons pourpres ruisselaient sur les nappes de toile de Hollande garnies de dentelles, marquées en perles d'Orient, au nom de Clochetin, par une grande fée de ses amies.

On plaça tout autour du buffet les musiciens habiles et altérés, pour les exciter à bien jouer par l'arome des liqueurs extrêmement fines. L'harmonie fut d'abord sourde et lente; elle n'éclata qu'au dessert, à la manière d'un coup de tambour. Le nuage bondissait de folle joie. Albert, dont l'imagination trottait sur la mesure d'une polka de sa sœur et du galop de Ralph, disait toujours en lui-même : « Non, il n'y a pas de collége au monde qui puisse donner un pareil divertissement ! non, je n'aime pas le collége, je n'aime que le royaume de Sa-Sa ! » Puis il mangeait, comme malgré lui, d'une crème d'or, pralinée d'amandes de cacao; des pistaches sautées dans du lait de gazelle, des bonbons d'Aboukir, flottant dans un extrait de thé impérial; des caramels de roses, fondant sous le regard ; enfin, des pêches plus grosses que la tête du monarque. Albert désirait vivement reporter un peu de toutes ces choses à sa mère, car, au milieu de sa fièvre enchantée, Albert pensait fréquemment à sa mère. Pourtant le dîner se prolongeait sans mesure, sans ennui.

Qui est-ce qui servait ce repas royal?

Personne. On disait : Je veux ceci, je veux cela; et le mets intelligent ne se faisait pas attendre ; il se posait de lui-même devant l'appétit réveillé du convive. Mais, au bout du compte, rassasié, surchargé, bourré de mille autres délices, qui ne se trouvent que dans les royaumes les plus près du ciel, le roi Clochetin se leva; haussant d'une main son verre de Bohême, et de l'autre prenant la main du jeune touriste, il but largement à son heureux voyage.

—Tinn ! tinn ! tinn ! crièrent les invités, ivres de dévouement; et se touchant l'oreille droite pour saluer Albert, ils s'entrelacèrent par leurs bras menus pour exécuter une ronde vive, appelée *la Pain-d'Epice*. Parcourant ainsi la salle dans l'ordre serré des petits bons hommes de pain d'épice ornés d'une plume, que l'on vend un liard sur la terre, les Orangers tournaient, valsaient, galopaient; puis, saluant en masse de tout leur corps à la fois, ils crièrent : — Albert ! Albert aura le prix de lecture, d'obéissance et de grammaire; par la protection du puissant Clochetin, Albert aura la croix, sans s'être donné la moindre peine pour l'obtenir.

— Un moment ! ce serait trop fort ! cria le maître de la pension d'Albert, qu'il reconnut distinctement à travers une porte du nuage; je ne souffrirai point que, dans mon pensionnat, le moindre prix soit enlevé par la faveur; celle du roi même n'ébranlerait pas ma justice. Tant pis pour Albert s'il a été humilié par la distribution loyale de nos récompenses; son tort est de n'en avoir mérité aucune. Qu'il renonce aux billevesées qui lui troublent le cerveau; qu'il apprenne la géographie, l'histoire, l'arithmétique; qu'il orne sa mémoire et forme son langage avec la prose admirable de Buffon, les vers, ou plutôt les idées immortelles de La Fontaine et de Corneille ; nous l'admettrons alors au concours où viennent de se distinguer ses camarades. Puisque Albert est destiné comme nous à vivre avec les hommes de la terre, il faut qu'il en apprenne les formes, les vertus et les mœurs. Ce n'est pas dans les régions imaginaires de la féerie et des enchantements que nos fils trouvent à s'établir ni à se créer une réputation solide. Notre petit songe-creux doit donc entrer simplement dans la voie de tout le monde, sinon je serai forcé de le renvoyer à sa famille.

A cette sortie inattendue contre Albert, tous les convives étaient restés silencieux; on le regardait avec moins de considération, ce qui lui perça le cœur et lui fit monter le rouge au visage.

— Mais, monsieur, répondit une voix douce, faites attention qu'Albert n'est pas en état de nous entendre en ce moment; il est menacé de la rougeole et son sommeil est agité. Que votre bonté nous accorde un peu de temps avant de le soumettre à votre rigueur salutaire; je l'aime trop pour ne pas vous seconder encore de tout mon pouvoir ; un peu de temps, monsieur, un peu de temps, je vous en conjure !

Il était évident que la mère d'Albert venait de parler : mais comment se trouvait-elle avec son maître dans le vestibule de la salle du festin? Albert ne pouvait s'en rendre compte. Il lui sembla, pour un moment, qu'il vivait double. Être ainsi, tout à la fois, avec sa mère et chez un roi, lui devenait on ne peut plus incompréhensible.

Il tremblait aussi que Clochetin ne s'offensât de cette discussion un peu longue et sérieuse pour les habitudes légères du nuage. En effet, les courtisans échangeaient entre eux un sourire de dédain, tandis qu'ils se taisaient, par l'ascendant que prend toujours la raison sur la folie.

Ce silence fit que la réponse du maître fut entendue aussi clairement que s'il eût parlé au milieu de la chambre.

—Vous êtes une excellente mère, madame; je ne crains donc pas de vous dire toute la vérité sur Albert, pour nous aider mutuellement à le guérir. Le mouvement intérieur de l'émulation lui manque; ce qui lui en tient lieu, voulez-vous le savoir? C'est la secrète espérance qu'un ogre attendri, ou Riquet à la houppe, lui rendront un jour amitié pour amitié, pourvoiront à tout dans sa vie, où il n'aura qu'à regarder l'eau courir et l'oiseau monter dans l'air. Erreur déplorable, madame, qui fausse beaucoup de jeunes esprits. Il est à craindre que celui d'Albert ne mûrisse que bien tard à l'étude. Mais, pour vous prouver que je ne veux pas asservir trop tôt votre enfant aux travaux sérieux dont il a maintenant une si grande horreur, je vous prie d'entendre ce que nous faisons apprendre aux plus petits pour les mener par une pente douce à la science de la nature. Cette science est trop belle pour la revêtir du merveilleux dont Albert se fait un bonheur nuisible. Voulez-vous lire, mademoiselle Suzette? — Je le veux bien, monsieur. Et la voix de Suzette mit le comble à l'étonnement d'Albert.

LA MÉMOIRE D'UN OISEAU.

« Une frêle créature de Dieu, l'oiseau d'un champ, roulé dans le vent de l'orage, fut relevé parmi les sillons, et secouru par un homme compatissant, car il y a des hommes compatissants. Celui-là, doux au faible, ne voulut prendre aucune nourriture qu'il n'eût auparavant sauvé le passereau. Il ôta l'argile de son aile qui traînait, la lui remit comme eût fait Dieu dans sa bonté; le réchauffa de son haleine, lui donna la semence fortifiante; puis il lui dit: Vole!... Pour lors, son jeune hôte remonta joyeux vers le ciel, raconter un peu de sa vie d'oiseau, et chanta! A quelque temps de là, l'homme, qui se ressouvient, ne le voyant plus reparaître alentour, dit en lui: « La mé-« moire d'un oiseau, où est-elle? »

« Et voilà qu'il entend becqueter vivement contre sa fenêtre; il l'ouvre... Dieu lui répondait! Le passereau du champ lui en amenait un autre traînant l'aile, quasi mort, comme autrefois il l'avait été lui-même. Mais, pour lors, tout zélé, tout guéri, tout alerte, il voleta de l'épaule de l'homme à son ami sanglant, regardant l'un, puis regardant l'autre, qu'il semblait recommander éloquemment au Samaritain des oiseaux. L'homme vit cela, et ses yeux se mouillèrent.

« Sur quel cœur, en effet, son image était-elle mieux gravée que sur ce cœur d'oiseau? »

— Présentement, donne à boire à ton frère, dit la mère à la jeune fille qui avait fini de lire.

Albert ne put se défendre d'un peu de courroux en s'apercevant que la voix de Suzette, qu'il aimait, venait de plonger l'assemblée dans un profond sommeil. Il se crut destiné à toutes sortes de mortifications, et celle-ci l'atteignit dans le cœur. Dès lors, une sympathie profonde le rappela vers les personnes de sa maison, qu'il entendait sans les voir. Le royaume de Sa-Sa lui plaisait encore, il est vrai; il y était heureux, mais heureux sur la pointe du pied, si l'on ose s'exprimer ainsi; cette fête engourdie commençait à le charmer moins que dans son début de la forêt aux fleurs.

Toutefois, les musiciens ne dormaient que d'un œil. Le voisinage du buffet et des flacons transparents, pleins de vins doux et limpides, éveillait en eux une grande soif. Las d'attendre qu'on les servît, ils se résolurent à se servir eux-mêmes. Par malheur, en avançant les bras, leurs instruments tombèrent avec un bruit qui réveilla tout le royaume. Alors, pour n'être pas soupçonnés d'avoir voulu se désaltérer trop familièrement, ils se mirent à jouer d'une façon énergique, et comme si de rien n'était. Bientôt les lustres, les plats, les carafons, le cheval, les écuyers, les courtisans entrèrent en danse, et ce fut un galop d'autant plus emporté, que le roi, en tête de la bande, en stimulait la rapidité par son exemple. Les murs semblaient tourner au rebours; Albert dansait de force; il eût peut-être toujours dansé, si un fracas formidable n'eût eu lieu tout à coup au milieu du bal: le palais craque, se brise et roule en débris par les nues; Albert tombe comme un ballon perdu, et Ralph tombe sur lui: pliff! plaff! pouff! Tout se heurte contre terre.

A la lueur d'une veilleuse, qui lui rappelle celle qu'on allume quand quelqu'un est malade au logis, l'enfant croit reconnaître sa maison et son lit, d'où il vient de tomber dans la ruelle. D'abord il se figure qu'il sort d'entendre lire un conte fantastique; mais il revoit toutes les clochettes du roi suspendues aux glands d'un rideau bleu, où ses mouvements les agitent comme s'il sonnait au feu; c'était donc bien le tapage épouvantable de la chute de Sa-Sa qui occasionnait celui du sabre et du polichinelle qu'Albert avait décrochés en dégringolant du ciel pour se délivrer de Ralph. Il crut que sa mère accourait au milieu du désordre, et le recouchait en baisant ses yeux baignés de sommeil; il s'efforça, mais il ne parvint pas à les ouvrir, non plus que ses lèvres serrées par la crainte.

Frrrrrrou!!! dans quelle sombre région il rentre! on ne distingue plus rien: du vert, du rose, de l'orange, des formes vagues, des carrés, des cercles, des ovales, des angles, des cartes de géographie, des têtes, des bras, des lumières, enfin de petits hommes de chair, et d'autres de pain d'épice; un roi, tournant encore, mais plus lentement, autour des yeux d'Albert; puis tout s'efface de nouveau parmi l'obscurité.

Le voilà transporté sur un globe où la nuit règne encore; il s'y acclimate rapidement et s'abandonne au cours de l'eau dans une barque qui peut à peine le contenir, bien que raccourci de tout son pouvoir et pelotonné jusqu'à manquer d'haleine. Par degrés les flots résistent, montent et rasent les bords du bateau qui s'enfonce, disparaît, et continue son voyage sous l'eau plaintive, dont les sanglots disent: « Mais c'est affreux ce que vous faites là mon enfant! voyager toujours sans passe-port et sans connaître la géographie! Savez-vous que je ne suis pas maîtresse de sauver ceux qui se jettent ainsi dans mes bras? » Qu'importe, puisque Albert y glisse comme une dorade! Un joli petit poisson rouge vient le narguer; d'autres, plus clairs que le diamant, nagent autour de lui et clapotent en lui jetant des coquilles et des globules au visage; et la barque file, file toujours... Chut! la voilà qui s'ébranle, et l'enfant moins hardi se retient à la proue; il appelle des yeux une enseigne qu'il a vue au pied du Pont-Neuf, avec ces mots: « Secours aux nageurs imprudents. » Pas plus d'enseigne que de mariniers. Soudain la barque agitée se change..., en quoi? mon Dieu! en Ralph lui-même; en Ralph, le coursier de Clochetin. Cette fois, Ralph porte la Peur pour cavalier, et la Peur s'accroche tantôt à ses oreilles, tantôt au harnais, tantôt à la selle du poulain, où pendent et s'agitent mille grelots raisonnant: drelin! drelin! drelin!... Et la courrière blême chuchote à l'oreille d'Albert que ce sont là tous les cris des courtisans du roi, pendus pour avoir menti maladroitement à Sa Majesté. Albert n'en revient pas. « Regarde! ajoute l'amazone fiévreuse; voici la vérité!

Il ne voit qu'un bel arbre lumineux dont il cherche à saisir quelques feuilles d'argent qui s'éparpillent autour de lui comme des étoile filantes. Dès qu'elles se trouvent dans sa main, elles deviennent des morceaux de papier blanc, dont on n'aurait pas daigné faire des cocotes, exercice favori d'Albert durant l'heure des classes. Ainsi, le pauvre garçon voyait fuir tous ses bonheurs comme des volées d'oiseaux. Il était horriblement fatigué de tant de déceptions, et laissait involontairement couler des larmes le long de ses joues aussi pâles que celles de la Peur.

— Albert ! lui crie à son tour le poulain, qui n'avait pas encore parlé, il faut que tu sois bien endormi pour ne pas te rendre compte que tout ceci n'est qu'une punition de ta paresse à t'instruire, comme font tes camarades. Sans doute, les enfants et les hommes ne lisent pas sans plaisir un conte de fées ; mais ils n'y croient point, car ils savent lire dans l'arbre de vérité, où tu ne vois que du papier blanc. Puisque tu as fatigué la patience de tes maîtres, qui sont des gens d'esprit, écoute donc les bêtes qui ont pitié de toi. — Mais, monsieur, balbutie l'écolier, qui perdait la tête et dévorait ses larmes, je n'ai jamais vu qu'à Bagdad, ou à Stamboul, on gronde le moins du monde les enfants qui n'étudient pas. — On les empale !... Et toi, tu m'indignes, résume le poulain en s'élançant sur lui d'un tel bond, qu'Albert pousse un cri terrible. Alors seulement il ouvrit franchement les yeux, croyant voir ceux de Ralph flamboyer et le regarder fixement. C'était son chien Terre-Neuve, entre les bras duquel il se débattait, le prenant pour un cheval enchanté. Son gros chien Gull, pareillement effrayé du cauchemar de son jeune maître, surveillait, comme une sentinelle, l'agitation croissante de l'écolier malade. Gull n'avait pas quitté le pied du lit où l'enfant lui semblait aux prises avec quelque ennemi invisible, ce qui le faisait gronder sourdement et montrer les dents à tout hasard. Le fidèle animal venait enfin de se jeter sur lui pour le sauver ou périr, quand la mère, alarmée par ce charivari nocturne, accourut une deuxième fois replacer Albert sur son lit, dont il prenait les pieds pour la tête. — Qui t'a donc fait ainsi tomber par terre, mon enfant ? — C'est moi-même, et je ne l'ai pas fait exprès, dit Albert, pressé de justifier son chien et lui. — Il faudrait faire exprès de ne pas tomber, répondit doucement la mère ; te voilà bien haletant, mon pauvre Albert ! — J'arrive du royaume de Sa-Sa et de la Rivière-qui-Parle, repartit Albert, aussi las que dégoûté des enchantements. Alors il raconta tout à sa mère, qui, peu à peu, parvint à lui prouver que son voyage était un rêve de sa fièvre, et n'était pas plus vrai que les contes qui le lui avaient inspiré.

Albert, devenu silencieux, et se tenant serré contre sa mère, qu'il n'aurait plus quittée alors pour toutes les fées et tous les rois du monde, regarda dans l'autre chambre dont la porte était ouverte : on soupait en rond autour de la table de famille. Suzette servait respectueusement à boire au maître de pension de son frère, qui lui avait fait lire *la Mémoire d'un oiseau* ; car ce bon maître était venu pour apprendre des nouvelles de l'écolier malade, dont il estimait beaucoup les parents. D'après tout ce que la mère alla dire du cauchemar de son enfant, le père, la sœur vinrent en hâte jusqu'à son lit l'embrasser et lui exprimer les vœux que l'on faisait pour son retour à la santé ; son maître, en lui prenant la main, ajouta qu'il espérait un grand changement dans ses lectures et sa conduite. Cette confiance honorable toucha tellement Albert, qu'à son tour il serra de toutes ses forces la main de son bon maître, et lui dit : « J'apprendrai tout ce que vous voudrez. » Il n'eut qu'une rougeole volante.

Le résultat de ce rêve, doux et affreux, fut donc le retour d'Albert à la raison.

Je sais, mon cher Henri, que la plupart des lecteurs de sept ou huit ans riront d'Albert, eux qui ont lu sans danger *Cendrillon*, *la Belle au bois dormant*, et autres romans dédiés à l'enfance ; mais ces jeunes docteurs, avec un peu de réflexion, auront de l'indulgence pour un pauvre rêveur de leur âge, qui ne s'est pas tenu droit sur le premier échelon de la vie ; ils lui doivent même quelque estime, à cette heure qu'il est parfaitement guéri des visions dont il garde un peu de honte. C'est de lui-même que j'obtiens la permission de t'en entretenir ; c'est sous sa dictée que je les écris pour toi.

Le petit écolier, qui sait maintenant Buffon et La Fontaine, l'histoire ancienne et moderne par cœur, dit qu'il veut consacrer sa vie entière à l'étude de la vérité, parce qu'il pense que c'est l'unique moyen de rendre cette vie utile et heureuse.

Qu'en penses-tu, toi ?

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

La ronde de Clochetin et de ses sujets.

LES COURS PUBLICS DANS UN FAUTEUIL [1].

M. ISIDORE GEOFFROY SAINT-HILAIRE,

PROFESSEUR DE ZOOLOGIE AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE.

Daubenton. Cuvier. — Etienne Geoffroy Saint-Hilaire. — Lacépède. Schelling.

En racontant, l'an dernier, la vie et les travaux des deux Ampère, nous constations une exception brillante à la règle qui donne à tant de grands hommes des héritiers indignes de leur mémoire.

Nous avons à signaler aujourd'hui une exception plus brillante encore.

C'est dans la littérature que M. J.-J. Ampère soutient le nom que son père avait illustré dans la science : c'est dans la science même, et sur la même branche de la science, que M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire continue l'œuvre et la gloire d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire.

Aujourd'hui, comme l an dernier, nous respecterons cette éclatante et sainte filiation ; nous nous garderons de séparer deux vies que les mêmes travaux recommandent à la reconnaissance des hommes, deux noms que la postérité confondra dans ses honneurs immortels.

Ce sera pour nous, d'ailleurs, une tâche facile d'exposer la carrière si pleine, et de résumer la doctrine si vaste d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire. Nous trouverons un guide éminent et fidèle dans le récent ouvrage de son fils,

(1) Voyez T. XII, p. 149, 210; t. XIII, p. 116, t. XIV, p. 315; et t. XV, p. 217.

et nous n'aurons qu'à le suivre pas à pas pour instruire et captiver nos lecteurs (1).

L'impartialité du récit filial, qui se borne modestement à raconter sans juger, nous obligera quelquefois d'ajouter aux faits l'expression de nos sentiments; mais nous ne pourrons nous défendre de citer souvent des passages qui sont des modèles de style et d'exposition scientifique.

On chercherait en vain, dans la biographie des savants, une jeunesse plus dramatique et plus touchante que celle d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire.

Il naquit à Étampes, le 15 avril 1772, d'une famille moins riche qu'honorable. Son père, Jean-Gérard Geoffroy, était procureur. Il ne quitta cette charge qu'au commencement de la Révolution, pour exercer les fonctions de juge électif au tribunal d'Étampes. Deux mots suffiront à son éloge : il était le digne ami de Malesherbes.

Les traditions scientifiques ne manquaient pas dans la famille Geoffroy Saint-Hilaire. Une de ses branches avait donné, dans le dix-huitième siècle, trois membres à l'Académie des sciences. « Par un concours assez singulier de circonstances semblables dans la vie de deux hommes, d'ailleurs fort différents de caractère et d'esprit, le plus célèbre des anciens Geoffroy était né en 1672, précisément un siècle avant Étienne Geoffroy Saint-Hilaire; il avait porté ce même prénom d'Étienne; il avait réuni, jeune encore, au titre d'académicien, celui de professeur au Jardin des Plantes; et l'on peut ajouter, pour rendre le rapprochement plus complet, qu'il a émis des idées analogues, dans un autre ordre de recherches, à quelques-unes des vues de Geoffroy Saint-Hilaire; au point que le chimiste et le naturaliste se sont quelquefois rencontrés jusque dans l'emploi des mêmes termes (2). »

Outre ces exemples et les leçons éclairées de son père, Étienne Geoffroy trouva deux guides et deux modèles d'intelligence et de vertu dans sa mère, « simple et pieuse femme, ne voyant rien au-dessus des devoirs intérieurs », et dans son aïeule paternelle, qui conservait le feu sacré sous la neige des ans, et employait les loisirs de la vieillesse à cultiver un esprit remarquable. Cette dernière exerça la plus heureuse influence sur les premiers travaux de son petit-fils. Elle le tourna d'abord vers les études sérieuses, et lui fit lire les chefs-d'œuvre de la Grèce, de Rome, et du siècle de Louis XIV. Grâce à elle, il comprit et admira, dès l'âge de onze ans, les *Vies des Hommes illustres de Plutarque*, et nourrit son enfance de la moelle des lions de l'antiquité.

On verra bientôt quelle force et quel courage il puisa dans cette éducation.

Dans le partage des états entre les nombreux enfants de la famille, la carrière ecclésiastique échut à Étienne; la faiblesse de son corps et la supériorité de son âme semblaient l'y appeler également. Du collége d'Étampes, il passa au collége de Navarre, à Paris, où il obtint une bourse, et peu après un bénéfice assez avantageux. Il dut cette faveur à l'abbé de Tressan, fils du célèbre romancier, et commandataire de l'abbaye de Morigny, près d'Étampes.

Un début si encourageant ne put fixer le jeune homme dans sa profession. Sa conscience l'en détourna et le dirigea d'un autre côté. Il reconnut sa vocation véritable en suivant le cours de physique expérimentale du célèbre Brisson. Il se fit inscrire parmi les élèves du Jardin des Plantes et du collége de France. Son père n'y consentit cependant qu'à condition qu'il mènerait de front les sciences naturelles et le barreau; et il s'acquitta de ce devoir avec tant de résignation, qu'à la fin de l'année (1790) il était reçu bachelier en droit. « Mais ce premier pas dans la carrière fut aussi le dernier... Il renouvela ses instances auprès de sa famille, et, cette fois, on décida qu'il ne serait pas jurisconsulte, mais médecin. » C'était le rapprocher du but de ses désirs... Il n'en demanda pas davantage... « De même qu'un corps entraîné par la gravitation vers la terre ne s'arrête qu'après l'avoir atteinte, Geoffroy Saint-Hilaire, après avoir délaissé la théologie pour le droit, le droit pour la médecine, devait arriver bientôt de la médecine à la science pure... »

Mais que d'obstacles lui barraient encore la route!... Les plus terribles allaient surgir devant lui... N'oublions pas que ceci se passait en 1792, quelques mois avant 1793... La scène qu'on va lire nous le rappellera cruellement.

Pendant que Geoffroy Saint-Hilaire étudiait paisiblement les révolutions de la nature, une autre révolution s'accomplissait dans le monde; le peuple du 10 août brisait le trône de Louis XVI, et l'Europe entière se précipitait sur la France... Le jeune naturaliste eût fermé l'oreille à ces bruits du dehors et continué d'admirer les harmonies de la création, au milieu de l'agitation convulsive des créatures; mais le tocsin sanglant du 2 septembre vint l'arracher à ses travaux inoffensifs.

Parmi ses professeurs de Navarre et du cardinal Lemoine (1), il y avait des prêtres non assermentés. Le plus cher de tous à son cœur, celui qui l'appelait à la fois son élève et son ami, le savant et illustre Haüy, fut dénoncé et arrêté des premiers...; le vénérable Lhomond, l'abbé de Kéranran, proviseur de Navarre, presque tous ses collaborateurs, eurent le même sort. Ils furent écroués au séminaire Saint-Firmin, changé en prison.

A cette nouvelle, Étienne Geoffroy se promet de tout braver pour sauver ses maîtres. Il s'élance de sa petite chambre. « Il court chez Daubenton, chez tous les savants qu'il connaît, chez tous ceux qu'il ne connaît pas, mais auxquels il sait un noble cœur. » Il excite le dévouement des uns, ranime la tiédeur des autres, inspire à tous son généreux courage, et se remue si bien, qu'il obtient, le 14 août, l'élargissement d'Haüy.

Armé de l'ordre de délivrance, il se rend à Saint-Firmin; il entre dans la prison, il arrive près de son maître et ami, il se jette à son cou, pleurant et triomphant.

— Venez, lui dit-il, venez! vous êtes libre!

Ici commence un drame qui rappelle les plus purs héros et les plus beaux jours du christianisme naissant.

Haüy, se voyant entouré, dans sa prison, de tous ses collègues, demande s'ils seront délivrés comme lui.

— Je l'espère, répond Geoffroy en tremblant; mais je n'ai obtenu que votre liberté.

— Alors, reprend l'illustre physicien, avec un calme stoïque, attendons à demain. Je passerai encore cette nuit en prison.

— Mais une heure de plus, c'est la mort peut-être...

— A demain, mon ami; je le veux...

(1) *Vie, travaux et doctrine scientifique d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire*, par son fils, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. 2e édition, grand in-18. Paris, P. Bertrand, 1847.

(2) *Isidore Geoffroy Saint-Hilaire; Vie, travaux, etc.* La plupart des citations de notre notice étant empruntées à cet ouvrage, nous y renvoyons ici une fois pour toutes.

(1) On voit encore des restes de ce collége dans les chantiers du même nom (rue Saint-Victor et quai Saint-Bernard). Le collége de Navarre, très-agrandi, est devenu l'École Polytechnique.

Étienne essaye en vain d'entraîner son professeur... Il le quitte sans parvenir à l'émouvoir, et se retire lui-même dans la plus vive angoisse...

Le lendemain matin, il revient au point du jour, avec un renfort d'amis dévoués.

Nouveau refus d'Haüy.

C'est le 15 août, le jour de l'Assomption de la Vierge... Le digne prêtre tient avant tout à l'office divin... Il restera à Saint-Firmin quelques heures encore, pour remplir ce devoir avec ses collègues.

La messe terminée, on lui persuade enfin que les autres captifs le suivront de près, et il consent à suivre Geoffroy Saint-Hilaire au Cardinal Lemoine; il y trouve la confirmation de ses espérances en embrassant Lhomond, délivré par Tallien, son ancien élève.

Mais comment notre étudiant brisera-t-il les fers de ses autres maîtres? Cette pensée le tourmente jour et nuit, et empoisonne la joie de son premier succès.

Il fait de nouvelles démarches, elles sont infructueuses. Les journées s'écoulent... On arrive à la fin d'août. Les esprits fermentent de plus en plus dans Paris. Chaque heure, chaque instant peut amener un dénoûment fatal.

Tout à coup, les sinistres paroles de Danton retentissent comme un tocsin : *Il faut faire peur aux royalistes!* Geoffroy ne comprend que trop cette menace; il meurt, à toute minute, de la mort suspendue sur la tête de ses maîtres...

Après avoir épuisé tous les moyens d'élargissement légal, il ne lui reste plus qu'à concevoir et à réaliser un plan d'évasion au péril de sa propre vie...

Il n'hésite pas à la risquer pour sauver ceux qu'il aime...

Il gagne un employé de Saint-Firmin. Il se fait remettre, par son barbier, la carte et les insignes d'un commissaire de police... Que de ruses ne fallut-il pas pour consommer ce faux héroïque!...

Le 1er septembre, agité des cruels pressentiments du lendemain, il se met en sentinelle à sa fenêtre, qui donne sur la prison de Saint-Firmin; il guette ainsi, pendant vingt-quatre heures, le moment favorable...

Le 2, vers deux heures, un bruit lugubre vient frapper son oreille. C'est le tocsin, qui se répète de clocher en clocher, et qui jette dans tout Paris la fureur et l'épouvante : la fureur chez les démagogues, l'épouvante chez les honnêtes gens.

Il ne s'agit plus de choisir le moment, il s'agit de mourir ou d'arracher les prisonniers à la mort.

Geoffroy Saint-Hilaire revêt ses insignes de commissaire de police, prend sa carte d'entrée, sa seule arme pour un si grand combat, et se présente hardiment à Saint-Firmin...

Le dévouement a son bonheur comme l'audace. Il pénètre dans la prison à travers le désordre. Il fait connaître à ses maîtres son plan d'évasion.

— Tout est prévu et préparé, leur dit-il, vous n'avez qu'à m'obéir et à me suivre...

Le jeune homme commande, en effet, à ceux qui lui commandaient naguère; et il s'en acquitte avec un sang-froid et une fermeté miraculeuses.

Mais voici un obstacle auquel il n'avait point songé...

— Nous ne partirons pas seuls, s'écrie l'abbé de Kéranran... D'autres prêtres sont ici, captifs comme nous, menacés de mort comme nous... Notre délivrance assurerait leur perte...; on vengerait l'une par l'autre. Nous fuirons ou nous périrons tous ensemble...

C'était demander à Geoffroy l'impossible... Il le fait entendre à ses maîtres... Il les conjure, il les supplie, il embrasse leurs genoux. Peine inutile! L'abbé de Kéranran est Breton. Son obstination sublime est partagée et soutenue par ses compagnons.

Comment peindre la douleur, le désespoir d'Étienne Geoffroy? Plus le dévouement de ses amis est digne du sien, plus il tient à leur salut. Et plus il y tient, plus il est repoussé!... (1).

Et le temps s'écoule dans ce débat héroïque... Et le tocsin sonne toujours, appelant les meurtriers... Et chaque seconde est un pas de la mort vers la prison...

Bientôt les rôles changent..., et ce sont les maîtres qui prient, qui somment l'élève de sortir. Geoffroy, sans doute, fut tenté de rester et d'attendre leur sort avec eux; mais sa mort n'eût été pour eux qu'un malheur de plus... Une dernière espérance l'arracha de leurs bras...

Un seul prêtre, un inconnu, suivit le libérateur...

Il rentre dans sa petite chambre, en quel état! on se le figure. Et qu'apprend-il tout d'abord? Que le massacre des prisons, commencé vers trois heures aux Carmes et à l'Abbaye, gagne de proche en proche et monte vers Saint-Firmin comme une marée sanglante... Le meurtre de la princesse de Lamballe, sa tête coupée et promenée au bout d'une pique; les jugements ironiques, les mutilations horribles, présidées par Maillard, exécutées par ses *travailleurs*; les cris des cannibales, la résignation des victimes, les applaudissements de la foule en délire...; tous ces détails infâmes et monstrueux font parcourir à Geoffroy, de minute en minute, l'échelle entière des émotions humaines...

Il se penche à sa fenêtre, implorant une inspiration de la Providence, demandant au hasard une occasion de se perdre utilement... Son imagination lui peint ses maîtres attaqués à leur tour, mutilés et traînés par les bourreaux...

Cette vision devient une réalité... Les massacreurs arrivent devant Saint-Firmin..., ils y entrent avec des clameurs furieuses... Un nuage rouge passe sur les yeux de Geoffroy...; pendant quelques moments il ne voit et n'entend plus rien..., il va défaillir... Mais sa résolution se réveille, et lui donne la force d'écouter et de regarder...

Il voit, et ce tableau l'a suivi jusqu'à la tombe, il voit plusieurs victimes tomber sous les coups des assassins... Il voit précipiter du second étage un vieillard en cheveux blancs...; son crime était de n'avoir pas répondu à l'appel du carnage..., « soit qu'il eût voulu se cacher, soit peut-être qu'il fût sourd! »

Telle fut l'occupation de Geoffroy, toute la soirée... Et sa plus grande douleur, au milieu de tant de douleurs, était de n'apercevoir aucune chance de salut pour ses maîtres.

La nuit tombe enfin, et il jure de profiter de son ombre pour tenter un dernier effort. Était-il temps encore, hélas! Incertitude affreuse, mais qui ne put arrêter son courage...

(1) « Presque au même instant où ces vénérables ecclésiastiques refusaient de quitter Saint-Firmin, d'autres prêtres, aux Carmes, se sacrifiaient aussi à leurs frères. « Quelques-uns, dit Peltier (*Récit de la révolution du 10 août*), purent se sauver en escaladant les murs...; mais pensant que leur absence pourrait faire massacrer leurs compagnons, ils rentrèrent, à l'exception d'un petit nombre. » Ce trait, fort peu connu, est étranger à notre sujet, mais on nous pardonnera de le citer ici. Il est impossible de reporter sa pensée sur les horribles journées de septembre, sans ressentir le besoin de se reposer sur quelques-uns des actes de vertu et de dévouement qui brillèrent au milieu de tous les crimes de cette époque néfaste de notre histoire.» (*Note de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.*)

Il se procure une échelle, la porte le long des murs de Saint-Firmin, l'applique à un angle qu'il avait, le matin même, indiqué aux captifs, et y monte avec plus d'intrépidité que le soldat qui s'élance à l'assaut...

Il reste huit heures à ce poste mortel, au sommet de la muraille, épiant le moindre bruit, le plus léger mouvement.

Le jour va paraître, et personne ne s'est montré!... Pas une victime ne s'est offerte au libérateur. Enfin, un homme s'avance dans le demi-jour du crépuscule... Est-ce un geôlier, un bourreau, un soldat? Geoffroy va-t-il mourir, ou sauver quelqu'un? Il s'incline, et observe dans la plus vive anxiété... O bonheur! Il distingue une robe noire! C'est un prêtre, un prisonnier..., un de ses professeurs, peut-être?... Son dévouement, du moins, ne sera pas inutile! Il fait un signe, prononce un mot... Le prêtre s'approche, frémissant de terreur et d'espérance... L'échelle passe du dehors au dedans, puis du dedans au dehors... Et le captif est rendu à la liberté, le condamné à la vie...

Ah! bien des témoignages publics et privés de reconnaissance et d'admiration ont été décernés depuis ce moment à Geoffroy Saint-Hilaire..., mais aucune récompense n'a réjoui plus doucement son cœur que l'embrassement de ce malheureux sur le mur fatal, et sa fuite vers l'asile qui l'attendait loin de la prison!...

Et cependant ce n'était pas un des maîtres du collége de Navarre!...

Mais ils allaient venir sans doute à leur tour... Et cet espoir soutient l'énergie de leur élève... Il remonte vite à son poste pendant que l'inconnu disparaît..., et ses regards avides replongent dans l'obscure enceinte...

La Providence a révélé aux prisonniers la voie du salut... Un second paraît, et s'échappe comme le premier... C'est encore un prêtre étranger à Navarre!

Un troisième vient ensuite, inconnu encore... Puis un quatrième, un cinquième, un sixième, — toujours inconnus... hélas! mais sauvés avec la même ardeur!

Tous les maîtres de Geoffroy sont-ils donc massacrés déjà?... Ou pas un d'eux ne trouvera-t-il le chemin de la délivrance?... pas un d'eux ne sentira-t-il que leur ami est là, qui les appelle de tous les battements de son cœur?

Chaque nouvelle apparition était pour l'étudiant une nouvelle joie, suivie d'un désenchantement nouveau. Sa conscience se félicitait d'arracher tant d'innocents à la mort..., mais son dévouement se désolait de ne sauver aucun de ses professeurs...

Ce bonheur ne lui était pas réservé!...

L'échelle livra passage à douze ecclésiastiques..., mais « Geoffroy ne devait plus revoir ses chers maîtres de Navarre...; au pieux rendez-vous convenu entre le libérateur et les maîtres, le libérateur seul s'était rendu! »

N'oublions pas un détail déchirant de cette scène.

Un des prêtres évadés « en descendant avec trop de précipitation, fit une chute et se blessa au pied... Geoffroy Saint-Hilaire le prit dans ses bras et le porta dans un chantier voisin...»

Enfin, après avoir escaladé le mur pour la treizième fois, il essuya un coup de feu tiré sur lui des jardins...

La justice du Ciel voulut que la balle n'atteignît que ses vêtements...

Mais c'en était fait..., il était découvert, et, ne pouvant plus sauver personne, il n'avait qu'à se sauver lui-même.

Alors seulement, — tant il était absorbé par son héroïque préoccupation, — il s'aperçut, du haut de la muraille, que le soleil levé le signalait à tous les regards!...

Il quitta son échelle et rentra dans sa petite chambre, « à la fois heureux et désespéré...(1). »

Trente-un ans après cette nuit mémorable, une solennité académique réunissait à l'Institut de France l'élite de la société européenne. Cuvier lisait son magnifique éloge du savant Haüy. Quand il arriva au récit du 2 septembre, tous les yeux humides de larmes, tous les cœurs battant à l'unisson, toutes les mains applaudissant à l'envi, se tournèrent vers un homme devenu aussi célèbre que Cuvier lui-même, et qui occupait sur les bancs de l'Académie des sciences une place plus glorieuse encore que l'ancien maître sauvé par lui et dont on écoutait alors le panégyrique.

Cet homme était Etienne Geoffroy Saint-Hilaire.

Un des assistants, ne pouvant contenir son émotion, s'élança vers lui en s'écriant à haute voix :

— Cher ami, cœur, esprit, talent, vous avez tout!...

Cet assistant était le général Foy.

La postérité a confirmé ces paroles arrachées par l'enthousiasme, et elles ne sont aujourd'hui que justice pour le jeune héros de Saint-Firmin, comme pour le révélateur de l'Unité de composition dans la nature.

Le 4 septembre, la famille de Geoffroy Saint-Hilaire attendait avec inquiétude de ses nouvelles à Etampes, — lorsqu'il parut lui-même au milieu d'elle, dans un état qui changea cette inquiétude en effroi : il était « pâle, « défait, épuisé, presque sans voix. » On l'entoure, on l'interroge. La force lui manque pour répondre. Enfin, il retrace avec effort « les scènes effroyables auxquelles il vient de prendre part, ses angoisses durant ces longues heures d'attente sur le mur de Saint-Firmin », et la délivrance des douze prisonniers, — qui n'a pu le consoler de la perte de ses maîtres.

Cet abattement fut suivi d'une maladie grave; le jeune homme de vingt ans « avait bien pu élever son énergie morale, mais non sa constitution physique, au niveau des terribles événements de septembre, et maintenant il succombait sous le poids des émotions si diverses qui l'avaient tour à tour agité. Les médecins appelés le trouvèrent atteint d'une fièvre nerveuse qui ne le quitta pas pendant une semaine. » Il fallut le transporter à la campagne ; et là, aux rayons du tiède soleil d'automne, devant les derniers sourires de la nature, il revint lentement à la vie et à la science, qui était pour lui la vie même. « Il se plaisait à raconter encore, dans sa vieillesse, comment la vue de la création, le spectacle des paisibles occupa-

(1) Étienne Geoffroy Saint-Hilaire a résumé lui-même, dans une de ses lettres, ce dramatique épisode de sa jeunesse. Celui qui fut capable d'une action si sublime était seul capable de la rappeler avec cette modestie :

« Élevé à Navarre, dit-il, j'avais vingt ans en 1792; j'ai aspiré à sauver mes honorés maîtres, le grand-maître, le proviseur et les professeurs de mon collége, et de plus les professeurs du collége le cardinal Lemoine, où je demeurais avec Haüy et Lhomond. Profitant du désarroi occasionné par le tocsin et d'intelligences acquises à prix d'argent, j'ai pénétré à deux heures, le 2 septembre, dans la prison de Saint-Firmin; je m'étais procuré la carte et les insignes d'un commissaire. Si le bon M. Kéranran et mes autres maîtres n'ont point accepté de sortir, cela a tenu à un excès de délicatesse, à la crainte de compromettre le sort des autres ecclésiastiques.

« J'ai passé la nuit du 2 au 3 septembre sur une échelle, en dehors de Saint-Firmin, et douze ecclésiastiques, qui m'étaient inconnus, s'échappèrent le 3, à quatre heures du matin. L'un d'eux se blessa le pied; je le portai dans un chantier voisin, où, pour courir à d'autres infortunés, je fus forcé de le laisser, et d'où il réussit à s'évader... »

On ne sait vraiment lequel on doit admirer le plus, de tant de grandeur d'âme et de tant de simplicité.

tions des villageois, leurs chants rustiques, quelques excursions aux environs d'Etampes, et des études de botanique, qu'il fit alors d'après le conseil d'Haüy (1), substituèrent peu à peu dans son esprit, à de sanglantes images, de douces et calmes pensées, et achevèrent sa guérison commencée par la médecine. »

L'hiver de 1793 le revit donc à Paris, plus studieux que jamais. Hélas! il n'y retrouva point la plupart de ses maîtres; mais les plus aimés de tous, Haüy et Lhomond l'en dédommagèrent par une affection paternelle.

Haüy lui ouvrit le Jardin des Plantes, cet abrégé de la nature, qui était pour son ambition le paradis terrestre. — Aimez, aidez, adoptez mon jeune libérateur, dit-il à Daubenton. Et Daubenton n'était pas homme à oublier une telle prière... Il exauça avec la même bienveillance les vœux du maître et ceux de l'élève; et quelques mois après, en mars 1793, Geoffroy Saint-Hilaire remplaçait Lacépède au Cabinet d'histoire naturelle, sur la recommandation du collaborateur de Buffon, et sur la présentation de Bernardin de Saint-Pierre, alors intendant général du Jardin des Plantes.

En devenant sous-garde et sous-démonstrateur du Cabinet, Geoffroy s'élevait à l'honneur insigne de suppléer Daubenton, et voyait s'ouvrir à la fois devant lui tous les trésors de la science et de l'amitié.

Trois mois plus tard, il montait au rang de son collègue lui-même, en occupant une des douze chaires créées par Lakanal au Muséum d'histoire naturelle. Cette élévation subite d'un jeune homme de vingt et un ans excita quelques plaintes de Fourcroy. Geoffroy Saint-Hilaire voulut refuser modestement.

— Vous ne le ferez pas, lui dit Daubenton; j'ai sur vous l'autorité d'un père, et je prends sur moi la responsabilité de l'événement. Nul n'a encore enseigné à Paris la zoologie (2); des jalons existent à peine de loin en loin; pour en faire une science tout est à créer. Osez l'entreprendre, et faites que dans vingt ans on puisse dire : la zoologie est une science française. »

Geoffroy se soumit, et l'on sait comment il a tenu la parole de Daubenton.

Son père aussi prévoyait sa haute destinée. Son noble remerciement à Lakanal en fait foi. « Le grain que vous semez dans mon héritage, lui écrivit-il, produira d'excellents fruits, et vous n'aurez pas à rougir de vos peines. »

A partir de ce moment, presque toute la vie de Geoffroy Saint-Hilaire est dans ses travaux. Ces travaux ayant la popularité de la gloire, nous nous bornerons à les résumer.

Le jeune maître avait tout à créer, comme l'avait dit Daubenton. Il créa tout en effet. Et dans cette vaste entreprise, sa volonté n'eut d'égal que son génie. Personne ne se lança avec plus d'ardeur dans l'irrésistible élan qui emportait alors la France jusqu'à l'impossible.

Autant le Jardin des Plantes était riche en botanique et en culture, autant il était pauvre en animaux. Quelques dons rares et décousus formaient toute la collection. Les précieux squelettes de Daubenton gisaient dans les combles, *entassés comme des fagots*, suivant l'expression de Cuvier. Les oiseaux, qui étaient les plus nombreux, se réduisaient à 403 individus, préparés au soufre, « et brûlés par ce mode vicieux. »

Geoffroy Saint-Hilaire avait donc à faire entrer, comme Noé, toute la création dans cette arche déserte. Enseignement, doctrine, matériel, expériences, il lui fallait tout mener de front... Et c'était un jeune homme de vingt et un ans à qui incombait un pareil fardeau.

Il ne fléchit pas une minute, et se mit à l'œuvre avec son collègue Lamarck. Le 6 mai 1794, il ouvrit son cours devant un auditoire empressé, au milieu duquel son père, caché dans la foule, écrivait à l'écart ses improvisations. Le procureur rédigea ainsi les quarante leçons de la première année. On y voit déjà poindre chez Geoffroy Saint-Hilaire cette tendance si caractéristique de son esprit vers les généralités et les principes.

En même temps, dit Duméril, un de ses plus célèbres confrères, il réunit et fit nourrir au Jardin des Plantes « les animaux qu'il voulait observer pendant et après leur vie, et créa ainsi une ménagerie qui depuis, et sous sa direction unique, est devenue un modèle envié par toute l'Europe savante. »

Réclamée par Bacon dès l'année 1620, cette grande institution scientifique avait attendu plus d'un siècle et demi son fondateur. Il n'y avait jamais eu qu'une ménagerie royale, espèce de joujou pour les Dauphins et leurs petits courtisans. Encore celle de Versailles avait-elle subi un massacre des Innocents après le 10 août, le peuple ayant voulu frapper la monarchie jusque dans les lions et les aigles... Il avait mangé les oiseaux et livré les quadrupèdes à l'écorcheur. Cinq animaux seulement avaient échappé au carnage, parmi lesquels un rhinocéros de l'Inde et un lion, qui avaient sans doute fait reculer leurs assassins! Mais comme ils étaient des *symboles de tyrannie*, leur mort fut demandée bravement, décrétée solennellement, et leurs squelettes promis par tolérance au Jardin des Plantes.

Cette ordonnance valeureuse, signée du ministre des finances, fut signifiée à Bernardin de Saint-Pierre. Honneur à l'auteur des *Harmonies de la Nature!* Il protesta contre cette absurde barbarie, dans un mémoire plein de sagesse et d'éloquence, avec cette spirituelle épigraphe : *Miseris succurrere disco* (J'apprends à secourir les malheureux). Le mémoire fut lu à la Convention, écouté avec l'intérêt qu'inspiraient la cause et l'avocat, et, plus heureux que leur auguste maître, les animaux de Versailles échappèrent à la mort. Le Jardin des Plantes toutefois n'en profita point; l'assemblée négligea de décréter la translation de la ménagerie royale, pour s'occuper de mettre le roi lui-même en jugement.

En révolution comme en révolution! Geoffroy Saint-Hilaire fit aussi la sienne pour recruter la ménagerie nationale. L'histoire est charmante et mérite d'être contée en détail.

Le 4 novembre 1793, le jeune professeur était enfermé dans son cabinet, cherchant un moyen de faire sortir de terre des animaux comme la Convention en faisait sortir des armées, et de loger et nourrir ces animaux sans local et sans argent, car il en était réduit là... Tout à coup, dit son fils, une nouvelle inattendue lui est apportée : plusieurs quadrupèdes, un ours blanc, une panthère, d'autres animaux, sont aux portes du Muséum. Bientôt un autre ours blanc et deux mandrills, puis un chat-tigre, plusieurs autres quadrupèdes et deux aigles, arrivent à leur

(1) « Le rétablissement de votre santé, lui écrivit le physicien, exige que vous écartiez toute occupation sérieuse. Laissez là les problèmes sur les cristaux et tous ces rhomboïdes et dodécaèdres, hérissés d'angles et de formules algébriques. Attachez-vous aux plantes, qui se présentent sous un air bien plus gracieux, et parlent un langage plus intelligible. Un cours de botanique est de l'hygiène toute pure. On n'a pas besoin de prendre les plantes en décoction; il suffit d'aller les cueillir pour les trouver salutaires, etc.

« De Paris, ce 6 novembre 1792.

« Haüy. »

(2) *Science, Histoire des animaux.*

tour. Tous ces animaux étaient envoyés au Muséum par l'administration de la police. Elle avait décidé, la veille, qu'à l'avenir nulle exhibition d'animaux vivants ne serait permise à Paris, et que trois ménageries ambulantes, alors existant dans la ville, seraient saisies. C'étaient ces trois ménageries qui venaient d'arriver. Pour premier avis, le Muséum recevait les animaux eux-mêmes, qu'escortaient es propriétaires dépossédés, réclamant des indemnités promises par l'arrêté même qui les avait frappés. Le chiffre de ces indemnités, pour l'un d'eux, s'élevait à près de 17,000 francs.

Le Muséum avait le droit de refuser un envoi fait dans des circonstances inopportunes et à des conditions si onéreuses. Etablissement national et non municipal, rien ne l'obligeait à déférer à un ordre de l'administration de la police.

Il s'agissait donc de faire un véritable coup d'Etat. Mais qui en assumera l'immense responsabilité? Geoffroy Saint-Hilaire, toujours audacieux pour le bien, n'hésite pas à la prendre sur lui. Sûr de l'appui de Daubenton, alors directeur du Muséum, peu lui importe d'où viennent ces animaux, qu'ils arrivent de la foire ou du désert, qu'ils aient dansé dans les rues ou bondi dans les forêts, qu'ils soient savants ou sauvages, pourvu qu'ils lui servent à faire des savants, pourvu qu'ils deviennent le noyau de sa ménagerie tant rêvée ! Il n'en demande pas davantage. Il court, avec l'empressement d'un ambassadeur, au-devant du roi des quadrupèdes et du roi des oiseaux. Il accueille avec la même faveur l'ours blanc, les mandrills, la panthère et le chat-tigre... Son seul regret est de n'avoir ni un palais, ni une table, ni une garde royale à leur offrir. Mais cela viendra avec le temps et la persévérance. En attendant, il fait ranger les cages les unes à la suite des autres; il se charge de nourrir à ses frais leurs habitants ; il prend leurs cornacs ambulants pour gardiens, et il les nourrira aussi, jusqu'à ce qu'ils aient retrouvé des moyens d'existence... Il sait, et cela lui suffit, qu'il assure une conquête sans bornes à la science, et qu'une fois le premier pas fait, le gouvernement, entraîné par lui, ne pourra plus reculer.

Ainsi fut instituée en un seul jour, et révolutionnairement, avec une ordonnance illégale de la police, un coup de génie du professeur, quelques animaux forains et deux ou trois saltimbanques, cette ménagerie du Muséum, qui est aujourd'hui tout à la fois un trésor inépuisable pour les savants, un amusement favori pour la multitude, et un objet d'admiration pour la France et l'étranger.

« Quoi de plus digne, en effet, de l'attention de tout le monde, dit un historien naturaliste, que le spectale de ces sauvages habitants des contrées les plus lointaines, célèbres de tout temps par les descriptions des zoologues et des voyageurs, connus seulement à demi par les récits ou les peintures qu'on en fait, et réunis ici, au nom de l'Etat, dans un riche jardin, où ils prennent leurs ébats, au sein des fleurs et de la verdure ! »

Ce sont les fêtes des anciens cirques romains, non plus grossières et féroces, mais conciliées avec l'amour de la science et l'humanité de notre civilisation.

Geoffroy Saint-Hilaire connaissait le peuple aussi, lui ! Et le peuple le remercie chaque jour, au Jardin des Plantes, du royal présent qu'il lui a fait !

En mai 1794, le Comité de salut public ordonna l'*arrangement provisoire de quelques loges;* et, le 11 décembre de la même année, le jour où Lacépède rentrait au Jardin des Plantes, la ménagerie nationale reçut enfin une existence officielle et définitive.

On voit que le dévouement de Geoffroy Saint-Hilaire avait eu le temps de s'exercer ; il n'en avait pas manqué les occasions; et la ménagerie était déjà riche, à ses dépens, quand elle fut décrétée et organisée.

L'épisode du Raincy mérite encore d'être rappelé. Il y avait là des herbivores magnifiques, que Geoffroy et ses collègues enviaient à l'ancienne chasse royale. Mais il fallait les enlever aux conventionnels républicains, qui usaient largement des menus plaisirs tant reprochés aux monarques. Ce travers s'est revu depuis chez d'autres républicains non moins farouches. Merlin de Thionville avait loué la chasse du Raincy avec l'ex-marquis de Livry. Tous deux y couraient le cerf en grands seigneurs, avec force chiens et piqueurs, peut-être même avec des dames (les montagnards s'en passent difficilement) ; lorsqu'on leur annonça que deux jeunes gens, arrivés au château, demandaient qu'on leur remît les habitants du parc...

A cette étrange sommation, le conventionnel laisse éclater une fureur digne de Sa Majesté Louis XIV. Il cite aux pieds de son cheval les impertinents assez hardis pour troubler ses ébats et pour oser lui en disputer les objets.

Geoffroy Saint-Hilaire et Lamarck, car c'étaient eux, s'avancent assez peu rassurés, mais fermes et polis, vers le coupeur de têtes...

Ils lui déclinent leurs noms et qualités, et lui présentent l'arrêt dont ils étaient munis, arrêt qui cassait le bail de Merlin et décernait au peuple les animaux de l'ex-chasse royale...

A ce nom du peuple, souverain du jour, la colère du conventionnel tombe à plat, comme celle des flots devant le *quos ego* de Neptune.

Et voilà nos deux chasseurs enrôlés sous la conduite des jeunes maîtres, et courant la grosse bête à l'envi, non plus pour l'abattre, mais pour la mener au Jardin du peuple.

Geoffroy Saint-Hilaire et Lamarck revinrent le soir même au Muséum, avec Merlin de Thionville, ramenant devant eux un troupeau de cerfs, de chevreuils, de daims fauves et blancs (précieux coup de filet pour la ménagerie), qui furent installés dans les bosquets, le long de la rue de Buffon (1).

Tandis que notre jeune savant poursuivait ainsi le cours de ses travaux, la Terreur pesait de plus en plus sanglante sur la France... Elle fournit bientôt au héros de Saint-Firmin de nouvelles occasions de dévouement.

Roucher, l'aimable poëte des *Mois*, était proscrit. Geoffroy ne le connaissait que pour avoir lu ses vers et l'avoir rencontré quelquefois au Jardin des Plantes... Il voulut être son ami pour le sauver. Il lui offrit son toit pour asile, — asile plus sûr, disait-il, que tout autre, car son logement d'alors, au Jardin des Plantes, communiquait intérieurement avec les catacombes. Roucher accepta, mais dut gagner bientôt un nouveau refuge. L'homme qui aimait tant l'air libre, la campagne et les fleurs, erra de cachette en cachette ; et las enfin de cette fuite perpétuelle, rentra chez lui, où il fut arrêté. Arraché encore de sa prison, il fut repris, et l'on sait le reste : « La résignation avec laquelle il supporta son malheur, les vers si touchants qu'il composa au moment de paraître devant le Tribunal révolutionnaire, et sa mort sur l'échafaud, peu de jours avant la chute des terroristes. »

(1) Lakanal fut émerveillé de ce succès, et en félicita ainsi Geoffroy Saint-Hilaire .

« Cette belle et indispensable création (la ménagerie) est en tout votre ouvrage. Votre mission auprès de Merlin a réussi, et je m'en étonne; car cet huissier de Thionville est un véritable crâne, fort influent d'ailleurs... Tout autre que vous eût échoué dans une entreprise dont on doit le succès à votre bon génie et à votre beau talent pour tenter les efforts les plus délicats. »

Une tête plus chère réclama bientôt le courage de Geoffroy. Daubenton, son digne maître, son cher collègue, son père adoptif, laisse échapper un mot innocent sur la Terreur... Un ouvrier, qu'il avait blâmé, le dénonce à la section... C'en était fait de lui, sans Geoffroy Saint-Hilaire. Celui-ci apprend heureusement le péril, il se rend à la section, parle à l'un, parle à l'autre, et fait si bien que le rapport de suspicion est rédigé trop tard... Daubenton est sauvé! mais pour le mettre à l'abri dans l'avenir, Geoffroy l'engage à prendre un certificat de civisme. Le naturaliste illustre, le directeur du Muséum ne l'eût pas obtenu. Le *berger* Daubenton (l'auteur des Instructions sur les troupeaux se qualifia ainsi), fut déclaré *bon citoyen*, et reprit tranquillement ses études...

Lacépède, à son tour, est menacé. Étienne Geoffroy lui indique une première retraite, où il va le voir secrètement. Dans un de ses voyages, il est assailli par une bande, et manque d'être arrêté comme complice d'un aristocrate... Il échappe par miracle; mais on va découvrir Lacépède... Geoffroy persuade alors à ses persécuteurs qu'il faut le chercher dans le midi de la France, où il s'est enfui... Que ce mensonge dut coûter à son âme sincère!... Ce qui lui coûta moins, ce fut de taire son propre dévouement, pour mieux assurer le salut de son collègue... Mais Lacépède ne voulut pas cacher ce secret à sa femme, à cette Anne-Caroline immortalisée par ses regrets. Prête à mourir, jeune encore, elle appela Geoffroy Saint-Hilaire à son chevet, et son dernier soupir fut l'expression solennelle de sa reconnaissance...

Après tant de services rendus à la science, le jeune professeur allait lui rendre le plus grand de tous; il allait mettre en lumière le seul naturaliste qui l'ait égalé dans notre siècle...

L'agronome Tessier, proscrit comme Lacépède, vivait caché à Vallemont, près de Fécamp. Il y rencontra un jeune homme, précepteur du fils de M. d'Héricy, au château de Fiquainville. Il lut deux notes de ce jeune homme et un Mémoire sur l'anatomie de la Patelle. Il sentit qu'il *avait encore la main heureuse*, comme il l'a dit depuis, qu'il venait de découvrir un *second Delambre*. Il écrit aussitôt à Geoffroy Saint-Hilaire, lui recommande son protégé, et lui envoie quelques-uns de ses manuscrits... Geoffroy n'admirait pas moins le talent de Tessier que son caractère... Lui-même l'a déclaré : L'opinion de Tessier *faisait loi pour lui*. Il porta donc toute son attention sur les essais du précepteur... Ils l'étonnèrent et le charmèrent à la fois. Il lui en demanda d'autres. L'étonnement devient de l'enthousiasme. Bref, il écrivit au précepteur : Venez à Paris! venez jouer parmi nous le rôle d'un autre Linné... Venez donner des lois à l'histoire naturelle.

Ce jeune homme était George Cuvier.

Admirable sympathie des quatre créateurs de la zoologie française! ils se sont ouvert l'un à l'autre le chemin de la science et de la gloire. Buffon appelle Daubenton; Daubenton appelle Geoffroy Saint-Hilaire; Geoffroy Saint-Hilaire appelle Cuvier.

Cuvier n'osa d'abord croire à la destinée que lui prédisait Geoffroy. Il demanda seulement à prendre avec son élève un congé de quelques mois à Paris. Le prince de Monaco, lié avec la famille d'Héricy, lui offrit un petit appartement dans son hôtel, et l'intimité de Geoffroy Saint-Hilaire parvint à lui donner confiance en son avenir. Les deux émules, dont les débats scientifiques devaient agiter le monde, vécurent en frères, travaillèrent ensemble, eurent les mêmes amis, la même bourse, la même table, et enfin le même logement, lorsque Cuvier devint professeur suppléant d'anatomie comparée. Il avait alors vingt-cinq ans et demi. Geoffroy Saint-Hilaire en avait vingt-trois. Ce dernier applaudit de toute son âme au premier cours, si brillant, de son collègue, et bientôt ce nom de Cuvier, dont il avait annoncé la gloire, réalisa, on sait comment, sa prédiction...

Plus tard, quand la science les divisa comme chefs de doctrines, ils restèrent toujours dévoués l'un à l'autre comme anciens camarades. Chacun trouva dans son rival, au moindre malheur, le vieil ami de 1795, et Geoffroy s'honora publiquement, jusqu'à sa mort, d'avoir « appelé à Paris le célèbre Cuvier. »

Achevons de tracer la vie de Geoffroy Saint-Hilaire, sans nous arrêter à ses nombreux travaux; l'analyse du cours de son fils en sera le meilleur résumé. Constatons seulement que dès 1795 le créateur de la philosophie anatomique avait déjà trouvé son nouveau monde, lorsque dans un Mémoire sur les makis, écrit sans la collaboration de Cuvier, il formulait ainsi la loi qu'il devait prouver avec tant de puissance :

« La nature a formé tous les êtres vivants sur un plan unique, essentiellement le même dans son principe, mais varié de mille manières dans toutes ses parties nécessaires. Dans la même classe d'animaux, les formes diverses sous lesquelles elle s'est plu à faire exister chaque espèce dérivent toutes les unes des autres; il lui suffit de changer quelques-unes des proportions des organes pour les rendre propres à de nouvelles fonctions, pour en étendre ou restreindre les usages. Toutes les différences viennent seulement d'un autre arrangement, d'une autre complication, d'une modification enfin de ces mêmes organes. »

Mais pour que cette grande conception devînt une démonstration, « pour que la philosophie anatomique pût être créée, il fallait que l'anatomie comparée eût été renouvelée d'abord. » L'œuvre de Cuvier, préparée par l'œuvre de Daubenton, devait préparer à son tour l'œuvre de Geoffroy Saint-Hilaire. Un instinct supérieur avertit dès lors les deux amis de cette nécessité. Quand Berthollet, en 1798, vint leur offrir d'accompagner Bonaparte dans une expédition lointaine, Cuvier, qui n'avait pas de temps à perdre, refusa; Geoffroy Saint-Hilaire, qui pouvait et devait attendre, accepta.

Il fallait du courage pour se lancer dans l'inconnu, même avec le vainqueur de l'Italie. Geoffroy ne savait pas où il allait, pas plus que la Commission des sciences, pas plus que les lieutenants de Bonaparte eux-mêmes. Celui-ci avait enveloppé son projet du plus profond mystère... Il fallait s'attacher en aveugles à la fortune de César...

— Venez, avait dit Berthollet à Geoffroy Saint-Hilaire; Monge et moi serons vos compagnons, et Bonaparte notre général. C'est tout ce que je puis vous annoncer...

— De tels noms me suffisent, avait répondu le professeur, je les suivrais au bout du monde...

Et il quitta ses travaux bien-aimés, sa paisible demeure du Jardin des Plantes, sans soupçonner le climat, les aventures et les périls qui l'attendaient.

Toutefois, le sens des matériaux réunis pour la Commission ne put échapper à son esprit sagace... Et, « lorsqu'en avril 1798 il partit avec Savigny, son collègue, Marc-Antoine Geoffroy, alors capitaine du génie, son frère, et le peintre Redouté, il s'était également préparé à l'exploration scientifique de la Syrie et à celle de l'Egypte. »

La superbe escadre, commandée par l'amiral Brueys, emporta de Toulon, le 19 mai, avec Bonaparte et ses trente-six mille soldats et ses dix mille marins, et l'élite des artistes, des écrivains et des savants français. — Monge,

Fourier, Malus, Berthollet, Dolomieu, Larrey, Geoffroy Saint-Hilaire, etc.

Geoffroy était sur la frégate l'*Alceste*, avec son frère et plusieurs officiers de grand mérite. Dès les premiers jours il fait échange de science avec eux... Il s'initie à leurs travaux et à leurs devoirs destructeurs, et il leur enseigne les secrets féconds de la nature. Il captive l'équipage entier par des expériences de galvanisme sur un requin, et il médite, en observant ses deux *pilotes*, un Mémoire sur la sympathie des animaux. Plus d'une alerte guerrière interrompt ces jeux pacifiques. Tantôt on signale une escadre anglaise, et le branle-bas de combat bouleverse la frégate... Tantôt Geoffroy sombre avec une barque en allant voir ses collègues sur un autre navire... On le croit perdu (il ne savait pas nager), lorsqu'il revient avec énergie sur l'eau, saisit le bout d'une échelle de corde et rentre par un sabord.

On s'arrête devant Malte, le temps de prendre la ville imprenable. Geoffroy explore l'île, puis Goze; se rembarque avec son frère, et arrive sur la plage d'Egypte, devant la colonne de Pompée...

Bonaparte entre vainqueur à Alexandrie, et son secret se révèle enfin dans son triomphe...

Notre savant s'élance, de son côté, à la conquête de la nature... Etabli à Rosette avec ses collègues, — « dans un paradis terrestre », dit-il, il oublie qu'il faut habiter des logis déserts, courir après sa nourriture comme les animaux qu'on étudie, et la préparer soi-même tant bien que mal. « Chacun de nous était tour à tour le cuisinier de la communauté. Quand ce fut à moi de faire le coq, mes amis firent bien maigre chair.

Mais la guerre a ses bons et ses mauvais jours. L'abondance revient. On donne une escorte à Geoffroy Saint-Hilaire, et il dirige à travers le Delta de grandes chasses ornithologiques.

Le mois suivant, Bonaparte le mande au Caire. Un Institut de sept membres y est fondé. Le général est élu vice-président entre deux batailles. Geoffroy représente les sciences naturelles.

Une des plus heureuses années de sa vie s'écoule dans ce climat délicieux, devant cette riche et puissante nature de l'Afrique, au milieu des souvenirs et des monuments de tous les âges du monde, à travers les épisodes des voyages, les recherches, les surprises, les découvertes de chaque jour. Il sillonne le désert, descend le Nil, mesure les Pyramides, passe de la civilisation antique à la barbarie, de la barbarie à la civilisation moderne, de l'isolement dans les steppes aux séances de la famille scientifique, des ruines de Memphis ou d'Héliopolis au cercle où Bonaparte réunit les illustrations parisiennes.

Est-il besoin de dire qu'il se fit aimer de tout le monde, et que sa générosité, son amour de la science, son enthousiasme pour le beau, sa franchise et sa gaieté lui valurent, dans la Commission et dans l'armée, les attachements les plus illustres et les plus solides ?

Bonaparte, avec son coup d'œil infaillible, l'apprécia des premiers. Il l'admit parmi ses intimes et l'entraîna dans ses excursions. Il ne l'oublia depuis ni aux Tuileries, ni à la Malmaison, ni à Sainte-Hélène. Il lui attacha, plus tard, de sa main sur la poitrine une des premières croix de la Légion-d'Honneur.

Un jour, le vainqueur de l'Egypte gravissait avec Geoffroy et ses collègues une pente escarpée, sous un soleil brûlant: —*Commilitones*, dit-il aux savants en se retournant vers eux, jamais cette promenade et ceux qui la font avec moi ne s'effaceront de ma mémoire.

Un autre jour, il s'écriait, en causant avec Monge : — Me voici conquérant en Egypte, comme autrefois Alexandre. Eh bien ! j'aurais préféré suivre les traces de Newton ! Cette ambition m'enivrait dès l'âge de quinze ans.

Cependant César n'oubliait point ses projets, et il quitta soudain les savants pour regagner la France.

Geoffroy Saint-Hilaire devina le futur empereur, et, sans être informé du but de son retour, il lui confia une lettre pour Daubenton, — qui la reçut du premier consul.

La haute Egypte et la mer Rouge offrirent à notre voyageur mille découvertes précieuses. Il y fut en même temps antiquaire, géologue, zoologiste, moraliste, et surtout collecteur infatigable.

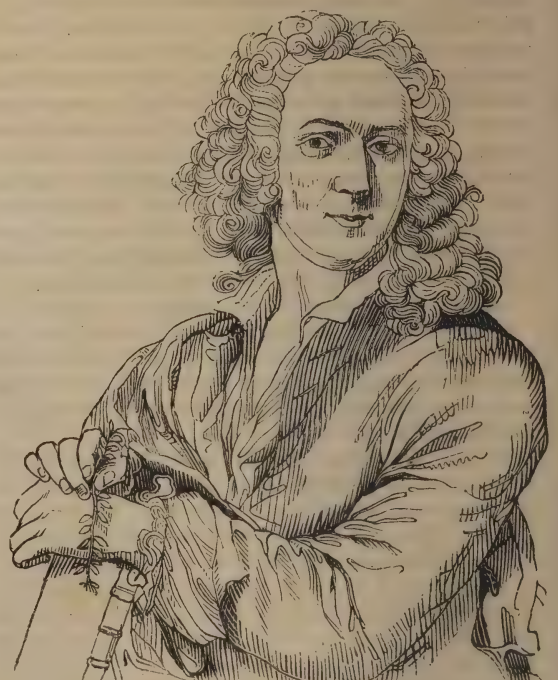
Il devint enfin soldat et prit les armes au Caire, comme il l'avait déjà fait à l'époque de l'insurrection. Mais il dut bientôt les déposer avec douleur, à la nouvelle de l'évacuation de l'Egypte, signée par Desaix et Kléber, après le désastre d'El-Arik.

Triste prélude des souffrances et des malheurs qui allaient payer le dévouement et terminer les succès de la Commission scientifique. Geoffroy réunit le trésor de ses collections, attend vingt mois, avec ses collègues, son embarquement, est menacé de la peste, qui sévissait autour de lui, contracte une ophthalmie qui faillit lui ôter la vue, reprend ses travaux au milieu des combats d'une nouvelle conquête, subit avec la Commission les caprices barbares du général Menou, met dix fois à la voile sur son ordre, et rentre dix fois au port sur son contre-ordre, essuie le feu des frégates britanniques au blocus d'Alexandrie, et voit enfin les résultats de tant de travaux, de recherches et de dangers près de passer aux mains envieuses des Anglais.

Mais c'est ici que nous le retrouverons avec toute l'admirable énergie de son courage et de son patriotisme.

PITRE-CHEVALIER.

(*La fin au prochain numéro.*)



Portrait de Linné.

DE NAPLES A JÉRUSALEM.

PÈLERINAGE D'UN HISTORIEN (1).

Le temple de Sainte-Sophie, à Constantinople.

H. Brousse, Éden oriental. — Nicée. — Guebzé. — Scutari et son cimetière. — La *Repoublica*. — L'Osmanli et son harem. — Le lorgnon indiscret. — Beyrouth. — Ruines d'Héliopolis. — Une pierre de soixante-douze pieds. — Damas. — La mosquée des Curdes. — Fanatisme. — Stratagème audacieux. — Costumes. — Les puces de Césarée. — Jaffa. — Jérusalem. — Le Saint-Sépulcre. — Bethléem. — Nazareth. — Saint-Jean-d'Acre. — Alexandrie. — Intérieur musulman. — Le Caire. — Les pyramides — Le gardien du lazaret. — Retour à Marseille.

Après avoir visité Sainte-Sophie, le couvent des derviches et tout ce que la capitale de l'empire ottoman renferme de plus remarquable, je résolus de faire une excursion dans l'Asie Mineure; je désirais surtout juger par moi-même de la beauté tant vantée de la ville de Brousse, l'ancienne résidence des premiers sultans; c'est le Saint-Denis des souverains osmanlis. Un petit bateau à vapeur me transporta dans le golfe de Moudania, et me débarqua à Ghemlik, la même ville où prenaient terre les princes chrétiens qui allaient à la croisade. De Ghemlik, je mis une journée pour me rendre à Brousse, à travers un pays magnifique : le sol y crève de fertilité, la terre végétale tapisse les montagnes jusqu'à leur sommet. Ces riches contrées manquent d'habitants; ils ont fui devant la stupide administration des Turcs, et, chose admirable, que personne ne peut expliquer, les Turcs eux-mêmes disparaissent, ils se fondent; on ne sait ce qu'ils deviennent. J'ai vu, à six lieues de Ghemlik, un gros bourg qui renfermait, il y a vingt-cinq ans, deux cents

(1) Voir le numéro de novembre dernier.

familles turques; on n'y en compte plus que dix, le reste des habitants se compose de Grecs et d'Arméniens.

Brousse, bâtie sur un torrent, au pied de l'Olympe, est certainement une des cités les plus intéressantes de l'univers entier; elle mérite que l'on quitte Paris pour aller la voir; cette ville a un cachet particulier dont un Européen ne peut se faire une idée. Brousse s'enorgueillit à bon droit de ses merveilleux minarets, que l'on compte par centaines. L'homme le moins facile à l'enthousiasme se sentirait transporté d'admiration en regardant Brousse du haut d'un belvéder que l'on bâtit exprès lorsque le jeune sultan vint y faire son premier voyage. Je conçois maintenant comment M. de Hammer a consacré un volume entier à la description de ce lieu enchanteur; cet écrivain n'a rien oublié. Mais, le croira-t-on? cette ville, qui fait un énorme commerce de soie, dont on évalue la population à quatre-vingt mille habitants, n'a pas une seule auberge; je fus trop heureux de trouver un consul français, M. Crespin, qui voulut bien me donner l'hospitalité.

Au bout d'une semaine de séjour, je quittai Brousse, et m'enfonçai dans l'ancienne Bithynie pour aller visiter Nicée, si célèbre par son concile et les siéges qu'elle soutint, soit contre les croisés, soit contre les Turcs. Vers le milieu de ma troisième journée de marche, je descendis les dernières pentes de l'Olympe, et je découvris devant moi des campagnes ravissantes au milieu desquelles s'étendait un joli lac qui brillait comme un diamant, et auprès de ce lac s'étalait une cité des plus importantes dont les hautes murailles, resplendissantes de blancheur, dessinaient dans leur parcours un carré parfait; chaque côté peut avoir deux kilomètres d'étendue. L'aspect de cette ville, sous un soleil radieux, était admirable; elle doit contenir, me disais-je, au moins cent mille âmes. Descendu dans la plaine, je monte sur une chaussée très-bien ferrée, qui mène à l'une des principales portes, laquelle, ainsi que les murailles, est dans un état parfait de conservation; une chose m'étonnait pourtant en m'avançant, c'était le complet isolement qui régnait autour de cette vaste cité : point de faubourg, point de maisons éparses dans son périmètre. Enfin, je franchis la double ligne des fortifications, je passe la porte, et je me trouve dans un immense enclos, borné par une ceinture de murs formidables. Au centre de cet enclos les Turcs ont bâti un bourg de fort chétive apparence, appelé Isnik, qui semble tout honteux de se trouver au milieu des ruines de ces églises, de ces cirques et de ces pompeux palais, dont le principal servait de résidence au grand Constantin; le terrain qui l'environne est partagé en jardins, en prairies, dont la séparation est marquée par d'énormes colonnes de marbre renversées et placées bout à bout.

Je repris la direction de Constantinople par Guebzé, lieu célèbre, qui fut témoin de la mort d'Annibal. J'espérais y retrouver le tombeau de ce grand homme, mais le temps n'en a pas laissé subsister la moindre trace. Les recherches auxquelles je me livrai retardèrent mon départ : je ne quittai Guebzé que le lendemain vers midi; je ne doutais pas néanmoins d'atteindre Scutari vers la fin de la journée, mes cartes m'avaient induit en erreur; au reste, la plupart des cartes de l'Orient, faites en Europe, sont de véritables romans. Je marchai douze heures, et ne m'arrêtai que deux fois pendant quelques minutes indispensables pour changer de cheval au relais de poste : il existe une espèce de service de poste sur la route impériale de Constantinople à Khonia. J'atteignis enfin l'entrée d'une immense avenue de cyprès gigantesques; on peut comparer cette avenue à celle des Tuileries, qui mène au pont tournant, à la différence pourtant que les arbres de la première sont beaucoup plus élevés que ceux de la grande allée des Tuileries. Le Tartare qui m'accompagnait me fit comprendre que nous venions de pénétrer dans le fameux cimetière de Scutari : je tirai alors ma montre, elle marquait minuit; j'espérais pouvoir arriver encore à temps pour trouver une auberge ouverte; je poussai mon cheval, croyant atteindre en quelques minutes le bout de cette avenue; je n'y parvins qu'après deux heures de marche! Les tombes sont rangées à droite et à gauche de la chaussée, dans un ordre serré et continu, et sur une largeur d'une demi-lieue de chaque côté : on pouvait, en raison des pals à turban qui surmontent chaque sépulcre, comparer le terrain du cimetière à une immense pelote couverte de grosses épingles. On ne pourrait pas comprendre, sans une petite explication, comment les habitants de la seule ville de Scutari ont pu peupler une aussi grande nécropole. Sur dix Turcs qui meurent à Constantinople, neuf demandent à leurs fils d'être enterrés à Scutari, sur la terre sacrée d'Asie. On voit dans les provinces méridionales de la France, notamment dans les environs de Montpellier, de très-beaux cyprès : ce sont de simples arbustes auprès de ceux de la Bithynie; l'élévation de ceux que je voyais en ce moment causait mon admiration. Ce sentiment ne tarda pas de se changer en une espèce d'effroi : le cyprès est un arbre très-fragile, il est sujet à se fendre en biseau; une quantité de ceux qui formaient cette allée avaient éprouvé cet accident; leur balancement produisait une sorte de gémissement lugubre, on aurait pu croire que des voix plaintives sortaient de ces tombes musulmanes : l'illusion était complète, elle m'accompagna jusqu'à Scutari. Je ne perdrai jamais le souvenir de cette scène fantastique.

Je franchis le détroit vers dix heures du matin, et je regagnai mon gîte de Stamboul par une neige affreuse (fin février); il fallait voir cela dans ce temps de neige fondue; je ne crois pas qu'il puisse exister dans l'univers un lieu plus horrible. Dès le lendemain je fis mes apprêts de départ, car le bateau à vapeur autrichien, qui fait le service de la côte de l'Ionie et de Syrie, devait lever l'ancre au bout de deux jours; mais avant de quitter définitivement Constantinople, je pus encore noter sur mes tablettes un fait très-curieux, et que me raconta un octogénaire qui, depuis son extrême jeunesse, n'avait cessé d'être employé à la chancellerie française.

Les relations diplomatiques entre la France et la Porte furent interrompues pendant plusieurs années après la mort de Louis XVI : le Directoire, succédant à la Convention, voulut se mettre en rapport avec les diverses puissances; en conséquence il dépêcha à Constantinople le général Aubert-Dubayet, pour engager le sultan à reconnaître la République française, et à se mettre avec elle sur le pied d'une ancienne amitié. Aubert-Dubayet ne connaissait nullement la langue du pays : la chancellerie française était totalement désorganisée; les drogmans, n'étant plus payés, avaient disparu : il fallait néanmoins faire comprendre l'objet de sa mission. Le général, aidé de quelque misérable Grec, exposa le motif de sa venue à Constantinople; le reïs-effendi, le ministre des affaires étrangères du padischa, lui répondit que son magnifique maître consentait à reconnaître la *Repoublica* (il prononça le mot ainsi) comme souveraine de la France, mais qu'il y mettait une condition, c'est qu'elle nous promettrait solennellement de ne jamais épouser un prince de la maison d'Autriche, l'ennemie acharnée de la Porte!

L'octogénaire de la chancellerie termina son récit par

cette réflexion : Entre l'homme et la bête Dieu a mis un être, c'est le Turc : ce n'est pas en l'affublant de grandes redingotes de convalescent qu'on lui donnera de l'esprit.

Le 1er mars je montai à bord de l'*Impératrice*, magnifique bateau à vapeur du Lloyd autrichien, qui partait pour Beyrouth. L'arrière de ce bâtiment était occupé en partie par un riche négociant turc qui allait s'établir à Damas : il emmenait donc son harem, composé de six femmes, lesquelles se tenaient étendues sur le sol comme des veaux ; le ménage de cet Osmanli composait un attirail immense de caisses, de matelas, de malles, de coussins et d'édredons. Ce pauvre Turc se donnait une peine infinie pour cacher ses odalisques aux regards indiscrets des autres passagers, parmi lesquels se trouvait un Anglais aux crins rouges. Ce gentleman, venu peut-être du fond de l'Ecosse, allait à Bagdad : planté comme un piquet devant l'établissement du musulman, il tenait constamment son lorgnon braqué sur l'intérieur, en dépit des menaces qu'on lui adressait. Au milieu de la troisième matinée, le Turc, irrité de cette persistance, sortit de ses limites, le poignard à la main pour frapper l'indiscret. L'aventure pouvait tourner au tragique : le capitaine, homme d'une taille élevée, prit à bras le corps l'Osmanli, et lui ayant arraché son poignard, il le lança dans la mer. Le négociant vaincu eut beau invoquer Allah et son prophète, il dut se résigner à laisser l'Anglais libre de diriger ses regards vers le point qui lui convenait ; de son côté, il put se barricader avec ses meubles de manière à intercepter la vue. Ce malheureux Osmanli se donnait à cet égard un mal incroyable ; mais il devint en quelque façon furieux quand nous arrivâmes à Beyrouth : le brutal capitaine exigea que le négociant turc, avec tout son monde, débarquât sur-le-champ, sans attendre le soir comme l'infortuné le désirait, car, suivant ses calculs, il pouvait profiter des ombres de la nuit pour soustraire son harem aux regards de tous ces maudits chiens de chrétiens. La fortune ennemie en décida autrement, force lui fut de défiler devant tout Israël ; jamais je n'ai vu de visage plus irrité que celui de ce Turc : nous étions tous en ligne pour voir passer les délicieuses houris ; elles parurent enfin, empaquetées de la tête aux pieds ; c'étaient de grandes gaillardes de Circassiennes, semblables à ces forts de la halle qui s'amusent à s'habiller en femme le mardi gras ; leur figure était couverte d'une gaze noire très-épaisse.

Aussitôt mon arrivée à Beyrouth, je fis mes préparatifs pour aller à Damas, en passant par Balbek ; je traversai le Liban, j'arrivai par un temps de neige à Balbek, et j'allai descendre chez l'évêque grec qui tient auberge. Je passai une journée entière à visiter les ruines de l'ancienne Héliopolis, la ville du Soleil ; elles sont si effrayantes par leur grandeur, que Tamerlan, épouvanté en les voyant, ne voulut pas s'y arrêter, et s'enfuit en disant que ces lieux devaient être habités par les démons (1). A l'issue de cette visite, l'on me conduisit dans une des carrières qui avaient fourni ces immenses matériaux : je vis une pierre toute taillée, et que l'on n'avait pas eu le temps de mettre en place, car l'irruption des Perses interrompit l'admirable travail : cette pierre, que je mesurai, avait 72 pieds de long sur 15 de large.

Mon auguste hôtelier m'avait donné une chambre dans laquelle il n'y avait pas un clou ; j'obtins à grand'peine une natte et une couverture ; la servante vint me demander l'argent nécessaire pour acheter le menu de mon dîner, sans même oublier le sel. Le surlendemain, à mon départ, l'évêque me compta en détail sur sa carte tout ce que j'avais payé d'avance : je me récriai, mais l'on me fit dire par le drogman qu'à Balbek la coutume était de payer deux fois son dîner, une fois à la cuisinière, et l'autre au maître ; il fallut se résigner, et même donner en sus un bakchis à l'évêque.

En sortant de Balbek, j'allai loger à Zebdeni, jolie petite ville située au milieu de la riche vallée qui sépare le Liban de l'anti-Liban ; je fus bloqué en ce lieu deux jours entiers par la neige ; j'eus besoin de me fâcher pour déterminer mes guides et mon drogman à braver les frimas, chose à laquelle ils n'étaient nullement accoutumés. A Zebdeni, je logeai chez une famille chrétienne de quatorze personnes, en comptant père et mère : nous couchions tous dans la même chambre ; les sexes étaient séparés par une légère cloison faite en roseau. Nous arrivâmes à Damas très-péniblement. M. de Lamartine parle avec enthousiasme du brillant aspect sous lequel lui apparut la capitale de la Syrie, vue du sommet de la dernière arête de l'anti-Liban : la réunion de plusieurs centaines de minarets, qui s'élançaient dans l'air, contribuait avant tout à donner à ce spectacle cette magnificence dont parle le poëte ; mais depuis 1837 cet aspect n'est plus le même ; à cette époque un tremblement de terre causa d'affreux malheurs dans la ville de Damas, et décapita tous les minarets, de sorte que cette cité a perdu son plus bel ornement. La mosquée principale fut jadis une église consacrée à saint Jean-Baptiste ; je pus pénétrer dans le parvis, grâce à une disposition des esprits qui, en ce moment, étaient assez calmes. Les Damascains sont regardés comme les plus grands fanatiques de l'Asie ; mais ils passent subitement de la fureur à l'indifférence, et je fus assez favorisé pour arriver parmi eux dans un intervalle de tranquillité. Jadis mon costume franc aurait compromis ma sûreté ; il n'inspira que de la curiosité, et, grâce à cette phase de tolérance, je pus voir des lieux dont l'entrée avait été jusqu'alors sévèrement interdite aux autres voyageurs : tels que la citadelle, bâtie par Malek-Adel, les tombeaux de Noureddin, de Saladin, enfin la magnifique mosquée des derviches tourneurs, située dans le quartier des Curdes ; c'est le faubourg Saint-Antoine de Damas ; c'est de ce quartier redoutable qu'arrivent toutes les insurrections. Il y a vingt-cinq ans qu'un chrétien, surpris dans le voisinage de cette mosquée à regarder le dôme, eût été mis en pièces. En 1840, le pacha de Damas et son sérasquier, soupçonnés d'avoir favorisé dans une affaire commerciale un négociant franc au détriment d'un Osmanli, furent arrachés du palais par la populace irritée et massacrés sans pitié au milieu du parvis de cette mosquée.

Les récits effrayants que M. Baudin et les lazaristes m'avaient faits au sujet des dangers qui environnaient ce temple m'avaient excité à un point extraordinaire ; je me sentis à mon tour transporté du fanatisme... de la curiosité. Je fis part à M. Tipel, consul de France, du désir affreux que j'éprouvais de voir la mosquée des Curdes : M. Tipel, que la nature a doué d'une énergie peu commune, me déclara que l'entreprise était fort périlleuse, mais qu'il me donnerait le seul compagnon capable d'oser la tenter : c'était le drogman du consulat, l'être le plus intrépide et le plus original que l'on puisse imaginer. Cet homme, d'origine française, est d'une taille élancée ; on le croirait jeune, il a dépassé cependant le demi-siècle ; il porte d'une manière admirable le costume du chef arabe ; il parle les diverses langues de l'Asie aussi bien que la nôtre. Le drogman de France étant la personne la plus connue de Damas, exerce une grande autorité sur les diverses populations de cette ville ; il a su persuader à ces crédules

(1) Voyez, dans le deuxième volume des *Hommes illustres de l'Orient*, le récit de cette scène singulière. — *Vie de Tamerlan.*

Turcs qu'il était né musulman, qu'il professait l'islamisme au fond du cœur, mais qu'en punition de ses péchés Dieu l'avait condamné à paraître chrétien un certain laps de temps; cette opinion est tellement enracinée parmi les Osmanli, que les molla, c'est-à-dire les docteurs de la foi ismaélite, viennent souvent le consulter sur des points délicats de la doctrine : notre drogman tranche toujours effrontément la question sans hésiter le moins du monde, comme le fait Sganarelle dans le *Médecin malgré lui*.

— Vous tenez donc bien à voir cette mosquée? me dit le drogman; savez-vous que jamais chrétien n'en a vu même la porte?

Je lui exprimai mon désir en termes si chaleureux que l'homme, touché en quelque façon, me répliqua :

— Mais que diable vous y pousse donc?

— L'amour de la science.

Cette déclaration de ma part produisit un effet merveilleux sur le drogman.

— Eh bien, puisque c'est ainsi, reprit-il, je vous y mènerai. Mais tenez-vous bien; munissez-vous de vos pistolets, sans les porter néanmoins d'une manière ostensible.

Le lendemain matin le drogman vint me prendre à une auberge italienne, appelée l'*hôtel de Palmyre*, tenu par un officier d'artillerie sarde. J'avais annoncé d'avance à mon conducteur que je ne voulais pas du tout me déguiser, ce qui augmentait encore la difficulté : j'avais donc conservé mon chapeau rond; or, la vue de cette coiffure suffit pour crisper les nerfs de la plupart des musulmans. Quelques minutes après être sorti de mon auberge, nous entrâmes dans le grand bazar, qui est magnifique et aussi vaste que celui de Constantinople; la charpente qui soutient la toiture ferait honneur aux plus habiles ouvriers de France et d'Angleterre. Nous visitâmes le khan d'Hassan, qui passe pour le plus beau de l'Asie; il est bâti tout en pierre, chose fort rare; une assise se compose de pierre blanche ou plutôt jaunâtre, et l'autre de pierre noire. Tous les négociants turcs, arméniens, juifs et européens, ont leurs comptoirs dans les galeries supérieures de ce khan, qui renferme des richesses considérables; les magasins et les écuries tiennent le bas; un vaste réservoir rempli d'eau occupe le milieu de la cour.

En quittant ce khan, nous passons devant la boutique d'un pâtissier dont les gâteaux me parurent si appétissants, que je m'arrêtai pour y goûter; j'en mangeai un, et l'essai ne me satisfit point : je demandai un verre d'eau, ou plutôt je le pris moi-même, car les marchands en tiennent de tout prêts sur leur étalage. Le pâtissier et son garçon me considéraient avec une attention mêlée de colère; le dernier s'empara du verre dans lequel je venais de boire et le brisa à ses pieds avec une sorte d'horreur.

— Comment trouvez-vous le compliment? me dit le drogman; vous êtes chrétien, cela suffit pour inspirer la haine : ne nous arrêtons plus.

Nous traversâmes toute la ville de Damas, qui est immense; ayant franchi les barrières, nous nous engageâmes dans le quartier des Curdes : ici commençait le danger; mon conducteur, d'une nature loquace, ne parla plus. J'avoue que ce mutisme me déplaisait; il rompit enfin le silence, en me disant : — Vous aurez l'air d'approuver tout ce que je dirai, quoique vous ne compreniez point.

Au bout d'une demi-heure de marche dans le faubourg, nous arrivâmes devant la mosquée dont les dépendances sont considérables. Le drogman se mit à frapper à une porte très-basse, exactement semblable à celle d'une prison : elle s'ouvrit, et nous donna passage; nous nous trouvâmes en présence de cinq ou six hommes armés, qui sont chargés de garder le temple. Son isolement, en dehors de la ville, nécessite cette précaution. Ces soldats me regardèrent d'un air stupéfait; mais ils firent des caresses à mon conducteur, qu'ils appelaient Ismaïl (c'est son nom turc), puisque chacun est convenu de le regarder comme un vrai croyant. Le drogman me présenta à ces gens, et leur dit sur mon compte des choses bien singulières, car l'étonnement et la satisfaction se peignirent sur leurs visages basanés. Ismaïl me dit à la dérobée:

— Suivez-moi, et restez constamment à mes côtés.

Nous franchîmes cette première cour, et nous nous trouvâmes dans le parvis, qui est tout dallé, hormis le centre, où se trouve un merveilleux réservoir de marbre noir, contenant l'eau nécessaire aux ablutions. Ce parvis est un carré parfait; un des côtés est occupé par la façade de la mosquée, et les trois autres sont une galerie couverte non interrompue, semblable à celle de la rue de Rivoli, à la différence près que la première est soutenue par des colonnes de marbre d'une légèreté et d'une grâce parfaites : le dessus de cette galerie est couvert d'une infinité de petites coupoles posées les unes à côté des autres. Il serait difficile de voir quelque chose de plus élégant que ce monument; les molla éclairés regardent cette mosquée comme le temple le plus remarquable de l'islamisme, en raison de sa délicieuse architecture. Malheureusement je ne pus y jeter qu'un coup d'œil furtif, car Ismaïl bondissait d'impatience; il ne me permit même pas de compter les colonnes d'un côté. Cet homme intrépide sentait mieux le danger que moi; les derviches arrivaient de toutes les directions, en poussant des cris rauques : ma présence dans ce lieu redoutable leur paraissait une profanation. Ismaïl atteignit d'un pas agile la porte de la mosquée, et en écarta l'épais rideau qui la couvrait, comme aux églises de Rome; il leva le loquet et me laissa voir l'intérieur, qui n'avait rien de curieux, car toutes les mosquées sont faites sur le même modèle; le kitab, la niche où l'on pose le Coran, et qui tient lieu du maître-autel, est seulement remarquable en ce que l'architecte a taillé dans un immense bloc de marbre rouge les rideaux qui encadrent cette niche.

En sortant de la mosquée, nous fûmes entourés par une trentaine de derviches auxquels étaient venus se mêler plusieurs Curdes. Les uns et les autres se mirent à nous serrer; ils s'approchaient de moi tellement, que je sentais sur mon visage la chaleur brûlante de leur haleine; l'étonnement avait comprimé chez eux la fureur. Nous conservâmes notre fermeté; nous foulions ces dalles de marbre qui avaient été inondées du sang des deux pachas, en 1839. Le drogman, cédant à une inspiration des plus heureuses, montra de la main à ces gens, dont la fureur pouvait éclater en un clin d'œil, une fenêtre à travers laquelle on distinguait la tête d'un vieillard : c'était celle de l'iman ou du curé de la paroisse, dont le logement donnait dans le parvis. En même temps, Ismaïl se dirigea vers ce corps de logis et monta les escaliers. La foule nous accompagna; elle avait fait trêve à ses murmures.

Nous traversâmes plusieurs pièces richement meublées pour arriver à celle où se tenait l'iman. Il nous reçut d'un air irrité, et adressa à mon conducteur des paroles qui ne devaient pas être douces. L'appartement s'était rempli de monde en un instant. Ismaïl me présenta au vieillard, en prononçant une allocution qui dura bien vingt minutes, durant lesquelles nous restâmes constamment debout, ce qui était de fort mauvais augure. Pendant que le drogman débitait son discours, tous les regards se tournaient vers moi, et plusieurs des derviches, assis à côté de leur supérieur, levaient les bras au ciel de satisfaction en me regardant; ils semblaient dire : « Ah! l'honnête garçon! »

J'étais fort intrigué de mon côté pour savoir ce qu'Ismaïl disait sur mon compte du ton le plus solennel et le plus théâtral ; enfin l'iman parut se radoucir, et il frappa deux petits coups dans sa main. Le drogman me dit : Nous sommes sauvés !

A l'appel du vieillard, arrivèrent deux esclaves nègres. Le maître leur ordonna d'apporter des tasses de café. L'hospitalité musulmane allait s'exercer à notre égard ; nous ne courions plus aucun danger. Ismaïl, rempli de confiance, reprit son discours, toujours sur mon compte, et ne l'interrompit que pour boire son café. Au bout d'une heure, il s'approcha respectueusement de l'iman, et baisa sa main décharnée. Je dus en faire autant. Les physionomies de tous ces frénétiques se désembrunirent, et nous redescendîmes les escaliers, que les curieux encombraient au point que l'iman dut nous accompagner pour frayer le passage. Il fit ouvrir une porte latérale, et nous nous trouvâmes hors des dépendances de la mosquée, sans avoir été obligé de traverser une seconde fois le parvis, que le peuple curde avait envahi déjà dans toute son étendue, car l'heure de la prière était arrivée. A peine eûmes-nous fait quelques pas, que la voix du muezzin vint frapper nos oreilles et me fit tressaillir. Je regrettai infiniment de ne pas voir de nouveau ces merveilleuses colonnades d'architecture sarrasine, et j'en exprimai mon chagrin à mon conducteur. — Etes-vous fou ? me répondit-il ; il n'est pas clair que nous en fussions sortis sains et saufs ; l'iman nous a sauvés en nous faisant sortir par cette porte dérobée. Taisons-nous ; nous sommes encore chez les Curdes.

Dès que nous fûmes rentrés dans l'intérieur, la langue d'Ismaïl se délia. — Veuillez m'apprendre, lui dis-je, ce que vous racontiez sur mon compte à ce vénérable iman et à ses acolytes pour tant les émouvoir en ma faveur.

— Je leur ai annoncé, me répondit-il, que vous, officier français, arriviez de Paris, de 2,000 lieues, tout exprès pour vous faire musulman, tant vous avez été touché des grandeurs de l'islamisme ! Nous sommes donc convenus avec l'iman que je vous ramènerais auprès de lui pour qu'il vous donne le baptême musulman dans toutes les formes voulues. Il m'a promis de procéder lui-même à la cérémonie la plus essentielle ; il ne le fait pas pour tout le monde, et vous devez vous en trouver très-honoré.

— C'est entendu, repartis-je ; je vous pardonne l'expédient ; il est d'un goût nouveau.

Damas est une des villes les plus intéressantes, en ce qu'elle a conservé sa physionomie asiatique. Le costume

Groupe de costumes orientaux. Au fond, Damas.

oriental s'y montre chez les hommes dans tout son éclat. J'ai rencontré sur une des principales places le sérasquier qui est chargé d'escorter chaque année la caravane de la Mecque ; il montait un magnifique cheval richement caparaçonné, et portait le turban blanc ainsi que la pelisse rouge doublée d'hermine. Je n'avais pas encore vu une tenue aussi somptueuse ; elle était digne de figurer dans les tableaux d'Horace Vernet. Les maisons des principaux négociants arméniens sont une des curiosités de la capitale de la Syrie ; j'en ai visité plusieurs avec un vif intérêt. Ces maisons ne ressemblent point aux nôtres ni par leur distribution intérieure, ni par l'ameublement, ni par les or-

nements. Je suis étonné qu'à une époque où les architectes mettent leur esprit à la torture pour faire du nouveau, ils n'aient pas cherché à bâtir une maison dans le goût de celles que l'on admire à Damas. Une chose pourtant vous étonne encore plus en visitant ces logis où le luxe s'étale avec complaisance, c'est la simplicité des vêtements du propriétaire ; on le prendrait pour un esclave si l'on ne savait pas bien que c'est le maître. Cette modestie est d'ailleurs de rigueur, et tous les Arméniens et autres rayas affectent dans leur extérieur une espèce de dénûment ; leur intérêt les y oblige. Voici, à cet égard, un trait dont j'ai été à peu près témoin, et qui peut donner une idée de l'administration turque.

Les chanteurs montagnards, qui ont parcouru toute la France, se sont imaginé qu'ils pourraient ramasser des sommes considérables en Orient ; ils m'ont précédé de quelques semaines à Damas, et y arrivèrent dans un état fort misérable ; ils ignoraient que les Osmanlis ne chantent jamais et qu'ils n'aiment point la mélodie. Ces pauvres gens, voulant donner un concert, invoquèrent l'appui de M. Tipel auprès des riches négociants arméniens et juifs. Le consul s'empressa de faire des démarches afin de placer des billets au prix de cinq francs : elles eurent très-peu de succès ; les personnages les plus opulents refusèrent de prendre des billets et d'aller entendre les chanteurs. Ce n'était pas par avarice :

— Si l'autorité apprend, disaient-ils à M. Tipel, que nous avons donné la moindre somme d'argent pour un plaisir aussi innocent, elle doublera, triplera notre capitation.

Ayant achevé mes recherches scientifiques, je quittai Damas et je regagnai Beyrouth par un chemin beaucoup plus court que le premier, puisque j'avais fait un grand détour pour aller voir Balbek. Le surlendemain de mon arrivée, je fis les apprêts de mon départ pour Jérusalem. Chaque personne à qui je parlais de mes projets me démontrait la nécessité d'emporter beaucoup de choses, au risque de périr en route faute de précaution ; il fallait donc me munir de matelas, de coussins, de couvertures, d'ustensiles de cuisine, de provisions de divers genres, telles que vins, liqueurs, etc. « Ainsi ont fait tous les voyageurs, me disait-on ; vous ne pouvez pas vous en dispenser. » Je répondais : « Je veux agir comme Niébur, je veux vivre en Arabe, et c'est le seul moyen de ne pas avoir la fièvre et de ne pas y succomber, comme l'ont fait tant de voyageurs français et anglais, qui se sont entêtés à vouloir vivre ici comme à Paris ou à Londres, sans tenir compte le moins du monde de la différence du climat. »

Je pris donc trois chevaux seulement, un pour moi, un pour mon guide, un pour le drogman, jeune homme de vingt ans, qui avait été élevé chez les lazaristes. J'emportai quelques pains faits à la française, pour moi la chose essentielle ; du sucre, des citrons et des pruneaux ; je ne pris point de malle, car ce meuble exige à lui seul l'emploi d'un mulet. J'avais une seule petite boîte fermée, contenant quelques livres, des cartes géographiques et une boussole. Tout mon bagage ne pesait pas cinquante livres ; je le divisai en plusieurs sacs de crin fort légers, que nous plaçâmes sur nos chevaux. Je fus un objet de risée pour les Européens établis à Beyrouth, qui me voyaient partir dans un tel dénûment ; ces braves gens ne savaient pas de quoi était capable un vieil officier de l'Empire !

Je partis donc, rempli de confiance en ma fermeté et en ma résolution ; je suivis cette côte de Syrie, si riche en souvenirs, où le voyageur ne peut faire un pas sans mettre le pied sur une page de l'histoire ancienne ! Je visitai successivement Sidon, Tyr, Ptolémaïs, Césarée ; les ruines de cette dernière ville ont deux kilomètres de front ; on ne voit pas dans l'intérieur des constructions modernes comme à Nicée. Je partais le matin au crépuscule, et j'arrivais à la nuit dans un gîte bâti ; car je tenais à ne pas coucher en plein air : j'avais besoin de toute mon autorité, et même d'employer la menace en mettant la main sur mes pistolets, pour obliger le drogman et le guide à faire une aussi longue journée ; ils voulaient toujours rester à moitié route. La plus grande incommodité fut pour moi de lutter contre les puces ; elles connaissent les chrétiens aussi bien que les chiens de Constantinople, et s'acharnent après eux. Je ne pus fermer l'œil un seul instant les cinq premières nuits ; aucunes précautions ne purent me mettre à l'abri de la fureur de mes implacables ennemies ; je crois que toutes les puces de la Syrie et de la Palestine s'étaient rassemblées sur la côte pour me faire la conduite. Notre guide, qui était un véritable musulman, ronflait à faire plaisir, tandis que je me démenais comme un possédé du démon.

J'arrivai, le cinquième jour, au mont Carmel ; j'étais harassé de fatigue par la privation du sommeil. Jamais je n'oublierai les doux instants que j'ai passés sous le toit hospitalier de ces bons franciscains, qui vous reçoivent à bras ouverts ; leur vigilance est si grande à l'égard des pauvres voyageurs, que les puces n'ont jamais pu pénétrer dans ce couvent, la plus grande hôtellerie de l'Orient. Elle contient plus de cent lits. Je m'engloutis dans celui qui me fut donné, et je dormis quarante heures après avoir copieusement dîné. Le supérieur et les frères servants ne furent nullement inquiets de ce long sommeil, car tous les voyageurs, n'arrivant dans ce bienheureux séjour que brisés de lassitude, en font autant que moi. Je vivrais deux siècles que je n'oublierais pas les douces sensations que j'éprouvai dans cet asile de paix ; avec quel contentement je laissai mon offrande ! Le voyageur demande que l'on dise une messe pour le repos des âmes de ses parents morts, et il en remet le prix au procureur ; c'est ainsi que l'on acquitte les dépenses que l'on a faites ; mais pouvez-vous acquitter le bon accueil, la bienveillance avec laquelle les bons religieux vous ont reçu ? Le Mont-Carmel est placé sous la haute protection de la France ; le couvent est bâti sur le plateau d'un promontoire qui s'avance dans la mer. Cet endroit de la côte est fort dangereux, et c'est aussi pour recueillir les naufragés que cet hospice a été fondé sous l'invocation de la Mère de Dieu. La salle à manger est ornée de plusieurs tableaux représentant des bâtiments qui se brisent contre le rocher, et dont l'équipage vient chercher un refuge dans le couvent du Mont-Carmel.

Les extrêmes se touchent, dit-on : le matin je quittai l'adorable maison des franciscains, et le soir je tombai dans le gîte le plus affreux. Il se nomme Antoura ; lieu très-mal famé, réceptacle de voleurs et de pirates. Le consul français de Kaïfa, qui était venu me voir au couvent, avait insisté pour que je prisse deux cavaliers d'escorte ; ce que je fis à grand regret, car le nerf de la guerre était rare dans ma poche, et ces escortes coûtent fort cher. Mes deux guerriers me garantirent vraisemblablement de quelque attaque de la part des pirates d'Antoura, mais ils ne purent me mettre à l'abri de la fureur des puces, qui s'empressèrent de ressaisir leur victime.

Nous arrivâmes le lendemain, après une marche de seize heures, à Jaffa, où se trouve un couvent bien moins soigné que celui du Mont-Carmel. La ville est un amas incohérent de constructions anciennes mêlées avec des nouvelles ; le port est d'un très-difficile accès ; mais la

campagne des environs est assez belle. Les consuls des diverses puissances dont le siége officiel est à Jérusalem viennent passer la saison d'été dans des maisons de plaisance situées à quelque distance de Jaffa. Elles possèdent toutes de beaux jardins plantés d'orangers, dont les fruits passent pour les meilleurs de la Syrie et de la Palestine.

On compte onze heures pour se rendre de Jaffa à Jérusalem; on fait rarement ce trajet dans la même journée, attendu que les deux tiers offrent beaucoup de difficultés, puisque le chemin ne cesse d'aller en montant. Les voyageurs prennent gîte dans le couvent de Ramla, dont la situation est très-pittoresque; nous y passâmes la nuit. Le territoire compris entre Jaffa et Ramla est très-bien cultivé; c'est l'ancienne plaine de Sarons. Nous partîmes de Ramla au soleil levant; l'astre ne devait pas se coucher sans que mes yeux eussent joui du bonheur de contempler Jérusalem. Dès ce moment, nous ne fîmes pas un pas sans rencontrer quelque lieu auquel se rattachaient des souvenirs bibliques. Il serait trop long d'en faire ici la nomenclature. Nous arrivâmes vers midi dans la vallée de Jérémie, où croissent de très-beaux arbres. Nous fîmes halte auprès d'un village de fort bonne apparence; c'est le fief du fameux Abous-Ghos (le père de la ruse), ce chef arabe qui, durant trente ans, exerça sur les voyageurs une sorte de tyrannie, en les obligeant de payer un tribut pour obtenir de lui la permission de passer le défilé qui ferme la vallée. Abous-Ghos est mort; son fils voulut continuer le rôle lucratif que le père s'était arrogé de son plein gré; mais Ibrahim-Pacha ne le lui permit pas, et, grâce à l'intervention de ce prince magnanime, les voyageurs ne payent plus rien, et font le trajet sans être inquiétés. La Porte, ayant ressaisi la possession de la Palestine, n'a pas osé rendre (moyennant redevance) au fils du vieux scheik la faculté de rançonner les pèlerins.

Au sortir de la vallée de Jérémie, le pays prend un aspect très-sévère. Au bout d'une heure de marche, on passe, sur un pont de pierre de construction très-ancienne, le torrent dans lequel le jeune David ramassa les cinq cailloux dont il se servit pour combattre le géant Goliath. Le torrent franchi, le voyageur est obligé de gravir une masse de rochers, et ne rencontre plus la moindre trace de végétation; je vis cependant, sur les deux flancs des montagnes, de fort beaux oliviers plantés en escaliers, comme les mûriers le sont dans les Cévennes. Je ne cessai de monter pendant trois heures; le chemin me paraissait d'une longueur insupportable, j'étais tombé dans une sorte de découragement; il me semblait qu'un grand malheur m'allait arriver, et que je ne verrais jamais Jérusalem. L'impatience me donnait la fièvre, car, tout en avançant, je ne découvrais aucun indice qui annonçât l'approche d'une ville importante. Enfin, je vis poindre la sommité des créneaux d'une magnifique muraille; dans ce moment, le guide s'écria en étendant le bras : *El Quodz! la Sacrée*; c'est ainsi que les Arabes appellent l'ancienne Solyme, aucun d'eux ne comprenant le nom de Jérusalem.

Au bout d'un quart d'heure, j'arrivai devant une superbe porte gardée par un poste nombreux. L'officier me demanda mon passe-port; cette formalité étant accomplie, je franchis le porche et je me trouvai sur une très-belle esplanade, bornée d'un côté par les remparts d'une forte citadelle, et de l'autre par des maisons très-bien alignées; une large rue, qui va plongeant dans l'intérieur, aboutit à cette esplanade. Nous prîmes sur notre gauche une rue secondaire, elle me conduisit au couvent latin, qui est une véritable forteresse; le procureur général me fit loger dans une maison neuve, dont les moines latins ont fait l'acquisition depuis deux années. L'affluence des pèlerins était fort grande à cause de l'approche de la semaine sainte; toutes les cellules étaient occupées dans le couvent; je dus me contenter d'une très-petite chambre et d'un lit de sangle; néanmoins la satisfaction de me voir à Jérusalem me faisait oublier les incommodités de la vie. Il ne faisait plus jour quand mon établissement fut terminé; je dus renoncer au projet de faire quelque excursion: avant de me coucher, je remerciai Dieu du plus profond de mon cœur d'avoir permis que je fusse arrivé sans accident au but tant désiré de mon pèlerinage. Je dois faire observer que parmi tant de voyageurs, j'étais le seul Français.

Le lendemain matin je me hâtai de me faire conduire à l'église du Saint-Sépulcre, mais la porte était fermée et ne devait s'ouvrir qu'à deux heures après midi; un officier turc est dépositaire des clefs et n'ouvre que lorsque le pacha lui en donne l'ordre, ce qui arrive une fois par jour à des époques indéterminées. Je profitai de mon temps pour me rendre à la montagne des Oliviers, que je savais être le lieu le plus propice pour bien juger de la position de Jérusalem; ceci est très-exact. Cette montagne n'est séparée de la muraille que par la vallée de Josaphat, qui en cet endroit n'a pas un demi-kilomètre de largeur; les voyageurs du siècle dernier qui ont fait la description des environs de la cité sainte ne virent sur cette montagne qu'un très-petit nombre d'arbres tout rabougris; il s'est fait à cet égard un grand changement, car moi je l'ai vue couverte en son entier d'oliviers aussi beaux que ceux du territoire de Cannes ou d'Antibes.

Après mon excursion à la montagne des Oliviers et à la fontaine de Siloé, je revins à l'église du Saint-Sepulcre au moment où l'officier turc d'écrochait les énormes barres de fer qui ferment la porte. — A l'époque où M. de Chateaubriand visita les lieux saints, l'église bâtie dans le moyen âge était encore intacte; l'illustre auteur des *Martyrs* en fait une brillante description: il n'en reste aujourd'hui que la façade; encore elle est cachée à moitié par de grossières constructions; la place qui précède l'entrée est un peu moins grande que celle de Saint-Germain-l'Auxerrois. Un an après le voyage de M. de Chateaubriand, les Grecs incendièrent l'église, dans l'unique but de détruire les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Baudouin, dont la vue les offusquait, car ces deux princes n'avaient cessé de se montrer très-sévères à l'égard des gens de leur communion; l'incendie volontaire du temple est un fait avéré, les Grecs ne se donnent même pas la peine de s'en justifier. Le désastre consommé, ils demandèrent à la Porte l'autorisation de relever l'église à leurs frais, avec la restriction expresse qu'elle deviendrait leur propriété exclusive, et que les Latins ne pouraient être admis que par tolérance de leur part; la concession fut accordée moyennant un tribut considérable. De nombreux ouvriers furent appelés de tous les coins de la Syrie; ils rebâtirent l'église sur le même plan quant à l'étendue, mais le travail a été exécuté de la manière la plus pitoyable: des piliers lourds et grossiers ont remplacé les belles colonnes bysantines qui soutenaient le grand dôme; aucun ornement d'art ne se fait remarquer dans cet édifice, que l'on pourrait comparer à une halle au blé de quelque ville importante de France.

Une fois le travail terminé, au bout de quatre ou cinq ans, les Grecs s'installèrent en maîtres dans l'église, sans vouloir y laisser placer les chrétiens d'une autre communion. Les Latins réclamèrent énergiquement auprès des ministres de sa hautesse, M. le général Andreossi, ambassadeur de France, appuya leur demande, et ses efforts

obtinrent un plein succès. Les Grecs se virent obligés d'accepter le partage.

Pour se rendre un peu compte de la situation des lieux, il faut se figurer l'église de Saint-Sulpice, partagée en trois compartiments : celui de la tête appartient aux Grecs, qui l'ont fermé par une forte barrière en bois; le compartiment opposé, le moins étendu des trois, est occupé par les Latins; le feu n'avait endommagé que très-faiblement cette portion de l'ancienne église; enfin le compartiment du milieu, éclairé d'en haut par la grande coupole, est en quelque façon la salle des Pas-Perdus, et néanmoins c'est au centre de ce compartiment que s'élève la petite chapelle renfermant le saint Sépulcre. Dieu a permis que ce monument vénérable n'ait pas été atteint par les flammes de l'incendie. L'intérieur a douze pieds de long, et la table de marbre qui couvre le tombeau, *le seul qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles*, n'a pas plus de cinq pieds et demi; la voûte est remplie en entier de lampes d'argent, données à diverses époques par les princes de la chrétienté. La chapelle est isolée; on peut circuler alentour. Le catholique le moins fervent ne peut s'empêcher d'être indigné en voyant l'irrévérence avec laquelle se conduisent les pèlerins, qui accourent des différentes parties du monde pour visiter les lieux saints; ils feraient mieux de rester chez eux : on n'entend que des cris désordonnés, des vociférations et même des rires; je croyais rêver. Le dirai-je? le pacha de Jérusalem est obligé, pendant la semaine sainte, d'envoyer une centaine de soldats, afin de maintenir le bon ordre et empêcher que les chrétiens ne se battent entre eux au milieu de l'église. Il est vrai que ces chrétiens sont des demi-sauvages; les nations civilisées du rite catholique ne sont représentées, dans ces jours solennels, que par quelques individus isolés, qui se retirent le cœur navré après avoir été témoins d'un pareil scandale.

L'indignation que j'éprouvai diminua l'intérêt que j'avais porté à la visite des saints lieux; j'abrégeai même mon séjour. Au reste, les maisons nouvelles qui se sont élevées en grand nombre durant la sage administration d'Ibrahim-Pacha, ont donné à Jérusalem un aspect bien différent de celui qu'elle avait lorsque MM. de Chateaubriand et de Lamartine l'ont visitée; les Anglais font bâtir un temple anglican sur le mont Moriah (1); des Italiens y tiennent plusieurs hôtels garnis. Ces différentes améliorations à l'européenne me désespéraient, car elles ont changé la physionomie austère de la cité de David. J'avouerai, à mon grand regret, que la ville déicide, la ville de désolation, m'a paru la moins triste de toutes celles que j'ai vues en Orient.

L'église de Bethléem m'a singulièrement interessé : les

Eglise du Saint-Sépulcre, à Jérusalem.

Grecs y dominent aussi, mais ils n'ont point essayé de la brûler; ils se sont emparés du chœur. La nef est couverte par une admirable charpente en bois de cèdre, que soutiennent quarante-huit colonnes de marbre; on attribue cette superbe fondation à la mère de Constantin. La chapelle où se trouve la sainte crèche est restée au pouvoir des catholiques; elle est toute resplendissante de richesses.

J'ai consacré la semaine sainte à explorer les environs

(1) On trouvera plus de détails sur Jérusalem dans le premier volume des *Hommes illustres de l'Orient*. (Paris, Lecoffre.)

de Nazareth et de Tibériade; j'ai vu le Jourdain traverser la mer de Galilée et sortir du lac avec impétuosité ; c'est le lieu où le fleuve est le plus beau. Je revins à Nazareth dans la journée du samedi; je pris gîte au couvent, qui est une miniature de celui du Mont-Carmel; on peut à peine y loger dix personnes, mais les voyageurs y sont parfaitement traités. Cette hôtellerie est séparée par une place du grand couvent, qui est attenant à l'église; les étrangers n'entrent point dans ce dernier établissement, à moins qu'ils ne soient prêtres.

Au moment où je finissais mon dîner, je reçus la visite du procurenr de l'ordre des franciscains; il venait de la part du supérieur me supplier d'assister à la grand'messe de Pâques, car j'étais le seul étranger catholique, et l'on

CARBONNEAU.

La messe aux Franciscains de Nazareth. — Moines, paysans, costumes divers, etc.

tenait extrêmement à m'y voir pour l'édification des fidèles, qui devaient accourir de dix lieues à la ronde. Je répondis que je regardais comme un devoir d'aller à la messe un jour aussi solennel, et que l'invitation du supérieur était superflue; que néanmoins je lui en savais beaucoup de gré. Je me rendis vers neuf heures à l'église, qui passe à bon droit pour la plus belle et la plus riche de tout l'Orient. Le maître-autel est très-exhaussé, comme dans quelques villes d'Italie, et borné de chaque côté par d'énormes candélabres d'argent massif; c'est un présent des rois de Portugal. Une foule d'habitants des campagnes, habillés de la manière la plus pittoresque, remplissaient le temple; ces braves gens étaient fort recueillis. Tous les regards étaient fixés sur moi; on savait que j'étais officier français. Les bons moines avaient eu l'aimable attention de placer pour moi une chaise tout près du maître-autel; les

chaises sont un meuble fort rare dans le pays. L'office fut célébré avec le plus de pompe possible; vers la fin on joua, sans doute en mon honneur, la *Marseillaise* et la *Parisienne*; ces airs militaires furent exécutés par un orgue, dont le roi Louis XV avait fait présent à l'église de Nazareth un siècle auparavant.

De Nazareth je regagnai Beyrouth, en m'arrêtant deux jours à Saint-Jean d'Acre, dont les anciennes fortifications ont disparu; les boulets des Anglais abattirent en 1840, cette fameuse tour maudite qui existait du temps de Richard Cœur-de-Lion, et devant laquelle les efforts de l'armée française échouèrent en 1799. Saint-Jean d'Acre, cité jadis si brillante, est maintenant la ville la plus sale, la plus infecte de l'Orient; les voyageurs logent dans un couvent latin, qui est aussi un des plus mal tenus. J'arrivai à Beyrouth la veille du départ de l'*Egyptus*, bateau à vapeur français, qui me transporta en trois jours à Alexandrie. Mehemet-Ali, voulant se mettre à l'unisson des nations civilisées, a établi un lazaret dans la crainte qu'on ne lui apporte la peste; or, l'Égypte a toujours eu le privilége d'être la terre classique de la peste; c'est vraiment une dérision. J'ai passé dans ce maudit lazaret une semaine, qui m'a paru aussi longue qu'une année; il me prenait des accès d'impatience que je ne pouvais surmonter, à peine l'étude et le travail étaient-ils assez puissants pour diminuer mes ennuis. Suivant l'usage, on avait affecté à ma garde particulière un soldat qui m'obsédait par ses cajoleries; je m'amusais cependant, pour utiliser son aimable compagnie, à prendre des leçons de langue arabe, que j'étudiais avec ardeur depuis que j'avais quitté la France; je lui faisais nommer à diverses reprises tous les objets qui se trouvaient en ma possession; je le faisais également compter au moyen de très-petites pièces de cuivre que l'on m'avait données en quantité pour une pièce de cinq francs. J'abandonnais à cet homme la desserte de mes repas pour prix de ses leçons; on me faisait payer fort cher la nourriture qui m'arrivait du dehors.

Plus le moment de ma délivrance approchait, plus mon gardien redoublait de prévenance à mon égard; il me faisait comprendre, par des signes très-significatifs, que je devais lui donner en le quittant un gros bakchis; or, le négociant qui était mon correspondant, étant venu pour me voir, m'avait dit que je n'étais tenu absolument à rien envers ce gaillard-là; tous les voyageurs prenaient à tâche de ne pas donner aux gens du lazaret, afin de dégoûter le vice-roi de cette mesure, car les nouveaux débarqués se mettant sur le pied de refuser la moindre gratification, le vice-roi se trouvait dans la nécessité de payer ses employés subalternes, ce qui ne l'arrangeait pas. Muni de ces informations, je faisais la sourde oreille; les sollicitations de mon gardien devinrent très-pressantes le matin de ma sortie, il me criait à tue tête : *bakchis*, en faisant le geste d'un homme qui compte de l'argent dans la main d'un autre. En ce moment une idée folle me passa par l'esprit: je répétai le même geste en l'accompagnant d'un signe de refus, comme si je comprenais qu'il voulait lui-même me donner un bakchis, pour avoir eu le plasir de jouir de ma société durant une semaine entière; plus il insistait, plus je me confondais en remerciements: cet homme resta stupéfait et me suivit en grommelant jusqu'à la barrière du lazaret, qu'il ne lui était pas permis de franchir.

Alexandrie est une ville européenne, bâtie sur les côtes d'Egypte; elle n'offre aux voyageurs que deux choses dignes de leur attention: la colonne de Pompée, placée maintenant au centre d'un cimetière, et les aiguilles de Cléopâtre; ce sont deux magnifiques obélisques en granit rouge, plus élevés que celui du Luxor; l'un d'eux est couché sur le sable. Des personnes bien instruites m'ont assuré que le vice-roi les avait vendus depuis longtemps aux Anglais, mais que la difficulté de les emporter rendait en quelque façon le marché nul.

Alexandrie ne m'offrant que fort peu d'intérêt sous le rapport scientifique, je n'y fis qu'un très-court séjour, et avant de me rendre au Caire, je voulus faire une excursion dans le Delta, la portion de l'Egypte dont les voyageurs s'occupent le moins; et cependant elle mérite d'être visitée, car c'est dans ce triangle que se trouvent concentrées toutes les richesses de Mehemet-Ali. Le Delta est une vaste ferme cultivée pour le compte du vice-roi par des maîtres valets, comme cela se pratique dans la province du Languedoc. Des voyageurs qui ont parcouru le Delta, il y a quarante ans seulement, ont fait une description fort triste de ce pays, et ont représenté la situation des fellah ou cultivateurs comme intolérable, par les misères qui l'accompagnent: ceci pouvait être vrai à cette époque; mais je puis affirmer que, depuis lors, la situation des colons égyptiens s'est améliorée d'une manière très-sensible : j'ai pénétré dans leurs habitations, et j'ai examiné leur genre de vie; je déclarerai en toute conscience que j'ai vu des villages, et c'est la plupart, qui sont aussi bien bâtis que ceux du Berri, de la Bretagne, du Limousin et des Landes, et que leurs habitants sont mieux nourris que ceux de ces provinces. Chaque village est entouré d'une ceinture de palmiers; cet arbre s'élève dans le Delta à une très-grande hauteur, ces groupes de palmiers répandus çà et là, dans cette plaine de cinquante lieues de long, forment un effet très-agréable. On ne peut voyager que sous la conduite d'un guide très-familier avec le pays, car on n'y connaît pas de grandes routes; elles prendraient trop de terrain : tous les produits sont transportés à dos de chameau ou de buffle. Malheur à vous si vous vous trouvez sur leur passage, car ils remplissent le chemin en entier avec leur volumineux fardeau. Vous êtes donc obligé de vous jeter sur le côté, c'est-à-dire dans la terre labourée, ou dans des excavations remplies d'une boue épaisse ; pour ma part j'en ai été fort contrarié, car ces pauvres bêtes, accablées sous le faix, sont hors d'état de se détourner de leur chemin. Le guide que j'avais pris à Alexandrie fut, le second jour, à bout de son savoir; je me voyais contraint d'en changer de quatre lieues en quatre lieues.

Le nombril en quelque façon du Delta est une ville qui se nomme Tanta, où tous les ans se tient une foire très-célèbre. Je cherchais depuis mon départ de France des villes qui ne ressemblassent en rien aux nôtres : Damas m'avait assez étonné sous ce rapport, mais Tanta dépassa mon attente. C'est une cité dont on ne peut faire une description raisonnable; elle est aussi grande que Dijon ou Troyes : on y voit deux mosquées assez belles; les bazars sont les mieux approvisionnés de l'Egypte. Je logeai chez un négociant cophte pour lequel j'avais des lettres.

Comme le temps me pressait, je ne pus remonter la branche orientale du Nil pour aller voir Rosette; je me dirigeai vers le sud, et j'arrivai à Chibin, autre ville très-curieuse où le vice-roi a une résidence princière que l'on prendrait de loin pour une caserne ou pour un magasin d'abondance. Je logeai à Chibin chez un négociant arménien qui me reçut en famille, c'est-à-dire que l'on m'admit au foyer domestique, ce qui arrive rarement. En Orient, les chrétiens pour lesquels vous avez de fortes recommandations vous accueillent sans difficulté, pourvoient largement à vos besoins, vous font des visites, sans néanmoins vous admettre dans leur intérieur. A Chibin, les

choses se passèrent différemment : mon hôte avait une femme encore jeune et trois filles ; certainement ces dames dirent au chef de la famille : « Permettez-nous de voir cet étranger ; régalez-nous-en ; ça doit être bien amusant un homme qui porte chapeau ; laissez-vous fléchir pour cette fois. » Le négociant se montra généreux, et il fut décidé que je dînerais en famille : je fus présenté à ces dames au salon ; c'était une pièce très-basse, garnie d'un divan circulaire et ornée de très-riches tapis, c'est le luxe du pays. Les trois filles et la mère faillirent pouffer de rire en me voyant ; j'avais fait cependant un peu de toilette, et je tenais à la main mon chapeau Gibus ; il fallut, pour complaire à mes hôtesses, que je le remisse sur la tête ; à cet aspect, les quatre créatures tombèrent en convulsions à force de rire, ce qui me mit tout à fait à l'aise, car la reconnaissance pour l'hospitalité offerte m'imposait une obligation de comprimer les élans de gaieté que je ressentais en voyant tant de grâces réunies sous mes yeux. Ces dames étaient habillées exactement comme les saltimbanques que l'on voit dans les carrefours de Paris : pantalons blancs, ceintures rouges, petite veste en velours vert, enrichie de paillettes, et des clinquants dans les cheveux, des souliers brodés aux pieds ; je n'ai jamais vu de tournures pareilles ; la mère, grosse et courte, ressemblait à un cube.

Lorsque notre rire mutuel fut un peu apaisé, nous passâmes à la salle à manger ; cette pièce était située sur la terrasse, nous dînâmes en plein air. La table m'allait aux genoux ; je m'accroupis sur des coussins qui roulaient toujours sous moi, ce qui égayait fort l'assistance ; j'avais une faim dévorante, et je fis honneur au dîner, qui se composait d'un demi-chevreau rôti et d'un admirable pilau, c'est-à-dire de la volaille désossée, accommodée avec du riz au safran, de l'eau pure pour boisson, et pour dessert des dattes et des confitures vertes excellentes, dont je ne pus deviner la nature.

En sortant de Chibin, je trouvai les fellahs occupés à couper le blé, nous étions au 25 avril ; la paille est fort courte, mais l'épi est bien fourni. J'avais décidé d'aller coucher dans la même journée au Caire, j'étais donc à cheval à quatre heures. Je fis halte dans un café placé au bord du Nil ; j'y vis deux almées qui improvisaient devant huit ou dix musulmans ; ma présence mit fin à l'amusement, et je ne pus obtenir que l'on continuât : ces femmes avaient le visage couvert, et faisaient mille façons pour boire le café, car elles tenaient beaucoup à ce que je ne les visse pas. J'arrivai au Caire par une magnifique allée de sycomores ; c'est la première plantation que Mehemet-Ali ait faite en Egypte ; il en est fier et à bon droit, car cette allée est des plus belles ; elle a cinq kilomètres de long et court parallèlement au Nil.

Je mis cinq quarts d'heure à traverser le Caire qui est immense : c'est la ville la plus peuplée de l'empire ottoman après Constantinople. Je me trouvai vers huit heures du soir devant la porte d'une auberge tenue par des Vénitiens ; j'étais exténué de fatigue, je fus sur pied néanmoins à huit heures du matin, et je me mis en marche sous la conduite d'un excellent drogman. Venise m'avait paru un dédale avec ses petites ruelles ; cette difficulté est triple au Caire ; mon guide m'assurait qu'il faut beaucoup d'intelligence et un séjour de plusieurs années pour s'y reconnaître. L'embarras consiste à traverser les innombrables passages couverts qui vont d'une grande rue à une autre grande rue, car il n'existe pas de voies secondaires dans lesquelles puissent circuler les gens à cheval et les chameaux ; les ânes sont les seules montures qui peuvent parcourir ce labyrinthe. La chaleur me paraissait déjà insupportable. Je visitai ce jour-là les principales mosquées, qui ne le cèdent ni en grandeur ni en magnificence à celles de Constantinople ; les minarets sont même plus élevés et mieux sculptés. Le Caire a conservé sa physionomie extraordinaire, quoique des profanes venus de l'Europe s'efforcent chaque jour d'altérer ce beau type oriental ; c'est certainement la ville la plus curieuse de l'Asie et de l'Afrique : la description un peu détaillée de cette capitale fournirait la matière d'un beau volume.

Je tenais par-dessus tout à visiter les Pyramides ; j'appris du chancelier attaché au consulat de France une particularité assez singulière. On ne peut pas en tout temps, me dit-il, se donner le plaisir de voir les Pyramides ; le voyageur qui vient pendant les quatre mois d'inondation est obligé d'y renoncer ; M. de Chateaubriand a éprouvé ce contre-cœur. Si la chaleur se fait trop sentir, vous courrez risque de tomber exténué au milieu des sables ; d'ailleurs, dans ce cas, vous trouvez difficilement des guides assez courageux pour vous y conduire, ou bien ils vous demandent des prix exorbitants. Enfin, si le hamzin souffle, comme cela arrive en avril et en mai, vous tombez dans un autre danger, celui d'être enlevé par une tourmente et précipité dans un gouffre de sables brûlants, comme l'éprouvèrent, il y a vingt ans, deux gentlemen anglais, dont jamais on n'a pu retrouver les corps, quoique le consul de leur nation eût promis une forte récompense. Ces difficultés réunies font que peu de voyageurs réalisent leur projet bien arrêté d'aller voir les Pyramides ; ils montent ordinairement sur le Mokatan, et à l'aide de bonnes lunettes ils peuvent distinguer très-bien ces vénérables monuments, et se dispensent de faire cette course ; ils n'en disent pas moins, à leur retour en Europe, qu'ils les ont vues et touchées. Je vous conseille d'en faire autant, ajouta le chancelier. — Non certes, répondis-je ; après le saint-sépulcre de Jérusalem, ce que je tiens le plus à toucher, c'est la grande pyramide, et j'affronterai tous les obstacles pour y parvenir.

A quatre heures du matin j'étais en selle sur un âne argenté, qui était bien la plus jolie bête dont je puis avoir souvenance. L'allure de ces ânes est le petit galop soutenu, quand ils sont ou en plaine ou dans les larges et longues voies du Caire ; mais ils prennent le pas précipité dans les ruelles, sans que vous ayez la peine de les retenir ou de les pousser. Nous avions à marcher rondement cinq heures pour arriver au but de notre course ; le passage du Nil nous retarda quelque temps. Ayant franchi le fleuve, nous nous trouvâmes au village de Gizeh. C'est plutôt une petite ville, qui se déroule comme un ruban jusqu'à l'entrée du désert ; elle a donné son nom aux Pyramides, qui sont encore cependant éloignées de deux lieues ; et, lorsque le drogman me les montra à cette distance, elles me parurent avoir quarante pieds de haut. Je crus d'abord que cet homme se trompait, car il existe sur divers points d'autres groupes de pyramides ; enfin, le guide insista pour maintenir que c'étaient les plus grandes. A mesure que j'approchais, mon illusion s'affaiblissait, et mon émotion devenait plus vive ; c'est avec une satisfaction indéfinissable que je me voyais en présence de la seule des sept merveilles du monde que le temps n'a pas encore détruite, tandis qu'on chercherait vainement les vestiges des six autres. En voyant de près ces monuments, j'éprouvai une singulière surprise. Dois-je le dire ? les descriptions les plus détaillées que j'avais lues dans les livres les mieux faits, composés par les écrivains les plus exacts et les plus consciencieux, ne m'avaient point donné la moindre idée de ce que sont les Pyramides. J'ignorais d'abord qu'elles

fussent assises sur un ban de roche qui surgit de la plaine sablonneuse ; ce ban a une lieue de long sur un tiers de large. On rencontre d'abord, avant d'atteindre la grande pyramide, le Sphynx, qui paraît bien petit à côté de sa formidable voisine ; il a cependant soixante pieds de haut, et ses pattes ne sont pas à découvert. Je fis le tour de la grande pyramide; dont chaque face est aussi large, à sa base, que la façade des Tuileries, vue du côté du jardin. Cette promenade fut très-pénible à cause de l'inégalité du terrain ; il faut tantôt descendre et tantôt gravir avec les mains. Le vent était des plus violents ; ceci rendait impossible l'ascension. Je grimpai cependant trente pieds, et je dus renoncer au projet d'aller plus avant, car ni le drogman, ni les guides qui stationnent constamment en ce lieu, ne voulaient me suivre. Nous avions pris quelques provisions ; nous fîmes notre repas sur une pierre détachée du monument. Des Arabes nous apportèrent de l'eau ; ils étaient au nombre de trente, et se battaient entre eux pour avoir la préférence ; je la donnai à une fille de quatorze ans, modèle de grâces rustiques. Après lui avoir remis quelques pièces de monnaie, je lui offris un verre de vin dont le drogman venait de déboucher la bouteille : elle le repoussa avec horreur. Qu'aurait donc pensé la jeune fille de ma courtoisie, si sa bouche avait goûté de cet affreux breuvage ? Contre mon ordinaire, j'avais voulu, ce jour-là, ne pas boire seulement de l'eau ; je pris donc chez mon hôtelier un flacon de bordeaux. Le signor Pini, chez qui je logeais, était aussi marchand de comestibles, et sur son enseigne on lit en gros caractères : *Vins de France*. Cet homme, jugeant que dans notre pays on faisait mal les vins, s'est mis à les arranger, et il mêle au bordeaux du cirage anglais pour lui donner de la couleur. Je crus un moment que l'on m'avait empoisonné ; je brisai la bouteille afin que personne n'en bût.

Je m'arrachai avec peine de ce ban de roche sur lequel reposait le plus grand monument sorti de la main des hommes ; mon drogman me pressait, en faisant observer que si nous reculions le moment de notre départ, nous courions risque de ne plus trouver de barques sur les bords du Nil pour nous transporter au Caire ; nous rentrâmes dans notre logement à la nuit close. J'étais ravi et fier d'avoir touché de mes mains ces vénérables Pyramides qui ont traversé tant de siècles.

Je m'embarquai trois jours après sur un petit bateau à vapeur qui appartenait au vice-roi ; car Méhémet-Ali a le monopole de tout. Le lendemain, notre bâtiment se trouva engravé, car le Nil était alors le plus bas possible ; le capitaine du paquebot ne vit pas de meilleur moyen pour nous faire marcher que de mettre en réquisition les équipages de sept à huit barques qui eurent le malheur d'être sur notre passage. Quelques hommes firent mine de résister à l'injonction ; le capitaine leur administra à chacun de vigoureux coups de bâton. On attela à notre navire, avec des cordes, une vingtaine de matelots ; d'autres hommes le soulevaient à l'aide de longues perches ; grâce à ces moyens énergiques, nous fûmes remis à flot, et les pauvres mariniers eurent la permission de regagner leurs felouques et de poursuivre leur chemin, après avoir perdu trois ou quatre heures et avoir reçu la bastonnade. Se figure-t-on ce qui arriverait s'il prenait jamais envie à quelque capitaine de traiter de même les mariniers du Rhône ou de la Loire ?

Le surlendemain nous quittâmes le bateau à vapeur pour monter sur une barque encore plus légère ; elle nous conduisit dans Alexandrie par le canal de jonction. Deux jours après, j'allais m'installer à bord de l'*Egyptus*, paquebot français, qui se rendait à Marseille en ligne directe. Mon cœur palpitait de joie ; j'allais revoir ma patrie que j'avais quittée depuis plus d'un an. Un souvenir fâcheux venait néanmoins troubler mes esprits ; je laissais au lazaret d'Alexandrie une bien pauvre idée de moi : mon gardien ne manquera pas de raconter mon aventure à chaque voyageur venant de France. « J'ai été chargé, dira-t-il, de garder un de vos compatriotes, un petit homme gros, avec une bosse sur le nez ; c'était bien le chrétien le plus stupide, le plus bouché qui soit venu en Egypte : figurez-vous qu'il s'est mis à me faire de grands remerciements, comme si j'eusse voulu lui donner un bakchis, tandis que j'en attendais un de sa part ; il n'a jamais pu le comprendre ainsi. Pouvez-vous donc me dire comment se nomme ce Français ? »

FIN. MAZAS.

REVUE DE L'ANNÉE 1848.

JÉROME PATUROT A LA RECHERCHE DE LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES.

Un gouvernement (*Jérôme Paturot*). Dessin de Tony Jahonnot.)

Voilà une année ! une année que Mme de Sévigné appellerait avec raison « la plus surprenante, la plus miraculeuse, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus triviale, — une année qui fait crier miséricorde à tout le monde. » Hélas ! ce dernier trait de la marquise est encore vrai, après deux cents ans passés...

Malheureusement pour nous, qui ne devons, ne pouvons et ne voulons point parler politique, cette année est l'année politique par excellence ! Depuis dix mois, la France n'a pas vécu de pain, mais de politique... La politique a régné et règne dans la rue, dans les salons, dans les boutiques, dans les ateliers, dans les écoles, dans les théâtres, etc. Les enfants ont appris à lire dans le Premier-Paris des journaux. On a vu des bambins à la mamelle faire des vœux pour tel ou tel candidat. Si bien que nous ne savions comment nous y prendre pour passer en revue cette année politique, sans faire de politique. Un profond et spirituel auteur M. Louis Reybaud, des éditeurs aimables MM. Michel Lévy frères, un livre populaire et charmant, sont venus à notre secours... La littérature est de notre domaine... *Jerôme Paturot* nous appartient !... Nous allons tout simplement vous raconter Jérôme Paturot... Vous nous direz ensuite si ce n'est pas là la revue la plus parfaite, la plus complète et la plus vraie de l'année de révolution 1848.

Vous connaissez Jérôme Paturot, que vous aviez déjà suivi dans ses recherches d'une position sociale... Vous l'avez vu tombé, du haut de ses rêves humanitaires, dans un modeste bureau d'employé en province, sans autre consolation que sa pensée volcanique et son inséparable Malvina.

C'était au commencement de 1848... Paturot, honteux de manger au râtelier de l'État, se réveille un beau matin, dans un accès d'indépendance et de révolte... Il se regarde dans la glace, et se trouve républicain !... Grande terreur de Malvina et de ses enfants : — Vous allez nous ôter le pain de la bouche, malheureux !... — Je vais m'élancer vers des destinées immenses !... — Il est fou ! Dieu nous protége ! s'écrie la pauvre femme...

Peu de temps après, Jérôme dit à son vieux commis : — Le roi se perd ! — Le roi se sauve ! répond le vieux commis, à cheval sur ses principes monarchiques...

Pour la première fois de sa vie, Jérôme avait raison. «Les nouvelles de Paris vinrent bientôt confirmer ses paroles. » Ce sont d'abord les fameux banquets « où le jeu des fourchettes se mêle à l'éclat des discours... » Puis le changement de ministère, l'abdication, la régence, la République enfin !

La ville de province n'en peut croire ses oreilles... Les cafés se remplissent de curieux... La population s'agite dans la rue... Tout le monde nie... Paturot seul affirme... Il brûle ses vaisseaux et salue d'avance la République...

Il parlait encore, quand, « signalée par les éclats d'un fouet, une chaise de poste se dirigea vers la préfecture. Deux drapeaux tricolores en pavoisaient les portières. La foule courut de ce côté et je la suivis, dit Paturot. Le préfet était debout sur son perron, prêt à faire à son

Le commissaire gras et le commissaire maigre. (*Jérôme Paturot*. Dessin de Tony Johannot.)

successeur les honneurs de la résidence administrative. La chaise de poste s'arrêta et il en descendit un homme d'un âge mûr, enveloppé d'une écharpe aux trois couleurs. Cette écharpe portait dans ses plis un gouvernement nou-

veau (le gouvernement provisoire) ; le préfet le sentit et s'inclina. D'un geste empreint de résignation, il venait de montrer à cet hôte inattendu l'accès de la demeure officielle, quand un autre bruit attira son attention et celle de la foule rassemblée autour de l'hôtel. C'était une seconde chaise de poste qui arrivait, pavoisée comme la première. Les chevaux lancés à fond de train l'eurent bientôt amenée à sa destination, et il en sortit un deuxième personnage au trois couleurs, long et maigre, comme l'autre était gras et court. Tous ces mouvements avaient été si rapides, que les deux écharpes se rencontrèrent sur le perron et le gravirent à la fois, celle-ci par la droite, celle-là par la gauche.

« Le préfet s'arrêta étonné ; des deux parts on lui tendait un pli, revêtu d'un sceau qui lui était familier. Auquel croire? Il vérifia les pouvoirs ; ils étaient de la même teneur, de la même date ; les noms seuls différaient. Il étudia les physionomies : il y régnait la même assurance et la même bonne foi. Il prit enfin un parti :

— « Messieurs, dit-il aux prétendants, ce que je vois ici de plus clair, c'est qu'il ne me reste plus qu'à faire ma valise. C'est l'affaire d'un moment. Moi parti, vous viderez le reste du débat entre vous.

— « Il allait se retirer, quand l'un des personnages intervint, et lui posant la main sur le bras d'une façon familière.

« — Citoyen ex-préfet, lui dit-il...

« Le fonctionnaire déchu n'était pas accoutumé à ce langage, il sourcilla. Son interlocuteur en prit occasion pour revenir à la charge.

« — Citoyen ex-préfet, dit-il, ne vous inquiétez point du contre-temps. Tout va s'arranger. Deux commissaires pour un, n'est-ce pas? Qu'à cela ne tienne, le mal n'est pas grand. Postillon, ne dételez pas ! Et vous, citoyen collègue, ajouta-t-il en se tournant vers le premier arrivé, soyez sans crainte, à vous ce département. J'en ai quatre de rechange.

« — Mille grâces, dit le commissaire joufflu.

« — Et maintenant, poursuivit le maigre, soyons aux intérêts de la patrie ! !

« S'adressant à la foule qui encombrait les avenues de la préfecture :

« — Citoyens, dit-il, la République triomphe, elle vient d'être proclamée à Paris! Vive la République ! »

Ce cri, avoue Paturot, m'alla au fond de l'âme ; je ne pus l'entendre sans éprouver un vertige soudain. Je fendis la foule ; elle hésitait, elle était plutôt surprise qu'entraînée. Il s'agissait de lui communiquer un élan, une impulsion. Je me précipitai vers le perron pour seconder le magistrat républicain et le couvrir au besoin de ma poitrine. Zèle inutile ! J'arrivai trop tard ; quelqu'un m'avait devancé sur les marches de l'hôtel et criait de toute la force de ses poumons : — Vive la République! Je jetai les yeux sur lui ; c'était mon vieil employé, « le fonctionnaire le plus monarchique de France et de Navarre ! La surprise me coupa la voix. »

Voilà le républicain de la veille et celui du lendemain face à face !... Nous les retrouverons. Retournons aux commissaires...

Délivré du commissaire maigre, le département est livré au commissaire gras... C'était un brave homme de lettres qui avait à réparer quinze ans d'abstinence, et qui ne voyait que de bons dîners dans sa mission politique. Il administra donc à table, avec les parasites qui l'avaient aidé jadis à manger son patrimoine, et qui, non moins affamés que lui, l'aidèrent de plus belle à manger ses appointements. « Après boire, ces amis dangereux brisaient quelquefois les vitres des bourgeois..., mais leur amphitryon, survenant alors comme un dieu d'Homère, lançait à point nommé une proclamation sur la fraternité, toute pailletée des fleurs de sa rhétorique. « Rien ne dispose à l'enthousiasme comme la peur. On ne jura plus dans le département que par le commissaire. « On lui sut gré de n'avoir pas mis les villes à sac, porté la torche au sein des propriétés, et emmené les populations en esclavage... » Tels sont les prodiges des révolutions...

Mais un beau matin, comme le magistrat de la République s'asseyait avec ses conviés devant un déjeuner de primeurs délicates et de vins fins, la porte s'ouvrit et livra passage à un homme dont la physionomie exprimait l'irritation... C'était le commissaire maigre, changé en commissaire général, par conséquent en supérieur... (Voyez la 2e gravure.)

Le commissaire gras s'incline devant lui, et lui offre la place d'honneur à table :

— Voici, lui-dit-il, un hoche-pot apprêté à la manière du pays, et qui justifiera votre confiance... Et pour l'arroser, nous avons un bourgogne qui date de l'ancienne administration. Il faut en convenir, tout n'était pas mauvais chez elle...

Le commissaire maigre fronce le sourcil, et promène sur le couvert un regard inquisiteur... « Il appartenait à la classe des républicains austères, qui veulent mettre la société au régime du brouet noir. Les restaurants à vingt-deux sous étaient pour lui des temples élevés au superflu... Il aimait à se priver, comme d'autres aiment à jouir : question de tempérament. Les mauvais estomacs font les mauvais caractères... » Le commissaire général ne vit sur la table de son collègue que « la honte des institutions nouvelles. » Un certain plat d'asperges le scandalisa surtout... Il le poursuivit de regards indignés. Des asperges aux premiers jours de mars ; quel exemple pour les populations !

Il refuse net l'invitation, déclarant qu'une tasse de lait lui suffit, et il interroge l'administrateur sur ses amis.

— C'est la fleur des patriotes du lieu! La terreur des bourgeois... Des purs! des choisis!

— A la bonne heure ! Alors asseyons-nous et causons... A vos asperges, citoyens! moi, d'autres soins me préoccupent. Je ne suis pas content de votre ville ! Qu'y ai-je vu? Des rues tranquilles, des gens qui vont à leurs affaires..... Avez-vous des clubs, à l'instar de Paris? un atelier national, à l'instar de Paris? des promenades en corps d'état, à l'instar de Paris? des lampions, à l'instar de Paris? des arbres de liberté, à l'instar de Paris, avec chants, pétards et faveurs tricolores?

Le commissaire et ses amis sont forcés d'avouer que non...

— Et vous appelez cela une république !!! s'écrie le juge indigné... N'insistons plus : c'est une mise en scène manquée ! Rien ! mais rien ! O république ! où sont tes faisceaux d'armes et ta draperie romaine?

— Citoyen collègue, poursuit-il, il faut *agiter* le pays.

— Agiter ! Pourquoi? il se prête à tout.

— En apparence ; mais au fond il est réactionnaire... Faites une razzia des anciens fonctionnaires ! des proclamations ! des bulletins ! des mots grands comme des maisons ! Un club !... deux, si c'est possible ! Un arbre de la liberté ! des manifestations populaires ! Des fêtes grandioses ! endettez la ville s'il le faut ! Toujours à l'instar de Paris ! Des jeunes filles en blanc ! Des bœufs aux cornes dorées ! De l'allégorie à pleines mains ! Un atelier national sur une immense échelle !... Je me résume : agitez ! desti-

tuez! et souvenez-vous que Curius Dentatus déjeunait d'un plat de raves, en face des envoyés samnites... Un peuple est perdu quand il est trop sur sa bouche. J'ai dit...

Et M. le président « de la République du pain sec » s'en va comme il était venu, tandis que le commissaire et ses convives se remettent à table...

Il faut lire leurs comiques efforts pour *agiter* le département, qui s'obstine à rester en paix; l'émeute qui se lève enfin, mais contre eux, pour les mettre en voiture et leur souhaiter bon voyage...

Destitué comme les autres, malgré son républicanisme, Paturot va réclamer à Paris, et contemple les vertus publiques et privées. Parmi les nouveaux parvenus, il retrouve un ancien ami intime, qu'il avait mille fois chaussé, vêtu et nourri... Il court à son logement... O transformation! « Ce n'était plus le même homme. Il portait sa tête comme un saint sacrement » et se drapait dans sa robe de chambre avec une supériorité majestueuse... A l'entendre, c'était lui qui portait la France, comme Atlas portait le monde... — Le gouvernement provisoire se composait « d'une harpe éolienne résonnant à toutes les brises, — d'une tête de fantaisie, bonne pour décorer les devantures d'un ministère..., d'un astrologue qui avait trop étudié les cieux pour rien comprendre à la terre, — d'un type de cette classe de vieillards que les peuples de Sumatra accommodent pieusement au sel, au poivre et au citron, — d'une insuffisance notoire de taille, et d'un abus de disgrâce physique, » etc. (Voyez la 1re gravure.)

Ces épigrammes ne rebutent pas Paturot... Il se rend chez le ministre de qui dépend sa place... Justement voici le personnage dans sa superbe voiture, à chevaux de prix, à livrée splendide... comme au plus beau temps de la royauté. « Un homme vêtu de noir descendit du carrosse... *C'était mon ministre.* (Voyez la 3e gravure à la fin de l'article.) Je le reconnus... » Il remit à son secrétaire son portefeuille de maroquin rouge... Les laquais formèrent la haie... Le poste prit les armes... Le cérémonial fut irréprochable... Le glorieux ministre de la République fit son entrée, et le pauvre républicain Paturot fut consigné à la porte. — Trois jours durant il eut le même spectacle... et le même sort... Et cependant les héros des barricades étaient reçus à sa barbe le chapeau sur la tête, le juron à la bouche, le sabre sur la blouse, l'écharpe rouge au flanc, le cigarre ou la pipe aux lèvres... Enfin, un compagnon de malheur vient au secours de Paturot. — Procurez-vous, lui dit-il, un tambour; je vais m'armer d'un étendard, et nous reviendrons ici ensemble... vous exécuterez un roulement... Je crierai : — Vive la République! La foule s'amassera... Et nous entrerons... C'est ce qu'on appelle une démonstration! un ministre révolutionnaire n'y résiste pas... Céder aux forts; écraser les faibles, tel est l'héroïsme du moment.

Qui fut dit fut fait. Mais Paturot trouva mieux qu'un tambour... Il trouva son ami Oscar, l'artiste-socialiste, ex-peintre de Sa Majesté, aujourd'hui peintre ordinaire de la République, conspirateur avant, pendant et après, ami du peuple par-dessus tout.

— Fais comme moi, Jérôme, parle du peuple, au peuple, au nom du peuple!... Chacun prétend l'avoir derrière lui, celui-ci au Champ-de-Mars, celui-là à la Bastille... On le met à tous les ingrédients, en promenades, en affiches, en bulletins... Il est si bon, le peuple! Mais pour être à tous, comme on le pense, merci! Il n'est qu'à deux êtres au monde, à moi et à une dame de ma connaissance; je t'en cède le tiers pour t'aider à parvenir!

Et voilà Paturot devenu l'inséparable d'Oscar. Ils assistent aux manifestations à l'Hôtel-de-Ville, où le peuple apporte chaque jour un nouveau programme, aux fêtes antiques où le gouvernement rend sa politesse au peuple, et se mire dans un océan de baïonnettes, de statues en plein vent, de lampions et de feux de Bengale...

— Ah çà! mais, s'écrie Jérôme, Paris est un pays de Cocagne, une foire joyeuse, un paradis terrestre.

Là-dessus, il rencontre un banquier prêt à déposer son bilan, avec cinq cents confrères; — un fabricant qui vient de congédier deux mille ouvriers, et qui meurt de faim avec une centaine; — un rentier obligé de vendre à trente et à cinquante les coupons qu'il a payés quatre-vingt-quatre et cent vingt-deux; — des procureurs sans dossiers; — des notaires tremblants pour leurs titres; — des gardes du commerce ruinés par l'abolition de la contrainte, des employés destitués ou réduits à la portion congrue, des officiers mis en disponibilité; — des médecins sans malades, des avocats sans causes, des écrivains sans ouvrage, des ouvriers sans travail, des marchands sans acheteurs, des dépositaires de la Caisse d'épargne, héros de Février, remerciés par la banqueroute, etc., etc...

Bref, Paturot ne voit d'hommes heureux dans la République que les ministres, les fonctionnaires de la République, — et Oscar avec la dame de sa connaissance!

Notre explorateur cherche le bonheur chez les communistes; il y découvre l'envie et la paresse, cachés sous l'amour de l'égalité des fortunes, des conditions et des tailles... Chez les fouriéristes, on lui promet que ses arrière-petits-fils auront une queue avec un œil au bout. Au Luxembourg, on dit, le premier jour : — Le travail est organisé!... le lendemain : — Il sera organisé!... le surlendemain : — Tâchons de l'organiser!... Et le troisième jour on le désorganise dans les ateliers nationaux. Après quoi, le nouvel *habitant* du palais, le petit Napoléon du travail, organise son bien-être au milieu des galeries dorées, des meubles somptueux, des festins de Lucullus, et dit à l'ancienne livrée monarchique : — Qu'on fasse avancer mon carrosse!...

Étant donné le problème suivant : « Réaliser le moins de besogne possible avec le plus de bras possible; quelle est l'institution qui atteint le plus complétement ce but? C'est l'atelier national... »

Telle est la conclusion de Jérôme Paturot, après sa visite au quartier-général du travail.

Mais avant de le suivre dans ce chapitre de son Odyssée, arrêtons-nous à mi-chemin, et félicitons M. Louis Reybaud sur le talent et le courage, sur la haute portée et l'immense succès de son livre... Non-seulement c'est le livre du jour par excellence, mais ce sera encore, à plus d'un titre, le livre de l'avenir... Après avoir répondu avec tant de force et de justesse au bon sens de la majorité contemporaine, en flagellant sans pitié les ridicules d'une minorité impuissante, il deviendra une leçon mémorable, sévère et féconde pour la postérité. En même temps que la jeune République, dont il a raillé les premiers écarts, remontera, avec un gouvernement sérieux, de la folie à la sagesse, et de l'utopie au possible, *Jérôme Paturot*, dégagé de quelques exagérations d'à-propos et de détail, restera comme un des monuments satiriques de notre langue, comme le tableau le plus frappant de nos hommes d'un jour, de nos mœurs d'un moment, et prendra rang dans les bibliothèques, entre les comédies d'Aristophane et la *Ménippée*, entre le *Gil Blas* de France et le *Tom Jones* anglais... Ses habiles éditeurs auront contribué pour leur part à ce triomphe, par une double publicité qui

adresse leur livre à tout le monde : — aux lecteurs modestes, sous un format économique, élégant et portatif ; — aux amateurs de belles éditions et aux donneurs d'étrennes, sous l'enveloppe d'une brillante reliure et avec les illustrations si ingénieuses, si actuelles et si *ressemblantes* de M. Tony Johannot.

(*La fin au prochain numéro.*)

— « C'était mon ministre». (*Jérôme Paturot*. Dessin de Tony Johannot.)

Typographie HENNUYER et Cᵉ, rue Lemercier, 24. Batignolles.

MUSÉE NATIONAL DU LUXEMBOURG.

LE LARMOYEUR.

Musée national du Luxembourg.—*Le Larmoyeur*, tableau de M. Ary Scheffer.

M. Ary Scheffer n'a pu oublier l'Allemagne en France. Quand il prend le pinceau, son âme se retourne vers sa patrie, et une page de Gœthe ou de Schiller se traduit sur la toile. Le tableau du *Larmoyeur*, un des chefs-d'œu-

vre de l'artiste, un des plus dignes ornements du musée du Luxembourg, est tiré d'une ballade de Schiller (*Le comte Eberhart de Wurtemberg*), qui serait encore inconnue en France sans la récente traduction de M. X. Marmier. En voici les traits indispensables à l'intelligence du tableau :

— Vous qui de par le monde faites les fanfarons, sachez que le pays de Souabe a produit aussi maint homme, maint héros, sage dans la paix et fort dans les combats.

Glorifiez-vous d'avoir eu Charles, Edouard, Frédéric, Louis; le comte Eberhart est pour moi Charles, Frédéric, Louis, Edouard. C'est une tempête dans les combats.

Et son fils Ulrich aimait à se trouver là où l'on entendait le bruit du fer. Ulrich, fils du comte, ne reculait pas d'une ligne quand on était dans la mêlée.

Les gens de Reutling, jaloux de notre splendeur, nous gardaient rancune. Ils voulaient avoir la couronne de la victoire, ils se ceignirent les reins et se risquèrent plus d'une fois dans la danse des épées.

Le comte les attaque et ne remporte pas la victoire; il s'en retourne chez lui tout confus; le père faisait une triste figure, le jeune guerrier fuyait la lumière, et des pleurs coulaient de côté et d'autre.

Cette affaire lui pèse sur le cœur et lui fatigue le cerveau. Ah! coquins, attendez! Par la barbe de son père, il veut réparer cette défaite; il prendra sa revanche sur ceux de Stadler.

La guerre est déclarée. Les cavaliers en grand nombre se rassemblent près de Doffing, et le jeune homme a l'âme joyeuse. Hourrah! s'écrie-t-il; et l'affaire fut chaude.

Le fils du comte, avec une colère de lion, balance son arme de héros; devant lui est le tumulte, derrière lui les pleurs et les gémissements, autour de lui le tombeau.

Mais malheur! un coup de sabre lui tombe sur la tête. Auprès de lui les guerriers accourent en toute hâte; c'est en vain, c'est en vain, son corps se raidit, son regard s'éteint.

La douleur arrête le cours de la victoire; amis et ennemis pleurent à la fois. Mais le comte dit aux chevaliers : — Mon fils n'est pas plus qu'un autre : marchez à l'ennemi.

Les lances étincellent, la vengeance excite le courage. La terre est jonchée de cadavres. Les gens de Stadler s'enfuient à droite et à gauche, dans les bois, sur la montagne, dans les vallées.

Au son du cor, nous revenons gaiement dans notre camp. Femmes, enfants, dansent, chantent autour de nous et célèbrent, la coupe en main, notre succès.

Mais le comte... que fait-il? Dans sa tente il est assis, seul, en face de son fils mort, et une larme brille dans ses yeux.

Voilà pourquoi nous sommes fidèlement et de cœur attachés au comte notre seigneur. Lui seul vaut une armée de héros. Il est l'étoile du pays, et le tonnerre est dans ses bras.

On voit que M. Scheffer, lui aussi, a traduit fidèlement le modèle. Jamais la douleur d'un père, d'un vieillard et d'un guerrier ne fut rendue avec une vérité plus profonde. Le peintre, à qui l'on a souvent reproché le vague et la mollesse, est ici d'une précision et d'une vigueur extraordinaires.

Les ballades de Schiller pourraient lui fournir d'autres sujets en harmonie parfaite avec son talent. On a souvent dénaturé le conte de Fridolin. Le traducteur que nous avons cité l'a seul reproduit dans sa naïveté originale.

— Fridolin était un pieux serviteur, craignant Dieu et dévoué à sa maîtresse, la comtesse de Saverne. C'était une douce et généreuse femme; mais quelles que fussent ses volontés, Fridolin avait appris à s'y soumettre gaiement et pour l'amour de Dieu.

La comtesse le distinguait entre tous les gens de sa maison; sans cesse elle le louait; elle ne le traitait pas comme un valet, mais plutôt comme un enfant, et arrêtait volontiers ses regards sur sa jeune et agréable figure.

Cette préférence irrita la méchante âme de Robert le chasseur, qui depuis longtemps nourrissait de mauvais desseins. Pressé par le génie du mal, un jour qu'il s'en revenait de la chasse avec le comte, il lui jeta dans le cœur les germes d'un soupçon sur Fridolin.

« Le comte, dans sa colère, pénètre au milieu du bois voisin, où l'on fond le fer dans une de ses forges. Là, matin et soir, les ouvriers entretiennent le feu d'une main active. L'étincelle jaillit, les soufflets sont en mouvement, comme s'il fallait vitrifier les rocs.

Là, on voit réunis la puissance de l'eau et celle du feu. La roue, poussée par les flots, tourne sans cesse; les rouages résonnent jour et nuit, le marteau tombe lourdement sur l'enclume, et le fer cède à ses coups répétés.

Le comte fait signe à deux forgerons, et leur dit :

— Le premier messager qui viendra ici vous demander si vous avez accompli les ordres de son maître, vous le prendrez et vous le jetterez dans la fournaise. Qu'il soit réduit en cendres, et que mes yeux ne le revoient plus...

Robert s'en va trouver Fridolin, et lui dit d'une voix hypocrite :

— Allons, hâte-toi! le maître veut te parler.

Et le comte dit à Fridolin :

— Il faut que tu ailles à l'instant même à la forge et que tu demandes aux ouvriers s'ils m'ont obéi.

— Cela sera fait, répond Fridolin.

Et il se prépare à partir... Mais il va d'abord prendre les ordres de sa maîtresse, car c'est à elle qu'il appartient. La dame de Saverne lui répond avec douceur :

— Je voudrais bien entendre la messe, mais mon fils est malade. Va à ma place, et obtiens-moi la grâce de Dieu.

Fridolin se met en route, entre dans l'église du village, où il n'y avait pas même un enfant de chœur, car c'était le temps de la moisson, remplit l'office du sacristain, sert et entend pieusement la messe, et se rend ensuite à la forge. Il demande aux ouvriers s'ils ont exécuté les ordres du comte. Ils lui montrent en grimaçant la gueule de la fournaise, et lui disent :

— La chose est faite. Le maître sera content.

Fridolin retourne porter cette réponse au comte. Celui-ci, en le revoyant, ne peut croire ses yeux!

— Malheureux! s'écrie-t-il, tu t'es donc arrêté en chemin?

— Oui, le temps d'entendre la messe, suivant les ordres de la comtesse, pour votre salut et pour le sien.

— Et Robert? dit le comte frissonnant, ne l'as-tu pas rencontré? Je l'ai envoyé après toi dans la forêt.

— Seigneur, je n'ai vu aucune trace de lui.

— Eh bien! s'écrie le comte stupéfait, Dieu lui-même a jugé! Et, menant par la main Fridolin à la comtesse : Je recommande cet enfant à votre grâce. Pas un ange n'est plus pur. Nous avons été mal conseillé; mais Dieu et ses chérubins étaient avec lui.

VOYAGE EN FRANCE [1].

UN TOUR EN LANGUEDOC.

Moissac. — Le bateau de poste. — Les six voyageurs. — Le *Guide en Languedoc*. — Castelsarrazin. — Saint-Sauveur. — Les fous du Languedoc. — Le suffrage universel. — La Garonne. — Ses qualités et ses défauts. — Comment elle vint à la noce d'un capitaine de la garde. — L'abbaye de Grandselve. — Les communistes d'autrefois. — Le dernier Bernardin. — Auvillar. — Le Sully de la Villedieu. — Le cortége nuptial. — Les merveilleuses aventures de Pitoche. — La demoiselle de Dieupentale. — Pompignan. — Estrètes-Fonts. — Un Christophe Colomb. — Voilà Toulouse!

Aux sons précipités d'une cloche qui se hâtait comme si le feu eût menacé la bonne ville de Moissac, des voyageurs, au nombre de six en m'y comprenant, accouraient, le 23 avril dernier, à l'embarcadère du canal latéral. Arrivés, hors d'haleine, ils n'attendirent guère qu'un quart d'heure la barque de poste qui n'attend jamais, et bientôt les deux rosses du postillon nautique entraînèrent au petit trot, sur l'eau verte et pure du canal, un gentleman touriste et sa fille, un trappiste, un officier de spahis, un agronome et un homme de lettres. En s'établissant sur le pont, chacun de nous jeta le coup d'œil de rigueur sur ses compagnons de voyage, et de cet examen réciproquement favorable naquit aussitôt la confiance et la gaieté. Le trappiste, en effet, l'officier de spahis, l'agronome et l'Anglais même, malgré ses cheveux rouges, étaient porteurs de ces bonnes et loyales figures avec lesquelles on est certain d'avance de n'entendre crier ni les crecelles de la politique, ni les hiboux du socialisme. L'Anglais surtout, à mille lieues de ces démences, n'était préoccupé que d'une idée : le *Guide du voyageur en Languedoc*, voilà ce qu'il voulait, voilà ce qu'il demandait obstinément au capitaine, qui ne le comprenait qu'à demi, et se contentait de lui répondre avec un sang-froid imperturbable : « Nous ne l'avons pas! » Je crus devoir intervenir. « Ce que vous demandez, dis-je à l'Anglais, au moment où il renouvelait sa question en italien, en poursuivant le capitaine du côté de la cabine, n'existe pas en ce pays. De mémoire d'homme on n'y imprima un livre vraiment utile. L'idée de celui qui vous manque à cette heure n'est venue encore à personne, par une raison excellente, c'est que le patriote assez fou pour l'exécuter y laisserait le sien, comme disait le beau Gaston, et, au lieu d'être applaudi, serait de chacun déchiré et honni. Mais vous n'y perdrez rien, milord, car je suis de ces fous qui ont usé temps et jeunesse à la réhabilitation des gloires nationales, et, sachant le passé mieux peut-être que le présent, il m'est aussi facile de vous servir de guide en ce pays qu'au batelier de Chelsea de trouver sa route sur la Tamise. » L'Anglais toucha son chapeau en signe de remerciement, boutonna son carrick blanc à grands plis, et, s'armant de l'invariable lorgnon, me demanda le nom de la cité qui se dégageait à moitié du brouillard printanier à droite.

— Castelsarrazin.

A ce mot, la jeune miss, dont la physionomie, fine, douce à la fois et modeste, rappelle les types les plus purs de Lawrence, se mit à écrire quelques lignes sur son album. Devinant l'erreur, je m'approchai, et tandis qu'elle dessinait les portes gothiques, les murs en ruines et la flèche aiguë et dentelée de Saint-Sauveur, je dis à son père :

— Ne croyez pas, milord, que ces tours, dont l'architecture massive vous étonne, soient l'œuvre des fils du prophète : ils y sont venus sans doute et ont dû bâtir quelque *rebah* à cette même place ou ailleurs; mais le nom est chrétien, et le château existait avant que les turbans verts et les lances à banderoles d'Abd-el-Rhaman eussent apparu à nos pères. Vers ce temps-là, dit-on, en 847, un bon seigneur appelé Astanova, ayant quelques gros péchés à expier (Dieu sait s'ils en avaient alors nos bons seigneurs!), donna par diplôme spécial à l'abbaye de Moissac le château de *Cerrucium*, situé sur la Garonne, dans le Toulousain. Autour de ce castel se groupèrent des maisons de terre, un mur s'éleva, des portes furent construites, et un beau jour le château se trouva devenu une ville, célèbre depuis par son attachement énergique à la France et sa fidélité à la foi des aïeux. Cette fidélité inébranlable de tout temps lui attira de méchantes affaires lors des guerres des Albigeois, car Raymond de Toulouse, s'étant embusqué dans une forêt que nous allons trouver plus bas, mit en fuite une armée française, fit couper le nez et les oreilles, arracher les yeux à deux mille hommes d'armes, et les envoya ensuite en chemise à l'ennemi pour annoncer la prise de Castelsarrazin. Comment cette ville, au surplus, aurait-elle été l'ennemie de la couronne? N'y avait-on pas établi une commanderie de Saint-Jean-de-Jérusalem en 1391? Le Dauphin, depuis Charles VII, n'avait-il pas doté la cité de trois foires? Et à la suite des troubles religieux du seizième siècle, le Parlement de Toulouse ne s'y était-il pas retiré en masse avec les fleurs de lis et la main de justice?... Depuis cette époque, la ville n'a paru s'émouvoir qu'une fois au bruit des idées nouvelles : c'était en 1788, quand le roi Louis XVI consulta les communautés. Celle de Castelsarrazin lui fit une verte réponse, qu'elle ne tarda pas d'ailleurs à racheter par sa modération et son calme dans les sombres jours de la terreur. Aujourd'hui la petite ville est comme ces honnêtes filles dont parle Voltaire, et cela, grâce, au dire de nos vieillards, à la protection de saint Alpinien. On attribue, en effet, à ce premier apôtre du christianisme en ce pays, le pouvoir de guérir les fous, et si vous étiez venu huit jours plus tard, vous auriez vu, milord, une des dernières et des curieuses fêtes populaires du moyen âge... On amène ici les fous de tout le Languedoc.

— Et les étrangers sont-ils admis? me demanda l'Anglais avec le plus grand sérieux...

— Sans difficulté.

— Je voudrais alors vous envoyer certains membres de nos communes.

— Ils trouveraient trop de concurrents, si la politique leur ôte la raison, dis-je, en montrant quelques centaines de paysans fuyant à toutes jambes, et chaudement poursuivis par des hommes armés et parés de cocardes tricolores. Comme la barque atteignait le pont du canal, une

(1) Voy. t. XII, p. 361; t. XIII, p. 297, 355; t. XIV, p. 270, 297

explosion se fit entendre, et quand le vent eut dissipé la fumée de la fusillade, nous aperçûmes des morts sur la berge et un prêtre qu'on emmenait prisonnier.

— O Dieu! s'écria la jeune miss en joignant les mains de terreur; qu'est-ce donc?

— C'est le suffrage universel qui passe, mademoiselle.

— Comment?

— Oui; les paysans que vous voyez ne voulaient pas voter pour le candidat des hommes armés, ceux-ci les renvoient dès lors à coups de fusil dans leur village.

— Monsieur, interrompit à ces mots notre agronome qui, visiblement préoccupé d'une idée fixe, n'avait prêté aucune attention à la scène électorale du pont, vous parliez tout à l'heure de la Garonne; serions-nous près de votre superbe rivière?...

— La voici à votre droite, derrière ce rideau de peupliers.

— Le beau, l'admirable fleuve! et quels trésors de fertilité il répand sur ces plaines!...

— L'enthousiasme de l'agronome était justifié par le magnifique tableau que déroulait alors la campagne. Le soleil l'inondant de ses rayons les plus chauds et les plus lumineux, montrait dans toute leur splendeur d'immenses carrés de blés verts à moitié brillants de rosée, et séparés, de distance en distance, par des bandes jaunes de colza et des losanges de sainfoin à perte de vue, dont la fleur rose défierait par son éclat et sa fraîcheur toutes les teintures des Gobelins. A mesure que la barque avançait, nous rasions des haies panachées d'aubépine, et voyions fuir derrière nous ces maisons blanches, surmontées de colombiers, d'où s'échappaient en tournoyant, à notre approche, des nuées de pigeons. Ajoutez à cela ces bouffées d'air rafraîchies par le voisinage de la Garonne et du canal, qui nous apportaient tous les parfums du matin et de la prairie, et vous comprendrez le ravissement de notre homme. Pour le ramener sur la terre et sauver à mes compagnons deux cents vers au moins des Géorgiques, dont il entamait le premier chant, je me hâtai de prendre la parole :

— C'est, on ne peut le nier, une belle et noble rivière...

—Ah! monsieur, un fleuve sans pair!...

— Mais, repris-je avec intention, comme toutes les œuvres créées, la Garonne a ses défauts...

— Des défauts, monsieur!...

— Des inconvénients, si vous l'aimez mieux. Certes on ne l'accusera point d'être avare pour ses riverains : non contente d'engraisser leurs champs de limon, et de rafraîchir sans cesse leurs prairies dont le vent couche déjà l'herbe, elle paye généreusement la dot de leurs filles. Le jour, en effet, où une fille lui est née, le propriétaire riverain plante mille peupliers, qui valent, au bout de vingt ans, de mille à deux mille louis, grâce à la Garonne. Mais elle a aussi ses caprices, et malheur à qui se trouve sur sa route aux grandes fontes des neiges, quand il lui plaît de changer de lit! J'avais un ami, capitaine de l'ancienne garde royale, qui aurait pu vous en dire quelque chose. Pressé par sa famille, il rendit ses épaulettes pour faire un mariage de raison. La femme qu'il épousa était aussi laide que riche : le pauvre capitaine avait signé en soupirant; il se résignait à grand' peine en contemplant les riches prairies, les sillons fertiles qui s'étalaient au soleil, le long de la Garonne. Mais voilà que sa fantasque voisine vint le soir à la noce où on ne l'attendait pas, et le lendemain il ne restait au capitaine que son mariage de raison, et un mûrier où il faillit se pendre de tristesse!

Je laissai l'agronome méditant le plan d'une digue qu'on exécutera plus tard, comme tous les projets utiles, et répondis au trappiste, qui me montrait un point noirâtre dans le lointain, après avoir consulté son agenda :

— Oui, mon père, c'est bien là que fut l'abbaye de Grandselve. Le pieux Robert d'Arbrissel en avait jeté les fondements au douzième siècle, avec son disciple bien-aimé Gérard de Sales. Sous la règle de saint Benoît et la discipline de l'abbé Etienne, le nouveau monastère, bien qu'enseveli sous les grands chênes de la forêt, devint bientôt riche et célèbre. Attiré par le renom de sainteté qu'il avait dans le Languedoc, saint Bernard y fit un voyage, et au quatorzième siècle, c'est du fond de ses tristes et mélancoliques cellules que sortit le salut du pays. Le duc de Berry, lieutenant du jeune Charles VI, avait si cruellement foulé nos pères, qu'il n'y avait plus à dormir ni sous un toit dont on était chassé, ni sous l'arbre derrière lequel l'assassin s'embusquait. Le cimetière du village, le caveau de la chapelle seigneuriale, les dalles des basiliques n'étaient plus un refuge après la mort : on ouvrait des fosses, on cassait des tombes pour prendre sur le cadavre l'anneau de mariage ou les éperons d'or. Tout émigrait pour aller chercher des lois plus douces. On allait en Espagne, en Italie, dans les Etats du comte de Foix surtout. Ainsi, quarante mille personnes quittèrent cette belle contrée, qui ne produisait plus que des ronces. Pour mettre le comble à ces calamités, les pauvres, poussés au désespoir, s'étaient révoltés sous le nom de Tuschins ou coquins, et avaient formé un plan plus effroyable encore que celui des Jacques.

Tous ceux-là qui avaient le tort de posséder plus de cent livres de rente devaient être égorgés.

Leur héritage sanglant devait être partagé entre les vilains et les gueux, afin que ceux-ci, à leur tour, eussent à goûter de la fortune.

Pour que la plèbe s'épurât, pour anoblir la race chétive, pour régénérer le vilain, chaque gueux devait tuer sa femme, usée de misère et de labeur, et épouser les femmes nobles et les riches bourgeoises (1).

Sous ces deux fléaux, *l'avidité insatiable* du duc de Berry et l'insurrection des Tuschins, ivres de colère et de vengeance, la population expirante allait succomber, lorsqu'un pauvre moine de Grandselve, appelé Jean, entreprit de la sauver. Cet homme, enveloppé de son capuchon noir, sans nom dans ce monde, sans escorte et sans guide, se rendit à pied à Paris pour parler au roi. Les créatures du duc de Berry firent mille efforts pour l'écarter; mais il ne fut que plus animé de tant d'obstacles, et, sans se soucier de la présence même de ce duc, il aborda le roi et lui peignit toutes les calamités de sa patrie avec tant de force, que le jeune Charles VI, le prenant sous sa sauvegarde, partit avec lui, et mit fin en effet aux misères du Languedoc.

Le trappiste fit le signe de la croix après ce récit, et lorsque chacun eut béni la mémoire du bon moine qu'un monument devrait recommander à la reconnaissance nationale, l'Anglais me demanda si l'abbaye existait encore...

— Hélas! non, milord, la Révolution de 1793 a dispersé les pieux cénobites et détruit leurs cellules; mais elle n'a pu effacer le souvenir du dernier prieur; il est traditionnel surtout dans le cœur des pauvres. C'était là un homme modèle, le dernier bernardin en un mot. On ne

(1) Voyez, à ce sujet, de préférence à D. Vaissète et à notre *Histoire du Midi*, le *Gaston de Foix*, de Me de Montpezat, auteur de *Natalie* et le plus séduisant conteur de cette époque.

lui connaissait qu'un faible, qu'il expiait du reste par d'incessantes oraisons. Le digne prieur possédait des chasses superbes, et avait pour la venaison et le gibier plus d'amour qu'il ne convient, dit-on, à un solitaire. On cite à ce propos un mot qui le peint tout entier.

Attiré un jour par un fumet bien connu, il tombe tout à coup dans l'office, et voit à la broche un faisan qui ne lui était pas destiné ; prenant aussitôt son air et son ton le plus sévère :

— Pour qui est ce Léviathan? dit-il en foudroyant du regard le frère cuisinier...

— Pour vous, père, répondit hypocritement celui-ci, qui prévoyait une bourrasque.

— Ah ! elle est pour moi cette pauvre petite mauviette... Eh bien ! ajouta-t-il de sa voix la plus douce : qu'on me la serve à l'instant même !

Pendant cette digression, nous avions perdu de vue Grandselve et la ravissante petite cité d'Auvillar, suspendue au flanc de sa colline comme une couronne de roses blanches, et nous apercevions déjà, vers la gauche, le Sully de la Villedieu, dont l'ombrage patriarcal conserve, depuis trois siècles et demi, dans ce bourg, le souvenir du grand ministre, lorsque de nouveaux coups de feu firent tressaillir l'officier de spahis. Me montrant vivement un groupe arrêté sur la grande route de Montauban, il avait l'air de me dire : Est-ce encore le suffrage universel?...

— Non, capitaine, grâce à Dieu! c'est maintenant une superstition qui passe, une vieille coutume païenne, que ni prédicateurs ni conciles n'ont pu déraciner. Tous ces gens qui viennent sont l'avant-garde d'une noce : depuis la maison de la mariée, dont nous pouvons déjà voir briller la guirlande, ils tirent des coups de fusil pour disperser les mauvais génies : regardez leur drapeau, il est singulier et se compose d'un gâteau planté dans un bâton d'où pendent des rubans de toutes couleurs. Voici déjà que les sons du fifre et du hautbois annoncent qu'on touche à l'église.

— J'ai cru un moment, dit le capitaine, que nous aurions le spectacle d'un second combat.

— Non, non, il y a bien trois cents ans que la paix couvre ces chaumières : elles ont entendu assez de bruit d'armes autrefois ; les routiers, ces compagnons sans foi ni loi, qui se proclamaient jadis si hardiment les *amis de Dieu et les ennemis de tout le monde*, se sont choqués dans cette plaine avec les lances françaises, et le sang anglais plus d'une fois a y coulé, milord ; si l'on fouillait sous ce gazon si frais et si verdoyant, on trouverait plus d'un débris d'armure, épitaphe rouillée du seizième siècle, réminiscence ensanglantée des lugubres guerres de religion. C'est de ce côté de l'église qui nous apparaît maintenant que le canon de Saint-Michel, vaillant détrousseur huguenot, fit brèche à l'une des anciennes tours du cloître ; et lorsque cette fiancée, qui va si joyeuse et si insoucieuse à l'autel, mettra le pied sur le seuil de l'église, elle foulera la cendre du malheureux comte Baudouin, pendu à un noyer par les ordres du comte de Toulouse, son frère, qu'il avait trahi dans la guerre des Albigeois. Les Templiers allèrent décrocher la nuit le cadavre, et l'enterrèrent aux flambeaux, dans la même chapelle où cette jeune paysanne porte en souriant aujourd'hui sa guirlande et son gâteau de noce, orné de rubans.

Le cortége de noce. — Paysans du Languedoc.

— Ce bourg était donc une commanderie du Temple ? demanda le trappiste...

— Et des plus célèbres, mon père ; car on la trouve mêlée à tout. Ainsi, en 1252, il fallut que saint Louis por-

tât, au château de Joppé, une sentence spéciale contre un des frères, Nicolas de la Villedieu, hospitalier à Jérusalem, qui ne voulait pas rendre les chevaux des barons languedociens, partis sous la bannière d'Alphonse, comte de Toulouse, et parmi lesquels se trouvait un Arnaud de Cavaignac.

Nous écoutions encore le capitaine de spahis qui, persuadé que cet Arnaud était un aïeul de son ancien colonel, avait entamé chaudement l'éloge du vivant et du mort, quand miss... désira savoir comment on nommait le parc, assez beau du reste, qu'elle apercevait à sa gauche.

— Ce parc, lui répondis-je aussitôt, est une forêt, mademoiselle.

— Quoi! une vraie forêt?...

— Non, fort heureusement, et grâce à cette divinité à bandoulière blanche et jaune qu'on appelle la gendarmerie. Il n'en fut pas toujours ainsi, et, quelques années avant la Révolution, mal nous en aurait pris si nous avions seulement osé la regarder de loin. Elle était alors le repaire d'un des bandits les plus fameux dans nos annales, et dont je vous conterais bien l'histoire, sans la peur que j'ai par moments d'abuser de votre patience.

— Contez, contez toujours, dirent en chœur nos compagnons.

Et encouragé par cet appel, je repris la parole en ces termes :

— La Bastille n'avait pas encore été prise : l'ancien régime, avec toutes ses bonnes institutions et ses abus, était debout sur notre sol, comme un vieux château gothique, rongé de mousse, lézardé, à moitié en ruine, mais qui résiste fièrement aux coups des années. Là-bas, surtout, vers cette plaine couverte de maisons en briques et de fleurs, où s'élève Toulouse, siégeait un des grands tribunaux du royaume, la cour souveraine du Parlement, qui avait de rudes paroles pour les ministres et le gibet pour les manants. Pour peu qu'on troublât l'ordre, le Parlement faisait pendre haut et court le perturbateur ordinaire : quant aux criminels, le bourreau les écartelait et traînait ensuite leurs membres sanglants sur la claie. Eh bien! mademoiselle, malgré la terreur inspirée par une pareille justice, un bandit, du nom de Pitoche, s'était tranquillement établi dans cette forêt de Montech, à deux pas du Parlement, du juge-mage de Montauban; et, de là, il mettait toute la généralité, comme on disait en ce temps-là, en coupe réglée; on n'imagine pas l'audace de ses défis. Un jour, le juge-mage de Montauban, son pourchasseur le plus acharné, attendait le grand-prévôt de la maréchaussée de Toulouse. Pitoche, qui l'apprit à temps, s'embusque sur la route, arrête la chaise, en fait descendre le prévôt, et arrive hardiment vêtu de l'uniforme de cet officier chez le juge-mage. On le fit dîner avec toute la magistrature de Montauban; puis, au dessert, la conversation étant tombée sur le bandit, voilà Pitoche qui se met à raconter que, dans un dîner où ce misérable s'était invité, il avait dévalisé tous les convives, en prenant la montre de M. le conseiller, la bague de la présidente, la bourse du receveur des finances; et voici, ajouta-t-il en joignant le geste au récit et prenant à chacun les objets dont il parlait, tandis que deux de ses bandits, couverts de la livrée du prévôt, le suivaient le pistolet au poing; voici comment finit l'aventure : il mit sous clef toutes ses dupes, et regagna la forêt dans la chaise du juge-mage. Tout le monde riait de la pantomime animée du grand-prévôt; mais jugez, mademoiselle et messieurs, de la furie du juge-mage quand il sut que son grand-prévôt habitait la forêt de Montech, et qu'il y avait emporté ces souvenirs de sa visite!

— Je me serais pendu! s'écria le capitaine.

Toute réflexion faite, le juge-mage fut d'un autre avis; mais il aurait couvé longtemps sa vengeance, sans un événement qui la fit venir du côté où on l'attendait le moins.

— Vous voyez bien cette maison isolée, à contre-vents rouges, qui a l'air de se cacher derrière un bouquet de mûriers.

— Oui. Eh bien?

— Elle était habitée en 1780 par une vieille demoiselle riche à millions, mais encore plus avare : pour dépenser le moins possible, cette insensée n'avait dans sa maison qu'un domestique sexagénaire, et une jeune servante à laquelle elle ne donnait point de gages. Pitoche, bien instruit, tourna ses vues de ce côté. Un soir, au commencement de l'automne, tandis qu'un de ces brouillards sombres qu'exhale la Garonne obscurcissait la campagne, la servante crut entendre aboyer le chien : elle prévint sa maîtresse qui calculait, en filant, le prix de ses fermages, et qui la traita de peureuse. Peu de temps après, il lui sembla qu'on poussait des gémissements; enfin, au moment où, cédant à ses terreurs, la pauvre servante décrochait le *calel*, ou lampe à queue des pauvres, pour aller appeler le domestique, quatre bandits, Pitoche à leur tête, parurent dans la chambre et y jetèrent le cadavre du vieillard. A cette vue, l'avare comprit le danger, et son front ridé s'arma d'une résolution inflexible, et dans ses yeux étincela soudain l'éclair d'un courage à toute épreuve.

— Bonsoir, mademoiselle, dit le bandit; vous savez ce que nous voulons?...

Pas de réponse.

— Nous venons vous débarrasser d'un souci : car on prétend, continua-t-il avec un sourire, que vous hésitez sur le choix d'un héritier; eh bien! cet héritier sera Pitoche.

L'avare, les yeux fermés, et immobile, ressemblait à une statue de marbre.

— Allons, mademoiselle, ne vous faites donc pas prier comme cela, ou nous serons forcés d'employer nos petits moyens.

— Elle persiste! Léveillé! cria-t-il à un de ses brigands, fais chauffer la barre de fer, et vous autres, ôtez ses bas.

En un clin d'œil, la demoiselle de Dieupentale eut les pieds nus : on lui adressa une nouvelle sommation, qui resta sans réponse, et alors, sur un signe du chef, la fatale barre de fer, rougie à blanc, fut posée à deux lignes de la plante des pieds.

— Votre argent? dit Pitoche d'un ton féroce.

La demoiselle ne bougea pas : le bandit fit un geste, et un cri de douleur s'échappa seul des lèvres pâles de l'avare!

— Ah! c'est ainsi! du sang alors!...

— Non! vous ne la tuerez pas! dit tout à coup la jeune fille en se jetant entre sa maîtresse et Pitoche, et retenant le bras du bandit : sa mort d'ailleurs ne vous apprendrait rien. Que voulez-vous savoir? où est son argent?... Je vous le dirai...

— Misérable! s'écria l'avare recouvrant la parole comme par miracle!

— Je vous le dirai, reprit la servante, à une condition:

— Parle! que te faut-il?

— La vie de ma maîtresse, d'abord, puis la permission de vous suivre, d'entrer dans votre bande!...

Ces deux demandes accordées avec acclamation, la servante montra aux voleurs la pierre du foyer, qu'ils s'empressèrent de lever aux cris de désespoir de la demoiselle, et sous laquelle ils trouvèrent une centaine de mille francs en écus et en louis. Il y eut fête cette nuit-là dans la forêt, et plus d'un charbonnier se signa de terreur en voyant les flammes des feux de joie, et en entendant les refrains bachiques de ces diables. Mais le lendemain au soir ce fut bien un autre sabbat : conduits par une femme, que vous auriez reconnue pour la jeune servante de la demoiselle de Dieupentale, malgré le soin qu'elle prenait à s'envelopper de sa *capette* ou mante noire, les cavaliers de la maréchaussée s'avançaient à pas de loup en rétrécissant de plus en plus leur cercle armé. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à un bivouac dressé au pied d'un roc, dans l'endroit le plus solitaire de la forêt, où dormait toute la bande de Pitoche, qui fut prise, par ce moyen, d'un seul coup de filet avec son chef. La demoiselle étant morte de désespoir, la jeune servante assista seule au supplice de ces brigands, et reçut en rougissant la prime offerte par le Parlement, et les remerciements du juge-mage.

—Ah ! s'écria, comme je finissais, lord... ; nous sommes à *Pompinion* ; j'avais noté l'endroit sur une carte, parce que, en 1789 ou 1790, le capitaine Plampin, mon parent, y dîna au Grand-Soleil avec sir Arthur Young, écuyer...

— Et agriculteur, milord, interrompit l'agronome, agriculteur des plus distingués pour son temps, car la science était encore un peu en retard. C'est même à cette place qu'il essuya l'orage dont il a fait une si belle description :

« — Nous eûmes ici un violent orage d'éclairs et de tonnerre, avec une pluie plus abondante qu'aucune de celles que j'aie vues en Angleterre. Mais quand nous partîmes pour Toulouse, je fus convaincu qu'il n'était jamais tombé une pareille pluie dans le royaume, car la destruction qu'elle avait occasionnée dans cette belle scène d'agriculture, qui, un moment auparavant, souriait dans la plaine, était terrible à voir. Ce n'était plus qu'une scène de tristesse : les plus belles moissons abattues, de manière à ne pouvoir plus se relever, d'autres champs tellement inondés, que nous doutions si c'était la terre ou si l'eau y formait un lac perpétuel : les fossés, remplis de limon, s'étaient débordés sur la grande route...» Que vous dirai-je enfin? Young partit le cœur navré, et, cinquante-cinq ans après, le mien se brise à ces images...

Je me hâtai de venir au secours de la sensibilité de notre homme en l'assurant que son prédécesseur s'alarmait à tort, car tous les jours il tombe dans ce pays des pluies torrentielles qui renversent les moissons, comblent les fossés, inondent les routes, et dont on ne trouve presque aucune trace au coucher du soleil. L'apparition d'un château imposant, perché sur une colline, de façon tout à fait féodale, vis-à-vis duquel la barque s'arrêtait en ce moment pour déposer un voyageur, mit fin à la discussion que je prévoyais, chacun, même l'agronome, ne songeant plus qu'à demander le nom du château.

— C'est Pompignan, milord, et non *Pompinion*, comme l'ont écrit votre aïeul sir Plampin et Arthur Young :

— Le château de l'ennemi de Voltaire?...

— Précisément.

— J'en suis tout à fait ravi, car je connaissais déjà Ferney. Lucy en a fait même un dessin.

— Je le connais aussi, milord, ce Ferney qui fut dans l'autre siècle le centre intellectuel de l'Europe, et plus d'une fois, par une sorte de rapprochement bizarre, je me suis dit que ces deux châteaux peignaient leurs propriétaires. Ferney, avec ses deux pavillons, miniatures de Versailles, sa terrasse ornée de charmille, et ses gais platanes, rappelle la mobilité, la vivacité, l'esprit pétillant de Voltaire, comme le Léman qu'on entrevoit dans le lointain offre une image de l'horizon immense de sa pensée. Pompignan, au contraire, par son architecture carrée et massive, toute d'une pièce, mais assise sur une solide et large base, rappelle à merveille le talent poétique de Lefranc, qui s'appuya toujours sur le roc des croyances monarchiques et religieuses. Et la barrière colossale des Pyrénées, qui ferme l'horizon devant nous, est comme cette borne infranchissable du devoir que la foi et les traditions devaient élever, selon lui, devant les témérités de l'esprit humain.

— Voilà donc la demeure de Lefranc de Pompignan?...

— Telle qu'il la décrivait au courant de la plume dans ces vers agréables, quoique négligés :

Tu la connais, cette plaine étendue
Dont la beauté surprend toujours les yeux ;
Ces verts coteaux dont elle est défendue
Contre les coups du Nord injurieux ;
De mon manoir la pénible avenue,
Ces murs pourprés, ces jardins gracieux
D'où j'aperçois les rochers spacieux
Que Pyréné porte au sein de la nue.

Ces arbres, qui voilent les murs de l'ouest et rivalisent avec la hauteur des tours aujourd'hui décapitées, lui avaient inspiré des stances peu connues et dignes de Chaulieu :

Croissez, bosquets, trésor champêtre,
Dont je me hâte de jouir ;
Croissez autour de votre maître !
Mais que vous êtes lents à naître
Et que mes jours sont prompts à fuir !
Vous rampez encor dans l'enfance,
Mes jours ont atteint leur midi !
Le temps de votre adolescence
M'annoncera la décadence
De mon âge alors refroidi.
Quelquefois mon œil se promène
Parmi ces sommets inégaux ;
Et plus souvent je les ramène
Dans la riche et superbe plaine
Où la Garonne épand ses eaux.
Coulez, fleuve, suivez la pente
Que vous traça le Dieu des dieux,
Monts, que votre grandeur frappante
Rappelle à notre âme rampante
Le sublime chemin des cieux !

Lefranc de Pompignan écrivait ces vers en 1754, et en 1784 on le descendait dans le caveau de ses ancêtres.

— Oui, dit une voix émue derrière nous, le 1er octobre, je m'en souviens.

— Nous nous retournâmes avec surprise et vîmes un vieux matelot de la barque de poste qui, les mains derrière le dos et l'œil mélancoliquement fixé sur le château, poursuivit plutôt en se parlant à lui-même qu'en s'adressant à quelqu'un de nous.

— C'était au milieu de l'automne. Il pleuvait un peu, malgré le brouillard. Tout à coup une chaise à porteurs parut dans le village. Tous les enfants coururent en criant vive le seigneur ! Mais les porteurs nous firent taire, car il était malade, bien malade, et pour mourir au gîte, comme le bon lièvre, il avait fait près de vingt lieues dans cette boîte. Les pauvres ne quittaient pas l'église, mais le bon Dieu voulait le voir, et il n'écouta aucune prière. Quelques jours après, des messieurs en robes rouges, de la Cour des aides de Montauban, et puis d'autres nobles de Toulouse vinrent, avec tant de paroles, qu'on nous entendait à

peine pleurer, le mettre auprès de son père, premier président comme lui.

— Il est donc enterré là?...

— Oui, mais ce n'est pas pour longtemps.

— Comment donc?...

— Sans doute! est-ce que les fils aujourd'hui se souviennent des pères! Le descendant des Pompignan a vendu le château : et les cendres de son aïeul en seront retirées un de ces jours, comme un meuble hors d'usage ou un colis qu'on jettera tout simplement avec un numéro dans un coin de la barque de poste. Ah! je ne suis qu'un pauvre diable, un malheureux vivant au jour le jour, et ramant durement pour gagner le pain de ma famille; mais s'il fallait vendre la maisonnette que m'a laissée mon père, et sous l'auvent de laquelle ont roulé les berceaux de mes enfants; tenez, j'aimerais mieux me lancer dans le canal à la première écluse, et ne plus revoir ni cette Garonne, ni ce clocher que j'aime tant!...

Ces réflexions, assez vraies pourtant, nous avaient attristés, et nous nous serions plongés peut-être dans des méditations sans fin sur l'ingratitude des hommes, si le bruit du tambourin ne nous eût réveillés comme en sursaut et très à propos. C'étaient des fiancés qui sortaient, avec un cortége des plus bruyants, de Castelnau d'Estrètes-Fonts, et se rendaient à la maison de l'éclusier. Aussi eûmes-nous tout le temps d'entendre leurs chansons terminées et entrecoupées par ce refrain indigène :

Caminolos diourias flouri,
Tan bèlis nobis ban sourti!
Diourias flouri, diourias grana,
Tan bèlis nobis ban passa!

Sentiers, vous devriez fleurir,
Si beaux fiancés vont sortir!
Fleurir à l'instant et grainer,
Si beaux fiancés vont passer!

Par une vieille réminiscence romaine, la porte de la jeune fille était ornée de guirlandes de verdure et de fleurs. J'eus l'occasion, à ce sujet, d'apprendre à nos compagnons de voyage que le bourg de Castelnau fut autrefois une des stations militaires, *mansiones*, de la voie romaine allant de Toulouse à Cahors. Cette station avait été placée au pied de ce coteau, à cause des sources qui en jaillissent avec abondance et qui donnèrent son nom au nouveau château *Castellum novum de strictis fontibus*, qu'on traduit depuis bien des siècles par *Estrètes-Fonts*. Trois diligences roulant sur la route moderne, ou *cami nébe*, comme disent les paysans, et y roulant dans des nuages de poussière impénétrables, changèrent le cours de nos idées. Croirez-vous, dis-je à lord..., qui félicitait le Languedoc en ma personne, d'offrir, outre le canal, tant de moyens de locomotion (car, aux yeux d'un Anglais, rien ne fait un plus bel éloge d'un pays que la faculté de pouvoir le fuir à toute heure); croirez-vous qu'il y a soixante ans, on mettait deux jours pour achever le voyage que nous allons faire en quatre heures?... Et que descendre dans la plaine du haut des plateaux quercinois passait à cette époque pour un acte téméraire?

— Impossible!...

— C'est cependant la vérité, et je peux vous citer l'exemple d'un gentillâtre quelque peu mon aïeul. Il habitait là-haut, sur les crêtes de la montagne blanche, un manoir remontant au moins à la guerre des Albigeois. Inutile de vous dire qu'il y vivait bien plus heureux qu'un roi, à chasser le lièvre et le loup, à sabler le vin de Cahors, et à se faire lire tous les mois par le curé (qui le devinait quelquefois) le logogriphe du *Mercure*. Un jour ce bonheur l'ennuya. Il se dit que son grand-père avait vu Versailles; qu'un de ses oncles s'était trouvé à une revue de chevaliers de Malte ; que son père même avait failli faire partie de l'arrière-ban de sa province, et avait découché deux nuits, et qu'il importait à l'honneur de la famille qu'il risquât une expédition. Ce point arrêté, il résolut, après mûre réflexion, de faire un voyage à Toulouse; le voilà donc qui dicte secrètement un testament à son notaire, et qui, sourd aux prières de la châtelaine, part à cheval avec son valet, armé de pied en cap. Il mit trois jours pour venir jusqu'ici, et coucha trois fois en chemin. Vers le soir du quatrième jour, et au moment où le valet le conjurait de tourner bride et de se contenter d'avoir parcouru tant de pays *étrange*, il arriva au petit hameau de Saint-Jory, qui fuit à notre gauche, et se hâta de demander à un paysan si Toulouse était encore bien loin?

— Oh! oui, monsieur, répondit l'homme de Saint-Jory.

— A ce mot, regardant son valet qui tremblait de la tête aux pieds, il s'écria plein d'enthousiasme : « Que la France est grande!... » Et retourna la tête de son cheval vers le Quercy où, jusqu'à la mort, qui vint tard, il se considéra comme l'égal de Christophe Colomb.

— Comme j'achevais ce chapitre de l'histoire de mon aïeul, les chevaux prirent le galop : tout à coup un mouvement extraordinaire se fait parmi les matelots, le capitaine jette son cigare, le dernier éclusier nous salue de la main, tandis que des flocons d'écume jaillissent sur le pont : des jardins, des maisons couvertes en tuiles rouges et bâties en terre et en cailloux roulés, des fabriques charmantes à contrevents verts, entourées d'orangers, tapissées de roses, apparaissent rapidement comme dans un panorama, le vénérable clocher de Saint-Sernin dresse enfin sa tête romane.

— Nous arrivons, nous sommes arrivés... Voilà Toulouse!...

MARY-LAFON.

(La suite prochainement.)

Lefranc de Pompignan.

LES COURS PUBLICS DANS UN FAUTEUIL.

M. ISIDORE GEOFFROY SAINT-HILAIRE,

PROFESSEUR DE ZOOLOGIE AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE (1).

Portrait de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

Assiégé avec la Commission dans Alexandrie, au milieu des fléaux de la peste, de la famine et de la guerre, et sous le feu des bombes anglaises qui sillonnaient la ville, enfermé dans son cabinet, comme Archimède à Syracuse, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire poursuivait ses études et ses découvertes avec la même ardeur qu'il l'eût fait au Jardin des Plantes, devant les fleurs et la verdure, au doux bruit du chant des oiseaux.

C'est que, plus heureux que le grand géomètre sicilien, il tenait une solution de son problème. Des pêcheurs venaient enfin de lui remettre vivants les deux poissons électriques de l'Égypte : un malaptérure du Nil et une torpille de la mer, les deux *tonnerres des eaux*, comme les appellent les Arabes.

« C'en fut assez, dit-il, pour me faire oublier tout le brouhaha du siége, tous les événements militaires, et le jet des bombes, et les incendies locaux, et les surprises des assiégeants, et les cris plaintifs des victimes... Je restai sous le charme des scènes d'électricité dont je devins assidûment l'expérimentateur. Je fus pris d'une fièvre de travail qui me tint durant trois semaines. Je ne pouvais dormir qu'une heure ou deux sur les vingt-quatre heures de la journée... Mes traits s'altérèrent, et je fus dans un danger imminent... Il m'avait fallu, dans ce court intervalle, repasser dans mon esprit soixante-quatre fois tous mes souvenirs de science, à cause des soixante-quatre formules hypothétiques que je me mis en devoir de comparer... Il ne me vint pas une seule fois en pensée qu'un éclat de bombe pouvait instantanément précipiter dans l'abîme moi et mes documents. »

De là, son célèbre Mémoire sur l'anatomie comparée des organes électriques, tout plein de découvertes à l'appui de la doctrine de l'unité.

Il en jetait les bases d'une main fiévreuse, lorsqu'on entra tout à coup dans son laboratoire. Si c'eût été un soldat anglais, il eût pu frapper le savant sur son œuvre ;

(1) Voyez le numéro de décembre dernier

comme le Syracusain, Geoffroy ne lui eût demandé que le temps de tracer la dernière page...

C'était Fourier qui venait annoncer à son collègue la capitulation de Menou, et le départ de la Commission pour la France...

— Eh bien, dit Geoffroy, nos collections sont prêtes; nous n'avons qu'à les embarquer avec nous... Elles seront l'unique fruit de la campagne d'Égypte, mais elles seront du moins françaises et impérissables...

— Elles seront anglaises, et nous les perdons, reprit Fourier avec douleur.

Et il lut l'article 16 de la capitulation, qui confisquait, au profit des armées combinées, les monuments arabes, les statues, et toutes les richesses scientifiques de la Commission.

Un boulet en pleine poitrine eût fait moins de mal à Geoffroy Saint-Hilaire; seulement, le boulet l'eût tué raide, tandis que cette nouvelle lui rendit toutes ses forces...

— Quoi! s'écria-t-il, nos savants et nos artistes n'auront travaillé trois ans et demi au milieu de tous les périls, plusieurs d'entre eux n'auront succombé sur le sol de l'Égypte, que pour préparer à l'Angleterre de plus riches trophées! Non! cela est impossible! cela ne sera pas!

Et, arraché par l'indignation à cette retraite d'où, la veille encore, ni son frère, ni ses amis, ni l'ordonnance de Larrey n'avaient pu l'enlever, il court avec la Commission entière chez le général Menou et lui fait entendre les protestations les plus énergiques.... Honteux de sa signature et entraîné par les savants, Menou adresse trop tard aux Anglais « de molles représentations. » Mais Hutchinson répond : Le traité est conclu... L'article 16 sera exécuté comme les autres.

Et déjà le littérateur Hamilton, qui se racheta bientôt de ce triste rôle, allait se faire livrer, pour les conduire à Londres, les dépouilles des maîtres français.

La Commission ne pouvait plus compter que sur elle-même. Geoffroy Saint-Hilaire se rend au camp des Anglais, avec Delisle et Saviguy. Hutchinson les reçoit avec une froide politesse. Ils plaident la cause de leur travail particulier, du droit des gens, de l'intelligence humaine... Ravir ces trésors à ceux qui les ont recueillis et qui seuls en possèdent la clef... c'est les ravir non pas à des savants, mais à la science même, non pas à la France, mais au monde entier!

Hutchinson paraît ébranlé et répond qu'il avisera, qu'Hamilton transmettra sa décision...

Défaite convenable et cruel augure! Hamilton était « l'instigateur secret de l'article 16. » Il avait rêvé un odieux plagiat sous forme de conquête!... Il voulait usurper d'un trait de plume les travaux et la gloire de vingt savants!

Le jour même, il vient annoncer à la Commission « que le général anglais est inflexible. » Et comme un des membres parlait d'une nouvelle démarche près d'Hutchinson :

— Elle serait inutile, reprend Hamilton; elle n'aboutirait qu'à des rigueurs que je désire vous épargner.

La partie était donc perdue!... C'en était fait des richesses de la Commission! Heureusement Geoffroy Saint-Hilaire était là. Il fut le Jean Bart de la négociation.

— Eh bien, monsieur, s'écria-t-il avec un élan sublime, nous n'obéirons pas!... Quand nos capitaines se voient pris par les vôtres, ils se font sauter avec leurs navires... Nos savants seront dignes de nos capitaines! Votre armée n'entre ici que dans deux jours. D'ici là, nous brûlerons de nos mains le fruit de nos travaux... Vous n'en trouverez que la cendre, et nos personnes dont vous ferez ce qu'il vous plaira!...

Ce cri héroïque ne pouvait manquer d'écho dans des cœurs français... Les collègues de Geoffroy s'associèrent à lui, et Savigny surtout le fit avec chaleur. C'est décidé! Tout sera détruit! rien ne sera livré!...

« Ainsi les rôles étaient renversés... Les vaincus menaçaient », les vainqueurs tremblaient... « Hamilton, pâle, silencieux, semblait frappé de stupeur » et ne pouvait en croire ses yeux et ses oreilles...

— N'en doutez pas, monsieur! répète Geoffroy, nous le ferons comme nous le disons... Vous visez à la célébrité; vous n'atteindrez que la honte! Comptez sur les souvenirs de l'histoire... Elle vous attend! *Vous aurez aussi brûlé une bibliothèque à Alexandrie!*

Ces mots terribles furent le dernier coup pour Hamilton. La foudre et l'éclair le frappaient à la fois... Au lieu de l'illustration facile qu'il avait ambitionnée, il ne vit plus devant lui que l'opprobre « qui pèse, après douze siècles, sur le nom d'Omar.»

Il se retira en balbutiant, regagna, confondu, le camp d'Hutchinson, plaida la cause qu'il avait attaquée, et fit annuler l'article 16.

Grâce à Geoffroy Saint-Hilaire, l'expédition d'Égypte finit comme elle avait commencé, par une page de gloire.

On se figure avec quelle joie notre savant revint en France, apportant les conquêtes de son travail sauvées par son courage! A la fin de janvier 1802, il rentra au Jardin des Plantes, dans sa famille, au milieu de ses amis, où la mort, hélas! avait pris Daubenton. Et bientôt arrivèrent à sa suite, rassemblés pour la première fois à Paris, « les animaux de l'Égypte moderne et les souvenirs de l'Égypte antique, et ses animaux-dieux, depuis le bœuf Apis jusqu'à l'humble scarabée. » Quel beau jour pour nos Académies, nos Musées et nos palais, enrichis et ornés de la base au faîte, pour nos artistes, nos naturalistes, nos archéologues, et pour ceux du monde entier, qui méditeront à jamais sur ce muséum de l'histoire et sur cette bibliothèque de la nature!

Lacépède, Cuvier et Lamarck poussèrent, au nom de la science et du pays, un cri de reconnaissance et d'enthousiasme; et il fut décidé qu'on publierait un ouvrage monumental sur les travaux de la Commission en Égypte.

Tandis que cet ouvrage se préparait, Geoffroy Saint-Hilaire poursuivait sa marche, classant ses immenses collections et lançant Mémoires sur Mémoires. Tout à coup, en 1803, il s'arrête court dans son Histoire des mammifères. Il tombe malade, revoit les épreuves dans son lit, et ordonne la destruction d'un travail de tant d'années. Ses amis, Cuvier le premier, s'inquiètent et s'épouvantent. Ils appellent de cette sentence inexorable... Geoffroy Saint-Hilaire persiste... Il interdit la vente du livre, l'impression même des dernières feuilles, et consent à peine à la distribution des feuilles tirées à ses collègues et à ses correspondants...

C'est que la vérité, qu'il n'avait fait qu'entrevoir encore, venait de lui apparaître tout entière... Elle l'avait terrassé, comme la vision de saint Paul, au détour de la route; puis elle l'avait pris par la main et mis dans la voie qu'il ne devait plus quitter... Cette voie le séparait de Cuvier..., le faisait passer de l'arbitraire à l'absolu, du détail à l'ensemble, de la variété sans unité à l'unité dans la variété, c'est-à-dire au vrai plan de la nature.

Pour un homme comme Geoffroy, pour celui qui conquérait la création, qu'était le sacrifice d'une œuvre de ses mains?

Aussitôt qu'il se fut dit, comme Christophe Colomb : Le nouveau monde est là! rien ne put en détourner ses yeux, ses pas, ni sa plume... Les rapports, les démonstrations se succèdent d'année en année, de mois en mois... En vain les Académies et le public ne le comprennent pas encore... Le doigt sur sa boussole, le regard sur son étoile, toutes ses voiles déployées au vent, il entraîne l'ignorance de l'équipage, il en combattra bientôt les révoltes. Il faudra qu'on arrive en Amérique avec lui. Une fois qu'il aura mis le pied sur cette terre, il sait que le monde entier l'y joindra, mort ou vif..

Si c'est après sa mort, plus heureux que Christophe Colomb, un Vespuce inconnu ne lui ravira point sa gloire... Son fils sera là pour donner son nom à sa conquête devant la postérité.

Laissons donc venir la parole du fils, et achevons la biographie du père.

En 1808, le conquérant politique fit un nouvel appel au conquérant de la science... Napoléon venait de déclarer la maison de Bragance déchue en Portugal, et d'entrer à Lisbonne en la personne de Junot. Il proposa à Geoffroy Saint-Hilaire d'explorer ce nouveau champ scientifique. Geoffroy, toujours prêt, s'embarqua avec Delalande, son secrétaire, « déjà plein de cette ardeur qui devait en faire un martyr. » Il avait des pouvoirs illimités, mais il n'en usa point. « Les sciences ne sont jamais en guerre », pensait-il. Il voulut enrichir à la fois le Portugal et la France, en échangeant nos trésors contre ceux de la Péninsule...

Il partit pour Bayonne le 20 mars. « Murat n'était point encore entré à Madrid; mais une crise violente s'annonçait en Espagne... » On essaya de retenir Geoffroy, on ne put y parvenir.

— Quand j'ai accepté cette mission, dit-il, elle était enviée de tous... Je ne la déserterai point quand personne n'en voudrait plus...

Les dangers si menaçants s'effacent d'abord sous ses pas... Il apprend que Charles IV a abdiqué, que les Français ont occupé Madrid, et que l'ordre y règne avec eux. D'Irun à Vittoria, il voyage sous des arcs de triomphe, il entend appeler l'Empereur à grands cris, il voit le nouveau roi, Ferdinand VII, salué par acclamation... Mais bientôt, à Bayonne, ce prince sent que Napoléon l'embrasse pour l'étouffer... Son abdication met l'Espagne en feu. Cinq cents de nos compatriotes sont égorgés au premier signal. Leurs vengeurs fusillent cent Espagnols... Et le cri : Mort aux Français! rallie tous les poignards de la Péninsule.

Geoffroy Saint-Hilaire se rendait alors paisiblement de Madrid à la frontière du Portugal : le 4 mai, l'insurrection les atteint. A Méajadas, entre Truxillo et Mérida, des hommes armés arrêtent leur voiture.

— Vous êtes Français, leur cria-t-on, mort aux Français! Vengeance pour notre roi trahi, pour nos frères massacrés!

Qui n'eût cru qu'ils allaient périr? « Mais la mort devait rester suspendue sur leurs têtes; fut-ce par pitié ou par un de ces raffinements que connaît la vengeance espagnole?» On en jugera par l'adieu que leur fit le chef de ces forcenés.

— Vous mourrez! A Truxillo, le peuple vous attend; à Mérida, il va vous attendre; car je vous devance.

Et il partit. Cet homme arrivait de Madrid. Il avait assisté aux terribles scènes du 2 mai, « et peut-être avait-il déjà du sang français aux mains. »

On imagine la perplexité des voyageurs. En avant, comme en arrière, la mort les guette. Geoffroy se décide à poursuivre sa route : c'est celle du devoir et en même temps celle de la prudence. La frontière portugaise n'est qu'à quelques lieues.

Il gagne, au milieu du jour, une posada. O Providence! elle est tenue par un Français, depuis longtemps établi en Espagne. Il promet à ses compatriotes de faire tous ses efforts pour les sauver... La foule s'assemble et s'ameute autour de l'auberge... Il la contient jusqu'à la nuit... Mais comment faire sortir les savants et protéger leur marche? Ils trouveront une embuscade à chaque carrefour, un ennemi dans chaque passant, une balle derrière chaque arbre ou chaque buisson... Enfin, une bande de figures menaçantes pénètre jusqu'à Geoffroy Saint-Hilaire. Il croit que c'est la mort qui arrive... C'était le salut! L'hôtelier français exerçait la contrebande... Compère des fraudeurs du pays, il présente ses amis aux voyageurs, et les leur propose pour guides et pour défenseurs... Chance terrible encore! mais il n'y avait pas à choisir... Geoffroy et Delalande confient leurs têtes aux contrebandiers... Ils repartent avec cette étrange escorte.

Ils cheminaient sans accident, lorsqu'ils rencontrent des cavaliers et un officier civil : ils venaient de Mérida... Ils arrêtent les deux amis et les conduisent à la ville... Il était minuit quand ils y entrèrent.

On les mène au tribunal. Une multitude furieuse les y attendait. A chaque pas, il faut disputer leur vie à des meurtriers... Leur escorte elle-même ne les protége plus... Mille cris demandent leur sang... Des pierres sont lancées contre eux de toutes parts. Des escopettes, des poignards et des pistolets leur barrent le passage... « Enfin, c'est du moins un asile, la prison s'ouvre devant eux. On les jeta dans la salle commune, au milieu des malfaiteurs... Un assassin s'y trouvait. » Cet homme, couvert de sang, les maudit et les repousse comme des pestiférés..., déclare, avec ses compagnons, qu'ils vont tuer les Français, si leur présence souille plus longtemps leur cachot... Une lutte horrible s'engage, « et peu s'en faut qu'elle n'ensanglante la prison. » Les deux savants n'obtiennent que par grâce insigne d'être abrités par le même toit que ces misérables... « Trois jours s'écoulent ainsi... Les magistrats refusent de les entendre... Et chaque matin, des attroupements redoutables se forment devant les portes... Le peuple réclame à grands cris ses victimes... Les juges, qui refusent de les lui livrer, sont des traîtres... Il les menace hautement. Il veut forcer la prison... Une fois même on essaya d'y mettre le feu... Plutôt la mort de tous les prisonniers que le salut des Français! »

Qui pouvait arracher Geoffroy Saint-Hilaire et Delalande à tant de morts réunies? Leur courage seul... Et ce courage les sauva en effet... Il fallait qu'il fût surhumain sans doute. « Dans cette crise terrible, réduits à se nourrir des aliments les plus grossiers, couchés sur une paille fétide, entendant de leur prison les vociférations de la populace, ne trouvant dans le souvenir de leurs familles absentes qu'une douleur de plus, — ne pouvant espérer de personne en Espagne ni consolation ni secours, Geoffroy Saint-Hilaire et son jeune compagnon » arrêtèrent les assassins par la fermeté de leur contenance et imposèrent le respect aux prisonniers eux-mêmes. « Ce fut le premier adoucissement à leur sort. »

Bientôt une main mystérieuse et amie s'étendit sur eux. Leur triste histoire finit comme un gracieux roman.

Un soir, une dame blessée entre à Mérida et s'informe des causes de la fureur populaire. On lui apprend que deux

Français sont en prison, que les habitants veulent les tuer, et que les magistrats sont impuissants à les défendre.

— Deux Français ! s'écrie cette dame avec émotion ; qui sont-ils ? d'où venaient-ils ? où allaient-ils ?

— Ils venaient de Madrid et se rendaient en Portugal. Ce sont deux savants, MM. Geoffroy Saint-Hilaire et Delalande.

A ces noms, l'inquiétude de la dame se change en terreur, son intérêt en pitié ardente... Elle se fait conduire à la hâte chez le comte de Torrefresno, gouverneur de l'Estramadure.

Le lendemain matin, un exprès demande à parler aux Français captifs. Est-ce leur dernière heure qu'il va leur annoncer ? Ils s'y attendent et l'écoutent avec résignation.

— Espérez et prenez patience, leur dit cet homme. Des amis veillent sur vous et ne négligent rien pour vous sauver...

Le pilote naufragé qui retrouve une étoile au ciel n'éprouve pas une joie plus douce et plus profonde.

Dans la nuit du 11 au 12, la prison s'ouvre par ordre du gouverneur... Nos deux compagnons en sortent. Ils trouvent à la porte leur voiture et une escorte dévouée... Ils se remettent en route à la faveur des ténèbres, traversent la population endormie qui demandait leur sang la veille, s'éloignent au galop de leurs chevaux et de leurs gardiens, et arrivent le 13, sains et saufs, à Elvas, première ville de Portugal, au pouvoir du général Kellermann.

A qui devaient-ils cette heureuse et romanesque évasion ? Ils le soupçonnaient et ne l'ignorèrent pas longtemps.

Quelques jours avant leur arrestation ils avaient rencontré un équipage versé et une femme en péril sur leur chemin. Oubliant leur danger personnel, ils étaient accourus à son aide, l'avaient comblée de leurs soins, l'avaient installée avec sa famille dans leur voiture, et ne s'en étaient séparés qu'après l'avoir laissée en mains sûres et connues.

Cette femme était la nièce du comte de Torrefresno, — elle se fit à son tour leur libératrice en arrivant à Mérida.

Geoffroy Saint-Hilaire apprit dans la suite avec douleur que son évasion était reprochée comme une trahison au gouverneur de l'Estramadure, et qu'il périssait victime de son dévouement généreux pour d'autres Français.

En arrivant à Lisbonne, notre savant crut rentrer à Paris. Il retrouva dans Junot d'Abrantès un ancien compagnon d'Egypte, dans son habile politique une sécurité complète, dans ses fêtes royales l'éclat des pompes de l'Empire, — dans le Portugal entier un peuple heureux de devenir Français.

Les musées, les bibliothèques et les couvents tremblèrent toutefois quand ils le virent armé d'un pouvoir absolu par Junot. Tous leurs trésors accumulés depuis tant de générations allaient-ils être, comme de riches dépouilles opimes, transportés en France ? Geoffroy les rassura immédiatement, en proposant des échanges libres et non des dons forcés, en agissant par conciliation et non par violence... Celui qui pouvait tout exiger et tout prendre n'accepta que ce qui lui fut accordé, et paya des richesses de la France les richesses du Portugal et du Brésil...

A Saint-Vincent de Fora, quarante mille volumes et les plus précieux manuscrits se déroulèrent à ses yeux. Les moines effrayés crurent qu'une si belle proie le tenterait.

— Vous êtes maître de nous enlever cela, lui dirent-ils ; nous vous prions seulement de nous en laisser faire des copies...

— Je suis venu, répondit Geoffroy, pour organiser les études, et non pour en disperser les éléments... Et il n'emporta que ce que lui remit la reconnaissance des religieux

Au cabinet d'histoire naturelle, il trouva un chaos... de curiosités. Il en fit un monde scientifique, et reçut en récompense une ample moisson pour notre pays, — tout ce que les collections de Lisbonne possédaient en double.

Il arracha aux vers, dans le grenier d'un noble émigré, — non sans un véritable éblouissement (c'est lui-même qui parle), « la correspondance de tous les souverains qui ont gouverné le Portugal depuis 1557 jusqu'en 1715 : dom Sébastien, — le cardinal-roi Henri, Philippe II d'Espagne...; de Louis XIV et du dauphin, de Charles II d'Angleterre, de Victor-Amédée de Savoie, des ducs de Parme Al. et Oct. Farnèse ; des papes Clément VII, Paul III, Innocent XII, etc., en tout dix mille pièces originales du plus haut prix et de la plus rare valeur. »

Un noble vœu de la famille Geoffroy Saint-Hilaire a doté notre Bibliothèque nationale de cette inestimable collection.

Le titre de Geoffroy lui donnait les pouvoirs de général. Il en usa pour réparer les maux, pour sauver les victimes de la guerre. Il traversa le Portugal en faisant du bien.

Le botaniste Brotero, professeur distingué de l'université de Coïmbre, privé de ses appointements, sans ressource et sans appui, végétait dans un faubourg de Lisbonne. Geoffroy Saint-Hilaire va le trouver, obtient l'aveu sympathique de ses souffrances et implore en sa faveur Junot d'Abrantès. Le gouverneur général reste inflexible... La raison d'État lui en fait une loi... Le lendemain cependant, Brotero reçoit une partie de ses appointements arriérés. « Gardez le secret, lui dit-on, Junot ne veut pas même être remercié ; car tout le monde réclamerait comme vous ! » Le cœur de Brotero ne peut se soumettre à cet avis... La reconnaissance le suffoque. Il se soulage en écrivant au gouverneur... Celui-ci, qui n'a rien fait, qui n'a rien su, prend cette lettre pour une ironie, et s'emporte en menaces contre le botaniste... Heureusement Geoffroy survient, avoue son généreux stratagème, désarme la colère de Junot, et même sa politique, en lui arrachant la signature refusée la veille.

L'histoire et la morale ne doivent-elles pas graver de pareils traits en lettres d'or ?

Un autre Portugais, Verdier, membre de l'Académie de Lisbonne, correspondant de l'Institut de France, proscrit en 1808, était encore en exil. Junot ne voulait pas entendre parler de son rappel, Geoffroy Saint-Hilaire, seul, ose plaider sa cause. « Il la perd, il s'y attendait. Il revient à la charge, provoque la colère du gouverneur », ne se tient pas pour battu, et, triomphant enfin par son opiniâtreté, rend l'exilé à sa patrie et à sa famille.

L'insurrection du 16 juin gagne la Péninsule... Une colonne française marche sur Evora ; l'archevêque de cette ville, le Fénélon du Portugal, est menacé... Geoffroy s'adresse au cœur du général Loyson, son ami, et met à l'abri la tête blanche du saint prélat. Quelques semaines plus tard, on annonce à notre savant qu'un de nos postes, surpris par les Portugais, a dû la vie à l'archevêque d'Evora... Et l'homme de Dieu lui adresse ces paroles dignes de tous deux : « Je me suis souvenu de vous. »

Les Anglais et Wellesley (Wellington) rentrent en Portugal. Geoffroy Saint-Hilaire suit Junot sur les champs de bataille, prend part au terrible combat de Vimeiro, se fait le serviteur des médecins de l'armée, et panse nos officiers et nos soldats sous le feu de l'ennemi vainqueur.

L'évacuation décidée, le savant se retrouve en face des

Anglais; le drame d'Alexandrie recommence à Lisbonne... Cette fois, Geoffroy Saint-Hilaire ne pouvant résister de front, triomphe par la diplomatie... « L'ordre lui avait été donné de renoncer immédiatement à toutes ses collections. » Il discute, se défend et négocie... Il prouve qu'il n'a fait que des échanges... L'Académie portugaise vient elle-même à son secours, et témoigne de la délicatesse de ses procédés... Les Anglais décident qu'il y aura partage, et que Geoffroy recevra son tiers, non pour la France, mais pour lui-même. C'était reconnaître son droit. Il entame une seconde négociation, et obtient un second tiers. Enfin, devant trois autorités anglaises qui interviennent successivement, il gagne au fond sa cause entière, en cédant pour la forme quatre caisses seulement. Vaine satisfaction, qui ne coûtera rien à son pays! Car que fait son dévouement patriotique? Il mêle aux caisses abandonnées celle qui contient ses propriétés personnelles! Un officier anglais le poursuit jusque sur son navire, veut rompre le traité conclu, le viole en brisant une caisse, et cède à son tour à la fermeté du savant, qui emporte enfin ses nouveaux trésors en France.

Une tempête faillit les engloutir avec lui. « Il ne manquait que cela à ma campagne, écrivit-il gaiement. » Et dans une autre lettre : « Je reviens, la mort n'a pas voulu de moi. J'ai fait un peu de bien en Portugal, et j'espère avoir bien mérité de mon pays. »

Les Portugais n'ont point oublié Geoffroy Saint-Hilaire, et leur reconnaissance a souvent déclaré « qu'il avait emporté le respect et l'estime de leur nation. »

Pendant l'invasion de 1815, quand l'Europe traversant nos musées y reprenait tant de richesses amassées par nos conquêtes, le ministre portugais déclara solennellement : — Le Portugal ne réclame rien; il n'a rien à réclamer.

Nommé, en 1809, professeur de zoologie à la nouvelle Faculté des sciences, Geoffroy Saint-Hilaire éleva et généralisa son enseignement. Après chaque leçon publique, il nouait avec ses meilleurs élèves des entretiens qu'ils appelaient *leçons de faveur*, et dans lesquels maître et disciples se fortifiaient et s'éclairaient mutuellement. Faut-il s'étonner après cela qu'un si grand nombre de ces disciples soient devenus d'illustres savants?

La plume suivait la parole, et les livres alternaient avec les cours. Le grand ouvrage sur l'Égypte paraissait... Les productions des deux Indes surgissaient des souvenirs du Portugal, et d'année en année l'édifice de la philosophie anatomique allait se dessinant et grandissant aux yeux de la science... Chaque fait apportait une idée, et chaque idée une généralisation.

Tout à coup, un bruit formidable arrache le savant à ses travaux. C'était l'Empire et l'Empereur qui croulaient. Cet immense désastre plongea Geoffroy dans une douleur profonde... Chaque pas des Cosaques sur la France lui broyait le cœur... La seconde invasion l'accabla plus encore; car il la vit et la sentit de plus près... Les électeurs d'Étampes l'avaient nommé représentant... Il accepta ce mandat de péril et d'honneur, et le remplit jusqu'au bout avec conscience et fermeté.

Le lendemain de Waterloo, trouvant la Chambre fermée par les Prussiens, il fut de ceux qui protestèrent, chez Lanjuinais, contre la violation de leurs droits.

Depuis cette époque, il a refusé le titre de député. Ce n'était plus qu'un honneur à ses yeux... Et son poste était dans son cabinet. Heureux et glorieux scrupule, qui lui a permis de servir non-seulement la France, mais le monde entier...

Après avoir tourné le dos à la politique sous l'Empereur, il avait composé ses Mémoires de 1806, véritable exorde de *l'Anatomie philosophique*; après avoir repoussé le mandat législatif sous la Restauration, il mit au jour la *Philosophie anatomique* elle-même. Pouvait-il se justifier plus complétement?

Il savait qu'il ne changerait les premières lueurs de la vérité en pleine et vive lumière, que par *la pensée patiente, et en y songeant toujours*, comme dit Newton, son devancier.

La doctrine de l'unité dans la variété, cette loi de la création, que chacun sent en soi-même, que Newton avait démontrée dans le ciel, que Geoffroy prouvait à son tour sur la terre, dérangeait trop de calculs, démentait trop de systèmes et brisait trop de réputations, pour être comprise ou du moins acceptée facilement! Elle faisait table rase dans la science, dans les travaux et dans la langue même des naturalistes. Ils furent donc les derniers à reconnaître la lumière. Il est dur, en effet, pour les maîtres de redevenir écoliers, plus dur encore pour les oracles d'avouer l'erreur d'une vie entière. L'exemple de la franchise et de l'adhésion vint du médecin Hallé et du physicien Ampère. Encore celui-ci garda-t-il d'abord l'anonyme. Son Mémoire n'en fit pas moins une vive sensation.

Geoffroy Saint-Hilaire répondit aux aveux par de nouvelles preuves. Les diverses classes d'animaux, successivement passées en revue, se rangèrent l'une après l'autre sous sa loi. Ceux qu'on opposait à cette loi en devinrent la confirmation. Et, toujours avançant, toujours vainqueur, il arriva aux monstres eux-mêmes, qui furent le dernier mot de sa doctrine. On connaît cette préoccupation de la moitié de sa vie, qui le fit courir après les monstruosités les plus difformes... Plus elles s'écartaient en apparence de l'unité universelle, plus il triomphait en les y rappelant à leur tour... Quelle plus admirable et plus parfaite démonstration de l'ordre, que d'y soumettre le désordre même dans ses plus étranges aberrations? quelle plus sublime glorification du Créateur, que de prouver qu'il ne se trompe et ne s'oublie jamais! quel hommage plus pur à la Providence, que la négation du hasard? quelle plus grande et plus belle philosophie que celle-ci : Il n'y a pas essentiellement de monstres! La nature est une, comme Dieu!

Et l'on a pu méconnaître cette philosophie, au point de la traiter d'athée ou d'antichrétienne! Ah! une pareille accusation n'était qu'un boisseau jeté sur la lumière par l'ignorance ou l'envie. La lumière a brûlé le boisseau, et resplendit immortelle comme la vérité... Les animaux eux-mêmes, ainsi qu'au temps des miracles, ont pris la parole pour la proclamer... Newton avait démontré le premier cri du cantique : *Cœli enarrant gloriam Dei.* Geoffroy Saint-Hilaire a démontré le second : *Terra annuntiat firmamentum.* Et nous n'avons jamais senti nos croyances plus fermes et plus complètes, qu'après avoir vu, dans ses ouvrages et dans ceux de son fils, la science et la foi, l'instinct et la raison, le cœur et l'esprit, la création et le Créateur, le ciel et la terre, pour ainsi dire, s'embrasser étroitement dans l'unité. L'homme, le chrétien, le philosophe, le savant, le poëte, l'artiste, la femme qui renieraient cette évidence, se blasphémeraient eux-mêmes. Saint Augustin n'a-t-il pas dit : *Omnis pulchritudinis forma unitas?*

Nous touchons à la dernière phase de la vie et des travaux de Geoffroy Saint-Hilaire, à cette lutte qui agita sa vieillesse et abrégea ses jours, et qui lui arracha, même dans son triomphe, ce cri douloureux : La couronne du novateur a toujours été, comme celle du Christ, une couronne d'épines.

Les adversaires de Geoffroy commencèrent par lui disputer la nouveauté de sa doctrine. Puis, cette nouveauté étant devenue incontestable, ils se prirent corps à corps à la doctrine elle-même. Cuvier, plaidant *pro domo sua*, se mit à leur tête dans le champ clos, et l'Europe savante assista à un combat de géants.

Cuvier voyait dans la méthode et la classification « le but et l'idéal de la science, l'expression exacte et complète de la nature entière. » Geoffroy, au contraire, n'y voyait que le moyen d'arriver au but placé plus haut, que la lettre morte au delà de laquelle il s'agissait de trouver l'esprit même de la nature. L'un s'arrêtait au fait, à l'observation, à l'analyse; l'autre montait du fait à l'idée, de l'observation au raisonnement, de l'analyse à la synthèse, c'est-à-dire à la philosophie (1). De là les systèmes opposés des deux écoles. Les observateurs exclusifs, ne pouvant ramener la variété à l'unité, sont réduits à représenter Dieu « comme intervenant dans la conservation des espèces, non par ces règles générales d'harmonie qu'il a posées à l'origine des choses, mais par des soins apportés minutieusement et spécialement à la création de chaque être », tandis que la philosophie de Geoffroy Saint-Hilaire, après avoir démontré, par l'observation, l'unité dans la variété, vous élève par le raisonnement à l'intelligence de la création entière, fonctionnant d'après les lois éternelles et divines (2).

(1) Et, chose admirable, sans jamais sacrifier l'un à l'autre, sans jamais s'écarter de ce milieu où est la force : *in medio virtus*. D'accord avec Cuvier sur le point de départ de l'observation, Geoffroy Saint-Hilaire voulait seulement l'entraîner plus loin. D'accord avec Schelling sur le but de la généralisation, il ne la suivait point dans les nuages de l'école allemande, n'acceptait point son type idéal, admis *à priori*, mais faisait dériver des faits sa conception générale de la nature.

(2) Les premiers disent : « La disposition et la structure d'un organe sont en raison de la fonction qu'il a à remplir. Système que l'on peut résoudre dans cette formule : la fonction est la *cause finale* de l'organe. Geoffroy Saint-Hilaire renverse les termes : pour lui la fonction de chaque organe est en raison de sa disposition et de sa structure, et les mœurs de l'animal en raison de son organisation; d'où cette formule : tel est l'organe, telle sera la fonction; ou bien : la fonction est l'effet de l'organe. Doctrine qui n'exclut d'ailleurs en rien la réaction de la fonction sur l'organe, si évidemment apte à se développer, à s'atrophier, à se modifier, selon qu'il sera plus ou moins et diversement exercé. »

Pour être conséquent avec lui-même, Cuvier a dû déclarer les espèces immuables. Frappé seulement des différences qu'il observait entre les animaux antédiluviens et les animaux postérieurs ou actuels, il les a crus originairement distincts, et dès lors s'est trouvé forcé ou de montrer Dieu reprenant l'œuvre des six jours (hypothèse repoussée par son génie, quoiqu'on la lui ait attribuée), ou de faire succéder aux habitants de chaque contrée d'autres races, contemporaines de ceux-ci, mais jusque-là exclusivement propres à d'autres régions du globe », ce qui est sa véritable doctrine.

Geoffroy Saint-Hilaire n'a pas besoin de ces suppositions improbables. Sa théorie des analogues confirme l'unité par la variété même. Il montre, en des milliers d'exemples et d'expériences, que les espèces varient sous l'influence du climat, des circonstances et des habitudes; qu'elles peuvent, à la longue, constituer des espèces distinctes par certains caractères, sans s'écarter aussi gravement qu'on l'a cru du type originel. Il établit ainsi la filiation vraisemblable des animaux anciens et des modernes, des races perdues et des races existantes. Nous disons, et lui-même a dit : Vraisemblable; car les preuves matérielles manquent encore, et manqueront toujours peut-être, pour constater les *passages*, les races intermédiaires, à des époques si reculées; mais, hypothèse pour hypothèse, celle de Geoffroy découle du moins d'un principe vrai, simple et grand; elle est appuyée par tous les phénomènes des temps historiques et contemporains, et par les contradictions de Cuvier lui-même, tantôt reconnaissant « les subdivisions accidentelles des espèces, produites par la chaleur, la nourriture ou d'autres causes »; tantôt accordant une origine commune « à l'homme caucasique et au nègre », malgré leurs différences organiques plus profondes que celles de vingt races dont il nie l'identité.

Tel fut l'objet du grand débat scientifique entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. Ils ne firent d'abord qu'échanger des Mémoires et des réponses de 1828 à 1830. Mais le 22 février de cette année, la discussion s'ouvrit en plein Institut. La victoire sembla d'abord, et d'avance, assurée à Cuvier par sa position, sa renommée et son éloquence... « Et pourtant, dit M. Dumas, chacun souhaita que les vues de Geoffroy fussent confirmées... Chacun comprit que l'esprit humain allait faire un grand pas. » Tous les journaux s'enrôlèrent dans la lutte... Toutes les Académies d'Europe se passionnèrent. Tous les penseurs écoutèrent avec anxiété. « A la veille des événements politiques qui allaient renverser un trône, on se préoccupait de cette autre révolution dans la région pure des idées. »

Comme Képler, adressant son *Harmonique* à des lecteurs posthumes, Geoffroy Saint-Hilaire avait cru longtemps qu'il ne serait compris qu'après sa mort. Les débats de 1830 le détrompèrent, en donnant à sa doctrine les ailes de l'éclair et le retentissement de la foudre... Il avait employé trente-sept ans à se prouver à lui-même, au fond de son cabinet, l'unité de composition. Il ne lui fallut que six semaines pour la démontrer au monde, du haut de la tribune de l'Institut... Les ombres illustres de ses précurseurs, de tous les philosophes qui avaient entrevu le plan général, sortirent du tombeau pour lui donner raison (1).

Gœthe enfin, le grand poëte de *Faust* et de *Werther*, le grand naturaliste de la *Métamorphose des Plantes*, qui, lui aussi, avait conçu en 1784 « un modèle universel », voulut, de 1830 à 1832, consacrer au triomphe de Geoffroy les derniers chefs-d'œuvre de sa plume. Il se fit, comme Xénophon, l'historien d'une bataille qu'il eût pu gagner comme capitaine.

Elle fut, à un certain moment, si animée, que Geoffroy la suspendit par égard pour l'Institut, s'écriant : Je serai grave, jamais habile; et répondit, non par une plaidoirie, mais par un livre. C'était le résumé de sa philosophie. Il acheva d'éclairer l'Europe savante, et Gœthe l'adopta, de son lit de mort, au nom du cœur et de l'esprit humains.

Malgré les traits des Parthes fugitifs, le mouvement d'initiation fut si rapide, qu'il a déjà gagné toutes les sciences ébranlées à la fois : la médecine, la botanique, la chimie, la philosophie elle-même; de sorte que le doyen des doctes Facultés, M. Dumas, n'a fait qu'exprimer le jugement public, lorsqu'il a dit solennellement, en 1844 : « Cette unité de composition, cette unité de type, pénètre maintenant partout, et prépare peut-être une révolution dans les idées. »

Cuvier ne se déclara point vaincu, mais, à leur honneur

(1) Aristote qui avait écrit : « La plume est à l'oiseau ce que l'écaille est au poisson; on peut comparer de même les os et les arêtes, les ongles et la corne, etc... Voilà comment les parties qui composent les individus sont les mêmes et sont différentes »; Saint Augustin qui, outre la parole déjà citée, avait dit : *Natura appetit unitatem;* Newton qui, après avoir expliqué l'harmonie du ciel, s'était écrié en montrant la terre : « Là aussi est l'analogie »; Pascal, qui s'était demandé dans l'abîme du doute : « Les êtres animés n'étaient-ils, dans leur principe, que des individus informes et ambigus, dont les circonstances permanentes au milieu desquelles ils vivaient ont décidé originairement la constitution? » Belon qui, en 1555, avait dressé le squelette de l'oiseau vis-à-vis de celui de l'homme; Buffon qui, de l'homme au singe, du singe au quadrupède, du quadrupède au cétacé, etc., avait entrevu « le dessin primitif et général, le plan toujours le même de la nature »; Vicq d'Azir, qui avait remarqué, en 1774 et 1786, la constance dans le type et la variété dans les modifications »; Herder, qui avait proclamé, en 1784, « un type exemplaire de la création animée »; Pinel, qui avait déclaré la même chose en 1793; La Place, qui avait dit à Geoffroy lui-même : « Vous pensez comme Newton! » etc., etc., etc.

commun, les deux champions restèrent amis. Geoffroy perd une fille de vingt ans. Qui accourt le premier vers lui? Cuvier, dont cette mort rouvrait les blessures paternelles.

— Une bonne action vaut mieux qu'une découverte, avait dit notre savant. La révolution de 1830 lui fournit de nouvelles occasions de joindre les faits aux paroles. Il applaudit à cette révolution, mais il la voulut pure de tout excès.

M. de Quélen, archevêque de Paris, traqué par la colère du peuple, d'abord à Conflans, où l'avait sauvé M. Caillard, son médecin, puis à l'hôpital de la Pitié, chez M. Serres, se vit découvert et menacé dans ce dernier refuge. Un homme arrive à travers la foule ameutée et s'introduit près du prélat et de son hôte. Cet homme était Geoffroy Saint-Hilaire, — courageux et dévoué, à cinquante-huit ans, comme il l'avait été à vingt. Il offre à M. Serres ou d'emmener l'archevêque déguisé chez un de ses amis d'Etampes, ou de le recueillir dans sa propre maison.

— Comptez sur moi, dit-il avec une bonhomie sublime. Passez-moi M. de Quélen; vous savez que je suis coutumier du fait.

Le prélat est vivement touché, mais il hésite à compromettre un nouveau sauveur. Enfin, le 31 juillet, l'imminence du danger le décide. « Sous ses fenêtres même », la multitude éclatait en imprécations... Il cède aux instances de Geoffroy. Il change de vêtements, et, à la nuit tombante, il gagne la rue par une porte de derrière, et parvient sain et sauf à la demeure de notre savant. Le libérateur des victimes de Saint-Firmin, de Lacépède, de l'archevêque d'Evora et de tant d'autres, avait la main heureuse. M. de Quélen passa quinze jours chez lui, « calme, résigné », oubliant les ennemis de sa grandeur avec l'ami de son infortune. Il quitta, libre et reconnaissant, le Jardin des Plantes le 14 août.

Trente-huit ans auparavant, jour pour jour, Geoffroy Saint-Hilaire avait brisé les fers de l'abbé Haüy.

Saintes et touchantes éphémérides!

Après avoir rendu le pasteur à son troupeau égaré, le philosophe zoologiste reprend ses travaux et sa lutte académique... Il rappelle Cuvier dans le champ clos. Cuvier accepte le rendez-vous, annonce une grande réplique, et disparaît tout à coup dans le silence. Rien ne put désormais l'en arracher... Il ne réfuta plus son rival que *chez lui*, dans sa chaire du collége de France.

Geoffroy se porte alors sur le terrain même de Cuvier, court étudier les fossiles en Normandie, en Auvergne, en Bourbonnais, et reste maître, sans combat, du champ de triomphe de son antagoniste.

Bientôt Cuvier suit Gœthe dans la tombe, où il emporte peut-être une conversion secrète. Geoffroy Saint-Hilaire, sur cette tombe même, le proclame le *maître à tous*, et demande sa statue à la France.

Cuvier mort, le mouvement de la science se ralentit, le débat descend des hauteurs; au lieu d'adversaires glorieux, Geoffroy trouve des ennemis fanatiques. Sa passion commence où son couronnement devait s'accomplir. En vain il reporte son génie loin du champ de bataille. D'obscurs assaillants le poursuivent à l'écart. D'autres plus illustres lui disputent sa découverte, pour la donner à qui? à l'homme qui l'a niée jusqu'au bout, à Cuvier!... A cette étrange assertion Geoffroy fait une digne réponse : il ne répond rien. Il pouvait laisser ce soin à son fils et à la postérité.

D'autres douleurs l'attendaient. On l'accuse d'attaquer la gloire de Cuvier, cette gloire qu'il a proclamée sur la fosse de Cuvier. Il riposte en la proclamant derechef, au bord de sa propre tombe, car son grand cœur était frappé mortellement. Les maladies l'abattent avant l'âge, l'amertume déborde dans ses derniers écrits. En 1838, on enlève à ses cheveux blancs la couronne de sa vie entière, la direction de la ménagerie qu'il a créée... On en rougit et on la lui rend six mois après, au retour de son voyage triomphal en Allemagne. Tardive réparation! En juillet 1840, le révélateur de la nature s'aperçoit qu'il ne voit plus la nature... Il était aveugle!

Il avait prédit ce malheur en Egypte, après son ophthalmie endémique, et il n'avait rien fait depuis pour le reculer. Occupé tout le jour d'observer, de recevoir, d'écouter, de courir, de mettre à la disposition de chacun ce dévouement qu'une femme, si digne de porter le nom de son fils, appelle admirablement *un foudre de bonté*, il ne gardait que ses nuits pour écrire, à la lueur d'une lampe allumée sans cesse, tant de volumes et de Mémoires.

En cessant de voir il ne cessa point de travailler. Il suivit les cours de ses successeurs; il dicta des encouragements à ses disciples, « comme ces vieillards de l'antiquité qui animaient aux combats la jeunesse qu'ils ne pouvaient plus y conduire. » Son fils cite des lignes où respire encore toute son ardeur pour la science, celle-ci par exemple : « Conquérir un principe à la pensée publique, c'est prendre à Dieu et sur Dieu. » Quand il jugea sa cécité incurable, il se démit de ses deux chaires avec son désintéressement habituel. M. Dumas, le nouveau doyen, ne le força de conserver le titre de professeur à la Faculté qu'en réclamant pour elle et de sa part le lustre et la force du nom de Geoffroy Saint-Hilaire.

Aveugle et paralytique, il adressait à une vieille amie ces paroles où brille encore son génie, où palpite toujours son cœur : « Causons, sur la fin de nos jours, comme nous faisions à leur aurore. Le temps retient nos corps malades à la maison, mais le cœur ne connaît point de difficultés... Dieu a voulu cette douleur pour racheter l'excès de ma vive satisfaction. Soyons reconnaissants des faveurs de la Providence. »

— Je suis aveugle, disait-il encore, mais je suis heureux...

« C'était le soir d'un beau jour! »

Le 29 octobre 1843, sa gaieté se relève, comme une fleur d'automne. Il mande M. Serres, son ami de vingt ans, un des héritiers de son œuvre et de sa renommée.

— J'ai trouvé, lui dit-il, un phénomène que j'avais inutilement cherché quand je voyais... Je ne veux pas l'emporter avec moi. Je vais vous le confier...

Et il apprend que M. Serres l'a découvert de son côté et même rendu public.

Un miracle de l'art prolongea sa vie jusqu'en juin 1844. Ce fut le terme fatal. Geoffroy Saint-Hilaire fit, avec effusion, ses remerciements et ses adieux à l'épouse qui avait été digne de lui-même, et qui honore encore son nom sur la terre; au fils qui allait le continuer, le consacrer et le populariser; à la fille qui était l'Antigone chrétienne de cet Œdipe de la nature; à celle qui disputait à l'autre le doux prix du dévouement; à toute la famille qui ajoute tant de vertus à sa gloire; à ses élèves, qui tâchaient de l'aimer autant qu'il les aimait; aux jeunes médecins qui avaient imploré la grâce de veiller à son chevet; à toutes les mains que ses mains purent serrer, à tous les fronts qu'elles purent bénir; et le 19 juin, « toujours serein, toujours heureux, le sourire sur les lèvres », revoyant de ses yeux éteints, « dans un ravissement inté-

ieur », les belles prairies d'Etampes, où avait joué son enfance, où s'était retrempée sa jeunesse, il entra dans la vérité sans voile, dans l'éternelle science ; il vit l'Unité face à face...

Les voix les plus illustres glorifièrent sa vie et ses travaux sur sa tombe ; et David (d'Angers), notre statuaire national, prépare sa statue pour le monde... Etampes a réclamé, à bon droit, l'honneur d'en être le pstiédeal.

Variétés du type humain.

Cette grande vie d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire nous a entraîné, et ne nous laisse plus l'espace et le temps que réclame l'œuvre de son fils. Nous y reviendrons quelque jour avec détail, car elle doit couronner, en les liant ou en les rectifiant, les nombreuses études d'histoire naturelle éparses dans le *Musée des Familles*. Nos lecteurs nous excuseront cette fois d'avoir cédé à un intérêt qu'ils auront partagé. Et M. Isidore Geoffroy nous pardonnera lui-même de nous borner aujourd'hui à résumer ses travaux à la suite de ceux de son père, lui qui voudrait s'absorber si modestement dans le rôle de propagateur filial de sa doctrine.

Ce rôle est déjà assez honorable et assez difficile ; mais le jeune professeur l'a fort agrandi et dépassé. Non-seulement il a fixé et développé la création du maître, mais encore il a créé après lui et s'est fait une place à son côté.

Né le 16 décembre 1805, au moment même où la Philosophie anatomique entrait dans le monde, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire se livra dès l'enfance à l'histoire naturelle, et publia son premier Mémoire à dix-huit ans.

Sa vocation l'entraînait toutefois vers les mathématiques ; mais son père retint cet esprit exact et sûr pour la coordination de sa doctrine et des matériaux confus qu'il devait lui léguer. Il sentit que son fils le compléterait en le continuant.

Celui-ci s'éleva bientôt par lui-même. A vingt-quatre ans, en 1830, il devint professeur suppléant au Muséum, dans la chaire paternelle. Il ne l'occupa comme titulaire qu'en 1841. Il était déjà, depuis sept années, membre de l'Académie des sciences, où l'élection l'avait porté à vingt-sept ans. Son père présidait alors l'illustre assemblée. Il se retira discrètement du bureau... Mais, après le scrutin, il y fut rappelé d'acclamation, et obligé de proclamer lui-même son fils. Ce fait glorieux et touchant est unique dans les fastes de l'Institut.

On l'a vu, l'amour de la science et l'ardeur du travail sont dans le sang des Geoffroy Saint-Hilaire. Il suffit de parcourir les vastes collections du Muséum pour juger, à son nom partout inscrit, combien elles doivent à M. Isidore Geoffroy. Ses travaux de conseiller ordinaire et ses tournées d'inspecteur général de l'Université ne sont pas moins actifs ni moins féconds. Il a pris et justifié l'épigraphe de famille : *Utilitati*. Et combien de dévouements privés, en dehors des services publics !... Mais ici le mot inflexible de l'homme nous renvoie au savant :

— Ma vie, dit-il, est dans mes leçons et mes ouvrages.

Ces ouvrages se rapportent à cinq branches de la science : En zoologie spéciale, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a écrit une foule de Mémoires sur les animaux supérieurs, sur les mammifères, etc., et un volume de la grande *Description de l'Egypte*, sur les animaux rapportés par son père. En tératologie (histoire des anomalies de l'organisation), il a constitué les études d'Étienne Geoffroy en corps de doctrine. En histoire naturelle générale, il a composé divers traités, réunis en 1840. En zoologie appliquée, il a ouvert la voie si large et si utile de l'acclimatation et de la domestication des animaux étrangers et sauvages. Grâce à lui, l'oie d'Egypte, ou bernache armée, l'oiseau sacré des Pharaons, va devenir, non-seulement l'ornement magnifique, mais encore l'hôte fécond de nos jardins et de nos basses-cours. Ce palmipède d'Orient, un des plus beaux qu'il y ait au monde, est désormais une race française. Sans rien perdre de ses riches couleurs, il a pris, au Jardin des Plantes, l'époque des pontes de notre oie vulgaire. Tout fait espérer que l'hémione se placera bientôt entre le cheval et l'âne de nos contrées. Le lama, l'alpaca, la vigogne, promettent d'effacer nos plus purs mérinos par le moelleux, la finesse et l'abondance de leur laine, sans parler de l'excellence et de la délicatesse de leur chair. Ceci est plus qu'une belle œuvre de science, c'est un immense bienfait public. Aussi le gouvernement est-il décidé à réaliser sur une grande échelle les essais de M. Geoffroy Saint-Hilaire, dans les établissements agricoles votés par l'Assemblée nationale, et dans une ménagerie de naturalisation vers le midi de la France.

Enfin, l'histoire de la science doit à M. Isidore Geoffroy plusieurs Mémoires sur l'anatomie philosophique, — des révélations précieuses sur l'œuvre de Linné, et sur Gœthe considéré comme naturaliste, — et *La vie et les travaux d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire*, modèle, nous le répétons, de biographie impartiale et d'exposition scientifique ; ouvrage d'une érudition profonde et d'un intérêt charmant, où le cœur du fils palpite sous la plume de l'historien, et communique une émotion d'autant plus forte qu'elle est plus comprimée... Nous ne connaissons pas de lecture mieux faite pour instruire et pour édifier, pour inspirer à tous l'amour de la science et de la vertu.

Chacune des leçons de M. Geoffroy, toujours improvisée,

se prolonge au delà du terme légal,—tant les idées affluent dans sa large théorie, — et tant il a besoin de montrer à tous la vérité sans nuage! Sa parole est, comme son esprit, nette, précise, rigoureuse, mathématique, — et tout à la fois élégante et variée. Elle revient à la charge, elle commente, elle multiplie les exemples, elle éclaire tous les angles de la question, — jusqu'à ce que la conviction passe entière de l'orateur à l'auditoire. La philosophie anatomique, comme la femme de César, veut être honorée au grand jour, et ne doit pas même être soupçonnée.

Pour sentir la grandeur et la richesse de cette philosophie, il faut entendre le jeune professeur en esquisser le plan dans ses leçons d'ouverture, définir et juger les écoles et les systèmes, invoquer cette harmonie infaillible qui gouverne la nature, montrer les espèces se modifiant sans échapper au type primitif, ramener au giron de l'unité les caprices infimes de la variété, retrouver l'ordre éternel dans le chaos transitoire, et la correction réelle dans les monstruosités apparentes, confirmer la règle par les exceptions, les rapports par les différences, l'idée par le fait, le raisonnement par l'observation, établir enfin et consolider encore la doctrine de son père sur ses trois bases : l'unité de composition et l'unité de plan, qui sont la loi; la théorie des analogues, qui est la méthode et le trait d'union; — chacune produisant et appelant, complétant et nécessitant les autres.

Il faut le voir, dans les leçons suivantes, appeler le règne animal tout entier au secours de sa démonstration, joindre ses découvertes aux découvertes de son père, fouiller les plus secrets mystères, les plus minutieux détails, les plus étranges anomalies de l'organisation, aller de l'homme au mollusque, du ciel à la mer, du monde fossile au monde moderne, et chercher en vain dans la nature vivante un seul organe qui ne converge au pôle de l'unité.

On s'écrie alors, comme M. Villemain parlant au père, et avec plus de conviction encore en quittant le fils : — L'histoire naturelle, ainsi comprise, est la première des philosophies!

Or, quand une telle lumière s'est levée depuis un demi-siècle sur la France, est-il supportable que le Muséum et l'Institut en absorbent tous les rayons, et que les doubles volets du grec et du latin lui ferment l'entrée des établissements d'éducation publique? Sur ces huit belles années qu'on vole à la jeunesse pour lui ingurgiter, jour par jour, des lettres mortes, qu'elle rejette comme un repas indigeste en sortant du collége, n'est-il pas temps, en vérité, de prendre quelques mois pour lui enseigner la science vivante et immortelle par excellence? Sans doute il est fort avantageux et fort intéressant d'apprendre que deux et deux font quatre, — comment les Brutus égorgent les Césars, — combien Jupiter et Vénus eurent d'amours, — où est située la capitale du Monomotapa, et mille autres choses sans lesquelles on passerait dans les salons pour un crétin complet... Mais n'y aurait-il pas aussi quelque profit et quelque charme à s'élever, sur l'échelle des êtres, jusqu'à la pensée de Dieu; — à lire dans ce livre de la nature ouvert de toutes parts; à savoir les lois, les conditions et les secrets de la vie; à comprendre notre organisation, qui nous touche d'assez près; à étudier le monde, qui en vaut bien la peine; en un mot, à connaître nous-mêmes dans la création et la création dans nous-mêmes, — comme disait la philosophie antique, avant l'invention du *Gradus ad Parnassum?* Cela ne formerait, il est vrai, ni des avocats sans causes, ni des médecins sans clientèle, ni des professeurs sans chaires, ni des Gracchus d'estaminets, ni des Catilinas de sociétés secrètes, ni des génies forts en thèmes, ni des célébrités *in partibus;* mais cela produirait des philosophes pratiques, — les meilleurs de tous, — des hommes utiles et heureux à peu de frais, des femmes qui auraient un autre langage que celui du piano, des agriculteurs progressifs et des multiplicateurs de bestiaux, — c'est-à-dire des nourrisseurs, des consolateurs et des *améliorateurs* du genre humain. Nous osons recommander cette petite réforme à la révolution qui s'est faite au cri de Vive la réforme! et cette institution à la République qui a promis une peau neuve à notre société.

Philosophie. Γνωθι σεαυτον : Connais-toi toi-même, d'après la statue de M. Simard (Bibliothèque du Luxembourg.)

PITRE-CHEVALIER.

LA VRAIE MANIÈRE DE S'AMUSER [1].

ESQUISSE DE MOEURS.

— Connaissez-vous Alfred Beaumignard?... Vous devez le connaître; dans le cas contraire, vous auriez tort, car Beaumignard est connu de tout Paris, et j'aime à croire que vous en faites partie, à moins cependant que vous n'habitiez la province; mais alors vous seriez encore dans votre tort; car, n'en doutez pas, il n'y a que Paris au monde pour goûter vraiment ce qu'on appelle l'existence. Ailleurs, vous vous figurez peut-être que vous existez?... Quelle erreur! vous agissez, vous fonctionnez, vous pensez, c'est encore possible, mais vous ne vivez pas; vous ne connaissez pas les mille et une jouissances que cette nouvelle Babylone offre à ses habitants, et qui peuvent se renouveler, se varier, se multiplier chaque jour.

Le monsieur qui disait cela était un personnage entre deux âges (vous savez que du moment qu'on n'est plus jeune, on est entre deux âges, jusqu'à ce que l'on soit tout à fait un vieillard). Ce monsieur, dont la mise annonçait l'aisance, était porteur d'une figure plutôt carrée que ronde, de deux yeux plutôt ronds que longs, de deux joues plutôt bouffies que grasses, et d'un nez qui ressemblait assez à ces champignons de Bordeaux que l'on appelle des ceps; ce qui, au total, formait une figure assez laide, mais qui avait pour elle une certaine expression d'originalité: c'est quelque chose; vous voyez tant de visages qui ne disent rien, même quand ils parlent.

Celui auquel il s'adressait était un homme d'une cinquantaine d'années, long, mince, sec, jaunâtre, ayant un profil qui semblait fait pour être découpé en silhouette, parce que tous les traits, fortement accusés, se dessinaient avec vigueur, et ne devaient point être difficiles à faire ressemblants.

C'était un front bombé, des yeux caves, un nez en bec à corbin, un menton de Polichinelle, une bouche mince et rentrée, des pommettes osseuses, saillantes, et sur tout cela une forêt de cheveux d'un jaune roux; cette tête était placée sur un corps beaucoup trop petit pour les jambes immenses qui le supportaient.

Avec tout cela, ce monsieur ne pouvait point passer pour un joli garçon, ou il aurait fallu y mettre trop de bonne volonté. Si encore il n'eût été que laid, nous ne nous permettrions pas de le critiquer; c'est une chose si commune, et puis il y a de ces laideurs qui ne sont pas absolument désagréables. Mais il n'en était pas ainsi de ce personnage: il avait une figure hargneuse, quelque chose de rogue, de rechigné dans la bouche et dans les yeux; enfin c'était de ces gens qui déplaisent au premier abord, qui vous contredisent presque toujours, qui vous ennuient sans cesse, qui ont continuellement de l'humeur, voient tout en noir, et trouvent fort mauvais que l'on rie et que l'on ait l'air d'être heureux, parce qu'ils n'ont jamais su ou voulu l'être.

Ce monsieur s'appelait Maltourné, nom que l'on aurait pu lui donner lors même que ce n'eût pas été le sien; mais c'était bien le sien, et il est à remarquer que le hasard, ou la nature, ou le destin, ou... tout ce que vous voudrez, se plaisent souvent à nous faire naître ressemblant au nom que nous devons porter.

M. Maltourné était un ancien maître de pension; à en juger par son visage, il avait dû rendre ses élèves bien malheureux, et leur appliquer souvent le proverbe : *Qui bene amat bene castigat.* Après avoir amassé une fortune assez ronde, ce monsieur, voyant ses élèves le quitter, s'était décidé à faire comme eux; et il s'était retiré en province pour y vivre plus économiquement; car ce monsieur était d'une lésinerie qui approchait beaucoup de l'avarice.

D'ailleurs il n'aimait point Paris, il le disait du moins, et traitait fort mal cette ville toutes les fois que l'occasion s'en présentait, ce qui ne l'empêchait point d'y venir souvent, sous prétexte d'affaires indispensables; lesquelles affaires se bornaient à quelques achats de boîtes de veilleuses à reflets, ou de chocolat ferrugineux. Or, on doit penser quelle grimace ce monsieur devait faire pendant que M. Grassouillet (c'est le nom de son interlocuteur) lui faisait un si pompeux éloge de Paris.

Il faut vous dire encore que ces deux individus ne se connaissaient que pour s'être trouvés souvent ensemble dans un café où ils allaient lire les journaux. Mais M. Grassouillet était bavard, expansif; il aimait à causer, il s'écoutait parler, il était persuadé de son éloquence. De son côté, M. Maltourné aimait assez à faire la conversation, afin de trouver l'occasion de contredire et d'être d'un avis opposé à celui que l'on émettait. Et voilà pourquoi l'entretien avait continué, entre ces deux personnages, de la manière suivante.

— Monsieur... D'abord, je ne sais pas ce que c'est que votre M. Beaumignard... Voilà la première fois que j'en entends parler... — Beaumignard est un charmant garçon avec lequel il est impossible de s'ennuyer; il est au fait de toutes les anecdotes de la campagne, de la ville et des théâtres; il sait pourquoi la pièce nouvelle de l'Opéra est reculée, et quel est l'individu qui a acheté la première botte d'asperges qui ait paru chez Chevet cette année; il vous dit où l'on dîne le mieux et où l'on vend des paletots tout faits à meilleur marché. Il a des relations avec toutes les branches de la société; enfin, c'est un homme précieux lorsqu'on veut s'amuser, et comme c'est assez mon goût, je l'attends aujourd'hui à ce café, où je lui ai donné rendez-vous, et il m'a promis de me faire passer une journée délicieuse.

— Très-bien, monsieur, je vous en fais mon compliment; mais je vous le répète, je ne connais pas votre M. Beaumignard, et ce que vous m'en dites ne me donne nullement le désir de faire sa connaissance. Je me méfie de ces gens si obligeants, si répandus dans le monde; la plupart du temps ce sont des blagueurs..., passez-moi le mot, il est adopté maintenant..., des mystificateurs qui vous font poser, et s'amusent à vos dépens... Ils sont très-répandus dans le monde, c'est possible! mais ils n'y jouissent d'aucune considération : on les y reçoit, comme on reçoit un escamoteur, un faiseur de tours, je dirais presque un saltimbanque, dont la mission est de divertir la société.

(1) La reproduction de cette nouvelle est formellement interdite.

— Ah! monsieur! vous insultez Beaumignard! — Je ne peux pas l'insulter, puisque je vous dis que je ne le connais pas! je vous parle en général, je n'attaque pas le particulier... — Chacun a sa manière de voir, monsieur, et j'ai déjà remarqué que nous n'avons pas la même. — Si tout le monde voyait et pensait de la même manière, il me semble, monsieur, que la société deviendrait fort monotone, car alors il n'y aurait plus de discussion, et c'est de la discussion que jaillit la lumière. — C'est encore possible, monsieur, vous avez raison, la discussion a son charme. — Oui, mais la paix, l'union, l'accord, l'harmonie en ont bien davantage, et voilà ce qu'on ne rencontre presque jamais dans le monde, et c'est bien fâcheux! Vous habitez donc Paris, monsieur? — Oui, monsieur, depuis un an, et je m'en fais gloire. — Il n'y a pas de quoi. — Moi, je m'y trouve infiniment mieux qu'ailleurs. — Alors pourquoi habitiez-vous ailleurs? — Parce que j'avais une petite place en province, qui m'y clouait, et parce que ma femme, qui était née par là, tenait à ses champs, à ses lapins, à ses poules, à ses habitudes campagnardes enfin. Mais tout à coup il m'est arrivé un gros héritage, et je suis devenu veuf!... tous les bonheurs à la fois; j'ai lestement quitté ma place et je suis venu vivre à Paris, où je me porte beaucoup mieux. — Vous croyez cela... Mais vous verrez. L'air est mauvais à Paris. — La Faculté n'est pas de cet avis. — Des rues toujours crottées. — Aimeriez-vous mieux y voir croître l'herbe, comme à Versailles? — Des trottoirs pour rire. — Cela vaut encore mieux que lorsqu'il n'y en avait pas du tout.

M. Maltourné se mouche en regardant M. Grassouillet d'un air de dépit, puis il reprend :

— Les restaurateurs sont fort chers à Paris. — Il y en a à tout prix. — Tant de voitures dans les rues, qu'à chaque instant on risque d'être écrasé. — C'est une preuve de l'opulence, du commerce, du mouvement des affaires. — Ecoutez les marchands; ils se plaignent tous. — Cherchez des ouvriers; vous n'en trouverez jamais qui aient le temps de travailler sur-le-champ pour vous. — Les femmes sont ici d'une coquetterie! — Elles le sont partout, et les Parisiennes ont au moins une charmante tournure, qui fait trouver naturelle leur prétention à plaire. — Tous les hommes se disent vos amis, et vous n'en avez pas un! — C'est déjà quelque chose qu'ils veuillent bien le paraître. — Le luxe y est effréné et la misère bien grande. — Nulle part les malheureux ne trouvent plus de mains prêtes à s'ouvrir pour les secourir. — Vos Parisiens ne songent qu'à s'amuser! — Les gens gais ne sont jamais méchants. — Mais le besoin du plaisir engendre la débauche, et la débauche traîne à sa suite tous les vices. — Paris étant le centre de tout, si les vices y sont nombreux, les vertus n'y sont point rares. Le bien et le mal s'y trouvent en égale quantité. Si la jeunesse y court des dangers, en revanche elle s'y instruit plus vite; les beaux-arts, les talents, le génie s'y donnent rendez-vous; la sottise y est flagellée par les crayons de la caricature, et au milieu de ce tourbillon, qui bourdonne sans cesse à vos oreilles des paroles vaines ou frivoles, le sage ne retient que ce qui est utile, et n'écoute que ce qui est bon.

M. Maltourné se mouche de nouveau, et comme s'il voulait s'arracher le nez cette fois; car sa colère a passé dans son mouchoir, d'autant plus qu'il ne trouve rien à répondre à ce monsieur qui défend si bien Paris.

En ce moment, un nouveau personnage entre dans le café; c'est un homme jeune encore, et porteur d'une de ces figures de jubilation qui vous inspirent la gaieté. Ses yeux vifs, aimables, sa bouche riante, ses joues fraîches et son front dégagé invitent à la confiance : c'est M. Beaumignard.

Il court à M. Grassouillet, lui frappe presque en même temps dans la main, sur l'épaule et sur le ventre, tout en s'écriant :

— Ah! il est au rendez-vous avant moi!... je suis enfoncé!... c'est la faute de ma montre... ou de mon horloger, ou plutôt c'est la mienne; car si ma montre va mal, c'est peut-être parce que j'ai contracté la mauvaise habitude de la placer dans la poche de mon gilet..., alors..., vous comprenez? — Je ne comprends pas du tout; car il me semble qu'une montre peut marcher tout aussi bien dans la poche d'un gilet que dans le gousset d'un pantalon. — Vous ne voulez pas comprendre; alors, je vais vous donner l'explication. Quand on rentre le soir, qu'on s'est amusé, fatigué, qu'on a bien dîné, qu'il est tard..., et je me couche toujours fort tard, moi; eh bien, on est pressé de se fourrer dans son dodo...; alors on se déshabille vivement, alors on ne pense plus qu'on a sa montre dans son gilet, et alors, en jetant au hasard son gilet sur un meuble, on jette sa montre avec. C'est ce que je fais régulièrement tous les soirs, et le lendemain matin je suis fort étonné de trouver ma montre sur un fauteuil ou derrière le coussin d'un divan..., parce qu'étant lancée, elle ne reste pas toujours dans le gilet... Y êtes-vous à présent? — J'y suis tout à fait... Je ne vous confierai pas ma montre. — Vous ferez bien; cependant remarquez que je les lance encore avec une certaine adresse, puisque je ne les brise pas.

Après avoir dit cela, M. Beaumignard jette les yeux sur le personnage qui est à côté de Grassouillet; il est peu séduit par la figure revêche, l'air maussade et la tenue raide de M. Maltourné; cependant il le salue, en disant à son ami :

— Monsieur est avec vous?... Est-ce qu'il est des nôtres?... est-ce qu'il dîne avec nous?... Tant mieux! comme dit la chanson : *Plus on est de fous, plus on rit!*

M. Maltourné, qui n'avait nullement l'air d'un homme disposé à rire, salue à son tour le nouveau venu, en répondant :

— Monsieur, je n'ai point l'honneur d'être intimement lié avec M. Grassouillet...; j'ai eu le plaisir de le rencontrer quelquefois à ce café... Nous avons causé..., sans que cela ait été plus loin... — C'est vrai, reprend Grassouillet. Moi, d'abord, il faut que je cause, que je bavarde, que je m'épanche. Quand je vais seul au spectacle, je cause tout de suite avec un voisin... Ce seraient des enfants à la mamelle, que je causerais avec eux... Je trouve que la langue n'a été donnée à l'homme que pour parler..., et j'en use...

— Prenez garde! vous savez ce qu'en a dit *Esope!*... — C'est ce qu'il y a de meilleur et de plus mauvais. Je savais cela à l'école. J'ose croire que ma langue n'est pas mauvaise... J'ai un heureux caractère..., je vois toutes les choses du bon côté...

— Et quand elles n'en ont pas de bon? s'écrie Maltourné. — Elles en ont toujours..., c'est que vous ne savez pas le trouver. Enfin, mon cher Beaumignard, monsieur..., qui est, du reste, un homme fort estimable, je n'en doute nullement, monsieur est tout l'opposé de moi. Si je suis optimiste, il est pessimiste; je vois tout en rose, il voit tout en noir; tout me sourit, tout lui déplaît; je m'amuse facilement, il ne s'amuse jamais; je suis gai, il est triste; je suis confiant, il est méfiant; ce que j'approuve, il le blâme; ce que je loue, il le critique...; et, d'après cela, vous devez bien penser que M. Maltourné

n'aurait aucun plaisir à passer une journée avec nous.

—Parbleu ! dit Beaumignard, en se posant devant M. Maltourné et lui souriant de la manière la plus engageante, je gage, si monsieur veut se confier à moi, me donner une de ses journées et se laisser conduire, je gage, dis-je, qu'il s'amusera beaucoup, qu'à la fin de la journée il sera le plus heureux des hommes, et qu'il en conviendra lui-même avec nous.

— Je pense que vous perdriez, monsieur, dit Maltourné, en répondant par une grimace au sourire de Beaumignard. — Je suis sûr que je gagnerais. — Oh ! je gage le contraire. — Eh bien ! parions un dîner, à la Maison dorée, à vingt-cinq francs par tête, pour nous trois... Ça vous va-t-il ? — Si vous tenez absolument à me payer à dîner... — C'est vous qui payerez, car c'est vous qui serez vaincu ; je suis certain que vous en conviendrez et que, de vous-même, vous déclarerez que vous avez perdu..., et cela avant la fin de la journée peut-être. — En vérité, monsieur, votre confiance en vous-même me donne presque envie de rire... — Vous voyez bien ; c'est que je commence à vous amuser. — Pour vous prouver que je n'ai pas foi dans vos pronostics, je tiens le pari, monsieur. — Très-bien ; alors c'est convenu... Mais vous vous mettez à ma disposition jusqu'à minuit. — Jusqu'à minuit. — Et d'ici là vous me laisserez vous conduire, vous mener, vous faire faire ce que je voudrai ; car, si vous refusiez de faire ce que je pense devoir vous amuser, vous comprenez bien que vous auriez trop d'avantages sur moi. — Je me mets entièrement à votre discrétion jusqu'à minuit. — Et nous dînerons en commun aujourd'hui. — Volontiers. — Voilà qui est bien entendu. Monsieur Grassouillet, vous êtes témoin.

Le monsieur gai ne comprend pas que son ami Beaumignard fasse un tel pari avec un personnage aussi morose, aussi maussade que M. Maltourné ; car il est persuadé que ce dernier n'est plus amusable ; il ne s'en constitue pas moins juge du pari.

— Maintenant, dit Beaumignard, je vais dire trois mots à une dame charmante qui demeure à deux pas, et que j'ai l'espoir d'épouser si elle apprend que je suis devenu sage et que je me range. Dans un instant je suis de retour, et je vous consacre ma journée.

—Votre Beaumignard me fait l'effet d'un garçon bien étourdi, bien écervelé, dit M. Maltourné quand le jeune homme est éloigné. J'ai tenu son pari, parce qu'il y a mis une persévérance qui m'a piqué ; mais vous conviendrez qu'il n'y a pas le sens commun à lui de vouloir me faire convenir ce soir que j'ai perdu... Car, lors même que je m'amuserais, je suis bien le maître de ne pas en convenir... —Oh ! ce ne serait pas agir de franc jeu ! mais j'avoue que cela me semble bien hardi de sa part...; je ne me mettrais pas de moitié dans son pari. — Et vous feriez bien. S'il ne se marie que quand il sera sage et rangé, je crois qu'il restera longtemps garçon.

Beaumignard revient bientôt trouver ceux qui l'attendaient.

Me voici, messieurs..., suivez-moi. — Où nous menez-vous ? — Où je voudrai. Pourvu que je vous procure de l'agrément, vous devez vous laisser conduire et me laisser vous piloter jusqu'à ce soir, comme je le voudrai.

—C'est juste, dit Maltourné, en suivant Beaumignard sur les boulevards, il faut que nous vous laissions maître de faire de nous ce que bon vous semblera, sans quoi vous diriez que je triche et que je ne me suis pas laissé amuser... Oh ! je m'abandonne à vous, monsieur ; d'ailleurs c'est dans nos conventions. — C'est très-bien ; alors montons dans cet omnibus, messieurs... Vivent les voitures à six sous !... Je ne connais rien de plus amusant que cette manière de circuler sans se fatiguer.

Les trois hommes montent dans l'omnibus, qui part des boulevards pour traverser Paris ; Beaumignard se place entre ses deux compagnons, et dit à Maltourné : —Convenez que c'est une excellente invention que celle des voitures à six sous ! et, par là, j'entends les *Omnibus*, *Citadines*, *Béarnaises*, *Parisiennes*, *Dames blanches !...* enfin, tous ces véhicules dans lesquels, pour trente centimes, on peut voyager d'un bout à l'autre de Paris, et même de la banlieue, en prenant les correspondances.

— Certainement ces voitures sont utiles, dit Maltourné ; mais on en a abusé, c'est-à-dire on en a trop fait. Maintenant les rues de Paris sont infiniment plus dangereuses qu'autrefois pour ceux qui ont encore l'imprudence d'aller à pied. On ne marche pas deux minutes sans être obligé de se garer de ces grosses voitures qui s'arrêtent au beau milieu de votre chemin pour prendre ou déposer des voyageurs. Ensuite, écoutez les bottiers, les cordonniers, ils assurent que ces voitures leur font beaucoup de tort, parce qu'à Paris on ne marche presque plus. — Parbleu ! écoutez les maîtres de poste, ils vous diront du mal des chemins de fer. On ne peut jamais satisfaire tout le monde. — Ces voitures-là nous font dépenser à chaque instant des six sous ! — Vous me rappelez un joli vaudeville dans lequel un avare disait, en parlant des Omnibus : « J'aime mieux « les fiacres, parce qu'ils coûtent trente sous..., et qu'on « n'en prend pas. » Ces voitures ne sont que les *coches* de nos pères. Elles ont beaucoup de succès dans la classe ouvrière, dans la petite propriété ; les gens du peuple sont bien aises de se trouver dans la même voiture que leur propriétaire, que leur patron ; ils aiment à frôler la robe de la petite maîtresse ou le pantalon du fashionable ; car il y a parfois aussi des fashionables dans les Omnibus ; enfin, dans le peuple, l'amour de cette voiture est porté à tel point, que vous verrez souvent une société de six personnes, allant ou revenant de la guinguette, monter dans un Omnibus, ce qui leur coûtera trente-six sous, tandis que, pour trente, elles auraient pu prendre un fiacre qui les aurait menées juste à leur destination.

La voiture dans laquelle étaient montés ces trois messieurs ne tarde pas à se remplir. D'abord, c'est un individu fort ridé et orné de besicles, qui a un pâté et une bourriche qu'il place près de lui.

Puis, c'est une grisette gentille, et dont la mise serait assez coquette, si tout cela ne se terminait pas par des souliers éculés et des bas sales.

Puis, ce sont deux hommes qui tiennent le milieu entre le paysan et le citadin ; deux gaillards solides qui ont l'air d'avoir trop bien déjeuné. En entrant dans la voiture, l'un d'eux manque d'écraser le pâté du monsieur aux besicles, l'autre marche en plein sur le pied gauche de M. Maltourné, qui pousse un cri, en murmurant :

—Ah ! sapredié ! prenez donc garde ! —Dame ! faut ben que je pose mes pieds quelque part ! répond l'individu sans s'émouvoir aucunement du cri jeté par ce monsieur. — Vous ne devez pas mettre vos pieds sur les miens... — C'est vous qui mettez les vôtres sous mes escarpins !

Maltourné fait la moue et se tait. — Ça commence bien, dit Grassouillet.

Beaumignard se retourne pour rire.

— Où allons-nous ? murmure bientôt Maltourné en regardant Beaumignard. —Cela ne vous regarde pas, pourvu que je vous amuse. — Mais je ne m'amuse pas du tout dans les Omnibus. — Ça viendra ; vous êtes bien pressé.

On arrête : c'est une superbe grosse femme avec sa bonne et deux enfants, le mâle et la femelle, qui pleurent en entrant dans la voiture, parce qu'on ne leur a pas acheté la galette qu'on leur avait promise.

Tout cela se précipite dans l'Omnibus, en s'appuyant sur tout le monde, en s'accrochant aux vêtements comme aux personnes. La grosse dame, dans un moment où elle perd l'équilibre, a saisi de sa main droite la perruque du vieux monsieur à besicles, et, dans la secousse qu'elle lui donne, la fait tourner sur la tête qu'elle couvrait, si bien que le monsieur se trouve avoir une tempe entièrement dégarnie, tandis que, du côté opposé, sa perruque descend plus bas que son oreille, et le coiffe en bandeau.

Ce monsieur est furieux. La dame continue d'avancer en se balançant comme une danseuse de corde qui va sans balancier. Enfin elle tombe sur la banquette ; et comme le conducteur menace de faire payer les enfants, elle prend son petit mâle sur ses genoux, et fait signe à sa bonne de prendre sa petite femelle. Les enfants, que l'on asseoit en travers, décrottent nécessairement leurs pieds sur les personnes assises à côté ; ce qui ne les empêche pas de continuer de pleurer, lequel chagrin provoque chez eux un besoin de se moucher, que malheureusement on ne songe pas à satisfaire ; ce qui est encore inquiétant pour leurs voisins.

On arrête : c'est un jeune homme à longue barbe, cheveux *idem* ; prétention à la tournure d'artiste ; mais des mains qui détruisent tout ce que le costume aurait pu faire croire.

On arrête : c'est une vieille dame qui est parfumée comme un sachet, et qui a un air pincé, impertinent, et un nez pointu d'une longueur démesurée, qui semble avoir la prétention de vouloir se fourrer partout. Cette dame s'assied sur la bourriche que le monsieur aux besicles avait placée à côté de lui ; elle pousse un cri aigu... Quelque chose l'a piquée. Le monsieur est obligé par le conducteur de prendre sa bourriche sur ses genoux. La vieille dame soutient qu'elle est blessée. Le monsieur répond que le homard renfermé dans sa bourriche est tellement ficelé, qu'il n'est pas en état de piquer. La dame assure qu'elle a senti un dard à travers sa robe, et trouve fort inconvenant que l'on porte des homards vivants dans un Omnibus.

— Nous voilà quatorze, cela commence à bien faire, dit M. Grassouillet..., et avec les paquets et les enfants, nous pourrions compter pour complets.

Cependant on arrête encore.

— Il n'y a plus de place, crie M. Maltourné. — Si fait ! monsieur, il y en a encore deux ! crie le conducteur.

On voit poindre à la hauteur du marchepied une espèce de femme de ménage qui tient une pile d'assiettes dans ses bras, et se fait encore passer deux saladiers par le conducteur ; car maintenant, à Paris, il y a des personnes qui font leur déménagement au moyen des Omnibus.

— Ah ! mon Dieu ! dit Maltourné, où va-t-elle se mettre celle-là, avec sa vaisselle !

— Il faut lui faire place et nous serrer un peu, dit Beaumignard ; ce que je ne conçois point, moi, c'est la grossièreté, l'impertinence de certaines personnes, qui, dans une voiture commune, ne veulent pas se déranger, se gêner pour faire place aux derniers venus. Leur sotte physionomie semble dire : « Qu'on se serre plus loin si on veut, moi, je ne bouge pas. » Quand on veut jouer du grand seigneur, il ne faut pas monter dans un Omnibus, qui est la voiture de l'égalité.

Maltourné, comprenant la leçon que lui donne Beaumignard, n'ose point ne pas se serrer. Il fait une petite place, la femme à la vaisselle vient se camper presque sur ses genoux. Elle tient ses deux saladiers en l'air avec sa main droite, de façon à ce que de temps en temps ils servent de masque à son voisin.

— Si vous croyez que je m'amuse !... murmure Maltourné, en essayant de se soustraire à ces malheureux saladiers, dont sa voisine s'obstine à lui faire un éventail.

Beaumignard écoute d'un air fort indifférent cette réflexion. La voiture roule quelque temps ; mais bientôt elle s'arrête encore.

— Ah çà ! il se fiche de nous ! dit le monsieur au homard, en se faisant une cuirasse de sa bourriche et de son pâté... Est-ce qu'il aurait l'intention de faire encore entrer du monde ?

— Il est certain que nous sommes déjà comme des *z'harengs*, dit la femme aux assiettes. A quoi un des messieurs qui ne sont pas à jeun, répond :

— Je crois bien ! d'abord, moi, je cuis dans mon jus !... Ma chemise est à tordre, et mes chaussettes pareillement !...

Une espèce de garçon épicier paraît à l'entrée de la voiture ; une figure riante et bouffie brille sous la casquette qui couvre sa tête. A son bras gauche pendent plusieurs sacs ficelés, et, dans sa droite, il tient une corde à laquelle sont attachés trois pots de grès, qui, à en juger par quelques fuites qui ont lieu autour des couvercles, doivent contenir du raisiné.

Un sentiment de terreur se manifeste dans l'Omnibus à l'aspect du garçon épicier et de ses pots de grès. Celui-ci, sans cesser de sourire, dit au conducteur : — De quel côté une place ? — A gauche... Serrez un peu à gauche, messieurs, mesdames..., il me faut encore une place.

Maltourné était tranquille, son côté était complet. Malheureusement pour lui, il se trouve avoir le garçon épicier en face, et les pots de grès se faufilent entre ses tibias ; il lui faut souffrir en silence ce nouveau désagrément.

Bientôt le conducteur demande les places. Alors s'opère dans la voiture un mouvement d'argent, ou plutôt de cuivre. On se passe des six sous. La dame à la vaisselle, étant douée d'une extrême complaisance, ne cesse d'avancer et de reculer sa main pour faciliter le change des monnaies ; dans ces mouvements de va et de vient, elle frôle à chaque instant, avec ses saladiers, le visage de M. Maltourné ; celui-ci fait une mine affreuse ; enfin, dans un moment où il croit pouvoir avancer sa tête, sa voisine faisant un mouvement trop brusque pour saisir une pièce de dix sous qu'on passe au conducteur, un des saladiers se brise sur le front de M. Maltourné.

— Aye !... Vous êtes bien maladroite, madame ! — Par exemple ! c'est vous qui êtes joliment jocrisse !... Venir vous jeter dans mon saladier... Mais vous me le payerez ! — Je vous trouve plaisante !... Et cette bosse que vous venez de me faire au front... C'est moi qui dois me plaindre ! — Laissez-nous donc tranquille... Mais mon saladier était tout neuf..., c'était du vieux Sèvres... ; on n'en trouve plus comme ça..., c'est un objet rare... ; il valait soixante francs... — Du vieux Sèvres !... ça ?... C'était de ces méchantes porcelaines qu'on trouve chez tous les paysans... — Il valait quatre-vingts francs comme un liard. — Il aurait plutôt valu un liard. — Je n'en trouverai jamais un pareil pour cent francs. — Vous ne pouvez pas avoir d'objets de cette valeur-là..., ce serait du luxe. — C'est au monsieur dont je fais le ménage..., qui déménage..., que c'est un..., attendez donc..., un *antiquitaire*,

ce monsieur-là... Un saladier pareil, ça va me coûter cent vingt francs...

—Je vous conseille de faire une cote mal taillée avec cette femme, dit tout bas Beaumignard à Maltourné, sinon son saladier est dans le cas de monter à un prix fou. — Mais ce n'est pas ma faute si elle a cassé son saladier sur mon front. — C'est possible ; mais c'est toujours votre front qui a cassé son saladier. Vous aurez beau dire et beau crier, il vous faudra jouer de la poche...

L'Omnibus était arrivé à sa destination, c'est-à-dire que l'on pouvait descendre et aller plus loin avec la correspondance. Les voyageurs descendent ; mais la femme aux assiettes s'attache aux pas de Maltourné ; elle crie, elle veut aller chez le commissaire... Pour en finir, ce monsieur est obligé de donner trois francs, prix auquel la plupart des voyageurs portent le prétendu vieux Sèvres ; après quoi Beaumignard prend Maltourné sous le bras, l'entraîne et le fait monter dans la correspondance, où M. Grassouillet a déjà pris place.

Encore en Omnibus ! dit Maltourné en s'asseyant entre Beaumignard et une femme de la campagne ; vous nous menez donc à la promenade dans la banlieue ?... — Je vous prie de vous laisser conduire. — C'est juste.

Maltourné ne dit plus rien ; il est déjà de fort mauvaise humeur d'avoir été obligé de donner trois francs parce qu'on lui a fait une bosse au front, et il regarde avec terreur toutes les personnes qui entrent dans la voiture, dans la crainte qu'elles ne portent des objets casuels.

La locomotive part à peu près pleine. Au bout de cinq minutes, elle se trouve au grand complet. Un monsieur très-gros, très-replet, étant monté le dernier, Beaumignard a eu l'extrême obligeance de se serrer sur-le-champ contre M. Grassouillet, pour faire une place entre lui et Maltourné ; le gros voyageur s'est placé là, ayant la moitié de son centre de gravité sur son voisin, dont la figure déjà revêche devient furibonde en recevant ce fardeau sur ses genoux. Mais cette fois Maltourné n'ose rien dire, il se contente d'étouffer et de lancer de temps à autre sur Beaumignard des regards flamboyants.

— Il ne me fait pas du tout l'effet de s'amuser, dit Grassouillet à l'oreille du jeune homme qui les promène. — Vous croyez ?... Vous m'étonnez.

La voiture fournit sa carrière sans qu'aucun voyageur soit descendu en route. On est à la barrière de Vaugirard. M. Maltourné essuie l'eau qui coule de son front, en se retrouvant sur le pavé ; mais Beaumignard lui fait signe de le suivre, et le conduit devant une autre voiture à six sous qui va à Bercy.

— Nous allons encore monter là-dedans ? dit Maltourné d'un air consterné. — Certainement. — Vous voulez donc nous faire passer la journée en omnibus ? — Peut-être. — Mais je vous certifie que cela ne m'amuse pas du tout d'aller là-dedans..., bien au contraire..., ça m'ennuie... Ce n'est pas comme cela que vous gagnerez votre pari ! — Donnez-vous donc la peine de monter...

Il n'y avait pas moyen de refuser ; M. Maltourné s'était engagé à faire tout ce qu'on voudrait.

Le voilà de nouveau installé dans une voiture à six sous. Cette fois, comme l'obligeance de Beaumignard lui a déjà été funeste, il ne s'asseoit pas à côté de lui. Il se met près d'un jeune homme coiffé d'une casquette, qui a l'air bien doux, bien inoffensif ; qui tient ses yeux presque constamment baissés, et salue toutes les personnes qui entrent dans la voiture.

De l'autre côté de Maltourné vient s'asseoir un militaire dont la figure rébarbative, les longues moustaches, le regard dur et les manières brusques forment un contraste frappant avec le jeune homme à la casquette.

La voiture s'emplit sans que l'on soit trop gêné. Quand vient le moment de payer le conducteur, le jeune homme à la casquette s'empresse de prendre et de passer le prix des places. Le militaire, étant plus loin que M. Maltourné, remet à celui-ci une pièce de deux francs, que Maltourné repasse à son timide voisin qui fait circuler les monnaies.

Cependant, au bout de quelques instants, le militaire s'écrie, en s'adressant au conducteur :

— Eh bien !... ma monnaie, est-ce que ce n'est pas pour aujourd'hui ? — Votre monnaie ? répond le conducteur d'un air étonné ; la monnaie de quoi ? — Mais de ma pièce de quarante sous. — Je ne me rappelle pas avoir reçu de pièce de quarante sous. Au reste, j'ai rendu la monnaie à tout le monde... — Qu'est-ce que vous me chantez là, conducteur ? Si vous aviez rendu à tout le monde, je ne vous demanderais pas ma monnaie ; je vous ai fait passer deux francs, je veux mon reste. — Je n'ai pas reçu de pièce de deux francs, et j'allais, au contraire, vous demander votre place, monsieur, parce qu'il me manque une place..., et je crois bien que c'est vous qui n'avez pas payé... — Ah ! sacrebleu ! conducteur, prenons garde à ce que nous disons, ou ça va se gâter ! Monsieur, ne vous ai-je pas remis une pièce de deux francs ?

Cette question était adressée par le militaire à M. Maltourné, qui se hâte de répondre :

— Oui, oui..., je m'en souviens parfaitement...; vous m'avez donné une pièce de quarante sous..., ou deux francs, ce qui est plus correct maintenant, puisqu'on ne compte plus par sous... Il y a pourtant des personnes qui ne peuvent pas perdre l'habitude de dire un sou au lieu de cinq centimes, et deux sous au lieu d'un décime... Avec le temps, il faut espérer... — Ah ! fichtre, monsieur, avez-vous fini avec vos sous et vos centimes ? il n'est pas question de cela. Qu'avez-vous fait de la pièce de quarante sous que je vous ai passée ? — Comment ! monsieur, ce que j'en ai fait ? Je l'ai repassée à monsieur à ma droite, qui est plus près du conducteur... N'est-il pas vrai, jeune homme ?

Le jeune homme à la casquette regarde M. Maltourné en faisant un petit air hébété, et répond d'une voix sucrée :

— Moi, monsieur..., je ne sais pas...; je ne me souviens pas de ça... Je crois que vous vous trompez... Au reste, tout ce qu'on m'a remis, je l'ai donné au conducteur. — Et je n'ai pas reçu, dit le conducteur, de pièce de deux francs à ce voyage.

Le militaire commence à se remuer sur la banquette, comme s'il avait des fourmis dans son pantalon ; il trépigne des pieds et jure comme un païen, tout en disant :— Je n'aime pas ce genre de plaisanterie... Je veux ma monnaie... Il me la faut, ou je bouleverse la voiture et tout ce qui est dedans... — Mais, monsieur, encore une fois, adressez-vous à celui à qui vous avez donné cette pièce, répond le conducteur : moi, je ne l'ai pas reçue.

Le militaire se tourne vers M. Maltourné, le regarde d'un air menaçant, et lui dit : — C'est vous qui avez reçu ma pièce ; rendez-moi mon reste.

Maltourné s'adresse de nouveau à son jeune voisin en lui disant : — C'est à vous que j'ai passé la pièce de monsieur... Vous l'avez donc laissé tomber ?

Le jeune homme timide s'obstine à se donner un air niais en répondant : — Mais je ne sais pas ce que vous voulez dire... Je ne me rappelle pas du tout que vous m'ayez remis une grosse pièce...

— Il faut que l'objet en litige soit tombé, dit M. Grassouillet; regardons par terre, c'est bien plus simple.

Tout le monde baisse le nez, et regarde à ses pieds ou sous les pieds de ses voisins. Tout à coup Beaumignard s'écrie : — Je vois quelque chose qui brille sous M. Maltourné..., à sa droite...

M. Maltourné se hâte de tâtonner à l'endroit que Beaumignard lui a désigné, et il met la main dans un crachat. Il se redresse furieux, mais le militaire l'est encore plus que lui. Il grince des dents, serre les poings et regarde son voisin sous le nez, en lui disant :

— Que la pièce soit où elle voudra, c'est à vous que je l'ai donnée... Finissons, monsieur..., ma monnaie bien vite, ou je vais un peu vous secouer quand nous serons descendus.

Maltourné, qui n'avait pas envie d'avoir, pour quarante sous, une affaire avec le militaire, tire en soupirant deux pièces de vingt sous de sa poche et les lui présente en lui disant : — Puisqu'il faut que ce soit moi qui supporte la perte..., tenez, monsieur..., voici vos deux francs. — Je ne veux que trente-quatre sous... Payez ma place, rendez-moi le reste, cela reviendra au même.

Maltourné s'exécute en jetant de temps à autre des regards fulminants du côté de Beaumignard, qui chantonne entre ses dents.

Cette affaire est à peine terminée, que la voiture arrive à la station. Avant de descendre, Maltourné fait de nouveau des perquisitions dans la voiture, et le jeune homme à la casquette y reste avec lui pour l'aider à chercher la pièce de quarante sous, qu'il sait très-bien qu'on ne trouvera pas.

— Eh bien! dit Beaumignard à leur compagnon, qui vient tristement les rejoindre.

— Eh bien! j'y suis encore pour quarante sous, et trois francs de saladier, ça fait cinq francs... Vous me faites avoir bien de l'agrément, monsieur Beaumignard; vous avez une singulière manière d'amuser votre monde, monsieur !...

— Allons !... puisque les voitures à six sous ne vous plaisent pas, nous irons maintenant à pied... Voyez comme je suis bon enfant; je fais tout ce qui peut vous être agréable.

Les trois messieurs se mettent en marche. Bientôt M. Maltourné s'arrête en poussant un cri. Ses compagnons se retournent, et le voient qui tâte ses poches.

— Qu'est-ce qu'il y a donc encore? — Il y a !... il y a... que je suis volé. Je n'ai plus mon mouchoir... Il était dans cette poche..., à ma droite.—Du côté du petit jeune homme qui avait un air si timide... C'est lui qui vous l'aura volé. — Comment, vous croyez... — Ainsi que la pièce de deux francs, qu'il a fait disparaître... Monsieur Maltourné, il faut se méfier de ces gens qui baissent continuellement les yeux.—Monsieur, il me semble que vous auriez pu me dire cela plus tôt. — Je vous croyais assez d'expérience pour n'avoir pas besoin de mes conseils. — Je m'en souviendrai de vos omnibus !... — C'est presque toujours une voiture fort amusante, dans laquelle un observateur trouve une foule de remarques à faire; il y a des gens qui en prennent par plaisir, ce n'est pas ma faute si vous êtes mal tombé. Suivez-moi, messieurs.

Beaumignard conduit ses deux compagnons dans le centre de Paris, et trouve moyen de les faire passer dans plusieurs carrefours.

Or, savez-vous ce que c'est qu'un carrefour dans un quartier populeux de Paris?... Quand vous avez à en traverser, vous n'avez pas trop, souvent même vous n'avez pas assez de vos yeux et de vos oreilles, il faut encore que vous ayez le pied sûr, la marche vive, alerte, légère, et qu'au besoin vous puissiez sauter un ruisseau.

Ainsi, lorsque vous vous trouvez au carrefour *Bussy*, ou de la *Croix-Rouge*, ou de la *Butte-des-Moulins*, ou de la rue *Vivienne*, ou des *Porcherons*, ou des *Petits-Pères*, ou des *Carmes*, ou *Béthizy*, prenez bien garde à vous! Avant de traverser, regardez devant, regardez derrière, regardez sur les côtés... Le difficile, c'est qu'il faudrait tâcher de voir tout cela en même temps; quand vous aurez pris toutes ces précautions, et que vous n'aurez aperçu des voitures que dans l'éloignement, vous vous avancerez avec confiance, en vous disant:

— Je ne risque rien; traversons!

Etre trop confiant!... Vous ne connaissez donc pas votre Paris !...

Un marchand de salade s'arrête devant vous; des femmes vous barrent le passage en lui marchandant des laitues ou de la romaine. Vous allez prendre derrière une charrette qui est arrêtée... Mais voilà le charretier qui arrive et veut faire reculer son cheval; pour ne point vous trouver pris entre une borne et la roue de la voiture, vous faites quelques pas en arrière, une grosse voix vous crie :

—Prenez donc garde, vieux mufle!

Et que cette expression de *mufle* ne vous scandalise pas; c'est une des plus douces qui puissent arriver à vos oreilles lorsque vous traversez un carrefour populeux.

Celui qui vient de vous apostropher ainsi est un peintre en bâtiment; il porte des terrines, des seaux pleins de couleur et dans lesquels vous avez manqué de vous jeter. Vous voyez qu'au lieu de vous fâcher de ce qu'il vient de vous dire, vous lui devriez plutôt des remerciements.

Vous voulez vous mettre à l'abri sous une porte-cochère, mais là on fait un déménagement; des commissionnaires sortent en portant des meubles sur un brancard; ils vous crient, gare! d'un air féroce, qui annonce qu'ils n'ont pas l'intention de se ranger pour vous.

Vous vous décidez à sauter un ruisseau un peu large, au risque de mettre votre pied au milieu; vous tombez devant la boutique d'une fruitière, au moment où celle-ci lance dans la rue l'eau d'un baquet dans lequel elle avait mis détremper de la raie. Vous recevez une grande partie du liquide dans les jambes, et la fruitière se borne à vous dire :

— Dame, mon enfant! vous arrivez là devant ma porte comme un accident! C'est pas ma faute. Au reste, c'est de l'eau propre; elle ne sent que le poisson.

En vous éloignant de la fruitière, vous vous trouvez dans un groupe de gens qui sortent d'un cabaret en se disputant. Tout à coup les bras s'allongent... Paf! vous recevez un vigoureux soufflet à travers la figure; il ne vous était pas destiné, mais vous ne le recevez pas moins, et au lieu de vous faire des excuses, on vous en donnera d'autres, si vous ne vous hâtez de fuir les combattants.

Vous êtes sorti de la bagarre, vous respirez enfin... Mais deux énormes chiens viennent, en se poursuivant, jouer aux barres dans vos jambes et vous font perdre l'équilibre. Quand vous vous relevez, vous voyez venir sur vous un fiacre, un cabriolet, une carriole et deux omnibus; vous ne savez plus à quel saint vous vouer, et ce n'est pas sans courir le risque d'être plusieurs fois écrasé, ou du moins renversé, que vous parvenez à sortir du carrefour.

Maintenant que vous êtes au fait, vous comprendrez

quelle jouissance doit éprouver M. Maltourné en suivant dans le centre de Paris Beaumignard, qui marche très-vite, mais qui ne manque pas de s'arrêter brusquement lorsqu'il traverse un carrefour.

Le carrefour de Paris.

L'objet le plus frivole semble alors attirer l'attention de Beaumignard ; il s'arrête devant une boutique, ou devant une chanteuse, ou devant un étalage en plein vent, ou devant un aveugle, ou devant une jolie femme.

Alors M. Maltourné, forcé de s'arrêter aussi pour attendre ses compagnons, regarde avec terreur autour de lui. Les voitures l'effrayent, les passants le coudoient, le bruit l'étourdit, il saute continuellement les ruisseaux pour gagner les trottoirs, et va se cogner dans l'un ou dans l'autre. Il est bientôt harassé et crotté jusqu'à l'échine. Sans cesse obligé de courir après Beaumignard ou de l'attendre dans la rue, il se décide à lui prendre le bras, en lui disant d'un air désespéré :

— Monsieur, vous avez donc juré de m'éreinter aujourd'hui. — En vérité, mon cher monsieur Bientourné..., non, Maltourné, on ne sait comment faire avec vous pour vous contenter. Nous allions en omnibus, cela vous a déplu; je vous fais aller à pied, maintenant voilà que cela vous ennuie de marcher... Vous êtes difficile à satisfaire... — Mais, monsieur, vous ne songez donc pas à m'amuser?... — Vous voyez bien que je fais tout mon possible pour cela; je vous promène de toutes les façons.— Ce genre d'exercice ne me divertit pas...— C'est-à-dire que vous ne voulez pas convenir que c'est fort amusant. N'importe, il est l'heure de dîner, entrons chez un traiteur.

— Oh! bravo le traiteur! dit Grassouillet; l'exercice m'a donné un appétit d'enfer. — Tant mieux! Et vous, monsieur Maltourné? — Moi, monsieur, je ne sais pas trop... Je dînerai volontiers pourtant; vous me faites tant courir... — C'est-à-dire que vous avez faim aussi, et vous ne voulez pas en convenir ; quel terrible homme vous faites!... il ne veut jamais avouer qu'il est content... — Il me semble que je n'en ai pas encore eu l'occasion, monsieur.

Les trois messieurs entrent chez un traiteur ; il est convenu que chacun payera son écot, ce dîner n'ayant aucun rapport avec celui qui est parié pour le lendemain.

Beaumignard se fait donner une table placée près d'une fenêtre. C'est lui qui commande, qui ordonne ; le garçon lui témoigne l'empressement que l'on a pour un habitué qui est généreux.

Beaumignard a commencé par demander des huîtres, du châblis première, puis du madère, puis du bordeaux-Léoville.

M. Maltourné fronce les sourcils, et murmure :

— Diable, monsieur, comme vous y allez!... — Oh! laissez-le faire, dit Grassouillet : c'est un gaillard qui vit bien, qui s'entend à commander un repas ; il est gourmand et il est gourmet! je vous réponds qu'il nous fera bien dîner.

— Si nous étions à demain, reprend Maltourné en regardant avec effroi un filet sauté aux truffes que le garçon vient d'apporter, certainement je ne dirais rien... parce que ce n'est pas moi qui payerai... Monsieur commandera le dîner... Oh! je le laisserai faire. Mais aujourd'hui, comme nous payons chacun notre part...

— Ah! mon cher monsieur Maltourné, dit Beaumignard, est-ce qu'il faut s'occuper de ces misères-là quand on est réuni pour s'amuser..., et vous savez que nous ne voulons faire que cela aujourd'hui.

— Monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez faire... Je ne me suis pas encore amusé un seul instant... Je ne jette pas mon argent par les fenêtres, moi!... On n'a pas besoin, pour dîner, de prendre des plats truffés! et du bordeaux première!... — Oh! après cela, si vous ne les aimez pas..., c'est différent, il ne faut pas vous forcer... Garçon! apportez un bœuf aux carottes à monsieur..., du vin ordinaire et une carafe d'eau.

— Non pas! non pas!... Ce serait joli! Je mangerais du pot au feu, tandis que ces messieurs se gobergeraient avec du filet, et ensuite on me ferait payer mon tiers du dîner..., n'est-ce pas? Alors, messieurs, je mangerai de ce que vous mangez. Je veux du filet... Je veux du madère, du champagne... J'en veux même beaucoup. — Ah!

M. Beaumignard, M. Grassouillet et M. Maltourné à table.

voyez-vous, il adore tout cela... Homme cruel! qui veut toujours nous cacher son bonheur.

M. Maltourné ne dit plus rien, mais il se jette avec colère sur tous les plats que l'on sert; il ne cesse pas d'emplir et de vider son verre; au bout de quelque temps, il devient très-coloré et ses yeux se froncent et se rapetissent; tout cela ne lui donne pas l'air de meilleure humeur, tandis qu'au contraire Grassouillet ne cesse pas de rire, et Beaumignard de chanter.

On n'est pas encore au dessert lorsque deux petits enfants de la Savoie, qui portent chacun une vielle, s'arrêtent sous les fenêtres du restaurant et se mettent à chanter, à danser, en accompagnant leurs : *Youp piou piou* de leur instrument.

Beaumignard a dit quelques mots au garçon pendant que Maltourné s'obstinait à prendre du homard dont il avait déjà mangé beaucoup.

—Voilà une musique bien ennuyeuse! dit ce monsieur au bout de quelques instants... Ces Savoyards sont assourdissants avec leurs *Youp piou piou!*

—Ah! par exemple! s'écrie Beaumignard; est-ce que vous n'aimeriez pas la musique, monsieur Maltourné? Vous m'étonneriez beaucoup...; la musique exerce tant d'influence sur les personnes sensibles... Vous savez bien que... *emol-*

lit mores, nec sinit esse feros... — D'abord, monsieur, je ne sais pas le latin... J'ignore ce que la musique *émollit;* ensuite, je n'appelle pas musique l'ignoble son de ces vielles... On dirait plusieurs chats qui jurent..., et les cris de ces enfants... c'est à fendre le tympan... — Moi, cela me donne envie de danser... Et vous, Grassouillet..., n'est-ce pas que c'est gentil, *youp piou piou?...* — C'est très-sautillant! Si j'étais dans ma chambre, je polkerais avec mon fauteuil.

La musique des Savoyards continuait toujours. M. Maltourné n'y tient plus; il appelle le garçon et lui dit : — Donnez quelques sous à ces enfants, et dites-leur de s'en aller bien vite.

Le garçon sort. La musique ne cesse pas. Beaumignard accompagne les *youp piou piou* avec son couteau sur son verre. Grassouillet fait gigoter ses pieds sous la table, comme s'il dansait. M. Maltourné appelle de nouveau le garçon, comme si le feu était au restaurant. Le garçon paraît.

— Je vous avais ordonné de renvoyer ces chanteurs ou de leur dire de se taire. — C'est vrai, monsieur; mais quelqu'un qui dîne ici les a payés très-grassement pour qu'ils chantent pendant tout le temps de son dîner; les Savoyards sont trop honnêtes pour ne point vouloir gagner l'argent qu'ils ont reçu. — Et cette personne qui veut les entendre en dînant, va-t-elle bientôt s'en aller, au moins? — Monsieur, elle n'est encore qu'au potage.

M. Maltourné demeure anéanti. Il lui faut entendre les *youp piou piou* jusqu'au moment où il quitte la table. Il sort de chez le traiteur la tête étourdie par les vins et la vielle. Ses deux compagnons sont très-gais et marchent en se dandinant, comme s'ils allaient faire la queue du chat.

Beaumignard conduit son monde dans les Champs-Élysées. Le temps était beau. Il y avait foule de promeneurs, de flâneurs; tous les petits jeux rassemblés dans cette promenade étaient en activité, depuis les billes jusqu'au ballon, depuis les quilles jusqu'au cochonnet.

Beaumignard s'arrête devant un jeu de bague et dit à ses compagnons :

— Montez; prenez les cygnes ou les chevaux, je vous laisse le choix. — Je n'ai jamais été là-dessus, dit Maltourné; je ne sais pas y jouer. — Il y a commencement à tout. — Ça m'étourdira. — Au contraire... — Ça me fera du mal... — Raison de plus. — Comment, raison de plus?... — Je veux dire que cela vous amusera beaucoup... — Mais... — Ah! monsieur Maltourné, si vous ne voulez pas vous laisser amuser, alors vous avez perdu le pari.

Maltourné monte en rechignant dans un cygne. On fait plusieurs parties, pendant lesquelles il n'enfile pas un anneau. Il descend du jeu de bague en trébuchant et avec une figure désespérée.

Un peu plus loin, c'est une balançoire à filets devant laquelle Beaumignard s'arrête, en disant à ses compagnons :

— Montez, messieurs, il n'y a rien de bon comme la balançoire pour faire la digestion. — Je connais les balançoires, je ne les aime pas; c'est très-dangereux, dit Maltourné. — Pas quand il y a un filet. Ah! s'il n'y avait pas de filet, je ne vous proposerais pas d'y monter; je serais désolé que quelque bosse vînt gâter l'harmonie de vos traits. Mais là-dedans vous pouvez tomber, le filet vous recevra. Montez..., je vous ferai aller très-haut... — Monsieur, je déteste la balançoire... Je ne monterai pas. — Oh! la bonne charge... Vous savez que cela va vous amuser beaucoup, que vous allez rire là-dedans comme un bossu, et voilà pourquoi vous refusez d'y aller. Alors, cher ami, payez le dîner.

Maltourné serre les poings, grince des dents et monte dans la balançoire. La machine est mise en mouvement par de vigoureux gaillards; elle décrit presque le cercle comme le chemin de fer centrifuge.

Lorsqu'on arrête, et que Maltourné descend, il roule des yeux blancs et s'accroche à toutes les personnes qu'il rencontre. M. Grassouillet a très-mal au cœur; mais il n'en dit rien et veut toujours danser en marchant.

Beaumignard laisse quelques moments souffler ses compagnons; puis il les mène devant une balançoire russe, fait arrêter les fauteuils qui tournaient dans l'espace, et dit de nouveau à Maltourné : — Montez!

Maltourné se jette en arrière en s'écriant : — Monsieur, c'est une mauvaise plaisanterie... Vous avez donc juré ma mort? — Pas du tout; j'ai juré de vous amuser, au contraire, et je fais tout ce que je peux pour cela. Mais vous ne voulez pas vous y prêter... Patience, il faudra bien que ça vienne; la journée n'est pas finie, et d'ici à minuit je vous garde bien des surprises.

M. Maltourné ne dit plus rien. Il se laisse enfermer dans un des fauteuils, comme un condamné que l'on conduirait au supplice.

On met la balançoire russe en mouvement. En se sentant balancé dans l'espace, tantôt en avant, tantôt en arrière, Maltourné pousse des cris tellement plaintifs, qu'on croit devoir arrêter le jeu.

On retire Maltourné de son fauteuil; il est vert et il se laisse tomber sur le garçon en disant à Beaumignard :

— J'en ai assez, monsieur... Voilà les soixante-quinze francs du pari... Je ne veux pas continuer... — Vous vous êtes donc assez amusé? — Vous me feriez crever, monsieur... C'est un tour abominable que vous me jouez là... Mais vous ne me reprendrez pas à aller avec vous... Voilà l'argent du pari. Adieu, messieurs; vous pourrez le manger sans moi.

M. Maltourné allait s'éloigner, Beaumignard l'arrête en lui disant d'un ton sérieux cette fois :

— Monsieur, nous vous attendrons demain, à cinq heures, au café où nous nous sommes rencontrés ce matin, et j'espère alors que vous ne regretterez point d'avoir perdu votre pari... Si vous ne venez pas, monsieur, ce serait nous offenser, M. Grassouillet et moi, et nous serions obligés de vous en demander raison.

Le lendemain, à l'heure indiquée, M. Maltourné, qui avait fait ses réflexions, et qui trouvait qu'il ne lui en coûterait pas plus de manger sa part du pari, s'était décidé à aller au rendez-vous indiqué par Beaumignard, avec lequel, d'ailleurs, il ne se souciait pas d'avoir un duel. Le jeune homme était déjà au café avec son ami Grassouillet.

— Nous vous attendions, monsieur, dit Beaumignard. Je suis enchanté que votre humeur d'hier soit dissipée, et que vous vous soyez décidé à venir nous rejoindre. Car je ne doute pas qu'aujourd'hui vous ne soyez content de moi.

— Est-ce que vous voudriez encore m'amuser, monsieur? s'écrie Maltourné en faisant un mouvement de terreur; alors, je vais vous souhaiter le bonjour.

— Ne craignez rien, monsieur; le plaisir que je vous réserve aujourd'hui n'a jamais fait de mal. Veuillez me suivre, messieurs.

Beaumignard conduit l'homme gai et l'homme triste dans le haut d'un faubourg; il les fait entrer dans une maison de fort chétive apparence; il grimpe un escalier étroit, noir et tortueux, en priant toujours ses deux compagnons de le suivre.

M. Maltourné ne monte l'escalier qu'avec défiance, il regarde Grassouillet en murmurant :

— Comment ! il va nous faire dîner à vingt-cinq francs par tête, dans cette masure... Est-ce qu'il y a un traiteur dans les greniers de cette maison? — Je n'en connais pas..., et ça m'étonnerait que l'on fît bonne chère par ici.

Beaumignard s'arrête enfin aux mansardes; il ouvre une porte, et introduit ses compagnons dans une chambre bien misérable et à peine meublée, dans laquelle une femme, jeune encore, mais qui semblait faible et souffrante, tenait entre ses bras deux petites filles, âgées, l'une de deux ans, l'autre de quatre. Et tout cela était vêtu à peine. Cependant les enfants mangeaient joyeusement une tartine de pain, et la mère souriait en les regardant satisfaire leur appétit.

A l'aspect de Beaumignard, la jeune femme se lève et veut, avec ses enfants, aller embrasser ses genoux; celui-ci l'arrête et lui montre M. Maltourné qui est resté immobile devant ce tableau.

— Madame, dit Beaumignard, ce n'est pas moi qu'il faut remercier pour les soixante-quinze francs que vous avez reçus... C'est monsieur que voilà, qui, sachant votre misère et vos malheurs, a voulu venir à votre aide et au secours de vos enfants.

Alors, la jeune femme court vers M. Maltourné; elle se jette à ses genoux, elle saisit une de ses mains qu'elle porte à ses lèvres en s'écriant :

— Ah ! monsieur, permettez-moi de vous témoigner ma reconnaissance... J'ai perdu mon mari... Je viens d'être longtemps malade... Sans la somme que vous m'avez envoyée, on me chassait de ce logement, et je serais morte de désespoir de ne plus avoir un abri pour mes pauvres enfants : mais votre secours m'a rendu le courage, la santé..., l'espérance... Venez, mes pauvres petites..., venez aussi baiser la main de ce bon monsieur, qui vous a conservé votre mère...

Les petites filles viennent se presser contre leur mère, et tâchent d'atteindre à la main que celle-ci serre toujours dans les siennes. M. Maltourné se sent ému, attendri, des larmes coulent de ses yeux, et il se tourne enfin vers Beaumignard en lui disant d'une voix altérée :

— Vous avez raison, monsieur..., je suis heureux..., bien heureux en ce moment..., et j'éprouve une jouissance que je ne connaissais pas !...

— Eh ! allons donc, s'écrie Beaumignard, je savais bien que je finirais par vous procurer du plaisir... Alors vous ne m'en voulez plus pour mes amusements d'hier?... — Oh ! non... Je suis content de vous maintenant.

Pendant que ces messieurs parlaient, M. Grassouillet, qui avait commencé par pleurer comme une biche dans un coin de la chambre, avait ensuite porté sa main à son gousset. Il y prend soixante-quinze francs qu'il va remettre à la pauvre mère, en lui disant :

— Et moi aussi je veux contribuer à faire cesser vos peines.

Beaumignard joint, à son tour, son offrande à celle de ses deux compagnons; puis, après avoir reçu les bénédictions de la jeune femme, les trois hommes sortent de la demeure de la veuve.

— Maintenant, dit M. Beaumignard, allons dîner. C'est moi qui paye. — Non, dit M. Maltourné, permettez que ce soit moi. Je vous dois beaucoup de reconnaissance, monsieur, car vous avez vaincu mon humeur morose, et vous m'avez prouvé qu'il suffit de faire du bien pour avoir du plaisir; vous m'avez appris *la vraie manière de s'amuser*.

CH. PAUL DE KOCK.

REVUE DU MOIS.

Enfin nous voilà sortis de l'année 1848 ! Les revues des petits théâtres en ont fait justice. Après *la Propriété c'est le vol*, sont venus les *Lampions et les Lanternes*, puis les *Marrons d'Inde*, deux succès de scandale.

La Comédie-Française a terminé l'an 48 par une tragédie biblique, terrible, attachante; c'est le *Daniel*, de M. Charles Lafont. Notre collaborateur a fait ici un double tour de force. D'abord il a mené à bien une tragédie; — ensuite il l'a fait applaudir pour son mérite littéraire, sans Mlle Rachel. La capricieuse tragédienne devait endosser l'habit de Daniel, qui lui eût convenu à merveille. Elle y a renoncé, et M. Maillard a tenu sa place de son mieux. M. Maillard n'a pas précisément le souffle prophétique, mais il a l'intelligence, qui supplée à tout. Il a joué le rôle de Daniel en acteur habile, et a très-adroitement sauvé ses défauts par ses qualités. Les situations, du reste, l'ont porté, celle du cinquième acte surtout, qui a enlevé les bravos de la salle entière. M. Beauvallet a été modéré. La modération est à l'ordre du jour. Elle a profité à l'acteur comme à tout le monde. Mlle Rimblot a été belle; c'est son état. Bref, la tragédie a obtenu un plein succès, malgré quelques longueurs. C'est un titre littéraire de plus pour M. Charles Lafont. On a reconnu, à certains passages, la vraie poésie. *Incessu patuit dea.* — L'auteur de *Daniel* donnera bientôt au *Musée* un travail sur Beaumarchais.

Le *Caïd* de M. Ambroise Thomas a triomphé aussi à l'Opéra-Comique. Ce théâtre a une veine magnifique.

L'Odéon lui-même va de succès en succès. M. Galoppe d'Onquaire, l'heureux auteur d'*Une Femme de quarante ans*, a donné à la rive gauche une comédie qui fera le pendant de la première... *Comment les femmes se vengent*; allez le demander au poëte ingénieux et à Mlle Solié... Vous l'apprendrez en trois actes, tout pleins de bon goût, d'esprit, d'observation et de gaieté.

On annonce la réouverture des Italiens, avec Lablache ou Ronconi pour directeur.

Le *Prophète* se répète activement à l'Opéra. Il est sur le point de devenir une vérité. Les chanteurs sont dans l'enthousiasme. Le public y sera-t-il bientôt? Cela dépend d'eux; car M. Meyerbeer sera digne de lui-même.

On annonce encore la rentrée de Mlle Rachel aux Français et la représentation du *Toussaint Louverture*, de Lamartine, à la Porte Saint-Martin ou au Théâtre-Historique.

L'année 1849 a eu des étrennes ! Le fait est positif. La *réaction* est complète, comme disent les montagnards. Nous en avons eu la preuve sous les yeux, en visitant le plus

riche bazar d'étrennes qu'il y ait à Paris, le musée Collas et Barbedienne, où se trouvent tous les chefs-d'œuvre de la statuaire, réduits par le procédé de l'habile sculpteur. Les amateurs y affluaient, — ce qui montre que l'art ne meurt jamais, quand il se met à la portée de tout le monde. On admirait cet abrégé de tous les monuments de la sculpture grecque, italienne, allemande et française : les *Vénus d'Arles* et de *Milo*, la *Médicis*, la *Polymnie*, les *Trois Grâces*, le *Laocoon*, la *Madeleine*, de Canova, les statues et les bustes de tous les grands hommes, les groupes de tous les maîtres, depuis Phidias jusqu'à Michel-Ange, depuis Puget jusqu'à David (d'Angers). On achetait une foule de bustes de Chateaubriand, et l'on ne demandait pas la moindre République en bonnet rouge. Tout au plus a-t-on enlevé quelques statuettes d'Armand Carrel, en souvenir de sa triste mort, et pour les substituer aux portraits de ses successeurs.

Autre preuve de réaction. Celle-ci est toute littéraire. M. Didier est l'éditeur privilégié de nos illustres écrivains : de Casimir Delavigne, de MM. Guizot, Villemain, Cousin, Sainte-Beuve, de Ségur, Ampère. Il a revêtu leurs chefs-d'œuvre de riches reliures ; il les a mis à la portée des savants et de la foule, des bibliothèques et des salons, des hommes graves et des enfants. Or, devinez quels sont les livres qu'on se dispute chez lui en ce moment? Ce sont les œuvres de M. Guizot! Il n'y a que M. J.-J. Ampère qui rivalise pour le succès avec l'ancien ministre. Son dernier ouvrage sur *la Grèce*, *Rome et le Dante*, est la nouveauté la plus importante de 1849. Nous en reparlerons.

REVUE DE L'ANNÉE 1848 (1).

JÉROME PATUROT A LA RECHERCHE DE LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES (1).

Nous avons laissé Paturot et Oscar à l'atelier national.

— J'y trouverai des sculpteurs de mes amis, dit le peintre. Il y en a un qui a fixé sa tâche à vingt-cinq cailloux par jour. Le lundi, il les transporte de droite à gauche, le mardi de gauche à droite, en les ménageant comme un trésor. Déjà les vingt-cinq cailloux lui ont rapporté soixante-quinze francs, trois francs par caillou ; il espère les élever au chiffre d'un napoléon la pièce. Que l'institution se prolonge, et ils vaudront leur pesant d'or.

L'administration de l'atelier national occupait le parc et les pavillons de Monceaux, nouvelle preuve d'attraction et de convenance entre les châteaux et les républicains de la veille. Cela se voyait sur tous les points de Paris et des environs. Nos Spartiates parcouraient les pelouses royales avec une aisance qui tenait du gentilhomme. Ils marchaient sans s'émouvoir sous les grandes futaies, entre deux rangs de statues. Ils s'étalaient sur le brocart et le damas, et ne

Un Spartiate. Dessin de M. Tony Johannot.

laissaient pas chômer les chevaux, les équipages et les valets de cour. Le travail n'existait plus que pour ceux-ci. Quant aux ouvriers nationaux, ils recevaient deux francs par journée active (se rappeler les vingt-cinq cailloux), et un franc par journée sans emploi ; en tout cas, huit francs au moins par semaine.

Paturot et Oscar contemplent les travailleurs... Tous fument, causent, chantent, boivent, nonchalamment étendus sur leurs brouettes. Ils font de la politique surtout!

(1) Voyez le numéro de décembre dernier.

Un certain Percheron est l'esprit fort de sa brigade. Il faut l'entendre endoctriner Comtois, dont le vigoureux bon sens résiste à ses leçons :

— Vois-tu, Comtois, ceux du provisoire et nous, ça se balance. Ils nous ont donné ceci et ça... Ils nous doivent encore ceci et ça... Faut pas être dupe ! Quelqu'un nous aura *vendus;* des faciles comme toi. Voyons ! appelons le directeur... Crie-moi un peu solidement : Le directeur !...

Et Comtois obéit de toute la puissance de ses poumons. Le directeur fait la sourde oreille. Il se promène dans le parc. Les ouvriers enfoncent les clôtures et l'environnent... : — Le gouvernement nous trahit! Nous sommes *vendus !* A bas le règlement ! Le brigadier est un aristocrate !... Du travail, nous voulons du travail !... Ceux qui réclamaient ainsi gagnaient vingt sous par jour, ils voulaient en avoir quarante ; c'était là toute la question. Ne pouvant répondre à dix mille voix, le directeur demande à s'entendre avec des délégués... Les ouvriers y consentent. C'était l'exercice d'un droit. Elire et déléguer, ils ne faisaient que cela du matin au soir.

Pendant le vote, un bijoutier se plaint d'être réduit à manier la pioche. — Aristocrate !... lui dit le Percheron, est-ce que la patrie te commande de piocher? Tu peux te borner à égratigner la terre... La patrie nous paye pour satisfaire son grand cœur. Voilà tout. — C'est justement ce qui m'humilie ! répond l'autre... Cet argent que je n'ai pas gagné me brûle les doigts... — Est-il bijoutier ! Comme on s'abrutit dans le bijou!

Les délégués, Comtois en tête, sont reçus par le directeur, qui envoie la brigade chercher, à Ville-d'Avray, des arbres achetés pour repeupler le boulevard. Les travailleurs partent joyeux, arrivent chez le pépiniériste et réclament les arbres. — Mais j'ai traité pour le port, dit ce brave homme ; c'est l'affaire de 15 francs... Et vous voilà deux cent cinquante, qui allez coûter un argent fou. — C'est l'ordre de la patrie... Où sont les arbres ? — Dans ces emballages... En quelques minutes, les toiles sont dépecées, et les baliveaux mis à nu; la bande se les partage et les emporte, s'en fait un jouet sur la route, éraille et brise les racines, s'arrête à boire et à chanter : — *Nourris par la patrie! c'est le sort le plus beau !...* et arrive enfin à Paris, non plus avec des arbres, mais avec des fascines. Prix et port, c'étaient 1250 francs d'anéantis... Tel était

l'atelier national. Et les ouvriers se plaignirent encore du salaire. — Tiens, Comtois, dit le Percheron... C'est la dernière que je te passe. Nous faire mouiller comme des rats, pour quarante *fichus* sous!... Avoue que tu nous as *vendus*.

De Monceaux, Paturot se rend dans les clubs. Chacun d'eux est un pouvoir en face du pouvoir... Chacun parle au nom du peuple, et a son peuple à lui... Celui-ci menace d'écraser le gouvernement avec trente mille hommes; celui-là, avec cent mille hommes; cet autre, avec un million. Ce dernier est le club au Vinaigre, le quartier général des anciens détenus politiques. Les armes et les yeux y brillent dans l'ombre. On y déclame avec des gestes frénétiques contre le bourgeois : — Le bourgeois est ad-

Atelier national. Dessin de Tony Johannot.

ministrateur, banquier, négociant, magistrat, général, rentier... Le peuple cire ses bottes et décrotte son habit. Il est temps de changer les rôles; en avant l'égalité!

Dans le club au Camphre, un empirique dit à ses innombrables adeptes : — Mes amis, tenez-vous prêts! voici de quoi guérir la toux aristocratique et l'asthme de la réaction! Prenez mon principe, et vous aurez des institutions aussi camphrées qu'il est donné à la terre d'en connaître. On pourra essayer d'autres drogues; mais si la nôtre n'a pas le dessus, méfions-nous! Hors du camphre point de salut! Restons en armes! Veillons!

Voici le club de l'Échange. Autre ours à prendre! — Supprimez la monnaie et vous supprimez le malheur! On est tenté par le métal, on ne l'est pas par le produit. Quand on aura une pendule chez soi, on ne voudra pas en avoir deux mille. Je suis poëte; j'ai un sonnet à placer... Je l'échange contre un serin... Ainsi plus d'avarice, plus d'égoïsme, plus de gêne! Aisance universelle!.. Prenez mon ours!

Au milieu de tous ces gouvernements, se demande Paturot, où était le véritable gouvernement? Partout et nulle part... Et il existait cependant. Il descendit un jour dans la rue, avec deux cent mille baïonnettes, protégea l'Hôtel-de-Ville, et balaya les vingt armées des clubs. Ce gouvernement, qui sauva la France, était le bon sens public.

Cependant Paturot ne ressaisissait point sa place. Le ministère et la porte de ses amis lui étaient de plus en plus fermés. Il désespérait, lorsque Malvina, sa femme, lui écrit : « J'ai notre affaire! Je sais ce que vaut la République; je l'ai toisée d'ici. On cabalera pour les places comme au temps de la royauté. Il nous faut un représentant à l'Assemblée nationale. J'en ai trouvé un... Je vais le faire nommer. C'est le meunier Simon. Il sera notre homme. Justement, le ministre de l'instruction publique vient de prier les électeurs de choisir des députés qui ne sachent ni lire ni écrire... Le trouves-tu assez curieux, ce ministre, mon chéri? T'en fais-tu une idée? Moi, je me figure un sec. Après ça, il serait gras, que je ne lui en aurais pas plus d'obligation. Ce qui m'a plu de lui, c'est son

idée. Il a trouvé le chemin de mon cœur. Un représentant qui ne sache ni lire ni écrire, ne pourra être pris que par les oreilles, s'il les a longues... J'ai enlevé Simon de son moulin, je l'ai présenté au commissaire, je l'ai garanti meunier bon teint... Je l'ai fait agréer pour candidat. Il criait comme un geai et résistait comme un âne. Je l'ai décidé en lui annonçant qu'il toucherait cinq piastres par jour. Ça brille aux yeux d'un meunier. Je l'ai dressé ensuite ; je lui ai appris à tenir son chapeau, à faire trois gestes superbes, à parler de la patrie et du peuple, à crier: *Vive la République!* J'ai fabriqué une grande affiche: «SIMON, MEUNIER, CANDIDAT DU PEUPLE!» Nos dames ne veulent que Simon, ne parlent que de lui... Il a paru aux clubs, et s'est comporté comme un roc. Nous avons crié : «Bravo, Simon : Vive Simon ! » Il a dîné à la préfecture,— comme quatre ! Il n'a plus que deux progrès à faire : c'est de se tenir moins loin de la table, et de ne pas manger avec ses doigts... Il sera nommé, le premier sur la liste ! »

En attendant, l'art républicain ouvre les portes du salon-omnibus de 1848. Oscar y triomphe, — avec ses *Sites de Rome*, refusés par tous les jurys monarchiques. Il les fait contempler à Paturot dans les galeries du Louvre : — Quelle mue de l'art ! s'écrie-t-il, l'œil et la barbe étincelants : voilà enfin la trinité sacrée ! L'école de l'empâtement, celle des glacis, et celle des vues de dos ! Avant nous la vue de dos était peu connue... On montrait les figures du bon côté... Erreur profonde ! La vue de dos a paru... et chacun s'est écrié : Dieu ! que c'est ça! Maintenant, j'ai concouru pour le modèle de la République. Viens voir ma République ! la voilà !.. Il y en a de couchées, d'assises, etc... Absurde ! la mienne frappe le globe, l'ouvre, et en fait sortir toutes les mélodies de la nature... C'est cyclopéen ! c'est génésiaque ! Ecris à Mme Paturot que j'aurai le prix !

Enfin, le jour des élections arrive, et Jérôme reçoit de sa femme la nouvelle du succès de Simon : — Nous triomphons sur toute la ligne !.. Le meunier est nommé... Nous tenons notre représentant... Je crains seulement, ajoute Malvina, que ce garçon ne nous échappe, que Paris ne nous le gâte !..

Oscar aussi s'était mis sur les rangs... — Quoi ! disait-il, le cordon aurait un représentant ! le fond de culotte aussi ! et l'art n'en aurait pas !... Je m'immole à la dignité de l'art ! Nous sommes quinze mille peintres à Paris, y compris les peintres d'enseignes. Il y a dix mille décorateurs, autant de broyeurs de couleurs, de brossiers, d'entoileurs, de marchands d'encaustique, etc. J'aurai quatre cent mille voix !

Et il était allé, de club en club, montrer sa barbe et son galbe, et répéter avec son geste cyclopéen : — Je suis Oscar ; ma naissance est connue... Fils d'un simple chapelier, etc... Je vois deux républiques... Laquelle préférez-vous? parlez; faites-vous servir !..

Puis il avait mêlé son nom à toutes les listes, qu'il avait distribuées lui-même... Puis son rapin Mistigris avait couvert les murs d'affiches : *Nommons Oscar, artiste peintre; nommons Oscar, le père du peuple ! Nommons Oscar, l'ennemi de l'émeute.* Malheureusement, Mistigris ajouta cette autre affiche : *Citoyens ! nommez Oscar, et vous aurez : des décrets au vert, des lois au vert, des ministres au vert, un président au vert... C'est sa couleur !...* Et la candidature finit par un éclat de rire ; et Oscar eut 584 voix !

Quelques jours après, en rentrant chez lui, Jérôme y trouve sa femme et son représentant. Simon se débarbouille ; Paturot l'habille et le mène à l'Assemblée. Malheureusement, il le quitte un moment, et le meunier se laisse exploiter par de prétendus biographes et portraitistes, qui lui filoutent soixante francs en vingt-quatre heures. Ce n'est pas le compte de Malvina, qui répète : — On va me le gâter, c'est sûr; veillons sur lui.

Le jour de l'inauguration de l'Assemblée, Simon crie vingt-cinq fois, — comme un orchestre : — Vive la République ! Et l'Assemblée entière, lui servant d'écho, comprend qu'elle a un maître, — de plain-chant. Sur le péristyle du palais, sa voix domine les tambours, les clairons, le canon lui-même...

Vains efforts de Malvina ! Son représentant justifie ses craintes. Il évite les députés bien couverts, et fréquente les dépenaillés. Le meunier se laisse prendre au vent de la Montagne. Il mange, boit et fume avec les culotteurs de pipes parlementaires. C'en est fait !... De cigares en petits verres, il est entraîné par un membre illustre du gouvernement, donne en pleine gauche, et livre sa conscience pour un grand dîner. Un pacte de vol-au-vent s'établit entre le Luxembourg et son estomac.

Un jour enfin, Malvina le rencontre dans le jardin des Médicis, avec un habit à queue de morue, un chapeau en pain de sucre et un gilet à la Robespierre, le costume complet décrété par le gouvernement provisoire !...

Mme Paturot n'y tient plus ; elle rompt la paille. — Vous ressemblez à l'enseigne d'un magasin de blanc. Votre décret est l'œuvre d'un marchand d'amidon et d'un marchand de peaux de lapins, qui auront voulu sauver leur industrie. Vous n'êtes qu'un factieux.

— Et vous, madame, une réactionnaire.

— Je vous désavoue, et vous abandonne...

Malvina se venge de Simon sur le club des Femmes, où elle va débiter de bonnes vérités à son sexe :

— Je prends le dé !.. Laissez-m'en découdre ! Descendons-nous en ligne droite des tricoteuses des jacobins? Cessez ce scandale ! Vos droits? Un beau venez-y voir ! — Vous faites faire aux hommes ce que vous voulez, et ça ne vous suffit pas ! — Allez donc raccommoder les chausses de vos maris, élever vos enfants, et faire cuire à point votre dîner. Voilà vos droits ! Sinon, l'on vous huera, et l'on finira par vous fouetter dans les rues !... En avez-vous le goût? Non ! Eh bien, fermez cet antre, et bonsoir !..

Le 15 mai arrive et dégrise Simon, qui sauve Malvina dans l'invasion de l'Assemblée. Oscar, moins heureux, devient, malgré lui, criminel d'Etat. Il faut lire ses aventures mirifiques, comment il est nommé par son grand peuple, et sans le savoir, président du pouvoir ouvrier; et comment il s'évade de l'Hôtel-de-Ville par une fenêtre, au risque de se casser le cou...

Simon n'était pas homme à se convertir à demi. Il ne peut s'habituer au régime de trente discours par jour (huit cents par mois). Il dépérit et prend la migraine. Pour comble d'infortune, son garçon meunier lui écrit que le moulin ne marche plus, que les ouvriers vont aux clubs, au corps-de-garde, et que la Société des droits du citoyen a pris la direction de ses moutures pour y appliquer les droits suivant les besoins, etc. Simon n'y tient plus, il enrage; il veut donner sa démission. Malvina le retient.

Oscar fait aussi une conversion complète. Il abjure son titre de républicain de la veille, vend ses toiles au mètre, renie le peuple et la patrie, change de genre, de galbe, et devient coulissier à la Bourse, où Paturot le retrouve jouant à la baisse...

En racontant les journées de juin, Jérôme passe de la satire à l'épopée, du rire d'Aristophane à la colère de Juvé-

nal. Simon, qui se conduit en naïf héros, résume ces jours néfastes par un mot énergique : « Et ces révoltés s'appellent le peuple ! — Ils sont le peuple, comme la lie est le vin, comme la gangrène est la chair ! » Oscar sabre l'insurrection en parole — et se trouve mal... au premier appel... Paturot lui arrache son fusil, et se montre digne de Malvina. Le mari verse son sang pour l'ordre, et la femme étanche celui des blessés dans les ambulances... Comtois y meurt en confessant sa faute. C'est Percheron qui l'a entraîné aux barricades, et Percheron a su échapper aux balles, lui ! Hélas que de Comtois et de Percherons semblables !

Paturot finit par nous raconter le grand œuvre de l'Assemblée et du pouvoir victorieux, les consolations de l'état de siége, les débats de la constitution, — la politique de la contredanse et du baba ; puis il nous esquisse les portraits des quatre candidats à la présidence, — et obtient enfin, par sa femme et Simon, une place où ?... en Algérie ! Mieux vaut tard que jamais, et loin que nulle part...

Il s'embarque pour inspecter la civilisation du nord de l'Afrique. — Qui sait s'il ne la trouvera pas supérieure à celle de la France ?

Nous n'osons transcrire ici les réflexions de l'auteur sur les présidents de la République en expectative... Le suffrage universel a parlé depuis en faveur d'un des candidats les plus maltraités par M. Reybaud et les plus caricaturés par son illustrateur... C'est le moment de reprendre notre sérieux, et de donner ici, au lieu de la charge impériale de Tony Johannot, le grave portrait de M. Louis-Napoléon Bonaparte.

Dieu veuille que son gouvernement consacre le portrait, et fasse oublier la caricature !

Nous ne quitterons pas ce livre-revue, sans rappeler mille traits qui nous ont échappé dans l'analyse, et qui doivent figurer dans le panorama moral de 1848.

Ce sont, entre autres :

Les sauveurs de la patrie, avec ou sans garantie du gouvernement, offrant chaque jour de prendre le bonheur public à l'entreprise ; — les médecins politiques, administrant à l'Etat malade décrets sur décrets ; les forêts de la couronne réduites en essence ; les diamants royaux fondus comme la perle de Cléopâtre ; — et les empiriques de toute espèce : l'inventeur à jet continu (des idées ! encore des idées !... Une idée par jour ! une idée par alinéa !) ; le révélateur qui n'en a qu'une, mais une idée fixe et universelle, qu'il donne pour rien, ou contre une simple statue ; — les adeptes qui s'admirent et s'encensent en famille dans leur petite église ; — et les luttes d'orchestre à orchestre, de tréteau à tréteau, d'élixir à élixir ;

Et les cinquante gouvernements du peuple, allant et venant des clubs à l'Hôtel-de-Ville ! — Le peuple veut une armée à la frontière ! Point de garnison dans Paris ! c'est le vœu du peuple ! Un impôt sur les riches, au nom du peuple ! Le peuple entend avancer les élections ! il entend les retarder ! Le peuple attend ceci ! le peuple repousse cela ! Le peuple approuve ! le peuple blâme ! etc., etc.

Et les faiseurs de proclamations : « Citoyens, on nous trahit ! la patrie est en danger ! Citoyens, veillons ! soyons calmes et forts !... Attendons notre jour ! veillons !!! »

Et les adhésions affluant au gouvernement provisoire ; les robes rouges, les hermines, les palmes vertes, les épées, sauvant leurs appointements par des hommages, et apportant des dévouements que n'avaient pu entamer cinq régimes ;

Et les corps d'état s'assemblant pour défendre leurs droits : les citoyens garçons limonadiers *délibérant sur ce qui concerne leur partie ;* les citoyens choristes se mettant d'accord sur les intérêts de l'art du chant ; les citoyens gens de maison (lisez domestiques) revisant leurs rapports entre eux et leurs ex-maîtres ; — et les professions rivales jouant de manifestations et de protestations ; les pâtissiers se plaignant au pouvoir : — Les boulangers ont le privilége du pain, qu'ils nous laissent le monopole du petit four ; s'ils continuent de toucher au petit four, nous donnons dans le pain ; les crémiers dénonçant les laitières : — Citoyens gouvernants, les laitières nous grugent... Quels sont leurs frais ? une chaufferette et une porte cochère ! Que rendent-elles à l'Etat ? rien ; tandis que nous payons patente, loyer et montons la garde... A bas les abus ! la laitière en est un ! vive la république des crémiers ! Voilà notre adresse : Crème de Chantilly tous les jours, et glace tout l'été ; prix modique. Un mot par la poste, citoyens gouvernants... Et les citoyens gouvernants répondant sans rire : — L'industrie des pâtissiers est une industrie des plus respectables, etc. ; ou : l'industrie des crémiers est une industrie on ne peut plus respectable... ; ou encore : l'industrie des vidangeurs, etc., nous aviserons en conseil !...

Et le pontife des Icariens lisant à ses frères la correspondance de leurs amis des bords du Taïr : — Père, tout va bien ; la liberté nous enivre. On ne peut dormir ici la nuit à cause des maringouins... ; mais ces insectes sont en commun comme le reste. Cette pensée nous soulage... Père, nous sommes allés pour puiser de l'eau dans le fleuve sacré ; il était à sec ; nous n'y avons trouvé que des sauterelles. Avec la fraternité, tout est léger, même la nourriture... Père, une tribu de Sious a scalpé deux de nos frères. C'est pour nous un souci. Deux de scalpés, et les autres ne le sont pas ! Où est l'égalité ? Faut-il nous scalper tous ?... Père, envoyez-nous des chemises, ou nous allons passer à l'état de peuple primitif ! etc. Puis le même pontife, énumérant les dons faits à la communauté : — La sœur Malachard offre un sommier en paille, pour reposer la tête de ses frères sur le sol étranger ; le frère Roubiot abandonne un briquet phosphorique ; puisse-t-il faire jaillir la lumière sur le monde ; la sœur Bentabole se dessaisit, en faveur de la communauté, de ses huit enfants... Elle demande en revanche qu'on la débarrasse de son mari...

Et les partisans du monopole de l'Etat, rêvant un peuple nourri, logé, chauffé, voituré, assuré, sucré et salé par le gouvernement.

Et les candidats populaires devant le suffrage universel : — Citoyens, nommez-moi ! J'ai connu le peuple et je l'ai aimé !... Peuple, tu as toutes les grâces et toutes les vertus ! — Citoyens, nommez-moi ! je porte les stigmates des fers de la royauté... Peuple, je suis un martyr de ta cause, vois mes plaies... Pendant que tu souffrais, je conspirais ; je conspire encore, je conspirerai toujours ! — Citoyens, nommez-moi ! Je suis patroné par l'illustre Pierre et par l'illustre Paul. J'ai donné des poignées de main à l'illustre Joseph, dont nous pleurons la mort. J'ai culotté des pipes avec l'illustre Balthazar. — Citoyens, je suis le pur des purs. En me nommant, vous allez au tuf de la république ! — Citoyens, mon père était constituant ! je dois l'être aussi. C'est lui qui a dit à Barnave, ébloui par la reine : — Barnave, tiens-toi bien ! — Le mot est resté. Nommez-moi ! — Citoyens, il faut que toutes les industries soient représentées ; je suis fabricant de guimbardes... La guimbarde est méconnue dans l'harmonie nationale... Réhabilitez-la. Nommez-moi ! — Citoyens, mort et damnation, tête et sang ! On trahit le peuple, on vend le peuple !.. Aux

armes, citoyens! Ouvriers, aux barricades!... Tout est

Les lycéens après février, par M. Tony Johannot.

parjure, déloyauté. Nommez-moi, et je sauverai le peuple; tête et sang! — Citoyens, je suis fils d'ouvrier, neveu d'ouvrier, cousin d'ouvrier, gendre d'ouvrier, oncle d'ouvrier, père d'ouvrier, etc. J'aurais pu être ouvrier moi-même! Que dis-je? je le suis!... Oui, ouvrier! C'est si beau d'être ouvrier : je suis ouvrier de la pensée. Nommez-moi!...

Et les ministres à l'apprentissage : le maître Jacques de la marine et de la guerre : — Que voulez-vous, fournisseur? — Vous parler de la flotte. — Attendez que je prenne mon portefeuille vert. — Ma fourniture s'adresse également à l'armée... — C'est différent... Attendez que je prenne mon portefeuille rouge... — Bref, j'embrasse à la fois la marine et les camps... — Le problème se complique... Attendez que je prenne mes deux portefeuilles...

Et les pétitionnaires à l'Assemblée : — Le citoyen Brisemiche propose d'organiser un four et une cuisine nationale qui serviraient les quatre-vingt-six départements par le télégraphe électrique; le télégraphe dirait : *Pain pour trente mille bouches!* Et la ration serait versée dans le tuyau conducteur avec ce simple mot : *Voilà!* Ou : — Le citoyen Cascaret, instituteur de jeunes personnes, propose l'étude à fond du grand turc sous le rapport des sexes, et la promulgation universelle de la pluralité des femmes,... etc. Ou : — Le citoyen Matador propose la suppression des célibataires, ces parasites de la société... — Ou enfin : Le club des Maillottins propose le désarmement de la garde bourgeoise, qui a l'insolence de rendre au peuple coups de fusil pour coups de fusil... La garde bourgeoise a mérité le reproche des naturalistes :

Cet animal est très-méchant;
Quand on l'attaque, il se défend!

Et les spectacles gratuits, exploités par les marchands de lorgnettes, à vingt francs le billet;

Et les tribuns pittoresques : le représentant au juron, — le représentant à la mèche de cheveux, — le représentant feu-d'artifice; — le représentant de la triade, se mouchant trois fois, prisant trois fois, buvant trois fois, discutant en trois points; — l'orateur à l'escabeau, récitant sa petite fable à la compagnie; — les obstinés, vissés à la tribune; les furieux, qui la disloquaient; — les gesticulateurs horizontaux, circulaires, etc.

Enfin les écoliers, que dis-je? les lycéens, décorés par le gouvernement provisoire de pantalons à bande orange; individuellement, ils avaient l'air de voltigeurs manqués; vus en bloc, ils formaient un parterre de jonquilles. Et il fallait entendre leur langage, quand ils venaient de lire en classe les journaux et les circulaires : — Nous sommes les hommes nouveaux; nous enverrons les pions au supplice. Papa, ne réprimandez plus un enfant libre! — Le fils de Paturot avait fait sa constitution. Il la montra un jour mystérieusement à Malvina. C'étaient *les Droits de l'homme*, de Robespierre, fondus avec l'*Organisation du travail*, de Louis Blanc. — Sur quoi Malvina dit à Paturot : — Donne-lui sur les doigts, Jérôme, et viens laver la tête à ses professeurs!...

Hélas! pauvres lycéens! vos constitutions et vos bandes oranges de 1848 vous ont coûté la moitié de vos étrennes de 1849.

Comtois, déguisé en dragon de l'Empire.

Le portrait de M. L.-N. Bonaparte, fait pour la 1re fois d'après nature, paraîtra dans notre prochain numéro.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

VOYAGE EN FRANCE [1].

UN TOUR EN LANGUEDOC.

Vue de l'église de Saint-Sernin (Saint-Saturnin), à Toulouse.

II. Les églises de Toulouse. — Saint-Sernin. — Son origine. — Son architecture. — Saint-Etienne. — Cardaillac. — La Daurade. — Histoire d'une morte ressuscitée par un coup de poing. — La Dalbade. — Les caveaux des Cordeliers. — La foire des fleurs. — Les jeux floraux. — Le Capitole. — Clémence Isaure. — Montmorency. — La salle des Illustres. — Le poëte Goudouli. — Les Archives. — *Lou Morou de Faudoas*. — Duranti. — Le Parlement. — Les Calas. — Protestants et catholiques. — Réponse à Voltaire.

A peine eûmes-nous déjeuné, comme on déjeune à Toulouse et à l'hôtel Casset (tenu, chose rare, par un homme d'esprit), que le trappiste me prit à part et me demanda timidement si je ne pourrais pas lui trouver un guide assez complaisant pour lui montrer les monuments religieux de la ville. Je m'offris sur-le-champ, et après avoir donné ma parole d'honneur et promis solennellement de rendre le même service à mes compagnons, me voilà guidant le bon père à travers les rues de Toulouse. Nous marchions lentement, tout le monde n'étant pas habitué à fouler d'un pied ferme ce pavé en cailloux pointus, qui fait perdre

(1) Voir le numéro de janvier dernier.

l'équilibre et déchire. Aussi, pour abréger la route, pensai-je tout de suite à lui raconter l'histoire du saint dont nous allions voir l'église.

— Il y a bien seize cent trois ans, mon père, dis-je en lui montrant les colonnes de marbre rouge du Capitole, qu'un édifice de ce genre, bâti par les Romains, s'élevait là-bas vers une place appelée aujourd'hui Saint-Quentin. On y adorait Jupiter, mais quoique des nuages d'encens n'eussent cessé d'embaumer l'autel du père des dieux, quoiqu'il ruisselât du sang des victimes, le flamine avait le front sombre, et ses lèvres murmuraient des menaces et des paroles de mort. C'est qu'alors apparaissaient au grand jour, fuyant hardiment le mystère des catacombes, ces novateurs nommés chrétiens, qui se déclaraient avec audace les ennemis des dieux, et ne craignaient pas d'aller prier et de porter des palmes sur les tombeaux des suppliciés. Leur chef surtout, appelé Saturnin, se distinguait par son zèle intrépide et ses blasphèmes, et le sacrificateur accusant tout bas Jupiter pour sa grande longanimité, songeait un jour aux moyens de punir l'impie, lorsque celui-ci passa par hasard devant le temple : à sa vue, les victimaires, prêts à sacrifier un taureau indompté, jetèrent le *cri fatal* : le flamine, à barbe blanche, d'une voix tremblante de colère, le somme aussitôt de renier la croix et l'*homme mort*; mais Saturnin, sans s'émouvoir :

— Vos temples dorés ne sont que des sépulcres, vos dieux, que de vains simulacres de métal et de bois. Tous ont vécu ainsi que vous, tous sont morts laissant une mémoire honteuse. Votre Hercule n'était-il pas souillé de crimes? Vous lui avez décerné des honneurs divins, et pourquoi? Parce qu'il a tué un lion et un sanglier, abattu des oiseaux à coups de flèches, nettoyé l'étable d'un roi, vaincu une folle, massacré des chevaux féroces?... Mais ce sont là les œuvres d'un homme et non d'un Dieu. Je ne parle ni de Jupiter si mauvais fils, ni de Mercure le roi des voleurs... A ces discours, les victimaires répondirent en répétant le cri lugubre : *Mort aux athées !* et l'attachant par les pieds au taureau sauvage, après avoir longtemps irrité l'animal avec des dards, ils le lâchèrent tout à coup. Le taureau s'élança furieux du Capitole, franchit d'un bond les degrés de marbre, et traînant après lui Saturnin qui s'y était brisé le crâne, il sema par toutes ces rues les membres et le sang du chrétien. La corde ayant cassé, ce qui restait du corps fut laissé tout le jour au bord d'un cloaque, appelé depuis *du Taur*, et ce n'est qu'au milieu de la nuit que les chrétiens s'en approchèrent. Alors deux vierges courageuses, connues sous le nom de saintes Puelles, vinrent recueillir ces débris sanglants et les cachèrent dans une fosse très-profonde. Saint Hilaire, successeur de saint Saturnin, qu'on prononça depuis Sernin, fit jeter une voûte sur ces reliques; à la fin du quatrième siècle, Sylvius y commença une église achevée par saint Exupère. Enfin, en 1060 le Toulousain Raymond la rebâtit de fond en comble et conduisit le nouveau bâtiment depuis le fondement jusqu'au-dessus des fenêtres. Vingt-six ans après le pape Urbain la dédia, et en 1119 le pape Calixte, venant tenir un concile à Toulouse, consacra solennellement le grand autel du chœur.

Pendant ce temps, nous étions arrivés devant la magnifique basilique, et le trappiste restait muet d'admiration.

Figurez-vous une croix latine terminée à l'orient par un groupe de neuf chapelles semi-circulaires, dont cinq adossées à l'abside et quatre aux transepts. Au-dessus des chapelles, et dominée elle-même par les murs de la nef principale, s'élève majestueusement l'abside; puis, du sein de ce beau vaisseau, sort et s'allonge dans les airs le clocher à fenêtres cintrées, dont la flèche apparaît au loin comme le phare de Toulouse. Après un coup d'œil de connaisseur donné aux fenêtres remarquables par l'ornementation simple mais élégante des corniches et que Mérimée a louée à bon droit, nous descendîmes dans l'église, qui est divisée en cinq nefs par quatre rangées de piliers. Là, sans nous inquiéter de savoir si les colonnes engagées dans les piliers qui font face à la nef portent des chapiteaux médiocrement sculptés ou non, sans blâmer les tailloirs à moulures, les pilastres des piliers collatéraux, les voûtes cintrées avec des arcs doubleaux dépourvus d'ornements, nous nous sentîmes tous les deux saisis d'une émotion profonde à la vue de cette grande pensée catholique écrite si magnifiquement en pierre, par la foi, dans la vieille église. Le religieux avait incliné la tête et priait; je fis comme lui, et, après nous être arrêtés quelques instants devant un portail qui renferme, dans ses chapiteaux historiés, les châtiments réservés à ceux que les sept péchés capitaux conduisent en enfer, nous nous dirigeâmes vers l'église Saint-Etienne.

Cette antique cathédrale de Toulouse diffère si brusquement de Saint-Sernin, que le trappiste en fut frappé. On assure qu'elle remonte à saint Martial, qui la bâtit en venant évangéliser les Gaules. On montrait autrefois, en preuve, du sang de saint Etienne, à qui le fondateur l'aurait dédiée. Mais bien qu'en 1387 un pieux archevêque l'eût renfermé, au dire de l'auteur des *Gestes tolosains*, dans un reliquaire *représentant la tête et partie du corps* du saint portés par deux grands anges dorés, le fait est moins certain que la date de reconstruction de l'église actuelle. C'est en 1275, que messire Bertrand de l'Isle, évêque de Toulouse, en rebâtit le chœur et les chapelles voûtées qui l'entourent. Deux cents ans plus tard, Pierre Dumoulin bâtit le portail, et, en 1531, on éleva la tour qui le surmonte. Une heure se passa pendant laquelle le trappiste, penché sur des inscriptions tombales, semblait avoir oublié les vivants dans la compagnie des morts; je crus devoir le rappeler sur la terre pour lui parler des merveilles de l'ancienne Toulouse :

— Voyez-vous cette tour massive, mon père?...

— Cette tour? me répondit-il, comme un homme venant de l'autre monde.

— Oui, ce clocher, sur lequel on pourrait asseoir Toulouse au besoin. Vous ne devinez peut-être pas pourquoi on en fit la base si large et les murs si épais? C'est que la grande cloche de la cathédrale, appelée Cardaillac, de l'archevêque qui l'avait donnée en 1387, s'étant rompue après avoir sonné cent trente-neuf ans, on en fondit une nouvelle lorsqu'on bâtissait le clocher, et ce clocher fut fait pour la cloche. Celle-ci, en effet, appelée aussi Cardaillac, en mémoire du premier parrain, était d'une dimension telle que la tradition en porte fabuleusement le poids à cinq cents quintaux. La cloche, assure-t-on, le disait elle-même, toutes les fois qu'après avertissement préalable à son de trompe, pour éviter le saisissement produit par sa terrible sonnerie, on la mettait en branle :

Cardaillac m'appeli,
Cinq cents quintals pezi.

Cardaillac je me nomme,
Cinq cents quintaux je pèse.

On la rompit à coups de marteau en 1793, et les mugis-

sements qu'elle poussa, pendant quatre jours, terrifièrent le boucher Cantagrel lui-même.

Nous passâmes de Saint-Etienne à la Daurade, fondée en 486 par cette bonne reine des Goths, qui aimait tant les bains, que le peuple, pour ce motif, l'appela reine *au pied d'oie*, et les romans, reine *pédauque*, *auqua* étant le nom de l'oie en ce pays. Je laissai quelque temps le moine avec les souvenirs de la douce Ransahilde, puis lui montrant une pierre à laquelle était scellé un gros anneau de fer :

— Voilà, dis-je à voix basse, un caveau qui fut le théâtre d'une étrange scène, il y a quatre-vingts ans.

— Voulez-vous me la raconter?...

— Volontiers. Il y avait alors à Toulouse la femme d'un conseiller du Parlement, célèbre dans toute la province par sa beauté, et par la passion vraiment extraordinaire qu'elle avait pour le poisson. Impossible de servir autre chose sur sa table. Son mari, qui l'aimait éperdument, dépensait sa fortune à satisfaire ce goût effréné. Comme les communications entre Cette et Toulouse, et surtout avec Bordeaux, étaient moins faciles qu'aujourd'hui, des courriers spéciaux allaient et venaient sans cesse de l'une à l'autre mer, pour apporter la marée de la belle conseillère. Il en résultait que son humeur variait selon l'arrivée ou le retard du mannequin, et que ses gens, qui en redoutaient les éclats, étaient toujours dans les alarmes. Quelques jours après les fêtes de Pâques, le conseiller entre un matin, tout joyeux, dans la chambre de sa femme, et lui montre une carpe magnifique, monstrueuse, que le premier président de la Cour des aides de Montauban avait pêchée lui-même à Beausoleil, et dont il se hâtait de faire hommage à la femme de son collègue, avec les vers les plus galants. La dame fourra l'épître dans sa poche, sans la lire, et fit accommoder sur-le-champ la doyenne de Beausoleil. On dit qu'elle était délicieuse; aussi, emportée par sa goinfrerie, la belle conseillère l'attaqua si gloutonnement qu'elle s'étrangla.

— Pauvre femme!...

— Vous jugez du trouble et des cris du mari. Il envoie chercher le chirurgien-barbier du coin, le maître chirurgien-juré, le professeur en médecine du roi; ces messieurs vinrent, tâtèrent le pouls à la morte, et secouant gravement leurs perruques, déclarèrent qu'elle s'était étranglée; et, comme l'infortuné mari se désespérait, ils lui offrirent, pour le consoler, d'ouvrir le cadavre et de lui montrer la cause de l'accident. Furieux, il les poussa dehors par les épaules, mais sa femme n'en fut pas moins morte et enterrée le soir même dans ce caveau qui est sous nos pieds.

Il était, en ce temps-là, dans les mœurs des riches de laisser inhumer leurs femmes avec leurs bijoux. Or, dans ses regrets désespérés, le mari, observant à la lettre cette vieille superstition païenne, ne voulut pas qu'on dépouillât sa femme d'un seul des ornements qu'elle avait portés pendant sa vie. On l'enterra donc parée de tous ses joyaux, en grande toilette de bal. Tous ses gens pleuraient ou faisaient semblant; mais les deux qui se distinguaient le plus par leurs cris étaient le maître d'hôtel et la femme de chambre. On eût pu croire que la certitude de se voir renvoyés, puisqu'ils devenaient inutiles, ajoutait à leur douleur; mais, en y regardant de près, un observateur aurait bien deviné que cette douleur était trop exagérée pour ne pas cacher quelque dessein. Sept heures plus tard, en effet, et quand l'horloge de la Daurade eut répété minuit aux hiboux du clocher qui l'entendaient seuls, vous auriez vu cet homme et cette femme pénétrer dans l'église, et, à la lueur d'une lanterne, se diriger vers l'endroit où nous sommes. Effrayés du bruit de leurs pas, du silence, de la solitude, des ombres qui semblaient se lever derrière eux et les suivre, ils arrivèrent haletants à la porte du caveau, et la femme, posant la lanterne à côté de la pierre, dit à l'homme d'une voix altérée :

— Au moins tu tiendras ta promesse?...

— Oui, une fois riche, je t'épouserai.

— Jure-le-moi maintenant?

— Maintenant? dit l'homme en frissonnant des pieds à la tête.

— Je le veux : car je suis sûre que tu ne me tromperas pas.

Il fit ce serment, et la femme, lui reprochant sa faiblesse, passa une barre de fer dans l'anneau de la pierre, qu'en réunissant leurs efforts ils parvinrent à soulever. Un moment épouvantés devant cette obscurité muette du caveau, ils hésitèrent : la femme, la première, ramassant la lanterne, s'y engagea, et l'homme la suivit. Il fallait que la cupidité qui les poussait fût bien forte pour les entraîner sous ces voûtes sépulcrales. Là étaient rangés plusieurs cercueils, selon la date de leur descente : après un long regard de terreur jeté autour d'eux, ils découvrirent celui de leur maîtresse. Cette pâleur, cette immobilité de la mort paraissaient plus effrayantes encore avec les joyaux qui étincelaient sur le cadavre. La vue de ces richesses rassura pourtant les spoliateurs qui, s'encourageant mutuellement, retirèrent la morte de la bière et se mirent à la dépouiller avec un empressement doublé par leur frayeur. Bagues, bijoux, dentelles, ils lui prirent tout, enveloppant leur butin funèbre dans le propre mantelet de la morte.

— Partons, dit alors précipitamment le maître d'hôtel, il me tarde de respirer l'air de Tounis!...

— Non, répondit la femme de chambre, non, pas avant de m'être vengée de tout ce que cette exécrable conseillère m'a fait souffrir de son vivant!...

— Te venger sur une morte! reprit avec un gros rire le maître d'hôtel à demi familiarisé avec ce spectacle lugubre, et comment?...

— Tu vas voir!...

A ces mots, la femme de chambre s'approche de la conseillère dont la tête était penchée sur le bord du cercueil, et la prenant par ses longs cheveux, elle se met à lui donner des coups de poing.

— Attends, s'écrie en riant son complice, je vais lui payer tes dettes et les miennes; car, si elle t'a grondée quelquefois, je vivais, moi, sur les charbons ardents quand je n'avais pas de poisson.

Il lui applique, en disant cela, un vigoureux coup de poing sur la nuque, auquel répondit un éternument sonore qui fit retentir tout le caveau. Imaginez-vous la frayeur de ces misérables! Se précipitant dans l'escalier, sans avoir la pensée de se dire un mot, ils s'enfuirent en courant de toutes leurs forces. La conseillère, sauvée cependant par la brutalité du maître d'hôtel, qui lui avait fait rejeter l'arête avec laquelle elle s'était étranglée, revenait peu à peu à elle. Quand elle se vit presque nue, au milieu de ces cercueils éclairés par la lanterne qu'avaient laissée dans leur terreur ses domestiques, elle s'évanouit, et ce ne fut qu'après trois heures de lutte morale et d'efforts qu'elle parvint à recueillir assez de forces pour s'envelopper dans le drap mortuaire, ramasser la lanterne et sortir du caveau. Trouvant les portes de l'église ouvertes, elle

s'achemine vers sa maison. Il y avait alors à Toulouse des veilleurs chargés de crier la nuit dans les rues, à partir de trois heures du matin :

— Nobles et bourgeois, priez pour les âmes des morts !

Au moment où le veilleur de la Daurade achevait son cri, il se trouve, en se retournant, face à face avec la conseillère, et tombe mort de frayeur.

Celle-ci allait toujours sans regarder derrière elle, et parvint enfin à sa maison : le marteau, saisi d'une main tremblante, retombe deux fois ébranlant le portail. La femme de chambre, qui ne dormait pas, se lève, ouvre la croisée, et, à la vue du drap mortuaire, pousse des cris affreux. On accourt, et on ne peut en tirer que ces mots :

— Madame !...

Pendant ce temps, l'infortunée conseillère, transie de froid, heurtait plus fort : un valet descend pour ouvrir, et remonte fou de terreur en criant :

— Madame !...

Enfin, quand le conseiller, les yeux rouges de larmes, vient lui-même pour s'informer de la cause de ce tumulte, qui rencontre-t-il d'abord, car tous ses gens s'étaient enfuis?... sa femme !

Je vous laisse à penser si, le premier moment de stupéfaction sauvé, la joie fut grande ! il se tint pour si heureux, que non-seulement il pardonna aux deux larrons qui avaient ressuscité sa femme, mais qu'il les combla de bienfaits : quant à la conseillère, elle renonça au poisson; et, six mois après son enterrement, on baptisa son premier-né à la Daurade, ce qui fit dire plaisamment au peuple, en parlant de cet enfant :

Acòs es moussu dè Panat
Què fouguet puleù mor que nat.

Voilà un de Panat
Qui fut plutôt mort que né.

En sortant de cette église, nous tournâmes vers la Dalbade, qui doit son nom à ses murs autrefois blanchis avec soin en l'honneur de la Vierge ; et après une courte station, je conduisis le père à l'ancienne église des Cordeliers. Avant la Révolution, les caveaux en étaient célèbres par la propriété merveilleuse qu'ils avaient de conserver les corps. On voyait là des cadavres desséchés remontant à plus de trois siècles, et on cite encore l'histoire d'un médecin qui mourut de saisissement en revoyant le corps de son père mort depuis trente ans. Les savants, comme vous le pensez, ne laissèrent pas échapper une si belle occasion de faire des mémoires : ils épuisèrent tous les auteurs grecs et latins pour expliquer une chose qu'en 1750 un simple maçon démontra seul, en rappelant que, le sol et le sous-sol de l'église se composant de creux superposés où l'on avait éteint la chaux à mesure qu'on élevait l'édifice, tous les corps ensevelis dans ces lits calcaires étaient en effet séchés au bout d'un certain temps, et retirés dans un état de conservation parfaite. Nous revînmes à l'hôtel Casset par la place Saint-George, et je montrai au trappiste l'endroit où, en 1518, un frère du couvent dont nous quittions les murs, le fameux Thomas de Illirico, prêchait en public avec tant de succès, qu'il fit abolir tous les jeux et brûler les cartes, au grand désespoir des taverniers. Vingt-cinq cartiers, réduits à la misère, s'en plaignirent au Parlement qui, après en avoir délibéré, maintint l'abolition des cartes, mais décida que les cartiers seraient dispensés de faire le chef-d'œuvre de rigueur, afin qu'ils pussent, dit l'arrêt, *prendre un autre métier*

Dix jours après cette première course, le cousin de lord Plampin et sa fille vinrent me chercher à Balma, ancien lieu de plaisance de l'archevêque, et me rappelèrent la parole donnée. Nous rentrâmes donc à Toulouse. C'était la foire des fleurs : les rues Saint-Rome, de la Pomme, et la place du Capitole, ressemblaient à des parterres. Des plates-bandes artificielles où brillaient, parmi les fleurs les plus fraîches du printemps, des corbeilles de roses, d'œillets et de violettes, caressaient partout la vue et embaumaient l'air. A chaque pas les jeunes bouquetières des faubourgs, les jardinières du canal, dont le costume composé d'un jupon blanc serré à la taille par un corset de velours, et d'un bonnet orné, en guise de ruban, d'une large bande de mousseline qui rappelle la *vitta* romaine, est si gracieux et si pittoresque, nous arrêtaient avec leur patois doux comme le gazouillement des oiseaux.

— *Madoumaïsèlo, un manadet de mimoïsses per bous flouca!* mademoiselle, une poignée de violettes pour vous fleurir !...

Miss n'en revenait pas, tant ce tableau, éclairé par le plus radieux soleil de mai, lui semblait ravissant. La joie qui animait tous les visages, l'air de fête que semblait avoir pris Toulouse, étaient pour elle une énigme dont je m'empressai de lui donner le mot.

— Vous allez assister, mademoiselle, à l'une des solennités les plus chères à la vieille capitale de l'Occitanie. C'est aujourd'hui qu'on célèbre les jeux floraux, et que les habitants de la cité Palladienne, comme autrefois les Grecs aux jeux olympiques, vont couronner la poésie et les poëtes. Tous les ans, quand le gentil mois de mai refleurit, et que la campagne, selon l'expression piquante de Goudouli, l'Anacréon languedocien, reprend sa robe verte, des académiciens, nommés *mainteneurs*, s'assemblent pour distribuer des fleurs d'argent et d'or. Ils donnent une amarante au poëte lyrique dont la pièce a été jugée la meilleure ; un souci récompense l'élégie, une violette le poëme, un lis l'hymne à la Vierge.

— Et depuis quand fait-on cela? me dit l'Anglaise, en attachant ses regards avec intérêt sur cette large croisée du Capitole que décorent des colonnes de marbre rose.

— Oh ! depuis plus de cinq cents ans. Figurez-vous qu'il ne s'agit de rien moins que de remonter, pour trouver l'origine de cet usage, à l'année 1324. Aux approches de la Toussaint de l'année précédente, sept amis des lettres invitèrent par une circulaire tous les poëtes de la *langue d'Oc* à se rendre à Toulouse le 1er mai suivant, leur promettant qu'une violette d'or serait donnée à celui qui aurait *trouvé* les meilleurs vers. On répondit à cet appel, et Armand Vidal, de Castelnaudary, obtint la fleur promise avec un chant en l'honneur de la Vierge. Vers ce même temps, ou peu après, une noble dame de Toulouse, nommée Clémence Isaure, légua, dit-on, tous ses biens pour subvenir à l'entretien des jeux et à l'achat de ces fleurs. En mémoire de ce bienfait, une statue de marbre blanc lui fut élevée dans le Consistoire des capitouls, et tous les ans son éloge précéda la proclamation des prix poétiques.

— J'ai vu souvent avec peine, dit en souriant la jeune miss, que, dans notre pays si éclairé, le ridicule soit toujours prêt à s'attacher aux personnes de mon sexe qui aiment les lettres et les cultivent : voilà au moins une exception honorable pour Toulouse.

— Les dames du seizième siècle pensaient comme vous, mademoiselle, car, loin de redouter la lice, elles sollicitèrent en ces termes la permission de s'y montrer :

A vous monsieur le chancelier,
Très-nobles capitouls aussi,
Maitres qui avez bruit singulier
Et à tous ceux qui sont ici ;
Supplient humblement les femmes
Tant les moyennes que grand'dames,
Disant que madame Clémence,
Que Dieu pardoit par sa clémence,
Laquelle les trois fleurs donna
Jadis voulut et ordonna
Que qui voudroit pourroit dicter
Sans les femmes en excepter...

Aussi profitent-elles de la permission, et voit-on fréquemment dans leurs blanches mains les fleurs d'argent et d'or. Mais la foule se précipite vers le Capitole. Voici le moment de la cérémonie, hâtons-nous et entrons les premiers. Grâce à l'obligeance d'un successeur municipal des capitouls, ceint prosaïquement de son écharpe tricolore, aux lieux mêmes où les magistrats populaires de la vieille Toulouse portaient avec tant de fierté le manteau mi-parti de satin blanc et d'écarlate, nous pénétrâmes dans la cour assez à temps pour voir la place où fut décapité Montmorency.

— C'est là, mademoiselle, dans ce coin. On dressa l'échafaud vis-à-vis cette statue d'Henri IV, incrustée dans le mur : tout le monde implorait la grâce de Montmorency; le roi Louis XIII ne demandait pas mieux que de l'accorder, mais le cardinal de Richelieu voulait sa mort, et le Parlement le condamna.

— Quel était son crime? me dit l'Anglais.

— Celui dont on l'accusait était le crime de rébellion. Il avait épousé la querelle de monsieur, frère du roi, et s'était laissé prendre dans un combat, à Castelnaudary, par un capitaine des gardes, qui déposa ainsi au Parlement :

« Le feu et la fumée dont le chef de l'armée ennemie était couvert m'ont d'abord empêché de le distinguer; mais voyant un homme qui, après avoir rompu six de nos rangs, tuait encore des soldats au septième, j'ai jugé que ce ne pouvait être que M. de Montmorency ; je ne l'ai su certainement que lorsque je l'ai vu à terre, sous son cheval mort !...

— Belles paroles! s'écria milord ; je donnerais cent guinées pour que ce Guitaut fût né Anglais!...

Fondation des jeux floraux. Clémence Isaure.

— Vous auriez un hâbleur de plus, répondis-je.

— Comment!... ce n'est pas exact?...

— Hélas! non! et l'histoire lui donne un cruel démenti. Voici ce qu'elle dit, l'impitoyable : Le duc de Montmorency, monté sur un courtaut trop faible pour ne pas fléchir sous le poids de ses armes, visitait les avant-postes : au sortir d'un chemin creux, il se trouva tout à coup au milieu d'un parti de l'armée royale, et après avoir espadonné quelques instants au hasard, il cria qu'on lui ôtât son casque qui l'étouffait, et se rendit.

— Ce n'était pas un rebelle bien dangereux.

— Le cardinal le pensait comme nous ; mais en voyant un bracelet de diamants, orné d'un portrait qu'il portait au bras, il changea d'avis, et le roi lui-même, incertain jusque-là, signa la sentence fatale dès qu'on lui eut montré ce bijou.

Le 29 octobre 1632, et par une matinée froide et sombre, on conduisit donc là-haut le dernier des Montmorency ; puis la croisée de face s'ouvrit; il fit un pas et se trouva sur l'échafaud : tête nue, habillé de toile et suivi par son confesseur, il s'inclina devant la statue d'Henri IV et s'écria, dit-on : « *Ah! mon parrain, si vous viviez, je ne périrais pas ainsi!* » Puis, on le vit s'agenouiller devant le bourreau qui, en lui tranchant trop violemment la tête, teignit le pan de mur de sang.

— Vous en êtes sûr?... dit l'Anglais avec joie.

— Oh! très-sûr!...

Il s'empressa d'en arracher une petite pierre, et me suivit ensuite dans la salle des Illustres, plus heureux que ceux qu'on allait couronner. La salle des Illustres, ainsi appelée parce que les portraits des hommes célèbres nés à Toulouse, ou que Toulouse vit grandir, en ornent les murs, forme un carré long, comprenant pour ainsi dire toute l'aile droite du Capitole, depuis le portail jusqu'au théâtre. Le fond était occupé par les mainteneurs des jeux floraux, gravement assis sur leurs siéges ; des dames en

toilette printanière, les étudiants de la Faculté et quelques poëtes des villes voisines, croyant encore à Clémence Isaure, se pressaient dans le milieu et sur les bas côtés. Un académicien à la douce faconde, à la parole melliflue, commença par lire l'éternel éloge de Clémence. Puis un secrétaire perpétuel, arrière-petit-fils de cette dame enterrée vivante à la Daurade, prouva dans un fort beau rapport que jamais la poésie n'avait donné de meilleures espérances en Languedoc; les vainqueurs applaudirent, leurs amis et leurs parents firent chorus, et un mainteneur, à tête blanche, après avoir proclamé les noms de ceux qui obtenaient l'amarante, l'églantine, le lis, la violette et le souci, annonça une lecture si intéressante qu'elle mit tout le monde en fuite. Entraîné par la foule, le dernier mainteneur lui-même avait disparu. Nous restions seuls. C'était le moment de la vengeance, et j'avais eu tant d'ennui, que je le saisis sans pitié.

— Toulouse, dis-je à la jeune miss, tandis que son père passait en revue les Illustres; Toulouse, qui s'enorgueillit avec raison de ses orateurs et de ses légistes, n'a jamais eu qu'un poëte.

— Lequel?

— Celui qui nous regarde d'un air moqueur du haut de son cadre poudreux, et dont le nom est écrit en lettres d'or.

— Goudouli?...

— Oui, Goudouli, le poëte populaire par excellence. Fils d'un chirurgien, il naquit en 1579, et fut élevé avec soin au collége des Jésuites. En quittant les révérends pères il tomba dans les mains des légistes, car ne pas apprendre le droit, à Toulouse, fut de tout temps regardé comme une sorte de forfait. Le Digeste, pourtant, lui plaisait moins que la poésie, et il finit par le sacrifier au bonheur de faire des vers. Or, et Dieu en soit loué, la langue française avait alors fort peu de crédit à Toulouse; le patois languedocien, écho doux et mélodieux de la vieille langue d'Ausone, était l'idiome national. Goudouli le choisit pour exprimer ses idées originales, poétiques et gracieuses tout à la fois; aussi, au lieu d'un rimeur médiocre et probablement inconnu comme mille lauréats des jeux floraux, Toulouse eut un poëte immortel. Je suis au désespoir, mademoiselle, de ne pouvoir vous faire sentir le piquant et la grâce de ses compositions que par un décalque insuffisant et pâle; mais, puisque vous savez l'italien, écoutez ces strophes charmantes:

Ouey què lè mes dè maï coummençò,
A l'aunou del païs moundi,
Moun cor se bol regaillardi
Su las flous dè damo Clamenso.

Aujourd'hui que le mois de mai commence,
En l'honneur de Toulouse,
Mon cœur veut bondir de plaisir
Sur les fleurs de dame Clémence.

Lè Cel noun bey pas dè ta bèlos
Quan lè printens fa sous ramels;
Tabes y miraillo lous els
Jusquò què l'y fan mimarèlos.

Le Ciel n'en voit point de si belles
Quand le printemps fait ses bouquets.
Aussi y mire-t-il les yeux
Jusqu'à ce qu'ils soient éblouis.

Jamaï l'a granisso n'y truco,
Jamaï n'y toumbo neu ni tor;
Lè soulel soul las nouiris d'or
Quan derrambulho sa perruco.

Jamais la grêle ne les brise,
Jamais ne les couche neige ni glace;
Le soleil seul les nourrit d'or
Quand il démêle sa brillante chevelure.

Ouey doun countinaüdos flouretos
Countinuats dè mè rabi
È cent ans posco jou serbi
Qai manten bostros coulouretos.

Aujourd'hui donc, mignardes fleurettes,
Continuez de me ravir,
Et puissé-je servir cent ans
Qui maintient vos mignonnes couleurs.

— Je comprends, dit l'Anglais, en venant nous rejoindre, ce mister Goudouli était apparemment quelque chose comme le coiffeur-perruquier d'Agen, qui m'a vendu des poésies dans ce jargon, quand j'allais chez lui pour autre chose.

— Ah! milord, Dieu vous pardonne ce blasphème! mais il est si grand que j'en doute. Comparer Jasmin à Goudouli! le plus trivial des charlatans au premier de nos poëtes nationaux! Tenez, sans votre qualité d'étranger, nous nous fâcherions sérieusement; sachez-le, pourtant, j'aime mieux les quatre strophes que vous venez d'entendre, que tout le baragouin prétendu poétique du Figaro d'Agen: idées vulgaires, images vulgaires, style vulgaire, voilà ce que vous trouvez dans ce vulgaire rimailleur. Il y a mieux, il ne sait pas même le patois dans lequel il écrit. Mais laissons cet homme, de grâce, et venez voir la salle des Archives.

Traversant de nouveau la grande cour du Capitole, nous prîmes un escalier assez large, pavé en petits cailloux, et de pente si douce, que des bœufs pourraient sans peine, comme à l'Hôtel-de-Ville de Genève, y traîner de l'artillerie. Cet escalier mène aux archives, qui nous furent ouvertes avec le plus gracieux empressement. Là, tandis que milord faisait passer sous son lorgnon tous les capitouls peints sur le vélin, je lisais à sa fille ce passage curieux du livre des Annales.

« Le 10 mars 1443, Charles VII vint de Montauban à Toulouse. La reine y fit son entrée, portée en croupe par le Dauphin sur un cheval blanc. Les huit capitouls mirent la reine, le Dauphin et le cheval sous un dais aux armes de France, dont chacun de ces magistrats, en grand costume, portait un bâton. La reine était vêtue d'une robe bleue doublée d'hermine, et coiffée d'une sorte de chaperon de gaze, relevé sur le front en forme de croissant. Elle avait les bras jetés autour du Dauphin, couvert d'une houppelande grise qui lui descendait jusqu'au-dessous du genou, avec un bonnet uni sur la tête.

« Le grand Conseil délibéra de lui faire un présent pour sa joyeuse entrée, et lui envoya demander ce qu'elle préférait, de cinquante marcs d'argent ou de pièces d'orfévrerie? La reine répondit par l'organe des receveurs de ses deniers, que des tasses ou coupes en vermeil lui seraient agréables. Il fut alors advisé avec quelques orfévres que coûterait chaque pièce de dorure. Et leur ayant été répondu qu'il en coûterait trois écus par pièce, il fut délibéré qu'il valait mieux donner cinq cents livres à la reine. »

Miss tourna le feuillet plus haut vers les premières pages du livre, et, voyant dans la vignette une figure toute noire avec une ligne blanche au front, elle me demanda ce que disait, à ce sujet, l'écriture gothique. Le voici, mademoiselle :

« Au commencement du quinzième siècle, un jeune bourgeois de Toulouse, nommé Anselme Izalguier, en-

traîné par sa passion des voyages, se rendit en Afrique, et s'y maria peu de temps après avec la fille de l'un des chefs de ces peuplades barbaresques. Au bout de douze ans, l'amour de la patrie se réveilla si énergiquement, que, bravant tous les périls, il quitta l'Afrique. Dans l'automne de 1413, on le vit arriver à Toulouse avec six esclaves, sa femme, et une jeune fille qu'il avait eue de la belle Calcasaïs. Jugez de la réception enthousiaste qui lui fut faite! Après les premiers épanchements et les premiers transports de joie, il se hâta de se mettre en règle avec l'Eglise, et fit baptiser sa femme et sa fille. Cette dernière, à laquelle on donna le nom de Marthe, était noire comme la mère, à l'exception d'une petite ligne blanche qui rayait son front, et de deux doigts de la main gauche qu'elle avait blancs. Du reste, on la trouvait si belle, que tous les jeunes Toulousains la demandèrent en mariage. On la donna plus tard au seigneur de Faudoas, et de cette union naquit un fils noir comme la mère, qu'on appelait le More de Faudoas, *lou Morou de Faudoas.* »

— Ah! je vais écrire toutes ces histoires en Angleterre, dit miss...

— Et moi, pendant ce temps, je montrerai le palais à votre père, répondis-je. Suivez-moi, milord, il y a, dans ces rues sombres de la vieille Toulouse, de curieuses choses à voir et à savoir.

— Nous voici d'abord dans la place Saint-Georges. En 1572, année à jamais néfaste de la Saint-Barthelémy, et le 3 septembre, avant le jour, tous les huguenots furent arrêtés par l'ordre du président d'Affis et du procureur général Duranti, son beau-frère. Le Parlement instruisait leur procès, et pendant un mois ils espérèrent. Mais, le 4 octobre au matin, Jacques Duranti, qui avait reçu des ordres particuliers de la cour, se transporta à la Conciergerie avec huit assassins portant la croix blanche au chapeau, et commandés par un misérable coupe-jarrets nommé Latour, et fit massacrer, sous ses yeux, les prisonniers au nombre de trois cents. Les cadavres des victimes, entièrement dépouillés, restèrent exposés deux jours aux outrages de la populace, qui put voir, pendant le même temps, cinq conseillers du Parlement et du sénéchal, le savant Coras de Réalmont, Ferrières, Lagier, Moras et Lamire, pendus en robes rouges à l'ormeau du Palais!

— Horrible exécution! s'écria milord tout ému.

— Et cruellement expiée; car, en révolution, la violence engendre la violence, le sang appelle le sang. Dix-sept ans plus tard, Duranti, voulant enrayer le mouvement qu'il avait accéléré lui-même, périt de la propre main des assassins d'octobre. Poursuivi, au sortir du palais, par la ligue en fureur, il se réfugia d'abord dans le Capitole, d'où on le fit passer, la nuit, au couvent des Dominicains. Là, tous les anciens égorgeurs des huguenots se portèrent en tumulte, et, lui reprochant de soutenir le meurtrier des Guise, Henri III, l'arrachèrent des bras de sa jeune femme, Rose Caulet, et le massacrèrent, le 10 février 1589; puis on traîna son cadavre par les rues jusqu'à cette place Saint-Georges, et on le pendit, avec le portrait du roi, à la grille du pilori!...

— Et le Parlement, que faisait-il pendant ce temps?...

— Il courbait la tête, milord, et laissait passer la vague populaire.

— C'est une tache de plus sur sa mémoire, que doit maudire tout ami de l'humanité, en songeant aux Calas.

— Permettez, milord; vous partagez, je le vois, l'erreur commune. Erreur accréditée par Voltaire dans l'intérêt de son système philosophique, mais dont il faudra revenir.

— Quoi! que prétendez-vous dire? Que les Calas étaient coupables?..

— A Dieu ne plaise, milord! je redouterais trop de porter un faux jugement. La seule chose que je soutienne, c'est qu'il existait contre ces malheureux des charges si fortes, que le Parlement, comme les capitouls, ne pouvait se dispenser de les condamner.

— Mais leur réhabilitation?...

— Elle fut l'œuvre d'un tribunal de cour.

— Mais les plaidoyers si touchants de Voltaire?...

— Voltaire travestit tous les faits et supprima toutes les preuves.

— Est-ce possible?...

— Je vais vous le démontrer, car, arrachant ce dossier célèbre à la poussière des archives, j'en ai lu et relu chaque pièce, et peux vous raconter cet épisode comme si je l'avais vu. Justement nous voici rue des Couteliers. Levez les yeux sur cette maison en briques, dont le rez-de-chaussée se compose d'un corridor et d'une boutique, et qui est percée de quatre fenêtres, deux à chaque étage. Le 12 octobre 1761, on frappait, à neuf heures du soir, à la porte de cette maison. Ceux qui l'habitaient ne répondirent pas d'abord; mais, au bout de quelques instants, un jeune homme ouvrit la porte, et parut tout ému en reconnaissant le capitoul David Beaudrigue, escorté de ses gardes.

— On est venu nous apprendre qu'il y avait ici un homme mort, dit le magistrat populaire, il faut nous le représenter.

— Sans répondre, le jeune homme, précédant le capitoul avec sa bougie, le conduisit dans l'arrière-boutique, et lui montra un cadavre étendu sur le carreau. Le capitoul s'approcha, et reconnut que ce corps était celui d'un homme de vingt-cinq à vingt-huit ans. Le greffier notait, en attendant, qu'il était en chemise et pantalon de nankin, et que son habit bleu à boutons de métal avait été soigneusement plié et placé sur le comptoir. Cette vérification faite, le capitoul demanda le nom de la victime.

— C'est mon frère aîné, Marc-Antoine Calas, répondit le jeune homme qui lui avait ouvert.

— Comment est-il mort?

— Je l'ignore: M. Lavaysse, un de nos amis, arrivant aujourd'hui même de Bordeaux après treize mois d'absence, et ne trouvant pas son père, qui est à la campagne, est venu souper avec nous. Après le souper, j'ai pris un flambeau, et je le suivais pour l'éclairer, lorsque, descendus dans le corridor, nous avons vu la porte de la boutique ouverte, et mon frère étendu mort par terre.

Au moment où le capitoul, à qui ce récit paraissait obscur, allait adresser de nouvelles questions au fils Calas, une immense clameur s'élève de la rue : *Ce sont les Calas qui l'ont tué, parce qu'il voulait se faire catholique!* Le capitoul prête l'oreille, et aussitôt un chirurgien-barbier, appelé Gorse, entre en se glissant parmi les gardes, détache un col noir qu'on avait mis au cadavre, et montre une ligne large et noire qui traçait un double sillon autour du cou. Le capitoul David interroge aussitôt les parents de la victime, le jeune Gaubert de Lavaysse, la servante, et voyant qu'ils répétaient, dans les mêmes termes, la version du fils cadet, il les emmène au Capitole et y fait porter le cadavre. Là, le sieur Dupuis, procédant pour les gens du roi, absents, entendit de nouveau les prévenus, et, sur leurs réponses trop uniformes pour ne pas être concertées, ordonna de les écrouer dans la prison consulaire, et d'embaumer le corps de Marc-Antoine.

Cependant une nouvelle descente eut lieu le lendemain au domicile des Calas, et les capitouls Brives et David trouvèrent sous le comptoir une corde à deux nœuds et un billot de trois pieds. Avertis de cette découverte par des lettres que l'assesseur Moynier leur faisait passer, ainsi que le constate le réquisitoire du procureur général, les Calas changent immédiatement de système. Dans son interrogatoire du 15 octobre, le père déclare qu'appelé par son fils cadet qui pleurait, il vint au magasin, et trouva son fils Marc-Antoine pendu à une corde à la porte du magasin faisant face à l'arrière-boutique. La corde, ajouta-t-il, était attachée à un billot appuyé sur ladite porte. Je pris mon fils à bras le corps, le soulevai afin de le dépendre, et le mis à terre pour lui ôter la corde du cou. Les capitouls lui firent observer tout de suite que cette deuxième version ne semblait pas plus vraie que l'autre, car le billot n'avait que trois pieds de long, et l'ouverture de la porte était de quatre et demi. Calas, dont la présence d'esprit fut remarquable du reste pendant tout le procès, répondit qu'il suffisait de rapprocher les battants, et qu'il se rappelait effectivement les avoir vus en cet état. Interrogé de son côté, son fils cadet soutint, au contraire, que la porte était grande ouverte. On procéda sans retard à une vérification, et il résulta que les battants à claire voie de la porte en question, touchant la terre quand on les rapprochait, le billot ne pouvait y tenir et roulait de lui-même ; à plus forte raison l'aurait-il fait sous le poids d'un jeune homme grand et fort comme Marc-Antoine.

Armée de ces preuves accablantes, l'accusation disait que Calas avait étranglé ou laissé étrangler son fils dans l'arrière-boutique, et que le fils cadet, et Lavaysse arrivé le soir même à Toulouse et qui ne put faire trois lieues pour aller rejoindre son père à Caraman, un certain Cazeing, dont Marc-Antoine aurait dû épouser la fille, et un ou deux autres fanatiques, restés inconnus, avaient participé à la perpétration du crime. Des cris, en effet, avaient été entendus vers les huit heures ; un homme, habillé de gris et en chapeau bordé d'argent (Lavaysse), était sorti et rentré deux ou trois fois : la veille, on s'était débarrassé des filles en les envoyant à la campagne ; et quand la vieille servante, attirée par le bruit, ouvrit sa croisée, cette exclamation lui échappa d'abord : « *Ah! moun Diou! l'an tuat!* Ah ! mon Dieu ! ils l'ont tué ! » Quant aux motifs de ce meurtre, dont le fanatisme protestant ne pouvait se faire un grand scrupule, si l'on songe à l'exaltation qui fermentait malheureusement alors dans les têtes des proscrits de la Révocation et des pasteurs du désert, voués d'avance au fer et à la corde, les capitouls les trouvaient dans le changement futur de Marc-Antoine. Il est sûr, car cent témoignages l'attestent, qu'il allait abjurer le protestantisme. Or, l'un de ses frères lui avait déjà donné l'exemple, et s'était banni de la maison paternelle *pour éviter la mort*, selon ses propres paroles ; on conçoit donc que, dans son désespoir et dans la sombre effervescence de son fanatisme, Calas, homme énergiquement trempé d'ailleurs, et voisin des Cévennes, ait permis l'accomplissement d'un acte que l'abus des textes sacrés et une fausse interprétation assimilaient, dans son imagination égarée, au sacrifice d'Abraham.

— Les magistrats en étaient si convaincus, milord, que le 10 novembre 1761, le procureur du roi conclut à ce que Calas père, Calas fils, et Anne-Rose Cabibel, femme et mère des précédents, fussent pendus *jusqu'à mort naturelle*, ensuite leurs corps brûlés à un bûcher et leurs cendres jetées au vent ; à ce que Lavaysse fût condamné aux galères perpétuelles, et la servante enfermée pendant cinq ans dans le quartier de force de l'hôpital. Sur ces conclusions, les capitouls rendirent leur sentence le 18 du même mois. Mais les accusés en ayant appelé, le Parlement cassa l'arrêt des capitouls. On commença une nouvelle information, qui se termina, le 9 mars 1762, par un jugement condamnant Calas à être d'abord appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, à être rompu vif, à expirer sur la roue après y avoir demeuré deux heures, et à être consumé par le feu.

— Et il souffrit tout cela?...

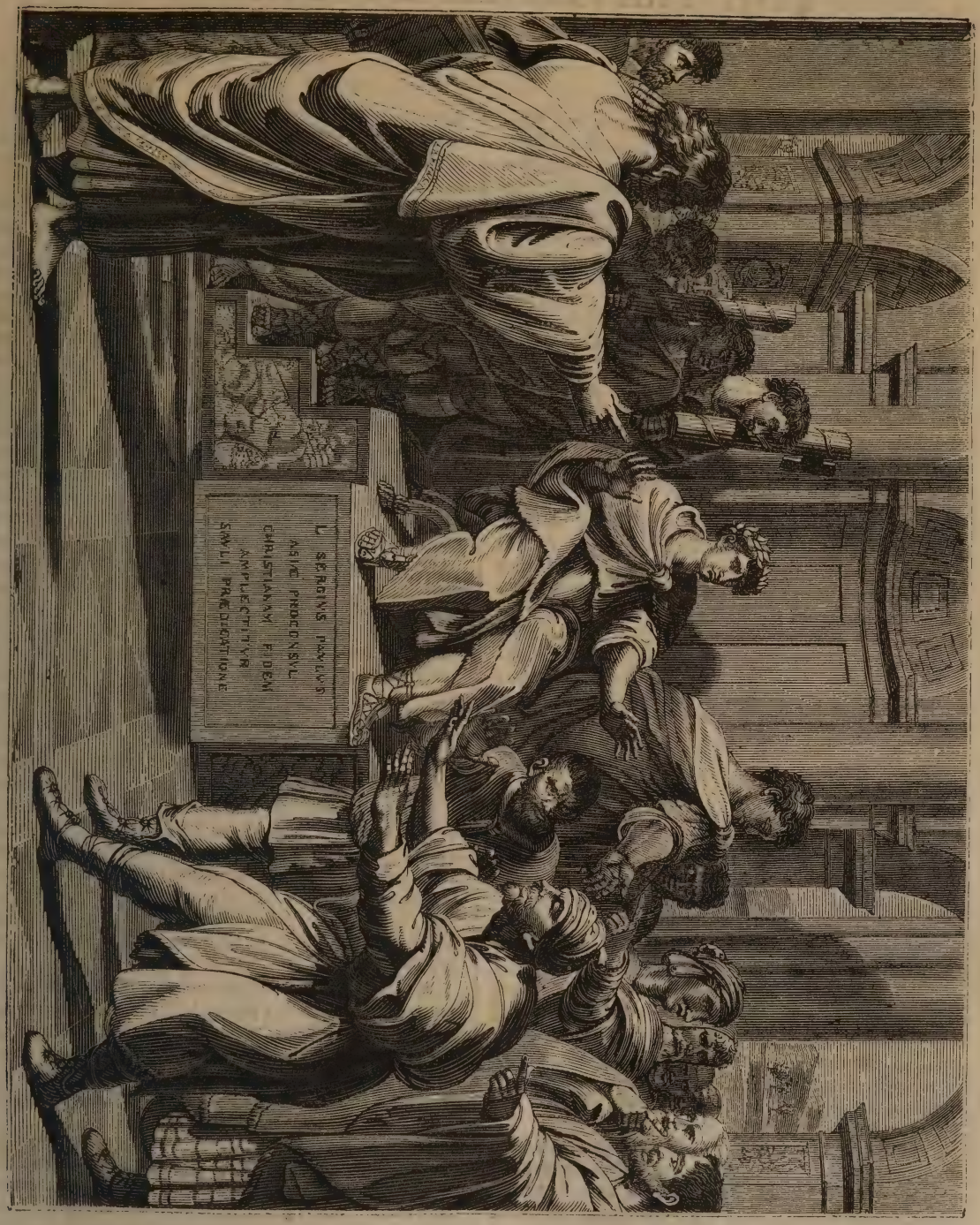
— Avec un courage, milord, qui, s'il ne fut pas inspiré par le fanatisme des Cévennes, donne seul raison à Voltaire.

MARY-LAFON.

(*La suite prochainement.*)

Vue de Toulouse.

LES CARTONS DE RAPHAEL.



Carton de Raphaël : *La Conversion de Sergius Paulus, proconsul d'Asie.*

Les cartons des grands maîtres sont aussi intéressants que leurs tableaux. Ce dessin de Raphaël n'est-il pas un tableau complet? Il représente l'apôtre saint Paul ouvrant à la fois les yeux de l'âme et les yeux du corps d'un païen traduit devant Sergius Paulus, proconsul d'Asie. Le magistrat, frappé du miracle, chancelle sur son trône, et va lui-même se convertir aux prédications du saint, qui, en mémoire de ce triomphe, quittera désormais son nom de Saul pour adopter le nom de son illustre néophyte. Cette scène eut lieu l'an 43, dans l'île de Chypre.

UNE TRAVERSÉE DU DÉSERT.

Aujourd'hui que l'Afrique est devenue province française, il est plus qu'intéressant, il est vraiment indispensable pour chacun de nous d'être initié aux merveilles des vastes déserts qui occupent les deux tiers de cette partie du monde, une des plus anciennes et des moins connues. Ces horizons sans bornes, cette surface uniforme à laquelle l'esprit n'ose assigner de limites, et où chaque monticule ne cache, puis ne découvre que l'immensité; cette confusion éternelle d'une terre embrasée et d'un ciel de feu, sont le spectacle le plus imposant, disons même le plus terrible qui puisse frapper les regards de l'homme. C'est là, bien mieux que dans l'adversité, qu'il reconnaît sa faiblesse, son impuissance; c'est là, bien mieux que dans un cloître, qu'il comprend le néant de la vie, et que la majesté divine, régnant seule sur ces solitudes, lui apparaît dans sa splendeur, plus imposante encore que sur l'Océan, malgré les orages et les tempêtes qui le bouleversent jusque dans le fond de ses abîmes.

Il faut avoir parcouru ces vastes plaines aux horizons brûlants, pour se faire une idée du respect mêlé d'effroi qu'elles inspirent. On se demande si ces sables stériles, et que la pensée de Dieu semble avoir oubliés, n'ont pas été autrefois la patrie des premiers enfants des hommes; car on y reconnaît les vestiges d'une végétation qui n'est plus, on peut deviner encore le passage de fleuves depuis longtemps taris, et celui qui pourrait sonder leurs fatales profondeurs y retrouverait les cadavres pétrifiés de forêts immenses condamnées au néant.

Mais rallions-nous à la petite caravane conduite par l'Arabe Ali-Bey, et pénétrons avec lui dans ces mystérieuses contrées qui semblent interdites à l'homme, et réservées aux êtres les plus malfaisants de la création, aux serpents dont la morsure est mortelle, à la panthère qui ne pardonne jamais, au tigre dont les fureurs semblent alimentées par l'inclémence de ce climat maudit. Ali-Bey avait été prévenu qu'une troupe de trois à quatre cents Bédouins, les bandits du désert, guettait son passage dans la plaine qui s'étend devant la petite ville d'Oûschhâh, dans l'empire du Maroc, et se trouve être de ce côté comme la porte du désert. Profitant de l'avis officieux qu'il venait de recevoir, Ali quitta secrètement la ville vers les neuf heures du soir, accompagné des gens de sa suite, de ses équipages, de deux officiers et de trente oudayas, gardes du corps du sultan; puis après avoir fait avec autant d'habileté que de bonheur un long détour pour échapper aux Bédouins, il s'enfonça dans le désert.

La nuit, quand ils partirent, était fort obscure et le ciel entièrement couvert de nuages, ce qui favorisait la marche de la caravane. A six heures du matin ils arrivèrent à des ruines, derniers témoignages d'une civilisation éteinte, et ce ne fut pas sans une joie bien vive qu'ils trouvèrent en ce lieu une source abondante et un grand douar, d'où, après avoir pris quelques moments de repos, ils reprirent leur route en suivant le cours de vallées profondes qui se succédaient sans fin, parsemées, de distance en distance, de douars plus ou moins importants. En vertu d'un ordre dont étaient porteurs les officiers chargés d'accompagner Ali-Bey, il sortait de chaque douar un Arabe ou deux, montés et équipés, qui venaient se joindre aux hommes de sa suite.

Vers le milieu du jour, ils étaient parvenus à un endroit où disparaissait complétement un misérable ruisseau fangeux dont ils avaient côtoyé les bords, et qui est comme la limite extrême avant de pénétrer dans le véritable désert. A ce moment, suivant les conventions faites la veille, les trente oudayas prirent congé du fils d'Othman-Bey, en lui laissant l'escorte des Arabes amenés sous le commandement des deux officiers. Quelques pièces d'or qu'il remit à l'un de ces officiers pour être distribuées aux gardes du sultan, faillirent coûter la vie à lui et à tous ceux qui l'accompagnaient. Voici comment : à la vue des pièces d'or qu'il avait données à l'un des chefs des oudayas, la troupe entière se révolta, menaçant les officiers de les massacrer sur l'heure si le partage de la somme n'avait pas lieu à l'instant. Ce ne fut pas sans peine et sans une grande perte de temps qu'Ali-Bey parvint à calmer ces furieux et à soustraire à une mort imminente les pauvres officiers, dont l'un était déjà couché à terre sous le terrible tranchant d'un yatagan. A la fin pourtant il parvint à leur faire entendre raison et à empêcher l'effusion de sang; puis quand il les eut vus reprendre, tranquilles et soumis, leur chemin de retour, il songea à regagner par un redoublement de vitesse, et en suivant des routes qu'il pensait plus directes, le temps précieux que cette misérable querelle venait de lui faire perdre, car plus que jamais alors il avait à redouter la rencontre des Bédouins qu'il savait à sa poursuite. Malheureusement dans la préoccupation de cet incident funeste et dans la précipitation que tous mirent à fuir le danger qu'offrait l'arrivée de la troupe voleuse et assassine, on ne songea point à un danger bien plus grand, à un ennemi bien plus terrible, la soif; personne n'avait pensé, en quittant le ruisseau, à remplir les outres déjà presque vides, et, pour comble de malheur, dès ce moment chaque pas qu'ils faisaient les égarait et les conduisait à la mort, de toutes la plus cruelle.

Ils marchaient ainsi d'une course rapide, comme des insensés que le vertige pousse à leur perte, à travers ces vastes espaces où l'œil ne rencontre aucune trace de végétation, aucun passage de créatures vivantes, où l'on n'a même point pour abri le rocher stérile; ils semblaient être dans le royaume du silence, de la désolation et du néant.

Le sol de ce désert est formé d'argile pure, à l'exception de quelques couches calcaires et de certaines parties toutes composées de petits cailloux de quartz, qui augmentent encore les difficultés de la marche en déchirant les pieds des mulets et des chameaux. On se fera difficilement une idée du désespoir de ces malheureux quand ils s'aperçurent qu'ils s'étaient égarés, que leur provision d'eau était épuisée, sans qu'ils eussent de moyens de s'en procurer. Et comme si rien n'eût dû manquer pour conspirer leur perte, ils s'aperçurent avec épouvante que le *kamsin* commençait

à s'élever. On appelle *kamsin* un vent du sud qui souffle ordinairement dans les cinquante jours qui entourent l'équinoxe, et que plusieurs voyageurs désignent sous le nom trop justifié de *vent empoisonné*, car il en est peu, hélas! qui puissent survivre à ses atteintes et raconter les terribles effets de sa mortelle puissance.

Lorsque s'élève la tempête soulevée par le kamsin, la nature entière semble saisie d'effroi, le ciel se trouble, les feux du soleil rougissent, l'eau cesse de réfléchir ses rayons, la terre rend des émanations brûlantes, et l'air, chargé d'une teinte grisâtre, roule des flots d'une poussière impalpable qui vous pénètre et vous dévore. Le vent, qui est toujours léger et rapide, n'est pas d'abord très-chaud; mais son intensité s'accroît en proportion de sa durée; on le reconnaît à la révolution qui s'opère dans tout l'organisme et à certains signes d'une destruction prochaine. Le poumon se contracte et se resserre, la respiration devient difficile, anhélante; la peau se tend et se crispe, les yeux se ferment obstinément, la langue aride blesse le palais, tout l'intérieur du corps n'est plus qu'une fournaise. C'est en vain que l'on cherche, en buvant, à étancher cette soif inextinguible; c'est en vain que la narine dilatée, les lèvres entr'ouvertes, on cherche une parcelle d'air dans cette atmosphère de feu; plus de soulagement, plus d'espoir; la circulation s'arrête, le sang, chassé du cœur, reflue à la tête, injecte les yeux, et vous étouffe au milieu des convulsions les plus horribles.

Pour se soustraire aux ravages du fléau, les habitants des villes et des bourgades trouvent à peine un refuge derrière les murs de leurs demeures, mais les pauvres Arabes des douars et les tribus nomades n'ont de ressources de salut que dans les silos, puits creusés dans le sol et dans lesquels ils vont s'enfermer avec leurs familles jusqu'à ce que le passage du kamsin se soit accompli. Le plus sûr moyen d'échapper à la mort, si ce moyen pouvait être employé, serait d'imiter les chameaux qui enfoncent leurs naseaux dans le sable et attendent paisiblement dans cette posture que la tempête soit passée. Cependant les hommes et les animaux n'avaient à peu près rien pris depuis le jour précédent sans avoir cessé de marcher, car le repos sur cette couche brûlante eût été pire encore que le mouvement. Un peu après midi on acquit la désolante conviction qu'il ne restait plus une seule goutte d'eau, et les gens d'Ali-Bey, comme leurs montures, commençaient à succomber à la fatigue. A chaque instant les mules tombaient avec leur charge, et les pénibles exercices qu'on était contraint de faire pour les relever et pour soutenir leurs fardeaux achevèrent bientôt d'user le peu de forces qui restaient aux hommes composant la caravane. A deux heures après midi, un des officiers d'Ali, Allemand de naissance, nommé Eppenetter, et proche parent d'un tailleur de ce nom, fort avantageusement connu à Paris, se laissa tomber de sa mule sans pouvoir faire aucun mouvement pour se relever. C'était le premier compagnon que perdaient ces malheureux; ils n'étaient point habitués à ce triste spectacle, et ils firent tous leurs efforts pour le secourir et le sauver. En vain on le releva, en vain on fit couler sur ses lèvres desséchées quelques gouttes d'eau qu'on exprima d'une outre tarie; suprême et inutile sacrifice! l'infortuné expira sans avoir pu même prononcer un mot d'adieu pour ses amis, pour sa famille qui ne devait plus le revoir.

Cette mort fut comme le signal d'un désastre complet; à chaque pas tombait un nouveau compagnon, et soit indifférence égoïste du mourant, soit conviction de l'inutilité des secours, les autres continuaient leur route en les abandonnant au milieu de l'agonie. La caravane diminuait sensiblement, et il était facile de deviner que bientôt elle aurait complétement disparu.

Au milieu de ces scènes de désespoir et de mort, Ali-Bey, qui pourtant se soutenait à peine sur un cheval qu'il sentait trembler sous lui, ne perdait point courage, il ranimait le peu de monde qui restait autour de lui, cherchait à leur donner un espoir qu'il n'avait pas, les engageait à hâter la marche et prononçait souvent le nom de Dieu, comme le protecteur qui pouvait toujours les sauver. Pour toute réponse, ces malheureux attachaient sur lui un regard terne et posaient un doigt sur la bouche pour indiquer les tortures que leur faisait endurer la soif. On lutta ainsi héroïquement, car on n'espérait plus, jusqu'à quatre heures du soir; mais à ce moment, Ali-Bey, succombant à son tour, tomba à terre; et comme s'il eût été l'âme et la vie de ces hommes, tous tombèrent avec lui comme frappés d'un même coup. Nous disons tous! ils étaient partis soixante, et ils n'étaient plus que huit à mourir ensemble! C'en était fait d'eux, le sable du désert allait ensevelir pour l'éternité le courageux voyageur et ses serviteurs dévoués, lorsqu'un miracle, comme la Providence semble souvent se complaire à en produire pour se manifester aux hommes, lorsqu'un miracle, disons-nous, vint leur apporter le salut.

Plus d'une demi-heure s'était déjà écoulée depuis l'évanouissement d'Ali-Bey et de ses gens, un instant encore et le dernier souffle de vie était éteint en eux, lorsque survint, à l'endroit où ils étaient gisants, une grande caravane composée de plus de deux mille personnes. Un marabout, nommé Sidi-Alarby, à qui Ali-Bey avait rendu d'importants services en d'autres temps, conduisait cette caravane, abondamment pourvue de toutes les provisions nécessaires pour une traversée du désert. Sidi-Alarby reconnut avec effroi son ami au milieu des sept cadavres qui lui faisaient encore escorte. On s'empressa d'employer le moyen en usage dans ces tristes circonstances; on le couvrit d'eau, lui et ses compagnons, en vidant sur tout leur corps des outres énormes.

Cette immersion salutaire arriva encore à temps, du moins pour la moitié d'entre eux. A peine eut-il reçu sur le visage et sur la poitrine les flots de cette eau généreuse, qu'Ali-Bey reprit ses sens avec trois de ses serviteurs, les autres ne devaient plus se réveiller du sommeil de la mort.

Mais ce ne fut que de longues heures après et au commencement de la nuit qu'Ali-Bey retrouva l'usage de la vue: un nuage de sang pesait sur ses yeux qui semblaient calcinés dans leurs orbites, et il craignit longtemps de n'avoir échappé à la mort que pour être condamné à une nuit éternelle, sorte de châtiment que Dieu inflige à l'homme qui ose franchir les limites qu'il assigne à sa domination.

Cependant il n'en fut rien: grâce à ce secours aussi inespéré qu'empressé, Ali-Bey, avec ses trois compagnons, put le soir même continuer sa marche en suivant les traces laissées par le passage de la caravane à qui il devait son salut. Il la rejoignit au lever du jour dans un douar populeux, au bord d'une source abondante, où il trouva avec le repos les moyens de poursuivre avec sécurité ses aventureuses explorations, et de servir par ses conseils et ses renseignements précieux les voyageurs qui parcourraient après lui ces régions que le Ciel semble avoir maudites. Ajoutons que le savant et courageux Ali a pu atteindre son noble but, et que son nom n'a jamais été prononcé dans ces contrées que pour être respecté, admiré et béni.

VICTOR HERBIN.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

LES DRAGONS, LES HYDRES, LES BASILICS ET LES SERPENTS.

CHAPITRE PREMIER DE L'HÉSIODE DES NOURRICES.

C'est une bien curieuse chose que l'enchaînement des idées, quand on veut se donner la peine de les suivre à la piste, et de mettre en évidence le labyrinthe des fils impalpables qui les lient entre elles et les font naître les unes des autres. Alors on voit comment, par des transitions aussi bizarres qu'inattendues, l'analyse vous conduit, logiquement pourtant, aux pensées les plus disparates. Par exemple, quel rapport y a-t-il entre un âne et un académicien? Aucun, me répondrez-vous. Eh bien, si; et je vais vous montrer le fil analytique qui conduit la pensée de l'un à l'autre de ces personnages si différents. — Vous voyez un âne mangeant des chardons, cet âne vous fait penser aux armes de la ville de Bourges (1), les armes de Bourges vous font penser à un fauteuil, un fauteuil vous fait penser à l'Académie, l'Académie vous fait penser à un académicien, ou à plusieurs; et voilà.

Or, voici un autre exemple, plus compliqué, qui montre comment l'idée d'un saltimbanque peut conduire à la pensée d'un directeur de société en commandite, et comment le directeur d'une société en commandite peut amener à l'idée d'une hydre, d'un serpent et d'un dragon *volant*. L'autre jour, moyennant cinquante centimes, je passe derrière le rideau déguenillé d'un saltimbanque qui faisait des tours de force, et je le vois se tenir debout, en équilibre, sur un tonneau qu'il fait rapidement rouler dans le cirque boueux, au moyen d'un mouvement vif de ses pieds. Ce saltimbanque me fait penser à la Fortune, que les peintres représentent sur sa roue qui tourne; cette Fortune, toujours debout, me fait penser au directeur, aussi toujours debout, d'une société en commandite, qui tourne mal et qui croule; le directeur me fait penser que j'ai perdu mon argent en prenant des actions; la perte de mon argent me fait penser à travailler; le travail me met de mauvaise humeur et me fait penser aux bêtes venimeuses, aux dragons, et à toute sorte d'autres animaux qui volent; et voilà qu'aujourd'hui je me mets à écrire cet article, pour trouver à dîner demain.

Quoique je ne sois presque jamais sorti de Paris, ma vie agitée a résolu le sot problème du mouvement perpétuel. Comme Ixion, qu'on me passe cette comparaison classique, j'ai constamment été attaché sur une roue qui tourne sans cesse; cependant, et ceci est un phénomène qui surprendra sans doute les mathématiciens, j'ai été beaucoup plus souvent sous la roue que dessus; en cela, j'ai fait diamétralement le contraire de ce que font les directeurs en commandite, ce qui prouve qu'ils ont beaucoup plus d'adresse que moi.

Comme un autre, j'ai eu de la jeunesse, des plaisirs, des domestiques, des chevaux, des chiens, des maisons de campagne, et conséquemment beaucoup d'amis; j'ai fréquenté les salons, la bonne société; j'ai connu des femmes charmantes qui me ruinaient avec une amabilité et une délicatesse exquise de sentiment, etc., etc.; puis, la roue a tourné, et j'ai tout perdu. Mais, grâce à mon heureuse et insouciante nature, je ne regrette rien, car j'ai tout oublié; tout..., hormis les contes de ma nourrice, contes menteurs, il est vrai, mais charmants, attrayants, pleins de cet intérêt naïf basé sur le merveilleux, le fantastique, le frissonnant, qui plaisent tant à tous les esprits et à tous les âges. Pour être particulièrement utile aux nourrices et aux grand'mères, je me suis imaginé de compléter ces contes par la lecture des philosophes et des historiens de l'antiquité, des voyageurs du siècle dernier, des naturalistes de tous les temps, des économistes politiques de 1830, et de quelques géologues d'aujourd'hui : ces derniers, il faut l'avouer, l'emportent de beaucoup sur les autres, en fait de puérilités merveilleuses. Quant aux autres savants de ce jour, ils font bien aussi des contes de nourrices, mais qui manquent totalement de poésie; et c'est pour cela que ni moi ni le public n'en faisons grand cas.

Il est résulté de toutes ces lectures une compilation très-savante, très-utile pour endormir les petits enfants, et pour laquelle j'ai mis à contribution une foule d'écrivains de notre temps, dont je ne cite pas le nom dans la crainte d'effaroucher leur modestie. J'ai l'intention de publier ce précieux travail, sous le titre D'HÉSIODE DES NOURRICES, et, en attendant que je trouve un éditeur, je profite d'une occasion pour mettre au jour un des chapitres de mon livre.

Faisons d'abord remarquer que, par le mot hydre (*hydrus*, selon Pline, *hydra*, selon Virgile), les anciens n'entendaient ni un conquérant, ni un usurier, ni un principal locataire, ni un huissier, ni un ministre prévaricateur, mais tout simplement un monstrueux serpent qui habitait les eaux, ou au moins les marais, et qui n'avait quelquefois ni plus ni moins que sept têtes avec lesquelles il dévorait sept hommes à la fois. Du reste, je n'ai jamais connu qu'une hydre à sept têtes, celle des marais de Lerne : la plupart des hydres de nos jours n'en ont qu'une, et on en trouve même qui n'en ont pas. Depuis longtemps cette hydre de Lerne ravageait les environs de sa retraite, probablement en mangeant les petits enfants qui faisaient l'école buissonnière et allaient pêcher des grenouilles au lieu d'aller en classe, lorsque Hercule résolut d'en délivrer le pays. La chose était d'autant plus difficile que lorsqu'on lui coupait une tête il en repoussait une autre à la place. Le demi-dieu s'aperçut bien vite de cette singularité; il prit le parti ingénieux d'abattre les sept têtes d'un seul coup, et alors elles ne repoussèrent plus. Ce fait présente une grande question, bien digne d'occuper les érudits, celle de savoir si Hercule s'est servi, pour couper ces sept têtes, d'un sabre ou de sa massue. Quant à moi, si j'osais émettre mon opinion sur une chose d'une aussi haute importance, j'avoue que je pencherais pour la massue, parce que ce serait bien plus merveilleux.

Les *hydres de mer*, longues de trente pieds, qui firent une si grande frayeur aux soldats de la flotte d'Alexandre le Grand, dans le golfe Persique, n'étaient, selon moi, que de grands serpents et non de véritables hydres. Du reste, elles se bornèrent à nager autour des vaisseaux, sans faire de mal, et elles n'avaient qu'une tête, ainsi que celles qui vont suivre.

(1) Les armes de Bourges consistent en un âne assis dans un fauteuil.

Dans le Gange, dit Statius Sebosus, on trouve des hydres bleues, *cyanoïdes*, qui n'ont pas moins de quatre-vingt-dix pieds de longueur, et qui dévorent les éléphants; mais cela n'est rien en comparaison du serpent, ou plutôt de l'hydre du consul Attilius Régulus. Ce monstrueux reptile avait cent vingt pieds de longueur, et il arrêta toute l'armée romaine sur les bords du Bagrada, fleuve de l'Afrique. Régulus lui livra une bataille en règle et le fit attaquer avec des catapultes et autres machines de guerre. L'affaire fut chaude et il y périt du monde, mais enfin on parvint à le tuer.

Ce serpent-là était un pygmée en comparaison du serpent décrit si naïvement par le bon abbé Delaporte, l'auteur du *Voyageur français*. Ce monstre avait au moins huit cents pieds de longueur, et ne se trouvait que dans les mers de Norwège. Quand il avait faim, il attendait un vaisseau au passage; il élevait son énorme tête hors de l'eau, happait quatre ou cinq matelots, les avalait comme vous avaleriez un œuf frais, puis il allait tranquillement les digérer en faisant la sieste au fond de l'Océan. Ceci me fait penser que dès ma jeunesse j'ai fourni des matériaux dignes de l'*Hésiode des nourrices*; j'écrivais alors dans un journal littéraire, dans lequel la paresse de mes collaborateurs avait un jour laissé une page blanche qu'il fallait remplir. Le serpent de Norwège me vint dans l'esprit; mais pour ne pas paraître trop plagiaire, j'habillai son histoire à neuf. « On nous écrit d'Amérique, disais-je, qu'à la hauteur des îles Sainte-Marguerite, le capitaine Baudin a rencontré, à une lieue de la côte, un serpent monstrueux, qui devait avoir environ douze cents pieds de longueur. Les parties de son dos qu'il élevait à la surface de l'eau, en nageant, ressemblaient à de longues files de tonneaux flottants. Sa tête, énormément plus grosse que celle d'un éléphant, était parée d'une superbe crête écailleuse, et ses yeux globuleux, de la grosseur d'une boule à jouer aux quilles, ressemblaient à deux magnifiques globes d'azur. Le capitaine lui fit tirer un coup de canon dont le boulet frappa le serpent à la joue; mais le monstre ne fit que secouer légèrement la tête, et il continua tranquillement sa route. On le perdit bientôt de vue, parce qu'il passa entre deux petites îles. » Or, ce qu'il y a de curieux dans cette histoire, le voici : le lendemain, tous les journaux répétèrent cet article; les almanachs s'en emparèrent ensuite, et il n'y a pas un an que je l'ai retrouvé dans un livre très-sérieux sur l'histoire naturelle. L'auteur cite mon serpent, avec sa crête et ses boules d'azur, comme un fait incontestable qu'il apporte à la preuve d'une de ses hypothèses. Ceci et beaucoup d'autres choses vous prouvent qu'on écrit souvent en science comme en histoire.

Il y a de si jolis contes de nourrices que tous les auteurs célèbres se les arrachent, par exemple, ceux d'Andromède, d'Angélique, et autres jeunes filles exposées à des hydres, des dragons, etc. En voici un échantillon qui se rapporte au règne de l'empereur Dioclétien. Un jeune tribun militaire, nommé Georgius, commandait une province romaine nouvellement conquise dans l'Asie Mineure; il fit connaissance d'une belle et jeune fille, et il eut le bonheur de s'en faire aimer. Les parents de la jeune personne la lui refusèrent, parce que, ainsi que tous les Cappadociens, ils avaient en horreur la domination romaine, et qu'ils détestaient leurs vainqueurs dans la personne de leur chef Georgius. Celui-ci ne se découragea pas, et il résolut d'employer la ruse ou la force pour arriver à ses fins; mais ses projets furent éventés. Les parents de la belle Lara profitèrent d'une courte absence que fit le tribun pour aller consulter leurs prêtres sur ce qu'ils avaient à faire. Dans ce temps-là, un serpent d'une énorme grandeur désolait le pays, et les Cappadociens, très-superstitieux, croyaient qu'il avait été envoyé par leurs dieux irrités; aussi, loin de chercher à le détruire, ils le laissaient tranquillement dévorer leurs troupeaux. Les prêtres résolurent de saisir cette occasion de se venger de Georgius qui les méprisait. Ils assemblèrent le peuple et lui déclarèrent que leurs dieux s'étaient manifestés à eux pendant la nuit, et leur avaient déclaré qu'ils ne seraient débarrassés d'une domination détestée que lorsqu'ils auraient offert en sacrifice, au serpent, la plus belle fille de la Cappadoce : c'était nommer Lara. Elle fut aussitôt désignée, saisie, conduite en grande pompe sur les bords du marais, dépouillée de ses habits, et attachée à un arbre pour attendre le serpent qui devait la dévorer. Heureusement pour la pauvre fille que le monstre, peu amateur de processions, s'était effrayé du bruit et avait fui dans le plus profond de sa retraite.

Les parents de Lara, en allant consulter les prêtres, n'avaient nullement prévu le dénoûment de l'aventure; aussi furent-ils désespérés. Le père remonta à cheval et eut le bonheur de rencontrer Georgius qui revenait de sa tournée militaire; il se jeta à ses pieds et lui demanda aide et protection pour sa fille. Deux heures après, une centurie d'archers romains donnait la chasse au monstrueux serpent et le tuait; les prêtres étaient pendus, leurs temples et leurs idoles brûlaient, et la belle Lara était délivrée. Un mois après elle devenait l'épouse de Georgius, et l'empereur Dioclétien donnait son approbation à tout ce qu'avait fait le général romain.

Laocoon, groupe antique. (Musée du Louvre.)

Tout le monde connaît l'histoire de Laocoon, et surtout le magnifique groupe de marbre qui le représente au moment où deux serpents, envoyés par la colère de Junon, l'enlacent, lui et ses enfants, dans leurs horribles replis. Autrefois la justice des dieux ressemblait terriblement à

la justice des hommes, et ce malheureux Troyen en est une preuve : il périt dans des douleurs atroces, pour avoir voulu sauver sa patrie en empêchant ses concitoyens de faire entrer dans la ville le perfide cheval de bois qui devait causer la ruine de son pays. On sait que ce cheval recélait dans ses flancs l'élite de l'armée grecque.

Du reste, l'histoire ancienne nous offre un assez grand nombre de personnages importants qui sont morts par la piqûre ou la morsure des serpents, sans que la colère des dieux paraisse y avoir été pour quelque chose ; je puis en citer quelques exemples.

Eurydice, épouse chérie d'Orphée, fut mordue par un serpent lorsqu'elle fuyait dans une prairie pour éviter la poursuite d'Aristée. Orphée, désespéré, au lieu de chercher des consolations auprès d'une autre femme, comme font volontiers les Parisiens, prit la résolution de descendre aux enfers pour aller chercher la sienne. Une complainte, avec accompagnement de lyre ou guitare, qu'il chanta dans le sombre séjour des morts, eut un succès musical incomparablement plus beau que celui que depuis elle a obtenu à l'Opéra de Paris. « Rendez-moi mon Eurydice..., etc. » Et toute la cour infernale en fut touchée jusqu'aux larmes. On lui permit donc d'emmener sa femme, mais à condition qu'il ne se retournerait pas pour la regarder jusqu'à ce qu'ils fussent sur la terre ; ce fut Proserpine qui, par pudeur ou autrement, ne voulut pas qu'un mari pût voir, même en enfer, l'âme toute nue de sa femme. Cette bonne reine pensait que les voiles sont utiles à son sexe dans toutes les circonstances, et je crois qu'elle avait raison. Hélas ! la curiosité est une bien fatale chose ! comme en ont fait l'expérience Orphée, la femme de Loth, et un très-grand nombre d'autres personnages des deux sexes. Le malheureux musicien retourna la tête, et il perdit sa femme pour toujours.

Les moralistes recommandent aux femmes de fuir le danger au lieu de lui résister et de combattre. Je ne sais pas s'ils ont raison ; mais, par l'exemple ci-dessus et par celui d'Hespérie, il me semble qu'il n'est pas moins périlleux de courir dans les prairies. Hespérie, en fuyant la poursuite d'Æsaque, fils du roi Priam, marcha sur un serpent caché dans l'herbe, en fut mordue au pied et mourut peu d'instants après. Il est vrai que ces accidents sont devenus rares : mais c'est parce que les belles jeunes filles ne se sauvent plus guère devant les fils de roi, du moins à ce qu'on m'a dit il y a quelque temps.

Opheltès ou Archémore, fils du roi de Némée, Lycurgue, fut tué dans son berceau par un serpent, par la négligence d'Hipsiphyle sa nourrice, et n'en revint pas.

Tillonis fut plus heureux, selon l'historien Xanthus. Il fut tué par un dragon, mais il fut ressuscité au moyen d'une infusion de l'herbe *balim*. Il serait bien heureux que les célèbres professeurs de botanique de Paris daignassent s'occuper de la recherche de l'herbe *balim*. Mais ils tournent leurs recherches vers des choses plus utiles et surtout plus solides pour eux, et je crois, ma foi, que c'est ce qu'ils font de mieux.

Le pilote de Ménélas, le malheureux Canope, mourut de la piqûre d'un serpent, en Égypte, à la place même où est la ville qui a porté son nom.

Démétrius de Phalère, bibliothécaire de Ptolémée Soter, mourut aussi de la piqûre d'une vipère, ainsi que le fameux Oreste, fils d'Agamemnon, et la malheureuse Idmona.

Et Cléopâtre, la belle, la spirituelle Cléopâtre, cette Parisienne d'Égypte, si courageuse, si poltronne, si aimante, si inconstante, si dévouée, si infidèle, si noble, si déver-gondée, si simple, si luxueuse, si grande dans le malheur, si digne, en un mot, d'être née deux mille ans plus tard dans la Chaussée-d'Antin, et d'avoir une loge à l'Opéra ; que Dieu maudisse le serpent qui la mordit au bras, car, j'ose l'avouer, c'est la seule femme antique que j'aie aimée.

Politianus nous raconte qu'Ampicide fut tué, en Libye, par un serpent ; mais tout ce que je sais d'Ampicide, c'est qu'il était très-pieux. Les adorateurs du vrai Dieu ont eu quelquefois une puissance surnaturelle sur ces dangereux reptiles. L'anachorète Didyme foulait aux pieds les couleuvres et les vipères, sans en éprouver le moindre mal, et l'évêque Philippe leur commandait, ainsi qu'aux dragons, et les empêchait de faire du mal.

Maintenant que nous avons parlé des hydres ou serpents d'eau, car ce nom ne veut rien dire autre chose, venons-en aux dragons.

Le plus célèbre de tous était sans contredit le serpent Python ; mais son histoire est une allégorie tellement palpable, qu'il est impossible que jamais elle ait été prise, même par les nourrices, pour une réalité. En effet, les anciens disent que ce monstre horrible était né de la vase et du limon qui couvraient la terre après le déluge de Deucalion, et que son haleine empoisonnait tous les êtres vivants. Apollon (le soleil), le tua de ses flèches (ses rayons.)

Les dragons les plus merveilleux et les plus terribles, dans l'antiquité, étaient ceux qui avaient des crêtes écailleuses, des pattes munies de griffes tranchantes et aiguës, et de grandes ailes membraneuses et livides. Ceux-là avaient quelquefois des yeux de diamant, comme celui qui gardait le jardin des Hespérides, et plusieurs jetaient par la gueule des flammes dévorantes. Sous le nom de *Vive*, les nourrices de quelques parties de la France connaissent encore un semblable dragon ; au lieu d'avoir des yeux de diamant, la vive a des yeux ordinaires, et elle porte sur le front une escarboucle phosphorescente, qui est toujours lumineuse, et qui vaudrait des millions à celui qui s'en emparerait. Mais il paraît que la chose n'est pas aisée, car on n'a encore vu de ces escarboucles que dans les contes et les romans. Cependant, de certaines nuits, il faut que la *vive* aille boire à une fontaine, et elle est obligée de déposer son escarboucle à quelque distance pendant qu'elle boit. Il ne s'agirait donc que de la lui dérober en se glissant sans en être aperçu. Oui ; mais elle a l'œil fin, et la moindre chose qui pourrait vous arriver, si elle vous apercevait, serait d'être dévoré.

Le dragon de Cadmus, ou Cadmus lui-même, pourraient bien encore n'être qu'une allégorie dans le genre de celle de Python, si l'on s'en rapporte à un conte de nourrices publié par des savants modernes. Ils disent que : *mus* étant la racine de *muse*, synonyme de lettre, et *cad* ou *gad* signifiant *ceinture*, *accord* et *assemblage*, il s'ensuit que le mot *cadmus* veut dire chaîne de lettres ou *assemblage des muses*, et équivaut à celui d'*alphabet*. Dieu ! quelle puissance de raisonnement ! Ce n'est pas tout : une preuve bien évidente que Cadmus n'est qu'un personnage symbolique, c'est qu'on lui donne pour épouse Hermione, fille de Mars et de Vénus. Or, ce mariage prétendu n'est que l'alliance de la poésie et de la musique, car *hermione* veut certainement dire *harmonie*, et on a voulu par là exprimer l'époque où les Grecs commencèrent à avoir un alphabet. (*Origine des premières sociétés*, chap. v.) Voilà, j'espère, un conte bien inventé. Il ne lui manque pas l'invraisemblance qui fait le merveilleux, mais c'est dommage qu'il soit un peu ennuyeux.

Quoi qu'il en soit, Agénor chargea son fils Cadmus d'aller chercher Europe, sa sœur, enlevée par Jupiter. Arrivé en Béotie, une génisse, qui lui servait de guide, s'arrêta tout à coup sur l'emplacement où, plus tard, il bâtit Thèbes. Mais un horrible dragon lui en disputa la possession, et dévora tous ses compagnons. Cadmus, resté seul, combattit le monstre et le tua. Il lui arracha les dents, et eut la bizarre idée de les semer dans un champ labouré, sans doute pour voir s'il en résulterait des carottes; car, dans ce temps-là, l'agriculture était encore dans son enfance; aussitôt elles germèrent et donnèrent naissance à autant d'hommes armés de lances, et qui commencèrent à tourner leurs armes contre lui. Cadmus en tua plus des trois quarts, après quoi les autres l'aidèrent à bâtir sa ville. Cadmus alors inventa l'écriture, ce qui a fait dire à Brébeuf :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux;
Et, par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

Un des faits les plus singuliers de l'histoire de Cadmus est que lui-même finit par être changé en serpent.

Un dragon plus récent est celui de Rhodes. Il habitait une profonde caverne et n'en sortait que pour dévorer les hommes et les animaux, dont il faisait un carnage affreux. Aussi avait-il jeté l'épouvante et le désespoir dans toute l'île, et plusieurs chevaliers de Rhodes avaient péri en voulant en délivrer le pays. Cet horrible monstre, si je m'en rapporte à la belle image gravée sur bois qui accompagne sa légende, devait avoir la tête et le corps d'un crocodile, les pattes d'un lion, la queue d'un serpent, et de courtes ailes qui ne pouvaient guère lui servir à voler. Un jour, un noble chevalier, nommé Bozon, autant que je puis m'en souvenir, résolut de délivrer Rhodes de ce terrible fléau, ou de mourir à la peine. En conséquence, il fit faire un mannequin absolument semblable au dragon, et il exerça deux énormes dogues à le combattre en l'attaquant par les parties du corps non couvertes d'écailles, tandis qu'il accoutumait son cheval à l'approcher sans frayeur. Quand il crut ses animaux suffisamment dressés, il se rendit à l'entrée de la caverne du monstre, qui accourut aussitôt, et une lutte épouvantable s'engagea. Les dogues étourdissaient le dragon par leurs aboiements et le harcelaient sans cesse, l'un d'un côté, l'autre d'un autre, en lui faisant de cruelles morsures. Le cheval, obéissant à la main de son maître, tournait autour de l'horrible reptile, pendant que le chevalier lui portait de vigoureux coups de lance. Ce combat désespéré dura plus d'une demi-heure; mais enfin Bozon, profitant d'un moment favorable, lui enfonça sa lance au défaut de l'épaule et lui perça le cœur. Le dragon poussa un sifflement si aigu qu'on l'entendit à plus d'une demi-lieue à la ronde; il ouvrit sa gueule épouvantable, d'où s'échappèrent des flots d'un sang noir, purulent et infect; il battit des ailes, se roula sur la terre, et enfin il mourut. Les chevaliers de Rhodes, pour récompenser le courage et le dévouement de Bozon, le nommèrent, peu de temps après sa victoire, grand-maître de leur ordre; mais l'histoire ne parle pas plus des deux dogues qu'elle ne parle des soldats après une victoire, ce qui fait que je ne sais pas s'ils furent récompensés.

Nous remarquerons, avec Pline, que tous les dragons n'ont pas des pattes et des ailes; que Juba ne sait ce qu'il dit quand il avance qu'ils ont des crêtes, et que les anciens donnent souvent le nom de dragon à des serpents, pourvu qu'ils soient assez grands pour avaler un éléphant, un homme, ou tout simplement un enfant.

Par exemple, le serpent qui, au temps de l'empereur Claudius, avala un enfant dans les environs de Rome, devait être un dragon de cette espèce.

Si l'on s'en rapporte à Onésicrite, ces dragons s'apprivoisaient assez facilement; il raconte que du temps d'Alexandre, un roi de l'Inde en avait élevé deux, dont l'un avait cent vingt pieds de longueur, et l'autre cent trente-cinq.

D'ailleurs, tout le monde sait que Paul de Léon, ainsi que le philosophe Héraclide, en avaient apprivoisé chacun un.

Mais l'histoire de Thoas l'Achaïen est certainement la plus jolie de toutes.

Cet homme avait élevé un dragon dans sa maison, et comme il en prenait beaucoup de soin, cet animal s'était attaché à lui et l'aimait avec la plus grande tendresse.

Le dragon devint d'une telle grandeur et d'une force si terrible, que Thoas craignit qu'un jour, il n'avalât quelques-uns de ses voisins. Comme c'était un homme paisible, il résolut de les débarrasser d'un voisinage aussi dangereux; il emmena son dragon dans un désert, loin de la ville, et l'y abandonna.

Quelque temps après, il passait dans une forêt, lorsque des bandits se jetèrent sur lui pour le voler et l'assassiner. Le malheureux Thoas se défendit le mieux qu'il put; mais que faire contre plusieurs assaillants? Il allait succomber, car dans ce lieu solitaire aucune oreille humaine ne pouvait entendre ses cris de détresse et ses plaintes suppliantes.

Tout à coup un sifflement terrible retentit dans la forêt; un monstre effroyable serpente et bondit dans les broussailles, se précipite sur les assassins, les enlace des mille replis de son corps écailleux, les déchire avec ses dents aiguës, les serre, les étouffe et les tue par ses épouvantables étreintes; puis il va doucement s'étendre aux pieds de Thoas.

C'était son dragon qui était accouru au secours de l'ancien ami dont il avait reconnu la voix.

L'historien ne dit pas comment ils se témoignèrent mutuellement leur joie et leur tendresse, et c'est dommage.

Après cet exemple d'amitié dans un dragon, je peux citer chez les serpents un exemple de patriotisme qui n'est pas moins singulier.

A Tirynthe en Syrie, et le long des rives de l'Euphrate, les serpents, autrefois, ne faisaient aucun mal aux habitants du pays, mais ils tuaient sans miséricorde tous les étrangers. Je conviens cependant que ce genre de patriotisme est un peu farouche, et qu'il est plus confortable d'aller tuer les étrangers chez eux, comme on le fait en Europe, comme nous l'avons fait en Algérie.

La guerre n'est pas une stupidité barbare, ainsi que le pensent certains philosophes pacifiques, puisque c'est le moyen le plus facile, surtout pour les pauvres sots, d'arriver aux places, aux rubans et aux honneurs, qui, dans ce cas, deviennent la juste récompense du sang innocent répandu, du pillage, de l'incendie et autres amusements militaires.

C'est dans les Indes que l'on trouvait toujours, autrefois, les plus grands dragons.

Pline, qui aimait tant à faire des contes de nourrices, qu'il n'a presque fait que cela, Pline donne une description fort détaillée du combat du dragon et de l'éléphant. Ce dernier dit-il, est toujours vaincu; mais l'autre paye sa victoire de sa vie; voici comment.

Le dragon se met à l'affût sur un arbre, à proximité du chemin par où doit passer l'éléphant; dès que ce dernier est à sa portée, il se jette dessus et s'entortille autour de son corps; l'éléphant court pour se frotter contre les troncs d'arbre et les rochers afin d'écraser son ennemi. Mais le serpent est malin, comme on le sait depuis la création du monde; il devine l'intention de son antagoniste et lui lie deux jambes avec sa queue, ce qui le force à combattre sur place.

Avec sa trompe le quadrupède parvient-il à se dégager les pieds, le serpent lui entoure aussitôt le corps comme avec un câble; il noue sa tête et sa queue de manière à former comme un nœud coulant, et il presse tellement fort les flancs de l'éléphant qu'il l'étouffe; mais l'énorme quadrupède, en tombant, écrase le dragon sous sa pesante masse.

Pline, après avoir raconté deux ou trois manières de combattre chez ces animaux, se demande pourquoi ces deux géants de la nature sont ennemis et ne manquent jamais de s'attaquer quand ils se rencontrent, et il raisonne alors aussi bien que pourrait le faire un docteur ès sciences de nos jours: « C'est, dit-il, parce que l'éléphant a le sang froid, et que les dragons sont très-friands de ce sang pour se rafraîchir pendant les chaleurs. » Il raconte qu'il y a beaucoup de dragons dans le pays des Asachéens, en Éthiopie; qu'ils descendent plusieurs ensemble sur le bord de la mer, s'entrelacent les uns dans les autres, en claire-voie, pour former une sorte de train ou radeau, qu'ils élèvent la tête au-dessus de l'eau pour leur servir de voiles, et qu'ils voguent ainsi jusqu'en Arabie.

VÉRARDI.

(*La fin prochainement.*)

HISTOIRE ANECDOTIQUE DU DUEL [1].

II. Les premiers duels en France. — Châteauneuf et Lachesnaye. — Édits de Charles IX et d'Henri III. — Caylus et Entraguet. — Les seconds. — Bussy et Crillon. — Montsoreau. — 14,000 grâces d'Henri IV. — Balagny. — Nantouillet. — Sully. — Richelieu. — Montmorency et Rosmadec décapités pour duel. — Louis XIV. — Édit des duels. — Maréchaux du point d'honneur. — Rivarolles et Mardaillan. — Duels de femmes. — Mlle Maupin. — Louis XV. — Le duc de Richelieu. — Létorières. — Le beau Turpin. — Saint-Évremont. — Le café Procope. — Louis XVI. — Le comte d'Artois et le duc de Bourbon. — Le vicomte d'Agout et le prince de Condé. — Le chevalier de Saint-Georges et la chevalière d'Éon.

Ce sont les Français qui, les premiers, empruntèrent aux Italiens le duel *à la Mazza*, autrement dit *duel d'appel*. D'abord ce ne fut qu'une mode; bientôt ce fut une fureur. On ne se donna même plus la peine de chercher un prétexte pour se battre; il suffisait d'en trouver l'occasion.

En 1558, la dernière année du règne d'Henri II, un jeune pupille, nommé Châteauneuf, eut une altercation avec Lachesnaye, son tuteur, vieillard âgé de quatre-vingts ans, au sujet de ses comptes de tutelle. Les champions s'étant donné rendez-vous à l'île Louviers, à Paris, Châteauneuf demanda à Lachesnaye s'il avait tenu des propos qu'on lui attribuait; celui-ci les nia sur sa foi de gentilhomme.

— Alors, je suis content, dit Châteauneuf.

— C'est possible, répliqua le vieillard; mais moi, je ne le suis pas; et puisque vous m'avez donné la peine de venir ici, nous nous battrons. Que diraient de nous tous ces gens assemblés, pour nous voir, sur les deux rives de la Seine, si nous les trompions dans leur espoir?

Ils se battirent en effet, et Lachesnaye reçut dans la poitrine un grand coup d'estoc, qui l'étendit raide mort.

A la vérité, il était de règle alors, d'après la coutume napolitaine, qu'une fois rendu sur le terrain, on n'en revînt jamais sans en être venu aux mains.

Charles IX fut le premier roi de France qui songea sérieusement à défendre le duel; son ordonnance de 1566 est admirable; malheureusement le chancelier de L'Hospital, qui en fut l'auteur, n'eut pas loisir d'en assurer l'exécution. Ce fut en effet sous ce règne que parut et batailla le plus célèbre duelliste de l'époque, Duprat, baron de Vitaux.

Henri III, comme son frère, fit quelques ordonnances pour réprimer les duels; mais jamais prince ne montra plus de mollesse envers les spadassins. Il fallut, pour réveiller son énergie, qu'un malheureux événement de ce genre vînt le frapper dans ses affections les plus chères.

Caylus, fils d'Antoine de Lévy, qui fut sénéchal et gouverneur de Rouergue, et l'un des premiers chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, était, comme on sait, le plus aimé des favoris du roi. A la vérité, c'était un fort beau jeune homme, bien formé de corps et très-adroit en toutes choses. Entraguet était cadet du seigneur d'Entragues. Il était déjà tout blanc de vieillesse, mais vert et vigoureux, et d'aussi bonne mine que les plus verts galants qui fussent alors.

Caylus était très-lié avec Entraguet. Un soir, il le vit descendre d'une croisée, par laquelle, il paraît, quelquefois une autre personne entrait. Caylus s'approcha de son ami, et, le goguenardant au sujet de la trahison dont il était victime, à son insu, il finit par lui dire qu'il était un sot. Entraguet sembla prendre assez bien la plaisanterie, et répondit sur le même ton qu'il avait menti. Comme on le voit, sauf la crudité des mots, il n'y avait rien de bien grave dans cette querelle; aussi personne n'eut-il un instant l'idée qu'elle dût avoir des suites. Les deux gentilshommes arrêtèrent néanmoins une partie, et décidèrent qu'ils seraient accompagnés chacun de deux seconds, pour empêcher qu'aucune supercherie fût faite à l'un ou à l'autre.

Caylus prit pour seconds deux favoris du roi, Livarot et Maugiron, qui ne lui cédaient ni en valeur ni en beauté, si ce n'est que ce dernier avait perdu un œil en combattant sur la brèche d'Issoire. Les seconds d'Entraguet étaient Riberac et Schomberg.

(1) Voyez le tome XV, page 228.

Le champ du combat avait été fixé au parc des Tournelles, qui est aujourd'hui la place Royale, et qui servait alors de marché aux chevaux ; les armes devaient être l'épée et le poignard.

Les champions s'étaient échappés de nuit, de peur qu'on ne soupçonnât leur dessein et qu'on ne s'y opposât.

Sitôt que les parties s'entrevirent, Riberac s'avança vers Maugiron, et, l'ayant pris à part :

— Il me semble, dit-il, que nous ferions bien mieux d'accorder ces gentilshommes que de les laisser s'entretuer.

A quoi Maugiron répondit :

— Je ne suis pas venu ici pour enfiler des perles ; moi-même je me veux battre.

— Te battre? reprit Riberac..., et avec qui? Tu n'as point d'intérêt dans la querelle.

— Avec toi, dit Maugiron.

— Avec moi?... Prions donc Dieu.

Ce disant, Riberac tire son épée, qu'il croise avec son poignard ; et, s'étant jeté à genoux, il fit brièvement sa prière.

— Allons ! c'est assez prié ! s'écria Maugiron.

Duel de Caylus et d'Entraguet, au parc des Tournelles.

Riberac se releva, et fondit avec une telle impétuosité sur son ennemi, que, s'enferrant tous les deux, ils tombèrent morts sur la place.

Caylus était venu au champ seulement avec l'épée. Voyant que son adversaire avait l'épée et le poignard :

— Entraguet, dit-il, tu as une dague et moi je n'en ai point.

— Tant pis pour toi, répliqua Entraguet ; tu as fait une grande faute de l'avoir oubliée au logis.

Et, malgré cette inégalité, le combat commença. Caylus eut le bonheur d'atteindre le premier son ennemi d'un coup de pointe dans le bras ; mais, presque aussitôt, il en reçut trois ou quatre dans le corps, et tomba à terre.

Schomberg s'était adressé à Livarot, et voyant ses amis aux mains :

— Livarot, dit-il, les voilà qui se battent ; qu'allons-nous faire ?

— Ma foi, battons-nous aussi pour notre honneur, répondit Livarot.

Et aussitôt ils s'entre-chargèrent. Schomberg, qui était Allemand, ouvrit à Livarot toute la joue du côté gauche d'un grand coup de taille à la mode de son pays; mais avant de tomber, et malgré le sang qui sortait en abondance de sa blessure, Livarot lui envoya dans le sein une estocade qui l'étendit tout raide sur le sol.

Telle fut l'issue du combat : Maugiron, Schomberg et Riberac avaient été tués sur le coup; Livarot fut porté à l'hôtel de Roissy, situé dans le voisinage; Entraguet, également blessé, se réfugia chez M. de Guise, qui, plus tard, l'aida à s'évader. Quant à Caylus, grâce aux bouillons que le roi lui servait lui-même et aux cent mille écus promis aux chirurgiens qui le guériraient de ses blessures, on le vit bien, il est vrai, trois semaines après le combat, en robe de chambre, dans la cour de son logis, regardant des chevaux qu'on lui avait amenés; mais le jour même il eut une rechute, et le lendemain il était mort.

Le roi, ajoute d'Audiguier, eut un tel regret de la perte de ses favoris, qu'il leur fit élever un superbe mausolée en marbre blanc dans l'église Saint-Paul, à Paris, et il défendit sévèrement les duels dans tout son royaume.

Ce combat des favoris d'Henri III, qui eut lieu en 1578, eut cela de remarquable que ce fut le premier dans lequel, suivant la mode italienne, les seconds prirent fait et cause pour leurs tenants; jusque-là ils n'avaient jamais été que témoins. Dès lors ce devint la règle, et l'on ne tarda pas à en voir l'application.

Bussy d'Amboise, ce célèbre massacreur de la Saint-Barthélemy, où il égorgea, entre autres, Antoine de Clermont, son parent, avec qui il avait un procès, était en outre un spadassin brutal, qui se distinguait des autres par une verve d'insolence sans égale. Voici un des expédients à l'aide desquels il entrait en matière quand il voulait se battre.

Un gentilhomme, nommé Saint-Phal, avait remarqué des X sur une broderie; Bussy, pour lui chercher querelle, lui soutint que c'étaient des Y. Là-dessus dispute, cartel et combat de six contre six, dans lequel le sort, moins aveugle que de coutume cette fois, voulut que Bussy fût blessé.

Favori du duc d'Alençon, frère du roi, Bussy se sentait une grande jalousie de métier contre les mignons qu'il provoquait sans cesse.

« Un jour, dit Marguerite de Valois dans ses Mémoires, le voyant entrer avec cette belle façon qui lui est naturelle, le roi lui dit qu'il voulait l'accorder avec Caylus.

« — Sire, s'il vous plaît que je le baise, dit effrontément Bussy, je suis tout prêt à le faire.

« Et accommodant le geste avec la parole, il lui fit une embrassade à la *pantalone*. »

Le brave Crillon était un grand ami de cet homme. Un jour, néanmoins, il le rencontre dans la rue Saint-Honoré; Bussy lui demande quelle heure il est, d'un ton qui lui déplaît.

— Il est l'heure de ta mort, répond Crillon.

— Ah!... C'est ce que nous allons voir, réplique Bussy.

Tous deux mettent l'épée à la main, mais on les sépare.

Brantôme raconte aussi son anecdote sur cet étrange personnage.

« Un soir, dit cet écrivain, M. de Bussy, étant au bal au Louvre, alla se placer devant M. de Grammont, qui, sa dame à la main, avait pris son rang pour se rendre au grand bal. Le bal étant fini et le roi couché, un jeune gentilhomme, nommé Mauléon, s'avança vers M. de Bussy qui se retirait, et lui annonça que M. de Grammont, son cousin, voulait lui dire un mot et l'attendait sur le gué.

— Jeune homme, répondit dédaigneusement d'Amboise, Bussy ne se bat jamais la nuit et n'a jamais montré sa valeur aux étoiles ni à la lune, qui ne sont assez dignes ni pour la contempler, ni pour la comprendre; mais bien au soleil, qui seul, comme il est clair, la fait paraître telle qu'elle est. Demain donc, au matin, dès que le soleil sera levé, je ne manquerai point de me trouver au lieu où vous dites, ou ailleurs, si M. de Grammont s'en ravise. Faites-moi le plaisir de venir avec lui, et ayez bien soin d'amener deux pionniers avec vous; car, avant que de partir de la place du combat, je vous veux faire enterrer tous deux, pour l'honneur que nous devons aux trépassés. »

On sait comment il mourut.

Bussy, outre ses intrigues avec Marguerite de Valois, en avait lié une autre avec la femme du comte de Montsoreau, grand-veneur du duc d'Alençon. Il s'avise un jour d'écrire au duc qu'il tenait dans ses filets *la biche du grand-veneur*. Le duc d'Alençon montre cette lettre à son frère Henri III, qui, pour faire pièce à Bussy qu'il détestait, la communique à Montsoreau. Celui-ci rentre précipitamment chez lui, emmène sa femme, la conduit dans un château écarté, et là, le poignard sur la gorge, la contraint de donner un rendez-vous à Bussy. Celui-ci accourt avec sa confiance ordinaire; mais il a à peine mis le pied dans le château, qu'il tombe sous le fer des assassins.

Les duels ne furent pas moins nombreux sous le règne suivant. D'Audiguier évalue à quatorze mille le nombre des grâces accordées pour cause de duel par Henri IV; quatre mille gentilshommes perdirent la vie de cette manière. A la vérité, jamais, s'il est possible, on n'avait déployé tant de férocité dans les combats.

Jamais non plus on ne s'était battu pour des prétextes plus frivoles.

Le duel de Villemer et de Fontaines, celui de Bressieux et de Balagny, et surtout celui de Saut et de Nantouillet, en font foi.

Tous ces duels se ressemblent du reste; nous ne raconterons que le dernier, après avoir dit un mot de Balagny.

Ce Balagny était un grand duelliste, fort renommé pour sa bravoure; à ce titre, il ne pouvait guère vivre longtemps. Il devait faire un des chefs de la troupe des Quatre-Vents, dans le magnifique carrousel préparé à la place Royale, à l'occasion du double mariage de la sœur du roi Louis XIII avec le prince d'Espagne, et du roi lui-même avec l'infante; mais il fut tué auparavant avec Piémorin, dans la rue du Petit-Champ, devant l'enseigne des Quatre-Vents.

Des gardes du roi étaient souvent chargés de surveiller les champions, afin qu'ils ne pussent se rejoindre ni se combattre. Bien qu'il existât déjà nombre d'édits sur les duels, c'était le moyen qu'Henri IV considérait comme le plus efficace pour empêcher ces sortes de combats. Il ne réussissait pas toujours, comme on va le voir.

Lorsque le duc de Bar vint à Paris pour épouser la sœur du Béarnais, plusieurs courtisans allèrent à sa rencontre. Un jeune seigneur, nommé Nantouillet, était sur une fenêtre, au pont Notre-Dame, pour les voir passer. Quelqu'un lui ayant demandé de la rue pourquoi il ne venait pas avec les autres :

— Bah! dit Nantouillet..., il n'y a que les *fâcheux* de la cour qui y vont.

Ce propos fut entendu du comte de Saut, qui, ne se considérant pas sans doute comme un fâcheux, répliqua à Nantouillet qu'il en avait menti.

On devine ce qui s'ensuivit; mais, selon sa manie, le roi leur envoya des gardes, et bientôt on les accorda.

Quelque temps après, une querelle s'éleva entre le marquis de Cœuvres et M. de Créqui; un duel fut résolu. M. de Créqui avait choisi pour second le comte de Saut; vite Nantouillet va s'offrir à Cœuvres. Tout allait donc pour le mieux, lorsque le roi, informé de ce nouveau projet, s'avise d'envoyer également ses gardes à Cœuvres et à Créqui; Saut et Nantouillet, seuls, restent libres.

Un jour, ils se rencontrent.

— Ah çà! dit Nantouillet..., qu'allons-nous faire?

— Tout ce que vous voudrez, dit le comte.

— Très-bien, reprit Nantouillet; vous pensez comme un homme d'honneur doit faire; pour que vos actions ne démentent pas vos paroles, trouvez-vous à Saint-Denis demain de grand matin.

Le lendemain, de bonne heure, Nantouillet monte à cheval et part pour Saint-Denis. Il ne faisait pas encore jour, de sorte que l'église de l'abbaye, dans laquelle était le rendez-vous, n'était pas encore ouverte. Nantouillet se retira dans une chambre du logis de l'Épée-Royale, et se plaça en observation à la fenêtre, en attendant qu'on l'ouvrît. Bientôt le jour vint; presque en même temps le comte de Saut parut sur la grande route. Nantouillet descendit pour aller à sa rencontre, et comme dans l'intervalle la porte de l'église s'était ouverte, ils y entrèrent tous les deux, s'agenouillèrent sur le pavé et entendirent la messe; de là, ils rentrèrent à l'Épée-Royale, où ils se firent servir à déjeuner.

Après le repas, chacun d'eux écrivit une lettre, dans laquelle ils se pardonnaient leur mort, disant qu'ils n'étaient point ennemis, qu'ils n'avaient eu aucun sujet de querelle, et invitant leurs parents et amis à ne rechercher en aucune façon celui d'entre eux qui resterait en vie. Après avoir signé et échangé ces lettres, ils se rendirent sur le le lieu du combat.

— Comte, demanda Nantouillet, êtes-vous en colère?

— Non, dit le comte froidement.

— Si bien moi, répliqua Nantouillet; j'y suis bien avant.

Sur ce, Nantouillet mit pied à terre et tira son épée. Comme le comte de Saut mettait du temps à tirer la sienne :

— Ah çà! comte! reprit Nantouillet, voulez-vous donc vous battre avec le fourreau?

Le comte dégaîna aussitôt; le combat commença. Saut reçut d'abord deux coups d'épée; mais Nantouillet en reçut cinq qui le blessèrent mortellement. Le comte n'eut que le temps de remonter à cheval et de courir à Saint-Denis, d'où il lui envoya un prêtre; « ayant plus de soin, ajoute l'historien, du salut de celui qu'il avait tué, que des blessures qu'il en avait reçues. »

On voit que les gardes du roi n'avaient fait que porter malheur.

Cependant Sully ne voyait point d'un œil indifférent la multiplicité de ces duels, qui décimaient de jour en jour la noblesse française. Sur sa proposition, le roi rendit successivement deux édits, l'un à la date du mois d'avril 1602, l'autre à celle du mois de juin de l'année 1609. Par ces édits, le duel était rigoureusement interdit sous peine de mort; tous ceux qui recevaient une offense étaient tenus de porter leur plainte au connétable ou aux maréchaux de France, auxquels était dévolu le pouvoir de déterminer arbitrairement la réparation qui leur était due. Ce fut là l'origine de la juridiction du point d'honneur. Déjà on en trouvait quelques éléments dans l'édit de Charles IX, du 10 février 1566; mais ce tribunal célèbre ne fut complétement organisé que sous le règne de Louis XIV, comme nous le verrons plus tard.

Malheureusement ces deux édits ne portèrent aucun fruit. La sévérité même de la peine s'opposait à ce qu'on l'appliquât; et aucun gentilhomme n'osait recourir à l'intervention des maréchaux, de peur de paraître avoir redouté une rencontre. Les mœurs étaient encore plus puissantes que les lois.

Le commencement du règne de Louis XIII dut se ressentir nécessairement de la persistance de la noblesse dans son engouement pour le duel. En effet, les historiens contemporains nous ont transmis le récit d'une foule de combats qui ne le cèdent en rien à ceux du règne précédent, ni sous le rapport de la légèreté avec laquelle on les recherchait, ni sous le rapport de la barbarie avec laquelle on les terminait.

Tel était l'état des choses, lorsque Richelieu prit la ferme résolution de leur faire changer de face.

Le plus terrible exemple de sa sévérité contre les duels fut l'exécution de François de Montmorency, plus connu sous le nom de Bouteville, et du comte de Rosmadec des Chapelles, son second dans sa rencontre avec le marquis de Beuvron. En vain les deux puissantes familles implorèrent la clémence du roi; en vain elles présentèrent requête sur requête pour récuser le Parlement saisi du procès.

Le 21 juin, l'arrêt de condamnation des deux coupables fut prononcé.

Le 22 juin 1627, dès le matin, dit Claude Malingre, dans ses *Annales de Paris*, quatre compagnies des gardes et deux compagnies des Suisses se rendirent à la place de Grève, où ils s'emparèrent de toutes les avenues et tendirent toutes les chaînes. Il était formellement interdit de laisser passer personne. L'Hôtel-de-Ville et les maisons de la place avaient été réservées pour les personnes de qualité; le peuple était rangé en foule sur le port de Saint-Landry et dans les bateaux de la Grève.

Sur les cinq heures du soir, trois compagnies des gardes, qui avaient par précaution couché au palais, commencèrent à marcher par la rue de la Vieille-Draperie, le long du pont Notre-Dame, jusqu'à la Grève; les tambours battaient. Les piquiers, avec leurs corselets, venaient ensuite, en présentant la pointe de leurs piques; ils étaient suivis des archers du guet et des prévôts de l'île, les uns et les autres à cheval. Il ne fallait pas moins que ce grand appareil militaire pour imposer aux nombreux amis des condamnés qu'on allait mettre à mort.

Alors, le comte François de Montmorency, dit Bouteville, et le seigneur de Rosmadec des Chapelles, sortirent de la porte de la Conciergerie et montèrent dans une charrette; ils étaient accompagnés de l'évêque de Nantes et de trois docteurs. Le prélat, qui n'avait cessé d'assister Bouteville, était parvenu à lui inspirer un profond repentir et une grande résignation; néanmoins, celui-ci avait voulu, dit-on, conserver sa moustache, qui était grande et belle.

— Mon fils, s'était écrié le prélat, il ne faut plus penser à la vie, et vous y pensez encore!

Ce peu de mots avaient suffi pour triompher du dernier sentiment de coquetterie du pauvre comte.

Arrivés à la place de Grève, les gardes se rangèrent, les uns au centre de la place, les autres sous l'Hôtel-de-Ville et le long de la rue des *Recommandaresses;* la charrette continua de rouler jusqu'au pied de l'échafaud. Bouteville y monta le premier; il avait les mains liées et la tête nue. Presque au même instant, Rosmadec, qui était

resté dans la charrette, le dos tourné, entendit un bruit étrange!

— Qu'est-ce que cela?... demanda-t-il.

— C'est la tête de M. de Bouteville qui tombe, dit le prélat.

— Mon cousin est mort, reprit le gentilhomme; prions Dieu pour son âme.

Bientôt il monta lui-même sur l'échafaud, et, après une courte prière, il s'agenouilla pour recevoir le coup de la mort.

Ces deux illustres têtes avaient été coupées, sur l'ordre de Richelieu, pour seul crime de duel.

Un tel exemple, fait observer le président Hénault, produisit plus d'effet sur les esprits que tous les édits qu'on avait rendus sur ce sujet; soudain la fièvre du duel se calma comme par enchantement.

Les troubles de la minorité de Louis XIV furent le signal de la résurrection du duel, que la main de Richelieu avait plutôt assoupi qu'étouffé. Mais cette recrudescence n'eut qu'un temps. Louis XIV était en effet trop jaloux de maintenir son autorité comme souverain, pour voir le duel d'un bon œil. Comme ses prédécesseurs, il chercha à le combattre par des édits, des règlements et des ordonnances. Depuis le premier, qui parut au mois de juin 1643, peu de temps après la mort de Louis XIII et de son ministre, jusqu'à celui du mois d'octobre 1711, qui fut le dernier de ce règne, on en compte plus de dix sur cette matière. Le plus complet est, sans contredit, celui qui fut publié le 30 décembre 1679, et qui est connu sous le nom d'*Édit des duels*.

D'après ces édits, le crime de duel était déclaré imprescriptible; la peine de mort était prononcée tant contre ceux qui avaient combattu que contre les seconds et les tiers. Ils encouraient, en outre, la confiscation de tout ou partie de leurs biens, selon les divers cas. Les fiefs étaient réunis à la couronne; les gentilshommes étaient dégradés de noblesse; leurs armoiries devaient être noircies et brisées par la main du bourreau. Le procès était fait à la mémoire de ceux qui avaient succombé, et leurs cadavres traînés sur la claie, puis jetés à la voirie. Le pouvoir civil allait enfin jusqu'à les déclarer exclus de la sépulture ecclésiastique. Quant aux commissionnaires porteurs de cartels, et aux domestiques qui assistaient leurs maîtres, on consentait à ne plus les pendre, mais ils étaient soumis à la peine du fouet et à celle de la fleur de lis. Cette disposition des édits est celle qui fut toujours le mieux exécutée.

La jurisprudence du duel ainsi fixée, il ne s'agissait plus que de créer des tribunaux spéciaux chargés de la faire observer. Par les mêmes édits, les tribunaux dits du point d'honneur déjà institués, comme on l'a vu, sous le règne d'Henri IV, reçurent une organisation définitive. A Paris, ils furent composés exclusivement des maréchaux de France; partout ailleurs, des gouverneurs et des lieutenants généraux de province. Dès qu'ils avaient vent d'une querelle, ces tribunaux faisaient citer devant eux les parties, les accordaient si faire se pouvait, ou ordonnaient en faveur de l'offensé telle satisfaction qu'ils jugeaient convenable. Dans les circonstances graves, l'offenseur était en outre passible de prison, d'amende ou de bannissement. En cas de refus de comparaître devant les juges, on envoyait aux récalcitrants des gardes ou garnisaires, dont l'entretien demeurait à leur charge pendant toute la durée de leur contumace.

Ce fut alors qu'on vit paraître cette curieuse *déclaration* par laquelle un certain nombre de gentilshommes, tous des plus illustres maisons, et qui avaient donné en maintes circonstances les preuves les plus manifestes de leur courage, s'engagèrent publiquement et solennellement *à refuser toutes sortes d'appels et à ne se battre jamais en duel pour quelque cause que ce pût être.*

Qui croirait que ce fut précisément ce moment pacifique que choisit notre bon La Fontaine pour entreprendre sa première et unique affaire d'honneur (1)!

Voici encore, à propos des duels sous Louis XIV, une aventure qui mérite, par son originalité, de trouver place ici.

Le marquis de Rivarolles venait d'avoir la jambe emportée par un boulet de canon devant Puycerda; il s'était fait transporter à Toulouse, et là, pendant qu'il était sur son lit de douleur, il n'était pas de distractions que ses amis ne lui apportassent chaque jour. Ils étaient continuellement, et en grand nombre, assemblés dans son appartement. Rivarolles avait la langue très-méchante, et, dans la conversation qui égayait ces réunions, il prenait un grand plaisir à tourner en ridicule les différents personnages qu'il avait connus à l'armée. Parmi ces personnages se trouvait un homme de qualité nommé Mardaillan. Celui-ci, ayant appris les plaisanteries que Rivarolles se permettait sur son compte, arriva un beau matin tout chaud à Toulouse, et, sans plus s'informer de l'état dans lequel se trouvait le marquis, il lui envoya un cartel par un de ses amis.

— Monsieur, dit Rivarolles, je ne demande pas mieux que de contenter M. Mardaillan; mais, comme vous le voyez, je viens de prendre médecine, ce qui me retient au lit et m'empêche de sortir. Veuillez prier M. Mardaillan d'attendre jusqu'à demain; je l'enverrai prévenir des résolutions que j'aurai prises pour le combat.

Cette réponse satisfit Mardaillan, qui, malgré son impatience, consentit à attendre.

Le lendemain matin, de très-bonne heure, ses gens l'ayant éveillé, lui annoncèrent qu'il y avait dans l'antichambre un homme qui le demandait de la part du marquis de Rivarolles.

— C'est bien, dit Mardaillan, ne doutant plus que ce ne fût pour son affaire avec le marquis; faites-le entrer, et laissez-nous seuls.

L'homme, au lieu de s'avancer vers son lit, comme il s'y attendait, s'approcha d'une table, sur laquelle il déposa plusieurs objets qu'il portait sous son manteau. Mardaillan tira le rideau, et, s'étant levé sur son séant, il fut fort étonné de voir sur la table toute la boutique d'un chirurgien.

— Monsieur, dit-il, vous vous trompez sans doute; ce n'est pas à moi que vous avez affaire; et l'on m'a trompé moi-même : ce n'est pas vous qui venez de la part de M. de Rivarolles.

— Je vous demande bien pardon, dit l'étranger.

— Mais pourquoi tous ces outils?

— Pour vous couper la jambe.

Mardaillan ne revenait pas de sa surprise.

— Vous vous moquez, monsieur! s'écria-t-il.

— Je ne me moque point, dit le chirurgien. Vous voulez vous battre avec M. de Rivarolles; celui-ci, qui vient de perdre une jambe, a prévu que vous ne voudriez pas user contre lui de l'avantage que vous donnent les deux vôtres, et que, pour égaliser les chances du combat, vous consentiriez sûrement à vous en laisser couper une.

Mardaillan eut bonne envie de se lever et de donner

(1) Voir *La Fontaine et Fouquet*, t. XVI, p. 7.

une correction au chirurgien; mais il reconnut que les torts étaient de son côté, et, lui ayant dit de reprendre ses outils, il se contenta de le renvoyer.

Chose étrange! le plus terrible bretteur de cette époque est une femme!

Dans la Germanie, cette terre classique du duel, les femmes n'étaient point affranchies de la loi commune, qui obligeait les offensés à se charger personnellement de leur propre vengeance. Toute femme, appelée par un homme au combat, était obligée de se battre. On avait imaginé, il est vrai, un expédient pour égaliser jusqu'à un certain point la force des combattants. L'homme était, pour ainsi dire, planté dans un trou creusé en terre, et assez profond pour qu'il y fût enfoncé jusqu'à la ceinture. Mais cette coutume n'avait point été admise par les populations envahies. Toutes les lois du moyen âge, au contraire, excluaient les femmes du champ clos, et ne leur accordaient que le droit de se battre par procureurs. Ces procureurs n'étaient pas alors des gens de plume, mais bien des gens d'épée, très-experts en cette partie; on les nommait *champions*; quand ils étaient vaincus, ils avaient le poing coupé. On est loin d'user de la même sévérité aujourd'hui vis-à-vis des avoués qui perdent leurs causes. Du reste, cet usage lui-même disparut avec les combats judiciaires.

Les femmes furent longtemps alors sans reparaître dans l'arène. Un des premiers exemples qu'on en trouve est le combat rapporté par Guy-Patin, et qui eut lieu entre deux dames de la cour, au pistolet. Louis XIV dit en riant qu'il n'en avait fait défense que pour les hommes.

Mme de Villedieu fait aussi mention d'un combat à l'épée qui eut lieu entre Henriette-Sylvie de Molière et une autre dame; toutes deux étaient habillées en homme.

En 1703, dit Mme Dunoyer dans une de ses lettres, une dame de Beaucaire, nommée Natalie B..., ayant trouvé dans une société une fille de condition dont elle croyait avoir à se plaindre, lui dit des choses si piquantes, que la demoiselle, qui n'était pas d'une humeur endurante, après lui avoir répondu quelques duretés, lui jeta un chandelier à la tête.

Le lendemain soir, au jardin de..., on trouva nos deux femmes, l'épée à la main, qui se portaient des bottes à tort et à travers. La chaleur du combat et la colère qui les animait les avaient empêchées de s'apercevoir et de sentir qu'elles étaient blessées. Dès qu'on les eut désarmées et qu'elles virent couler leur sang, elles tombèrent évanouies. On les transporta chez elles, et on trouva que la dame avait reçu un coup d'épée dans le côté gauche, et la demoiselle un dans la cuisse.

Ainsi, à cette époque, le duel n'était plus le privilége exclusif des hommes. Mais, il faut le reconnaître, ces duellistes d'une nouvelle espèce étaient loin d'en faire profession, et, comme on a pu le remarquer dans l'exemple cité par Mme Dunoyer, il s'en fallait beaucoup qu'elles y déployassent les qualités nécessaires.

Il n'en fut pas de même de la célèbre actrice connue sous le nom de Mlle de Maupin. Cette femme était de première force sur les armes; elle devait ce talent à un prévôt de salle nommé Serane, dont elle avait fait la connaissance à Paris. Ses aventures sont innombrables, et tellement merveilleuses qu'on aurait peine à y croire si elles n'étaient toutes confirmées par les auteurs contemporains. Nous avons déjà raconté, dans l'*Histoire de la Danse*, comment elle se vengea d'un de ses camarades qu'elle rencontra sur la place des Victoires, et à qui elle proposa vainement de mettre l'épée à la main. Quelque temps après, il lui arriva un événement plus extraordinaire encore. Se trouvant un jour dans un bal, elle s'avisa d'insulter assez grossièrement une dame. Trois cavaliers, qui accompagnaient cette dernière, voulurent en vain la faire cesser; elle les provoqua, les força de sortir avec elle, et les tua tous les trois. Après cette expédition, elle rentra fort tranquillement dans la salle de bal. Sa qualité de femme fit que le roi lui pardonna.

« L'habitude d'obéir sous Louis XIV, dit Voltaire, fit la sécurité du Régent et la tranquillité publique. » Ajoutons que la fermeté rigoureuse avec laquelle le grand roi avait réprimé la fureur des duels continua de les rendre encore plus rares sous le règne de son successeur. Il y en eut néanmoins quelques-uns.

Parmi les duellistes de cette époque, le duc de Richelieu est sans contredit celui dont la haute position et les belles manières attirent le plus les regards. Immédiatement après Richelieu, on aperçoit, à la cour de Louis XV, un personnage beaucoup moins considérable, mais qui parvint à se créer une grande fortune avec des moyens qui semblaient renouvelés du règne d'Henri III.

Lancelot-Marie-Joseph de Vighan, seigneur de Létorrières, était un gentilhomme saintongeois qui n'avait que *la cape et l'épée*; mais, dit Mme de Créqui, comme il était ce qu'on appelle *charmant*, il eut bientôt les plus belles et les plus agréables choses du monde à sa disposition. On ne saurait imaginer le nombre des succès en tout genre de ce personnage, qu'on n'appelait plus que *Monsieur le Charmant*; l'archevêque de Paris l'avait surnommé le *Serpent du paradis terrestre*. Ce qui est certain, c'est que toutes les difficultés s'aplanissaient devant le charme de son gracieux visage; il lui suffisait de se présenter devant ses créanciers pour les désarmer, devant ses juges pour les gagner, devant les femmes pour les séduire, devant le roi pour se faire tout accorder.

Ce Létorrières était un spadassin de l'espèce la plus élégante, comme on l'était généralement alors; car le genre féroce des Vitaux et des Lagarde-Vallon était complétement passé de mode. Une fois qu'on avait eu quelque chose à démêler avec lui, on n'avait guère rien de mieux à faire que de se battre.

Parmi les ferrailleurs d'un ordre plus secondaire, on remarquait encore le comte de Turpin-Crissé, qu'on appelait aussi le *beau* Turpin, et Saint-Évremont, dont la réputation était telle, qu'on ne parlait dans les salles d'armes que de *la botte de Saint-Evremont*.

Poullain de Saint-Foix, qui naquit la même année que mourut Saint-Évremont, en 1703, s'était également rendu célèbre comme brétailleur. On lui attribuait d'assez singulières reparties.

Un jour, au café Procope, rendez-vous littéraire du temps, voyant quelqu'un qui prenait une bavaroise à l'heure du dîner, il s'écria bien haut que c'est un pauvre dîner qu'un dîner fait avec une bavaroise. L'autre se fâche, un duel s'ensuit. Saint-Foix rembourre un coup d'épée, et obtient de son adversaire d'en rester là; mais il lui répète encore :

— Quand vous m'auriez tué, avouez, monsieur, que ce n'en serait pas moins un pauvre dîner qu'un dîner fait avec une bavaroise!

Une autre fois, s'adressant à un gentilhomme, il lui demande pourquoi il sentait si mauvais. La réponse de celui-ci est un cartel, que Saint-Foix refuse en lui disant :

— Quand vous me tueriez, vous n'en sentiriez pas moins mauvais, et si je vous tuais, vous en sentiriez plus mauvais encore.

Ce siècle eut, comme le siècle précédent, ses duels de

femmes. Saint-Foix parle, dans ses *Essais sur Paris*, d'une demoiselle Durieux, qui se battit en pleine rue contre un nommé Antinotti. Et tout le monde connaît le fameux duel au pistolet qui eut lieu, sous la régence, entre la marquise de Nesle et la comtesse de Polignac, pour les beaux yeux de M. le duc de Richelieu.

Un changement inattendu dans la mode contribua beaucoup, sous le règne de Louis XVI, à augmenter encore la rareté des duels.

« Aujourd'hui, dit Mercier, qui écrivait en 1760, la canne a remplacé l'épée, qu'on ne porte plus habituellement, et l'on ne connaît plus ces disputes et ces querelles, si familières il y a soixante ans, qui faisaient couler le sang pour de simples inattentions. Les mœurs ont opéré ce changement beaucoup plus que les lois. On n'aurait réussi qu'avec peine à interdire le port d'armes; le Parisien s'est désarmé de lui-même pour sa commodité et par raison. »

Il y eut néanmoins, à cette époque, plusieurs duels remarquables.

Ainsi que nous l'avons déjà fait observer, les duels dans lesquels figuraient les princes étaient fort rares. Au seizième siècle, il y avait eu, en Italie, un cartel fort curieux porté au duc de Nemours par le vice-roi espagnol; à la fin du même siècle, une querelle très-vive, allumée entre le roi de Navarre et le prince de Condé d'une part, et MM. de Guise et du Maine de l'autre, avait amené les premiers à appeler les seconds sur le terrain; pendant le siècle suivant, un défi non moins sérieux avait été adressé, en Flandre, à don Juan d'Autriche par le duc d'Alençon. Mais des considérations de diverses natures avaient toujours empêché que ces provocations eussent aucun résultat. Le premier duel de cette nature fut celui qui eut lieu, en 1613, entre le chevalier de Guise et MM. de Luz.

Il était réservé au comte d'Artois, qui fut depuis Charles X, de donner le second exemple de ces sortes de combats.

Voici le sujet de la querelle.

« A un bal donné à l'Opéra le mardi gras de l'année 1778, dit M. de Besenval, le comte d'Artois donnait le bras à Mme de Canillac, tous deux masqués jusqu'aux dents. La duchesse de Bourbon, née princesse d'Orléans, vient à les rencontrer, et, les ayant reconnus, s'attache à leurs pas, en les poursuivant des mots les plus piquants que la liberté du masque puisse autoriser. La duchesse de Bourbon avait pris en antipathie Mme de Canillac, par le double motif que celle-ci lui avait enlevé le cœur de son mari, et plus tard celui du comte d'Artois, sur lequel elle se trouvait elle-même avoir des prétentions. Mme de Canillac s'esquiva dans la foule, et la duchesse de Bourbon, s'emparant alors du comte d'Artois, prit la barbe de son masque et le leva avec une telle violence que les cordons qui l'attachaient se cassèrent. Hors de lui, furieux, il saisit de la main celui de la duchesse, le lui écrase sur le visage, et la quitte sans proférer un seul mot.

Cette aventure fut d'abord à peine remarquée, et la duchesse de Bourbon ne songeait pas à s'en formaliser. Mais, deux jours après, piquée de quelques propos, elle mit chez elle, en pleine table, au milieu d'un nombreux souper, que le comte d'Artois était le plus insolent des hommes, et qu'elle avait pensé appeler la garde au bal de l'Opéra, pour le faire arrêter.

Ce propos du souper se répandit bientôt dans le monde et fit une grande sensation; il arriva jusqu'au roi. Celui-ci ordonna à M. le prince de Condé de se rendre à Versailles avec M. et Mme la duchesse de Bourbon, et les ayant fait entrer dans son cabinet, où était M. le comte d'Artois, il signifia, non pas en père, mais en roi, qu'il voulait que le passé demeurât dans l'oubli, et surtout qu'on n'en reparlât plus. Le duc de Bourbon voulut prendre la parole; mais le roi lui imposa silence, et ordonna que tout le monde se retirât.

Cependant l'affaire ne pouvait se terminer aussi pacifiquement; déjà les courtisans glosaient; Paris commençait à rire. Le duc de Bourbon, qui était le plus intéressé dans la querelle, ne pouvant aller chercher le comte d'Artois à Versailles, résolut de l'aller demander à sa petite maison de Bagatelle, convaincu que le prince comprendrait sans peine ce que signifiait cette démarche. Tout arriva à point comme le duc de Bourbon l'avait prévu. Le lendemain matin, à dix heures, le comte d'Artois fit placer en secret sa meilleure épée sous un des coussins de sa voiture, et, accompagné du chevalier de Crussol pour toute suite, il se dirigea rapidement vers le bois de Boulogne, où il comptait indubitablement rencontrer le duc.

En effet, arrivés à la porte des Princes, ils aperçurent M. le duc de Bourbon, à pied, avec assez de monde autour de lui. Dès que M. le comte d'Artois l'eut vu, il sauta à terre, et, allant droit à lui, il lui dit en souriant :

— Monsieur, le public prétend que nous nous cherchons.

Le duc de Bourbon ôta son chapeau

— Monsieur, répondit-il, je suis ici pour recevoir vos ordres.

— Et moi, pour exécuter les vôtres, répondit Son Altesse Royale.

Aussitôt ils entrèrent dans le bois, où ils firent environ une vingtaine de pas; M. le comte d'Artois mit l'épée à la main, le duc de Bourbon l'imita. Ils allaient commencer, lorsque le duc de Bourbon, adressant la parole à son adversaire, lui dit :

— Vous ne prenez pas garde, monsieur, que le soleil vous donne dans les yeux.

— Vous avez raison, répondit Son Altesse Royale. Allons vers le mur qui est plus loin, nous y trouverons de l'ombre, puisqu'il n y a pas encore de feuilles aux arbres.

Sur cela, chacun mit l'épée nue sous son bras, et les princes s'éloignèrent l'un à côte de l'autre, en causant ensemble. Tout le monde resta à la porte du bois, hormis le chevalier de Crussol, qui accompagnait Son Altesse Royale, et M. de Vibraye, qui suivit le duc de Bourbon.

Arrivés au mur, M. de Vibraye représenta aux deux champions qu'ils avaient gardé leurs éperons, ce qui pourrait les gêner.

— Vous avez raison, dirent les princes.

M. de Crussol enleva ceux du comte d'Artois; M. de Vibraye ôta ceux de M. le duc de Bourbon. Cela pensa coûter cher au premier, car, en se levant, il s'attrapa sous l'œil à la pointe de l'épée que le duc de Bourbon tenait encore sous le bras; un peu plus haut, il avait l'œil crevé.

Les éperons ôtés, M. le duc de Bourbon demanda permission à M. le comte d'Artois d'ôter son habit, sous prétexte qu'il le gênait. M. le comte d'Artois jeta le sien; et, la poitrine découverte, ils recommencèrent à se battre.

Ils ferraillèrent longtemps. Tout à coup le rouge monta au visage de Son Altesse Royale; l'impatience le gagnait; il redoubla, et pressa assez M. le duc de Bourbon pour lui faire rompre la mesure. Dans cet instant, M. le duc de Bourbon chancela; la pointe de l'épée du comte d'Artois lui passa sous le bras; M. de Crussol et M. de Vibraye,

persuadés que le duc était blessé, s'avancèrent pour prier les princes de suspendre.

— Ce n'est pas à moi à avoir un avis, dit Son Altesse Royale ; c'est à M. le duc de Bourbon à dire ce qu'il veut ; je suis à ses ordres.

Alors le duc de Bourbon baissa la pointe de son épée.

— Monsieur, dit-il, je suis pénétré de reconnaissance de vos bontés, et je n'oublierai jamais l'honneur que vous m'avez fait.

Le comte d'Artois ouvrit ses bras et courut l'embrasser. Dès le lendemain il alla faire ses excuses à Mme la duchesse de Bourbon.

Quant au roi, il parut profondément affecté du peu de déférence que l'on avait eue pour son autorité. Le comte d'Artois reçut l'ordre d'aller en exil à Choisy, et M. le duc de Bourbon à Chantilly ; ils y restèrent huit jours.

Soit que ce fût le résulat d'un sentiment purement chevaleresque, soit que les idées de libéralisme, qui fermentaient depuis quelque temps dans toutes les têtes, eussent déjà pénétré jusque chez les grands, ce duel fut bientôt suivi d'un autre duel qui offrit cela de plus singulier encore, qu'il eut lieu entre un simple officier et un prince du sang.

Le vicomte d'Agout était capitaine des gardes de S. A. le prince de Condé, le même que celui dont il vient d'être question à l'occasion du duel de son fils, le duc de Bourbon. Il s'était attaché très-assidûment à une jeune veuve de la cour de la princesse Louise, et lui avait promis de l'épouser. Mais ayant cru découvrir que cette dame partageait en secret ses affections entre le prince et lui, il éclata en reproches et retira sa promesse de mariage. Celle-ci s'en plaignit au prince de Condé, et lui fit un récit qui l'indisposa contre le vicomte, au point d'exiger de lui sa démission.

M. d'Agout la présenta un quart d'heure après, et, l'ayant remise entre les mains du prince, il lui demanda respectueusement quel pouvait être le motif d'une pareille disgrâce.

— C'est, répondit le prince, que je ne veux souffrir auprès de moi ni les menteurs ni les calomniateurs.

— Je vous prie, monseigneur, de vous souvenir qu'au moment où je vous ai fait cette demande, je n'avais plus l'honneur d'être à votre service, mais que je suis gentilhomme.

— Je vous entends, monsieur, et je suis prêt à soutenir ce que je vous ai dit par toutes les voies qui pourront vous convenir.

— Monseigneur, j'ose compter sur vos bontés.

Dès le soir même, le vicomte d'Agout alla à Versailles s'assurer des plus hautes protections en cas de malheur, et, le lendemain, se présentant à la portière de la voiture du prince, qui relayait à Sèvres :

— Monseigneur, lui dit-il, je viens recevoir vos ordres ?

— Demain, monsieur, à neuf heures du matin, je serai à l'entrée du bois de Boulogne, près la porte Maillot.

M. d'Agout ne manqua pas de s'y trouver avec son frère, aide-major aux gardes du roi. Le prince arriva avec un gentilhomme de sa cour, et tous les quatre se rendirent dans une allée écartée.

Le prince, en se présentant sur le champ de bataille, remit à M. d'Agout un paquet contenant la déclaration qu'il avait été l'agresseur dans le combat et l'avait provoqué, avec des lettres de recommandation pour les cours étrangères où son adversaire pourrait se retirer.

Celui-ci reçut le paquet avec respect, et mit bas son habit.

— Monsieur, lui dit le prince, quitter votre habit, c'est me dire d'en faire autant ?

— Monseigneur, je n'ai pas le droit de rien exiger de Votre Altesse ; je m'en rapporte à sa loyauté, et n'ai voulu que lui prouver la mienne.

Le prince de Condé se déshabilla aussitôt. Tous deux mirent l'épée à la main, et le combat commença de la part de M. d'Agout avec un acharnement que pouvait expliquer sa position particulière. Le prince reçut aussitôt une blessure ; les témoins séparèrent les combattants.

Peu de temps après, M. d'Agout fut promu au grade de major des gardes, sur la recommandation même du prince.

On s'imagine quel bruit cette affaire fit à la cour !

Les deux plus grandes célébrités du temps, en matière de duel, étaient sans contredit le chevalier de Saint-Georges et le chevalier d'Éon.

Le chevalier ou la chevalière d'Éon, comme on voudra, était né à Tonnerre, en octobre 1728, et avait pour père le subdélégué de cette ville. Il fut successivement avocat, censeur royal, écrivain politique, capitaine de dragons, diplomate et maître d'escrime. C'est en cette dernière qualité que, chassé de France par les événements révolutionnaires, il alla se fixer pour la dernière fois en Angleterre, où ses leçons lui procurèrent d'abondantes ressources, et où il mourut le 21 mai 1810, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

On sait les controverses nombreuses qui s'élevèrent, même de son vivant, sur son véritable sexe ; aujourd'hui encore la question est à peine vidée. Ce qui est certain c'est que, de même que la Maupin avait passé sa vie entière en habits d'homme, le chevalier d'Éon passa la plus grande partie de la sienne en habits de femme. Ce qui, du reste, ne l'empêchait nullement d'être un des plus grand ferrailleurs du temps.

Saint-Georges, né le 25 décembre 1745 à la Guadeloupe, était fils d'une négresse et de M. de Boulogne, fermier général. Son père le mit de fort bonne heure entre les mains du célèbre maître d'armes Laboissière. A quinze ans, il battait déjà les plus forts tireurs. On ne saurait s'imaginer les étonnants succès qu'il ne tarda pas à obtenir dans les salons, malgré ses cheveux crépus et sa couleur beaucoup plus foncée que ne l'est ordinairement celle des mulâtres.

Cependant, cette particularité lui attira plus tard un assez vif désagrément. Après avoir été successivement écuyer de Mme de Maintenon, puis capitaine des gardes du duc de Chartres, Saint-Georges eut l'idée de se présenter, en 1776, comme chef d'une compagnie de capitalistes, pour l'exploitation de l'Académie royale de musique. Mais les actrices, et à leur tête Mlles Arnould, Guimard et Rosalie, s'empressèrent d'adresser un placet à la reine, pour lui exprimer que leur *honneur* et leurs priviléges ne leur permettaient pas d'être soumises à la direction d'un homme de couleur.

On croit que le refus que Saint-Georges éprouva en cette circonstance contribua beaucoup à le rendre plus accessible aux opinions révolutionnaires ; il prit part à toutes les intrigues de l'époque. Envoyé à Tournai, en 1791, avec une mission secrète du duc d'Orléans près des émigrés qui s'y rassemblaient, il en fut fort mal accueilli. On le repoussa de toutes les tables d'hôte, et le commandant de la ville lui fit même défendre de se montrer en public. L'année suivante, il leva à ses frais un régiment de chasseurs à cheval, qu'il commanda dans l'armée de Dumouriez. Quoiqu'il eût dénoncé, celui-ci à la Convention, il n'en fut pas moins arrêté comme suspect peu de temps

après, et ne dut sa délivrance qu'au 9 thermidor. Celui qui avait eu une existence si brillante mourut dans l'obscurité et dans un état voisin de la misère, le 12 juin 1799, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Malgré la disproportion d'âge, Saint-Georges était très-intimement lié avec le chevalier d'Éon ; ils donnaient assez fréquemment en public des assauts où tout Paris accourait.

Son adresse était inimaginable. Un de ses moindres tours de force était de frapper deux écus jetés en l'air avec deux pistolets différents ; il excellait de même dans la musique et dans les arts d'agrément. Du reste, il avait des qualités morales qui ne permettent pas de le ranger dans la classe commune des spadassins. Il était d'un caractère doux, humain et désintéressé, et l'on cite de lui des traits peu ordinaires de bienfaisance et d'humanité. Chose plus rare encore, on lui a rendu cette justice, qu'il n'avait jamais cherché à abuser envers qui que ce fût de sa force extraordinaire dans le maniement des armes.

Cet homme est le dernier grand artiste en escrime qui ait pu atteindre à une aussi haute renommée

HIPPOLYTE ÉTIENNEZ.

(*La fin prochainement.*)

Assaut du chevalier de Saint-Georges et de la chevalière d'Eon.

LES PRÉDICATEURS DE PARIS (1).

L'ABBÉ F. FOURNIER, MEMBRE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Portrait de l'abbé F. Fournier.

Nous avons craint longtemps, cette année, que notre revue des prédicateurs ne fût interrompue. Épuisée par de vains efforts à l'Assemblée nationale, la voix du père Lacordaire se taisait dans la retraite. La médecine continuait d'imposer le silence à M. de Ravignan. L'abbé Cœur, devenu évêque, nous était enlevé par son troupeau. La chaire de Notre-Dame restait vide, et la cathédrale, veuve de l'archevêque martyr, n'entendant que les soupirs de ses échos en deuil, se demandait où était allé le concours de fidèles qui affluait dans sa nef aux jours du dernier Avent.

Cependant, le premier des quatre dimanches, un orateur parut dans la vieille basilique, en face de ce banc épiscopal où monseigneur Affre écoutait naguère nos illustres prédicateurs...

C'était un prêtre jeune encore, de petite taille, au front chauve couronné de cheveux noirs, aux traits fins et mobiles, aux yeux vifs et pénétrants, à l'attitude ferme et résolue. L'ensemble de sa physionomie offrait un mélange d'onction et d'austérité. Sa voix, inégale et faible aux premiers mots, se développait et s'étendait bientôt jusqu'aux limites de la voûte et des nefs. Son geste sobre, précis et contenu, arrivait peu à peu à cette puissance de l'action qui consiste à frapper juste et fort, en ne frappant qu'à propos...

Qui était-il? On murmurait à peine son nom. Inconnu à Paris, il se montrait à l'improviste, sans bruit et sans préparation, avec la naïveté des anciens apôtres. Point d'affiches au portail, point d'annonces dans les journaux, point de chuchotements dans le monde pour allécher l'attention publique.

Il s'appelait l'abbé Fournier. C'était un simple prêtre breton, curé d'une paroisse de Nantes. Il y avait fait bâtir une magnifique église gothique. Une imposante majorité de suffrages l'avait envoyé de son presbytère au palais de nos législateurs. Sa haute raison, son tact parfait, avaient crédit dans les bureaux. Son éloquence renonçait volontairement à la tribune. Voilà tout ce qu'on savait et tout ce qu'on disait.

On l'écouta d'abord froidement, sévèrement peut-être... Paris, amoureux de ses gloires, est si dur aux gloires provinciales! Mais on vit tout de suite que l'orateur ne visait point à la renommée. Il songeait à convaincre et à persuader, rien de plus. Pourvu que sa foi passât dans ses

(1) Voyez t. XII, p. 186, 299,, et t. XIV, p. 250.

auditeurs, qu'un incrédule le quittât ébranlé, qu'un fidèle se retirât plus fervent, un riche plus charitable, un malheureux consolé, que lui importait le reste?

Admirable puissance de la modestie! Et que c'est bien le cas de répéter : *sancta simplicitas!*

M. Fournier produisit d'autant plus d'effet qu'il cherchait moins à en produire... Sa logique vigoureuse fixa les distractions. Son analyse savante captiva les intelligences. L'élévation de sa pensée, la richesse de sa parole étonnèrent les imaginations; son onction surtout pénétra dans les cœurs, comme l'huile dans les plis de l'étoffe. Il vit peu à peu toutes les âmes suspendues à sa voix. Les curieux même, qui circulent toujours à Notre-Dame, s'arrêtèrent et se groupèrent immobiles, saisis au passage par un mot heureux, enchaînés par une déduction irrésistible, retenus jusqu'au bout par le charme et l'émotion.

De l'auditoire si mondain, si blasé de la cathédrale, le prêtre breton avait fait un auditoire chrétien.

Le bruit s'en répandit aussitôt dans la ville. La réputation de l'orateur se fit sans publicité. Une foule d'élite revint et se multiplia à Notre-Dame. Vingt autres paroisses se disputèrent le prédicateur. Toutes les œuvres pieuses réclamèrent un de ses sermons. On courut l'entendre à Bonne-Nouvelle, à Saint-Vincent-de-Paul, à Saint-Étienne-du-Mont, à Saint-Merry, etc. La sténographie s'empara d'un de ses meilleurs discours dans cette dernière église. La plus haute société de Paris entourait, hier, sa chaire à Saint-Roch, et contenait à peine un enthousiasme qui éclate ce matin dans les journaux. Aujourd'hui enfin nous ne faisons que répondre à l'impatience de nos lecteurs, en leur racontant la vie et les travaux de l'abbé Fournier.

En 1803, un enfant naissait, à Nantes, sur la paroisse de Saint-Nicolas. On le baptisa dans cette église, une des plus anciennes de la ville, mais la plus dégradée, la plus croulante et la plus mal entretenue.

L'édifice était tellement vénérable qu'il n'inspirait plus que la pitié et l'abandon, comme ces malades incurables dont l'art cesse de s'occuper, et dont il n'attend plus que le dernier soupir. A peine restait-il un souvenir des splendeurs d'autrefois, de l'agrandissement exécuté au quinzième siècle, et de ce vitrail dont l'abbé Travers disait avec justice : « C'est le plus beau vitrage de la province, et il n'y en a peut-être pas dans le royaume qui le surpasse et qui l'égale. Les principaux événements de la vie de Notre-Seigneur y sont représentés, et son portrait si bien tiré, qu'on n'y remarque point de différence en vingt endroits et plus que la vitre le donne. » Ce chef-d'œuvre, sauvé en 1486 par les paroissiens de Saint-Nicolas, qui l'enterrèrent à l'approche des Français, avait été recommencé en 1491, et réachevé en 1499, « au moyen d'une taille entre iceulx paroissiens, savoir par chacun couple de mariés cinq sols de bonne monnoie, et par les personnes non mariées deux sols six deniers. » Admirable concours qui associait le peuple entier aux œuvres et au maintien de la foi! Le vandalisme en 1793, et plus tard l'indifférence, avaient mutilé les vitraux de Saint-Nicolas; l'ignorance enfin leur avait porté le dernier coup sous l'Empire. Au lieu d'en réparer alors les restes, encore magnifiques, on les avait remplacés par des verres blancs, afin de donner plus de lumière à l'édifice.

Tel était le vieux temple nantais au moment où l'on y baptisait l'enfant de 1803.

Or, quarante-cinq ans plus tard, le 30 octobre de l'année dernière, à la place même, et près des ruines de l'ancienne église, une nouvelle église gothique était debout, plus belle cent fois que la première en ses plus beaux jours. Et l'Orphée catholique, dont la voix en avait assemblé les pierres, le curé de Saint-Nicolas, l'inaugurait solennellement au milieu de la population nantaise, au bruit sacré des chants d'allégresse et d'actions de grâce.

Ce curé était l'enfant de 1803, l'abbé Félix Fournier.

Une telle prédestination n'est-elle pas touchante?

Fils d'une Nantaise et d'un créole que les désastres de Saint-Domingue avaient amené en Bretagne, le jeune Fournier fit ses études au petit-séminaire de Nantes, où il fut constamment le premier élève de sa classe. Ses succès au jeu égalaient ses succès au travail, et il ne tenait pas moins au prix de barre et de sabot qu'au prix de thème et de version.

Honneur aux beaux talents qui reposent sur de bons caractères, aux hommes forts qui commencent par être des enfants aimables! Un double triomphe les attend dans la vie : celui de l'esprit et celui du cœur; les travaux solides et les attachements durables.

M. Fournier se distingua plus sérieusement au grand-séminaire. Ce théologien, qui n'avait pas encore l'âge du jeûne, monta intrépidement à l'assaut du dogme et de la morale.

Sorti des bancs quand ses contemporains y arrivaient, il occupa la chaire des professeurs en attendant l'époque de son ordination. Il enseigna successivement les humanités et la philosophie.

M. de Lamennais, déjà novateur, mais encore orthodoxe, remplissait alors le monde de ses idées. Elles passionnaient tous les maîtres et en égaraient beaucoup. M. Fournier s'anima aussi dans la lutte, mais sans écart et sans excès. Il discerna, par un tact au-dessus de son âge, le bon grain et l'ivraie. Il défendit le bien et combattit le mal avec une égale énergie.

Les anciens élèves du grand-séminaire de Nantes n'ont point oublié ce cours remarquable.

De hautes destinées semblaient promises au jeune professeur dans la carrière de l'enseignement. Mais d'autres destinées, non moins importantes, l'attendaient à sa paroisse natale de Saint-Nicolas. Il en fut nommé vicaire dès qu'il eut reçu les ordres.

Là, ses vertus éclatèrent à côté de ses talents. Infatigable et toujours prêt, il mena de front l'administration, la prédication et la charité. La charité surtout l'entraîna souvent au delà de ses ressources, qui étaient cependant considérables. Plus d'une fois, le vicaire de la riche paroisse de Saint-Nicolas fut obligé d'emprunter à ses amis pour faire honneur aux lettres de change tirées sur lui par ses pauvres.

Personne, du reste, n'entend mieux l'art de faire le bien. Prêtre austère à l'église, homme du monde dans les salons, apôtre en chaire, sœur de charité dans les mansardes, l'abbé Fournier fait tomber les secours, en pluie continuelle, de la richesse à la misère, de la santé à la maladie, du bonheur à l'infortune.

Il entend aussi à merveille l'administration si difficile de la bienfaisance. Ce n'est pas lui qui confondrait la spéculation avec le dévouement, la souffrance avec la dégradation, le pauvre honteux avec le pauvre jongleur. Les mendiants de Paris eux-mêmes, si habiles et si effrontés dans leur exploitation de la rue, n'ont pu déjouer sa pénétration aux dépens de sa générosité. Il excelle à démasquer ces voleurs de l'indigence, à surprendre le secret de leurs comédies, à les enferrer dans leur conte appris par cœur, à démêler le parfum des cabarets dans leurs sanglots dramatiques.

Ayant mis son éloquence au service de toutes les œu-

vres charitables de la capitale, il a, d'un œil sûr, embrassé leur grandeur et saisi leur faiblesse. Il est demeuré convaincu qu'il y aurait des soulagements pour toutes les vraies douleurs, si les douleurs fausses ne leur enlevaient une grande part, si le désintéressement des philanthropes et l'équité de la répartition répondaient partout à l'abondance des secours.

Si la ville de Nantes s'est placée au premier rang des villes de France par tant d'œuvres de moralisation et de charité, elle doit la meilleure part de cette gloire à l'heureuse influence, au zèle irrésistible du prêtre de Saint-Nicolas. C'est lui qui, relevant sa chaire de professeur dans son église, simple vicaire encore, autorisé par son curé, offrait à la jeunesse nantaise un cours d'histoire religieuse, suivi avec la même ardeur que les leçons de nos maîtres de la Sorbonne et du collége de France ; c'est lui qui a fait des conférences de Saint-Vincent-de-Paul une lutte perpétuelle et si souvent victorieuse contre l'égoïsme et l'incrédulité. C'est lui qui a fondé, institué et qui soutient encore cette œuvre si féconde et si puissante de Sainte-Marie, qui arrache d'avance à la misère, au vice, à la honte des milliers de filles du peuple ; — qui ouvre une crèche à leur berceau, un asile à leur enfance, des ateliers à leur jeunesse, la carrière du travail, de la vertu et de la considération à leur vie entière. M. Fournier a fait plus de bien, à lui seul, par une telle institution, que tous nos grands auteurs de projets philanthropiques et socialistes.

L'abbé Fournier devint bientôt populaire à Nantes et dans toute la haute Bretagne. La foi se raffermit à ses prédications, la piété devint aimable à son exemple. La foule assiéga sa chaire et encombra son église. Les paroisses les plus lointaines l'appelèrent en mission. Il lui fallut prêcher presque tous les jours.

A peine ces improvisations étaient-elles méditées quelques instants, au milieu des soins du ministère ou des distractions d'une promenade.

On voyait souvent, à une certaine heure de la journée, deux prêtres aller et venir sur le quai de la Fosse, à l'ombre des grands arbres qui le couvrent, entre ces hôtels sculptés bâtis par les rois du commerce, et ce grand port de la ville de Nantes, hérissé d'une forêt de mâts voyageurs. C'étaient le vicaire de Saint-Nicolas et son digne ami, l'abbé Touzé, aujourd'hui aumônier de la Roquette et vicaire de chœur à Notre-Dame. Vous avez entendu, sans doute, aux fêtes de la cathédrale, une voix qui la remplit tout entière de ses ondes sonores, et dont les notes semblent tour à tour gronder dans les souterrains et monter en se jouant au ciel des voûtes? C'est la voix prodigieuse de l'abbé Touzé. Unis alors par les mêmes travaux dans la vigne du Seigneur, les deux prêtres se délassaient au bord du fleuve natal, et préparaient leurs sermons du lendemain, à travers les mouvements de la marine, les bruits du travail et les chants des matelots. Chacun d'eux à présent, au milieu des honneurs qui les retiennent à Paris, se rappelle avec émotion les promenades de la Fosse. *Dulces reminiscitur Argos.*

Les Bretons comprendront cela sans traduction.

Il est un autre souvenir du pays, qui ne s'est point effacé non plus de leur mémoire, c'est leur pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, en 1832. On sait à quels troubles la Bretagne était livrée à cette époque. Nos deux abbés jugèrent le moment favorable pour aller voir le grand Pardon armoricain. Quand la terre s'agite, les âmes se tournent vers le ciel. La partie fut résolue à l'improviste. Un beau jour, en se levant de table, les pèlerins se mirent en route... Il leur fallait des passe-ports, ils les arrachèrent à la mairie. Il n'y avait point de voiture prête à partir, ils frétèrent une chaloupe du port. Justement le trésorier de la fabrique est un ancien pilote. Il se charge de les conduire, à la grâce de Dieu. L'heure est avancée? Qu'importe! Les nuits sont belles en mer! On lève l'ancre, on s'éloigne... On vogue sur les flots de la Loire. On passe entre les bourgardes endormies..., le long des îles où mugissent les bœufs, près des gros navires où brille la lampe du quart. Nos marins improvisés rament tour à tour, et chantent des cantiques... Les échos étonnés leur répondent. Les vigies leur crient : — Qui vive? — Pèlerins de Nantes allant à Sainte-Anne !

Un avertissement plus redoutable leur est adressé. Une péniche de la douane les hèle dans l'ombre. Ils n'entendent ou ne comprennent pas... et poursuivent leur chemin... On s'apprête à les traiter en fraudeurs... Deux pierriers braqués sur eux vont les foudroyer. L'éclair de la mèche les illumine à propos... Ils répondent enfin, et passent sains et saufs. Les voilà au terme du voyage. Ils se mêlent à la foule qui arrive à Auray par tous les sentiers bretons. Ils assistent à cette fête, vraiment populaire, que nous avons décrite ici l'an dernier (1). Mais voilà que leur incognito les expose à de nouveaux périls. Tant de soupçons travaillaient alors le pays des chouans. On les prend, à Vannes, pour des émissaires de l'abbé Châtel, qui florissait alors dans sa remise du faubourg Saint-Denis, tenant, au plus juste prix, l'épicerie en détail et la religion en gros. Jugez de l'effet d'un tel quiproquo sur des catholiques comme nos Bretons!... Ils allaient faire un mauvais parti aux voyageurs, lorsque heureusement pour ceux-ci un incendie éclate dans la ville... Ils y courent avec l'ardeur du dévouement, et les vrais prêtres sont reconnus à leur charité.

Nous ne parlerons point du choléra, qui, en cette même année, fut si terrible à Nantes, et offrit à l'abbé Fournier tant d'occasions de prodiguer son zèle.

Il vint, peu de temps après, à Paris, avec son compagnon de Sainte-Anne. Ce centre bouillonnant de notre civilisation fut pour lui l'objet des études les plus graves. Son mérite et son esprit y furent vivement remarqués, notamment dans le salon du curé de Saint-Roch. Une amitié si puissante eût pu dès lors l'élever fort haut, mais le vicaire de Saint-Nicolas regagna modestement sa paroisse. La vieille église l'attendait pour renaître de ses ruines.

Dès qu'il en fut nommé pasteur, le nouveau temple surgit dans sa tête. Il voulait un chef-d'œuvre gothique du treizième siècle. Cette création est bien à lui, car lui seul osa la tenter, et lui seul pouvait l'accomplir. Quels réseaux de difficultés, quelles montagnes d'obstacles il eut à rompre ou à franchir, c'est ce que lui seul et Dieu connaissent! Il expose son projet à ses amis, et ses amis lui répondent : impossible ! A la fabrique : impossible ! A la mairie : impossible ! A la préfecture : impossible ! Au gouvernement : impossible ! partout ce mot se dresse comme un mur d'airain. — Ce mot n'est pas breton ! se dit le curé. Il s'agit de conquérir la liberté religieuse et la liberté de l'art; je conquerrai l'une et l'autre ! Alors commence cette lutte qui dura près d'un an. Notre David n'avait que son idée et son droit, qui étaient sa fronde et sa pierre. Les Goliaths du préjugé avaient toutes les forces du pouvoir, tous les retranchements de l'administration, toute l'armée des académiciens, des inspecteurs et des fonctionnaires. Il faut d'abord produire sept cent mille francs. Puis, il faut ouvrir un concours public. Puis, il faut adopter un style bâtard, faire un temple grec comme

(1) Voyez le tome XIV du *Musée*, page 353.

la Madeleine, ou un salon doré comme Notre-Dame-de-Lorette. On sait en quels termes hautains les rapports de l'Académie flétrissent invariablement le style gothique! L'abbé Fournier passe outre, et sa révolte emporte la victoire. Le Conseil des bâtiments civils, tout en *le blâmant sévèrement* (dernière flèche du Parthe en déroute), déclare qu'*on ne doit ni prescrire ni proscrire aucun genre d'architecture religieuse :* — consécration solennelle de la liberté de l'art et de la foi, conquise par un prêtre sur le despotisme grec et romain!

Ces entraves enfin brisées, le troupeau répondit noblement à l'appel du pasteur, et la ville de Nantes s'y associa avec le plus honorable empressement. Cet appel, il est vrai, fut d'une éloquence irrésistible. Du haut de la chaire, dans le monde, chez les grands et chez les petits, le curé de Saint-Nicolas réclama, au nom de Dieu, pour la maison de Dieu. Ce fut un élan qui rappelle les grands jours de la religion. Le concours devint populaire, dans la véritable acception du mot. Chacun apporta son nom au livre des souscripteurs et sa pierre à l'édifice national. La veuve offrit son denier, l'orphelin son obole, l'oisif son luxe, le travailleur son salaire. Le commerce ouvrit des bazars publics, où affluèrent les meubles, les objets d'art, les futilités. Un tête-à-tête s'y vendit quatre à cinq mille francs. Une société religieuse publia un almanach, qui alla partout semer le bon grain et rapporta sa récolte à l'église. Chose merveilleuse! il n'y eut point de dons considérables (une famille seule versa treize mille francs), et cependant la somme s'éleva rapidement à la hauteur du projet. Ce fut une montagne composée de grains de sable, un lingot formé de poussière d'or.

Avant M. Lassus, le savant architecte de Paris, un artiste moins célèbre, M. Piel, avait jeté le plan de l'édifice, puis il s'en était allé mourir en Italie, dans les bras du père Lacordaire, sous l'habit de dominicain. M. Lassus lui succéda, et comprit à la fois l'œuvre et son créateur. Le terrain fut élargi, déblayé, et la première pierre du monument se posa dans le sol breton.

Elle sera solide et ne bronchera point, car les mains de tout un peuple l'ont fixée dans cette terre catholique.

L'édifice s'éleva, d'année en année. Des bataillons d'ouvriers, — premier bienfait, — y trouvèrent le pain dans le travail.

Le chœur et la moitié de l'église étaient bâtis, lorsque éclata la révolution de Février. Ce déluge fut impuissant contre la nouvelle arche, et cependant il lui enleva son fondateur. Les électeurs du département envoyèrent l'abbé Fournier à l'Assemblée nationale. Faut-il dire ici que l'imposante et glorieuse majorité qui produisit cette élection trouva des protestants à Nantes dans une poignée de démocrates de cabaret, — ouvriers sans doute étrangers au pays, qui allèrent saccager le presbytère où tant d'ouvriers puisent le travail et l'existence? Oui, il faut le dire, pour l'enseignement de notre époque. Les bienfaiteurs publics doivent s'attendre aujourd'hui à un double baptême : la reconnaissance des sages et des hommes de bien, l'ingratitude des fous et des méchants. Heureusement, la faiblesse de ceux-ci n'a qu'un jour de démence, et l'avenir appartient aux forces de ceux-là.

De son banc de législateur, le prêtre breton surveillait son église. A la fin d'octobre il alla l'inaugurer, comme nous l'avons dit, et rendre en même temps, avec M. de Grandville, son collègue, au nom de l'Assemblée nationale, les honneurs suprêmes au général de Bréa.

La cérémonie de la bénédiction fut une solennité patriotique pour la ville de Nantes. Elle inspira à un poëte, Mlle Élisa Morin, des vers que nous regrettons de ne pouvoir citer en entier :

Drapé dans son manteau de gothiques dentelles,
Entouré du cordon de ses fraîches chapelles,
A tous le temple s'est ouvert!
Et quand sous les arceaux on eut jeté l'eau sainte,
Celui dont la grandeur devait remplir l'enceinte
Sur l'autel divin s'est offert!

. . . . . .

Dans ce monde mobile où tout change, où tout passe,
Où sous l'œuvre nouvelle une autre œuvre s'efface,
Dieu lui-même fit élever
Sur une forte base un immense édifice,
Temple de son amour, palais de sa justice,
Que rien ne saurait enlever.

Cette cérémonie avait été précédée des adieux à la vieille église. Tout le troupeau s'y réunit pour la dernière fois. Le pasteur monta en chaire et déroula, avant de les briser, les souvenirs du commun bercail. Comme lui-même, tous avaient reçu le baptême sur ces fonts sacrés. Tous avaient, au pied de cet autel, fait leur première communion, reçu l'anneau nuptial, suivi la dépouille de leurs aïeux, puisé la force et la consolation, le repentir et le pardon dans la prière... Puis vint l'histoire de la nouvelle maison de Dieu, entreprise au moment où l'impiété bravait la foi, achevée à travers tant de difficultés et de vicissitudes. L'orateur se surpassa dans cette oraison funèbre. Ses larmes étouffèrent sa voix, et celles de l'auditoire abrégèrent son discours. Défaite sublime, qui est le comble du triomphe! On enleva enfin les vases du tabernacle, les saints ornements, tout le luxe du sanctuaire, posé sur des brancards richement drapés... Et la longue procession des fidèles, ouverte par les magistrats et les autorités de la ville, promena ces pieux trésors autour de la paroisse, et les ramena dans le temple neuf qu'ils allaient consacrer.

L'église de Saint-Nicolas est du style gothique le plus naïf et le plus pur. L'ornementation du treizième siècle y revit dans toute sa poésie mystique, avec toutes ses allégories parlantes. On y reconnaît, d'un bout à l'autre, ce merveilleux caractère de l'architecture catholique : la variété infinie dans la parfaite unité. Nous pourrions dire de cet édifice d'hier, ce que nous avons dit ailleurs des édifices du moyen âge breton (1) : « c'est bien l'art par excellence, l'opposé d'*in-ers*, c'est-à-dire l'action, le drame, la vie. Les artistes de nos cathédrales étaient bien nommés les maîtres des pierres vivantes : *magistri de vivis lapidibus*. Avec quelle puissance et quelle nudité ils ont sculpté la lutte du Christ et de Satan, de la nature et de la foi, de la vertu et du péché! cette passion du chrétien, dont la passion de Jésus est le modèle! Regardez l'orbite amaigrie et profonde de la croisée gothique, de cet œil ogival, quand il fait effort pour s'ouvrir; cet œil est le signe de l'architecture catholique. L'art païen, fils de la nature, se représentait par la matière et la forme, par la colonne pleine. L'art chrétien, fils de l'intelligence, se figure par la physionomie et le rayon : par l'œil vide, etc. »

En somme, le nouveau monument de Nantes fait le plus grand honneur à M. Lassus, et sera, non-seulement une date glorieuse, mais une impulsion décisive dans la renaissance de l'art religieux en France.

Nous reprocherions peut-être à l'architecte, en archéologue scrupuleux, la profondeur de la chapelle de la Vierge, au fond du chœur, et la saillie des deux tours en

(1) *Bretagne ancienne et moderne*, page 559.

dehors des nefs. Les pieds du bâtiment sont ainsi plus anciens, et la tête plus moderne que l'ensemble du corps. Mais la critique est désarmée devant le charmant effet de la chapelle, et la façade eût été bien étroite sans l'éloignement des deux tours, lequel se marie d'ailleurs à un complément projeté.

Toutes les sculptures sont de M. Grotaers, artiste nantais, et cette œuvre monumentale illustre à la fois son esprit et son ciseau.

Tels sont les travaux du prédicateur que la Bretagne a cédé cet hiver à Paris. M. Fournier a démontré, à Notre-Dame, que la religion catholique seule fait le bonheur de l'homme et de la société. Pour donner une idée de ce magnifique et savant tableau de la civilisation chrétienne, il faudrait, non-seulement l'analyser, mais le reproduire. Plût à Dieu que tous les ouvriers de France eussent entendu la conférence de l'orateur sur le travail! Ils comprendraient cette divine loi du châtiment humain, — subie par ceux qu'ils jalousent non moins durement que par eux-mêmes, — et ils ne seraient plus tentés d'ériger en droit chimérique et passager, le devoir qui poursuit l'homme quel qu'il soit, grand ou petit, riche ou pauvre, docte ou ignare, depuis le berceau jusqu'à la tombe. M. Fournier a parlé, ce jour-là, en prêtre et en représentant du peuple, et la tribune eût envié son éloquence à la chaire.

Paris a vu des prédicateurs plus véhéments ou plus solennels; il n'en a point vu de plus simplement élevés, de plus profondément persuasifs. Il n'en a point vu, peut-être, dont l'improvisation soit aussi facile et aussi variée, dont l'analyse soit aussi fine et aussi pénétrante. L'abbé Fournier est surtout admirable dans l'exposé des devoirs pratiques de la religion, de la loi d'amour, de la charité. La solidité du fond et la richesse de la forme, l'élan de l'inspiration et la souplesse de la parole ne sauraient aller au delà sur ce sujet, qui est cependant infini. Jamais de lieux communs, ni d'exagérations, ce double écueil des sermons de charité. A tout instant, au contraire, de ces traits qui révèlent le fond de la vie, qui entrent jusqu'aux derniers replis du cœur, qui résolvent l'émotion en larmes et en aumônes. D'autres impriment à l'esprit un étonnement sans résultat et sans durée; M. Fournier laisse dans l'âme une édification qui persiste et se traduit par des œuvres.

Un jour, comme il descendait de la chaire de Notre-Dame, une femme en pleurs s'élance vers lui, l'arrête au passage, et lui dit du cœur plus encore que des lèvres:

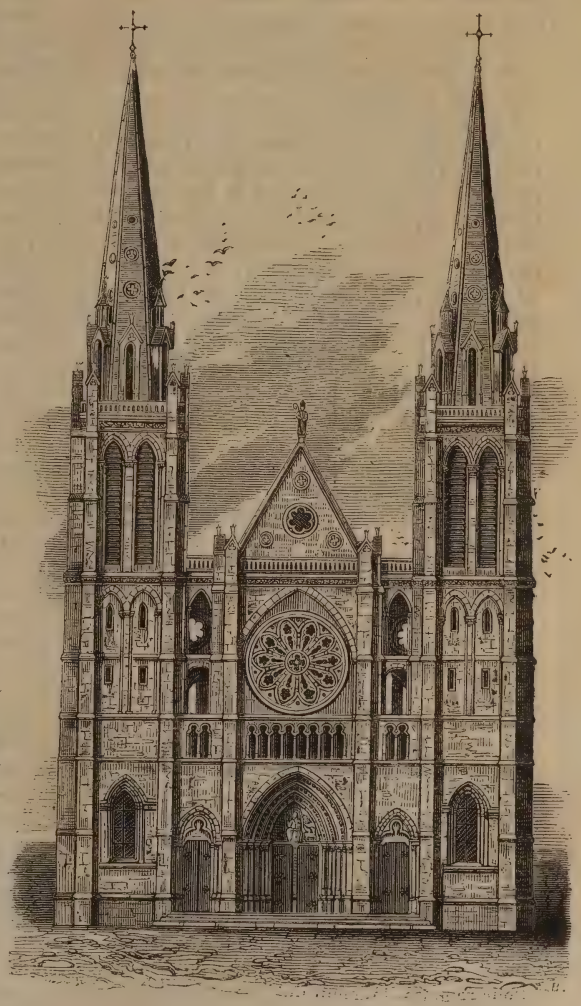
— Je ne suis qu'une mère, monsieur, mais il faut que je vous remercie de tout le bien que vous m'avez fait!

L'auditoire entier parlait par la bouche de cette femme.

Nous ne terminerons pas cette notice sans rappeler aux Bretons que l'église de Saint-Nicolas n'est pas encore achevée, que cette belle page de l'histoire de l'art et de la foi au dix-neuvième siècle attend, pour se dérouler jusqu'au bout, un dernier effort de leur dévouement. Ils ne voudront pas laisser incomplète une œuvre aussi nationale.

Les corps d'états de Nantes ont-ils payé leur tribut à Saint-Nicolas? Une église ne s'élevait jamais, autrefois, sans que chaque corporation se chargeât d'un détail de l'édifice, et s'y fît représenter avec ses attributs respectifs. Observez la cathédrale de Chartres. Les bouchers ont fourni un vitrail, les vignerons un autre, les boulangers une porte, et ainsi de suite. On les y voit autour de Jésus-Christ et des saints, avec les habits, les instruments et les produits de leur état. Les monuments religieux étaient ainsi l'œuvre et la gloire commune, et tout fondateur, aux jours du repos, devenait un défenseur aux jours du péril. Que M. Fournier s'adresse aux corporations de Nantes. Elles sont dignes de comprendre son appel.

PITRE-CHEVALIER.



Façade projetée de l'église Saint-Nicolas, à Nantes.

REVUE DU MOIS.

Les duels politiques reprennent avec une fureur déplorable. Déplorable est à peine le mot, car ces discussions à coups d'épée, commencées par des discussions à coups de poing, jurent doublement avec nos mœurs. — Sans jus-

tifier le duel en aucun temps, on ne peut s'empêcher de remarquer combien il a perdu de la grandeur et de la courtoisie d'autrefois. Que l'on compare les chroniques du bois de Boulogne, dont les journaux nous affligent depuis deux mois, avec le chevaleresque récit que M. de Kératry, l'ancien pair de France, le conseiller d'Etat, si noblement démissionnaire, vient d'opposer, dans la *Presse*, à dix lignes des *Mémoires d'outre-tombe* sur son père, « petit chasse-lièvre de la hauteur d'un Lapon. »

« Ce Kér..., aussi brièvement désigné, est mon père. Né en 1699, à la terre de Kératry, près de Douarnenez, dans le Finistère, il fut peu chasseur de lièvres; car son éducation, très-soignée pour son temps, lui a permis de m'apprendre les premiers éléments de la langue latine. Au lieu de relever ces légères inexactitudes, je crois, monsieur le rédacteur, que le simple récit du fait, auquel M. de Chateaubriand m'autorise aujourd'hui à rattacher mon nom, ne sera pas sans intérêt pour vos lecteurs. Le voici, dans toute sa sincérité :

« M. le maréchal duc d'Estrées, commandant pour le roi de la province de Bretagne, allait y ouvrir la tenue des Etats de 1730, fixée à Saint-Brieuc par l'ordonnance royale. Il était accompagné de la duchesse son épouse, et du chevalier de Sabran, neveu de la commandante. En présence de ce dernier, très-bel homme, connu déjà par des succès de cour et d'escrime, on parla, dans les salons de Versailles, de l'humeur rétive des Bretons et des embarras qu'elle pourrait susciter au maréchal. M. de Sabran répliqua qu'il suivait sa tante pour les mettre à la raison; et, déployant un mouchoir de batiste, il promit galamment aux dames de leur apporter, à son retour, dans ce mouchoir, une demi-douzaine d'oreilles des plus récalcitrants.

« Ce propos, pour le moins imprudent, ne pouvait manquer d'arriver à son adresse, avant même l'ouverture des Etats : on juge de l'effet produit sur des gens d'honneur des trois ordres qui, se croyant le droit de réclamer, au profit de leur province, les libertés et les franchises reconnues, par François Ier, dans son édit daté de Nantes en 1582, ne virent dans les paroles de M. de Sabran qu'un outrage accompagné de menaces dont, le cas échéant, on se réservait de le faire repentir.

« Le jeune seigneur en fournit bientôt l'occasion. Le 26 novembre 1730, M. de Sabran, après un dîner de cérémonie auquel il avait assisté, et où il s'était enquis du nom des gentilshommes jouissant de quelque réputation dans le maniement des armes (il faut lui rendre cette justice, qu'il ne voulait pas s'adresser à des enfants), s'approcha d'une table de jeu très-entourée, et à laquelle mon père était assis. Debout, dans sa haute stature, allongeant le bras pour porter et déposer son enjeu sur le tapis vert, le neveu de la maréchale effleura, de sa manche brodée d'or, la joue de M. de Kératry, qui, le regardant avec une noble assurance, le pria d'y faire un peu plus attention. Pour réponse, le coup fini, même maladresse de la part du chevalier de Sabran. Mon père se lève, lui marche sur le pied, et ne prononce que ces seuls mots : « Je vous comprends, monsieur! » Ils sortent ensemble, suivis de tous les gentilshommes et bourgeois répandus dans les salons de la présidence. Soixante domestiques les accompagnent, munis des longs flambeaux qui servaient à l'escorte des carrosses ou des chaises à porteurs, à défaut de réverbères dont les carrefours étaient alors dépourvus.

« Le cortége se dirigea vers une rue assez large, mais peu habitée, située derrière le couvent des Cordeliers de Saint-Brieuc. Là, les spectateurs se partagent de manière à former un champ clos, autour duquel s'espacent les flambeaux, dont les reflets rouges convergent vers le centre du terrain occupé par les deux combattants. Ceux-ci avaient déjà mesuré leurs épées et dépouillé leurs habits.

« Certes, cette scène avait un aspect imposant! si ces torches résineuses, dans un seul point, avaient dissipé les ténèbres d'une nuit de novembre, des ombres plus épaisses régnaient à l'entour et semblaient enfermer, dans un cadre de deuil, le combat de deux hommes prêts à se donner la mort... Nous n'avons pas besoin de dire de quel côté s'accumulait l'intérêt. Pour tous, dans le noble Provençal, se personnifiait l'orgueil d'un homme de cour, jaloux d'humilier toute une province; dans mon père, on voyait le pays lui-même, combattant pour son honneur et son caractère outragés.

« Les deux rivaux, après s'être donné courtoisement le salut d'usage, s'abordèrent l'épée à la main. M. de Kératry se laissa porter deux bottes, comme pour savoir à qui il avait affaire. A la troisième, il prit l'offensive; et, d'un revers de lame séchement appuyé, écartant le fer de l'ennemi, il lui passa son épée au travers de la poitrine. L'arme de M. de Sabran lui échappa de la main; le corps fléchit également, et, au bout de deux minutes, on ne releva qu'un cadavre.

« En reprenant son habit, mon père disait : « J'étais « tenté de le ménager; mais je me suis souvenu de l'in- « solent mouchoir déployé à Versailles, et j'ai pensé que « notre Bretagne voulait quelque chose de mieux qu'une « égratignure. » Le triomphe du vainqueur fut modeste, comme il devait l'être; contre ses désirs, celui de ses amis fut plus bruyant. A cette occasion, on composa des vers que je m'abstiendrai de citer. Mais comme, après tout duel suivi de mort, les édits de nos rois, consacrés par le serment de leur sacre, infligeaient au survivant la peine capitale, les témoins nombreux de l'événement insistèrent pour que mon père cherchât un asile : il n'eut que l'embarras du choix.

« Son innocence était notoire. Provoqué dans son honneur, dans celui de sa province, qu'il n'en séparait pas, il avait répondu dignement au choix de l'ennemi de tous les deux, on pourrait ajouter au choix de son pays même, puisque c'était sur la notoriété de sa vaillance que M. de Sabran avait voulu commencer par lui son attaque multiple.

« Seize mois s'écoulèrent avant que fussent accordées à mon père ses lettres de grâce, que j'ai sous les yeux, signées de la main du jeune roi Louis XV, et contresignées par Phelippeau et Chauvelin, ministres de l'époque. Elles avaient été sollicitées par la duchesse d'Estrées elle-même, tante de M. de Sabran, dont elle avait hautement improuvé la conduite; et si l'octroi en fut différé, c'est que la famille du défunt était très-puissante en cour.

Ces lettres, dites de rémission, devaient être entérinées dans trois mois au parlement de Bretagne, à peine de nullité, en présence de l'impétrant. Quinze cents gentilshommes, l'épée au côté, accourus à Rennes de tous les coins de la province, accompagnèrent mon père au palais, où il alla s'asseoir sur la sellette des condamnés, pour y entendre la lecture de ses lettres de grâce.

« Depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée en 1780, M. de Kératry ne cessa de prendre une part active à la défense des intérêts de sa province. Sa résistance à des édits bursaux, contraires aux stipulations du traité qui unissait la Bretagne à la couronne, lui occasionna deux exils de courte durée; et, en 1774, en l'absence du

duc de Penthièvre, président nommé par le roi, il fut promu à cette même présidence par le choix unanime de la noblesse bretonne. Si cette notice biographique semblait un peu étendue, on n'oubliera pas que je devais à l'article de M. de Chateaubriand et à la mémoire de mon père de la faire telle.

« Paris, le 8 janvier 1849.

« KÉRATRY. »

Cette lettre, que M. de Kératry nous a autorisé à donner aux lecteurs du *Musée des Familles*, nous fournit l'occasion de leur annoncer un prochain article de notre honorable collaborateur.

— L'immense succès des *Mémoires* de Chateaubriand et des *Confidences* de Lamartine, n'empêche pas quelques bons livres de faire leur chemin.

Voulez-vous faire un agréable *Voyage en Sicile*, malgré les bombes du roi de Naples et les fureurs des Messinois? Prenez le livre que M. Félix Bourquelot vient de publier sous ce titre. Et ne vous effrayez pas de tout ce qu'a de grave et de scientifique le nom de M. Bourquelot; il s'est fait ici touriste curieux, archéologue amusant, moraliste ingénieux, conteur spirituel. Rien d'aussi complet ni d'aussi exact n'avait paru encore sur les souvenirs historiques et poétiques de la Sicile, sur ses monuments si peu connus, sur ses mœurs moins connues encore, sur ses traditions et ses chants populaires. L'Italie est le pont aux ânes, tout le monde y court et en parle. La Sicile est le pont aux gens d'esprit. Eux seuls ont le courage de l'aborder et la patience de la parcourir. C'est ce qu'a fait M. Bourquelot, et c'est ce que nous vous engageons à faire avec son livre.

— Nous aimons beaucoup les provinces, non-seulement parce que nous y avons beaucoup de lecteurs, mais surtout parce qu'elles composent les dix-neuf vingtièmes de la France. Elles fournissent à Paris lui-même ses gloires, ses plaisirs, sa force, et elles seront appelées bientôt à le purger de ses hontes, à le consoler de ses douleurs, à le relever de sa faiblesse. Car le bien qu'elles lui envoient y tourne à mal, par excès d'accumulation, comme le sang concentré à la tête y tourne en apoplexie; — et le mal centralisé à Paris au point d'y devenir le maître ne trouvera de remède qu'en retournant se perdre ou se racheter en province dans la masse du bien. C'est donc pour nous une joie d'annoncer et un devoir de recommander à tous nos amis des départements, une publication qui est appelée à jouer un grand rôle dans la régénération nationale, savoir: *la Revue provinciale*, dirigée par MM. Louis de Kergorlay et Arthur de Gobineau. Toutes les questions qui intéressent les libertés locales: administration, sciences, lettres, beaux-arts, presse, travaux publics, etc., y sont traitées avec une maturité, une profondeur, une modération, un talent de style, vraiment remarquables. Nous signalerons, en particulier, les *Études sur les municipalités, les Etats provinciaux de l'ancienne monarchie, la Centralisation devant l'Assemblée nationale, des Conseils généraux depuis leur origine, Vœux sur les Conseils généraux, de l'Art dramatique en province*. Ainsi conçue et ainsi rédigée, *la Revue provinciale* deviendra le livre indispensable de tous les hommes qui mettent la main à l'administration, et de tous ceux que préoccupent le salut et l'avenir du pays.

L'OR DE LA CALIFORNIE.

Il paraît que le nouveau Potose de la Californie est une vérité, que l'or s'y recueille à plaines mains, et va s'en répandre sur l'Europe, de manière à tuer le capital par l'excès, et à donner des chances au système d'échange du citoyen Proudhon. Tout le monde lit avec extase, et nous lisons avec terreur les détails incroyables, et pourtant officiels, qui nous arrivent chaque jour des État-Unis.

Le colonel Mason, gouverneur de la Californie, arrive à San-Francisco. Il trouve cette ville déserte. Dans la campagne, il ne voit que maisons abandonnées, moulins immobiles, récoltes livrées aux troupeaux et aux animaux errants. Toute la population était allée pêcher de l'or. On fait payer un ouvrier 63 francs par jour, une chambre 530 francs par mois, une maisonnette 2,650 francs pour trois semaines. Le colonel arrive enfin à la Fourche, aux *Lover mines* (mines Basses), et voici le tableau qui frappe ses yeux :

Les flancs des collines étaient couverts de tentes en toile, d'abris en branchages, de cantines en plein air. La chaleur du jour était étouffante, deux cents hommes cependant travaillaient, lavant le sable pour en extraire l'or, armés les uns de casseroles, les autres de paniers indiens. Le plus grand nombre opéraient à l'aide d'un appareil grossier, connu sur les lieux sous le nom de *cradle* (berceau). Il est porté comme les chevaux de bois ou les berceaux des enfants sur une bascule; il a six ou huit pieds de long, est ouvert par le bas et garni dans le haut d'une grille ou d'un crible grossier; le fond est arrondi et traversé, de distance en distance, par des baguettes de bois qui font l'office de filtre. La grille empêche les pierres d'entrer, le courant d'eau délaye la terre, et le sable descend au fond, laissant l'or mêlé à un sable noir sur les bagettes. L'or et le sable ainsi mélangés sont retirés à la main de l'appareil, séchés au soleil, et enfin séparés en vannant le sable à l'air libre. Quatre hommes, armés de cet appareil, gagnaient alors environ 100 dollars (530 francs) par jour.

Le hasard a joué son rôle ordinaire dans la découverte des *Lover mines*. La première poudre d'or fut trouvée par un M. Marshall, dans un monceau de sable et de détritus, à la chute d'eau d'un moulin. Le bruit s'en répandit aussitôt dans la province, dans l'Amérique, dans le monde entier, et les chercheurs d'or accoururent de tous les points de l'horizon.

Aujourd'hui les vallées arrosées par le Sacramento et le San-Joaquin sont couvertes d'une population improvisée, qui se dispute les trésors multipliés, de ravin en ravin, d'heure en heure, et dont la richesse dépasse les calculs et confond l'imagination. Au mois d'août dernier, le colonel Mason affirmait déjà qu'on avait trouvé de quoi payer cent et cent fois tout ce qu'a pu coûter la guerre du Mexique. Et voilà que dans les derniers rapports, toujours officiels, il ne s'agit de rien moins que d'une étendue de pays de trois cents lieues de long sur quarante de large, où l'or fourmille, non-seulement en poudre, mais en lingots d'une à vingt-quatre livres. Vers la Sierra-Nevada, c'est plus étonnant encore; on prétend que les vingt-cinq mille hommes de toute race qui se sont rués en Californie récoltaient déjà plus de 530 millions d'or par an, c'est-à-dire plus qu'on n'en recueillait auparavant dans le monde entier. Que sera-ce donc lorsque les armées d'émigrants qui sont en marche s'abattront sur cette immense proie?

Outre les mines d'or, des gisements de mercure ont été découverts, et ils sont si considérables qu'ils peuvent suffire aux demandes du commerce universel.

Hâtons-nous de montrer l'horrible revers de cette médaille éblouissante. Il n'y a plus en Californie de gouvernement, d'administration, de justice, de morale, de Dieu ni de diable. La loi du plus fort et du plus adroit y règne

exclusivement. Officiers, soldats, magistrats, marins, tous désertent pour courir aux mines. Après avoir vu partir son dernier homme, le gouverneur Mason lui-même a volé au *gold district*. Le commodor Jones a vainement cherché à réprimer ce désordre et ce brigandage. Il n'a pu débarquer un seul détachement; toute son armée le planterait là pour les *Lover mines*. Les capitaines ont ordre de ne pas toucher à cette terre maudite. Et cependant le *mineral yellow fewer* (la fièvre jaune minérale) entraîne chaque jour de nouvelles bandes au pays de l'or. En quelques jours, trois mille quatre-vingt-quinze personnes sont parties, sur soixante-deux navires, de huit ports divers de l'Union. « C'est une véritable démence épidémique. » Il est clair que ces enragés finiront par se dévorer entre eux sur leurs richesses. *Auri sacra fames!*

Nous recommandons aux gens sages de ne pas se hâter, et de méditer cette conclusion du rapport de M. Poussin, notre ministre aux États-Unis : — « Il y a beaucoup d'or en Californie, dit-il, mais il faut beaucoup d'argent pour le recueillir. »

LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE.

En publiant aujourd'hui le portrait, — dessiné d'après nature, — du prince Louis-Napoléon Bonaparte, nous n'y joindrons pas un mot de politique (la politique étant rigoureusement exclue de nos colonnes); mais nous emprunterons à des communications précieuses de M. Frédéric Fayot, quelques-uns de ces détails intimes que le public aime à connaître sur les hommes qu'il élève au premier rang.

Charles-Louis-Napoléon Bonaparte est né à Paris le 20 avril 1808, d'un frère de l'empereur Napoléon et d'une fille de l'impératrice Joséphine. On connaît ses expéditions de Strasbourg et de Boulogne, son jugement par la Cour des Pairs, sa réclusion au fort de Ham, son évasion, son retour en France, et son élection successive comme représentant et comme président de la République. Ces étranges vicissitudes ont imprimé à son caractère la patience, à son esprit l'amour de l'étude, et à ses habitudes un cachet de discrétion qui a frappé tout le monde. Il a, dit-on, le double talent d'écouter pour s'instruire et d'attendre pour juger. S'il parle peu aux vivants dans son salon, on assure qu'il cause beaucoup avec les morts dans son cabinet. Au milieu de ce que nous voyons et de ce que nous entendons, ce système d'éducation n'est pas à dédaigner pour un homme d'Etat. Jamais, certes, les vivants ne donnèrent mieux raison aux morts. M. Fayot est tenté de faire un reproche au prince Louis de sa prédilection « pour la forme sévère et imposante de M. Guizot». Nous serions tentés, nous, de lui en faire un éloge.

Le captif de Ham menait de front les travaux intellectuels et corporels. L'escrime et la gymnastique alternaient avec l'exercice du cheval. Il avait converti les bastions en terrasses et en parterres, où il faisait des expériences d'horticulture sur les fleurs les plus difficiles à élever. Il s'était rappelé son éducation à la Jean-Jacques, et l'état de menuisier qu'il avait appris à Tonne. Avec l'aide de quelques ouvriers, il équarrit sa tourelle, et lui donna l'apparence et le comfort d'un logement parisien.

Le prince Louis tient de sa mère des traditions d'élégance et un amour des arts, que doivent cruellement gêner le système républicain et l'état où sont tombées nos finances.

Au premier abord, sa figure n'offre aucun rapport avec le type de l'Empereur. Voici cependant ce que raconte M. Fayot : A l'avant-dernière séance du procès, au Luxembourg, Charlet qui était là, et dont le cœur battait aux souvenirs de l'Empire, remarqua sur les traits de l'accusé une fugitive expression napoléonienne, qu'il crayonna rapidement d'une main émue. Il en fit un petit chef-d'œuvre populaire, que la police déchira le lendemain chez les marchands d'estampes.

Nous joignons au portrait du prince Louis-Napoléon Bonaparte, celui de M. Boulay (de la Meurthe), vice-président de la République.

L.-C.

M. Boulay (de la Meurthe), vice-président de la République.

Le prince Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République.

Typographie HENNUYER et Cie, rue Lemercier, 24. Batignolles.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

LES DRAGONS, LES HYDRES, LES BASILICS ET LES SERPENTS.

CHAPITRE PREMIER DE L'HÉSIODE DES NOURRICES.

Les animaux fabuleux. L'hydre à sept têtes, le dragon de Rhodes, le monstre d'Hippolyte, le serpent à sonnettes, la tête de Méduse, jeune *béta* (négresse) consacrée au fétiche de Juidah.

Mégasthène, un peu moins nourrice que les autres auteurs de son temps, prétend que ces serpents ne peuvent guère avaler tout entier qu'un cerf ou un taureau, et les naturalistes modernes, tels que Valmont de Bomare (*Dict. d'hist. natur.*), appuient cette opinion de Mégasthène. Voici comment ils expliquent ce fait: les grandes espèces

(1) Voir le numéro de février dernier.

de serpents, tels que boas et pythons, vont se mettre en embuscade auprès d'une mare où les buffles ont l'habitude d'aller se désaltérer. Si un arbre croît tout à fait sur le bord de l'eau, le serpent s'accroche à son tronc avec sa queue, et laisse mollement flotter son corps écailleux sur les ondes; mais si l'arbre est trop loin de la mare, après s'y être accroché il étend son corps sur une branche basse

et laisse pendre jusque près de terre sa tête et son long cou. Dans une de ces attitudes il reste parfaitement immobile et aux aguets, jusqu'à ce que le hasard amène sa proie à sa portée. Alors, sans quitter le tronc de l'arbre qui lui sert de point d'appui, il se lance sur le taureau, l'enlace de ses replis, le serre comme avec un câble et l'étouffe. Il le tire ensuite contre le tronc de l'arbre, l'y applique en s'enlaçant autour des deux, et continue à le presser, ou plutôt à le pétrir jusqu'à ce qu'il lui ait brisé les os et réduit les chairs en une sorte de pâte qui se trouve renfermée dans la peau comme dans un sac. Bomare dit que pendant qu'il fait cette opération gastronomique, on entend de près d'une lieue craquer les os du taureau, et je ne pense pas que Pline ait jamais dit quelque chose de plus joli. Quand il l'a réduit en cet état pâteux, il a le soin d'allonger le corps de l'animal le plus possible, afin de diminuer son diamètre et d'avoir plus de facilité pour l'engloutir. Il le couvre ensuite d'une bave visqueuse pour le rendre plus glissant, puis il l'avale absolument comme une grosse couleuvre avale une petite grenouille.

Il se peut, comme le disent nos voyageurs modernes, qu'un boa ait surpris et terrassé un mammifère trop gros, comparativement à lui, pour qu'il puisse l'avaler d'un seul morceau. Dans ce cas, et comme il ne peut pas diviser sa proie, il n'en engloutit que la moitié; l'autre moitié reste dans sa gueule jusqu'à ce que la première soit digérée, après quoi il l'avale. On ajoute qu'il est très-facile de l'assommer à coups de bâton quand on le trouve en cet état, parce que cette pénible digestion le fait tomber dans l'engourdissement. Voici une petite historiette fort gentille d'un voyageur naturaliste de notre époque. Il chassait dans une forêt de l'Inde, quand tout à coup il aperçut dans les broussailles la tête d'un cerf qui le regardait. Il s'approche doucement pour découvrir le corps de l'animal afin de le tirer au cœur; mais, à sa grande surprise, il voyait toujours la tête avec un bois magnifique et des yeux brillants dirigés sur lui, et il ne pouvait lui découvrir un corps. Enfin, à travers le feuillage et en avançant toujours avec précaution, il entrevit le cou du cerf; ce cou, qui se balançait sans cesse comme la tête et les cornes, avait cinq ou six pieds de longueur et semblait, par sa base, sortir de terre, ou plutôt du milieu d'une grosse touffe de roseaux. Le voyageur, enchanté de sa découverte, et ne doutant pas qu'il n'eût sous les yeux une nouvelle espèce de ruminant à cornes pleines, comme disent ces messieurs, pensait déjà à lui donner le nom de *cervus longicollis, mihi*, lorsque arrivé tout proche du prétendu *cervus*, il reconnut un énorme boa qui faisait sa digestion. Le reptile avait englouti un cerf montjac; mais comme il n'avait pas pu avaler les cornes, elles lui étaient restées de chaque côté aux coins de la gueule, ce qui le faisait parfaitement ressembler à un serpent cornu. Il ne fut pas difficile à notre véridique voyageur d'assommer l'animal engourdi.

Venons-en maintenant à ce que les anciens nommaient proprement serpents, *serpens*, lesquels, selon eux, ne différaient des dragons que par leur petite taille, et le plus souvent, par leur piqûre mortelle. Ils en distinguaient plusieurs genres, mais trois seulement avaient de la célébrité, savoir : le basilic; l'aspic, qui est notre vipère, et le serpent proprement dit, qui est notre couleuvre.

Les érudits se trouveront dans un grand embarras quand il s'agira de déterminer d'une manière tout à fait positive si le serpent dont Alexandre le Grand se vantait d'être le fils, à cause du rêve de sa mère Olympias, appartenait à la classe des couleuvres ou à celle des dragons. Alexandre croyait avoir tranché la question en avançant que ce serpent était un dieu; mais dans notre siècle des lumières, et avec des savants aussi judicieux que ceux que nous avons, cette discussion ne peut manquer d'être remise sur le tapis académique des nourrices. Si mon opinion pouvait avoir quelque poids, je dirais que je penche à croire que ce devait être un reptile venimeux, puisqu'il a enfanté un conquérant; puis je pourrais encore alléguer une autre raison, quoique moins directe, et la voici : les reptiles venimeux ont la singulière faculté de fasciner d'un regard magique les animaux qui doivent devenir leur proie, de manière que ces pauvres et stupides victimes viennent elles-mêmes se jeter dans leur gueule empoisonnée. Les hommes mêmes sont soumis à la puissance de ce charme, si l'on en croit certains voyageurs. Il en est un surtout qui raconte ce phénomène comme en ayant éprouvé lui-même le terrible effet; il marchait malgré lui vers la gueule ouverte d'un boa qui le fascinait en le regardant, et malgré tous ses efforts il ne pouvait se détourner de la ligne droite qui le conduisait à la gueule du monstre. Heureusement pour lui qu'il avait son fusil, et qu'un fusil ne se laisse pas fasciner par la peur, comme une fauvette ou un poltron. Le coup partit, et l'explosion détruisit le charme magique. Alors le boa et le voyageur eurent la liberté de se sauver chacun de son côté. Or, on sait que plusieurs rois ont hérité de leur frère Alexandre de cette propriété de fascination, car nous voyons tous les jours des courtisans aller se jeter de gaieté de cœur dans la gueule de leur politique; d'où je conclus qu'il y a quelque chose de magique là-dedans, et que cette magie tire ses propriétés venimeuses du serpent qui enfanta le conquérant de l'Asie, et qui a probablement enfanté tous les autres.

Dans tous les cas, les peuples de l'antiquité ont toujours eu une grande frayeur des serpents, et c'est uniquement pour cette cause qu'ils les ont souvent déifiés, ou au moins entourés de beaucoup de vénération. Vous ne pouvez pas me nier que les hommes ont une tendance innée à adorer tout ce qu'ils craignent, et à semer le mépris et l'infamie sur tout ce dont ils n'ont plus peur. Regardez le serpent d'airain des Hébreux; regardez les empereurs romains, dieux pendant leur vie, traînés avec un croc dans la fange après leur mort; regardez certains de nos rois de France, adorés avec la plus vile bassesse quand ils étaient sur le trône, et les joues couvertes de la boue que leur jette la populace des courtisans, quand ils sont descendus; regardez, etc.

Donc, les serpents ont toujours joué un grand rôle dans l'histoire, soit qu'ils aient été ou non pères de roi, comme celui d'Alexandre. Selon Politianus, le char de Saturne, ou du Temps qui dévore tout, était traîné par des serpents; on représentait l'emblème du temps par un serpent qui se mord la queue; la Sagesse était aussi figurée par un de ces animaux. L'affreuse et pétrifiante terreur était matérialisée par une tête de Méduse ayant une chevelure de serpents. Enfin le caducée de Mercure, dieu du commerce et de la diplomatie, portait deux serpents entrelacés, pour montrer que lorsqu'il s'agit d'une affaire commerciale ou diplomatique, les deux bêtes les plus venimeuses peuvent parfaitement s'entendre et même s'entre-aider, jusqu'à ce que l'une dévore l'autre.

Ma nourrice me racontait que les fées, ou fayes, perdaient toute leur puissance surnaturelle pendant un jour de l'année, et que pendant ce fatal jour elles devenaient serpents ou couleuvres. Alors elles étaient exposées, sans aucune ressource magique, à tous les inconvénients d'une véritable couleuvre, et le premier malotru pouvait les tuer sans le moindre inconvénient. Aussi avaient-elles bien soin de se cacher dans les retraites les plus inacces-

sibles, ce qui n'empêchait pas qu'il leur arrivât quelquefois des accidents. Si une personne était assez charitable pour aller à leur secours quand un malin enfant les tirait par la queue, ou qu'un grossier paysan se préparait à leur écraser la tête d'un coup de pierre, etc., cette personne, selon son sexe, épousait nécessairement un prince ou une princesse, devenait riche et heureuse toute sa vie, et elle avait beaucoup d'enfants, ce que les fées regardaient comme le complément du parfait bonheur, sans qu'elles aient jamais dit pourquoi.

Les couleuvres et les serpents que l'on mange à la sauce piquante, en Provence, et qui étaient la principale nourriture des anciens Troglodytes, ont été divinisés en Grèce, à Rome, chez les nègres de l'Afrique et chez les Hébreux. Ces derniers, en quittant leur trente-quatrième campement du mont Hor, entre l'Idumée et le pays de Chanaan, craignant de manquer d'eau, et ennuyés des sauterelles qui leur tombaient du ciel par nuages, comme elles font encore aujourd'hui pour les Arabes qui s'en nourrissent, éclatèrent en violents murmures contre Moïse. Le Seigneur les en punit en envoyant sur leur chemin des *serpents brûlants* (*ignitos serpentes*), dont la piqûre en fit mourir un très-grand nombre. Moïse, par pitié pour son peuple repentant, et par l'ordre de Dieu, fit élever dans le camp, au bout d'une longue perche, un serpent d'airain devant lequel ils se prosternèrent, et dont la puissance miraculeuse guérissait tous ceux qui le regardaient avec dévotion. Quand il n'y eut plus de *serpents brûlants*, ils brisèrent le serpent d'airain, comme on ferait encore aujourd'hui. Ceci est une histoire sacrée, et non pas un conte de nourrice.

Les Grecs, qui avaient plus de délicatesse dans l'esprit que les Juifs, adoraient aussi un serpent. Voici cette légende : Le dieu de la poésie, Apollon, était gueux comme un poëte, ce qui l'obligea dans sa jeunesse à servir les maçons pour ne pas mourir de faim. Il eut un enfant de la nymphe Coronis, et ce fut Esculape. Apollon, ne pouvant faire une dot à son fils, voulut au moins lui donner de l'éducation et une position dans le monde, absolument comme font aujourd'hui les portiers et les perruquiers. Il ne l'envoya cependant pas au collége Charlemagne ; mais il lui apprit tout ce qu'il savait de médecine, d'où il résulte que le pauvre Esculape n'en savait pas long. Cela se conçoit, puisque les Purgon et les Diafoirus sans clientèle n'avaient pas encore mis au jour leurs élucubrations merveilleuses.

Or, dans ce temps-là, il advint qu'un énorme serpent, probablement une hydre, fit une telle peur à Hippolyte, fils de Thésée, qu'il en perdit le cœur et la tête ; il se laissa tomber de son char dont les chevaux avaient pris le mors aux dents, et il mourut de contusions. Quand il fut mort, ses héritiers pensèrent à envoyer chercher le médecin du village voisin, et justement ce docteur se trouvait être Esculape. Il paraît que les fils des dieux, comme les fils de rois, seraient bien embarrassés pour gagner leur pain quotidien s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes : c'est ce qui fait qu'Esculape, qui ne voulait pas perdre l'argent d'une visite, se frottait le front et se grattait l'oreille tout en suivant Théramène ou un autre, qu'on avait envoyé le chercher pour ressusciter un mort. Il était dans le plus grand embarras, lorsqu'il rencontre sur son chemin une belle couleuvre, verte sur le dos et jaunâtre sous le ventre. Ils causèrent amicalement ensemble, car dans ce temps-là les bêtes parlaient, mais elles n'écrivaient pas, et c'est ce qui différencie cette époque de la nôtre. La couleuvre apprit à Esculape le secret de ressusciter un mort, et Hippolyte revint à la vie.

Jupiter n'est pas un politique niais ; il comprit de suite le danger qu'il y aurait à faire revenir les fils de rois morts, et, pour donner un exemple, il foudroya le pauvre médecin de campagne, qui croyait avoir fait un chef-d'œuvre. Mais bientôt après le roi du ciel comprit qu'il avait été un peu vif, et touché par les larmes et les prières d'Apollon, il ressuscita Esculape et en fit un dieu. Le docteur, en montant dans le ciel, emporta avec lui sa bonne amie la couleuvre, et ils furent se nicher tous deux dans une constellation qui, à cause de cela, a pris le nom de Serpentaire.

Esculape descendait quelquefois sur la terre, et, sous la forme d'un serpent, habitait son temple à Epidaure, et y rendait des oracles qui devinrent célèbres dans le monde et enrichirent prodigieusement les prêtres. Ceux-ci, pour entretenir la crédulité superstitieuse des Grecs, exposaient quelquefois le serpent-dieu à la vénération du peuple en le lui montrant plein de vie et de santé. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les Romains, lorsqu'ils prirent la ville, rendirent de très-grands honneurs au serpent, et eurent grand soin de l'emporter à Rome, dans l'espoir qu'il continuerait à opérer des miracles. Mais comme ils n'emmenèrent pas ses prêtres, le dieu s'obstina à rester muet, et les Romains, ennuyés de son silence, finirent par le jeter dans le Tibre où il fut mangé par des porcs.

Du reste, la couleuvre d'Esculape est un bel animal, tout à fait innocent, et atteignant six à sept pieds de longueur. Elle se trouve dans le midi de la France, en Italie, dans tout le midi de l'Europe, et en Afrique.

Il est assez singulier que les nègres de Juidah soient tombés précisément sur la même espèce pour en faire leur grand fétiche. Ils le logent dans un temple de roseaux, et, comme à Épidaure, il a des prêtres et des prêtresses pour le servir, et de jeunes filles pour épouses ; ces jeunes filles se nomment *bétas*, et je trouve ce nom assez bien imaginé. Lorsque leur jeunesse commence à se faner, leur grand fétiche s'en dégoûte, et alors les prêtres les chassent du temple et se mettent en quête pour en trouver d'autres, ce qui leur est assez aisé, grâce au moyen qu'ils emploient pour cela. Armés d'énormes gourdins, ils parcourent la campagne avec de vieilles femmes qui les accompagnent. Celles-ci se jettent sur toutes les jolies filles qu'elles rencontrent, et lorsqu'elles trouvent de la résistance, elles la surmontent en battant les récalcitrantes. Si des parents ou des amis veulent empêcher cet enlèvement, les prêtres accourent au secours des vieilles prêtresses, assomment à coups de bâton les opposants, et emmènent dévotement les jolies captives. C'est dans la grande *Encyclopédie* de Diderot et Dalembert, au mot *Fétichisme*, que vous trouverez ce conte de nourrice, enjolivé d'une quantité de fioritures plus ou moins philosophiques et ennuyeuses.

Dans l'ancienne ville d'Amyclée, au royaume de Naples, on avait une telle vénération pour les serpents, qu'on n'en tuait jamais un seul ; aussi ils se multiplièrent si prodigieusement, que les habitants furent obligés de leur abandonner la ville et d'émigrer du pays.

Tout le monde connaît l'histoire des magiciens de Pharaon qui changèrent leurs baguettes en serpents, et ce tour de force est assez gentil pour l'époque. Mais les Ophiogènes, les Marses et les Psylles de l'antiquité ; les snakemans de l'Inde et les bateleurs du Caire, aujourd'hui, ne leur cèdent guère, car ils changent les serpents en baguettes, à volonté. Dans l'Inde, les snakemans prétendent avoir le pouvoir de charmer le plus dangereux reptile de ces contrées, le terrible *naja*, ou serpent à lunettes ; ce

qu'il y a de certain, c'est qu'ils le manient impunément (probablement après lui avoir arraché ses crochets venimeux), qu'ils l'apprivoisent, et qu'ils lui apprennent à exécuter une certaine danse, au son de la flûte. Les bateleurs du Caire apprivoisent également des serpents très-venimeux, tels que des scythales, et même une espèce plus redoutable encore, l'*hajé*, qui n'est rien autre chose que l'aspic des anciens. Après lui avoir fait faire, au commandement, un grand nombre de tours plus ou moins singuliers, ils annoncent aux curieux qu'ils vont *le changer en bâton* et l'obliger à contrefaire le mort. En conséquence, ils lui crachent dans la gueule et l'obligent à la fermer, le couchent par terre, et lui mettent la main sur la tête en marmotant des paroles magiques que personne ne comprend, ni eux non plus. Aussitôt l'*hajé* devient droit, immobile, et raide comme un bâton. Quand il leur plaît de le faire sortir de cet état cataleptique, ils lui roulent fortement la queue entre leurs mains, et l'animal reprend le mouvement comme s'il sortait d'un sommeil léthargique.

M. E. Geoffroy Saint-Hilaire, qui croyait beaucoup moins aux contes de nourrices que nous autres vieux enfants de Paris, soupçonna qu'il y avait un fait physiologique dans ce prétendu sortilége, et il n'eut pas peur de commettre un sacrilége en changeant lui-même un *hajé* en bâton sans paroles mystérieuses et sans autre magie que de lui appuyer un peu fortement un doigt sur la tête, près de la nuque.

Il paraît que dans l'antiquité, l'*hajé*, ou si vous aimez mieux, l'*aspic*, avait le moral beaucoup plus perfectionné qu'aujourd'hui, et qu'il était capable, en amitié, d'un dévouement analogue à celui qu'avaient pour leur patrie les Brutus romains. Voici le fait rapporté par Philarcus, et cité par Pline, auteurs respectables qui doivent faire autorité chez les nourrices. Une aspic était entrée par mégarde dans la maison d'un Égyptien; celui-ci pouvait la tuer, mais par pitié il n'en fit rien, et même il en prit soin. L'animal reconnaissant s'attacha sincèrement à l'Égyptien et à sa famille, demeura dans sa maison et y fit ses petits. Il y a un proverbe qui dit tel père, tels enfants, et cette histoire prouve que ce proverbe peut mentir. Un jour l'aspic avait profité du beau temps pour aller faire un tour à la campagne. Pendant son absence, un de ses petits mordit un enfant de leur hôte, et le malheureux en mourut presque aussitôt. Quand l'aspic revint de la promenade, elle apprit cette affreuse nouvelle, et elle en éprouva une si grande douleur qu'elle faillit en mourir. Dans sa juste sévérité, elle jugea que l'ingratitude de son petit était digne de mort, et elle le tua de ses propres dents. Puis elle quitta la maison avec ses autres enfants, et elle n'y revint plus. J'ai comparé cet acte à celui de Brutus tuant son fils; mais ma comparaison n'est pas juste, car Brutus n'était que le père du coupable, et mon aspic était sa mère. Est-ce que vous croyez, enfants ingrats, que Dieu aurait pu demander le sacrifice d'Isaac à Sara comme il l'a demandé à Abraham!

Tous ces reptiles venimeux, naja, hajé, vipère, aspic, serpents à sonnettes, céraste cornu, etc., etc., dont la morsure donne la mort en quelques minutes, sont l'effroi de l'homme, ce roi de la nature; et cependant toute leur fatale puissance de destruction s'anéantit devant celle d'une belette, d'un cochon, ou même d'un faible oiseau. En Amérique, et particulièrement dans la Caroline du Sud, les porcs que l'on met aux champs, dans les bois, s'engraissent particulièrement de serpents à sonnettes, qu'ils attaquent et mangent sans inconvénient; et ceci n'est point un conte. Sur les bords du Nil, la mangouste, ou rat de Pharaon, se nourrit presque exclusivement de serpents et autres reptiles. En France, une belette, grosse comme le pouce, attaque sans hésitation la plus grosse vipère et la mange. Il est vrai, selon les auteurs et les nourrices, que le combat n'est pas sans danger pour elle; mais grâce à ses connaissances en botanique, elle s'en tire presque toujours saine et sauve. Dès qu'elle se sent mordue, elle quitte le combat, cherche la plante nommée vipérine (*echium vulgare*, Lin.), se roule dessus, et elle se trouve miraculeusement guérie. Alors elle revient au combat avec de nouvelles forces et un nouveau courage.

Les nègres du Sénégal ont une grande vénération pour le marabout, sorte de cigogne dont les plumes du dessous de la queue servent à parer le chapeau de nos dames. Cet oiseau à la physionomie triste et laide, et à la démarche grave, se promène constamment autour des marais pour faire la chasse aux serpents et aux couleuvres.

Le marabout.

Le secrétaire, autre oiseau de la grandeur du marabout, avec les jambes encore plus longues et avec un bec crochu comme celui d'un oiseau de proie, ne se nourrit presque que de serpents venimeux; mais il sait fort bien les attaquer à son avantage pour n'en être pas mordu. Il s'en approche d'un bond, leur donne un vigoureux coup d'aile, se retire, et recommence cette manœuvre jusqu'à ce qu'il ait étourdi le reptile. Alors il l'enlève avec ses pattes longues et cuirassées d'écailles, s'élève plus ou moins haut dans les airs, le laisse retomber sur la terre ou les rochers, et le mange quand il a été tué par sa chute.

Parlons maintenant des basilics. Selon les nourrices, ce terrible animal ne se trouve que dans les souterrains, les vieux puits abandonnés, et les trous les plus sombres. Son regard seul donne la mort, mais pour cela il faut qu'il

vous ait vu le premier. Si, au contraire, c'est vous qui l'avez d'abord aperçu, il meurt. Sa naissance n'est pas moins singulière, car il sort d'un œuf de coq. Aussi les fermières ont-elles bien soin de briser ces petits œufs sans jaune que font quelquefois les jeunes poules avant l'âge adulte, parce qu'elles sont persuadées qu'ils ont été pondus par un coq, et qu'il en naîtrait un basilic. Une seconde sorte de basilic est celui des anciens; il habitait la Cyrénaïque, et quoiqu'il ne fût pas né d'un coq, il n'en était pas moins terrible. Sa longueur n'excédait pas six ou huit pouces, et l'on peut conjecturer qu'il manquait de pattes; car Pline et Ælien disent positivement qu'il avait le corps d'un serpent, et cependant ils ajoutent qu'il ne rampe pas en ondulant, mais qu'il marche droit devant lui et le corps élevé; sa tête est très-pointue, sa gueule grande, ses yeux sont flamboyants, et tout son corps est d'un noirâtre tacheté. Il porte sur le front une étoile blanche en forme de couronne. Comme le premier, son regard seul donne la mort, et il est tellement redouté que les serpents, même les plus dangereux, fuient en l'entendant seulement siffler. Son haleine est si venimeuse qu'elle fait périr et sécher les herbes et les arbres; il brûle tout ce qu'il touche par où il passe, et il fait rompre les pierres par son simple contact. Un cavalier essaya un jour d'en tuer un avec sa lance; mais son venin est si subtil qu'il monta le on [illegible] de la lance, et tua l'homme et le cheval. La nature, dit Solinus, a toujours le soin, dans cet univers, de faire des compensations. Cet horrible basilic aurait bientôt détruit le monde s'il n'avait un ennemi plus puissant que lui, et cet ennemi est la belette. Si on en met une dans le trou d'un basilic, et l'on reconnaît ce trou à la désolation du paysage brûlé des environs, l'haleine et l'odeur de la belette font sur l'affreux reptile le même effet qu'il produit lui-même sur les autres animaux, et il meurt empoisonné.

J'aurais encore bien des contes à vous faire sur les serpents, mais comme mon Hésiode des nourrices a pour but d'endormir, et que je suppose avoir déjà atteint ce but dans ce premier chapitre, je vous souhaite une bonne nuit, et, comme vous, je vais me coucher.

VÉRARDI.

FIN.

Le boa et le buffle.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DU DUEL [1].

III. Cagliostro. — Duel aux pilules. — Malsaigne. — Tinteniac. — *L'Insolence du parterre corrigée.* — La Révolution. — Lameth et Castries. — Mirabeau. — Défis de rois à rois. — Réponse de Napoléon au roi de Suède. — La Restauration. — Barbier-Dufay et Saint-Morys. — Le général Foy. — Benjamin Constant. — M. Philippe de Ségur. — M. de Lamartine et le colonel Pépé. — La dame de Châteauroux. — Un peintre, une Française et une Allemande. — Projet de loi. — La Révolution de Juillet. — Duels politiques. — Le duel en Europe. — Gustave III. — Joseph II. — Frédéric II. — Dolgoroucki. — La comtesse Lodoïska. — Duels en Allemagne. — Duels aux colonies.

Une remarque importante à faire, c'est qu'en même temps que les duels devenaient plus rares, ils perdaient singulièrement de leur gravité; les provocations dégénéraient souvent en plaisanteries.

On connaît l'expédient, renouvelé de celui du marquis de Rivarolles, dont s'avisa un jour Cagliostro, à propos d'une provocation en duel de la part d'un médecin qu'il avait traité de charlatan. Prétendant qu'une querelle médicale devait se vider médicalement, il proposa à son adversaire d'avaler tous deux en même temps deux pilules, dont l'une serait empoisonnée, et dont le sort réglerait le choix. Comme l'on pense bien, la proposition ne fut pas acceptée, et le duel en resta là

Un jeune provincial se trouvant au bal de la cour, fut l'objet de quelques plaisanteries sur sa manière originale de danser.

— Monsieur, dit-il fièrement à l'un de ceux qui le raillaient, si je danse mal, je me bats bien.

— Alors, répliqua l'autre avec un grand sang-froid, battez-vous toujours et ne dansez jamais.

M. de Malsaigne, officier aux gardes-françaises, connu depuis par le rôle qu'il joua lors de l'insurrection de Nancy, se battait fort souvent. Un jour il eut une querelle si violente avec un autre officier, qu'ils résolurent de se battre dans la chambre même où ils étaient. Après quelques bottes, l'adversaire de M. de Malsaigne le pressa de son épée, et finit par la lui enfoncer dans le côté droit du cou et l'encloua à la porte.

— C'est fort bien, monsieur, dit Malsaigne; mais je ne vois pas maintenant comment vous allez sortir de là.

Le marquis de Tinteniac, gentilhomme breton, héritier du nom et de la bravoure des compagnons de Beaumanoir dans le célèbre combat des Trente, assistait un jour à la Comédie-Française, et se tenait dans les coulisses, selon la mode du temps. Le parterre, trouvant qu'il se montrait trop à découvert, se mit à crier dans un entr'acte :

— Annoncez, annoncez, l'homme à l'habit gris, annoncez !

M. de Tinteniac s'avance alors d'un pas grave au bord

(1) Voyez le numéro de février dernier, et t. XV, p. 228.

du théâtre, fait un profond salut, qui produit aussitôt le plus grand silence, et dit d'un ton élevé :

— Messieurs, j'aurai l'honneur de vous donner demain *l'Insolence du parterre corrigée*, pièce en autant d'actes qu'il vous plaira. L'auteur demeure rue..., etc.

Et il se retira respectueusement, accompagné d'applaudissements unanimes, à la place qu'il occupait précédemment.

Il resta chez lui toute la journée du lendemain; mais personne ne songea à prendre au sérieux cette provocation, dont la forme originale et le côté spirituel firent oublier la témérité.

Le tribunal du point d'honneur lui-même commençait à se rouiller; il y avait si longtemps qu'il ne fonctionnait plus, qu'il avait oublié jusqu'au but de son institution.

Tel était l'état des mœurs en France, au point de vue du duel, lorsque la révolution éclata. On comprend l'influence extraordinaire que cette fiévreuse époque dut exercer sur les esprits. Un de ses premiers actes fut de supprimer le tribunal du point d'honneur; cette suppression équivalait par le fait à l'abrogation de tous les édits sur le duel. Dès lors chacun, quel que fût son rang ou sa naissance, s'empressa de jouir d'un privilége qu'il avait toujours envié, et qui lui avait toujours été interdit. L'établissement de la garde nationale contribua beaucoup à réveiller l'esprit militaire, et à propager dans les classes paisibles les goûts que l'uniforme seul avait conservés. Joignez à cela l'exaltation qui s'était emparée de tous les cerveaux, les vieilles rancunes à satisfaire, les dissensions profondes qui divisaient les partis, et vous aurez une idée du désordre qui régnait alors dans la société. Bientôt ce désordre devint tel, que la municipalité de Paris crut devoir intervenir, et elle députa le maire Bailly à l'Assemblée nationale.

« Le corps municipal, dit celui-ci, alarmé de la fréquence des combats singuliers et des troubles qu'ils excitent dans la capitale, supplie l'Assemblée de rendre le plus promptement possible, contre les duels, une loi qui rappelle les citoyens aux règles de la morale, et les prémunisse à jamais contre les suggestions d'un sentiment incompatible avec le caractère d'un peuple libre et bienfaisant. »

Il venait d'y avoir, en effet, entre MM. Charles de Lameth et de Castries, un duel à la suite duquel un attroupement considérable s'était porté à l'hôtel de ce dernier, et l'avait ravagé de fond en comble.

Mais l'Assemblée était occupée en ce moment d'un duel bien autrement important. Tous les éléments sociaux étaient aux prises. On se borna à applaudir la motion de Bailly. Le désordre continua; tout le bénéfice des siècles précédents se trouva perdu.

Quelques hommes seuls eurent assez de courage et de force pour s'affranchir du préjugé qui commençait à renaître. On sait avec quelle verve de gaieté Mirabeau recevait les cartels qui venaient l'assiéger jusqu'à la tribune. Un jour Cazalès, l'interrompant, lui dit :

— Monsieur de Mirabeau, vous êtes un bavard, et voilà tout.

— Monsieur le président, réplique froidement Mirabeau, faites donc taire M. de Cazalès, qui m'appelle un bavard.

Une autre fois, c'était M. de Guilhermy qui s'écriait :

— Mirabaau est un scélérat et un assassin!

— Ce Mirabeau est un grand gueux, répétaient MM. de Lautrec et d'Ambly.

L'impassible tribun n'opposait à toutes ces saillies insultantes que son regard d'aigle et son front d'airain. Lorsque ses ennemis allaient jusqu'à le provoquer en duel, il avait coutume de les renvoyer à la fin de la session, et leur donnait un numéro d'ordre pour assurer leur tour.

C'est là, sans doute, ce qui donna lieu à cette accusation de poltronnerie que ses adversaires politiques cherchèrent à accréditer contre lui; mais Mirabeau avait fait ses preuves dans sa jeunesse; son premier duel, qu'il eut à dix-huit ans, son affaire avec le baron de Villeneuve-Moans, sa rencontre avec le comte de Galiffet, le justifient suffisamment de cette injurieuse accusation.

Camille Desmoulins aussi refusa plusieurs cartels, et lui non plus ne pouvait être considéré comme un lâche; mais il réservait sa vie pour des intérêts plus graves, et l'on sait comment il se comporta quand arriva pour lui le jour où il fallut la donner.

Si, comme nous l'avons dit, les princes se battaient peu entre eux, les rois se battaient encore moins : ils ne se battaient pas du tout. Depuis le défi porté par Pierre IV, roi d'Aragon, à Pierre le Cruel, roi de Castille, en 1358, on compte plus de douze cartels de roi à roi. Le plus célèbre est celui que François Ier adressa à Charles-Quint; mais aucun d'eux ne fut jamais accepté.

Napoléon lui-même fut, dans un temps, provoqué en duel par le roi de Suède; pour toute réponse il lui offrit de lui envoyer le premier maître d'armes d'un de ses régiments, avec lequel il pourrait, disait-il, beaucoup mieux passer sa fantaisie.

A la vérité, Napoléon n'aimait ni les duellistes ni les duels; et s'il les toléra dans l'armée, ce ne fut que comme un mal nécessaire.

Bien que depuis la promulgation du Code, qui avait abrogé légalement toutes les anciennes lois monarchiques, le duel se trouvât affranchi de toute entrave, Napoléon n'était pas moins parvenu, par l'énergie seule de son gouvernement, à comprimer la funeste recrudescence qui s'était manifestée dans l'humeur querelleuse de la nation dès le début de la révolution.

Lorsque le gouvernement impérial fit place à celui de la Restauration, la manie du duel se réveilla avec une fureur toute nouvelle. Ce ne fut plus seulement une manière de venger des injures personnelles, les partis en firent une arme politique. Il faudrait des volumes pour raconter les duels nombreux de cette époque.

Les premières collisions eurent lieu nécessairement entre les débris de l'ancienne armée et la jeunesse brillante qui entourait le nouveau trône; on n'entendit longtemps parler à Paris que de rencontres entre des gardes du corps et des militaires congédiés.

Le duel de cette nature qui fit le plus d'impression eut lieu, au mois de juillet 1817, entre le colonel Barbier-Dufay et le comte de Saint-Morys, lieutenant aux gardes du corps, que son capitaine lui-même, le prince de Poix, força d'accepter le combat. M. de Saint-Morys fut tué.

L'inviolabilité de la tribune n'exemptait même pas les représentants du pays des provocations et des combats qui en étaient souvent la suite.

Le général Foy ayant, dans un de ses discours, parlé avec quelque amertume de l'ancienne émigration, M. de Corday se crut insulté comme émigré, et lui adressa de sa place une apostrophe violente. La même chose arriva à M. Adam de la Pommeraye, à l'égard du général Lafond, qui lui paraissait s'être exprimé avec peu de mesure sur l'ancienne armée. Des cartels furent proposés et acceptés dans les deux circonstances, mais sans résultats fâcheux. Enfin, une autre fois, M. Benjamin Constant, à la suite d'une discussion violente, crut devoir porter un défi au comte Forbin des Issarts. Ils échangèrent deux coups de pisto-

let. M. Benjamin Constant, qu'une infirmité empêchait de se tenir debout, essuya le feu de son adversaire, assis dans un fauteuil.

Presque en même temps, on vit surgir un nouveau genre de collisions, à propos d'ouvrages scientifiques ou littéraires. On n'en avait pas eu l'exemple depuis l'affaire où le chevalier de Boufflers reçut un coup d'épée du vicomte de Boucherolles, au sujet de sa chanson *Les jeunes gens du siècle*, dans laquelle ce dernier s'était apparemment reconnu.

C'est ainsi que lors de la publication de l'*Histoire de la campagne de Russie*, il s'éleva une ardente polémique entre le comte Philippe de Ségur, auteur de cet ouvrage, et le général Gourgaud, ancien aide de camp de l'Empereur. Une réfutation et un cartel furent lancés tout à la fois contre cette relation. M. de Ségur fut obligé de mettre l'épée à la main, et en fut quitte pour une légère blessure.

Le colonel napolitain Pépé, lors de la publication des *Méditations*, crut devoir également demander raison à M. de Lamartine, d'une apostrophe à l'Italie sur sa décadence et son esclavage. Il obtint l'honneur qu'il sollicitait, et eut l'avantage de blesser au bras son illustre adversaire.

La férocité des anciens temps s'était reproduite dans plusieurs de ces rencontres.

Les femmes elles-mêmes reprirent une habitude qu'elles paraissaient avoir perdue depuis longtemps.

En 1827, une dame de Châteauroux, indignée de ce que son mari refusait de tirer par un duel satisfaction d'un soufflet, se présenta elle-même en sa place au combat, et blessa son adversaire d'un coup d'épée.

En mai 1828, une rencontre au pistolet eut lieu également à Paris, entre une demoiselle et un garde du corps. Ce fut la jeune personne qui envoya le cartel, donna le rendez-vous, et fit le choix des armes. Deux coups furent échangés, mais sans résultat, par suite des précautions prises par les témoins dans le chargement des armes. La demoiselle, qui ne soupçonnait pas de supercherie, tira la première avec le plus grand sang-froid, et attendit ensuite tranquillement le feu de son adversaire. Mais celui-ci, après avoir feint de viser un instant, pour éprouver l'intrépidité de sa Clorinde, tira en l'air en signe de réconciliation.

Dans le même mois un autre combat eut lieu aux environs de Strasbourg, entre une Française et une Allemande, toutes deux éperdument éprises d'un jeune peintre. Les deux rivales se rendirent sur le terrain, avec des témoins de leur sexe, pour vider la querelle au pistolet. D'abord l'Allemande voulut obstinément se battre à bout portant. Mais la jeune Française, d'accord avec les témoins, ne consentit au combat qu'à une distance de vingt-cinq pas. Elles tirent l'une sur l'autre à cette distance, avec un égal acharnement, et se manquent. Alors l'impétueuse Allemande insiste vivement pour recommencer la partie et pour se battre jusqu'à la mort. Ce n'est qu'avec la plus grande peine que les témoins parviennent à la désarmer; ils ne purent à la vérité obtenir d'elle la réconciliation d'usage.

Au commencement de l'année 1829, le gouvernement, frappé enfin des désordres que le duel excitait dans l'État, se décida à proposer une loi spéciale sur cette matière. Ce projet, dans lequel le duel était traité comme un délit commun, auquel on appliquait les peines du meurtre ordinaire ou des coups et blessures, souleva une assez forte opposition parmi les divers organes de la presse. Il fut néanmoins porté à la Chambre des pairs, qui l'adopta. La session fut close avant qu'il eût pu être porté à la Chambre des députés. Depuis, les événements de 1830 empêchèrent qu'il ne fût donné suite à ce projet.

Notre tâche s'arrête ici. Non point que cette nouvelle époque manque de l'intérêt qu'ont pu nous offrir les époques précédentes; bien loin de là; jamais, dans les temps modernes, la frénésie du duel ne s'était montrée aussi générale, aussi aveugle, aussi dévorante. Dans le court intervalle des quatre années qui ont suivi notre avant-dernière révolution, dit M. Fongeroux de Campigneulles, à l'intéressant ouvrage duquel nous sommes tant redevables pour ce petit traité, il y eut plus de duels en France que pendant les trente autres premières années du dix-neuvième siècle. »

Mais ce terrain brûlant a eu trop de peine à se refroidir pour que nous nous hasardions à en remuer les cendres.

Ce n'est point sans raison que, dans cette petite histoire du duel, nous nous sommes jusqu'à présent si exclusivement préoccupé de la France. Non-seulement, ainsi que nous l'avons dit en commençant, ce fut en France que s'introduisit d'abord la pratique du duel napolitain; il est encore certain que jamais, dans aucun autre pays, la science et le goût de ces sortes de combats ne furent portés aussi loin.

Cependant cette funeste manie n'avait pas tardé à gagner les autres peuples. Bientôt, surtout à l'époque correspondant au règne de notre roi Louis XIII, le désordre devint si grand en Europe, que chaque gouvernement s'empressa d'y porter remède. Ce furent partout à peu près les mêmes peines : la confiscation des biens, l'exil, la mort. Ce furent partout les mêmes résultats. Maintes fois, les monarques eux-mêmes furent obligés d'intervenir pour faire respecter leurs règlements.

Un jour, Gustave II, dit le Grand, roi de Suède, apprit que deux officiers de son armée s'étaient donné un rendez-vous. Il s'y trouve le premier. Les combattants arrivent à leur tour; mais, déconcertés à la vue du roi, ils veulent se retirer. Au même instant ils aperçoivent le bourreau qui se tenait debout auprès d'une potence, au pied de laquelle était un cercueil, évidemment destiné au survivant.

— Allons, messieurs, dit le roi, vous pouvez commencer.

On pense bien que le duel en resta là.

Joseph II, empereur d'Allemagne, se conduisit encore plus sévèrement dans une circonstance à peu près pareille.

Un officier avait reçu un soufflet d'un de ses camarades. L'empereur les fit venir tous les deux à Vienne. Un jour de parade, il se montra sur le balcon de son palais avec l'officier offensé, et, en présence d'une foule immense rassemblée sur la place, il l'embrassa. Au même instant, on vit sur un échafaud dressé au-dessous du balcon, le bourreau appliquer un soufflet à l'officier qui avait frappé, et sur-le-champ il fut conduit dans une forteresse.

Frédéric II, roi de Prusse, avait également fait des ordonnances très-sévères contre le duel; mais, par une inconséquence très-singulière, il cassait impitoyablement tout officier qui avait souffert une injure sans en tirer satisfaction. Voici comment il s'y prit une fois pour concilier les deux dispositions contraires.

Un capitaine, nommé S..., eut le malheur de tuer en duel un autre officier qui l'avait cruellement offensé. Frédéric ne pouvait s'empêcher de lui faire faire son procès, et, selon les lois, il devait périr. Le prince, qui aimait le capitaine, fit insinuer secrètement aux officiers de ses amis

qu'il ne serait pas fâché que le prisonnier s'échappât. Afin de faciliter l'évasion, il fit venir le major qui était de garde ce jour-là.

— Monsieur, dit-il, j'ai appris que quelques officiers devaient essayer d'enlever M. S... cette nuit. Faites-y bien attention, car, si vous le laissez échapper, vous pouvez compter sur ma parole que vous serez... pour vingt-quatre heures aux arrêts.

Le major comprit parfaitement les intentions du roi. Vers la minuit, il engagea le prisonnier à prendre un peu l'air devant le corps de garde. Ses amis étaient à quelque distance avec une chaise de poste; ils s'approchèrent, lui rendirent compte de leurs préparatifs et l'emmenèrent. Le lendemain, le major fit au roi le rapport de cette évasion.

Frédéric entra soudain dans une grande colère, et l'envoya, comme il le lui avait promis..., aux arrêts pour vingt-quatre heures.

Frédéric II (le Grand) et le major.

Le retentissement de notre révolution de Juillet en Europe n'eut pas seulement pour résultat ces soulèvements partiels qui inquiétèrent à un si haut degré, un instant, les divers gouvernements; soudain éclatèrent sur tous les points de nombreuses collisions, et l'on vit de toutes parts le duel reprendre son ancienne fureur.

Le duel avait toujours été très-rare en Russie; on paraissait même n'y point connaître les règles les plus communes de ce genre de combat.

En 1808, lors de la dernière guerre des Russes avec les Suédois, le prince Dolgoroucki, père de celui que nous avons vu figurer dans le duel qui eut lieu en 1812 à la cour de Murat, eut un jour une altercation très-vive avec un vieux militaire nommé Zass, qui avait rang de lieutenant général et commandait un corps de troupes dans l'armée de Finlande. Au moment où la querelle était à son apogée, on entend le canon suédois; un aide de camp apporte la nouvelle que l'ennemi attaque une redoute russe près de Nienschantz.

— Prince, dit Zass à son adversaire, voici une belle occasion de satisfaire notre ressentiment; allons nous placer dans les embrasures de cette batterie, sur laquelle les Suédois paraissent concentrer leur attaque. Nous y resterons jusqu'à ce qu'un boulet vienne renverser l'un de nous deux.

Dolgoroucki accepta; ils partirent, et se placèrent le plus en évidence qu'il leur fut possible, revêtus de leurs insignes, afin de servir de point de mire aux Suédois. Depuis plus d'une demi-heure une grêle de boulets et d'obus venaient tomber en plein sur la batterie; les deux adversaires, debout l'un vis-à-vis de l'autre, une main appuyée sur la hanche, se mesuraient d'un regard fier et immobile, lorsqu'un boulet vint couper en deux le prince Dolgoroucki. Toute l'armée applaudit, et l'empereur Alexandre lui-même, dit-on, fut pénétré d'admiration pour ce trait de courage.

Voici une autre anecdote d'un genre non moins singulier.

Le comte Théodore de Tolstoy était un navigateur plein de hardiesse et d'intrépidité; il s'était battu dix-sept fois en duel, et avait presque toujours eu l'avantage sur ses adversaires. C'était la terreur de Moscou.

S'étant un jour pris de querelle avec un officier de marine, il lui envoya un cartel que celui-ci refusa, donnant pour raison que le comte était trop connu pour son adresse, et que les chances du combat seraient entre eux trop inégales. Tolstoy lui proposa alors de se battre au pistolet à bout portant. Mais l'officier de marine déclara qu'il ne consentirait à se battre qu'à la manière des marins, c'est-à-dire que les adversaires se prendraient au corps et se jetteraient à l'eau, la victoire devant rester à celui qui parviendrait à surnager dans cette lutte aquatique. Tolstoy répondit qu'il ne savait pas nager ; mais son adversaire lui ayant fait entendre que c'était avoir peur, il se jette sur lui, le saisit dans ses bras, et l'entraîne dans la mer. On parvint, il est vrai, à les repêcher encore vivants ; mais l'officier de marine, soit de frayeur, soit par la violence de la chute, fut retiré très-souffrant, et deux jours après il n'existait plus.

Plusieurs journaux allemands, du mois de novembre 1834, ont publié de longs détails sur un double duel accompagné de circonstances assez romanesques, qui eut lieu dans les États prussiens.

Un baron de Trautmansdorf courtisait de fort près la jeune comtesse Lodoïska de R..., veuve d'un général polonais. Sur les entrefaites, le baron de Ropp se présente à son tour pour faire agréer ses hommages à la jeune veuve. Trautmansdorf en ayant été informé, lui envoie un cartel. Ropp l'accepte ; mais, arrivé au lieu du rendez-vous, il obtient de faire battre pour lui un de ses amis. Trautmansdorf succombe. Son témoin, indigné de la lâcheté de Ropp, le provoque et le force de mettre l'épée à la main avec lui. Mais ce témoin n'était autre que Lodoïska elle-même, qui avait pris un déguisement masculin pour assister son adorateur préféré. Elle tombe atteinte d'un coup mortel. Ropp, l'ayant reconnue à ses derniers

Le baron de Trautmansdorf, le baron de Ropp et la comtesse Lodoïska de R...

accents, tourne son épée contre lui-même, et leurs derniers soupirs s'exhalent au même instant.

Si, comme nous l'avons dit, le duel était rare en Allemagne, il faut néanmoins en excepter les universités. Là, les querelles et les rencontres étaient devenues si communes, qu'il y a quelques années les étudiants établirent eux-mêmes une espèce de tribunal d'honneur pour examiner les cas de duels. Il a même été rédigé pour ce tribunal un code spécial appelé *Comment*, où la plupart des cas sont prévus.

Quand l'affaire n'est pas des plus graves, voici à peu près comment les choses se passent. Le combat une fois

arrêté, les champions se rendent avec leurs témoins dans quelque auberge ou estaminet de campagne, et s'enferment dans une salle particulière. Là, les bras nus, les mains gantées, la tête couverte d'un large feutre, le cou protégé d'une énorme cravate et le ventre d'une large ceinture, ils ferraillent quelque temps, jusqu'à ce que les témoins décident que l'honneur est satisfait.

L'arme ordinaire du combat est l'*épée germaine*, espèce de rapière très-longue qu'on n'aiguise pas quand la cause du duel est légère. La large coquille qui forme la garde de ces espadons est une sorte de bouclier qui, avec l'accoutrement des champions, rend les blessures assez rares. Il faut, pour le mot de *bête*, vingt-quatre *marches*, c'est-à-dire autant de coups d'épée. Pour le mot d'*infâme*, il faut trente-six coups. On se bat rarement au pistolet. A Wurtzbourg, Iéna et Erlangen on ne se bat qu'au fleuret, rarement au pistolet, jamais à l'épée germaine.

L'étudiant qui a tué son adversaire dans un duel est chassé de l'Université. On lui impose le conseil de s'en aller, *consilium abeundi*, et il est forcé de céder. Son renvoi, *relegatio*, s'affiche en mauvais latin, et il est envoyé à une autre Université. En cas de récidive, il ne peut plus se présenter dans aucune.

Mais ce fut surtout en Belgique et en Angleterre que la fureur du duel se réveilla avec le plus d'énergie. Le 24 juin 1833, un duel très-malheureux eut lieu, à Bruxelles, entre deux membres de la Chambre des représentants, à la suite de personnalités échangées dans le cours d'une séance. L'année suivante il y eut, à Londres, une rencontre au pistolet, entre lord Alvanley et l'un des fils de M. O'Connell, à l'occasion d'une injure que celui-ci avait adressée au noble lord à la Chambre des communes. Les années 1833 et 1834 devaient être des années fatales, dans tous les pays constitutionnels, pour les duels parlementaires.

Hors de l'Europe, c'est aux colonies qu'il faut aller pour retrouver l'usage du duel. Là, on ne connaît que deux espèces d'aristocraties, celle de l'argent et celle de la peau. Cette dernière est la plus intraitable. Il y a peu d'années, un fonctionnaire de l'ordre judiciaire s'étant permis d'inviter à dîner chez lui un mulâtre, fut presque la victime d'une émeute. Il fut fort heureux d'en être quitte pour être traduit au Conseil colonial, qui le fit embarquer et renvoyer en France. En Angleterre, la plus grave de toutes les injures est d'être pris par le nez; dans les colonies, c'est être appelé mulâtre. Le général haïtien Lapointe fit un jour scier les jambes à un nègre qui l'avait appelé par ce nom.

Comme toutes les passions, celle du duel est poussée dans les colonies jusqu'à la frénésie. Les duels ont lieu le plus ordinairement au pistolet, et il n'est pas un colon qui n'ait fait de cette arme une étude approfondie; la plupart s'en servent avec une grande habileté. Souvent les combats se passent, comme au moyen âge, en public, avec apparat et grand concours de spectateurs.

Tandis que partout ailleurs ils ne sont regardés, aujourd'hui du moins, que comme des misérables dignes du plus grand mépris, les spadassins de profession jouissent dans ces étranges pays de la considération la plus haute; il semble même que leur gloire s'accroisse avec le nombre de leurs victimes. Du reste, parmi cent anecdotes qu'on pourrait raconter sur la même matière, voici un trait, arrivé en 1817, qui montrera en même temps leurs mœurs et le véritable cas qu'il faut faire de leur valeur. Le lieutenant d'Egville, colon de Saint-Domingue et bretteur renommé, provoqua un jour le capitaine anglais Stewart, qui lui avait chanté à table une ode d'Anacréon pour une chanson écossaise. Le capitaine n'accepta le combat qu'à bout portant, avec une seule arme chargée, au bord d'une fosse creusée d'avance pour la victime. D'Egville n'osa refuser ces conditions, et se rendit sur le terrain. Les deux témoins chargèrent d'abord les pistolets; puis, ayant pris une pièce de monnaie, ils tirèrent au sort celui qui donnerait le signal de faire feu. Le sort favorisa le lieutenant.

Alors on s'avança vers la fosse. D'Egville et Stewart se placèrent de chaque côté ; chacun prit le bout d'un mouchoir; on leur remit les pistolets.

C'était un moment terrible. La physionomie de Stewart était assez calme; mais une pâleur profonde couvrait le visage de D'Egville.

— Messieurs, êtes-vous prêts ? demanda le témoin.

— Oui, répondit le capitaine d'une voix ferme.

D'Egville, malgré tous ses efforts pour faire bonne contenance, n'avait pu articuler ce mot. Soudain ses traits s'altérèrent profondément, ses dents claquèrent avec force, tout son corps se mit à trembler; en même temps le mouchoir et le pistolet s'échappèrent de ses mains; ses genoux plièrent sous lui, ses jambes refusèrent de le porter, il tomba et roula dans la fosse.

Une expression de mépris remplaça aussitôt celle que la colère avait imprimée sur les traits du capitaine.

— Ah ! s'écria-t-il..., comment ai-je pu penser un instant qu'un misérable assassin aurait le courage d'affronter sérieusement la mort!

Et il jeta généreusement son pistolet. La détente, décochée par la secousse, s'abattit; le coup partit, et la balle alla s'aplatir, à six pieds du sol, sur le rocher.

Voici un dernier trait qui achèvera de peindre les mœurs des colons, dont il est assez difficile de se faire une idée, même approximative, dans l'état actuel de nos mœurs en Europe. Ce duel eut lieu également à la Jamaïque, en 1830, entre deux Anglais qui, s'étant enivrés dans une orgie, convinrent de se battre immédiatement *à la façon des Iankées*, c'est-à-dire aux flambeaux et au fusil. Les témoins, prenant en considération l'état d'ivresse des deux champions, avaient eu la précaution de ne charger les armes qu'à poudre. Néanmoins, les deux coups étant partis à un signal donné, l'un des deux Anglais tomba mort, le corps traversé d'une balle qui était entrée par derrière.

La douleur et la surprise des témoins furent au comble.

On fit des recherches; bientôt on découvrit un nègre caché derrière un arbre, à peu de distance du lieu du combat, et armé d'une carabine tout fraîchement déchargée. C'était un acte de vengeance que ce malheureux venait d'exercer pour un motif non moins singulier. Celui des deux colons qu'il avait frappé, passant la veille devant un gibet où était suspendu un nègre, lui avait mis une pipe à la bouche et une paire de besicles sur le nez.

Voilà tout ce que nous avions à dire touchant l'histoire du duel.

Nous n'avons point à discuter ici la question de savoir si le duel est une institution dangereuse ou nécessaire; nous laissons aux législateurs le soin de le régler, de le punir ou de le supprimer si c'est possible.

HIPP. ÉTIENNEZ.

FIN.

JOSÉ JUAN, LE PÊCHEUR DE PERLES.

SCÈNE DE LA ZONE TORRIDE.

Ayant occasion de faire, il y a quelques années, la traversée de San-Blas du Mexique à la côte de Californie, où m'appelaient des affaires d'intérêt, je pris passage à bord de la *Guadelupe*, barque de cinquante-huit tonneaux, dont le chargement se composait de fruits et d'oignons, et qui était commandée par un Catalan de naissance, nommé don Ramon Panquinot. Notre patron avait sous ses ordres un matelot français, déserteur d'un baleinier; un Mexicain, qui avait la vanité de vouloir passer pour second; un Kanaque, ou Indien des îles Sandwich; un Chinois, qui passait avec une égale répugnance de la cuisine à la manœuvre, et *vice versâ*; et enfin deux jeunes Apaches de quatorze à quinze ans, enlevés de leur pays dès leur enfance, et faisant les fonctions de mousses.

Quand le patron n'était pas occupé à se quereller avec ses gens, ce qui lui arrivait souvent, il se promenait sur le pont le cigare à la bouche, ou passait en revue ses oignons et ses courges. Le Français, qui traitait son capitaine et ses camarades de *Parisiens*, s'était approprié la direction du gouvernail, près duquel il restait nonchalamment assis, consacrant ses nuits au sommeil et ses jours au *far niente*. Le Mexicain, affectant de se considérer comme officier, était étendu voluptueusement dans un canot, où il raclait d'une petite mandoline qui ne le quittait jamais. Il témoignait beaucoup de surprise lorsque don Ramon s'avisait de lui donner quelque ordre, et regardait comme une intolérable tyrannie le moindre exercice d'une autorité dont notre capitaine, il faut lui rendre cette justice, n'avait nullement envie d'abuser. Le Chinois, sous prétexte d'être à la cuisine et à la manœuvre, trouvait le moyen de n'être nulle part; le Kanaque se chargeait, à sa place, du soin de faire bouillir le riz et les bananes, qui, avec de la *cecina* (1) renflée dans l'eau, formaient notre ordinaire; mais quand le capitaine donnait l'ordre de serrer ou de larguer les voiles, notre Chinois ne manquait jamais de réclamer avec aigreur ses fonctions culinaires, usurpées par le malheureux Indien. Quant aux deux jeunes Apaches, ils passaient leur temps, comme de vrais sauvages, à s'exercer au maniement du couteau comme arme offensive. On les voyait, du matin au soir, penchés l'un vers l'autre, leurs têtes se touchant presque, et chacun présentant un de ses pieds nus en avant; puis, balançant lentement leurs couteaux entre le pouce et l'index, ils les laissaient tomber à un signal donné, de manière à transpercer le pied qui n'était pas retiré assez vivement;—agréable passe-temps, qui laissait presque toujours des traces sanglantes sur le pont.

Du reste, l'anarchie qui régnait à bord de la *Guadelupe* n'était pas un fait exceptionnel; nous pourrions citer de nombreux exemples de cette incroyable apathie qui caractérise les capitaines des bâtiments mexicains. L'absence de lois, la crainte d'être abandonnés par le peu de matelots qu'ils peuvent recruter dans ces parages, ne leur permettent pas d'avoir recours à des mesures coercitives, nécessaires pour faire respecter leur autorité. Ils savent d'ailleurs, pour la plupart, en prendre leur parti. Don Ramon, en particulier, se résignait à la force des choses avec un abandon qui trahissait, plus encore que ses traits bronzés, l'invincible influence du soleil des tropiques.

Il y avait quinze jours que nous avions levé l'ancre, et nous nous croyions encore loin de Pichilinga. L'eau se putréfiait dans les barils, sous les rayons verticaux du soleil, car nous approchions du solstice de juin. La *cecina* m'était devenue odieuse, et le riz insupportable. Je soupirais ardemment après le terme de notre voyage, lorsqu'un jour, au moment où le soleil, sur son déclin, allait se plonger dans les brumes de l'horizon, le matelot français me fit signe de venir à lui.

— Regardez là-bas! me dit-il, en indiquant de la main une tache presque indistincte qu'on apercevait dans l'éloignement. Pour des *Parisiens* comme vous autres, cela n'est peut-être qu'un nuage qui flotte un peu au-dessous d'un autre nuage; mais pour moi, qui ai l'habitude de ces mers, c'est l'île de Cerralbo, qui nous cache celle d'Espiritu-Santo.

— Et quelle conséquence devons-nous tirer de là? répliquai-je avec quelque surprise.

— La conséquence? c'est que nous avons dépassé de soixante lieues au moins Pichilinga, qui se trouve à la pointe de la Californie. Or, le capitaine se croit encore à soixante lieues de l'autre côté de Pichilinga, ce qui fait une erreur de cent vingt lieues dans son estime. C'est peu de chose, sur un voyage d'à peu près le double.

— Êtes-vous sûr de ce que vous dites là?

— Aussi sûr qu'il l'est pour moi qu'un capitaine français serait furieux d'avoir commis une pareille bévue, tandis que celui-ci prendra la chose avec une parfaite indifférence. Capitaine, s'écria-t-il aussitôt, terre!

— Bah! dit don Ramon, en se penchant pour mieux voir. Par ma foi! c'est vrai. Eh bien, tant mieux! nous arriverons plus tôt que je ne l'espérais.

Puis, reconnaissant sa double erreur, il se tourna de mon côté sans manifester beaucoup d'étonnement, et se contenta de dire gaiement :

— Par ma foi! il est heureux que je ne me sois pas trompé de cent lieues, car j'aurais eu à vous nourrir plus longtemps. Mais ne vous inquiétez de rien; nous irons d'abord nous reposer à Cerralbo, puis je vous ramènerai à Pichilinga.

Le matelot français me lança une œillade pleine de malice : il avait deviné juste.

Le soleil se couchait au moment où les îles devinrent visibles pour d'autres yeux que des yeux de marin, et il était sur le point de disparaître lorsque nous arrivâmes à l'entrée du canal qui sépare l'île de Cerralbo de celle d'Espiritu-Santo. Il est impossible de concevoir rien de plus triste que l'aspect de ces deux îles avec leurs grandes falaises noires et escarpées, contre lesquelles la mer vient se briser en écumant. Ordinairement désertes, ces îles ne sont habitées que pendant deux mois de l'année, — de la fin de mai à la fin de juillet, — par les pêcheurs de perles. J'ai déjà dit que nous étions alors dans le mois de juin.

Nous commencions à distinguer les huttes temporaires construites par ces aventuriers, et les embarcations amarrées dans les enfoncements formés par les rochers, lorsque deux canots, montés chacun par un seul homme, et

(1) Viande séchée au soleil.

dont l'un donnait évidemment la chasse à l'autre, se détachèrent successivement de l'île de Cerralbo et prirent la direction de l'île d'Espiritu-Santo. Des cris confus, partis du rivage, annonçaient que cet incident produisait à terre une grande sensation. Les deux canots, luttant de vitesse, semblaient voler sur la mer, dont la surface, à quelque distance de la côte, était calme et unie. Cependant le poursuivant gagnait peu à peu sur l'autre. Ce spectacle excita la curiosité de notre équipage; le Kanaque et le Chinois grimpèrent dans les haubans pour mieux voir, tandis que les Apaches, à l'aide de leurs orteils, dont ils se servaient comme les singes, se hissaient au mât de hune. Le capitaine lui-même prit sa longue-vue, et, après avoir regardé attentivement pendant quelques minutes :

— Il est perdu! dit-il en se tournant vers moi.

— Lequel? demandai-je.

— Celui qui essaye de se sauver.

— Et qui vous fait croire cela?

— Parbleu! c'est José Juan qui est à ses trousses.

Et il appliqua de nouveau sa lunette à son œil.

Ce nom de José Juan ne m'apprenait rien; mais je m'abstins pour le moment de presser de nouvelles questions le capitaine, qui paraissait prendre un vif intérêt au résultat de cette joute. Je repris donc ma position d'observateur attentif et silencieux. Notre bâtiment continuait d'avancer, et à mesure que la distance qui nous séparait des deux adversaires devenait moindre, je pouvais suivre plus facilement toutes les phases de la lutte. Il était évident que l'individu poursuivi faisait tous ses efforts pour gagner une petite crique qu'on apercevait au milieu des rochers qui entourent l'île d'Espiritu-Santo. C'était le seul endroit où il fût possible d'aborder, et cette crique était en droite ligne du point où il se trouvait alors. José Juan ne parut pas d'abord deviner l'intention de son antagoniste, et, continuant de suivre sa première direction, il augmenta l'espace qui le séparait de lui. L'autre, qui paraissait suivre ses mouvements avec anxiété, redoubla d'efforts; mais il est probable qu'il avait à lutter contre un courant très-fort, car son canot, entraîné à la dérive, semblait s'éloigner du rivage. José Juan, au contraire, après s'être élevé au sommet de l'angle qu'il décrivait, prit une direction diagonale, de manière à atteindre la crique avant le fugitif. Ce n'était plus désormais qu'une lutte de temps, lutte dans laquelle José Juan avait tout l'avantage du courant produit par la proximité des deux îles.

— A présent, dit don Ramon, le pauvre diable ferait tout aussi bien de se laisser prendre, au lieu de se fatiguer inutilement.

Soit fatigue, soit découragement, l'homme dont parlait le capitaine ne ramait plus que mollement, se retournant seulement de temps en temps pour juger des progrès que faisait son adversaire. Voyant enfin ce dernier sur le point de l'atteindre, il parut prendre une résolution désespérée, et lâchant ses avirons, il s'élança sur l'avant de son canot, et regarda l'eau avec attention.

— Il est fou, dit le capitaine, ou la peur lui a tourné la tête, s'il espère, en sautant dans la mer, échapper au meilleur plongeur de la côte.

C'était pourtant la seule chance de salut qui lui restât. La nuit tombait; la couleur de l'eau s'assombrissait à vue d'œil : encore quelques minutes, et il pouvait échapper à son ennemi à la faveur de l'obscurité de la mer et du ciel, en supposant toutefois que le motif de sa fuite fût assez puissant pour lui faire braver les requins, qui foisonnent dans ces mers de la zone torride. Malheureusement, il n'y avait pas un moment à perdre; car, grâce à la vigueur avec laquelle José Juan manœuvrait son esquif, il n'avait plus que quelques coups de rames à donner pour atteindre le fugitif : celui-ci comprit sans doute l'imminence du danger, car il plongea dans l'eau la tête la première, et les flots, qui lui avaient livré passage, se refermèrent sur lui. Ce fut alors le tour de José Juan de se débarrasser de ses avirons et de s'élancer à l'avant de son canot. D'une main il tenait un de ces filets dont se servent les plongeurs pour déposer les coquillages qu'ils détachent des rochers, et de l'autre une corde assez longue. Après un moment d'hésitation, il lâcha son filet, et, tenant toujours la corde, il disparut sous l'eau, tandis que les deux embarcations, entraînées par le courant, s'entre-choquaient. Les rochers de l'île de Cerralbo étaient couverts de spectateurs qui suivaient avec intérêt cette étrange scène. L'équipage de la *Guadelupe* était dans le ravissement; le Kanaque ne pouvait voir de sang-froid une course de canots et une gymnastique marine qui lui rappelaient ses îles natales; les Apaches, perchés dans les huniers, poussaient des hurlements de joie.

Une minute s'était à peine écoulée, lorsqu'une tête parut à la surface de l'eau; c'était celle du fugitif. Il nageait vers Espiritu-Santo avec toute l'énergie du désespoir, lorsque tout à coup, comme s'il eût été entraîné par un de ces remous qui engloutissent quelquefois un navire, il s'enfonça rapidement et disparut. Un peu d'écume blanchâtre, et quelques bouillonnements au-dessus de l'endroit où il s'était montré pour la dernière fois, semblaient néanmoins indiquer une lutte sous-marine. Cette lutte avait-elle lieu entre José et son adversaire, ou le malheureux se débattait-il contre quelqu'un de ces monstres féroces dont la vue seule fait courir un frisson dans les veines de ceux qui les regardent en sûreté de dessus le pont d'un vaisseau? Cependant l'écume ne se teignait pas de sang; cette circonstance rassurait les spectateurs. Enfin, l'humide élément s'entr'ouvrit de nouveau; une tête se montra; puis une autre; la première était celle de José Juan, la seconde celle du fugitif; mais on s'aperçut bientôt que ce dernier ne se soutenait sur l'eau qu'à l'aide de ses jambes, car la corde de José Juan était enroulée trois fois autour de ses bras, qui se trouvaient ainsi attachés sur sa poitrine. Ce tour de force et d'adresse, exécuté sous l'eau, excita à bord de notre bâtiment, ainsi que sur le rivage, un tonnerre d'applaudissements, au milieu desquels on distinguait les cris de *Viva José Juan! qué viva!*

— Je vous le disais bien, fit le capitaine en se tournant vers moi, qu'un homme poursuivi par José Juan était un homme perdu!

La nuit, dont les ombres s'épaississaient de moment en moment, nous déroba les suites de cette scène extraordinaire; mais au bout de quelques minutes nous entendîmes des cris perçants mêlés de rires ironiques, un bruit confus comme celui qui serait produit par la lutte d'un homme qui se débat contre plusieurs; et tout rentra dans le silence.

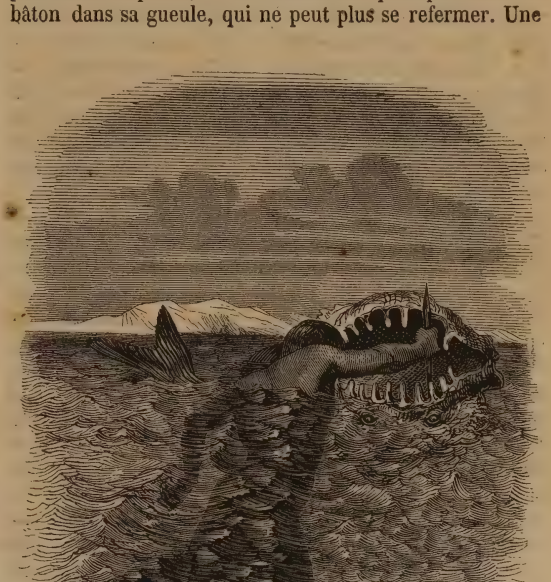
Quand la *Guadelupe* jeta l'ancre à une portée de fusil de la côte de Cerralbo, l'heure du repos était arrivée pour cette population de plongeurs, d'industriels et d'aventuriers, dont les jours sont remplis de périls et de fatigues. La lune, déjà levée, laissait tomber ses pâles rayons sur la mer mollement agitée; de longues vagues déferlaient avec un bruit monotone sur la grève, en apparence déserte et couverte de coquilles.

Les îles de Cerralbo et d'Espiritu-Santo ont été de tout temps renommées dans le golfe de Californie pour leurs

bancs d'huîtres perlières, et pour leurs nombreuses tortues, qui fournissent l'écaille. Celui qui fit la découverte de ce gisement d'huîtres était un soldat espagnol qui, à la fin d'une campagne heureuse, se trouva possesseur de plus de trois cent mille francs. Depuis lors, il est exploité tous les ans, pendant les mois de juin et de juillet. La pêche des perles est une grande branche d'industrie et de commerce au Mexique. Un heureux hasard m'avait amené à l'un des principaux foyers de ce commerce; je résolus d'en profiter. Deux choses surtout m'intéressaient: d'abord, la pêche aux perles; ensuite, l'avouerai-je? je désirais avoir l'explication de cette étrange scène dont j'avais été l'un des spectateurs, et dont le héros était un pêcheur de perles, José Juan. Je me promis bien de ne pas quitter ces parages sans avoir satisfait ma curiosité.

Lorsqu'on découvre une mine d'or ou d'argent au Mexique, on en fait la déclaration au gouverneur de l'État, qui en fait la concession régulière au *dénonciateur* (c'est ainsi qu'on l'appelle), pourvu que celui-ci ne soit ni étranger, ni soldat, ni prêtre, et à la charge par lui d'en commencer l'exploitation dans le délai d'un an et un jour, faute de quoi la concession fait retour à l'État. Les mêmes formalités, à quelques légères différences près, ont lieu pour les bancs d'huîtres. Ces formalités accomplies, on procède aux préparatifs de la pêche. Les propriétaires recrutent, parmi les tribus indiennes de la côte de la Californie et de la côte opposée de Sonora, le nombre nécessaire de *buzos* (plongeurs). De même que les mineurs, les plongeurs sont actionnaires, c'est-à-dire que leur salaire consiste uniquement dans une partie du produit, qui leur est réservée. Du moment où la pêche commence, ils deviennent l'objet d'une surveillance incessante, car il est facile de soustraire une perle de grande valeur. C'est le *capataz*, ou chef de la bande, qui est chargé de ce soin. Cette autorité, presque toujours despotique, est ordinairement confiée à un homme à qui sa force morale ou physique donne le moyen de se faire respecter ou craindre de ses camarades. Les plongeurs sont accompagnés de leurs familles. A leur suite viennent aussi les sorcières de leurs différentes tribus. La mission de ces femmes, qui vivent aux dépens de la crédulité indienne, est de charmer les requins, et d'endormir leur vigilance et leur férocité. De toutes les industries auxquelles une pêcherie donne naissance, c'est là peut-être la plus facile et la plus productive. Des marchands (*rescatadores*) viennent aussi à la pêcherie, pour acheter aux plongeurs les perles qui leur échoient comme part des bénéfices. Une foule de spéculateurs de bas étage s'y rendent également pour ouvrir des cabarets et des tripots. Comme la saison de la pêche aux perles est aussi celle de la pêche aux tortues, qui amène de nombreux bateaux à Cerralbo et à Espiritu-Santo, une population flottante et nomade de deux à trois cents âmes surgit tout à coup sur ces deux îles, désertes pendant dix mois de l'année. A leur arrivée, les pêcheurs réparent les huttes de la campagne précédente, ou, s'il est nécessaire, en construisent de nouvelles, et les opérations commencent.

Les bateaux disposés pour la pêche contiennent les rameurs et les plongeurs. Ces derniers plongent alternativement, c'est-à-dire que l'un plonge, tandis que l'autre se repose. Une corde, à l'extrémité de laquelle est attachée une pierre d'une certaine grosseur, et qu'ils tiennent entre leurs orteils, les aide à descendre plus rapidement; cette même corde, dont l'autre bout est fixé au canot, leur sert à remonter, lorsque leur poids est augmenté par celui des coquilles qu'ils ont détachées des rochers à dix ou douze toises au-dessous de la surface de l'eau. Ces coquilles se mettent dans un filet, que le plongeur porte devant lui comme un tablier. Il n'est pas rare de voir ces hommes rester trois à quatre minutes sous l'eau, et remonter épuisés de fatigue, ce qui ne les empêche pas de plonger ainsi quarante ou cinquante fois dans une matinée. Les meilleurs plongeurs sont ordinairement les Indiens Hiaquis, qui habitent les bords de la rivière de ce nom, près de Guaymas. On les choisit de préférence, à cause de leur courage et de leur adresse. Quoique les requins abondent dans le voisinage de ces pêcheries, comme dans toutes les parties fréquentées de ces côtes, les Hiaquis plongent avec une témérité qui fait frémir, surtout lorsqu'on songe à la seule arme qu'ils ont à leur portée. C'est un morceau de bois dont les deux bouts sont aiguisés et durcis au feu; cette arme grossière, qu'ils portent dans la ceinture de leurs caleçons de cuir, s'appelle *estaca*. On sait que, par suite de la conformation de sa mâchoire inférieure, le requin est obligé de se tourner sur le dos pour saisir sa proie; c'est à ce moment qu'ils plantent leur bâton dans sa gueule, qui ne peut plus se refermer. Une



Indiens Hiaquis tuant un requin.

seule espèce de requin, le *tintorera*, triomphe du courage des Hiaquis, et leur cause la même terreur qu'inspire aux autres hommes la vue d'un requin ordinaire. Tous les soirs, les huîtres sont mises en tas sur le rivage, et là, on les laisse s'ouvrir par l'effet de la putréfaction que la chaleur ne tarde pas à déterminer. Lorsque cette putréfaction est complète, on lave les coquilles, comme on fait des sables aurifères. Ce lavage a lieu dans de grandes auges en bois; on examine avec soin l'horrible masse de matière animale en décomposition, et on en extrait les perles, sans s'inquiéter des miasmes pestilentiels qui s'en dégagent. Les perles qu'on recueille ainsi sur les côtes de Californie, à la mission de La Paz et à Loreto, ne se distinguent pas, en général, par leur eau et leur pureté, comme les perles de l'Inde. Elles sont ordinairement d'une teinte bleuâtre; les plus grosses offrent même une nuance

qui tire sur le violet foncé, et elles affectent, pour la plupart, la forme de poires. Ces perles, néanmoins, ont une certaine valeur, et s'emploient comme ornements de deuil. Il n'y a pas, d'ailleurs, dans tout le Mexique, de femme un peu à son aise qui ne possède un collier de perles de prix, et ces perles viennent toutes de la Californie. On peut concevoir, d'après cela, l'importance de la pêche aux perles et le nombre des spéculateurs qui cherchent à les accaparer. La pêche dure deux mois. Lorsqu'elle est finie, toute cette population nomade remonte sur les canots qui l'ont apportée; les Indiens retournent dans les villes, où ils s'engagent pour d'autres travaux; les sorcières vont raconter dans leurs tribus les effets merveilleux de leurs charmes; les *rescatadores* se hâtent de réaliser les bénéfices de leurs opérations; les cabaretiers et les teneurs de tripots transportent ailleurs leurs établissements et leur industrie; les pêcheurs de tortues reportent à leurs armateurs les produits de l'expédition, et les deux îles restent désertes jusqu'à la saison suivante. Cependant, le mystérieux procédé qui forme la perle s'accomplit de nouveau. Autrefois, on payait une prime aux vaisseaux à destination d'Europe pour enlever les écailles d'huîtres accumulées sur le rivage, et dont ils se servaient comme lest. Plus tard, on mit un droit de 2 francs 50 centimes par tonneau; et aujourd'hui le gouvernement en fait un objet de spéculation, parce qu'on tire de ces coquilles la nacre de perles.

A l'époque où j'arrivai devant les îles de Cerralbo et d'Espiritu-Santo, la pêche était en pleine activité. Lorsque je montai, le lendemain matin, sur le pont de la *Guadelupe*, un spectacle animé frappa mes yeux. La mer était couverte d'une multitude d'embarcations, ornées de pavillons de différentes couleurs, les unes en mouvement, d'autres au repos. Les premières étaient montées par les pêcheurs allant à la recherche des tortues endormies à la surface de l'eau, tandis que leurs compagnons disposaient, aux extrémités les plus éloignées des deux îles, des filets destinés à les saisir lorsqu'elles viendraient se nourrir des algues et autres herbes marines qui tapissent le fond de la mer. Les embarcations immobiles contenaient les plongeurs. De minute en minute on les voyait disparaître sous l'eau, puis remonter, les yeux et les traits gonflés par la fatigue. Ils déposaient au fond du bateau toutes les huîtres qu'ils avaient pu recueillir, se couchaient un instant, en attendant le retour de leurs compagnons qui alternaient avec eux, puis plongeaient de nouveau. Quelques-uns s'efforçaient d'étancher avec de l'eau salée le sang qu'une trop longue compression des poumons faisait jaillir de leurs oreilles et de leurs narines.

De temps à autre se montraient, au sommet des promontoires qui dominent la rade, quelques femmes à demi-vêtues et d'un aspect hideux; c'étaient les sorcières indiennes. Elles s'avançaient, étendant vers les vagues leurs bras ridés, et murmuraient ou chantaient certaines paroles pour endormir la férocité des requins. Cet ensemble pittoresque, les manœuvres des plongeurs, les signaux, les cris d'encouragement et de défi, les bruits de la terre se mêlant à ceux de la mer, le chant mélancolique des sorcières, et, de temps à autre, les évolutions des requins, reconnaissables à la petite nageoire qui surmonte leur épine dorsale, formaient un spectacle extrêmement curieux pour un Européen. J'y prenais un vif intérêt, lorsque le capitaine, s'approchant avec son calme habituel, me dit :

— Si mes gens n'avaient pas besoin de se reposer, je mettrais une de mes embarcations à votre disposition; mais vous pouvez héler un de ces canots, qui vous transportera à Cerralbo pour une bagatelle. Un jour passé à terre fait toujours plaisir après une longue traversée.

Comme je partageais entièrement cette opinion, je suivis l'avis du capitaine, et au bout de cinq minutes je débarquais à Cerralbo. A première vue, l'île n'a rien d'agréable. Un village entier, composé de huttes construites avec des planches, des débris de bateaux ou de navires naufragés, de bamboux et de troncs de palmiers, s'élevait à quelque distance de la mer. Je remarquai sur le rivage des monceaux de coquilles, qui attestaient l'abondance de la pêche précédente; un peu plus loin, d'autres coquilles, ouvertes par la putréfaction, étaient jetées dans des auges en bois et soigneusement lavées. De temps à autre sortaient de cette masse infecte des perles de différente grosseur : la découverte d'une belle perle était accueillie par des cris de joie. Sur d'autres points de l'île on faisait cuire toutes vives de malheureuses tortues, pour que la chaleur, en ramollissant l'écaille, facilitât sa séparation du corps de l'animal. Des hommes réparaient des barques ou des filets, d'autres faisaient durcir des *estacas* et aiguisaient des harpons; en un mot, la même activité régnait sur la terre que sur la mer. Les réflexions morales sur les maux inhérents à certains objets de luxe sont devenues des lieux communs bien usés. Néanmoins, après avoir vu les perles et la nacre, produites par une cause mystérieuse dans les profondeurs des mers de la zone torride, arrachées de leurs abîmes, malgré les requins, gardiens jaloux de ces trésors, puis tirées d'une masse de putréfaction qui exhale des miasmes souvent mortels, on ne saurait songer sans frémir aux périls que l'homme ose affronter et aux prodiges qu'il peut accomplir sous l'impulsion de la cupidité.

Cependant il était urgent que je demandasse l'hospitalité pour ce jour et la nuit suivante dans une des huttes de Cerralbo; mais elles avaient toutes une apparence tellement misérable, qu'il était assez difficile de faire un choix entre elles. J'hésitais donc, incertain sur ce que je devais faire, lorsqu'un grand bruit s'éleva tout à coup du côté du rivage. Quoiqu'il ne fût pas encore l'heure à laquelle finit chaque jour la pêche, tous les plongeurs étaient debout, immobiles dans leurs bateaux, le cou tendu et les yeux fixés sur un point de la mer voisin du banc auquel ils travaillaient. Les vieilles sorcières dont j'ai parlé plus haut redoublaient leurs exorcismes, qu'elles débitaient d'une voix plus criarde et dans une langue inconnue. Tout à coup, à la vue d'un hideux requin, qui disparut lentement sous l'eau, les pêcheurs firent retentir l'air de leurs clameurs, dans l'espoir d'effrayer le monstre. Malheureusement, la masse d'eau bientôt interposée entre eux et lui dut empêcher ces cris de parvenir à leur adresse, malgré la finesse d'ouïe qui distingue ces animaux.

— C'est un *tintorera!* dit le Mexicain, que je retrouvai parmi les spectateurs.

J'ai déjà dit la terreur qu'inspirait à ces hommes, ordinairement intrépides, cette espèce de requin.

— C'est un *tintorera!* répéta le Mexicain; et si tout autre que le plongeur que vous allez voir sortir de l'eau était à sa place, ce serait un homme perdu; mais celui-là n'a pas plus peur d'un requin que si c'était un *botale* (1).

— Quoi! m'écriai-je, il y a un malheureux sous l'eau, et vous le connaissez!

— Oui vraiment! c'est José Juan.

C'était la seconde fois que j'entendais prononcer si laconiquement le nom de cet homme, comme si ce nom

(1) Poisson venimeux qui, exposé à l'air, se gonfle et crève.

n'avait pas besoin de commentaire. Le Mexicain avait à peine fini de parler que je vis le plongeur s'élancer hors de l'eau avec la rapidité d'une flèche, et se précipiter dans son canot à l'aide de la corde qui y était attachée. Presque au même instant cette corde fut coupée par les dents du requin, comme si c'eût été un fil d'araignée; une seconde de plus, et l'homme subissait le sort de la corde. Des cris de joie, des vivat, des applaudissements frénétiques éclatèrent de toutes parts à l'apparition du plongeur, qui les reçut comme un hommage mérité, et cependant flatteur, à en juger par le gonflement de ses narines et l'air de superbe dédain avec lequel il suivit des yeux la retraite de son ennemi.

Ce n'était pas à la peur que José avait cédé en fuyant. Une jeune et belle femme, debout sur le rivage, paraissait en proie à une vive émotion : un regard ardent, que lui lança José Juan, expliqua suffisamment qu'il avait fait un sacrifice pour elle. Le Mexicain poussa un soupir, et dit d'un air de regret :

—Il y a un an, nous aurions vu un beau combat entre lui et le requin. Il y a un an, à pareille époque, qu'il tua un *tintorera* pour sauver un de ses amis; mais il n'était pas marié alors. Le mariage l'a amolli. Voulez-vous que je vous raconte cette histoire? elle est assez curieuse.

— Merci; je préfère la lui entendre raconter à lui-même; car j'ai l'intention de lui demander l'hospitalité pour cette nuit.

Mon indécision avait cessé. La hutte qui abritait un pareil homme était à mes yeux la meilleure de toutes. Je demandai donc à José Juan de me recevoir pour une nuit sous son toit. La cabane de ce hardi plongeur était située à l'écart, et presque à l'extrémité de l'île de Cerralbo. Elle était protégée par un rocher, dans les fentes duquel croissaient des cactus et des aloès, et dont le sommet servait de retraite aux oiseaux de mer pendant les dix mois où l'île était déserte. C'est vers cet endroit sauvage que me conduisit mon nouvel hôte, avec toute l'urbanité et toute la courtoisie de ses compatriotes, et sans que rien dans ses manières rappelât l'affreux danger auquel il venait d'échapper.

José Juan était mulâtre, fils d'un Indien et d'une femme blanche; il avait hérité de la couleur cuivrée de son père; ses traits, dans lesquels dominait le type indien, n'offraient d'ailleurs rien de remarquable. Il était de taille moyenne, et ses mains étaient presque délicates; mais ses larges épaules, ses hanches étroites, et sa maigreur musculeuse, annonçaient une grande force, dans le sentiment de laquelle il puisait peut-être son énergie morale.

Lorsque nous arrivâmes à la hutte, la jeune femme dont j'ai déjà parlé était occupée à préparer notre dîner, vrai dîner de pêcheur, s'il en fut. C'était une tortue qui cuisait lentement, dans sa carapace, sur les cendres. Je dois reconnaître qu'en ma qualité de pensionnaire du capitaine don Ramon, et grâce au piment, au jus de citron et aux clous de girofle dont ce mets était fortement assaisonné, je trouvai le dîner délicieux. Une bouteille de *mescal de Tequilla*, de la plus forte espèce, dont je m'étais muni, et que José Juan parut trouver fort à son goût, ne tardèrent pas à établir entre nous cette cordialité qui ajoute un charme de plus à la bonne chère.

La bouteille, par suite des fréquentes accolades de mon hôte, était à demi vidée, il faisait nuit, et une lampe enfumée, alimentée avec de l'huile de tortue, émettait une lumière douteuse. Assise, comme nous, sur la terre, dans une de ces poses faciles que savent prendre naturellement les femmes indiennes, sa jeune épouse écoutait notre conversation. La porte ouverte nous laissait voir les vagues étincelantes qui venaient se briser sur la grève; le ciel était peuplé d'étoiles; l'heure et le lieu semblaient se prêter merveilleusement à des récits émouvants de chasse et de pêche. J'abordai bravement, quoique d'une manière indirecte, le sujet qui m'intéressait.

— Je vous avouerai, dis-je, señor José Juan, que si jamais homme a piqué ma curiosité, c'est vous.

José Juan me regarda d'un air étonné.

— Les deux circonstances singulières dans lesquelles j'ai eu le plaisir de vous voir pour la première fois, et ce que j'ai entendu dire de vous, justifient cette curiosité, qui, je l'espère, n'a rien d'indiscret ou qui vous blesse?

— Vous voulez parler de ce *tintorera* qui a failli me couper en deux? répondit le mulâtre d'un air dédaigneux. C'est un petit accident, auquel nous sommes de temps en temps exposés. Voilà tout.

— D'accord. Mais que vous avait fait ce pauvre diable à qui vous donniez hier la chasse, et que vous avez ramené ficelé comme une carotte de tabac?

— A moi personnellement, rien du tout; et je n'y ai pas mis de malice, dit José Juan en riant. Seulement, en ma qualité de *capataz*, j'avais à lui faire restituer une perle d'un grand prix qu'il avait avalée, et qu'il se proposait de digérer à loisir avec ses amis d'Espiritu-Santo.

— Ce n'était pas chose facile, que de lui faire faire cette restitution!

— Bah! répliqua mon hôte. Il avait déjà les bras liés, comme vous l'avez vu; et une bonne dose d'huile de tortue, qu'on lui a administrée, bon gré mal gré, lui a fait rendre sa perle en un instant. C'est là encore un incident fort commun parmi nous, et qui n'a rien de très-remarquable.

— Je vous demande bien pardon; c'est un trait de mœurs fort curieux pour un étranger comme moi.

Avant d'en venir à la question qui errait sur mes lèvres, je passai encore une fois la bouteille de *mescal* à José Juan. Involontairement, il me semblait que l'histoire dont m'avait parlé le Mexicain, d'un ami pour qui mon hôte avait risqué sa vie dans une lutte contre un animal aussi formidable qu'un *tintorera*, devait se rattacher à quelques souvenirs pénibles. On comprendra facilement mon hésitation. Cependant, plusieurs exemples de nature à dissiper mes scrupules à l'endroit de la sensibilité mexicaine traversèrent rapidement mon esprit, et je poursuivis :

— Vous conviendrez du moins qu'on ne se dévoue pas tous les jours, comme vous le faites pour vos amis, et que votre combat avec le *tintorera* vous fait le plus grand honneur.

A ces mots, le visage de la jeune Indienne se couvrit d'une telle pâleur, qu'il était impossible de ne pas soupçonner, dans l'incident auquel je venais de faire allusion, quelque drame domestique, dont j'avais imprudemment réveillé le souvenir. Quant à José Juan, il demeura impassible; seulement, il répondit par un coup d'œil d'une impitoyable dureté à un regard suppliant de sa femme, et la congédia par un geste impérieux. Elle obéit avec cette docilité qui caractérise les femmes de sa race, et la porte de la hutte se referma derrière elle.

Quand elle eut disparu, une expression de hauteur sauvage passa sur la physionomie de José, que j'avais vue si sombre et si calme un moment auparavant.

— Je ne sais comment cela se fait, dit-il; mais je ne me suis jamais senti d'humeur plus communicative!

Et en même temps il avala un verre de ce *mescal*, à la

vertu duquel j'attribuais cette disposition expansive que mon hôte ne savait comment expliquer.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous partiez demain? demanda-t-il brusquement.

— Demain, au point du jour.

— En ce cas, vous saurez l'histoire, dit José Juan en se levant, et me faisant signe de le suivre. Quand nous fûmes hors de la cabane, il regarda le ciel, puis ajouta: « Le *coromuel* souffle comme à l'ordinaire; et demain, à dix heures, lorsqu'il aura cessé de souffler, la *Guadelupe* sera bien loin. »

En parlant ainsi, il s'assit sur un canot renversé, et commença son récit:

« Il y avait, au commencement de la pêche de l'année dernière, un homme que je rencontrais partout. C'était un plongeur comme moi. Comme moi aussi, il affectait de n'avoir pas de nom de famille, et se faisait appeler Raphaël tout court. Au lavage, sous l'eau, partout, nous nous trouvions ensemble. Les rapports continuels qui résultaient de cette communauté d'existence nous avaient rendus grands amis; et l'adresse singulière qu'il déployait comme plongeur m'avait, en outre, inspiré de l'estime pour lui. Son courage n'était pas au-dessous de son adresse. Il n'avait aucune peur des requins; il avait, disait-il, une certaine manière de les regarder qui les faisait fuir; en un mot, Raphaël était un plongeur intrépide, bon travailleur et joyeux compagnon. Tout alla bien jusqu'au moment où une jeune fille vint s'établir avec sa mère sur l'île d'Espiritu-Santo. Une affaire que j'avais à régler là avec des marchands de perles me fournit l'occasion de la voir. J'en devins passionnément épris. Comme j'étais précédé d'une certaine réputation, elle parut, ainsi que sa mère, accueillir favorablement mes avances et mes présents. Dès que notre journée de travail était finie, et lorsque tout le monde me croyait endormi dans ma hutte, je gagnais à la nage Espiritu-Santo, et je revenais à une

Les pêcheurs de perles, à Cerralbo.

heure du matin, sans que personne se doutât de mon absence.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis ma première visite nocturne à Espiritu-Santo, lorsqu'un matin, en me rendant avant le lever du soleil à la pêche, je rencontrai une de ces vieilles femmes que vous avez dû voir présidant à nos travaux. C'était une de ces pauvres folles qui croient ou qui veulent faire croire aux autres qu'elles ont le pouvoir de charmer les requins. Elle était assise non loin de ma hutte et semblait m'attendre.

— Salut à mon fils José Juan! dit-elle aussitôt qu'elle m'aperçut.

— Bonjour, la mère! répondis-je sans m'arrêter.

Mais la vieille vint à moi.

— Écoute, José Juan, me dit-elle; car j'ai quelque chose à te dire, dans ton intérêt.

— Dans mon intérêt? demandai-je avec étonnement.

— Oui! répliqua la vieille. Nies-tu que ton cœur soit dans l'île d'Espiritu-Santo? Ne traverses-tu pas la mer toutes les nuits, pour voir celle que tu aimes?

— Qui vous a dit cela?

— Je le sais. Eh bien donc, José Juan, cette traversée est doublement périlleuse pour toi. Des ennemis, que nos charmes seuls endorment pendant le jour, te guettent pendant la nuit dans la mer; à terre, d'autres ennemis, plus dangereux peut-être, et contre lesquels nos charmes ne peuvent rien, observent aussi tous tes mouvements. C'est contre ces dangers que je t'offre ma protection.

Un rire moqueur fut ma seule réponse. Un éclair de colère brilla dans les yeux de la vieille, qui s'écria :

— Parce que tu es incrédule, tu te figures que je suis impuissante! Eh bien! d'autres ont plus de confiance dans ce pouvoir que tu dédaignes.

En disant ces mots, elle tira de sa poche un petit sachet de toile de couleur, et me montrant, parmi plusieurs petites perles, une perle en forme de poire, de moyenne grosseur et de la plus belle eau :

— Connais-tu cela? me demanda-t-elle.

C'était une perle que j'avais donnée à Jésusita, — car c'est ainsi que s'appelait cette fille.

— Qui vous l'a donnée? m'écriai-je en la reconnaissant.

La sorcière me lança un regard de haine.

— Qui me l'a donnée, dis-tu? une fille, — la plus ravissante créature qu'on ait jamais vue dans ces parages; une fille qui ferait l'orgueil et le bonheur d'un homme, et qui est venue implorer ma protection, — cette protection que tu dédaignes, — pour celui qu'elle aime avec passion.

— Le nom de cet homme! demandai-je, en proie à une horrible anxiété.

— Que t'importe son nom, s'écria la vieille avec un éclat de rire sardonique, puisque ce nom n'est pas le tien?

Je ne sais ce qui me retint, et m'empêcha d'écraser sous mes pieds cette infernale sorcière; mais après une seconde de réflexion, je ne voulus pas, en laissant éclater ma fureur, trahir les tortures auxquelles j'étais en proie.

Je lui tournai le dos, en disant froidement :

— La vieille! vous êtes folle, et vous mentez!

Je me hâtai de me rendre à la pêche. Le soir, après

José Juan, Jésusita et sa mère. Intérieur de la hutte.

une journée qui me parut démesurément longue, j'allai, comme à l'ordinaire, rendre visite à Jésusita, dont la vue et l'accueil affectueux dissipèrent mes soupçons. Je ne doutai plus que la sorcière, pour se venger du dédain avec lequel j'avais reçu ses offres de service, ne m'eût trompé à dessein sur le nom de l'homme pour qui Jésusita avait sollicité cette protection dont je faisais si peu de cas.

J'avais donc complétement oublié les perfides insinuations de la vieille, lorsqu'une nuit je traversai le détroit, selon mon habitude, pour regagner mon logis. Le ciel était couvert et nuageux; cependant la mer n'était pas tellement obscure que je ne pusse distinguer, au milieu des vagues, une masse noire, qui, d'après sa manière de nager, ne pouvait être qu'un homme. Cette masse s'avan-

çait vers moi. Les paroles de la vieille me revinrent tout à coup à l'esprit, et portèrent le trouble dans mon cœur. Je m'inquiétais peu de rencontrer un ennemi, mais l'idée d'un rival m'épouvantait. Je résolus aussitôt de savoir quel était cet homme, et, ne voulant pas être vu, je me dirigeai de son côté, mais en nageant entre deux eaux. Quand j'eus calculé que nous avions dû nous croiser, lui sur l'eau, moi dessous, je remontai à la surface. Le sang qui s'était porté avec violence à ma tête m'aveuglait, de sorte que je ne pus d'abord rien distinguer au milieu de l'obscurité, si ce n'est les lueurs phosphorescentes, précurseurs de la tempête, qui commençaient à se former à la crête des vagues. Je continuai néanmoins à me diriger vers la côte d'Espiritu-Santo. Plusieurs minutes se passèrent avant que je revisse la tête du nageur; il fendait l'eau avec une telle rapidité que j'avais beaucoup de peine à le suivre. De tous les hommes que je connaissais, il n'y en avait qu'un seul qui pût lutter de vitesse avec moi; je redoublai d'efforts, et j'eus bientôt diminué tellement la distance qui nous séparait, que je fus obligé de ralentir mes mouvements. Je ne tardai pas à le voir prendre pied sur un rocher qu'il escalada, et un éclair, qui illumina tout à coup la mer et le rivage, me fit reconnaître Raphaël. Cela ne pouvait manquer, me dis-je, et cet homme devait être mon rival en amour, comme en toute autre chose. Aussi, continua José d'une voix sourde, je sentis mon cœur se remplir de haine, et je pensai que je ne devais plus rencontrer Raphaël qu'une fois. Vous verrez tout à l'heure, ajouta-t-il avec un étrange sourire, que nous nous rencontrâmes une fois de plus que je ne l'avais désiré.

L'idée me vint de l'arrêter en l'appelant et lui faisant savoir que j'étais là; mais il y a dans la vie des circonstances où l'on ne fait pas ce qu'on veut. Je le laissai donc aller malgré moi, et il n'eut pas plutôt disparu du sommet du rocher, que je l'y suivis. De là, je pouvais facilement surveiller ses mouvements. Je le vis se diriger du côté où j'avais l'habitude de me diriger moi-même, puis frapper à la porte de la hutte que je connaissais si bien. La porte s'ouvrit, et se referma lorsqu'il fut entré. Il me sembla, en ce moment, que la brise m'apportait le rire moqueur de la vieille sorcière, lorsqu'elle m'avait dit: « Que t'importe son nom, puisque ce n'est pas le tien? » Je crus voir, à travers l'obscurité, son bras décharné qui m'indiquait la hutte de Jésusita, et, saisissant mon couteau, je m'élançai sur les pas de mon rival. En quelques bonds j'eus atteint la porte. J'écoutai, mais je n'entendis que le murmure confus d'une conversation à voix basse: il me fut impossible de saisir un seul mot. J'avais repris un peu de calme, et quoique décidé à me débarrasser d'un rival odieux, il me restait encore assez de présence d'esprit pour ne pas me brouiller avec la justice.

Le juge avait rendu un édit par lequel il était enjoint à tous les plongeurs et pêcheurs d'émousser la pointe de leurs couteaux, comme on avait déjà fait sur la côte de l'autre Océan; et quiconque, dans une querelle, ferait à son ennemi une blessure de haut en bas, devait être puni de mort. Quelque temps auparavant, un de nos camarades, ayant eu une difficulté avec un ami, n'avait pas trouvé d'autre moyen d'en finir que de lui ouvrir transversalement la poitrine avec son couteau carré par le bout. Cette affaire fit tant de bruit, qu'encore bien que l'agresseur fût aussi pauvre que l'homme qu'il avait *saigné*, et qu'ils n'eussent, ni l'un ni l'autre, de quoi payer un morceau de papier timbré, l'alcade ne put se dispenser d'intervenir. Il fit comparaître le meurtrier devant lui. Le couteau était la seule preuve qui restât, car le pauvre diable qui avait été tué était déjà enterré avant que son ami eût reçu la sommation du magistrat. On donna lecture de l'édit, après quoi l'alcade dit à l'accusé qu'il ne lui restait plus qu'une simple formalité à remplir, celle de prononcer contre lui la sentence de mort; mais ce dernier fit observer judicieusement que la blessure dont son ami était mort avait été faite dans une direction parfaitement horizontale, et que par conséquent il n'avait pas violé la loi. L'alcade, frappé de la justesse de cette observation, se contenta de le blâmer de sa vivacité, et le renvoya à ses travaux ordinaires, « attendu, dit-il, qu'il n'y avait pas de plaignant, et que l'édit punissait bien de mort les coups portés avec la pointe d'un couteau, mais qu'il n'y était pas question des couteaux émoussés par le bout. »

Cette affaire me revint donc à l'esprit au moment où j'allais faire usage du couteau que je porte à ma ceinture en place d'*estaca*. Ce couteau était des plus pointus, et j'étais bien aise de me tenir dans les termes de la loi. J'essayai d'en casser la pointe; mais dans ma précipitation, je m'y pris si mal, que la lame se cassa au niveau du manche, qui resta seul dans ma main. Privé de la seule arme qui pouvait assurer ma vengeance, je compris que je n'avais pas un moment à perdre. Je courus au rivage, où je trouvai une barque, que je détachai. La rage doublait mes forces; je traversai le détroit, je pris dans ma hutte un autre couteau, dont, cette fois, j'oubliai complétement de briser la pointe, et je me dirigeai de nouveau vers l'île d'Espiritu-Santo.

Le vent s'élevait; les vagues, en se brisant sur les rochers, ressemblaient, dans les ténèbres, à des gerbes de feu. La *gaviota* gémissait tristement au haut des falaises, les loups de mer hurlaient dans l'obscurité, et, par intervalles, les phoques mêlaient leurs cris plaintifs aux sifflements du vent. Tout à coup, un son distinct de tous ceux-là vint frapper mon oreille; il semblait sortir des profondeurs mêmes de la mer. J'écoutai, mais une rafale emporta pendant un instant les bruits confus de l'Océan, et je croyais m'être trompé, lorsqu'au bout de quelques secondes un second cri, semblable au premier, se fit entendre. Cette fois il n'y avait pas à s'y méprendre: c'était un cri de détresse, le suprême appel d'un homme en face de la mort. Comme cette voix venait du côté d'Espiritu-Santo, il était facile de comprendre que c'était Raphaël qui invoquait du secours. En proie à mille sentiments tumultueux, je me dressai sur l'avant de ma barque, mais j'eus beau regarder; la nuit était trop sombre, et je ne pus rien voir. Tout à coup, j'entendis de nouveau, et plus distinctement:

— Une barque! une barque! pour l'amour de Dieu!

C'était bien la voix de Raphaël!

Ici, José Juan s'arrêta, puis me demanda vivement et d'un air inquiet:

— N'avez-vous pas entendu un soupir?

Nous écoutâmes; mais le murmure monotone des eaux, le chant du gardien des huîtres, et le battement des ailes d'un oiseau qui s'envola du haut d'un rocher voisin, troublèrent seuls le silence de la soirée.

— J'avais cru, ajouta-t-il, entendre un soupir dans la hutte. Ah! monsieur, vous avez remarqué la pâleur de Jésusita lorsque vous avez fait allusion à l'histoire que je vous raconte, et vous avez deviné quelle était la jeune fille en question. Malgré toutes ses protestations, un cruel soupçon n'a pas cessé de ronger mon cœur, depuis le moment fatal où j'ai découvert qu'elle connaissait Raphaël.

José Juan poussa lui-même un profond soupir, et poursuivit son récit:

— On a beau avoir juré la mort d'un ennemi; on a

beau avoir de justes motifs pour le haïr mortellement; lorsque, dans une nuit noire comme celle-là, on entend sa voix sortir du milieu d'une mer peuplée de monstres; lorsque cette voix, tremblante d'émotion, est celle d'un homme intrépide, il y a, dans ce cri de détresse, un pouvoir mystérieux qui vous remue l'âme. Un frisson involontaire parcourut tout mon corps.

En parlant ainsi, le plongeur baissa les yeux, comme un pénitent qui fait l'aveu d'une faute; mais sa physionomie reprit bientôt une expression de sauvage raillerie, qu'elle conserva jusqu'à la fin de son récit, et il reprit brusquement:

— Cette émotion ne fut pas de longue durée. J'entendis presque aussitôt l'eau battue avec violence, et je ramai de ce côté. Un instant après je distinguai Raphaël au milieu de jets écumeux qu'il faisait jaillir tout autour de lui. Une circonstance singulière me frappa; c'est qu'au lieu de faire des efforts pour venir à ma rencontre, il restait stationnaire. Je devinai bientôt la cause de son immobilité. A peu de distance de lui, et à cinq ou six pieds sous l'eau, brillait une lueur phosphorique. Cette lueur s'avançait lentement vers Raphaël. Ne devinez-vous pas ce que c'était?

— Non.

— C'était un *tintorera*, et un de la plus grande espèce, répliqua José Juan.

— Et c'est alors que vous vous jetâtes à l'eau pour sauver votre rival?

— Pas encore, répondit le plongeur avec un sourire: c'eût été trop tôt. Un coup d'aviron me porta auprès de Raphaël, qui, en me voyant, poussa un cri, mais n'eut pas la force de parler; la terreur et l'épuisement lui ôtaient la voix. Par un effort désespéré, il jeta ses deux mains sur le bord de ma barque; mais ses bras affaiblis ne pouvaient plus soutenir le poids de son corps. Ses yeux, déjà couverts d'un voile, se fixèrent sur les miens avec une expression si déchirante, que je saisis ses deux mains dans les miennes, les pressant avec force contre le bord de la barque. Le *tintorera* avançait toujours. Pendant un instant les jambes de Raphaël cessèrent de se mouvoir; il poussa un cri terrible, ses yeux se fermèrent, ses mains lâchèrent prise, et la partie supérieure de son corps s'affaissa dans l'eau: le requin l'avait coupé en deux!

— Sans que vous pussiez le sauver?

— Peut-être ne lui ai-je pas donné toute l'assistance que, dans un pareil moment, il avait droit d'attendre de tout autre que de moi; mais cela se conçoit facilement.

— Répondez-moi franchement.

— Il est possible que, dans le trouble où j'étais, j'aie tenu ses mains trop serrées.

— Sans mauvaise intention?

— Eh bien donc! s'il faut vous dire toute la vérité, répondit le mulâtre, — et ces dernières paroles sortirent en sifflant entre ses dents, — je crois que je l'ai empêché d'entrer dans la barque.

— Et ne vous en êtes-vous jamais repenti?

Le plongeur, qui depuis quelques minutes roulait un cigare entre ses doigts, battit le briquet et en fit jaillir des étincelles qui éclairèrent ses traits. Il était évident que ma question l'étonnait.

— *Caramba!* s'écria-t-il enfin; je n'avais rien à démêler avec l'alcade; l'édit ne parle pas des *tintoreras*. Mais mon histoire n'est pas finie, ajouta-t-il. Au moment où Raphaël disparut au milieu des flots, je m'y jetai aussi.

Ce fut moi qui, à mon tour, parus surpris de cet incident inattendu. José Juan s'en aperçut.

— J'avais mes raisons, poursuivit-il, pour agir ainsi. Et d'abord, le *tintorera*, bien qu'il m'eût délivré d'un rival odieux, me déplaisait à cause de la brutalité avec laquelle il avait happé ce pauvre Raphaël. Un pareil procédé compromettait l'honneur de tout le corps des plongeurs, et il ne faut pas oublier que je suis un de ses *capataz*. D'ailleurs, ayant une fois tâté de la chair humaine, il n'aurait pas manqué de venir nous attaquer un peu plus tard. Enfin, le juge ou l'alcade pouvait-il me demander compte de mon ami, si je tuais le requin qui l'avait coupé en deux? Vous ne connaissez sans doute pas les habitudes des requins?

J'avouai humblement mon ignorance.

— Eh bien! rien ne les excite davantage, rien ne les met dans un plus grand état d'irritation (je parle du *tintorera*, et pas du requin ordinaire, dont Raphaël, ainsi que je vous l'ai dit, s'inquiétait fort peu) que les nuits orageuses, comme celle qui fut témoin de cette scène. Une matière glutineuse et phosphorescente, excrétée par des ouvertures placées autour du museau des *tintoreras*, se répand sur leur peau, et leur donne l'aspect d'énormes vers luisants, surtout lorsqu'il tonne. Cette lueur les rend visibles pendant la nuit; et plus la nuit est sombre, plus ils brillent. Heureusement, ils voient à peine, et un nageur silencieux a sur ces monstres l'avantage de ses yeux. Ajoutez à cela qu'ils ne peuvent vous saisir qu'en se tournant sur le dos; et vous comprendrez qu'un homme qui sait nager et qui n'a pas peur a quelque chance de se tirer d'affaire.

Je ne plongeai, comme vous pouvez le supposer, qu'à une certaine profondeur, afin de ne pas perdre haleine, et aussi afin de pouvoir voir au-dessus, au-dessous et autour de moi. Les vagues mugissaient sur ma tête avec un bruit semblable à celui du tonnerre, mais près de moi tout était comparativement calme. Une masse noire me heurta dans l'abîme: c'était tout ce qui restait de Raphaël. J'étais destiné à le rencontrer toujours!

Je jugeai alors que l'animal que je cherchais ne pouvais être loin; et, en effet, je ne tardai pas à apercevoir une ligne lumineuse, qui grossissait de moment en moment. Nous étions, le *tintorera* et moi, à peu près à la même profondeur, mais il paraissait vouloir monter. L'haleine commençait à me manquer, et je ne voulais pas lui laisser l'avantage de se trouver au-dessus de moi; car, dans ce cas, il aurait pu me happer comme il avait fait de Raphaël, sans être obligé de se tourner sur le dos. Or, c'était pendant le temps qu'il exécuterait cette manœuvre que je comptais l'expédier. Le monstre se dirigea vers moi diagonalement, et avec une telle rapidité, qu'il y eut un moment où je me trouvai assez près de lui pour distinguer, à la lueur qui s'échappait de tout son corps, la membrane qui couvrait ses yeux, et pour sentir le contact de ses nageoires. Des lambeaux de chair pendaient encore à sa mâchoire inférieure, qu'il faisait claquer avec un air de satisfaction gastronomique. Il tourna sur moi son œil terne et vitreux: ma tête était alors au niveau de la sienne. J'aspirai l'air bruyamment, et m'élevant, dans une direction parallèle, à deux pieds environ au-dessus de lui, je me retournai vivement. Il était, ma foi, temps. La lune éclaira un instant son ventre argenté, et au moment où il ouvrait son énorme mâchoire garnie de dents aiguës et serrées, le poignard que je destinais à Raphaël s'enfonça dans son corps, y traçant un sillon sanglant, de toute la longueur de mon bras. Le *tintorera*, mortellement blessé, fit un bond prodigieux, et retomba deux fois, battant l'eau avec sa queue: heureusement, il ne me toucha pas dans sa chute. Je me débattis pendant une minute environ, aveuglé que j'étais par l'é-

cume sanglante qui me fouettait le visage ; puis, à la vue de mon ennemi flottant sur l'eau comme une masse inerte et livide, je poussai un cri de triomphe, qui domina la tempête et fut entendu dans les deux îles. Le jour commençait à poindre lorsque j'atteignis le rivage, épuisé par les efforts que j'avais faits, et par les émotions de cette nuit terrible. Les pêcheurs visitèrent leurs filets, dans lesquels la mer jetait, presque en même temps que moi, le *tintorera* et les restes de Raphaël. Tout le monde fut persuadé que j'avais fait des efforts surhumains pour sauver mon ami, et je laissai les vieilles femmes exalter mon dévouement. Une seule personne soupçonna la vérité, et vous l'avez vue pâlir rien qu'à la mention de cette nuit. Est-ce regret pour Raphaël? Est-ce l'idée du danger que j'ai couru? Voilà ce que je ne puis deviner, et cette incertitude est un cruel tourment pour moi. Du reste, ajouta le plongeur, il n'y a que vous, monsieur, qui connaissiez les détails de cette aventure, et dans quelques heures vous serez parti. »

José Juan se tut, et parut absorbé dans une rêverie profonde. Après quelques minutes de silence, il se rappela qu'il avait à remplir les devoirs de l'hospitalité. Nous rentrâmes dans la hutte. Dans la pièce la plus reculée, où s'était retirée la jeune femme, brûlaient deux chandelles. A leur lueur vacillante on distinguait une image grossièrement faite, représentant les âmes en purgatoire, pour la rédemption desquelles ces deux chandelles étaient pieusement consumées tous les soirs. Accablée de fatigue, la jeune Indienne, assise sur un escabeau de bois, sommeillait paisiblement. Sa longue chevelure déroulée pendait jusqu'à ses pieds. La beauté de Jésusita expliquait facilement l'amour de José Juan ; mais, en voyant son sommeil tranquille, on avait peine à se rendre compte de la jalousie de son époux. Celui-ci, après l'avoir contemplée pendant quelque temps, déroula une natte chinoise, qu'il étendit par terre à l'entrée de sa hutte ; c'était le lit le plus somptueux que ce demi-sauvage pût offrir à son hôte : le mobilier de son habitation se composait de deux nattes semblables, et de quelques siéges en jonc. Cette hospitalité, néanmoins, valait bien celle du capitaine don Ramon ; mais j'avouerai qu'après cette histoire de sang, j'aurais préféré le pont de notre petit navire au toit de cet homme. Je ne pus fermer les yeux, et l'aube commençait à paraître, lorsque j'entendis la voix de José Juan.

— Le *coromuel* souffle encore, dit-il, et la *Guadelupe* va lever l'ancre.

Je pris congé de lui, et retournai à bord.

— Eh bien! me dit don Ramon en m'apercevant, vous ne serez plus surpris quand vous entendrez parler de José Juan. Que pensez-vous de ce gaillard-là?

— Que c'est un ami bien dévoué ! répondis-je d'un air convaincu.

Le lendemain matin, nous jetions l'ancre à Pichilinga. Cette fois, le capitaine ne s'était pas trompé.

BORGHERS.

(*Traduit de l'anglais.*)

FABLES.

LE LOUP ET LA NOURRICE.

Une nourrice de village
Menaçait son marmot de le jeter au loup
S'il ne cessait bientôt son importun ramage.
Sur le coup,
Messer glouton qui passe ouvre l'œil et l'oreille,
Croyant que tout de bon parlait ainsi la vieille.
Voici, se disait-il tout bas,
Qu'on semble m'inviter à faire un bon repas.
Il s'assit donc, joyeux, comme un convive à table,
Attendant qu'on servît. Hélas! le pauvre diable
Y resta tout le jour, lorsqu'enfin vers le soir,
L'enfant ayant clos l'œil, ronfla dans sa layette;
Plus de cris, plus d'espoir.
Notre seigneur, à jeun, dut replier serviette,
Et rentrer au logis,
Le ventre creux comme un commis.
Sa compagne la louve, ignorant l'aventure,
Lui dit : — Eh bien! vas-tu nous montrer ta capture?
— J'ai gobé le marmot,
Répondit la piteuse bête,
En secouant la tête,
Ou plutôt
Je ne l'ai pas gobé, je ne suis qu'un grand sot;
Mais fin, à l'avenir, oui, bien fin, sur mon âme,
Qui me reverra croire à parole de femme.

LA CHÈVRE ET LE CHEVRIER.

Pour rentrer au bercail, de ses chèvres bêlantes
Un berger rappelait le troupeau vagabond;
Les unes à sa voix accouraient sautillantes,
D'autres se pressaient peu. Dans un ravin profond,
L'une d'elles, surtout, semblant ne pas entendre,
Broutait, sans plus bouger, le feuillage si tendre
Du vert lentisque et de l'osier.
Le chevrier
Lance une pierre
A la retardataire,
Et par malheur
Il lui casse une corne. Alors il la supplie :
— O chevrette ma mie,
Si j'ai frappé si juste, hélas! pour ma douleur,
C'est bien sans le vouloir ; ô chevrette ma sœur,
Esclave comme moi, tu connais notre maître,
Il me tuerait peut-être ;
Par le dieu des forêts, ne me dénonce pas!
— Le moyen de cacher ce qui frappe la vue?
Dit la chèvre ingénue ;
Quand ma voix se tairait,
Ma corne parlerait.

LUDOVIC PARIS.

VOYAGE EN FRANCE.

UN TOUR EN LANGUEDOC (1).

III. La cinquième merveille de Toulouse : le moulin de Bazacle. — Le Grand-Rond. — Le 10 avril 1814. — Soult. — Le canal. — Castelnaudary. — Un antiquaire. — La fabrique d'empereurs romains. — Le combat de Saint-Martin-des-Bordes. — Les bannières. — Pie VII. — La course de l'âne. — Carcassonne. — Souvenirs militaires. — Mme Carcasse. — Tradition populaire. — La fête du roitelet. — Limoux. — La *blanquette*. — Les dragées du mercredi des Cendres. — Narbonne. — Sa grandeur et sa décadence. — Béziers. — Vue de l'Orb. — Pépézuc. — Le dieu de la gueule. — Audezène. — Pézénas. — Molière. — Le poulain. — Agde. — L'étang de Thau. — Cette. — La Méditerranée. — La mésaventure d'un milord.

— Ah ! je vous rencontre enfin ! vous m'avez, parbleu, fait assez courir !

— A ces mots jetés d'une voix essoufflée, je me retournai et vis l'agronome couvert de poussière.

— Quoi ! vous me cherchiez donc ? dis-je tout étonné.

— Depuis huit jours. Et j'ai parcouru la moitié du département. Bonne terre en général, mais imparfaitement cultivée ; quant aux habitudes vinicoles, détestables : que voulez-vous obtenir de ces vignes suspendues aux érables et aux pruniers des haies ?

— Du verjus, monsieur, et par suite du vinaigre.

— Je vous quitte, dit l'Anglais à demi-voix ; à ce soir.

— Cet étranger est à cent lieues de son illustre compatriote Arthur Young, observa l'agronome ; je ne le crois même pas très-capable de distinguer le trèfle anglais du sainfoin, ce qui lui serait pourtant plus utile que de venir remuer de vieux contes dans ces masures.

— Allons, allons ! suivez-moi, criai-je en riant pour l'apaiser ; je vais vous montrer à vous, homme positif, la cinquième merveille de Toulouse.

— Pourquoi pas les quatre autres ?...

— Parce que vous vous en souciez, comme milord du trèfle anglais.

— Nommez et voyons ?...

— La belle Paule.

— Quelle est cette femme ?...

— Une Toulousaine de beauté rare, qui offrit, dit-on, les clefs de la ville à François Ier.

— Et puis ?

— Saint-Firmin.

— Et puis ?...

— La statue de Mataly, personnage fabuleux.

— Et la cinquième ?

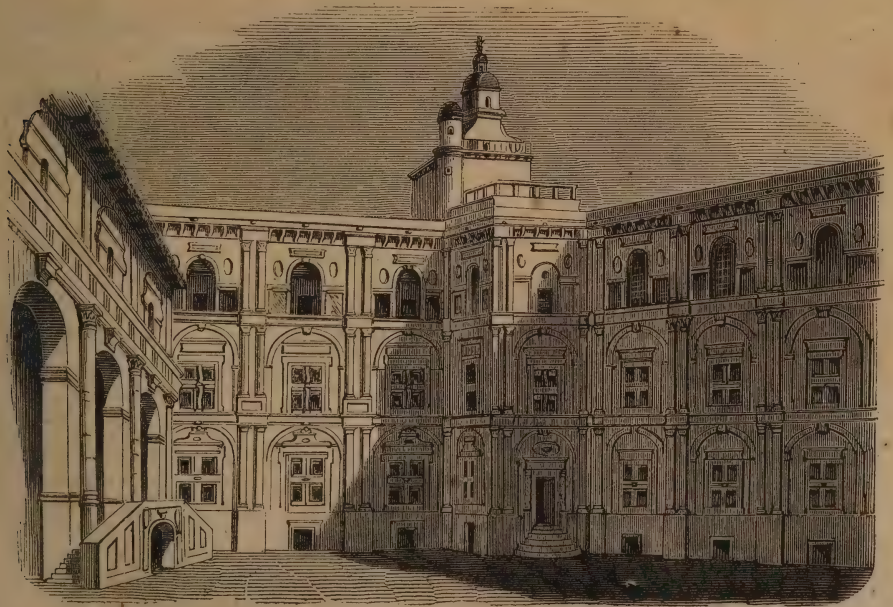
— Ce beau moulin de Bazacle, que vous voyez, élevant ses toits blancs au-dessus du pont.

— Voilà ce que j'appelle des monuments utiles, et non pas ces maisons brodées sur la pierre et découpées mignardement, comme des voiles de femme, que cet imbécile d'Anglais étudie depuis dix jours avec son lorgnon.

— Ne blasphémez pas, agronome, m'écriai-je, car la première de ces maisons, sculptée par Bachelier, est nommée l'hôtel Catalan ; la seconde, qu'on trouve dans la rue du Grand-Raisin, et la troisième, devant laquelle nous venons de passer en descendant au pont, et dont les ornements sont dus au ciseau du Primatice, méritent les hommages du monde entier !

— Enthousiasme d'antiquaire, mon cher ! Parlons du moulin.

— Puisque vous préférez ce monument, je dois vous dire que sa fondation se perd dans la nuit des siècles. Les



Hôtel d'Assézat sculpté ou ornementé par le Primatice.

meules y tournaient en 1190, car le comte de Toulouse l'atteste dans une charte de cette époque. Il appartenait alors aux religieux de la Daurade. En 1427, les capitouls

(1) Voyez les numéros de janvier et février derniers.

donnèrent deux cent cinquante livres au prieur pour les aider à reconstruire la chaussée emportée par l'inondation. On croit que ce nom de Bazacle lui vient d'un petit gué voisin, *vadaclum*, terme de basse latinité. Aujourd'hui ses quarante tournants moudraient au besoin tout le blé du Languedoc.

— Il est trop tard pour l'examiner en détail; j'irai demain, murmura l'agronome.

— En attendant, de ce pont en briques et en pierres sur lequel nous sommes (beau pont vraiment, bâti dans le style de la place Royale de Paris, et si solidement fondé en 1544, que la Garonne a beau s'enfler et mugir en passant, elle n'en rongera jamais les piles), admirez un moment cette île gracieuse de Tounis, dont les peupliers verts cachent à moitié les maisons et la promenade du faubourg.

— C'est un coup d'œil charmant. Mais avons-nous d'autres choses intéressantes à voir à Toulouse?...

— Certainement; le Grand-Rond d'abord.

— Allons-y donc.

Les arbres séculaires de cette promenade, admirable dans sa majestueuse solitude, enchantèrent notre homme. Il applaudit au dessin des allées La Fayette, si fraîches avec leurs jeunes ormeaux; mais son admiration éclata lorsque je lui montrai ce bâtiment rouge, qui termine la perspective au delà du canal, en lui disant: Voilà une succursale d'Alfort.

— L'école vétérinaire?...

— Ouverte tous les mercredis, dis-je avec affectation, car je venais d'apercevoir l'officier de spahis qui me faisait signe, et j'étais bien certain de me débarrasser ainsi de l'agronome.

A peine, en effet, prit-il le temps de me serrer la main, et il était déjà sur le pont tournant du canal, lorsque le capitaine m'aborda avec ces mots:

— Etes-vous homme de parole?...

— Vous allez le voir, si une course ne vous effraye pas.

— Marchez!

Je le conduisis sur les hauteurs qui bordent le canal.

— Eh bien! vous ne sentez pas votre cœur battre plus fort que tout à l'heure?...

— Pourquoi?...

— Parce que nous foulons, lui dis-je, un sol baigné de sang anglais, et laborieusement labouré, il y a trente-quatre ans, par les boulets de l'Empereur.

— Serions-nous donc?...

— Sur le champ de bataille de Soult, capitaine!

Il ôta son képi en lisant, sur une pyramide de pierre, cette inscription si éloquente dans son laconisme:

10 AVRIL 1814.

— Ah! quoi, c'est là?...

— Oui, capitaine. Le maréchal avait commis une de ces fautes qui décident du destin des empires. Au lieu d'enlever une division de dix mille hommes lancée en avant par Wellington et séparée du quartier général par la Garonne qui, en débordant tout à coup, se montra plus patriote et plus habile stratégiste que le meilleur lieutenant de Napoléon, Soult se tint sur la défensive et recula jusqu'à ces collines. Personnellement il ne demandait qu'à traiter, mais les soldats frémissaient d'impatience, et comme ils ne traînaient pas dans des fourgons les dépouilles de l'Espagne, ils réclamaient la bataille à grands cris. Malgré sa répugnance, Soult fut forcé de la livrer. Il se retrancha sur ces hauteurs, couvert par le canal et faisant face à Toulouse. Un système de redoutes liées entre elles et armées d'une formidable artillerie eût rendu sa position inexpugnable s'il avait su allier le sang-froid et l'ordre militaire au courage. Mais les deux premières qualités firent toujours défaut au duc de Dalmatie. L'armée anglaise, ou plutôt l'armée hispano-portugaise qui en formait l'avant-garde, vint se heurter à plusieurs reprises contre les ouvrages avancés du canal et des redoutes, et y laissa des monceaux de cadavres. Vingt mille hommes étaient déjà tombés sous la mitraille, lorsque Wellington, avant d'ordonner la retraite, porte une dernière fois sa lunette sur les redoutes et croit s'apercevoir que la plus importante, celle du Calvinet, n'est pas armée. Une colonne d'élite, commandée par lord Beresfort, est aussitôt dirigée sur ce point. Les Anglais montent en tremblant l'arme au bras, s'attendant à chaque instant à être foudroyés par quelque batterie masquée... La redoute est muette: alors un brave général se précipite avec sa cavalerie sur les assaillants pour les arrêter; une décharge faite à bout portant l'étend raide mort, ses soldats inférieurs en nombre se replient; la redoute est prise et la défense rendue impossible. Il restait une ressource à Soult, la montagne Noire, où jamais Wellington n'eût pensé à le suivre; mais il aima mieux se porter sur Castelnaudary, et se jeter, avec Suchet, aux genoux du duc d'Angoulême.

— Descendons, me dit le capitaine, ces souvenirs me serrent le cœur.

— Ils seraient bien plus poignants si je vous rappelais la joie de Toulouse, si je vous peignais son ivresse lorsque sa Grâce y fit son entrée trois jours après la bataille.

— Oui, Toulouse alors fut indigne.

— Capitaine, elle s'est bien lavée depuis de cette tache. J'étais ici philosophiquement assis sur ce tertre, dernier débris des redoutes de Soult, lorsqu'en 1842 la ville se leva comme un seul homme pour repousser l'injure du recensement. De cette place, j'entendais les houras du peuple; je vis même s'enfuir ces magistrats hautains qui menaçaient si fièrement la veille, et en comparant la Toulouse actuelle, frémissante d'ardeur et de patriotisme municipal, à la Toulouse de 1814, humble servante des Anglais, je me souvenais avec bonheur du mot de Pasquier: *Les villes qui ont été cent ans civières, sont cent ans bannières!*

— Je suis de votre avis, répondit le capitaine, mais...

— Mais vous me ferez vos objections plus tard, repris-je en tirant ma montre; car voilà une cloche qui nous appelle et nos malles nous attendent sur la barque de poste; il ne nous reste plus maintenant qu'à gagner le canal.

Le lendemain nous devions arriver à Carcassonne.

Nous avions pris le canal du Midi pour nous rendre à Castelnaudary, et nous n'en étions plus qu'à trois ou quatre kilomètres, lorsqu'un homme de moyen âge, accourant à toute bride sur la berge droite du canal, attira l'attention générale: debout sur ses étriers, et proportionnant l'allure d'un cheval qui rappelait assez exactement le coursier du fameux chevalier de la Manche, à la vitesse de la barque, il prit la parole en ces termes, au milieu des imprécations de l'équipage:

— Mesdames et messieurs, l'administration du canal, qui fait argent de tout, vous réserve un dîner exécrable à Castelnaudary: la table est mise depuis huit jours à son hôtel, et ce repas, réchauffé s'il en fut, car grâce à la bonté de mes raisons et à la variété de ma carte tous les voyageurs l'ont refusé cette semaine; ce repas, vous le payerez fort cher. Je vous offre, au contraire, à moitié prix, un festin de Sardanapale, des pâtés du fameux Audézène, le Chevet du Languedoc, des écrevisses à la Talleyrand et un omnibus!

Ce discours, débité avec le feu et l'accent du terroir, nous aurait amusés seulement, si les employés de l'administration ne s'étaient avisés de lancer une grêle de pierres à l'orateur; mais, par esprit de contradiction autant que par esprit de justice, nous prîmes, en vrais Français, le parti du plus faible et suivîmes tous le charlatan, accompagnés par les jurons et les malédictions patoises des marins et du capitaine. Ils ne se bornèrent même pas à cette vengeance en paroles, car, pour faire un exemple sans doute à nos dépens, au milieu du dîner, l'éclusier vint nous avertir que la barque était partie, laissant nos malles sur la berge. Nous étions fort heureusement dans une disposition d'esprit à rire de ce tour, et nous profitâmes de notre séjour forcé pour examiner en détail la petite ville. Castelnaudary, bâti sur une colline dont les églises de Saint-Jean et de Saint-Michel couronnent la crête, se mire en quelque sorte dans un admirable bassin de forme octogone, ombragé à l'un des bouts par un superbe rideau de peupliers. Nous admirions déjà le mouvement que la construction, le radoub des barques du canal et les magasins qui en bordent les quais jettent dans ce bassin, lorsqu'un antiquaire local, le fléau le plus redoutable que puisse rencontrer le voyageur, vint fondre sur nous sans pitié. Pendant une heure que dura sa mortelle dissertation, nous n'entendîmes que les noms de Bernard Aton, vicomte de Carcassonne et maître de la ville en 1118; de Simon de Montfort qui s'y défendit en 1211 contre le comte de Toulouse; du prince Noir dont les cavaliers la brûlèrent en 1355, et des comtes de Lauragais, ses derniers possesseurs. Il parlerait encore si, reconnaissant cette figure de faux archéologue, je n'avais eu recours aux grands moyens.

—La conversation de monsieur, dis-je en lançant un coup d'œil d'une expression particulière à mes compagnons, prouve qu'en dépit des railleries de la capitale et de ses caricatures, ce n'est qu'en province qu'on trouve la vraie science. Permettez-moi de vous citer un fait bien propre à confirmer cette vérité. Il y a quelque dix à douze ans, une intéressante nouvelle mit en émoi tout le personnel archéologique du Languedoc. Il ne s'agissait de rien moins que de la découverte de certains marbres révélant l'existence de toute une dynastie inconnue d'empereurs romains. Les Académies d'Oc s'émurent, des commissions furent nommées, et le docte aréopage, présidé par un érudit illustre entre tous, qu'on appelle Dumège, décida solennellement que les bas-reliefs trouvés à Nérac étaient de la plus belle antiquité. En conséquence, un Conseil municipal, ami de l'histoire, les acheta 6,000 francs. Mais à peine en avait-il orné son musée, que voilà une nouvelle famille de Tétricus qui sort de terre. Cette fécondité parut étrange à quelques-uns; hâtons-nous de reconnaître que ce n'étaient pas des archéologues; ils écrivirent à Paris, et on leur répondit que les derniers Tétricus étaient aussi vrais que les premiers. Alors, les ignorants commencèrent à douter, et comme rien ne vaut l'œil de la justice, ils la prièrent d'examiner le cas. La justice d'abord hésita, peut-être même eût-elle fait une sottise, car elle comptait parmi ses conseillers quelques membres des sociétés archéologiques, lorsque le vendeur des Tétricus s'en reconnut publiquement le père...

— Vraiment! s'écria milord émerveillé...

—Oui, le sieur Chrétin, tel était son nom, qui eût mieux convenu à d'autres, non-seulement avoua qu'il avait fabriqué les empereurs en question, mais comme des archéologues furieux le traitaient d'imposteur, il en fit de nouveaux à l'audience même.

L'antiquaire avait disparu : débarrassés de sa présence et de sa fausse érudition, nous allâmes nous asseoir au pied de ces moulins à vent qui tournent presque toujours à l'extrémité de la ville, et tandis que notre agronome entamait une conversation économique avec l'un des meuniers, je dis à la jeune miss :

—Vous me demandiez tout à l'heure, mademoiselle, l'usage de ces bannières portant les attributs des divers métiers, qui pavoisent une des vieilles chapelles de Saint-Michel. Pour vous en expliquer l'origine, il faut remonter au treizième siècle. A cette époque et au plus fort de la guerre des Albigeois, eut lieu un combat que je laisse décrire par l'historien contemporain :

« Le comte de Foix chevauche avec ses compagnons vers Saint-Martin-des-Bordes; tous portent les lances hautes et appuyées à l'arçon, et ils vont criant *Toulouse!* dans la plaine qui est longue et belle. Les arbalétriers, en même temps, lancent flèches et bossons. Tel est le tumulte des cris mêlés au galop des chevaux, qu'on dirait que le firmament va tomber. Grand, au baisser des lances, fut le choc des deux armées. Les Toulousains criaient *Toulouse!* les Gascons, *Comminges!* d'autres, *Foix, Montfort* ou *Soissons!* Mais voici qu'un des meilleurs chevaliers du comte de Foix, Giraud de Pepieux, pique son destrier de ses tranchants éperons, et voyant un chevalier breton qui débouchait des broussailles, le frappe si rudement, qu'il lui perce les brassards, le pourpoint, le haubert, et pousse jusqu'à l'arçon la pointe de sa lance dont le pennon sort tout sanglant; il roula à terre, mort et sans confession. Quand les Français ont vu le coup, ils volent à la rescousse, furieux comme lions et comme bons vassaux. Éperonnant donc en vrais barons, ils accoururent à toute bride du penchant de la vallée. Monseigneur Bouchard les précède, tenant un pennon de soie, sur lequel est peint un lion. Là-bas, dans cette ville, par où l'on va à Montréal, ils frappent sur les routiers d'estoc et de taille, et leur font grand mal. Ils en laissent étendus sur le champ une centaine qui ne verront pas la Noël et qui ne seront plus joyeux ni marris de carnaval ou de carême. Monseigneur Bouchard éperonne donc comme je vous ai dit par le chemin, et avec lui les Français qui prennent l'offensive. Dans leurs rangs épais un seul cri s'élève : *Montfort!* et Bouchard va criant plus haut : *Dame Sainte-Marie!* De l'autre côté s'avance le comte de Foix avec ses preux barons. Et là vous auriez vu soudain maintes targes brisées et maintes fortes lances rompues au milieu de la prairie; des cavaliers marcher sur les débris dont la terre est jonchée, et maint bon cheval errant à l'aventure. Les hommes de Martin l'Algaï s'enfuirent avec lui jusqu'à ce que la bataille fût gagnée; ils revinrent alors, disant qu'ils étaient à la poursuite des routiers. L'évêque de Cahors s'enfuit jusqu'à Fanjeaux, et tout le convoi fut par les routiers, que Dieu maudisse, pillé et enlevé. Tandis qu'ils font cette folie, le comte de Montfort et ceux qui étaient dans le château de Castelnaudary viennent, les bannières déployées, à la bataille. Lorsque ceux de l'host les virent ils se troublèrent fort: ils savaient bien pour la plupart qu'ils allaient être vaincus, et que la faute en était aux routiers qui avaient fui avec le butin. Mais le comte de Montfort arrive, éperonnant, son épée nue à la main, et de tous ceux qu'il rencontre, il prend les uns et tue les autres. »

Depuis, pour consacrer le souvenir de cette victoire, tous les corps de métiers, avec leurs bannières, assistent à la procession de la Fête-Dieu, précédés de bergers de la Montagne Noire, qui jouent sur la cornemuse une marche dite de Simon de Montfort.

— Pourrait-on l'avoir? s'écria miss.

—A l'instant même, si vous le souhaitez, car je la notai dernièrement.

Dès que l'Anglaise eut écrit cette marche sur son album, nous descendîmes dans la ville et gagnâmes l'hôtel ou plutôt l'auberge de Notre-Dame. Ce n'était pas sans dessein que je l'avais choisie. Quand nous fûmes réunis dans la grande salle, pièce assez vaste, mais dont les murs blanchis à la chaux et les solives peintes en gris éloignaient toute idée de luxe, je menai le trappiste devant la cheminée où brillait sous verre une estampe au pastel, et lui dis:

—Reconnaissez-vous ce saint homme?...

—Pie VII!...

— Lui-même, mon père. Le 2 février 1814, il arriva dans cette auberge et y coucha. Vous aurez sa chambre, ajoutai-je à voix basse pour ne pas exciter la jalousie de l'Anglais. Il était accompagné de l'archevêque d'Édesse, d'un médecin, d'un chirurgien, et depuis Fontainebleau, d'un officier supérieur de gendarmerie.

Le trappiste leva les yeux au ciel et murmura quelques paroles...

—Ne maudissez pas Napoléon pour ce fait, mon père; s'il donna un gardien peu convenable au pape, il eut de rudes porte-clefs à son tour, et la balance, certes, serait en sa faveur!

—Je voudrais bien savoir, s'écria milord, qui pendant ce temps n'avait cessé de tenir son lorgnon braqué sur le portrait, si cet habillement est exact?

—Nul, parbleu! ne peut vous satisfaire plus complétement que moi là-dessus, car en voici la description extraite, mot pour mot, du procès-verbal du préfet!

«Le costume du pape était une tunique longue d'une étoffe de laine blanche, rochet d'étoffe de coton blanc, bordé de dentelles, camail en soie rouge, chapeau rouge relevé des deux bords et où pendaient par derrière de petits glands en or. Ses vêtements étaient recouverts d'un grand manteau rouge, bordé d'un petit galon d'or. Au doigt annulaire de la main droite il portait une bague avec un gros diamant. Les mules que baisèrent ceux qui furent admis à son audience étaient rouges avec une croix brodée en or au milieu du pied.»

—Quant à son extérieur, si j'en crois le récit de ma grand'mère, qui, secrètement avertie par une amie de Fontainebleau et le président du tribunal de Castelnaudary, était accourue à travers des torrents de pluie, c'était un vieillard de soixante-douze ans, d'une taille élevée, un peu courbé, le teint pâle, mais animé par un regard d'une indéfinissable douceur et la plus vénérable physionomie.

—Ah! 1814, l'année sombre et fatale, l'année aux tristes événements! j'ai mal à l'âme, dit l'officier, toutes les fois que j'en entends parler.

—Hélas! capitaine, qu'eussiez-vous dit deux mois après?... Des fenêtres de cette même auberge, on voyait un étranger en uniforme rouge, portant cocarde et panaches blancs au chapeau, aller, entre Suchet et Soult, passer la revue des derniers débris de l'Empire, et ces vieilles bandes incandescentes encore d'enthousiasme napoléonien, conviées à crier : *Vive le duc d'Angoulême.*

— Assez, de grâce!...

—Oui, mieux vaut sourire aux folies de la gaieté languedocienne. Et, tenez, en voici une qui vient comme exprès faire explosion sous nos fenêtres. Une foule bruyante et joyeuse, du sein de laquelle partaient à chaque instant des cris, des rires, des huées et des chansons, roulait en effet dans la rue, traînant un objet qu'on ne pouvait discerner d'abord, mais qui surprit bien mes nouveaux amis quand il s'arrêta devant l'auberge. C'était un homme monté et tenu de force sur un âne, la tête tournée vers la queue. Il avait une quenouille à l'épaule, et, tous les dix pas, un autre homme, habillé en femme, lui faisait baiser un balai au milieu des huées des refrains indigènes, et au bruit infernal des cornes et des chaudrons.

Tous les regards se tournèrent vers moi.

— Eh bien, oui, miss, eh bien, oui, chers messieurs, c'est...

— Quoi donc?..

—La course de l'âne, infligée à tous ceux qui, dans les débats de ménage, ne prouvent pas brutalement que du côté de la barbe est la toute-puissance.

La course de l'âne.

C'est ainsi que nous attendîmes la barque du lendemain qui, toujours par le canal, voulut bien enfin nous transporter à Carcassonne. Cette ville était marquée à l'encre rouge sur l'album de nos voyageurs; aussi, à peine hors du bassin, encore plus magnifiquement construit que celui de Castelnaudary, nous commençâmes nos explorations. J'avais promis au capitaine de lui montrer un système de fortifications dont il n'avait aucune idée, et je le conduisis tout droit dans la cité. Là, son étonnement fut grand. La belle conservation de cette double enceinte, flanquée de distance en distance de tours en forme de cône tronqué, la porte gothique appelée *Narbonnaise*, la barbacane ou allée murale qui descend de la colline vers la ville moderne, le frappaient d'admiration.

—Vous voyez là, lui dis-je, quand il eut bien examiné le dedans et le dehors, le seul débris de l'architecture militaire des Goths: Maîtres de Carcassonne en 440, ils la fortifièrent si bien que le flot de toutes les guerres et de toutes les invasions est venu se briser, sans les détruire, au pied de ces murailles. Et pourtant, que de fois les habitants qui dorment là-bas dans ce cimetière de Saint-Michel, auquel Philippe le Hardi donna trois sous de rente en 1283, ont tressailli au bruit des armes! Ici a brillé la framée

de Clodwig, celle de Gontram, celle de Recared ; ici a flotté l'étendard vert et blanc du prophète, abattu, dit-on, par la large épée de Charlemagne, sur cette même tour dont la moitié, fièrement debout, défie le ravage des siècles. Ici la croisade et Simon de Monfort se sont baignés dans le sang de sept mille victimes ; ici, enfin, les inquisiteurs, les Anglais, les ligueurs ont apporté pendant des siècles le carnage et la mort ; et cependant voilà les tours de Bérard, de Benazet, de Moretis, de la Glacière, de la porte Rouge, du petit et du grand Canilon, du grand Brûlas d'Ourliac, de l'Inquisition, du four Saint-Nazaire, du moulin de Mi-Padre, d'Alplo de Daveja, de Saint-Laurent, du Tranquet, de Saint-Martin, de Sansom, de la Charpentière et du Degré, toujours debout avec leurs vingt-cinq compagnies. Et nous ne trouvons de complétement ruinée que celle de Notre-Dame ou de Rigal ! Singulière ironie du temps qui, en moissonnant quinze générations, a respecté toutes ces pierres ! Mais venez, suivez-moi, car après avoir visité les prisons, les magasins, le jardin du gouverneur et le logement du major, il faut voir le puits d'Alaric.

Ce dernier monument, qui n'est remarquable que par son diamètre et sa profondeur, renferme, selon la tradition, les trésors du fameux roi des Goths. Comme aucun

Vue de Carcassonne.

de nous n'était tenté d'en exécuter la recherche, nous allâmes donner un coup d'œil à l'église de Saint-Nazaire, consacrée en 1096 par le pape Urbain, et dîmes ensuite adieu à la cité. En sortant, toutefois, il fallut expliquer à la curiosité de miss le sujet du bas-relief grossier de la porte Narbonnaise. Là, se trouve sculptée à coups de ciseau une tête de femme portant un bonnet symbolique orné d'ailes et de guirlandes : l'Anglaise se hâta de la dessiner et de me demander ce que signifiaient les deux mots latins placés en légende sur le socle : *sum Carcas*. Je lui répondis, en regardant préalablement si on n'apercevait nulle part figure d'antiquaire.

— Les enfants, mademoiselle, vous diraient que c'est *madame Carcasse*. Mais comme cette traduction libre ne vous apprendrait rien, permettez-moi de vous donner, avant la mienne, l'opinion de Turpin, le chroniqueur fabuleux de Charlemagne. Cet empereur, dit-il, voyant bien qu'il ne pourrait forcer Carcassonne, tâcha de la prendre par famine. Il la resserra donc tellement, que la plupart des habitants moururent de faim ; si bien, c'est Catel, son translateur, qui parle, que dame Carcas, de ladite ville, la voyant dépourvue de défenseurs, couvrit les murs d'hommes de paille, lesquels elle avait soin de faire changer de place aux heures où l'on relevait les postes. De plus, afin que Charlemagne ne crût pas que les vivres manquaient, elle fit manger deux boisseaux de grain à une femelle du compagnon de saint Antoine, et la jeta morte dans le fossé, pour que les Franks, la voyant pleine de grain, eussent cette opinion que le blé était en abondance dans la ville. Ces stratagèmes de dame Carcas rebutèrent en effet Charlemagne qui se voulait retirer, quand une des tours s'avança, et, en le saluant, s'inclina ; et d'une autre tour voisine le couvert tomba, comme si elle eût voulu, dit le bon Turpin, *ôter le chapeau devant Charlemagne*.

— Je vois, d'après ces folies, que vous riez du chroniqueur de Charlemagne.

— Oui, mademoiselle, et je suis persuadé que la figure de pierre est une de ces fantaisies sculpturales du moyen âge, qui représenterait aussi bien la lune, que Mme Carcas.

Après cette dissertation fabuleuse, nous regagnâmes la ville basse, et pûmes nous reposer sous les frais platanes qui ombragent la promenade. Là, tout en admirant le Neptune en marbre blanc de la fontaine, et tandis que notre officier et l'agronome faisaient le tour de la ville, l'un, pour mesurer les quatre bastions de l'enceinte, et l'autre, pour contempler les belles plantations qui les bordent, je crus devoir parler à milord d'un singulier détail des mœurs de Carcassonne.

— Tous les ans, le premier dimanche de décembre, les jeunes gens de la rue Saint-Jean, la plus septentrionale de la ville, se rendent, après midi, dans la campagne. Là, chacun d'eux, armé d'une gaule, bat les buissons et fait la chasse au roitelet. Le premier qui abat un de ces oiseaux avec sa gaule est vainqueur et proclamé roi. Si le premier dimanche la chasse a été infructueuse, ils la recommencent le dimanche suivant, jusqu'à ce qu'un roitelet ait péri. Alors ils rentrent dans la ville deux à deux, armés de leurs gaules, et précédant le roi qui porte suspendue à une perche la cause de sa royauté. Puis le dernier jour du même mois, à sept heures du soir, le roi, précédé de tambours et de fifres, et suivi de tous ses concurrents portant des torches et des fusils, parcourt toutes les rues de la ville. Il fait halte devant chaque maison, et un de ses compagnons inscrit à la craie ces mots qu'il faudra changer cette année : *Vive le roi!* et le millésime de l'année nouvelle. Ce n'est pas tout. Le jour des Rois venu, sa majesté fait à neuf heures du matin une autre course triomphale. Cette fois, sa tête est ornée d'une couronne, sa main armée du sceptre, un manteau bleu flotte sur ses épaules, et il marche entouré de ses officiers et de ses anciens concurrents devenus ses gardes. L'infortuné roitelet qui l'a fait monarque est porté devant lui au bout d'une perche, entouré d'une couronne d'olivier.

Dans cet équipage il va entendre la messe à Saint-Vincent, et, la messe ouïe, rendre visite aux autorités, lesquelles déposent sur un plat d'argent les frais du festin qui termine la fête.

Comme je finissais mon récit, le loueur, prévenu de la veille, nous amena les chevaux qui devaient nous transporter à Limoux, car il avait été décidé à l'unanimité que, pour voir plus à l'aise les paysages de l'Aude, nous abandonnerions le canal à Carcassonne. Nous nous engageâmes donc tous les six dans la vallée de l'Aude, vallée charmante, tantôt etranglée, tantôt se développant largement entre des collines adossées à deux chaînes parallèles de montagnes que hérissent çà et là des sapins. Quant aux collines qui forment le premier plan, elles sont couvertes de vignes dont l'aspect enchantait l'agronome. Nous remontâmes ainsi le cours de l'Aude jusqu'à Limoux, petite cité de cinq à six mille âmes, dont le paysage pittoresque, les allées de la porte de la Trinité et de la porte Toulzane et les délicieux jardins, alors tout blancs d'arbres en fleurs, méritent la renommée de cette fameuse *blanquette*, le champagne du Midi de la France.

Je l'avais vantée à l'agronome, et l'Anglais, qui m'écoutait avec attention, voulut apprécier ses mérites : je le laissai donc attablé avec le capitaine et l'homme des champs, parfaitement aptes l'un et l'autre à prononcer sur cette importante question, et me fis le cicérone de la jeune miss et du trappiste. Ce dernier nous entraîna d'abord à l'ermitage de Notre-Dame-de-Marseille, dont la chapelle, perchée sur un coteau, presque aux portes de la ville, attire encore tous les ans une foule de pèlerins. Je montrai ensuite à l'étrangère la place, sorte de trapèze que bornent deux vieilles halles affectées, l'une aux marchands, l'autre aux bouchers; et comme elle comparait le silence qui, ce jour-là, y régnait en maître, avec les tumultes charivariques de Carcassonne, force me fut de lui répondre :

— Si vous passiez à Limoux le mercredi des cendres, vous trouveriez cette place solitaire encombrée, et ces halles si calmes pleines de bruits assourdissants. En mémoire de leur prospérité ancienne, basée sur le commerce des blés avec l'Espagne, tous les ans, les jeunes gens de la ville, masqués en meuniers et portant un fouet et un sac de farine, parcourent les rues à cheval, et caracolent sur cette place, assaillant à coups de dragées les curieux qu'ils rencontrent sur leur passage et ceux que les claquements de leurs fouets attirent aux fenêtres. Le peuple ramasse les dragées et applaudit en dansant la farandole.

— Quel dommage, s'écria l'Anglaise, que l'homme agricole ne puisse être témoin de cette fête!... Mais vous lui en direz deux mots, n'est-ce pas?...

— Il n'est plus en état de les entendre, miss, répondit le capitaine, qui nous avait rejoints sans que nous l'eussions aperçu; cette perfide *blanquette*...

— A fait des siennes, je le vois. Et milord?... demandai-je à voix basse.

— Il n'affirmera plus qu'elle est moins capiteuse que le Porto.

Le capitaine avait raison, car nos deux buveurs ne s'éveillèrent qu'à Narbonne.

Une magnifique allée d'oliviers nous conduisit à cette cité déchue, où, selon ce menteur de Chapelle :

Toujours il pleut, toujours il tonne.

Il est bien vrai que n'étant qu'à 2 mètres 599 millimètres au-dessus du niveau de la mer, et se trouvant environnée de toutes parts d'étangs, de canaux et de marais, un orage ou une inondation extraordinaire peuvent momentanément noyer ses environs; mais si elle souffre aujourd'hui et languit, c'est précisément par le manque d'eau. L'aspect de cette ancienne capitale de la Gaule romaine, d'une ville si grande et si opulente quand le nom de César brillait sur les colonnes de marbre et au frontispice d'airain des temples de Jupiter, de Bacchus, de Mercure, de Vulcain, d'Esculape, serre vraiment le cœur. Le poëte Ausonius disait d'elle, au quatrième siècle :

« Narbonne présente à son tour un empire qui s'étend des frontières des Allobroges et des sommets escarpés des Alpes jusqu'aux glaciers pyréneens, au Rhône fougueux, au Léman, aux Cévennes et aux limites des Tectosages. La première, dans les Gaules, Narbonne martiane eut l'honneur des faisceaux et le privilége prétorien. Qui pourrait peindre ses ports, ses lacs, ses montagnes? qui entreprendrait de décrire cette population diverse de mœurs et de langage? Comment parler de ce beau temple en marbre de Paros, que n'eût point dédaigné celui qui éleva le faîte doré du Capitole? Les mers lui portent les trésors de l'Orient et de l'Ibérie; c'est pour l'enrichir que les vaisseaux de la Sicile et de l'Afrique déploient leurs voiles; et tout ce qui flotte et se croise dans le monde, sur les rivières et les mers, entrera dans ses ports (1). »

Voilà ce que fut Narbonne pour les Romains. Ce qu'elle

(1) *Hist. du Midi*, tom. I.

est aujourd'hui, nous l'apprîmes avec douleur par les plaintes de l'un de ses vieux citoyens, qui, nous voyant occupés à examiner les remparts, bâtis, sous François Ier, avec les précieux débris de tous les anciens édifices, exhala ainsi ses murmures patriotiques :

— C'est Carcassonne qui a tout fait. A l'époque révolutionnaire, elle spolia sa voisine; tout ce qu'avait épargné le marteau démolisseur devint sa proie. Elle se montra si âpre, que nos pères craignirent un moment qu'on ne leur dérobât la tour de l'archevêché. Depuis, Carcassonne a toujours eu la part du lion : belles casernes, vastes promenades, halles magnifiques, tout lui est prodigué. Et cependant les casernes de Narbonne, délabrées, hébergent difficilement deux ou trois maigres compagnies du centre. Son tribunal ne sait où se nicher; le marché aux herbes peut à peine contenir deux ou trois douzaines de jardinières, exposées à toutes les intempéries des saisons; les promenades, mutilées, n'offrent d'autre ombrage aux oisifs que celui des banquettes; l'eau coule par intermittence des dauphins grossièrement sculptés de la fontaine du Grand-Marché, et des canaux trop souvent engorgés de celles de Saint-Paul, de Saint-François et de la Mairie, que surmonte un Napoléon en plâtre; enfin, si l'on veut échapper un instant aux rayons d'un soleil torride, on ne trouve pour abri que le feuillage rare et bicolore des trembles de l'allée des Soupirs, celle des Barques n'étant qu'un gouffre de poussière.

Cette décadence nous émut si fort, que nous nous hâtâmes, non sans avoir toutefois visité auparavant le canal de la Robine et le joli port de la Nouvelle, de gagner la patrie de Riquet.

Béziers est une ville admirable à voir à l'heure où nous y vînmes. Une vapeur bleuâtre et à demi transparente flottait autour de la montagne et l'enveloppait d'une sorte de voile aérien. Au-dessus du brouillard, que les premiers rayons du soleil coloraient çà et là d'une teinte rosée, s'élevaient les tours, éclatantes de lumière, et la masse sombre de la cathédrale. A mesure que nous avancions, le brouillard, roulant ses vagues diaphanes, découvrait l'eau verte et limpide de l'Orb. Sans mot dire, je conduisis mes compagnons sur la terrasse de la cathédrale, et nous eûmes un moment de délicieux silence et d'admiration unanime. Un soleil éblouissant, éclairant toute la vallée, laissait voir dans leur richesse poétique les bords riants de l'Orb et le ravissant amphithéâtre de coteaux qui borde la rive droite; à nos pieds, les huit écluses accouplées de Fonseranne, élevant les barques du canal à vingt et un mètres de hauteur, et, dans le lointain, des plaines qui n'ont pour horizon que le ruban bleu de la mer, tel était le tableau que nous contemplions à cette heure. Je montrai à milord, pour n'y plus revenir, l'endroit où les truands de la croisade, se précipitant sans ordre dans les fossés avec des pioches, effondrèrent le mur et prirent la ville, qu'ils voulaient brûler ensuite, quand ils virent que d'autres profitaient des dépouilles des morts. Et, le menant aussitôt après à l'angle de la rue Française :

— Voilà, lui dis-je, le désespoir des antiquaires du pays.

— Cette statue sans bras, sans nez et sans oreilles, dont les pieds sont engagés dans un massif de plâtre?...

— Oui, milord, c'est Pépézuc, le héros fabuleux de Béziers, qu'on peut marier sans crainte, dans l'ordre imaginaire, avec Mme Carcasse. A s'en rapporter aux traditions, qui mentent comme les vieilles femmes, Pépézuc aurait accompli des exploits oubliés par malheur dans l'histoire, mais dont le peuple lui témoigne tous les ans, le jour de l'Ascension, sa profonde reconnaissance, en décorant sa statue d'un uniforme de papier doré.

— Ce sentiment honore les habitants de Béziers.

— Ils ont mille vertus, milord, on ne leur reproche qu'un défaut.

— Lequel?

— La gourmandise, ou plutôt la voracité; mais, pour juger de leurs excès sur ce chapitre, écoutez un Juvénal indigène, dont un de mes amis (1) a traduit ces jours-ci la dernière satire :

« De tous les temps vous avez offert, à Béziers, des sacrifices au dieu, ou, pour mieux dire, au démon de la *gueule*. Nulle part la mâchoire ne fonctionne aussi bien. Avant la naissance de Jésus-Christ, le peuple de Béziers était déjà cité, dans l'Italie et la Grèce, pour sa voracité extrême. Le vieux Caton, qui s'indignait de la voracité romaine, dit qu'un certain peuple, placé sur une éminence au bas de laquelle coule la rivière d'Orb, l'emportait par sa voracité sur la voracité quiritienne. César, qui a parcouru tant de pays, assure qu'il n'a trouvé nulle part autant de mangeurs qu'à Béziers. Pline raconte qu'étant à Béziers, il invita à dîner plusieurs individus que ses gens lui avaient désignés comme d'une voracité surprenante. Son cuisinier, qui aimait à rire, leur servit plus de cent rissoles d'étoupes, que les convives engloutirent sans s'en apercevoir. »

Dans son traité sur la police, Aristote nous apprend des faits encore plus étonnants :

« Oh! ce peuple, il est toujours occupé à vous remplir la bouche quand vous commencez à l'ouvrir! Oui, Biterrois, grands et petits, vous aimez tant à manger, vous faites une si grande consommation de comestibles, que si nous mettions autant de soin à nourrir notre esprit qu'à bourrer notre estomac, il nous faudrait à Béziers cent vingt-cinq libraires, vingt-cinq relieurs, et trente cabinets de lecture pour les oisifs qui n'ont jamais acheté les livres qu'ils ont lus.

« Mais deux libraires nous suffisent; encore ne voient-ils personne, et feraient-ils mieux d'imiter le sage Audezène : Audezène vint un jour, de je ne sais où, établir un magasin de librairie. Il avait toutes les nouveautés; aussi, avant cinq ans il fut ruiné. Mais Audezène n'était point un sot : il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était venu dans un pays où l'on préfère nourrir son corps que son esprit. Que fit-il dès lors?... Il envoya promener les livres, et amassa une grosse fortune en fabriquant... quoi?... des pâtés! »

La satire du poëte ingénieux (qui ne devrait pas garder l'anonyme, car nous ressemblons tous à la dame de Montesquieu et nous boitons quand on nous regarde, malheur du reste dont on se console en marchant) et l'histoire du fameux chameau de Sainte-Aphrodise qu'on porta, en 1793, pour lui ôter ses 800 livres de rente, sur la liste des émigrés, mirent tous nos gens en gaieté. Milord riait encore des décrets des proconsuls de ce temps-là, quand nous arrivâmes à Pézénas. Cette ville, à laquelle s'attache, on ne sait pourquoi, une teinte de ridicule, est probablement la plus ancienne du pays. Mollement assise au bord de la Peine et entourée d'oliviers, de vignes et de prairies baignées par l'Hérault, elle réunit tout ce qui rend la vie douce et facile. Molière y débuta, comme on sait, et ce ne fut pas sans émotion que nous lûmes dans les Archives un ordre du prince de Conti, enjoignant aux consuls de fournir, au sieur Poquelin de Molière, des charrettes à l'effet de transporter lui, sa troupe et son théâtre

(1) Cabrié.

dans les communes voisines, où il allait donner des représentations de ses pièces. Quant à milord, il acheta un morceau de son fauteuil chez le barbier qui le fait voir.

Comme Béziers, Pézénas a, de temps immémorial, son monstre de carton. Mais le poulain, plus heureux que le chameau de Sainte-Aphrodise, a trouvé grâce aux yeux de la première Révolution, implacable ennemie des superstitions populaires. Figurez-vous une monstrueuse machine représentant ou voulant représenter un cheval de carton, dont la tête est parée de grelots et de rubans. Une robe bleue jadis, parsemée de fleurs de lis d'or et portant les armes de la ville, cache sous ses grands plis les quatre hommes qui portent la machine et un cinquième qui imprime le mouvement à la tête et fait ouvrir et fermer la bouche du poulain. Ornement de toutes les fêtes, le poulain attire à celles de Pézénas une affluence immense de badauds. Les savants prétendent qu'il fut imaginé dès 1226 pour amuser le fils de Philippe Auguste, quand il vint prendre part à la croisade contre les Albigeois.

A Pézénas, notre petite caravane se divisa en deux bandes : je donnai un guide au trappiste, qui voulait visiter l'ancienne et remarquable abbaye de Vallemague, en le prévenant que cette célèbre succursale de Cîteaux était bien déchue toutefois, et que la magnifique église gothique, bâtie dès le onzième siècle, sert aujourd'hui de grange. A ce mot, il fut impossible de retenir l'agronome : plein d'un projet auquel il n'avait cessé de rêver depuis qu'il avait vu nos mûriers, et qui consistait à élever les vers à soie en plein air, au moyen de tentes mobiles pour les jours pluvieux, il suivit le trappiste, avec promesse de nous attendre à Montpellier. Pour nous, le soir même nous étions à Agde. Cette petite ville, sortie en quelque sorte du volcan de Saint-Loup, car ses remparts, les tours qui la flanquent, ses maisons, ses quais, le pavé même de ses rues, sont faits de laves, présente un aspect triste et sombre, expliquant très-bien son surnom de *ville noire*. Nous vîmes ses magasins, ses chantiers, son port à l'embouchure de l'Hérault, et courûmes, avant la nuit, à l'ermitage de Saint-Loup, situé au sommet de la montagne volcanique. De ce point on a une vue superbe. Le soleil couchant éclairait vers le cap l'étang de Luno, au nord les masses éblouissantes de blancheur des salines de Bagnas, et vers l'ouest les maisons de Sérignan, le grau verdâtre de l'Orb et l'étang de Thau, limpide comme une glace.

En admirant ce splendide panorama, la même idée nous était venue spontanément. Aussi, une heure après, nous traversions l'étang de Thau sur une barque de pêcheur, dont la voile blanche et rasant l'eau ressemblait à une aile de mouette. Un merveilleux clair de lune resplendissait sur l'étang : le sourd balancement des vagues, leurs reflets lumineux et ces millions d'étoiles allumées sur nos têtes, qui semblaient briser leurs lueurs dans les eaux, formaient un tableau ravissant. Nous errâmes donc sur l'étang une partie de la nuit, et trouvâmes Cette endormie au pied de sa montagne et de sa citadelle de Saint-Clair.

La jetée, fondée ainsi que la ville en 1666, par la même main qui traçait le canal du Languedoc, reçut d'abord notre visite. Cet amas de pierres, contre lequel vient se rouler en gémissant et y laissant une longue ligne d'écume la verte Méditerranée, ne manque pas d'une certaine grandeur. Le port peut contenir cent cinquante gros navires, autant de caboteurs et cent bateaux de pêche. Il nous parut plein, ce qui est arrivé souvent depuis la conquête d'Alger. Injuste cependant, comme tous ses compatriotes, quand il s'agit de notre marine, l'Anglais fit, dans sa langue, une réflexion peu bienveillante, que ni le capitaine ni moi n'eûmes l'air de comprendre, pour ne pas rompre l'entente cordiale. Mais il n'en fut pas de même d'un vieux marin que nous n'avions pas aperçu, et qui, ôtant vivement sa pipe, salua milord du plus énergique démenti. Celui-ci voulait répliquer; mais, passant son bras dans le mien, pendant que le capitaine serrait la main du matelot, je l'entraînai vers l'autre bout de la jetée :

— Du calme, milord; car vous n'êtes plus à Londres, et il ne fait pas bon se jouer aux Languedociens. Un homme de beaucoup de savoir et d'esprit, qui a voyagé avant nous dans le Languedoc, M. Renaud de Wilback, m'a conté le trait suivant, dont la conséquence est claire :

« En 1820, un yacht élégamment gréé et appartenant à l'un de vos compatriotes, entra dans ce port. Soixante domestiques en étaient les matelots. Le tillac, armé de quelques canons, était bordé d'orangers et de caisses à fleurs. Toute la famille avait des appartements agréables; des voitures et des chevaux étaient débarqués dans le port pour son usage. Sa seigneurie prit la poste pour aller à Montpellier consulter le docteur Chrétien, l'un des plus célèbres praticiens de cette ville. Au premier relais, elle eut une querelle avec un postillon; elle donna quelques coups de canne, qui furent remboursés avec usure à coups de fouet. Le lord furieux va porter plainte; il trouve les autorités peu disposées à punir une vengeance très-légitime, et, oubliant ses maux, part de rage sans avoir vu le docteur ! »

— C'est ce que je vais faire, goddem !

— Quoi ?... vous ne voulez pas voir Maguelonne ?...

— Qu'est-ce que Maguelonne ?...

— Une île charmante où se trouvent les ruines d'une cathédrale...

— Non !...

— Ni Aigues-Mortes, la ville où s'embarqua saint Louis, et dont les vieilles fortifications et la tour de Constance...

— Non ! non !

— Ni Frontignan ?...

— Le lieu où l'on fait ces bons vins muscats ?...

— Précisément.

— Bien ! Voyons Frontignan, et puis nous irons rejoindre nos compagnons à Montpellier.

MARY-LAFON.

(*La fin prochainement.*)

Cathédrale de Béziers.

REVUE DU MOIS.

Statue de Fénelon (asile-école Fénelon).

Tout Paris dansait, le 15 de ce mois, en l'honneur du grand homme dont nous vous donnons la statue ci-contre. — Un bal en l'honneur de Fénelon? — Mon Dieu oui! Fénelon est le patron de l'asile-école qui porte son nom à Vaujours (Seine-et-Oise). On a dansé au profit des pauvres enfants de cet asile, comme on avait dansé au profit des artistes et des gens de lettres, de la ferme de Petit-Bourg, de la statue de Bordeu, etc., etc. Faire le bien en s'amusant, n'est-ce pas le raffinement de la morale?

— En dépit des *actions de grâces*, intercalées au dernier moment dans le programme, la célébration de l'anniversaire du 24 Février a gardé à Paris un caractère religieux et funèbre. Le centre de la fête était l'église de la Madeleine. Les attributs dominants étaient les tentures noires, les urnes et les croix. L'illumination elle-même ressemblait à une chapelle ardente. La grande majorité paraissait consacrer à regret l'anniversaire d'une nouvelle révolution, après tant d'anniversaires du même genre, remplacés et condamnés les uns par les autres. Encore un petit effort, et le calendrier des saints de la légende prévaudra contre le calendrier des vainqueurs de la rue.

— Le lendemain, comme dit M. de Lamartine, a été fait pour être plus sage que la veille.

Ainsi soit-il!

REVUE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE.

L'Académie des sciences s'est occupée de la *picotiane*, ce nouveau tubercule destiné à remplacer avec avantage la pomme de terre, toujours poursuivie par l'espèce de choléra qui s'y est attaché depuis cinq ans.

L'Académie a entendu aussi avec intérêt un rapport sur le papier de bananier, fabriqué par M. Roques. Notre société ne vivant presque plus de pain, mais beaucoup de papier, surtout de papier d'impression, c'est à qui trouvera le moyen de convertir les plus utiles produits de la nature en papier. M. Roques semble avoir réussi dans son expérience. Nous engagons cependant les chimistes à ne pas négliger l'amélioration du pain, auquel on renoncera difficilement.

— M. Stanislas Julien, le savant explorateur de la civilisation chinoise, a révélé à la docte assemblée un petit secret fort humiliant pour le chloroforme et l'éther, c'est qu'il y a déjà quinze cents ans, dans le troisième siècle de notre ère, un medecin chinois, nommé Hoa-Tho, opérait ses malades sans douleur, en leur faisant boire une infusion de chanvre de l'Inde, dont il avait publié la recette merveilleuse. C'était tout simplement le fameux haschich, dont les Orientaux font encore usage. Voilà donc le haschich en concurrence avec le chloroforme. Son droit d'ancienneté, datant de quinze siècles, mérite respect et réflexion. Nos docteurs vont examiner et décider le procès. C'est, toutefois, le cas de varier le proverbe :

Qui sert bien *le scalpel* n'a pas besoin d'aïeux.

Le chloroforme est un parvenu sans doute, mais s'il endort mieux que le haschich du troisième siècle, il aura pour lui le suffrage universel.

— Les travaux du palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées, sont poussés avec la plus grande activité. Les charpentiers posent en ce moment les dernières pièces du pavillon qui est en avant de la façade principale. Encore une semaine, et la toiture sera complétement couverte. Déjà des peintres en bâtiments tendent les toiles des plafonds, tandis que des menuisiers couvrent de planches les pilastres qui soutiennent la charpente de la toiture et forment d'imposantes colonnades. Les bâtiments, élevés sur un massif de moellons d'un mètre de hauteur, dont 60 centimètres au-dessus du sol, forment un parallélogramme de 205 mètres de largeur sur 100 mètres de profondeur.

Au centre et en avant de la façade s'élève un beau pavillon servant d'entrée principale, avec vestibule et deux salles de service. A droite et à gauche du vestibule s'ouvre une vaste galerie, large de 26 mètres, faisant tout le tour des bâtiments. Cette galerie est divisée dans toute son étendue par une travée double. Un peu en arrière du vestibule, à droite et à gauche, deux autres galeries parallèles à la principale divisent le périmètre intérieur des bâtiments et en forment trois cours, dont deux ont été consacrées à l'établissement de vastes puisards pour l'écoulement des eaux.

On n'aura donc pas à craindre le renouvellement des dégâts causés par les orages si fréquents en juin et juillet. La troisième cour, celle du milieu, autour de laquelle règne un vaste hangar, est destinée aux produits de l'horticulture.

A l'est de ces bâtiments on a élevé une écurie et une bouverie, où seront exposés plusieurs centaines de chevaux, bœufs et vaches, venus de tous les points de la France. Les animaux seront séparés entre eux par des barrières établies comme dans les écuries bien tenues, et le public les verra des galeries supérieures établies au centre et dans tout le pourtour. C'est la première fois que nous aurons à Paris un concours de bestiaux. L'honneur de cette idée doit être attribué à M. Thouret, ancien ministre.

Le palais de l'exposition de l'Industrie sera magnifique. L'exposition le sera-t-elle aussi? Nous croyons que les industries d'utilité y jetteront un éclat solide, mais que les industries de luxe, toutes malades encore, y enverront fort peu de chefs-d'œuvre. Les chefs-d'œuvre coûtent trop cher aux fabricants, et risqueraient de ne pas trouver d'acheteurs. Cependant, ne décourageons personne et attendons pour juger.

REVUE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE.

La grande nouvelle littéraire est la publication des œuvres de M. de Lamartine, par M. de Lamartine lui-même.

Voici la lettre, écrite de sa main, qui ouvre son prospectus, et qu'il adresse à tous les amis des lettres :

« Paris, 1er février 1849.

« Monsieur,

« Les rapports de bienveillance intellectuelle et quelquefois cordiale qui s'établissent naturellement entre l'écrivain et le lecteur, m'autorisent peut-être à vous adresser et à vous recommander le prospectus ci-joint de mes œuvres choisies, retouchées, augmentées, commentées et éditées par moi-même.

« Si je n'ai pas trop présumé, monsieur, de votre indulgence pour ces faibles écrits, j'ose vous prier de lire ce prospectus, de le répandre autour de vous, de vouloir bien recueillir les noms des souscripteurs qui répondront à cette pensée et de me les transmettre.

« Je n'ai pas besoin, monsieur, de vous dire que votre nom, inscrit sur les pages de ce travail littéraire, le sera surtout dans mon souvenir.

« Al. de Lamartine. »

« Dans des circonstances honorables pour l'écrivain, continue le prospectus, les amis de M. de Chateaubriand et les amis de la haute littérature se formèrent en Société d'éditeurs, achetèrent ses œuvres pour populariser son génie. M. de Lamartine n'a point de titres à une telle

munificence de la nation et de l'amitié. Si elle lui avait été offerte, il l'aurait refusée, par un juste sentiment de réserve et de modestie; il préfère en appeler à lui-même et à ses propres efforts. Nous vivons sous la loi du travail: reconnaître cette loi et s'y soumettre en pleine publicité, ce n'est point s'abaisser, c'est se conformer honorablement à son époque.

En conséquence, M. de Lamartine, redescendu libre des affaires publiques et pouvant se livrer en partie maintenant aux soins de ses affaires privées, se fait sans hésiter, et dans l'intérêt d'autrui, publicateur de ses propres œuvres. Il s'adresse au public, non comme écrivain, mais comme éditeur de ses livres. »

Avant M. de Châteaubriand et M. de Lamartine, Voltaire, Beaumarchais et surtout Walter Scott, avaient accepté aussi *la loi du travail*, qui fut de tous les temps (la faute du nôtre a été de prétendre faire de ce *devoir* commun à tous, un *droit* et un privilége pour quelques-uns), et s'étaient fait les éditeurs de leurs propres ouvrages. Si tous les écrivains avaient eu le courage, la noblesse et les moyens d'agir ainsi, la littérature serait demeurée plus indépendante et les littérateurs plus honorés. La force et la prospérité des auteurs dramatiques viennent de ce qu'ils s'éditent eux-mêmes au théâtre, par l'entremise d'une association qui est le chef-d'œuvre de M. Scribe, et l'origine de sa fortune et de celle d'un grand nombre de ses confrères. Tant que la Société des gens de lettres ne sera pas entrée dans cette voie, elle restera sans influence morale et sans fécondité matérielle. C'est donc dans l'intérêt même des lettres qu'on doit souhaiter et seconder le succès de l'entreprise de M. de Lamartine. Personne, assurément, n'a plus que lui le droit de compter sur le public. Si grands qu'ils soient, les hommes politiques sont des météores; les grands poëtes sont des soleils. Aucun n'a jeté sur ce siècle plus de chaleur et de lumière que l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies*. Les *Confidences* et *Raphaël* viennent de prouver que la source de ses rayons est plus abondante que jamais. Il ne pouvait mieux répondre à ceux qui lui reprochaient d'avoir déserté l'Académie pour le Parlement. Renversé un instant du pavois politique, il est remonté en triomphe sur le trône littéraire.

Il ajoute, d'ailleurs, à la nouvelle édition de ses œuvres de précieux éléments d'intérêt et de curiosité. Il ne réimprime que celles dont la supériorité est sans contestation. Il les retouche, les augmente et les épure dans la maturité de l'âge. Il y joint des commentaires et des explications personnelles, qui seront le complément de ces *Confidences* où le public a trouvé tant de charmes. Les anciennes éditions n'étaient que le reflet de l'homme dans le poëte. Celle-ci sera en même temps l'œuvre du poëte et le portrait de l'homme. Ce sera Lamartine, non-seulement édité, mais encore révélé par lui-même. Enfin l'engagement pris par l'auteur de ne tirer qu'un nombre d'exemplaires égal à celui des souscriptions fera de cette édition une véritable édition-princeps, que tout homme de goût voudra posséder, et que les bibliophiles se disputeront un jour entre toutes les autres.

— On a vendu, ces jours-ci, la bibliothèque de M. Vatout. On parle de notes très-curieuses, qui donneraient la clef de l'ouvrage le plus satirique du défunt. Nous tâcherons de nous procurer quelques échantillons de ces notes.

A propos de M. Vatout, Mme de G... rappelait jeudi, aux Italiens, une anecdote qu'elle nous permettra de redire après elle.

Deux individus, inconnus l'un à l'autre, venaient de causer une heure dans un salon. Le premier était un journaliste qui depuis dix ans (passez-nous le mot) *éreintait* M. Vatout sur toutes les coutures. Voyant sortir son interlocuteur, il dit à la maîtresse de la maison :

— Quel est donc ce monsieur qui pense et parle si bien? Il a gagné tout d'un coup mon estime et mon amitié. Ce doit être un personnage d'un vrai mérite.

— C'est votre plus grand ennemi, lui répondit-on; c'est M. Vatout.

— Bah! reprit le journaliste abasourdi; eh bien, ajouta-t-il en souriant, je ne l'aurais jamais reconnu... aux portraits que j'ai faits de lui! Je ne manquerai pas l'occasion de les retoucher.

— Voilà deux mots dignes de vous, conclut la maîtresse de la maison; le premier est d'un homme d'esprit, le second est d'un homme de cœur...

— La proscription du grand pape Pie IX et la gravité des affaires d'Italie ont ravivé les questions religieuses. C'est le moment de signaler l'éloquent et docte *Memorandum des libertés et des servitudes de l'Église Gallicane*, par M. Alex. Guillemin. En traduisant en vers les psaumes, en chantant *Jeanne d'Arc*, la sainte héroïne, M. Guillemin n'a rien perdu de son érudition de jurisconsulte, de la logique pressante, de la parole chaleureuse, qui brillaient naguère à la Cour de cassation et au Conseil, et qui se distinguent encore à la Cour de Paris. Ces qualités se retrouvent dans le *Memorandum* édité par la maison Périsse, et que chacun devra consulter dans les circonstances délicates où se trouvent aujourd'hui l'Église et l'État. Ces matières scabreuses sont exposées par l'auteur assez nettement pour intéresser les hommes du monde aussi bien que les savants.

— Signalons encore un livre utile au premier chef, et utile à tout le monde; c'est le *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, contenant : 1° l'histoire proprement dite; 2° la biographie universelle; 3° la mythologie; 4° la géographie ancienne et moderne; par M.-N. Bouillet, proviseur du lycée Bonaparte; cinquième édition, augmentée d'un Supplément; un beau vol. de 2000 pages grand in-8° à deux colonnes, ouvrage autorisé par l'Université, et publié par son libraire officiel, M. Hachette. A tous ces titres, effaçons : livre utile, et écrivons : livre nécessaire.

Les théâtres profitent avec une activité fébrile des velléités d'amusement que Paris montre depuis deux ou trois mois. C'est une concurrence journalière de pièces nouvelles, de drames, de comédies, de vaudevilles, d'opéras, de féeries, etc.

Le Théâtre-Français, outre la rentrée de Mlle Rachel, a donné deux comédies importantes : l'*Amitié des Femmes*, de M. Mazères, et *Louison*, de M. Alfred de Musset. On sent, dans la première, l'expérience de l'ancien auteur dramatique, la connaissance du monde, la science des planches, et tout ce qui constitue le métier; on reconnaît dans la seconde la vive fantaisie, l'allure dégagée, le vers pimpant, l'imprudence de mise en scène, qui distinguent M. de Musset, en un mot, tout ce qui constitue l'art. L'une et l'autre ont réussi, et elles s'unissent, de deux jours en deux jours, pour composer l'affiche la plus attrayante.

Les Italiens ont ramené leurs abonnés avec la *Cenerentola*, l'*Elisir*, la *Gazza*, la *Semiramide*, et surtout avec le tonnerre de Lablache, le timbre de Ronconi et le gosier de Mlle Alboni.

L'Opéra a chargé Mme Cerito de faire attendre le *Prophète* de Meyerbeer; elle s'acquitte de cette difficile mission, dans le *Violon du Diable*, le plus lestement et le plus gracieusement du monde.

Une perte cruelle a menacé l'Opéra-Comique au milieu de ses succès. M. Lumley, le directeur de l'Opéra de Londres, avait médité l'enlèvement... musical de Mme Ugalde-Beaucé. Grande anxiété dans les coulisses. La police fut obligée de s'en mêler et de veiller à la conservation de la chanteuse, depuis le matin jusqu'au soir, depuis la porte de sa maison jusqu'à la porte de sa loge. M. Lumley avait établi un pont d'or de Paris à Londres. La jeune artiste n'avait qu'à y mettre le pied pour échapper à ses patrons. L'enleveur se chargeait de soutenir les procès, de payer les dédits, etc... Cette manœuvre était fort habile. La loyauté des directeurs de l'Opéra-Comique a été plus habile encore. Ils ont sextuplé les appointements de Mme Ugalde, et Mme Ugalde, se souvenant qu'elle leur devait sa réputation, leur est demeurée fidèle.

Après de longues et cruelles souffrances, M. Bouffé est reparu aux *Variétés*, avec son courage, son talent et son succès infaillible. Il a donné au *Berger de Souvigny* cette vie d'émotion et d'intérêt, cette vérité de rire et de larmes, dont nul ne possède mieux que lui le prestigieux secret. Attaqué depuis quelque temps dans les carrefours obscurs du feuilleton, M. Bouffé, qui semblait arrivé à l'apogée de la gloire dramatique, nous a paru grandir encore pour imposer silence à l'envie. Les bravos enthousiastes du public lui ont montré qu'il était toujours son artiste favori. Favori n'est pas le mot, car M. Bouffé ne doit point sa popularité à la faveur. C'est peut-être l'acteur qui a le plus travaillé et qui travaille le plus encore. Il suffit de le voir jouer une heure pour s'en convaincre. Cet homme a la noble passion de son art. C'est par une préoccupation et une étude de toutes les minutes qu'il arrive à cette admirable reproduction de la nature, qui a l'air, au premier abord, de ne lui coûter aucune peine. Aussi le public n'a pas à craindre de le gâter jamais par ses applaudissements. Comme tous les artistes supérieurs, M. Bouffé travaillera et grandira jusqu'au bout. Que de finesses et de ressources dans son talent, qui n'ont point encore été mises en œuvre par les faiseurs de pièces dont il fait les succès! Il y a surtout chez ce grand comédien une distinction naïve, un sens exquis de l'honneur et du dévouement, qui n'ont pu se produire entièrement dans les rôles de petits vieux, d'ouvriers et de campagnards, où l'on a le très-grand tort d'enfermer le Protée de notre théâtre. Ce sentiment si profond du dévouement et de l'honneur naïf n'ont rien d'étonnant pour qui connaît la vie de M. Bouffé. Cette vie, en effet, se résume tout entière en ces deux mots. Le public en sait quelque chose, et voilà pourquoi il aime également l'homme et l'acteur dans l'artiste des *Variétés*.

REVUE DU MONDE.

Le carnaval républicain n'a point eu de bœuf gras. On se demande si c'est parce que le bœuf gras n'est pas sans-culotte. En revanche, le carnaval a dansé à corps perdu, et l'élan était devenu si général, qu'il promet de braver le carême et de se continuer jusqu'à Pâques.

Les bals de l'Hôtel-de-Ville ne sont plus interrompus par le rappel. Cela fait la joie des élégants invités de M. le préfet, mais cela fait le désespoir de ses employés, de sa garnison et de ses pauvres. Voici pourquoi. Le lendemain du bal masqué, comme les employés entraient dans les bureaux, on leur apporta des plateaux de glaces, de vins fins, de fruits, de gâteaux, de friandises de toutes sortes, et on les pria de s'en régaler, de la part de M. le préfet. Même aubaine pour les postes de la ligne et de la garde nationale, pour le bureau de bienfaisance, l'hôpital, etc. Toute la journée, les commis mangèrent des gâteaux, les troupiers se léchèrent la moustache, les pauvres et les malades se reconfortèrent de mets inconnus à leur indigence. C'étaient les rafraîchissements et le buffet du bal décommandé qui se distribuaient ainsi..... De sorte qu'à présent, dès qu'un bal est annoncé à l'Hôtel-de-Ville, les employés, la garnison et les pauvres font des vœux secrets pour une alerte publique, et sont tentés de simuler une petite émeute pour rouvrir aux rafraîchissements le chemin des bureaux, du poste et de l'hospice.

Tous les invités du président de la République affirment qu'ils n'avaient rien vu depuis dix-huit ans d'aussi royal que les bals de l'Elysée-National. Il faut dire que la plupart de ces invités n'allaient plus aux Tuileries depuis 1830. Les duchesses, les marquises, les comtesses, les baronnes, et même les princesses, foisonnent aux réceptions du président de la République, où les huissiers les annoncent hautement par leurs titres et qualités. Ce qu'il y a de plus précieux, c'est que l'ancienne politesse française a reparu avec les aimables représentants. Voilà un progrès qu'on n'attendait pas de la République. Qu'elle nous rende la sociabilité, sans nous donner le socialisme, et elle se mettra sur un excellent pied dans le monde.

Entre autres conseils, s'il nous appartenait de lui en donner, nous l'engagerions encore à ne pas imiter l'aveugle ci-dessous, dessiné par M. Cham, avec la malice et l'à-propos qu'on lui connaît. P.-C.

Inconvénient d'aller plus vite que son guide.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

VOYAGE EN FRANCE.

UN TOUR EN LANGUEDOC (1).

Vue de Montpellier.

IV. Montpellier. — Le Peirou. — Vallemagne. — Frontignan. — Origine et développements de Montpellier. — L'École de médecine. — La fille d'Young. — L'iris bleu. — La tour des Pins. — La citadelle. — Les Cévennes. — Les camisards. — 1815. — Trestaillons. — Le musée Fabre. — Le Lez. — Substantion. — Le trésor. — Nicaud et Pascaud. — Lunel. — Nîmes Les arènes. — Vision antique. — Un vertige. — Beaucaire. — Le Roucas. — Episode de la guerre des Albigeois. — La foire de Juillet. — Saint-Gilles. — Cette. — La belle Maguelonne. — Suites de l'iris bleu. — Un dénoûment de vaudeville.

Le rendez-vous général était au Peirou. Qu'on se figure une magnifique plate-forme qu'entoure une balustrade murale. Deux rangées d'arbres, qui l'ombragent dans toute sa longueur, vont aboutir vers l'ouest à un arc de triomphe appelé Porte-du-Peirou, et du côté de l'est à l'élégant château d'eau de l'aqueduc. Ce monument, digne des Romains, dont la première pierre fut posée, en 1759, par l'intendant Saint-Priest, parcourt, pour conduire sur le plateau les eaux de la source Saint-Clément, près de quatorze kilomètres. Huit cent quatre-vingts mètres depuis le réservoir dit des Arcades, jusqu'au Peirou, sont supportés par cinquante-trois arceaux qui en soutiennent cent quatre-vingt-trois autres sur lesquels est établie la rigole. Au plateau supérieur s'adosse de tous côtés une promenade basse, communiquant avec le château d'eau et les allées par des rampes en pierre de taille. De la plate-forme on découvre une des plus belles vues de l'univers. Au midi, l'œil s'égare avec délices sur une riche vallée parsemée de maisons de campagne que terminent mélancoliquement les ruines de Maguelonne et la mer. Au nord, se hérissent la chaîne verdoyante des Cévennes, et le pic de Saint-Loup, qui semble s'en détacher comme une sentinelle perdue. Puis on voit briller, d'un côté, dans le lointain, les masses neigeuses du Canigou, et de l'autre, le mont Ventoux à la cime aérienne et noyée dans un ciel d'un azur admirable !...

(1) Voyez les numéros de janvier, février et mars derniers.

C'est là que nous nous retrouvâmes tous. L'agronome et le trappiste nous y avaient précédés : celui-ci, ravi de son pèlerinage à Vallemagne, cette ancienne abbaye de Cîteaux, qu'un poëte de l'autre siècle peignit ainsi :

Près d'une chaîne de rochers
S'élève un monastère antique.
De sa vieille église gothique
Deux tours, espèce de clochers,
Ornent la façade rustique.

Bien qu'il n'y ait plus ni Bernardins ni frères servants auprès de cette fontaine si justement célèbre de leur réfectoire, et que la principale église serve, hélas! d'écurie, le moine semblait enchanté de ce qui reste, et trouvait presque le coup d'œil dont on jouit du toit de l'un des bas côtés de l'église moderne, qui forme terrasse, comparable à celui du Peirou. Quant à l'agronome, il n'avait vu qu'une chose, le rocher calcaire de trente pieds de haut et de dix-huit pouces d'épaisseur, et un seul souvenir l'occupait, celui des muscats de Frontignan. Voulant m'assurer s'il n'avait pas eu quelque distraction, je lui demandai comment il trouvait la *peirade?*

— Un domaine? sans doute, me répondit-il vivement en essuyant les verres de ses lunettes.

— Mais, non; la peirade est cette longue chaussée qui rattache Cette à Frontignan.

— Ah!... je n'ai pas remarqué....

— Vous y êtes allé, peut-être, par le chemin de fer qui plonge ses rails dans l'étang?...

— Je ne crois pas..., c'est-à-dire, je ne sais pas.

— Et l'Hôtel-de-Ville, qu'en dites-vous?...

— Je n'ai pas remarqué...

— Que pensez-vous du climat?...

— Il doit être favorable à la vigne et aux arbres fruitiers...; climat doux.., gelées rares...

— Vous vous trompez sur ce point : il fait quelquefois, à Frontignan, des froids de Pétersbourg; en 1632, par exemple (date mémorable pour la ville, car la reine y accoucha, tandis que le roi Louis XIII, son époux, restait à Mèze), cinquante-quatre soldats moururent de froid sur la route, le 4 octobre.

— Merci de votre observation, je la noterai.

— Voyons! crièrent tous les autres; laissez là Frontignan, et parlez-nous de Montpellier.

— Que voulez-vous que je dise?...

— Deux mots de son histoire, d'abord.

Elle commence comme les contes de fées : écoutez plutôt, dis-je en m'asseyant, entre l'Anglais et sa fille, vis-à-vis de ces fraîches corbeilles de fleurs qui ornent le Peirou; écoutez son premier chroniqueur, le vénérable Arnaud de Verdale, évêque de Maguelonne : Il y eut autrefois deux sœurs (ainsi qu'une tradition constante et les archives nous l'apprennent), dont l'une possédait en franc alleu Montpellier, et l'autre Montpellieret; elles étaient d'une ancienne noblesse, car il est prouvé qu'elles eurent pour frère le bienheureux Fulcrand, dont la mère était des comtes de Substantion, et qui, après avoir été archidiacre de Maguelonne, remplit avec beaucoup de gloire la chaire des évêques de Lodève. Ces deux sœurs, étant pénétrées de la pensée que le monde passe avec tout ce qui nous attache à lui, résolurent de gagner le ciel au moyen des biens fragiles qu'elles possédaient sur la terre : elles firent donc une donation irrévocable, à l'église de Maguelonne, de tout le droit qu'elles avaient sur Montpellier et Montpellieret. Cette pieuse libéralité se rapporte à l'an 975. Quinze ans plus tard, un seigneur, nommé Guilhem, obtenait de Ricuin, évêque de Maguelonne, moyennant foi et hommage, l'inféodation de Montpellier. Dans l'origine, les deux villages étaient bâtis sur la colline couverte par la ville actuelle, l'un au sud-est, et l'autre au nord-ouest : un bois épais nommé le *Val-Fère*, parce qu'il avait longtemps servi de retraite aux bêtes féroces, les séparait alors, au dire de Ranchin et de Gariel. Quant à leur fondation, l'opinion commune la fait remonter jusqu'à la première ruine de Maguelonne, arrivée en 737; mais, selon Astruc, dont la parole a tant de poids quand il s'agit de l'histoire du Languedoc, elle est bien plus ancienne, et doit être reculée jusqu'aux Romains. Il paraîtrait, en effet, que le premier bourg du *Val-Fère*, qui prit au moyen âge le nom de *Monspessulus*, ou *Pessulo-Clausus* (mont fermé au verrou), était d'abord ce *Castellum Latara* dont parle Pomponius Méla dans sa description de la Narbonnaise, si même, comme l'assure notre auteur, et comme semble le prouver l'acte d'Ermessinde, à la place du bourg des Lattes on trouvait un marais en 1141, le fait semble hors de doute. Quoi qu'il en soit, en 990 les deux villages ne formaient plus qu'une seule bourgade qui, durant cent ans, ne cessa de s'étendre sur le penchant de la colline, et devint enfin Montpellier.

Vous expliquer maintenant comment la ville se développa sous les lois de ses comtes, jusqu'en 1204, où elle échut par mariage aux rois d'Aragon; comment Philippe de Valois, prétextant un refus d'hommage du roi de Majorque, s'en empara cent quarante-six ans plus tard; comment, enfin, elle fut rudoyée sans pitié par le duc d'Anjou au quatorzième siècle, et par les armées de Louis XIII, lors des luttes protestantes, vous conter tout cela, même en courant, serait trop grosse affaire; j'aime donc mieux vous conduire au Jardin des Plantes, où miss verra quelque chose qui l'intéresse particulièrement.

— Descendons, dit milord.

— Et vous, mon père, ajoutai-je tout bas à l'oreille du trappiste, allez nous attendre à la cathédrale. Vous la reconnaîtrez aux deux tours énormes et disgracieuses qui masquent la façade.

Comme il faut passer, pour se rendre au jardin, devant l'Ecole de médecine, nous nous y arrêtâmes. Le bâtiment écrasé, lourd, sans grâce, n'offre de remarquable que l'inscription placée au-dessus de la porte :

LUDOVICEUM MEDICUM MONSPELIENSE.

qu'on peut traduire par :

École de Médecine de Montpellier, adoptée par Louis XV.

On nous montra la salle des arts, que décorent des bustes en bronze, en marbre et en terre, d'Hippocrate, d'Esculape et d'Hygie, de Chauliac, Rivière, Sauvages, Bordeu; celle du Conclave, tapissée de tous les portraits des professeurs, depuis Arnaud de Villeneuve et Rabelais, qu'on y voit dans sa fameuse robe de drap rouge, et l'amphithéâtre orné du buste de Chaptal, et d'un siége de marbre pour le professeur, qui fut déterré dans les arènes de Nîmes, il y a près d'un siècle et demi. La Bibliothèque, malgré ses trente-cinq mille volumes et ses manuscrits; le Musée anatomique, malgré ses momies gouanches, ses poissons fossiles et ses préparations en cire, n'ayant pu retenir aucun de nos compagnons, nous gagnâmes le Jardin botanique, fondé en 597, c'est-à-dire vingt ans avant celui de Paris, par un savant nommé Richer de Belleval, qui sacrifia cent mille francs à cette institution utile. En entrant, je me débarrassai de l'agronome en ces termes :

— Avez-vous envie de voir des végétaux des tropiques en pleine floraison?...

— Des végétaux des tropiques?...

— Oui, et des bananiers, des goyaviers, des pommes roses avec le *solandra grandiflora* des Antilles, qui atteint ici quatre-vingt-dix pieds de hauteur!

— Où sont donc toutes ces merveilles?...

— Là, fis-je en lui montrant la serre.

Il y courut en doublant le pas; je conduisis l'Anglais et sa fille (car le capitaine s'était arrêté au bord d'un des bassins destinés aux plantes aquatiques, pour y marauder un iris bleu) dans la partie basse du jardin. Là, auprès d'un amas de pierres et sous de grands arbres qui la voilent à demi, s'ouvre une petite voûte fermée d'une grille. J'invitai miss à lire le nom gravé au fond de la grotte :

— Quoi! serait-ce la fille d'Young?

— Oui, mademoiselle... La même dont il a dit en si beaux vers :

Quand je vis ses yeux bleus perdre leur éclat et ne plus jeter que des regards éteints et languissants sur les objets de la vie, je l'arrachai de la froide Angleterre, et mes bras paternels la portèrent près du soleil. J'espérais que le soleil la ranimerait de ses doux rayons, mais il laissa Narcissa pencher sa tête mourante et expirer dans mes bras, comme il laisse un lis se courber et mourir dans nos jardins.

— Et des hommes impitoyables, continua milord en reprenant la citation, refusèrent de répandre une poussière sur une poussière!... Que faire, et qui implorer?... Pieux sacrilége, je dérobai furtivement un tombeau pour ma fille... Mais j'outrageai sa cendre, car, lâche dans mon devoir, craintif au milieu même de ma douleur, je la déposai comme un larron dans ce tombeau. Au milieu de la nuit, caché dans les ténèbres, d'un pied tremblant, étouffant mes sanglots, ressemblant plus à son assassin qu'à son père, je lui murmurai tout bas mes derniers adieux, et m'enfuis ensuite comme un coupable. Père ingrat et lâche, tu n'as point écrit son nom sur sa tombe!...

— Comment l'a-t-on retrouvée alors? me demanda miss...

— C'est toute une histoire que je vous conterai volontiers, parce qu'elle est courte et peu connue. Narcissa mourut en 1741, et une soixantaine d'années après, en exécutant quelques fouilles dans ce coin, on découvrit des ossements, qui, examinés par M. Broussonnet, célèbre anatomiste, parurent avoir appartenu à une jeune fille de quinze ou seize ans. Un des garçons jardiniers, interrogé à cet égard, se rappela que dans sa jeunesse il avait aidé un étranger à creuser une fosse dans ce lieu et à y cacher une protestante devant laquelle s'étaient fermées les portes du cimetière catholique. Après ce récit, et par les soins du professeur Broussonnet et du citoyen Banal, chargé du jardin, on s'empressa d'ensevelir de nouveau ce qui restait de la pauvre Narcissa, et de lui élever ce monument, dont la simplicité modeste et le silence serrent le cœur.

A ce moment, le capitaine survint à propos avec son iris bleu, qu'il était parvenu à dérober, malgré la vigilance des gardiens; en l'offrant gaiement à miss, il interrompit nos idées tristes. Je me hâtai de profiter de la diversion, et nous allâmes en corps reprendre le trappiste à la cathédrale. A peine en chemin, l'agronome prit la parole, et il se livra, dans son enthousiasme, à de tels développements, que je me vis forcé de l'envoyer ailleurs; c'était facile. Dès que je pus placer un mot :

— Regardez de ce côté, lui dis-je...

— Eh bien?

— Vous ne voyez pas cette tour?...

— Parfaitement, au contraire.

— Comment trouvez-vous ces trois pins qui la couronnent?...

— Par tous les comices de France! quel est ce prodige?...

— Un jardin situé au sommet de la tour.

— Merveilleux! et ces pins existent depuis longtemps?...

— Nostradamus attache à leur conservation celle de la ville elle-même.

— Je donnerais deux de mes bœufs à cornes torses pour voir de près ce phénomène.

— Voilà ma carte, avec cela vous pourrez coucher dans la tour.

Il disparut; le trappiste avait suivi une procession de pénitents, l'Anglais tenait beaucoup à montrer le musée Fabre à sa fille, de sorte que nous restâmes seuls le capitaine et moi : je lui proposai d'aller voir M^me^ La Farge.

— Allons déjeuner!

— Cela vaut mieux, mais ensuite?...

— Ensuite, vous me conduirez à la citadelle.

Il me fut aisé de tenir parole, car les jardins de l'hôtel du Midi, où nous étions descendus, s'ouvrent en face. Aussi, après un déjeuner enrichi de tous les poissons que la Méditerranée envoie à Montpellier par le chemin de fer, nous n'eûmes qu'à changer de place pour nous trouver devant la citadelle. Le capitaine en fit le tour gravement, puis il voulut savoir pourquoi elle fut élevée, car il jugeait avec raison qu'un édifice de ce genre est peu nécessaire à la ville.

— Aujourd'hui, j'en conviens, capitaine, et il faut vraiment toute la lâcheté des citoyens de Montpellier pour avoir souffert dans les dents depuis un demi-siècle cette vieille bride royale qui ensanglanta si souvent la bouche de leurs pères. Mais lorsqu'on en creusa les fondements, ce n'était pas tout à fait sans motif. A la suite d'un siége malheureux, et par un traité qu'il subit, Louis XIII entra le 19 octobre dans Montpellier, alors l'une des places fortes du protestantisme. On avait stipulé la démolition des fortifications. Quand cette clause fut exécutée et qu'il ne resta plus vestige de ces larges remparts qui avaient sauvé Montpellier, le commandant réunit le conseil de ville pour lui faire demander une citadelle, en s'appuyant sur l'avantage qui résulterait pour la cité du séjour des officiers. La majorité des bourgeois se laissa effrayer et séduire. — Deux hommes protestèrent seuls contre cette honte; l'un timidement, c'était le bourgeois Fournier; l'autre avec force, c'était le baron Lafarelle d'Aumès; mais il eut beau citer à ces hommes gagnés ou faibles la fable du cheval qui se laisse mettre une selle et un mors, ils obéirent au commandant Valencé, et, le 10 juillet 1624, on posa la première pierre de ce monument de faiblesse et de despotisme, qui déshonore encore aujourd'hui l'esplanade. La prédiction de Lafarelle ne tarda guère à se vérifier : fort des ouvrages nouveaux que le cardinal de Richelieu avait fait ajouter en 1630 à la citadelle, le comte d'Aubijoux, lieutenant du gouverneur, viola insolemment, en 1644, l'antique liberté du consulat, et prescrivit, au nom du roi, de nommer premier consul le chancelier de l'Ecole de Médecine, préférablement à tout autre.

— Je ne vois pas encore bien clairement, reprit l'obstiné capitaine, l'utilité de la citadelle, puisque la guerre était finie.

— Elle était éteinte sous Louis XIII, mais elle se ralluma sous Louis XIV, sur ces noires Cévennes que vous apercevez là-bas dans le lointain. Alors, sous la menace de ses canons, Bâville ordonna de terribles exécutions, des exécutions dont vous jugerez le caractère par un seul exemple:

Au mois d'octobre 1705, écrivait à Londres, le 8 avril 1707, une demoiselle de Montpellier, deux jeunes hommes, de ceux qu'on appelait Camisards, furent condamnés à être roués et brûlés vifs devant la citadelle. Après qu'on leur eut rompu les quatre membres de quatre coups que chacun reçut, on les jeta dans un feu allumé qui était joignant l'échafaud. Quand ils y eurent été quelques moments, ils se levèrent comme si ce feu leur avait été un remède pour rejoindre leurs os brisés et pour guérir leurs plaies, ils sortirent du milieu des flammes et s'en éloignèrent à quelque distance. Mais les bourreaux de soldats les repoussèrent à coups de baïonnette dans le bûcher ardent.

Pour racheter toutes ces horreurs aux yeux de la postérité, Bâville ne fit qu'une œuvre d'utilité publique, la promenade du Peirou, commencée en 1689.

— Mais depuis Louis XIV, convenez du moins que la citadelle n'a été utile à personne, dit en insistant l'officier.

— Je mentirais, vraiment, car elle a sauvé Montpellier en 1815.

— Comment cela?...

— Bien que Napoléon aimât la ville, le retour des Bourbons y fut salué comme, dans tout le Midi, par des transports d'enthousiasme : aussi n'est-ce qu'en frémissant de rage que la population, tout entière sur pied, vit passer dans les Cent-Jours le duc d'Angoulême se rendant à La Palud. Aux applaudissements qui éclataient partout pendant le défilé du 10e régiment de la garde, resté seul fidèle au prince, à la consternation mêlée de colère du peuple, on pouvait pressentir les réactions de juillet et d'août. Les confréries du Plant de l'Olivier et les Verdets, commandés par M. de Montcalm, sortirent en effet *de dessous terre*, comme par un coup de baguette, après le désastre de Waterloo. En un clin d'œil Montpellier apparut pavoisé de drapeaux blancs; les chants, les farandoles, les visites domiciliaires chez les bonapartistes et les protestants, les emprisonnements des suspects, célébrèrent avec une sorte de délire la chute de l'*usurpateur*. Pendant ce temps, le général Briche se tenait enfermé dans la citadelle avec ses soldats que les jardiniers du Lez auraient bien voulu traiter comme à Nîmes. Les bouches de ses canons semblaient protester silencieusement contre les excès du dehors, et dire qu'ils seraient réprimés s'ils étaient portés trop loin. Ce moment arriva. Au commencement d'août, vers les dix heures du matin, une bande de paysans et de portefaix, dont la figure hâlée et poudreuse, les manches retroussées, la veste sur l'épaule et les pistolets à la ceinture inspiraient l'effroi, déboucha sur l'esplanade, venant de Nîmes. C'était la bande de Trestaillons, que je vois encore, tant son souvenir m'est présent, quoique je fusse jeune, se prélassant avec l'uniforme volé au capitaine Passebois, trop petit pour sa taille, et son immense chapeau à claque. Le début de ce misérable fut l'assassinat d'un vieillard inoffensif, qu'il fusilla sur cette esplanade où nous sommes, comme pour annoncer son arrivée. Gagnant de là les hauts quartiers, il se mit, aidé du boucher Truphèmy, son lieutenant, et de ses effrayants séides Hours, Renaud et Servan, à recommencer les exploits de Nîmes. Mais Briche, quoique royaliste zélé, n'entendait pas cela. Une proclamation affichée, malgré la fermentation populaire, au coin de toutes les rues, enjoignit à la bande de Trestaillons de quitter la ville sur-le-champ. Sortant lui-même de la citadelle avec ses vieux grognards, il l'escorta jusqu'aux dernières maisons des faubourgs.

L'arrivée de l'Anglais avec sa fille arrêta les réflexions que je lisais déjà dans les yeux de mon auditeur. Milord rapportait du musée Fabre une épouvantable migraine, et il s'en plaignait si haut que je lui proposai, pour la dissiper, une promenade au bord du Lez. Nous voilà donc par un temps doux et frais sous les ombrages délicieux de la rive droite, nous dirigeant vers Castelnau, où nous parvînmes en traversant le pont périlleux qui porte le nom du village. Le vent, qui soufflait des senteurs printanières des chênes verts, des oliviers et des platanes, ayant à moitié guéri milord, il me demanda le nom des ruines amoncelées auprès de Castelnau:

— Ce sont les restes d'une ancienne station romaine, fameuse dans les itinéraires de l'empire, sous le nom de *sextatio* ou *sestatio*, qu'on traduit aujourd'hui par Substantion, Substantion. L'amas de ces briques et de ces poteries, au reste, n'offre rien d'aussi curieux que le gros rocher que vous voyez à demi dans le Lez.

— Qu'a ce rocher d'extraordinaire?...

— Vous allez le savoir en écoutant une scène de la comédie patoise intitulée : *le Trésor de Substantion*.

— Traduisez, nous voici attentifs.

MAITRE NICAUD.

Voyez-vous ce rocher qui lève le nez sur l'autre rive?...

MAITRE PASCAUD.

Je le verrais mieux, s'il ne faisait nuit; mais enfin je le le vois : eh bien?...

MAITRE NICAUD.

Voilà ce qui s'appelle un rocher!

MAITRE PASCAUD.

Qui vous dit le contraire?...

MAITRE NICAUD.

C'est un rocher assurément comme il en est fort peu.

MAITRE PASCAUD.

J'en ai vu d'aussi noirs dans mon pays.

MAITRE NICAUD.

Je veux dire que c'est un rocher d'une vertu, d'un prix! Bref, si je pouvais, je le mettrais dans ma poche... Tel que je le connais, je me garderais bien de passer devant sans ôter mon chapeau.

MAITRE PASCAUD.

Vous êtes bien honnête.

MAITRE NICAUD.

Vous voyez comme il est gonflé!

MAITRE PASCAUD.

Oui, et après?...

MAITRE NICAUD.

Après! Plût à Dieu que mes poches continssent tout ce qu'il contient!

MAITRE PASCAUD.

Et que feriez-vous de toutes ces pierres?...

MAITRE NICAUD.

Voyez un peu celui-là avec ses pierres! Vous vous figurez donc que c'est un rocher comme les autres?

MAITRE PASCAUD.

Il m'en a tout l'air.

MAITRE NICAUD.

Eh bien! voilà ce qui vous trompe; car si le dehors n'a rien d'extraordinaire, le dedans est plein d'or et d'argent.

MAITRE PASCAUD.

Et par où y entre-t-on?...

MAITRE NICAUD.

Par aucun endroit, nom d'un diantre!...

MAITRE PASCAUD.

Il y a donc quelques crevasses qui laissent entrevoir ces trésors?...

MAITRE NICAUD.

Pas l'ombre d'une.

MAITRE PASCAUD.

D'où savez-vous alors qu'ils existent?...

MAITRE NICAUD.

Il faut que je vous apprenne d'abord que ce rocher est celui de Substantion. Tous les ans, le 23 juin, à minuit, cette rivière, qui s'appelle le Lez, s'ouvre, laissant comme une rue viable jusqu'au roc.

MAITRE PASCAUD.

Très-bien! et puis?...

MAITRE NICAUD.

Puis, de ce roc sort un esprit en corps et en âme, tout habillé de blanc.

MAITRE PASCAUD.

Oui-dà! et comment fait-il, cet esprit, pour sortir d'un rocher qui n'a ni trous ni crevasses?...

MAITRE NICAUD.

Il sort par la porte, qui s'ouvre et se referme en dedans.

MAITRE PASCAUD.

Encore mieux! ensuite?

MAITRE NICAUD.

Ensuite, cet esprit se met devant la porte et crie en français, d'une voix terrible : *De la part du grand venant...* Et vous lui répondez dans la même langue : Pourquoi? comment?... Et il vous dit : *Qui veut argent?...* Et vous lui criez : *Donnez-m'en!* L'esprit ajoute : *Entrez dedans...* Là-dessus, on prend le chemin qui s'ouvre au milieu des eaux, et l'on entre dans le rocher.

MAITRE PASCAUD.

Vous m'étourdissez, vraiment, compère! Et une fois là, j'imagine, il n'y a plus qu'à prendre l'argent?

MAITRE NICAUD.

Comme vous y allez, compère! pas si vite, s'il vous plaît. Quand on est dans le roc, on trouve une grosse pile de deniers, mais on ne s'amuse pas là; un peu plus loin, une pile de liards, et après, des amas de toute sorte de monnaies. A force d'avancer, on rencontre enfin les écus neufs, et puis les louis d'or; voilà où s'accroche un homme de sens.

MAITRE PASCAUD.

Je ne désire plus savoir que deux choses : si la monnaie n'est pas fausse, et comment on sort du rocher.

MAITRE NICAUD.

La monnaie est excellente et a cours partout... Quant à la sortie, c'est une autre affaire. Voyez-vous, l'on n'a qu'une heure pour travailler là-dedans; et si l'on y reste une minute de plus ou de moins, on n'en sort qu'au bout d'une année, et les mains vides encore! Pour arriver où sont les louis, il faut faire un quart de lieue dans un chemin tout tortueux; et quand vous en avez pris votre charge, la lanterne s'éteint et il faut retourner à reculons jusqu'à la porte. Si vous vous écartez tant soit peu de la route, ou que vous veniez à broncher, vous restez là un an sans manger ni boire; aussi tous ceux qui en reviennent n'ont-ils que la peau et les os. *Atabe lous què ne venoun antaou soun magrès què n'an pas que la pel.*

Trestaillons, Truphémy et sa bande.

Nous en étions à cette page de la chronique populaire de Substantion, lorsque l'homme des champs accourut tout essoufflé pour nous remettre une lettre du trappiste, qui nous prévenait de son excursion à Saint-Guilhem du Dé-

sert, et nous priait de le prendre en passant au retour des Cévennes, ce que chacun de nous promit hautement. Sa mission remplie, l'agronome essuya les flots de sueur qui baignaient son front avec son mouchoir à carreaux, et nous dit :

— La voiture est là.

— Quelle voiture?...

— Celle qui doit nous conduire à Lunel.

— A Lunel! cria-t-on en chœur.

— Oui, reprit naïvement le Triptolème; comme après le Peirou, la tour des Pins et les prairies du Lez, il n'y a plus rien d'intéressant à voir à Montpellier, j'ai fait partir nos effets pour Nîmes, et viens de retenir une voiture qui nous portera doucement à Lunel, si renommé pour ses belles vignes et ses vins muscats.

Nous nous regardâmes, le capitaine et moi, en éclatant de rire; miss s'efforçait vainement de garder son sérieux, et il n'y avait que milord, dont la rougeur subite et l'œil en feu m'alarmassent pour l'agronome; mais celui-ci tourna sa bonne et large figure si à propos du côté de son adversaire en lui offrant une prise de tabac dans sa boîte d'écorce, que le chef des quakers lui-même n'y eût pas résisté. Nous partîmes donc pour Lunel. Là, et après maintes libations de ce vin muscat, si agréable, s'il n'était pas si capiteux, nous prîmes notre revanche avec l'homme des champs en nous rendant à Nîmes par le chemin de fer, tandis qu'il allait inspecter les vignobles classiques de Lunel et voir le Mazet, ou maison de campagne de l'abbé Bouquet, grande réputation viticole de l'autre siècle.

Il était nuit depuis longtemps quand nous arrivâmes à Nîmes. Un clair de lune magnifique illuminait la ville à moitié endormie. Nous courûmes au vieux monument des Romains, et je doute qu'on puisse voir quelque chose de plus admirable que ces cent vingt portiques élevés sur deux rangs, en forme d'ellipse, qu'on appelle les Arènes. Grâce à nos relations d'antiquaire, et aussi un peu à la clef d'or, il nous fut permis d'y entrer à cette heure. Nous commençâmes par suivre en silence la galerie couverte qui règne dans le pourtour du rez-de-chaussée; pénétrant ensuite dans l'enceinte, nous nous sentîmes tous frappés par la grandeur et la majesté muette de l'édifice. Voilà donc le théâtre où, dix-huit siècles avant que nos yeux s'ouvrissent à la lumière, les présidents de la première Narbonnaise, les délégués des comtes, des largesses impériales, les préteurs, les consuls, les empereurs même ont présidé aux jeux sanglants des gladiateurs, et fait combattre l'esclave avec le lion ou le tigre!

— Tenez, mademoiselle, dis-je à la fille de milord, qui regardait une des portes éclairée en plein par la lune : fermez les yeux au présent, et figurez-vous qu'on va célébrer les ides de mai. Au dehors, gronde une foule immense; enfin les portes s'ouvrent, et par ces trois lignes de vomitoires, que vous venez de parcourir, se précipitent bruyamment, mais sans tumulte, dix-sept mille Némausiens. Les hurlements des bêtes féroces, excitées par le bruit, irritent leur impatience et les enivrent d'enthousiasme. Un moment, l'attention est suspendue par l'arrivée des matrones, parées de la stola de pourpre, dont les plis majestueux se dessinent avec une grâce infinie sous le pallium broché d'or. Mais quand la masse des spectateurs a trouvé place sur ces trente-deux rangs de gradins, un murmure terrible s'élève, et le représentant de César est forcé d'enivrer les citoyens de Nîmes du doux spectacle des luttes de l'homme avec le tigre et de l'odeur du sang.

— Quel changement!...

—N'est-ce pas, miss?... rien ne montre mieux l'instabilité des choses humaines que la comparaison du passé avec le présent : la vie, comme une décoration de théâtre, étonne avec ses changements à vue. Il s'est écoulé quelques siècles, et de toutes ces générations si fortes et si ardentes, plus rien ne reste qu'une demi-douzaine de marbres où on lit de temps en temps : *Silvanus a vécu; A la mémoire d'Antonius Servatus; Pomponia mourut jeune...;* et pour comble d'ironie, le siége de marbre du délégué de César sert aujourd'hui, comme vous l'avez vu, de chaire à un professeur en médecine.

Pendant ce temps, milord mesurait les pierres des gradins, et comptait, avec le complaisant officier de spahis, les corbeaux ou pierres saillantes du couronnement, dans lesquelles étaient plantés les mâts qui servaient à soutenir les tentes : il trouva que les dalles avaient dix-huit pieds de long, compta cent vingt corbeaux, et ne voulut pas en savoir davantage. Ni le splendide portique de la Maison-Carrée, éblouissant au clair de lune, ni le Nymphée de Diane, dont les niches souterraines, parcourues aux flambeaux, faisaient un effet des plus étranges, ni les tours romaines des portes de France et d'Auguste, ni même, ô scandale ! les ruines si pittoresques de la tour Magne, debout comme un rocher de granit noir au milieu de cette lumière douce et bleuâtre des étoiles, ne purent vaincre son indifférence. J'étais piqué, je l'avoue, et l'attendais au pont du Gard. Mes mesures étaient si bien prises, que nous y arrivâmes, pour ainsi dire, au lever du soleil. Au dernier coude de ces montagnes, entre lesquelles le Gardon se traîne les deux tiers de l'année sur d'affreux blocs de rochers, nous mettons pied à terre, et à peine avions-nous fait cent pas, que chacun s'arrête muet d'admiration.

Et pourtant ce qui frappe si fortement, ce qui imprime tout à coup dans l'âme une si large idée de la grandeur romaine, ce n'est pas la difficulté vaincue, ni la hardiesse de l'architecte, ni le dessin intrépide de ces trois rangs d'arcades : non, nous avons fait plus et mieux. C'est cet ensemble si simple et si noblement monumental. On approche, et l'on demeure confondu en voyant ces énormes blocs, d'un calcaire si grossier qu'il s'écraserait sous les doigts, lancés dans les airs, à peine équarris et sans même être liés par le ciment. Sans l'éloquent témoignage de tant de siècles, nous ne nous serions pas crus en sûreté sous ces arches immenses, tant il semble qu'il ne faut qu'un souffle pour que cette masse s'écroule.

Vu du côté opposé à Remoulin, dont nous venions, et à cette heure, il s'offrait comme une de ces œuvres fantastiques des géants dont parlent les vieux romanciers. Le soleil rendait la teinte orange, mêlée de rose, de ses vieilles pierres encore plus fraîche et plus vive : une des arcades du premier rang était voilée par les chênes verts; la rivière et les points grisâtres des rochers apparaissaient à travers les onze du second, et les trente-cinq qui portent l'aqueduc se détachaient, avec leur corniche brisée d'espace en espace, sur une éclatante bande d'azur. Le capitaine et milord montèrent à la rigole par un escalier extérieur de fabrique moderne, tandis que j'indiquais à miss une troupe de Bohémiens campés entre les rocs et le Gardon, sous l'arche principale. Deux énormes chiens, qui paraissaient jouer le rôle de sentinelles, nous laissèrent cependant approcher jusqu'à une petite charrette couverte : il en sortit aussitôt une main noire et ridée où nous jetâmes deux pièces d'argent. A l'instant, nous fûmes entourés. Quelques jeunes femmes qui lavaient leur linge, des vieilles, dignes

de poser pour Holbein, des enfants criards et basanés, et derrière l'effrayante tribu des drôles bronzés comme des Maures, et à moitié drapés dans des haillons qui ne cachaient pas même le long couteau catalan, arme favorite de messieurs les gitanos, voilà la société au milieu de laquelle nous nous trouvâmes tout à coup. Je crus que la jeune Anglaise s'en évanouirait de frayeur, mais, avec cinq francs, je renvoyai tout ce monde dans un état de jubilation et d'enthousiasme impossible à décrire. Je ne doute pas qu'ils ne se fussent précipités du haut du pont du Gard pour me témoigner leur reconnaissance; nous en eûmes, du reste, une preuve éclatante au moment même. Trop confiant dans ses jambes de soixante ans, milord voulut, à ce qu'il paraît, suivre l'agile capitaine sur les dalles qui recouvraient autrefois l'aqueduc. C'est un tour de force assez difficile, car les dalles manquent de distance en distance, et il faut y suppléer en franchissant le vide; or, la corniche semble si étroite que la tête tourne involontairement. Dans la honte de reculer devant un Français, milord osa l'essayer néanmoins, mais il perdit l'équilibre, et ne fut retenu que par le bras vigoureux du capitaine. Jugez de notre émotion en entendant ces cris désespérés :

— Au secours! au secours! il m'échappe!

Un coup d'œil m'apprit le péril : il était tel que je tremblai d'arriver trop tard; mais comme je mettais le pied sur la première marche de l'escalier extérieur, deux de mes gitanos en descendaient portant, l'un, milord évanoui, et l'autre, le brave capitaine, qui s'était foulé le poignet en le sauvant.

Cet accident nous permit de visiter plus à loisir Beaucaire et Saint-Gilles. Quand elle n'est pas animée par sa fameuse foire, la ville de Beaucaire ne se recommande à l'attention des étrangers que par son vieux château et sa prairie ou promenade, théâtre habituel de la foire. Nous montâmes donc au *Roucas*, ou roche escarpée sur laquelle est assis l'antique manoir. Là, pour faire oublier au capitaine les douleurs que sa main paraissait lui causer encore, j'entamai son chapitre favori, et me mis à lui raconter le curieux épisode de la guerre des Albigeois, auquel se rattache Beaucaire. C'était au mois de juillet 1213; le jeune comte de Toulouse assiégeait les gens de Montfort dans le château, et ce dernier l'assiégeait lui-même dans son camp. La description de ce double siége occupa fort à cette époque le prieur de Vauxsernay, historiographe de la croisade contre les Albigeois; pour moi, dis-je à mon capitaine, je vais vous en donner une idée suffisante, en traduisant quelques vers contemporains, de forme et de couleur originale.

Le poëte Vilhem de Tudèle fait d'abord parler un des chevaliers du comte de Toulouse :

Seigneurs, dit Rabastens, c'est plaisir et bonheur
Que Montfort contre nous s'obstine avec fureur,
Car de son astre ici vous verrez la pâleur.
Nous avons allégresse et repos et fraîcheur.
Le vin de Ginestet nous met de bonne humeur.
Nous mangeons à loisir des mets pleins de saveur,
Tandis qu'il est dehors, jeûnant comme un pécheur,
Et n'ayant paix ni bien, mais furie et douleur;
Dévorant et fatigue et poussière et chaleur,
Et perdant sous nos coups maint destrier coureur,
Que rongent les corbeaux et le vautour rôdeur.
D'ailleurs blessés et morts exhalent une odeur
Qui du plus frais visage a changé la couleur.
Sur ces mots, les croisés, en signe de douleur,
Montrent un drapeau noir à Montfort leur seigneur.
Mais voici qu'on entend la trompe du crieur :
Aux armes! Garnissez le cheval guerroyeur;
De Marseille il nous vient maint et maint défenseur.
Et le Rhône frémit sous les chants du rameur,
Et cymbales, tambours, trompes, cor du sonneur
Font retentir la rive et les arbres en fleur :
Et lances, boucliers éclatants de blancheur,
Azur, pourpre, vert, or, dans l'onde où le jour meurt,
Vont brisant leurs rayons et mêlant leur splendeur,
Tandis que nos voisins jettent cette clameur
Aux tentes de Montfort : Toulouse est le meilleur!
Et montent à Beaucaire.

—Et maintenant, à vous, milord, continuai-je, en m'adressant au citoyen d'Albion, à vous, beaucoup moins soucieux des faits et gestes de Montfort que de quelques détails sur la ville marchande, à vous, je dirai : la foire de Beaucaire s'ouvre immuablement en juillet, le jour de Sainte-Madeleine. Depuis ce château, dont la ravissante chapelle romane devient dans cette occasion une étable à bœufs, jusqu'aux derniers peupliers de la rive, là-bas, s'élève tout à coup une nouvelle ville en planches. La plus grande partie des baraques sont occupées par des marchands et encombrées de cuirs, de soies, de draps, de poteries, de quincaillerie, de fers et de tous les objets de commerce du Midi : celles qui restent deviennent le lot des saltimbanques. On dirait, le soir aux flambeaux, qu'ils y vinrent de tous les pays du monde. Beaucaire était autrefois le rendez-vous européen du commerce. Il s'y faisait en trois jours pour vingt millions d'affaires. Aujourd'hui, l'on y rencontre bien, par-ci, par-là, le fez musulman et la calotte rouge des Grecs; mais cette forêt de mâts qui bordait autrefois la rive, s'éclaircit tous les ans, et si les chemins de fer n'y ramènent la foule, on trouvera bientôt sur cette place, le jour où le canon annonce la Madeleine, moins d'acheteurs que de saltimbanques.

— Il est fâcheux, reprit milord, que le Rhône seul ne puisse sauver Beaucaire, c'est un si beau fleuve!

— Voulez-vous le descendre jusqu'à Saint-Gilles?

— S'il vous plaît.

Une heure après, la plus légère barque de Beaucaire nous déposait à une petite distance de l'ancienne abbaye. J'en fis une histoire fort détaillée à mon Anglais, et eus la mortification de voir qu'il n'en avait pas ouï un mot. Pendant que je m'épuisais à remonter les siècles, il cherchait à deviner le sens d'une inscription en vers patois, placée sur la porte d'une maison de campagne entourée d'oliviers. Je ris de ma déconvenue et lui expliquai les quatre vers de la façon suivante :

Heurtez trois fois à tour de bras
A cette porte; si le maître
Ne répond rien, c'est qu'il n'est pas
Au logis, ou n'y veut plus être.

Milord accorda les honneurs du souvenir à ma pauvre traduction, et nous partîmes pour Cette, non sans visiter auparavant l'église bysantine et la vis merveilleuse dont la spirale était autrefois le but de pèlerinage de tous les compagnons tailleurs de pierre, mais laissant derrière nous ces garigues sauvages des Cévennes où le temps ne nous permettait pas d'aller rechercher les traces des Camisards. L'époque fixée pour l'embarquement du capitaine et du trappiste approchait en effet : on résolut donc de longer la côte et de retourner à Cette par les étangs; cet itinéraire nous ayant conduits à Maguelonne, milord proposa d'aller déjeuner dans l'île. Le fermier qui l'habite seul nous établit en conséquence sur la plate-forme de l'église abandonnée, d'où la vue domine un immense horizon de mer et le vaste étang appelé des cinq noms différents, de Thau, Frontignan, Pérols, Mauguio et Maguelonne. La brise excitait l'appétit, et nous fîmes honneur aux macreuses et à la *pérolada*, ou service multiple en poisson de notre hôte. Le

vieux lunel et le saint-georges coulaient à flots, en sorte qu'on ne s'étonnera pas des dispositions favorables de mon auditoire, lorsqu'à la prière de miss j'esquissai en ces termes l'histoire de la belle Maguelonne :

— Cette héroïne fabuleuse était, si l'on en croit le romancier, fille du roi de Naples. C'est à la cour de son père qu'elle vit Pierre de Provence, fils du comte de ces contrées, et dans une île inconnue que cet époux si cher la perdit, en poursuivant un oiseau qui avait volé son sachet de *sandal*. A force d'errer par pays, en cherchant toujours Pierre, elle aborda dans cet îlot et y bâtit un hôpital pour recueillir les étrangers. Dieu sait s'il en vint, qu'elle soigna de ses mains blanches ! On la voyait toujours aller, de son hospice au port, dans l'espoir d'apprendre des nouvelles de Pierre. Enfin, un pèlerin lui fut apporté un jour presque mourant, c'était celui qu'elle attendait et que Dieu, touché de ses larmes, rendit à sa tendresse. Inutile de vous dire que les parents de Pierre ratifièrent le mariage et que les deux époux vécurent parfaitement heureux.

Pendant ce récit, un embarras pour moi inexplicable semblait planer sur mes trois auditeurs. Quand j'eus fini, l'Anglais passa son bras dans le mien, et sous prétexte d'examiner l'église alors pleine de foin, m'entraîna vers l'autre bout de l'île. Nous n'y fûmes pas plutôt arrivés, qu'il me dit brusquement :

— Croyez-vous que le père de miss Maguelonne fit bien de donner sa fille à Pierre de Provence ?

— Moi, milord ! mais c'est un roman !...

— Supposez que l'histoire soit vraie, et répondez à ma question.

— Ma foi ! pourquoi non ?...

— Oui, pourquoi non ? répéta deux ou trois fois l'Anglais ; puis, relevant vivement la tête :

— Allez demander à ce gentleman s'il veut épouser ma fille ?...

— Comment ?... vous voulez ?...

— Les marier tout de suite, oui.

— Mais, Milord...

— Il m'a sauvé la vie, n'est-ce pas ?...

— J'en conviens.

— Je suis donc le maître de faire son bonheur et sa fortune ?...

— Parfaitement ; il n'y aurait que le cas où mon brave compatriote aurait formé d'autres projets.

— Non, reconnaissez-vous cet iris bleu ?...

Je compris pourquoi le capitaine avait volé l'iris au Jardin des Plantes de Montpellier et risqué sa vie au pont du Gard, et courus remplir mon message. Quelques jours après, nous faisions des adieux sincères au pauvre trappiste et au bon agronome qui partaient pour l'Afrique. L'homme des champs était si heureux d'avoir appris dans la Vaunage l'art de nourrir les vers à soie, qu'il ne nous adressa pas le moindre reproche. Quant au disciple de Rancé, il promit aux jeunes époux de prier Dieu pour leur bonheur, et il faut bien qu'il ait tenu parole, car ils ne cessent de s'applaudir, quand ils m'écrivent, de leur voyage en Languedoc.

MARY LAFON.

FIN DU TOUR EN LANGUEDOC.

Le pont du Gard.

LE MARIAGE PAR TESTAMENT.

C'était au commencement du règne de Louis XVI. Les mœurs pures du nouveau roi chassaient les vices de la cour, comme le soleil levant disperse les brouillards du marécage.

Le jeune comte Hector de Lagny, attaché à la maison de Marie-Antoinette, cavalier de la plus belle mine et du plus grand avenir, se distinguait parmi les gentilshommes qui secondaient les bonnes intentions du roi et de la reine.

Le lendemain de l'exil de Mme Dubarry, il se battit en duel avec un champion de la favorite, et lui mit six pouces d'acier dans le corps. M. de Cernac (tel était le nom de celui-ci) guérit de sa blessure, mais ne songea plus qu'à se venger de M. de Lagny. Aidé d'un certain chevalier de Nainville, ancien ami de Cagliostro, et qui passait pour tricher au jeu, il attira le comte dans une partie de pharaon et le ruina de fond en comble, le jour même où il devait payer un régiment qu'il venait d'acheter.

Hector et Louise. — La condition remplie.

Louis XVI gronda un peu M. de Lagny, et le plaignit sincèrement; puis, bien qu'il ne payât plus les dettes de ses gentilshommes, il lui proposa, par exception, d'acquitter les siennes. Mais le comte refusa ce onéreux privilége, et quitta la cour, ruiné, désespéré, regretté de tous.

Un mois après, il languissait d'ennui et de remords chez un de ses parents, dans un humble manoir de Normandie, lorsqu'il reçut d'un inconnu, M. Du Perron, une lettre qui le mandait à Paris *pour affaire très-grave*.

Il part, il arrive. Il trouve en M. Du Perron un jeune magistrat fort distingué, qui s'excuse en souriant d'avoir troublé sa retraite, et lui donne lecture de la lettre

Hector et Louise.— La première entrevue.

Du Perron et Lagny. — Le testament communiqué.

suivante, que M. de Lagny écouta avec l'attention la plus profonde :

« Mon cher Du Perron, ce message est mon testament. « Il vous sera remis quand je n'existerai plus. Je laisse « ici-bas cinquante mille livres de rentes, et une nièce « que vous savez charmante, Mlle Louise de Lirol. Soyez, « après moi, son tuteur et mon exécuteur testamentaire. « Dites-lui qu'elle trouvera toute ma fortune dans sa cor- « beille de mariage. Quel sera toutefois ce mariage? J'ai « la prétention de m'en mêler dans l'autre monde. Il est « un gentilhomme à qui je n'ai jamais parlé, mais que je « connais pour la plus brave épée, le plus noble esprit « et le cœur le plus généreux qu'il y ait en France. « C'est M. le comte Hector de Lagny. Je l'ai vu deux fois : « le jour où il s'est battu contre un courtisan de la Dubarry, « et le jour où il a refusé l'acquittement de ses dettes « par le roi. Je ne sache que lui qui ait fait deux traits « pareils, et je ne l'ai jamais oublié depuis cette époque. « Faites-le venir, quand vous aurez lu cette lettre. An- « noncez-lui que je lui lègue la moitié de ma fortune, « s'il veut épouser ma nièce. C'est le présent d'un mort ; « il ne saurait le repousser. Il n'a jamais aperçu, je crois, « Louise de Lirol. Mettez-les en rapport ; et si, dans un « mois, il veut lui offrir son nom, assurez-vous qu'il a « rempli la seule condition que je lui impose, — et que « vous trouverez dans le codicille ci-joint, à décacheter « le 25 avril. Je vous permets à tous trois, après cela, de « me traiter de grand original.

« Que ma nièce ignore tout, bien entendu, jusqu'au « terme désigné.

« Paris, le 25 mars 1774.

Signé « le marquis de Juvigné. »

On se figure la surprise d'Hector de Lagny. Il crut rêver. Il se fit relire la lettre. Il fut touché jusqu'aux larmes. Il hésita à recevoir un legs si étrange. Bref, il se fit présenter à Mlle de Lirol. M. Du Perron, qui le lui conseilla fortement, avait prévu que cela faciliterait sa décision.

— N'acceptez la succession, lui dit-il, que sous bénéfice d'inventaire.

L'inventaire fut tout à l'avantage de la succession.

Mlle de Lirol était une jeune fille de la plus exquise beauté. Ce fut la première qualité qui frappa le comte. Elle lui donna le plus vif désir de connaître les autres...

L'entrevue avait lieu chez une parente de M. Du Perron, au milieu d'une société de huit ou dix personnes, réunies seulement pour en cacher le but à la jeune pupille.

M. de Lagny la contempla longtemps avant de l'aborder. Elle était assise sur un de ces jolis fauteuils à médaillon, que notre époque envie à la fin du dix-huitième siècle. Ses cheveux, groupés par derrière, laissaient voir toute la finesse de ses traits, tout l'éclat de ses yeux, tout le charme de sa figure. Elle portait deux jupes ouvertes l'une sur l'autre, et garnies de rubans et de bouillons, entremêlés d'attributs de deuil qui en faisaient valoir la fraîcheur. Ses bras et son cou, albâtre palpitant, sortaient d'un nuage de dentelles. Ceux de Vénus n'étaient pas plus beaux lorsqu'ils se dégageaient de l'écume des mers.

Assurément, si le comte eût rencontré Mlle de Lirol sans préméditation, son premier mouvement eût été de lui porter ses hommages.

Mais plus il avait le droit de le faire, plus il balançait. Il n'osait s'emparer de ce trésor, qu'il eût voulu disputer et mériter.

Tout à coup il voit paraître un cavalier qu'il reconnaît en frémissant. C'était M. de Cernac, son ancien adversaire et l'auteur de sa ruine. Il était venu là pour jouer et pour faire sa cour à la riche héritière.

Il s'approche de Mlle de Lirol avec un air fade et suffisant, lui débite mille galanteries de mauvais goût, et se pose près d'elle en adorateur privilégié.

Il n'en fallait pas tant pour décider M. de Lagny. Il se fait présenter aussitôt à Mlle de Lirol, et non moins heureux sur ce nouveau terrain que sur le champ clos, il oblige, à force d'esprit et de grâce, son rival à battre en retraite.

Puis, dans une conversation plus intime, il parle à la jeune fille de son oncle, et s'assure, à la vivacité de ses regrets, que la bonté de son cœur égale la beauté de son visage.

— Eh bien! lui demanda en sortant l'exécuteur testamentaire, acceptez-vous la succession?

— Je l'accepte, répondit le comte. Mais quelle peut être cette condition à remplir?

— Ah! vous ne la saurez que dans un mois. Je ne crois pas qu'elle soit au-dessus de votre pouvoir.

— Je l'espère, et Dieu le veuille!

Depuis ce moment, les jeunes gens se virent tous les jours, et l'inclination du comte devint une passion profonde. Il sentit que son bonheur serait complet s'il épousait Mlle de Lirol ; que son malheur serait irréparable s'il manquait à la secrète condition.

Il passait les jours et les nuits à bâtir sur ce mystère, posé comme un point noir au-dessus de ses espérances, mille conjectures plus effrayantes les unes que les autres.

Enfin le 25 avril arriva. Invités à dîner chez les Du Perron, — pour la première fois le comte et la pupille se virent seuls un moment.

M. de Lagny tomba aux pieds de Mlle de Lirol, et laissa parler son cœur avec cette éloquence que l'esprit chercherait en vain. Troublée d'abord de ses aveux, la jeune fille les écouta bientôt avec émotion. Le comte lui demanda sa main, et lui déclara qu'elle allait décider de son sort. Elle hésitait à répondre, et M. de Lagny tremblait des pieds à la tête, lorsque M. Du Perron vint rompre l'entrevue.

Il tenait d'une main le testament ouvert du marquis de Juvigné, et de l'autre le codicille cacheté renfermant la terrible condition.

Le comte renouvela solennellement sa demande au tuteur, et celui-ci lut à sa pupille les dernières volontés de son oncle. Mlle de Lirol éclata en pleurs d'attendrissement et de reconnaissance.

Ces sentiments étaient-ils tous pour le défunt, et le prétendant n'en avait-il point sa part? c'est ce que M. de Lagny se demandait avec un espoir mêlé d'angoisse.

— Voyons d'abord, reprit le magistrat, si vous avez rempli la condition.

Et il décacheta le codicille. Le comte pâlit, il manqua de défaillir, et il crut voir le même mouvement chez la jeune fille.

« La seule condition que j'impose à M. de Lagny pour « épouser Mlle de Lirol », avait écrit le marquis, « c'est : « — de lui plaire et d'en être aimé... »

M. Du Perron sourit et regarda les deux jeunes gens; le comte regarda Mlle de Lirol, et celle-ci n'osa lever les yeux.

— Eh bien? demandèrent M. de Lagny et M. Du Perron.

— Eh bien! la condition est remplie, répondit la jeune fille, en tendant au comte sa main, qu'il couvrit de larmes de joie.

— Puisque le marquis nous en a donné le droit, s'écria le tuteur, convenons que c'est un charmant original!

Peu de temps après, M. de Lagny rentra en triomphe à la cour, et présenta sa femme à la reine.

— Je vous pardonne votre premier duel, lui dit Louis XVI, en considération du second. Vous avez battu M. de Cernac comme il fallait le battre; et je vous trouve si bon gentilhomme, que je vous fais gentilhomme de ma chambre.

— Et moi j'offre à la comtesse de Lagny, ajouta Marie-Antoinette, un tabouret de dame d'honneur au palais.

Le mois suivant, le régiment que le comte avait manqué était remis en vente.

M. de Cernac entreprit de l'acheter avec ses profits de jeu. Mais il trouva un concurrent qui couvrit obstinément toutes ses enchères, et qui finit par le lui enlever.

Ce concurrent était M. de Lagny.

—Nous voilà, monsieur, manche à manche, dit le joueur en prenant son parti.

— Et dos à dos, monsieur, répondit le comte en prenant son brevet.

C. DE CHATOUVILLE.

ÉTUDES MORALES.

L'AUMONE BRULANTE.

Seeberg est une petite ville située au milieu des montagnes, et habitée en grande partie par des mineurs.

On venait de faire d'importantes réparations à l'église de cette ville; le clocher avait été couvert à neuf, et la boule qui le couronnait, nouvellement dorée, resplendissait de clarté. Outre son salaire, le maître couvreur avait reçu un habillement complet, gratification établie par l'usage du pays. Les habitants de Seeberg avaient été instruits que le couvreur monterait incessamment pour la dernière fois au sommet du clocher, et y exécuterait un tour de force qui étonnerait tous les spectateurs.

Maître Madel, le maître couvreur en titre, en homme prudent et d'ailleurs père de famille, ne se serait jamais prêté à pareille plaisanterie; mais, dans ces derniers temps, il avait été pris souvent de dangereux vertiges; le sang lui montait à la tête et l'appesantissait de telle sorte, que sa vue s'obscurcissait et que le clocher lui semblait tourner avec lui. Par conséquent, il dut laisser terminer l'ouvrage à son beau-frère, encore fort jeune, et doué de toute la légèreté et de la présomption du jeune âge; tandis que lui, docile aux conseils des médecins, se rendit aux eaux de Carlsbad, à peu de distance de Seeberg.

Ce fut donc le beau-frère qui reçut l'habillement neuf, et ce fut aussi lui qui promit aux bons habitants de Seeberg un divertissement extraordinaire.

Au jour désigné, toute la population de la ville fut sur pied. La place de l'Église et les rues aboutissantes s'emplirent de curieux; toutes les croisées des maisons voisines étaient garnies de spectateurs; il y en avait même jusque sur les toits. Muni d'un petit paquet qui renfermait l'habillement complet dont nous avons parlé, notre jeune couvreur s'élança, par la plus haute lucarne, vers l'échafaudage qui entourait le sommet du clocher. Avec l'agilité d'un chat il franchit les échelles, et arriva à un autre échafaudage dressé immédiatement sous la boule. De là il s'éleva, à l'aide d'une corde, au-dessus de la boule, et grimpa jusqu'à la croix, au pied de laquelle il étala sa garderobe. Il déballa son paquet, ôta ses bottes et les précipita en bas; puis il mit le pantalon de drap neuf par-dessus son vieux pantalon de toile, ajusta le gilet et l'habit par-dessus sa veste d'ouvrier. Quand sa toilette fut terminée, il fit une profonde révérence aux spectateurs, les salua à plusieurs reprises de son chapeau neuf en feutre, puis il se disposa à quitter sa dangereuse position.

Mais, ô malheur! il ne retrouva plus la corde qui lui avait servi d'échelle et devait le ramener sur l'échafaudage. Il l'avait fixée à la pointe de la croix; mais le vent, toujours violent dans les hauteurs, l'en avait détachée et l'avait fait retomber sur la boule. A cette découverte funeste, il se fit dans notre homme une cruelle révolution. La présomption le quitta, il jeta de hauts cris, et fit les gestes les plus expressifs; on sentit alors tout ce qu'il y avait d'affreux dans sa position; on le comprit sans pouvoir y porter remède. En vain l'autorité municipale offrit une brillante récompense au mineur assez hardi ou assez généreux pour entreprendre la délivrance du couvreur. Personne ne bougea.

Au nombre des spectateurs se trouvait dame Madel, la femme du maître couvreur et sœur de notre malheureux aventurier; elle pleura, elle sanglota, mais ce fut tout ce qu'elle put faire. On prit enfin la résolution d'envoyer un exprès à Carlsbad, afin d'instruire maître Madel de ce cruel événement, et de lui demander ce qu'il conviendrait de faire, si toutefois il ne pouvait lui-même monter au clocher.

L'exprès était prêt à partir, quand la jeune Véronique, la fille de maître Madel, vivement émue des larmes de sa mère, s'avança et dit tout étonnée :

— Eh quoi! mon oncle demande une corde? c'est tout ce qu'il lui faut? eh! mon Dieu! je la lui porterai, comme je portais tous les jours le dîner à papa, quand il travaillait là-haut.

Dame Madel eut une pénible lutte à soutenir entre son amour maternel et l'affection qu'elle portait à son frère. Irait-elle exposer son enfant de cinq ans à un danger devant lequel le plus hardi mineur reculait d'effroi? Mais son frère gémissait là-lhaut, en proie à une affreuse incertitude, et son enfant venait d'elle-même s'offrir à l'accomplissement de cette œuvre de miséricorde. Elle savait très-bien d'ailleurs que Véronique n'avait jamais de vertiges, qu'elle grimpait avec une adresse remarquable et une expérience au-dessus de son âge. La balance pencha donc en faveur du malheureux frère. On accompagna l'enfant dans le clocher jusqu'à la dernière lucarne; on la chargea de plusieurs rouleaux de cordes, en cas qu'elle ne réussît pas du premier coup à atteindre la boule, et on lui recommanda les plus grandes précautions.

La jeune Véronique était heureusement arrivée au plus haut échafaudage, d'où il y avait encore 7 à 8 mètres de distance jusqu'au pied de la croix. La boule dérobait au couvreur la vue de sa libératrice, mais un porte-voix lui avait appris sa présence. Tous les cœurs étaient en suspens, lorsque Véronique leva le bras pour lancer un des câbles. Le premier jet fut trop court, et la corde retomba sur l'échafaudage; le second alla trop loin, et fut également perdu; enfin une troisième corde arrive plus heureusement; le couvreur la saisit, et la rejette autour de la pointe de la croix. Mais avant qu'il se dispose à descendre, docile aux ordres qu'on lui a donnés, Véronique quitte l'échafaudage et se retire sur les échelles, afin d'éviter toute rencontre funeste avec son oncle; celui-ci la suit...

Qui redira le transport de joie de tout ce monde, un moment auparavant silencieux comme la tombe, quand la jeune fille sortit du clocher tenant son oncle par la main! On courut au-devant d'elle, on la couvrit de caresses; chacun voulait la voir, l'embrasser. Pendant trois jours on ne parla dans la ville de Seeberg et dans tout le pays que de la fille du maître couvreur. On la montra aux étrangers comme la merveille de la ville, et les feuilles publiques remplirent leurs colonnes des récits de son héroïque expédition. Au bout de deux ans..., Véronique fut oubliée.

Deux ans après la restauration du clocher, la foudre y tomba, et, descendant vers la croix, enflamma la poix qui s'y trouvait. Une épaisse fumée, suivie d'étincelles et de flamme, annonça bientôt la présence du sinistre. Le sonneur fit son devoir. Au roulement majestueux du tonnerre, que les montagnes répétaient mille et mille fois, se joignirent les sons d'angoisse du tocsin. Les braves bourgeois de Seeberg cherchaient à concentrer la flamme, à empêcher qu'elle ne descendît plus bas; mais il fut impossible de sauver le sommet, et bientôt on dut se borner à sauver le toit de l'église. Couché, à la pointe du clocher, sur une planche soutenue par quelques hommes déterminés, au milieu du danger le plus imminent, le maître couvreur Madel dirigeait, d'une main mal assurée, la pompe à incendie. Sa position était des plus cruelles; la chaleur insupportable, les étincelles qui volaient de tous côtés, et cette flamme rouge, ardente, constamment devant ses yeux, tout cela l'incommodait beaucoup. Cependant sa persévérance infatigable et celle de ses amis furent enfin couronnées de succès. La croix métallique s'écroula, son poids l'enfonça profondément dans le pavé de la place de l'Église, les hémisphères de la boule se détachèrent et tombèrent, les poutres fumantes couvrirent le pavé, les ardoises volèrent...; mais, grâce aux efforts de maître Madel, le toit de l'église demeura intact. Or, depuis ce jour de terreur, le brave homme souffrit continuellement des yeux. Au bout de six mois, il perdit totalement la vue, et tous les secours de l'art furent infructueux pour la lui rendre. Je n'entreprendrai pas de vous peindre toute la consternation de cette honnête et brave famille à cette rude épreuve du sort.

Le pauvre Madel trouva cependant un guide fidèle dans sa chère Véronique, et dame Madel, au lieu de s'abandonner à d'inutiles plaintes, se livra au travail.

La petite Véronique secondait sa mère et partageait ses travaux toutes les fois que son père n'avait pas besoin de son bras pour le guider et le conduire. Une année s'écoula de la sorte, après quoi, soit chagrin, soit fatigue, soit vieillesse, la bonne mère de famille s'éteignit dans les bras de sa jeune fille, après lui avoir recommandé d'avoir bien soin de son père.

C'était la veille de Noël. Les gens de la montagne cherchent alors à adoucir ou à oublier les rigueurs de la saison par d'innocentes récréations domestiques; on fait de la musique, on chante, on dispose des illuminations; on se réunit en famille pour manger des petits gâteaux.

Dans la sainte soirée, toutes les rues se remplissaient de curieux attirés par les illuminations, déjà commencées dans plusieurs maisons. Véronique était restée à sa dentelle jusqu'à la nuit tombante, et elle n'eût pas encore quitté son ouvrage, si sa petite cruche d'huile n'eût eu le même sort que celle de la veuve de Zarpath. Elle fut donc forcée de chômer, et de célébrer la fête bon gré mal gré. Elle fit un bon feu dans le poêle, plaça bien commodément auprès son pauvre père aveugle, puis elle dit à son jeune frère, qu'elle habilla aussi bien et aussi chaudement qu'il lui fut possible :

— Viens, mon petit Georges, allons voir ce qu'apporte Jésus.

Elle ne savait que trop bien qu'il passerait devant leur demeure sans y entrer. Déjà l'année précédente, lorsque vivait leur bonne mère, il y avait fait une bien pauvre apparition.

Cependant les deux enfants se mirent en route. Déjà la ville entière était en fête; partout retentissaient des chants joyeux. Des mineurs en grande tenue, leur musique en tête, allaient souhaiter la bonne fête aux bourgeois de la haute classe. La porte de la maison fêtée s'ouvrait alors, et gaiement le chef de la sérénade recevait de la main généreuse de l'hôte quelques belles petites pièces sonnantes.

Entraînés par l'exemple des grandes personnes, les enfants allaient aussi chanter aux portes et dans les maisons, et partout ils recevaient un petit cadeau. Cela fit réfléchir notre Véronique. Quand la fortune ne vient pas nous trouver elle-même, pensa-t-elle, il faut aller à sa recherche.

A cet effet, la jeune fille se rendit dans un quartier de la ville où elle crut être moins connue. Le rôle qu'elle allait jouer était trop nouveau pour ne pas l'intimider un peu. Elle dit à son frère de rester quelques pas en arrière, ramena sa cornette sur ses yeux afin qu'on ne la reconnût pas, puis s'avançant, le cœur palpitant, sous la fenêtre d'une petite maison, elle chanta d'une voix claire ce couplet :

Bon courage, braves mineurs,
A la gaîté livrez vos cœurs,

Bénissez votre heureux partage :
La terre à vos puissants efforts
Cède ses plus riches trésors.
Bon courage ! allons ! bon courage !...

Ces vers étaient bien certainement appropriés à nos mineurs, gens simples et sans prétentions poétiques, mais la plupart de nos opéras sont-ils d'un caractère plus élevé ? Et cependant quel effet ne produisent-ils pas quand le compositeur leur imprime le cachet du génie et qu'une prima donna leur prête le charme de sa voix !

Véronique avait dit les premiers vers d'une voix timide, émue, à peine sensible ; mais elle s'encouragea de plus en plus, et arrivée au refrain, elle y mit la plus vive expression. Lorsqu'elle eut fini de chanter, elle se voila le visage et attendit en tremblant le résultat de son entreprise. Deux minutes bien longues s'écoulèrent, et personne ne se montra. Confuse, humiliée, elle allait se retirer... ; mais enfin une porte cria sur ses gonds, une femme parut, et mit dans la main tremblante de la joyeuse Véronique un morceau de gâteau et une pièce de six liards. O purs habitants des cieux ! jetez un regard de complaisance sur une heureuse enfant de la terre, au comble du bonheur pour une pièce de six liards et un morceau de gâteau !

— Oh ! mon bon petit Georges, dit-elle à son frère, regarde comme mon début a été heureux ! tiens, cette grande amande est pour toi ; mais le gâteau est pour papa, afin qu'il sache aussi que c'est Noël. Le bon Dieu nous fera peut-être donner un autre morceau...

Et elle va plus loin renouveler son chant, d'une voix plus hardie, enflammée qu'elle est par la joie et la reconnaissance. Et son mélodieux refrain lui ouvre tous les cœurs, et les petites pièces de monnaie et les morceaux de gâteau remplissent les mains et les poches de son frère ; il y eut même une petite pièce d'argent entre les monnaies de cuivre. Mais il n'est pas ici-bas de roses sans épines. Le couplet échoua dans plusieurs maisons, et la pauvre petite chanteuse eut même une fois l'humiliation de s'entendre dire d'une fenêtre entr'ouverte :

— Passe ton chemin, petite impertinente !

Pour ne pas abuser de sa bonne fortune, Véronique ne voulut plus chanter qu'une seule fois, et choisit à cet effet la maison d'un riche préposé aux mines. Elle recueillit toutes ses forces et chanta avec une expression admirable ; on eût dit la voix d'un ange. Bientôt aussi une croisée s'ouvre au premier étage, une main s'avance, tenant une petite baguette au bout de laquelle est posée une pièce de monnaie ; la main se baisse et fait tomber le don généreux dans la main de la chanteuse... Mais celle-ci eut à peine reçu la pièce de monnaie, qu'elle jeta un cri douloureux ; on lui avait donné un liard rougi au feu ; et l'auteur de cette horrible méchanceté accabla sa pauvre victime d'un rire insultant.

Véronique se débarrassa bien vite de la perfide pièce de monnaie, et rejoignit en pleurant son frère, qui lui demanda en vain le sujet de son affliction.

Des sages étrangers accoururent de pays éloignés pour voir le roi nouveau-né des Juifs et lui offrir de l'or, de l'encens et de la myrrhe ; et voilà un de ceux que le Christ a sauvés qui fait rougir une obole au feu de Noël pour insulter et blesser une pauvre enfant chrétienne !

Véronique versa des larmes amères en retournant précipitamment chez elle ; et ces larmes pèseront un jour d'un poids accablant sur la conscience de l'homme méchant qui les a fait couler, et la brûleront bien autrement que sa pièce de monnaie n'a brûlé la main de l'enfant.

L'aumône brûlante.

Rentrée à la maison, Véronique employa une partie des dons qu'elle avait obtenus à se procurer de l'huile afin de se remettre à l'ouvrage ; mais, hélas ! sa douloureuse brûlure ne lui permit guère de travailler ! c'est en vain que par intervalles elle lavait la plaie d'eau fraîche, la douleur ne cédait pas, et parfois la pauvre enfant reposait sa tête sur son métier, et souhaitait de partager la tombe glacée de sa mère.

Au plus fort de ses souffrances, son père, qui ignorait tout ce qui se passait autour de lui, ennuyé de la longue veillée, lui demanda sa chanson favorite, la même chanson qui avait amené une si cruelle épreuve. Et la douce enfant, faisant violence à ses douleurs, chanta le couplet fatal. Arrivée au refrain : *Bon courage, allons, bon courage !* elle dévora les larmes que la souffrance lui arrachait, et l'heureux père paya son tribut d'éloges habituels à la fraîcheur de sa voix, tandis que son frère sollicitait une répétition.

Quelle triste veillée de Noël pour la pauvre enfant !

Il y a tant d'enfants dans la montagne, qu'un maître d'école en réunit souvent de cent cinquante à deux cents dans sa classe. Il n'est donc pas étonnant qu'il ne connaisse pas les dispositions particulières de chacun de ses élèves. C'est souvent le hasard qui décide de tout.

— Ta main ne veut-elle pas guérir encore ? demanda M. Rossel, le chantre de la paroisse, à son élève Véronique Madel. Voilà trois semaines que tu ne peux écrire ; qu'as-tu donc fait ?

— Je me suis brûlée, répondit Véronique.

— Voyons un peu, qu'as-tu mis sur ta brûlure ?

— Un emplâtre de feuilles de bugrane, répondit-elle.

Et elle défit le bandage que tous les jours elle se faisait tant bien que mal de la main gauche.

Le chantre s'effraya à la vue de cette large plaie suppu-

rante, qui menaçait d'envahir toute la main, et dont le progrès ne pouvait être attribué qu'à la privation des soins nécessaires. Le digne instituteur se chargea aussitôt du traitement, et le succès progressif acquit au généreux médecin toute la confiance de la malade. Lorsqu'il apprit la vraie cause de la brûlure, le brave homme s'écria avec indignation :

— Les monstres! insulter d'une manière aussi atroce un enfant, qui venait de chanter une chanson pieuse! Mais à propos, qu'était cette chanson? que je l'entende aussi! j'aime beaucoup le chant, et c'est pourquoi j'ai ambitionné la place de chantre.

A cette proposition, Véronique baissa les yeux, mais pouvait-elle rien refuser à son bienfaiteur? Elle hésita un peu, ensuite elle ouvrit ses lèvres vermeilles; et d'abord timidement, puis avec plus de hardiesse, et enfin avec une pleine voix, elle se mit à chanter.

Son auditeur se sentit singulièrement ému. La petite avait dans la voix tant de pureté, de fermeté et d'expression, qu'il en fut touché jusqu'aux larmes. La main malade appuyée dans la main bien portante, et toutes deux sur sa poitrine, tandis que ses yeux humides semblaient levés vers le ciel, Véronique semblait une autre sainte Cécile. Le chantre ne put s'empêcher de l'accompagner et de répéter avec elle le refrain : *Bon courage!* puis, lui donnant un baiser sur le front, il lui demanda étonné :

— Qui t'a appris à chanter aussi bien?

— Personne, répliqua l'enfant; pour distraire mon père aveugle de ses cruels ennuis, je suis souvent obligée de lui chanter quelque chose. C'est son plus grand plaisir, et cela ne coûte rien.

— Mais la mélodie! la mélodie! et cette méthode, d'où la tiens-tu?

Véronique regarda le chantre de tous ses yeux; enfin elle crut comprendre ce qu'il voulait dire, et elle lui répondit :

— Hé! j'ai entendu nos mineurs chanter souvent ce petit air.

— Mon enfant, reprit le chantre après quelques moments de méditation, je comprends maintenant comment la Providence divine fait tourner en bien la méchanceté des hommes. Cette obole rougie au feu qui t'a brûlé la main et t'a fait tant souffrir, devait, dans les desseins paternels de Dieu, se changer en une mine d'or abondante pour toi. Je t'aiderai à découvrir cette mine, et je serai richement récompensé de mes peines si tu l'appliques à ton propre bonheur et au bien de ton père, de ton frère et de l'humanité. Cette main malade t'a empêchée pendant longtemps de travailler à la dentelle et de gagner de l'argent. En compensation de cette peine passagère, le bon Dieu t'a fait don d'un autre instrument précieux qui, dans la suite, t'offrira des avantages supérieurs.

Depuis ce moment, le bon Rossel donna à la petite Véronique des leçons de chant, et l'initia à toutes les règles de l'art; il intéressa en même temps au sort de la famille du couvreur aveugle plusieurs personnes généreuses dont les secours la mirent à l'abri du besoin.

Douze ans plus tard, on vit par une belle soirée d'automne les bourgeois les plus aisés de Seeberg se rendre en grande toilette à l'Hôtel-de-Ville où les attendait une jouissance peu commune pour eux. La première cantatrice de la capitale, qui jouissait d'une célébrité européenne, donnait un concert conjointement avec son frère. De dix lieues à la ronde arrivèrent des auditeurs, et l'on accourut au bureau de recette avec d'autant plus d'empressement que la généreuse cantatrice destinait le produit de la fête aux indigents de Seeberg.

A l'entrée de la salle, où était le bureau, se tenait le vieux chantre, maître Rossel, qui remplissait les fonctions de caissier. Il souriait de bonheur et de plaisir aux nombreuses pièces d'argent qui volaient dans la caisse; s'il arrivait des personnes de sa connaissance, et il s'en présenta un assez grand nombre, il mettait la main à sa poche, en retirait une belle tabatière en or, et offrait à l'ami une prise de véritable Virginie, puis il lui disait à l'oreille, d'une voix bien intelligible :

— C'est d'une élève reconnaissante, regardez; c'est gravé sur la boîte, et elle était pleine d'or quand je l'ai reçue.

Et tandis que le visiteur témoignait sa surprise, le bon vieillard reprenait :

— Quelle heure est-il?

Et sans attendre la réponse, il tirait de son gousset une belle montre en or, la faisait sonner, disait l'heure, puis aussitôt ajoutait :

— C'est encore de ma reconnaissante élève...

— N'est-il pas vrai, monsieur le chantre, dit un nouveau venu, vous célébrez aujourd'hui votre triomphe?

— Oui certainement, moi, et la bonne ville de Seeberg. C'est mon plus beau triomphe! car elle est mon élève, et elle est née dans nos murs. Que le Tout-Puissant m'accorde encore cette soirée, et je suivrai, sans regret, la pâle messagère de l'autre rive!

La salle retentit d'applaudissements lorsque Véronique Madel, belle de jeunesse et de vertus, se présenta sur la scène, entre son père aveugle et son jeune frère, et salua l'assemblée. Et les musiciens de la montagne, jaloux de se mesurer avec leur compatriote, jouèrent, ce soir-là, bien mieux qu'à l'ordinaire; et Véronique chanta de manière à désarmer l'envie. Elle attaqua divers morceaux d'opéra, et satisfit pleinement à toutes les exigences de l'art, et, ce qui vaut mieux encore, sa voix trouva le chemin de tous les cœurs. Son chant fut couvert de bruyants applaudissements.

On admira ensuite le talent de Georges, et l'on paya un juste tribut d'éloges aux sons harmonieux qu'il tira de son violon.

On était arrivé à la fin du programme, et l'assemblée était prête à se retirer. En ce moment, les musiciens mineurs commencèrent un morceau bien connu de tous les assistants. Le jeune Madel, s'emparant alors du thème, déploya tout son talent dans une suite de brillantes variations, et, à la dernière, sa sœur chanta d'une voix qui dominait tout l'orchestre :

Bon courage, braves mineurs,
A la gaîté livrez vos cœurs,
Bénissez votre heureux partage:
La terre à vos puissants efforts
Cède ses plus riches trésors.
Bon courage! allons! bon courage!...

En ce moment, toute l'assemblée se leva comme un seul homme, les musiciens déposèrent leurs instruments; tout le monde répéta avec ivresse:

Bon courage! allons, bon courage!

La salle entière retentit de ce refrain, personne ne songea plus à applaudir la grande cantatrice, et cet oubli même fut son plus beau triomphe.

Le bon chantre s'était précipité vers la prima donna, et, oubliant l'imposante réunion, sa tabatière, sa montre, il embrassa, en versant un torrent de larmes, l'écolière qui avait à ce point surpassé ses plus hautes espérances. Et Véronique reconnut, devant toute cette foule enivrée de joie et d'admiration, qu'après Dieu, elle devait tout ce qu'elle était à cet homme, son premier maître. Et cette scène valut au moins autant que tout le concert, quoiqu'elle ne fût pas sur le programme.

Les braves bourgeois de Seeberg avaient organisé en l'honneur de la noble et généreuse cantatrice un splendide banquet à la sortie du concert. En attendant que tout fût préparé pour le festin, le chantre tira son écolière par sa robe et lui dit du ton familier des temps passés :

— Veux-tu, ma bonne Véronique, m'accompagner pour un petit quart d'heure? Cette manne du ciel me déchire les poches ; je voudrais porter tout cet argent à la maison, et en distribuer une partie dès ce soir.

Pour préparer à son ancien maître une jouissance de plus, Véronique l'avait chargé de la répartition de la recette entre les pauvres de la ville ; ainsi elle ne crut pas devoir se refuser à sa demande.

Elle confia son père aux soins de Georges et suivit le bon chantre qui se traînait à pas lents sous son heureux fardeau. L'obscurité et sa longue absence de Seeberg ne permirent pas à Véronique de reconnaître bien distinctement où son guide la conduisait. La seule chose dont elle crut pouvoir être certaine, c'est qu'au bout de sa course, ce ne fut pas devant sa demeure que s'arrêta Rossel.

— Je veux, ma chère Véronique, dit-il à sa compagne, que tu saches, par toi-même, l'emploi que je prétends faire de tes œuvres de charité! Nous trouverons au rez-de-chaussée de cette maison une famille bien nécessiteuse, et un homme en qui s'est de nouveau confirmée la vérité des paroles de Jésus-Christ, notre Seigneur. Ce malheureux était le fils unique de parents riches et considérés, qui, sans compter cette maison, lui laissèrent une belle fortune. L'oisiveté, le jeu, le vin et d autres vices abominables ruinèrent insensiblement son bien-être, sa santé, la dot de sa femme, le patrimoine de ses enfants. L'argent est dissipé ; la maison grevée de dettes, et lui-même languit atteint d'une affection interne de la gorge, que les médecins ont déclarée incurable. En outre, le malade est tourmenté de remords de conscience d'une nature toute particulière, et l'on reconnaît bien en lui que l'homme récolte selon qu'il a semé, et que le Seigneur récompense chacun selon ses œuvres.

Attirant Véronique sur ses pas, le chantre s'avançait à tâtons par l'allée ténébreuse. Il tira un loquet, et ils entrèrent dans une grande pièce faiblement éclairée par une petite lampe, qui offrait un singulier contraste avec la brillante salle de concerts qu'ils venaient de quitter.

Une femme pâle, misérablement vêtue, promenait, sur les bras, un pauvre nourrisson qui jetait des cris plaintifs. Deux autres enfants, d'environ trois ou quatre ans, dormaient dans un coin sur quelques haillons, derniers débris d'une paillasse et d'une couverture ; bien que profondément endormis, leurs joues n'étaient pas rosées, mais d'une teinte blafarde. Dans le lit, près du poêle, était couché le malade, le haut du corps dressé et le dos appuyé sur plusieurs coussins de paille.

L'arrivée de deux étrangers fut accueillie par la femme avec cette morne indifférence, compagne habituelle du désespoir. C'est à peine si elle répondit au salut du chantre.

— Votre mari dort-il? reprit le charitable vieillard.

— Mon Dieu, non! répondit la femme, je ne sais que devenir!

Le chantre s'approcha du lit du malade.

— Comment cela va-t-il aujourd'hui, Kunkel?

— Comme toujours, répliqua le malheureux d'une voix à peine sensible ; tant que je sentirai là, derrière mon cou, cette pièce rougie au feu, dont je ne puis me débarrasser, ah! jamais je n'irai mieux!

— Vous voilà encore avec votre liard brûlant, interrompit le chantre; le médecin et moi nous vous avons déjà dit cent fois que l'ardeur que vous ressentez est une suite de votre mal de gorge. A quoi bon se mettre dans la tête de pareilles lubies, qui ne servent qu'à aggraver le mal?

— Je dois savoir cela mieux que personne, répliqua le malade d'une voix altérée. Je sens très-distinctement là, dans le cou, une tache dure, ronde, de la grosseur d'un liard, qui me brûle d'une ardeur dévorante et me tourmente sans cesse. Je voudrais avaler continuellement de l'eau froide, mais cette eau même ne me soulage qu'au moment où elle me passe dans la gorge ; puis le feu recommence avec plus de force.

A ces mots, Véronique se rappela involontairement son ancienne brûlure, qui lui avait fait éprouver précisément la même chose.

— Kunkel, reprit le chantre, je vous le répète, cette histoire de votre liard rougi au feu est une pure chimère. Comment un tel liard serait-il arrivé dans votre cou, et comment y conserverait-il si longtemps sa chaleur ardente?

— Je le sais! je le sais! répondit le malade ; c'est l'année dernière, la veille de Noël, à cinq heures du soir, que je sentis pour la première fois ce liard brûlant dans ma gorge.

— Parce qu'à cette époque votre mal de gorge s'était étendu jusque-là, fit observer le chantre.

— Non, non! c'est par une autre raison, dit le malade en secouant la tête ; vers le même temps, il y a douze ans...

Il s'arrêta en soupirant.

— Continuez! allons, dit le chantre : cette jeune dame voudrait bien savoir aussi ce que vous m'avez déjà raconté. Elle s'intéresse beaucoup à votre sort, et pourra peut-être l'adoucir.

— Non, oh! non! répliqua Kunkel; personne ne peut l'adoucir. D'ailleurs, ce que je souffre est la juste récompense de mes fautes... Le liard brûlant!...

Il s'arrêta et prêta l'oreille.

— N'entendez-vous pas crier là dehors sous les croisées, monsieur le chantre? demanda-t-il avec angoisse. Ainsi criait précisément la pauvre petite fille, lorsque la veille de Noël, il y a douze ans, je lui jetai dans la main une pièce de monnaie rougie au feu.

A ces mots, un cri retentit effectivement dans la chambre, un cri échappé aux lèvres pâlissantes de Véronique. Elle frissonna de tout son corps. Elle se sentit comme transportée près du trône de la majesté divine, il lui sembla voir le juge redoutable et incorruptible assis près du lit du malade, et elle se couvrit le visage de ses deux mains.

Le chantre regarda la jeune fille avec amour.

— Me pardonneras-tu, lui dit-il après une courte pose, me pardonneras-tu de t'avoir amenée ici? Oui, j'en ai la ferme conviction. Et tu couronneras ta bonne œuvre d'aujourd'hui, et tu diras à ce pécheur repentant : Mon frère, rassure-toi, je te pardonne le mal que tu m'as fait, afin qu'un jour je sois aussi pardonnée!

Véronique répondit en pleurant par un signe affirmatif, et tendit sa main droite à son respectable ami. Celui-ci la tenant ferme, et se tournant vers le malade :

— Kunkel, dit-il d'une voix solennelle, regardez ! la voici la main dans laquelle vous avez un jour jeté le liard rougi au feu. Elle vous présente aujourd'hui un pardon absolu. Touchez la place que blessa votre aumône brûlante, et qui aujourd'hui n'est plus couverte que d'une peau délicate.

Kunkel leva la tête, il regarda Véronique.

— Non, non, dit-il en gémissant, cette belle dame, cette personne distinguée ne peut être la pauvre petite fille que j'ai fait souffrir ; vous voulez vous jouer de moi, monsieur le chantre. O mon Dieu ! vite de l'eau, de l'eau ! le liard me brûle plus que jamais.

Il avala avidement un verre d'eau froide.

— Croyez-moi, reprit Rossel, croyez-moi ; c'est vraiment elle. Par la grâce toute-puissante de Dieu, votre liard brûlant s'est changé en une mine d'or.

Et mettant une poignée d'écus sur la table près du lit :

— Voyez ce qu'il a produit, et bien d'autres monnaies encore dont vous aurez votre part.

Kunkel regarda d'un air ébahi — l'argent étalé sur la table, — sa femme que le son des pièces de monnaie avait appelée près de lui, — le chantre — et Véronique.

— Je voudrais bien vous croire, dit-il enfin, oh ! oui, je voudrais bien vous croire ; mais c'est une chose impossible. Savez-vous, belle dame, ce que la pauvre petite fille chanta devant nos fenêtres, chant qui retentit encore à mes oreilles, de même que le cri qu'elle poussa ensuite ? Répétez-moi ce chant ; alors je croirai que c'est vous.

Véronique se mit à chanter la chanson des mineurs, mais d'une voix un peu étouffée, à peu près comme eût chanté un enfant de neuf ans :

Bon courage ! allons ! bon courage !

Et la mère se tint immobile, écoutant les célestes sons ; et le nourrisson se tut. Le malade se croisait les bras sur la poitrine, et, pénétré d'une profonde ferveur, il levait ses yeux à demi éteints. Cette fois Rossel n'eut pas le courage de joindre sa voix au joyeux refrain. Le malade le fit à sa place.

— *Bon courage !* dit-il à haute voix et avec une forte expression.

Il venait d'entendre chanter les anges qui se réjouissaient de la conversion d'un grand pécheur, et il avait été consolé. Le liard brûlant avait disparu soudain de son cou ; il étendit ses membres fatigués pour jouir enfin du sommeil, et il s'endormit heureux et satisfait dans les bras de la mort.

Instruit par sa longue expérience et par les tristes devoirs de ses fonctions, le chantre ne tarda pas à reconnaître la vérité. Il plaça sa main droite sur le front du mort, et dit, en le bénissant : *Bon courage !*

Il quitta ensuite avec Véronique cette maison où ils venaient tous deux de recevoir une si puissante leçon, et après avoir vidé, chez lui, ses poches remplies d'or et d'argent, il se rendit, avec son écolière bien-aimée, au joyeux banquet. On porta maint et maint toast à la grande cantatrice, à son père, à son frère, à son digne et ancien maître. Le vin généreux électrisa tous les esprits.

Cependant Véronique et le vieux chantre éprouvaient au fond de leurs cœurs une joie bien supérieure à celle qu'inspirait la liqueur pétillante. La scène dont ils venaient d'être témoins les avait comme rapprochés du ciel ; aussi, en choquant leurs verres, ils ne bornèrent pas leurs vœux à leur bien-être ici-bas, mais ils les étendirent au bonheur de se retrouver et de se revoir dans un monde meilleur. Et de même que le mineur, en sortant des profondeurs ténébreuses de la terre, salue la douce clarté du jour par le joyeux refrain : « *Bon courage ! allons, bon courage !* » de même le vieux chantre et sa jeune écolière répétaient en pensant aux célestes gloires : « *Bon courage ! allons, bon courage !* »

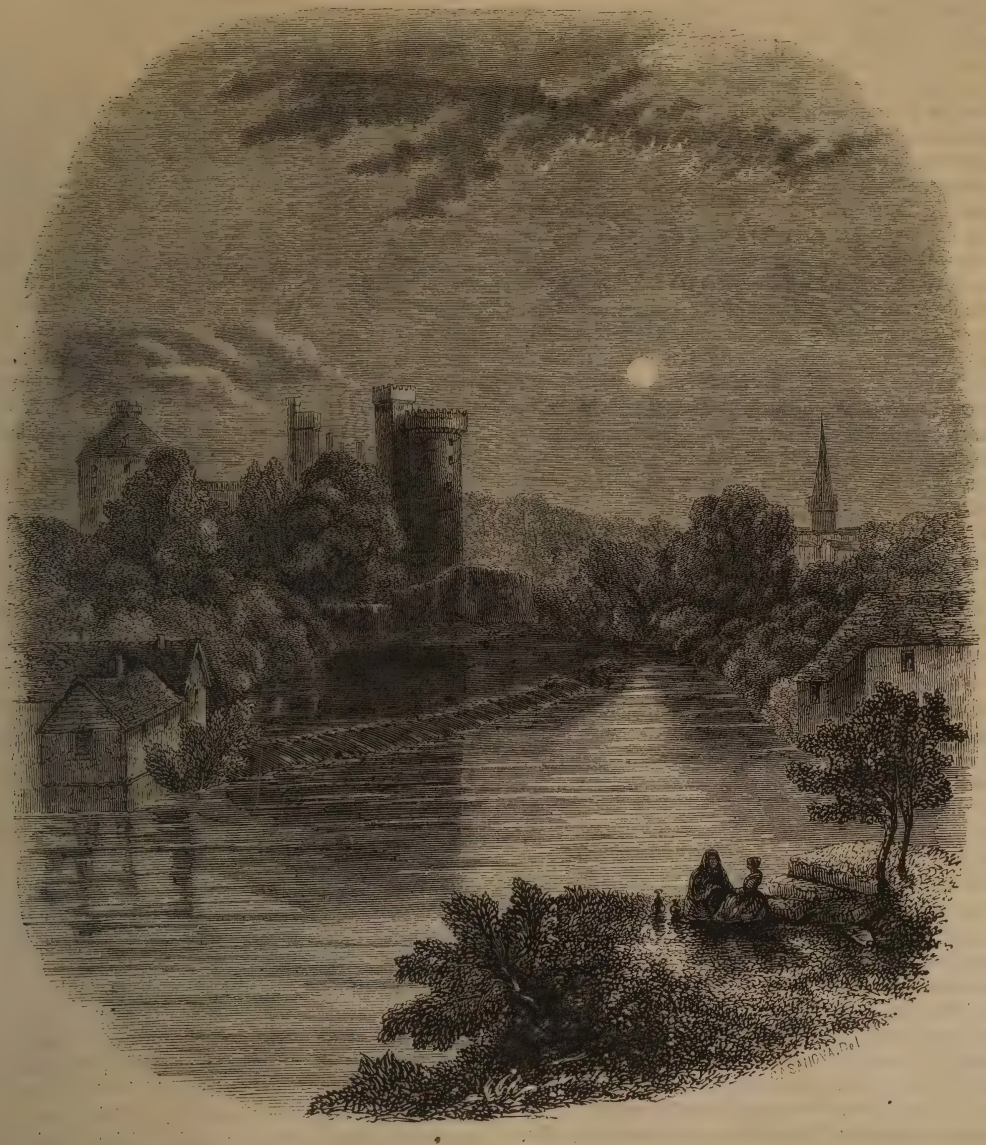
Heureux ceux qui peuvent en faire autant !

CHARLES SCHILLER.

(*Imité de l'allemand.*)

L'expiation. Kunkel, Véronique et Rossel.

LA TOUR ET LE CLOCHER.



La Tour et le Clocher. Paysage de Casanova.

C'était par un beau clair de lune. La Tour féodale causait avec le Clocher chrétien; la rivière argentée coulait entre eux, reflétant dans ses eaux les arbres et les chaumières.

— Oses-tu bien t'élever en face de moi? disait la Tour, couvrant de sa grosse voix le bruit de la cascade. Tu n'es qu'une aiguille de pierre qui tremble au vent, et mes remparts de granit bravent la tempête. La rouille dévore ta petite croix de fer, et mon diadème de créneaux est indestructible. Quand mon beffroi retentit, le canon lui répond et des bataillons armés s'élancent de mes portes; tandis que ta cloche plaintive n'éveille que les échos, et n'appelle à la prière que des femmes et des enfants. Tes débris joncheront bientôt le sol et serviront à réparer les brèches de mes puissantes murailles.

— Tu es moins forte que tu ne crois, répondit le Clocher, et je le suis plus qu'il ne te semble. Ta force vient de la Terre; la mienne vient du Ciel. Ma petite croix durera plus que ta large couronne. Ton beffroi convoque les ennemis au nom de la Haine; ma cloche réunit les frères au nom de l'Amour. N'appelle point ma ruine, car ce serait appeler la tienne.

Bientôt, en effet, les ennemis vinrent. Le canon démolit la tour. Les vainqueurs donnèrent ses dépouilles à l'église, les vaincus y trouvèrent un asile. La cloche sonna la joie des uns et la délivrance des autres; et, quand une pierre tomba du clocher, on mit à sa place une pierre de la tour. Aujourd'hui, le clocher est debout, la tour est rasée; le laboureur sème du bled dans l'enceinte féodale et porte la première gerbe au monument chrétien. P.-C.

ÉTUDES HISTORIQUES.

JEUNESSE DE CATHERINE DE RUSSIE.

Ouvrez les biographies, interrogez l'histoire, feuilletez les annales des peuples, partout vous retrouvez, sous diverses formes, cette éclatante vérité : que certains êtres, en ce monde, sont fatalement destinés aux joies et aux triomphes de la grandeur, comme d'autres aux dures épreuves de la misère et de l'obscurité. De toutes ces étonnantes élévations qui sont le secret de la Providence, aucune, peut-être, n'atteste mieux leur nécessité d'être que celle de Catherine, la pauvre villageoise livonienne, devenue impératrice de Russie, l'épouse d'un monarque fondateur, et la première femme de son siècle (1). Les obstacles les plus multipliés, les plus cruels malheurs qui arrêtent la plupart des hommes dans la poursuite du bonheur, ou seulement, hélas! du repos, ne sont pour Catherine que d'heureuses circonstances qui lui ouvrent le chemin d'un trône ; et ainsi que Cromwell, que Napoléon, elle obéit aveuglément à l'instinct mystérieux qui la conduit au rang suprême, en refusant plusieurs fois un sort bien au-dessus de celui que semblait lui réserver son humble origine.

Née dans un village voisin de la petite ville de Dorpat, en Livonie, Catherine ne pouvait attendre d'autre héritage de ses parents que leurs vertus, et le secret de trouver le contentement au sein d'une paisible et simple existence. De bonne heure orpheline de son père, elle demeura seule près de sa mère, frappée de deux plaies presque également incurables, la vieillesse et la pauvreté. Toutes deux habitaient leur chaumière natale, aux murs de terre, au toit de paille ; et là, retirée loin des regards du monde, la jeune Catherine, par le travail de ses mains, nourrissait sa mere, que les ans et les infirmités rendaient incapable de tout travail. Pendant que Catherine filait, la vieille femme, assise près d'elle, lisait quelque livre pieux ; puis, quand était venue la fin des fatigues du jour, les deux humbles femmes, se reposant au coin de leur foyer, avec le contentement qu'apportent à l'indigence le travail achevé et le pain de chaque jour, partageaient gaiement un bien frugal repas.

Sa figure, la blancheur et la finesse de sa peau, sa taille, sa démarche, étaient à l'envi les modèles de la perfection ; et l'admiration, à la vue de tant de charmes, ne savait auquel s'arrêter Mais la belle fille semblait, elle, n'avoir d'attention qu'à la culture de son esprit. Sa mère lui avait appris à lire, et un vieux ministre luthérien l'instruisit des maximes de la religion, et lui en fit aimer les devoirs. La nature n'avait pas moins fait pour Catherine : elle l'avait douée d'une conception prompte jointe à un jugement solide, et d'une intelligence aussi droite que puissante. La réunion de tant de qualités dans une femme, qui en faisaient un être accompli, valut à Catherine, de la part des paysans des environs, de nombreuses propositions de mariage ; mais toutes furent poliment refusées. Catherine aimait trop tendrement sa mère pour songer jamais à se séparer d'elle. Ainsi la plus pure des vertus, la piété filiale, empêche celle qui doit partager le trône de Pierre le Grand de devenir la ménagère d'un serf de Livonie.

Catherine n'avait que quinze ans quand elle eut la douleur de perdre sa mère. Elle quitta alors sa chaumière, et vint demander un asile au ministre luthérien de qui elle tenait le bienfait de sa première instruction. Elle demeura dans cette honnête maison en qualité de gouvernante des enfants du ministre, et, dans cette nouvelle position, elle fit admirer sa conduite par deux qualités rarement unies, une prudence consommée, et une surprenante vivacité de caractère.

Le digne ministre, père de famille, qui la regardait et l'aimait comme un de ses enfants, lui fit donner des leçons de musique et de danse par les maîtres qui enseignaient ces arts d'agrément dans sa famille ; et la jeune fille ne cessa de joindre à ses grâces naturelles les talents acquis d'une bonne éducation, jusqu'à la mort de l'excellent homme qui remplaçait pour elle un père. Cet événement replongea Catherine dans sa primitive pauvreté. Pour comble de malheur, la Livonie, à cette époque, était le théâtre désolé où la guerre exerçait ses ravages et enfantait partout la misère. Comme c'est surtout sur le pauvre que de telles calamités pèsent de tout leur poids, l'infortunée Catherine, bien que douée de tous les avantages qui rendent une femme accomplie, éprouva toutes les souffrances d'une indigence sans espoir. Les aliments et tous les objets de première nécessité devenant de jour en jour plus rares dans toute la province, et le petit pécule de l'orpheline ayant été vite épuisé, elle prit enfin la résolution hardie de se rendre à Marienbourg, grande ville où régnait l'abondance.

Elle se mit donc en route, à pied, portant sous le bras sa mince garderobe enveloppée dans un tablier. Pour arriver au but de son voyage, elle avait à traverser une contrée naturellement pauvre et stérile, et que rendaient encore plus misérable alors les Suédois et les Russes, qui, tour à tour vainqueurs et vaincus, mettaient sans merci à rançon ce malheureux pays. Mais la faim, plus impérieuse que l'appréhension de la fatigue et des plus grands dangers, apprit à Catherine à les braver.

Un soir, pendant son voyage solitaire, elle allait entrer dans une ferme voisine de la route pour y demander un abri jusqu'au lendemain, lorsqu'elle fut tout à coup saisie par deux soldats qui l'insultèrent d'abord, et eussent sans doute porté leur violence aux plus honteux excès, sans l'arrivée fortuite d'un jeune sous-officier, qui prit de suite sa défense. A l'aspect d'un chef, les deux soldats s'enfuirent au plus vite ; et la surprise de Catherine fut égale à sa reconnaissance, quand elle reconnut dans son jeune libérateur le fils même du ministre luthérien qui avait été son premier maître, son bienfaiteur et son ami.

Ce fut pour Catherine une rencontre non moins douce qu'heureuse. Il ne lui restait plus rien de la faible somme qu'elle possédait en quittant la maison du ministre, et ses

(1) On ne connaît généralement que l'histoire de la célèbre czarine, sa profonde politique, ses amours sans frein, ses cruautés sans repentirs, toute cette triste biographie enfin, si pleine de splendeurs, de hontes, et qui contraste si malheureusement avec les années de jeunesse de la belle, de l'innocente Livonienne, dont l'histoire a tout le vertueux intérêt d'un roman d'Auguste La Fontaine.

vêtements, pièce par pièce, avaient servi à payer un souper et un lit dans les lieux qu'elle avait traversés. Ému de sa détresse, son généreux compatriote partagea avec elle ses modiques économies, pour qu'elle pût acheter d'autres vêtements; il lui procura aussi un cheval, et lui remit des lettres de recommandation pour M. Gluck, qui avait été intime ami de son père, et était alors surintendant à Marienbourg.

La belle étrangère n'eut qu'à paraître pour être bien accueillie. On l'admit immédiatement dans la famille du surintendant comme gouvernante de ses deux filles. Bien qu'elle n'eût alors que dix-sept ans, Catherine se montra capable et digne de former et d'instruire son sexe, non-seulement en vertu, mais encore en politesse. Tel fut l'effet produit par la beauté et la haute raison de la jeune fille sur M. Gluck, que ce personnage, peu de temps après l'avoir admise dans sa maison, lui offrit sa main, qu'à sa grande surprise la jeune villageoise, sans fortune ni appui, crut devoir refuser. Dirigée en cela par un beau sentiment de reconnaissance, elle avait résolu de n'avoir d'autre époux que son libérateur, bien qu'il fût privé d'un bras et défiguré par des blessures reçues dans les combats. Tant de vertu recevra son prix : elle a refusé déjà, par amour pour sa mère, la main d'un paysan; pour l'homme qu'elle aime, elle rejette à présent une position brillante. Mais elle ne sera ni surintendante, ni femme d'un pauvre officier invalide ; il est écrit qu'elle sera souveraine d'un des plus grands empires du monde. Résolue de prévenir désormais toute demande de ce genre, dès que le jeune officier vint à Marienbourg, où il devait s'acquitter d'une mission, Catherine lui offrit sa main, qu'il accepta avec ivresse, et leur hymen fut célébré selon les rites de leur culte et les coutumes du temps.

On ne se lasse pas d'admirer cette prédestination qui élève certaines personnes au – dessus du reste des mortels, aussi invinciblement que les eaux de l'Océan, à certaines heures, sont élevées au-dessus de leur niveau par une invisible puissance.

Le commencement comme la fin devait être frappant dans cette existence fatidique. Le jour même du mariage des deux jeunes Livoniens, les Russes mirent le siége devant Marienbourg; l'époux infortuné n'eut pas le temps de goûter les joies dont sa généreuse conduite l'avait rendu si digne; appelé à la défense des murs de la ville, il y perdit sans doute la vie, car il n'en revint pas, et jamais on n'entendit parler de lui. La douleur de la jeune fille, qui n'avait d'épouse que le nom, fut profonde et vraie, comme l'affection qui lui avait fait préférer cette union à toute autre

Cependant le siége se poursuivait avec furie. Enflammée d'un côté par l'opiniâtreté d'une défense désespérée, de l'autre par l'ardente soif de la vengeance, la guerre que se faisaient les deux plus puissantes nations du Nord était, à cette époque, affreusement barbare; le malheureux habitant des campagnes, la vierge timide et sans défense, partageaient le sort cruel du soldat pris les armes à la main. Marienbourg fut enlevée d'assaut, et telle fut la rage des assaillants, que non-seulement la garnison, mais presque tous les habitants, hommes, enfants et femmes, furent exterminés.

Quand les sanguinaires vainqueurs furent las, quand cessa le carnage, Catherine fut trouvée cachée dans un four.

Jusqu'alors elle n'avait connu que les souffrances de la misère, qui, du moins, lui avait laissé la liberté, le seul bien du pauvre. Ce bien, elle venait de le perdre. Il fallait donc se courber sous ce nouveau malheur, et apprendre, à la fleur de l'âge et de l'espoir, tout ce qu'a de dur la condition de l'esclave. Au milieu de cette nouvelle infortune, elle ne fit voir qu'une pieuse résignation aux décrets de la Providence; bien qu'elle n'eût plus sa première vivacité d'esprit, une douce gaieté, pourtant, ne cessa d'animer sa belle figure. La renommée que lui valurent ses hautes qualités et sa résignation arriva jusqu'au prince Menzikoff, général de l'armée russe, et éleva en lui le désir de la voir. Frappé de sa rare beauté, le prince la racheta des mains du soldat à qui elle était échue en partage, et la mit sous la surveillance de sa propre sœur. On eut pour elle tout le respect que méritait la dignité de sa conduite, et chaque jour sa beauté se développa davantage au sein du bonheur nouveau dont elle jouissait.

Peu de temps s'était écoulé depuis l'entrée de Catherine dans cette noble famille, lorsque Pierre le Grand fit une visite au prince. Catherine, portant sur un plateau quelques fruits secs qu'elle servait à ces illustres personnages avec une modestie et une grâce charmantes, vint à passer devant l'empereur, qui fut, à son tour, frappé de sa beauté. Le puissant monarque, troublé de cette suave apparition, revint le lendemain dans la maison du prince, demanda à voir la belle esclave, lui adressa plusieurs questions, et fut étonné ou plutôt ravi de trouver son intelligence plus parfaite encore que les charmes visibles de sa personne. Des motifs d'intérêt politique avaient forcé Pierre, jeune encore, à un mariage où la sympathie n'était pour rien; la vue de Catherine fit naître en lui la résolution de se marier, cette fois, à son goût et selon son cœur. Il voulut savoir immédiatement l'histoire de la belle Livonienne, qui n'avait pas encore dix-huit ans accomplis. Pierre suivit avec un vif intérêt, à travers toutes les phases de son obscure et lamentable histoire, la malheureuse et parfaite jeune fille, qu'il trouva grande et noble partout et toujours. La bassesse de l'extraction de Catherine ne fut point, pour un homme tel que Pierre, un obstacle à son projet. Leur hymen fut célébré sans pompe ni éclat; et le prince déclara à sa cour, qui en fut plus ou moins persuadée, que la vertu était le guide le plus sûr pour faire monter à un mortel les degrés d'un trône.

Voilà donc Catherine, sortie d'une chaumière aux parois de terre et au toit de chaume, devenue impératrice du plus grand empire du monde. Celle qui naguère était errante, et pauvre, et solitaire, est à cette heure entourée de milliers de courtisans qui trouvent leur espoir dans son regard, et leur bonheur dans son sourire. Celle qui naguère était privée des plus simples aliments pour son repas de midi ou du soir, n'a qu'à vouloir pour répandre l'abondance sur des peuples entiers. Une partie de cette haute et incroyable fortune, Catherine la dut sans doute à une immuable destinée; mais ne devons-nous pas croire qu'elle en dut une partie plus grande encore à ses fortes vertus?

Elle conserva toujours quelque chose des grandes qualités qui l'avaient fait monter sur le trône, et tandis que le prince extraordinaire qui fut son époux travaillait à civiliser la partie masculine de son immense empire, Catherine, de son côté, s'appliquait à policer, à rendre sociable son propre sexe. Elle avait beaucoup à faire, dans l'état des mœurs et des esprits du peuple russe à cette époque. On en jugera, du reste, par le curieux extrait suivant des règlements faits par Catherine pour fonder les assemblées mixtes, c'est-à-dire les réunions d'hommes et de femmes, qui auparavant, en Russie, ne se réunissaient jamais, à l'exemple des Orientaux. Les femmes étaient réduites à

la condition d'esclaves; Catherine voulut les affranchir, comme celles du reste de l'Europe.

Elle commença par changer les costumes nationaux, auxquels elle substitua les modes anglaises. Au lieu de fourrures, elle adopta le taffetas et le damas; les coiffures, appelées *cornettes* et *commodes*, remplacèrent les bonnets de martre zibeline. Mais des changements plus importants suivirent ceux du costume. Les femmes cessèrent d'être renfermées dans des appartements séparés; elles furent admises dans les cercles, se firent réciproquement des visites, et devinrent un des éléments nécessaires de toutes les fêtes.

Les lois promulguées par Catherine pour obtenir ces résultats, devant s'imposer à un peuple encore sauvage, sont aujourd'hui un curieux monument qu'on ne peut lire sans sourire, tant elles confondent les plus simples notions que nous avons de la vie sociale. Mais pour les Russes de Pierre Ier, ces lois s'adaptaient fort bien à leur grossière manière de vivre, et elles avaient moins pour but de les rendre polis que de les rapprocher peu à peu, seulement pour leur plaisir.

I. La personne chez laquelle doit se tenir une assemblée aura soin de l'annoncer en mettant un écriteau à sa porte, ou en faisant circuler tout autre avertissement public adressé aux personnes des deux sexes.

II. L'assemblée ne s'ouvrira pas avant quatre ou cinq heures de l'après-midi, et ne se poursuivra pas au delà de dix heures du soir.

III. Le maître de la maison où l'assemblée aura lieu ne sera tenu ni d'aller à la rencontre de ses hôtes pour les recevoir, ni de les reconduire à la porte, ni enfin de leur tenir compagnie dans les appartements. Mais, exempt de ces devoirs, il en a d'autres à remplir; par exemple, de leur donner des chaises, des chandelles, des liqueurs, et toutes les autres choses commodes ou agréables que la compagnie pourra demander. Il est également tenu de leur fournir des cartes, des dés, et tous autres instruments de jeux.

IV. Il n'y aura point d'heure fixe pour venir à l'assemblée ni pour la quitter; pour ceux qui le désireraient, il sera même suffisant d'y paraître un instant, et de s'en retourner ensuite.

V. Chacun est libre de s'asseoir, ou de marcher, ou de jouer, à sa volonté. Nul ne pourra empêcher quelqu'un de faire ce qu'il lui plaît, ni s'en formaliser, sous peine de vider le grand aigle (c'était un bol de la contenance d'une pinte, rempli d'eau-de-vie).

VI. Les personnes de distinction, les nobles, les officiers supérieurs, les marchands et négociants notables, les chefs d'ateliers, les charpentiers surtout, ainsi que les personnes employées à la chancellerie, ont la liberté de venir aux assemblées avec leurs femmes et leurs enfants.

VII. Une place particulière et séparée sera assignée aux domestiques, excepté à ceux de la maison, afin d'éviter l'encombrement et de laisser la place libre à la société.

VIII. Aucune femme, sous quelque prétexte que ce soit, ne pourra s'enivrer; pour les hommes, ils pourront s'enivrer, mais jamais avant neuf heures.

IX. Les dames qui jouent *aux gages*, *aux questions et aux réponses*, s'abstiendront de toutes querelles, de toutes rixes; et aucun homme ne tentera d'embrasser une femme de force, non plus que de la frapper au milieu de l'assemblée, sous peine d'en être exclu à l'avenir.

Tel est l'étrange règlement que fit Catherine pour les assemblées des deux sexes dont on lui dut la création. Ce document historique prouve que les Russes, à cette époque, étaient de véritables sauvages, et qu'il fallait pour les civiliser deux génies comme Catherine et Pierre le Grand.

J. CHARPENTIER, *professeur de l'Université.*

Catherine passant devant Pierre le Grand, un plateau de fruits à la main.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

LA SAINTE-ENFANCE.

Enfants chinois sauvés par la Sainte-Enfance.

— Cruelle maladie d'un grand empire. — Un grand médecin. — Petit capital, gros intérêts. — Nouvelle société d'assurance. — Les sapèques. — Voyage en Chine. — Ni par terre ni par mer. — Rencontre de compatriotes. — Les petits Moïses. — Bienfaisance et cruauté. — La sœur qui venge son frère.

Une affreuse maladie morale, qui conduit à la mort des milliers de victimes innocentes, exerce les plus cruels ravages dans un immense pays. Ce n'est pas le *spleen* aux idées sombres, et dont la fatale mélancolie inspire et fait aimer le suicide, crime horrible, mais par lequel le coupable ne s'attaque pourtant qu'à l'existence qui lui est personnelle. Ce n'est pas non plus le duel, atroce combat,

justement flétri par la loi de la nature et par les lois positives ; assassinat par concession mutuelle, genre de bravoure condamnable, il est vrai, mais bravoure pourtant, qui ne se présente pas pour atténuer le crime que nous voulons dépeindre. Ce n'est pas non plus le meurtre commis de sang-froid par le scélérat qui attend sa victime au passage, et plonge dans son sein le poignard acéré par la vengeance ou par la soif insatiable de l'or... C'est bien pis que tout cela... Eh qu'est-ce donc ?... c'est le forfait horrible d'une mère qui étouffe le cri de la nature et qui tue son enfant..., de mille mères qui peuvent impunément se ressembler par le caractère épouvantable de l'infanticide commis avec préméditation et sans verser une larme !... Oui, un pays existe où l'infanticide est à l'état normal..., où les mères barbares jettent sur la voie publique, exposent à la dent d'une bête cruelle l'enfant qu'elles viennent de mettre au jour ; et cette barbarie est exercée habituellement contre la tendre enfant dont le sexe devrait inspirer une compassion plus grande... Oh ! votre cœur se refuse à admettre la réalité de telles horreurs... Lisez... : c'est d'abord le témoignage d'un homme qui occupa un haut rang dans la science, qui fut membre de l'Institut, et dont l'existence, après avoir échappé aux mille dangers de ses voyages autour du monde, est venue se briser sur le chemin de fer de Paris à Versailles, au jour de l'affreuse catastrophe dont la chapelle des Flammes retrace le triste souvenir. Lisez ces mots, extraits de son ouvrage... *Voyage pittoresque autour du Monde*, pag. 339, tom. Ier :

« En Chine, dit l'infortuné Dumont d'Urville, un père « peut vendre son fils comme esclave, et, soit par caprice, « soit par pauvreté, il use assez souvent DE CE DROIT... « *Les filles surtout* sont un objet de marché... L'huma- « nité, l'amour paternel sont des vertus ignorées des Chi- « nois, qui ne s'occupent que d'eux-mêmes. C'est sans « doute à cet égoïsme abrutissant qu'il faut attribuer « l'*énorme quantité* d'infanticides... dont ce pays est té- « moin chaque année. Loin de sévir contre ce crime « atroce, le gouvernement le tolère et l'AUTORISE presque. « L'une des occupations de la police de Péking est de ra- « masser, chaque matin, les enfants que l'on a *jetés* pen- « dant la nuit. On entasse les victimes dans les charrettes, « on les porte pêle-mêle, VIVANTS ET MORTS, dans une voirie « située hors la ville. Quelques auteurs ont porté à *trente* « *mille* le nombre des infanticides commis *dans une* « *année*. Les naturels du pays qui logent sur les fleuves « les abandonnent au courant, après leur avoir attaché au « dos une calebasse qui leur tient la tête hors de l'eau. « Il n'est pas rare de voir flotter ainsi des cadavres « d'enfants..., et les bateaux qui passent n'y accordent « pas plus d'attention qu'ils ne feraient pour un chien « mort !... »

Horreur ! !... Voulez-vous les récits plus effrayants encore d'un Anglais, auteur des *Recherches philosophiques sur les Chinois* ? de P. Dabel, conseiller russe ?... les rapports des missionnaires qui parcoururent ces contrées ?... Non, assez. Cependant, acceptez quelques courtes explications qui vont vous rendre ces incroyables vérités plus vraisemblables.

La Chine est encore idolâtre, les idées civilisatrices du catholicisme n'y sont pas dominantes, il s'en faut bien ; or, sous l'empire du paganisme, le faible a toujours été la victime de la puissance du fort, et c'est le Dieu-Enfant, de la religion catholique, qui a protégé la faiblesse de l'enfance contre des lois barbares abolies sous l'influence de cette institution divine, mais dont les restes affreux exercent leur cruelle influence sur les peuples courbés encore sous le joug de l'idolâtrie... Or, voici sur la question présente les belles décisions des sages de l'antiquité païenne... — Aristote, *Politique*, liv. VII, chap. XVI, demande une loi qui condamne *à mort* tous les enfants d'une constitution faible ou défectueuse. — Je ne veux pas vous traduire ce que dit Platon sur l'enfance ; l'immoralité de ses paroles vous ferait mal !...

Voilà les doctes enseignements des philosophes païens ; or, la Chine est encore plongée dans l'idolâtrie... Et puis ces misérables contrées païennes subissent toutes les absurdités que leur impose la croyance à une éternelle métempsycose : ainsi le sort cruel d'un enfant assassiné, c'est tout simplement le passage de son esprit dans un autre corps qui a plus ou moins d'analogie avec la forme humaine. Ces myriades d'enfants exposés, étouffés, foulés aux pieds sont-ils donc si à plaindre ?.... Et les lois ?.... Elles se taisent, *elles tolèrent*. Nous avons vu quelques ordonnances de mandarins chinois.... Voici à peu près quelle en est la teneur. On ne dit pas : « celui qui sera coupable d'infanticide sera puni de mort..., sera emprisonné toute sa vie.... » Oh, non ! voici comme on parle : « Nous voyons *avec peine* que dans le céleste Empire on se permette d'attenter aux jours de l'enfance.... *Cela n'est pas bien...*, il faudrait y faire attention et avoir, à l'avenir, une autre conduite. »

En 1845, l'empereur de la Chine publia un édit par lequel il réprouvait la barbare coutume de l'infanticide ; *il engageait* les parents à envoyer leurs enfants aux hospices plutôt *que de les faire dévorer par les bêtes*, ou de les jeter dans le fleuve, et il menaça — le croirez-vous ?... de la peine de SOIXANTE SOUFFLETS quiconque agirait autrement.

Tout cela doit faire comprendre que les tristes relations des voyageurs ne sont pas exagérées, et rendre vraisemblables les détails horribles que nous n'exposerons à vos regards qu'après vous avoir dit — qu'une main bienfaisante va guérir cette plaie saignante de la Chine, et qu'elle a déjà arraché à la mort des milliers d'innocentes victimes. Les détails d'une affreuse maladie font une impression moins douloureuse, quand on sait qu'il y a près du malade un médecin habile, qui bientôt va faire naître l'espoir d'une entière guérison.

En 1843, il y avait à Paris un de ces hommes dont l'énergie morale conçoit avec vivacité les projets les plus gigantesques, auxquels une bouillante imagination vient en aide et fournit les moyens d'exécution, — un de ces cœurs généreux qui veulent toujours fortement le bien..., trop fortement peut-être. — Cet homme s'appelait de Forbin-Janson ; il était évêque de Nancy, missionnaire en Orient, à Smyrne, à la Terre-Sainte, aux Etats-Unis ; et ses longs travaux apostoliques n'avaient diminué ni son énergie, ni son insatiable désir de faire du bien à l'humanité. Son aïeul, Palamède de Forbin, avait donné une province à la France ; lui, plus généreux, veut donner un empire et le plus vaste des empires à l'Église. Il a appris que dans les immenses contrées de la Chine, où la dégradation morale est la compagne de l'idolâtrie, des parents barbares, sourds à la voix de la nature, immolent leurs enfants, les offrent en pâture aux plus vils animaux, les exposent dans les rues, ou les jettent dans les fleuves. Son cœur tressaille, son imagination s'exalte, il a conçu un projet immense, il a résolu un problème, il va sauver tous ces pauvres enfants....

Sa conviction catholique vient ajouter, au zèle qui l'enflamme pour les préserver de la mort, l'ardent désir de leur ouvrir le ciel ; car ces infortunés meurent privés de l'onde de la régénération baptismale qui rend digne du

céleste séjour. Mais quels seront ses moyens d'exécution? Quel projet va-t-il concevoir? Le voici : — Ces parents barbares, insensibles à la perte de leurs enfants, ne le seront peut-être pas à la vue de l'or, mobile de tant de bonnes et de mauvaises actions, — et d'ailleurs, peut-être bien des mères se décident à arracher la vie à leurs enfants parce qu'elles ne peuvent pourvoir à leur existence; leur cœur se décidera sans doute à les vendre, puisqu'il se détermine bien à s'en séparer par une mort cruelle. — Tout cela est vrai, ces prévisions se sont réalisées, et des voyageurs ont dit que pour 200 sapèques, 1 fr. ou 1 fr. 50, on donnait un enfant qui vient de naître; pour 400 un de deux ans, pour 10 fr. un de dix années. Donc il faut de l'argent. L'argent est toujours nécessaire, et partant, il est toujours rare. — La charité est ingénieuse..., oui!... Mais beaucoup déjà ont mis à contribution les inspirations de son génie, et c'est pour cela qu'elle a revêtu toutes les formes. — Elle s'est faite sœur de charité, instituteur de salles d'asile, fondateur de crèches, etc.; elle a frappé à toutes les portes, bien des portes se sont ouvertes, et par conséquent, nos pauvres petits Chinois et leur digne protecteur trouveront bien des bourses fermées. — Mais enfin, il faut de l'argent, il en faut pour le convertir en *sapèques*, et pour acheter avec ces *sapèques* de tendres enfants qui vont mourir!... Oh! quelle inspiration! il est une classe de la société humaine à laquelle on n'a pas encore demandé de concours pour les œuvres de charité, qu'on n'a pas liée par l'association. Cette classe, il est vrai, ne possède pas de grands capitaux, mais.... espoir! C'est l'enfance qui souffre, que ce soit l'enfance qui vienne à son secours. Donc, appel au jeune âge. Et le pieux évêque trace les clauses du contrat d'assurance contre la mort de ses petits protégés. Chaque enfant assureur offrira tous les mois le sou d'épargne sur ses menus plaisirs. On cherchera partout ces petits sauveurs, dans la famille, dans les pensionnats, dans toutes les réunions d'enfants; — tous ces petits sociétaires feront chaque jour une toute petite prière, et Dieu fera la multiplication de leur légère offrande. On les réunira dans les temples : ... cérémonie, messes, sermons, quêtes faites par de charmantes petites filles, pour que l'enfant riche puisse mettre, sans être vu, les *sapèques* dont le nombre contristerait peut-être le pauvre petit, qui de sa caisse peu abondante ne peut tirer que le denier convenu.... Les mères contempleront avec plaisir le bonheur de ces petites créatures de quatre, de cinq, de huit ans, toutes fières de se dire membres de l'Association de la Sainte-Enfance. — Le plaisir dilate le cœur, le cœur dilatera la bourse.... Oh! les mères laisseront tomber quelques *sapèques* dans la boîte de la jolie petite quêteuse. — Toutes ces idées arrivaient en foule à l'esprit de M. de Forbin-Janson, et après avoir mis la main à l'œuvre à Paris, il part pour la Belgique, va frapper droit à la porte du palais du roi Léopold.... et, deux jours après, les charmants enfants du monarque étaient comptés au nombre des assureurs, et leurs augustes parents veulent que leurs enfants soient les protecteurs de cette œuvre dans leur royaume. — Tout s'organise avec une prodigieuse rapidité, rien ne coûte au digne prélat, ni travail de l'esprit, ni fatigues du corps, ni sacrifices d'argent, ni correspondances, ni paroles, ni voyages. Il s'assure du concours de presque tous les évêques de France et des patriarches d'Orient; un grand nombre de prêtres dévoués de toutes les parties du monde s'empressent de se grouper autour de son œuvre et de la favoriser. Tous prêtent leur généreux concours à cette idée féconde pour la réaliser et pour la rendre populaire. Du nord de la France, le digne fondateur s'achemine vers le midi. — Mais, hélas! épuisée par tant de fatigues, sa santé inébranlable jusque-là, trahit, pour la première fois, l'ardeur de son zèle. Transporté dans un des domaines de sa famille, toujours occupé et s'entretenant sans cesse de son œuvre chérie, il rend à Dieu son âme, et il vole au ciel d'où il étend une main protectrice sur ses chers petits protégés de la Chine et sur leurs jeunes libérateurs de tous les pays. — Deux cent mille associés en Europe et tous les missionnaires apostoliques au fond de l'Asie, voilà le spectacle qu'il peut contempler. Il a quitté la terre.... Est-ce que son œuvre va mourir avec lui?.... Non! Simple et modeste comme l'enfance à qui elle est consacrée, l'Œuvre de la Sainte-Enfance ne tardera pas à inspirer l'intérêt qui s'attache à cet âge.

Mais il fallait un successeur au prélat dont le zèle avait enfanté tant de prodiges, et le Conseil général eut la consolation de voir monseigneur Bonamie, archevêque de Chalcédoine, supérieur général de la congrégation des missionnaires de Picpus, accepter cette charge qu'il remplit depuis plusieurs années avec l'ardeur et l'ingénieuse charité que lui a léguées le célèbre fondateur. Autour de lui se sont groupés les évêques de France, de Belgique, d'Allemagne, d'Italie, et cette œuvre est devenue universelle, — catholique comme l'Eglise qui l'a conçue. Le haut patronage de l'archevêque martyr, la puissante protection de Grégoire XVI et de Pie IX, les trésors des indulgences de l'Église qu'ils ont ouverts en sa faveur, leurs lettres d'approbation, tout cela a favorisé les immenses résultats que la pieuse association a produits en Chine et dans d'autres contrées lointaines. — Vous êtes curieux de les connaître et de les apprécier.... Eh bien!... volons en Chine sur les ailes de la charité chrétienne.

Déjà plusieurs beaux navires français nous ont précédés, et ils ont transporté dans ce pays les emblèmes de la Sainte-Enfance, images, médailles..., et surtout de quoi faire beaucoup de sapèques, et par-dessus tout cela une autre cargaison plus précieuse encore dont je vous parlerai bientôt. Beaucoup d'argent!... ah! oui..., dès la première année de la fondation, 25,000 fr. avaient répondu au premier appel. Le Conseil général de l'œuvre avait envoyé aux évêques et vicaires apostoliques 30,000 fr. en 1846, 190,000 fr. en 1848; et, certes, le zèle ne s'arrêtera pas là... Ne nous arrêtons pas non plus. Nous voici à Macao; voyez-vous sur le bord de la mer ce joli pavillon chinois, c'est un... *yeou-yn-thang*... N'ayez pas peur de ce mot-là, il veut dire : lieu protecteur de l'enfance; entrons. Oh! voici des compatriotes... Je les reconnais à leur coiffure caractéristique, ce sont de vraies sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, c'est la précieuse cargaison dont je devais vous parler.

— Et comment! vous en Chine, ma respectable sœur?

— Oui, monsieur; eh! ne savez-vous donc pas que le 23 octobre 1847, le joli navire *Stella Maris*, coquettement pavoisé, recevait sur son pont Mgr l'évêque de Marseille, son clergé, des missionnaires et douze pauvres sœurs de la charité, et qu'après une messe célébrée entre le ciel et la mer, un beau discours de monseigneur, le clergé descendit à terre, les voiles s'enflèrent? nous mîmes le cap sur Macao..., et nous voilà — pas toutes... : quelques-unes nous ont quittées en route et ont fait voile vers l'éternité. Venez donc visiter notre maison, nos enfants.

— Oh! les charmants berceaux!... comme ce petit sourit avec bonheur!

— Nous l'avons depuis trois jours; c'est une fille. Depuis longtemps, sa mère avait dit à une voisine

qu'elle voulait lui donner la mort ; la voisine, en chrétienne, a surveillé les démarches de cette femme, et à peine la barbare mère l'a-t-elle exposée, que cette vigilante sentinelle nous l'a apportée. Elle est baptisée, et se porte bien... La petite placée dans cet autre berceau est bien malade..., elle était depuis plusieurs heures dans l'eau quand elle a été recueillie par un brave chrétien du voisinage !... Voici la petite hotte de paille à laquelle elle était fixée, et qui l'empêchait de couler à fond ; elle va mourir, mais elle mourra en chrétienne, elle a reçu le baptême.

Parmi ces saintes libératrices, se trouve la sœur d'un missionnaire qui a été martyrisé, il y a peu de temps, par les Chinois, M. Perboire ; elle est venue venger la mort de son frère ; vengeance chrétienne ! rendre le bien pour le mal.

— Dites adieu à ces bonnes sœurs et allons voir à Souka ce que le père Werner appelle son petit commerce...

L'abbé A.-M. TOUZÉ.

(La fin au prochain numéro.)

TYPES PERDUS.

LES TROIS CHATELAINES.

La châtelaine du seizième siècle.

Même sous le régime républicain, les vieux temps de la monarchie seront toujours pour nous un beau sujet d'études : les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles ont surtout notre prédilection. Or, comme l'histoire est à nos yeux bien moins un tribunal qu'un théâtre, essayons, pour juger ces trois époques, de mettre en scène quelques contemporains qui en soient comme le reflet vivant,

Cette volonté nous est venue naguère dans une visite faite à certain manoir que vous serez bien aise de connaître... Aimable octogénaire, le maître du logis n'a rien de la vieillesse : son cœur semble s'être arrêté à vingt-cinq ans et son esprit à trente, tant il est ami chaud et conteur spirituel! Toutefois, par respect pour la tradition, notre hôte a gardé perruque à la maréchale et bas roulés sur le genou : sa phrase est du même temps que son costume, et les mots de petits écus, d'échevins, de maréchaussée et de gens du roi reviennent à tous moments dans son originale causerie. — Quant au château, il est posé sur le versant des Vosges, et si vous avez vu parfois en Allema-

Louvois. La châtelaine du dix-septième siècle. Massillon.
Lulli. Diane d'Olbreuse. Benserade.

gne quelque commanderie teutonique, il n'aura rien de bien nouveau pour vous. C'est un long parallélogramme de briques, flanqué de quatre tourelles : créneaux, machicoulis et poternes ont à peu près disparu, sur les murs plus d'écusson ni de devise; cependant, au-dessus de la porte principale figure encore une louve bondissante en champ de gueules, avec l'exergue ; *Lupa ridet* ; ce sont les armes parlantes des seigneurs de la Louverie, chez qui nous faisons notre entrée.

Si nous passons à l'inventaire des lieux, vous saurez que le rez-de-chaussée, meublé fort simplement, est l'habitation exclusive du châtelain et de ses hôtes. — Fidèle plus que personne au culte des aïeux, il a voulu leur consacrer tout le premier étage, où l'on monte par une belle rampe

de marbre noir... Dès les premiers pas, vous vous croyez en plein seizième siècle : ne voilà-t-il pas le plafond à solives découvertes, la fenêtre à ogive, la tenture de cuir doré, les prie-Dieu en bois de sandal, puis au fond ce lit de parade avec ses colonnes torses, son panache de plumes et sa courtine armoriée ?

L'aile droite, où vous pénétrez maintenant, semble tout entière sous l'invocation du *grand roi*, qui y a laissé ses massives armoires d'ébène, sa pendule mythologique et ses lourds fauteuils à personnages. Plus loin et dans l'aile opposée s'étale coquettement le dix-huitième siècle, avec les trumeaux Pompadour, les magots de Chine, les vases du Japon et la tapisserie de camaïeu. Gardons-nous d'oublier une bergerie de *Watteau* et deux beaux pastels de *Latour* qui représentent Louis XV et le grand Dauphin, pastels dont, par miracle, le temps n'a nullement altéré les couleurs.

Dans cette nomenclature rapide, peut-être avons-nous omis à dessein les portraits de trois châtelaines, réunis dans ce salon. Que de choses elles ont vues et que de confidences elles auraient à nous faire ! Pour l'instruction de leurs neveux, prions-les donc de descendre de leurs cadres enfumés et de venir poser devant nous.

IOLANDE D'ASTREL,

PREMIÈRE COMTESSE DE LA LOUVERIE.

Mariée à seize ans, une seule fois Iolande a quitté ses montagnes pour sa présentation à la cour : c'était sous Henri II. D'une humeur indépendante et fière, elle s'est bientôt sentie gênée dans cette cour tout italienne : elle a donc regagné son cher castel, et c'est là que nous allons la suivre dans toutes les habitudes de sa vie.

Le premier angélus vient de sonner au beffroi, il est à peine jour, et cependant Iolande est debout : elle vient, avec sa fille Berthe et dame Régine l'intendante, assister à la prière commune : maîtres et serviteurs, à genoux, demandent au Ciel de bénir les travaux de la journée. Bientôt chacun a reçu sa tâche, hommes de glèbe et tenanciers, fileuses et lavandières, messagers de ville et de campagne. Le comte va présider les audiences du bailliage; pour Iolande, entourée de ses femmes, son œuvre commencée l'attend au parloir, c'est une soubreveste brochée d'argent pour son seigneur et maître : elle n'interrompt ce travail que pour porter, avec sa jeune enfant, des secours aux pauvres vassales du domaine, et il est rare qu'un jour se passe sans qu'elle offre à Berthe ce doux exemple de bienfaisance... Mais tout en louant les qualités de notre châtelaine, donnons une idée de sa personne : grande et l'air imposant, son galbe rappelle celui de la Diane chasseresse : toque à la Jeanne, jupe et camail feuille-morte, aumônière au côté, voilà son costume favori.

Mais le château a ses jours de fête, et c'est alors que se montrent dans tout leur éclat le vertugadin de cour, le collier de perles et le fin bracelet de rubis... Ce matin même Iolande s'en est parée en l'honneur d'Enguerrand d'Argy, qui, depuis quatre ans écuyer du comte et son fidèle compagnon de guerre, va tout à l'heure en recevoir la récompense... Voyez-vous déjà le cortége qui s'avance vers la chapelle ? Par les soins de l'aumônier dom Anselme elle est décorée de tapisseries de Flandre et d'une litre de damas blanc semée des écussons de famille. Placé entre son frère d'armes et son parrain, Enguerrand vient s'agenouiller devant le comte qui, après le serment d'usage, lui revêt la cotte de mailles, l'épée, les éperons, en lui disant : « Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je te fais chevalier; sois preux et loyal. » Iolande, à son tour, lui remet l'écharpe à franges d'or, et les fanfares des vassaux couronnent la cérémonie.

Une chasse à l'oiseau vient animer cette matinée guerrière : montés sur leurs plus beaux destriers, hobereaux et barons du voisinage se pressent en foule autour de la comtesse, qui, faucon sur le poing, chevauche à travers la lande sauvage. Comme elle se plaît à suivre de l'œil son oiseau déchaperonné qui tantôt saisit au haut des airs l'innocente colombe, tantôt lutte avec courage contre l'épervier ou le milan ! Après quelques heures de cette chasse amusante, on rentre au château, où vient d'être transporté un serviteur du comte foulé aux pieds de son cheval; Iolande, avec ses suivantes, oublie tout pour voler à son secours : c'est que, d'après les usages du temps, l'art de guérir ne leur est pas étranger, et non-seulement elles savent se servir du scalpel et panser une plaie, elles composent encore le dictame de *Malpighi*, si renommé à cette époque : grâce à leurs soins, quelques jours suffiront au rétablissement du blessé.

Mais voici venir l'écuyer tranchant avec son écusson armorié sur la poitrine : il ouvre les battants de la grand' salle et salue deux fois la comtesse, c'est lui dire que le gala seigneurial est servi... Rien n'y manque, ni la hure de marcassin aux pistaches, ni l'anguille aux andives, ni le faisan doré, sans compter encore les conserves de coings et de grenades récemment importées d'Italie par Catherine de Médicis : les vins de Rivesaltes et de Jurançon coulent à grands flots en l'honneur du nouveau chevalier, et, pour le fêter dignement, on a convié Béranger de Sirvat, le dernier des trouvères, qui prodigue ses plus jolies ballades qu'Iolande accompagne sur son théorbe... Le coup de minuit qui sonne au beffroi vient mettre un terme à la fête, et les convives vont goûter un repos si bien acheté par les fatigues du jour.

DIANE D'OLBREUSE.

Mais voici la belle Diane d'Olbreuse qui, elle aussi, a régné dans ces lieux : les grands airs que lui a donnés Mignard nous diraient déjà l'époque où elle a vécu, si cette fontange ponceau, ces engageantes en guipures d'Artois, cette coiffure à la Ninon, ne nous annonçaient sans réplique une contemporaine de Louis XIV.—Toutefois, la mise de Diane et celle de son aïeule Iolande diffèrent bien moins que leurs vies. — Pour celle-ci, plus de chasse au faucon, de chevaliers à armer, de trouvères à recevoir : si elle passe, comme en exil, quelques mois au château de la Louverie, la cour n'en est pas moins l'unique objet de ses vœux, c'est là que sont toutes ses pensées... Elle aussi, comme Mme de Sévigné sa parente, elle a dansé avec le grand roi, qui, en fin connaisseur, a rendu justice aux grands yeux noirs comme à l'esprit de la comtesse; et dès ce moment notre châtelaine est devenue l'oracle de Versailles, tous les cœurs ont volé au-devant d'elle, toutes les portes lui ont été ouvertes; pour en avoir la preuve, suivons-la dans l'emploi de sa journée.

Veuve à vingt-huit ans et maîtresse absolue de sa volonté, personne ne vient en gêner les allures : aussi s'est-elle levée au jour; depuis six heures son carrosse est prêt. N'a-t-elle pas rendez-vous chez M. de Louvois, le plus matinal des ministres? Hélas ! ce n'est point pour elle qu'elle sollicite, mais pour un jeune parent, le baron d'Arzac. L'infortuné végète en province dans un obscur régiment; elle voudrait pour lui le grade de guidon dans

Gendarme-Dauphin. Des hommes du plus grand nom postulent cette vacance... Toutefois, je ne sais par quelle succession d'à-propos et de saillies, de câlineries et de prières passe l'éloquence de notre Armide; le rude ministre finit par céder, et d'Arzac est nommé dans Gendarme-Dauphin, qui, par le plus charmant hasard, se trouve cantonné à Rambouillet : c'est bien près de Versailles.

Les bonnes actions portent bonheur : un ami de la comtesse, Lulli, l'attend chez elle, avec une loge pour la représentation d'*Atys*. Benserade et Chaulieu, qui arrivent fort heureusement, seront de la partie. — On dîne à l'hôtel, et pas n'est besoin de vous dire tout le charme de ce repas sans façon : les saillies de Lulli, avec une chanson de l'abbé, voilà plus qu'il n'en faut pour mettre tout le monde en belle humeur... On s'oublierait à table, si Benserade ne proposait d'aller entendre, à Saint-Louis, un prédicateur fort à la mode... Toute la cour y sera. Nos amis n'ont pas à regretter leur temps, car facile, élégant et pur, le jeune Fléchier est, dans son sermon de *la Grâce*, de cette simplicité touchante qui frappe les esprits et s'attache les cœurs : « Chaulieu, dit la comtesse tout émue, ce petit abbé ira loin; retenez ma prédiction. » Mais, quelque entraînant que soit l'orateur, force est bien de faire retraite. Il est six heures à la montre de Lulli, et dans quelques moments commence son opéra. Semblable à tous les auteurs, jamais, à ce qu'il dit, création plus heureuse n'est sortie de son cerveau, jamais il ne fut mieux inspiré! — Nous verrons bien, répond froidement Benserade.

C'est une belle soirée que celle-là pour Diane, car, indépendamment de son amitié pour Lulli, elle doit entendre Rochois et Baumaviel, ses deux chanteurs favoris. Placée sur le devant de la loge, elle ne perd pas une note de cette musique.... Passionné par elle, Baumaviel semble se jouer des passages les plus difficiles; il a su, dans ce rôle d'Atys, saisir tout ce qu'il y a de tendresse et de vives émotions; il les a fait passer dans l'âme des spectateurs, et c'est lui qui bientôt vient jeter aux bravos le nom du compositeur. Vous auriez vu en ce moment l'auditoire entier se lever comme un seul homme, et se tournant vers la loge de Lulli, crier à la comtesse : « Embrassez-le pour tous. » Vœu charmant, qu'elle remplit avec bien de la joie : quant à Lulli, ému jusqu'aux larmes, ce triomphe est le plus beau de sa vie.

Comme, à Versailles, toute bonne soirée se termine par le jeu, Diane va se montrer au *pharaon* de Mme de Noailles; la fortune, qui semble la poursuivre depuis son lever, ne l'a pas abandonnée ce soir : en moins de quelques instants son gain est devenu considérable... Peut-être profiterait-elle de cette heureuse veine, si le lendemain elle n'était d'*un Marly*, faveur précieuse, si enviée des courtisans. Elle s'éclipse donc à regret, car il est minuit, et la cour part à sept heures du matin; c'est l'heure officielle, inexorable..., et malheur à qui ferait attendre Louis XIV!

ATHÉNAÏS DE THERMES.

Reposez en paix, Iolande, et vous, noble Diane : l'héritière de votre nom, sous Louis XV, en soutient l'éclat, et la comtesse Athénaïs est digne de ses aïeules. Toutes deux, vous faisiez à ravir les honneurs de chez vous : elle, avec cette politesse aisée qui vient du cœur, elle a pour tous un mot, une prévenance, un sourire... Vous étiez belle, Athénaïs est jolie : le crêpé-Pompadour, la mouche *assassine*, le collier de jais, rehaussent encore la fraîcheur de son teint, et, si elle met du rouge, c'est pour suivre la mode, son miroir et Florine la camériste lui disent assez qu'elle n'en a pas besoin... Mais pour la mieux connaître, agissons comme avec ses aïeules et pénétrons dans sa vie privée.

Peu charmée des plaisirs champêtres, c'est à peine si elle séjourne quelque temps dans son vieux castel des Vosges : visiter des hobereaux, rendre le pain bénit seigneurial, couronner des rosières, tout cela est bien fade pendant quatre longs mois! Aussi les premières brumes d'automne la chassent, et, comme dans ces temps de libertés conjugales on est convenu de ne pas se gêner, elle laisse le comte tout à son aise chasser, planter, renouveler ses baux, compter avec son bailli...; elle part, non pour Versailles, qui l'ennuie à la mort, mais pour Paris, qu'elle adore, et où la vie d'une jolie femme est si pleine de joies toujours nouvelles, surtout quand on a trente ans et cent mille livres de rente... Déjà ses soirées du lundi recommencent : que d'équipages, de chaises, de coureurs, de livrées diverses se pressent aux portes de l'hôtel! Du dehors, on dirait un palais en fête; entrons-y par curiosité.

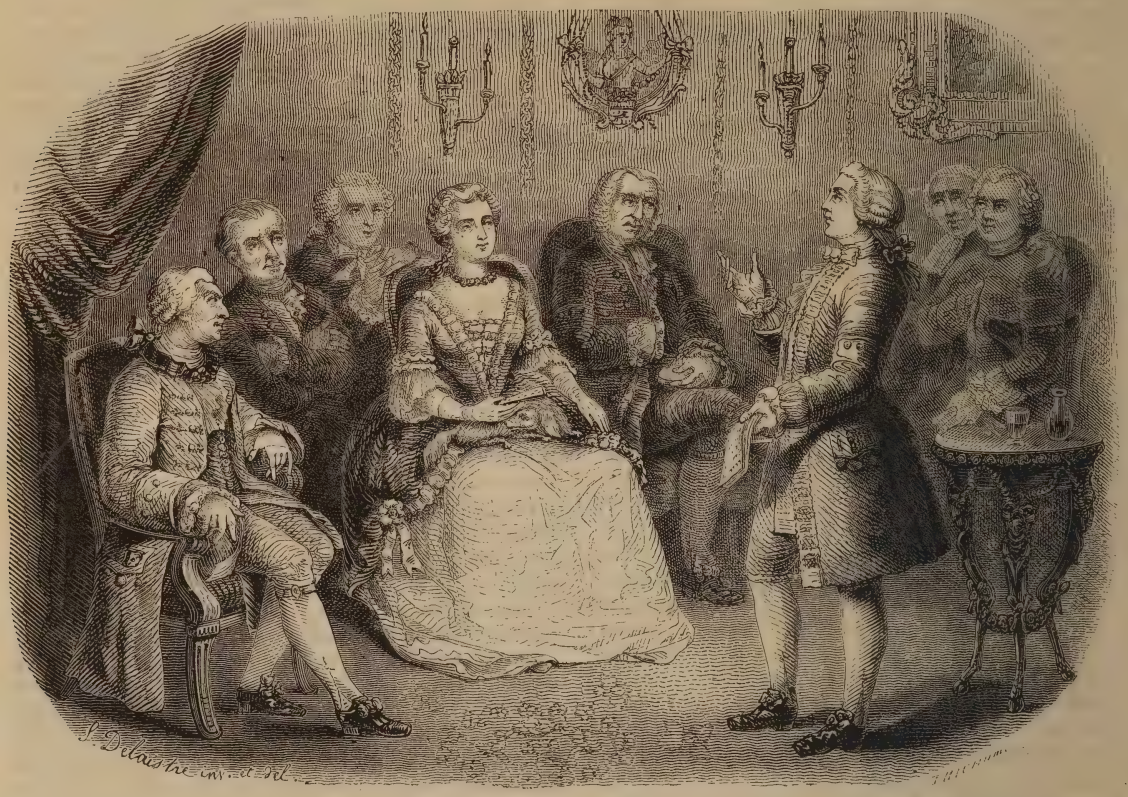
La comtesse a ce soir un peu de migraine, ce qui donne à ses traits je ne sais quelle langueur pleine de charme : en femme de goût qui reçoit, elle s'est gardée de toute toilette à effet : crêpé-plat, point de pompons, robe ouverte de zizeline sans falbalas : voilà sa mise... A peine est-elle au salon, qu'on annonce M. de Létorière, le plus joli homme de la cour : la bonne mine du vicomte est encore relevée par son costume; et quoi de plus galant, je vous prie, que ces aiguillettes d'or mat, et ce nœud d'épée à la maréchale? C'est peu cependant en comparaison de son habit vert-émeraude : quel velours, quelle coupe, quelles scintillantes paillettes!... Létorière s'avance avec ce dandinement imité de Richelieu, son modèle : « Vraiment, belle dame, que je suis heureux de vous voir, car, malgré votre migraine, vous êtes jolie à miracle. » — Cette phrase à peine jetée avec l'abandon qu'on lui sait, il s'empare du bichon de la comtesse, il lui parle, le lutine, le caresse; cajoleries qui dureraient longtemps, si l'on n'annonçait de nombreux visiteurs que précède M. de Bernis : ce n'est point encore l'heureux auteur des *Quatre parties du Jour* : non, c'est un gracieux prestolet de vingt-cinq ans, qui porte à ravir les talons rouges et le petit manteau... Suivez-le : dans son ardeur de plaire, il ne néglige personne. La grave du Deffand a son tour comme Mmes de Mailly, d'Armentières, de Navaille, beautés à la mode, qui minaudent dans ce boudoir... Là, notre jeune homme se pose en conquérant : ses regards et son langage font également rougir les femmes, qui toutes en disent pis que pendre. Cependant, comme elles ne cessent de l'agacer et ne peuvent se passer de lui, il faut croire qu'elles en disent beaucoup de mal qu'elles ne pensent pas, ou qu'elles en pensent beaucoup de bien qu'elles doivent taire... — Mais d'où part ce bruit de voix confuses? Du *macao* qui vient de s'établir; et voyez soudain quelle métamorphose il opère! Tous ces minois si fort enjoués sont en un moment devenus sérieux; on ne rit plus, on s'observe, on s'épie; l'amour de l'or a remplacé tous les autres; il n'y a pas moins de 1000 louis sur table, ce qui vous explique tant d'exclamations diverses... Dans la pièce voisine, au contraire, on entendrait voler un moucheron : Saint-Lambert y lit le premier chœur du poëme *des Saisons*, qu'écoutent en groupe serré les Buffon, les Diderot, les Fontenelle, les La Harpe; c'est que l'auteur n'est pas seulement l'une des

illustrations du siècle, on semble encore avoir créé pour lui l'expression de dupeur d'oreilles, tant son débit a de grâces; ajoutez-y un geste vrai, des inflexions justes, un regard charmant; aussi de tous les points de la salle partent bientôt d'unanimes applaudissements, que vient seule interrompre l'annonce du souper.

Demain, nouveaux plaisirs et nouvelles fêtes : *Longchamps* a son concert spirituel. Il faut absolument qu'Athénaïs s'y fasse voir : il est vrai que ce sera pour un moment; car le soir même on répète chez M. de La Poplinière une pièce très à la mode, *les Fausses confidences* de Marivaux, et c'est elle qui représente Araminte. Tout le monde assure que Mlle Sainval, de la Comédie-Française, rend ce rôle à merveille. La comtesse n'a point voulu l'y voir; elle le jouera, dit-elle, comme elle le sent...

Et voilà quelques traits empruntés à ce dix-huitième siècle, dont les deux extrémités furent si tristes et le milieu si divertissant... De cette vie toute parée de pompons, de mouches et de paillettes, 92 devait marquer la dernière heure; dès qu'elle sonne, cette foule titrée s'éclipse : adieu abbés de cour, gracieux vicomtes et sémillants chevaliers; adieu surtout à vous, comtesse de La Louverie, la reine des salons : vous émigrez avec nos princes, et l'hospitalité de Coblentz ne vous consolera guère de ce que vous avez perdu!

THOLOZAN.



La châtelaine du dix-huitième siècle. Athénaïs de Thermes, Saint-Lambert, lisant les *Saisons*. Buffon, Diderot, Fontenelle, La Harpe, etc.

REVUE DU MOIS.

La séance publique de la Société des crèches, tenue à Paris dans la salle Sainte-Cécile, le 26 mars, a été d'un éclat et d'une solennité remarquables. M. Dufaure la présidait, et l'a ouverte par un discours solide et touchant. M. de Falloux était là. Jamais bonne œuvre ne l'appelle en vain. Après les rapports intéressants de MM. Marbeau et Izarié, M. Émile Deschamps, le poëte du cœur, a lu des vers qui ont été applaudis avec enthousiasme, et dont nous citerons un passage :

Ah! cet amour n'est point une chimère!
La Crèche, du foyer prolongeant les douceurs,
De la famille absente image intérimaire,
A chacun vous prête une mère,
Et vous improvise des sœurs.
Nos dames font le bien et savent le bien faire;
C'est un de leurs plus doux attraits,
Et le divin plaisir que leur âme préfère.
Cependant, tout plaisir exige... quelques frais;
Et l'on peut ici, grâce à nos charmants apôtres,
Prendre sa part de l'un en prenant part aux autres.
Ma voix n'aurait en soi ni charme ni pouvoir;
Mais, comme étant l'écho des voix les plus capables
Et de séduire et d'émouvoir,
Elle a droit de prétendre à des succès palpables...
Et c'est ce que nous allons voir.

C'est ce qu'on a vu en effet, car la quête a été abondante. Les deux mille assistants ont fait leur présent à la

Crèche. Puis on a entendu Mlle Rachel dans les plus belles scènes d'*Athalie* et d'*Esther*, M. et Mme Ronconi, M. Alexis Dupont, Mlle Daubrée, M. Verroust, et enfin les chansons désopilantes de M. Levassor, ce roi de l'éclat de rire.

Voulez-vous connaître des nouveautés qui datent du temps de Pharaon, des poëmes inconnus sur Joseph, fils de Jacob ; sur les combats des premiers Hébreux ; sur les sept années abondantes et les sept années stériles, c'est-à-dire des preuves matérielles de l'authenticité de la Bible, preuves écrites par les contemporains eux-mêmes sur des rochers qui en gardent encore les caractères? Lisez, dans la savante revue de M. Bonnetty, l'*Université catholique*, le compte rendu des découvertes du révérend Charles Forster, un de ces intrépides chercheurs de vérités, qui ne reculent devant aucune entreprise. Ceci est plus précieux que tout l'or de la Californie !

En 1834, trois officiers anglais de la Compagnie des Indes remarquèrent d'antiques inscriptions sur des rochers, dans l'Hadramaut, près du comptoir d'Aden, sur la côte occidentale de l'Arabie. Les linguistes les plus habiles ne purent les déchiffrer. Elles appartenaient à une langue et à un alphabet antérieurs aux archives humaines. M. Forster alla les observer à son tour. Il ne les déchiffra pas d'abord mieux que les autres ; mais il vit que leurs dimensions et leurs places se rapportaient exactement à celles de deux anciens poëmes arabes, indiqués dans un *Traité* de Scultens, et traduits par ordre d'Abderrahman, vice-roi de l'Yemen, entre le quatrième et le cinquième siècles de l'hégire. Cette analogie fut une clef pour M. Forster. Il rouvrit avec cette clef l'abîme anté-historique, il retrouva l'alphabet *musnad* et le glossaire *himyarite*, perdus depuis des temps immémoriaux, et il lut les inscriptions gravées neuf ou dix siècles après le déluge, sur les indestructibles rochers de l'Arabie.

L'une de ces inscriptions parle d'une *ambassade envoyée à Joseph*, pour acheter du blé. Un chant de triomphe, divisé par strophes, écrit de droite à gauche et marqué avec des points, dit textuellement :

4. Nous avons vécu dans ce château *sept années*
   De bonne vie... Oh ! qu'il est difficile de les décrire !
5. Ensuite vinrent des *années stériles et brûlantes ;* etc., etc.

La clef découverte par M. Forster a été appliquée à l'immense collection des inscriptions du Sinaï. Elle en a déjà expliqué cent cinquante, relatives au séjour d'Israël dans le désert et contemporaines de Moïse !

C'est là, sans contredit, le coup d'œil le plus vaste et le plus profond qui ait jamais percé les mystères du monde antique.

Si nous ne vivions pas en un temps de révolution, un tel fait passionnerait toutes les Sociétés savantes et tous les penseurs du monde.

— Les élections approchent, et les professions de foi vont pleuvoir. Ce genre de littérature ne relève pas du *Musée*. Voici cependant une circulaire qui mérite une exception et qui avait le droit de prendre le devant sur les autres, car elle est, par le fond, un cours de morale publique, et par la forme, un modèle de style et d'éloquence ; c'est la lettre de M. de Kératry, notre honorable collaborateur, au collége électoral du Finistère. Nous ne pouvons résister au plaisir, nous allions dire au devoir, de citer aux familles ce passage sur l'éducation :

« N'en déplaise à tous les professeurs de philosophie allemande, française ou anglaise, nous voudrions que les principes d'une saine morale, assise sur une base solide, fussent enseignés aux élèves par les maîtres préposés à leur instruction. Oui, il manque quelque chose d'essentiel à la morale universitaire : c'est Dieu ! c'est sa présence, non érigée en pur panthéisme, comme nous l'offre l'école de Gœthe ; mais agissant au fond des consciences pour en être la directrice, mais parlant avec menaces au crime par le remords, et à la vertu par la foi dans une vie meilleure ! »

— Le grand jour du *Prophète* approche à l'Opéra. De Londres, de Vienne et de Berlin, on a retenu des loges pour la première représentation. Cet événement fera trêve aux préoccupations politiques. Le foyer du théâtre, qui réunira toutes les sommités de la diplomatie, tournera, dit-on, en vaste congrès où l'équilibre européen sera débattu entre deux actes. M. Meyerbeer est bien capable de rendre l'harmonie à la France, à l'Allemagne et à l'Italie.

— Nouveau succès à l'Opéra-Comique : les *Monténégrins*, de M. Limnander. Quand nous serons à dix, nous ferons une croix. Mme Ugalde a grandi dans son nouveau rôle. M. Bauche, le débutant, a réussi du premier coup. Le *Val d'Andorre* se repose, sans s'arrêter tout à fait, car on ne peut se lasser d'entendre cet air du chevrier, si admirablement chanté par M. Bataille. Ce jeune artiste est désormais en première ligne. Il a eu les honneurs des concerts de la présidence. Le voilà déjà à la mode, et il n'a pas dit son dernier mot.

— D'une petite pièce intitulée *Vendredi*, M. Bouffé, l'artiste créateur, vient de faire un chef-d'œuvre de sentiment, de finesse et de naïveté, qui arrache à tout Paris des larmes et des éclats de rire.

— La musique retrouve peu à peu ses beaux jours. Les maîtres et les œuvres reparaissent, témoin M. Louis Lacombe, qui monte une nouvelle symphonie, et qui a fait entendre à un comité d'élite (où nous avons remarqué MM. Scribe, Saintine, Gustave Planche, etc.) un trio qui eût charmé la cécité de Beethoven, et une mélodie : *l'Ondine*, qui est bien la chose la plus fraîche, la plus suave et la plus exquise qu'on puisse imaginer.

— Au concert de Mme Boulanger-Kunzé, MM. Géraldi et Wartel luttaient hier de force et de grâce, et Mlle Martin réalisait l'une et l'autre au piano. C'est décidément un talent accompli s'il en fut.

— La plupart des industries et l'Agriculture sont tributaires de la chimie. C'est donc une nécessité pour les fabricants, les agronomes et les jeunes gens qui se destinent aux carrières industrielles, de se tenir au courant des découvertes les plus récentes de cette science. *Le Précis de Chimie industrielle* (2 vol. in-8°, texte et planches) que vient de publier, à la librairie de MM. L. Hachette et Ce, M. Payen, membre de l'Institut (Académie des sciences), contient les procédés les plus nouveaux pour la fabrication des acides, du verre, du pain, du sucre, du papier, du gaz d'éclairage, des engrais, etc., etc., et doit être recommandé non-seulement aux hommes spéciaux, mais encore aux esprits les moins exercés ; car l'illustre chimiste a su donner à son livre la clarté d'un enseignement oral.

— Nous nous bornerons à signaler aujourd'hui, mais nous raconterons bientôt en détail la plus charmante et la plus complète vie de Mozart qui ait encore paru. Elle a été publiée dans la *Revue des Deux-Mondes*, par M. Scudo. Comme compositeur, nul ne pouvait mieux comprendre le génie de Mozart. Comme écrivain, nul ne pouvait mieux faire sa biographie. Cette œuvre a fait sensation dans la musique et dans la littérature, et nos lecteurs verront prochainement que c'est à bon droit.

L'ÉLYSÉE NATIONAL.

Origine de l'Élysée national. — Hôtel d'Évreux. — Le Régent et le comte d'Évreux. — Le prix d'un brevet. — Mme de Pompadour. — Deux migraines. — Ce qu'elles coûtèrent. — Un madrigal. — Épigramme. — Voltaire. — Saint-Germain. — Vie fantastique. — M. de Beaujon. — Noces et festins. — La Terreur. — L'Empire. — Fêtes et batailles. — Murat à l'Élysée. — Napoléon et Joséphine. — Alexandre. — Le duc de Berry, etc. — Un mot de l'Empereur. — Dernière revue.

Pendant que les hommes d'Etat, les artistes, les danseurs et les dames se pressent à l'Elysée national, les généalogistes et les monographes en fouillent les archives et en composent l'histoire anecdotique.

Le monument en vaut certes la peine, et il y en a beaucoup qui ont plus de célébrité, sans en mériter autant.

Le meilleur travail sur l'Élysée national a été publié chez Dentu, par M. Georges Bonnefonds, sous ce titre : *Le Palais de la Présidence; son histoire, ses souvenirs.*

L'auteur passe en revue les ombres illustres ou populaires, terribles ou charmantes, qui ont traversé les salons et le jardin de l'Elysée.

Il nous permettra de les évoquer après lui et de les animer un peu plus qu'il ne l'a fait. Il a parlé en historien, et en historien très-érudit, très-exact et très-scrupuleux ; nous allons causer en chroniqueur, en poëte à l'occasion, en amuseur, si c'est possible.

On sait que l'Élysée national s'appelait, avant février, l'Élysée-Bourbon. (Ces deux noms ne diffèrent pas autant qu'on pourrait le croire.) A son origine, qui date de la Régence, il fut tout simplement l'hôtel d'Evreux. Voici comment il naquit d'une fantaisie de grand seigneur.

Le régent de France, Philippe d'Orléans, avait beaucoup de vices et beaucoup de vertus. Une de ses vertus était la prodigalité. C'est la charité des princes. La plupart de ses courtisans étaient faits à son image. Quelques-uns, néanmoins, tranchaient sur les autres, et se permettaient de compter en dépensant. Le comte d'Evreux était de ces derniers, et il comptait si bien que le régent en fut scandalisé. Ce millionnaire n'avait pas même un hôtel où il pût rendre un petit-souper à l'amphitryon du Palais-Royal. Et il n'en rougissait pas! Le régent voulut l'en faire rougir.

Un jour, le comte l'aborda dans l'attitude d'un solliciteur.

— Monsieur, lui dit le prince, vous allez me demander quelque chose. Je vous préviens que je ferai mes conditions.

— Faites-les d'avance, monseigneur, repartit le courtisan, croyant qu'il s'agissait d'une partie de plaisir.

— Vous avez les avantages de la fortune ; il faut que vous en ayez aussi les charges.

— Justement, reprit M. d'Evreux, c'est une charge que je viens réclamer de votre altesse.

— Laquelle ?

— Celle de gouverneur général de l'Ile-de-France.

— Avec cinquante mille écus d'appointements. Le calembour est superbe! s'écria le régent, qui fut sur le point de se fâcher.

Mais il se ravisa et dit au comte :

— Eh bien, je vous promets ce brevet. J'irai vous le porter à votre hôtel.

M. d'Evreux comprit. C'était un palais qui lui était commandé, et un palais digne de recevoir le régent.

Il accepta la leçon et la mit à profit.

Le financier Law venait de lui payer son comté de Tancarville 800,000 livres. Il acheta un des grands terrains qui bordaient alors les Champs-Elysées, il fit venir le célèbre architecte Molet, et un magnifique hôtel sortit de terre, au milieu d'un charmant jardin. Les 800,000 liv. de Law y passèrent.

L'année suivante (1719), le régent fut reçu à l'hôtel d'Évreux, en admira longuement la richesse élégante, et remit au comte, en sortant, le brevet de gouverneur général de l'Ile-de-France.

Deux ans après, il lui concéda sept cent quarante toises de terre pour agrandir son jardin.

Telle fut l'origine de l'Élysée national.

En 1748, Mme de Pompadour entra un matin chez Louis XV, avec une affreuse migraine. Le roi l'avait faite marquise et dame du palais ; il l'avait comblée d'honneurs et de richesses honteuses. En s'agenouillant devant elle, il avait mis la cour à ses pieds. Cela ne lui suffisait pas encore. Les favorites ne sont jamais contentes. Elles étaient les révolutionnaires de ce temps-là.

— Qu'avez-vous donc, madame ? demanda le prince.

— Je n'ai pas d'hôtel, répondit la marquise.

Et le jour même, elle acheta l'hôtel d'Évreux. Il va sans dire que Louis XV le paya.

Peu de temps après, Mme de Pompadour eut encore la migraine.

Même question du monarque, et nouveau gémissement de la favorite :

— Mon hôtel n'est qu'une maison bourgeoise auprès de Choisy et de Trianon. Son intérieur est d'une sévérité! J'y rencontre des fantômes de l'autre siècle. Enfin, j'y meurs d'ennui et de langueur.

— Vivez, belle dame, et mettez votre logis à la mode.

La Pompadour se connaissait en peintures. Dès le lendemain, Boucher et Vanloo furent installés à l'hôtel d'Évreux. Ils en peuplèrent les lambris et les panneaux d'amours bouffis, de nymphes et de sylvains. Il les enroulèrent de guirlandes de fleurs et de dorures à profusion. L'architecte l'Assurance agrandit le bâtiment, et le roi paya encore les quittances. L'Assurance, étant son contrôleur, ne contrôla rien du tout.

La favorite, dès lors, tint sa cour à l'hôtel d'Évreux. Les carrosses animèrent ce quartier. Les fêtes et les petits soupers s'y succédèrent.

Un jour, la reine du lieu se faisait comédienne et répétait, avec les ducs de Chartres et de Duras, avec Mmes de Brancas et d'Estrades. On partait ensuite en grand équipage, et l'on allait jouer dans le cabinet des médailles du roi.

Un autre jour, Crébillon, Voltaire, et tous ces beaux esprits qui riaient sur un volcan, s'assemblaient au petit comité de la marquise, et lui débitaient force épigrammes et force madrigaux.

Un soir Voltaire, qui avait toujours une griffe à sa patte de velours, combina le madrigal et l'épigramme dans les vers suivants :

Que tous vos jours soient marqués par des fêtes;
Que de nouveaux succès marquent ceux de Louis.
Vivez tous deux sans ennemis
Et gardez tous deux vos conquêtes.

La favorite ne sentit que le velours; mais le roi sentit

la griffe, et Voltaire exilé perdit sa charge de gentilhomme de la chambre.

Depuis lors, ce chat de génie égratigna tout ce qu'il avait caressé.

C'est l'histoire générale des critiques et des hommes d'opposition. Quand ils ne peuvent plus servir avec profit, ils attaquent avec fureur. Levez le masque de ces fiers puritains, vous reconnaîtrez des courtisans manqués.

Mais quel est cet autre original qui se présente à l'hôtel d'Évreux? Il est beau, il est jeune, ou du moins il en a l'air, car son âge est un problème. Il prétend avoir vu les jours de la Fronde, ce qui en ferait un centenaire. Ses amis assurent qu'il a trouvé la pierre philosophale, qu'il se rajeunit à volonté, qu'il lit dans le passé, dans le présent et dans l'avenir. Le fait est qu'on ignore son origine. On n'ignore pas moins sa fortune. Elle paraît immense et intarissable. Sa prodigalité va jusqu'à la folie. Il parle toutes les langues, connaît toutes les sciences, cultive tous les arts. Son esprit est si vif, son éloquence est si entraînante, qu'il change à plaisir le mensonge en vérité. Toute sa vie, du reste, n'est qu'une fable en action. Les uns y voient un demi-dieu, les autres un diable, ceux-ci un sorcier, ceux-là un magnétiseur. Jugez s'il est à la mode, et si la Pompadour l'attire chez elle. Il y fait sensation comme à Versailles. Un jour le roi vient tout exprès pour l'entretenir à part. Il l'interroge et le sonde à loisir... Il veut surprendre son secret. Vains efforts! le Protée échappe à travers mille détours, et charme Louis XV sans se livrer à lui.

Cet homme, insaisissable et inexplicable, était le fameux comte de Saint-Germain.

Un autre jour, la favorite soupçonne qu'il étale de faux diamants.

Justement, voilà qu'il entre, étincelant des pieds à la tête. Des rubis arrêtent ses manchettes de dentelle; des bagues ornent tous ses doigts; ses chaussures ont des boucles estimées deux cent mille livres.

Mme de Pompadour, éblouie, lui demande s'il ne craint pas d'aventurer tant de richesses, en les prodiguant sur ses habits.

Saint-Germain devine le soupçon, et pour toute réponse il tire une boîte de sa poche.

Cette boîte est pleine de pierreries...

Le comte fait si bien qu'il force Mme du Hausset, dame de compagnie de la favorite, d'accepter une petite croix en brillants.

On la fait estimer aussitôt. Elle valait cent louis.

Bientôt l'étrange personnage disparut aussi mystérieusement qu'il s'était produit.

Mme de Pompadour légua ou plutôt rendit en mourant l'hôtel d'Évreux à Louis XV. Il devint la résidence des ambassadeurs extraordinaires, puis le garde-meuble de la couronne, jusqu'au jour où M. de Beaujon l'acheta (1773). M. de Beaujon était le Crésus de ce temps-là, mais un Crésus qui avait pour favoris les arts et les pauvres. La chapelle et l'hospice Beaujon l'attestent. Cet homme de goût restaura l'hôtel d'Évreux tombé à l'état de magasin, et lui rendit sa magnificence antérieure. Le jardin fut modifié et s'embellit encore.

Il faut lire dans Thierry la description de ce petit palais : des marbres de Tassaert, de Guyard, de Pajou, des tapisseries royales des Gobelins, des tableaux de Lancret, de Vanloo, de Rubens, du Poussin, de Téniers, du Guide, de Van Ostade, de Vernet, de Murillo, de Rembrandt, de Metzu, etc. Entre mille gracieux détails d'ameublement il y avait une glace d'alcôve qui reflétait les Champs-Élysées comme un paysage.

M. de Beaujon mourut en paix dans son hôtel; mais il l'avait déjà vendu à Louis XVI. Ce prince le céda à Mme de Bourbon, l'amie de la princesse de Lamballe. Bientôt un sieur Hovyn le loua et en fit un théâtre de fêtes publiques. Tout Paris y joua, y dansa, s'y amusa de cent façons, comme plus tard à Tivoli.

Un jour, des rumeurs sinistres interrompirent ces joies. On entendit sur la place Louis XV, devenue la place de la Révolution, un grand mouvement de troupes, des cris de fureur sauvage, une voix qui criait : Fils de saint Louis, montez au ciel! puis le bruit d'une tête abattue par le couteau, puis une acclamation de vive la République! C'était Louis XVI, le roi martyr, que la Terreur venait d'immoler sur son autel.

Cette scène se renouvela tous les jours pendant une année. On ne dansa plus à l'hôtel d'Évreux. Il fut en deuil comme la France entière.

Acheté à la nation par des spéculateurs, il se rouvrit aux fêtes après Thermidor. Le Directoire et le Consulat y virent fleurir la valse et la contredanse; les trénitz et les chassés-croisés y firent fureur. Les conquérants de l'Italie y triomphèrent sur toute la ligne. Chaque victoire de Bonaparte fut célébrée au hameau de Chantilly. C'était le nom du nouveau jardin.

Mais voici l'Empire qui relève les couronnes et qui les multiplie. En 1805, un hussard achète l'Élysée. Il y entre à cheval; il y donne des ordres, et l'hôtel renaît d'un jour à l'autre sous une baguette enchantée. Malheureusement, cette baguette était un sabre. Ce n'était point le goût qui la conduisait. La richesse reparut sans l'élégance. Les lourds ornements de l'Empire remplacèrent les fantaisies de la Pompadour et de Beaujon. Le grand salon fut seul épargné par le nouveau maître.

Ce nouveau maître était Joachim Murat.

Mme Murat, la belle Marie Bonaparte, y fêta gracieusement les victoires de son frère et de son mari. Elle y reçut les bulletins d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland. Puis on lui annonça qu'elle était reine de Naples. Elle se résigna à ce malheur, et prit le chemin de son trône, qui fut comme on sait le tombeau de Murat.

Rentré dans le domaine de la couronne, l'Élysée vit alors arriver sous ses lambris et se promener sous ses ombrages un petit homme vif, trapu, brusque et pensif, des éperons aux bottes, la main dans sa capote grise.

Ce petit homme était le maître du monde, l'empereur Napoléon.

Il aimait l'Elysée, et il l'habitait souvent. C'était sa maison de santé, disait-il. Il ne regrettait qu'une chose dans le jardin, une allée droite et couverte pour y suivre sa pensée, sans regarder devant lui.

Il était heureux alors; il avait encore son ange gardien, sa Joséphine. L'Elysée fut longtemps leur paradis.

Un jour, Joséphine y entra seule et noyée de larmes. Elle n'était plus impératrice. Mais ce n'était point là ce qu'elle pleurait. Elle pleurait l'amour de son mari, qui répudiait sa stérilité pour demander un fils à Marie-Louise.

Reléguée désormais à l'Elysée, Joséphine y fut consolée par sa fille, la reine Hortense, autre ombre charmante de cette nécropole royale.

En 1814, Napoléon quittait à la fois l'Elysée et la France. Un autre empereur, victorieux à son tour, entra dans son cabinet, et s'écria, saisi de respect :

— Combien d'entreprises gigantesques ont été conçues

dans ce modeste lieu ! Et quel homme que celui qui savait à la fois diriger tant de choses !

Cet empereur était Alexandre de Russie.

L'année suivante, Napoléon reparut à l'Elysée. Ce fut là que l'Aigle, blessé à Waterloo, reçut le coup de grâce, le 22 juin 1815. L'Angleterre le saisit alors au nom de l'Europe, et le jeta par delà l'Océan sur le rocher de Sainte-Hélène.

Habité sous la Restauration par le duc de Berry, jusqu'au coup de poignard de Louvel ; par l'infant don Miguel et par le roi de Naples ; sous le règne de Louis-Philippe, par divers princes allemands et italiens, par Ibrahim-Pacha, par le bey de Tunis, par les infants d'Espagne ; réservé enfin pour le veuvage possible de la reine Marie-Amélie, l'Elysée-Bourbon a vu fuir sa future hôtesse, comme il avait vu disparaître ses anciens hôtes, et il s'est ouvert en décembre 1848 au président de la République, au neveu de l'Empereur, qui avait dit en quittant ce grand hôtel, trente-trois ans plus tôt : « Ce n'est qu'avec *mon nom* « que la France peut espérer d'être libre, heureuse et in- « dépendante. »

Huit années, presque jour pour jour, avant cette dernière péripétie, qui n'est pas la moins étrange, un grand bruit avait réveillé l'Elysée de son sommeil calme et solitaire. De l'Arc-de-l'Etoile aux Tuileries, les chevaux piaffaient, les bataillons défilaient, les baïonnettes reflétaient un soleil pâle à travers un ciel gris et froid, les tambours battaient un roulement funèbre et prolongé... Cette foule immense, qu'on appelle tout Paris, se pressait dans les avenues, sur les quais, sur l'Esplanade des Invalides. Un catafalque roulant, soutenu par des Victoires, entouré de drapeaux tricolores, constellé de dates glorieuses, conduit par un prince de la maison d'Orléans, s'avançait au milieu des acclamations universelles, des têtes découvertes, des épées et des bannières inclinées, et entrait en triomphe sous les voûtes sacrées où reposent les cendres des héros de l'Empire. Ce catafalque portait un cercueil, et ce cercueil renfermait le corps de Napoléon. L'ombre du grand homme, passant sa dernière revue, venait reposer, suivant son dernier vœu, aux bords de la Seine, au cœur de la France.

Telles ont été les destinées de l'Elysée national. Qui pourrait dire celles que Dieu lui réserve dans l'avenir?

Voici la vue de l'hôtel, prise du jardin. Nous l'avons fait dessiner sur place, et tout exprès pour le *Musée*. Cet aspect de l'édifice est le moins connu, et le seul pourtant qui mérite de l'être. Au centre du petit parc, qui est charmant, l'Elysée fait l'effet d'un joli palais, ou du moins d'un château important. Du côté de la rue, au contraire, la façade est insignifiante, et il y a vingt maisons à Paris qui se présentent plus avantageusement.

PITRE-CHEVALIER.

L'Elysée national. Vue prise du jardin.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

LES PEINTRES CÉLÈBRES [1].

FRANÇOIS MOLA. BARTHOLOMEO BREENBERG. GUASPRE POUSSIN.

La Fuite en Égypte, tableau de François Mola.

Paysage historique de Bartholomeo Breenberg

(1) Voyez t. XII, p. 23; t. XIII, p. 33, 112; t. XIV, p. 373; t. XV, p. 322, 365; t. XVI, p. 24.

FRANÇOIS MOLA.

L'Italie et la France se disputent ce maître, sans se fâcher toutefois, car il ne s'agit pas d'un Homère. Les uns le font naître à Coldre, dans le Milanais, en 1621 ; les autres, à Paris, en 1620; ceux-ci l'appellent Le Mole, le donnent pour élève à Simon Vouet, et le gratifient de douze années d'existence. Ils ne le tuent qu'en 1678, tandis que les premiers l'enterrent en 1666. Les premiers aussi font honneur de son éducation à son père, qui était peintre et architecte, assurent-ils.

Sans nous ériger en Salomon de ce procès, nous dirons que Pierre-François Mola se trouva fort jeune en Italie, dans les ateliers du Josépin, de l'Albane et du Guerchin.

Il fut loin d'égaler ces maîtres dans leur genre; mais il se distingua dans le sien, au point de surpasser l'Albane lui-même, en fait de paysage, par sa façon de dégrader les terres, de reculer les lointains et de feuiller les arbres.

Sa réputation le fit rechercher du pape et des princes. La reine Christine de Suède le mit au rang de ses officiers.

Tant d'honneurs lui tournèrent la tête. Ses prétentions

s'élevèrent à perte de vue, et il finit par mourir d'orgueil. Voici comment :

Il travaillait au palais Panphile ; un magnifique plafond lui avait été confié. Il s'y surpassa lui-même, et l'ouvrage touchait à son terme, lorsque le prince Camille Panphile lui en offrit le payement. Tout large et noble qu'il fût, ce payement ne convint pas à l'artiste ; il refusa de s'en rapporter à la générosité du Mécène, et il voulut faire taxer judiciairement son œuvre. Il alla plus loin encore, et réclama beaucoup plus qu'il ne lui était dû réellement. Enfin, il mit le comble à son outrecuidance en se joignant aux ennemis de la maison Panphile, et en prolongeant son procès avec le prince par les cadeaux que sa palette offrait à des juges corrompus.

Près de triompher par ces vils moyens, il reçut de France des lettres qui achevèrent d'exalter son orgueil. Le roi et la cour l'appelaient pour de grands et riches travaux. Il se rend fastueusement, suivi des experts, au palais Panphile. Il annonce avec fracas son prochain départ, et arrive en conquérant devant le plafond qu'il avait peint... Que voit-il alors en levant les yeux? Ses ouvrages effacés d'un bout à l'autre, le Calabrais occupé à les refaire, et un intendant prêt à en solder le prix.

La vengeance était cruelle sans doute ; mais celui qui la subissait ne l'avait-il pas provoquée ?

Le coup fut si rude, que Mola rentra chez lui, et mourut subitement d'un mal de tête. C'est ainsi qu'on appelait alors l'apoplexie foudroyante.

Toute remarquable qu'elle soit, la gravure que nous donnons de la *Fuite en Egypte* ne rend qu'imparfaitement le beau paysage de François Mola. Pour juger la solidité de sa couleur, la largeur de son dessin, la finesse de ses tons et la perfection de ses arbres, il faut voir, au musée du Louvre, *Agar et l'Ange*, le *Repos de la sainte Famille*, les deux *Saint Jean dans le désert*, la *Vision de saint Bruno, Herminie et Tancrède*, numéros 1116 à 1122.

BARTHOLOMEO BREENBERG.

Chacun prend son maître où il le trouve.

Nous avons connu un paysan (dont nous vous conterons quelque jour l'histoire) qui emporta du grenier d'un château les débris d'un clavecin dans un sac, les rejoignit pièce à pièce dans sa chaumière, en joua sans savoir une note de musique, alla étudier l'harmonie dans les bruits de la mer, et finit par toucher admirablement l'orgue de sa paroisse.

Il y a deux cents ans, un pauvre jeune homme errait dans les ruines du Colisée, sur les murs croulants des aqueducs, à travers les sites déserts de la campagne romaine. Il se levait avant le jour pour surprendre les premières lueurs de l'aube, et ne rentrait qu'après avoir contemplé le coucher du soleil du haut des pics les plus sauvages, au risque d'être étranglé par des assassins ou dépouillé par des voleurs. Il est vrai que le butin n'eût pas été très-séduisant : un crayon et du papier, des pinceaux et une palette, un morceau de pain et une gourde, remplie aux sources vives plus souvent qu'au cabaret, tel était le bagage du pèlerin.

Ce jeune homme, c'était Bartholomeo Breenberg. La postérité vante ses tableaux, mais a négligé d'écrire son histoire. Il naquit, dit-on, à Utrecht, vers 1614. On ignore à quel atelier il travailla, si toutefois il eut des maîtres. On sait qu'il alla en Italie, parce qu'il y a fait des toiles charmantes ; on ajoute que la nature fut son modèle, et la solitude son professeur. On suppose, enfin, qu'il mourut en 1660, âgé de quarante et quelques années. Nous n'en dirons donc pas davantage, et nous laisserons à chacun le soin de faire un roman sur cette simple vie.

Breenberg excellait dans le petit paysage historique. Il tenta quelques grands tableaux, mais il y échoua toujours. Il a fait des gravures à l'eau-forte, qui sont recherchées. Son *Martyre de saint Etienne*, et cinq de ses paysages, figurent avec honneur au Louvre, sous les numéros 355 à 360. Le plus remarquable est le *Repos de la sainte Famille*, dans un site orné de fabriques à l'italienne. Les figures, toutefois, n'en sont pas de Breenberg ; leur grâce trahit le pinceau de Corneille Poëlemburg. Ce peintre n'est pas le seul dont Breenberg ait emprunté la main pour animer ses paysages ; cela prouve du moins qu'il avait des amis. Puisse la petite gravure que nous lui consacrons en donner quelques-uns de plus à sa mémoire !

GUASPRE POUSSIN.

Par une belle matinée de novembre, vers l'année 1628, Nicolas Poussin, le grand peintre, donnait leçon dans son atelier, situé sur une des hauteurs de Rome.

Chaque élève travaillait ou écoutait le maître, lorsque la porte livra passage à un amateur.

C'était une de ces bonnes figures de bourgeois qui égayent habituellement les rapins.

Cependant celui-ci ne fit rire personne. Il fut accueilli comme l'ami de la maison. Sa dignité simple et douce eût d'ailleurs imposé aux plaisants.

Cet homme était le sieur Dughet, honorable Parisien, établi à Rome avec sa famille.

Un de ses fils suivait l'école de Nicolas Poussin.

— Eh bien, dit-il en entrant, je viens voir le travail de Guaspre et m'informer de ses progrès.

A ces mots, un tout jeune homme, ou plutôt un enfant, qui se tenait devant le dernier chevalet, tressaillit des pieds à la tête, et rougit comme un coupable pris en défaut.

Vous reconnaissez Guaspre Dughet.

— Ses progrès sont nuls comme son travail, répondit sévèrement Poussin.

Et il se dirigea avec le père vers le jeune homme effrayé.

Le sieur Dughet, qui recevait pour la quatrième fois ce compliment depuis un mois, donna à sa figure l'air le plus terrible qui fût en son pouvoir. Ce n'était pas beaucoup dire, car le digne homme n'avait rien du Jupiter tonnant.

— Eh bien, maraud, dit-il à Guaspre en grossissant sa voix, tu es donc un incurable paresseux?

— Pas aujourd'hui, du moins, répliqua l'élève en relevant sa tête fine et intelligente. Car, à partir de ce matin, j'ai résolu de travailler, et, depuis le premier rayon du soleil, je n'ai pas quitté les pinceaux.

— Si ce n'est pour sculpter cette poire à poudre, reprit le maître, qui tira de l'habit de Guaspre une poudrière en buis, dont un outil secret venait de toucher les ciselures.

Ces ciselures étaient si délicates, que Poussin ne put se défendre de les admirer.

— Chasseur enragé, s'écria-t-il, tu serais déjà un peintre, si tu employais sur la toile le quart du talent que tu perds à ces niaiseries.

— Et cet instrument ! qu'est-ce que cela ? ajouta le père, en arrachant à son fils une baguette de fusil, dont il se servait pour appuyer son pinceau.

— Voilà son idée fixe, reprit Poussin... La chasse, les armes, le plomb, la poudre ! Il n'arrive ici le matin qu'a-

près avoir tué des grives ou des alouettes. Et l'autre jour, comme il se penchait devant cette fenêtre, dans l'attitude de l'application, j'accours le féliciter, et qu'est-ce que je vois? un canon de pistolet chargé jusqu'à la gueule et braqué sur un pigeon perché dans la cour...

— C'était la seule arme qui me restât, dit le jeune homme en soupirant. Vous m'aviez confisqué mon fusil, et mon père avait jeté mes filets au feu.

— Et tu oses encore raisonner, drôle! interrompit Dughet, qui s'efforça de devenir pourpre. Mais ton arme, c'est ton pinceau!

— Voyons cette étude, dit Poussin, elle doit être curieuse.

Il plaça sous le jour le tableau et le considéra minutieusement.

Les yeux du père allaient du chevalet au maître. Le fils n'osait regarder ni l'un ni l'autre.

Tout à coup la physionomie de Poussin se transforma. Le mécontentement y fit place à la surprise, et la surprise à une sorte d'admiration.

— Voilà qui est incroyable! murmura-t-il.

Et se retournant vers son élève :

— C'est toi qui as ébauché cela? c'est toi qui as disposé ces arbres, cette eau, ces nuages?

— C'est moi, maître.

— Et c'est ton ouvrage de ce matin?

— De ce matin... Ma résolution est prise, vous dis-je; j'ai travaillé sept heures de suite...

— Et il n'a rien fait qui vaille? demanda le père avec inquiétude.

— Il a fait un prodige! s'écria Poussin... Il y a là des coups de pinceau qui me confondent, des effets que je n'ai obtenus qu'après dix ans d'étude. Mais ce n'est pas lui qui en est l'auteur... C'est impossible! reprit-il en regardant le jeune homme dans les yeux.

Guaspre rougit et pâlit tour à tour de honte et d'indignation.

— Vous croyez donc que j'ai menti? articula-t-il avec force et redressant sa petite taille.

— Oui, tu as menti! répéta le maître. Quel est le compère qui a fait ton travail?

Le jeune homme resta muet... Puis, saisissant une brosse, il effaça le paysage d'un geste furieux.

— Alors, s'écria-t-il, je le recommencerai pour vous prouver qu'il était de moi!

Le père et le maître demeurèrent ébahis.

— Eh bien, soit! dit Poussin, ébranlé sans être convaincu. Mais tu travailleras seul. Je vais t'enfermer avec une toile.

— Enfermez-moi! — J'allais vous le demander.

L'élève prit sa palette, ses pinceaux, et suivit Poussin dans un cabinet, où celui-ci le laissa sous les verroux.

— Silence! dit-il ensuite à Dughet, s'il a menti, je le chasserai. Sinon, je ne serai plus son maître, je serai son père avec vous! — Revenez ce soir.

Le soir, en effet, Dughet revint tout agité, — et Poussin rentra avec lui chez le captif.

Guaspre tournait le dos à sa toile et ciselait de plus belle sa poudrière.

— C'est ainsi que tu travailles? dit le père étonné.

— J'ai fini! répondit tranquillement le jeune homme.

Le maître courut au tableau, poussa un cri, et embrassa son élève.

Le bon Dughet se mit à pleurer de joie.

La seconde ébauche était plus remarquable encore que la première, c'était le commencement d'un chef-d'œuvre.

Poussin sortit précipitamment, et reparut bientôt, le fusil de Guaspre à la main.

— Je l'avais enlevé au paresseux, lui dit-il, je le rends à mon fils d'adoption. Tu peux chasser la moitié du jour. L'autre moitié te suffira pour devenir un maître. Un talent qui se réveille ainsi ne peut plus s'endormir!

Ce fut le tour de Guaspre d'embrasser Poussin.

Le père Dughet emmena chez lui l'un et l'autre, et tous trois célébrèrent en famille cette heureuse journée.

Quelques années après, Guaspre avait accompli la prédiction de Poussin, tout en pourchassant la grosse et la petite bête dans la campagne de Rome. Il était à la fois le premier chasseur d'Italie et le meilleur paysagiste après son illustre maître.

Sa sœur ayant épousé celui-ci, tous deux portèrent le même nom. Notre peintre signa dès lors Guaspre Poussin.

Ses deux passions, la chasse et l'art, loin de se nuire l'une à l'autre, se fortifièrent mutuellement. Celle de la pêche s'y joignit, avec la même force et les mêmes avantages. Il découvrait des sites en poursuivant les cerfs. Il tendait ses filets aux poissons en dessinant le cours des fleuves. D'un coup d'œil il guettait le gibier, de l'autre il saisissait un effet d'ombre ou de lumière. Ses courses aventureuses lui faisaient découvrir à la fois les plus rares beautés de la nature, et les hôtes les plus inaccessibles de la terre et des eaux.

Bref, ainsi peignant, chassant et pêchant, il se fit une grande position à Rome.

Les princes se disputèrent ses pinceaux.

Un jour, quatre hauts personnages voulaient l'attirer, qui à Florence, qui à Naples, qui à Venise, qui à Milan.

— Florence est la ville des musées et des palais, disait le premier, vous y trouverez les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange.

— Naples est la patrie des paysagistes, disait le second, vous y aurez le Vésuve, la mer et les antiquités de Pompeïa.

— Venise vous offre, disait le troisième, ses lagunes, ses escaliers de marbre, et les merveilles de Véronèse et du Titien.

— Le Milanais, ajouta le quatrième, qui était le duc de la Cornia, vous présente les forêts les plus giboyeuses et les rivières les mieux garnies de poissons.

Guaspre toucha la main du duc et alla chasser et pêcher avec lui dans le Milanais.

Il en revint comblé de présents, et riche, s'il eût tenu à l'être.

Il aima mieux rester joyeux compagnon.

Il loua quatre maisons à Rome, deux sur les points les plus élevés de la ville, une à Tivoli, l'autre à Frascati; et il mangea avec ses amis de chasse et d'atelier tous les trésors de son pinceau, plus de 30,000 écus romains; si bien qu'il mourut en 1675, âgé de soixante-deux ans, laissant à peine de quoi se faire enterrer, à l'église de Sainte-Susanne.

Il était peu parleur, mais aimable et plaisant. Rien ne lui appartenait. Tout était commun entre lui et ses confrères. Il ne voulut jamais se marier, et n'avait guère, en effet, les qualités du ménage.

Ses tableaux brillent par la fraîcheur du coloris, par la sûreté de la touche, et surtout par une étonnante facilité. Il les achevait quelquefois en un jour. La *Bourrasque*, un des plus beaux, qu'il fit pour le cardinal de Lorraine, fut improvisée de la sorte. Poussin, son beau-frère, y jetait souvent des figures, qui ne laissaient pas d'y ajouter un grand prix.

Il changea deux fois de manière. D'abord sec et froid, puis vague et joli, il arriva enfin à la simplicité et à la vérité, qui sont toute la science.

Il a peint de grandes fresques à Saint-Martin-dei-Monti, dans le style de Claude Lorrain.

Il a perfectionné, sinon créé les effets de vent; ses arbres, feuillés admirablement, vivent et frémissent; ses plans et ses tons sont dégradés avec beaucoup d'art. Il est un peu uniforme dans les masses; il ne prenait pas le temps de les varier.

En somme, il a les qualités et les défauts des improvisateurs.

Le musée du Louvre possède trois paysages de Guaspre Poussin, sous les numéros 1016, 1017 et 1018. Il va sans dire que les chasseurs et les levriers n'y manquent pas.

PITRE-CHEVALIER.

Le Songe de Jacob, paysage de François Mola.

Guaspre Poussin. *Paysage historique.*

L'HISTOIRE EN DÉSHABILLÉ [1].

PLAISANTERIES DE BAL MASQUÉ.

Le régent assistait à un bal de l'Opéra; il s'égayait beaucoup à apostropher un masque, puis un autre, lorsque plusieurs dominos arrivant, il leur cria :

— Passez, beautés, passez (passées).

L'une d'elles fut prompte à la riposte :

— Comme votre gloire, monseigneur.

Le comte de Provence (depuis Louis XVIII) honorait aussi de sa présence le bal masqué de l'Opéra.

Mme de Staël reconnut le prince, bien qu'il fût masqué :

— Je te reconnais, beau masque, à ton gros ventre.

— Et moi, répliqua le prince piqué, je vous reconnais à votre pied de Staël (piédestal).

Mme de Staël avait le malheur de posséder un pied immense.

UN PLAT PATRIOTIQUE.

Lord Rodney dînait un jour, à Carleton-House, chez le prince de Galles. On servit des harengs salés.

— Votre Altesse, s'écria lord Rodney, rend un service inappréciable à la marine anglaise, en donnant cet exemple : toutes les personnes de la cour vont le suivre, et voudront avoir un plat de harengs sur leur table; la mode en deviendra bientôt générale, et notre marine, avec le temps, y gagnera vingt mille matelots qui seront employés à étendre cette branche de commerce, à laquelle la Hollande a dû une partie de sa puissance.

Cet enthousiasme s'explique d'autant mieux que lord Rodney, amiral anglais, avait reçu le titre de baron, la pairie, et une pension de deux mille livres sterling (50,000 fr.), après d'éclatants succès qui avaient confirmé la supériorité maritime de l'Angleterre.

Le prince de Galles ne voulut cependant pas accepter un éloge qu'il ne méritait pas.

— Milord, répondit-il, vous me faites un compliment qui, je regrette de le dire, ne m'appartient pas. Ces harengs n'ont pas été préparés par des Anglais; mais votre observation est trop juste pour que je n'en fasse pas immédiatement mon profit : désormais il y aura toujours sur ma table un plat de harengs pêchés et salés par nos matelots, et je veux que ce plat soit appelé un *Rodney*.

Avis au patriotisme français.

(1) Voyez tome XIV, pages 27, 54, 186.

BARBILLON ET SANSONNET.

Dans le siècle dernier, une bande d'écoliers du collége de Narbonne (1) couraient tumultueusement sur le quai des Augustins, poussant des cris désordonnés, narguant les passants, et mettant en fuite les chiens, qui n'attendaient pas leur venue pour gagner le large ; mais un de ces derniers, moins alerte ou moins avisé, c'était un jeune barbet, se trouva tout à coup enveloppé et tellement ahuri des hourras de la bande, qu'il se coucha à plat ventre, et ne bougea non plus qu'un mort.

— A la rivière! cria-t-on de toutes parts. Et ce fut à qui saisirait la pauvre bête, qui par les oreilles, qui par la queue. Pour comble de scélératesse, l'un des bandits lui lia les pattes de derrière avec la courroie qui retenait ses livres, et puis : UN! DEUX! gare la bombe! Et le barbet, volant par-dessus les parapets, tomba lourdement dans la rivière.

Or, pendant que les bourreaux se penchaient pour jouir des évolutions de la pauvre bête, qui, revenue à la surface, luttait, mais en vain, de ses deux pattes libres pour regagner la rive, un petit ramoneur, après avoir descendu rapidement les escaliers du quai, s'approcha du bord, peu profond en cet endroit; et, malgré le froid (on était à la fin de novembre), entra résolument dans l'eau, appelant le chien de la voix et du geste.

Celui-ci le comprit sans doute, car il redoublait d'efforts pour se diriger de son côté; mais, épuisé déjà et ne pouvant rompre le courant, il allait être englouti, quand l'enfant, n'écoutant que son courage, s'élança plus avant et le saisit; mais au même instant il perdit pied, et sauveur et sauvé disparurent sous l'eau

A la vue de ce dénoûment, aussi tragique qu'imprévu, les écoliers qui regardaient du haut du parapet prirent la fuite en masse, tous les méchants sont lâches. Heureusement pour le brave enfant qu'un marinier s'élança, assez à temps, d'un bateau de blanchisseuse, le saisit au moment où il reparaissait sur l'eau et le ramena à bord, avec le chien qu'il tenait toujours, malgré ce copieux plongeon.

Son premier soin, en se voyant sauvé, bien que ses dents claquassent fort et dru et que ses habits ruisselassent de toutes parts, fut de détacher au plus vite les pattes du chien, qui, se voyant libre, secoua sa toison par un brusque trémoussement, puis bondit joyeux autour d son libérateur.

Une bonne femme, fruitière sur le quai, témoin de cet acte de dévouement, recueillit l'enfant chez elle, tandis que le brave marinier, tendant son bonnet aux nombreux curieux qu'avait attirés ce spectacle, fit une collecte assez ronde, qu'il se hâta de porter au petit malheureux.

Un bonheur n'arrive jamais seul, pas plus qu'un malheur; grâce à ce bain improvisé, notre petit ramoneur, de noir qu'il était comme un diable, devint blanc et rose comme un chérubin. La fruitière en fut si émerveillée, qu'après l'avoir régalé d'un bon déjeuner et habillé à neuf, elle le logea chez elle, lui acheta, avec l'argent de la collecte, une banquette, du cirage et des brosses, et l'installa à l'un des abords du Pont-Neuf, presque en face de l'hôtel de Conti.

Une partie de la matinée était employée par Sansonnet, c'est le nom de notre ramoneur devenu décrotteur, à faire les commissions de sa nouvelle hôtesse, et le reste du jour à cirer les passants pour son propre compte.

Le chien, qu'il appela Barbillon, à cause de l'élément dans lequel ils avaient fait connaissance, lui était si dévoué qu'il ne le quittait pas plus que son ombre, toujours prêt à voler à sa parole, et cherchant même à deviner dans ses yeux ses moindres désirs. Une brosse tombait-elle, crac! Barbillon la ramassait et la lui rapportait tout joyeux. Fallait-il rentrer au logis, zeste encore! et Barbillon, la banquette entre ses dents, le précédait fièrement, comme un tambour-major à la tête du régiment.

Cependant le métier n'allait pas; soit que Sansonnet fût encore trop petit pour inspirer de la confiance, soit que, relégué sur l'un des bas-côtés du pont, son établi fût moins en évidence, il lui arrivait souvent de rentrer le soir au logis, ayant à peine gagné dix pauvres petits sous.

Cela ne faisait pas son compte; car il avait promis à sa mère, en quittant le pays, de ne revenir qu'après avoir gagné une somme bien ronde; aussi était-il triste, bien triste, le pauvre enfant.

Quand il était ainsi, Barbillon s'approchait doucement de lui, comme s'il eût deviné son chagrin, posait sa patte velue sur sa cuisse, et lui léchait les mains.

En revanche, s'il voyait son maître joyeux, ce qui arrivait quand la journée avait été moins mauvaise, Barbillon courait çà et là, jappait, frétillait, tournait sur lui-même, heurtait les passants, comme s'il eût voulu conter sa joie à tout le monde.

Rien de plus drôle que de le voir gravement assis à côté de la banquette, contemplant les passants, et semblant les inviter, par de petits murmures plaintifs, à se faire cirer.

En vain quelques roquets vagabonds venaient-ils le flairer, pour l'inviter à s'émanciper de compagnie; pour toute réponse Barbillon leur lançait une regard dédaigneux, et au besoin un coup de dent si la familiarité devenait trop pressante; puis, il se rasseyait dans sa dignité.

Un passant, au contraire, plaçait-il son pied sur la banquette, il l'accueillait de son plus gracieux sourire de queue, et semblait suivre avec plaisir le mouvement de la brosse de son maître.

Son zèle allait même quelquefois, quand les promeneurs ne venaient pas, jusqu'à sautiller au-devant d'eux pour les attirer. Mais, voyant que ses avances étaient en pure perte, il poussa un jour l'audace jusqu'à tirer un vieux monsieur par la basque de son habit.

Celui-ci se retourne et lui envoie un coup de canne, qu'il esquive lestement; mais la canne en tombant fit jaillir de la boue sur les souliers à boucles d'argent du bonhomme, et force lui fut de recourir, au plus vite, à la brosse de Sansonnet, qui répara de son mieux le désordre.

Ce coup de canne fut sans doute un trait de lumière pour Barbillon.

Le vieillard s'éloignait en grommelant encore, quand mon barbet avise un collégien, leste et pimpant, peut-être un

(1) Le collége de Narbonne, fondé en 1317, sous Philippe le Long, par Bernard de Fargus, archevêque de Narbonne, et situé rue de La Harpe, fut réuni à l'Université en 1763. Les bâtiments sont maintenant occupés par un hôtel garni

de ses bourreaux d'autrefois, le chapeau sur l'oreille, et la badine à la main.

A peine est-il à trois pas environ de la banquette que Barbillon se rue, sans plus de cérémonie, entre ses jambes, et fait éclater, sur son pantalon et sur ses souliers, la plus magnifique constellation de boue qui jamais ait décoré la défroque d'un postillon.

— Diable de chien ! fit notre dandy tout confus.

Et Sansonnet de tendre obligeamment sa banquette.

Il achevait à peine de donner son dernier coup de brosse, qu'une petite voix éplorée et flûtée s'écrie à son tour.

— Oh ! la vilaine bête ! Et une jolie modiste applique, après le collégien, sur la banquette, sa fine bottine maculée d'une empreinte de boue qui affectait véhémentement la forme de la patte de Barbillon.

— Mille bombes ! chien d'enfer ! tonnait à son tour, à deux pas de là, un superbe troupier, dont la grosse botte succéda immédiatement à la fine bottine. Si jamais je rattrape ton toutou, je le pourfends... Brosse donc, moutard !

Et Sansonnet d'obéir, en s'efforçant de refouler un rire fou qui lui montait à la gorge.

Et de quatre !

Barbillon, vous le voyez, ne respectait ni l'âge, ni le sexe, ni la bravoure. Les malédictions avaient beau pleuvoir de tous côtés, il n'en avait cure, pourvu que son maître eût de la besogne.

Jamais Sansonnet ne s'était trouvé à pareille fête, les pieds et les sous tombaient comme grêle sur son établi ; au bout de la journée il avait gagné près de cinq francs.

Et les jours suivants donc ! ce fut de mieux en mieux.

Quant à la manière dont s'y prenait Barbillon pour produire une telle presse, rien de plus simple ; l'expérience, d'ailleurs, lui avait appris à perfectionner sa méthode.

Au lieu de se précipiter brusquement sur les piétons, comme le premier jour, ce qui lui attirait parfois de bons horions, il s'approchait d'eux à la sourdine, et quand il les voyait à quelques pas de la banquette, il les heurtait, comme par mégarde, en ayant soin d'appliquer sa grosse patte boueuse sur leur chaussure, puis il s'esquivait, l'oreille et la queue basses, comme pour leur faire des excuses de son inadvertance. Merci ! du malin.

On nous a même conté que durant les beaux jours, quand le pavé était sec et luisant, et que, par conséquent, la pratique donnait peu, ou presque pas, notre barbet descendait sans plus de façon sous les arches du pont, trempait ses pattes dans le noir limon, non sans regarder quelque peu de travers la rivière, depuis le plongeon que vous savez, et revenait crotter son monde de plus belle.

Tout cela, à vrai dire, n'était pas très-moral ; mais un chien n'est pas tenu de connaître les Offices de Cicéron ; d'ailleurs, il avait à cœur de prouver sa reconnaissance à son libérateur, et ce sentiment l'absout quelque peu à nos yeux, bien qu'il ne soit jamais permis de faire du mal, même pour faire plaisir à son ami.

Au train dont allait son commerce, Sansonnet pouvait espérer de revoir un jour sa mère chérie. Quelle joie de lui porter sa petite fortune, et de lui dire : « Mère, je ne te quitte plus ! »

Mais, hélas ! ce jour était loin, bien loin encore ; car il ne lui fallait pas moins de trois cents francs pour revenir au pays ; et que de coups de brosse ne fallait-il pas donner avant d'avoir atteint ce chiffre !

Mais Dieu, qui n'abandonne jamais les enfants laborieux qui le prient soir et matin et lui rendent grâce à chaque repas, même en mangeant leur pain noir, comme faisait Sansonnet, Dieu lui ménageait un bonheur auquel il était bien loin de s'attendre.

Vous vous souvenez, sans doute, qu'il avait son établi en plein vent, presque en face de l'hôtel de Conti. Or, des croisées de cet hôtel un milord (c'est ainsi que le peuple désigne, à Paris, tout riche Anglais) contemplait, depuis plusieurs jours, Barbillon jouant sa comédie ; il en avait sans doute deviné l'intrigue ; car de son poste d'observation, où il passait de longues heures, il riait à gorge déployée, quoique Anglais pur sang.

Un soir donc que l'enfant, plus triste que de coutume, regagnait le logis en songeant à sa mère, et précédé du Barbet portant triomphalement la banquette, un petit écu tomba d'une croisée de l'hôtel à ses pieds. Il lève la tête et voit milord, qui lui fait signe de garder la pièce et de monter.

En une seconde il fut dans son appartement.

— Combien veux-tu de ton chien ? lui dit l'Anglais.

— Je ne le vends pas.

— Dix louis ! ça te va-t-il ? et milord jeta sur une table dix belles pièces d'or.

Sansonnet ébloui se grattait l'oreille.

— Quinze, reprit milord, qui vit son hésitation, et cinq nouvelles pièces roulèrent encore.

L'enfant se taisait toujours, mais son œil était plus brillant.

Barbillon, en ce moment, assis respectueusement à la porte, fit un petit cri d'impatience...

— Non, monsieur..., reprit Sansonnet en entendant ce cri.

— Vingt, continua le tenace gentleman, et une nouvelle pluie d'or suivit ces paroles.

Cette fois la vue de Sansonnet se trouble, et la tête lui tourne. Il reste plus muet que jamais. Mais Barbillon, agitant la banquette entre ses dents, renouvela son cri.

— Impossible, monsieur, reprit Sansonnet ; Barbillon est mon ami, mon gagne-pain..., et sans lui...

Mais il avait beau vouloir se donner du cœur, l'impitoyable Anglais n'en comprit pas moins, au trouble de de sa voix, qu'il ne tiendrait pas devant une nouvelle attaque.

— Trente ! à prendre ou à laisser, reprit-il aussitôt.

— Demain, monsieur, je vous donnerai ma réponse.

— A présent ou jamais ; demain je pars.

— Pauvre Barbillon ! murmurait l'enfant.

— Eh bien ! te décides-tu ?

— Il le faut bien, puisque sans ça je ne pourrais pas aller embrasser ma mère.

Une larme roulait dans son œil quand il vit l'étranger passer une corde autour du cou de Barbillon et l'attacher à un fauteuil. Il empocha l'or et prit la fuite, ne pouvant soutenir ce spectacle.

Jusque-là, le pauvre chien s'était laissé faire, ne comprenant rien à toute cette cérémonie ; mais quand Sansonnet eut fermé précipitamment la porte derrière lui, et qu'il se vit seul avec un inconnu, il tira si fortement la corde, qu'il renversa le fauteuil, et il poussa un aboiement si plaintif que Sansonnet, qui était déjà au bas de l'escalier, fut obligé, en l'entendant, de s'accrocher à la rampe pour ne pas tomber, tant son cœur était gros et ses jambes tremblantes.

Enfin, il se traîna jusqu'au logis plutôt mort que vif. Quelle triste nuit, et surtout quel triste réveil, quand le lendemain il ne vit plus son compagnon fidèle venir sauter, comme à son ordinaire, sur sa couchette pour l'éveiller !

Il avait beau se dire qu'après tout ce n'était qu'une bête, et que tout cet or rendrait sa mère bien heureuse; rien n'y faisait, son cœur se serrait, et il pleurait à chaudes larmes.

— Non! s'écria-t-il, il ne sera pas dit que j'ai vendu mon ami; et, reprenant cet or, il courut à l'hôtel de Conti, bien résolu de rompre le marché et de reprendre son chien.

Mais, hélas! il était trop tard; milord était parti, et courait en ce moment vers Calais, emportant Barbillon dans sa chaise de poste.

Le pauvre enfant demeura un moment comme anéanti. Il est probable que sans le souvenir de sa pauvre mère il serait tombé malade. Heureusement qu'il rencontra en sortant un de ses compatriotes, qui lui offrit de l'emmener avec lui au pays dans quinze jours; ce qui fit une petite diversion à sa douleur.

En attendant, comme il n'aimait pas à rester oisif, car sa mère lui avait dit souvent que c'est en ne faisant rien qu'on s'habitue à malfaire, il reprit son poste accoutumé à l'entrée du pont.

Mais, hélas! son inséparable compagnon n'était plus là pour achalander sa banquette; aussi sa brosse restait-elle oisive de longues heures.

Chaque barbet qu'il voyait passer lui arrachait une larme, en lui rappelant son ami. Par moments, une lueur d'espoir traversait sa pensée. — S'il pouvait échapper à l'Anglais! se disait-il. Mais à l'heure qu'il est il serait revenu, car voilà près de douze grands jours qu'il est parti. Et puis, comment échapper? L'Angleterre n'est-elle pas entourée par la mer de tous côtés, etc.

Et si ces pensées venaient l'assaillir pendant qu'il cirait quelqu'un, une larme silencieuse tombait encore, de sa tête penchée, sur sa brosse.

Pauvre Sansonnet!

Un jour, qu'il était dans cette attitude, cirant un monsieur en lunettes, il crut entrevoir, à travers les roues des voitures et les jambes des piétons, un chien qui avait quelque peu de la mine de Barbillon; mais il s'était trompé si souvent, qu'il continua à brosser sans plus s'en inquiéter.

Tout à coup il sent deux grosses pattes s'appliquer sur son dos, et un museau velu fourgonner précipitamment ses cheveux et lécher ses joues. Il se redresse soudain. Que voit-il? juste ciel! Barbillon lui-même, en propre personne, que dis-je? crotté, au contraire, mais crotté comme ne le fut jamais chien de sa race, et vous savez que les barbets ne s'y épargnent pas.

— Toi! toi! s'écriait Sansonnet, fou de joie, en l'embrassant, sans s'inquiéter de la boue qui le couvrait, non plus que du monsieur en lunettes, criant et tempêtant de se voir en plan, avec un seul soulier ciré.

— Mais cire donc l'autre, moutard!

Le plus souvent! Sansonnet ne voyait et n'entendait rien; il eût ciré sa majesté le roi de France, qu'il l'eût planté là, de la même façon.

Le monsieur criait encore, que chien et enfant étaient au logis de la fruitière. Là, ce furent de nouveaux transports à n'en plus finir. Mais Barbillon était si exténué qu'il n'avait pas même la force de rendre à son maître les caresses que celui-ci lui prodiguait.

Aussi Sansonnet s'empressa-t-il, après lui avoir donné toute sa soupe, de le faire coucher près d'un bon feu, où il ne tarda pas à s'endormir.

— Quel dommage! la mère, disait Sansonnet à la vieille fruitière, qu'il ne puisse pas parler, il nous dirait comment il a échappé aux Anglais.

— Mais il me semble qu'il ne doit pas être trop content ce milord, répondit-elle; il perd, à la fois, le chien et ses louis.

— Pas de ça! la mère, on les lui rendra ses louis. Aussi bien, ils me pèsent déjà sur la conscience; cet argent, voyez-vous, ne m'aurait pas porté bonheur.

— C'est juste! fillot, mais tu n'iras plus au pays.

— J'irai plus tard... Je travaillerai, et Barbillon m'aidera. Mais comment a-t-il pu revenir de si loin? C'est ça qui me tarabuste.

Deux jours après, sa curiosité fut satisfaite; le maître de l'hôtel de Conti le fit appeler, et lui lut une lettre de milord, par laquelle il lui annonçait que le jour même de son arrivée à Londres, il avait perdu le chien, lequel serait revenu à Douvres, où, d'après le rapport du capitaine du paquebot, il se serait glissé parmi les passagers et les bagages, comme un fin matois qu'il était, et puis ledit capitaine ne l'aurait aperçu qu'au moment du débarquement à Calais, où il avait nargué le fisc, en passant entre les jambes des douaniers. Une fois là, il aurait tourné sa queue à l'Angleterre et piqué vers Paris. L'Anglais ajoutait que, dans le cas où il rejoindrait son ancien propriétaire pour crotter de nouveau les passants, il invitait le maître d'hôtel à lui dire qu'il le lui donnait de bon cœur, ainsi que les louis.

Dire la joie de Sansonnet à cette nouvelle, serait superflu. Enfin il pouvait partir avec son compatriote, et porter à sa mère son petit trésor. Il n'oublia pas sa bonne hôtesse, qu'il força, malgré ses refus, à accepter une partie de son aubaine.

Il voulait, avant son départ, se passer une envie, que justifiait d'ailleurs la saison, on était en plein mois de juin; c'était tout bonnement de faire habiller, maintenant qu'il était riche, ou plutôt déshabiller Barbillon à la mode des caniches de bonne maison, en un mot, de le faire tondre, opération que ce dernier n'avait pas subie probablement depuis sa naissance.

Il l'amena donc, à cet effet, à l'établi en plein vent d'un de ses anciens confrères du Pont-Neuf, et, le soir même, il eut la joie de l'admirer dans son nouveau costume, savoir: la moitié du dos tondu jusqu'à la queue inclusivement, au bout de laquelle frétillait un joli goupillon, les quatre jambes également nues, avec des manchettes coquettement frisées au bas de chacune, puis le museau rasé de même, sauf les moustaches, la tête et les oreilles, ce qui, joint à la partie du cou et du dos que le ciseau avait également respectée, lui donnait un air d'ancien président du Parlement, en veste et en perruque, mais sans culottes, ce qui probablement ne s'était jamais vu dans les fastes de la magistrature.

Grâce à cette métamorphose, il n'en marcha que plus allègre, à la suite de son jeune maître, jusqu'en Auvergne où il vécut en rentier, près de Sansonnet, qui éprouva la joie la plus grande que puisse avoir un enfant, celle de ne plus quitter sa mère.

L. AMIEL.

L'ESPRIT DES BÊTES.

LES ANIMAUX ENNEMIS.

Le chien et le chat.

L'homme est un animal raisonnable, a-t-on dit. Il n'en faudrait pas conclure que l'animal est un être sans raison. Ame immortelle à part, l'animal ressemble à l'homme par une foule de qualités, et plus encore par une quantité de défauts.

Par exemple, avez-vous jamais vu deux auteurs, deux coquettes, deux héritiers, deux plaideurs, deux voisins de campagne, deux ambitieux, deux hommes d'État, deux réformateurs, deux savants, deux comédiens, deux démocrates, se détester plus cordialement et plus obstinément que le chien et le chat?

Observez, dans la cour de cette ferme, les deux animaux si bien dessinés par M. Suzemihl. Le plus fort en apparence, le chien, a l'attitude du plus faible. Il se penche, se fait petit, rabat les oreilles, montre les dents en dessous, recule plutôt qu'il n'avance, et ne sait trop comment attaquer, comment repousser son ennemi. C'est un poltron qui se trahit en face du danger. Le plus faible, au contraire, le chat, se tient ferme sur les quatre pattes, en met une devant l'autre avec une prudence qui ne manque pas d'audace, se hérisse, se gonfle et se fait gros de la tête à la queue, redresse les oreilles et les moustaches, et attend en grondant que son adversaire vienne recevoir un coup de griffe. Si ce n'est pas un brave, c'est du moins un champion résolu. Remarquez, toutefois, une particularité qui ne fait pas honneur au chat: le chien a l'œil fixé sur lui, et lui, ce n'est pas le chien qu'il regarde, ou du moins qu'il feint de regarder; il le voit cependant à merveille, et tout à l'heure il lui en administrera la preuve. Ceci est de la diplomatie raffinée. On conçoit que le célèbre cardinal de Richelieu, ce grand politique, ait méprisé les chiens et adoré les chats. Ceux-ci lui donnaient de précieuses leçons d'habileté. En les voyant se battre et se caresser à la fois dans sa robe rouge, il apprenait à dompter l'aristocratie féodale en la cajolant, à réduire la maison d'Autriche en la comblant de politesses. Sa patte

de velours, à lui, c'étaient les honneurs sans pouvoir; sa griffe, qui sortait toujours à propos, c'était l'échafaud sans merci ou la guerre sans quartier.

N'oublions pas de dire, à l'avantage des chiens et des chats, qu'on en a vu se réconcilier et s'aimer sincèrement, ce qu'on n'oserait guère affirmer des diplomates. Tout le monde a pu remarquer non-seulement des chats et des chiens, mais ce qui est plus fort, des chattes et des chiennes mangeant à la même gamelle, habitant la même couche, y élevant ensemble leurs petits et quelquefois même les allaitant l'une pour l'autre. Cela est rare, sans doute, mais cela n'en est que plus beau.

Le brillant dessin de M. Freemann nous représente la diplomatie du cerf. Pourchassée par le tongouard, son en-

Le cerf et le tongouard.

nemi mortel, la pauvre bête, qui n'a d'autre défense que ses jambes et son adresse, l'attire dans une région de la forêt habitée par les ours. Là, le tongouard rencontre à son tour un adversaire; tous deux s'arrêtent, se mesurent, vont se battre, et pendant ce temps-là, le cerf échappe à l'un et à l'autre; c'est le chef-d'œuvre de la politique de diversion. La Bretagne n'a pas employé d'autre moyen pour détourner le joug de la France durant plusieurs siècles. Attaquée par la France, elle s'unissait à l'Angleterre, excitait les éternelles rivales à se prendre au corps, et s'évadait entre les deux, pendant qu'elles étaient aux prises. C'est aussi la tactique des révolutionnaires; ils mettent les gouvernements en querelle avec l'opposition, et au beau milieu de la bataille, ils font ce qu'ils appellent leur « tour de main ». On sait qu'il consiste à gober l'huître et à enlever l'âne, suivant le système du fabuliste:

Survient un troisième laron
Qui saisit maître Aliboron.

. . . . . .

Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille,
Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles...
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

Au lieu de *plaideurs*, lisez *révolutionnaires*, et la morale de La Fontaine n'en vaudra que mieux.

LES MÉDECINS CÉLÈBRES.

BROUSSAIS.

« Cet homme était la fin d'une époque et le commencement d'une autre. »

VICTOR HUGO.

Quand l'une des colonnes d'un édifice se détache, l'édifice entier en est ébranlé jusque dans sa base.

Quand l'un de ces hommes qui marchent à la tête de la société et la guident, vient à mourir, la société tout entière est émue, chacun se regarde avec effroi et les âmes prennent le deuil; puis, les passions, un moment comprimées par la grandeur de l'événement, se réveillent, les opinions se manifestent, et pour le grand homme qui n'est plus la postérité commence.

Mais si, comme Broussais, cet homme a excité tant de haines, tant de sympathies, tant de polémiques!... S'il a entrepris de renverser, pour le reconstruire, un des côtés de l'édifice de la science humaine; s'il a voulu, par la force de sa pensée, par l'intelligence incisive employée à de pénétrantes études; s'il a voulu, grâce à l'observation profonde de tout ce qu'on a fait avant lui, grâce à une foi vive en tout ce qu'on pouvait faire encore, ne pas quitter le monde intellectuel sans l'avoir rendu différent du jour où il y est entré : longtemps après qu'il n'y est plus encore, les polémiques continuent, les haines et les sympathies se montrent, les passions s'agitent et les opinions se combattent.

Aujourd'hui, cependant, à l'égard de Broussais, les esprits sont redevenus calmes, et le moment est favorable pour la plume impartiale qui veut rendre hommage à sa mémoire en esquissant sa vie.

Ce fut à Saint-Malo, la ville natale de Lamennais et de Chateaubriand, que naquit, le 17 décembre 1772, François-Joseph-Victor Broussais. Son enfance fut à la fois pétulante et dormeuse, énergique et pensive, agissant aujourd'hui par réflexion, ayant hier agi par instinct. C'est l'instinct fortifié par une puissance précoce de réflexion qui fit prendre en haine à Broussais, dans son enfance surnommé Fanchin, une servante choisie par ses parents alors qu'il avait environ dix ans. Le jour où cette fille entra dans la maison, Fanchin la regarda avec attention, comme peuvent faire les enfants pour un nouveau visage admis dans leur cercle; mais cette attention devint sérieuse; les traits de ce visage étaient répulsifs à l'enfant. Telle fut la première impression, et rien ne l'effaça dans l'esprit du jeune Broussais jusqu'à l'âge de douze ans, où son père, médecin distingué, le fit entrer au collége de Dinan. Toutes les fois qu'il revint ensuite à la maison paternelle, cette impression, loin de s'effacer, ne se modifiait même pas et semblait prendre encore une nouvelle vigueur à la seule vue des traits du visage de la servante.

Au collége, le jeune homme se fit remarquer par son application, sa facilité et par un goût, qu'il a conservé jusqu'à sa mort, pour les études classiques.

Lorsqu'il eut vingt ans et que ses études furent achevées, on était en 1792 et l'Assemblée législative déclarait *la patrie en danger!*... Broussais s'élança alors au premier rang des volontaires, et de simple grenadier devint bientôt sous-officier. A cette merveilleuse époque tous les espoirs étaient permis, et le bâton de maréchal était un but accessible à toutes les ambitions; Broussais pouvait donc devenir maréchal d'empire ou être tué par un boulet. Le sort, qui ne voulait ni l'un ni l'autre de ces destins, en décida autrement; Fanchin tomba malade, et revint dans sa famille après avoir servi quinze mois.

Dès ce moment il dirigea toutes ses facultés vers l'art de son père; celui-ci lui donna les premières instructions, et il commença alors comme chirurgien sous-aide à l'hôpital militaire de Saint-Malo; puis il alla à Brest où il étudia l'anatomie. Billard et Duret furent ses professeurs. Bientôt il fut nommé chirurgien militaire de troisième classe, puis de deuxième classe. Il avait alors vingt-cinq ans. C'est pendant qu'il était à Brest qu'un coup affreux vint frapper Broussais. Laissons parler ici M. Henri de Montègre, son secrétaire et son ami : « Les deux grands partis politiques qui divisaient alors la France, dit-il, étaient plus prononcés en Bretagne qu'ils ne pouvaient l'être partout ailleurs... Le patriotisme et l'exaltation de Broussais lui avaient fait sans doute aussi des ennemis personnels : pendant qu'il était éloigné de la maison paternelle, quelques misérables », de ceux qui souillent la défense de toutes les causes, « que sa présence eût intimidés peut-être, y pénétrèrent, et, dans leur lâche fureur, ils égorgèrent le père et la mère de Broussais; l'un et l'autre étaient alors assez âgés; ils s'étaient mariés à plus de quarante ans, et le père de Broussais en avait alors soixante-cinq. Surpris et trahis aussi, dit-on, par une domestique qui introduisit les assassins, ils tombèrent après quelque résistance. Le cadavre mutilé du père fut trouvé, la tête séparée du tronc, dans le grenier de la maison, d'où il avait repoussé, pendant quelques instants, à coups de fusil, les attaques de ces forcenés. Le corps de sa femme avait éprouvé des mutilations semblables, et les vainqueurs, tout souillés de sang, avaient, en se retirant, ajouté l'incendie au meurtre. »

Quelques années après ce malheur, dont la nouvelle avait creusé dans son âme des traces profondes, Broussais se promenait un soir avec l'un de ses amis d'enfance le long des côtes de Saint-Malo. Comme ils cheminaient, ils virent de loin une femme venir à leur encontre. Avant Broussais, l'ami distingua les traits de cette femme.

— Tiens, dit-il, voilà la malheureuse qui...

Il n'acheva pas, car Broussais pâlit, chancela et tomba enfin dans les bras de son compagnon. Il venait de reconnaître la servante qui avait ouvert la porte aux assassins, il venait de revoir l'antipathie du petit Fanchin.

Maintenant qui peut dire si Fanchin, devenu Broussais, ne se rappela pas plus tard cette affligeante consécration des instincts de son enfance; si, se remémorant les traits de l'indigne servante, il ne voulut pas se rendre un compte intellectuel et *physique* des causes de sa première haine; si enfin ce qui créa la science de Lavater ne le conduisit pas à celle qu'il illustra un jour : la science profonde et mystérieuse encore aujourd'hui de Gall et de Spurzheim?

En 1795 ou 96, Broussais se maria. Il prit pour femme Marie-Jeanne Froussart, qui lui donna six enfants. De cette famille, il reste aujourd'hui Casimir et François Broussais, tous deux médecins dignes de leur nom (1).

A l'époque de son mariage, et même quelques années après, Broussais n'avait pas encore vu Paris; il n'avait pas encore essayé sa pénétrante intelligence à cette immense pierre de touche de tous les talents, de tous les génies, de toutes les gloires. En 1800, il vint, pour la première fois, habiter la grande métropole. Là, il eut à vaincre les premiers obstacles qui s'élèvent devant tous ceux qui se dévouent à la science. Sa vie fut alors simple et laborieuse; depuis, il n'en a pas changé. En 1803, il fit la connaissance de Bichat, dont il resta toujours l'ami. Il suivit ses cours avec succès, et ne tarda pas à être reçu docteur en médecine. Malgré sa jeune expérience, Broussais se sentait déjà à cette époque le besoin d'innover, ou plutôt de rectifier les erreurs qu'il apercevait dans la pratique de la science, et que de longues années avaient pourtant consacrées; il composa alors la thèse ayant pour titre : *De la fièvre hectique, etc.*, et la dédia à Pinel.

Cette thèse révéla dans son auteur quelque chose de ce qu'il devait être un jour; ce fut comme le prélude d'un grand concert, le prologue d'un grand drame, le portique d'un temple immense. Le moment était beau pour Broussais; Pinel, Bichat, Cabanis, Chaussier, s'illustraient dans la science. On remarquait alors je ne sais quelle vague indécision dans les doctrines médicales; on ressentait, sans s'en rendre compte, le besoin de principes régénérateurs. L'instant était donc bien favorable, et Broussais le comprit.

Quelque temps après la publication de sa thèse, Broussais, sur la recommandation de Desgenettes, fut nommé médecin militaire, et parcourut successivement, en cette qualité, les Pays-Bas, l'Allemagne et l'Italie, jusqu'en 1808. Il revint alors à Paris pour y publier son grand ouvrage sur *les phlegmasies chroniques*, dont il avait rassemblé les matériaux dans ses voyages. Ce livre valut à Broussais les honneurs des prix décennaux de l'Institut. Mais bientôt ses fonctions de médecin principal l'appelèrent en Espagne. Il quitta donc encore la France, et parcourut l'Espagne dans toute son étendue. En 1813 Broussais revint en France, et, jusqu'en 1814, il exerça les fonctions de médecin principal dans les hôpitaux des frontières de l'Espagne.

Dans ces nombreux voyages, et grâce à la force de son organisation morale et physique, il avait su toujours résister aux épreuves multipliées et aux fatigues de l'état militaire. Il recueillait grand nombre d'observations sur les différents pays qu'il parcourait, et sa prodigieuse mémoire le servait admirablement ensuite pour coordonner tous ces matériaux épars, et qui acquéraient, en passant dans ses mains, une grande importance.

Broussais revint à Paris en même temps que les Bourbons. Il y fit, sous la Restauration, des cours de pathologie interne, et fut nommé bientôt second professeur à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, redevenu hôpital d'instruction. C'est à ce moment de sa vie que Broussais commença à être véritablement célèbre. Ses cours de la rue du Foin, et bientôt après ceux de la rue des Grès, attirèrent une affluence considérable; la nouveauté de ses principes, la grandeur de la doctrine dont il jetait les fondements, firent une sensation profonde dans le monde médical. En contemplant cet homme, qui grandissait si audacieusement, si rapidement, la Faculté se demanda jusqu'à quel degré il voulait atteindre, et s'il ne faudrait pas l'arrêter dans son violent essor; mais il est des idées plus puissantes que le monde qu'elles traversent, et celles de Broussais étaient de ces idées-là.

En 1816, Broussais fit paraître son œuvre la plus grande, l'*Examen des doctrines médicales*. C'était alors se poser hardiment en réformateur, et il ne fallait pas moins que toute la conscience que Broussais possédait de son génie pour tenter un pareil coup. N'était-ce pas couvrir toutes les voix humaines qui prenaient part aux controverses médicales et philosophiques de l'époque, par un coup de tonnerre?

C'est qu'il faut sentir en soi une grande puissance et un grand courage pour venir dire à tant d'hommes éminents : « Ce que vous avez fait jusqu'ici est mal fait, est vicieux, est absurde » ; car alors tout homme a droit de dire à celui qui parle si haut et de si haut : « Vous détruisez nos œuvres; nous avons droit d'attendre tout des vôtres. Vous renversez, mais il vous faut reconstruire. Comment reconstruirez-vous? »

Ce courage, cette puissance, c'était l'âme de Broussais; c'est le moment de sa vie où il a été le plus en butte aux attaques de l'ignorance, des passions et de la haine; il sut y résister courageusement, et ne faiblit pas un moment pendant ces longs combats. Après avoir publié une seconde édition plus complète que la première de l'*Examen des doctrines médicales*, Broussais fonda, en 1822, un journal important (*Annales de la médecine physiologique*) qui fut pour lui la tribune où il continua de proclamer ses systèmes. Sa voix ne retentit pas en vain; bientôt il vit une immense quantité de médecins embrasser sa doctrine, et, la propageant, la faire pénétrer sur tous les points du monde. Il publia encore à cette époque le livre ayant pour titre : *Commentaires des propositions de pathologie*, et son fameux *Traité de physiologie pathologique*, qui tous les deux obtinrent de grands succès. Des récompenses dignes de lui étaient donc enfin accordées à celui qui les avait attendues si longtemps, et à qui elles étaient si bien dues pour son dévouement..., nous dirons presque pour son apostolat; car on peut, sans une trop audacieuse hyperbole, nommer Broussais l'apôtre de la physiologie.

En 1823, Broussais fut nommé membre titulaire de l'Académie royale de médecine, qu'on venait de fonder; il avait été nommé quelque temps auparavant premier professeur au Val-de-Grâce.

La publication du *Traité de l'irritation et de la folie* fit encore une impression profonde sur le monde médical. Toutes les qualités et tous les défauts du célèbre physiologiste sont contenus dans ce livre; jamais il n'avait attaqué avec tant d'ironie et de verve l'école psychologique; mais, hélas! jamais non plus il n'avait autant avancé ses idées de matérialisme.

Broussais continua ainsi ses études, ses leçons et ses combats jusqu'en 1831; alors, et grâce aux désirs du ministère de Casimir Périer, la Faculté de médecine créa une chaire de pathologie et de thérapeutique, et la lui confia.

Quelque temps après, il fut nommé membre titulaire de l'Académie des sciences morales et politiques, puis enfin membre de la Faculté. Dès lors, rien ne manquait plus à sa gloire; mais, comme ces grandes âmes, trop vastes pour pouvoir jamais être remplies, il voulut cueillir d'autres palmes dans le champ, nouvellement ouvert à la

(1) Casimir Broussais est mort depuis que cette biographie a été écrite.

France, de la phrénologie, et cette époque fut encore une des plus brillantes de la vie de ce grand savant.

Le cours de phrénologie qu'il fit en 1836 obtint un de ces succès qui deviennent des faits historiques. Broussais avait alors soixante-quatre ans, et pourtant son intelligence était encore fraîche et juvénile, sa pensée haute, sa parole électrique; malgré ses dernières maladies, il avait conservé toutes les forces de ses facultés, et quelques semaines avant sa mort il lut encore, à l'Institut, un mémoire dans lequel on retrouva toute l'énergie et toute la beauté de son génie.

Il est des hommes de bronze, sur lesquels la faux du temps devrait s'émousser; des hommes si puissants, que la mort elle-même devrait les craindre!

Mais le temps et la mort frappent aux ordres d'un pouvoir plus fort que tous les génies qu'il a créés ensemble, et ce pouvoir avait jeté le grain de sable de Sterne dans la carrière où Broussais marchait à grands pas.

Atteint d'une affection chronique, mais toujours plein d'ardeur et de dévouement pour la science, Broussais ne donna pas à cette maladie les soins qu'elle exigeait. Vers les derniers temps de sa vie, elle prit un caractère dangereux, et MM. Amussat, Bouillaud, Treille, furent appelés à lui donner leurs conseils.

Le 11 novembre 1838, il partit pour sa maison de campagne de Vitry; là, malgré son état de souffrance, il voulait encore préparer des travaux importants; le 16 même, dans l'après-midi, il corrigeait plusieurs fragments d'ouvrages; mais dans la nuit qui suivit, il expira.

Cette mort subite donna lieu de penser que l'autopsie était nécessaire; les éclaircissements qu'elle amena sont consignés dans la notice de M. Amussat qui, dans ces tristes circonstances, a mérité les plus grands éloges.

Comme beaucoup de grands hommes qui accordent autant à l'action qu'à la méditation, et dont Napoléon pourrait être le type, Broussais ne se résuma point; il n'écrivit point la dernière page de son œuvre complète, celle qui pourtant doit contenir les enseignements suprêmes, et contenir aussi cet *erratum* solennel où l'esprit près de sa fin, reconnaissant ses fautes, défend à la postérité d'étendre jusqu'à elles son admiration.

Le convoi de l'illustre professeur fut encore un triomphe; une multitude d'élèves réclamèrent l'honneur de porter son corps; le service funèbre fut célébré par l'aumônier du Val-de-Grâce.

Le Val-de-Grâce, qui avait vu autrefois l'aurore de la gloire de Broussais, s'illumina de ses derniers rayons terrestres.

Le cortége, gros de plus de cinq mille personnes, défila ensuite devant les principaux monuments où Broussais s'était fait entendre et admirer, et se dirigea vers le cimetière du Père-Lachaise.

Plusieurs discours remarquables furent prononcés sur sa tombe, par MM. Orfila, Droz, Larrey, Bouillaud et Gasc; tous furent accueillis par la foule avec émotion et sympathie.

Broussais fut toujours un homme d'une extrême activité intellectuelle et physique, son ardeur pour le travail ne s'est jamais ralentie.

Il se levait tous les jours de grand matin et ne se couchait que fort tard; c'est ainsi qu'il vécut, pensa et apprit le double de la vie commune.

Sa parole était vive, souvent sarcastique; sa logique sûre et entraînante, sa pensée rapide et élevée.

La conformation de sa tête était remarquablement belle.

Il conserva jusqu'à la fin de sa vie un goût très-marqué pour la littérature classique, et Horace fut toujours son poëte de prédilection.

Lemercier, l'auteur de *Pinto* et d'*Agamemnon*, l'académicien dont M. Victor Hugo occupe si noblement le fauteuil, savait le goût de Broussais, son admirateur et son ami, pour la littérature et les arts.

Un jour qu'il envoyait à l'auteur de la *Médecine physiologique* un exemplaire de la *Henriade*, qu'il lui avait promis, Lemercier rappela son domestique pour écrire sur la première page les vers suivants qu'il improvisait :

Voltaire guérissait le fanatique esprit
Dont on voit des humains les races possédées :
De ta raison, Broussais, la lumière guérit
Ces pestes de l'erreur dont les ont obsédées
La vieille médecine et les chaires fondées
Par l'ignorance qui prescrit
Les formules recommandées,
Dont, avec Rabelais, Molière encor se rit.
Les malades mouraient martyrs de leurs idées :
Mais, grâce à tes leçons par les faits secondées,
C'est le charlatanisme et le mal qui périt.

Courage donc! et gloire aux écoles guidées
Par ton zèle et ton nom sous nos palmes inscrit!

Si Broussais avait pour la gloire littéraire cette intelligente et haute sympathie, qui lui valait celle des grands écrivains de son temps, il n'éprouvait pas les mêmes sentiments pour la gloire militaire. Ce grand médecin ne voyait pas sans une émotion vive et sincère un homme, quel qu'il fût, descendre dans la mort; sa sensibilité naturelle, que rien n'altéra jamais durant une carrière si pleine de faits, s'éveillait aussi vite au récit d'une mort arrivée au loin qu'à la vue de l'être souffrant sous ses yeux, et un jour qu'un jeune homme retraçait avec feu, devant lui, une bataille de Napoléon, on l'entendit s'écrier dans cette belle parole :

« Faut-il donc toujours que les idées se battent et fassent égorger les populations! »

Le peu d'étendue qui reste encore à notre plume ne nous permet pas d'analyser, comme nous l'aurions dû peut-être, les doctrines médicales et philosophiques de Broussais.

Bornons-nous donc à dire seulement que la médecine leur doit une grande partie de son développement, et que si quelques-unes sont fausses et erronées, presque toutes ont puissamment contribué à l'élévation, à l'agrandissement et à la gloire de la science.

Nous aimons à penser que si Broussais a rencontré dans sa route une multitude d'ennemis, un grand nombre lui ont été suscités par ses opinions matérialistes, et dans ce cas, il ne faudrait pas blâmer ces ennemis loyaux, mais les remercier d'avoir combattu ces opinions, que rien au monde, à notre avis, ne pourra jamais faire triompher.

C'est là vraiment un sujet de longues tristesses, que de penser que des hommes qui se sont promenés la lumière du génie à la main et au front dans le monde infini de l'intelligence, n'y aient rien rencontré qui leur criât la divinité de l'âme, qui leur ait dit qu'à l'âme ils devaient leur grandeur et leur génie!... Ah! croyons plutôt que devant les révélations de l'éternelle puissance qui se traduit par notre âme et en notre âme, l'orgueil humain leur fermait les yeux.

Mais tout le monde a pardonné à Broussais. Sur la pierre d'un tombeau toute haine doit s'éteindre et toute passion

mourir; on ne doit plus se souvenir que du bien fait sur la terre par l'homme qui maintenant est au-dessous, et se rappeler ce vieux proverbe oriental :

« Les grands fleuves, les gros arbres, les plantes salutaires et les gens de bien ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour être utiles aux autres. »

ÉDOUARD PLOUVIER.

Portrait de Broussais.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

HISTOIRE D'UN POETE.

Il y avait à Brest une pauvre famille, composée d'un maître voilier, de sa femme, de deux filles et d'un fils. Leurs seules ressources étaient le travail et l'honneur. Les braves gens gagnaient leur vie à la sueur de leur front; mais leur pain noir était doux à leur faim, car il était marqué du signe de la croix, assaisonné de la joie d'une bonne conscience et parfumé de la considération publique. Dans leur ignorance profonde, ils ne savaient que deux choses, mais ces deux choses sont le commencement et la fin de la sagesse : ils craignaient Dieu, et ils aimaient leur prochain. Ils aimaient surtout le dernier-né de la maison, le jeune Hippolyte, enfant chétif, tendre et timide, qui avait, comme l'abeille de Virgile, une grande âme dans un faible corps : *ingens animus in corpore parvo*, et qui semblait porter le signe d'une prédestination élevée. Des voix intérieures disaient à cet enfant : — Tu seras quelque chose ! Et toute la famille répétait en chœur : — Hippolyte sera quelque chose ! — Mais quoi? Eternelle difficulté du sort humain. Ses bras étaient trop débiles pour un état manuel..., il fallait qu'il tirât sa force et son avenir de sa tête... Or, pour cela, il fallait s'instruire... Mais le pauvre voilier gagnait à peine le pain du corps, et n'avait rien à donner pour le pain de l'âme.

Il résolut d'amasser quelques économies dans un dernier voyage.

— A mon retour, dit-il à sa femme et à ses enfants, je demanderai ma retraite; j'établirai une voilerie pour les navires marchands, je me reposerai un peu sur la fin de mes jours, et je mourrai en vous laissant à tous une vie tranquille, et à Hippolyte peut-être une belle éducation...

Et il confia ces doux projets au souffle des tempêtes...

Les adieux furent amers; on versa bien des larmes; mais l'espérance resta au foyer breton, à la place du maître absent.

Que de rêves d'or on fit les premiers jours..., et que de fois on recommença la fable de Perrette !... La retraite du père serait de huit cents francs... La voilerie ne coûterait pas grand'chose; les pratiques arriveraient au patron, car il était aimé. Il gagnerait peu d'abord en travaillant beaucoup. Puis il aurait des ouvriers intelligents et courageux, et mettrait tous les ans une petite somme de côté... Cette somme payerait l'apprentissage des deux filles et les mois

d'école d'Hippolyte... Enfin, comme l'eau va toujours à la rivière et comme la Providence sourit aux honnêtes gens, on hériterait une douzaine de mille francs d'une vieille tante... On placerait Hippolyte au collége de Nantes ou de Rennes... Et c'est alors que le jeune aiglon prendrait son essor...

On se berçait de ces illusions, lorsqu'on reçut les premières nouvelles du voilier...

Le voilier était mort..., mort avant de partir..., au Fort-Royal, quelques jours après les adieux.

Vous jugez de la douleur de la famille... Plus de retraite..., plus d'espoir..., plus de joie..., plus de père, et plus de mari...

Les malheureux n'avaient plus que Dieu pour appui. Ils le prièrent tant qu'il vint à leur secours. Il leur rendit le courage, et la mère et les filles se remirent à travailler... La tante, d'ailleurs, était toujours là, pour l'éducation d'Hippolyte...

La tante mourut à son tour, au bout de six mois... Mais son héritage, enlevé à l'orphelin, passa à un cousin éloigné,— qui n'en avait sans doute aucun besoin...

—La Providence nous aime, dit la mère avec résignation, car elle nous éprouve. Travaillons plus que jamais !

La fille aînée était déjà grande. Elle se courba jour et nuit sur l'ouvrage, avec la pauvre veuve; elles se donnèrent tant de mal, qu'elles parvinrent à nourrir la famille, mais ce fut tout juste. Il fallut renoncer à payer des maîtres pour Hippolyte. Et lui pourtant ne renonçait pas à l'étude. Les voix intérieures lui parlaient toujours. A la lueur de la torche de résine, un ange gardien lui essayait au front l'auréole de la gloire. On songea à l'envoyer chez les frères de la doctrine chrétienne. Mais il y avait là tant d'enfants hardis et vigoureux, qu'il serait devenu leur victime, lui qui tremblait toujours et souffrait souvent. D'ailleurs, un éclair d'espoir venait d'illuminer son avenir. Un oncle, informé de ses heureuses dispositions, annonça qu'il accomplirait le dernier vœu de son père, en le plaçant au collége de Nantes. Trois mois après, l'oncle n'était plus. Il était écrit que toutes les illusions d'Hippolyte se briseraient l'une sur l'autre. Cet arbre de la science, après lequel il soupirait depuis le berceau, ne devait lui présenter ses fruits que pour les lui retirer, comme à Tantale.

Ce fut alors que sa sœur aînée lui apprit ce qu'elle savait : un peu de lecture. Une fois armé de ce passe-partout, il s'introduisit enfin dans le monde de la pensée... Il lut tout ce qui lui tomba sous la main. Cette avidité pouvait le perdre. La Providence veilla sur lui. Elle écarta de cette âme pure les livres qui l'eussent souillée, et qui pullulent autour de l'enfance, comme les vers rongeurs autour des jeunes arbres, — depuis le véhicule périodique des feuilletons jusqu'à la hotte nomade des colporteurs.

Mais la sœur d'Hippolyte ne savait pas écrire. Qui le lui apprendrait? Un commis de la marine se chargea de ce soin. Dieu sait avec quelle ardeur l'enfant profita de ces leçons. Mais il en était encore aux bâtons et aux grosses lettres, quand le maître dut s'embarquer tout à coup. L'élève continua seul et parvint à écrire correctement.

Le voilà donc armé enfin des deux clefs de la science ! Mais hélas ! à peine les a-t-il saisies, qu'il doit renoncer à s'en servir. Sa plume et ses livres ne nourrissent que son esprit. Il faut que sa main prenne un outil d'ouvrier pour nourrir son corps.

Il avait alors douze ans. Il alla dans un atelier apprendre un état. Que de larmes il versa sur son premier travail ! Quels regrets de sa faiblesse physique et de son ardeur intellectuelle ! Quels amers retours vers ses livres chéris et les fleurs de sa pensée flétries par la matière !

Ce n'était pas, dit un de ses biographes, « que les ouvriers maltraitassent leur petit compagnon. Ils lui témoignaient même des égards. Mais ces hommes ne pouvaient changer leurs habitudes. Sans cesse leurs propos insultaient, devant Hippolyte, à tout ce qu'il avait aimé et respecté. La religion et la morale étaient l'objet ordinaire de leurs plaisanteries. Le blasphème et l'obscénité retentissaient aux oreilles de cet enfant, qui n'avait encore entendu que sa mère et ses sœurs, femmes craignant Dieu. Il faut avoir subi cette torture pour comprendre ce qu'elle a d'horrible. Le novice ouvrier souffrait et gémissait. Il lui semblait qu'il n'était pas né pour vivre ainsi, et ne voyant nul moyen de fuir cet enfer, il souhaitait de mourir. Par un conseil de délicatesse et d'amour que devineront tous ceux qui ont vu pleurer leur mère, le cœur navré, il s'efforçait néanmoins de paraître content; il rentrait chaque soir avec un visage gai. Mais il ne pouvait tromper des regards si tendres. Au lieu de prendre des forces avec l'âge, il devenait plus faible encore. La mère et les sœurs s'épouvantaient. »

Un jour enfin, elles devinèrent son secret. Le mal de son corps trahit le mal de son âme. Aussitôt les pieuses femmes le retinrent dans leurs bras et lui défendirent de retourner à l'atelier. En vain il s'efforça d'échapper à leur amour; en vain il déclara qu'il ne voulait plus être à leur charge. Elles ne lui permirent que de se mettre en quête d'un travail à sa portée, d'une place dans les bureaux de la marine, à laquelle lui donnait droit la mort de son père au service de l'État.

Plusieurs années se passèrent en sollicitations inutiles. Enfin Hippolyte obtint, non pas à la marine, mais aux hypothèques de Brest, un gagne-pain de 400 fr. par an.

Heureusement, il n'était pas de ces ambitieux subalternes qui veulent arriver sans effort, et dépasser d'un bond tous leurs rivaux. Chrétien modeste et résigné, il savait que la vie est une épreuve, et qu'à chaque jour suffit son plaisir comme sa peine. Il trouva le calme et l'espérance dans son humble bureau. Il y trouva mieux encore : un véritable ami. C'était le neveu de madame Jahouvey, « une des plus grandes âmes de ce temps», fondatrice et supérieure générale de l'ordre de Saint-Joseph de Cluny.

Pierre Jahouvey, esprit énergique, était justement l'appui qu'il fallait à la douceur d'Hippolyte. Ils firent ensemble des rêves poétiques, des projets de bonheur. Ces rêves et ces projets n'allaient ni bien loin ni bien haut. Ils gagnaient un petit vallon, à une lieue de Brest.

—Voilà, disait Pierre à Hippolyte, voilà ce que je veux pour toi. Il te faut douze cents livres de rentes, une maisonnette, le jardin d'Horace, ta mère et tes sœurs, un vallon comme celui-ci; et, libre de toute inquiétude, tu feras de beaux vers en l'honneur du bon Dieu.

Comment se procurer les douze cents livres de rentes? Il n'en était pas question ! Comptant sur la Providence, on les tenait pour acquises, et on en réglait l'emploi comme si on les eût possédées. Que d'études le poëte devait faire ! quels longs travaux il devait entreprendre !

— Mais, disait-il, au moins, Pierre, tu viendras souvent me voir...

Car il fallait que Pierre demeurât à la ville, et on se promettait « de ne pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié. » Cette amitié fut le plus grand bonheur d'Hippolyte, on l'a bien vu dans ses vers. Hélas ! ce bonheur ne devait pas être plus durable que les autres ! Au bout de peu de temps, Pierre partit. Hippolyte vit le na-

vire qui l'emportait disparaître sur ces flots d'où son père n'était pas revenu. Mortellement atteint par le climat de la Guyane française, Pierre, après quelques années de souffrances, expira, demandant son ami et lui léguant tout ce qu'il possédait, une somme de cent francs pour l'aider à publier son premier volume!

Le volume a paru, et c'est le moment de révéler le nom du gracieux poëte dont nous racontons la vie. Il n'est autre que M. Hippolyte Violeau, auteur des *Loisirs poétiques*, qui sont aujourd'hui dans toutes les mains pieuses, et du beau *Livre des Mères chrétiennes*, couronné d'un prix Montyon par l'Académie française.

Voilà comment les humbles vertus conduisent au succès par la grande route du devoir, tandis que l'intrigue et l'ambition se perdent dans les fondrières des chemins de traverse.

Cet exemple n'est-il pas bon à citer aux enfants du peuple qui prennent la lyre en aveugles, pour en tirer des sons de colère ou d'impiété? Tyrtées de la paresse ou de la révolte, ils trébuchent contre la misère ou les barricades; et le poëte de la foi et de la résignation voit les palmes académiques arriver sur sa tête inclinée par le travail.

La poésie s'épanouit d'elle-même sur le terrain déshérité d'Hippolyte Violeau, « comme la fleur éclôt au printemps sous les buissons du chemin. » Au fond de l'asile où gémissaient sa mère et ses sœurs, il adressa ses premiers vers à un journaliste de Brest. Il tomba sur un galant homme, qui pressentit le talent dans sa chrysalide. Il fit fit venir le jeune poëte, l'encouragea sans le flatter, corrigea ses fautes de prosodie, d'orthographe peut-être, et lui rendit ses vers en lui disant de travailler. Violeau sentit alors, comme le marin de son pays, combien sa barque était petite, et combien l'océan de la poésie est grand! Le découragement le prit. Il entra dans une église, qui était sur sa route. Il y pleura longtemps à chaudes larmes, et rentra chez lui, les yeux gonflés. Sa mère et ses sœurs l'interrogèrent. Il leur raconta ce qui venait de lui arriver... Et il se remit à pleurer de plus belle, le pauvre poëte qui ne savait pas l'orthographe!...

Or, il y avait de l'argent à la maison, il y avait vingt francs, dès longtemps épargnés sur le produit du travail, et dès longtemps destinés à des emplètes utiles...

— Hippolyte, dirent les bonnes sœurs, nous nous passerons de ce que nous voulions acheter. Prends notre argent, et fais-toi donner des leçons!

Ces vingt francs, en effet, payèrent un maître pendant trois mois. Jugez du professeur par le prix de la science. L'élève pourtant lui doit ce qu'il sait. Ce qu'il est, il ne le doit qu'à Dieu!

Les *Loisirs* parurent en 1841, sans annonces, sans réclames, sans patrons. Je me trompe. Ils avaient une patronne, la sainte Vierge, à laquelle ils étaient dédiés. Elle leur porta bonheur. Quelques esprits d'élite, quelques femmes de cœur les remarquèrent. On se dit, en les passant de main en main :

— Voilà un talent naïf et pur.

Jugez-en par la perle fine que nous détachons au hasard de ce collier poétique :

LE BERCEAU ET LA TOMBE.

Le berceau de l'enfant a le rideau de gaze,
Le doux balancement du genou maternel,
Et les songes légers; et la première extase
Qui rayonne aux fronts purs comme un astre éternel.

La tombe a le gazon qui la couvre et la presse,
Elle a le saule vert qui penche ses rameaux;
Elle a le rosier blanc que l'abeille caresse,
Et la prière tendre, et le chant des oiseaux.

Tous les deux font rêver même l'indifférence;
A l'amour du penseur ils ont partout des droits.
Ils sont pleins de sommeil, de paix et d'espérance;
Sur l'un veille une mère, et sur l'autre une croix.

Ils parlent tous les deux d'une aurore vermeille,
L'un à l'enfant naissant, et l'autre à l'homme mort.
Le berceau donne un monde à l'enfant qui s'éveille,
La tombe donne un ciel au juste qui s'endort.

Le petit livre fit donc son chemin sans bruit, et la première édition s'épuisa chez le libraire. Hippolyte concourut aux jeux floraux et obtint un prix en 1842.

Peu de temps après, il reçut une boîte contenant mille francs en or et quelques livres. C'était un cadeau de la ville de Brest à son poëte. Honneur à la cité bretonne! Ces traits ne se voient plus guère de nos jours.

Violeau ne fut pas ingrat. Il dédia à sa ville natale un second recueil de vers, qui ajouta un doux rayon à sa chaste auréole.

Bientôt une troisième édition des *Loisirs* parut, avec une touchante biographie, par M. Louis Veuillot. Vous aurez reconnu cette plume exercée aux passages que nous avons cités dans notre notice.

Enfin l'Académie française mit le sceau à la renommée du poëte, en couronnant, comme nous l'avons dit, son *Livre des mères chrétiennes*.

Maintenant, Violeau est heureux sans doute! Il a fait de beaux vers et d'excellente prose. Il a un nom, modeste encore, mais sans tache. Ses ouvrages consolent, au coin du feu, les familles qui souffrent comme la sienne. Il a voyagé comme les poëtes antiques : *Mores hominum vidit et urbes*. Il a des amis honorables et sûrs. Nous en pourrions citer pour preuve une lettre charmante que nous écrivait, il y a quelques années, M. de Kéranflech, de Morlaix, aujourd'hui représentant du peuple, en nous recommandant les débuts de notre jeune compatriote.

Lui-même nous envoyait, peu de temps après, pour le *Musée des Familles*, les vers délicieux que vous allez lire.

Que le poëte et son patron nous pardonnent d'avoir tant tardé à les publier. Ces vers et cette biographie pouvaient-ils arriver plus à propos qu'en ce moment, pour montrer au peuple et à ses enfants et à ses bardes, quelle est la source et quelle est la récompense des inspirations généreuses?

PITRE-CHEVALIER.

L'ADIEU DE LA NOURRICE.

BALLADE COURONNÉE AUX JEUX FLORAUX.

Voici l'heure! — Au seuil de ma porte
S'arrête l'âne du meunier.
A ta mère, dans son panier,
Pauvre ange, il faut qu'on te rapporte.
Hélas! tes frères affligés,
Autour de ton berceau rangés,
Pleurent, et ne peuvent comprendre
Pourquoi celle qui m'a donné
Son petit enfant nouveau-né
Veut aujourd'hui me le reprendre!

Va cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme,
Dont le sein ne t'a point nourri.

Devant le fagot de bruyère,
Où je réchauffais tes pieds nus,
Avec toi je ne viendrai plus
M'asseoir au foyer sur la pierre.
Ta mère prendra soin de toi;
Mais saura-t-elle, comme moi,
D'eau bénite asperger tes langes,
Et renouveler chaque soir
Le petit morceau de pain noir
Qui préserve des mauvais anges?...

Va cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme,
Dont le sein ne t'a point nourri.

Tu me regretteras sans doute,
Et, lorsqu'aux champs tu reviendras,
Peut-être tu reconnaîtras
Ma cabane au bord de la route!
Si tu pouvais te souvenir!
Tiens, regarde bien le men-hir
Et la croix où l'oiseau se pose!
Vois, mon amour! regarde encor!
Là, des genêts aux grappes d'or!
Ici, des champs de trèfle rose!

Va cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme,
Dont le sein ne t'a point nourri.

Mais ta mère craint ma tendresse ;
Ah! tu ne reviendras jamais'
En disant combien je t'aimais,
Elle accuserait sa faiblesse.
On ne voit point l'oiseau léger
Livrer aux soins d'un étranger
Son nid caché dans la charmille.
En vain tout refleurit aux champs,
Parmi les trésors du printemps
Il ne veut rien que sa famille.

Va cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme,
Dont le sein ne t'a point nourri.

Mes larmes seraient trop amères
Si je n'espérais plus te voir;
A ta porte j'irai m'asseoir
Un jour avec tes petits frères.
Devant nous tu devras passer,
Et tu voudras nous embrasser,
Retourner avec nous peut-être!
O mon Dieu! qu'il en soit ainsi!
Oui, j'irai bientôt... Mais aussi
Si tu n'allais plus nous connaître!...

Va cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme,
Dont le sein ne t'a point nourri.

Adieu, qu'un ange t'accompagne
Et te garde dans le chemin!
Adieu! tu chercheras demain
Ta pauvre mère de Bretagne.
Pourquoi n'es-tu pas mon enfant?
Ici, le bon Dieu nous défend
D'éloigner les fils qu'il nous donne ;
Pour eux il nous dit de souffrir,
Aussi nous aimons mieux mourir
Que de les céder à personne.

Va cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme,
Dont le sein ne t'a point nourri.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

L'adieu de la nourrice.

ÉTUDES ANTIQUES.

IL Y AVAIT UNE FOIS UNE VILLE.

Le carrefour de Fortunata, à Pompeï.

Il y avait une fois une ville italienne, située au pied du Vésuve. C'était, pendant l'été, la rivale de Baïa. Les riches Romains y avaient des résidences charmantes pour se reposer du faste de la capitale. Les maisons étaient peintes à fresque, les boutiques étincelaient de mille couleurs. Au bout de chaque rue, s'élançait un jet d'eau et s'offrait un paysage de la Méditerranée. Les oisifs s'y promenaient en habit de pourpre; les esclaves allaient et venaient, portant sur la tête ces vases dont les débris font notre admiration. On s'asseyait sur des bancs de marbre, à l'ombre des auvents tendus de belles étoffes, devant des tables couvertes de vins, de fruits et de fleurs. Chaque logis était un petit palais, et chaque palais ressemblait à un temple de nos jours. Par un vestibule orné de colonnes, on arrivait à l'*impluvium*, où les dieux lares gardaient le trésor du maître dans un coffre cerclé de fer et de bronze. Là, les hôtes étaient reçus comme des envoyés du Ciel, et le patron écoutait ses clients présentés par l'*atriensis*. Puis venait l'appartement (*tablinum*), pavé de mosaïques, enrichi de peintures et renfermant les archives de la famille. Il se composait d'une double salle à manger (*triclinium* et *cœnaculum*), d'une série de chambres à coucher (*cubiculis*) tendues des plus molles draperies de Tyr, d'un cabinet orné d'une foule d'objets d'art, quelquefois d'une galerie de tableaux précieux (*pinacotheca*), et, enfin, d'un péristyle à colonnade, ouvrant sur le jardin (*viridarium*), tout parsemé de fruits d'or, tout ruisselant de fontaines jaillissantes, tout peuplé de bustes et de statues, tout embaumé de fleurs groupées dans des vases de pierre. La porte avait pour sentinelle immuable l'image d'un chien, avec l'inscription reproduite à Monte-Cristo par M. Alex. Dumas : *Cave canem!* Les fresques représentaient les scènes de la mythologie ou de l'épopée; les adieux d'Achille et de Brizéis, l'enlèvement d'Europe, la bataille des Amazones, etc., que les voyageurs trouvent encore au musée napolitain. Les colonnes du péristyle s'enroulaient de guirlandes et de festons. Les tables, en bois de *citrus*, étaient incrustées d'arabesques d'argent. Les lits de bronze, enchâssés d'or et de pierreries, étaient garnis d'épais coussins et recouverts de tapis brodés avec un art merveilleux. Les convives, à demi couchés sur ces tapis, lavaient leurs mains dans des cuvettes d'argent, les essuyaient avec des serviettes à franges de pourpre, faisaient la libation consacrée à la statue de Bacchus, puis mangeaient les huîtres apportées du fond de la Bretagne, les chevreaux découpés au son de la musique, les murènes engraissées du sang des esclaves et les fruits conservés dans la neige en plein été, — tandis que les échansons leur versaient dans des coupes d'or les vins les plus rares et les plus fins du monde, que les servantes favorites les couronnaient de fleurs hu-

mides de rosée, que les danseurs exécutaient au bruit des flûtes et des tymbales leurs cadences les plus indolentes ou les plus rapides, et que les chanteurs modulaient une ode d'Horace ou d'Anacréon, le chant des fleurs, l'hymne d'Eros ou le dernier soupir des gladiateurs. Après le festin, une pluie d'eau de senteur s'épanchait dans la salle par des tuyaux invisibles; tout se parfumait, jusqu'à l'huile des lampes et aux jets écumeux des fontaines; des tables de friandises, dont nous n'avons pas même l'idée, sortaient toutes garnies du pavé de mosaïques; d'autres tables leur succédaient, sur lesquelles les sénateurs et les consuls jouaient aux dés quelque empire ou quelque province; enfin les tentures se soulevaient et laissaient passer des beautés à demi nues, chargées de fleurs, armées de lyres, et qui enlaçaient en chantant les convives des replis harmonieux de la danse des Grâces ou des Panathénées.

Or, un jour que les habitants de cette ville de délices se livraient ainsi à l'oubli de la mort, une immense clameur vint les arracher à leur ivresse... Un nuage de fumée surgit du Vésuve, sous la forme d'un pin gigantesque, au tronc noir, aux branches de flammes, au feuillage d'éclairs. La terre trembla dans ses fondements; les maisons s'entrechoquèrent et tombèrent les unes sur les autres. Puis le nuage ardent s'abattit sur elles, comme un torrent lancé du ciel à la terre, roulant une pluie épaisse de cendre rouge, et jetant des pierres brûlantes comme les carreaux de la foudre. La mer elle-même recula épouvantée, et tous les habitants prirent la fuite, se poussant, se heurtant et s'écrasant comme les flots sur la grève. Ce fut un horrible concert de pleurs, de gémissements et d'imprécations. Le frère perdait sa sœur, le mari sa femme, la mère son enfant; car la nuit était devenue si noire en plein midi, qu'on ne distinguait plus rien que les éclats et les ravages du fléau. Les seuls guides de ce peuple égaré furent quelques pauvres aveugles, habitués à trouver sans lumière les détours de la ville et de la campagne. Pour comble de maux, un fleuve d'eau et de fange bouillantes se joignit à la pluie de cendre et de pierres.

Le nombre des victimes fut incalculable. La destruction dura plusieurs jours, et bientôt la ville entière disparut sous une montagne volcanique.

Cela se passait le 23 août 79, et cette ville se nommait Pompéï.

Tel était l'unique souvenir qui en restât au monde, après 1676 ans, lorsqu'au milieu du siècle dernier les savants commencèrent à fouiller cette énorme ruine. O surprise incroyable! on retrouva la cité dans le volcan, les maisons sous la cendre, les squelettes dans les maisons, les meubles et les tableaux près des squelettes.

Cette recherche dure encore et durera longtemps; et l'une des plus précieuses découvertes est le carrefour de Fortunata, dont nous donnons ci-dessus la gravure.

Nous avons déjà donné celle du temple d'Isis (1), monument des plus complets et des plus curieux que nous ait légués l'antiquité.

Sanctuaire, portique, colonnade, piédestal de la déesse, débris de la statue, cellule où les prêtres, cachés, parlaient en son nom, chambres où le fléau les frappa sur leurs trésors, images des autres dieux associés à leur culte, autels où se déposaient les offrandes, où coulait le sang des victimes, puits sacré destiné aux purifications, vasques où s'amassaient les eaux lustrales, étables des animaux voués aux sacrifices, grande salle des mystères, ornée encore des peintures symboliques; tout a revu la lumière, après seize siècles de sépulture, jusqu'au malheureux adepte, qu'on a retrouvé avec le fer dont il avait essayé d'ouvrir son tombeau.

C. DE CHATOUVILLE.

(1) Voyez t. XV, p. 157.

LE CONSEILLER DU PEUPLE.

PAR M. L'ABBÉ ORSINI.

Avant que M. de Lamartine publiât son journal le *Conseiller du Peuple*, M. l'abbé Orsini avait donné ce titre à un petit livre tout plein d'éloquentes leçons, d'édifiants épisodes, et débordant de cette poésie sacrée qui a popularisé l'auteur de l'*Histoire de la Vierge*. Une seconde édition de cet ouvrage vient de paraître à la Société des Publications religieuses. Nous recommandons aux familles, non-seulement de le lire, mais de le propager. Ce sera propager la morale et la religion, sous la forme la plus séduisante. Le pieux et brillant écrivain passe en revue les malades d'un hôpital; il montre comment les uns y sont par leur faute, et les autres par la faute d'autrui. Il révèle donc en même temps à l'individu et à la société l'origine particulière et générale de leurs douleurs, et les moyens qui peuvent en opérer le soulagement. On voit, tout de suite, combien ce cadre est heureux, large et varié. L'abbé Orsini l'a rempli des tableaux les plus saisissants, des exhortations les plus généreuses et des doctrines les plus irréprochables, « des doctrines de la vertu, de la résignation et de la paix. »

« Mon intention, dit-il à ses lecteurs, est de vous conduire à ce bien-être qui vous manque et que vous ne trouverez pas dans la lutte insensée où veulent vous engager des esprits ardents, qui couvrent leur ambition d'un masque, et qui feraient de vous leurs valets le lendemain de votre triomphe. Le mal que vous souffrez a une cause; mettez-vous la main sur la conscience, cette cause est généralement le vice... C'est le vice qui vous a donné ces tremblements nerveux, cette teinte cadavéreuse, ces nuits horribles dont vous n'avez pas encore perdu la mémoire. Oui, c'est le vice qui vous a faits comme vous voilà!... Si vous essayiez de la vertu maintenant, ne fût-ce que pour juger de la différence?... Vous avez deux routes devant vous. Si vous reprenez le chemin fangeux où la trace de vos pas est encore empreinte, vous ne quitterez cet hospice que pour y revenir bientôt plus malades, plus désolés, plus misérables que vous ne l'êtes; peut-être même pour y mourir loin de votre famille et de votre province natale... Si vous choisissez au contraire la route droite où nul ne s'égare, si vous quittez ces murs protecteurs, mais tristes, plus sages que vous n'y êtes entrés, vous leur direz probablement un adieu éternel. Cela vaut la peine d'y réfléchir.»

ÉTUDES RELIGIEUSES.

LA SAINTE-ENFANCE (1).

II. — Comment les femmes rament à Tonkin. — Curieux berceaux. — Ce que le P. Werner appelle son petit commerce. — Retour en France. — Cérémonies à Paris. — En Bretagne. — Armée de la Sainte-Enfance. — Guerre à l'infanticide. — Chute de la grande muraille de la Chine. — Heureux dénoûment.

En nous rendant chez le Père Werner pour connaître ce qu'il appelle son petit commerce, vous nous permettrez bien de prendre un tout petit détour et de visiter une charmante colonie établie à Lut-Kug, dans le Tonkin oriental. Ce sont des sœurs du tiers-ordre de Saint-Dominique, du même ordre que le prédicateur fameux qui évangélise Paris sous le costume dominicain. Elles sont du tiers-ordre, il est vrai, et à quelques milliers de lieues du révérend Père Lacordaire ; mais, enfin, ce sont ses parentes, fort éloignées sans doute ; pendant que l'orateur ravive la foi en France, elles cultivent avec un grand succès la charité en Chine ! Charitables sœurs, que votre zèle a été utile à nos pauvres petits Chinois ! — Oh ! il reste beaucoup à faire. Si nous avions assez de sapèques, comme nous aurions bien vite créé une crèche et une salle d'asile !... Venez avec nous sur le bord de la rivière, et vous allez voir la réalité du rapport lu à Paris au Conseil central de la Sainte-Enfance, le 9 février 1847, par M. Gabet, cet homme qui a passé douze ans en Chine, et qui a pénétré le premier jusqu'à la capitale du Thibet... « La « rivière est couverte de barques dont l'équipage se com- « pose de femmes, la plupart chargées d'enfants... Voyez- « vous ces pauvres mères ramer de toutes leurs forces, « portant, suspendues derrière leurs épaules, celles de « ces innocentes créatures qui sont trop faibles pour être « déposées dans le fond de la barque ? Pour suppléer aux « forces que la nature n'a point accordées à leurs bras, elles « se jettent, de tout leur poids, sur l'aviron, et agitent « ainsi leurs enfants par des secousses rudes et conti- « nuelles ; la mer a beau être calme, il n'y a ni calme ni « repos pour ces pauvres victimes, qui ont souvent tout « le corps et toujours la tête nue et rasée, exposés à un « soleil brûlant... Remarquez comme ils sont tristes, pâles « et défaits, serrés et garrottés au dos de leurs mères, sans « qu'ils puissent même voir son visage, ni recevoir ses « embrassements. »

Oh ! qu'ils seront bien mieux dans la crèche ou à la salle d'asile que nous allons établir ! Chaque soir, la mère, après son rude travail, viendra chercher son enfant ; ses caresses et ses doux baisers lui feront oublier les fatigues de la rame. Mais, pour cela, il nous faut les secours de la charité.

— Oui, ma bonne sœur, nous vous enverrons des sapèques. Au revoir ; nous allons chez le Père Werner...

En deux jours ce bon père a sauvé la vie à plus de cinquante enfants... Voici son industrie... : quelques indigènes viennent le trouver ; un d'eux lui dit : Père, je voudrais une image ; un autre..., à moi une belle médaille.

— Venez demain, mais apportez-moi des petits enfants abandonnés par leurs mères, et vous serez contents. Quelques jours après sa porte est assiégée. Père ! mon image ?

(1) Voyez le numéro d'avril dernier.

— Quel est ton saint nom ?

— Petoulo...

— Tiens, voilà saint Pierre, ton patron... Où as-tu pris cet enfant ?

— Je l'ai trouvé dans une corbeille, suspendu à un arbre ; il allait mourir, je l'ai baptisé.

— Et toi ?

— Le mien, le voici, mais il est mort..., dès que je lui ai eu donné l'eau sainte... ; il avait le crâne tout fracassé !!!

— Père, nous sommes six, nous t'apportons cinq enfants, ils vivent tous, nous les avons achetés au marché... ; il y en avait encore beaucoup..., mais nous n'avions plus de sapèques.

— En voici, courez vite et revenez me voir.

Cet apôtre zélé a déjà arraché une multitude de victimes à la mort. — Savez-vous ce que le concours de la Sainte-Enfance, que les Chinois appellent Kieou-ming-houei, a produit au *Sutchuen*, en 1847 ?... 68,477 baptêmes d'enfants ; il y a là 62 écoles de garçons et 134 écoles de filles.

Ces chiffres cesseront de vous étonner, si vous vous rappelez que le prix d'un enfant est de 200 sapèques, 1 fr. ou 1 fr. 50 c., et ce rachat se fait partout, même à Péking, où, chaque matin, le zèle des catholiques devance le passage du *tse-tchouan-pou-tou*, *Bateau de la miséricorde*, ramassant au coin des rues les enfants qui y sont exposés. Là aussi, on en achète un grand nombre. — Oui, il faut beaucoup de sapèques, mais pour votre consolation nous pouvons vous dire que les sommes reçues jusqu'à ce jour dépassent 190,000 fr. — Et où est donc la source de tous ces trésors ?... Retournons en France à l'aide du véhicule qui nous a conduits en Chine. — Les ailes de la charité sont plus rapides que les vents qui poussent les vaisseaux, plus agiles que les locomotives des voies de fer.

Ah ! nous voici à Paris, rue de Sèvres..., devant la maison de ces hommes apostoliques qui portent dans les contrées lointaines les lumières de l'Evangile et la civilisation. — Entrons : l'église est décorée de ses ornements de fête. Cinq cents enfants entourent l'autel saint... ; ce sont nos petits sociétaires, près desquels se pressent et les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, dont les restes précieux sont exposés aux regards des fidèles, et les frères des écoles chrétiennes, les dignes moralistes de nos enfants. Voici Mgr l'archevêque qui continue si bien l'œuvre commencée par le martyr, son prédécesseur. Dans une chaleureuse improvisation, il prend la Sainte-Enfance sous sa protection, il est ému. Il pleure d'attendrissement, en bénissant tous ces petits enfants. Voyez ce petit qui s'avance vers l'autel ; il va parler, écoutons : « Mon Dieu, vous avez « dit, laissez venir à moi tous les petits enfants ; nous « voici. Faites que nos frères de la Chine deviennent « comme nous vos enfants par le saint baptême. » — Oh ! les deux jolies petites quêteuses. Elles viennent vers nous... — Pour les petits enfants de la Chine, s'il vous plaît ? — Oui, charmante enfant. Mais, dites-nous bien vite, en passant, pourquoi ces deux urnes si belles que nous voyons sur l'autel ?... — Les noms qui vont en sor-

tir seront envoyés en Chine et donnés aux petits achetés avec notre argent. Je me nomme Zoë, ma compagne, Félicie ; à la dernière réunion nous avons eu le bonheur d'être toutes les deux marraines... Pour les pauvres petits Chinois, s'il vous plaît?... —Voici. — La quête est fructueuse. Tous, grands et petits, jettent leur offrande dans les jolies bourses des petites quêteuses... — Et ces pieuses fêtes se célèbrent aussi à la vieille métropole, dans toutes les paroisses, dans toute la France, jusqu'au fond de la Bretagne, et naguère plus de deux mille enfants endimanchés, un bel étendard à la main, formant une charmante procession dans les rues de Quimper, se rendaient à la vieille cathédrale où l'on a solennisé la Sainte-Enfance. Et nous savons qu'une grande dame bretonne a fait demander au Conseil central deux pauvres petits enfants chinois pour les implanter dans la Bretagne. Oh! ils y pousseront avec vigueur, le sol est si bon, et l'air de Dinan est si salutaire!... Et tous ces faits se répètent en Belgique, en Allemagne, en Italie, dans l'Inde même ; des sommes considérables sont arrivées dernièrement de Pondichéry. Voici un des secrets de cette propagande étonnante :

Le supérieur des missions de Saint-Lazare a recommandé vivement cette œuvre si utile à ses *six mille* sœurs qui, sous l'habit donné par Vincent de Paul, sillonnent l'univers. — Et ce n'est pas isolément que chaque associé fonctionne, le système d'association est ici bien appliqué.

Si vous voulez vous en convaincre et voir des choses fort curieuses, venez avec nous rue Chanoinesse, n° 4 ; vous y trouverez le quartier-général de l'armée destinée à combattre l'infanticide, un Conseil composé des hommes les plus éminents, sous la présidence de Mgr l'archevêque de Chalcédoine, des cartes et des plans imprimés à Péking, des gravures charmantes, les annales de la Sainte-Enfance et ses intéressantes archives, qui renferment les originaux des deux lettres que nous allons vous communiquer et dont la lecture vous prouvera que ce n'est pas seulement en Chine que la Sainte-Enfance remporte des victoires sur l'infanticide. C'est de l'Océanie que la jeune Aurélie écrit à ses protecteurs de la France ce que vous allez lire. Ces lettres sont traduites de la langue canaque, parlée par les peuplades des îles Sandwich, naguère encore idolâtres.

Sainte-Catherine, 5 juin 1847.

Auchoa oe Lui Makale!

Où es-tu, Louis Maigret (évêque de nos contrées)?

Ke palapala aku makou na Kaika mahine a Cakalina

Nous, filles de Sainte-Catherine, nous t'écrivons..... *kaneka ia oe.*

Cia kekahi, ke noi aku nei makou ia oe ha ouna akuiko

Nous te prions de faire passer nos lettres à nos frères *a mau palapala iko*, etc. *N'au na kau kaika mahine* et à nos sœurs de France. Moi, ta fille future dans la con*mike copoli matio.*

firmation.

Aulelia (Aurélie).

Voici la lettre de ces charmants enfants, à ceux qu'elles appellent aimables enfants de France :

« Salut à vous, petits enfants de France... Nous, filles « de Havaï, nous avons entendu parler de votre œuvre « merveilleuse et de votre charité inouïe envers vos frères « et vos sœurs des terres étrangères. Nous sommes pleins « d'admiration pour vous, aimables enfants. Vous êtes « heureux de faire le bien si jeunes. Heureuses aussi vos « mères qui savent vous inspirer de si doux sentiments! Il « n'en était pas de même ici : les pères et les mères n'a- « vaient aucun attachement pour leurs enfants... Plusieurs « étaient tués à leur naissance ; moi-même, j'ai manqué « d'être étouffée avant de voir le jour, mais Dieu ne le « permit pas. Dès que je fus née, celle qui m'avait « donné la vie voulut encore me faire mourir. La fosse « où je devais être enterrée vivante était creusée ; mais le « bon Dieu eut encore pitié de moi... Une bonne femme, « touchée de compassion, me prit, me cacha et me déroba « ainsi à la mort. Maintenant, les temps sont changés. « Les mères, devenues chrétiennes, ne sont plus comme « les mères d'autrefois. Les envoyés des *makous* (les mis- « sionnaires envoyés par les évêques) leur ont appris à « aimer leurs enfants et à en avoir soin.

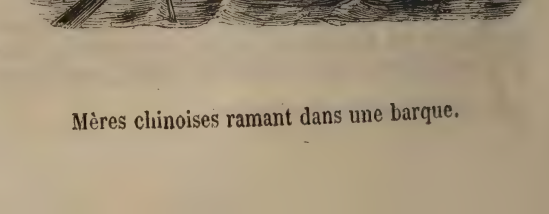
« Salut donc, aimables enfants de France, à vous et à « tous vos bons parents. Nous prions le bon Dieu pour vous. « Nous vous saluons tous dans le Seigneur, nous, filles de « Sainte-Catherine, dont voici les noms : Elisabeth, Péla- « gie, Anna-Maria, Catherine, Stéphanie, Gabrielle. »

La Sainte-Enfance parviendra à réaliser le dessein de ses généreux fondateurs. Sauver les enfants de la mort qui les menace, leur procurer le baptême, les faire adopter dans l'intérieur de la Chine, fonder partout des maisons d'éducation, tel est le but vers lequel se dirigent tous les efforts de cette Société, dont voici l'ingénieuse organisation :

Des séries de douze membres ont chacune leur petit chef, douze séries forment une sous-division, douze sous-divisions composent une division. Enfin, de séries en sous-divisions, de sous-divisions en divisions, nous en sommes venus à voir se grouper sur les livres du Conseil central plus de cinquante mille associés. — La cotisation est de 60 centimes par an. — Multipliez!... Ajoutez à cela les quêtes, les dons volontaires, et vous ne vous étonnerez plus des résultats immenses que vous avez vus en Chine, de ces milliers d'enfants qu'on y baptise, qu'on instruit et qui, un jour devenus hommes, prêtres peut-être, évangéliseront leur patrie, y répandront les vives lumières de la foi, jusqu'au jour où, faisant brèche à la grande muraille de la Chine, le catholicisme et la civilisation, sa compagne obligée, pénétreront dans les innombrables provinces de ce vaste empire... La Chine cessera d'être infanticide, en cessant d'être idolâtre.

Et maintenant, Monseigneur l'archevêque de Paris, premier protecteur de la Sainte-Enfance, permettez-nous de vous dédier, en terminant, cet humble travail sur une œuvre qui vous est si chère.

FIN. L'abbé A.-M. TOUZÉ.



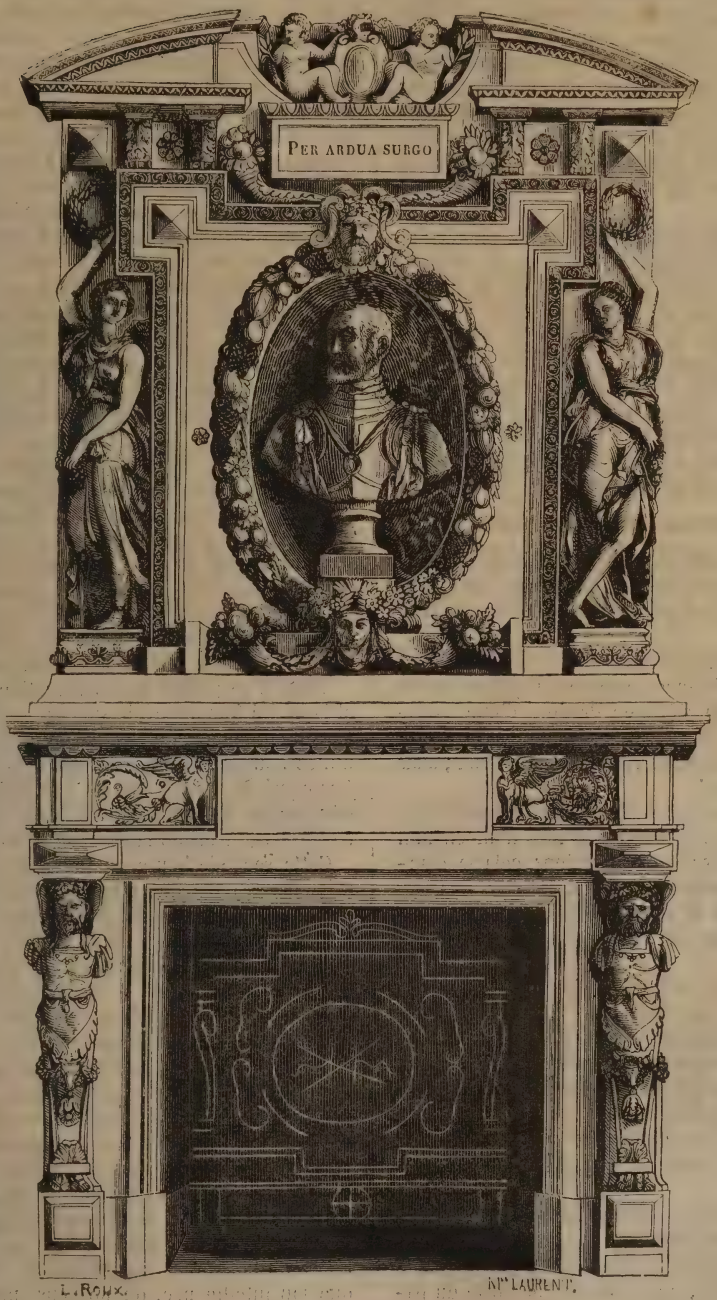
Mères chinoises ramant dans une barque.

MUSÉE DU LOUVRE.

CHEMINÉE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

La pierre de l'âtre est l'autel de la famille ; le foyer domestique en est le sanctuaire. Aussi, malgré les efforts de ses ennemis de tous les temps, la cheminée est restée inébranlable au centre de la maison. Abri de l'aïeul et de l'enfant, théâtre de la ménagère, rendez-vous de la causerie intime, la cheminée a toujours été l'objet d'un culte général. Le sauvage y suspend son arc, le soldat son fusil, le marinier sa pêche, la femme son miroir, le chrétien l'image de son Dieu. C'est elle qui reçoit les offrandes embaumées du jardin. C'est elle qui porte la pendule, où chacun doit lire le prix du temps et la brièveté de la vie. La souffrance y pose sa veilleuse, le travail sa lampe, la fête ses girandoles flamboyantes. Le luxe de la famille s'y résume sous mille formes diverses, en porcelaines, en dorures, en cristaux, en portraits sacrés, en œuvres d'art de toute espèce.

Au moyen âge, les cheminées étaient comme de petites maisons dans la maison. La famille y tenait tout entière. Guerriers et chasseurs, nos aïeux les ornaient des trophées de leurs doubles victoires. Au quinzième siècle, l'art aborda les cheminées. Au seizième siècle, il s'en empara. Il faut voir dans les anciens châteaux de France, et particulièrement à Fontainebleau, les magnifiques cheminées de cette époque ! La porcelaine, le bronze, le marbre et l'or, la sculpture, la peinture et l'ornementation en faisaient de véritables bijoux.



Musée du Louvre. — Cheminée du seizième siècle.

On en peut juger par celle que nous donnons ici. C'est une cheminée qui appartenait au château de Villeroy. Transportée d'abord au Musée des monuments français, elle a été ensuite placée au Louvre, où elle figure aujourd'hui dans une salle de sculpture. La masse et les détails, l'architecture et la décoration en sont également charmantes. Le ciseau de Germain Pilon en a taillé les figures et ciselé les arabesques. Le buste qui occupe le centre est celui de l'amiral de Coligny. Il est digne de la devise héroïque qui le surmonte : PER ARDUA SURGO (*Je m'élève à travers les obstacles*). Il est probable cependant que ce portrait a remplacé celui de quelque membre de la maison de Villeroy; car les familles ne cédaient jamais, à l'histoire elle-même, la place d'honneur au-dessus de la cheminée domestique.

A LIRE AU CORPS DE GARDE.

LE NEZ DU MIDSHIPMAN.

Quelques jours après la révolution de Février, j'étais de garde à l'Hôtel des invalides civils, — comme je ne sais plus quel ingénieux membre du gouvernement provisoire avait imaginé d'appeler les Tuileries, que leur nom d'origine toute démocratique aurait dû sauver de l'affront fait par colère à tant de rues, de places, de monuments, de ponts; colère insensée qui ne laisse plus à la République de 1848 le droit de se moquer des aveugles haines de la réaction de 1815 contre les N, les aigles et les noms consacrés par la victoire. —

Notre corps-de-garde était une salle basse, sous le pavillon de l'Horloge. De grands candélabres de bronze, ornements anciens de cette vaste pièce, étaient là, tordus, démontés, brisés; chacun de leurs morceaux accusant cette rage étrange qu'ont de tout détruire les enfants et les hommes qui se dégagent violemment du joug de la contrainte légale. Par une de ces antithèses qui sont plus communes qu'on ne le croit, sur les murs de la salle, et justement au-dessus des fragments qui avaient frappé nos regards attristés, on lisait cette inscription, qu'une main honnête avait tracée avec du charbon :

Le peuple a promis de ne rien briser.

Qui avait écrit ces mots? L'orthographe hardie de quelques-uns d'entre eux ne laissait pas de doutes à cet égard. Mais qui avait promis, et qui avait si bien tenu la promesse?

Quel crime avaient donc commis ces candélabres? Étaient-ils complices de la résistance apportée par le gouvernement au triomphe de la réforme? Produits d'une industrie qui honore la France, je comprenais leur destruction par les soldats d'une puissance rivale et victorieuse; mais par les ouvriers français!

Il semble que détruire soit un besoin de l'homme, à de certains moments. Que l'on enlève les rails d'un chemin de fer pour empêcher des communications, cela se comprend; mais que l'on brûle les stations, les gîtes des gardiens, les voitures, cela ne se conçoit pas, au point de vue surtout de ceux qui sur les murs écrivent : « Mort aux voleurs! »

On méprise, on arrête, on fusille un homme qui a tiré du brasier, pour le sauver, un volume rare ou un tableau curieux; mais on détruit un pont, on abat des statues, on casse des marbres, on déchire les toiles peintes de la galerie du Palais-Royal et l'on en fait un auto-da-fé, comme si les œuvres de Vernet, de Gudin et de tous les artistes qui avaient créé des chefs-d'œuvre pour cette collection, étaient coupables des crimes qu'une révolution a la prétention de venger!

Le caporal, auquel tout bon garde national doit l'obéissance, pour me tirer des réflexions pénibles auxquelles je m'étais laissé aller devant ces objets ruinés que le peuple avait promis de respecter, me conduisit à la porte du pavillon de l'Horloge, où je devais faire une faction, sans autre devoir que de laisser librement passer tout ce que, huit jours auparavant, le même caporal consignait à toutes les grilles du palais. Je fus mis au pied d'une de ces colonnes sur lesquelles le sculpteur du seizième siècle a représenté des plumes et des miroirs brisés, emblèmes dont je n'ai pas deviné le sens. Cette colonne est chargée de noms obscurs et de dates qui ne peuvent avoir d'importance que pour le Pierre ou le Guillaume de la 5e du 2e du 27e de ligne, ou pour le Durand, voltigeur de la 12e légion, qui les a écrits avec la pointe de son couteau. J'ai vu au sommet de la tour du Séraskier, à Stamboul, dans la grotte d'Hercule à Méhadia et à l'Odéon d'Athènes, des noms anglais qui ont justement la valeur historique de ce Durand, de ce Guillaume ou de ce Pierre.

Outre ses inscriptions, la colonne que je gardais avait un trou assez profond, fait à deux mètres environ du sol. Cette cavité, ce sont les baïonnettes intelligentes des factionnaires qui l'ont creusée. Le premier coup porté dans le marbre, aujourd'hui profondément blessé, il y a longtemps déjà qu'un soldat ennuyé le porta à la colonne; une fois ce sillon tracé, tout factionnaire s'est cru en droit d'y faire pénétrer le triangle de fer « à Bayonne inventé », comme a dit, je crois, M. de Voltaire.

Le factionnaire placé devant un monument public a la consigne d'empêcher qu'on ne le dégrade, qu'on ne le déshonore par de sales inscriptions ou par d'autres ordures; d'où vient donc qu'il ne le respecte pas? Ordonnez à un soldat d'empêcher les chiens de passer, il en tuera dix plutôt que de permettre à un de franchir le seuil sur lequel il veille. Défendez-lui d'écrire son nom dans sa guérite, il ne pourra résister à la tentation.

Voici, à ce propos, une observation dont la profondeur et la vérité frapperont, je suppose, tout homme qui, pendant une vingtaine d'années de loyaux services dans la milice bourgeoise, aura fait des factions de deux heures. Les coups de baïonnette, les inscriptions, tout ce qui est dégradation de monument de la part du factionnaire, doit être le triste fruit de la seconde heure.

Cette seconde heure est impossible. C'est un cauchemar affreux pour qui n'est pas tout à fait un automate. Les minutes en sont fatigantes, horribles, éternelles. On a usé toute sa force, toute sa patience, toute sa philosophie, pendant la première heure; on a supporté le supplice du bonnet à poil. — Bienfaisante révolution qui nous a délivrés de cette coiffure, aussi ridicule que le sont les masques terribles par lesquels les Chinois remplacent parfois les canons, je te remercie! Bonnet à poils, pour qui tout Paris s'est ému et a failli se battre, je ne suis pas assez réactionnaire pour te regretter! — On a compté tous les pavés sur lesquels on a le droit de promenade; on a chantonné toutes les chansons qu'on tient de sa nourrice; on s'est récité fables de La Fontaine ou monologues de Molière; enfin, à force de courage, on a doublé le cap de la première heure; on voudrait alors se reposer, se décoiffer, redevenir homme par la pensée, car, en faction, on a abdiqué son intelligence, on ne pense plus, on vit de la vie machinale; au lieu de cela, voici une seconde heure qui se lève devant vous menaçante, vous saisit et vous torture, vous irrite par ses lenteurs et ses contraintes. Cette seconde heure vous rendrait méchant et capable de tout;

vous ne savez plus dans quel bras porter votre fusil, vous oubliez les recommandations du caporal, et votre baïonnette va offenser le mur ou la colonne, et votre couteau va graver un nom ou un chiffre sur le marbre ou le bois. Vous auriez été incapable, une heure auparavant, de cette faute, de cette niaiserie, qui a l'air d'une vanité prétentieuse; vous auriez effacé les inscriptions, restauré le monument: la seconde heure a tout changé, tout gâté.

Les soldats romains faisaient-ils des factions de deux heures? je n'en sais rien, mais je l'ai pensé, lorsqu'à Pompéï j'ai vu les murs de la caserne lardés de coups de lance, et couverts de noms, de dates, d'images bouffonnes ou grossières, tracées par des mains impudiques. L'ennui de la seconde heure put seul inspirer aux soldats de la légion cantonnée à Herculanum et à Pompéï, de faire ce que font nos factionnaires de ce temps-ci.

Les idées de destruction, de dégradation ne sont point antipathiques, comme on le pourrait croire, avec celles d'ordre et de respect que commande la discipline. Partout les soldats se sont laissé emporter, comme les enfants, au plaisir de détruire. A Milan, pendant l'occupation française, le commandant de la place eut la malheureuse pensée de loger une compagnie de grenadiers dans le réfectoire de l'ancien couvent de Notre-Dame-des-Grâces. Ces braves gens s'y installèrent comme ils purent, avec de bonne paille, quelques bancs et des tables. Tout alla bien d'abord; mais l'ennui vint vite. Un des hôtes du réfectoire découvrit une peinture sur le mur du fond de cette salle, peinture un peu effacée, mais qui, encore aujourd'hui, a des beautés singulières. On chercha le sujet, et l'on finit par reconnaître — les savants de la compagnie — que cela représentait le festin de Jésus et de ses disciples. On ne s'informa pas si c'était un chef-d'œuvre, on ne prit pas la peine de demander au *custode* de l'église voisine si cette fresque était d'un grand maître; les pointes de sabre entrèrent en jeu, et l'on se mit à profiler les figures, à tailler le nez du Christ et celui de Judas, à faire tomber par écailles là un doigt, ici un verre ou un couteau. Cependant quelqu'un fut averti de ce qui se passait, et le bruit s'en répandit promptement dans la ville. Partout les Milanais allèrent répétant : « les Français anéantissent le *Cénacle* de notre grand Léonardo; ce sont des barbares. » Une députation porta plainte au prince Eugène Beauharnais, qui sur-le-champ délogea les grenadiers, et, au-dessus de la porte du réfectoire, fit placer une tablette de marbre blanc sur laquelle on écrivit cette déclaration que le vice-roi d'Italie prenait sous sa protection l'œuvre de Léonard de Vinci L'inscription est restée et les ciceroni ne manquent pas d'en faire lire aux voyageurs le latin très-compréhensible pour tous.

Une collection de chefs-d'œuvre d'un art pour lequel j'ai de sérieuses sympathies fut moins heureuse à Venise. Hélas! personne ne se trouva là pour la sauver. Des troupes françaises étant entrées en Lombardie, Venise reçut une garnison dont une partie s'établit sous les chantiers couverts où se construisaient jadis les galères de la République. Les salles de l'Arsenal furent transformées en dortoirs ou en salons pour les officiers. Une de ces salles gardait précieusement de petits navires, faits avec un soin extrême par les *Marangoni* des quinzième, seizième et dix-septième siècles; ces modèles, conservateurs des formes adoptées pour les constructions navales pendant les dernières années du moyen âge et pendant la renaissance, étaient de véritables monuments; mais ils embarrassaient des armoires où l'on voulait ranger les sacs, les bidons, que sais-je? Les prendre, les jeter par la fenêtre, les mettre en pièces et en faire des allumettes pour le feu qu'on entretenait sous les chaudières, ce fut l'affaire de rien.

Une voix s'éleva pourtant contre ce vandalisme, mais elle parlait le patois vénitien, et puis c'était celle d'un pauvre ouvrier qui n'avait pour appuyer ses protestations que d'éloquentes, mais impuissantes larmes. Il eut beau prier, beau supplier, beau dire que tout le bois de l'État vénitien était à la disposition des amis de la république; il eut beau affirmer que ces petits navires, que ces galères en miniature étaient d'un tel prix que, broyées et brûlées, tout l'or de la France ne les pourrait remplacer, on ne l'écouta point. Les Nefs, les Galéaces, les Maones, les Carraques, les Galies, les Caravelles, qui rappelaient au peuple de Venise ses longues guerres maritimes, ses grandes victoires, sa splendide fortune, furent sacrifiées sans pitié. A peine le pauvre homme put-il sauver les quelques fragments qui sont encore aujourd'hui dans la salle des modèles de l'Arsenal.

En 1835, j'ai vu ces débris d'un musée qui serait si précieux pour les études historiques que je poursuis. J'ai vu le vieillard qui les avait défendus contre l'instinct fatal de destruction auquel cèdent presque toujours les hommes dans de certaines circonstances. Ce pauvre octogénaire versait de grosses larmes, en me racontant la fatale journée où il vit périr dans un naufrage horrible sa chère petite flotte dont il avait été le gardien, et qu'il avait augmentée de quelques jolis vaisseaux; car il était charpentier, et, pour se consoler un peu, il me montrait un magnifique modèle du *Bucintoro*, et une belle galéasse armée qu'il venait de terminer.

La destruction des modèles de l'Arsenal par les soldats de notre armée, et la publication de l'*Histoire de Venise*, par Daru, ont nui beaucoup aux Français dans l'esprit des Vénitiens; tous les Vénitiens me l'ont affirmé. Gênes a conservé aussi un mauvais souvenir du passage de nos compatriotes qui se vantent un peu trop d'être les bienvenus partout, vainqueurs ou voyageurs. Lorsque Napoléon dut venir dans la capitale de la Ligurie, ses fourriers allèrent devant faire les logis. Ce fut le palais du prince Doria qu'ils choisirent pour l'habitation de l'Empereur. Cette maison, belle, admirablement située au bord de la mer, était remarquable surtout par les fresques qui couvraient ses murs, ouvrages magnifiques des grands maîtres contemporains d'André Doria. Quelques-unes de ces peintures avaient été altérées par le temps; les unes étaient un peu noires, d'autres n'étaient plus entières. Les recouvrir de soieries ou de velours, c'était tout simple; on eut une autre idée. On couvrit d'une épaisse couche de badigeon tous les murs que le pinceau de deux ou trois grands maîtres avait honorés, et l'on fit ainsi des logements *très-propres* pour sa Majesté impériale et ses aides de camp. Comme le nombre des chambres avait besoin d'être augmenté, on déménagea les archives, qu'on empila dans des salles basses. Les papiers n'ont pu être remis en ordre depuis ce temps, les peintures sont restées ensevelies sous le badigeon, et Dieu sait ce que l'histoire et l'art ont perdu à ce double acte de vandalisme. On peut pardonner aux soldats de Milan et de Venise d'avoir gâté le *Cénacle* et brûlé les modèles des anciens navires vénitiens, ils ne savaient pas la valeur des choses qu'ils détruisaient; mais les hommes distingués que l'Empereur avait approchés de sa personne, qu'en penser?

Un jour que je me promenais au milieu des restes imposants de l'Acropole d'Athènes, je m'arrêtai devant une statue dont le nez paraissait avoir été récemment brisé. Mon respectable ami, M. Pitakis, conservateur des anti-

ques, me dit alors : « L'histoire de ce nez cassé est assez curieuse pour que je vous la raconte. Un vaisseau anglais était arrivé sur la rade de Salamine ; je vis venir un matin le capitaine et l'état-major de ce bâtiment. On réclama mon obligeance pour visiter les lieux où nous sommes maintenant, et je servis de guide à ces messieurs qui prirent un intérêt médiocre à ce que je leur pus dire sur tous les restes précieux que vous admirez, vous. Je marchais devant avec le capitaine, et nous venions de passer près de cette statue. J'entendis alors un *clac !* qui me fit frissonner ; je me retournai et vis un jeune homme cherchant à cacher quelque chose qu'il avait dans la main. Mon œil est prompt, mon regard est sûr, lorsqu'il s'agit de mes pensionnaires de marbre. Je reconnus tout de suite le crime et le criminel. — Capitaine, dis-je alors à l'officier supérieur, ce midshipman a cassé exprès le nez de cette statue ; cette statue et Athènes crient vengeance. Le commandant répondit loyalement : — Qu'exigent Athènes, la statue et vous? — Une punition sévère, capitaine. — Et laquelle? — L'application de la loi du talion. — C'est juste. Le nez du coupable vous appartient. Le pauvre enfant était pâle ; la scène se prolongea quelques minutes, après lesquelles le capitaine lui dit : — « Monsieur est trop humain pour vous faire ce que vous avez fait à sa belle statue maintenant défigurée, mais vous ne pouvez quitter Athènes sans emporter un souvenir de l'acte que vous avez commis. Allez à bord où vous finirez la campagne comme matelot, et, de retour en Angleterre, l'amirauté décidera de votre sort. C'était très-bien, mais je dis tout bas au capitaine que cela n'était pas juste, car enfin je n'avais pas appris que lord E... eût été blâmé pour une profanation bien autrement grande commise sur ce même Acropole. Le commandant rougit, balbutia des excuses pour le lord et le midshipman, et me quitta, assez mécontent de moi, je pense. »

Les Anglais ne laissent jamais échapper l'occasion de nous accuser d'avoir spolié l'Italie et l'Espagne pour enrichir nos musées : je ne dirai pas qu'ils aient tort ; du moins la conquête était notre excuse, — conquêtes et révolutions se ressemblent en ce point. — Mais lord E... était-il donc entré à Athènes en conquérant?

A. JAL.

REVUE DU MOIS.

LE PROPHÈTE ET ADRIENNE LECOUVREUR.

Enfin, nous l'avons vu et entendu, cet opéra qui fuyait devant nous depuis si longtemps — comme l'Italie devant les vaisseaux d'Énée. L'auréole française de M. Meyerbeer a désormais trois rayons : *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *le Prophète*.

Le Prophète, c'est Jean de Leyde, le célèbre fanatique, le tailleur-messie du seizième siècle. Voici comment M. Scribe a mis son histoire en *libretto*.

Aux bords de la Meuse, dans les environs de Dordrecht, Berthe, la fiancée de Jean, sauvée par lui des eaux du fleuve, chante son futur bonheur. Fidès, la mère de Jean, vient la chercher. Mais Berthe ne peut se marier sans l'agrément du comte Oberthal, son seigneur et maître. Elle va entrer au château avec Fidès, lorsque arrivent trois personnages vêtus de noir, et criant avec la force des monomanes :

Iterum ad salutares undas,
Ad nos, in nomine Domini,
Ad nos, venite populi !

Ce sont les trois apôtres anabaptistes, Jonas, Zacharie et Matthisen, qui parcourent les campagnes, prêchant leurs hérésies aux paysans, et les appelant au partage égal des biens d'ici-bas. Les vassaux, ameutés par leurs belles promesses, les suivent en foule, et maudissent les seigneurs dont ils convoitent les habits dorés, les trésors et les femmes. Ils jurent de n'avoir plus de tyrans, et les voilà déjà soumis aux pires de tous. Les insurrections n'en font jamais d'autres.

A ce bruit, le comte Oberthal quitte son festin, — et qui reconnaît-il au milieu des trois prophètes du partage? un de ses anciens sommeliers, qu'il a chassé comme voleur et comme ivrogne. Il les menace tous trois de les pendre aux créneaux de son manoir, et disperse d'un mot l'armée qui l'assiégeait de ses clameurs.

Fidès et Berthe demandent le consentement du seigneur au mariage. Celui-ci refuse d'éloigner de ses domaines une perle de beauté. — Les paysans veulent réclamer derechef, Oberthal les soumet encore d'un regard.

Nous passons à l'auberge de Jean, dans un faubourg de Leyde. (M. Scribe a fait du tailleur un aubergiste.) L'on danse et l'on boit à son prochain hymen. Zacharie, Matthisen et Jonas sont là, et contemplent le cabaretier d'un œil rêveur. Ils viennent de découvrir qu'il ressemble, à s'y méprendre, au portrait du roi David, exposé dans la cathédrale de Munster.... C'est donc lui qui doit être le pape de la religion nouvelle. Voilà donc l'instrument que cherchait leur fanatisme ! Ils l'abordent et l'endoctrinent. Jean, disposé déjà par ses lubies, leur raconte qu'il s'est vu en songe, couronné roi, sacré prophète, salué messie, et encensé dans la cathédrale...

— Eh bien, oui ! s'écrient les anabaptistes, tu seras roi, prophète et messie ! viens avec nous...

Mais quelle est cette jeune fille qui accourt échevelée, pieds nus, implorant un refuge contre les sergents d'Oberthal? c'est Berthe, que le comte a voulu enlever. . Jean la cache... Les sergents arrivent, lèvent la hache sur la tête de Fidès, et vont la tuer s'il ne leur livre Berthe ; Jean hésite, mais l'amour filial l'emporte : il sacrifie sa fiancée à sa mère. Puis il éclate en cris de vengeance..., entend le psaume fatal des anabaptistes, les appelle à lui, et se met à leur tête...

Au troisième acte, l'insurrection a mis le pays en feu... Des milliers de pillards marchent à la suite du prophète, saccagent les villes, brûlent les châteaux, pendent les seigneurs et promènent partout la terreur et la mort. L'armée des anabaptistes est devant Munster, près d'une forêt dépouillée et d'un étang changé en plaine de glace. Cette

décoration est un miracle plus étonnant que tous ceux de Jean de Leyde. Le givre pendu aux branches, la neige étendue comme un manteau sur le sol, l'étang pris d'un bout à l'autre et rayé par les patins, la ville de Munster au fond, avec ses clochers et ses toits découpés sur un ciel nuageux, tout cela est d'une vérité saisissante. Et tout cela change de face, comme par magie, lorsque le soleil, perçant les brouillards, inonde le paysage et la salle d'une si vive lumière, que l'ombre des acteurs se projette sur l'orchestre, et que les spectateurs en sont éblouis jusqu'au fond des loges.

—Du sang! du sang! du sang! chantent les anabaptistes, qui veulent massacrer leurs prisonniers. Matthisen les calme par un argument irrésistible. Ces prisonniers payeront de fortes rançons! Un hymne de victoire annonce des soldats plus héroïques, auxquels les paysans et les paysannes apportent des provisions de toute espèce. Cette multitude glisse sur des traîneaux ou sur des patins, en ligne droite, en cercle, pivotant, tournoyant, s'évitant, se cherchant, exécutant toutes les évolutions possibles, sur des airs de valse les plus charmants du monde. La tente de Zacharie se développe; il y attend la réponse du vieux Oberthal, père du comte et gouverneur de Munster, qu'on a sommé de rendre la ville avant l'arrivée de l'empereur.

M. Roger dans le rôle du *Prophète*.

Mlle Rachel dans *Adrienne Lecouvreur*.

Jean de Leyde s'avance, sombre et pensif. Il doute de sa mission... Tant de meurtres l'épouvantent... Zacharie cherche à relever son courage. Un homme suspect est amené. C'est un espion, sans doute. On lui fait jurer de brûler les manoirs, de piller les monastères, de tuer les nobles, d'enlever leurs femmes, sauf à observer, d'ailleurs, le décalogue... Il jure tout ce qu'on veut, même d'assassiner le vieux Oberthal, et de pendre son fils en entrant à Munster. — Ce dernier serment lui coûte un peu, car il n'est autre que le jeune Oberthal lui-même. Les anabaptistes le reconnaissent et vont le massacrer; mais Jean s'élance et le sauve pour savoir ce qu'est devenue Berthe.

— Elle est dans Munster, répond le comte.

— A l'assaut de Munster! s'écrie le Prophète, revenu de ses scrupules et entraînant son armée après lui.

La ville est prise au quatrième acte. Les bourgeois *affranchis* apportent aux vainqueurs sur la place des contributions forcées, c'est-à-dire tout ce qu'ils possèdent. Ces deux pèlerines éplorées sont Fidès et Berthe. Celle-ci croit que le Prophète a fait mourir Jean, son

fiancé, et elle jure à sa mère de tuer le nouvel Holopherne. Nous voici dans la cathédrale. Un immense cortége y défile. Le Prophète paraît dans sa gloire, gravit les marches du sanctuaire et pose sur sa tête la triple couronne de roi, de pontife et de fils de Dieu. Fidès est là... O surprise! Elle reconnaît le nouveau messie... et crie sur son passage: « Mon fils! » Jean s'émeut. Le peuple hésite. L'illusion va tomber!

Ceci ne fait pas le compte des anabaptistes, qui chantent justement :

En son sein aucune femme
Ne l'a porté, ni conçu!
Fils de Dieu, divine flamme!
Rayon du ciel descendu...

Zacharie et Jonas tirent leurs poignards sur Fidès, et Matthisen dit à Jean : — Si tu parles, elle est morte!

Le Prophète, ainsi rejeté dans son rôle, trouve l'occasion admirable pour faire un miracle.

— Cette femme est folle, dit-il.

Un miracle peut seul lui rendre la raison.
Que Dieu m'inspire donc!

Puis écrasant sa mère d'un regard magnétique :

Femme, à genoux! que la sainte lumière
Descende sur ton front, insensée, et t'éclaire!
Tu chérissais ce fils dont je t'offre les traits?

FIDÈS.

Si je l'aimais!...

JEAN.

Eh bien! que maintenant vers moi ton œil se lève...
Et vous qui m'écoutez, peuple, levez le glaive,
Si je suis son enfant, si je vous ai trompés,
Punissez l'imposteur! Voici mon sein! Frappez!

Fidès voit que sa réponse peut perdre elle et Jean. Elle le considère, en effet, comprend son regard et son rôle, et dit avec force :

Oui, la lumière brille à mes yeux obscurcis.
Peuple, je vous trompais. Ce n'est pas là mon fils!

— Miracle! miracle! s'écrie la foule.

Le fils a sauvé la mère, la mère a sauvé le fils... Le Prophète est consacré... Le tour est complet.

Cette scène est d'un immense effet dramatique.

Nous avons dit que l'empereur s'avançait. Les fanatiques, tremblant à son approche, ne songent plus qu'à se sauver aux dépens de leur messie. Après l'avoir couronné roi et sacré Dieu, ils s'apprêtent à le vendre. Ce n'est pas là, d'ailleurs, ce qui occupe le Prophète. Il veut regagner le cœur de sa mère. Il va la trouver dans la caverne où il l'a fait conduire, jette sa couronne à ses pieds et implore son pardon. Fidès lui rend la pareille et ne veut plus le reconnaître. Elle s'attendrit enfin, et reprendra son fils, — mais obscur et pauvre comme autrefois, repentant de ses sacriléges et de ses crimes. Il y consent. Ils vont sortir, lorsque Berthe paraît, une torche à la main. Un de ses parents, gardien du palais, lui a signalé un amas de soufre et de salpêtre. Elle veut ensevelir, sous les débris de la cathédrale, le Prophète qu'elle croit l'assassin de son fiancé. — Mais voilà que dans l'homme qui est là, elle reconnaît Jean lui-même, dont un manteau lui dérobe les riches vêtements. — Elle se jette dans ses bras, éperdue de surprise et de joie... Ils vont partir avec Fidès... et retrouver le bonheur dans la fuite et dans l'ignorance de Berthe. Par malheur un officier accourt et dit à Jean :

On t'a trahi!
Par ruse, en ce palais, s'est glissé l'ennemi;
Ils veulent t'immoler au milieu de la fête
De ton couronnement... Viens les punir, Prophète!

A ce mot, Berthe recule avec un cri d'horreur: Prophète! Jean est le Prophète!

N'approche pas de moi!
Ton sceptre fut un glaive,
Tes droits sont des forfaits,
Et le sang, qui s'élève,
Nous sépare à jamais.

Et dans son vertige, elle se perce le cœur.

Fou de désespoir à son tour, Jean fait emmener sa mère, et jure de finir comme Sardanapale.

Berthe lui a livré le secret du souffre et du salpêtre. Il en profite et remonte dans son palais. Il y trouve les anabaptistes en fête..., célébrant leur salut qu'ils ont acheté par sa perte.

Il s'assied avec eux à la table du festin, sur les moelleux tapis, au milieu des vases d'or, des parfums allumés, des fumées de l'orgie. — On boit, on chante, on rit, — comme si l'empereur n'allait pas venir... Tout à coup, Jean fait un signe. Les portes se ferment. La fumée s'élance à travers le pavé... Les convives bondissent d'effroi... Et le Prophète leur annonce qu'ils fêtaient leur trahison sur un volcan, qu'ils vont tous périr avec lui.

En effet, les murailles croulent, les colonnes se brisent, les détonations se multiplient..., et tout le palais s'abat sur les fanatiques, sur le Prophète — et sur sa mère, qui est venue le rejoindre, et meurt avec lui en pardonnant, pour que Dieu pardonne à son tour...

Cette décoration dépasse tout ce qu'on avait vu à l'Opéra jusqu'à ce jour. Avec celle de l'étang de glace, elle suffirait à passionner tout Paris.

Roger est sublime dans le rôle du *Prophète*, Mme Viardot-Garcia, admirable dans celui de Fidès; et tous deux sont bien secondés par Mme Castellan-Berthe, M. Bremond-Oberthal, MM. Levasseur, Euzet et Gueymard, — les trois anabaptistes.

Le succès du *Prophète* sera européen, comme tous ceux de M. Meyerbeer.

Autre triomphe de M. Scribe. Cette fois le champ de bataille est la Comédie-Française. Les lieutenants du vainqueur sont M. Ernest Legouvé, Mlle Rachel et nos premiers comédiens. Comme chacun ira voir l'illustre tragédienne dans cette transformation hardie de son talent, et comme un drame ne doit pas être connu d'avance, ainsi qu'un libretto d'opéra, nous raconterons la vie d'Adrienne Lecouvreur plutôt que la pièce de MM. Scribe et Legouvé. Ce n'est pas tout à fait la même chose; mais le théâtre a ses licences.

Il y avait à Fismes, petite ville entre Soissons et Reims, en 1690, un pauvre chapelier. Cette année-là même, il eut une fille, qu'il destinait à coudre ses feutres, ses rubans et ses cuirs. En 1702, il vint s'établir à Paris, dans le faubourg Saint-Germain, pour y devenir moins pauvre en coiffant de plus riches têtes. La Comédie-Française était près de là. Quelques acteurs confièrent leur chef au père Lecouvreur (c'était le nom du chapelier); Adrienne (c'était sa fille) attachait d'une main distraite les coiffes et les bordures. Distraite, pourquoi? Parce qu'elle raffolait de la comédie. Aussi ne se trouvait-elle jamais aussi bien payée que quand elle l'était en billets de spectacle. Cela fit l'affaire d'un artiste sans talent et sans argent, qui

serait allé nu-tête sans ces petits marchés. Il combla Adrienne de coupons de la troisième galerie, et il vint souvent lui demander son avis sur la pièce du jour. Adrienne la trouvait toujours charmante et en récitait par cœur des tirades entières. Surpris de la justesse et de la chaleur de son débit, l'acteur, qu'elle appelait sa meilleure pratique et qui était réellement la plus mauvaise, engagea Lecouvreur à livrer sa fille à sa vocation dramatique.

— Je ne dirais pas non, répondait le bonhomme, si elle avait un grand talent... Mais se faire excommunier pour être sifflée en public! voilà ce qui me retient et m'épouvante.

— Eh bien, s'écria un jour Adrienne, j'aurai un grand talent!

En attendant, elle avait quinze ans à peine, et elle était déjà charmante. Elle se réunit à une petite troupe d'amateurs de son âge pour jouer *Polyeucte* et la comédie du *Deuil*. On répéta chez un épicier de la rue Férou. La chose fit du bruit dans le quartier. Plusieurs personnages considérables vinrent écouter Adrienne, et s'en retournèrent enchantés de sa grâce et de son jeu. Il était tout nouveau pour le temps : il était simple et naturel. Vous savez qu'alors on chantait la tragédie. Adrienne la disait. Les routiniers se révoltèrent, mais les gens de goût applaudirent.

La présidente Le Jay voulut connaître ce talent naissant et le révéler à ses amis. Elle offrit à la troupe d'Adrienne son hôtel de la rue Garancière. La cour et la ville affluèrent à la représentation. La cohue fut telle qu'on força la porte gardée par huit Suisses.

Une scène touchante se passa dans la coulisse avant le spectacle. Adrienne était si pauvre qu'elle n'avait pu acheter une robe convenable. Elle emprunta celle d'une femme de chambre de la présidente, qui l'en habilla de son mieux avant le lever du rideau. Jugez combien il fallait de grâce pour résister à une telle épreuve! Elle triompha cependant, et fut applaudie à outrance... On était au dernier acte, et au plus fort du succès, lorsque voilà bien un autre esclandre que celui des Suisses!... Des archers se présentent pour arrêter toute la troupe d'amateurs en pleine scène... Ils sont porteurs d'un ordre formel de M. d'Argenson, arraché par les plaintes de la Comédie-Française... L'alarme se répand, Mme Le Jay se lève, écrit au fonctionnaire, et n'obtient grâce qu'en promettant de cesser les représentations.

Elles reprirent toutefois au Temple, où le grand-prieur, ami des arts, plaça la petite colonie à l'abri des rigueurs de la police. Là, un comédien médiocre, quoique célèbre, Le Grand, remarqua Adrienne, se proposa pour la former, c'est-à-dire pour la déformer. Il lui enseigna la déclamation chantante, le débit ampoulé, toutes les nobles grimaces de la tradition... Adrienne fut sauvée par son instinct; elle resta simple et naïve; et pour mieux échapper à son maître, elle alla jouer en province suivant ses propres inspirations.

La voilà comédienne! le sort en est jeté! Son père a consenti, et lancé ses chapeaux par-dessus les moulins, ou plutôt par-dessus la rampe.

Bientôt l'Alsace et la Lorraine n'eurent qu'une voix pour crier bravo à la jeune artiste. L'écho en vint à Paris. On l'y rappela officieusement. Bref, elle débuta à la Comédie-Française dans la Monime de *Mithridate*, le 14 mai 1717.

Jamais début ne fut aussi triomphant. C'était une transformation radicale de la tragédie. La mélopée disparaissait devant la diction; la convention cédait la place à la passion. L'inspiration de l'art succédait à la tradition du métier; l'initiation fut instantanée et complète. Adrienne arriva, du premier bond, à la gloire.

Au milieu de l'enthousiasme universel, un seul amateur se fit remarquer par son sang-froid. Les passages qui enlevaient les applaudissements les plus frénétiques ne lui arrachaient que deux monosyllabes : « bon, cela! » On parla de ce juge impassible à l'actrice : elle voulut le connaître. C'était Dumarsais, le grammairien philosophe. Elle l'invita gracieusement à dîner. Il y vint, mais en déclarant qu'il ne serait jamais flatteur. Adrienne eut le bon goût d'apprécier cette franchise. Elle essaya toutefois de vaincre le flegme du grammairien par ses tirades les plus entraînantes. Elle ne put obtenir que deux ou trois : « bon, cela! » Ils lui parurent sévères à côté des louanges qui l'exaltaient. Peu à peu elle les trouva profonds et significatifs. Elle les préféra à l'engouement de la multitude, et elle finit par y attacher un si grand prix, qu'elle ne joua plus rien sans le répéter devant Dumarsais, et s'assurer par quelques : « bon, cela! » des bravos qui les suivaient infailliblement.

Voltaire dut ses plus grands succès à Mlle Lecouvreur; sa reconnaissance devint une passion, qui tourna en amitié sincère.

Elle trouva un esclave non moins fidèle et plus illustre encore dans le maréchal Maurice de Saxe, fils naturel d'Auguste, roi de Pologne, génie sauvage et cœur dévoué, grand homme qui ne savait pas l'orthographe, héros libertin, qui, à vingt-quatre ans, avait fait onze campagnes et répudié sa femme.

Ses relations avec Adrienne sont un roman prodigieux. Elles duraient depuis cinq ans, lorsque la duchesse de Courlande, nièce de Pierre le Grand, offrit au maréchal ses États et sa main. Maurice de Saxe eût rejeté les États, s'il n'eût fallu les défendre contre trois puissances. Il eût surtout refusé la main, si Adrienne ne lui eût enjoint de l'accepter. Il se jette à corps perdu dans cette entreprise, qui n'a pour lui que les attraits du danger. Mais un autre obstacle l'arrête. Le futur souverain est sans argent. Le lendemain, il reçoit quarante mille livres, somme très-forte pour l'époque. C'était le prix des diamants et de l'argenterie d'Adrienne, qu'elle lui envoyait pour aller épouser sa rivale!... Où la grandeur d'âme va-t-elle se nicher?

Maurice part, arrive, devient prince de Courlande, tient tête à la Russie, fait des miracles de bravoure; puis abandonné de son père, proscrit par la Pologne, disgracié par sa femme elle-même, ruiné par ses propres sujets, il revient à Paris se consoler près de Mlle Lecouvreur.

Une grande dame voulut aussi le consoler, s'il faut en croire plusieurs contemporains. La duchesse de B..., dit Mlle Aïssé dans ses lettres, entreprit d'enlever le cœur du maréchal à la comédienne. Elle ne put y réussir et ne gagna que le mépris d'Adrienne. Un soir, celle-ci jouait dans *Phèdre*; elle aperçut Mme de B... aux premières loges : arrivée à ce passage :

> Je sais mes perfidies,
> OEnone, et ne suis point de ces femmes hardies
> Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
> Ont su se faire un front qui ne rougit jamais,

l'actrice désigna énergiquement sa rivale, ou bien le public la devina de lui-même; en sorte qu'un tonnerre d'applaudissements écrasa la duchesse...

Le soir même, ajoute la chronique, des pastilles furent présentées à la comédienne par un habitué de sa loge... Elle les accepta sans défiance... Et, quelques jours après,

en jouant *Œdipe*, le 17 mars 1730, elle fut prise de douleurs aiguës. Elle acheva néanmoins la pièce, mais elle succomba le surlendemain dans les convulsions.

Les médecins la déclarèrent morte d'une hémorrhagie d'entrailles; Mlle Aïssé, et beaucoup d'autres, la crurent empoisonnée par Mme de B...

Voltaire nie formellement ce crime, qui l'eût révolté plus que personne. Et son témoignage doit être préféré dans un tel débat.

C'est ce que n'ont point fait MM. Scribe et Legouvé. Non-seulement ils ont noué leur intrigue d'après le récit de Mlle Aïssé, mais ils ont nommé la duchesse de B... en toutes lettres. Leur seule excuse est dans le peu d'importance qu'ils attachent à leur ouvrage, au point de vue de l'histoire. Ils ont voulu intéresser le public et faire un beau rôle à Mlle Rachel. Ils ont doublement réussi. La jeune tragédienne est entrée dans le drame moderne en triomphatrice. Elle a été femme du monde dans les salons Louis XV, rivale terrible dans les vers de *Phèdre*, conteuse charmante dans la fable des *Deux Pigeons*, mourante sublime au dénoûment de la pièce.

Adrienne Lecouvreur est montée et jouée avec le goût et l'ensemble qui sont le privilége de la Comédie-Française. Regnier a un rôle secondaire, dont il fait un premier rôle, à force de talent. Mmes Allan et Denain, Samson, Maillard, Leroux sont dignes d'eux-mêmes.

La vie d'Adrienne Lecouvreur pourrait fournir encore deux drames touchants.

Le comte d'Argental s'était épris d'elle et voulait l'épouser. Elle refusa obstinément sa main, et adressa à sa mère, résolue de l'exiler à Saint-Domingue, une lettre qui est un modèle de délicatesse.

« C'est le plus respectueux enfant, disait-elle, et le plus « honnête homme que j'aie jamais vu. Vous l'admireriez, « s'il ne vous appartenait pas... Daignez vous joindre à « moi pour détruire une faiblesse dont je ne suis pas com- « plice. Ne lui témoignez ni mépris ni aigreur... J'aime « mieux me charger de toute sa haine, malgré l'amitié « tendre que j'ai pour lui, que de l'exposer à la moindre « tentation de vous manquer... Ne poussez donc pas la « crainte jusqu'à prendre des résolutions violentes contre « lui. Il n'est pas juste qu'il soit malheureux en tant de « façons. Faites tomber sur moi ses ressentiments, mais « que vos bontés le dédommagent. Je lui écrirai ce qu'il « vous plaira. Je ne le verrai de ma vie. J'irai même à la « campagne, mais ne le menacez pas de l'envoyer au bout « du monde. Il peut être utile à sa patrie. Il vous com- « blera de satisfaction et de gloire... Pardonnez... et man- « dez-moi ce que vous voulez que je fasse... Je n'épargne- « rai ni mes soins ni mes vœux pour que vous soyez con- « tente de lui et de moi. »

On rompit le mariage sans exiler le comte d'Argental; et celui-ci, à quatre-vingt-quatre ans, retrouva dans le secrétaire de sa mère la lettre d'Adrienne qu'il n'avait jamais lue et qu'il baigna de larmes d'admiration.

Un autre jeune homme de bonne maison, n'ayant vu la tragédienne qu'au théâtre, en devint cependant tellement fou, qu'il rompit avec ses parents, s'enrôla de désespoir, déserta ensuite, et fut condamné à mort. Adrienne, qui avait ignoré tout cela, en fut instruite le jour de l'exécution. Elle courut implorer sa grâce, l'obtint, la lui envoya, et le rendit à sa famille.

Ces nobles traits ne purent mériter la sépulture chrétienne aux restes de l'actrice. Telle était alors la rigueur des lois ecclésiastiques. Si le pauvre chapelier vivait encore, il dut se rappeler amèrement ses anciens scrupules, en suivant les deux portefaix qui enterrèrent nuitamment sa fille dans les chantiers du faubourg Saint-Germain...

Longtemps après, un vieillard courbé par l'âge vint reconnaître le cercueil d'Adrienne dans les fondations de l'hôtel de Sommery. Il le consacra par ses pleurs et par une table de marbre qui se voit encore dans la galerie de l'hôtel.

Ce vieillard était le comte d'Argental.

On dit que la femme de lettres la plus célèbre de notre époque descend d'une fille d'Adrienne Lecouvreur.

P.-C.

LES EAUX ET LES BAINS [1].

DIEPPE.

A douze lieues au nord de Rouen, au fond d'un petit golfe, et à l'embouchure de la rivière d'Arques, s'élève la ville de Dieppe.

Si vous consultez les géographes, ils vous apprendront qu'elle est bien bâtie, bien percée, avec un port excellent, où peuvent mouiller des bâtiments de 400 tonneaux, de beaux quais, des places ornées de fontaines, sans oublier le cours Bourbon, l'église Saint-Jacques, et le faubourg original où le costume des Poletais fait honte à notre siècle de paletots-sacs et de tant d'autres gracieuses importations britanniques. L'Angleterre empoisonne les Chinois avec l'opium; elle n'ose, à vrai dire, nous en faire autant, elle se contente de nous dépouiller de notre ancien monopole de l'élégance et de l'esprit, en nous initiant aux joies du *sport* et au confortable des vêtements carrés. Ceci n'est qu'une phrase incidente qui ne doit pas nous empêcher de revenir à Dieppe.

(1) Voyez tome XIV, page 295.

Nous parlions de sa topographie, son histoire est plus belle encore. Comme toutes les villes un peu célèbres, Dieppe a des prétentions à la plus haute antiquité. Nous ne croyons pourtant pas, comme les plus fanatiques de ses chroniqueurs, qu'elle ait été fondée dès avant l'époque de Brennus. Ce n'est même que sous les rois de la troisième race que son existence se révèle d'une manière certaine. Henri II, le fameux Plantagenet, héritier des ducs de Normandie et roi d'Angleterre, y fit bâtir un château fort, vers l'an 1188. Ce château était destiné à assurer la tranquillité de la place contre les desseins ambitieux de Philippe Auguste. Par malheur pour l'Angleterre, il ne servit qu'à protéger la ville devenue française contre les tentatives de Jean Sans-Terre, qui n'avait pas su conserver la Normandie, ce beau fleuron de sa couronne. Sous la domination de nos rois, Dieppe vit sa prospérité se développer rapidement. Une pépinière de marins hardis s'y forma; l'audace, l'intrépidité, le sang-froid les distinguaient sur

toutes les mers. Dans les guerres malheureuses de la France contre l'Angleterre, à l'époque de Henri V, Dieppe suivit la fortune de Rouen, et retomba au pouvoir de l'insulaire favorisé par nos dissensions. Mais Dieppe était restée française de cœur, malgré tous les efforts des rois anglais pour se l'attacher. Le célèbre Talbot, pour tenir les habitants en respect, y fit construire une bastille formidable, qui commandait la ville et le port. Louis XI, encore dauphin, l'enleva d'assaut en 1443, et depuis lors Dieppe est restée ce que la nature l'avait faite, en la plaçant comme une sentinelle avancée sur les côtes de notre belle patrie. La paix augmenta sa prospérité ; ses navigateurs plus hardis s'associèrent aux explorations lointaines des Espagnols et des Portugais, à cette époque où le génie de Christophe Colomb poussa les nations modernes sur la route de l'Amérique. Ce fut un de ses enfants, Sébastien Cabot, qui découvrit le Canada, cette nouvelle France, comme on disait dans un temps plus heureux. D'autres Dieppois fondèrent, sur la côte occidentale d'Afrique, des comptoirs d'où l'on rapportait l'ivoire, la poudre d'or, la gomme, et toutes les productions de cette riche terre. Ce fut pour Dieppe une époque de gloire et de fortune que les guerres civiles vinrent interrompre. Henri IV combattit dans ses faubourgs le duc de Mayenne à la bataille d'Arques, et c'est là qu'il fit cette fameuse lettre au brave Crillon, au milieu de la poudre encore fumante et des blessés.

Passons sur ces jours malheureux où l'héroïsme se dépensait contre des frères ; arrivons à Louis XIV. Dieppe avait atteint l'apogée de sa grandeur. Ses corsaires et ses marins de commerce couvraient l'Océan, lorsque l'Angleterre résolut d'incendier cet avant-poste menaçant placé en regard de ses ports. Plus heureuse qu'à Saint-Malo, la flotte ennemie réussit à bombarder Dieppe, et ce, avec une telle fureur, que presque toutes les maisons furent renversées. La vieille cité se releva pourtant, mais les malheureuses guerres qui nous ravirent nos possessions de l'Amérique septentrionale lui furent encore fatales, avant même que la prospérité naissante du Havre fût venue porter un coup mortel à son commerce.

Placé à l'embouchure de la Seine, sur la route directe de Paris, ce port devait nécessairement monopoliser presque toutes les relations de l'Amérique septentrionale avec la France. Dieppe s'est débattu quelque temps contre la fortune de sa jeune rivale, et aujourd'hui le voyageur qui la parcourt peut encore s'étonner du mouvement qui anime ses belles rues et les quais de son port.

Il y a surtout un point qui attire particulièrement son attention, c'est, sur la jetée, un bâtiment vaste et commode, vers lequel afflue une multitude d'étrangers, les uns pâles, les autres avec cette figure fleurie, mais ennuyée, de l'oisif à la recherche d'un passe-temps nouveau. Vous demandez ce que c'est que ce bâtiment et où va cette foule ; le premier Dieppois venu vous répond avec un orgueil mêlé d'étonnement : « C'est l'établissement des bains de Dieppe... »

Il y a des villes qui, après avoir joué un rôle brillant dans l'histoire du monde, tombent et meurent dès que le principe de leur force est altéré. A ce compte-là, Dieppe devait mourir. Elle a fait mieux, elle s'est transformée, elle prospère en dépit du Havre et de la perte du Canada, et cela de par la loi du plaisir habilement organisé, surtout habilement prôné. La duchesse de Berry a beaucoup contribué à cette prospérité. On se souvient des assises chevaleresques et brillantes qu'elle venait périodiquement y tenir. Dès lors, la mode vint d'aller aux bains de Dieppe sur les traces de la bonne et facile princesse, et l'obligeance des habitants, la beauté des sites d'alentour, la facilité des transports ont servi à continuer cette vogue, sans qu'on puisse prévoir son terme.

Dieppe n'a oublié qu'une chose dans tout ceci, c'est de prouver sa reconnaissance par quelque témoignage indestructible de pierre ou de marbre à l'homme qui l'a dotée de cette nouvelle source de fortune et de bien-être. A peine si quelques vieillards le connaissent, et se souviennent encore de la croix de bois qui surmontait naguère son tombeau, et sur laquelle on lisait ces simples paroles, effacées sans doute aujourd'hui :

CI GIT MARTIN GOBERT, DÉCÉDÉ EN 1820.

Donc, Martin Gobert tenait, en 1810, un hôtel sur le pont ; la nature l'avait doué du génie de la cuisine, ce génie, plus rare qu'on ne croit, qui se résume par un contraste piquant dans le nom de Carême, et qui par ses combinaisons savantes immole plus de gens que les Alexandre et les César, et par compensation fait chaque jour tant d'heureux.

Martin Gobert avait toutes les qualités que ce génie suppose, l'activité, le sang-froid, la promptitude de coup d'œil, la fermeté au feu, la connaissance profonde des affinités, des similitudes et des différences. Il manquait une chose, hélas ! à tout cela, l'occasion de le mettre en pratique. Ah ! si Martin Gobert avait été maître d'hôtel de l'Empereur, ou du prince de Bénévent, ou même du banquier Ouvrard ! Mais, je l'ai déjà dit, il tenait tout simplement un hôtel à Dieppe, et les temps étaient mauvais. La guerre maritime, le blocus prolongé des croisières anglaises avaient ruiné le commerce ; les relations entre la France et les îles Britanniques étaient interrompues depuis dix ans. Plus de ces gros lords qui venaient d'ordinaire faire à Dieppe leur première étape sur la route d'Italie. Plus de ces gentlemens gonflés d'ale et d'orgueil qui échangeaient les roupies de l'Inde contre l'ivresse généreuse des vins de France. Martin Gobert en était réduit, ou à peu près, à régaler sa famille, à mettre mille variétés charmantes dans le pot au feu traditionnel, et à se dire tous les jours en soupirant : Ah ! si j'étais connu !

La paix d'Amiens fut signée sur ces entrefaites ; les ports se rouvrirent, et une nuée d'Anglais s'abattit sur le continent. Gobert manqua d'en devenir fou de joie. Enfin son rêve allait se réaliser, il allait venger la France sur la bourse et les gosiers britanniques, vengeance, il est vrai, cachée sous une forme exquise et enivrante.

Un jour, Gobert se promenait sur le port. On apercevait à l'entrée du goulet un yacht élégant tout pavoisé de banderoles flottantes.

— A qui appartient ce beau joujou ? demanda Gobert à un vieux pilote du port, qui démarrait pour aller conduire le yacht dans les passes difficiles du goulet.

— A lord Forster, répondit le marin ; un homme affligé d'un million de revenu.

— Ah ! ah ! fit Gobert en soupirant.

— Tenez, monsieur Gobert, voulez-vous venir en ma compagnie visiter cette coquille de noix ? vous verrez quelque chose de gentil.

— Très-volontiers, dit Gobert. Et une demi-heure après ils étaient à bord du yacht, prodigieuse construction tout incrustée de palissandre et d'acajou.

Les yeux de Gobert ne pouvaient se rassasier de contempler cette merveille. Une chose le charma particulièrement, c'était un homme gros et rouge, assis sur le pont devant une table garnie de toute sorte de mets. Une extase béatifique se peignait sur les traits du personnage, qui ne

daigna pas faire attention à l'arrivée des deux Français. Gobert ne l'en estima que davantage.

— C'est sans doute lord Forster? dit-il au pilote.

— Oui, c'est milord, répondit celui-ci. Dieu! comme il travaille, monsieur Gobert!

— Je le ferais bien mieux travailler s'il voulait! dit Gobert en soupirant de nouveau, et en s'adossant à un mât pour mieux suivre une scène si attachante. Cet homme-là paraît digne de me comprendre; c'est lui que je rêve depuis si longtemps!

Il fut interrompu dans ses réflexions par lord Forster, qui s'écria tout à coup d'une voix étranglée par la fureur:

— Qu'on fasse venir Edwards.

Edwards était son cuisinier; il arriva tout tremblant devant son maître.

— Drôle infernal! qu'avez-vous mis dans cette sauce?

— Moi, milord, ce que j'y mets d'habitude.

— Comment, d'habitude! est-ce mon habitude de manger une aussi affreuse mixtion?

Edwards était terrifié et tout l'équipage avec lui, le yacht lui-même tremblait sur sa base liquide.

Tout était perdu, lorsque Gobert s'avança, et dit en mauvais anglais, mais avec une grâce modeste :

— Si milord veut me permettre...

— Eh bien?

— Je me flatte..., j'espère réparer le mal.

— Comment? dit milord.

— Rien de plus simple, répondit Gobert en s'animant. Que manque-t-il à cette sauce? du ton, de la fermeté, un peu plus de consistance dans les parties; avec un soupçon de blanc d'œuf et une goutte de vinaigre, le mal sera réparé, ou je consens à ne plus m'appeler Martin Gobert.

— Eh bien! nous allons voir, répondit milord. Edwards, vous entendez.

Edwards s'empressa d'exécuter l'ordonnance, et deux minutes après lord Forster, ravi, jura qu'il n'avait jamais rien mangé de semblable. Gobert savourait tranquillement son triomphe.

— Asseyez-vous donc là, monsieur, dit l'Anglais, je serais charmé de causer avec vous, et de vous faire goûter de mon bordeaux.

Gobert s'assit respectueusement. La conversation s'engagea, conversation savante, toute pleine d'aperçus nouveaux et de théories appétissantes. Au bout d'une heure, notre Français se hasarda à dire:

— Où va sa seigneurie?

— Ma foi, dit milord, je crois que j'irai à Bade, ou aux Pyrénées; on m'a ordonné de prendre les bains.

— Ah! oui, répondit Martin Gobert avec un sourire forcé, car il sentait bien que sa proie lui échappait; mais sa seigneurie ne pense-t-elle pas s'arrêter quelques jours par ici?

— Je crains de m'ennuyer, monsieur Gobert.

— Comment, milord? Juste ciel! vous ennuyer à Dieppe, une ville délicieuse, une société choisie, du poisson frais tous les jours.

— Vraiment, monsieur Gobert?

— Du gibier à foison, du gibier, milord.

— Goddam! murmura l'Anglais en se passant la langue sur les lèvres.

— Après tout, continua Gobert, si milord veut absolument prendre des bains, il n'a pas besoin d'aller jusqu'à Bade, il y en a ici.

— Des bains à Dieppe!

— C'est-à-dire, milord, un petit établissement, bien petit il est vrai, mais une eau excellente, saturée de principes fortifiants; c'est moi qui suis l'entrepreneur.

Nous verrons plus tard que Gobert disait vrai jusqu'à un certain point. Bref, l'Anglais finit par se rendre.

— Ils arrivèrent au lieu du débarquement. Gobert, laissant pour une minute milord au milieu de ses malles, ne fit qu'un saut jusqu'à son hôtel.

— D'où venez-vous, monsieur? dit sa femme en l'apercevant.

— Tais-toi, malheureuse, répondit Gobert, et retiens ce que je vais t'apprendre. Nous avons ce soir milord Crésus, non, milord Forster. Fais préparer la plus belle chambre et acheter le meilleur poisson de la ville. Mets des étiquettes à notre vin dans la cave, à gauche; tu sais comment cela se fait. Que tout le monde ici prenne la grande tenue.

— Êtes-vous fou, monsieur Martin Gobert?

Heureusement Gobert n'entendit pas cette question, il était déjà presque au bord du yacht.

Milord débarqua bientôt, et se dirigea vers l'hôtel, en compagnie de son nouvel ami. Ils allaient arriver.

— C'est là votre établissement? monsieur Gobert.

— Oui, milord, c'est-à-dire une partie; il y a encore un grand bâtiment derrière. Henri IV a couché dans une chambre que je réserve aux étrangers de distinction, le commun loge dans le bâtiment de derrière. Vous verrez tout cela demain. Pour le moment, ce qu'il y a de mieux à faire, je crois, c'est de vous coucher.

— Dans la chambre de Henri IV?

— Certainement, milord. C'était lors de la bataille d'Arques.

Ainsi dit, ainsi fait; la première nuit se passa parfaitement, lord Forster fit une digestion excellente, accompagnée de rêves délicieux. Le lendemain fut consacré tout entier à l'appréciation de la cuisine de maître Gobert. Elle fut déclarée sans rivale, et la séance se prolongea fort tard dans la soirée. Gobert n'avait pas dormi encore depuis l'arrivée de lord Forster, et il était couché, lorsque celui-ci se leva le matin du second jour, et alla se promener sur le port.

Le temps était pur, un vent léger ridait la surface de la mer, le yacht se balançait mollement sur ses ancres. Lord Forster pensait en lui-même: — que cette nature est belle! comme cette brise humide dilate les poumons! Quel bonheur de pouvoir se baigner dans ces eaux tranquilles! Oui, il faut que je me baigne; et en pensant à tout cela, il s'était déjà fort éloigné de la maison Gobert et de la chambre d'Henri IV. Force lui fut donc de s'adresser à un passant et de lui dire dans le français de la Tamise.

— Je volais prendre une petite baignoire.

— Une petite baignoire?

— Oui, je volais bien la prendre.

— Pardon, monsieur, je ne vous comprends pas très-bien.

— Une petite baignoire?

— Monsieur veut peut-être dire un bain.

— Yes, yes, particulièrement, un petit bain dans la mer.

— Ah! oui, un bain de mer; mais rien ne vous en empêche, monsieur.

— Dites moa, vous connaît l'établissement?

— Quel établissement?

— Le petit établissement pour la baignoire de Dieppe.

— Vous vous moquez de moi, dit l'autre en s'éloignant.

Lord Forster s'adressa à plusieurs personnes successivement. Toutes lui firent la même réponse. A la fin, il s'avisa de demander M. Dagobert.

— Comment, M. Dagobert?

— Yes, messieur Dagobert, le bon cuisinier qui donne la petite baignoire.

— Vous voulez peut-être dire M. Gobert?

— Particulièrement.

— Eh bien, tournez à droite, puis à gauche, vous y serez dans une demi-heure.

Lorsque milord arriva à l'hôtel, Gobert, désespéré, était à sa recherche. Il n'y avait chez lui que ses deux garçons.

— Je volais prendre le bain dans la mer dit l'Anglais à l'un d'eux.

— Ah! milord veut se baigner, c'est très-facile.

— Yes, j'aurai satisfaction grande.

— Eh bien, attendez un moment.

Le garçon disparut, et il revint bientôt avec un panier sous le bras.

— Milord veut-il me suivre?

L'Anglais suivit son conducteur, non sans remarquer avec étonnement qu'ils s'éloignaient d'une manière effrayante de l'hôtel. Ils arrivèrent enfin à l'extrémité de la ville sur une plage sablonneuse, caressée par la marée descendante.

— C'est là, dit le garçon; milord veut-il quitter ses habits?

— Mais j'ai demandé à vous le petit établissement pour la baignoire.

— Nous y sommes, milord, répondit imperturbablement le garçon en tirant du panier une longue corde.

— Comment, l'établissement il est... cela!

— Milord, on ne se baigne pas ailleurs qu'ici; cette corde est pour vous attacher les reins et vous retenir, s'il y avait du danger.

Ainsi l'établissement de Gobert se bornait à une corde! Le puff était un peu fort, même à l'adresse d'un Anglais.

Lord Forster, furieux, fut près de battre le garçon, il se ravisa en pensant que celui-ci ne faisait qu'exécuter les ordres de son maître, et revint en toute hâte à l'hôtel, avec l'intention de quitter Dieppe dans la soirée. Mais Gobert, après avoir supporté le premier feu de sa colère, trouva moyen de l'apaiser.

— J'avoue, lui dit-il, qu'il manque encore quelque chose à mon établissement; que voulez-vous, milord, j'ai eu jusqu'ici des personnes inférieures qui s'en contentaient. Si sa seigneurie revient jamais à Dieppe, elle y trouvera un pavillon confortable pour y faire ses préparatifs de bain. Lord Forster était ébranlé, un filet de sole à la Richelieu acheva de le calmer tout à fait. Il resta encore quinze jours à l'hôtel Gobert, et promit en partant de revenir et d'adresser tous ses amis chez un homme *aussi confortable*, car ce fut son expression. Il tint parole.

Gobert, de son côté, fit construire un élégant pavillon à l'endroit où le garçon avait l'habitude de dérouler la fameuse corde. L'affaire réussit, et la spéculation s'en emparant bientôt créa peu à peu ce qu'on voit à l'heure actuelle.

Nous avons dit que la duchesse de Berry avait beaucoup contribué à la vogue des bains de Dieppe. C'était presque une affaire. Le faubourg Saint-Germain s'y portait en masse, et les habitants de cette époque conservent encore le souvenir d'une cure qui passa pour miraculeuse dans les salons de la rive gauche.

Mme la baronne de T. avait un fils de vingt ans, beau, spirituel, et tendre par-dessus le marché. Octave de T. paraissait devoir être le plus heureux des hommes, et cependant sa mère observait avec effroi un changement fâcheux dans sa constitution. Il maigrissait à vue d'œil, sa gaieté avait disparu, l'éclat de ses grands yeux bleus avait fait place à une expression terne et sombre. Mme de T... avait consulté tous les médecins les plus célèbres, mais leurs consultations et leurs remèdes n'avaient rien produit. Ce n'est pas étonnant. Octave aimait passionnément une jeune personne, la fille d'une amie de sa mère, aussi belle, aussi riche, aussi tendre que lui. C'était un amour pur, mais ignoré de tout le monde. Jamais Octave n'aurait osé en parler à sa mère; il se contentait de faire dans son cœur mille projets, mille rêves d'avenir, lorsqu'il apprit tout à coup que sa bien-aimée n'était plus à Paris. De là sa douleur, de là ses souffrances et son épuisement, contre lequel la Faculté semblait impuissante.

Un seul médecin, un vieil ami de la maison, osait encore espérer. C'était un de ces hommes d'élite qui remontent à la source du mal, étudient les rapports de l'âme avec le corps, et en tiennent grand compte dans leurs ordonnances. A la suite d'une conférence particulière avec le malade, le docteur déclara qu'il croyait nécessaire de lui faire prendre les eaux :

— Celles des Pyrénées, ajouta-t-il, sont trop sulfureuses, celles de Vichy un peu échauffantes, c'est Plombières qui guérira votre fils, madame.

Et en disant cela, le bon docteur ne put s'empêcher de sourire imperceptiblement.

— Allons donc à Plombières, dit la baronne; docteur, je vous écrirai dans quinze jours. Votre ordonnance me convient d'autant plus que je trouverai là-bas, à ce que je crois, une de mes grandes amies, la comtesse de R...

Le lendemain Octave et sa mère partirent pour les Vosges. Quinze jours après le docteur recevait la lettre suivante :

« Monsieur,

« J'ai le regret de vous annoncer que la santé de mon « Octave ne s'est pas améliorée. Le voyage avait paru le « soulager, mais dès le lendemain de notre arrivée, il est « retombé dans un état alarmant. Je ne sais plus où j'en « suis. Ce matin il me disait que les bains de mer lui fe- « raient du bien. Dites-moi par le prochain courrier votre « opinion là-dessus.

« Toute à vous... »

A cette lettre était joint un petit billet d'Octave. Le docteur le lut aussi, et fit sans retard la réponse suivante :

« Madame la baronne,

« Je m'étais trompé, ce qu'il faut à votre fils, c'est un « air saturé de brouillards, une eau chargée de principes « salins. Ma vieille expérience est d'accord ici avec son « goût. Allez à Dieppe, madame, et vous n'aurez plus be- « soin de mes conseils. »

La baronne tourna aussitôt vers Dieppe, et un mois ne s'était pas écoulé, qu'elle écrivait au docteur :

« Victoire, mon cher docteur, Octave est sauvé; sa « couleur, sa gaieté, sa force, tout est revenu. Chaque « jour, chaque bain opère un changement qui me rend « la plus heureuse des mères. C'est à ne pas y croire. « Nous ne reviendrons à Paris que dans deux mois; je « veux laisser à Octave tout le temps de se fortifier. Du « reste, on ne s'ennuie pas ici. J'y ai trouvé du monde de « connaissance, entre autres la comtesse de R... et sa « charmante fille qui ne nous quittent guère. Pardon, « cher docteur, si je ne vous demande plus de consulta- « tions. Je suis trop heureuse de n'avoir plus à écrire à « un médecin, mais seulement à un ami. »

La baronne disait vrai. Octave était sauvé, tellement qu'il épousa, six mois plus tard, celle qu'il aimait, Mlle de R... et que sa mère ne manquait pas un jour de dire :

— Pour moi, je ne connais rien de comparable aux bains de Dieppe !

Nous devons, en finissant, réfuter une objection grave. « Dieppe n'est qu'à trente-cinq ou quarante lieues de Paris, dit-on, une bagatelle de trois ou quatre heures pour y aller, la belle affaire ! Il n'y a là aucune poésie, aucune matière au merveilleux. Parlez-nous des solitudes de Bade et de la Forêt-Noire, des pics de Bagnères ou de Barèges, des glaciers de Lenck, des mœurs primitives de Tœplitz, ou de Carlsbad. »

J'avoue que le reproche est fondé. Dieppe est pour ainsi dire aux portes de Paris, et depuis que le chemin de fer l'en a rapproché encore davantage, vous êtes là à portée de vos affaires, de vos parents, de vos amis. En quelques heures vous arrivez sans secousse, sans grandes émotions et sans os brisés ; ce ciel, c'est le ciel pâle de la patrie ; cette langue, c'est celle de la patrie ; cette liberté, c'est encore celle de la patrie. Rien d'imprévu, rien d'extraordinaire. Je n'en dirai pas moins : Allez à Dieppe, vous qui voulez des plaisirs tranquilles, et des joies économiques, vous qui vous défiez de Spa et de ses dés pipés depuis le passage de Cagliostro, vous qui croyez peu aux princesses russes de Hombourg, et aux millionnaires nubiles de Bade ; vous tous enfin, honnêtes bourgeois, pour qui la Providence a réuni dans un même lieu la terre, la mer, les souvenirs historiques, les sites gracieux, imposants, sévères, enfin tout ce que vous ne pouvez voir que très-imparfaitement dans le présent article.

X. L.

AVIS AU PUBLIC.

Ne nous demandez pas ce qu'il y a de nouveau, à l'heure où nous écrivons, dans la science, dans la littérature et dans les arts. D'ici à la fin de mai, il n'y aura plus à Paris d'art, de littérature, ni de science. Il n'y aura que des affiches électorales... Vous cherchez sur un mur l'heure du spectacle, pour aller voir le *Prophète*, ou *Adrienne Lecouvreur*, ou les *Monténégrins* ; vous ne trouvez qu'une profession de foi. Vous voulez lire les conditions de la loterie nationale des artistes, qui vous promet des lots de 50,000 francs. Cette précieuse annonce a été couverte dans la nuit par une liste de candidats. Vous demandez à votre libraire le dernier roman paru, la dernière comédie représentée. Il vous remet une brochure d'un inconnu, qui vous prouve gratuitement, quelle que soit d'ailleurs votre opinion, que le seul moyen de sauver votre propriété, votre famille et votre peau, est de le nommer, ou de nommer tel de ses amis, représentant à l'Assemblée législative.

MM. Scribe et Saintine avaient prévu ce cas politique dans leur grande scène de *l'Ours et le Pacha*.

Marécot. Nous voulons donner au pacha un divertissement...

Lagingeole. J'ai ce qu'il vous faut

Marécot. Il faut vous dire que le pacha possédait un ours blanc qui faisait ses délices.

Lagingeole. Un ours ! J'ai justement ce qu'il vous faut ! — Prenez mon ours ! c'est le premier ours du monde. — Il est exactement semblable à l'ours blanc du pacha, excepté qu'il est noir. Il boit, mange, pense et raisonne comme vous et moi...

Marécot. Ah ! mon ami, nous sommes sauvés ! Le pacha aime aussi les poissons. Il nous faudrait un poisson comme on n'en voit pas !

Lagingeole. J'ai votre affaire : prenez mon ours !

Marécot. Votre ours fera donc le poisson ?

Lagingeole. C'est son état ! c'est un ours marin !

Marécot. Un ours marin ! Ah ! mon ami, notre fortune est faite !

Beaucoup de candidats déguisent leur profession de foi sous le titre fallacieux d'Avis au public. Ce sont les candidats dangereux. Si vous vous laissez prendre à leurs belles promesses et à leurs grandes affiches, vous courez le risque d'être dévalisé, comme le pâtissier ci-dessous, dans lequel M. Cham a personnifié la masse électorale, prise au piége des candidats sournois.

Il y a satisfaction pour tous les goûts.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

VOYAGE EN FRANCE[1].

LE PAYS BASQUE.

Vue de Bayonne.

Bergers landais montés sur leurs échasses.

PREMIÈRE LETTRE. A M. PITRE-CHEVALIER.

D'un tronc d'arbre sur le grand chemin, au pied du télégraphe de Saint-Etienne, en.....

Contrastes. — Bordeaux. — Les Landes. — Les Sauvages de France. — Le désert. — Les Bergers. — Les raisiniers et les bûcherons. — Intérieur d'une métairie. — Détails de mœurs. — La demande en mariage. — Le plat de noix. — Résumé. — Programme de voyage.

Hélas! monsieur, l'étrange promenade que je viens de faire! La cruelle épreuve qu'on m'a fait subir avant de me laisser arriver au but où je m'assieds! Certes, si les contrastes sont nécessaires en toutes les rencontres de l'humaine existence, s'il faut l'obscurité pour apprécier la lumière, l'orage pour jouir du beau temps, la misère avant la fortune, et la stérilité avant l'abondance, je suis maintenant préparé ; je puis, sans arrière-pensée, trouver admirable, autant qu'il le mérite, le pays heureux et original que j'ai tant de fois visité, et que je vais parcourir encore.

Je quittais une cité opulente, où règne une activité immense, dont les vaisseaux sillonnent toutes les mers, dont les comptoirs correspondent avec les deux mondes, où les arts, l'industrie, la science, l'esprit surtout, occupent un rang élevé; et à l'extrémité d'un rail-way de douze lieues, je suis tombé, comme par l'effet d'un rêve, au milieu du désert et de la désolation.

A pied, ou sur un mauvais cheval, on m'a conduit comme un aveugle, pendant trois jours, à travers un pays misérable, dont je ne veux pas dire le nom. J'ai passé au milieu d'un peuple hideux, sauvage, crasseux, dont le vocabulaire compte moins de mots peut-être que celui des

(1) Voyez t. XII, p. 361; t. XIII, p. 297, 335; t. XIV, p. 270, 297; t. XVI, p. 99.

Kanacks de Taïti, qui s'habille de peaux de bêtes, qui vit de bouillie et de lard rance; le dernier des peuples de notre pays.

Nous avons fait ces trois étapes sans traverser un seul village, sans voir d'autres arbres que des pins et des chênes-liéges. Pas une fleur; nulle autre végétation que des bruyères et des ajoncs; pas d'autres animaux que des moutons, des bœufs, quelques chevaux sauvages de petite race, et l'homme. Et quel homme! comme dirait M. J. Janin. On en compte trente par lieue carrée.

Partout des sables ou des marécages; une vieille route formée de troncs d'arbres étendus côte à côte; un horizon sans fin; nulle trace d'habitation; tout cela est triste et navrant.

Le premier jour de ce voyage de découvertes à travers des terres inconnues, nous n'avons rencontré, à de longues distances, qu'une dizaine de bergers hissés sur de hautes échasses, vivant isolés au milieu des bruyères, et tricotant d'un air idiot la laine de leurs moutons. Leur teint était hâve et décoloré, leur regard morne. Tous étaient de petite taille, épuisés par la fièvre, et à peine vêtus.

Le lendemain, après une nuit passée dans une pauvre chaumière, pêle-mêle avec les gens, les bœufs et les volailles, nous avons fait une pointe vers la mer qui grondait à trois lieues de nous. Elle-même était triste, et il semblait que ce fût à regret que ses flots s'étendissent sur ces vingt-cinq lieues de plages sablonneuses, où pas une roche ne s'oppose à leur course, où pas une barque ne vient être leur jouet, où l'homme ne cherche pas à leur élever un obstacle qu'ils puissent renverser en maîtres, où le naufragé ne trouverait pas de secours!

Nous avons traversé, au retour, une forêt de pins, et nous y avons découvert du moins des traces humaines. De pauvres femmes entouraient une charbonnière; un pauvre bouvier chargeait sur sa pauvre charrette des échalas et des pommes de pin; et, dans l'intérieur de la forêt, un autre pauvre homme déguenillé, armé d'une hache, accroché comme une plante parasite à la haute tige d'un arbre, y pratiquait une saignée qu'il conduisait jusqu'au sol. Cet autre malheureux était plus isolé, plus tristement abandonné que le berger de la veille. Pendant neuf mois de l'année, seul dans le coin de forêt qui lui est assigné, il vit suspendu entre le ciel et la terre, ne voyant jamais que ses arbres, qu'il saigne l'un après l'autre et dont il recueille la résine. Et cependant la rencontre de cet être apporte à l'âme quelque consolation. En lui du moins on reconnaît un agent de l'industrie humaine, il est quelque chose dans la grande famille; et, si infime que soit l'échelon qu'il représente, on peut, quand on l'a rencontré au milieu des solitudes, ne plus perdre le chemin qui ramène vers les hommes.

Là s'étaient bornées nos découvertes du second jour; notre troisième étape devait être plus animée.

A mesure, en effet, que nous avancions, nous revenions au monde. Nous rencontrions des ateliers de résine, des ouvriers qui abattaient des pins pour en faire des mâts de navires, d'autres qui débitaient des planches. Ici, on dépouillait le chêne-liége; là, on exploitait du bitume; les masures isolées devenaient des hameaux, les hameaux jouaient au village. Nous sommes passés, nous a-t-on dit, à quelque distance d'une petite ville où toutes les femmes sont jolies, spirituelles et séduisantes, sans l'ignorer; où l'eau chaude coule à flots pour tous les ménages, où les médecins engloutissent leurs malades tout vifs dans une boue noire et infecte qui leur rend la force et la santé. Nous avons pu voir de loin la cime d'un chêne colossal, religieusement entretenu, qu'on nomme dans le pays l'*arbre qui guérit les douleurs*, et à l'ombre duquel naquit un petit pâtre qui fut depuis saint Vincent de Paul. Enfin, on nous a assuré que, plus avant dans les terres, et sur les bords d'un joli fleuve que les poëtes ont chanté, riait, dansait et gasconnait, dans l'abondance, dans la bonne chère et sous un climat béni par les dieux, un peuple qui se nourrit d'ortolans et se donne, à l'instar des peuples de Castille, le plaisir des combats d'animaux de l'espèce bovine. Du reste, la prudence éloigne de ces combats les taureaux et souvent les bœufs.

Nous devions, ce soir-là, faire halte chez de bons métayers que connaissait l'un de mes compagnons de route. Il nous avait vanté, pendant une partie du chemin, l'hospitalité que nous y trouverions, le bon ordre du logis, et surtout la séduisante gaieté de la fille de la maison, belle enfant de vingt ans. Notre arrivée fut accueillie avec des cris de joie; notre guide surtout, que ses affaires amenaient fréquemment chez ces braves gens, fut reçu avec une cordialité toute particulière, et nous remarquâmes plus d'une fois des signes non équivoques d'intelligence entre lui et la jeune fille.

Il y avait fête chez nos hôtes ou du moins certaine cérémonie de laquelle personne, et surtout la jeune fille, ne voulut nous dire l'objet.

On attendait des convives du dehors, et on se hâtait de dresser la table pour le souper. Les mets étaient nombreux et de résistance, et le vin paraissait ne pas devoir faire défaut. Il y avait dans ces préparatifs, et dans l'importance inusitée que nos hôtes paraissaient y mettre, une espèce d'énigme qu'aucun de nous ne comprenait. Chaque instant qui s'écoulait semblait enlever quelque chose au gracieux abandon de la jeune fille, et amener dans son esprit une sombre préoccupation; ses regards, lorsqu'ils se portaient sur notre ami, étaient remplis de larmes, tandis qu'il y avait dans l'attitude de ses parents comme l'espérance d'un événement heureux.

Enfin, on frappa trois coups cérémonieux; les parents se levèrent, la jeune fille fit un mouvement comme pour se réfugier auprès de nous; on ouvrit la porte, et nous vîmes entrer trois hommes, dont l'un, jeune gars bien bâti, mais de fort niaise apparence, était vêtu d'habits de fête et affectait des airs conquérants. On salua gravement les nouveaux venus, et on se mit à table sans plus tarder.

On mangeait bien, on buvait de même, et en peu d'instants la conversation devint générale. On parlait de tout; mais, comme à dessein, pas un mot n'avait trait au but de la réunion, quelque soin que nous missions à tout écouter. Le convive aux habits de fête ne perdait pas une bouchée; il n'était pas non plus sobre de paroles, et son outrecuidance allait croissant. Lorsque le repas approcha de son terme, nous remarquâmes que sur toutes les figures, et surtout chez la jeune fille, l'anxiété redoublait. Elle arrêta un long regard sur notre ami, à qui elle sembla demander conseil; puis, paraissant prendre une résolution soudaine, elle quitta la table et disparut. Nul n'eut l'air de s'en apercevoir. Vint le dessert, apporté par la jeune fille. Tout le monde se tut et regarda. On comptait les plats, on cherchait à les connaître avant qu'ils fussent placés; le dernier surtout, qui se fit le plus longtemps attendre, semblait devoir résoudre une grave question, tant il excitait la curiosité de tous, hormis en apparence celle du jeune convive, qui se tenait maintenant immobile et sans oser lever les yeux.

Enfin parut le plat tant désiré : il contenait des noix. Le jeune galant n'en attendit pas davantage, et se levant

de sa place, au milieu du désappointement des uns et des sourires moqueurs des autres, il salua brusquement et quitta la maison, suivi de ses deux amis.

Nous eûmes alors le mot de cette longue énigme; nous venions d'assister à une demande en mariage et au congé péremptoire donné au prétendant. Sans le plat de noix le galant eût été accepté.

J'ai fait mes adieux, ce matin, aux bons paysans, à mes compagnons de route, à la jeune fille, et à la cause innocente ou coupable de son refus d'hier soir. Tous m'ont accompagné jusqu'ici, et je les quitte sans qu'il me reste le moindre désir de revoir le désert que j'ai parcouru et les malheureux qui y végètent. J'ai assez comme cela de *Cocozates*, de *Couziots*, de *Lannusquets* et de *Maransins*, comme on appelle tout ce peuple des Landes. De tout ce que j'ai rencontré, de Bordeaux jusqu'a Dax, il n'est rien que je veuille revoir.

Sachez d'ailleurs, monsieur, quel est le site d'où je vous écris, et dites-moi si je ne dois pas y trouver la consolation de mes souffrances passées, et l'espérance de mes jours à venir.

Après avoir quitté la métairie, nous suivions le grand chemin au milieu d'une double haie de charmantes habitations, à l'extrémité de laquelle s'élevait la tour du télégraphe.

Au pied de cette tour, la route formait un coude et disparaissait.

Lorsque nous sommes arrivés à ce coude, un spectacle magique s'est déroulé devant nous.

Nous sommes sur un plateau élevé. A nos pieds, le grand chemin, descendant en pente rapide, traverse une pauvre petite ville qu'on dit entièrement habitée par une population juive. Au delà s'étend un beau fleuve coupé par un pont de bateaux, grossi par la marée montante, et portant des navires, des mâts, des voiles et des pavillons de toutes couleurs. A notre droite est un vallon délicieux; puis, à l'extrémité, une citadelle puissante qui domine le cours du fleuve et dont les ouvrages avancés se baignent dans ses eaux.

Sur l'autre rive s'étendent des chantiers pour la construction des navires, puis les remparts d'une ville dont l'entrée monumentale se présente à l'issue du pont de bateaux. A gauche de la ville, des masses de verdure, une végétation ardente, des campagnes riches et fertiles, bornées au dernier plan par de hautes montagnes aux pics aigus. Sur la droite, au contraire, et dans un plan reculé sur lequel se détache la citadelle, des dunes de sables, des bouquets de pins, des jetées qui étreignent le fleuve jusqu'à son embouchure; au delà, un phare, et plus loin encore un horizon immense et la mer.

Des flots de lumière se répandent sur ce magnifique paysage; j'entends d'ici les mille rumeurs des deux villes, le son des cloches, les cris des marchands, le hennissement des chevaux. Des troupes s'exercent sur les glacis de la citadelle; des marins chargent leurs navires en s'accompagnant de chants monotones; le sapin et le chêne retentissent sous la cognée du constructeur; et la mer gronde en soulevant les sables de la côte.

Voilà donc là-bas le but, l'objet de mon voyage; demain, après-demain, pendant d'heureux jours, je visiterai tout ce que d'ici je découvre : Bayonne, le Labourd, l'Adour, les Pyrénées, les Pignadas, le phare de Biarritz, l'Océan!

L'impatience me dévore; le sol des Landes me brûle les pieds; je reprends mon bâton blanc, je quitte mon tronc d'arbre, et je descends le chemin qui conduit vers l'Adour.

Adieu, monsieur.

DEUXIÈME LETTRE. A M. ANTONY S....., AVOCAT.

Le pont de Saint-Esprit. — Bayonne. — La Porte de France. — La Nive et l'Adour. — Les Allées-Marines. — L'Arsenal. — La marine à domicile. — M. de Ch.... — L'âne des Bernardines. — Les jetées. — La barre. — La *Comète*. — Napoléon à Bayonne.

De l'embouchure de l'Adour.

Ami, mon pied a foulé la poussière du pont de bateaux de Saint-Esprit. L'étrange machine que ce vieux plancher, où les piétons n'ont pour refuge, quand viennent les voitures, que trois pièces de bois placées l'une à droite, l'autre à gauche, et la troisième au milieu!

Ce matin, la mer était mauvaise, le vent du large refoulait avec colère les eaux de l'Adour; le joli fleuve moutonnait, et le pont ondulait de Saint-Esprit à Bayonne, comme un serpent de bois. Les diligences de Bordeaux et de Toulouse s'avançaient au petit pas, et les voyageurs paraissaient peu certains de n'être pas jetés par-dessus le bord; les tonneaux de porteurs d'eau allaient, à la file, s'approvisionner à Saint-Esprit, à la fontaine privilégiée; des bandes de juifs, reconnaissables à leur accent outré, à leur profil aigu, s'en allaient faire la place, courir les comptoirs et prendre l'air des *cinq-cantons*; le Basque à longs cheveux, la tête coiffée du berret bleu, le corps ceint d'une large ceinture rouge, la main armée du bâton de néflier, tenait, droit et fier, le milieu de l'une des voies, ne déviant d'un pouce pour personne, paraissant même indigné d'avoir à céder la place aux voitures; de jeunes garçons bien bâtis, portant la veste ronde et le pantalon bien ajusté, s'en allaient au jeu de paume; et un essaim de servantes basquaises, riant, criant et raillant, suivaient, la cruche sur la tête, le chemin des porteurs d'eau.

Avez-vous vu quelque part, mon ami, rien de gracieux, de joli, d'agaçant comme ces jeunes filles de la Soule et du Labourd, coiffées d'une manière inimitable, court vêtues, bien chaussées, dont le regard est si fin, dont les dents sont si blanches, et qui laissent voir avec coquetterie leur jambe bien faite et leur bas blanc bien tendu? Connaissez-vous une population plus variée, plus vivace, mieux faite pour jouir de la vie?

J'ai de tout temps été séduit par le mouvement qui règne sur le pont de Saint-Esprit, par les mille épisodes dont il est le théâtre, et surtout par la vue magnifique qui l'environne. Aussi n'est-il pas un Bayonnais qui ne vienne, à son heure, y fumer sa cigarette et y perdre, sans le vouloir, ses plus doux loisirs. Il m'a fallu du courage pour m'en arracher et pour me diriger vers la ville.

On m'a assuré que de zélés patriotes bayonnais voulaient demander au gouvernement de faire inscrire sur le fronton de la porte de France, laquelle ouvre à l'extrémité du pont de bateaux, ces mots célèbres d'Adiram d'Aspremont, vicomte d'Orthe, adressés à Charles IX :

« Sire, j'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidèles habitants et gens de guerre de la garnison, et je n'y ai trouvé que bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau. »

Cela eût fait très-bon effet à côté de la devise de Bayonne : *nunquam polluta*; car Bayonne, aussi bien que Péronne la Pucelle, se fait gloire de n'avoir jamais été foulée par

un soldat ennemi : mais il s'est trouvé de ces malheureux qui proscrivent la poésie de l'histoire, qui se font un plaisir de mettre en doute tous les mots célèbres ; de ces gens qui ne veulent pas qu'Henri IV ait jamais parlé de la poule au pot, qui nient que Louis XIV ait été un grand roi, qui vulgarisent la réponse de Cambronne aux vainqueurs de Waterloo ; et ces malheureux prétendent avoir lu, dans je ne sais quelles archives bayonnaises, la minute de la réponse du vicomte d'Orthe, et n'y avoir rien trouvé de ce que répètent ses historiens depuis 1572. Il faut être bien fort dans son opinion pour combattre ainsi une tradition de deux cent soixante-dix-sept ans ; mais je reconnais cette force à notre ami Jules Balasque, qui en sait bien d'autres sur l'histoire de son pays.

La Nive, vous le savez, mon ami, est une charmante rivière qui descend des hauteurs du Mendibelsa, en plein pays basque, et qui, après avoir parcouru les plus riches vallées, traverse Bayonne pour s'unir à l'Adour à deux cents mètres du pont de bateaux. Ce mariage, qui date probablement de toute éternité, ne paraît cependant pas du goût de la jolie Basquaise ; elle a la fierté de ses frères des montagnes, elle partage leurs rivalités, et chaque jour elle refuse de confondre ses eaux avec celles de son voisin, l'enfant des vallées de Bigorre. C'est en vain que la mer essaye d'intervenir ; c'est en vain que, deux fois le jour, elle visite l'un et l'autre lit : la Nive recule devant la médiatrice, et ne reprend son libre cours que lorsque celle-ci s'est retirée. Alors, fidèle au sol basque qu'elle n'a pas un instant quitté depuis sa source, elle s'en va caresser, pure et limpide, la rive gauche du lit conjugal et la verte promenade des Allées-Marines, en abandonnant aux eaux troubles de l'Adour la terre désolée des Landes.

Vous avez pu reconnaître, en effet, que dans leur lit commun, et sur une assez longue distance, l'Adour et la Nive coulent côte à côte sans mêler leurs eaux ; ce n'est qu'à la longue que les deux liquides s'équilibrent et se confondent.

J'ai remarqué dans le golfe une particularité de même nature. L'Adour, au delà de son embouchure, maintient longtemps, au milieu des ondes vertes de la mer, ses eaux jaunes bordées de deux lignes d'écume ; et le courant qu'il forme trace au large une immense courbe, dont le centre est le phare de Biarritz, et qui rejoint la côte vers Guetary et Saint-Jean-de-Luz.

Toutes nos villes ont une Grande-Rue, de même qu'une auberge nommée le *Lion-d'Or*, et quand nos villages n'ont qu'une rue, ils l'appellent Grande. Bayonne est fidèle au principe ; voici là-bas une rue qui est belle, sinon vaste, et qui a nom rue *Mayour* ; mais fallait-il aussi désigner de la même manière un chétif pont de bois sur lequel on traverse la Nive pour entrer dans Bayonne ? Le pont *Mayour* n'est grand d'aucune manière ; ni long, ni large, ni élevé ; élégant, rien de trop ; solide, tant s'en faut ; illustre, non que je sache. Tout est convention ; une planche jetée sur un ruisseau est, en effet, beaucoup plus petite. Il conduit à une place trapéziforme qu'on nomme place Grammont, et qui joue un certain rôle dans les mœurs bayonnaises ; c'est la promenade de prédilection des gens qui ont peu de temps à perdre, comme de ceux qui en ont beaucoup : des négociants, des courtiers de commerce, des officiers, des Basques, des Espagnols et des petits enfants. C'est là aussi que s'élève un monument carré, entouré d'arcades comme l'Odéon, dans lequel les Bayonnais ont réuni, pour les devoirs du citoyen, pour les plaisirs du mélomane et pour les intérêts du commerçant, une mairie, un théâtre et un hôtel des douanes ; union déraisonnable et imprudente, qui expose deux établissements importants aux chances quotidiennes d'incendie du troisième.

Sur le côté de la place Grammont que baigne la Nive, est la station des véhicules de toutes formes avec lesquels on visite le cours de l'Adour : tilloles, gabarres, couralins, chalands et autres. Un des canotiers me reconnut.

— Agour, mousu, me cria-t-il ; allons-nous au Boucau, à la barre ?

— Allons ! lui dis-je.

En un instant nous étions à l'ombre des Allées-Marines.

Il y a des gens, mon ami, qui ne connaissent nos villes que sous un point de vue, que par un monument, par une rue, par une promenade. Jamais ils ne les ont visitées, mais ils veulent en avoir l'air ; un nom les a frappés, qui, à leurs yeux, personnifie la ville, ils le retiennent.

— Vous allez à Bordeaux, vous disent-ils. Oh ! Bordeaux ! les allées de Tourny ! »

Ou bien : « Marseille ! la Canebière ! »

Ou bien : « Toulouse ! le Capitole ! »

« Montpellier ! le Peyrou ! »

« Bayonne ! les Allées-Marines ! »

Il est en effet peu de promenades aussi heureusement situées que les Allées-Marines ; le long d'un joli fleuve, au milieu d'une campagne couverte de maisons charmantes, en vue des coteaux que domine la citadelle, en face des chantiers et des magasins de l'Arsenal de marine ; et cependant elles sont peu fréquentées, au grand regret de la Faculté bayonnaise, qui sait apprécier les petits bénéfices que lui rapportent la brise du soir et les vapeurs du fleuve.

Au milieu de l'Arsenal, sur le bord opposé aux Allées-Marines, on aperçoit une jolie habitation entourée de tilleuls, élevée sur une terrasse baignée par le fleuve, ce qui lui donne l'apparence d'une maison fortifiée. Regardez avec attention, et vous verrez poindre au-dessus du parapet une douzaine de caronades montées sur pivot.

Cette habitation était occupée par le directeur des mouvements du port. J'ai entendu ces caronades faire leur part de bruit dans les grandes circonstances, de concert avec les canons de la citadelle.

Là vivait, au temps passé, un bon lieutenant de vaisseau qui comptait de nombreux services et qui attendait paisiblement l'heure de sa retraite dans les plus douces fonctions. M. de Ch..... était un homme de grand esprit, d'une instruction élevée, tournant le vers d'une façon agréable, dirigeant lui-même, et avec succès, l'éducation de deux charmantes jeunes filles. C'eût été, en un mot, un homme heureux, s'il n'eût été possédé d'une passion fatale ; il aimait la mer qui le traitait en inhumaine. Une seule fois, au début de sa carrière, il avait navigué, et il avait été atteint du mal de mer d'une manière tellement grave, qu'il avait été obligé de quitter son navire avant la fin du voyage.

Ne pouvant être marin sur l'élément perfide, M. de Ch... l'était chez lui de nuit comme de jour. Sa maison était aménagée et gréée en corvette ; le rez-de-chaussée était la cale (la maison n'avait pas de cave), l'étage supérieur l'entrepont. La terrasse était le pont, le banc de quart était sous les tilleuls. Vous cherchiez un escalier, vous trouviez une écoutille et une échelle de cordes ; la salle d'étude de ces demoiselles formait le carré de l'état-major ; dans la chambre du commandant étaient la boussole,

le sablier, la longue-vue, les instruments d'usage pour faire le point, le livre de loch, le journal de bord, des armes, et des pipes qu'il ne fumait pas. Dans la salle à manger était une table à roulis; le coq (la cuisinière) couchait dans un cadre sous le faux-pont. Mme de Ch..... avait à bord les fonctions de second, c'est-à-dire l'administration et la haute main sur les soutes aux provisions; enfin, l'équipage se composait d'un gendarme de la marine, représentant la force armée, et de deux invalides remplissant les emplois multiples de gabiers, timonniers, mousses ou canonniers.

Aux grands jours, aux jours de salve, au 1er mai, au 29 juillet, ou aux cérémonies extraordinaires, on faisait dans la corvette le branle-bas général. On tirait les gargousses de la soute aux poudres; les caronades étaient chargées et braquées. M. de Ch..... endossait l'uniforme de campagne, couvrait son chef de la casquette à galon d'or, et prenait place sur son banc de quart, armé d'un sablier à minutes. Les deux invalides étaient à leur poste, mèche allumée, et on attendait l'heure. Dès que les derniers ou les premiers rayons du soleil doraient la cime des arbres :

— Feu ! criait le commandant, en retournant son sablier.

Costumes basques des environs de Bayonne.

Le canon tonnait, le sable s'écoulait.

— Feu! disait-il encore.

Ainsi résonnaient les vingt-un coups de la salve, de minute en minute, suivant l'usage officiel; distance majestueuse, disait M. de Ch....., et digne autant du haut caractère du personnage fêté, que de la gravité des instruments employés.

La commune de Saint-Esprit, mal administrée par des hommes à qui les intérêts municipaux sont moins chers que les spéculations du commerce, avait appelé M. de Ch.... à faire partie de son conseil. En cette qualité, le commandant de la corvette de l'Arsenal sauva un jour tout le pays des graves conséquences d'une émotion populaire.

Voici le fait.

En continuant à descendre l'Adour, après avoir passé sous le canon de la terrasse, nous allons rencontrer, au milieu d'un îlot de sable, un vieux bâtiment ruiné, dont l'aspect ou la vétusté pittoresque n'a rien qui tente le crayon de l'artiste. C'était, au temps jadis, un couvent de Bernardines, et ce n'était plus, il y a dix ans, qu'une masure sans habitants. Sans habitants, je me trompe. Dans un coin du couvent, transformé en écurie, logeait, aux frais de la charité publique, un âne, fétiche vénéré des femmes du pays. Cet âne était venu je ne sais d'où ; les faits qui avaient fondé sa réputation, je les ignore ; toujours est-il que les jeunes femmes frappées de stérilité allaient, plusieurs fois l'an, l'invoquer processionnellement et l'embrasser sur le nez. Le temps vint où le terrain des Bernardines fut vendu, où le vieux couvent fut démoli, et où l'âne se trouva sans pagode. On le poussa dehors ; *inde iræ*. Les habitantes de Saint-Esprit, de Saint-Étienne, de Tarnos, du Boucau s'en émurent ; l'affaire menaça de prendre des proportions colossales ; c'est alors que M. de Ch..... intervint. L'homme indulgent savait qu'on ne doit pas brusquer les superstitions, et qu'il faut laisser au temps le soin de les détruire.

Le saint âne fut recueilli sous un hangar dépendant de l'Arsenal, où la municipalité de Saint-Esprit pourvut, je crois, à son entretien.

Or, qu'arriva-t-il? L'âne de l'Arsenal n'était plus l'âne de saint Bernard ; première cause de refroidissement. Ses œuvres furent examinées de plus près, et le bruit courut que trois femmes de Tarnos, les premières qui l'avaient visité depuis son déplacement, n'avaient pas, après six mois, la moindre apparence de succès. L'empressement diminua ; l'âne abandonné devint malade, puis mourut ; et force fut à ses clientes de se vouer à d'autres fétiches. M. de Ch..... avait bien prévu.

Je m'aperçois, mon ami, que je gaspille en route votre temps et le mien ; un spectacle intéressant nous attend à l'embouchure du fleuve, et je vous ennuie de mes souvenirs. Mon devoir de narrateur me montre cependant bien des choses dont je devrais vous parler : la baie de Blanc-Pignon où l'Adour s'étend et s'arrondit avant de s'engager entre les jetées ; Robinson, ce rapin misanthrope, qui s'est construit sur le terrain vague, au fond de la baie, d'abord une hutte, puis une cabane, puis une maisonnette où il brosse d'étranges peintures qu'il met en loterie à Bayonne ; le Boucau, un charmant village échelonné sur un monticule de sable de la rive droite, où habitent les pilotes de l'embouchure, les lamaneurs et quelques restaurateurs en renom ; le Lazaret où les gardiens, toujours seuls, font seuls quarantaine.

C'est au Boucau que les bâtiments en partance viennent attendre qu'il plaise au vent de leur être favorable, et à la barre de leur livrer passage.

C'est là que commencent les jetées qui, sur une étendue de 3,000 mètres, encaissent le fleuve et le conduisent à la mer.

Ce sont de beaux travaux sans doute, auxquels se sont employés les plus habiles ingénieurs de France, Louis de Foix, en 1579, M. de Ferry et Vauban un siècle après ; M. de Touros, en 1731 ; M. de Prony, sous l'Empire ; mais quoi qu'on ait fait jusqu'à présent, on n'est pas parvenu, et peut-être ne parviendra-t-on jamais, à maîtriser cette barre redoutable que forment à l'embouchure les montagnes de sable amoncelées par la mer. L'Adour n'y peut rien. Est-il un jour grossi par les pluies ou par les neiges, poussé par le vent de terre, et par conséquent plus violent et plus rapide, il déplacera sans doute une partie des masses qui obstruent son passage, mais la mer les ramènera quelques heures après. Quand vient le flux, quand souffle le vent du large, les flots déferlent sur la barre avec une fureur inouïe, avec un bruit égal au tonnerre ; ce n'est plus le fleuve, ce n'est plus la mer, c'est une masse écumante de sable liquide, une boue de galets en ébullition qu'une tempête sous-marine semble pousser à la surface et soulève à une hauteur considérable.

Alors nulle force humaine ne pourrait renverser cet obstacle, et le malheureux navire qu'un pilote imprudent voudrait amener en rivière serait désemparé, brisé, roulé et souvent englouti, sans qu'il en restât de traces.

Je me rappelle à ce propos, mon ami, certaine discussion qui eut lieu à la Chambre des pairs, il y a quelques années, au sujet du projet de loi qui accordait au port de Bayonne un bateau à vapeur remorqueur. M. le baron Charles Dupin fut d'avis qu'il faudrait recommander au capitaine de s'arrêter quelquefois sur la barre et d'y faire jouer ses roues, de manière à produire un déplacement dans les sables. Étrange aberration ! autant vaudrait, quand le vent fait défaut, employer un soufflet de cuisine pour faire tourner un moulin.

Rarement, trop rarement, quand le temps a été calme pendant plusieurs jours, quand la marée s'est faite sans violence et sans colère, le fleuve a pu, comme par surprise, détacher et entraîner quelques mètres de l'obstacle, et pratiquer un passage où ses eaux s'écoulent sans résistance. Alors tout le monde est averti, toutes les vigies font des signaux, tous les navires, qui souvent attendaient depuis plus d'un mois l'heure favorable, font le branle-bas de départ, lèvent l'ancre et se groupent en ordre auprès de la barre. En même temps toute la ville est en émoi, la population sourit et prend ses habits de fête, tous les moyens de transport sont mis en réquisition, les canots, les tilloles, les couralins, les gabarres. Les jetées sont couvertes de curieux, et la foule se presse sur la plage en silence, car elle craindrait dans ce moment solennel d'éveiller par ses cris l'élément assoupi.

Un canot est parti du Boucau, conduit par huit rameurs en chemise rouge ; il glisse avec rapidité sur le fleuve et s'arrête sur la barre même. Ce canot porte, assis au gouvernail, un homme vêtu d'un uniforme ; — ne tremblez pas, ce n'est pas M. de Ch.....— c'est le chef du pilotage de l'Adour. Il s'assure de la position de la passe, en mesure la profondeur, s'ancre à l'une des extrémités, et arbore un pavillon rouge.

Ce pavillon est un signal de sortie pour les bâtiments du tonnage le plus faible, car la marée ne monte que depuis quelques instants et n'a pas encore atteint son point le plus élevé. Au signal, les chaloupes des lamaneurs s'élancent et s'amarrent aux navires.

Le premier s'ébranle, le flot le soulève, il tangue et salue les spectateurs. Le pilote gouverne à passer sur le canot major, qui disparaît par moments au milieu des vagues et dont on n'aperçoit que le pavillon.

Le navire avance, il est à une encâblure de la passe, il s'élève, plonge, s'arrête un instant, semble hésiter ; puis s'élance et passe à deux mètres du canot major. La barre est franchie, les remorqueurs quittent le navire, il livre ses voiles au vent et gagne le large aux acclamations de la foule et des équipages.

Un second le suit, puis un troisième, puis d'autres encore ; et cependant la marée monte, le passage est praticable pour tous, le vent s'élève et la remorque est inutile. Alors le canot major arbore un second pavillon ;

tous les navires s'ébranlent; grands et petits, galiotes, goëlettes et chasse-marées, tous s'acheminent et passent à leur tour. Quelques-uns se présentent de travers, et la foule pousse des cris d'effroi; d'autres, pesamment chargés, talonnent sur le fond; mais la mer est bonne, le flot les entraîne, tous sont dehors.

En ce moment le golfe est couvert de voiles. Quelques navires entrent, et tous ceux qui sont sortis s'éparpillent dans l'espace et dans toutes les directions.

Puis, au bout de quelques instants la foule se dissipe, la mer redescend, la barre se remet à gronder, la passe se referme, et à peine reste-t-il à l'horizon quelques points noirs qui vont se perdant dans la brume, puis qui disparaissent.

Une fois, il y a quarante ans, un autre homme que le chef du pilotage vint dans le canot des lamaneurs sonder la profondeur de la passe. La mer était houleuse, la barre grondait et les lamaneurs tremblaient. Mais il semblait qu'il y eût dans cet homme quelque chose qui imposât aux éléments, comme il imposait aux peuples, et les flots s'abaissèrent devant lui. Une frégate, la *Comète*, de 48 canons, était au large, et malgré l'avis des pilotes et des officiers de marine, cet homme voulait qu'elle entrât. Il sonda, trouva quinze pieds et demi de passe, et se fit ramener au rivage où la foule l'attendait.

— Elle passera, dit-il en débarquant, qu'on lui fasse le signal.

Un pilote sortit, alla rejoindre la frégate et la dirigea sur la barre, toutes voiles dehors. Au passage elle donna un coup de talon terrible, une partie de l'équipage fut renversée, mais, grâce à la vitesse acquise, la frégate passa.

— Eh bien! messieurs, s'écria Napoléon en se tournant vers ceux qui l'accompagnaient, que vous avais-je dit?

La *Comète* était entrée par flatterie, et parce qu'il ne fallait pas qu'un souverain eût tort; mais, pour la sortie, il lui arriva comme à la belette de la fable. Elle fut démolie à Bayonne sous la Restauration.

Ma lettre, mon ami, me semble parvenue à des proportions énormes; la nuit arrive, le tonnerre de la barre m'empêche de m'entendre; adieu.

GERMOND DE LAVIGNE.

(*La suite prochainement.*)

LES DÉBUTS D'UN COMPOSITEUR.

ANECDOTE.

C'était avant les révolutions.

Un jeune homme, grand mélomane, relevait d'une maladie assez grave. Lorsqu'il fut tout à fait convalescent, son médecin, pour consolider sa guérison, lui ordonna pendant quelque temps le séjour de la campagne, et lui interdit complétement la musique, comme agissant trop vivement sur ses nerfs.

Le voilà donc parti, établi dans une petite chaumière, et privé des ressources de l'art, son idole chérie.

Pour charmer ses ennuis, il alla à la découvêrte, comme Robinson dans son île; non pas à la découverte des coquillages et des tortues, mais à la recherche des voisins.

Parmi ceux-ci se trouvait une famille d'amateurs de musique.

Un jour, elle organisa un grand concert. On y avait convié tout ce que la ville voisine nourrissait de musiciens; mais on craignait les importuns, on ne voulait pas de profanes. On fit donc entendre à l'exilé qu'on se passerait fort bien de lui ce jour-là.

Notre jeune homme, humble et simple, entendit à demi mot et se résigna. Il crut que son médecin avait poussé le zèle et l'amitié jusqu'à écrire à tout son voisinage, pour recommander qu'on lui épargnât les occasions de faire ou d'entendre de la musique.

Le concert eut lieu, et réussit assez bien pour un concert de petite ville.

Et pendant ce temps, le pauvre exclu, coiffé d'un bonnet de bazin orné d'un ruban rose, car le foulard et le bonnet de coton n'étaient pas encore inventés, passa sa soirée tristement, sans doute à lire la gazette de l'époque.

Quelques jours après, par un beau soleil et sans la moindre rancune, il dirigea sa promenade vers la maison bienheureuse.

Il n'y avait personne; toute la famille, faisant comme lui, avait profité de cette belle journée pour aller respirer l'air des grands bois. Cependant une jeune femme de chambre proposa au visiteur d'attendre dans le salon le retour de ses maîtres. Il pourra s'y reposer, il y trouvera des livres, le *Mercure galant*, etc.

Notre malade accepte et entre. Ses yeux se portent aussitôt, non pas sur les livres, mais sur un clavecin, — nous dirions maintenant sur un piano, — qui faisait le plus bel ornement du salon.

A cette vue, il oublie la recommandation du docteur et sa canne à bec de corbin; il s'assied devant l'instrument et y laisse courir ses doigts, d'autant plus sensible aux charmes de la musique, qu'il en était privé depuis si longtemps.

Il était dans un moment d'inspiration, lorsque nos mélomanes, de retour de leur promenade, s'arrêtèrent stupéfaits sous les fenêtres, et écoutèrent dans l'extase les accords qu'un ange seul, descendu sous leur toit, pouvait faire entendre.

Le convalescent ayant laissé reposer un instant les touches du clavier, tout le monde se précipita dans le salon, et quelle fut la surprise de chacun, lorsque dans l'enchanteur tombé du ciel on reconnut le jeune homme qu'on avait éliminé poliment du dernier concert, — le supposant *non dignus intrare in docto corpore!*

L'admiration devint de l'enthousiasme, quand on apprit que le délicieux morceau qu'il avait joué était de sa composition!

Grands furent les regrets, plus grandes furent les excuses.

Qui l'aurait deviné? qui pouvait prévoir cela? un jeune homme si simple, si timide!

Et le visiteur, intimidé en effet, se confondit en excuses de la liberté qu'il avait prise et regagna sa maisonnette avec la douce persuasion que la musique ne lui faisait plus de mal aux nerfs.

Or, voilà ce qui relève singulièrement l'anecdote. Ce jeune amateur se nommait Grétry.

Inutile de demander s'il fut invité au concert suivant.

Quelques années plus tard, il rendit à ses voisins politesse pour politesse, en les convoquant à la première représentation de *Richard Cœur-de-Lion*, son chef-d'œuvre.

A. DE C.

Grétry au clavecin.

CHANSON DU CHAMELIER ARABE.

— Ma cime, dit la pyramide,
Ma cime touche au firmament.
L'aile de l'ouragan numide
Me vient assaillir vainement.
Je pourrais, sur ma large épaule,
Soulever un axe du pôle,
Et servir au ciel de trépied.
Dans le grand désert je refoule
L'océan de sable, qui roule,
Comme un peuple esclave, à mon pied.

— Du haut de mes crêtes chenues
Je vois le ciel, dit le Liban.
Autour de mon front blanc les nues
Tournent leurs plis comme un turban.
Je domine les monts serviles;
Du fond de mes ravins dix villes
Me tendent les bras de leurs tours;
Je les obscurcis de mon ombre,
Et mes pics, aux angles sans nombre,
Fatiguent l'aile des vautours.

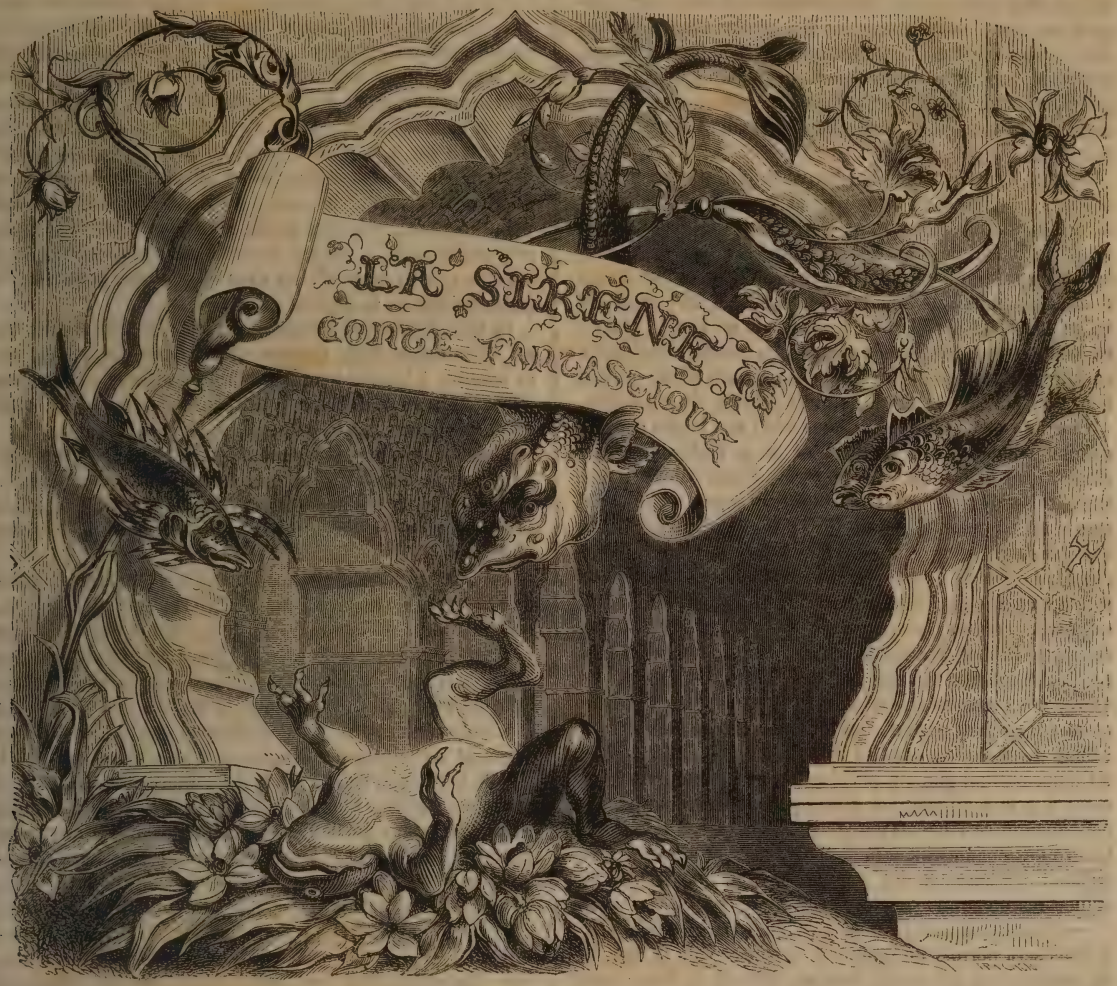
— Je suis, dit Médine la Sainte,
Je suis la cité des croyants.
Ma mosquée a, dans son enceinte,
Cent lustres toujours flamboyants.
La Mecque est le vrai cœur du monde;
Stamboul a le sceptre de l'onde,
Smyrne, un croissant à son sommet;
Mais, moi, je les surpasse toutes;
Les nations usent mes routes;
J'ai le tombeau de Mahomet!

Eh bien! la pyramide altière,
Et la montagne du Liban,
Et Médine, le cimetière
De tous les peuples du turban,
Ne sont que des points dans l'espace
Aux yeux de l'aigle qui dépasse
De son vol leur faîte hardi,
Comme ces rois que l'on renomme
L'étaient naguère aux yeux d'un homme,
Le grand sultan Bounaberdi!

ANDRÉ VAN HASSELT.

LA SIRÈNE.

CONTE FANTASTIQUE.



Au milieu de l'immense Océan, l'eau est aussi bleue que le plus bleu des bluets et aussi transparente que le plus pur cristal; mais elle est tellement profonde, que la ligne la plus longue ne peut conduire la sonde jusqu'au fond, et qu'il faudrait superposer un grand nombre de clochers les uns sur les autres pour arriver de ce fond à la surface. C'est dans ces profondeurs qu'habite le peuple de la mer.

Ce serait une erreur de supposer qu'il n'y a que du sable dans ces régions sous-marines. On y trouve, au contraire, une foule de plantes et d'arbres étranges, dont les branches flexibles se balancent, comme des êtres animés, au moindre mouvement de l'eau. Des poissons de toutes formes et de toutes dimensions glissent et se jouent entre ces rameaux, de même que, chez nous, les oiseaux voltigent dans l'air; et là où les eaux sont le plus profondes, s'élève le palais du roi des mers. Les murs de ce palais sont de corail, les fenêtres, à ogives aiguës, sont d'ambre; le toit est incrusté de coquillages qui s'ouvrent et se referment à chaque vague, et dans chacun de ces coquillages brille une grosse perle, qui formerait le plus riche ornement de la couronne d'un monarque de la terre.

Le roi des mers qui habitait ce palais était veuf depuis bien des années, et sa maison était tenue par sa vieille mère. C'était une femme remarquable, quoique très-fière de sa naissance; car telle était la noblesse de sa race, qu'elle portait douze huîtres sur sa queue, tandis que les autres grands personnages de la mer n'en pouvaient porter que six; mais elle rachetait cette faiblesse par beaucoup d'excellentes qualités, et surtout par l'affection qu'elle portait aux six jeunes sirènes, ses petites-filles. Il est vrai de dire que ces princesses étaient de ravissantes

créatures. La plus jeune d'entre elles était en même temps la plus jolie : son teint avait l'éclat diaphane et sa peau la finesse de la feuille de rose; ses yeux étaient beaux et limpides comme l'azur de la mer, et sa queue de poisson était couverte d'écailles délicates, aux reflets nacrés. Ces jeunes filles passaient leur temps à jouer dans les grandes salles du palais, dont les parois étaient tapissées de toutes sortes de fleurs, qui y croissaient spontanément; et quand elles ouvraient les hautes fenêtres d'ambre, les poissons entraient, tout comme les hirondelles pourraient venir voltiger dans nos appartements, avec cette différence, toutefois, que les poissons étaient beaucoup plus hardis et plus familiers; ils nageaient droit aux petites princesses, mangeaient dans leurs mains et se laissaient caresser par elles.

Devant le palais s'étendait un vaste jardin, parsemé de groupes d'arbres d'un rouge vif et d'un bleu foncé, dont les fruits étincelaient comme de l'or, et les fleurs de ce jardin brillaient des plus riches couleurs. Le sol était couvert d'un sable fin du bleu le plus éclatant, et une teinte d'azur, répandue sur tous les objets, eût pu faire supposer qu'on était dans le ciel, plutôt qu'au fond de la mer. Quand les eaux étaient tout à fait calmes, on pouvait distinguer parfaitement le soleil, qui avait l'apparence d'une grande fleur pourpre, épanchant la lumière du sein de son calice.

Chacune des petites princesses avait son jardin séparé, qu'elle pouvait orner et disposer à sa fantaisie. L'une d'elles avait donné au sien la forme d'une baleine, une autre celle d'une sirène; mais la plus jeune avait voulu que le sien fût rond, comme le soleil, et n'y avait planté que des fleurs d'un rouge cramoisi, dont la couleur lui rappelait celle de l'astre des cieux. C'était d'ailleurs une étrange enfant que cette jeune princesse. Rien ne lui faisait plaisir comme d'entendre parler du monde qui est au-dessus de la mer. Sa vieille grand'mère lui racontait tout ce qu'elle savait des vaisseaux qui flottent sur l'eau, des villes, des hommes et des animaux qui sont sur la terre; et ce qui excitait surtout l'admiration de la petite sirène, c'était d'apprendre que les fleurs de la terre avaient un doux parfum que ne possédaient pas les fleurs de la mer; que le feuillage des arbres y était vert, et que les poissons qui se jouaient entre leurs branches faisaient entendre des chants vifs et mélodieux. La bonne grand'mère appelait les oiseaux des poissons, parce que les petites princesses ne connaissaient pas d'autres créatures.

— Quand vous aurez quinze ans, ajoutait la vieille dame, il vous sera permis de monter à la surface de la mer, et de vous asseoir sur les rochers au clair de la lune; vous pourrez voir alors passer les grands navires à la voile, et vous verrez aussi des villes et des hommes.

L'aînée des princesses devait atteindre, l'année suivante, cet âge heureux; mais ses sœurs étaient toutes à une année environ de distance les unes des autres, en sorte que la plus jeune avait encore cinq longues années à attendre avant de pouvoir, elle aussi, flotter à la surface des eaux et faire une reconnaissance du monde supérieur. L'aînée promit à ses sœurs de leur rendre un compte fidèle de tout ce qu'elle verrait le jour de sa majorité; car les récits de leur grand'mère, loin de satisfaire leur curiosité, n'avaient fait que l'exciter.

De ces gracieuses sœurs, aucune ne soupirait plus ardemment après son affranchissement des entraves de l'enfance que la plus jeune, celle-là même qui avait le plus longtemps à attendre. Elle devenait de jour en jour plus pensive, et souvent, le soir, elle passait des heures entières à contempler, à travers l'eau bleue et transparente, la lune, qui lui paraissait moins brillante, il est vrai, mais beaucoup plus grande qu'elle ne le paraît aux habitants de la terre; et de temps à autre l'astre des nuits était caché à ses yeux par quelque baleine qui voguait au sein des mers ou par quelque vaisseau qui sillonnait la plaine liquide, et dont l'équipage était loin de se douter que, du fond de l'abîme, une petite sirène tendait en soupirant ses bras d'albâtre vers la quille de leur navire.

Enfin l'aînée des princesses atteignit sa quinzième année, et monta à la surface des eaux. Lorsqu'elle redescendit, elle eut, comme on l'imagine bien, une foule de choses à raconter à ses sœurs. Mais ce qui lui avait fait le plus de plaisir, avait été de s'asseoir, au clair de la lune, sur un banc de sable, et de regarder la grande ville qui s'étendait sur la côte. Elle avait vu les lumières qui scintillaient comme des étoiles; elle avait entendu les accords des instruments, et le bruit lointain des voitures, et des voix humaines, et le son des cloches qui, du haut des églises, jetaient aux airs leurs joyeuses volées. Et elle éprouvait un violent désir d'aller dans cette ville, précisément parce qu'elle ne le pouvait pas.

Sa plus jeune sœur l'écoutait avec la plus vive attention; et, cette même nuit, comme elle regardait, appuyée sur sa fenêtre, à travers les eaux calmes et bleues, elle pensa à la grande ville et à ses bruits, jusqu'à ce qu'elle crut entendre le son des cloches.

L'année suivante, la seconde des sœurs obtint à son tour l'heureux privilége d'aller partout où bon lui semblerait. Elle atteignit la surface des eaux au moment où le soleil se couchait, et ce spectacle lui causa plus de plaisir que tout le reste.

—Le ciel entier, dit-elle à ses sœurs, resplendissait comme de l'or, et je ne saurais vous décrire la beauté des nuages, qui flottaient au-dessus de ma tête comme des voiles de pourpre; une troupe de cygnes blancs rasa la surface des eaux, et la lumière dorée du soleil se reflétait sur l'extrémité de leurs ailes. Tandis que je suivais des yeux leurs gracieuses évolutions, le soleil disparut au-dessous de l'horizon, et les teintes de pourpre et d'or s'effacèrent peu à peu de la surface de la mer et du contour des nuages.

Ce fut ensuite le tour de la troisième sœur. Elle s'avança en nageant dans un fleuve qui se jetait dans la mer; elle vit sur ses rives des coteaux verdoyants, couverts de vignes, et des châteaux qui s'élevaient au milieu des bois. Elle entendit le chant des oiseaux, et la chaleur du soleil était tellement intense, qu'elle fut forcée à plusieurs reprises de plonger, afin de rafraîchir sa figure brûlante. Puis elle arriva dans une petite anse, où une bande de jeunes enfants se jouaient tout nus dans l'eau. Elle voulut se mêler à leurs jeux; mais ils s'enfuirent vers le rivage, et une petite bête noire fit, en la voyant, un bruit si terrible, qu'elle en fut effrayée, et se hâta de regagner la mer. Mais elle avait sans cesse devant les yeux ces vertes forêts, et ces collines couvertes de pampres, et ces jolis enfants qui nageaient dans l'eau, quoiqu'ils n'eussent point de nageoires.

La quatrième sœur fut moins aventureuse, et n'approcha pas des côtes. Elle raconta comment elle avait promené ses regards tout autour d'elle sur la plaine humide, embrassant un champ de plusieurs milles de distance, et comment le ciel était suspendu comme une grande cloche au-dessus de la mer. Elle avait aussi vu des vaisseaux, mais de loin, de sorte qu'ils ne paraissaient pas plus gros que des goëlans; elle avait vu des dauphins qui prenaient leurs ébats à la surface de l'onde, et des baleines qui lançaient l'eau par leurs évents.

Au bout d'une autre année, l'heure de la liberté sonna pour la cinquième des sœurs. C'était dans l'hiver, et le spectacle qui frappa ses regards en montant à la surface de l'eau fut bien différent de ce qu'avaient vu ses aînées. La mer était toute verte, et d'énormes blocs de glace, à demi immergés, flottaient à sa surface. Ces blocs de glace, dit-elle à ses sœurs, brillaient comme des perles, mais ils étaient plus hauts que ne le sont les clochers des églises sur la terre. Elle s'était assise sur une de ces grosses perles de glace, et avait livré aux vents ses longs cheveux; mais les matelots des navires qui voguaient dans ces parages, saisis de terreur en la voyant, s'étaient éloignés à toutes voiles. Vers le soir, le ciel s'était chargé de nuages; les masses de glace, agitées par les vagues, avaient pris, à la lueur des éclairs, l'aspect de grands fantômes, et le tonnerre avait élevé sa voix menaçante. Mais elle était restée tranquillement assise sur son bloc de glace, suivant des yeux les éclairs violets, qui, après avoir sillonné la nuit sombre, venaient se perdre dans les flots.

C'est ainsi que ces princesses, lorsqu'elles étaient sorties pour la première fois de la mer, avaient été charmées de tout ce qu'elles voyaient. Mais bientôt le charme de la nouveauté s'usa, et elles préférèrent leur séjour aquatique au monde supérieur; car c'était là seulement qu'elles se sentaient à l'aise.

Quelquefois cependant, vers le soir, les cinq sœurs, se tenant par la main, s'élevaient ensemble à la surface de la mer. Leurs voix étaient plus douces qu'aucune voix humaine, et quand le temps était à l'orage, elles s'approchaient en nageant des vaisseaux, et célébrant, dans leurs chants étranges, le bonheur de vivre au fond de l'Océan, elles invitaient les matelots à les suivre sans crainte. Mais les matelots ne comprenaient pas ces accents, qui se confondaient pour eux dans les sifflements de la brise. Ils ne pouvaient, d'ailleurs, jouir du spectacle des merveilles sous-marines; car, s'ils sombraient avec leurs vaisseaux, ils n'étaient plus que des cadavres lorsqu'ils arrivaient au palais du roi des mers.

Tandis que les cinq princesses flottaient ainsi sur les eaux, leur plus jeune sœur les regardait des fenêtres du palais de son père, et il lui semblait qu'elle eût pu pleurer. Mais les sirènes n'ont pas de larmes; aussi leur douleur est-elle bien autrement poignante que celle des enfants de la terre.

— Ah! que n'ai-je quinze ans! disait-elle en soupirant; je suis sûre que j'aimerai tant ce monde là-haut et ceux qui l'habitent!

Enfin cette quinzième année, tant désirée, arriva.

— Maintenant, dit la vieille grand'mère, que vous voilà libre à votre tour, venez ici, ma fille, que je fasse votre toilette, comme j'ai fait celle de vos sœurs.

Et, en parlant ainsi, elle posa sur sa tête une guirlande de fleurs blanches, dont chaque pétale était formé de la moitié d'une grosse perle; puis elle ordonna à huit grosses huîtres de s'attacher à la queue de la jeune princesse, en signe de sa haute naissance.

— Mais cela me fait mal, dit la petite princesse.

— Ma fille, répondit la grand'mère, ce sont là de légers inconvénients auxquels les demoiselles doivent s'accoutumer, lorsqu'il s'agit de se faire belles.

La princesse n'était pas de cet avis: elle se serait volontiers débarrassée de tous ces atours et de cette lourde guirlande, car elle aimait bien mieux les fleurs rouges de son petit jardin, et il lui semblait aussi qu'elles lui allaient infiniment mieux; mais elle n'osait pas contrarier sa grand'mère.

— Adieu! lui dit-elle, en s'élevant avec la grâce et la légèreté d'une bulle de savon.

Le soleil venait de disparaître à l'horizon, lorsqu'elle atteignit, pour la première fois de sa vie, la surface de l'immense Océan. Les nuages étaient baignés dans des teintes d'or et de rose, et l'étoile du soir brillait déjà au front des cieux. L'air était doux et embaumé, la mer aussi unie qu'un miroir. Un grand vaisseau se balançait sur son sein, et les matelots oisifs étaient nonchalamment couchés sur le pont ou groupés dans les agrès. On entendait de la musique à bord, et lorsque la nuit vint, des milliers de lampions, allumés tout à coup, donnèrent le signal des jeux. La petite sirène s'approcha d'une des fenêtres de la grande chambre, et chaque fois qu'elle était soulevée par une vague, elle regardait par cette fenêtre. La chambre était remplie de personnages richement vêtus; mais le plus élégant et le plus beau de tous était le jeune prince, aux grands yeux noirs. Il était aussi le héros de la fête, car ces réjouissances avaient pour objet de célébrer le dix-septième anniversaire de sa naissance. Les matelots se mirent à danser sur le pont, et, au moment où le jeune prince parut au milieu d'eux, des centaines de fusées et de serpenteaux, s'élançant dans les airs, firent renaître le jour au sein de la nuit. La petite sirène, effrayée, plongea pendant quelques instants, et lorsqu'elle s'éleva encore une fois hors de l'eau, elle crut que toutes les étoiles du ciel tombaient sur elle. Elle n'avait jamais entendu parler du feu, ni des inventions des hommes; aussi fut-elle bien étonnée lorsqu'elle vit de grands soleils qui tournoyaient rapidement dans l'air, en changeant plusieurs fois de couleur, et des poissons flamboyants, dont l'image était réfléchie dans les eaux. Le vaisseau était si bien illuminé, qu'elle pouvait y distinguer les plus petits objets: le jeune prince distribuait des poignées de main aux matelots, riait et plaisantait avec eux, tandis que les musiciens, excités par sa présence, témoignaient, par la vivacité de leurs accords, du zèle qui les animait.

Il était déjà tard, et la sirène ne pouvait se détacher du vaisseau ni de son beau prince. Mais, pendant qu'elle flottait sur la crête des vagues, les symptômes de la tempête s'amoncelaient à l'horizon chargé de sombres nuages. Le tonnerre éleva sa voix au milieu des ténèbres, et le vaisseau commença à rouler péniblement sur une mer agitée. Toutes les voiles furent carguées à la hâte, et les vagues, s'élevant comme des montagnes, vinrent déferler sur le pont; mais le bon navire, plongeant dans l'abîme, puis se relevant comme un cygne, semblait braver les éléments conjurés. La petite sirène trouvait ce spectacle fort amusant; mais les matelots n'étaient pas du même avis.

Cependant le navire ne tarda pas à gémir sous les efforts redoublés de l'ouragan, ses membrures fatiguées craquèrent, et l'eau pénétra dans la cale: tout à coup le grand mât se rompit comme une baguette, la coque s'entr'ouvrit et le vaisseau sombra. Ce fut alors seulement que la sirène s'aperçut du danger que couraient l'équipage et les passagers, car elle eut, elle-même, quelque peine à se garantir des débris qui s'entre-choquaient sur les flots. La nuit était si noire, qu'elle ne pouvait rien distinguer qu'à la lueur des éclairs, et elle regardait alors si elle ne verrait pas son jeune prince; elle s'avança intrépidement au milieu des débris flottants, cherchant de tous côtés, jusqu'à ce qu'enfin elle le découvrit, épuisé de fatigue et prêt à périr: elle le saisit dans ses bras, le soutint au-dessus de l'eau, et le porta ainsi sur les vagues.

Vers le matin, la tempête cessa, et le soleil, d'un rouge de sang, sortit des eaux; mais les yeux du jeune prince

étaient toujours fermés : la sirène écarta de son visage sa chevelure humide et admira la noblesse de son front. Bientôt elle arriva près d'une côte verdoyante, vers le milieu de laquelle s'élevait un couvent, dont le jardin, rempli d'orangers et de citronniers en fleur, répandait au loin les plus suaves parfums : la mer formait en cet endroit une petite baie, où l'eau était calme et profonde. La sirène déposa le prince, encore évanoui, sur le sable fin du rivage, en prenant soin de soulever sa tête et de tourner son visage vers le soleil.

La cloche du couvent sonna, et plusieurs jeunes filles sortirent pour se promener dans le jardin. La sirène alla se cacher derrière un rocher, où elle couvrit sa tête d'algues et d'écume, afin de pouvoir, sans être vue, veiller sur son prince.

Une des jeunes filles s'approcha de lui, et parut tout effrayée lorsqu'elle l'aperçut; mais elle ne tarda pas à maîtriser son émotion et courut chercher quelques-unes de ses compagnes. Et bientôt la sirène vit le prince ouvrir les yeux et sourire à ces jeunes filles qui l'entouraient; mais ses yeux ne la cherchèrent point, car il ne savait même pas que c'était elle qui l'avait sauvé. Et quand elle le vit rentrer avec les jeunes filles dans le couvent, elle éprouva un tel serrement de cœur qu'elle se replongea au fond de la mer, et regagna lentement le palais de son père.

Si la sirène avait été jusque-là pensive et silencieuse, ce fut bien pis alors; et quand ses sœurs lui demandèrent ce qu'elle avait vu le premier jour de son émancipation, elle ne leur répondit rien. Chaque soir, elle revenait visiter la plage où elle avait laissé le prince; elle vit les fleurs se flétrir et les arbres du couvent se charger de fruits; mais elle ne revit pas celui qu'elle cherchait, et, chaque fois, elle rentrait plus triste qu'auparavant. Pendant le jour, elle restait assise dans son petit jardin, mais elle ne s'occupait plus de ses fleurs : rien ne s'opposant plus au développement capricieux de la végétation, les plantes grimpèrent aux arbres, envahirent les allées, et le jardin fut bientôt rempli d'herbes sauvages.

Enfin, ne pouvant comprimer plus longtemps la douleur à laquelle elle était en proie, elle ouvrit son cœur à une de ses sœurs, et bientôt son secret fut connu des autres sœurs et de quelques-unes de leurs compagnes. Une de ces dernières connaissait le prince de vue; car, elle aussi, avait été spectatrice de la fête à bord du vaisseau; elle connaissait même son pays et le nom du roi son père. — Venez avec nous, petite sœur, dirent les autres princesses à la jeune sirène; et, enlaçant leurs bras, elles s'élevèrent, comme une guirlande de fleurs, devant la côte sur laquelle était bâti le palais du prince.

Ce palais était de marbre jaune poli, et un vaste perron de marbre blanc, régnant sur toute l'étendue de la façade, descendait jusqu'à la mer. L'édifice, surmonté d'une coupole dorée, était entouré de colonnes, entre lesquelles se dressaient de gracieuses statues d'albâtre. On voyait, à travers les glaces des hautes fenêtres, de magnifiques salons, ornés de tentures d'or et de soie, et de riches tableaux; et dans le plus grand de ces salons un jet d'eau, s'élançant sous le dôme vitré, étincelait aux rayons du soleil.

Lorsque la jeune sirène connut la demeure de celui qu'elle aimait, elle s'y rendit tous les soirs, s'approchant chaque fois plus près du rivage; elle se hasarda enfin à remonter le large canal qui baignait le pied d'une terrasse de marbre, dont l'ombre se projetait sur ses eaux. C'est là qu'elle s'arrêtait pour contempler son prince; et quand il arrivait dans sa gondole dorée, ornée de pavillons et de banderoles, elle se cachait parmi les roseaux pour entendre le son de sa voix; et si par hasard la brise capricieuse soulevait son voile d'argent, les compagnons du prince la prenaient, dans l'obscurité, pour un cygne déployant ses larges ailes blanches. Souvent elle passa la nuit entière à écouter les pêcheurs assis près de leurs filets et devisant sur les belles qualités du prince, et elle se réjouissait de lui avoir sauvé la vie, quoiqu'il n'en sût rien et ne se doutât pas de ce qu'il lui devait.

Elle s'attachait ainsi de plus en plus aux habitants de la terre, et elle aurait voulu leur appartenir. Leur monde lui semblait bien plus vaste que le sien; car ils pouvaient, sur leurs vaisseaux, franchir l'immensité des mers et s'élever jusqu'au sommet des montagnes sur lesquelles reposent les nuages du ciel; et il y avait aussi sur la terre une foule de choses sur lesquelles elle aurait désiré des explications que ses sœurs ne pouvaient lui donner. Elle eut donc recours à l'expérience de la vieille reine douairière.

—Est-ce que les hommes vivent toujours, lorsqu'ils ne sont pas noyés? lui demanda-t-elle. Ne meurent-ils jamais, comme nous autres habitants du fond de la mer?

— Oui vraiment, répondit la bonne grand'mère, les hommes meurent comme nous, et leur vie est même beaucoup plus courte que la nôtre; car nous pouvons vivre jusqu'à trois cents ans. Mais quand nous mourons, nous nous fondons dans l'écume des vagues; nous sommes comme les joncs qui, une fois coupés, ne repoussent plus. Les hommes, au contraire, possèdent des âmes immortelles, qui continuent de vivre après que leurs corps sont retournés à la terre, et qui montent alors vers les étoiles qui brillent aux cieux. De même que nous nous élevons hors de l'eau pour contempler les demeures des hommes, de même les hommes, en mourant, s'élèvent vers un séjour glorieux et inconnu, qu'il ne nous est pas donné de voir.

— Et pourquoi donc, repartit la princesse, n'avons-nous pas aussi des âmes immortelles? Je donnerais de bon cœur mes trois cents années de vie pour être, un seul jour, semblable aux enfants de la terre et avoir ensuite, comme eux, une place dans le ciel.

— Ce sont là, ma fille, dit la vieille reine, de vaines fantaisies, auxquelles il ne faut pas s'arrêter : notre sort est, d'ailleurs, bien préférable à celui des hommes, et notre existence infiniment plus heureuse.

— Je mourrai donc, reprit la petite sirène, et mes restes flotteront sur les vagues écumeuses? Je n'entendrai plus le murmure des eaux, je ne verrai plus le soleil si brillant, et les fleurs si jolies! Ne puis-je donc rien faire, grand'mère, pour avoir une âme immortelle?

— Rien, répondit la reine. Il faudrait qu'un des enfants de la terre vous aimât d'un amour plus vif qu'il n'aime son père et sa mère, qu'il concentrât sur vous seule toutes ses affections, et qu'en présence d'un prêtre il prît votre main dans la sienne et vous jurât une fidélité éternelle. Alors seulement vous pourriez devenir immortelle, car son âme se mêlerait à la vôtre, et vous partageriez le salut promis aux hommes. Mais cela ne saurait être; car cette queue, que nous regardons comme la plus belle partie de notre corps, paraît aux hommes un objet repoussant. C'est comme je vous le dis, ma fille : il faut, pour leur plaire, être perchée sur deux vilains supports qu'on appelle jambes.

La petite sirène poussa un profond soupir, en regardant tristement cette partie de son beau corps que recouvraient des écailles aux reflets nacrés.

—Jouissons donc de la vie, reprit la grand'mère; dansons, chantons, amusons-nous pendant nos trois cents ans;

ce n'est pas trop mal, après tout... Vous savez que nous avons ce soir un grand bal?

Rien de ce que nous voyons sur la terre ne saurait donner une idée de ce bal. Les parois de la salle étaient formées du cristal de roche le plus pur; et dans de gigantesques coquilles roses et vertes, disposées tout à l'entour, brûlaient des flammes de couleur, qui éclairaient non-seulement toute la pièce, mais rayonnaient à travers les murailles transparentes, en sorte que la mer semblait tout en feu, et que les poissons aux cuirasses de pourpre, d'or et d'argent, étincelaient sous leurs reflets chatoyants. Au milieu de la salle de bal coulait un large ruisseau d'une eau limpide, sur lequel les sirènes et les hommes de la mer exécutaient leurs danses accompagnées de chants. Mais la petite sirène ne prenait point part à leurs jeux, car ses pensées étaient ailleurs. Elle s'échappa furtivement du palais, et tandis que tout, dans l'intérieur, se livrait au plaisir et à la joie, elle alla s'asseoir dans son petit jardin négligé, et s'abandonna à sa douleur.

Tout à coup, grâce à la merveilleuse finesse de ses organes, elle entendit, au-dessus de sa tête et dans le lointain, le son des cors, et elle se dit :

— Ce sont les chasseurs de celui que j'aime et qui sera l'arbitre de mon sort, car je ne reculerai devant aucun sacrifice pour gagner son cœur et obtenir, avec lui, une âme immortelle. Pendant que mes sœurs se livrent au plaisir et à la danse, j'irai trouver la vieille sorcière de la mer : quelque terreur qu'elle m'inspire, il n'y a qu'elle, après tout, qui puisse me seconder dans mes desseins.

Elle sortit donc du jardin, et se dirigea vers un gouffre, au delà duquel habitait la sorcière : elle n'avait jamais auparavant visité ces parages désolés, où l'on ne voyait plus de fleurs, ni même d'herbes marines; un sable grisâtre et aride s'étendait jusqu'aux bords de ce gouffre, où les eaux, se tordant en une spirale immense, dévoraient tout ce qui en approchait. La sirène eut à tourner ce gouffre formidable pour arriver sur les domaines de la vieille sorcière; après quoi elle dut encore franchir une longue étendue de vase bouillante, avant d'arriver à son habitation, entourée d'une forêt de polypiers, qui ressemblaient à des serpents à cent têtes sortant de la terre, mais qui étaient grands comme des arbres. Leurs branches, enduites de vase et hérissées d'une multitude de petites ramifications semblables à des vers, étaient en mouvement continuel, s'agitant en tous sens, et serrant si étroitement tout ce qui venait à leur portée, qu'il n'était plus possible d'échapper à leur étreinte. A la vue de cette horrible forêt, la sirène sentit battre son cœur de terreur, et elle serait revenue sur ses pas, si la pensée du prince et d'une âme immortelle n'avait ranimé son courage. Elle attacha donc en un nœud ses longs cheveux flottants, afin de ne donner aucune prise aux polypes, et pressant sur son sein ses bras croisés, elle s'élança, rapide comme une flèche, entre ces arbres menaçants, qui étendaient vainement leurs bras avides pour la saisir. Mais elle put voir que chacun d'eux s'était emparé de quelque objet, qu'il tenait enlacé dans un millier de petits tentacules, plus étroitement que dans des chaînes de fer. Les squelettes blanchis des malheureux noyés à la mer grimaçaient entre les serres de ces polypes : on y voyait des débris de navires, des coffres, des fragments d'animaux, et jusqu'à une petite sirène qu'ils avaient attirée vers eux et étranglée. On peut juger quel dut être l'effroi de la jeune princesse.

Après avoir traversé cette forêt sans accident, elle arriva à une sorte de marécage où s'étalaient, renversées à la surface de la vase, d'énormes limaces de mer, dont on ne voyait que le ventre jaunâtre et visqueux. Au milieu de ce marécage s'élevait une espèce de hutte construite avec les os des matelots naufragés, et dans ce taudis était accroupie la sorcière, ayant sur son épaule un monstrueux crapaud, comme nos jeunes filles ont quelquefois un serin apprivoisé : et elle appelait les limaces ses « mignonnes », et les laissait se traîner sur ses vêtements.

— Je sais d'avance ce que vous voulez, dit-elle à la petite princesse. C'est une idée folle, un vœu qui vous conduira infailliblement à votre perte, mais que, par cela même, je me garderai bien de repousser. Vous désirez, ma belle petite amie, être débarrassée de cette vilaine

La Sirène et la chasse.

queue qui vous gêne, et la voir remplacée par deux de ces béquilles à l'aide desquelles se meuvent les gens de la terre, — et tout cela pour vous faire aimer du prince et gagner une âme immortelle ?

Là-dessus, la vieille poussa un éclat de rire si strident, que son crapaud favori tomba par terre, ainsi que ses limaces, qui se roulèrent sur le sol humide, en se mordant les unes les autres.

— Vous arrivez juste à point, ma charmante, poursuivit-elle, lorsque cet accès d'affreuse gaieté fut calmé. Je vais vous préparer un breuvage que vous emporterez avec vous; vous gagnerez la côte à la nage, vous vous asseoirez sur le rivage et vous avalerez cette potion. Votre queue disparaîtra alors pour faire place à ces choses que l'on appelle, je crois, des jambes; mais cette transformation sera douloureuse, je vous en préviens, et vous éprouverez la même sensation que si un glaive acéré vous traversait le corps. Vous ne pourrez faire un pas sans ressentir une vive douleur, et vous croirez toujours marcher sur le tranchant d'un sabre. Maintenant, si vous êtes résolue à endurer toutes ces tortures, j'exaucerai votre vœu.

— J'y suis résolue, répondit la sirène, d'une voix que l'émotion faisait trembler.

— Souvenez-vous bien, reprit la sorcière, qu'une fois que vous aurez pris la forme humaine, vous ne pourrez plus redevenir sirène; vous ne reverrez plus vos sœurs, ni le palais de votre père; et si vous ne parvenez pas à captiver l'affection du prince et à obtenir qu'il vous épouse, vous n'aurez pas, après tout, une âme immortelle. Le jour qui suivra son union avec une autre femme sera le jour de votre mort, car votre cœur se brisera de douleur, et vous deviendrez écume de la mer.

— J'en courrai la chance, répliqua la petite princesse, pâle et respirant à peine.

— Mais, ajouta l'horrible vieille en ricanant, toute peine mérite salaire, et vous me trouverez peut-être exigeante. Je dois, pour donner à mon breuvage magique la force d'une épée à double tranchant, y mêler de mon propre sang; il est donc naturel que je veuille avoir en retour ce que vous possédez de meilleur. Votre voix est la plus douce de toutes celles des habitants de la mer, et c'est par elle sans doute que vous espériez séduire le prince : eh bien ! c'est précisément votre voix qu'il me faut pour salaire.

— Mais si vous m'ôtez ma voix, dit la princesse, que me restera-t-il pour gagner l'affection du prince?

— Vous êtes trop modeste, ma mie, répondit la sorcière : il vous restera les charmes de votre personne, la grâce de vos manières, l'éloquence de vos yeux! N'est-ce pas assez pour conquérir le cœur vaniteux d'un homme? Çà, voyons, donnez-moi votre petite langue, que je la coupe.

— Soit ! dit la princesse en soupirant...

Et la sorcière suspendit son chaudron sur le feu, pour y faire bouillir son breuvage magique.

— La propreté est une vertu, dit-elle, en prenant une poignée de jeunes crapauds, avec lesquels elle essuya le vase. Puis, se faisant une incision au bras, elle laissa suinter son sang noir dans le chaudron, d'où s'éleva aussitôt une épaisse vapeur, affectant des formes si hideusement fantastiques, que la pauvre sirène ne put s'empêcher de trembler de tous ses membres. De temps à autre la sorcière ajoutait quelque nouvel ingrédient à sa composition, jusqu'à ce qu'enfin il sortit du vase bouillonnant un gémissement presque aussi déchirant que celui que fait entendre la mandragore, lorsqu'on l'arrache de la terre : la potion magique était prête, et se transvasa aussi claire et aussi limpide que l'eau la plus pure.

— Tenez, prenez ceci, dit la sorcière, en donnant le flacon à la princesse. Si les polypes cherchent à vous saisir lorsque vous traverserez mes jardins, vous n'avez qu'à leur jeter une goutte de cette même liqueur, et leurs branches se briseront aussitôt en mille morceaux, comme du verre.

Mais la princesse n'eut pas besoin d'avoir recours à ce moyen, car les polypes se retirèrent d'eux-mêmes avec effroi lorsqu'elle passa au milieu d'eux, tenant à la main son flacon, qui brillait comme une étoile, et elle traversa ainsi la forêt sans aucun obstacle.

Quand elle fut de retour au palais de son père, où tout était plongé dans les ténèbres et le silence, elle ne voulut pas entrer pour prendre congé de ses sœurs; car elle savait qu'elles devaient être endormies, et d'ailleurs elle avait perdu l'usage de la parole. Mais en songeant qu'elle allait quitter pour toujours le toit paternel, son cœur fut prêt à se fendre. Elle alla dans les jardins de ses sœurs, et cueillit dans chacun d'eux une fleur comme souvenir : portant ensuite sa main à ses lèvres, elle envoya plusieurs baisers vers le palais, puis elle s'éleva à la surface des eaux sombres.

La lune brillait encore sur le palais du prince, lorsqu'elle arriva à ces degrés de marbre qu'elle connaissait si bien. Elle porta alors le flacon à ses lèvres : il lui sembla que le breuvage magique la coupait comme un glaive affilé, et elle tomba sans connaissance. Mais quand les premiers rayons du soleil parurent sur l'horizon, elle se réveilla avec une vive douleur dans tous les membres : devant elle se tenait debout le beau prince, la couvrant de ses regards. Elle rougit, et baissant les yeux, elle s'aperçut que sa queue de poisson était changée en une paire de jambes, les plus jolies qu'il fût possible de voir; et comme elle était nue, elle se hâta de s'envelopper de ses longs cheveux. Le prince lui demanda qui elle était et comment elle était venue là; mais elle ne put lui répondre que par un sourire. Il la prit alors par la main et la conduisit vers le palais, et à chaque pas qu'elle faisait, il lui semblait, comme le lui avait prédit la sorcière, qu'elle marchait sur des lames tranchantes; mais elle bravait gaiement la douleur, car elle tenait la main de celui qu'elle aimait, et en la voyant s'avancer, tout le monde était émerveillé de sa grâce et de sa beauté.

On lui donna de riches vêtements, et elle était la plus belle de toutes les femmes de la cour. De jeunes esclaves, vêtues de soie et d'or, chantèrent ensuite devant le prince, qui donna des éloges à l'une d'elles, parce qu'elle chantait mieux que ses compagnes. « Hélas! se dit la sirène, si seulement il savait que c'est pour lui que j'ai fait le sacrifice de ma voix ! »

Bientôt les esclaves se mirent à danser : alors la sirène aussi se leva, et arrondissant ses bras flexibles, elle dansa comme jamais femme n'avait dansé, et chacun de ses mouvements révélait de nouveaux charmes, et ses yeux parlaient plus au cœur que le chant de toutes les esclaves.

Le prince, ravi, s'écria qu'elle ne le quitterait plus; et la sirène, surmontant la douleur aiguë qu'elle ressentait à chaque pas, continua de danser, en déployant des grâces de plus en plus séduisantes.

Et le prince lui fit présent d'un beau coursier, afin qu'elle pût l'accompagner dans ses promenades, et tous deux chevauchaient à travers les forêts verdoyantes, dont les rameaux effleuraient quelquefois leur visage, tandis que les oiseaux gazouillaient joyeusement dans la feuillée.

Elle gravissait avec lui les plus hautes montagnes; ses pieds délicats étaient en sang, mais elle souriait, car elle était à côté de son prince chéri, et elle voyait les nuages flotter au-dessous d'elle.

La nuit, quand tous les hôtes du palais étaient endormis, elle descendait les degrés de marbre, et baignant ses pieds meurtris dans l'eau fraîche de la mer, elle pensait à ses sœurs.

Un soir, ses sœurs nagèrent vers elle, se tenant enlacées et chantant des airs mélancoliques : elle leur fit signe, et l'ayant reconnue, elles s'approchèrent et lui dirent combien son départ avait causé de regrets dans le palais de son père. A partir de ce moment, elles revinrent chaque soir; une fois même, elles amenèrent avec elles leur vieille grand'mère, qui depuis bien des années n'avait pas visité le monde supérieur, et leur père, le roi des mers, avec sa couronne sur la tête : mais les deux vieillards ne voulurent pas se hasarder assez près du rivage pour pouvoir lui parler.

Et chaque jour, le prince s'attachait davantage à la petite sirène : il l'aimait comme on aime une fille chérie, mais sans avoir la pensée d'en faire son épouse; et la pauvre sirène s'affligeait en songeant qu'elle ne pourrait gagner une âme immortelle, s'il ne l'aimait d'amour.—Ne te suis-je donc pas plus chère que toutes les autres femmes? lui demandaient ses yeux brillants, lorsqu'il la pressait tendrement dans ses bras.

— Oui, répondait le prince, je t'aime plus que toutes les autres femmes, car il n'en est pas d'aussi bonne que toi, et je n'ai pas d'ami qui me soit plus dévoué; et puis tu ressembles tant à une jeune fille que je ne reverrai plus jamais! J'étais sur un vaisseau qui fit naufrage, je fus jeté à la côte, près d'un couvent où de saintes filles se consacrent à une vie religieuse, et la plus jeune de ces filles me trouva évanoui sur le rivage, et me sauva la vie. Je n'ai fait, pour ainsi dire, que l'entrevoir, et pourtant son image est restée gravée dans mon cœur, et c'est la seule femme que je puisse aimer d'amour. Mais tu lui ressembles étrangement—si étrangement, que ton image efface quelquefois la sienne. Celle que j'aime appartient à Dieu; mais la Providence t'a envoyée pour me consoler, et jamais je ne me séparerai de toi!

— Hélas! pensa la sirène, il ne sait pas que c'est moi qui l'ai sauvé! et il aime plus que moi cette jeune fille qu'il ne reverra plus! Et elle soupira, mais ses yeux n'avaient pas de larmes. — Après tout, je suis avec lui, se dit-elle : je le vois tous les jours, je veillerai sur lui, je lui consacrerai toute mon existence!

Tout à coup le bruit se répandit que le prince allait demander en mariage la fille d'un roi voisin : c'était pour cela, disait-on, qu'il faisait préparer un vaisseau magnifique, avec une suite nombreuse. Le prince lui-même ne tarda pas à faire part de ses projets à la sirène. — Je vais partir, lui dit-il. Mes parents m'ont donné l'ordre d'aller rendre visite à la fille du roi notre voisin; mais ils ne prétendent pas me contraindre à l'épouser. Je ne saurais, d'ailleurs, l'aimer; car elle ne peut être aussi belle que la jeune fille du couvent, et s'il me fallait prendre une compagne, je n'en voudrais pas d'autre que toi.

Et ces douces paroles remplissaient le cœur de la sirène de l'espoir de pouvoir posséder encore une âme immortelle.

— Tu n'as pas peur de l'eau, n'est-ce pas, ma jolie muette aux yeux éloquents! lui demanda-t-il affectueusement, lorsqu'ils furent sur le pont du beau navire qui devait le transporter chez le roi voisin; et il lui parla de la mer, de ses tempêtes et de ses calmes, et des êtres étranges qu'elle recélait, et des merveilles que de hardis plongeurs avaient entrevues dans ses abîmes. Et ces discours la faisaient sourire, car elle savait mieux qu'aucun enfant de la terre ce qu'il y avait au sein de l'Océan.

Une nuit, par un beau clair de lune, la sirène se pencha, rêveuse, sur le bord du vaisseau, les yeux fixés sur les vagues qui venaient mourir doucement contre ses flancs, et il lui sembla qu'elle pouvait distinguer le palais de son père au fond des eaux. Tout à coup ses sœurs surgirent à la surface de la mer et la regardèrent tristement, en lui tendant les bras. Elle leur fit signe d'approcher, se disposant à leur raconter comment tout allait selon ses vœux, lorsqu'un matelot parut sur le pont, et à sa vue, les sirènes plongèrent si rapidement, que le matelot crut n'avoir aperçu que l'écume blanchissant à la crête des vagues.

Le lendemain matin, le vaisseau entra dans le port de la belle cité du roi voisin, et toutes les cloches furent mises en mouvement, les clairons sonnèrent, les troupes défilèrent avec leurs bannières déployées et leurs armes étincelant au soleil; la population, pleine d'allégresse, se pressait dans les rues et sur les places publiques, et chaque jour voyait éclore de nouvelles fêtes. Cependant, la princesse n'était pas encore en ville; elle était fort loin, dans un couvent où elle avait été élevée dans la pratique de toutes les vertus. Enfin, elle arriva.

La sirène était très-impatiente de la voir, et lorsqu'elle la vit, elle fut forcée d'avouer qu'elle n'avait jamais vu de plus ravissante créature.—C'est vous, s'écria le prince, dès qu'il l'aperçut, qui m'avez sauvé la vie lorsque j'étais évanoui sur le sable du rivage! et il la pressa contre son cœur. —Mon bonheur est au comble, dit-il à la sirène, car il est arrivé ce que je n'aurais jamais osé espérer. Tu partageras ma joie, j'en suis sûr, car tu m'aimes, comme personne ne m'aime. La sirène baisa sa main en silence, mais il lui semblait que son cœur se briserait avant le jour des noces, qui devait être aussi le jour de sa mort.

Les cloches envoyèrent de nouveau leurs joyeuses volées dans les airs; des hérauts, précédés de trompettes, parcoururent à cheval les rues de la ville, proclamant le mariage de la princesse; l'encens brûla sur les autels, et le prêtre, joignant les mains des jeunes époux, bénit leur union. Debout derrière la princesse, la petite sirène tenait la queue de sa robe; mais ses yeux ne voyaient pas la cérémonie, ses oreilles n'entendaient pas la musique solennelle,—elle pensait à sa mort prochaine, à ses espérances brisées pour toujours!

Vers le soir, les jeunes époux se rendirent à bord du vaisseau : sur le pont s'élevait une tente de pourpre et d'or, dans laquelle était une estrade superbe, destinée au prince et à sa royale compagne, car l'air était tiède et embaumé; le canon gronda, et les pavillons de toutes les nations se déployèrent au vent.

Une brise favorable gonfla les voiles, et bientôt le navire glissa mollement sur la surface des ondes. Dès que la nuit fut venue, d'innombrables lampions de couleur, suspendus dans les airs, s'allumèrent comme par enchantement, et les matelots se mirent à danser. La petite sirène dansa aussi, et sa danse excita des cris d'enthousiasme, car elle n'avait jamais déployé plus de grâces. Ses pieds lui faisaient, il est vrai, un mal affreux; mais elle ne le sentait pas, car sa douleur était immense. C'était la dernière nuit qu'elle verrait celui qu'elle aimait si tendrement, celui pour qui elle avait tout sacrifié; la dernière nuit qu'elle verrait la mer profonde et la voûte du ciel semée d'étoiles...

Lorsque le prince, accompagné de son épouse, fut entré dans la tente, tous les bruits cessèrent à bord du vaisseau, et, de tout l'équipage, le timonier seul resta sur le pont. La sirène, appuyée sur le bord du navire, regardait mélancoliquement vers l'orient : elle attendait le premier rayon du soleil, qui devait être le signal de sa mort. Tout à coup ses sœurs s'élevèrent hors de la mer ; elles étaient d'une pâleur extrême, et leurs longs cheveux, qui flottaient ordinairement sur leurs blanches épaules, avaient été coupés.

— Nous avons fait, dit l'une d'elles, le sacrifice de nos cheveux à la vieille sorcière, pour qu'elle vînt à ton secours, et que tu ne périsses pas cette nuit. Elle nous a donné ce poignard; prends-le, et avant que le soleil se lève, plonge-le dans le cœur de ce prince ingrat. Son sang jaillira sur tes pieds, qui se transformeront aussitôt en queue de poisson, et, redevenue semblable à nous, tu vivras trois cents ans. Hâte-toi, car il faut que lui ou toi ayez cessé de vivre avant que le premier rayon du soleil ait paru sur l'horizon. Vois ce nuage qui rougit dans le ciel; encore quelques minutes, et il sera trop tard!... A ces mots elles disparurent sous les vagues.

La petite sirène souleva les rideaux de pourpre de la tente, et vit le prince endormi.

Elle se pencha sur lui, déposa un adieu sur son front, et regarda encore une fois l'orient, qui s'éclaircissait de moment en moment. Alors les lèvres du prince s'agitèrent dans son sommeil, et il murmura le nom de son épouse, — elle seule occupait sa pensée, jusque dans ses rêves. La sirène, dans un mouvement de désespoir, leva son poignard..... Mais presque au même instant elle le jeta loin d'elle, dans la mer; et à l'endroit où il tomba, des flammes s'élevèrent, et l'eau parut teinte de sang. Tournant alors une dernière fois ses yeux mourants vers celui qu'elle avait aimé plus que la vie, elle se plongea dans les flots, où son corps charmant devait se fondre en écume.

Le soleil se levait dans toute sa splendeur, et ses rayons tombèrent sur les vagues, si brillants et si chauds, que la sirène sentit à peine les angoisses de cette dissolution; elle entrevit son disque éclatant, et les grandes voiles blanches du vaisseau, et les nuages colorés de rose, et, au-dessus d'elle, des milliers de créatures vaporeuses, dont les voix célestes ne pouvaient pas plus être entendues, que leurs formes éthérées ne pouvaient être vues par les enfants de la terre. Elles n'avaient pas d'ailes, mais semblaient flotter, transparentes, et plus légères que l'air qui les portait. Et la sirène s'aperçut que son corps devenait semblable aux leurs, et qu'elle aussi s'élevait dans les airs.

— Où vais-je ainsi? murmura-t-elle, d'une voix douce comme celle des anges.

— Parmi les filles de l'air, lui répondit une de ses nouvelles compagnes. C'est nous qui, dans les régions du Sud, où l'homme succombe sous un ciel de feu, lui portons les brises légères qui rafraîchissent son front baigné de sueur. C'est nous qui dispersons les parfums des fleurs, qui répandent avec eux le plaisir et la santé. Et, quand nous avons, pendant trois cents ans, fait tout le bien que nous pouvons faire, nous obtenons pour récompense une âme immortelle ; et toi aussi, pauvre sirène, qui as aimé et qui as souffert, te voilà transportée dans la sphère des esprits aériens, où tu pourras, comme nous, gagner l'immortalité.

La sirène étendit vers le ciel ses bras diaphanes, et, pour la première fois, elle pleura... Puis, prenant son essor dans les airs, elle suivit ses compagnes.

A. BORGHERS.

(*Traduit du danois.*)

Le mariage du prince. La sirène tenant la queue de la princesse, etc.

L'ORIGINE DU MONUMENT DE MOLIÈRE.

La maison où mourut Molière (A gauche de la gravure). Les deux statues représentées ici au-dessus de la fontain faisaient partie du premier projet du monument. Un autre projet a été donné dans le *Musée*, t. IX, p. 160.

Un des souvenirs les plus doux que je conserve du temps de mon séjour à Paris comme étudiant, est celui d'une soirée que je passai dans la maison de la rue Richelieu portant le n° 34. J'y fus conduit par un ami, étudiant comme moi, à qui des relations dont je n'ai pas connu l'origine avaient procuré la connaissance de la personne qui l'habitait.

Ce soir-là, nous quittâmes vers sept heures le café Procope où nous avions l'habitude de nous rendre après le dîner en compagnie de quelques camarades. Le rendez-vous était autour de la grande table de marbre placée dans la seconde pièce de l'établissement, la même qui, suivant la tradition, fut longtemps occupée par les hommes célèbres de la littérature du dix-huitième siècle. C'est ce qu'on a soin de ne jamais laisser ignorer aux habitués. Il est certain que c'est à cette place même que les Voltaire, les d'Alembert, les Diderot, les Grim et autres célébrités encyclopédiques, et de la coterie Holbachique, se réunissaient chaque jour, tantôt pour discourir, tantôt dans le but de poursuivre de leurs railleries impitoyables, ou bien la lyre par trop érotique du cynique Piron, ou bien la sauvagerie pédantesque de l'auteur du *Contrat social*. Il nous semblait, à nous fraîchement imbibés des maximes philosophiques de Laromiguière, revues et corrigées par M. Ozanneau, que le reflet de nos prédécesseurs à cette table allait se projeter sur nous, et nous étions presque fiers de ce point de ressemblance avec eux.

Quoi qu'il en soit, et tant mieux pour celui qui en profite, il est certain que c'est au souvenir de ces noms illustres que le café Procope doit la continuité de la vogue qu'il a conservée jusqu'aujourd'hui. Au moins, c'était pour mes amis et moi la cause efficiente de la préférence que nous lui accordions.

Dans la soirée dont je veux parler, nous sortîmes plus tôt que de coutume, et à sept heures, comme je l'ai dit, nous étions introduits par une jeune et coquette femme de chambre chez M^me^ H^***^, qui tenait encore à cette époque (février 1828) l'emploi de mère noble et les rôles à caractère à la Comédie-Française.

Le plaisir que je me proposais dans cette visite était d'une tout autre nature que celui qui m'y attendait; cependant, je dois l'avouer à mon honneur, la surprise ne me fut pas désagréable. On ne s'étonnera pas de mes espérances aventureuses en se représentant un jeune homme de dix-huit ans, sortant à peine du collége, à qui l'on propose la bonne fortune d'une soirée chez une actrice en renom. Qu'on se rappelle le tableau maladroit que des grands parents font à leurs fils de la vie que mènent ces sirènes enchanteresses, afin de les mettre en garde contre leurs séductions, et il sera facile de deviner qu'il produit l'effet diamétralement opposé.

Comme nous avions été diligents, nous eûmes l'honneur d'arriver les premiers, et M^me^ H^***^ n'était pas encore dans son salon, ce qui nous donna le temps de préparer notre entrée, et en même temps d'examiner l'ameublement qui ne répondit pas le moins du monde à mon attente. Au lieu d'un boudoir parfumé, galamment garni de rideaux de damas de soie rose, nous étions dans un vaste salon aux tentures sévères de couleur foncée; des meubles en chêne sculpté, dont quelques points garnis de velours rouge venaient rompre la raideur et l'uniformité, remplaçaient les sultanes, les tête-à-tête, les divans, les ottomanes et autres siéges moelleux sur lesquels j'avais espéré gracieusement m'étendre. Rien de ces mille colifichets si chers aux petites maîtresses qui encombraient déjà, alors comme aujourd'hui, les cheminées et les étagères auxquelles Giroux, Susse et Mombro doivent la vogue dont ils jouissent. Un seul objet attira nos regards à cause de sa richesse et de sa forme, plus particulièrement encore par ses ornements du style le plus pur; c'était une haute pendule de Boule, au cadran de porcelaine et d'or, qui occupait, à elle seule, le dessus d'une vaste cheminée. Tout cela était bien sombre pour un boudoir, et c'est ce que nous nous disions, quand le timbre sonore et presque sinistre que cette pendule fit résonner pendant notre examen, vint ajouter encore à la physionomie lugubre de l'appartement qui n'était éclairé que par une lampe brûlant sous son abat-jour. Tout le luxe de l'appartement consistait dans les tableaux dont les panneaux étaient couverts, tous dus aux pinceaux des plus habiles artistes de l'Empire et de la Restauration; il était facile d'en reconnaître la touche en même temps que l'intention: c'était l'hommage du talent au talent; et M^me^ H^***^ devait être fière des inspirations qu'elle avait fait naître chez les peintres qui l'avaient représentée dans la plupart des scènes qui avaient fait sa réputation.

Tous ces tableaux étaient de moyenne grandeur, hormis un seul qui occupait un panneau tout entier. La lampe qui en était éloignée le laissait entièrement dans l'ombre, de sorte qu'il était impossible de reconnaître le sujet. Seulement on pouvait voir que tous les personnages étaient vêtus de noir. Curieux de l'examiner, nous nous disposions à en approcher, lorsque la porte s'ouvrit pour donner passage à M^me^ H^***^ elle-même, qui, suivie de domestiques, porteurs d'un nouvel et plus brillant éclairage, s'excusa de la manière la plus obligeante de nous avoir laissés dans la solitude.

Après l'échange des compliments d'usage, mon esprit, un moment rembruni, reprit une teinte moins foncée, et les paroles toutes gracieuses de la maîtresse de la maison le firent bientôt remonter au diapason auquel je l'avais élevé pour faire mon entrée. Heureusement pour moi, on ne me laissa pas le temps de parler, et de nouveaux visiteurs, parmi lesquels je reconnus les noms d'un grand nombre de nos célébrités littéraires et dramatiques, arrivèrent successivement. Comme dans toutes les réunions où les artistes sont en majorité, les cérémonies obséquieuses et l'étiquette compassée étaient bannies de l'accueil amical fait à chaque nouvel arrivant : un serrement de main, un bonsoir bienveillant, presque toujours accompagné du tutoiement, étaient adressés à chacun; et néanmoins, il était facile de remarquer que le respect et la déférence ne manquaient jamais ni à l'âge ni au talent.

Presque tous ces noms m'étaient connus, et j'étais pénétré d'une grande admiration pour beaucoup d'entre eux. Toutefois, je dois avouer que, de prime abord, je fus un peu désillusionné en voyant de près ces hommes à qui, du fond de ma province, je donnais une démarche imposante, une figure grave et sévère, un buste proéminent et une taille colossale comme aux personnages homériques. Je fus fort étonné de leur trouver des figures comme à tout le monde, quelques-unes même plus laides qu'à tout le monde, dont les signes remarquables ne pouvaient apparaître qu'à un homme habitué à étudier une physionomie et à en distinguer le caractère. Presque tous existent encore aujourd'hui, je ne me permettrai donc pas d'en citer les noms; il suffira de savoir que tous les arts y étaient représentés par les hommes qui s'y étaient illustrés depuis le commencement du siècle. — Peintres, poëtes, sculpteurs, musiciens, artistes dramatiques; la réunion était complète. — Cependant, quelques autres qui ne sont plus appartenant à l'histoire, ils ne me reprocheront pas

un jour, au moins je l'espère, de les avoir fait intervenir dans une réunion où comparaîtra, comme nous le verrons tout à l'heure, celui qui fut la plus grande gloire de notre théâtre.

Je citerai, parmi les écrivains, notre spirituel et malin Andrieux ; Casimir Delavigne, aux pensées sérieuses et graves ; parmi les musiciens, l'illustre Cherubini ; les peintres célèbres qui portèrent les noms de Johannot, de Vernet, de Léopold Robert et de Géricault ; enfin parmi les comédiens, Monrose, le digne interprète de Beaumarchais, et notre coquette Célimène, la séduisante Elmire, l'intéressante Valérie : n'ai-je pas nommé Mlle Mars ?

La conversation ne fut pas dès l'abord générale ; des groupes se formèrent où l'on parla des nouvelles de la semaine, de la politique du temps, peut-être même de ses affaires particulières ; puis on en vint à traiter la grande question à l'ordre du jour. C'était dans le temps que l'école romantique commençait à surgir, appuyée sur son grand maître Shakespeare. La lutte allait s'engager ; dans les deux camps les champions fourbissaient leurs armes et se préparaient au combat. Bientôt le cercle s'étendit, ce dernier sujet devint la proie de tous, et je devins le témoin de la discussion la plus intéressante et en même temps la plus fine et la plus brillante qui ait jamais été entendue par un indigne néophyte. On n'en était pas encore arrivé à cette animosité qui, plus tard, a pu être comparée aux luttes de la Sorbonne et de Port-Royal ; on se bornait à des escarmouches ; on préludait au combat à outrance par des passes d'armes courtoises, et rien n'était plus attrayant. L'heure avait passé, personne n'y prenait garde ; ce fut, il m'en souviendra toujours, un des moments les plus agréables de ma vie.

Pendant ce temps, mon attention avait été totalement distraite du grand tableau noir qui avait attiré mes regards lors de notre arrivée ; de temps en temps, entre deux arguments, après quelque trait incisif contre l'école Racinienne ou les disciples d'Hugo, je jetais bien les yeux de son côté, où m'apparaissait chaque fois quelque figure grimaçante, coiffée d'une longue perruque noire, entée sur une robe plus noire encore ; mais bien d'autres choses m'attiraient ; j'étais d'ailleurs loin de m'attendre au rôle qu'on lui réservait ce soir-là même. N'ayant pas saisi le sujet, je me trouvais encore aussi ignorant qu'à l'heure où j'avais été interrompu dans ma revue par l'arrivée de Mme H***.

J'attendais donc qu'il se présentât un instant commode pour m'en approcher, et interroger mon voisin, si toutefois besoin était. Mais je fus mis au courant bien plus vite que je ne le croyais ; l'objet de mes distractions étant devenu le sujet, non pas de la conversation, mais de l'occupation de tout le monde.

En effet, au moment où la grande aiguille de bronze qui marquait les heures de la pendule extraordinaire dont j'ai parlé eut atteint minuit, lorsque les douze coups retentirent avec une lenteur accentuée et véritablement funèbre comme le glas de la mort, Mme H***, qui pendant toute la soirée avait fait les honneurs de son salon avec un entrain et un enjouement parfaits, prit subitement un air grave, et réclama le silence que ne tardèrent pas à observer tous les assistants, qui paraissaient en connaître le motif et savoir ce qui allait se passer.

Pour ma part, je devins tout oreille, et remarquant la solennité de l'attention générale, je m'attendis à un événement.

« Mes amis, dit alors Mme H***, voici l'heure où, il y a un siècle et demi, le 17 février 1673, à ce même jour qui nous réunit, dans cette même chambre et à cette place, dit-elle en dirigeant la main vers le grand tableau, mourut notre maître à tous. Depuis que j'habite cette maison, qui fut longtemps la sienne, je n'ai pas manqué de vous rassembler pour cet anniversaire, afin de renouveler notre engagement, et faire aux mânes du grand homme une promesse d'autant plus sacrée qu'elle a lieu sur son lit de mort.

« Vous avez été tous exacts au rendez-vous, c'est avec bonheur que je vous remercie, non pas seulement de votre ponctualité, mais de votre fidélité à remplir notre engagement commun.

« De toutes parts s'élèvent des réclamations dictées par vous contre l'oubli qui a frappé la mémoire de l'auteur du *Misanthrope* et de *Tartufe*, du plus grand des poëtes comiques que la France ait produits. Grâce à vous le gouvernement s'est ému, vous avez jeté l'étincelle qui allumera le feu sacré de l'admiration et de la reconnaissance nationale. Avant peu, je l'espère, le nom de Molière sera consacré par un monument élevé à sa mémoire, et notre cœur sera rempli d'orgueil à la pensée que nous aurons été les promoteurs de la réparation d'une grande injustice. Il n'est pas besoin, je le sais, de ranimer notre zèle ; mais si, comme je n'en doute pas, vous pensez comme moi, vous éprouverez un sentiment de satisfaction, en rendant un nouvel hommage au meilleur comme au plus généreux des hommes. S'il nous entend de là-haut, il sourira encore au serment que nous allons prononcer, avec ce même mot qui lui coûta la vie, de ne pas abandonner notre œuvre avant d'avoir atteint le but, avant d'avoir vu sa statue rappeler à tous les Français qu'un des plus grands philosophes des temps modernes fut celui qui sut moraliser son siècle en l'amusant. »

Après cette allocution, prononcée avec tout l'enthousiasme d'une âme généreuse, Mme H*** s'avança jusqu'au tableau qui m'intriguait si fort, dans lequel je reconnus alors l'inimitable scène du *Malade imaginaire*, lorsque la Faculté rassemblée procède à la réception d'Argan, scène dans laquelle Molière lui-même jouait le principal rôle.

On sait avec quel feu le célèbre comique s'identifiait avec les personnages qu'il représentait ! quelle ardeur il mettait dans tous ses rôles ! Souffrant depuis longtemps, il n'en voulut pas moins jouer celui d'Argan qu'il venait de créer. Le soir de la troisième représentation, oubliant toutes ses souffrances, il se rendit à son poste, et joua la pièce jusqu'à la fin ; mais, dans le troisième intermède, faisant un violent effort pour prononcer avec enthousiasme le mot *juro*, il se cassa un vaisseau dans la poitrine et vomit des flots de sang. Transporté chez lui, il ne survécut que quelques heures, et mourut entre les bras de deux religieuses, saintes et dignes envoyées de Dieu.

Le peintre avait représenté Molière sous la robe doctorale, jouant la dernière scène de son ouvrage, qui fut aussi la dernière de sa vie.

Mme H*** ayant, en ce moment, fait jouer un ressort, le tableau glissa lentement dans le panneau et découvrit une alcôve où nous aperçûmes le lit même sur lequel fut déposé et où expira Molière, qui quitta ce monde en souriant et sans regretter une vie qui avait été pour lui un mélange de chagrins et de joies, mais où les bonnes œuvres avaient dominé. En exhalant son dernier souffle, il avait conservé toute la lucidité de sa pensée, et il eut comme une révélation de l'avenir. Quelques instants avant de mourir, les bonnes sœurs l'ayant supplié d'appeler un prêtre pour se confesser :

— Plus tard, leur dit-il, plus tard, mes amies, ils

viendront à moi sans que je les appelle ; maintenant ils s'y refuseraient peut-être.

Ce furent ses dernières paroles. Le trépas, malheureusement, ne laissa pas à la religion le temps d'arriver...

Sous l'impression de ces souvenirs, et en voyant cette couche vide, chacun s'inclina avec respect; puis d'un accord unanime, en étendant la main vers le lit, tous les assistants prononcèrent le mot sacramentel *juro*.....

Et dans ce moment la grande pendule fit entendre encore un seul coup avec solennité comme pour accepter le serment, puis le tableau vint lentement reprendre sa place.

Après une scène aussi touchante, nous étions trop émus pour parler encore; chacun se retira lentement, le cœur oppressé, mais rempli d'admiration pour celui dont la gloire nous apparut toute nouvelle, certains qu'avant peu justice serait rendue.

Cependant, bien des années se sont encore écoulées.

Les événements politiques qui ont surgi en 1830 détournèrent trop longtemps l'attention au profit des intérêts matériels qu'on crut menacés par la révolution; il fallut un temps très-long pour raffermir les esprits et les diriger de nouveau vers la littérature et les arts. Enfin, le mouvement qui fut imprimé par l'ex-roi Louis-Philippe contribua pour beaucoup à la réussite du projet qui avait été consacré dans cette soirée que je viens de raconter; une partie de l'honneur doit lui en être attribuée.

Toutefois, ce n'est qu'en 1844 que la souscription nationale est parvenue à ériger à la mémoire de Molière le monument qui existe aujourd'hui à l'angle des deux rues dont l'une porte son nom et l'autre le nom du fameux cardinal de Richelieu, qui, lui aussi, tenta d'être poëte. L'artiste a tourné de ce côté les regards de Molière, dans lesquels on voit un sourire : sourit-il à la gloire de l'homme d'Etat, ou aux essais malheureux de son confrère?

L'emplacement a été choisi à cause de sa proximité de la maison portant le n° 34, ce qui ne fut trop longtemps connu que d'un petit nombre de personnes. Aujourd'hui, une inscription rappelle cette triste date, mais on ne peut s'empêcher, en la voyant, de gémir sur l'état de délabrement dans lequel on la laisse.

Depuis nombre d'années, un changement de position et des revers de fortune ont forcé Mme H*** d'abandonner l'appartement qu'elle avait choisi et où elle professait si dignement le culte des souvenirs. De riches édifices ont été élevés autour de cette maison; seule, elle est restée sans réparations, ce qui est cause que de fâcheuses industries en ont pris possession. Un commerce de vins en détail, un mont-de-piété y font leur séjour. Bien qu'on lui ait conservé le style de l'époque qui est loin d'être élégant, et qu'à chaque étage apparaissent de petites fenêtres irrégulières et grillées, comme les voulaient les bourgeois prudents qui, au milieu des discordes civiles de la Ligue et de la Fronde, faisaient de leurs maisons de petites forteresses et y perçaient des meurtrières pour s'y défendre à coups d'escopette, ce serait une œuvre digne que de les entretenir convenablement en l'honneur de celui dont cette maison a abrité les derniers jours.

Quoi de plus déplorable que ce passage Hulot, par lequel elle est traversée! que ce mont-de-piété qui s'annonce par une lanterne sinistre, établie à l'étage même qu'occupait Molière! L'âme s'attriste en pensant que la veuve et l'orphelin sont spoliés par les conditions exorbitantes faites aux prêts de ces établissements, dans la demeure même de l'homme qui mettait son bonheur à secourir les malheureux. C'est aussi un contraste choquant que le majestueux monument érigé en face de la masure.

Faut-il supposer qu'on ne laisse subsister ce contraste que pour rappeler aux hommes à quelle hauteur peut s'élever le génie parti d'en bas; ou bien encore, que si parfois le mérite reste longtemps inapprécié, il arrive toujours une heure où le talent reprend son rang devant la justice de la postérité?

FRÉDÉRIC D'HAINAULT.

Chérubini. Andrieux. Monrose. Molière. Mlle Mars. Casimir de Lavigne. Géricault.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

FRANÇOIS MEZERAI.

Mezerai (François-Eudes de), célèbre historien, naquit en 1610, près d'Argentan, en basse Normandie, dans le village de Rye, où l'on montre encore un arbre qui, suivant la tradition, fut planté par lui. Son père était chirurgien.

Après avoir fait de brillantes études à Caen, le jeune François se rendit à Paris dans l'espoir de s'y faire une position avantageuse en se livrant à des compositions poétiques, pour lesquelles on lui avait déjà reconnu du talent; mais Vauquelin des Iveteaux, précepteur de Louis XIII, rimeur médiocre, avec lequel il s'était lié, lui fit comprendre combien l'état de poëte était précaire, et il obtint en sa faveur un emploi de commissaire des guerres. Convaincu après deux ans d'exercice que cette profession ne lui offrait que des bénéfices incertains et point de gloire, François revint à Paris avec l'intention bien arrêtée d'y faire, comme dit un de ses biographes, le *métier de bel esprit*. Il composa d'abord des pamphlets satiriques contre l'administration du gouvernement, ce qui lui procura de l'argent et un commencement de réputation; or, comme à cette époque les titres de noblesse étaient de puissants auxiliaires pour obtenir de la considération dans le monde, il se fit appeler François-Eudes de *Mezerai*, du nom d'un hameau de la paroisse de Rye; un siècle plus tard, Voltaire imita cet exemple.

La gloire éphémère que procurent des brochures politiques ne pouvait satisfaire l'ambition d'un jeune homme studieux, qui brûlait de se faire un grand nom par les ressources de son esprit. Il forma donc la résolution d'écrire une histoire de France, et, à cet effet, il prit un logement au collége Sainte-Barbe, où il se livra à l'étude avec tant d'ardeur qu'il tomba malade par excès de travail. Ce qu'apprenant le cardinal de Richelieu, il l'assura de sa protection et en même temps il lui envoya 200 écus, somme considérable pour ce temps-là; un peu plus tard ce grand ministre lui fit remettre une bourse, à ses armes, contenant 500 écus d'or. Ces gratifications, et la pension qui les suivit, n'empêchèrent pas de Mezerai d'écrire contre le cardinal et de critiquer son administration.

Le premier tome de la nouvelle Histoire de France parut in-folio, orné de portraits, en 1643. Cette publication eut un succès prodigieux. Le tome deux parut trois ans après, et le troisième en 1651. Cet ouvrage, malgré ses nombreux défauts, plaça Mezerai au rang des premiers écrivains de l'époque et le mit bien au-dessus de tous les historiens français qui l'avaient précédé. L'Académie française lui ouvrit ses portes en 1649; peu de temps après elle le nomma son secrétaire perpétuel.

Les envieux, et même les vrais savants, firent de vains efforts pour troubler les joies de l'heureux académicien, et certes ils ne manquaient pas de bonnes raisons quand ils soutenaient que son livre était loin de mériter l'estime et les suffrages d'un public éclairé et de bonne foi.

On lui reprochait des incorrections de langage, et surtout d'avoir composé son Histoire sur des documents incertains, sans s'être donné la peine d'aller puiser aux sources authentiques... Mezerai triompha de ses adversaires et se moqua de leurs critiques : un jour que le père Petau, grand chronologiste, lui disait avec humeur qu'il avait trouvé mille fautes dans son Histoire : « Je suis plus sévère que vous, répliqua Mezerai : car, à mon avis, il y en a au moins le double. » Un de ses amis le priant avec instance de se montrer dorénavant plus scrupuleux sur le choix de ses autorités et de mettre enfin de l'exactitude dans ses compositions historiques : « De l'exactitude ! est-ce que la très-grande majorité des lecteurs s'en soucie ? Et d'ailleurs, les peines que l'on se donne pour arriver à l'exacte vérité sont-elles compensées par la gloire qu'on en retire? » Réponse impertinente et digne de Diogène, avec lequel, au reste, le secrétaire de l'Académie avait de nombreux rapports.

Ce qui contribua le plus à la fortune de cette Histoire, ce fut la hardiesse avec laquelle l'auteur s'y montra constamment l'ennemi des abus du pouvoir et l'avocat du peuple. Un style négligé, de mauvais goût, lui fit un tort irréparable... « Mais on sent, dit le chevalier d'Aguesseau, de la force, du nerf et de la supériorité dans sa manière ; si sa diction n'est pas pure, il sait du moins penser noblement. Ses réflexions sont courtes et sensées; ses expressions quelquefois grossières, mais énergiques; et son Histoire est semée de traits qui pourraient faire honneur aux meilleurs historiens de l'antiquité. »

Portrait de François Mezerai.

De ce nombre est la harangue qu'il met dans la bouche du maréchal de Biron père, pour dissuader Henri IV de passer en Angleterre; le discours que Biron fils tient à

ses juges, et celui de la Pucelle d'Orléans sur le bûcher. Quoi qu'il en soit de ses défauts et de ses qualités, l'Histoire de Mezerai est aujourd'hui tombée à peu près dans l'oubli.

Après la publication de sa grande Histoire, Mezerai, comme pour se délasser, composa et fit paraître, sous le nom de *Gaudricour*, vingt pamphlets contre l'administration du cardinal Mazarin. Ces brochures offraient un mélange incohérent d'esprit, de raisonnements tantôt sensés, tantôt mal fondés, le tout assaisonné de quolibets, d'expressions basses et de proverbes populaires... On a conservé les titres de ces brochures satiriques, parmi lesquels il en est de fort impertinents.

Ses amis, peinés de lui voir perdre un temps précieux à des compositions indignes de la renommée qu'il s'était déjà faite en Europe, lui conseillèrent de refondre son grand ouvrage, de le corriger et de le publier sous le titre d'abrégé. Mezerai suivit ce conseil, et après dix ans d'un travail opiniâtre le livre parut, à la grande satisfaction du public qui, entre autres choses piquantes, y trouva exposées avec malice les origines des tailles, gabelles et autres impôts.

Colbert fut informé de ces passages satiriques par son fils, le marquis de Seignelay, alors étudiant au collége de Louis-le-Grand. En ayant pris connaissance par lui-même, le ministre fit dire à l'auteur que le roi ne l'avait pas nommé historiographe de France et gratifié d'une pension de 4,000 livres pour qu'il fît la critique amère, injuste et souvent erronée des actes de son règne et des règlements de ses prédécesseurs.

Mezerai, menacé de perdre ses appointements, promit de corriger les *erreurs* dans une nouvelle édition, laquelle parut en 1672. Les corrections, qui, tout bien considéré, n'étaient que des palliatifs, indisposèrent le public contre l'ouvrage et ne satisfirent point le ministre, qui, se croyant joué, retrancha la moitié de la pension. Mezerai aimait l'argent : il fut donc piqué au vif par cet acte d'autorité, qu'il considérait comme injuste, immérité. Le ministre, irrité de l'insolence et de l'impertinence de ses plaintes plus qu'indiscrètes, supprima la pension en totalité. Alors l'historiographe qui, outre ce qu'il avait reçu de la vente de ses ouvrages, recevait des gratifications annuelles du chancelier Séguier, de la cour de Suède, du duc de Brunswick..., se livra à des transports de colère qui accusaient en lui un degré de cupidité déshonorant pour un académicien.

Dans son dépit il s'avisa d'un moyen de vengeance bien puéril :

Il mit dans une cassette la dernière somme qu'il avait touchée du Trésor royal, avec ce billet : « Voici le dernier argent que j'ai reçu du roi ; je promets que dorénavant je ne parlerai de lui ni en bien ni en mal. »

Sa haine pour les fermiers des tailles, des gabelles, pour les fournisseurs, augmentée par les rigueurs de Colbert à son égard, continue de dire : « Je garde deux écus frappés au coin de Louis XII, le père du peuple ; j'en réserve un pour louer une fenêtre quand on pendra un financier sur la place de Grève, et l'autre pour boire à la vue du supplice. »

En sa qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie, il était chargé de mettre en ordre les manuscrits de son Dictionnaire : arrivé au mot *comptable*, il le fit suivre de ce dicton populaire : « Tout comptable est pendable. » Ses confrères s'opposèrent à l'insertion de cette phrase. Après une discussion orageuse il consentit à l'effacer, mais il écrivit en marge : « Rayé quoique véritable. »

Toutes les fois qu'un candidat se présentait pour faire partie de l'Académie, il lui donnait, quel que fût son mérite, une boule noire, afin, disait-il, que la postérité fût bien convaincue que les élections de l'Académie se faisaient avec une parfaite indépendance.

Sans être impie dans toute la force du mot, de Mezerai s'acquittait fort mal de ses devoirs de chrétien. Un jour que son frère aîné, prêtre et grand prédicateur, lui en faisait des reproches, il lui répondit : « Mon frère, vous avez tant de vertus et de piété que vos mérites suffiront pour nous sauver tous deux, l'un portant l'autre. »

Le respect qu'il professait pour les vertus de ce bon frère ne l'empêcha pas de lui jouer ce mauvais tour :

Apprenant qu'il devait prêcher un certain jour à Saint-Sulpice, et que la reine régente avait promis d'honorer le sermon de sa présence, il va le trouver et lui dit : « Mon frère, voici une occasion unique que le Ciel vous ménage pour opérer un bien immense, si vous le voulez : la misère du peuple est intolérable, les impôts l'écrasent ; tonnez donc, en présence de Sa Majesté, contre les officiers du roi, contre ces Italiens, créatures et favoris de Mazarin, sangsues qui absorbent à leur profit les revenus du royaume. » Et en même temps il lui remet le canevas du discours qu'il devait prononcer. Le bon prédicateur, ne voyant en cela aucune malice, fit comme le souhaitait son frère, et il fulmina une philippique terrible contre les administrateurs de la fortune publique, pendant que le perfide conseiller se tordait de rire dans un coin de l'église. Grâce aux troubles de la Fronde, ce discours audacieux et téméraire n'eut point de suite fâcheuse pour le père Eudes.

Mezerai, quoique riche, ne prenait aucun soin ni de sa personne, ni de ses habits ; il affectait plutôt en cela une grande négligence et semblait se complaire dans la malpropreté.

Des agents de police, chargés d'arrêter tous les mendiants et les vagabonds qu'ils rencontraient, le trouvèrent un matin sur la porte des ateliers d'un carrossier : il était vêtu d'une camisole de peau de mouton, sale et portant les marques d'un long service ; il avait aux pieds de vieux souliers en pantoufles, et des bas sur les talons ; sur la tête, un mauvais bonnet rouge couvert d'un fragment de chapeau tombant sur les épaules. Ces insignes leur parurent suffisants pour lui intimer l'ordre de les suivre. L'historiographe de France leur dit avec le plus grand calme, qu'il n'était pas en état, à cause de son âge, de marcher aussi vite qu'eux ; mais qu'il les accompagnerait partout où ils voudraient le mener, sitôt qu'une réparation qu'on faisait, dans le moment, à une des roues de son carrosse serait terminée...

Démosthène, on le sait, composait ses discours dans un tombeau vide, à la lueur d'une lampe ; l'orateur français, Thomas, ne se trouvait bien en verve qu'assis dans son lit, les rideaux fermés, même en été et en plein midi ; de Mezerai avait des goûts analogues : à toute heure de la journée et en toute saison il ne travaillait jamais qu'à la lueur des flambeaux, et il ne manquait pas de reconduire jusqu'à la porte de la rue, un chandelier à la main, ceux qui venaient lui rendre visite, même par le plus beau soleil du monde.

On lui attribue une autre bizarrerie à peine croyable, et qui lui appartient en propre :

Toutes les fois qu'il voulait travailler à quelque ouvrage sérieux, il s'enfermait à clef dans son cabinet ; et là, toujours à la clarté des flambeaux, il disposait sur sa table une douzaine de montres en cercle, au centre duquel il plaçait une bouteille de vin... Le hasard fit qu'un jour un de ses neveux le surprit au milieu de cet entourage, et, dans son

étonnement, il ne put s'empêcher de lui demander s'il ne s'occupait pas de magie.

— Nullement. Ces douze montres que tu vois là n'ont jamais voulu marcher bien ensemble, quoi que j'aie fait pour les y faire arriver. Alors j'ai pris le parti de les placer en cercle autour d'une bouteille, dans l'espérance que celle-ci parviendra à les mettre d'accord.

Notre historien était très-sensible au froid; on en jugera par le trait que voici : le célèbre avocat Patru le rencontrant dans les rues un jour qu'il gelait fort, lui demanda ce qu'il pensait du temps.

— Ne m'en parlez pas, répondit Mézerai, j'en suis déjà à la lettre L.

Et il prit la fuite. Patru, ne comprenant rien à cette énigme, en demanda l'explication aux familiers de l'historien; ils lui apprirent que Mézerai avait dans sa chambre à coucher une collection de bas formant série; de façon que la première paire, la plus étroite, portait la lettre A pour étiquette; la suivante, un peu plus large, la lettre B, et ainsi de suite...; et qu'enfin le frileux académicien, tous les matins en se levant, après avoir consulté son thermomètre, mettait autant de paires de bas qu'il y avait de degrés de froid..., d'où il suit que la lettre L devait accuser douze degrés au-dessous du zéro de l'instrument (1).

Le dédain que Mezerai affecta, pendant le cours de sa vie, pour les croyances religieuses, était plus dans sa bouche que dans son cœur; c'est ce qu'il prouva dans sa dernière maladie. Ayant réuni autour de son lit ceux de ses amis qui avaient été les témoins ordinaires de ses licences, en parlant des choses saintes il fit devant eux une espèce d'amende honorable, qu'il termina par ces mots : « Souvenez-vous que Mézerai mourant est plus croyable que Mézerai en bonne santé. » Il se confessa, reçut les sacrements...

(1) Tallemant des Réaux attribue ce trait à Malherbe. Il se peut que Mézerai l'ait imité; mais il faut rendre au poëte ce qui appartient au poëte. (*Note du rédacteur.*)

De tous ses travers, aucun ne lui fit plus de tort dans le public et chez ses confrères de l'Académie que l'attachement extraordinaire qu'il manifesta pour un certain cabaretier de la Chapelle-Saint-Denis (près Paris), nommé *Le Faucheur*, chez lequel deux ou trois de ses amis le menèrent un jour. La franchise de cet homme, son air jovial, l'originalité de ses discours, de ses reparties, de ses bons mots, le charmèrent tellement, qu'il en fit son ami intime, et que dès ce moment il abandonna ou dédaigna toutes ses autres connaissances : toutes les fois que ses occupations le lui permettaient, il quittait sa demeure (rue Montorgueil) pour aller passer des journées entières chez cet homme

Deux ans avant sa mort, Mézerai fit son testament, lequel commence ainsi :

« Je prie M. Simon Le Faucheur, mon cher compère, fidèle et véritable ami, homme de bien et loyal, de vouloir être l'exécuteur de mon testament... Et, pour la grande affection que je lui porte, je lui lègue meubles, immeubles, maisons, rentes, actions, argent et argenterie, bijoux... »

Le fils et la fille de Le Faucheur eurent part à ses largesses, ainsi que sa femme, qu'il appelle *son excellente commère*. Il laissa ses biens patrimoniaux, qui étaient *fort peu de chose*, à ses parents, avec quelques gratifications. Il voulait qu'on ne dépensât pour ses funérailles que 70 livres, et que son légataire universel distribuât 100 écus à cent pauvres sur sa fosse le jour qu'on le mettrait en terre... Il léguait 20 louis d'or à un de ses amis pour qu'il se consolât de sa perte en menant joyeuse vie.

Il paraît que l'avarice s'était emparée de Mézerai vers la fin de sa vie, car Le Faucheur trouva de l'argent enfoui aux quatre coins de son cabinet, ou caché derrière les livres de sa bibliothèque.

Le Faucheur fit embaumer son cœur, qu'il déposa dans un mausolée construit dans l'église des Carmes-des-Billettes, au Marais. TEYSSÈDRE.

L'HIRONDELLE (1).

Νέα Χελιδών.
Prov. anc.

Que tardes-tu, chère hirondelle,
A revenir,
Toi, des oiseaux le plus fidèle
Au souvenir?

Avril promène encor la nue
Sur les hameaux;
Du pauvre, hélas! ta bienvenue
Suspend les maux.

Il se plaint; il t'appelle : arrive!
Qui te retient?
De toi, bien souvent, sur la rive,
Il s'entretient.

Ah! c'est que, pendant ton absence,
Les noirs frimas
Lui font bien rude l'existence
Dans ces climats.

Plus rien aux champs, plus rien sur l'arbre;
Le vent du nord
Durcit les flots comme du marbre;
Tout semble mort.

La nuit redouble la tourmente
Avec le froid;
La faim du malheureux augmente,
Son pain décroît!...

Vers lui donc, quand sa voix t'invite
A t'envoler,
Reviens, amie; ah! reviens vite
Le consoler.

A ton retour, il croit renaître;
Il te bénit;
L'espoir s'attache à sa fenêtre
Avec ton nid!

Tu sais, quand le soleil se lève
Tout radieux,

(1) Cette pièce a remporté le prix de poésie à l'Académie des *Jeux Floraux* de Toulouse.

Comme ses enfants sur la grève
Courent joyeux.

Ah! le soleil! c'est leur parure;
C'est leur duvet;
C'est l'or du Roi de la nature
Qui les revêt.

Partout l'indigent s'en empare
Dès qu'il a lui;
Hélas! sur cette terre avare
Il n'a que lui.

De toute pauvre créature
C'est le seul bien;
C'est presque un peu de nourriture
Pour qui n'a rien!

Hâte-toi donc, fuis les platanes
Et les palmiers;
Reprends ton nid sous les cabanes,
Près des ramiers.

Comme à tes amours, reste unie
Aux indigents;
Tendre oiseau, sois le bon génie
Des bonnes gens!

Quand l'orage sur leur masure
Gronde en courroux,
Ton nid respecté les rassure
Contre ses coups.

Il est tel qu'il était encore
Quand tu partis;
Ton amour y peut faire éclore
D'autres petits!...

Te voilà! ce souvenir tendre,
Ce mot si doux,
Ce mot d'amour s'est fait entendre:
Tu viens à nous!

Merci, merci de tant de joie;
C'est l'Orient,
C'est le Ciel même qui t'envoie
En souriant.

Oh! reste; approche; sois sans crainte;
Tu peux chanter;
Mon cœur fait taire toute plainte
Pour t'écouter.

Conte-moi, douce voyageuse,
Par quel pouvoir
Tu franchis la mer orageuse
Pour nous revoir.

Dis! bien longue est la traversée,
Le ciel changeant!
Quels nuages t'ont-ils bercée
En voyageant?

Quand l'ouragan brise les ailes
D'un grand vaisseau,
Comment peut-il épargner celles
D'un frêle oiseau?

L'union te rend-elle forte?
Sentirais-tu,
Près du ciel où le vent t'emporte,
Plus de vertu?

Heureux oiseau, l'amour te guide;
Dieu te conduit
A travers les horreurs du vide
Et de la nuit.

Pour toi, point de route inconnue;
Libre en ton vol,
Tu vas rasant tantôt la nue,
Tantôt le sol.

Tu glisses de l'azur des ondes
Aux blonds épis;
Des rayons d'or dont tu t'inondes
Aux verts tapis.

Oh! que ne puis-je aussi te suivre
D'un vol pareil,
Et tout le jour, comme toi, vivre
Dans le soleil!

Mais en vain l'âme sollicite
La liberté:
L'oubli du ciel nous rend petite
L'immensité;

L'âpre souci d'un bien qui passe
Courbe nos fronts;
Il nous borne l'air et l'espace,
Et nous mourons!

SIMÉON PÉCONTAL.

LES LOUPS DE LA CORNOUAILLE.

Les histoires de loups sont toujours de mode en France. C'est un malheur dont chaque Français doit s'accuser. Si nous avions su, comme les Anglais, nous délivrer de cet ennemi sauvage, par une louveterie bien organisée, les histoires de loups seraient aujourd'hui passées à l'état de romans, en deçà comme au delà de la Manche. Le loup ne serait pas plus effrayant dans nos campagnes que le Croquemitaine dans nos villes, et les contes de loups-garous, qui ravagent encore les imaginations populaires, ne trouveraient plus un aliment dans la réalité qui afflige nos bois et quelquefois nos villages.

En dépit de toute notre civilisation, malgré les armes qu'elle nous donne contre le terrible carnassier, que de moutons sont encore enlevés à nos troupeaux dans le voi-

sinage des forêts; que de chevaux, attaqués par des bandes de loups, succombent aux morsures de leur faim et de leur rage; que d'enfants, isolés dans la campagne, tremblent encore avec raison de se voir emportés par le loup!

Chacun connaît les mœurs féroces de cet animal. Le moindre berger de Bretagne ou de Navarre en sait plus long là-dessus que tous les naturalistes passés et à venir.

Le loup vit de chair, c'est sa nature. Il faut qu'il dévore d'autres bêtes; des loups même, quand il ne trouve pas mieux; des hommes enfin, si les bêtes lui manquent. La guerre que lui fait la civilisation le réduit souvent à la famine. Son caractère lâche et grossier devient alors intrépide et ingénieux. « Alors, dit Buffon, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux surtout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux, les petits chiens, les chevreaux; lorsque cette maraude lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'ayant été blessé ou chassé et maltraité par les hommes et les chiens, il se recèle pendant le jour dans son fort, ne sort que la nuit, parcourt la campagne, rôde autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte et creuse la terre sous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choisir et d'emporter sa proie. Lorsque ses courses ne lui produisent rien, il retourne au fond des bois, se met en quête, cherche, suit à la piste, chasse, poursuit les animaux sauvages, dans l'espérance qu'un autre loup pourra les arrêter, les saisir dans leur fuite, et qu'ils en partageront la dépouille. Enfin, lorsque le besoin est extrême, il s'expose à tout, attaque les femmes et les enfants, se jette même quelquefois sur les hommes, devient furieux par ses excès, qui finissent ordinairement par la rage et la mort. »

Le loup est un des animaux les moins sociables qui existent. Quand on l'apprivoise dans sa jeunesse, l'âge mûr le rend à l'état sauvage. Il ne fréquente pas même son espèce. Lorsque deux ou plusieurs loups s'assemblent, c'est à grand bruit, avec d'affreux hurlements, pour attaquer un troupeau, un ennemi plus fort qu'eux, un cheval errant, un mâtin redoutable. Le coup fait en commun, chacun rentre dans la solitude.

Cheval attaqué par des loups.

Le mâle ne passe avec la femelle que le moins de temps possible, une fois l'an. La louve cache ses petits dans un fourré, sur un lit de mousse, les allaite quelques semaines, puis leur apporte des mulots, des levreaux, des perdrix vivantes. Les louveteaux jouent avec cette proie, puis l'étranglent et la mangent. Dès qu'ils ont ainsi goûté la chair, ils vont en quêter aux environs, d'abord avec leur mère, et seuls au bout d'un an.

Des chasseurs assurent que la louve est obligée de se dérober au père, pour qu'il ne dévore pas les nouveaunés. D'autres prétendent que certains loups s'attachent à leurs enfants, aident la mère à les élever, et la remplacent dans ses soins lorsqu'elle meurt ou disparaît. Ce fait semble douteux aux naturalistes.

Le loup a la mâchoire et le cou si fortement musclés qu'il emporte un mouton au galop sans le laisser toucher à terre. Quand il ne trouve pas de chair vivante, il mange les charognes les plus infectes, les vomit et en mange d'autres indéfiniment. Aussi a-t-il l'haleine empoisonnée.

Les chiens ont une telle horreur du loup, que, même après qu'ils l'ont tué à la chasse, il faut en assaisonner la curée pour qu'ils y mettent la dent.

En Orient, dit Chardin, et surtout en Perse, on fait servir les loups à des spectacles pour le peuple. On les exerce tout jeunes à la danse, ou plutôt à la lutte contre les hommes. On achète jusqu'à cinq cents écus un loup bien dressé à cet exercice. Ce fait semblerait prouver, ajoute Buffon, qu'à force de temps et de contrainte on peut donner au loup une sorte d'éducation. Cependant, le grand écrivain déclare qu'il a vainement fait élever et nourrir des louveteaux chez lui. « Tant qu'ils sont jeunes, c'est-à-dire dans la première et la seconde année, ils sont assez dociles, ils sont même caressants, et s'ils sont bien nourris, ils ne se jettent ni sur la volaille, ni sur les autres animaux; mais à dix-huit mois ou deux ans ils reviennent à leur naturel; on est forcé de les enchaîner pour les empêcher de s'enfuir et de faire du mal. J'en ai eu un, qui, ayant été élevé en toute liberté dans une basse-cour avec des poules, pendant dix-huit ou dix-neuf mois, ne les avait jamais attaquées; mais pour son coup d'essai, il les tua toutes dans une nuit, sans en manger aucune; un autre, ayant rompu sa chaîne, à l'âge d'environ deux ans, s'enfuit après avoir tué un chien avec lequel il était familier; une louve, que j'ai gardée trois ans, quoique enfermée toute jeune et seule avec un mâtin du même âge dans une cour assez spacieuse, n'a pu, pendant tout ce temps, s'accoutumer à vivre avec lui, ni le souffrir. Quoique plus faible, elle était la plus méchante; elle provoquait, elle attaquait, elle mordait le chien, qui d'abord ne fit que se défendre, mais qui finit par l'étrangler. »

En Italie, on attribuait jadis, et peut-être attribue-t-on encore au regard du loup la propriété d'ôter la voix à l'homme. Outre le témoignage de Pline sur cette croyance, tout élève de cinquième connaît le vers de Virgile : « La voix manque à Mœris. Les loups ont vu Mœris les premiers. » On dit encore *lupus in fabula* (le loup dans la conversation), pour indiquer l'interruption d'un entretien par l'arrivée de celui qui en était l'objet. Tout cela n'est qu'une allégorie de la frayeur qu'inspire naturellement l'aspect inopiné du loup.

La plus terrible histoire de loups que nous sachions est celle des loups de la Cornouaille, à l'époque de la Ligue. Nous devons la rapporter ici, car elle est aussi véritable que peu connue. Nous l'avons découverte dans le manuscrit d'un témoin oculaire des désastres du temps : *Histoire de ce qui s'est passé en Bretagne durant les guerres de la Ligue, et particulièrement dans le diocèse de Cornouaille*, par M. Moreau, chanoine dudit diocèse, conseiller au Présidial de Quimper (1).

Le pieux écrivain trace d'abord un tableau de la guerre civile, qu'il est bon de rappeler à ceux qui oseraient en provoquer encore les horreurs.

Pillée et décimée tour à tour par La Fontenelle le ligueur, par les Espagnols et par les « royaux », la population de la Cornouaille était en proie aux angoisses de la famine et du *mal jaune*. (Ce mal jaune était comme le choléra du seizième siècle). « C'était, dit le chanoine, un mal de tête et de cœur seulement, qui ne produisait aux malades ni aux morts aucune marque extérieure, si ce n'est qu'ils jaunissaient du visage. Le mal jaune emportait son homme en vingt-quatre heures; et, si le malade passait le troisième jour, il en échappait. » La plupart des chaumières de Gouesnac'h étaient incendiées ou désertes. Ceux-là seuls y restaient, que la douleur ou la faim clouait, non pas sur leurs lits, car il n'en restait peut-être pas un dans le bourg, mais sur le seuil de leurs portes abattues, sur les décombres de leurs habitations, et sur les cendres de leurs meubles, le tout étant brûlé ou emporté par les hommes de guerre; « si bien que les pauvres gens n'avaient pour retraite que les buissons où ils languissaient quelques jours, mangeant de la vinette (oseille sauvage) et autres herbages aigrets; et même n'avaient moyen de faire aucun feu, de crainte d'être découverts par l'indice de la fumée; et ainsi mouraient dans les parcs et les fossés, dans les haies et les garennes, par les rues et sur les places, où les loups, les trouvant morts, s'accoutumaient, comme on va voir, à la chair humaine. Il y en avait qui soutenaient leurs misérables jours en faisant bouillir les orties dans l'eau de mer, d'autres mangeaient lesdites herbes toutes crues, et d'autres dévoraient de la graine de lin, qui leur donnait une puanteur qu'on sentait de huit à dix pas, après quoi ils venaient à enfler et à jaunir par tout le corps, et, de cette enflure, peu échappaient qui n'en mourussent. On ne trouvait autre chose que trépassés par les chemins, partie ayant encore la vinette ou graine de lin dans la bouche, partie déjà mangés des loups, et quelques-uns tout entiers, jusqu'à la nuit, qu'ils leur servaient d'aliments, sans qu'ils eussent d'autres sépultures. Les plus misérables agonisants, presque tout nus, fors quelques drapeaux pour couvrir leur honte, sans logement ni couverture que les hangars ou étaux publics, cherchaient du fumier où ils s'enterraient dedans, grelotant la fièvre, et où toutefois ils n'étaient guère de temps qu'ils n'enflassent fort gros, avec cette couleur qui les faisait incontinent mourir. »

On voyait, sur le soir, de pauvres *pentys* (journaliers) décharnés par la souffrance, couverts de haillons moins effrayants que leurs figures, sortir comme des fantômes des taillis et des clos de genêts, se réunir en troupes à l'ombre des talus et des grands chênes, mettre le feu aux ajoncs de la lande pour y jeter un reste de semence, s'atteler comme des bêtes de somme à la charrue commune, ou même s'accroupir incontinent sur le sol, et creuser la terre avec leurs ongles, afin d'avoir quelques grains de blé l'année suivante, si les brigands n'en faisaient pas manger l'herbe à leurs chevaux!...

Bientôt, à l'heure où l'épouvante descend avec l'obscurité sur la terre, au milieu du morne silence qui absorbait jusqu'aux plaintes de la douleur, le cri sinistre et terrible de la hue du loup retentissait sur les hauteurs de Coatfao :

—*Arz-ar-bleiz!... arz-ar-bleiz!* (Arrête le loup! arrête le loup!...)

Et, répété sur un point plus éloigné, puis sur un point plus éloigné encore, puis multiplié par les conques des pâtres et par les échos successifs, de colline en colline,

(1) Ce précieux manuscrit a été publié et annoté par M. Le Bastard de Mesmeur, mais il n'a point eu le retentissement qu'il méritait à tant de titres.

de plaine en plaine, de village en village, la formidable clameur remplissait toute la campagne, et était suivie d'un silence plus affreux que celui qui l'avait précédée. Alors, quiconque avait un asile sous le ciel s'y réfugiait en invoquant son patron, et quiconque avait un reste de vie à défendre s'armait comme aux approches de l'ennemi.

C'est qu'en effet l'ennemi le plus impitoyable et le plus acharné de la Cornouaille allait paraître; celui dont la rage sanguinaire suppléait au nombre, et qui arrivait, après la guerre, la peste et la famine, pour attaquer plus sûrement des malheureux sans force et sans défense...

Il est impossible, s'écrie le témoin oculaire de ces désastres; «il est impossible de raconter par écrit toutes les pauvretés que nous avons vues et souffertes des loups en ce bas pays.

«S'étant habitués à vivre de chair et de sang humains, par l'abondance des cadavres que leur servit d'abord la guerre, ils trouvèrent cette curée si bonne et appétissante, que dès lors et dans la suite, jusqu'à sept ou huit ans, ils attaquèrent les hommes étant même armés, et personne n'osait plus aller seul. Quant aux femmes et enfants, il les fallait bien enfermer dans les maisons; car, si quelqu'un ouvrait la porte, il était le plus souvent happé jusque sur le seuil. Et s'est trouvé plusieurs femmes, au sortir tout près de leur demeure pour chercher de l'eau, avoir eu la gorge coupée, sans pouvoir crier à leurs maris, qui n'étaient qu'à trois pas d'elles-mêmes, en plein jour !... La paix faite, les portes des villes demeurant ouvertes, les loups s'y promenaient toutes les nuits jusqu'au matin, et aux jours de marché, les venderesses de pain et autres regattières, qui se levaient matin pour prendre leurs places, les ont souvent rencontrés sur leur route..., et ils emportaient la plupart des chiens qu'ils trouvaient sur la rue... Ils blessaient les gens au milieu de la ville; et sans le secours et cri que l'on faisait, criant au loup, ils les eussent mangés... Ils avaient cette finesse de prendre toujours à la gorge, si faire se pouvait, pour empêcher leurs victimes de crier; et, s'ils avaient loisir, ils savaient dépouiller sans endommager les robes ou habits, ni les chemises même, qu'on trouvait ensuite tout entières auprès des ossements des dévorés...

« Dès le commencement de leur furieux ravage, ils avaient cette finesse que, quand il y avait quelque mauvais chien en un village et de défense, ils fussent venus en bande vers ce village, et se fût l'un d'eux avancé jusqu'à bien près de la maison. Les autres demeuraient un peu cachés derrière, comme en embuscade; celui qui s'était avancé, se sentant découvert par le chien et suivi, se retirait d'où il était venu, jusqu'à ce qu'il l'eût attiré aux embûches, et lors, tous ensemble se ruaient sur le chien et le mettaient en pièces... Telles ruses de ces bêtes sont à peu près semblables à celles de la guerre, et mirent dans l'esprit du simple peuple une opinion que ce n'étaient pas loups naturels, mais que c'étaient des soldats déjà trépassés qui étaient ressuscités par la permission de Dieu, pour affliger les vivants et les morts; et communément parmi le menu peuple les appelaient-ils en leur breton *tut-bleiz*, c'est-à-dire gens-loups; ou que c'étaient des sorciers en ce pays, comme en plusieurs autres contrées de France. Cette dernière raison, ajoute naïvement le chroniqueur, n'eût été hors de propos, attendu que les plus graves auteurs disent que les sorciers sont des anthropophages ou des mangeurs de chair humaine, et surtout de la chair des petits enfants sans baptême. Ainsi, ces cruels animaux, bien qu'ils assaillissent indifféremment tout âge et sexe, les trouvant à leur commodité, néanmoins, ils poursuivaient avec plus grande fureur que toute autre une femme près d'être mère. »

Moreau en raconte un exemple si horrible que nous osons à peine le transcrire ici :

Une pauvre femme rentrait de la ville chez elle, à la tombée de la nuit, lorsqu'à dix ou douze pas de sa porte, un loup fauve et affamé, montrant ses dents jaunes, semble sortir de terre. En un clin d'œil la malheureuse est renversée. L'animal lui fend les entrailles, la laisse toute palpitante, et trace une ligne de sang jusqu'au bois voisin. Des villageois et une dame à cheval, qui cheminaient près de là, ne s'aperçurent de rien, la victime n'ayant pu jeter aucun cri, « tant cela fut expédié promptement et par un seul coup. »

Et de colline en colline, les échos se renvoyaient la hue lointaine :

— *Arz-ar-bleiz! arz-ar-bleiz!*

Dans leur empressement à porter secours à la mourante, les gardiens de la voyageuse l'avaient laissée tremblante et ignorant ce qui venait de se passer; de sorte que ni eux ni elle ne remarquèrent que le loup n'était point seul, mais que dix autres têtes, aiguës et menaçantes, écartaient le feuillage des talus. A peine la dame fut-elle isolée de son cortége, que toutes ces têtes s'élancent à la fois dans l'ombre, et, les crocs découverts, le poil hérissé, les yeux étincelants, sautent au poitrail et au ventre du cheval. La voyageuse pousse un cri perçant, s'accroche à la bride et à la selle et va tomber sous la dent des monstres, quand un secours inespéré vient à son aide. Ce défenseur était un énorme chien qui venait d'obéir à un sifflement particulier. Plus terrible que les loups eux-mêmes, il les prend à la gorge, en ennemi habitué à cette guerre; il abat d'un seul coup le premier qui lui résiste, en fait autant du second et du troisième; puis, tandis que la dame éperdue vide les arçons, il se place, rugissant et la gueule ensanglantée, entre elle et les derniers assaillants. Tout cela s'était passé si rapidement, que les villageois n'en savaient rien encore; et les loups, excités par l'odeur du sang et par l'ardeur de la lutte, semblaient loin de renoncer à la victoire. C'est alors qu'apparut un nouveau combattant, un jeune homme au large chapeau... L'épée d'une main et la pistole de l'autre, il fond sur l'effroyable troupe, il en frappe et en disperse la moitié, tandis que l'autre moitié s'attache, écumante, à ses guêtres de cuir et jusqu'au fer de son glaive. Enfin le double canon de sa pistole ajuste les deux têtes les plus acharnées, les abat l'une sur l'autre, et met le reste en fuite au bruit de la détonation.

Aussitôt les villageois accourent, et relèvent la dame évanouie. Son sauveur s'assure qu'elle n'a aucun mal, et il reconnaît l'heureux hasard qui a secondé son courage, en voyant à dix pas le cadavre du cheval en lambeaux. Sans cette proie abondante livrée à leur aveugle rage, nul doute que les loups, malgré toute résistance, n'eussent dévoré une victime plus délicate.

Au bout de quelques instants, la voyageuse revint à elle, reconnut dans son libérateur un des plus braves ligueurs du pays, et reprit sa marche sur un nouveau cheval, au milieu des rangs serrés de son escorte, tandis que les échos de la nuit répétaient le signal formidable :

— *Arz-ar-bleiz!* (arrête le loup!)

Tels étaient, grâce aux *tud-bleiz*, les agréments d'un voyage en Cornouaille, vers l'an de grâce 1594.

P.-C.

REVUE DU MOIS.

MADAME RÉCAMIER.

La dernière fée, la dernière reine, la dernière muse de notre pays n'existe plus. La société française vient de faire une perte irréparable en perdant Mme Récamier. Tout un siècle de gloire, de dévouement, de politesse, de grâce, de beau langage et de bonnes manières est descendu dans la tombe avec la femme qui résumait en elle et autour d'elle, par un privilége unique et suprême, les mœurs de l'ancienne France et les idées de la France nouvelle. L'art de causer surtout, ce dernier fleuron de notre couronne, est disparu avec le cercueil de Mme Récamier.

Nous en appelons à ceux qui ont eu, comme nous, le bonheur de la connaître, et à ceux qui suivaient avec nous cette royauté charmante à sa funèbre demeure.

Tous les partis et tous les rangs y étaient représentés par ce qu'ils ont de plus illustre et de plus pur. Ils n'avaient qu'une âme, ce jour-là, pour la douleur, comme ils n'avaient, depuis tant d'années, qu'un cœur pour l'affection. On voyait derrière M. Lenormand et M. de Fresne, qui menaient ce deuil général; M. le duc de Noailles avec M. David (d'Angers), MM. de Montalembert et de Falloux avec MM. Cousin et Villemain, MM. Ampère, de Kératry, Briffaut, de Jussieu, Jomard, de Loménie; Mmes Tastu, Desbordes-Valmore; Mlle Dupin, la pupille de Ballanche, sans compter ceux dont les noms glorifieraient toute une page, et celles qui versaient tant de larmes derrière les stalles du chœur. L'église des Petits-Pères était pleine depuis l'autel jusqu'au portail.

Mme Sophie Gay n'a été que l'interprète fidèle de cette escorte d'amis, lorsqu'elle a écrit, dix jours après, dans la *Presse* : « Le voilà donc fermé ce dernier salon français, né sous le Directoire, continué en dépit des révolutions, des désastres de fortunes et même de l'exil! La voilà éteinte cette voix si douce, qui s'est mêlée à toutes les voix éloquentes de son siècle, qui a si souvent concilié les partis, consolé les vaincus et prêché l'indulgence! Le voilà donc clos pour toujours cet asile si longtemps ouvert aux supériorités de tous les pays, aux persécutés de tous les gouvernements, aux victimes de toutes les rivalités, aux orateurs de toutes les opinions, aux héros de toutes les gloires! C'est à l'impossibilité de créer aujourd'hui un semblable édifice qu'on reconnaîtra l'étendue de la perte dont la société vient d'être frappée par la mort de Mme Récamier. »

Adélaïde-Juliette Bernard, fille de M. Bernard, administrateur des postes, naquit à Lyon le 3 décembre 1777. La nature l'avait douée si admirablement, que l'adolescence fit éclore sa beauté au milieu des grâces naïves de l'enfance. Elle avait à peine seize ans lorsqu'elle épousa M. Récamier, banquier, qui avait eu l'esprit de s'enrichir au moment où les autres se ruinaient : c'était en l'année de terreur 1793. Elle aurait pu trouver sans doute un mari plus brillant; elle ne pouvait rencontrer peut-être un guide plus solide. Homme du monde important et respecté pour son âge et sa richesse, il la protégea contre ces frelons de la galanterie, qui pullulent autour du luxe et de la beauté. Mme Récamier ne dut qu'à elle-même l'intégrité de sa vertu; mais elle dut à son mari l'inviolabilité de sa réputation.

Il eut le bon goût de l'entourer tout de suite d'hommes éminents et de femmes comme il faut. Digne d'une telle cour et faite pour y porter le sceptre, elle s'éleva naturellement au trône qui lui était offert, et s'y installa avec tant d'honneur et d'avantage, que les hommages vulgaires expirèrent à ses pieds, sans pouvoir arriver à son cœur. L'habitude de vivre avec les supériorités en tout genre, dit Mme Gay, a pour premier résultat d'inspirer l'aversion des médiocrités exigeantes, et cela garantit de bien des sottises contagieuses.

Les premiers succès de Mme Récamier dans le monde ont donné lieu à une foule d'anachronismes, d'erreurs et de mensonges, que nous devons relever par respect pour sa mémoire. Ces belles histoires ont été inventées par des feuilletonistes réduits à écouter aux portes, après avoir fait de vains efforts pour les franchir. Chez les uns, la rancune perce à travers la prétention. Chez la plupart, l'ignorance n'a d'égale que l'audace de l'aplomb. Presque tous ont voulu se poser en habitués de la maison, quand ils n'étaient que les échos infidèles des bruits du dehors. Leurs rapports ne méritent pas plus de crédit que ceux des mendiants qui décriraient un festin d'après les odeurs de la cuisine.

Par exemple, on a raconté (de manière à en faire une croyance publique) que Mme Récamier et Mme Tallien avaient brillé ensemble et lutté de grâce et de désinvolture dans les salons du Directoire. Chacun se figure ces deux divinités contemporaines inaugurant la fameuse danse du schall chez Barras ou Cambacérès. Or, la vérité est que Mme Récamier était encore étrangère au grand monde quand Mme Tallien le remplissait de sa renommée. La jeune femme du banquier ne s'y faisait remarquer alors que par son absence; et si sa beauté était déjà l'objet de l'admiration générale, c'est qu'elle ne pouvait se montrer dans les promenades et les théâtres, sans y produire une sensation qu'elle cherchait à fuir plutôt qu'à la provoquer.

Les salons parisiens étaient lavés des hontes du Directoire à l'époque où Mme Récamier y vint briller à son tour. Elle y dansa la danse du schall, de manière à justifier encore le mot du chevalier de Boufflers : « Jamais l'on n'a mieux dansé avec ses bras »; mais de façon à mériter aussi cette note de Mme de Staël dans *Corinne* : « C'est la danse de Mme Récamier qui m'a donné l'idée de celle que j'ai essayé de peindre. Cette femme, célèbre par sa grâce et sa beauté, offre l'exemple, au milieu de ses revers, d'une résignation si touchante et d'un oubli si total de ses intérêts personnels, que ses qualités morales semblent, à tous les yeux, aussi remarquables que ses agréments. »

Est-il nécessaire, après cela, de relever ce conte d'un des feuilletonistes que nous jugions tout à l'heure? « Il fallait, dit-il, prier Mme Récamier des heures entières, se jeter à ses genoux avec larmes, avant d'obtenir d'elle quelques pas de valse ou de contredanse... Et quand enfin sa coquetterie avait daigné se rendre aux supplications générales, elle ne manquait jamais d'interrompre ses pas les plus enchanteurs par un évanouissement subit. On l'emportait alors, à demi morte, dans sa chambre; on l'étendait sur un lit de repos, dans le déshabillé le plus galant,

et tout le monde était admis à venir la contempler à la faveur d'un demi-jour tendre et mystérieux. »

Pour quiconque a connu Mme Récamier, qui fut toujours la modestie et la simplicité même, une pareille anecdote ne saurait appartenir qu'au domaine du roman.

C'est justement cette modestie de Mme Récamier dans ses plus éclatants succès qui fit naître un autre roman sur son compte : une nouvelle édition de Belle et Bête.

Ecoutons encore ici Mme Gay, qui eut l'honneur de démentir la première cette prévention.

« Réunir tant d'avantages, dit-elle, et n'en vouloir humilier personne semblait une de ces générosités impossibles, une de ces duperies naïves dont une imbécile était seule capable. C'était une compensation établie chez les jolies femmes de cette époque, que la certitude de n'entendre louer l'éclatante fraîcheur, la taille, les traits charmants de Mme Récamier qu'à la condition de voir accompagner cet éloge d'une épigramme sur son esprit.

« Une réputation quelconque, si mal fondée qu'elle soit, est toujours difficile à détruire. J'ai été assez heureuse, sinon pour être la première à découvrir, à révéler du moins l'injustice de ce jugement.

« Ayant appris un soir que Mme Récamier était indisposée, je quittai les amis que j'avais chez moi pour aller la voir. Ils étaient convenus de m'attendre, les uns en faisant le whist à mon mari, les autres en causant, et mon absence devait être courte. Je rentrai fort tard; on m'en fit poliment le reproche, et le vieux M. P*** me dit :

« — Ah! vous ne nous ferez pas accroire que c'est la conversation de Mme Récamier qui vous a fait oublier l'heure?

— « C'est pourtant l'exacte vérité, répondis-je; vous m'en voyez encore toute surprise, et bien décidée à ne plus tomber dans le tort de croire aux suppositions de l'envie; à ces réputations de fantaisie inventées par la laideur pour se venger de la beauté.

« Là-dessus, on se récria sur ma prétention à donner de l'esprit à la personne du monde qui pouvait le mieux s'en passer. Je subis toutes les plaisanteries, les malices, les bons mots du chevalier de Boufflers, du comte de Ségur, de Benjamin Constant, de Ducis, Lemercier, etc., etc.

« M. de Longchamps, l'auteur de plusieurs jolies comédies et de *Ma Tante Aurore*, fut le seul qui prit mon parti, en avouant qu'il avait eu vingt-cinq fois l'idée de combattre les gens dont l'opinion calomniait ainsi l'intelligence de cette belle personne, et que la crainte d'avoir à supporter toutes les épigrammes dont on m'accablait en ce moment l'en avait uniquement empêché. Dès que je me vis un appui si spirituel, je m'étendis sur la finesse d'observation, la gaieté de bon goût, la grâce caressante, la malice inoffensive qui caractérisaient l'esprit de Mme Récamier. Je citai plusieurs réflexions d'elle sur les personnes qui se trouvaient là, et qui ne la soupçonnaient pas de les juger si bien. M. de Longchamps joignit ses assertions aux miennes, et Benjamin Constant, qui nous avait entendus tous deux attentivement, dit :

« — Je trouve tant de plaisir à la voir tous les jours, qu'il ne me vient jamais à l'idée de l'écouter; dorénavant j'y penserai.

« On sait ce que cette observation lui a coûté de repos. »

S'il était encore besoin de prouver « ce que tout le monde sait aujourd'hui », ne suffirait-il pas de citer les amitiés si fidèles et si illustres qui ont entouré Mme Récamier jusqu'au dernier moment? Comment admettre que des hommes comme Benjamin Constant, Chateaubriand, Ballanche, Ampère, Augustin Thierry, et tant d'autres, eussent passé leur vie à converser avec cette femme, dans le repos de la retraite et de la solitude, s'ils n'eussent point trouvé chez elle un esprit digne de les comprendre, c'est-à-dire un esprit supérieur?

Cette supériorité d'intelligence ne se traduisait point chez l'amie de nos grands hommes par des traits saillants ni par des phrases à effet. Elle consistait dans l'art, beaucoup plus rare et plus difficile, de se tenir à la hauteur de toutes les questions, de les poser avec justesse en évitant de les trancher, d'en deviner les juges compétents pour les leur soumettre, de diriger la conversation et la discussion de manière à faire valoir tout le monde sans éclipser personne. Elle consistait surtout (car elle venait du cœur autant que de l'esprit) dans une indulgence philosophique et chrétienne, qui se trouvait à la hauteur de tous les pardons parce qu'elle descendait au niveau de tous les repentirs.

— Tout comprendre, ce serait tout pardonner! — Mme Récamier appliquait chaque jour en action ce généreux axiome d'un des meilleurs amis.

Elle avait appris cette pitié sans bornes, en voyant, après la Terreur, les bourreaux et les victimes oublier près d'elle leurs cruautés et leurs douleurs, Joseph Chénier causer avec Matthieu de Montmorency, Rœderer avec Talleyrand, Ducis avec le comte de Narbonne, La Harpe avec le vicomte de Ségur.

— C'était pendant leur *démagogie*, disait-elle des ci-devant jacobins.

Et elle les traitait comme des malades guéris d'une fièvre chaude.

Au milieu de l'exaltation de nos passions politiques, de telles femmes ne nous seraient pas moins utiles aujourd'hui que les hommes d'État les plus habiles.

Mme Récamier seule avait eu assez de succès pour protéger toutes les gloires de notre siècle. Elle seule, « objet des adorations du prince comme de l'artiste, du héros comme du conscrit, du magistrat comme du vaudevilliste, avait le secret de rapprocher les rivaux sans jamais blesser leurs prétentions, et de les faire croire, en dépit de leur jalousie secrète, à leur admiration publique. Quel que fût leur dédain mutuel, il naissait de cette ruse bienfaisante une tolérance dans les jugements, une bienveillance dans les critiques, une bonne grâce dans les éloges, qui mettaient les esprits dans toute leur valeur. Le politique discutait là sans amertume; l'élégante y coquetait sans médire, le conteur y faisait rire sans faire rougir, et l'on se quittait toujours contents les uns des autres. Cela s'explique facilement : là où règne une supériorité incontestable, les amours-propres sont calmes; et depuis Camille Jourdan jusqu'à Chateaubriand, en passant par Mme de Staël, lord Byron et autres, le salon de Mme Récamier avait toujours été présidé par un ami de génie. On y entrait comme dans un temple, très-résolu à y adorer le dieu qu'on y servait, mais certain de ne pas se voir imposer un culte ridicule. » Le ridicule et Mme Récamier n'ont jamais eu le moindre point de contact.

Mais où trouver une meilleure démonstration de l'intelligence de Mme Récamier que dans les témoignages des grands talents dont elle a été la muse?

Un de ces chercheurs d'esprit qui manquent souvent leur but, se trouvant un jour à table entre Mme de Staël et sa charmante amie, dit en croyant flatter beaucoup l'une et l'autre :

— C'est la première fois de ma vie que j'ai l'honneur de m'asseoir entre l'esprit et la beauté.

Le prétendu madrigal n'était qu'une épigramme à deux tranchants, car il signifiait, à l'examiner de près, que

Mme Récamier était bête, et que Mme de Staël était laide.

Celle-ci sentit la double pointe, et repartit avec le plus vif à-propos :

— Et moi, c'est la première fois de ma vie que j'ai l'honneur d'être appelée belle.

On ne pouvait mieux renvoyer le compliment à l'esprit de Mme Récamier.

Népomucène Lemercier répondait aux détracteurs de celle qu'il appréciait en juge compétent :

— Vous aurez beau faire, la millionnaire assez maligne pour s'attirer tant d'hommages en se coiffant d'un petit fichu de trente sous, a plus d'esprit à elle seule que vous tous ensemble.

Quand les philosophes complimentaient Ballanche sur son admirable conception d'*Antigone* :

— Ce n'est là, leur disait-il, en montrant Mme Récamier, qu'un bien faible portrait de ce vivant modèle !

Le comte d'Estourmel, l'ayant rencontrée à Rome, écrivait plaisamment :

— Si je l'avais vue dans l'âge où l'on devient fou, j'en aurais perdu la tête. Heureusement, je ne l'ai vue que dans l'âge où l'on devient bête, et cela m'a sauvé.

Celui qui devenait si peu bête, quoi qu'il en dît, n'était certes pas homme à s'éprendre d'une beauté sans esprit.

Mais revenons à la vie de Mme Récamier. Elle habita d'abord, rue du Mail, la maison qui est devenue depuis la demeure du curé des Petits-Pères. C'est dans cette paroisse que sa destinée l'a ramenée pour mourir. Elle s'établit ensuite à Clichy, puis rue du Mont-Blanc, dans le magnifique hôtel arrangé par son mari, et qu'a dernièrement occupé l'ambassadeur de Belgique. Au retour de l'exil, elle se logea rue Basse-du-Rempart. Enfin, elle se retira rue de Sèvres, à l'Abbaye-au-Bois, que la grandeur de sa retraite illustra autant que les splendeurs de sa fortune avaient animé son premier hôtel.

Le monde parisien, échappé aux horreurs révolutionnaires, renaissait à la joie et aux plaisirs, lorsque Mme Récamier s'y leva comme un astre de consolation. Son succès fut immense, unanime, foudroyant. Toutes les fleurs de la mythologie, rhétorique du temps, furent répandues à ses pieds. Ce triomphe ne lui ôta rien de sa modestie ni de sa bonté.

Son caractère « exprimé si exactement par sa figure », comme dit Mme de Staël, devint aussi célèbre que sa beauté même.

Voici la justice que lui rendait, à cet égard, au commencement du siècle, le moraliste Kotzebue, l'écrivain le plus mordant de l'Allemagne : « Au milieu du tourbillon de Paris, elle remplit tous ses devoirs d'une façon exemplaire. On peut la citer comme le modèle des épouses. Une seule ombre existe au tableau. Elle fait volontiers de grands sacrifices pour ceux qu'elle aime. Elle en fait rarement de petits. Elle les néglige s'il ne s'agit que de leur plaisir. Elle est tout à eux dès qu'il y va de leur bonheur. » (N'est-ce pas là encore un éloge?) « Ce défaut, ajoute d'ailleurs Kotzebue, tient à la manière de vivre de Paris. »

« Il n'y a pas grand mérite, poursuit-il, à donner de l'argent quand on est riche, et même à en donner beaucoup. Mais c'est la façon de donner qui fait le prix de la générosité, et c'est surtout en cela que j'ai trouvé Mme Récamier admirable. Je n'oublierai jamais le jour où je la trouvai seule avec une jeune fille, sourde-muette, qu'elle avait recueillie dans une promenade à la campagne. Cette pauvre enfant avait été élevée à ses frais pendant quelque temps. Elle lui avait procuré une place à l'excellent Institut des sourds-muets. Dans ce moment, elle venait de la faire habiller de neuf, et elle se l'était fait amener pour la conduire elle-même à l'abbé Sicard. Elle faisait déjeuner l'enfant dans un salon sur une table de marbre, et près d'une glace dans laquelle cette petite fille pouvait se voir des pieds à la tête, dans ses beaux ajustements. » Ce raffinement de bonté n'est-il pas d'une adorable coquetterie? « L'émotion de la charmante bienfaitrice devant la joie de sa protégée, les larmes qui humectaient ses beaux yeux lorsqu'elle la baisait au front, la sollicitude maternelle avec laquelle elle l'engageait à manger et lui mettait dans les poches ce qui restait de friandises, les remerciements inarticulés de l'enfant, exprimés par une sorte de cri qui me remuait le cœur,—tout cela est resté et restera toujours présent à ma mémoire. »

L'infortune l'atteignit en pleine prospérité, sans l'abattre un seul instant, sans troubler même l'égalité de son humeur. La ruine complète de son mari n'enleva pas le moindre fleuron à sa couronne, qu'elle avait déjà su rendre immortelle et inaltérable. Admirée et aimée pour elle-même, elle passa sans secousse et sans déchéance du trône fragile de la richesse au pavois indestructible de l'amitié. Elle se consacra au dévouement comme elle s'était livrée à la munificence. Madame de Staël fut des premières à en recevoir la preuve. Exilée à Coppet par l'orgueil de Napoléon, elle y languissait dans l'abandon et l'ennui; mais laissons-la parler elle-même (1):

« Dans cet état, il m'arrive une lettre de Mme Récamier, de cette belle personne qui a reçu les hommages de l'Europe entière et qui n'a jamais délaissé un ami malheureux... Je frémis que le sort de M. de Montmorency ne l'atteignît. J'envoyai un courrier au-devant d'elle, pour la supplier de ne pas venir jusqu'à Coppet... Elle ne voulut pas céder à ma prière..., et ce fut avec des convulsions de larmes que je la vis entrer dans ce château où son arrivée était toujours une fête. Elle partit le lendemain, mais ce fut en vain; le fatal exil la frappa. Les revers de fortune qu'elle avait essuyés lui rendirent très-pénible la destruction de son établissement naturel. Séparée de tous ses amis, elle a passé des mois entiers dans une petite ville de province, livrée à tout ce que la solitude peut avoir de plus monotone et de plus triste. Voilà ce que j'ai valu à la personne la plus brillante de son temps. »

Prévenu de l'héroïque projet de Mme Récamier, Fouché, ministre de la police, avait fait de vains efforts pour en empêcher l'exécution. Il l'avait menacée, non-seulement de l'exiler comme son amie, mais même de la faire enlever de chez Mme de Staël.

— Qu'importe à l'Empereur, répondit la jeune femme, qu'importe au maître du monde, que je sois à Paris ou à Coppet? On a vu des héros avoir la faiblesse d'aimer mon sexe. Il serait le premier qui aurait celle de le craindre.

Et elle partit résolument, suivie, comme on l'a vu, du décret de proscription.

La fortune qui l'avait abandonnée en France vint la rechercher sur la terre étrangère. Elle serait devenue princesse royale si elle avait voulu profiter de la loi du divorce. Le sentiment du devoir, qui domina toute sa vie, la retint noblement dans sa modeste position. Il est vrai qu'elle se retrouva reine du monde lorsqu'elle rentra dans Paris, à la Restauration.

Pas une de ses amitiés ne lui fit défaut à son retour.

Moins brillant et moins animé à mesure que l'âge s'avançait, son salon de la rue Basse-du-Rempart, puis de l'Abbaye-aux-Bois, n'en fut que plus recherché des

(1) *Dix années d'exil*, par Mme de Staël.

sommités de tout genre et des représentants de toute nation. Les ambassadeurs, les ministres et les grands personnages étrangers s'y faisaient introduire après leur début en cour, et quelquefois même auparavant.

En se rétrécissant peu à peu, le cercle de l'Abbaye devint de plus en plus illustre. Tout ce que les derniers régimes avaient semé de nobles débris, tout ce que les régimes nouveaux produisaient de gloire et de talent, se faisait honneur d'être admis près de Mme Récamier. MM. Guizot et de Salvandy y apportaient leurs hommages intimes à M. de Chateaubriand. M. Cousin s'y rencontrait avec M. de Montalembert, au risque de s'entendre avec lui. M. David (d'Angers) y coudoyait M. de Genoude ou M. de Tocqueville. Mlle Rachel y recevait les honneurs dus à son génie d'artiste et à la position qu'elle avait alors dans le plus haut monde.

De temps en temps, une bonne œuvre faisait appel à la charité et à l'influence de Mme Récamier. Une fête musicale et littéraire s'organisait alors sous ses auspices, avec le concours empressé des plus célèbres talents. On se disputait à tout prix la faveur d'une invitation, et l'argent pleuvait, le lendemain, chez les pauvres, les malades et les inondés.

Une autre fois, c'était un début de poëte ou de compositeur qui se soumettait à l'illustre tribunal de l'Abbaye. Jamais première représentation d'un chef-d'œuvre sur un théâtre royal ne réunit une pareille élite de spectateurs et de spectatrices. Tous ceux qui aiment et jugent la grande musique se souviennent encore des fragments d'un opéra de *Cymodocée*, qui furent chantés, il y a quatre ou cinq ans, chez Mme Récamier, par Mme Viardot-Garcia, MM. Baroilhet, Gardoni, Bussine, etc. Le compositeur était M. de Fresne, neveu de l'illustre maîtresse de la maison. Le poëte était l'écrivain si connu des lecteurs du *Musée des Familles*, M. Pitre-Chevalier, inspiré et conseillé dans son œuvre par l'auguste amitié de Chateaubriand. Chateaubriand lui-même avait bien voulu être le président de cette soirée, toute rayonnante des reflets de son génie. Son fidèle valet de chambre, Louiset, l'avait amené, presque apporté dans les salons, où il applaudissait du cœur et de la main aux jeunes traducteurs de son poëme des *Martyrs*.

Mais les fêtes les plus nobles, sinon les plus bruyantes, de l'Abbaye-au-Bois, étaient les lectures des *Mémoires d'outre-tombe*. Pour ces grands jours, on convoquait l'élite de l'élite au cénacle. Les lecteurs étaient M. J.-J. Ampère ou M. Lenormand, neveu de Mme Récamier. Nous avons décrit, l'an dernier, ces réunions solennelles(1). Nous n'y revenons aujourd'hui que pour motiver la gravure qui les reproduit en action, et qui a été faite d'après un daguerréotype du salon de l'Abbaye, et d'après les meilleurs portraits des auditeurs privilégiés. Ils occupent, dans le dessin de M. Jules David, les mêmes places qu'ils occupaient autour de l'auteur d'*Atala*. Nos lecteurs peuvent donc se figurer cette scène imposante, comme s'ils avaient le bonheur d'y assister eux-mêmes. Il suffit de nommer, après Mme Récamier, après MM. Lenormand et Ampère, MM. Sainte-Beuve, Ballanche, de Noailles, de Loménie, Briffaut, Aug. Thierry, etc., etc.; Mmes de Grammont, Gay de Girardin, de Galitzin, de Maillé, Tastu, etc., etc., pour rappeler comment la société européenne était représentée à ce cercle intime, où le monde entier aurait voulu s'introduire et écoutait, pour ainsi dire, à la porte.

« Le récit de ces nobles malheurs, a dit un membre ingénieux de l'auditoire, livré à la curiosité d'un public choisi, faisant réfléchir l'homme d'Etat, soupirer le poëte et pleurer la jeune femme, offrait un spectacle à la fois brillant et dramatique. On se sentait dominé par les derniers accents d'une voix prophétique, émue par les aveux d'un génie mourant, et sous l'influence d'un éternel souvenir. En contemplant le visage si doux, le sourire encore si gracieux de la maîtresse de la maison, on se transportait sans peine au temps de ses succès...

« On se plaisait à retrouver dans le regard si caressant de Mme Récamier les archives de sa ravissante coquetterie, et dans le coup d'œil si impérieux de M. de Chateaubriand le mouvement que son génie avait imprimé à son siècle. On leur savait bon gré d'avoir réuni leurs armes dans le même arsenal. A l'heure où les plus grands capitaines n'ont plus que le plaisir de se raconter leurs victoires, moi, qui avais été témoin de leurs plus éclatantes, qui les avais vus si adorés tous deux, si dangereux sans le vouloir, si barbares sans le savoir, j'aimais à les observer, se continuant dans l'habitude de plaire et d'aimer; car leur sainte amitié avait conservé toutes ces recherches de cœur, ces susceptibilités d'esprit, ces soins coquets dont l'amour se lasse parfois trop vite; ce tableau d'une affection si noble, Mme Récamier savait le rendre agréable même à ses jeunes amis. Chacun d'eux, admirateur passionné du talent de M. de Chateaubriand, venait lui soumettre le sien, et il est sorti déjà de ces confidences littéraires plus d'un ouvrage remarquable; MM. Ampère, de Saint-Priest, de Noailles, sont là pour le prouver. »

Depuis plusieurs années, Mme Récamier avait perdu la vue. Une première opération avait été faite sans succès par M. Blandin. Une seconde promettait de réussir, mais l'amie de Chateaubriand, craignant d'abréger ses jours, pour lui, non pour elle, se résigna à rester aveugle, afin de le garder jusqu'à sa dernière heure et de lui fermer les yeux... Une fois Chateaubriand mort, Mme Récamier se livra de nouveau à l'opérateur. M. Tonnelet, de Tours, lui enleva la cataracte et lui rendit quelques rayons de lumière... A quoi bon, hélas! Ces beaux yeux, qui avaient contemplé de si belles choses, s'étaient clos devant les petitesses et les hontes de notre époque. Ils n'avaient plus qu'à se clore définitivement devant les spectacles de l'année de révolution 1849... C'est ce qu'ils firent le 11 mai dernier, après une souffrance de quelques heures, qui prit le caractère du choléra épidémique.

« Mon Dieu, la longue agonie! » Telle fut la seule plainte de cet ange de grâce et de résignation.

Toute sa beauté sembla reparaître dans le calme céleste qui suivit son dernier soupir.

Cette circonstance nous ferait croire qu'elle n'est point morte du vrai choléra, car le choléra défigure impitoyablement ses victimes.

Mme Récamier, sur son lit funèbre, a été dessinée par M. Achille Deveria.

A une autre époque, Canova l'avait sculptée dans le marbre de Carare, et Gérard l'avait peinte à la sortie du bain, enveloppée d'un cachemire jaune, à demi-couchée sur une causeuse, les bras, les mains, les épaules et les pieds nuds.

C'est un des chefs-d'œuvre du grand artiste.

Après la mort du prince de Prusse, auquel il appartenait, M. Lenormand alla le chercher à Berlin, et Mme Récamier, qui avait alors plus de soixante ans, le replaça courageusement dans son salon.

Le *Musée des Familles* a donné, d'après ces maîtres, deux portraits de Mme Récamier, tome VIII, page 24, et tome XIII, page 265.

(1) Voyez les *Mémoires d'outre-tombe*. — *Musée des Familles* d'octobre 1848.

Peu de temps avant sa mort, elle avait quitté l'Abbaye-aux-Bois, pour aller chercher près de Mme Lenormand les tendres soins qui n'ont pu la sauver.

Elle n'avait jamais cessé de se tenir au courant de tout ce qui se publiait de remarquable en Europe. On trouvait souvent quelque duchesse assise à ses pieds sur une chaise basse, et lui faisant la lecture à demi-voix.

« Je ne vois plus, mais mes amis voient pour moi », disait-elle avec son inimitable sourire.

La beauté de Mme Récamier était surtout merveilleuse de finesse, de détail, de fraîcheur et de distinction. On reconnaissait en elle, — qu'on nous passe le mot, — une race de premier ordre et presque exceptionnelle. C'était à la fois un chef-d'œuvre et un bijou de la nature.

Elle a toujours dédaigné les complications de la toilette. Une robe blanche, avec des fleurs et des rubans bleus, ni or, ni perles, ni diamants, telle était sa parure dans ses plus beaux jours. Plus tard, la robe blanche devint grise et le chapeau remplaça le bonnet.

Toute sa beauté, tout son esprit, tout son caractère, toute sa vie, peuvent se résumer en deux mots, qui sont la meilleure définition de la perfection terrestre : *sancta simplicitas*.

UN HABITUÉ DE L'ABBAYE-AUX-BOIS.

Lecture des *Mémoires de Chateaubriand* dans le salon de Mme Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois.

L'importance que nous avons dû accorder à la notice de Mme Récamier ne nous laisse que quelques lignes à consacrer ici à une perte fort douloureuse pour l'art dramatique, à la mort de Mme Dorval, cette actrice de tant de cœur et de tant d'esprit, qu'ont signalée des succès populaires au théâtre, et notamment la création des rôles d'Adèle dans *Antony*, de Kitty-Bell, dans *Chatterton*, de Lucrèce, d'Agnès de Méranie, de Marie-Jeanne, etc. Nous en parlerons dans le *Mercure de France*.

Nous rendrons compte, dans notre prochain numéro, de l'exposition des produits de l'agriculture et de l'industrie nationale, qui vient de s'ouvrir aux Champs-Elysées, et de l'exposition de peinture et de sculpture, qui va s'ouvrir au palais des Tuileries. Nous reproduirons par la gravure deux tableaux du Salon, et nous composerons une planche des produits les plus remarquables de l'industrie.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

LA TOUR-LE-ROI, A CAEN.

Vue de Caen. — La Tour-le-Roi.

En attendant que notre *Voyage en France* nous conduise dans la belle et historique province de Normandie, voici un des plus curieux points de vue de la grande cité de Caen, lequel nous permet d'y entrer d'avance avec nos

dessinateurs, à la façon du roi conquérant Edouard d'Angleterre, à travers le champ de bataille illustré par ses armes et par la plume de messire Jehan Froissard.

C'est, en effet, au pied de cette tour, sur cette rive de l'Odon, à la jonction de la petite Orne, que les Anglais se présentèrent en 1346, et commencèrent l'invasion de la France par la prise et le sac de Caen : « grosse ville, dit le charmant chroniqueur, pleine de très-grande draperie, et de toutes marchandises, et de riches bourgeois, et de nobles dames et de belles églises. » Toutes ces forces et toutes ces richesses avaient pour défenseurs le comte de Tancarville et le comte d'Eu, connétable de France, « avec foison de gens d'armes. » Le roi Edouard « chevaucha tout sagement, et mit ses batailles ensemble », coucha une nuit dans les champs, et fit amener « son navire et le comte de Hosdiston, qui en était *conduiseur* et patron. » Le connétable et ses capitaines « guettèrent moult, cette nuit, la ville de Caen. » Le matin, les bourgeois voulurent aller attaquer les Anglais ; mais le comte d'Eu leur répondit : « Ce soit au nom de Dieu! vous ne combattrez mie sans moi! » Ils étaient, en effet, « assez embesognés » de défendre le corps de la ville, qui n'était fermé que par la rivière. Edouard entendit la messe avant le lever du soleil, et monta à cheval avec son fils et le maréchal d'Harcourt. Ils culbutèrent et poursuivirent « aigrement » les bourgeois, qui s'étaient avancés malgré le connétable, et qui n'eurent que le temps de regagner la ville. Le comte d'Eu en sauva une partie « en se boutant en une porte à l'entrée du pont », sans doute entre les deux tours... Les autres furent « combattus à grand'occision, car les Anglais n'en prenoient nuls à mercy. » Le connétable et Tancarville allaient avoir le même sort, malgré leur bravoure, lorsqu'ils aperçurent messire Thomas de Hollande « qui n'avait qu'un œil », et se rendirent à lui avec vingt-cinq chevaliers. Ce qui compléta la victoire des Anglais, c'est que la rivière « qui porte gros navires » était ce jour-là « si basse et si morte » qu'ils la passaient et repassaient « sans le danger du pont. » La ville fut mise à sac et à sang, et eût été réduite en cendre sans l'intervention du maréchal d'Harcourt.

Les bourgeois qui sauvèrent leur vie ne le firent qu'en livrant leurs richesses. Bref, les Anglais furent trois jours seigneurs et maîtres de Caen, et gagnèrent « moult grand avoir, qu'ils envoyèrent par barques et par bateaux à deux lieues de là, où était leur grosse nave » (navire).

La tour au Landais, démolie depuis longtemps, correspondait avec la tour Guillaume-le-Roi, qui s'élève encore sur l'autre rive. La ville était fermée de ce côté par une chaîne de fer, tendue entre les deux citadelles. La Tour-le-Roi, qui s'est nommée aussi la tour de la Basse-Rue, puis la tour Levy, est citée par Huet comme la plus ancienne de Caen. C'est le seul reste de ces imposantes fortifications que décrivait ainsi M. de Bras, le vieil historien :

« Je ne puis raisonnablement obmettre de référer que les murailles de Caen sont si hautes et larges que trois hommes de front y peuvent aisément marcher, et que l'on y va aussi fréquentement que par les rues ; chose de grand remarque, parce que cela ne s'offre à l'endroit d'autres villes, et que aussi à chacun des quais du costé de l'isle qui font entrée et sortie à ladite ville, il y a de costé et d'autre d'iceux par dedans la ville des grands et larges escaliers de hauteur de vingt-cinq et trente degrez, par lesquels les marchands et habitants montent et descendent. Et de dessus ces murailles, l'on a le plaisir de veoir flotter les navires sur cette rivière, et à travers ces delectables et larges prairies, puis descendre et charger les marchandises le long desdites murailles, icelles mettre en greniers, celliers et magasins dedans la ville en ceste tortue et riche rue des quaiz ; — riche je la dis pource que les plus rares marchandises qui descendent par cette rivière y sont mises et posées, comme aussi les marchandises des habitans qu'ils envoyent en pays estrange, attendant l'opportunité de vente. »

Malheureusement, la Tour-le-Roi n'est plus même entière, comme la représente notre gravure. Il y a trois ou quatre ans, on en a démoli la moitié, pour y accoler une de ces constructions misérables dont les vandales du moellon flanquent nos monuments les plus sacrés. La porte Saint-Malo, tout près de là, a subi le même sort. Celle-là, du moins, n'a pas été défigurée ; elle a été détruite, ce qui est moins barbare. Elle se fermait chaque soir, à l'heure du couvre-feu, qu'on sonnait à l'église Saint-Pierre. Aujourd'hui encore le signal de la retraite part de cette église, l'été à neuf heures, et l'hiver à huit.

M. de Jolimont, dans sa *Description du Calvados*, dit qu'une tradition presque unanime attribue à Guillaume le Conquérant la construction de la Tour-le-Roi. Nous voudrions pouvoir garantir une aussi brillante origine. Il n'y a qu'un petit inconvénient, c'est que personne à Caen, et parmi les plus érudits, n'a entendu parler de cette *tradition presque unanime*. Par bonheur, bien d'autres souvenirs de Guillaume nous dédommageront, quand nous ramènerons nos lecteurs à Caen.

Le quartier de la Tour-le-Roi est un des plus vieux quartiers de la ville. Cela se voit du reste au premier coup d'œil. Ces toits en pointe, ces murs tapissés de feuillage, ces mansardes à pignon, ces portes et ces fenêtres massives rappellent l'architecture et les habitudes d'un autre âge. Plusieurs de ces maisons ont assisté peut-être à la bataille de Caen, ont vu les bourgeois aux prises avec les Anglais, le sire de Hollande recevant l'épée du connétable, le roi Édouard entrant victorieux dans sa conquête, et les « naves » de Hosdiston emportant les richesses des églises et des hôtels normands.

A la place de ce pont de bois, qui a suivi l'établissement de la nouvelle poissonnerie, s'étendait probablement le pont dont parle Froissard, et qui défendit si mal la ville abandonnée par ses rivières.

Les cavaliers anglais et normands croisaient le fer sur la rive où ces femmes en bonnet cauchois lavent le linge des Caenais d'aujourd'hui.

Le clocher qu'on aperçoit au delà du pont doit être celui de l'ancienne Abbaye-aux-Dames.

L'intérieur de la Tour-le-Roi offre encore plusieurs étages à une seule voûte, sans piliers, d'une construction remarquable.

Or, devinez à quoi sert, de nos jours, cette vieille forteresse, si pleine de souvenirs et empreinte encore de tant de majesté ?

Elle sert à une fabrication de chandelles.

O civilisation ! voilà de tes coups !

Ce port, qui n'attire plus que l'attention des paysagistes, était florissant et animé aux douzième, treizième et seizième siècles.

Quel dédommagement reste-t-il à l'ancienne capitale de la basse Normandie? L'honneur de fournir, chaque année, le bœuf gras au carnaval parisien,— et la gloire d'occuper les savants, les artistes et les poëtes, — sans compter ceux qu'elle renferme dans ses ruines historiques.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

PIERRE PUGET (1622-1694).

I. — UNE RÉGATE A MARSEILLE, EN 1632.

La petite commune de Mazargues célébrait son *trin* ou fête annuelle. Bien qu'indépendante de Marseille, qui la compte aujourd'hui dans sa banlieue, elle était alors si voisine de cette grande ville, que, profitant du repos du dimanche et de l'occasion qui s'offrait, bourgeois, artisans et matelots étaient venus en foule de la commerçante cité.

Chacun prenait à son gré sa part dans la fête. L'un regardait disputer le prix du saut ou de la course; l'autre se proposait comme jouteur dans la rude épreuve de la lutte; le plus grand nombre allait former les joyeuses bandes de la *farandoule*, cette danse nationale, dont les érudits font remonter, un peu trop savamment peut-être, l'origine à Thésée, et qui, selon eux, représenterait par ses nombreuses évolutions les circuits et les détours du labyrinthe de Crète.

Cependant, chose assez étrange, au milieu de cette joie générale on avait peine à trouver un enfant, et si l'on en découvrait quelqu'un, on reconnaissait qu'il était étranger au pays. Pour s'expliquer leur absence, il aurait suffi de suivre la petite rivière d'Huveaume jusqu'à son embouchure, éloignée à peine d'une demi-lieue, en face du château d'If et de l'île Ratonneau. Sur ses bords se retrouvait la jeune population qui manquait au *trin*; les petits villageois de Mazargues et les enfants du port de Marseille s'y étaient réunis; l'assemblée était imposante, sinon par l'âge, au moins par le nombre de ses membres; on aurait pu compter jusqu'à trois cents jeunes compagnons.

Ce qui les avait ainsi rassemblés, c'était une régate ou course de barques, partie de la fête organisée par eux-mêmes, et qui dès lors était assurée d'avoir leur préférence.

On n'aura pas compris sans doute comment tant d'enfants étaient ainsi abandonnés à leur seule volonté, surtout quand il s'agissait d'une course de barques; mais cela peut être facilement justifié : la régate n'avait rien de dangereux, vu que les esquifs étaient complétement vides, c'est-à-dire que la lutte de vitesse allait s'engager entre de petits bateaux et des navires en miniature, fabriqués par les enfants et mis simultanément à l'eau.

Et n'allez pas croire que l'amour-propre dût être moins intéressé; bien au contraire : chacun avait la prétention d'avoir le vaisseau le mieux fait, le plus fin voilier, et d'être le plus habile constructeur. Nous n'insisterons pas pour prouver l'intérêt qu'allait exciter cette lutte parmi la jeune assistance : il nous suffira pour cela de rappeler qu'en tous pays, sur les bords de la mer, la première distraction des bambins, dès qu'ils commencent à courir seuls sur la grève, est de faire flotter quelque chose, ne serait-ce qu'un de leurs sabots, gréé d'un lambeau de vieille toile à voile.

Un peu d'impatience semblait régner dans cette foule de jeunes rivaux, et bon nombre d'embarcations étaient déjà à l'eau.

— Laissons aller, criaient quelques-uns.

— Pierre n'est pas arrivé, répondaient quelques autres.

— Est-ce qu'on ne peut pas faire la joute sans Pierre?

— Non, non. Il faut l'attendre. D'ailleurs l'angélus n'est pas encore sonné, et l'on ne doit partir qu'au premier coup.

La discussion continuait et allait s'échauffant, lorsque l'un des enfants s'écria : Voilà Pierre! voilà Pierre!

On voyait, en effet, arriver un jeune garçon de dix ans environ, portant un bâtiment qui n'avait pas moins de trois pieds de longueur; il avait d'autant plus de peine à le maintenir sur son épaule, qu'il fallait résister au vent qui soufflait dans la complète collection de voiles dont était surmonté le vaisseau.

En ce moment le premier coup de l'angélus sonna et fut accueilli par un grand hourra; les rivaux de Pierre, qui déjà n'étaient pas d'avis de l'attendre, se hâtèrent de profiter de leur droit et laissèrent partir leurs embarcations, en s'écriant avec une joie égoïste mal dissimulée : Tant pis pour Pierre!

En un instant, la petite baie que forme l'Huveaume à son embouchure fut couverte d'une myriade de bâtiments de toutes espèces : brigantins, frégates, bricks, baleinières, balancelles, chaloupes et même simples bateaux commencèrent à s'avancer, et à se distancer les uns les autres.

Cependant Pierre, en entendant la cloche et le hourra, avait précipité sa marche; quelques amis avaient couru au-devant de lui, et son navire rapidement apporté avait été lancé aussitôt.

L'avantage de ses rivaux était donc fort peu considérable.

La foule s'empressa de courir à l'autre extrémité de la petite baie pour y attendre les barques, et Pierre s'y trouva des premiers.

La petite flottille avançait toujours; mais déjà les vagues avaient fait chavirer la plupart des simples bateaux, plus d'une voile mal amarrée s'était détachée pendant la route ou avait changé de place, et ralentissait la marche d'une corvette ou d'une frégate de dix-huit pouces de long. Mais on n'eût pas trouvé une seule avarie dans toute la voilure du vaisseau de Pierre; il avait franchi la distance qui le séparait des autres.

Au milieu de cette troupe d'enfants, se trouvait un seul homme qui semblait prendre un vif intérêt à la joute, et n'était pas moins attentif que Pierre lui-même à suivre les progrès du vaisseau retardataire qui déjà ne méritait plus ce nom.

— Mais, s'écria-t-il enfin avec une jovialité de matelot, c'est un petit luron que le gas qui m'a construit ce bâtiment-là.

— C'est moi, dit avec le naïf orgueil d'un enfant, Pierre qui était à côté de lui, et se trouvait heureux de pouvoir être fier de son ouvrage devant un homme.

— Ah! c'est toi, mon garçon; eh bien! il faut venir voir quelquefois le père Roman, le constructeur de galères.

— Je n'en ai pas besoin, répondit résolument l'enfant; vos galères sont trop rondes. Est-ce que ma *Ville de Marseille* arriverait la première, si je lui avais fait un ventre

en coquille de noix comme les autres ? C'est bon pour les galères qui ont besoin de placer des barriques et des ballots ; mais un vaisseau de guerre, il faut que ça coupe la mer, comme ça, voyez-vous, père Roman.

Et le jeune artiste, avec une assurance qui témoignait bien plutôt de sa simplicité que de son immodestie, montrait son navire qui avait déjà considérablement dépassé toute la petite flotte.

Roman, loin de se fâcher de la réponse de l'enfant, regardait plus attentivement que jamais, et se disait à demi-voix :

— Il faut que le gas ait raison ; car enfin, le ponant (vent d'occident) souffle pour les autres comme pour lui, et le voilà en avant de vingt brasses au moins.

Et il examinait le vaisseau qui se rapprochait de la terre, et qui était une fort jolie galère pontée, avec double rang de rames symétriquement rangées et inclinées vers la poupe pour ne pas gêner la marche. Les mâts, les antennes, les haubans étaient au grand complet, et plus il approchait, plus le père Roman, qui, lui aussi, avait sa naïveté de vieil artiste, s'émerveillait à tous les détails qu'il distinguait.

— Sainte mère de Dieu ! il y a une figure sculptée à la proue ! C'est donc un démon que cet enfant-là !

— Dame ! fit Pierre plus flatté que jamais, puisque j'avais appelé mon vaisseau la *Ville de Marseille*, il fallait bien représenter sa patronne à l'avant.

— Et qui t'a appris à tailler comme cela une figure dans le bois ?

— Comme si on avait besoin d'apprendre, quand on a du bois et un couteau ! Il n'y a qu'à travailler ; quand on se trompe, on recommence.

— Mais le modèle ?

— Ah ! le modèle ! Je l'ai pris dans un grand livre d'architecture à papa.

— Et que veut-il faire de toi, ton père ?... Eh bien ! où vas-tu donc ?

Ce cri échappait au vieux Roman, au moment où il voyait son jeune interlocuteur se précipiter à l'eau, atteindre en quelques brassées son navire, l'attirer à lui et l'amener sur le sable.

— Tiens, père Roman, pendant que nous causions, la *Ville de Marseille* arrivait tout droit sur cette pointe de rocher et allait s'y briser. Mon ouvrage de trois mois aurait été perdu.

Cependant une vive contestation s'élevait déjà sur le rivage. Pierre avait touché son navire avant qu'il eût atteint le bord ; c'était une grave infraction aux règlements de la régate. Ses frères et ses amis le défendaient de leur mieux ; mais ils avaient affaire à forte partie, et ne l'auraient certes pas emporté, si le vieux sculpteur n'était intervenu.

Le vaisseau de Pierre avait une énorme avance ; les quelques brasses qu'il lui restait à parcourir étaient la partie la plus facile de la traversée ; s'il n'avait été détourné, il se brisait sur un écueil. Le père Roman démontra tout cela si bien, que la victoire ne fut pas enlevée à celui à qui elle appartenait réellement. Il faut avouer aussi que l'honneur étant le seul prix du triomphe, il devient assez facile d'expliquer ce désintéressement.

II. — LA MAISON DE LA RUE DE ROME.

Le voyageur qui, par le Grand-Cours ou le Cours-Bourbon, arriverait à la rue de Rome pourrait encore aujourd'hui trouver sans peine une modeste maison, ornée de quelques sculptures, et plus particulièrement d'une tête de Christ assez mal placée. Cette maison, reconstruite depuis, était, à l'époque à laquelle se passe la première partie de notre récit, la demeure de Simon Puget, dont nous venons de voir le troisième fils, Pierre, vainqueur de la régate aux bords de l'Huveaume.

L'extérieur de la maison était loin d'annoncer la richesse, et l'intérieur aurait laissé deviner à l'œil le moins clairvoyant que l'aisance même ne régnait pas dans cet humble logis. Un observateur quelque peu attentif n'aurait pas tardé à s'en convaincre, lorsqu'il aurait vu les escabeaux chancelants, les lézardes du chambranle de la cheminée, les pauvres vêtements appendus dans le coin le plus reculé, les tristes couchettes qui occupaient une seconde pièce, et surtout les nombreux travaux par lesquels la patience de la ménagère avait su retenir la courtine de l'alcôve et le couvre-pied du lit principal, qui sans ce soin seraient tombés en vingt lambeaux.

Cependant des fragments de corniches, des chapiteaux moulés en plâtre ou ébauchés en glaise étaient accrochés çà et là, ainsi que quelques sculptures en bois, ou jonchaient le sol parqueté pauvrement, et seulement devant l'alcôve. Quelques gravures représentant des monuments anciens et modernes, quelques dessins divers et des plans de constructions se disputaient les parois des murs sur lesquels, s'ils eussent été moins enfumés, on eût pu voir des séries de lignes tracées au charbon ou au crayon rouge.

Le lecteur a déjà deviné sans doute que nous étions entrés dans la maison d'un artiste. Simon Puget était en effet à la fois architecte et sculpteur. Mais bien qu'il réunît ces deux professions assez lucratives de nos jours, maître Simon était fort pauvre, sans qu'il eût de reproche à se faire. Il s'était marié jeune ; sa femme lui avait donné une nombreuse famille ; il avait dû, au lieu de prolonger ses études artistiques, renoncer à perfectionner son talent, et chercher un travail qui pût faire vivre ses enfants. Il s'était donc occupé à sculpter des chaises, des bahuts, des dressoirs, des crédences, ouvrages peu remarquables, mais dont la vente était plus assurée ; il avait aussi construit quelques maisons. Mais, un an avant la naissance de Pierre, Marseille avait vu quarante mille de ses enfants emportés par la grande peste, pendant la durée de laquelle se signalèrent le chevalier Rose, le commandant Langeron et l'évêque de Belzunce. Les habitants que le fléau avait épargnés s'étaient enfuis ; quand l'épidémie eut mis un terme à ses ravages, ils revinrent, mais plus préoccupés de réparer leurs pertes par les spéculations commerciales que d'encourager les arts.

Le talent de Simon Puget n'était pas assez grand pour qu'il pût espérer une distinction particulière s'il allait chercher des protecteurs dans une autre ville ; lui-même ne se faisait pas illusion sur son propre mérite ; il resta donc à Marseille, menant une vie laborieuse, et néanmoins fort précaire.

Trompé dans les légitimes espérances que l'art lui avait fait concevoir, cet homme, qui avait rêvé de riches sillons et qui se trouvait fatalement réduit à suivre une triste ornière, remplissait sa tâche avec découragement. Il travaillait toujours, mais son amour de père seul le soutenait. Quant à sa foi d'artiste, il l'avait perdue, et s'était bien promis qu'aucun des siens n'embrasserait l'ingrate profession de peintre ou de sculpteur.

L'expérience d'ailleurs lui prouvait chaque jour la sagesse de cette détermination ; la plupart des maisons de commerce avaient réparé leurs pertes et étaient plus florissantes que jamais. Aussi ses deux fils aînés étaient-ils

déjà, quoique bien jeunes encore, chez un négociant de la rue de la Canebière. Pierre devait les y rejoindre dès qu'il aurait pris un peu plus d'âge et de force; afin de le rendre digne d'une faveur si grande, maître Simon s'efforçait de lui faire acquérir une écriture assez belle pour ne pas déparer un grand livre, et de lui faire étendre ses connaissances en mathématiques jusqu'au calcul des intérêts composés.

En historien véridique, nous avouerons que l'enfant ne se prêtait nullement aux désirs de son père, et qu'on l'eût trouvé cent fois par jour taillant et sculptant, ou crayonnant au charbon quelque figure; mais qu'il eût été à peu près impossible de le surprendre la plume à la main.

Simon Puget avait exprimé en maintes occasions son mécontentement; en ce moment même il était fort irrité, car il venait de recevoir la visite de maître Strivarius, chargé d'enseigner au futur commerçant l'écriture et le calcul. Ce docte personnage avait déclaré que les progrès étaient nuls; et, comme la rétribution qu'il recevait pour ses leçons était fort modique, souvent même n'était pas payée, il avait annoncé sa résolution de ne pas se charger plus longtemps des soins qu'il était, selon lui, superflu de donner à un enfant *incapable*.

Cependant la querelle était vidée sur la rive de la petite baie; on avait admiré la galère victorieuse, sa voilure si bien dressée, sa mâture, son gréement complet, son étendard aux armes de France, son nom tout patriotique la *Ville de Marseille*, et surtout l'ornement sculpté à la proue, une figure de femme portant une couronne murale, dont quelque gravure avait fourni le modèle.

Lorsque sa vanité eut été suffisamment satisfaite par les éloges et l'admiration de ses jeunes rivaux, Pierre, aidé de ses frères et de quelques petits compagnons, rapporta en triomphe son vaisseau, et arriva avec son petit cortége devant la maison paternelle, dans laquelle il fit une entrée digne de la solennité.

Un esclave accompagnant le triomphateur antique le rappelait à la modestie et à l'humilité en même temps que les sarcasmes du peuple et des soldats rabaissaient son orgueil. Pierre, pendant la route, n'avait pas été troublé dans sa joie; mais son ovation ne devait pas être exempte d'amertume.

La victoire que son vaisseau venait de remporter était pour lui la chose la plus sérieuse du monde, et il ne doutait pas que son père ne fût aussi fier que lui du chef-d'œuvre qui lui avait valu son succès.

Il fut bientôt détrompé.

A peine la petite troupe d'enfants était-elle entrée, que maître Simon s'écria :

— Ah! voilà donc votre travail, méchant vaurien; c'est pour cela que vous négligez l'écriture et les chiffres; c'est pour cela que depuis deux ans vous n'avez pas fait un progrès, et que votre maître vous renvoie de sa classe comme incapable. Incapable! entendez-vous? Qu'on me donne ce bel ouvrage de paresseux, j'en veux faire bouillir la marmite.

— Mon père, objecta Simon, le fils aîné, Pierre a gagné la victoire à la régate...

— Taisez-vous, Simon, s'écria le père irrité. Qu'est-ce que vous venez me parler de régate? La régate vous a-t-elle jamais donné du pain? Quand votre frère aura perdu dix ans à faire vingt galiotes comme celle-là, qu'aura-t-il gagné, sinon d'user du merrain en pure perte?

En parlant ainsi, maître Puget avait saisi un hachereau accoté au chambranle de la cheminée et se disposait à réduire en morceaux la belle frégate.

Pierre était resté jusque-là immobile et atterré; mais quand il vit son père prêt à donner le premier coup dans la coque de son navire, il ne put retenir ses larmes et éclata en sanglots.

Simon Puget n'était pas un méchant homme, bien au contraire. Ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il affligeait un de ses enfants; les larmes de Pierre le touchèrent bientôt. Mais il fallait une leçon sévère : pour s'exciter à accomplir la menace qu'il ne se sentait plus trop la force de mettre à exécution, et pour ne pas se laisser soupçonner de faiblesse, maître Simon ne trouva rien de mieux que de faire tourner directement sa colère sur son fils :

— Attendez, petit vaurien, je vais vous faire pleurer pour quelque chose; et quand je vous aurai châtié pour votre paresse, nous lancerons au feu votre belle construction.

Et le vieux sculpteur, s'échauffant par la colère même, avait saisi son fils par le bras et allait lui administrer sans doute une verte correction paternelle, lorsque celui-ci fut sauvé par une heureuse diversion.

Portrait de Pierre Puget.

III. — UN AMI.

— Eh! là! là! père Simon, criait de la porte le vieux Roman, calmons-nous. Comme vous y allez, voisin! Qu'a-t-il donc fait ce garçon?

Et le constructeur de galères entra dans la maison.

— Ce qu'il a fait? ce qu'il a fait? répondit le père, qui laissa échapper l'enfant; voilà ce qu'il a fait.

Et il désignait la galère, qui, pendant toute cette scène, était restée sur le plancher, tristement inclinée.

— Eh bien! mais c'est un petit chef-d'œuvre.

— Oui, un chef-d'œuvre d'oisiveté. Je viens de voir maître Strivarius tout à l'heure ; il m'a annoncé qu'il renvoie Pierre, parce que depuis deux ans il n'a pas fait un progrès.

— Pas de progrès! s'écria Roman avec un enthousiasme qui n'était certainement pas joué. Pas de progrès! Tenez, je ne veux rien dire de maître Strivarius. Ça peut être un bien savant homme; on dit qu'il comprend en les lisant toutes les prières de la messe, et qu'il calculerait les minutes depuis la création. Mais voyez-vous, père Simon, maître Strivarius ne s'entend pas plus à la construction d'un vaisseau que moi je ne m'entends à son grimoire de latin. Pas de progrès! ah! j'aurais voulu le voir, il y a une heure, au bord de l'Huveaume. Pas de progrès! Mais regardez donc cette fine mâture, cette coque élancée. Avec cette galère-là, Pierre a battu tous ses camarades, et il aurait pu leur donner cinquante brasses d'avance. Je vous dis, moi, que si Dieu m'avait donné un fils comme celui-là, j'en serais fier, parce qu'il promet d'être un fameux homme.

Le vieux Roman parlait avec conviction, et passait pour habile dans son métier de constructeur : aussi le père Simon Puget, encore irrité contre Pierre, mais en même temps flatté des paroles du voisin, ne trouvait rien à répondre.

Celui-ci continua :

— Tenez, maître Strivarius l'a renvoyé ; eh bien! si vous voulez me le donner, je le prends avec moi ; je l'emmène à mon chantier ; il me fera des modèles comme celui-là ; je lui donnerai des conseils, et, s'il le veut, j'en ferai le premier constructeur de galères de Marseille. Et cela n'est pas à dédaigner.

La proposition du vieux Roman avait un caractère assez sérieux pour donner à réfléchir. Dans une ville maritime aussi commerçante que Marseille l'est depuis plus de deux mille ans, le métier de constructeur de galères avait bien son importance, on ne pouvait le nier. Maître Simon comprit donc tout l'avantage de l'offre qui lui était faite, et ne trouva d'objection qu'au sujet de l'âge de son fils. Il accepta, mais à cette condition que Pierre resterait encore quelques années dans la maison paternelle.

Simon Puget, renonçant donc désormais à faire de son fils un commerçant, lui enseigna la plastique et la sculpture.

Les progrès de l'élève furent si rapides, que le père n'eut bientôt plus rien à lui apprendre.

A l'âge de quatorze ans, Pierre entrait chez son vieil ami, qui lui confia aussitôt la construction et la sculpture d'un de ses bâtiments. Il s'acquitta de cette tâche de façon à étonner son patron ; les hommes de l'art les plus expérimentés trouvèrent son travail parfait, et applaudirent aux progrès qu'il fit faire à la navigation en donnant à la coque des vaisseaux une forme plus élancée.

Cependant ce n'était pas assez pour Pierre ; pendant les quatre années qu'il avait passées chez son père, il s'était aussi appliqué avec ardeur au dessin, copiant et recopiant sans cesse les gravures qu'il avait sous la main, et étudiant d'après nature.

Dès que ses succès chez Roman lui permirent de disposer de quelque argent, il l'employa à acheter des couleurs, et s'essaya seul à peindre. A ce moment, la vue d'un tableau de Pietro de Cortone, apporté à Marseille, lui inspira un vif enthousiasme pour l'art qui produisait de tels chefs-d'œuvre, et en même temps lui fit comprendre que sans maître il ne pourrait jamais arriver à un résultat satisfaisant. Avec la spontanéité de la jeunesse, il résolut aussitôt de gagner l'Italie et d'aller se présenter à Pietro de Cortone.

Cette résolution prise, il l'exécuta sans tarder.

— Je veux faire de plus nobles choses que de construire des galères, dit-il à Roman, je vais partir pour l'Italie.

Les longueurs, les fatigues, les dangers de la route lui furent objectés ; mais il avait cette persévérance et cette conscience du courage intérieur qui donnent réponse à tout.

Aussi quelques jours après, — il n'avait pas quinze ans encore, Simon Puget et Roman l'accompagnaient jusqu'à cette rivière d'Huveaume, témoin de son premier triomphe, et le laissaient partir, après lui avoir donné leur bénédiction et l'avoir recommandé à Dieu.

IV. — LE PÈLERINAGE DE L'ARTISTE.

L'adversité aux premiers jours de la vie, a dit Shakspeare, — est semblable à ces hivers rigoureux qui font la terre éclatante et fertile. Pierre Puget mérita bien la moisson qu'il recueillit dans son âge mûr.

Nous n'avons pas dit (il faudrait le répéter chaque fois qu'il nous arrive de parler d'un de ces génies qui se sont faits grands par eux-mêmes) combien étaient minces les ressources du jeune enthousiaste. Un carton et quelques crayons le chargeaient beaucoup plus que sa petite escarcelle. Semblable d'ailleurs au panier de pain dont Ésope s'était chargé, sa bourse allait s'allégeant chaque jour. Pierre, qui avait compté un peu sur ses dessins pour payer son gîte et quelquefois son repas, avait trouvé sur sa route des hôtes peu amateurs de croquis. Chacun d'eux avait répondu à ses offres par une phrase équivalant aux vers de La Fontaine :

> Le moindre ducaton
> Ferait mieux mon affaire.

Et Pierre arrivait à Florence sans qu'il lui restât la plus petite pièce.

Mais que lui importait? Florence était la résidence du grand-duc de Toscane, et, dans la ville des Médicis, le souverain depuis plusieurs siècles était le protecteur-né des lettres et des arts. Il allait se présenter au premier artiste qu'il rencontrerait, et prouverait facilement son talent.

Il marchait donc plein de confiance, et ne tarda pas à se trouver devant la maison d'un sculpteur ; il entra, en quelques mots conta son histoire, et demanda de l'ouvrage.

L'homme auquel il s'adressa était une de ces médiocrités jalouses, comme il s'en trouve malheureusement partout et à toutes les époques.

Sa première question fut pour demander au jeune voyageur :

— Eh! qu'as-tu donc fait jusqu'ici, pour m'offrir avec tant d'assurance de m'aider dans mon travail?

— J'ai fait des galères, répondit avec simplicité Pierre Puget.

— Oh! s'écria en raillant le Florentin, heureux de trouver un prétexte pour congédier ce nouveau venu, dans lequel il soupçonnait un rival, voilà un fameux sculpteur! Il a fait des galères! Eh! *becco cornuto!* va donc ramer!

L'accueil fut le même dans vingt ateliers; les uns le rebutèrent avec colère, les autres l'éconduisirent avec des railleries.

Enfin, découragé, Pierre renonça à renouveler ses inu-

tiles tentatives, et quand au détour de la rue voisine il se trouva devant la maison d'un autre sculpteur, il n'eut pas la force de courir le risque d'un nouvel affront, et s'arrêta devant l'artiste qui travaillait.

L'âge de l'ouvrier lui rappela son père, et cette demeure de la rue de Rome où chacun lui tendait une main amie. Deux larmes coulèrent lentement sur ses joues à ce souvenir.

Il ignorait lui-même combien de temps il était resté là immobile et silencieux, lorsque le vieil artiste, qui depuis plusieurs heures voyait ce jeune homme devant sa porte et devinait peut-être son embarras, lui demanda avec intérêt :

— Eh ! l'ami ! tu ne manges donc pas? la nuit approche, et la matinée n'était pas avancée quand tu t'es arrêté ici.

— Pour manger, il faut du pain, ou de l'argent pour s'en procurer. Je n'ai ni pain ni argent.

— Et n'as-tu donc pas d'état, mon enfant?

— Oh ! si, dit Pierre, hésitant et craignant encore un refus; mais je n'ai pas d'ouvrage.

— Pas d'ouvrage ! Allons donc ! l'ami, un bon ouvrier en trouve partout.

— Alors vous m'en donneriez, vous?

— Oui certes, si tu étais sculpteur.

— Eh bien ! maître, je le suis; et si vous voulez me prêter vos ciseaux quelques instants, je vais vous le prouver.

— Le vieux sculpteur consentit volontiers à l'essai, et bientôt il fut convaincu de l'habileté de Pierre Puget, qui en même temps lui racontait son voyage et le peu d'accueil qu'il avait trouvé à Florence.

— Ne nous juge pas tous sur les mauvais cœurs qui t'ont repoussé, mon enfant, lui dit le brave homme, et calme tes inquiétudes. Comme ton père, j'avais une famille à nourrir, je n'ai pas pu faire d'études; je n'ai pas ce qu'ils appellent le génie, mais je sais ce que l'on doit à un chrétien, à un frère, et ce n'est pas moi qui te laisserai mourir de faim.

Pierre Puget trouva chez cet excellent homme la table et le couvert, et put, les jours suivants, montrer tout son talent à son nouvel ami. Celui-ci, avec une noble franchise, reconnut sa supériorité, et, loin de chercher à profiter de l'inexpérience ou de l'isolement du jeune homme pour le faire travailler à son profit, s'empressa de le présenter au premier sculpteur du grand-duc.

— Là, Pierre dut de nouveau prouver son mérite par quelques travaux. D'abord on lui donna à sculpter un petit cartouche. Dès qu'il l'eut fini, il demanda à être chargé d'un scabellon, sorte de piédestal, et en travailla les ornements et les accessoires avec tant de délicatesse, de goût et de succès, que dès ce jour le maître l'employa de préférence à ses autres élèves.

Pendant un an, Puget se perfectionna à cette école, sans cependant négliger la peinture; il s'y adonnait avec d'autant plus d'ardeur, qu'il avait moins la facilité de se livrer à cette occupation favorite.

Après une année entière passée à Florence, et pendant laquelle, rendu prudent par l'expérience, il avait mis en réserve une petite somme, il prit congé de ses amis et partit pour Rome, emportant des lettres de recommandation pour plusieurs artistes renommés.

Arrivé dans la capitale du monde chrétien, un fameux sculpteur en bois, auquel il était recommandé, le fit toucher enfin au terme constant de ses désirs, en le présentant à Pietro de Cortone.

Ce peintre accueillit son jeune admirateur avec la cordialité et la franchise qui sont les premières qualités des hommes supérieurs; dès qu'il eut vu ses dessins, il l'engagea à fréquenter son atelier et voulut l'aider de ses conseils. De ce moment, Pierre Puget se livra plus particulièrement à l'étude de la peinture; il réussit à imiter la manière de son maître avec une telle perfection, que les connaisseurs mêmes ne pouvaient plus distinguer leurs ouvrages; Pietro de Cortone eut la rare générosité d'applaudir à ce succès.

V. — TRAVAUX ET TRIOMPHES.

Nous aurions à donner au lecteur un immense catalogue, si nous voulions citer, sans en omettre, tous les travaux de Pierre Puget; les bornes et la nature de cette nouvelle ne nous permettent que de citer ses principaux chefs-d'œuvre et les événements les plus remarquables de sa vie.

A l'âge de vingt-un ans, en 1643, le jeune artiste, dont la réputation était déjà fort grande, revint dans sa patrie, et eut le bonheur d'y retrouver son père et son premier ami, le vieux Roman, fier et heureux à la fois d'avoir le premier compris les espérances que donnait l'intelligence précoce de cet enfant.

La cité phocéenne avait en ce moment dans son port un amiral de France, le duc de Brézé; ce grand homme de mer avait entendu parler beaucoup du talent du jeune Marseillais. Il le fit venir et lui demanda le modèle du plus beau vaisseau qu'il pourrait imaginer. Puget, pour le satisfaire, inventa ces magnifiques galères à poupe colossale, à double rang de galeries saillantes et de figures en bas-reliefs et en ronde-bosse.

Les vaisseaux étrangers ne purent plus dès lors rivaliser avec ceux de la France qu'en copiant servilement ces formes nouvelles. Cependant Puget, que désormais nous appellerons de son nom historique, le Puget, en lui donnant cette particule glorieuse qu'un seul artiste en France a méritée avec lui, le Poussin, menait de front la peinture et la sculpture, lorsqu'en 1655 une maladie qui mit sa vie en danger le contraignit à abandonner les pinceaux et les couleurs pour se livrer exclusivement à la sculpture.

Cet accident fut presque un bonheur pour le Puget. Malgré le mérite reconnu du *Saint Charles*, qu'il peignit pour la Consigne (établissement sanitaire) de Marseille, il n'aurait pas acquis comme peintre l'incontestable supériorité et la gloire que lui donna la statuaire.

Alors, pour la première fois, il entreprit de travailler le marbre, et fit la porte et le balcon de l'Hôtel-de-Ville de Toulon, édifice d'ailleurs entièrement construit sur ses dessins.

Le surintendant des finances, Fouquet, entendit parler de lui, le fit venir à Paris et lui confia l'exécution de toutes les sculptures destinées à l'embellissement de son château de Vaux-le-Vicomte. Le Puget partit pour aller en Italie chercher les marbres nécessaires à ces travaux. Mais pendant son voyage Fouquet fut disgracié (1661), et l'artiste resta plusieurs années à Rome et à Gênes; l'on voit encore de nos jours plusieurs de ses chefs-d'œuvre, notamment, dans la dernière ville, un magnifique bas-relief représentant l'*Assomption*, commandé par le duc de Mantoue.

Nous placerons ici un trait qui prouvera combien le Puget avait le sentiment de sa dignité et la conscience de sa valeur.

Un noble Génois lui avait demandé une statue, et le

prix de ce travail n'avait pas été fixé. L'œuvre terminée, l'artiste la fit porter dans une barque au bout du faubourg de Saint-Pierre-d'Arène, devant la demeure du noble. Celui-ci est averti et accourt. Il trouve parfaite la figure que l'on vient de débarquer, mais le prix lui semble trop élevé et il se refuse à le payer. Le Puget fait aussitôt replacer la statue dans la barque, pousse au large, et, à quelques pas du rivage, brisant son œuvre :

« Quelque noble que vous soyez, crie-t-il au Génois, « je le suis encore plus que vous, puisque le prix de mon « travail me touche si peu, et que vous, vous n'avez pas « assez de noblesse pour acquérir une belle chose avec « votre argent. »

Cependant le nom du sculpteur français était parvenu jusqu'à la cour. Colbert rappelait en France le Puget, le nommait directeur de la décoration des vaisseaux à Toulon, et lui faisait payer une pension annuelle de douze cents écus.

Son premier ouvrage, après son retour dans sa patrie, fut les deux Termes qui soutiennent le balcon de la porte de l'Hôtel-de-Ville de Toulon. Ces figures colossales parurent si belles au marquis de Seignelai, qu'il proposa à Louis XIV de les faire venir à Versailles, ce qui ne se put faire, parce que ces statues étaient composées de plusieurs pièces. Le célèbre cavalier Bernin, appelé d'Italie à la cour de Versailles et passant par Toulon, disait en les voyant : « Je m'étonne que le roi ayant un sujet si habile ait « pensé à me faire venir auprès de sa personne. »

Bientôt le triomphe du Puget fut complet. Le grand roi qui l'avait pu juger déjà par plusieurs chefs-d'œuvre, qui, peu prodigue de louanges, le nommait déjà l'*inimitable*, voulut assister lui-même à l'inauguration de sa statue de *Milon de Crotone* lorsqu'elle fut placée dans le parc de Versailles, à l'entrée de l'Allée royale, près du Tapis vert; cette inauguration fut faite solennellement en présence de toute la cour, et telle était la vérité d'expression avec laquelle le statuaire avait rendu son sujet, que, quand la statue fut découverte, la reine ne put s'empêcher de s'écrier à la vue du Crotoniate : « Ah ! le pauvre homme ! »

En 1685, le Puget envoyait au roi un autre groupe non moins remarquable, *Persée délivrant Andromède*, qui fut placé en face du *Milon de Crotone*, et que le roi préférait à tout autre ouvrage de sculpture. Son dernier ouvrage pour Louis XIV fut un bas-relief en marbre de dix pieds de haut, *Alexandre visitant Diogène*, morceau classique; on admire le naturel et le moelleux des chairs, en même temps qu'on y trouve ce talent supérieur avec lequel le Puget, dans toutes ses œuvres, a toujours su donner l'âme et la vie en quelque sorte à la matière.

Le grand artiste enfin, six années avant sa mort, fut reçu à Fontainebleau par Louis XIV lui-même qui, après l'avoir comblé d'éloges, lui fit présent d'une médaille d'or portant ces mots : *Felicitas publica.*

Nous terminerions ici l'énumération des travaux du Puget si nous ne tenions à noter qu'enfant de Marseille, il consacra ses talents à faire de sa ville natale une ville presque nouvelle, en agrandissant l'enceinte, en travaillant à la salubrité de la cité, en la dotant de nombreuses constructions qui, pour la plupart, ont été détruites pendant la révolution. On remarque cependant encore l'église des Capucins et celle de la Charité, élevées par lui; l'écusson de l'Hôtel-de-Ville qui, malgré plusieurs mutilations, est resté un morceau remarquable; enfin la *Peste de Milan*, grand bas-relief qui orne la salle d'assemblée à la Consigne.

Pendant que le monde entier le surnommait le *Michel-Ange français*, le Puget méritait ainsi de ses concitoyens cet autre surnom non moins glorieux de *Restaurateur de Marseille.*

A l'âge de soixante-douze ans, le 2 décembre 1694, Pierre-Paul Puget terminait dans cette ville sa noble et laborieuse carrière.

ADOLPHE DELAHAYE.

Milon de Crotone, sculpture de Pierre Puget.

VOYAGE EN FRANCE.

LE PAYS BASQUE (1).

Les marchandes de poisson à la porte d'Espagne, à Bayonne. Un bouvier basque.

TROISIÈME LETTRE.

A M. ***, ANCIEN PRÉSIDENT DU TRIBUNAL CIVIL DE ***, ETC.

I. Le golfe de Gascogne. — Vue de la barre de l'Adour. — Les marchandes de poisson aux portes de Bayonne. — La porte d'Espagne. — Le bouvier basque. — Le *kikissaï*. — Les fiancés. — Romances basque et béarnaise. — Laorens et Saubade. — Le cacolet. — La *Chambre d'Amour*. — Le phare. — Les nuées de cailles. — Panorama.

Biarritz...

Vous m'aviez promis, monsieur, lorsque nous parcourions ensemble, il y a peu d'années, les sables et les falaises de Mers et du Tréport, de venir un jour avec moi visiter les côtes basques, et comparer aux colères de la Manche les tempêtes du golfe de Gascogne.

Seul je suis venu; seul, étendu sur le rivage, auprès de la barre de l'Adour, je rêve paresseusement, pendant que, travailleur infatigable, vous mettez la dernière main aux *Annales des .....*, cette œuvre monumentale et patiente de tous vos loisirs.

Ils sont bien beaux cependant mes sables du pays basque! bien belle cette mer immense dont les flots viennent, en se couronnant d'écume, s'étendre mollement jusqu'à mes pieds! bien séduisant pour ma paresse, le magnifique spectacle qui se déroule devant moi!

Tout le golfe est sillonné de barques de pêche qui poursuivent le thon, la louvine et l'ange de mer; à l'horizon, sur la pointe extrême du cap Saint-Martin, s'élève hardiment la blanche colonne du phare; et plus près, vers le centre d'un bel arc formé par les falaises et les bois de

(1) Voir le numéro de juin dernier.

pins, le soleil frappe d'une vive lumière le groupe de rochers de la *Chambre d'Amour*. Ces rochers sont célèbres, et ce nom gracieux et poétique leur vient d'une humble grotte qui fut, en des temps qui n'ont pas de date, le théâtre d'une des plus touchantes légendes qui soient restées dans les souvenirs du pays.

Je vous dirai, monsieur, ce qui se passa à la Chambre d'Amour; mais auparavant, si vous le voulez bien, nous reviendrons ensemble à la ville où plus d'une étude nous attend, et où nous trouverons peut-être, et sans effort, les éléments de ce triste récit.

Voyez-vous s'approcher de Bayonne, dès le matin, au moment de l'ouverture des portes, tous ces groupes qui viennent se pourvoir à la ville ou pourvoir aux besoins de la ville?

Voyez en tête, et les plus pressées, cet essaim de femmes assez mal vêtues; mais toutes robustes, élancées, bien faites, qui courent pieds nus, dont les jupes retroussées jusqu'au genou laissent voir une jambe nerveuse, une vraie jambe de Basquaise. Le bras gauche s'appuie sur la hanche, le bras droit maintient une large corbeille posée sur la tête et dans laquelle sautillent encore les jolis poissons pêchés le matin à Ciboure et à Saint-Jean-de-Luz, les sardines, les délicieux anchois, friture favorite des bons Bayonnais, la louvine, la platuche, le rousseau.

Ces femmes ont fait six lieues ce matin; à peine les bateaux de pêche étaient-ils rentrés au port, qu'elles prenaient leur vol; et ainsi vêtues, ainsi retroussées, elles ont couru jusqu'à la ville, sans prendre haleine, et suivant à la file les sentiers qui bordent la route.

Si le hasard, monsieur, vous plaçait au passage de cet escadron volant de mareyeuses, vous seriez étourdi de ces cris perçants, de ces éclats, de ces saillies qui voltigent d'un bout à l'autre de la bande.

Et ce n'est pas tout, croyez-moi; à peine si elles se reposent au pied des remparts; elles songent bien, vraiment, à essuyer la sueur de leurs fronts, à laver leurs jambes toutes noircies de la poussière du chemin; elles s'inquiètent bien de laisser retomber leurs jupes du genou plus bas! Suivez-les, suivez-les un peu. Les voici qui passent la première enceinte; ces froides murailles, tout cet appareil guerrier leur impose silence, et ce n'est que tout bas qu'elles osent agacer au passage les pauvres factionnaires qui veillent au salut de l'État. Elles s'engagent sous la herse, puis elles débouchent dans cet espace triangulaire et si pittoresquement encombré qu'on nomme la porte d'Espagne.

Ah! voilà leur champ clos à elles, *la ville*, comme disent les Basques, comme disaient les Romains. Alors elles s'élancent, elles s'éparpillent, elles se répandent par toutes les rues, et si elles ont fait silence un instant, c'est pour crier de plus belle, pour glapir, devrais-je dire, sur les notes les plus aiguës de la gamme:

— Croumpa la loubine! croumpa maqueréou! croumpa crabes!

— A l'anchois! à l'anchois! adare arribat fresc e délicat! Asi lous bets anchois touts bibots, à un so le doutzène (1)*!*

Puis, après une heure, après deux heures même, ainsi employées à parcourir la ville, lorsque tous ces bons petits anchois à un sou la douzaine sont enlevés par les Bayonnais affriolés; sans s'arrêter davantage, sans prendre à peine du repos, nos Basquaises se retrouvent à la porte d'Espagne, et regagnent d'un pas tout aussi léger le chemin de Saint-Jean-de-Luz.

— A un sou la douzaine les anchois!

Et c'est dans la nouveauté, monsieur; car il est des moments où on les donne pour rien, des jours où à Biarritz, à Bidart, à Guétary, quand les bancs de ces jolis poissons d'argent viennent à la côte, les filets manquent pour les pêcher, les récipients pour les recueillir. L'alerte est donnée et tout le monde accourt. Dans l'eau jusqu'à mi-jambe, chacun puise, recueille, celui-ci dans un plat, celle-là dans une marmite; d'autres plus généreux et plus prodigues s'arment de pelles et lancent les anchois à pelletées, comme ils feraient du sable du rivage; ramasse qui veut; la pêche se foule aux pieds, et les chats du village sont appelés à faire ample curée. Un sou la douzaine! Ces jours-là on en aurait cent pour un sou; les chemins en sont semés, et ce n'est pas toujours, hélas! pour le plus grand agrément du promeneur qui passe par-là sur le soir, quand la chaleur du jour a décomposé tous ces pauvres abandonnés.

Mais quel est maintenant ce bruit étrange, criard, agaçant, que les chiens accueillent en hurlant et les passants en se bouchant les oreilles? Est-ce quelque instrument inconnu, quelque galoubet discord, quelque trompette primitive des montagnards euskariens?

— Non, monsieur, non; c'est une charrette à bœufs, une charrette basque, dont l'essieu adhère aux roues, et tourne en frottant sur les traverses du fond. Et ne croyez pas que ce bruit infernal soit un fait isolé, un fait accidentel de paresse et d'inertie. Chez un peuple intelligent et réfléchi comme le peuple basque, de telles choses ne se font qu'à dessein. C'est à dessein que l'essieu grince; c'est à dessein que les roues sont pleines et non faites de raies et de jantes comme les nôtres; à dessein encore qu'elles sont amincies vers la circonférence.

Elles crient, afin que les bouviers soient avertis lorsqu'ils marchent l'un vers l'autre dans les sentiers étroits des montagnes, et que l'un, celui qui monte, puisse se ranger pour laisser passer celui qui descend.

Elles sont pleines, pour ne pas s'embourber lorsqu'elles pénètrent dans les terrains gras; amincies, afin de former dans le sol un sillon sans lequel elles glisseraient sur la pente du chemin.

Tout n'est pas dit quant à l'originalité: voyez venir à nous la charrette et son maître; nous ne faisons encore que les entendre, et un détour du chemin les cache à nos yeux. Voici le bouvier, mais ses bœufs sont loin. Le bouvier des Landes, paresseux et malingre, ne saurait marcher plus vite que son attelage; le bouvier basque, au contraire, ne peut modérer sa vivacité native au gré de la lourde allure de ses bêtes. Il marche à grands pas en avant, la tête raide, le corps cambré, portant haute et droite une longue baguette armée de l'aiguillon; puis, lorsqu'il est arrivé à vingt pas, à trente pas de ses bœufs, il se retourne, revient sur eux, les stimule, les aiguillonne, repart et revient encore.

Croiriez-vous, monsieur, qu'il existe encore dans le pays basque, et non pas dans l'intérieur du pays, mais ici même, à Bayonne, des voitures de maître traînées par des bœufs? Croiriez-vous que j'ai vu, il y a peu d'années encore, sur cette belle route de Bayonne à Saint-Jean-de-Luz, des carrosses antédiluviens, montés sur des soupentes en cuir, traînés par des bœufs demi-fossiles, et conduisant, non pas une douairière antique comme son équipage, mais une jeune fille toute vêtue de blanc, coiffée de fleurs, rêvant le plaisir et s'en allant au bal?

(1) Achetez la louvine! achetez le maquereau! achetez des crabes! — A l'anchois! à l'anchois! il arrive à l'instant, frais et délicat. Voilà les beaux anchois, tout vivants, à un sou la douzaine.

— Au bal! avec cette lenteur capable de faire damner une sainte?

— Hélas! monsieur, on fait venir le coiffeur la veille, on s'habille dès le matin, on ne bouge de la journée, et on part à quatre heures pour faire deux lieues et pour arriver à neuf heures.

Et cependant on dit marcher comme un Basque, courir comme un Basque, sauter comme un Basque; Voltaire lui-même a écrit: «C'est un petit peuple qui saute et danse au haut des Pyrénées.» Le Basque est la vivacité incarnée. Voyez-le dansant, jouant à la paume, se baignant, se battant; entendez-le lançant dans les airs, d'une montagne à l'autre, ce cri perçant, sauvage, le *kikissaï*, à l'aide duquel les amoureux se rejoignent, ou par lequel les rivaux se défient; et demandez-vous comment cette exubérance de forces, de santé, de mouvement, s'arrange de cet abus de la lenteur et de cette absurde monotonie! Car enfin, chez cette belle jeune fille il y a du sang basque et du plus pur; elle est la sœur d'un ex-député de la ville, ou bien elle est l'héritière d'un grand nom du pays, qui fut porté par un conventionnel ministre, et par l'illustre interprète de *Bouton de rose*.

Maintenant, monsieur, voyez là-bas venir vers nous ce jeune homme et cette jeune fille, les bras enlacés, la tête inclinée vers le sol, causant à voix basse et ne s'occupant de rien de ce qui se passe autour d'eux. Ainsi viennent à la ville tous les matins les jeunes Basques, le *senarghei* et l'*emasteghei* (1).

Le jeune homme est beau comme le sont tous les jeunes hommes de ce beau peuple; il est de taille moyenne, mais élancé et musculeux; il porte la longue chevelure comme l'ont portée ses ancêtres, fiers de cet attribut de la noblesse et des races antiques; il est vêtu du costume de fête des Labourdins; une veste de drap bleu dégage sa taille que dessine une ceinture de soie rouge placée au-dessous d'un gilet couvert de boutons; à son cou est négligemment attachée une cravate dont les bouts flottent sur la poitrine, le col de la chemise est ample et rabattu; sa tête est coiffée d'un berret bleu penché sur l'oreille, et ses pieds nus portent, sans liens étroits, de légères sandales garnies de grelots.

La jeune fille marchait nu-pieds; mais en arrivant sur le pavé de la ville elle s'arrête, chasse la poussière du grand chemin, et chausse de petits souliers de velours noir. Sa taille est mince, sa figure jolie et son regard spirituel; sur sa tête est attaché un madras aux vives couleurs, ou mieux un mouchoir de blanche mousseline qui laisse voir deux bandeaux bien lisses de cheveux noirs, et dont les bouts se réunissent au-dessus du front par un nœud d'une coquetterie inimitable.

La jeune Basquaise rit toujours, non pour faire voir de jolies dents bien rangées, mais parce qu'elle est gaie et que tout l'amuse. Elle se moque volontiers de tout le monde, et surtout du jeune citadin lorsqu'il lui décoche au passage quelque lourde galanterie.

Le jeune Basque, au contraire, est sérieux et grave, surtout lorsqu'il est amoureux. Son idiome, riche autant qu'il est original, se prête parfaitement au langage poétique et imagé, mais difficilement aux subtilités de l'esprit. En cela, comme en bien d'autres choses, les Basques diffèrent des Gascons, cette descendance abâtardie de nos montagnards. Les Gascons sautillent, folâtrent et plaisantent sans cesse, têtes folles et esprits légers; et les Basques, malgré le mot de Voltaire, qui pourrait les faire passer pour un peuple de pantins, ont l'esprit ferme, droit, apte aux grandes conceptions; et ne dansent, ne crient, ne sautent que parce qu'il est en eux une force, une vigueur qu'il faut dépenser à tout prix.

(1) *Senarghei*, mari futur; *emasteghei*, femme future.

Dans les œuvres d'imagination l'opposition des caractères est plus grande encore. Chez les uns vous trouverez plus de passion, de la rêverie, de la langueur; chez les autres, du madrigal et des pointes. Vous en trouverez peut-être l'exemple dans les deux citations que je vais vous faire d'une romance en dialecte labourdin, et d'une historiette écrite dans l'un des idiomes gascons:

ROMANCE BASQUE (1).

Aspaldian noula zuria nizan
Maïtia zuk zihaurek dakizu.
Erran deizut ez behin baï milatan
Bethikoz nik maïte zutudalazu
Aspaldian, aspaldian.

Aspaldian, zur'oundoun nabilazu
Herraturik nigarra beghian.
Erradazu, othoï maïtenaï zunez
Bihotzetik, hala noula nik zu
Aspaldian, aspaldian.

Aspaldian, nik zure botz eztia
Estit ensun, oï ene maïtia
Mintza zakist, eta erran eghia
Utzu nuzu, zor zeneïket arghia
Aspaldian, aspaldian.

HISTORIETTE BÉARNAISE (2).

Margalidet poumpouse et bère
Que s'aplegabe deü marcat,
Quouan la saüme boun grè, maü grat,
Eü s'escape per la carrère;
Margot de courre. U moussuret
Que l'estanga peü capulet
Et queü digou: bé courret hère?
Hey, gouyattote, èt de Bidère?
— Obio, moussu, per be serby.
— Be counechet dounques Jannette,
Hille de Jean de Poupeby;
Qu'eü me harat sus la bouquette,
Tan gayhasente et tan resquette,
Crouchi per you quoate poutous
Coum lous quib baü you hab à bous.
— Excusat-me per la begage,
(Se dits la drolle et qué houegou);
Moussu, que soy ben drin pressade,
Qu'eb en demandi bien perdou;
Mes ta pla hà courret detire,
Haüs à la saüme quis retire
Qu'arribera perme que you.

(1) Depuis longtemps vous savez comme, ma bien-aimée, je suis à vous. Je vous ai dit, non pas une fois, mais mille, que pour toujours je vous aimais, depuis longtemps, longtemps.

Depuis longtemps je cours après vous, errant et les pleurs aux yeux. Dites-moi, je vous prie, si vous m'aimez du cœur, comme je vous aime depuis longtemps, longtemps.

Depuis longtemps votre douce voix n'est pas venue à moi, ma bien-aimée. Parlez-moi, et dites-moi la vérité; je suis aveugle, vous me donnez la lumière depuis longtemps, longtemps.

(2) Marguerite, pimpante et belle, se disposait à quitter le marché, quand son ânesse, bon gré, mal gré, s'échappa sur le chemin, et Margot de courir. Un petit monsieur l'arrête par le capulet. — Hé! lui dit-il, où courez-vous si vite? Hé! petite, n'êtes-vous pas de Bidère? — Oui certes, monsieur, pour vous servir. — Alors vous connaissez Jeannette, la fille de Jean Poupeby. Vous lui ferez pour moi, sur sa petite joue si agaçante et si fraîche, claquer quatre baisers comme ceux que je vais vous donner. — Excusez-moi pour le moment, monsieur, lui dit la rusée en fuyant, je suis un peu pressée et vous en démande bien pardon. Mais pour bien faire, courez les donner à l'ânesse qui se sauve, elle arrivera avant moi.

Ainsi que je vous ai dépeint le jeune Basque et sa fiancée, venaient à la ville, chaque matin, à une époque de laquelle, comme je vous l'ai dit, il n'est pas resté de date, Laorens, l'un des nobles enfants de la montagne, et Saubade, la plus jolie fille de ce charmant village d'Anglet, qui court éparpillé sur la plaine de sable entre Bayonne et la mer.

Laorens était de par delà Ustaritz, l'ancien chef-lieu de la république labourdine, où se tenait jadis, à l'entour d'un chêne vénéré, l'assemblée des anciens du peuple, le *bilzaar*. Son père était riche de cette richesse du pays, la plus estimée de toutes, qui consiste en beaux troupeaux, en terres bien cultivées, et les hommes de la montagne le vénéraient comme l'un des adeptes les plus zélés de l'agriculture, cet art si respecté des Basques.

Saubade était l'enfant de modestes métayers, et dès qu'elle avait eu l'âge de raison on l'avait envoyée à la ville avec un pauvre cheval et des cacolets, pour accroître par quelques bénéfices quotidiens, comme faisaient les jeunes filles ses compagnes, les faibles ressources du ménage paternel.

Savez-vous, monsieur, ce que c'est que des cacolets, et me permettrez-vous, pour vous le dire, d'abandonner un instant encore le récit que j'allais commencer?

Je vous ai parlé du cheval; d'ordinaire, il est vieux, usé, ses genoux sont couronnés; il serait mauvais cheval de cacolet s'il ne bronchait souvent et s'il ne s'abattait quelquefois. Le bât qu'il porte est à peine sanglé et penche à droite ou à gauche sous la moindre pression. Ce bât sert à suspendre deux paniers, deux cages à poulets, deux objets innommés, de construction grossière, garnis de coussins de paille et recouverts d'une toile à carreaux. Ces objets sont les cacolets et donnent leur nom à tout l'ensemble de l'équipage. Ainsi composé, le cacolet sert, il servait, devrais-je dire, aux transports de toute nature dans la partie de la contrée qui était inaccessible aux voitures, soit à cause des sables et de l'impossibilité de frayer une route solide, soit à cause de l'exiguïté des sentiers de la montagne. Plus souvent encore le cacolet prenait des promeneurs, des citadins qui visitaient leurs amis de la campagne, des convalescents qui s'en allaient demander aux flots de Biarritz ou aux sources thermales de Cambo un peu de force et de santé; alors, — je dis alors, car aujourd'hui les sentiers sont élargis, les sables sont affermis, des routes ont été créées, et cent voitures roulent là où le cacolet était le seul maître, — alors rien n'était original comme une promenade en cacolet.

Le cacolet et la cacoletière. — Une grisette bayonnaise.

Le cheval était conduit entre deux bornes ou deux grosses pierres sur lesquelles deux voyageurs montaient en même temps, puis en même temps ils s'asseyaient sur les deux siéges, les jambes pendantes, le dos sans appui, un ou plusieurs pavés donnant au plus léger un poids égal au poids de son compagnon. Ainsi chargée, l'étrange machine se mettait en marche, balançant, buttant, faiblissant soit de l'avant, soit de l'arrière, et imposant à ses voyageurs une continuelle anxiété. Dans les étroits sentiers de la montagne c'était bien autre chose; l'un se heurtait à toutes

les aspérités des rochers, tandis que l'autre pâlissait suspendu au-dessus des précipices.

Saubade, donc, était cacoletière, et la plus jolie de toutes celles qui stationnaient dans l'enceinte de la porte d'Espagne ; aussi était-elle recherchée de tous. Lorsqu'un seul promeneur se présentait, et c'était d'ordinaire quelque jeune bourgeois de la ville que séduisait la perspective d'un tête-à-tête avec la jeune fille, il fallait bien que, pour maintenir l'équilibre de son équipage, elle se plaçât sur le cacolet inoccupé ; mais plus d'une fois la mauvaise, trop poursuivie de propos audacieux, sauta subitement de son cacolet à terre, laissant le bât faire la bascule et le galant rouler tout honteux dans la poussière.

Du jour où Laorens eut vu Saubade, il en devint épris ; du jour aussi où un *senarghei* se fut déclaré pour la jolie Basquaise, elle fut moins exposée aux poursuites des jeunes beaux de la ville. Il est vrai que Laorens était jaloux, et que sa main droite maniait dextrement un redoutable *maquila* de néflier qui n'eût pas toléré une impertinence.

Chaque matin, levé avant le jour, Laorens venait d'Ustaritz attendre sa *maïthagarria* (bien-aimée de son cœur) sur le chemin d'Anglet et l'accompagnait jusqu'à la ville, pendant que *Brillant*, le bon cheval, les suivait tranquillement en portant ses cacolets.

Chaque soir, après le travail de la journée dans les champs de son père, le jeune homme, à la suite du souper de la famille, prenait son bâton de néflier et s'élançait vers Anglet à travers champs. Il y a plus de trois lieues d'Ustaritz à Anglet ; Laorens, comme tous les jeunes Basques amoureux, parcourait cette distance à pas précipités, franchissant les haies et les murs de clôture, ne s'arrêtant à aucun obstacle, et chantant, pour oublier la distance, quelque romance amoureuse comme celle-ci :

Tchori erresinola,
Hots emak eneki,
Maïtiaren borthala,
Biak algareki ;
Guero deklara izok,
Botz eztibateki,
Haren adiskidebat
Badela hireki (1).

Dès qu'il touchait le territoire d'Anglet, Laorens s'arrêtait, respirait longuement et faisait vibrer l'air d'un cri éclatant, le *sinka*, le cri d'amour du Basque, un cri que je ne saurais noter pour vous le faire connaître. A ce signal un autre signal répondait ; une lumière paraissait un instant, puis disparaissait, à une métairie de la campagne, et le jeune homme reprenant sa course avec plus de rapidité, arrivait tout joyeux sous la fenêtre de Saubade.

Combien de nuits se passèrent ainsi pendant lesquelles Laorens, hissé sur quelques pierres, échangea avec sa *maïthagarria* ces longues causeries qui, toujours les mêmes, sont toujours nouvelles ! Il repartait avant le jour, en courant comme il était venu, et le matin, au soleil levé, son père le retrouvait aux champs, la main à la charrue, frais et dispos comme s'il n'eût pas quitté l'*echaltea* (le domaine).....

Saubade fut, dès ce moment, l'*emasteghei*, la femme future de Laorens, car le Basque ne sait pas être un honteux séducteur, et s'il sacrifie librement à l'amour, il ne sait pas mentir aux saintes obligations qu'il impose.

(1) « Oiseau rossignol, viens avec moi jusqu'à la porte de ma bien-aimée, ensemble, tous deux ; puis, fais-lui comprendre, avec une douce voix, qu'avec toi se trouve un de ses amis.

J'emprunte cette romance souletine au *Voyage en Navarre* de M. Augustin Chaho, l'auteur des *Paroles d'un Voyant*.

Mais le père de Laorens était riche, celui de Saubade était pauvre ; et si j'en crois ce qu'on m'a dit, cette considération de l'inégalité des fortunes a existé de tous les temps. En un mot, le riche cultivateur signifia à son fils qu'il s'opposerait à un mariage, et le métayer intima à sa fille la défense d'ouvrir sa fenêtre chaque soir.

Trop rarement les amoureux se soumettent aux injonctions de la famille. Laorens, il est vrai, n'alla plus le matin attendre Saubade sur le chemin d'Anglet ; le soir, il ne fit plus retentir dans les airs son signal ; mais en attendant qu'il pût fléchir la rigueur paternelle, on le vit maintes fois, à la chute du jour, errer sur le bord de la mer et vers ces falaises que je vous ai indiquées entre l'Adour

Laorens et Saubade.

et le phare. Là venait aussi la jolie cacoletière, après sa course quotidienne à Biarritz, et tous deux se réfugiaient dans cette grotte qui s'ouvre au milieu des rochers.

Un jour, Laorens et Saubade laissèrent fuir le temps plus que de coutume. Ils étaient arrivés au moment de la basse mer, et lorsque la marée monta ils étaient là encore. L'horizon était sombre, les barques de pêche rentraient à la hâte ; les goëlands et les mouettes poussaient des cris sinistres en tournoyant au-dessus des rochers ; la tempête grondait sur le golfe.

La mer, en montant, lançait à l'entrée de la grotte quelques flocons d'écume : les flots poussés par les vents déferlaient contre les rochers avec furie, et cependant ni Saubade ni Laorens ne paraissaient. Etait-ce donc le sommeil ? Leur désespoir leur avait-il inspiré quelque résolution funeste ? Et la mer montait, elle s'emparait du sentier qui conduisait à la falaise, la fuite semblait maintenant impossible. Bientôt une lame pénétra dans la grotte et l'inonda d'écume... Rien !... pas un mouvement !... pas un cri !

Un flot survint et couvrit le rocher, d'autres lui succédèrent, la tempête éclata et dura toute la nuit. La mer monta, monta toujours, et s'il y eut enfin une plainte, sa voix terrible empêcha qu'elle ne fût entendue.

Depuis lors on appela *Chambre d'Amour* la grotte où avaient péri Laorens et Saubade, et elle devint le but des pieux pèlerinages de tout ce qui, dans le pays, avait un cœur, un amoureux ou une bien-aimée, c'est-à-dire de toute la population. La vogue fut telle, bientôt, que la spéculation s'en mêla, et derrière la falaise s'élevèrent deux et trois auberges, qui sont presque toujours remplies de visiteurs.

Mais, comme avec le temps tout change, la *Chambre d'Amour* n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était alors; la mer s'en est retirée, et les sables l'ont envahie et comblée à demi. On n'y pénètre plus qu'en se traînant; la voûte, surbaissée, est habitée par une multitude de cloportes marins, et sillonnée de dates et de noms qui semblent vouloir apprendre à la postérité qu'après Saubade et Laorens bien des imprudents sont venus braver la surprise des flots.

Maintenant, monsieur, me suivrez-vous jusqu'au phare? Nous n'avons que quelques pas à faire, et ce bel édifice vaut une visite. Il est placé dans la situation la plus heureuse; il a pour socle un rocher qui s'avance sur la mer, à 20 mètres de hauteur. Sous ce rocher, chose étrange, et qui aurait pu être un sujet de crainte pour la solidité de la construction, le flot a formé des cavités profondes dans lesquelles il se précipite avec un bruit égal à celui du tonnerre. Ainsi élevé, presque sur le bord de cette console cyclopéenne, le phare a un aspect hardi et majestueux, non moins poétique assurément que ce vers des *Voix intérieures*, de Victor Hugo (1) :

« Ce chandelier que Dieu déposa sur la grève. »

La lanterne, du système Fresnel, mue par un mécanisme ingénieux, envoie, de deux cents pieds de haut et à quatre lieues au large, des feux à éclipses à intervalles de minute. Elle procure en même temps aux honnêtes gardiens du phare un produit dont vous auriez peine à deviner la nature.

Dans la saison des passages, à l'époque où des nuées de cailles s'abattent sur tout le territoire de Bayonne, il arrive maintes fois, la nuit, que des bandes tout entières éblouies, fascinées par le feu du phare, se précipitent à tire d'ailes sur la lanterne et tombent assommées sur le sol; les gardiens m'ont même montré un superbe gypaète (2) qui s'était lancé vers la lanterne avec une vigueur telle que les barres de fer de la galerie en avaient été faussées.

Je ne vous parlerai pas, monsieur, du magnifique panorama qui se déroule autour du phare. Placez-vous par la pensée au milieu du pays le plus riche, le plus accidenté, le plus varié, et songez à l'immense spectacle dont vous pourriez jouir!

Est-il rien d'admirable, de magique comme cette contrée fertile et heureuse, sillonnée par deux beaux fleuves; ces montagnes si belles que peuple l'une des races les plus anciennes et les plus illustres du monde; cette mer si imposante à voir d'une telle hauteur; et ces côtes, ces rochers, ces villes qui, toutes, ont des noms historiques : Saint-Jean-de-Luz, Fontarabie, Saint-Sébastien, l'Espagne! Enfin, plus près, sous vos pieds, à moins d'une lieue, Biarritz, ce charmant village duquel vous m'avez tant de fois entendu parler en termes passionnés.

(1) Pièce intitulée : *Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir.*

(2) L'élégance des formes, la magnificence du plumage, la grande taille, la force musculaire, le courage du gypaète en feront toujours le plus bel oiseau d'Europe. La vie de cette rare espèce est tout aérienne; le gypaète passe son temps à sillonner les plus hautes régions de l'atmosphère; il ne prend du repos que la nuit ou pour s'abattre sur les quadrupèdes petits ou grands qui ont l'imprudence de s'avancer sur les bords des gouffres; il les y précipite et les achève sur place. (M. U. Darracq, *Catalogue des oiseaux des Landes et des Pyrénées occidentales* (1836).

II. Biarritz. — Bruit et mouvement. — Joyeuse vie. — Les bains de mer. — Histoire de Biarritz. — Le *Port-Vieux*. — La *côte des Fous*. — La *côte des Basques*. — La toilette des baigneurs. — Civilisation. — Août. — La descente des Basques. — Costumes. — Musique. — Danses. — Retraite... — Souvenir de Saubade.

Biarritz est le lieu le plus aimé, le plus vanté de tout le pays. Pour Bayonne, pour la terre basque, pour les départements voisins, à quarante lieues à la ronde, Biarritz vaut Dieppe, Trouville, le Tréport, Boulogne, tous ces ports si fêtés et si courus. Je ne connais nulle part, en effet, un site plus pittoresque, de plus beaux rochers, si ce n'est sans doute dans l'heureuse Bretagne; nulle part une mer plus belle, plus fougueuse, nulle part assurément plus de mouvement, plus de gaieté, plus d'entrain, plus de folie.

Depuis qu'une route s'est faite à travers les sables et que les voitures peuvent aborder un pays jusque-là inabordable, depuis que le cacolet, jadis le véhicule unique, a disparu ou à peu près de la surface du sol, vous ne sauriez croire, monsieur, quelle incroyable quantité de voitures de toute sorte se sont mises à rouler de Bayonne à Biarritz, à toute heure, à toute minute, par tous les temps.

Hélas! que deviendrait Saubade aujourd'hui, au milieu du bruit infernal qui se fait à la porte d'Espagne!

Des coucous, des pataches, des omnibus, des diligences, des cabriolets, des chars à bancs, des carrosses de toutes les formes, de vieilles calèches démantibulées, tout cela attelé de vieux chevaux, de vieux ânes, de vieilles mules; puis les cochers, les palefreniers, les *mayorales*, les *zagales*, criant, jurant, appelant, se démenant, vous prenant au collet, vous entassant malgré vous dans leurs voitures, pour dix sous, pour cinq sous, pour rien!

Et tout cela s'élance sur la route, fouettant, piquant, accrochant, versant, au milieu des éclats de rire, des cris de joie, des chants et des provocations de toute la jeunesse indigène chez laquelle le rire est l'état normal.

Oh! la joyeuse vie, monsieur, et quand on en a goûté pendant quelques années, comme tout le reste semble monotone!

Lorsque toute cette caravane arrive à l'entrée du petit village, lorsque de tous ces équipages s'élance cette vivante cargaison, *bone Deus!* comme tout cela court, comme tout cela se précipite à travers les rues, comme sont envahies en un instant ces baraques de planches qui s'élèvent sur les sables du Port-Vieux! Le changement de costume n'est pas plus prompt dans nos pièces féeries; en un clin d'œil l'habit de ville disparaît pour faire place à l'habit de bain, et tous se ruent pêle-mêle, hommes et femmes, comme autant de canards échappés de leurs coquilles, dans l'onde bienfaisante et sous le flot de l'Océan.

Biarritz est un vieux village à sa seconde édition; sa première apparition dans l'histoire date du temps où les premières baleines furent poursuivies dans le golfe de Gascogne par les premiers harponneurs basques. En ce temps-là, c'est-à-dire au onzième siècle, s'élevaient autour du Port-Vieux de vastes magasins desquels il ne reste plus de vestiges aujourd'hui, et où s'entassaient les tonnes d'huile, les fanons, tous les produits de la grande pêche.

Biarritz était riche, et la dîme de ses conquêtes formait l'un des revenus importants de l'évêché et du chapitre de Bayonne. Puis les baleines, trop vivement poursuivies, émigrèrent vers le Nord, la pêche devint pénible et peu productive. Bientôt les Basques eurent pour concurrents les Anglais et les Hollandais. La fortune abandonna Biarritz.

Un vieux château flanqué de tours, qui du sommet de l'Atalaye (1) défendait le port et le pays, désormais inutile, croula, et sema ses débris sur les pentes du promontoire.

Enfin, la mer qui, à cette extrémité du golfe, est fougueuse et terrible, détruisit ce port abandonné, renversa les rochers, combla les passages, puis, fière de cette triste victoire, se retira comme elle s'était retirée de la *Chambre d'Amour*, pour aller chercher ailleurs d'autres victimes.

Biarritz ne fut plus alors qu'un pauvre hameau, où ne restèrent qu'un petit nombre de familles réduites à de faibles ressources. Au lieu de ces nombreuses galères couvertes de rameurs, on n'y vit plus bientôt que six ou sept pauvres barques réduites à la petite pêche. C'était la décadence, et sur ce village naguère si célèbre tomba le voile de l'oubli.

Puis, et cela date au plus d'un demi-siècle, vint la mode des bains de mer.

Le vieux hameau se rajeunit, les vieilles maisons se redressèrent, des constructions nouvelles s'élevèrent de toutes parts; de riche et puissant, Biarritz devint joyeux et coquet, et sa royauté d'aujourd'hui vaut bien celle qu'il avait alors.

On compte à Biarritz trois endroits adoptés par les baigneurs.

Le Port-Vieux appartient aux gens paisibles, la *côte des Fous* aux nageurs intrépides; la *côte des Basques* est inabordable à tous autres qu'aux Basques.

Le Port-Vieux, c'est-à-dire ce qui reste aujourd'hui de cet ancien port si animé, n'est plus qu'un petit espace étroit, encaissé de rochers. On s'y baigne pêle-mêle ou à peu près, c'est-à-dire qu'il n'y a pas entre les deux sexes de délimitation officielle. Du reste, rien de plus ample et de moins indiscret que le costume de ces dames; en même temps que ces messieurs y mettent en général toute la pudeur possible, et préfèrent à ce caleçon dérisoire, dont l'inconvenance est souvent extrême, un costume complet qui va de la tête aux pieds.

La toilette de bain se fait en commun, pour chaque sexe, bien entendu, dans de grandes baraques en planches, et encore cela ne date-t-il pas de longtemps. Il y a vingt ans au plus qu'il n'existait sur la plage qu'une tente pour le déshabillé des dames, et que les hommes s'en allaient derrière les rochers troquer un vêtement contre l'autre.

Biarritz aujourd'hui se civilise; des hôtels, des habitations confortables y surgissent de tous côtés, chaque famille bayonnaise y a sa petite maison où elle vient banqueter une fois la semaine. Les parties fines y sont nombreuses, les aventures piquantes s'y multiplient, et il n'est pas une grisette de la ville qui ne mette en gage son avant-dernière chemise, pas un commis négociant qui ne s'endette, pour venir y passer le dimanche à barbotter, à rire, et surtout à danser.

Au mois d'août, entre l'Assomption et la Saint-Louis, l'affluence augmente, les chambres se partagent, les lits se dédoublent, on meuble les greniers et on dresse des tentes en plein vent; c'est le moment de la descente des Basques.

Ils arrivent par bandes, un dimanche, de tous leurs villages du Labourd, de la Soule et même de la basse Navarre. Ils portent presque tous un costume de circonstance : un pantalon blanc, une veste blanche et, en place du berret, une coiffure étrange composée de fleurs et d'une profusion de rubans.

Chaque bande est précédée des instruments nationaux, un fifre aigu, un tambourin et un instrument inconnu, ayant quelque ressemblance, quant à la forme, avec la lyre ancienne, et garni de trois cordes sur lesquelles frappe l'exécutant.

De la montagne à la mer le chemin se fait lentement, bien que jamais on ne s'arrête; mais dès que la troupe voyageuse rencontre un terrain favorable, elle se met en danse.

Enfin de tous les points de Biarritz on entend le bruit des instruments, des chants, des cris sauvages; les Basques arrivent par tous les chemins; l'irruption commence. En un instant tout le village est envahi; sur les places, dans les carrefours, et partout où les rues s'élargissent, les groupes se forment. Le *mouchico*, ou saut basque, commence.

Les femmes occupent le centre et, sans quitter leurs places, chantent sur le rhythme monotone des instruments, en pirouettant sur leurs talons. Autour d'elles les hommes dansent en décrivant un cercle et en improvisant les pas les plus étranges. Par intervalles ils bondissent en poussant leurs cris étourdissants et en brandissant leurs bâtons, qui se croisent et se heurtent; puis, à un signal donné, ils se retournent et recommencent dans le sens opposé.

Lorsqu'ils sont, non pas fatigués — ils danseraient jusqu'au surlendemain — mais satisfaits, ils s'acheminent vers ce quartier du haut Biarritz qu'on nomme le quartier des Basques, puis, par un étroit sentier pratiqué dans la falaise, ils descendent à la file, se déshabillent, se placent sur une seule ligne, hommes et femmes, et, se tenant par la main, ils s'avancent en chantant, en criant, en hurlant, au milieu des roches, des galets et des plantes marines dont est semée leur côte favorite.

Ici la mer est violente; un énorme flot arrive du large en grossissant; toute la ligne l'attend de pied ferme, courbe la tête, tend les épaules; le flot passe et s'abat sur la côte aux cris de triomphe des baigneurs dont pas un n'a bronché.

Le bain n'est pas de longue durée; toute la bande retourne sur la grève, s'y étend, se sèche au soleil et recommence tant que dure la haute mer.

Enfin vient le soir; les petites maisons deviennent silencieuses, les orchestres se taisent, les salles de bal se ferment, la mer elle-même s'est retirée du rivage et semble endormie.

Repus de festins, de poussière et d'eau salée, rompus par le bain, par la danse, par mille plaisirs, les citadins regagnent leurs véhicules et reprennent, à demi-endormis, le chemin de la ville.

Mais les Basques sont infatigables, ils dansent encore, ils sautent encore, ils crient toujours, et toujours conduits par leur musique étrange, ils reprennent en chantant le chemin de leurs montagnes.

Biarritz se tait; les baigneurs qui l'habitent sont couchés et endormis; le tumulte galope vers la ville. Mais vous rencontreriez sur la route plus d'un couple attardé.

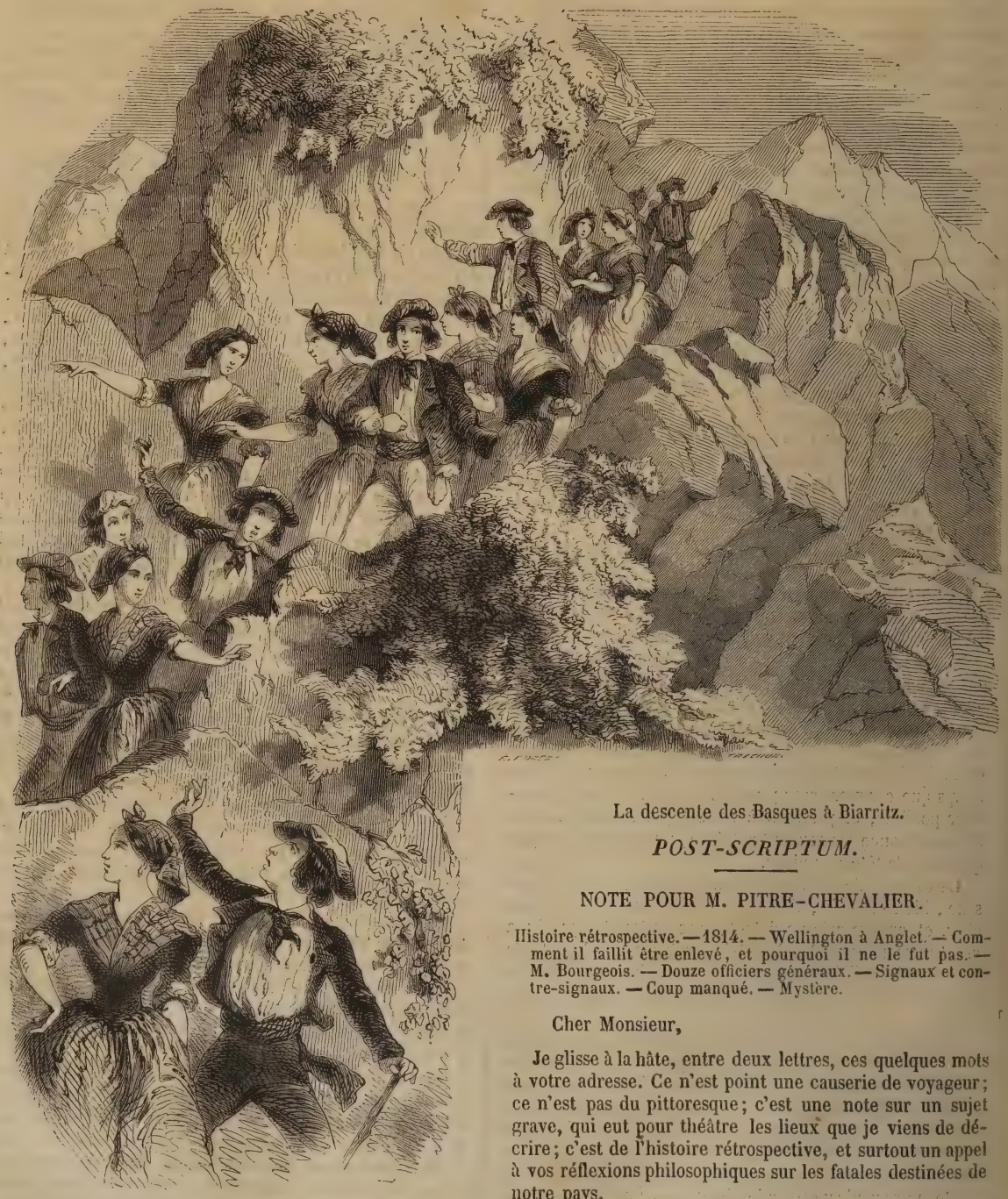
(1) D'un mot arabe, qui signifie lieu élevé, vigie, promontoire.

La nuit est si belle, l'air est si pur; les étoiles répandent là-haut une si douce lumière! Et d'ailleurs n'est-ce pas de ce côté qu'était la métairie de Saubade, et que Laorens venait chaque soir parler d'amour?

Bonsoir, monsieur. J'irai bientôt passer quelques jours dans le haut pays, et le propriétaire d'une *pantière* des plus heureusement situées me ménage le spectacle d'une chasse aux palombes. Je vous en réserve une relation. A bientôt donc.

GERMOND DE LAVIGNE.

(*La suite prochainement.*)



La descente des Basques à Biarritz.

POST-SCRIPTUM.

NOTE POUR M. PITRE-CHEVALIER.

Histoire rétrospective. — 1814. — Wellington à Anglet. — Comment il faillit être enlevé, et pourquoi il ne le fut pas. — M. Bourgeois. — Douze officiers généraux. — Signaux et contre-signaux. — Coup manqué. — Mystère.

Cher Monsieur,

Je glisse à la hâte, entre deux lettres, ces quelques mots à votre adresse. Ce n'est point une causerie de voyageur; ce n'est pas du pittoresque; c'est une note sur un sujet grave, qui eut pour théâtre les lieux que je viens de décrire; c'est de l'histoire rétrospective, et surtout un appel à vos réflexions philosophiques sur les fatales destinées de notre pays.

Je ne sais si ces convenances parlementaires, qui imposent des réticences à l'histoire, permettront jamais que soit expliqué ce que je vais vous dire; mais le récit qui m'a été fait est gros de commentaires, et, sans le commenter moi-même, je vous le livre tel que je l'ai reçu.

Vous savez qu'en janvier 1814, après la triste déroute de Vittoria, une armée anglo-espagnole franchit notre

frontière abandonnée, et envahit d'abord notre territoire jusqu'à la campagne de Bayonne. La ville était menacée; l'armée ennemie avait une partie de ses cantonnements dans le village d'Anglet, ses avant-postes s'étendaient jusqu'à la rive gauche de l'Adour, pendant qu'une armée française, aux ordres du maréchal Soult, occupait la rive droite.

Le duc de Wellington, qui commandait l'armée alliée, avait établi son quartier général dans une charmante habitation construite sur l'un de ces monticules boisés qui dominent Anglet, et d'où l'œil pouvait surveiller à la fois Bayonne, la mer, et la grande route de l'Espagne. Cette habitation se nommait Salha, et était à une petite distance de l'Adour et de cette baie de Blanc-Pignon, où le fleuve s'étend et forme, avant de gagner son embouchure, ce qu'on appelle la rade de Bayonne.

Au milieu de cette baie étaient mouillés, pour la défense du fleuve, un petit navire stationnaire armé en guerre, qui avait nom *la Manche*, et plusieurs chaloupes canonnières. Cette flottille était sous les ordres de M. Bourgeois, lieutenant de vaisseau, homme d'action, déjà signalé par d'éminents services et qui aujourd'hui encore, bien que courbé par l'âge, exerce les fonctions périlleuses de chef du pilotage de la barre de l'Adour.

M. Bourgeois est du pays; il avait par conséquent des parents, des amis dans la commune d'Anglet; c'est-à-dire, en termes militaires, des intelligences au milieu du camp ennemi.

Or donc, par leur moyen, il fut averti un jour que le général Wellington projetait de faire, à peu près seul, une reconnaissance vers les bords de l'Adour, afin d'examiner les positions de la rive droite. Les détails qui accompa-

Vue de Biarritz.

gnaient cet avis étaient de nature à ne laisser aucun doute au commandant de *la Manche*. L'heure était indiquée, le point du rivage, le nombre des officiers qui devaient accompagner milord duc.

M. Bourgeois conçut tout aussitôt la pensée d'un coup de main.

Des bois de pins plantés sur les dunes de sable qui bordent la rive gauche de l'Adour forment, entre le fleuve et la campagne d'Anglet, un long rideau à l'abri duquel il était en effet possible de cacher quelques hommes; et si le duc était assez léger pour venir sans escorte, il était également facile d'enlever lui et ses officiers, sans qu'on s'en aperçût au delà.

Le commandant du stationnaire ne pouvait toutefois prendre sur lui d'ordonner une expédition qui pouvait avoir de graves conséquences; il écrivit donc à son supérieur, le chef maritime de Bayonne, lui fit connaître l'avis qu'il avait reçu, et lui proposa son coup de main.

Un matelot fut envoyé dans le canot de *la Manche*, avec ordre d'attendre une réponse.

Cela se passait le 22 janvier au matin; M. Bourgeois choisit à l'avance parmi son équipage douze hommes dé-

terminés, les arma jusqu'aux dents, fit préparer la chaloupe, et braquant sa longue-vue dans la direction de Bayonne, il attendit impatiemment l'ordre qu'il sollicitait.

Son messager se fit attendre; il arriva enfin, mais sans réponse. Le chef maritime faisait dire au commandant de *la Manche* que sa proposition serait examinée.

Je vous laisse à penser quelle peut être en pareil cas la disposition d'esprit d'un homme de cœur qui sent pouvoir rendre à son pays un éminent service, qui ne s'explique pas, dans son impatience, que son plan ne soit pas accepté aussi promptement qu'il a été conçu, et qui compte fiévreusement les minutes qui vont s'écouler jusqu'à l'heure irréparable où il ne sera plus temps d'agir.

A Bayonne, la proposition avait été jugée grave; le chef maritime, dont je regrette de ne pouvoir vous dire le nom, mais dont je vous ferai connaître tout à l'heure le style, n'avait pas osé répondre de lui-même à M. Bourgeois, et en avait référé, selon qu'il était de son devoir, au gouverneur de la ville.

Le gouverneur était le général Thouvenot. Il jugea sans doute la question délicate, et probablement il regarda autour de lui pour savoir si, comme le chef maritime, il ne reporterait pas à quelqu'un la responsabilité d'un parti à prendre.

Il y avait à cette époque à Bayonne, ou sous les murs de Bayonne, douze officiers généraux, sans compter M. le maréchal Soult, et si vous voulez les connaître, voici leurs noms:

Foy, d'Erlon, Reille, Clauzel, Harispe, Abbé, Beuret, Delosme, Maucomble, Sol, Garbé et Berge.

Le général Thouvenot convoqua-t-il ses camarades; consulta-t-il l'illustre maréchal? L'histoire est muette, et ceux-là seuls qui survivent de ma liste de vieux braves peuvent nous dire comment cela se passa.

Évidemment deux questions durent être mises sur le tapis:

— Prendrons-nous milord duc de Wellington?

— Ne prendrons-nous pas milord duc de Wellington?

Se dit-on que la France était trop riche en gloire pour venger par un guet-apens quelques échecs subis en Espagne, voire même la cruelle déroute de Vittoria?

M. le maréchal Soult voulut-il être magnanime?

Notez qu'il était désintéressé, que ses fourgons avaient passé la frontière, et qu'il n'avait à venger ni taquineries de douanes ni reprises de bonne guerre.

Trouva-t-on un peu trop corsaire le moyen expéditif de M. Bourgeois?

Voulut-on consulter le ministre de la guerre, l'Empereur; fit-on jouer le télégraphe?

Enfin pressentait-on déjà les événements qui allaient conduire Napoléon à l'île d'Elbe, et voulait-on ménager un homme qui devait être l'un des instruments d'une restauration généralement prévue?

Je donnerais, monsieur, bien des choses pour savoir le mot de ces quarant-huit heures.

Quarante-huit heures, ai-je dit?

Hélas! oui; on délibéra sur la proposition de M. Bourgeois depuis le 22 à midi jusqu'au 24 au matin; il était bien plus commode d'ailleurs, pour échapper à l'obligation d'une réponse catégorique, de laisser au temps le soin de l'affaire, et d'attendre que lord Wellington eût fait sa reconnaissance.

En effet, M. Bourgeois avait vu sonner l'heure irréparable. Ses guetteurs avaient épié, le 22, dans l'après-midi, sur le revers sud de la dune de Blanc-Pignon, hors la vue des postes français, six officiers anglais qui avaient lentement examiné le bas de la rivière, et s'étaient retirés sans être inquiétés un instant.

M. Bourgeois n'avait pas dormi depuis deux nuits, n'avait pris ni repos ni nourriture depuis deux jours, lorsque lui arriva la réponse intelligente que voici:

« Monsieur,

« J'ai communiqué votre lettre à M. le gouverneur; il « m'a répondu qu'il n'y avait pas lieu à faire une expédi- « tion sur l'autre rive de l'Adour; mais que si l'ennemi « se présente sur la rive, à portée de votre canon, vous « devez tirer dessus. »

C'était catégorique. Ne cherchez noise à personne; vous êtes chez vous, tenez-vous-y; ne cherchez pas à faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait; mais si le gibier vient de lui-même au trébuchet et que vous n'ayez qu'à tirer la ficelle, tirez!

Je ne vous dirai pas, monsieur, si le brave commandant de *la Manche* donna au diable le chef maritime, le gouverneur, M. le ....., M. le .....; ceci n'est pas du domaine de l'histoire. Seulement, et heureusement pour le repos de son âme, vous dirai-je qu'à la même heure lui arriva d'Anglet l'avis qu'une nouvelle reconnaissance serait faite dans la journée, à la dune du Blanc-Pignon, par le général anglais, accompagné du même nombre d'officiers.

Cette fois, M. Bourgeois résolut de jouer la partie, et de ne consulter personne. Il écrivit toutefois au chef maritime, afin de colorer son absence, qu'il se rendait sur la barre pour faire des sondages, et qu'il armait ses matelots à cause du voisinage de l'ennemi. Cette lettre arriverait après l'expédition faite, c'était tout ce qu'il fallait à M. Bourgeois.

Les douze hommes embarquèrent dans la chaloupe; ils prirent ostensiblement le milieu de la rivière, comme gens qui n'ont rien de mieux à faire que de suivre le courant; mais une fois cachée aux regards indiscrets par les dunes et par les sinuosités du fleuve, la chaloupe fit un crochet, poussa droit au rivage et aborda.

Nos hommes se glissèrent au milieu du bois de pins, effaçant à mesure les traces de leurs pas, et allèrent s'embusquer, au pied de Blanc-Pignon, à droite et à gauche de l'unique sentier que pût suivre l'état-major anglais.

Cela fait, M. Bourgeois gagna le sommet de la dune, et se posta avec un guetteur dans une vigie qui occupe le sommet.

Là, on regarda et on attendit.

Lord Wellington passait en ce moment, sur le plateau de Salha, la revue d'une de ses divisions.

M Bourgeois se donna à loisir le spectacle des manœuvres anglaises, puis promena sa longue-vue sur le pays. Alors, chose étrange, il aperçut sur la galerie de la cathédrale de Bayonne quatre hommes qui observaient, soit les Anglais, soit lui-même. Ces quatre hommes étaient le général Thouvenot, le chef maritime, un capitaine de frégate (M. Depage) et un guetteur. Il y avait là matière à réflexion. M. Bourgeois, bien caché, ne perdit pas de vue les observateurs.

Enfin, après le défilé de ses régiments, lord Wellington descendit de Salha suivi de six officiers à cheval, et prit le chemin de la dune.

La partie allait s'engager; M. Bourgeois envoya une pierre à ses hommes en guise d'avertissement, et redoubla d'attention.

Wellington arrive à cinq cents pas de l'embuscade. Tout aussitôt il se fait un signal sur la galerie de la cathédrale, et au même instant débouche, bride abattue, des

avant-postes français, un cavalier qui vient se poster au pied de la dune.

Ce mouvement éveille la prudence des Anglais, ils s'arrêtent et délibèrent. Les guetteurs de la cathédrale disparaissent. M. Bourgeois s'*affale* en bas de la dune, rassemble ses hommes; mais déjà Wellington avait tourné bride et reprenait le chemin de Salha.

Que vous disais-je en commençant, monsieur, que ce fait était gros de commentaires et qu'il avait son rôle dans les fatales destinées de notre pays? Hélas! combien d'autres faiblesses et d'autres fautes raconterait, pour ce seul coin de la France, l'histoire de 1814, si elle disait tout ce qu'elle sait!

Mais pesez ceci seulement: Wellington pris, quel changement pour tous, et surtout pour M. le maréchal Soult, qui eût été désormais sauvé de sa bataille de Toulouse!

Adieu! G. DE L.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE BROCANTEUR DE TARBES.

I. — UNE REVUE AU PRADO.

C'était un matin du mois de juillet de l'année 1814. Onze heures venaient de sonner à l'horloge de l'hôtel-de-ville de Tarbes, et le soleil dardait ses plus ardents rayons sur l'allée du Prado, le long de laquelle le Gave roule ses eaux rapides. Les beaux arbres qui ombragent cette promenade n'étaient pas, à cette époque, assez touffus pour abriter la foule des curieux qui en occupaient tout un côté. Néanmoins, cette foule devenait de plus en plus compacte, la population de la ville se trouvant augmentée, ce jour-là, par l'affluence des paysans qui vont deux fois par mois, et plusieurs d'une distance de vingt lieues, vendre leurs denrées ou faire des achats au marché de Tarbes. Aussi voyait-on, en ce moment, réunis au Prado les types si variés des contrées pyrénéennes.

Le chasseur de bêtes fauves et le contrebandier contrastaient par leurs traits vigoureusement accentués, leur physionomie rude, leur attitude fière, avec le pâtre des vallées, au visage doux et riant, aux manières insinuantes. Le Basque, à la taille petite et cambrée, aux mouvements pétulants, faisait ressortir par l'élégance de son costume consistant en une veste ronde de couleur rouge, une culotte de velours noir et un berret bleu, la simplicité patriarcale du Béarnais de la plaine, entièrement vêtu de laine brune et coiffé d'un chapeau rond; tandis que l'Espagnol des frontières, aussi reconnaissable à son teint légèrement cuivré et à son air de dignité superbe qu'à son bonnet catalan de laine écarlate, promenait autour de lui des regards indifférents.

Quant aux femmes, Basques et Béarnaises, fidèles à leur coutume de se parer de leurs plus beaux atours lorsqu'elles se montrent en public, elles étaient couvertes de dentelles, de rubans, de bijoux. Quelques-unes, et ce n'étaient pas les moins coquettes, avaient pour coiffure le chaperon en drap rouge à bordure noire, qu'on appelle *capulet* et qui encadre si agréablement les figures expressives des paysannes des Pyrénées.

Au milieu de cette multitude bigarrée on remarquait un groupe de montagnards qui s'entretenaient, avec la vivacité des Méridionaux, dans le gracieux et poétique idiome béarnais, que nous allons traduire en pur français à nos lecteurs.

— Combien y a-t-il encore de régiments anglais casernés dans la ville? demandait l'un.

— Deux, fut-il répondu.

— Nous ne tarderons pas d'en être débarrassés, dit un troisième interlocuteur. Ils quitteront Tarbes immédiatement après la revue.

— Il en est temps; on ne pouvait plus faire un pas sans se trouver vis-à-vis d'un *habit rouge*.

— A propos d'uniforme, en voilà un *bleu* qui ne sera certes pas plus fâché que nous autres du départ des *rouges*.

En ce moment, un militaire français entrait dans une des élégantes maisons en marbre construites le long du Prado, du côté opposé à celui où coule le Gave.

— Le capitaine de Belcombe! s'écria le Béarnais qui, le premier, avait commencé cet entretien. C'est le brave des braves.

— Comme sa fiancée est la belle des belles, ajouta un jeune Basque.

— N'est-ce pas avec M^lle^ Isaure de Montigny que le capitaine doit se marier?

— Oui, la sœur du petit Sébastien, dont ma cousine Jeannette a été la nourrice.

— Le petit Sébastien vient d'atteindre sa vingt-deuxième année.

— On ne lui en donnerait pas plus de seize. C'est un bon jeune homme; mais il a une constitution débile et un caractère apathique.... Heureusement pour lui, son père est très-riche.

— Qui sait? Bien des gens prétendent que M. de Montigny a fort compromis l'avenir de ses enfants en engageant leur fortune et la sienne dans des entreprises hasardeuses.

— Quoi qu'il en soit, M. de Belcombe et M^lle^ de Montigny seront unis le mois prochain. On attend seulement le retour de M. Sébastien pour fixer le jour des noces.

— Qui vous a donc si bien renseigné?

— C'est Tobias le brocanteur, chez qui j'ai acheté ce matin un fusil de chasse. J'en aurais probablement appris plus long, si une jeune fille accompagnée d'une vieille femme n'était entrée, à ce moment-là, dans le magasin. Tobias, jugeant sans doute, à l'embarras que trahissait sa contenance, que la présence d'un tiers la gênerait pour s'expliquer, l'a introduite dans son arrière-boutique où il l'a immédiatement suivie.

Les derniers mots prononcés par le jeune montagnard ne furent point entendus de ses compagnons, sa voix ayant été couverte par l'explosion d'une musique militaire. Le Prado retentit de l'air national anglais: *Rule Britannia*, et cinq à six mille *habits rouges* débouchèrent sur la promenade. Le spectacle de la revue, annoncée dès la veille, avait attiré une grande affluence de curieux, non-seulement le long du Gave, mais aussi aux fenêtres des bâtiments qui ont vue sur le Prado.

Un seul balcon restait désert; c'était celui qui régnait

devant le premier étage de la maison de M. de Montigny. Pourtant, au moment où le commandant anglais qui devait passer la revue parut à l'extrémité de l'allée où les troupes étaient déjà rangées, une jolie personne de dix-huit ans environ ouvrit une des portes-fenêtres donnant sur ce balcon, et jeta au dehors un coup d'œil explorateur. Elle allait rentrer dans l'appartement lorsqu'un jeune homme, qui portait à la boutonnière de son frac la décoration de l'ordre de la Légion-d'Honneur, vint au-devant d'elle et l'arrêta en disant :

— Si Mlle de Montigny désire voir manœuvrer ces régiments, et qu'elle appréhende, en demeurant seule au balcon, de devenir le point de mire de tous les regards, je lui tiendrai compagnie.

— De votre part, capitaine, cette offre est un acte de dévouement que j'apprécie, et dont je n'abuserai pas, répondit en riant Isaure.

La jeune fille n'ignorait pas que la vue des uniformes anglais n'était rien moins qu'agréable à M. de Belcombe. L'occupation de Tarbes par des troupes naguère ennemies, maintenant, disait-on, amies, froissait l'orgueil national du brave officier français qui avait glorieusement combattu contre elles, peu de mois auparavant, à Rabasteins.

— Cependant, insista-t-il, vous étiez venue sur ce balcon...

— Dans l'espérance d'apercevoir Sébastien, acheva Mlle de Montigny : nous l'attendions ce matin ; il tarde bien à arriver.

— Ton frère est près de toi, prononça alors une voix dont le timbre, quoique jeune, manquait de sonorité.

Isaure tourna vivement la tête vers l'intérieur de l'appartement.

— Te voilà enfin ! s'écria-t-elle joyeusement en courant embrasser le jeune homme. Par où donc es-tu entré ? demanda-t-elle ensuite.

— Par la petite porte du jardin, expliqua M. de Montigny, qui avait rencontré son fils dans l'escalier et était revenu avec lui dans le salon.

— J'ai évité ainsi la foule qui encombre le Prado, ajouta Sébastien.

M. de Belcombe s'approcha à son tour de son futur beau-frère, auquel il serra amicalement la main. Tandis que les deux jeunes hommes échangeaient ensemble quelques questions, Isaure attachait un regard de sollicitude anxieuse sur Sébastien. Depuis que celui-ci avait quitté ses parents et sa ville natale, une année entière s'était écoulée. Les médecins, espérant qu'un changement d'air et de lieu serait favorable à la santé du jeune de Montigny, lui avaient ordonné un séjour à Montpellier. Mais, en dépit des soins dont il s'était vu entouré chez les amis auxquels il avait été confié, Sébastien ne paraissait ni plus vigoureux, ni moins triste qu'avant son départ de Tarbes. Ses yeux d'un bleu pâle avaient le même regard insignifiant, sa bouche la même expression d'ennui, ses mouvements la même nonchalance... Toute sa personne portait, pour ainsi dire, le cachet de la langueur maladive qui courbait sa jeunesse sous le poids d'une insurmontable mélancolie.

— Mon frère, reprit Isaure après avoir examiné pendant quelques secondes la physionomie de Sébastien, tu parais bien fatigué.

— Je ne suis pas fatigué, dit le jeune homme en se laissant toutefois tomber sur le siége que venait de lui avancer sa sœur ; mais je suis un peu ému... du bonheur de me retrouver au milieu de vous... et aussi de l'effroi que j'ai ressenti, tout à l'heure, en voyant une jeune fille glisser sur le pavé de la Grande-Place, au moment où trois dragons anglais la traversaient au galop...

— Ah, mon Dieu ! fit Isaure

— Rassure-toi... Cette jeune fille n'a pas eu la plus légère contusion.

Sébastien n'ajouta pas : « C'est moi qui l'ai sauvée. » Seulement il murmura en se penchant en arrière sur son fauteuil, et en fermant les yeux, comme pour ne pas être distrait de la contemplation intérieure de quelque gracieuse image :

— Qu'elle était belle !...

Un sourire éclaira instantanément les traits de Sébastien tandis qu'il prononçait ces derniers mots ; mais Mlle de Montigny ne vit pas ce sourire, n'entendit pas cette exclamation.

Le capitaine de Belcombe, chez qui un mouvement de vanité avait fait passagèrement taire la susceptibilité patriotique, avait passé le bras de sa jolie fiancée sous le sien, pour la conduire sur le balcon devant lequel défilaient alors les bataillons anglais.

— Comme ils m'envient ! se disait mentalement le capitaine français en voyant tous les officiers britanniques tourner, à mesure qu'ils passaient, leurs regards de son côté.

Personne dans Tarbes, sans excepter les hôtes temporaires de cette ville, n'ignorait que le mariage de Mlle de Montigny avec M. de Belcombe était définitivement arrêté.

M. de Montigny, lui non plus, ne s'aperçut pas de la soudaine et fugitive animation de son fils. Peut-être se trouvait-il en ce moment en proie à quelque grave préoccupation. Son front, habituellement soucieux, et que l'arrivée de Sébastien avait un peu rasséréné, s'était obscurci de nouveau, et ses regards, après avoir erré vaguement autour du salon, se fixèrent sur le cadran de la pendule. Le père et le fils ne sortirent de leur rêverie que lorsque Isaure et le capitaine reparurent dans l'appartement.

— Mes enfants, dit M. de Montigny, je suis forcé de vous quitter pour aller à un rendez-vous d'affaire.

Et il sortit avec M. de Belcombe qui, de son côté, devait passer à cette heure-là chez son notaire.

— Ce mariage te rendra bien heureuse, n'est-ce pas, ma sœur ? commença Sébastien d'un air pensif, quand il se trouva seul avec Isaure.—Et avant que la jeune fille eût eu le temps de lui répondre, il continua plutôt en se parlant à lui-même qu'en s'adressant à sa sœur :

— L'union de deux êtres qui sont liés à toujours l'un à l'autre, sous la sanction des lois divines et humaines, par un amour réciproque, n'est-ce pas, en effet, l'apogée du bonheur auquel l'homme puisse aspirer sur la terre ?

— Un jour, toi aussi, mon frère, tu jouiras de ce bonheur, dit Isaure.

Mais, à ces paroles, un nuage passa sur le front de Sébastien.

— Je suis trop laid, répondit-il en jetant un regard découragé sur la glace la plus proche de lui, je suis trop laid pour me flatter de pouvoir plaire à une femme.

— Ce sont les qualités morales qui gagnent et attachent les cœurs, repartit Mlle de Montigny.

— Ah ! s'écria son frère, j'aurais voulu, moi, être aimé d'amour !

A ce moment, un pas lourd résonna dans l'antichambre qui précédait le salon ; un domestique ouvrit la porte et demanda à Mlle de Montigny si elle était disposée à recevoir Tobias, le brocanteur de Tarbes.

II. — LA CROIX DE RUBIS.

Sur la réponse affirmative d'Isaure, un petit vieillard, dont le teint bistré, le nez un peu crochu, les sourcils épais quoique grisonnants, et les prunelles noires et luisantes décelaient l'origine juive, se glissa dans l'appartement. A sa suite s'avançait en tapinois un grand chien au pelage fauve, à la tête effilée, à la longue queue, aux oreilles droites et pointues.

— Roland! comment osez-vous entrer ici? dit Tobias en se retournant après avoir posé sur un guéridon l'espèce de petite valise qu'il portait sous son bras.

En sa qualité de brocanteur, Tobias achetait et vendait non-seulement des tableaux, des meubles gothiques, des armures rouillées, et toutes sortes d'antiquités, mais aussi des dentelles, des bijoux et autres objets de parure dont la valeur se trouvait au moins doublée par la distance des pays ou des temps dans lesquels ils avaient été confectionnés.

— Ne chassez pas ce bel et bon animal! s'empressa de dire Sébastien, en voyant Roland se reculer d'un air piteux jusqu'à la porte.

— Restez, puisqu'on vous le permet, reprit Tobias en s'adressant au chien qui alla bien vite en remuant la queue se coucher sur un tapis, non loin du jeune homme.

Celui-ci tira alors de sa poche un portefeuille en cuir de Russie, dans lequel il prit un crayon et du papier de Chine; puis il se mit à dessiner. Pendant ce temps, Isaure examinait curieusement le contenu de la valise de Tobias. Bientôt le guéridon et deux autres tables furent chargés de mille charmantes babioles, telles que des corbeilles en filigrane, des cassolettes en or guilloché, des boîtes en écaille incrustée de nacre et de cornaline.

— Vous ne pouviez venir dans une circonstance plus opportune, dit Mlle de Montigny; je comptais passer à votre magasin un de ces jours, pour vous faire quelques achats.

— Si vous eussiez beaucoup tardé, répondit le brocanteur, vous ne m'auriez peut-être plus trouvé.

— Allez-vous donc vous retirer du commerce?

— Il en est temps... Voici près de cinquante ans que je travaille...

— Quittez-vous aussi la ville?

— Oui, momentanément. J'irai à Cadix voir ma fille qui y est établie... Mais je reviendrai...

— Quand?

— Je ne sais pas précisément... Si ce n'est pas dans un an, ce sera dans deux... ou trois... Vous souriez, ma belle demoiselle... Sans doute vous me trouvez trop vieux pour oser compter avec l'avenir.

— Ah! monsieur Tobias, vous interprétez bien mal ma pensée.

— Pardonnez-moi, mais il est naturel à la jeunesse de prendre en pitié les projets des vieillards. A vingt ans on est si heureux et si fier!

— A vingt ans, reprit Sébastien à demi-voix, la vie pèse quelquefois à l'homme comme un lourd fardeau.

— Mon frère! s'écria Mlle de Montigny, avec l'accent d'un affectueux reproche.

— Ce jeune homme souffre, murmura Tobias, ou tout au moins il s'ennuie.

— Je souffre et je m'ennuie, dit Sébastien.

— L'inoccupation, l'inactivité aggravent les souffrances de l'âme et du corps, remarqua encore le vieillard.

— Vous avez, je crois, raison, répondit le jeune de Montigny, qui continuait toujours de dessiner.

Tobias s'approcha de lui.

— Vous faites le portrait de Roland! s'écria le brocanteur du ton de la surprise et du contentement. Puis il ajouta :—Vous seriez un bon paysagiste, monsieur, car vous avez un coup de crayon tout ensemble hardi et fin.

Sébastien parut satisfait de ce compliment. Le brocanteur de Tarbes était réputé *connaisseur* en peinture et en dessin.

— Oh! monsieur Tobias, quel charmant bijou! dit en ce moment-là Mlle de Montigny.

Elle venait d'ouvrir une petite boîte dans laquelle était posée, sur un lit de coton, une croix surmontée d'un cœur, l'une et l'autre en or et enrichis de superbes rubis.

— Je ferai voir ce joyau au capitaine Belcombe, dit le vieux commerçant d'un ton significatif.

— Quel en est le prix? demanda Sébastien.

— Trois mille francs.

— Ce prix me paraît un peu élevé pour un bijou d'occasion que vous avez eu à bon marché, remarqua Isaure.

— Cette croix ne m'appartient pas, mademoiselle. Je me suis seulement chargé de la vendre.

— Est-ce un habitant de Tarbes qui vous a confié ce joyau?

Le brocanteur n'entendit pas, ou peut-être feignit de ne pas entendre cette question. Il s'occupait à renfermer dans sa valise les objets qu'il en avait précédemment tirés, à l'exception de ceux acquis par Isaure.

La croix de rubis.

La personne à qui appartient cette croix, pensa Sébastien, est probablement une femme... naguère riche... aujourd'hui pauvre. — Vous ne présenterez pas ce bijou au capitaine, monsieur Tobias, reprit-il tout haut. Je veux en faire cadeau à ma sœur.

— Ce serait une folie! s'écria Isaure.

— Non. J'ai fait des épargnes assez considérables sur l'argent de mes menus plaisirs, expliqua Sébastien. Attendez une minute, monsieur Tobias.

Et le jeune homme sortit du salon. Quand il reparut, il tenait dans ses mains trois billets de banque de mille francs, et une bourse en filet à travers les mailles de laquelle on voyait briller des pièces d'or.

— J'ai foi en votre probité, dit-il au brocanteur, et je suis bien persuadé que si je vous paye votre commission...

— Je ne la déduirai pas sur le prix de la croix, acheva le marchand avec un sourire. Mais je ne veux pas de votre or, monsieur de Montigny; je prendrai seulement ce dessin pour la commission.

— Vous vous trouvez suffisamment rémunéré avec une feuille de papier de Chine? s'écria en riant Isaure.

—Sur cette feuille est le portrait de mon plus fidèle ami, repartit Tobias. D'ailleurs, dans son genre, cette esquisse est un petit chef-d'œuvre; il n'y manque que votre signature, monsieur Sébastien.

— Mais, objecta le jeune homme, je ne suis pas un artiste, moi!

— Qui sait si vous ne le deviendrez pas un jour?

Sébastien fit un geste d'incrédulité. Toutefois il crayonna son nom au bas du portrait de Roland, qu'il remit ensuite à Tobias. Celui-ci le serra, ainsi que les billets de banque, dans un vieux carnet en maroquin, et, prenant sa valise, il se retira suivi de son chien. Presque au même moment, M. de Montigny rentra. Tout d'abord, il se jeta avec une sorte d'accablement sur un sofa.

— Qu'avez-vous, mon père? lui demandèrent les deux enfants.

— Beaucoup de mécontentement et un peu d'inquiétude, répondit M. de Montigny. J'avais chargé mon banquier d'une négociation que lui et moi nous regardions maintenant comme conclue, et qui vient de se rompre tout à coup... Or, je me trouve depuis longtemps fort gêné d'argent, par suite des spéculations dans lesquelles m'a entraîné cet entrepreneur de bâtiments qui s'est enfui en Amérique, me laissant toutes les charges de sa désastreuse entreprise. — Mais que vois-je donc briller sur la tablette de la cheminée? demanda M. de Montigny en s'interrompant soudain.

— C'est un cadeau que me fait mon frère, répondit Isaure, en allant aussitôt prendre dans la petite boîte, restée ouverte, la croix de rubis qu'elle présenta à son père.

Celui-ci examina attentivement le bijou. Puis, au lieu de s'informer du prix qu'en avait donné Sébastien, il s'enquit du nom du marchand qui le lui avait vendu.

— C'est le brocanteur Tobias, qui était chargé de placer cette croix, dit Isaure.

— Tobias! Et de qui la tenait-il?

— Nous l'ignorons. Sans doute la personne qui se trouvait dans la pénible nécessité de se défaire de cet objet précieux lui aura enjoint le silence.

— Ah! fit M. de Montigny d'un air pensif.

— Ce cœur doit s'ouvrir, dit Sébastien qui, prenant à son tour le bijou, découvrit un ressort à peine perceptible qu'il fit jouer. — Isaure, ajouta-t-il, deux lettres, un A et un S, sont gravées dans l'intérieur.

Ni le frère ni la sœur n'eurent le temps de remarquer la pâleur qui se répandit alors sur les traits de leur père. Ce dernier, afin de dérober à ses enfants le trouble dont il se sentait saisi, se leva brusquement et se mit à marcher à pas précipités dans le salon. Presque aussitôt parut M. de Belcombe. Lui aussi il revenait désappointé, soucieux. Le notaire n'avait pas reçu tous les papiers nécessaires à la célébration du mariage du capitaine, qui se voyait obligé d'aller lui-même les chercher dans son pays natal. Son départ devant avoir lieu le lendemain, il fut décidé qu'Isaure irait avec son frère passer le temps que durerait l'absence du capitaine, chez la nourrice de Sébastien, la bonne Jeannette, dont le mari exploitait une métairie aux environs de Luz.

III. — ROLAND.

Les alentours de Luz sont charmants. Le village de Saint-Sauveur présente aux promeneurs une infinité de sites délicieux, et la cascade de Gavarnie a sa place dans les albums de tous les touristes qui ont exploré les Pyrénées. Les beautés de cette nature, tour à tour sévère et gracieuse, ne pouvaient plus avoir pour Sébastien et Isaure, également familiarisés avec ces pittoresques tableaux, le même attrait que pour des étrangers. Néanmoins, c'était toujours avec un vif plaisir qu'ils parcouraient les riants vallons et qu'ils gravissaient les montagnes agrestes dans les flancs desquels prennent leur source un grand nombre des gaves dont les départements des Pyrénées sont entrecoupés.

Un soir, les jeunes Montigny étaient assis sur une roche moussue, à peu de distance de l'habitation de Jeannette, qui filait devant sa porte, et chantait des couplets en patois, sur un air assez semblable à celui du *Ranz des vaches*. Du plateau verdoyant où s'élevait la métairie les regards plongeaient dans une gorge étroite et boisée, dont le milieu était occupé par un ravin. Le mugissement des eaux et le tintement des clochettes des béliers conducteurs de troupeaux troublaient seuls le silence que gardaient en ce moment les jeunes hôtes de la métayère. Les yeux fixés sur la crête des monts sourcilleux que doraient les dernières lueurs du crépuscule, ils respiraient les émanations embaumées des plantes aromatiques qui abondent dans ces régions.

Soudain un chien aboya dans le défilé.

— Tout beau, entendit-on ensuite.

L'animal se tut. Mais bientôt retentit un coup de fusil. Cette détonation fut immédiatement suivie d'un gémissement; à ce gémissement succédèrent quelques éclats de voix humaine; puis tout redevint muet.

Cependant Sébastien s'était levé. Il se dirigea vers l'extrémité du plateau, qui dominait perpendiculairement le défilé; mais l'obscurité croissante de la nuit ne lui permit pas de rien distinguer à une aussi grande profondeur. Il entendit seulement quelqu'un murmurer d'un ton chagrin :

— Pauvre Roland!

— Serait-ce Tobias! s'écria le jeune homme.

— Lui-même, et son inséparable compagnon qu'un maladroit braconnier vient de blesser en visant un coq de bruyère.

Telle fut la réponse que reçut l'interrogation ou plutôt l'exclamation de Sébastien. Presque aussitôt l'ex-marchand de bric à brac, qui, en parlant ainsi, escaladait intrépidement les rochers dont les parois de cette gorge ténébreuse étaient formées, s'élança d'un bond vigoureux sur le tertre de gazon où se tenait le jeune Montigny. Dans cette ascension, le vieillard avait dû être fort gêné par le fardeau de son chien, qu'il portait tout sanglant et en apparence privé de vie en travers de ses épaules.

— Pauvre Roland! répéta-t-il avec l'accent de la pitié, en le déposant sur l'herbe aux pieds de Sébastien.

— Ah, mon Dieu! fit ce dernier, il est mort!

Mais Tobias, se penchant vers Roland, tira de sa poche un grand étui renfermant un flacon, dont il versa le contenu dans la gueule du bon animal, qui soudain se ranima.

— Vous l'avez ressuscité, s'écria Sébastien.

— Pendant les soixante-six ans que j'ai vécu, répondit Tobias, j'ai opéré bien des cures analogues à celle dont vous venez d'être témoin, tant sur des animaux que sur des hommes... ; et j'ajouterai que la reconnaissance de ceux-ci a souvent été moins durable que celle de ceux-là.

— Oh! reprit Sébastien, sans faire attention à la misanthropique boutade du vieillard, que je me trouverais heureux de posséder votre science!

— Vous en eussiez fait usage, n'est-ce pas, l'autre jour, lorsque vous relevâtes évanouie, pour la remettre dans les bras de sa gouvernante, cette belle jeune fille qui, sans la promptitude de votre mouvement, aurait été écrasée par les chevaux de ces enragés Anglais!

Grâce à la clarté de la lune, dont le disque argenté se détachait alors sur le fond bleu de saphir du firmament, Tobias put voir la subite rougeur qui, à ces paroles, envahit le front habituellement pâle de Sébastien.

— Comment savez-vous?... commença le jeune homme.

— Je passais sur la place, du côté opposé à celui où vous vous trouviez, expliqua Tobias, au moment même où cette jeune personne est tombée.

— La connaissez-vous? demanda encore Sébastien.

— Je l'ai vue ce matin-là pour la première fois, répondit évasivement le vieillard.

En cet instant, Mlle de Montigny et Jeannette s'approchèrent des deux interlocuteurs.

— Où allez-vous donc à cette heure, monsieur Tobias? demanda Isaure.

— Je vais à Cadix.

— A pied?

— Je ne voyage jamais autrement.

— Dans ce cas, vous ne pouvez emmener avec vous votre chien... Il faut nous le laisser.

— Roland serait sans doute en de bonnes mains... Mais j'aurais peur qu'il m'oubliât.

— Les chiens de cette race n'oublient jamais ceux qui leur ont donné des soins, dit Isaure.

— J'en ai vu, ajouta Jeannette, qui reconnaissaient leur maître, au flair, à la distance d'un quart de lieue, et qui couraient à leur rencontre.

— Allons, dit Tobias en réprimant un soupir, je vous confie Roland, monsieur Sébastien.

Et le vieux commerçant fit un mouvement pour s'éloigner.

— Quoi! s'écrièrent le frère et la sœur, voulez-vous continuer à présent votre voyage?

— Sans doute. Le temps est beau, et j'aime à marcher la nuit.

— Le père Tobias, dit la métayère, quand le brocanteur fut hors de la portée de sa voix, est un *puits de science*; j'ai entendu dire à Tarbes qu'il connaît des recettes ignorées des plus savants docteurs, et qu'il fabrique lui-même des élixirs avec lesquels il fait des cures merveilleuses.

— En vérité? fit Mlle de Montigny.

— Oui, mademoiselle; et le brave homme a guéri gratis plus d'un pauvre malade! Quoiqu'il descende, à ce qu'on prétend, d'une famille juive, il n'en est pas moins, lui, un bon chrétien, je vous assure.

En bavardant ainsi, la métayère suivait Isaure, qui se dirigeait vers la maison. Quant à Sébastien, il resta quelques instants à épier les progrès de la guérison de Roland, qui se reprenait à vivre avec une fabuleuse rapidité ; puis, une servante de la ferme ayant emporté le bon animal, encore incapable de se mouvoir, le jeune homme se mit à errer à pas lents sous les châtaigniers épars à l'entour de la métairie. Les traits de la belle inconnue à qui il avait sauvé la vie se retracèrent plus vivement que jamais à son imagination. Il voyait, aussi distinctement que si la jeune fille eût été en ce moment-là devant ses yeux, ce front d'une blancheur marmoréenne, ces paupières baissées dont les cils bruns ombraient des joues entièrement décolorées, cette chevelure d'un noir bleuâtre qui avait inondé le cou de la belle inconnue lorsque la violence de la chute avait détaché son chapeau de sa tête. Sébastien prolongea sa promenade solitaire jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, et quand il fut rentré dans sa chambre, il demeura longtemps encore assis près de sa fenêtre ouverte.

IV. — UN TRISTE ÉVÉNEMENT.

L'aube blanchissait la cime des hauts peupliers qui masquaient à la vue de Sébastien la ville de Luz, lorsque le jeune homme, sortant enfin de sa rêverie, alla se jeter tout habillé sur son lit. Mais à peine avait-il goûté une demi-heure de repos, qu'il fut réveillé en sursaut par la voix du mari de Jeannette.

En voyant devant lui le métayer, dont la physionomie, ordinairement sereine, portait en ce moment l'empreinte d'une profonde tristesse, Sébastien eut un vague pressentiment de malheur.

— Qu'est-ce? demanda-t-il précipitamment.

Pour toute réponse, le paysan lui présenta une lettre cachetée sur l'enveloppe de laquelle étaient écrits ces mots : *A mon fils, et pour lui seul.*

Cette suscription soulignée et évidemment écrite d'une main tremblante semblait indiquer que cette lettre contenait une communication importante, un secret peut-être, ou quelque affligeante nouvelle. Les premières lignes que le jeune Montigny parcourut du regard changèrent en certitude ces diverses prévisions...

Peu d'heures après, les enfants de M. de Montigny étaient de retour à Tarbes. Ils entrèrent immédiatement dans la chambre de leur père. Celui-ci savait que les instants qui lui restaient à vivre étaient comptés; un terrible accident avait mis à son existence un terme prématuré. La veille, en visitant une des maisons inachevées dans la construction desquelles il avait engagé une grande partie de ses capitaux, M. de Montigny, atteint d'un étourdissement au haut d'un escalier sans rampe, avait fait une chute mortelle.

— Mon fils, murmura-t-il d'une voix à demi éteinte, en s'adressant à Sébastien, qui s'agenouilla, ainsi que sa sœur, auprès de son lit, mon fils, as-tu lu attentivement ma lettre?

— Oui, mon père, répondit le jeune homme, et vos volontés seront accomplies.

— Bien, mon enfant! En ce moment suprême, cette promesse est pour moi une grande consolation.

M. de Montigny étendit ensuite ses mains sur la tête de ses enfants, qui reçurent en pleurant cette dernière bénédiction paternelle...

Au grand étonnement des habitants de Tarbes, les affaires de M. de Montigny ne se trouvèrent pas embarrassées comme on le supposait. Sa succession monta à la somme de cinq cent mille francs, dont Isaure et Sébastien eurent chacun la moitié. A l'expiration de leur deuil,

le frère et la sœur se séparèrent. Sébastien ayant mis,—du moins il le prétendit ainsi, — toute sa fortune en portefeuille, partit pour l'Italie aussitôt après le mariage d'Isaure avec le capitaine de Belcombe. Ces derniers continuèrent d'habiter Tarbes.

Cependant Tobias était revenu en France; il avait acheté une jolie propriété dans le voisinage de la ferme de Jeannette et de son mari. En allant dire adieu aux métayers, avant de commencer le cours de ses pérégrinations, Sébastien avait rendu à l'ancien brocanteur la visite que celui-ci s'était empressé de lui faire à son retour d'Espagne.

Roland rentra au service de son premier maître, qui remarqua, non sans un peu de jalousie, l'attachement profond que cet animal paraissait avoir conçu pour le jeune Montigny. En conséquence de l'affection qu'il portait à son chien, et de la haute opinion qu'il s'était faite du talent artistique de Sébastien, Tobias avait richement encadré le portrait de Roland, qui figurait dans son salon parmi les divers tableaux de genre. En revoyant cette esquisse, M. de Montigny dit en souriant :

— Aujourd'hui, je dessine un peu mieux que cela.

— Ah ! fit le brocanteur.

— Pendant votre absence, je me suis livré avec ardeur à l'étude d'un art dans lequel vous m'avez prédit une fois des succès.

— Et maintenant, vous allez perfectionner votre talent en voyageant?

— Oui.

— Et quand reviendrez-vous?

— Je ne sais... Ce qu'il y a de certain, c'est que ma première visite de retour sera pour ma sœur, et ma seconde pour vous.

Ainsi s'étaient quittés Sébastien et Tobias.

Mme CAMILLE LEBRUN.

(*La fin au prochain numéro.*)

La maison de Tobias.

ÉTUDES MORALES

LA COLONIE DE SAINT-ILAN (COTES-DU-NORD).

Voyez-vous ce manoir qui domine si hardiment la mer? C'est le manoir de Saint-Ilan. Une promenade le sépare de Saint-Brieuc, chef-lieu des Côtes-du-Nord. L'Océan Atlantique le sépare du continent américain. La France a peu de frontières aussi pittoresques; la Bretagne n'a pas de site plus romantique. On dirait, au premier aspect, un couvent du dernier siècle, oublié sur les flots, moins destructeurs que les révolutions.

Ce n'est pas un couvent, mais c'est quelque chose d'également sacré. C'est une colonie centrale d'agriculture, où la rédemption des âmes s'opère encore par le travail, l'éducation et la prière. C'est une digue élevée par le dévouement chrétien contre la démoralisation humaine; c'est une arche ouverte par la charité aux défaillances et aux misères sociales.

Quand le marin, égaré dans la tempête, reconnaît à l'horizon les blanches murailles de Saint-Ilan, il se rassure et retrouve sa route vers le port. De même, quand l'orphelin, perdu dans la société, lutte contre la marée du vice, contre les assauts de la faim, contre les glaces de l'abandon, il frappe à la porte de Saint-Ilan et s'y rattache à la terre, à l'*alma parens*, à la nourrice commune.

L'origine de cette colonie mérite d'être racontée.

Le domaine et le château de Saint-Ilan sont le patrimoine d'un heureux de ce monde, heureux par la fortune, heureux par la naissance, heureux par le talent, heureux surtout par la vertu. Vous connaissez M. Achille du Clésieux, l'auteur des beaux poëmes : *Exil et Patrie*, et *Derniers chants*. Jeune, libre, entouré des joies de la famille; assis à l'ombre de son manoir et de ses arbres, devant cette mer où tombent leurs feuilles, entre les caps verdoyants et les rochers écumeux, en face des deux immensités du ciel et de l'eau, c'est lui qui jetait aux vents, il y a quelques années, des vers si harmonieux que Lamartine l'appelait son frère, et des élans si chrétiens que Sainte-Beuve lui enviait sa foi.

Un jour, il se dit que sa mission ne se bornait point là sur la terre; qu'il ne suffisait pas de chanter, qu'il fallait agir, et que la gloire de Pindare n'était rien près de celle de Vincent de Paul.

Il avait cependant en portefeuille un poëme, qui était toute son âme et toute sa vie. Quelle tentation! Il part pour l'Italie. Il consulte Silvio Pellico à Turin, Grégoire XVI à Rome, et il revient après avoir enchaîné sa muse. C'en est fait. Le poëme est enseveli. L'œuvre de Saint-Ilan est fondée.

En traversant la Bretagne, M. du Clésieux avait vu des déserts de landes incultes. En traversant la France il avait vu les ateliers et les manufactures encombrés. L'agriculture expirait faute d'agriculteurs, l'industrie étouffait sous une charge d'industriels. Les villes dépeuplaient les villages, les paysans devenaient ouvriers. Les corps et les

âmes allaient périr ensemble, loin du sol nourricier, dans l'air empesté des fabriques. Le poëte devina la crise où nous sommes aujourd'hui, et prépara d'avance un lit au torrent prêt à déborder. Si tout le monde avait fait comme lui, nous ne serions pas menacés d'une guerre sociale.

C'étaient surtout les orphelins, les enfants pauvres et abandonnés qui émigraient des campagnes. Il ouvrit à ces fugitifs son domaine et sa maison de Saint-Ilan. Il leur bâtit une ferme et une chapelle ; il leur donna généreusement le pain du jour, des terres pour y cultiver celui du lendemain, des maîtres pour leur enseigner l'agriculture, le travail au grand air pour développer leur corps, un saint prêtre pour régénérer leur âme, un vieux soldat pour les former à la discipline de la vie. Il leur donna surtout l'exemple du courage, de la persévérance, de la charité, de toutes les vertus de l'homme, du chrétien et du père de famille.

Une si noble entreprise émut les Conseils généraux, les évêques et les préfets bretons, la presse et le gouvernement lui-même ; chacun sentit que la guérison de la société et le salut de l'avenir étaient dans cette œuvre, qui menait de front l'amélioration de l'homme et l'amélioration de la terre. Quelques subventions et quelques dons particuliers vinrent seconder le dévouement du fondateur. Des propriétaires de landes lui demandèrent des moniteurs et des contre-maîtres. Bref, le 4 août de l'année dernière, le Comité du travail de l'Assemblée nationale, et, peu de jours après, une foule de représentants, d'économistes et d'écrivains, réunis dans les bureaux de la Chambre, écoutaient religieusement un rapport dans lequel M. du Clésieux leur exposait les progrès et les projets de sa colonie.

Le manoir de Saint-Ilan, près Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).

En 1846, la Bretagne comptait 6,736 enfants trouvés, abandonnés et orphelins, soit à peu près 3,368 garçons.

En face de ce chiffre redoutable et toujours croissant, en face de ce bataillon de l'immense armée que le désœuvrement et la faim jettent comme une proie aux mauvaises passions des villes, l'œuvre de Saint-Ilan s'est établie, disait M. du Clésieux.

Au 1er janvier 1848, elle se composait de la colonie-mère et de deux colonies partielles. La colonie-mère renferme trente colons agricoles, deux moniteurs, vingt-neuf contre-maîtres, un patron, deux aumôniers, un médecin, un vétérinaire, un régisseur, un instituteur primaire, trois sœurs de la Providence, un garde et des ateliers pour toutes les industries rurales.

L'organisation de cette colonie-mère indique nettement sa destination. Elle est la ruche qui doit fournir et alimenter les essaims répandus dans toute la Bretagne.

Elle en a déjà donné deux aux Côtes-du-Nord ; l'un sur la Lande-au-Noir en Meslin ; l'autre, à Bellejoie en Loudéac, chacun composé de vingt enfants et de quatre contre-maîtres.

Le premier, dirigé par un ancien soldat, arrivait, le 3

novembre 1847, dans la ferme qui lui était destinée. Cette ferme exigeait les plus graves réparations. Qu'importe aux orphelins? Ils ne demandent que du travail. Ils se logent tant bien que mal dans une crèche, et se souviennent de Bethléem, où Jésus n'avait qu'une crèche aussi. Ils découvrent une vieille cheminée. Ils la rétablissent, et voilà leur cuisine installée. Ils dorment sur la paille, en rêvant aux lits qu'ils vont construire. Mais d'abord il faut trouver des tables et des bancs pour les repas et pour les classes. Des planches réunies, des pieux fichés en terre, suffisent à cette double opération. Le dîner n'en est que plus joyeux et la leçon mieux écoutée. Ainsi nos colons poursuivent leur ouvrage, tour à tour maçons, charpentiers, laboureurs. Ces enfants sans asile se font une maison; ces enfants sans mères se créent une famille; ces enfants sans pain sèment du blé dans le sillon. Sous leurs mains laborieuses, la mauvaise terre devient bonne, la bonne terre devient meilleure. Ils acquièrent une place au soleil, sans la dérober à personne. Que dis-je? leur travail profite en même temps à eux-mêmes et au propriétaire, dont ils seront un jour les fermiers à bail, si d'autres ne lui disputent leurs bras expérimentés. Ils sauront alors ce que vaut la terre pour l'homme qui sait l'aimer et la cultiver; ils auront entrevu dans un avenir prochain les joies de la propriété et de la famille; et les villes les appelleront en vain dans le gouffre bouillonnant des fabriques.

N'est-ce pas là une admirable conquête? Et connaissez-vous un autre remède aux mœurs de la société?

Cette idée féconde réalise l'alliance si désirée de l'agriculture et de l'industrie (car M. du Clésieux soulage l'industrie sans la proscrire). Elle produit le bien-être par l'action matérielle, et sanctionne le devoir par la pensée religieuse. Elle rapproche le riche et le pauvre dans un intérêt commun; elle coordonne le travail dans le colon; le travail et l'intelligence dans le moniteur; le travail, l'intelligence et le dévouement dans le contre-maître; la science et la charité dans le prêtre et dans le grand propriétaire. Elle augmente la valeur territoriale, et par conséquent la perception de l'impôt; elle soulage le budget des prisons de cette foule de vagabonds et de détenus, dont le chiffre s'est élevé, en 1847, à soixante-quinze mille et la dépense à douze millions.

Les colons de Saint-Ilan se lèvent, en hiver, à cinq heures, ouvrent et ferment la journée par la prière et le chant, travaillent en classe ou dans la ferme huit ou dix heures, et trouvent encore une heure ou deux pour la récréation. En été, leurs classes ont lieu avant et après le dîner, ce qui les dérobe aux fatigues de la chaleur. Leur discipline est à la fois paternelle, religieuse et militaire; de sorte que, s'ils deviennent soldats à vingt-un ans, ils y sont tout préparés d'avance.

Ce régime a développé chez eux une telle vigueur, que les maladies sont inconnues à Saint-Ilan, et qu'il faut plutôt y modérer qu'y exciter l'ardeur du travail.

L'uniforme est la blouse bleue, la ceinture et le grand chapeau de paille pour les colons. Le képi militaire, le dimanche. Les moniteurs se distinguent par un chevron sur le bras. Les contre-maîtres portent la barbe.

Le directeur est un vieil officier de la garde impériale, qui parle d'Austerlitz entre la prière et le travail, et dont la croix glorieuse est saluée au passage.

M. l'abbé Ropers, l'aumônier, est l'homme de Dieu par excellence, l'expérience et la vertu couronnées de cheveux blancs.

La vie de chaque colon est écrite jour par jour, et passée en revue tous les dimanches.

La peine et le repentir y demeurent gravés comme la récompense et l'honneur.

L'espace nous manque pour les charmants épisodes de cette biographie collective. En voici quelques-uns que nous ne pouvons omettre.

Un petit mendiant se présente à la porte du manoir ou se rencontre sur le chemin de la colonie. On l'entoure et on l'interroge. Grande émotion de part et d'autre. Dans l'indigent en haillons et sans pain, les orphelins reconnaissent un frère de leur ancien état. Dans les colons bien vêtus et bien nourris, le mendiant retrouve ceux qui couchaient avec lui dans les granges.

— Voilà comme nous étions! se disent les petits laboureurs.

— Voilà comme je voudrais être! se dit le vagabond.

— Et que faut-il faire pour cela? demande celui-ci.

— Il faut, répondent les colons, quitter la vie errante pour la vie régulière, le chemin du vice pour celui de la vertu, les ennuis de la paresse pour les joies du travail.

Le mendiant voit, en effet, ses anciens compagnons plus joyeux qu'ils ne l'ont jamais été. Le seul chagrin qui altère leur visage est celui de trouver un frère sans asile.

Le poëte, qui est leur père commun, paraît sur ces entrefaites. Il jouit de son œuvre devant ce contraste de la misère et du bien-être, de la chute et de la réhabilitation. Son cœur lit dans le cœur de ses enfants. Il questionne à son tour le vagabond. Il s'assure qu'il aimerait mieux gagner son pain que de le mendier. Il regrette que toutes les places soient prises à Saint-Ilan. Lui, qui n'avait plus d'ambition, il voudrait alors que son domaine fût immense! Mais peu lui importe, si son dévouement n'a pas de bornes! On pressera les rangs à la table, au dortoir, à la classe... Quant au champ du labeur, le poëte a encore de la terre à donner! Un homme de plus y grandira, nourri de la gerbe qu'il en fera sortir! Bref, M. du Clésieux tend la main, et sa famille compte un membre de plus.

Vous voyez d'ici la fête, le mendiant jetant son bâton pour saisir la bêche, dépouillant ses haillons pour revêtir l'uniforme, recevant les petits livres qui suffisent à la science du bonheur, béni par le père aumônier, choyé par la colonie, admis enfin dans la société dont il était le paria la veille.

Cet enfant ne quittera plus Saint-Ilan que pour entrer avantageusement dans une ferme, pour aller défricher les landes dont un coin lui appartiendra un jour, peut-être même pour diriger une colonie sur quelque point de la Bretagne.

Véritablement, cela ne vaut-il pas tous les poëmes du monde?

Une pareille scène se renouvelle de temps en temps, et si tous les mendiants de la route n'entrent pas à la colonie, tous du moins reçoivent des colons un morceau de leur pain.

Un autre jour, un pauvre mousse est recueilli sur la côte. Son navire avait-il fait naufrage? Nous ne savons. Le fait est que l'enfant n'avait plus d'asile. Il franchit la porte de Saint-Ilan, toujours ouverte aux malheureux. Sa figure honnête et intelligente prévient en sa faveur.

— Où vas-tu? lui demande-t-on.

— Je vais à Saint-Mâlo voir si ma mère existe encore; je n'ai plus qu'elle au monde.

— Et si elle était morte, que ferais-tu?

— J'implorerais la charité, en attendant le travail.

Et l'enfant se mit à pleurer amèrement.

— Console-toi, lui dirent les orphelins. Si tu retrouves ta mère, aime-la bien; cela te portera bonheur...

— Et si tu ne la retrouves pas, ajouta M. du Clésieux, reviens à Saint-Ilan.

Le mousse partit... et revint quelques jours après. Sa mère était dans la fosse commune. Mais Saint-Ilan lui rendit une famille, et le sauva de l'aumône par le travail.

Les colons ne s'éloignent qu'à regret, on le conçoit, du manoir protecteur. L'un d'eux, qui était devenu fort bon musicien, avait regagné Limoges, où demeurait sa mère. Il vécut plusieurs mois avec elle du produit de son talent. Mais lorsqu'il l'eut perdue, le souvenir de la colonie lui revint si vif qu'il demanda instamment à y rentrer.

Un autre avait fait de tels progrès en agriculture, que, tout jeune encore, on l'avait placé dans une ferme. Rien n'y troublait son bonheur présent, si ce n'est l'image de son bonheur passé. Il lui fut impossible de l'effacer de son cœur, et il revint un beau jour à la colonie. Sacrifiant son indépendance et son avenir, il sollicita comme une grâce le poste de contre-maître, et s'offrit de rendre aux autres ce qu'il avait reçu de dévouement. On le lui accorda, sur l'agrément de son patron, et c'est aujourd'hui un des meilleurs chefs de l'établissement.

Cet attachement invincible des enfants vient de l'heureuse idée qu'a eue M. du Clésieux de faire de chaque colonie une famille, en la bornant à vingt sujets et à trois ou quatre contre-maîtres.

Dans ces petits groupes, dirigés paternellement, les liens d'affection sont mille fois plus doux, et les travaux mille fois plus productifs que dans les agglomérations nombreuses. Là est, à notre avis, le chef-d'œuvre du fondateur.

Le jour où son système serait appliqué sur tous les points de la France, la société entrerait dans la voie de la régénération. La propriété et la famille seraient sauvées du même coup. Le vagabondage se trouverait supprimé de fait, et l'agriculture n'aurait plus rien à envier à l'industrie.

La Bretagne, qui a donné l'exemple, va le continuer; les Conseils généraux préparent trois colonies-mères sur le plan de M. du Clésieux, et les propriétaires offrent à l'envi des landes à défricher ou des fermes à exploiter par des colonies partielles.

Ces colonies seront échelonnées de manière à s'aider entre elles dans l'occasion; — comme le font déjà celles de Saint-Ilan, de la Lande-au-Noir et de Belle-Joie. Séparées pour les travaux ordinaires, elles resteront à l'état de famille; réunies pour les grands travaux, elles passeront à l'état d'armée.

Et pour établir chaque degré de cette échelle, qui deviendrait immense, savez-vous quel budget peut suffire? 7,565 fr. de dépenses annuelles; 6,750 fr. de recettes prochaines. Déficit, 815 fr., qui seraient bientôt couverts par les produits.

De sorte qu'après avoir été une bonne œuvre, les colonies seraient aussi une bonne affaire!

On conçoit tout l'intérêt qu'inspire ce germe précieux renfermé dans le manoir de Saint-Ilan. Les plus illustres visiteurs, comme les plus humbles pèlerins, s'y donnent rendez-vous. Une relique séculaire y a été envoyée processionnellement par le chef de l'Eglise. Les évêques, les magistrats, les préfets, les Conseils généraux s'y réunissent dans ces cérémonies touchantes.

Quant à la sympathie des poëtes et des touristes, on en jugera par la lettre suivante de l'éminent collaborateur à qui nous cédons la parole (1). M. Ampère l'adressait l'an dernier à M. du Breil de Marzan, notre ami, après avoir rendu les derniers honneurs à Chateaubriand, au nom de l'Académie française.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Correspondance du 27 août 1848.

LETTRE DE M. J.-J. AMPÈRE.

« Monsieur,

« J'ai reçu un peu tard la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'aime à vous dire combien elle m'a touché. Nous nous étions rencontrés dans le deuil fraternel qui unissait, autour de la tombe d'un grand homme, un délégué des lettres parisiennes et quelques jeunes gens qui sont l'honneur des lettres bretonnes. Poëte de *l'Autel et de la famille*, chantre inspiré des *Harmonies chrétiennes*, votre place était marquée dans le cortége pieux qui honorait l'auteur du *Génie du Christianisme*. Vous avez bien voulu me tendre la main, au nom des sympathies bretonnes; je la serre avec reconnaissance, et je crois presser dans cette cordiale étreinte la main de la Bretagne, la main de vos amis, qu'ils me permettent de dire : nos amis.

« Deux de ceux que vous nommez, MM. Achille du Clésieux et de la Morvonnais, se sont unis à moi pour faire le commun pèlerinage que vous regrettez de n'avoir pu accomplir. Autrefois, j'ai cherché en Italie les vestiges poétiques de Dante; mon culte personnel pour la mémoire de M. de Chateaubriand et mon admiration pour son génie m'imposaient à double titre un hommage semblable.

« J'ai déjà vu une partie des lieux célèbres dont il a accru la renommée. Je l'ai suivi à Rome, à Athènes, à Constantinople. Cette fois mon but était différent; c'était l'enfance du grand poëte que je voulais saluer, au moment où je venais de saluer sa tombe. C'étaient les lieux dépeints dans le commencement des *Mémoires*, c'était le village de Plancoët où il fut nourri, c'était le château de Combourg où il reçut les premières révélations de la muse.

« La douleur ne me permettait pas de voir dans cette course pieuse une étude littéraire. J'étais entraîné par un mouvement du cœur; je ne faisais pas acte de curiosité, mais acte de dévotion.

« A Plancoët, dans ce joli village où s'écoulèrent les premières années de M. de Chateaubriand, nous avons eu la douceur de trouver vivantes les traditions qui lient l'humble hameau à la gloire impérissable du grand écrivain.

« Une enfant de douze ans savait qu'elle habitait la maison où a été nourri Chateaubriand. Le petit-fils de sa nourrice nous a montré la chambre qui fut la sienne. Nous avons vu la plaque de la cheminée sur laquelle frappait Mme de la Boetardaie pour avertir Mlle de Boistilleul de venir faire sa partie de chaque soir, scènes naïves, racontées avec tant de grâce dans les *Mémoires*.

« Ce qui nous a le plus touché à Plancoët, c'est l'église de Notre-Dame-de-Nazareth, dans laquelle l'enfant destiné à écrire le *Génie du Christianisme* connut les premières émotions de la foi chrétienne et du culte chrétien.....

« Au milieu de notre pèlerinage, deux haltes hospitalières doivent être rappelées. L'une s'est faite au Val de l'Arguenon, chez M. de la Morvonnais, le poëte à l'âme élevée et rêveuse, le poëte des *Grèves*, dont les chants sont doux, plaintifs et vagues comme leurs bruits.

« L'autre, chez M. Achille du Clésieux, poëte aussi, poëte plein d'âme, talent sincère et spontané, mais qui, depuis plusieurs années, a remplacé la poésie par l'action, et dont aujourd'hui la muse est la charité, — la charité qui, elle aussi, inspire et sait créer.

« J'ai visité deux des colonies agricoles que M. Du Clésieux a fondées, et je n'oublierai jamais l'impression que j'ai reçue quand, au bout d'une lande, je me trouvai tout à coup entouré de vingt enfants qui accouraient auprès de notre ami comme auprès d'un père. Un épervier apprivoisé volait sur leurs têtes et venait se poser sur leurs épaules.

« — A qui appartient cet épervier? demanda-t-il.

« — A nous! répondirent les enfants d'un seul cri.

« — Qui l'a élevé?

« — Nous tous. »

« Ces mots m'avaient déjà révélé leur fraternelle union, et ce communisme du cœur, qui ne peut être dangereux.

« Ce que je vis de leurs travaux et de leurs repas acheva

Les colons de Saint-Ilan.

de me montrer tout ce qu'il y a de bien entendu dans l'établissement. Consacrée aux orphelins, la famille de la *Lande-au-Noir* est un premier essaim de la colonie-mère qui a son siége à Saint-Ilan, sous les yeux du fondateur, centre fécond d'où, si on lui vient en aide, d'autres colonies rayonneront sur toute la Bretagne. La pensée de M. du Clésieux est une pensée religieuse et sociale. Depuis quatre ans il fait ce que chacun demande aujourd'hui : il s'applique à moraliser, à régénérer l'homme par le travail, à créer une population laborieuse et honnête pour l'agriculture, l'industrie, l'armée. Dans ce but, M. du Clésieux a pris des enfants détenus et des enfants orphelins; il leur a donné des terres à défricher et à cultiver. Le problème était surtout de former une pépinière de contre-maîtres qui, sous sa direction, pussent entretenir l'esprit de l'établissement. Ce problème a été résolu : maintenant le fondateur possède un corps excellent de contre-maîtres, parmi lesquels plusieurs se sont liés par un engagement religieux; idée hardie, mais peut-être nécessaire. Les trois colonies : celle de *Saint-Ilan*, celle de la *Lande-au-Noir* et celle de *Belle-Joie*, comprenant en tout soixante-dix enfants, marchent admirablement. Les enfants travaillent, et travaillent beaucoup, car M. du Clésieux ne veut pas en faire des paysans et des ouvriers d'opéra-comique, mais ils sont heureux. On lit le contentement sur leurs visages sereins : tout s'exécute avec une précision militaire et en chantant. Un respectable aumônier, M. Ropers, est attaché à la colonie de Saint-Ilan; trois Sœurs s'occupent de la lingerie, de la cuisine, de l'infirmerie, assez rarement habitée. Des ateliers se forment où sont admis ceux qui ont la vocation d'une industrie particulière; une église s'élève, beaucoup d'améliorations et de développements se préparent; mais il faut qu'on n'abandonne pas cette entreprise à elle-même. M. du Clésieux, qui, mû par les plus généreux sentiments, y a consacré déjà une partie de sa fortune, ne peut à lui seul la soutenir et l'étendre. Il faut qu'en ce moment, où le but qu'il poursuit est le but des méditations de tous et des efforts du gouvernement, le gouvernement fasse quelque chose pour conserver, développer une institution qui n'est plus à fonder, car elle existe

depuis quatre ans; qui n'est plus à juger, car elle a pour elle l'assentiment de toute la Bretagne, les sympathies de tous ceux qui la connaissent, et le plus grand des mérites, le mérite d'être, d'avoir germé par sa propre vertu sous l'influence de la religion, de l'intelligence et du désintéressement...

« Agréez, monsieur, etc.

« J.-J. AMPÈRE. »

LES DEUX EXPOSITIONS.

Salon de 1849. — *Danse espagnole*, de M. Giraud.

Deux expositions à la fois! Quelle fête pour Paris, si nous étions en temps de fête! Quelle affluence de voyageurs et de curieux! Mais, hélas! MM. les émeutiers y ont mis bon ordre. Depuis deux mois il est sorti de Paris plus de Parisiens qu'il n'y est entré de provinciaux et d'étrangers. Les Anglais seuls ont continué de donner, par bataillons épars, sinon par armées compactes.

Politique à part, tout conspirait cependant pour ajouter à l'attrait de nos expositions. Jamais l'industrie française n'avait déployé de plus étonnants progrès. Quant aux beaux-arts, le palais des rois leur ouvrait ses portes à deux battants.

Eh bien, voyez comme il est dangereux de changer la destination des choses! Le palais des rois n'est qu'un détestable salon de peinture. La galanterie de la République, très-noble et très-louable d'ailleurs, n'aura que cet avantage de la forcer de construire des galeries spéciales pour l'exposition; c'est désormais une question jugée. L'Assemblée nationale n'a qu'à voter les fonds, s'il en reste au Trésor, et qu'à faire surgir un nouveau palais dans la grande place du Carrousel.

Les tableaux ne resteront pas plus aux Tuileries que les invalides civils. Comme hôpital, c'était une folie; comme salon, c'est une impossibilité; comme caserne, ce serait du vandalisme, n'en déplaise au brave général Changarnier. Tous ces essais ne profiteront qu'au président de la République, qu'on finira par loger aux Tuileries, pour y donner des noces et festins. Que faire en un palais, à moins que l'on n'y danse?

En attendant, les tableaux sont éclairés comme il plaît à Dieu dans les salons des anciens rois. Le public les cherche et les perd à travers ce labyrinthe de chambres. Les plus mal éclairés sont ceux qui le sont avec trop de luxe, par exemple ceux qui ont reçu le déplorable honneur de la salle des maréchaux. Un tambour à quatre pans opposés en a fait quatre salles, où les lumières se croisent et

se contrarient, de l'est à l'ouest, du bas en haut, du haut en bas, tandis que le spectateur, le nez sur les toiles, ne peut reculer pour trouver la perspective.

Les seuls heureux des Tuileries sont les peintres d'élite qu'on a réunis loin de la cohue, dans un petit

Endroit écarté,
Où de les contempler on a la liberté.

Le livret contient 2,586 articles, et autant de noms, à quelques centaines près. Les célébrités ont fait défaut en masse : Ingres, Delaroche, Léon Coignet, Henri et Rodolphe Lehmann, Ary Scheffer, Couderc, Amaury Duval, Robert Fleury, Ziegler, Champmartin, Chasseriau, Ed. Dubufe, Isabey, Tony Johannot, Jeanron, Jacquand, Papety, Diaz, Jules Dupré, Ed. Bertin, Cabat, Calame, Thuillier, J. Thierry, Hoguet, Brascassat, Achard, Saint-Jean, Gronland, Etex, etc., etc.; et cependant l'exposition est remarquable, quoi qu'on ait pu dire. Si le grand et le beau y manquent, le joli et le gracieux y abondent. Le talent y donne la monnaie du génie, les tableaux de genre consolent des tableaux d'histoire.

Les larges toiles occupent l'orangerie, où celle de M. Maison couvre, à elle seule, un pan de mur. Elle représente l'*Elévation du calice à la messe pontificale, le jour de Pâques, à Saint-Pierre de Rome.* Ce sujet, souvent entrepris, et toujours sans succès, a le défaut d'être immense, et de réduire l'artiste à exécuter un tour de force en visant à composer un chef-d'œuvre. C'est ce qui est arrivé à M. Maison. Ce vieux pontife élevant les bras, ces cardinaux prosternés à terre, ces figures alignées symétriquement, ces chapes de soie blanche, ces robes de pourpre, cette pleine lumière inondant le chœur de la basilique, tout cela est plein de solennité, de sagesse, d'habileté, mais aussi de froideur, de mollesse et d'indifférence. La foi, qui pouvait seule animer une telle scène, la foi est absente. C'est une foule splendide, ce n'est pas une foule chrétienne; c'est un tableau officiel, ce n'est pas une œuvre inspirée.

M. Colas n'a pas été plus heureux dans son *Elévation du Christ.* La confusion y nuit à l'abondance. Quelques détails pourtant rappellent la force de Lebrun et l'élégance de Mignard.

M. Raymond Balze a un peu oublié la nature en copiant Raphaël. Raphaël ne l'oubliait pas, lui, il la divinisait.

Le mauvais riche, de M. Biennoury, a des qualités de maître. Il serait parfait, s'il était moins académique. L'ange gardien du pauvre Lazare est d'une exécution ferme et d'un bon sentiment; mais pourquoi ces tons jaunâtres dans les draperies?

La *Peste d'Elliant*, de M. Louis Duveau (épisode du *mal jaune*, que nous décrivions dans notre article de juin dernier : *Les loups de la Cornouaille*), est d'une effrayante actualité pour les Parisiens échappés au choléra. La ballade bretonne, de M. de Lavillemarqué (1), ne pouvait être rendue plus crûment ni plus audacieusement. Les cadavres rigides, verts et hideux d'une famille entière sont entassés dans une charrette; les bras, les jambes, les têtes pendent à droite et à gauche. Une femme traîne l'épouvantable tombereau; c'est la mère! un fou la suit en chantant; c'est le mari! Ce drame est d'une vérité à vous faire dresser les cheveux. Jamais on n'exprima plus énergiquement les horreurs de la mort, du désespoir et du délire. Mais où placer un tel ouvrage, si ce n'est dans un amphithéâtre? M. Duveau nous consolera de cette débauche de talent par de charmantes fantaisies.

M. Muller a, sans contredit, la palme des tableaux d'histoire. Sa *Lady Macbeth* n'est pas celle de Shakspeare, mais elle est admirable à sa manière, et très-admirée de la foule. Vous connaissez cette grande scène de somnambulisme. Tout dort chez Macbeth, le meurtrier de Banquo. La conseillière du crime, lady Macbeth, seule ne dort pas, ou du moins ne dort qu'en errant dans la nuit. Elle s'est levée, poussée par le remords. Elle a jeté sur ses épaules un manteau d'hermine. Pâle, échevelée, haletante, elle presse ses mains l'une contre l'autre, avec un effort convulsif : « Ne pourrai-je donc jamais laver ces mains? Toujours cette tache et cette odeur de sang! Si petite que soit cette main, tous les parfums de l'Arabie ne sauraient la désinfecter! » Ainsi parle Shakspeare. M. Muller ne l'a pas assez écouté. Cette *petite main* aurait dû lui servir de leçon. L'héroïne du poëte cache son affreux courage sous une apparence délicate, son crime odieux sous une enveloppe adorable. Ce contraste est d'une puissante originalité. Le peintre, au contraire, a donné à lady Macbeth une figure masculine, qui a quelque chose de repoussant. C'est plus moral sans doute, et nous n'osons l'en blâmer; mais nous regrettons, au point de vue de l'art, la blanche princesse à l'âme si noire. Telle qu'elle est d'ailleurs, M. Muller a rendu supérieurement sa pensée. Le crime et le remords palpitent dans cette toile. L'expiation et la terreur s'y confondent. L'hallucination douloureuse est complète. Lady Macbeth souffre, agit et dort à la fois... Son œil s'ouvre sans voir; ses membres frissonnent; ses mains s'acharnent après la tache invisible.

M. Eugène Delacroix soulève encore des tempêtes de critiques et d'éloges. C'est le privilége de la force déréglée. Ses vigoureuses qualités et ses terribles défauts, sa couleur saisissante et son dessin empâté se retrouvent dans son *Othello*, dans sa *Desdémone*, dans son *Cavalier syrien*, et jusque dans ses fleurs..., car ce génie farouche s'est joué aux fleurs et aux fruits. C'est une fantaisie comme une autre; et M. Delacroix est homme à se faire tout pardonner. Si vous ne cherchez que l'aspect et l'effet dans ses tableaux, vous êtes saisi d'admiration. Si vous descendez aux détails de l'analyse, vous êtes abattu de désenchantement.

Devinez combien M. Galimard a envoyé de toiles au Salon? Dix-huit; ni plus, ni moins! Sa *Vierge aux douleurs* fait beaucoup rire. Ce n'était pas son intention sans doute. M. Galimard est pourtant un savant artiste. Quel malheur qu'il se fourvoie si obstinément!

Parlez-nous des frères Leleux pour serrer de près la vérité, pour surprendre la nature sur le fait. L'*Insurgé recevant le mot d'ordre* et le *Posador* (aubergiste) *andalou* réglant ses comptes, sont des modèles de simplicité et de naïveté. Le dessin en est aussi ferme que le ton vigoureux. C'est plus ou moins que de la peinture, c'est de la réalité toute nue.

Si vous voulez de la réalité qui n'exclue pas le sentiment, adressez-vous à M. Giraud. Cet heureux peintre de la

(1) Il y avait neuf enfants dans une même maison, un même tombereau les porta en terre,
Et la pauvre mère les traînait.
Le père suivait en sifflant... Il avait perdu la raison!
Le cimetière est plein jusqu'aux murs, l'église pleine jusqu'aux degrés.
Il faut bénir les champs, pour y enterrer les cadavres.
Je vois un chêne près du cimetière; un drap blanc est attaché à sa cime. La peste a emporté tout le monde.

(*Barzaz-Breiz.*)

Permission de dix heures est peut-être le seul artiste de nos jours qui ait soutenu sans déchoir, et même en progressant d'année en année, la gloire si dangereuse d'un début éclatant. Son portrait de Mme Mélingue, parfaitement drapée à l'orientale, est une œuvre d'art aussi habilement exécutée que fortement conçue. Il est vrai que le modèle était digne du peintre. Mais quel autre peintre eût été aussi digne du modèle? Ce portrait partage les honneurs du genre avec celui du général Cavaignac, dont M. Horace Vernet a lestement rendu la tête militaire et diplomatique, la moustache pensive et tourmentée, le sourcil orageux et le regard loyal.

Quant à la *Danse espagnole* de M. Giraud, nous en avons réclamé et nous en donnons la gravure. Si elle reproduit fidèlement le modèle, elle en dira plus que tous nos éloges. C'est là une petite toile qui renferme les qualités d'un grand tableau : le dessin, la couleur, le caractère, le costume, la composition, le mouvement et la vie. L'Espagne, si calme dans son repos, si passionnée dans ses joies, est résumée et personnifiée ici tout entière. On sent que l'artiste a peint cette danse d'après nature. Il aura surpris ce groupe au passage, lorsqu'il accompagnait M. Alexandre Dumas au delà des Pyrénées, et il l'aura croqué d'un coup de crayon, tandis que le célèbre romancier se livrait à ces diversions culinaires qu'il a si plaisamment racontées.

Nous achèverons, dans notre prochain numéro, la revue de l'exposition des arts. Il ne nous reste que l'espace et le temps de jeter un coup d'œil à l'exposition de l'industrie.

Le fer et les machines y règnent et y gouvernent. On reconnaît là qu'ils sont les rois du siècle, et quels rois formidables et puissants! Voyez ces équipages de cylindres dentelés? C'est en roulant l'un sur l'autre qu'ils pétrissent des blocs de fer, les allongent, les coupent, les contournent, en font, comme par magie, des barres de toute forme, des feuilles de toute épaisseur, des fils de tout échantillon, des châssis, des pièces de charpente, etc. L'usine de la Providence (Nord) a exposé un plancher tout entier en fer, à l'usage de ceux qui compteraient vivre assez longtemps pour l'user.

Voici un marteau-pilon de 3,500 kilogrammes, qui a remplacé le marteau classique de Vulcain. La vapeur le mène, et la main d'un enfant le dirigerait. Voici du fer devenu combustible au moyen du gaz. Voici de la houille formée de goudron, de poussière de charbon de terre et de charbon de bois.

Voici de l'artillerie en fer forgé qui réduira les canons au prix des jouets d'enfants, et permettra aux nations de se foudroyer sans se ruiner. Voici du fer ouvragé, brodé, ciselé, comme le bois fouillé par l'outil le plus délicat.

Cette machine est faite pour voyager sous terre, pour monter et descendre dans les mines les plus profondes. C'est la balançoire à la vapeur.

Ces locomotives de MM. Derosne, Kœchlin, Gouin, etc., ont enlevé le sceptre à l'Angleterre.

Chacune de ces machines-outils remplace des centaines de bras. L'une tourne, l'autre rabote, l'autre mortaise; celle-ci imprime les étoffes, celle-là aiguise les pointes. Quant aux pompes, leur nombre n'a d'égal que leur variété.

Les étables sont la grande nouveauté de l'exposition. Mais le public ne les regarde qu'en passant. Les chevaux, les bœufs, les moutons, les porcs, sont fort respectés et peu dérangés par les curieux.

Une autre innovation qui a plus de succès, c'est l'exhibition des produits de l'Algérie. Chacun va voir, à travers les fontaines et les jets d'eau, quelles conquêtes l'Afrique promet à nos jardins, à nos tables, à nos édifices, à nos vêtements, etc... On reconnaît, au premier regard, que ces conquêtes peuvent être immenses. La terre d'Afrique produit tout, en effet, et produit tout sans peine, à en juger par la charrue qui fait jaillir tant de richesses sous la main de l'Arabe. Cette simple charrue, placée dans ce monde de merveilles, est la pièce la plus éloquente de l'Exposition. Cent cinquante-deux épis nés d'un seul grain de blé, plaident pour elle mieux que nous ne saurions le faire. La terre du Prophète — ô sacrilége! — nous a même envoyé des vins rouges et blancs.

Nous avons parlé de fontaines et de jets d'eau. Ils forment une oasis au milieu du palais des Champs-Élysées. On s'y repose avec délices au pied des statues, en savourant du regard et de l'odorat les couleurs et les parfums de toutes les plantes naturalisées en France. Cette *Cour des fleurs* est entourée avec grâce des instruments et des accessoires du jardinage.

Les galeries des tissus, des porcelaines, des cristaux, des bronzes, de l'ébénisterie, des instruments de musique, de l'horlogerie, de la typographie, des divers arts et métiers, forment chacune un monde qui échappe à l'analyse. Tout cela doit se voir et non se raconter.

Notre prochain article signalera ce qui nous a frappé dans ce riche labyrinthe. P.-C.

LES MORTS ILLUSTRES.

Presque en même temps que le maréchal Bugeaud, la mort a enlevé, le mois dernier, à Paris, deux illustres femmes, lady Blessington et Mme Catalani. La mort ne respecte pas plus l'éventail que l'épée.

Nous reparlerons de cette triple perte pour la France, pour les salons et pour les arts.

— Mme Récamier occupe encore le monde du fond de son tombeau. La publication de sa correspondance avec Benjamin Constant, brusquement commencée et plus brusquement interrompue, a fait un bruit qu'il eût été convenable d'épargner à des mânes aussi vénérables. Beaucoup de versions circulent aussi sur le testament de Mme Récamier. En voici plusieurs clauses dont on nous garantit l'exactitude, et dans lesquelles on reconnaîtra l'exquise délicatesse de l'amie de Mme de Staël et de Chateaubriand :

« Je donne au musée..... de Lyon le tableau de *Corinne*, peint par Gérard, et actuellement dans mon salon de l'Abbaye-aux-Bois, et je désire que l'on inscrive sur le cadre dudit tableau qu'il m'a été donné par le prince Auguste de Prusse, voulant ainsi réunir, dans cet hommage à ma ville natale, la mémoire de Mme de Staël et du prince Auguste.

« J'y joins la copie de mon portrait dessinée par Minardi, d'après le tableau de Gérard. Je laisse également, au Musée de Lyon, le petit groupe en terre des *Grâces*, première pensée de Canova, modelé par lui-même, et que ce grand artiste a exécuté en marbre.

« Je laisse au Musée de Saint-Malo, ville natale de M. de Chateaubriand, le bas-relief en marbre représentant *Eudore et Cymodocée*, exécuté à Rome par Tenerani.

« Je laisse au même musée le dessin d'*Atala*, copie du tableau de Girodet, et le dessin de Fragonard, où il a voulu me représenter assise au bord de la mer.

« Je laisse au musée de Versailles le portrait de Mme de Staël, peint par Gérard.

« 18 avril 1843 ».

AVIS AUX ABONNÉS DU MUSÉE DES FAMILLES.

Une *nouvelle* Société vient d'acquérir la propriété du *Musée des Familles*. Cette Société n'a *aucun rapport* avec celles qui ont administré cette entreprise depuis sa fondation.

Elle est établie, *pour vingt ans*, sur les bases les plus inébranlables.

Il suffira, pour la faire apprécier, de nommer son administrateur-gérant, qui est M. WALLUT, ancien inspecteur général des établissements d'utilité publique.

La rédaction en chef reste confiée à M. PITRE-CHEVALIER, dont le nom et le talent, si connus aujourd'hui des lecteurs du *Musée*, sont désormais exclusivement assurés à ce recueil.

Depuis cinq ans, en effet, les trente mille familles qui ont reçu le *Musée* ont vu M. Pitre-Chevalier à l'œuvre. Elles savent avec quelle fermeté il a maintenu la rédaction sur la ligne religieuse et morale, littéraire et variée, instructive et amusante, où le *Musée des Familles* a trouvé, en justifiant son heureux titre, un succès si constamment honnête et populaire. Elles savent aussi quels progrès la direction de M. Pitre-Chevalier a imprimés à la seconde série de la collection, sous le rapport de la gravure, de l'impression, de l'élégance typographique.

Ces progrès vont s'accroître encore et se compléter par des réformes importantes dans le prochain volume, qui commencera en octobre 1849, et sera le dix-septième de la collection.

Ce volume sera le début de la nouvelle Société, qui en prépare déjà les éléments.

Elle est en mesure de *tout faire* pour que le *Musée* devienne, *sans augmenter son prix*, la plus belle des Revues illustrées, sans cesser d'être la plus utile et la plus intéressante des bibliothèques; en menant de front : dans sa première partie, l'encyclopédie amusante des sciences, des découvertes, de la littérature, des voyages, de l'histoire, des beaux-arts; et dans sa seconde partie, les nouvelles et les événements du mois, les salons, les théâtres, les vues, les biographies et les portraits contemporains, tout ce qui constitue l'ACTUALITÉ. C'est-à-dire qu'un développement considérable sera donné à cette seconde partie.

La première partie, la bibliothèque encyclopédique, sera également améliorée. Une unité plus sensible présidera à la variété des articles. Les séries de l'histoire, des voyages, des biographies, des monographies, des lettres et des arts, des sciences et des études diverses, seront suivies régulièrement jusqu'à leur conclusion, de sorte que chacune d'elles formera un tout dans la collection du journal, et pourra s'étudier séparément, au moyen des renvois et des tables.

Nous attachons tant d'importance à cet ensemble, que nous provoquons nos lecteurs à nous y aider par leurs observations. Elles seront recueillies, enregistrées et appliquées, toutes les fois qu'il y aura lieu.

Notre plan est aussi simple que large. C'est un plan complet d'éducation contemporaine. Quels seraient aujourd'hui le jeune homme, la jeune femme, l'homme du monde, le mieux élevés ? Ce seraient ceux qui se connaîtraient eux-mêmes par la religion, la philosophie et la morale, et qui connaîtraient l'histoire par les livres; la création et la civilisation par les voyages, les sciences et les arts; la société par l'observation des mœurs et des caractères. Un petit nombre d'élus ont seuls assez de talent, de richesse et de loisir pour réaliser une telle éducation. Nous qui nous adressons au plus grand nombre, notre mission est justement de mettre cette éducation à la portée de tous. Nous voulons résumer et remplacer, pour nos lecteurs, les bibliothèques qu'ils ne peuvent lire, les voyages qu'ils ne peuvent faire, les maîtres savants qu'ils ne peuvent entendre, le monde physique et moral qu'ils ne peuvent étudier, les chefs-d'œuvre de l'art qu'ils ne peuvent acquérir. Nous voulons qu'ils reçoivent cette instruction universelle, sans effort et sans dégoût, sous la forme récréative d'une lecture de famille. *Le conte fait passer le précepte avec lui*, comme a dit Jean de La Fontaine, notre maître commun. Nous voulons enfin que nos souscripteurs trouvent tout cela en détail dans notre journal de chaque année, pour le prix d'un colifichet; en bloc dans notre collection, pour le prix d'une loge à l'Opéra.

La politique est le seul élément que nous exclurons plus que jamais du *Musée*. Assez d'autres journaux parlent à l'envi cette langue de Babel. Le nôtre se chargera d'en délasser les familles au coin du feu, par nos causeries sur cette pierre du foyer domestique qui est notre humble trône, et qui doit rester inaccessible aux cruelles passions du forum. Heureux si nous pouvons quelquefois calmer ces passions et en arrêter les entraînements funestes, en montrant à chacun la route du progrès réel et le secret du vrai bonheur, dans les exemples d'ordre et de vertu, dans les enseignements utiles, dans les nobles joies du cœur et de l'esprit. Telle est notre ambition et telle serait notre gloire.

Tous les talents qui ont jusqu'ici secondé le *Musée* dans son œuvre, et dont les signatures donnent tant de prix à sa collection, seront plus activement encore nos collaborateurs. On en jugera par la liste suivante des articles que nous avons en portefeuille ou sous presse, — liste où brillent de nouvelles illustrations académiques et littéraires, que nous venons de conquérir au *Musée des Familles* :

NAPOLÉON-PROPHÈTE, œuvre posthume de *l'Empereur;*
UN MORCEAU INÉDIT, de M. de *Lamartine;*
LA SUITE DES ARTISTES CÉLÈBRES, par MM. *Alex. Dumas, Arsène Houssaye, Ernest Breton, C. de Chatouville*, etc.;
La suite du VOYAGE EN FRANCE, par MM. *Méry, G. de Lavigne*, et tous les collaborateurs du *Musée des Familles*, qui se partageront nos anciennes provinces, pour en mettre en scène les souvenirs, les curiosités, les monuments, les costumes et les mœurs;
La suite du VOYAGE EN BRETAGNE, par M. *Pitre-Chevalier;*
VOYAGES, BIOGRAPHIES et HISTOIRE NATURELLE, par M. *Isidore Geoffroy Saint-Hilaire*, de l'Académie des sciences, professeur-administrateur au Jardin des Plantes;
MIDI A QUATORZE HEURES, comédie-proverbe, à jouer en famille, par MM. *Pitre-Chevalier* et *Charles Wallut* (paraîtra en août);
FABLES NOUVELLES, par M. de *Ségur* et M. *Viennet*, de l'Académie française;
JOSEPH, OU L'AVEUGLE DU PÉRIGORD, par M. de *Pongerville*, de l'Académie française;
ÉTUDES MORALES, par M. de *Kératry;*
ÉTUDES RELIGIEUSES, par M. l'abbé *Touzé*, secrétaire des Conférences de la métropole;
LES PRISONS DE PARIS, par *le même;*
ÉTUDES HISTORIQUES, par M. *Mazas;*
UNE RÉPUBLIQUE IL Y A CENT ANS, par Mme *Ancelot*,
LE VRAI ROBINSON, par M. *X. Saintine;*
LES INNOCENTS, PLEURS ET FLEURS, etc., par Mmes *Desbordes-Valmore;*
LA COCARDE DE L'EMPEREUR, par feu *Frédéric Soulié;*
LA SUITE DE LA MER ET LES MARINS, par M. *G. de La Landelle*,
LE NOUVEAU-MONDE, voyage aux États-Unis, par M. *Xavier Eyma;*
LES CONSOLATIONS, œuvre inédite et posthume de *De Moustiers*, l'auteur des *Lettres à Emilie;*
POÉSIES, VOYAGES, CONTES, NOUVELLES et VARIÉTÉS, par MM. *Alfred de Vigny*, de l'Académie française, *Th. Gautier, Méry, H. Blaze, Auguste Arnould, Jubinal, L. Gozlan, Emile Deschamps, L. Halévy, l'abbé Orsini*, etc.
LES ORIGINAUX LITTÉRAIRES, par M. *Francis Wey;*
L'HISTOIRE D'UN LIVRE, par M. *Mary-Lafon;*
UN POEME EN PATOIS, par M. *Jasmin*, d'Agen (avec traduction);
VOYAGE EN COCHINCHINE, par M. *Lavollée;*
LES POMPIERS DE PARIS, par M. *Marco de Saint-Hilaire;*
La suite des COURS PUBLICS DANS UN FAUTEUIL et des PRÉDICATEURS CÉLÈBRES;
UNE NUIT A MA FENÊTRE, cours d'astronomie;
VOYAGE DE MON AME A TRAVERS MON CORPS, histoire naturelle de l'homme;
Les chefs-d'œuvre des MUSÉES NATIONAUX et des GALERIES PARTICULIÈRES;
L'HISTOIRE DE LA POLITESSE ET DE L'ÉTIQUETTE;
La MONOGRAPHIE DU GOUT, suite à la *Physiologie du Goût*, de Brillat-Savarin;
LES MAÎTRES DE LA MUSIQUE FRANÇAISE, par M. *P. Scudo;*
Des ROMANCES NOUVELLES, gravées exclusivement pour le *Musée;*
La revue des MODES VÉRITABLES et la critique des PRÉTENDUES MODES;
LES ANIMAUX INDUSTRIELS, MÉCANICIENS, PROFESSEURS, GUERRIERS, etc.;
LES FABLES ET LES PROVERBES EN ACTION;
L'HISTOIRE D'UN BRIN DE FIL, monographie du tissage;
L'HISTOIRE D'UNE GOUTTE DE VIN, monographie de la vendange
L'HISTOIRE D'UN GRAIN DE BLÉ, monographie de l'agriculture;
L'HISTOIRE D'UNE MAISON, monographie de l'architecture;
L'HISTOIRE D'UN FUSIL, monographie de la guerre;
LES SOUVENIRS D'UN VIEUX FAUTEUIL, histoire des mœurs françaises depuis trois cents ans, par M. *Pitre-Chevalier*, etc.

(Voyez, pour les conditions de vente et d'abonnement, la quatrième page de la couverture.)

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

LE BROCANTEUR DE TARBES.

Gave des Pyrénées.

V. — MADEMOISELLE DE SÉNAC (1).

Maintenant, transportons-nous au bord du torrent de Bastan, dont les eaux fougueuses détachent parfois des rochers sur lesquels elles s'élancent avec d'énormes fragments de granit et de marbre.

C'est à peu de distance de ce ravin qu'on trouve le village de Barèges, composé d'une soixantaine de maisons, pour la plupart construites en planches, et dont les habitants se retirent, l'hiver, à Luz, tant l'âpreté du froid et la fréquence des avalanches en rendent alors le séjour triste et dangereux. On sait que les isards hantent, de préférence à tout autre lieu, les montagnes arides, les roches escarpées. Aussi voit-on souvent, dans cette partie des Pyrénées, des bandes de chasseurs, non moins agiles que hardis, poursuivre ces innocents animaux jusque sur la pente des plus effrayants précipices.

Vers la fin d'une belle journée du mois d'août 1819, une calèche attelée de chevaux de poste passa sur la route qui conduit, à travers des sites sauvages, au village de Barèges. Tout à coup cette voiture s'arrêta; un homme d'un âge moyen et une svelte et belle personne d'environ vingt ans en descendirent.

— Faut-il vous attendre ici? demanda le postillon.

— Sans doute, répondit le voyageur. Ma fille veut seulement gravir ce rocher, du sommet duquel elle suppose qu'on jouit d'une vue magnifique.

— Ce sera un peu fatigant pour une Parisienne, murmura le postillon.

— Je ne suis pas une Parisienne, dit la jeune fille d'un ton enjoué, et ce n'est pas la première fois que je viens dans ces contrées..., où je me trouverais heureuse de passer ma vie, ajouta-t-elle en se tournant vers son père, dont elle prit le bras.

Mais à peine eut-elle fait quelques pas sur le terrain rocailleux où nul sentier n'était frayé, qu'elle jeta un petit cri et s'appuya contre le tronc d'un pin. Son pied, que ne suffisait pas à garantir du contact des pierres qui parsemaient le sol le brodequin d'étoffe de soie dont il était chaussé, venait de se heurter à un caillou tranchant, et la douleur fut si vive, que la jolie voyageuse déclara ne pouvoir pas aller plus loin.

— Dans ce cas, lui dit son père, repose-toi en cet endroit tandis que je monterai sur ce plateau, d'où je découvrirai probablement la troupe de chamois qui, tout à l'heure, s'est dispersée sous nos yeux.

Adélaïde accéda à cette proposition. Néanmoins, quand elle se trouva seule, la fantaisie lui vint de regagner la voiture dans laquelle était restée sa gouvernante. Elle se remit donc en marche, en faisant un détour pour sauver à ses pieds endoloris le contact des pierres qui les avaient contusionnés.

Le terrain tapissé de fraisiers sur lequel elle s'engagea s'étendait jusqu'au torrent de Bastan. Un bouquet de hêtres, autour desquels s'enroulaient des plantes grimpantes, donnait à ce petit espace de terre l'aspect d'une oasis. Le désir de s'emparer d'une touffe de chèvrefeuille qui pendait en festons de la cime d'un de ces arbres entraîna la jeune fille dans leur direction.

Grande fut sa surprise lorsqu'en s'enfonçant dans ce massif de verdure et de fleurs, elle se trouva vis-à-vis d'un jeune homme occupé à classer diverses esquisses dans un carton à dessin, posé devant lui sur un bloc de pierre! A la vue d'Adélaïde, il tressaillit et joignit les mains par un de ces mouvements involontaires que les natures naïves ne savent pas réprimer.

La jeune fille, de son côté, recula d'un pas; puis, soit qu'elle jugeât puérile la confusion qu'elle éprouvait, soit qu'elle fût comme fascinée par le regard doux et prolongé dont l'enveloppait cet étranger, elle s'arrêta... Et lui la contemplait toujours avec un ravissement extatique qui exprimait à la fois l'admiration et le bonheur.

Cependant Adélaïde, se haussant sur la pointe des pieds, essaya d'atteindre une des branches de hêtre autour desquelles s'entortillait la fleur odorante qui l'avait attirée en ce lieu... Ce que voyant, le jeune homme quitta son attitude admirative et vint silencieusement l'aider. Quant à elle, ce fut seulement lorsqu'il eut achevé de dépouiller l'arbre de sa chevelure parasite, qu'elle lui dit d'un ton léger, en ramassant une feuille de papier qui venait de s'envoler du carton resté entr'ouvert au pied du hêtre :

— Service pour service, monsieur!

Mais la curiosité l'emportant sur la discrétion, Adélaïde jeta un furtif coup d'œil sur cette page avant de la restituer à l'artiste, et aussitôt la teinte rosée de ses joues fit place au plus riche incarnat.

Le dessin qu'elle avait sous les yeux représentait une jeune fille évanouie et soutenue par un jeune homme, à quelques pas duquel trois cavaliers couraient à bride abattue...

— Monsieur, balbutia Adélaïde avec un trouble évident, oserais-je... vous demander... si...

A ce moment, deux voix, l'une vibrante, l'autre aiguë, et que la jeune fille reconnut pour être celles de son père et de sa gouvernante, appelèrent successivement :

— Adélaïde! — Mademoiselle de Sénac!

— Mademoiselle de Sénac! s'écria à son tour l'artiste.

Saisi d'une sorte de panique, il reprit vivement son carton d'esquisses et tourna un quartier de roc qui le déroba à la vue d'Adélaïde; puis, avec une agilité presque égale à celle de l'isard, Sébastien de Montigny, — nos lecteurs l'ont sûrement déjà nommé, — gagna un rocher d'où il regarda M. et Mlle de Sénac remonter dans leur calèche, qui continua de suivre le chemin de Barèges.

— Quoi! se dit le jeune homme, cette belle inconnue, dont un hasard providentiel m'avait permis de sauver la vie, et dont ma mémoire gardait un souvenir à la fois doux et triste comme tous les souvenirs qu'éclaire à peine une faible lueur d'espoir, c'était Adélaïde de Sénac!... Où la conduit son père? A Barèges, sans doute, à Barèges où je me rendais, moi aussi, pour rejoindre ma sœur... Mais puisqu'il en est ainsi, je n'irai pas... Je dois rester un étranger pour la fille du marquis de Sénac... Si je me trouvais de nouveau en sa présence, je me trahirais peut-être... Ainsi, la seule femme à laquelle j'eusse voulu pouvoir consacrer ma vie entière, est précisément celle à qui des circonstances exceptionnelles m'interdisent de déclarer mes sentiments... Les Sénac sont redevenus riches, et moi, je n'ai plus d'autre fortune que mon talent... Je suis trop pauvre maintenant pour me livrer à des rêves d'amour!

Le jeune homme ne disait pas, comme jadis à sa sœur: « Je suis trop laid pour espérer de plaire à une femme! »

Il se fût menti à lui-même, en répétant alors cette phrase dans laquelle s'était une fois révélé son caractère tout ensemble modeste et fier. Les années, les voyages, et surtout le développement de l'intelligence artistique que M. de Montigny possédait à un éminent degré, l'avaient véritablement transformé. Son visage avait pris de mâles contours, et sa taille des proportions irréprochables. Ses

(1) Voir le numéro de juillet dernier.

yeux reflétaient toutes les émotions de son âme, et sur sa physionomie mobile on voyait, pour ainsi dire, déborder la poésie dont son esprit et son cœur étaient remplis.

Après le monologue que nous avons rapporté, Sébastien se couvrit le visage de ses mains, et demeura quelque temps, absorbé par ses réflexions, debout et adossé à un sapin séculaire qui croissait dans les interstices de deux rochers. Le cornet d'un petit pâtre qui rassemblait ses brebis errantes, afin de les ramener au bercail, lui rappela pourtant que la nuit approchait; il s'arracha brusquement à sa méditation, et descendit dans la vallée où il ne tarda pas à se rencontrer avec le pâtre.

— Quel est, lui demanda-t-il, le chemin le plus court pour gagner Luz?

— Le voilà, monsieur, répondit le jeune montagnard en lui désignant un des nombreux sentiers dont la prairie était coupée. — Du moins je le pense ainsi, ajouta-t-il, parce que c'est celui par lequel arrive ordinairement M. Tobias, l'ancien brocanteur de Tarbes, lorsqu'il vient voir mon maître.

— Précisément, c'est chez M. Tobias que je me rends.

— Ah! bien, monsieur, vous ne le trouverez pas chez lui... Il a passé par ici hier, et je l'ai entendu dire qu'il ne serait de retour à Luz que demain. Vous feriez bien de passer la nuit à notre métairie.

Après quelque hésitation, Sébastien accepta la proposition du pâtre.

Pendant ce temps, M. de Sénac et sa fille poursuivaient leur route vers Barèges où ils arrivèrent à la chute du jour. Il ne se trouvait plus un seul logement libre dans tout le village. Le maître de l'hôtel dans lequel ils s'arrêtèrent pour prendre quelques rafraîchissements n'avait à leur offrir qu'un cabinet obscur, et un lit de camp dans un petit salon de jeu.

— Mais, ajouta-t-il, dans deux ou trois jours je pourrai disposer d'un appartement complet.

— Croyez-vous donc que le marquis de Sénac et sa fille se contenteront, en attendant, du pis-aller que vous leur proposez?

Comme la gouvernante d'Adélaïde prononçait ces mots, une jeune dame entra dans la salle. Elle donnait le bras à un homme de belle mine qui, en entendant prononcer le nom de Sénac, s'approcha vivement des nouveaux venus.

— Est-ce donc M. le marquis de Sénac que j'ai l'honneur de saluer? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit le marquis en s'inclinant. Et, puis-je vous demander à mon tour à qui...

— Je m'appelle de Belcombe, s'empressa de dire le capitaine.

— Seriez-vous le fils du magistrat de ce nom, qui périt en 91, dans une émeute à Toulouse?

M. de Belcombe fit un signe d'affirmation; puis il ajouta:

— Et ma femme, que je suis heureux de vous présenter, est la fille de feu M. de Montigny.

— M. de Montigny! répéta M. de Sénac. Il était un des meilleurs amis de mon frère cadet. Quant à moi, qui ai été intimement lié avec M. de Belcombe, je n'ai pas connu personnellement le père de madame.

En parlant ainsi, le marquis désignait du regard Isaure.

Il témoigna ensuite à M. et Mme de Belcombe son déplaisir d'être obligé de renoncer sitôt à leur aimable société.

— Il n'y a pas moyen, pour le moment, de demeurer ici, expliqua-t-il. L'aubergiste croit avoir un appartement disponible dans deux ou trois jours... Nous irons passer ce temps-là chez un ancien commerçant de Tarbes, qui vit maintenant retiré dans une propriété rurale, près de Luz.

— Ce commerçant serait-il par hasard le vieux brocanteur Tobias? demanda M. de Belcombe.

— Précisément. Vous le connaissez?

— Il n'est pas un habitant de Tarbes qui ne le connaisse, s'écria la jeune femme, et ne rende justice à sa consciencieuse probité...

— Dont il nous a donné particulièrement des preuves, ajouta le marquis. — Peut-être eût-il expliqué à quelle époque et en quelle circonstance, si Mme de Belcombe, qui s'entretenait à demi-voix avec Adélaïde, ne fût venue interrompre ce colloque des deux hommes, pour prier M. de Sénac de ne quitter Barèges que le lendemain matin.

— Nous avons ce soir même, dans cet hôtel, dit la jeune femme, un bal dont mademoiselle votre fille ferait l'ornement.

— Que penses-tu de cette proposition, Adélaïde? demanda le marquis, qui savait que sa fille était une infatigable danseuse.

— Mais, répondit-elle, je ne me sens pas aujourd'hui en disposition de danser.

— Bah! fit M. de Sénac visiblement étonné.

— Oh! nous n'en croyons rien! s'écria Isaure avec gaieté, et vous me pardonnerez, mademoiselle, si je prends la liberté de faire tirer de votre voiture et porter dans ma propre chambre vos valises et vos cartons.

Sans attendre la réponse de Mlle de Sénac, Mme de Belcombe s'éloigna pour s'entendre à ce sujet avec la gouvernante de la jeune personne.

Alors le marquis, prenant le bras de sa fille, l'entraîna doucement dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Je crois deviner, lui dit-il d'un ton bas, la cause de ce dédain, chez toi tout à fait insolite, des plaisirs du monde.

— Mon Dieu, mon père, la cause en est fort simple... Je suis fatiguée...

— Non. Tu es préoccupée.

— Moi? Et de quoi le serais-je?

— De ta récente rencontre avec un individu que tu supposes t'avoir sauvé la vie, il y a quatre ans.

— Mais, je ne pense pas, mon père, que vous me blâmiez d'éprouver du regret de n'avoir pu exprimer à ce jeune homme les sentiments de gratitude que je lui garderai toujours.

— Non certes; et j'eusse été également heureux de lui adresser à cet égard mes affectueux remerciements... Il est assez étrange, cependant, qu'il se soit enfui en t'entendant nommer... D'ailleurs, tes conjectures peuvent bien être erronées... l'identité de cet étranger avec celui que tu appelles ton sauveur ne se base que sur un très-léger indice, une ébauche au crayon, qui n'est peut-être qu'une scène de fantaisie!

A cette observation de son père, Adélaïde laissa échapper un soupir. Toutefois, elle ne persista pas dans son refus d'assister au bal. En conséquence, elle monta dans l'appartement d'Isaure pour s'habiller.

Les toilettes des deux nouvelles amies se trouvèrent à peu près semblables. Leurs robes à l'une et à l'autre étaient en crêpe blanc; la jeune fille posa dans sa chevelure quelques brins de bruyère naturelle; la jeune femme mit sur son front un léger bandeau d'or et à son cou une chaîne de Venise à cinq rangs qui soutenait une croix de rubis.

— C'est un présent de mon frère, dit Isaure en voyant Mlle de Sénac attacher sur ce bijou un regard qui lui parut admirateur, mais qui était réellement curieux.

— Ah! vous avez un frère, madame!

— Oui, et j'espérais le revoir aujourd'hui... Sa dernière lettre, datée de Toulouse, m'annonçait sa prochaine arrivée.

Mme de Belcombe entama ensuite le panégyrique de Sébastien. L'union de son frère avec la nièce de l'ancien ami de leur père se présentait à l'imagination de la jeune femme comme une conséquence naturelle de la rencontre fortuite des deux familles. Bien que la branche des Montigny à laquelle appartenaient Isaure et Sébastien ne possédât pas de titre, leur maison était si ancienne qu'elle pouvait aller de pair avec celle des Sénac dont la noblesse ne remontait pas très-haut. Aussi Mme de Belcombe éprouva-t-elle un peu de mécontentement de la distraction évidente avec laquelle Adélaïde écouta l'éloge qu'elle lui fit du caractère et de l'esprit de Sébastien. Pourtant, elle ne renonça pas pour cela à un projet d'alliance qui, sous tous les rapports, paraissait effectivement fort convenable. Si Mlle de Sénac était belle et aimable, M. de Montigny, lui, était bon et rempli de talents. A l'endroit de la fortune, il n'était pas probable qu'il s'élèverait aucune difficulté du côté des Sénac qui n'étaient rien moins que riches, suivant les bruits en circulation à Tarbes, ville natale de feu la marquise et où l'on s'occupait beaucoup du marquis et de sa fille établis à Toulouse depuis le retour en France des Bourbons.

Au reste, Mme de Belcombe ne tarda pas à savoir positivement à quoi s'en tenir à ce sujet. Pendant le bal, où Adélaïde se vit l'objet de l'admiration générale, Isaure entendit M. de Sénac dire au capitaine, avec lequel il se tenait debout derrière le siége occupé par la jeune femme :

— Outre l'indemnité que j'ai reçue du gouvernement et les pensions qui m'ont été rendues par Sa Majesté Louis XVIII, j'ai fait le recouvrement inattendu d'une somme de deux cent soixante mille francs... Ce sera la dot de ma fille qui est d'ailleurs ma seule héritière. Néanmoins je ne disposerai pas de cette somme avant d'avoir acquis la certitude qu'elle m'appartient légalement..., car je vous dirai, capitaine, une chose presque incroyable... Jusqu'à présent, je n'ai pu avoir aucune preuve de la validité de mes droits à ce recouvrement.

— Comment donc l'avez-vous effectué? demanda M. de Belcombe.

— Mon Dieu, je ne m'en suis nullement mêlé... Cela s'est fait comme par enchantement... Mais enfin, le moment approche où ce mystère sera éclairci... Telle est du moins la promesse que me fait mon notaire. Lisez... C'est curieux.

Et M. de Sénac qui, tout en parlant, avait pris dans son agenda une lettre portant le timbre de Toulouse, la présenta à M. de Belcombe; elle était ainsi conçue :

« Monsieur le marquis,

« J'ai reçu, ce matin, les dix mille francs qui complè-« tent la somme dont on m'a chargé de vous faire le rem-« boursement. Lorsque vous viendrez toucher ce reliquat, à « ma caisse, je vous remettrai la copie que j'aie prise de « la pièce originale qui établit vos titres à ce recouvre-« ment. Vous vous souvenez sans doute que la personne « à qui appartient cette pièce m'a fait promettre de ne « vous la montrer qu'après qu'elle aurait achevé le « payement intégral de sa dette.

« Agréez, monsieur le marquis, etc. »

— Comme vous le disiez tout à l'heure, c'est presque incroyable, s'écria le capitaine.

— Ah! pensa Mme de Belcombe, Mlle de Sénac sera un plus riche parti que je ne le présumais.

VI — L'ORAGE.

Le bal se prolongea jusqu'à l'aurore, et il faisait grand jour lorsque Adélaïde, ayant repris ses habits de voyage, monta en voiture avec son père pour se rendre chez Tobias. Durant tout le trajet, la jeune fille fut triste et pensive. Le marquis, fatigué d'une longue veille, n'avait pas tardé de s'endormir ; mais Mlle de Sénac ne put suivre son exemple, et ses regards, errant sur la route que parcourait la calèche, semblaient chercher quelqu'un à travers les groupes d'arbres, sur les bords des gaves et jusqu'au sommet des rochers environnants.

La chaleur devenait intense; les oiseaux se taisaient et se cachaient dans le feuillage, et des nuages noirs, chassés par un vent de sud-ouest, passaient rapidement en jetant sur les vertes prairies comme un crêpe de deuil.

— Pourvu que nous atteignions l'habitation de M. Tobias avant que l'orage n'éclate! dit la gouvernante d'Adélaïde.

— L'orage! répéta la jeune fille qui, absorbée par sa rêverie, n'avait encore remarqué aucun des symptômes de tempête dont s'alarmait la vieille femme.

— Entendez-vous? reprit celle-ci. Le tonnerre commençait à gronder sourdement.

— Pour nous, qu'importe? Nous sommes à l'abri dans cette voiture, repartit Mlle de Sénac. — Et elle redevint silencieuse et pensive.

Vers midi, la calèche s'arrêta devant la maison de Tobias. Ce dernier était absent; mais on l'attendait d'un moment à l'autre. Les domestiques introduisirent M. et Mlle de Sénac dans un salon qui avait vue sur la campagne.

Le temps devenait de plus en plus orageux; l'obscurité s'accroissait toujours et l'on entendait ces sourds mugissements, langage mystérieux des éléments révoltés. En attendant l'arrivée du brocanteur, le marquis et sa fille firent le tour du salon et examinèrent les tableaux qui en décoraient les murs. Adélaïde s'arrêta un instant devant le portrait de Roland. Le peu de clarté qui régnait alors dans l'appartement empêcha la jeune fille de voir le nom qui était finement écrit au bas de ce dessin. Mlle de Sénac alla ensuite se placer devant une porte vitrée, d'où l'on dominait le chemin par lequel devait revenir Tobias. Peu de minutes s'écoulèrent en effet avant qu'elle l'aperçût. Il s'avançait monté sur un de ces petits chevaux navarrais qui ont le pied aussi sûr et plus léger que les mules. Un grand chien des Pyrénées le suivait, et quand il fut entré dans le salon avec son maître, il alla se coucher sur une peau d'ours devant la cheminée.

Tobias remercia ses nobles visiteurs d'avoir songé à venir chercher chez lui l'hospitalité.

— Vous avez là un bien beau chien, remarqua M. de Sénac.

— Et intelligent, et brave, et fidèle, ajouta le vieillard.

— Il a sans doute servi de modèle à ce dessin? demanda Adélaïde.

— Oui, mademoiselle.

— Est-ce un artiste ou un amateur qui a fait ce petit tableau?

— C'était autrefois un simple amateur... aujourd'hui je ne sais pas si... Mais vous avez vu sa signature

— Non, répondit Mlle de Sénac. Et s'approchant de nouveau du tableau, elle lut : « Sébastien. »

— Ah! fit le marquis, c'est un nom connu... J'ai acheté, à mon dernier voyage à Paris, une collection de *vues* gravées d'après ses dessins.

— Je lui avais bien prédit, s'écria Tobias, qu'un jour il aurait du talent!

— Quel est son nom de famille? reprit M. de Sénac.

— De Montigny.

A cette réponse, le père et la fille s'entre-regardèrent étonnés.

— C'est donc lui, dit Adélaïde, qui a acheté la croix de rubis que je tenais de ma mère, et dont j'ai dû faire le sacrifice dans ces jours de détresse où nous ne savions comment payer notre modeste logement à l'hôtel de France?

Le vieillard fit un signe de tête affirmatif.

— Quel homme est-ce que M. de Montigny? demanda M. de Sénac.

— C'est un joli garçon de vingt-six ans... Il a beaucoup de sensibilité et de générosité.

— Sa fortune est-elle considérable?

— On prétend qu'il l'a entièrement perdue.

— Comment cela?

— Je ne sais... Seulement, un de mes anciens confrères qui l'a rencontré en Italie m'a assuré que...

Tobias s'interrompit. Depuis quelques instants il épiait les mouvements de Roland qui, ayant quitté sa place et s'étant rapproché de la porte restée ouverte, dressait ses longues oreilles et humait l'air du dehors. Tout à coup la foudre déchira la nue, et l'on entendit ce bruit sec et strident que produit le feu électrique lorsque, las de circuler en grondant au-dessus de nos têtes, il se précipite à nos pieds.

— Roland! Roland! appela Tobias.

Le chien, qui venait de s'élancer hors de la maison, tourna une fois la tête, mais sans discontinuer sa course.

— Où va-t-il? dit le marquis.

— Au-devant d'un ami, peut-être, répondit Tobias qui partit à son tour.

Un quart d'heure se passa. Les éclairs se succédaient toujours presque sans intermittence. A l'une de ces lueurs fugitives, mais si multipliées qu'on eût cru que le ciel était embrasé, Adélaïde découvrit, au loin, des hommes qui s'avançaient à pas lents. Bientôt elle reconnut que deux d'entre eux portaient un brancard sur lequel un blessé était étendu. A côté du brancard marchait Tobias. Roland fermait ce triste cortége.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria Adélaïde toute tremblante.

— Probablement, dit son père, quelque berger insoucieux aura été renversé du sommet d'un rocher par le vent...

— Ce peut être aussi, reprit la jeune fille, un voyageur qui se sera imprudemment abrité sous un arbre à la cime aiguë, et que la foudre aura frappé.

Il y eut ensuite un silence qui ne fut rompu que par l'arrivée de Tobias. Sa physionomie exprimait un profond chagrin. Les deux paysans qu'il escortait entrèrent dans le salon, chargés d'un brancard fait de branches d'arbre, et recouvert de mousse. Sur ce brancard gisait un jeune homme dont l'immobilité absolue, les yeux fermés et l'excessive pâleur semblaient indiquer qu'il avait cessé de vivre.

Sébastien sur le brancard, reconnu par Mlle de Sénac. Tobias, M. de Sénac.

En l'apercevant, Mlle de Sénac jeta un cri douloureux.

— Qui est ce jeune homme? demanda le marquis à Tobias.

— C'est M. Sébastien de Montigny, à qui votre fille doit d'avoir échappé à la mort, répondit le vieillard, tout en ouvrant un coffret placé sur une console, et duquel il tira

un flacon. — Voyez, ajouta ensuite Tobias, en désignant au marquis un portefeuille que le mouvement imprimé au brancard par les porteurs avait fait tomber de la poche de Sébastien.

Sur ce portefeuille, transpercé par le feu électrique, était écrit en lettres d'or : « *Montigny.* » Les papiers qu'il contenait étaient en lambeaux. Cependant, M. de Sénac ayant aperçu son propre nom sur une page moins lacérée que les autres, céda à un sentiment de curiosité qu'excusait l'étrangeté de la situation. Il lut tout haut les phrases suivantes qui, nonobstant les lacunes produites par le passage de la foudre à travers le portefeuille dans lequel la lettre était renfermée, furent autant de traits de lumière pour M. de Sénac et sa fille :

« Le vicomte de Sénac, dont les opinions différaient, sur plusieurs points, de celles de son frère, n'avait pas voulu d'abord émigrer. Persuadé plus tard qu'une prompte fuite était l'unique moyen de salut qui lui restât...

« A la frontière, il fut reconnu, arrêté et...

« Avant de partir, de Sénac m'avait remis deux cent soixante mille francs en or...

« Après la catastrophe qui termina la vie du vicomte, je me livrai à d'inutiles recherches pour découvrir la retraite de son frère ; probablement celui-ci avait changé de nom...

« Cependant, je reconnais avoir commis une faute inexcusable en hasardant ce dépôt, — dans des entreprises...

« La croix de rubis est un présent que fit de Sénac à la marquise sa belle-sœur, à un anniversaire de la fête de cette dernière. Ce fut moi que le vicomte chargea de faire monter ces pierres à un joaillier de Paris. La monture toute particulière de ce bijou, et les initiales gravées dans le cœur m'ont tout de suite frappé, quand...

« Je crains que cette énorme diminution de ma fortune présumée, n'entrave le bonheur de ta sœur... Si le capitaine de Belcombe renonçait à la main d'Isaure, ce serait...

« Quoi qu'il en soit, mon cher fils, je te confie mon honneur. »

Ainsi se trouvaient expliqués des événements jusqu'alors énigmatiques pour M. de Sénac. Évidemment, Sébastien, poussant à un rare degré le dévouement fraternel, avait voulu se charger seul du payement de la somme due par son père au marquis, ce à quoi il était parvenu en sacrifiant sa part entière de la succession de M. de Montigny, et en y ajoutant, pour compléter les deux cent soixante mille francs, ses épargnes durant quatre années de travail et de voyage.

Cependant Adélaïde, à genoux près du canapé sur lequel on avait déposé Sébastien, pleurait silencieusement, tandis que Tobias humectait les lèvres et frottait les tempes du jeune homme avec un peu de charpie imbibée d'une essence très-subtile.

— Où suis-je ? murmura Sébastien d'une voix faible et sans entr'ouvrir ses paupières.

— Soyez béni, Tobias ! vous l'avez rappelé à la vie ! s'écria Mlle de Sénac avec l'accent d'une vive gratitude.

Le jeune homme eut alors un léger tressaillement.

— Il va rouvrir les yeux, dit l'ancien brocanteur. Une trop forte émotion pourrait lui être fatale.

— Ce vieillard a-t-il deviné que j'aime M. de Montigny, et sait-il que je suis aimée ? se demanda mentalement Mlle de Sénac, qui se conforma à l'avis de Tobias, et se retira avec son père.

Bientôt tout à fait ranimé, Sébastien apprit de Tobias qu'il se trouvait sous le même toit que les Sénac.

— Je veux partir à l'instant même, dit-il, quand le vieux commerçant lui eut donné l'explication détaillée de tout ce qui s'était passé.

— Vous êtes trop faible pour faire un pas sans mon appui, affirma Tobias.

— En effet, M. de Montigny, qui s'était brusquement levé, retomba sans force sur le canapé. — D'ailleurs, ajouta le vieillard, votre départ précipité serait un manque d'égards envers le marquis et sa fille.

Le jeune homme se résigna à rester.

Une heure environ après cet entretien, Tobias ramena dans le salon M. et Mlle de Sénac.

— Monsieur de Montigny, commença le marquis, nous ne voulons pas, ma fille et moi, tarder davantage à vous témoigner combien nous sommes reconnaissants...

— Monsieur, interrompit Sébastien, permettez-moi de vous dire que vous êtes dans l'erreur... Vous n'êtes pas, vous ne pouvez pas être mon obligé !

— Quoi ! reprit en souriant M. de Sénac, nieriez-vous qu'un père doive être reconnaissant envers celui qui a préservé sa fille de la mort ?

— En cette occasion, balbutia M. de Montigny, c'est moi qui...

— Mais, continua le marquis, toujours du même ton gracieux, l'exquise délicatesse de vos sentiments ne vous suggère-t-elle pas quelque moyen qui nous permettrait de nous acquitter envers vous ?

— En vérité, monsieur, articula le jeune homme, extrêmement troublé, je ne comprends pas...

— Mon Dieu, expliqua M. de Sénac, il se mêle toujours un peu d'égoïsme à nos actions, à nos projets...

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'en m'occupant du bonheur à venir de ma fille, je songeais aussi au mien... En deux mots, le père de cette enfant qui vous nomme son sauveur, serait ravi de pouvoir vous appeler son fils.

Un éclair de joie illumina la physionomie sérieuse de Sébastien, dont le regard venait de rencontrer celui d'Adélaïde. Mais soudain son front se rembrunit.

— Non, dit-il ; je n'ai point de fortune...

— En vous montrant si orgueilleux, vous me donnez le droit de l'être à mon tour, reprit M. de Sénac. Je refuse donc, monsieur, les 260,000 francs que vous m'avez fait remettre, et qui auraient constitué la dot de ma fille.

— Vous n'avez pas le droit de les refuser, monsieur le marquis. C'est la restitution d'un dépôt...

— Dont mon frère ne m'avait point fait part.

— Mais cette lettre de mon père le prouve

— Il n'y a plus de signature.

— Votre notaire à Toulouse..., essaya encore d'objecter Sébastien.

— Possède seulement la copie de cette pièce, acheva le marquis.

— Ah ! fit M. de Montigny, avec une expression intraduisible, vous voulez me forcer à être heureux !

Et il pressa avec ravissement contre son cœur, puis sur ses lèvres, la main que lui tendit Adélaïde.

Huit jours après cette scène, et quelques instants avant la signature du contrat qui allait lier les destinées de Sébastien de Montigny et d'Adélaïde de Sénac, Mme de Belcombe passa au cou de sa future belle-sœur une chaîne à laquelle étaient suspendus le cœur et la croix qui avaient jadis appartenu à la mère de la jeune fille.

Mme Camille LEBRUN.

FIN.

LE MARÉCHAL BUGEAUD. Mme CATALANI. LADY BLESSINGTON.

Les biographes du maréchal Bugeaud ont compté ses états de services et chanté ses exploits. Ils ont couronné de lauriers, au nom de la patrie, la dépouille du grand capitaine. Il nous reste à jeter quelques fleurs sur la tombe de l'homme privé, à révéler ces traits inaperçus où le caractère se trahit mieux que dans la vie publique.

Le maréchal Bugeaud était un original et un homme d'esprit, dans l'acception la plus française, nous allions dire la plus gasconne du mot. Sa finesse et son habileté se cachaient, comme celles de Henri IV, sous les apparences de la bonhomie et de la gaieté.

Le 27 juin 1815, il était à Moustier sur la haute Isère, lorsqu'il apprit le désastre de Waterloo, et l'arrivée de 10,000 Autrichiens. Il n'avait, lui, que 1,700 hommes.

— « Amis, dit-il, nous sommes 1,700 chasseurs contre 10,000 lapins. La proportion est excellente, et la chasse sera bonne. C'est trois mille pièces de gibier à laisser sur le carreau. » Il ne se trompait que de quarante. 2,960 Autrichiens restèrent morts ou vifs en son pouvoir.

C'est surtout en Afrique que brilla le génie militaire du maréchal. On connaît la chanson composée par nos soldats sur la *casquette à Bugeaud*. Voici le sujet d'un couplet à joindre à cette chanson. Dans une marche forcée, sous une chaleur ardente, le maréchal aperçoit un tirailleur sans képy. Il avait laissé le sien, dans un engagement, à dix Kabiles qui voulaient lui en couper le moule.

— Tu as bien fait, lui dit le maréchal, ta tête est bonne à garder. Et il lui cède généreusement sa propre casquette.

— Mais vous, maréchal? s'écrie le soldat confus, vous allez attraper un coup de soleil.

— Non pas, mon ami, car tu m'apporteras le burnous d'un des premiers Arabes qui nous attaqueront.

Le tirailleur fit mieux. Il enleva un drapeau ennemi au lieu d'un burnous. Le maréchal reprit sa casquette et donna la croix au brave.

On sait que le vainqueur d'Isly aimait et cultivait l'agriculture avec passion.

— J'ai eu moins de peine, disait-il, à réduire la puissance d'Abdel-Kader en Algérie, qu'à faire adopter le semoir aux paysans d'Exideuil.

Le maréchal avait son franc-parler à la cour comme à la ville, dans les salons comme dans les camps. Le 24 février 1848, lorsque Louis-Philippe lui retira ses pouvoirs de commandant en chef :

— « Sire, lui dit-il laconiquement, Votre Majesté est *fichue!* » On sent que nous déguisons l'énergie du mot.

Un montagnard soutenait un jour, dans une réunion ministérielle, le droit qu'il s'arrogeait de crier : — Vive la République démocratique et sociale.

— « A quoi bon? repartit le maréchal Bugeaud; la république démocratique, vous l'avez; la république sociale, vous ne l'aurez jamais! C'est moi qui vous le dis; prenez-en note. » Le montagnard prend note aujourd'hui sous les verroux.

Dernièrement, sur une place de Lyon, un pompier ameutait la foule par des propos séditieux. Le maréchal, qui passait, va droit à lui :

— Tu es chargé, lui dit-il, d'éteindre le feu, et non de l'allumer. Fais ton métier, ou je ferai mon devoir.

Tout grand homme a ses faiblesses, tout colosse a son pied d'argile. Le conquérant de l'Afrique n'avait pu vaincre son indifférence pour sa santé. Il avait la manie de traiter ses inflammations d'entrailles par la soupe à l'oignon. Cette imprudence, suivie de quelques autres, l'a livré aux atteintes mortelles du choléra.

— Et lady Blessington, cette Récamier de l'Angleterre, et Mme Catalani, la cantatrice européenne, « que diantre venaient-elles faire dans notre galère? » Pourquoi Mme Catalani quittait-elle sa belle villa de la campagne de Florence? Parce que la révolution d'Italie l'en chassait! Mais, révolution pour révolution, mieux vaut encore celle qui ne traîne point le choléra à sa suite. Car c'est le choléra qui a frappé Mme Catalani, à son arrivée dans nos murs. Il est vrai qu'elle avait soixante-dix ans; mais cela ne justifie point l'épidémie. Demandez plutôt à ses contemporains.

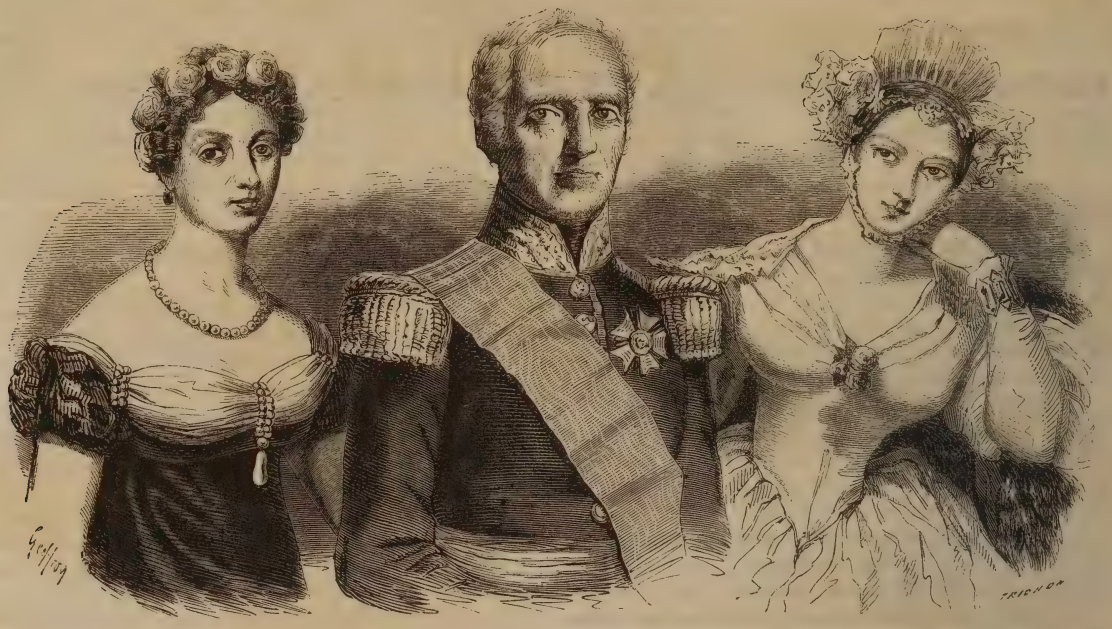
Aucun nom n'est plus glorieux dans les annales du chant que le nom de Mme Catalani. Elle débuta à Milan, en 1801. Sa méthode était nulle, mais sa voix prodigieuse. L'engouement du public alla jusqu'au délire, et toutes les capitales se disputèrent bientôt la Catalani. Elle vint à Paris où Geoffroy lui-même, le rude critique, fut enthousiasmé. Mais c'est surtout à Londres que la chanteuse fit fureur et fortune, moins encore par son admirable voix que par un pantalon brodé d'or qu'elle mit dans un rôle de jeune Turc. Les Anglais sont toujours les Anglais. Au lieu de jeter des fleurs à l'artiste, ils jetèrent des guinées au pantalon! Le théâtre fut couvert d'or littéralement. Les jours suivants, les guinées furent enveloppées de bank-notes; et, à la fin de chaque salve de ce genre, le régisseur venait gravement saluer et ramassait les pièces et les billets.

Lord Byron a immortalisé ces folies dans les vers suivants : « Les bourses de Londres ne t'oublieront jamais, miraculeuse Catalani, à qui tes pantalons brodés rapportaient deux mille guinées en un jour. » (50,000 fr.)

Mme Catalani avait charmé l'exil de Louis XVIII, à Hartwell. Il s'en souvint sur le trône et la nomma directrice des Italiens de Paris. Or, devinez avec qui l'artiste s'avisa de partager sa gloire? Avec un nommé Pucita, compositeur médiocre, à qui elle livra la scène, et dont elle voulut faire un Rossini.

Hâtons-nous de dire qu'elle rachetait ce caprice par une bienfaisance sans bornes. Elle devançait le soleil dans les réduits de la misère, au chevet des malades, et recevait, le matin, autant de bénédictions que de bouquets et d'applaudissements dans la soirée.

Aussi a-t-on vu, à son service funèbre, la plus noble escorte qui puisse accompagner une chrétienne : une centaine de pauvres artistes, figurants et ouvriers de théâtre, qui lui avaient dû l'existence dans leur jeunesse, et qui apportaient à son convoi les derniers hommages de leur caducité. (Voyez plus loin *Lady Blessington*.)



M^me^ Catalani, le maréchal Bugeaud, Lady Blessington.

Salon de 1849. — *Les Poissonniers de Fécamp*, tableau de M. Duval-Lecamus.

UN ÉPISODE DU SIÉGE DE ROME.

Rome, juillet 1849.

A cette merveilleuse campagne de Rome, si puissamment rendue par Guaspre Poussin, où les cascades rebondissent sur les rochers antiques, où les arbres s'élancent jusqu'aux nues en tordant leurs bras vigoureux, où les frontons des villes apparaissent entre des montagnes de verdure et des volcans éteints, où le doux farniente couche sur l'herbe les voyageurs, tandis que le moine, courbé par la prière, gravit les sentiers, en saluant la croix; à tout ce paysage, si grandiose, si majestueux, et si justement nommé *Paysage héroïque*, ajoutez, par l'esprit, des bataillons français, marchant en vainqueurs, des bandes étrangères, fuyant sous l'éperon de nos cavaliers, à travers la fumée de nos carabines ou de nos canons; et vous aurez l'idée de ce qui se passait hier aux portes de Rome, vous aurez le théâtre de la petite scène que je vais vous raconter en quelques mots.

Vue de la campagne de Rome, d'après Guaspre Poussin.

J'en ai été le témoin oculaire, en escortant la personne qui en a provoqué le dénoûment, et le fait nous a semblé plus expressif, dans sa simplicité, que tous les bulletins et protocoles officiels.

C'était le jour même de l'entrée des Français à Rome. Le général Oudinot et son armée défilaient dans la ville éternelle, entre ces monuments de l'histoire et de l'art que nos bombes intelligentes avaient respectés. Garibaldi venait de fuir par une autre porte avec sa légion d'aventuriers de tous les pays.

Une famille de paysans romains était réunie dans une humble ferme, à deux milles environ de la grande cité, du côté opposé aux opérations du siége. La salle basse où ils se trouvaient était garnie d'un débris de table, de quelques siéges fracassés, d'un lit couvert de lambeaux, d'un coffre défoncé et saccagé, d'un vieux tableau de piété balafré de coups de sabre, et d'un crucifix d'ivoire dont on avait emporté la tête.

Le père et la mère, Tadeo et Maria Cortoni, types robustes de la race transtévérine, étaient tristement assis près de l'âtre sans feu. Leurs trois enfants, Simone, Pietro et Monna, âgés de quatorze à vingt ans, se regardaient en silence, ou chuchotaient, en écoutant les bruits du dehors.

Un sixième personnage formait l'élément comique du drame. C'était sir Edward Spoller, Anglais roux, vermeil et fluet, qui était venu de Londres pour voir le siége, comme on va au spectacle ou au *steeple-chase*, et qui s'était donné une entorse quelques jours auparavant, en descendant d'un grand arbre où il contemplait le jeu des bombes. Étendu dans un fauteuil, il remplissait la ferme de ses gémissements, et ne pouvait se consoler de manquer l'entrée des Français, tableau qu'il eût payé mille

livres sterling... Lorsque le canon annonça que notre drapeau flottait sur Saint-Pierre, Tadeo se leva, comme soulagé d'un grand poids.

— Étrangers pour étrangers, dit-il, je préfère ceux qui nous rendent la paix à ceux qui nous ont donné la guerre civile, ceux qui remettent le Saint-Père sur son trône à ceux qui l'ont renversé et chassé.

Et, s'agenouillant avec toute sa famille devant le crucifix décapité, il récita pieusement le *Te Deum*, tira de son sein une médaille de Pie IX, la baisa avec larmes et la fit baiser à ses enfants.

— Goddam! s'écriait l'Anglais pendant ce temps-là, n'avoir pas un *corricolo* pour me transporter à Rome!

Tout à coup, deux cavaliers s'arrêtèrent à la porte, et entrèrent dans la ferme. Leur costume ressemblait fort à un déguisement. Des armes brillaient sous leurs manteaux. Une inquiétude, mêlée de fureur, se peignait sur leurs visages. Le plus âgé portait une sorte de berret noir sur ses longs cheveux, et toute sa personne trahissait un homme de guerre habile et intrépide.

Il toisa les fermiers d'un coup d'œil, et leur demanda un doigt de vin. Tadeo remplit trois verres et voulut faire honneur à ses hôtes...

— A la délivrance de Rome! dit l'inconnu d'une voix grave...

Tadeo s'arrêta pensif et demanda :

— Comment l'entendez-vous?

— Comme tout bon Romain doit l'entendre : A la déchéance du tyran et à l'extermination des Français!

— Alors, reprit le fermier, vous boirez sans moi... Les Français sont nos libérateurs, et celui que vous appelez un tyran est notre père.

L'inconnu, se mordant la lèvre, éclata en reproches contre le pape et contre ses défenseurs. Puis il somma Tadeo de le suivre avec tous les hommes du village, et de se joindre à la légion de Garibaldi, pour écraser les Français dans Rome et restaurer les triumvirs.

— Moi, restaurer les triumvirs! s'écria le paysan; moi, rejoindre les soldats de Garibaldi! Si vous en êtes, signor, écoutez mon histoire. Il y a quinze jours, un Français blessé nous demanda un refuge. C'eût été Garibaldi en personne, quelque odieux qu'il me soit, je l'aurais reçu et soigné. Le lendemain, des soldats de Garibaldi, qui se disaient Romains et vengeurs de Rome, *et qui ne parlaient pas même notre langue*, des aventuriers de je ne sais quel pays, assaillirent ma maison. Ils voulaient m'enlever mon hôte; je fis mon devoir en le défendant. Alors, — voyez-vous ces meubles, que je tenais de mon père? ce sont eux qui les ont brisés! Voyez-vous ce tableau sacré, l'honneur de mon pauvre toit? ce sont eux qui l'ont sabré! Voyez-vous ce lit de famille en lambeaux? ce sont eux qui l'ont criblé! Voyez-vous ce coffre où était tout mon bien? ce sont eux qui l'ont saccagé! Mais ce n'est rien encore. Entrez dans cette chambre, ajouta le fermier en poussant l'inconnu et en lui montrant un jeune homme à peine remis d'une horrible blessure... C'est mon fils aîné qu'ils ont frappé lâchement, tandis qu'il faisait de son corps un rempart à son hôte. Nous avons sauvé celui-ci pourtant, croyez-le! mais les bandits nous réservaient un digne adieu. Ce vieux crucifix, notre dernier trésor, ils lui ont cassé la tête d'une balle, en proférant un blasphème que je n'ai pu comprendre; car, je vous le répète, *ces hommes-là ne parlaient pas italien!*... Je n'entendais de leur langage que le mot de LIBERTÉ, qu'ils faisaient sonner bien haut, en le mêlant à ceux de mort et de fusillade. Et voilà la liberté que vous venez m'offrir! voilà les compagnons d'armes que vous me proposez! Arrière! Jamais!

Quelque résolus qu'ils fussent, les deux cavaliers pâlirent et se regardèrent avec anxiété...

Celui qui n'avait pas parlé encore dit à l'autre :

— Les paysans romains nous recevront tous ainsi, je vous l'avais annoncé...

— C'en est donc fait! soupira l'homme au berret noir, nous n'avons plus qu'à fuir la Romagne!

— Et maintenant, reprit Tadeo, si vous voulez que nous buvions ensemble à l'extermination de quelqu'un, je ne puis boire qu'à l'extermination de Garibaldi et de ses aventuriers... Puissent les Français briser son ouvrage comme je brise ce verre.

Et il allait en effet broyer son verre sur la table, lorsque le jeune cavalier le retint en disant :

— Ne souhaitons la mort de personne! et entraîna vivement l'homme au berret noir, avec lequel il disparut au galop sur la route de Naples...

Cinq minutes après, une jeune Française, qui avait quitté Rome la veille, sous l'imminence du bombardement, entra toute tremblante dans la ferme, avec son cortége dont je faisais partie, annonçant qu'elle venait de reconnaître à la porte le GÉNÉRAL GARIBALDI et son aide de camp...

— Diavolo! c'était lui! s'écria Tadeo, qui sauta sur ses armes et s'élança dehors avec ses fils.

On nous raconta ce qui venait de se passer.

— Hélas! quand ils le tueraient, soupira la mère, qui nous rendra notre pain que ses bandits nous ont enlevé?

— Moi! dit vivement sir Edward, frappé d'une idée lumineuse et tirant sa bourse pleine d'or. Les brigands vous ont laissé votre charrette et vos buffles. Je vous les loue le double de ce qu'on vous a pris, pour me conduire à Rome au défilé des Français...

UN OFFICIER DE L'ARMÉE D'ITALIE.

LADY BLESSINGTON.

— Lady Blessington, autre victime de la mortalité parisienne, était la reine de la fashion britannique, depuis un nombre d'années qu'on n'osait rappeler à sa coquetterie. Cependant son plus beau titre de gloire trahissait son âge : c'étaient ces vers de lord Byron, adressés *jadis* au charmant visage animé par le pinceau de Lawrence : « Si j'étais encore le poëte des illusions, comme autrefois, je consacrerais ma lyre à votre beauté, que notre peintre idéal a rendue immortelle; mais je n'ai plus de voix désormais, et votre nom est trop doux pour l'instrument brisé de ma poésie. Que la jeunesse brillante chante dignement votre jeunesse. » Lady Blessington s'était peinte elle-même, encore mieux que Lawrence, dans son fameux ouvrage : *Les Conversations de lord Byron*. Il avait été précédé d'une cinquantaine de volumes, ignorés en France, mais fort à la mode en Angleterre. L'illustre romancière partageait, à Londres, la royauté des salons avec notre compatriote et son allié, le comte d'Orsay, homme du monde accompli et sculpteur distingué. C'est lui sans doute qui avait décidé lady Blessington à quitter son trône enfumé par la vapeur, et à venir s'établir à Paris au moment où il semblait prêt à renaître. C'était un voyage à la fontaine de Jouvence. Mais, hélas! le tombeau se dérobait sous les fleurs et la mort allait se dresser au bord de la source.

Nous soupçonnons fort que cette charmante et spirituelle amie des lettres et des arts sera morte de douleur, en voyant l'état actuel de nos salons parisiens.

VOYAGE EN FRANCE.

LE PAYS BASQUE (1).

QUATRIÈME LETTRE.

A M. L. S. (DE GOSSE), FEUILLETONISTE, JOURNALISTE, HOMME D'ESPRIT ET SOUS-PRÉFET DE LA RÉPUBLIQUE.

Le laga. — Hydres et dragons. — Chroniques locales. — Gaston de Belzunce. — L'écuyer de Çaro — Les Juifs de Bayonne.

Biarritz.

Parce que tu as consacré aux bêtes une partie de tes années si diversement occupées, parce que tu as publié, sur l'histoire de celles du Jardin des Plantes et de leurs professeurs, certains articles et certain livre qui ont eu leur part de succès, je voulais, mon cher ami, t'adresser une longue lettre sur un pauvre mollusque que j'ai découvert ici, dans les roches de Biarritz, et qui méritait que tu le prisses sous ton patronage. Je voulais entreprendre une intéressante étude sur la vie, les mœurs et la destinée du laga, autrement dit poulpe, *aliàs* araignée de mer, qui mesure environ 60 à 70 centimètres d'étendue; puis, en te faisant voir, le long des côtes d'Espagne et de Portugal, les degrés toujours croissants d'une progression hideuse, te conduire jusque dans les grands bras d'un monstre de même famille, que des navigateurs ont rencontré dans les parages des Açores, et par qui naguère un navire courant à toutes voiles fut soudain arrêté.

Et puppim retinens, Euro tendente rudentes,
In mediis. . . . . aquis. . . . . .

Mais j'oubliais, en projetant ce travail, digne sans doute de l'attention du monde savant, qu'il aurait à paraître dans les colonnes du *Musée des Familles*, où tant de fois une autre plume a traité avec une science que je n'ai pas, avec une verve inimitable, l'histoire de tous les animaux nés ou à naître, possibles ou impossibles de ce monde sublunaire. Et lorsque cette pensée m'est venue, ma plume a fui de mes doigts, et mes observations sur le laga se sont effacées de ma mémoire.

Force m'est cependant, puisqu'à chacun j'écris selon ses œuvres, de ne te parler que bêtes. Or, voici ce que dans mes souvenirs basques je trouve en fait de monstres fabuleux. Puisse l'article *Histoire naturelle* du *Musée des Familles* n'en avoir rien dit encore!

Les Pyrénées, dit la tradition, étaient peuplées, dans les premiers siècles, de dragons, d'hydres, de serpents énormes, qui sortaient périodiquement des profondeurs des montagnes et des forêts pour désoler le pays. Les chevaliers du moyen âge leur livraient des combats acharnés, et les chroniques locales nous ont conservé les noms de deux d'entre eux : Gaston de Belzunce et le sire écuyer de Çaro.

Le monstre que combattit le chevalier de Belzunce, vers l'an 1407, — toujours suivant la tradition, — avait choisi pour repaire une grotte située sur les bords de la Nive, au-dessus de Bayonne et près du village de Saint-Pierre d'Irubi. Gaston n'avait que dix-neuf ans; il marcha à l'attaque du reptile sans autre arme que sa lance, sans autre compagnie qu'un domestique, qui prit la fuite à la première vue. Le jeune chevalier attaqua seul le monstre et le frappa mortellement; mais le serpent fit un dernier effort, étreignit son vainqueur et roula avec lui dans la Nive, où on les trouva morts tous les deux le lendemain. La ville de Bayonne reconnut cet immense service en décernant à perpétuité à l'aîné des Belzunce le titre de premier bourgeois de la ville, et en donnant à la famille quatre maisons dans l'enceinte de ses murs. En outre, le roi de Navarre, Charles le Noble, ajouta à l'écu de leurs armes, en souvenir de ce haut fait, un dragon de sable en champ de gueules.

Si les Belzunce ont hérité jusqu'à nos jours des priviléges que leur avait octroyés la reconnaissance populaire, ils héritèrent aussi des mérites du jeune Gaston, et leur gloire a été chantée plus d'une fois par les bardes de la montagne; témoin ce couplet d'un chant navarrais du dernier siècle :

Belzunzeren izena
Eta haren omena
Urrun da hedatzen;
Erregheren gorthetan
Hiri eta kampagnetan,
Nork ezdu aditzen
Belzunzez mintzatzen (1).

L'autre monstre répandait la terreur dans la vallée de Soule, au seizième siècle. L'écuyer de Çaro l'attira hors de sa retraite au moyen d'un agneau vivant qu'il avait attaché sur le sol, et sous lequel il avait organisé une sorte de machine infernale. Au moment où le dragon affamé se roulait sur sa proie, de Çaro mit le feu à la traînée de poudre, la machine fit explosion, et le sang du monstre rejaillit jusque sur le vainqueur. Ce hideux spectacle, les derniers rugissements de l'hydre, la pensée qu'il allait être poursuivi et attaqué, frappèrent le chevalier de terreur; il prit la fuite, et lorsqu'il arriva à son castel, il tomba suffoqué et mort avant d'avoir pu prononcer un seul mot.

Je termine ici, faute de l'histoire du laga, une lettre qui devait être trop longue et qui sera fort courte. Laisse-moi cependant y ajouter un fait qui, à bien prendre, appartient à l'histoire naturelle, puisqu'il présente l'un des caractères distinctifs du Bayonnais chrétien et du Bayonnais juif.

Il n'y a pas bien longtemps, les enfants d'Israël, tes administrés, qui habitent en grand nombre dans la ville de Saint-Esprit, que l'Adour sépare de Bayonne, étaient tenus à un costume particulier, ou du moins, comme l'avaient voulu le concile d'Arles, saint Louis et Philippe le Hardi, ils portaient la roue de drap jaune sur leur habit de dessus et la corne à leur bonnet. On leur interdisait la faculté d'établir des comptoirs dans la vieille cité; on les pourchassait à coups de pierre jusque dans leur quartier,

(1) Voyez les numéros de juin et juillet derniers.

(1) Le nom de Belzunce et sa renommée s'étendent au loin. Dans les cours des rois, dans les villes et les campagnes, quel est celui qui n'entende parler de Belzunce? »

lorsqu'on les rencontrait en ville après le coucher du soleil. Tout cela ne suffisait pas, et on voulut encore qu'un honnête homme, — cela voulait dire un chrétien, — ne fût pas exposé à tourner la tête à l'appel de l'un d'eux.

Or, comme pour appeler un Bayonnais dans la rue on employait ce sifflement si connu : *sssssssst!* on imposa aux Juifs un signal différent, ce fut le *hep!*

L'émancipation sociale a mis l'Israélite sur le même niveau que le Bayonnais; il se vêt de même, si ce n'est mieux; il a élevé dans la ville autel contre autel, comptoir contre comptoir; on l'y rencontre la nuit comme le jour. N'était un accent affreux et un nez de dimensions peu orthodoxes, le Juif et le Bayonnais seraient aujourd'hui même chose, sauf encore cette différence discrète qui... que..., tranchons le mot, qui fait que le Juif est juif.

Mais le *sssssst!* et le *hep!* ont survécu à la fusion des deux races, ils se partagent encore l'empire de la voie publique; et lorsque les siècles auront fait disparaître tous les caractères physiques qui distinguent les uns des autres, peut-être ces deux signes seuls diront-ils qui fut Juif et qui fut Bayonnais.

Au moral, le Juif de Bayonne est mortellement ennuyeux : il ne sait parler que de lui, de ses succès à table, en amours, en affaires, en toutes choses, avec une emphase étourdissante. Et néanmoins, si j'avais besoin ici d'un homme d'intelligence, ce serait peut-être à lui que j'irais.

Adieu!

CINQUIÈME LETTRE.

A M. CH...., ANCIEN DÉPUTÉ DU DÉPARTEMENT DES BASSES-PYRÉNÉES.

L'histoire sur le grand chemin. — Défilé d'illustres personnages. — Noces et traités. — Saint-Jean-de-Luz en 1660. — Le grand roi et sa cour. — Son mariage. — L'île de la Conférence. — Louis XIV. — Philippe IV. — Marie-Thérèse. — Débris des grandeurs. — Hendaye et Fontarabie. — Dépopulation du Labourd. — Une aventure. — La suivante égarée. — Le gentilhomme disparu. — Leur histoire. — La bande inconnue. — L'enlèvement. — Le campement. — La caravane. — Industries nomades. — La délivrance. — Explications. — Les gitanos.

Saint-Jean-de-Luz...

Monsieur,

Je suivais lentement, l'autre jour, la route de Bayonne à Saint-Jean-de-Luz, non loin de votre domaine paternel, en pensant aux circonstances célèbres dans lesquelles cette route fut parcourue de tout temps. « Si ces pierres pouvaient parler, disais-je, en m'asseyant sur un banc de roches, que d'intéressantes chroniques elles auraient à nous raconter, et combien de personnages dont les noms appartiennent à l'histoire elles ont vus passer sur ce grand chemin de l'Espagne!

Combien de nobles fiancées! depuis Rigunthe, fille de Frédégonde, qui allait régner sur les Visigoths, jusqu'à la jeune infante que ramena naguère un prince français; en comptant Blanche de Castille qui fut mère de saint Louis; Blanche de France, que Pierre le Cruel fit étouffer entre deux matelas; la reine Eléonore de Portugal, sœur de Charles-Quint, qui fut la femme de François Ier; Anne d'Autriche, qui épousa Louis XIII; et l'Infante Marie-Thérèse, qui fut reine de France sur le trône de Louis XIV.

Combien de guerriers célèbres : Charlemagne et ses preux, du Guesclin et les compagnies blanches, Dunois et les lances de Charles VII, Bassompierre, Murat, Junot, Soult, Moncey et leurs bataillons!

Combien d'illustres négociateurs, depuis ces ambassadeurs de Dagobert, qui, ici même, se virent reprendre, dans une embuscade, le fameux bassin d'or que les Visigoths envoyaient à leur roi, jusqu'au maréchal Anne de Montmorency qui apportait à Charles-Quint les 1,200,000 écus de la rançon de François Ier; jusqu'au cardinal Mazarin qui s'en allait conclure, avec don Louis de Haro, un traité de paix et un mariage!

Combien enfin de têtes couronnées : Louis XI qui venait livrer aux sarcasmes des brillants seigneurs de Castille ses grossiers vêtements et ses ornements de plomb; François Ier qui rentrait d'une captivité d'un an et vingt-deux jours; Catherine de Médicis et Charles IX, qui méditaient avec la reine Elisabeth d'Espagne, au milieu des fêtes galantes de l'île de Rol, les horreurs de la Saint-Barthélemy; Henri IV qui octroyait au comte de Grammont la propriété perpétuelle de la dignité de maire de Bayonne, en payement des faveurs de la belle Corysandre, sa femme; Louis XIV qui donnait à Saint-Jean-de-Luz le pompeux spectacle de ses royales épousailles; Philippe V qui allait recueillir l'héritage de Charles III; et Napoléon qui recevait à Marrac, des mains du vieux roi Charles IV, la couronne d'Espagne, qu'il destinait à Joseph!

Dans tous ces noms, dans tous ces événements, que de faits pour l'histoire comme pour le roman; que de tumulte, que de pompes diverses, et quel étrange spectacle pour ce noble peuple basque qui, impassible témoin, venait regarder au passage tous ces riches cortéges!

Lors du mariage du grand roi, en juin 1660, Saint-Jean-de-Luz, dont on aperçoit les blanches murailles du sommet des rochers de Biarritz, prit tout à coup des airs de capitale.

Le roi occupait sur la place une jolie maison, baignée par le cours de la Nivelle, et dont quelques statues ornent aujourd'hui encore le second étage. D'autres édifices d'apparence assez importante, et qui attestent les richesses de cette ville que la grande Mademoiselle appelle *un village très-agréable*, étaient occupés par la cour; et l'on ne voyait à ces fenêtres aux larges croix de pierre que grands seigneurs enrubanés et dorés, et grandes dames vêtues de satin et de velours.

L'église elle-même eut sa part de cette révolution subite; on vit tous ces nobles gentilshommes, MM. les mousquetaires, MM. les gardes du corps, MM. les gendarmes du roi, qui, dès le matin, s'amusaient à pêcher des anchois et à se faire promener en cacolets par les jolies filles, occuper, sur ces trois étages de galeries en bois qui entourent la nef, les places des bons négociants de Saint-Jean, et de ces braves capitaines basques qui les premiers s'étaient aventurés vers l'Islande, le Spitzberg et les bancs de Terre-Neuve.

De la nef disparurent les nattes noires, uniques meubles des églises basques, sur lesquelles s'agenouillent les fidèles Basquaises, et qui passent, comme les héritages, de génération en génération. A leur place se rangèrent des siéges somptueux parsemés de fleurs de lis d'or; on redora à neuf les colonnes et les statuettes du maître-autel; et des tableaux dont l'église a hérité ornèrent les hautes ogives du temple.

Saint-Jean-de-Luz, Ciboure, Urrugue, Hendaye du côté de France, Irun, Fontarabie du côté de l'Espagne, ne pouvaient loger tous les personnages qui des deux pays affluaient à la frontière. Les routes étaient couvertes de curieux qui campaient en plein air, et qui venaient admirer les somptueux carrosses de la cour. Chaque jour, en effet, de brillants cortéges s'en allaient visiter l'île de la

Conférence, où s'étaient rencontrés, l'année précédente, Mazarin et don Louis de Haro, et où avait été construit, pour l'entrevue des deux rois, un magnifique pavillon dont la grande Mademoiselle fait ainsi l'inventaire dans ses Mémoires :

« L'on passait un pont qui est comme une galerie, qu'on « avait tapissé; il y avait au bout un salon qui avait une « porte qui donnait sur un pareil pont bâti du côté de « l'Espagne, de même que le nôtre du côté de France. « Puis il y avait deux portes, l'une du côté de France, « l'autre du côté de l'Espagne, pour entrer dans deux « chambres magnifiquement meublées, avec de très- « belles tapisseries... La salle de l'Assemblée était au mi- « lieu, à l'autre bout de l'île. Elle me parut fort grande. « Les Espagnols avaient par terre, de leur côté, des tapis « de Perse à fond d'or et d'argent, qui étaient magnifi- « quement beaux. Les nôtres étaient de velours cramoisi, « chamarrés d'un gros galon d'or et d'argent. Pour les « chaises, ajoute-t-elle, je ne me souviens pas com- « ment elles étaient faites. Il y avait deux écritoires, « je ne me souviens pas bien non plus de quelle manière « elles étaient; il me semble que les serrures étaient d'or, « et, si je ne me trompe, il y avait deux tables, et deux « horloges sur chaque table. Tout y était égal et bien « mesuré. »

Cela est assez précis, monsieur, pour vous transporter au temps de la célèbre entrevue; et vous pouvez dire, comme le bon fabuliste :

Je m'imagine voir avec Louis le Grand
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.

Ce fut là que la reine Anne d'Autriche, la veuve de Louis XIII, vint revoir son frère Philippe IV, après une séparation de quarante-cinq ans. Elle courut à lui fort attendrie et les bras ouverts, et Philippe, que Mme de Motteville appelle une belle statue, se borna à lui presser les bras des deux mains, *selon le cérémonial.*

Ce fut là que les deux rois, assis à côté l'un de l'autre, l'un sur la terre de France, l'autre sur la terre d'Espagne, — car l'île appartenait par moitié aux deux nations — entendirent la lecture du traité, et en jurèrent l'observation, à genoux, la main sur l'Evangile.

Là, enfin, que la jeune reine Marie-Thérèse fut remise à son illustre époux.

Le mariage officiel avait eu lieu à Fontarabie, où don Louis de Haro représentait le roi de France par procuration; il fut célébré de nouveau à Saint-Jean-de-Luz, le 9 juin 1660, en présence de tout ce qu'il y avait de grand dans le royaume, à la réserve du prince de Condé, dit Mme de Motteville, et par les soins de Jean d'Olce, l'évêque de Bayonne, qu'une maladie subite enleva trois jours après.

Tout cela était pour Saint-Jean-de-Luz un si grand honneur, qu'à défaut d'un monument plus durable, il se répandit parmi le peuple un dicton que tout le monde sait encore aujourd'hui, et qui rappelle en cinq lignes les faits marquants de cette grande époque, aussi bien qu'il fait ressortir avec une affectation malicieuse quelle fut, dans toutes ces pompes, l'humble part de Bayonne, l'orgueilleuse cité :

Seu-Jan-dé-Lutz, pétit Paris,
Bayoune l'escudérie
Lou rey qué s'y maride,
L'abesque qué y ès mourt,
L'intenden qué y ès démourat (1).

Hélas, aujourd'hui que reste-t-il de toute cette gloire, de ce noble tumulte? Pauvre, ruiné, oublié, qu'est devenu Saint-Jean-de-Luz. La mer le menace comme les cités néerlandaises, et chaque siècle voit disparaître un à un, enlevés par le flot comme des fétus de paille, les môles, les jetées, les digues, qui protégent la pauvre ville.

Qu'est devenu Ciboure qui rivalisait alors avec Saint-Jean-de-Luz et qui comptait une forte population et de nombreux navires à la mer? un triste village de pêcheurs et d'Egyptiens.

L'île célèbre de la Conférence? Un pauvre petit banc de sable sur lequel végètent quelques plants de maïs, et dont chaque jour la mer ou la Bidassoa entraîne les débris. Y restera-t-il même bientôt assez de place pour les deux écritoires dont parle Mlle de Montpensier?

Et Hendaye, qui était aussi *un village très-agréable* et qui avait autrefois, — de par ses eaux-de-vie, — une certaine célébrité industrielle?

Un matin, le 23 avril 1793, Hendaye se réveilla au milieu des cris de détresse, des furies de l'attaque, des éclats des bombes. Point ne la défendit l'imposante redoute élevée, lors du royal mariage, sur un tertre de gazon qu'on nomme encore la montagne de Louis XIV; surprise par un corps espagnol, battue par le canon de Fontarabie, elle tomba dévastée, et depuis elle n'a point relevé ses ruines. Cependant quelques habitants circulent au milieu de cette destruction; quelques maisons sont restées debout, blanches, coquettes, ornées de treilles, de fleurs et de guirlandes de rouges piments; mais tout cela navre le cœur; il semble qu'on soit témoin des rires, des chants d'allégresse d'une folle, parée comme en un jour de fête, et entourée des cadavres de ceux qu'elle a aimés.

Ce n'est pas que la destruction d'Hendaye soit restée sans vengeance, et que Fontarabie, qui laisse voir d'autres ruines sur la rive opposée de la Bidassoa, ait eu lieu bien longtemps d'être fière de l'effet de ses bombes et de la portée de ses canons. Le châtiment ne tarda qu'une année; il fut apporté, non pas par surprise, mais en plein jour, par trois cents hommes que conduisaient le représentant Garreau et le capitaine Lamarque. Huit cents Espagnols avec cinquante bouches à feu défendaient la place. Le détachement républicain, reçu par une décharge à mitraille, envoie sur Fontarabie autant de bombes et de boulets qu'en avait reçu Hendaye, et somme les Espagnols de se rendre. Deux capucins, qui dirigeaient la défense, déclarent qu'ils tiendront. Lamarque, envoyé en parlementaire, leur fait observer qu'ils seront, aussi bien que d'autres, passés au fil de l'épée si la place ne se rend dans un délai de six minutes, et les capucins, qui ne se souciaient pas qu'on tînt parole, livrèrent Fontarabie.

Hendaye et Fontarabie, qui occupent des positions admirables, étaient peut-être destinées à un brillant avenir. Sœurs par le voisinage, elles ne devaient pas du moins périr ainsi l'une par l'autre. Mais la guerre en a voulu autrement, et elles sont réduites aujourd'hui à échanger, d'une rive à l'autre de la Bidassoa, de stériles lamentations.

Il y a quelque chose de plus triste que ces traces laissées au passage par le fléau de la guerre, c'est la dépopu-

(1) « Saint-Jean-de-Luz, petit Paris, — Bayonne l'écurie. — Le roi s'y marie. — L'évêque y meurt. — L'intendant y demeure. » — Ce dernier fait, très-insignifiant, se rapporte à une aventure que nous racontons plus loin.

lation rapide de toute cette belle contrée du Labourd. Plus de commerce, plus d'industrie, plus de culture! Séduits par quelques fortunes rapportées de l'autre hémisphère par des Basques d'autrefois, ceux d'aujourd'hui se sont laissé prendre d'une fureur émigrante qui, chaque année, les jette par centaines sur les côtes désolées de l'Uruguay, et au milieu des sanglantes misères de Montevideo et de la Plata.

Maintenant, monsieur, me permettez-vous de retourner à Saint-Jean-de-Luz, de vous transporter encore au grand siècle, et de vous raconter un épisode qui occupa, pendant quelques jours, la cour brillante du jeune roi, si nous en devons croire certains Mémoires du temps...

Des femmes de Mme la duchesse de Noailles, première dame d'atours de la reine Marie-Thérèse, et de Mme la comtesse de Flex, dame d'honneur de la reine Anne d'Autriche, s'en étaient allées dans l'après-dînée du second jour après le mariage, en cacolets et en joyeuse compagnie, visiter le château d'Urtubi, ce vénérable manoir du quatorzième siècle, flanqué de fossés, de herses, de triples palissades, où s'étaient rencontrés, en 1462, le roi Louis XI et les rois de Castille et d'Aragon.

On mit à visiter le château d'Urtubi plus de temps qu'on n'avait pensé, et le jour commençait à baisser lorsqu'on s'avisa du retour.

Le ciel se couvrait de nuages, l'atmosphère était chargée de vapeurs, les arbres se courbaient sous le vent précurseur de l'orage, et le tonnerre grondait dans les montagnes. Bientôt de larges gouttes d'eau vinrent flétrir les frais vêtements des promeneuses; bientôt aussi il fallut chercher des refuges, et, par malheur, on n'apercevait aucune habitation.

En un instant la joyeuse compagnie fut dispersée. Les plus pressés, ceux que leur devoir rappelait à la cour, continuèrent leur route en toute hâte, sous une pluie battante; les autres se groupèrent sous des arbres et s'abritèrent même sous les cacolets qui les avaient portés. On rentra fort tard à Saint-Jean-de-Luz, et comme, par bonheur, Mmes de Noailles et de Flex habitaient la même maison, on put se rejoindre et se compter.

Alors on s'aperçut qu'une des femmes de Mme de Flex était restée en arrière, et quelqu'un se rappela que, montée seule sur un cacolet dont l'autre siége était occupé par la cacoletière, elle avait quitté la route une des premières, et s'était réfugiée au milieu d'un groupe de rochers qu'on apercevait à quelque distance. Il fallait attendre au lendemain pour faire des recherches, et le lendemain on retrouva la cacoletière, qui déclara avec un peu de trouble que la jeune dame et elle s'étaient abritées un instant à l'entrée d'une carrière; mais que son cheval effrayé par un coup de tonnerre, s'étant enfui vers la route, elle l'avait suivi en courant jusqu'à Ciboure qui est, de ce côté, comme le faubourg de Saint-Jean-de-Luz, et qu'une fois rentrée chez elle, elle n'avait pas pensé qu'il fût nécessaire d'aller au-devant de la jeune dame, qui sans doute serait revenue avec sa compagnie.

On fit battre le pays depuis Ciboure jusque vers Urtubi, et, circonstance qui intrigua vivement tout le monde, ceux qui découvrirent la carrière dont il vient d'être parlé rapportèrent qu'ils y avaient reconnu les traces d'un campement nombreux, des feux à peine éteints, des lits de feuilles et le reste.

Toute la cour s'occupa fort de cette aventure; mais comme elle arrivait au milieu des préparatifs du départ, on ne put aviser à diriger de nouvelles recherches; seulement on chargea-t-on un majordome du service du roi qui restait à Saint-Jean-de-Luz, ainsi que les échevins de la ville, qui parurent recevoir cette mission en souriant.

Mme de Flex, en quittant Saint-Jean-de-Luz, était fort attristée de la perte de sa suivante, qu'elle aimait beaucoup, et pendant le rapide séjour que fit le roi à Bayonne, où fut donnée une fête magnifique, qui coûta près de 100,000 fr., elle eut un tel chagrin que la reine Anne, elle-même, ne put se défendre d'en être touchée. Les gens de la suite qui étaient restés à Saint-Jean-de-Luz après le départ, et qui rejoignaient peu à peu, n'apportaient aucune nouvelle, quelle que parût être l'activité de ceux qu'on avait chargés de rechercher la pauvre égarée. Alors on désespéra de la revoir jamais.

Puis vint le chapitre des conjectures, et Dieu sait jusqu'à quel point il s'étendit; d'autant, hâtons-nous de le dire, que la suivante de Mme de Flex était fort jolie, quelque peu coquette, bien que d'une excellente réputation, et que ses beaux yeux noirs avaient fait çà et là des blessures.

On assurait à ce propos que la jeune suivante était également recherchée par un officier de l'escorte royale et par un gentilhomme basque; que ce dernier, qu'on accusait d'être en relations avec les gens sans aveu qui fréquentaient le pays, s'en était servi sans doute pour trancher à son profit, et par un enlèvement, la question de rivalité.

Ce bruit prit d'autant plus de consistance, que le gentilhomme basque disparut tout aussitôt de Saint-Jean-de-Luz, chose fort naturelle en apparence, puisque le départ du roi laissait à chacun la liberté de retourner chez soi. En même temps l'officier français sollicita la permission de rester en arrière, et l'on assura qu'il s'était mis à la recherche du ravisseur.

Les choses en étaient là, lorsque, fort avant dans la soirée, le 15 juin, veille du départ de Leurs Majestés de Bayonne pour Bordeaux, deux personnes se présentèrent à la grille de l'évêché où presque toute la cour était logée. L'une de ces deux personnes était un Basque qui dit quelques mots au concierge en dialecte montagnard, puis disparut. L'autre personne, dès que le guichet fut ouvert, se précipita à travers les cours, se fit indiquer le logement de Mme de Flex, y frappa à coups précipités, puis dès qu'elle eut été introduite, poussa un grand cri et tomba évanouie : c'était la pauvre suivante.

Il se passa d'assez longs instants avant qu'elle reprît ses esprits; enfin elle put parler, et voici à peu près ce qu'elle raconta :

Dans sa précipitation à se mettre à l'abri de l'orage, abandonnée par la cacoletière dont le cheval s'était en effet échappé, elle ne s'était pas aperçue que la carrière fût habitée. Au bout d'un instant, lorsqu'elle regarda autour d'elle et que ses yeux furent habitués à l'obscurité, elle vit qu'elle était entourée d'une troupe de gens de fort mauvaise mine, hommes, femmes et enfants, qui parlaient un langage étrange. Elle voulut crier; on lui fit signe de se taire, et on lui fit comprendre que cela ne lui serait d'aucun secours. Puis les hommes se mirent en devoir de lui prendre ses bijoux, les femmes de lui enlever ses vêtements; mais un chef intervint, dit quelques mots, et tout lui fut laissé. On lui donna pour gardiennes trois ou quatre jeunes filles qui s'occupaient à tresser des paniers, des espartilles et des nattes de jonc; et chacun se remit à ses occupations. La pauvre captive put alors, malgré sa douleur, malgré ses craintes, examiner les brigands au milieu desquels elle était tombée.

Ils paraissaient appartenir à une tout autre race que la

race basque ou gasconne. Leur teint était cuivré, leurs cheveux noirs et crêpés, leurs lèvres épaisses, leurs yeux luisants; ils se drapaient avec une pittoresque élégance dans de pauvres haillons de toutes les origines. Les hommes n'avaient d'autres armes qu'un long couteau à manche de bois noir attaché au côté par un cordon, et chacun portait, suspendue sur l'épaule, une paire de larges ciseaux. Les femmes allumaient des feux, préparaient des viandes; les plus vieilles, à l'écart, maniaient des cartes, ou triturraient des herbes et des plantes, dont elles recueillaient le jus dans de petites fioles. Les jeunes gens faisaient le guet autour du campement; et une foule d'enfants entièrement nus se traînaient dans tous les coins, avec les chiens et les ânes.

Lorsque la nuit fut venue, les feux s'éteignirent, sauf un seul; on releva les guetteurs, on donna à la prisonnière quelques nattes dont elle se fit un lit au milieu de ses gardiennes; puis toute la bande se coucha pêle-mêle.

Aux premières lueurs du matin, on plia bagage à la hâte, les ânes furent chargés des ustensiles, les femmes accrochèrent à leur dos et à leurs épaules trois et quatre enfants, lorsqu'elles n'en avaient pas un cinquième à la mamelle, et la prisonnière fut installée sur une vieille mule au milieu de la caravane. On se mit en marche dans la direction de la frontière, assez précipitamment d'abord, puis avec plus de lenteur lorsqu'on fut sorti du territoire de Saint-Jean-de-Luz. Les hommes les plus agiles étaient échelonnés sur les flancs de la colonne et donnaient l'alarme en sifflant au moindre danger.

Après quelques heures de marche, la bande fit la rencontre d'un émissaire qui venait à sa recherche. Les premiers mots de son message excitèrent une vive surprise parmi les chefs, les regards s'animèrent, quelques couteaux furent dégaînés. On discuta avec vivacité en regardant la pauvre prisonnière, qui se mit à trembler; puis l'ordre de changer de route fut donné à toute la caravane, et l'on se dirigea vers les montagnes de l'est.

Quelque effrayée qu'elle fût, la prisonnière ne perdait de vue aucun des mouvements de la bande; ainsi remarqua-t-elle que chaque fois qu'on passait à proximité d'une métairie, d'un hameau ou d'un village, des hommes se détachaient de la caravane avec leurs grands ciseaux, de vieilles femmes avec leurs cartes et leurs petites fioles, des enfants avec aussi peu de guenilles que possible, et s'en allaient, les uns mendier, les autres dire la bonne aventure et faire des sortiléges, les autres encore tondre les mulets et les chiens pour quelque menue monnaie. On faisait halte quelque temps; les hommes, les femmes et les enfants rentraient alors, apportant les produits de leur excursion, le produit du travail d'abord, puis celui de la ruse et du vol.

Ainsi se passèrent quatre jours, pendant lesquels la bande pénétra jusque dans l'intérieur des montagnes, évitant soigneusement les lieux habités, campant au milieu des bois, sur les points les mieux préservés de toute surprise. La suivante de M^me^ de Flex était l'objet de quelques égards; on lui servait les morceaux les plus fins des volailles ou du gibier que les braconniers de la bande chassaient ou volaient; mais quelque supplication qu'elle adressât, elle ne put obtenir sa liberté, et personne ne voulut lui dire où on la conduisait.

Il arriva, vers le troisième jour, que l'un des tondeurs de mules s'étant pris de querelle avec un Basque, dans un village, fut assailli de coups de bâton et traité de telle sorte qu'il expira en quelques heures. Les femmes poussèrent de grands cris et employèrent en vain, pour le rappeler à la vie, tous les maléfices dont elles avaient le secret; les enfants glapirent, les chiens hurlèrent; mais dès qu'on fut certain que l'âme, si âme il y a chez de tels êtres, avait abandonné le corps, l'indifférence la plus complète succéda à toute cette douleur. On creusa une fosse dans le coin d'une lande, le tondeur y fut déposé sans une larme, sans une prière; on ne chargea pas même sa tombe de quelques pierres pour en défendre l'accès aux bêtes fauves. Néanmoins, quelques hommes, moins par un sentiment de regret que pour venger un échec reçu, proposèrent de porter le soir même l'incendie dans le village; mais le chef s'y opposa, et des regards dirigés vers la prisonnière indiquèrent que sa présence et les projets qu'on avait sur elle étaient un obstacle à une exécution dont on ne se faisait pas toujours faute.

Le lendemain ce fut un mariage. Décidé en un instant entre deux jeunes gens de la bande, il fut tout aussitôt célébré... On amena les deux prétendus devant le chef: le chef de ces gens-là se nomme Voïvode. On leur donna un vase de terre; ensemble ils le laissèrent tomber sur le sol, où le vase se brisa. On compta onze morceaux, et, selon l'usage, le Voïvode déclara les époux unis pour autant d'années.

Dans la matinée du dernier jour, on arriva au pied des montagnes, après avoir traversé les riches et populeuses vallées d'Hasparren, de Bonloc et de Saint-Martin d'Ayherre.

La troupe émigrante fut rejointe de ce côté par des émissaires, et après avoir hésité quelques instants sur la route qu'elle devait suivre, elle s'engagea dans une série de chemins creux, bordés de taillis, lesquels débouchaient sur le territoire de la commune de Méharin, en vue d'un magnifique château flanqué de tourelles et couvert de lierres du sommet à la base.

Le bruit vint aux oreilles de la captive que d'autres bandes s'étaient donné rendez-vous sur ce même point et campaient en silence aux alentours du vieux château, demeure seigneuriale des Belzunce.

Il lui parut qu'il se préparait quelque chose d'inusité; et malgré l'inquiétude qu'elle ressentait sur son sort, malgré la frayeur et le dégoût que lui inspiraient ses ravisseurs, la pauvre femme ne laissait pas d'éprouver une grande curiosité.

Mais il ne lui fut pas donné de la satisfaire.

En effet, avant que la bande fût entièrement sortie du chemin creux, où elle n'avait pu éclairer sa marche selon son habitude, elle fut découverte à travers les taillis par un parti de chasseurs basques qui s'en allaient poursuivre l'isard dans la montagne.

L'occasion de donner une leçon à cette race maudite était trop bonne pour les chasseurs, et ils hésitèrent encore moins à attaquer la bande lorsqu'à l'arrière-garde ils eurent aperçu notre captive, entourée de quelques hommes à l'air déterminé. Ils sentirent néanmoins qu'ils devaient agir avec prudence.

Ils laissèrent donc sortir du chemin couvert presque toute la bande: les femmes, les enfants, les bêtes de somme; et lorsqu'il n'y resta plus que la prisonnière et son escorte, ils s'avancèrent et lui coupèrent le passage.

Ils s'attendaient à une vive résistance; aussi furent-ils surpris de voir les bandits se défendre mollement, lâcher pied et disparaître sans bruit à travers les taillis, en abandonnant la captive.

Sans doute ce résultat était fort différent des habitudes de ces malheureux; mais nous devons dire que si la capture de la suivante de M^me^ de Flex était pour eux, par

quelque particularité inconnue, un fait important, un intérêt plus puissant encore les portait à éviter toute lutte, tout éclat bruyant, en ce lieu et dans les circonstances où ils se trouvaient.

La jolie suivante de Mme la comtesse de Flex sut assez commander à son émotion pour ne pas s'évanouir entre les bras de ses libérateurs; elle donna quelques courtes explications à la suite desquelles on se hâta de la remettre sur le chemin de Bayonne, d'où la cour partait le lendemain. On la plaça sur un bon cheval, et on lui donna pour guide un vieux serviteur, qui reçut ordre de ne la quitter qu'à la grille de l'évêché.

C'est ainsi que Mme de Flex retrouva sa suivante, et cette aventure défraya la cour pendant tout le voyage de Bayonne à Bordeaux; mais les explications que des gens du pays donnèrent ensuite d'après le récit que je viens de vous faire détruisirent peu à peu tout le romanesque de l'aventure.

Il demeura prouvé que le gentilhomme basque était innocent de toute tentative d'enlèvement, et que la jeune femme était tout simplement tombée au milieu d'une bande de Gitanos ou Egyptiens — *Egyptocouac*, comme disent les Basques,—race avilie et vagabonde, qui n'appartient à aucun peuple, qui n'a d'affection pour aucun sol, de patrie nulle part, et qui, aujourd'hui encore, échappe aux efforts de la civilisation et de la philanthropie.

Ces bandits avaient agi par cupidité et pour leur propre compte en enlevant la suivante de Mme de Flex, et sans doute ils comptaient obtenir d'elle une bonne rançon. C'est dans ce but, en effet, qu'ils se dirigeaient vers la frontière, lorsqu'un appel de leur chef suprême, pour une affaire de caste dont je vous dirai bientôt l'objet, les obligea de gagner les montagnes de l'est.

Les précautions qu'ils avaient prises en route pour éclairer et pour protéger leur marche n'avaient rien de particulier à l'enlèvement de la suivante; ainsi le voulaient les mœurs de ces bandes vagabondes; et elle n'avait couru que le prosaïque danger d'être dépouillée de ce qu'elle portait de précieux et d'être abandonnée deminue sur le grand chemin.

Quant au jeune officier qui s'était mis chevaleresquement à sa recherche, l'histoire ne dit pas s'il obtint la récompense de son dévouement.

J'arrive maintenant à cette marche des hordes égyptiennes vers le château de Méharin; voici comment la cause en fut racontée à Bayonne, après le départ du roi.

Il paraît que M. de Belzunce avait fait subir un si rude traitement à des Gitanos pris, dans une métairie, en flagrant délit de vol, que la bande à laquelle ils appartenaient avait voulu en tirer vengeance. Du renfort avait été demandé aux hordes qui campaient aux environs, et elles s'étaient réunies un matin, comme je vous l'ai dit, autour du château. M. de Belzunce fit bonne justice de cette attaque insensée; et aidé de ses serviteurs et de la population dévouée de Méharin, il traita les Gitanos de telle sorte qu'ils ne furent pas tentés d'y revenir de longtemps.

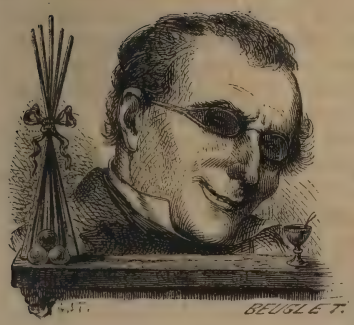
Veuillez agréer, monsieur, etc.

GERMOND DE LAVIGNE.

(*La fin prochainement.*)

Campement des Gitanos.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.



M. Désessarts, sous-préfet de ***.

AOUT 1849.

Gabrielle.

es plus habiles instituteurs de la jeunesse ont toujours complété l'éducation mondaine par l'exercice des représentations théâtrales. Non-seulement cet exercice, bien dirigé, développe la mémoire, et forme l'esprit et le cœur, mais encore il ajoute la pureté à la diction, l'expression à la physionomie, l'éloquence au geste, l'aplomb à la tenue, l'élégance aux manières.

C'est à ce titre que les comédies du père Du Cerceau sont en vogue depuis un siècle dans les maisons les plus honorables et dans les institutions les plus renommées.

Malheureusement, aucun auteur, si ce n'est peut-être Th. Leclerq, n'a continué, de nos jours, ce répertoire dramatique des familles.

Une telle mission revient naturellement à notre journal, et rentre, de plein droit, dans son rôle utile et amusant vis-à-vis de la jeunesse et des gens du monde.

Aux *Lectures du soir*, le *Musée* joindra désormais le *Spectacle en famille*.

Nous publierons, chaque année, des comédies-proverbes inédits, que nos lecteurs pourront jouer entre eux, l'été dans les maisons de campagne, et l'hiver dans les salons.

Ces pièces, toujours morales et dirigées contre les travers ou les ridicules de notre époque, n'exigeront aucuns frais de dé-

cors ni de costumes. Elles s'exécuteront entre deux paravents, avec un piano pour orchestre, et une réunion d'amis pour acteurs et pour spectateurs

Plus animées que celles du père Du Cerceau, et plus en rapport avec nos habitudes, elles toucheront aux passions, sans les exciter, aux entraînements du cœur, pour les ramener à la sagesse, aux vices même quelquefois, pour les humilier devant la vertu. Elles opposeront surtout le bon sens à l'extravagance, la vérité au mensonge, la simplicité à l'exagération. Ce sont là les leçons dont notre siècle a le plus besoin, et qui malheureusement lui manquent le plus.

En un mot, nos comédies présenteront l'intérêt des pièces de théâtre, sans en offrir le danger, comme nos nouvelles ont eu jusqu'ici le charme des feuilletons, sans en reproduire le scandale. Dans ces études dramatiques, aussi bien que dans nos études de religion, de science, d'histoire, de voyages, d'art, etc., le *Conte* fera passer le *Précepte* avec lui, la moralité rendra l'émotion salutaire, la gravité du but dominera la légèreté des moyens.

Nos collaborateurs les plus illustres et les plus spirituels conformeront, en ceci comme en toute chose, leur talent au cadre du *Musée* et à l'inflexibilité de ses principes.

Midi à quatorze heures ouvre la série d'été de notre *Spectacle en famille*. La série d'hiver s'ouvrira, en janvier prochain, par un proverbe parisien que nous a promis une de nos célébrités dramatiques.

MIDI A QUATORZE HEURES.

COMÉDIE-PROVERBE.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE NÉRIS, lieutenant général.
FRÉDÉRIC, son fils.
GASTON DE KERVILLE.
M. DÉSESSARTS, sous-préfet de ***.
GABRIELLE.
Un domestique.

La scène se passe en 1848, dans un château près de Paris.

Un salon à la campagne. Piano, siéges, guéridon, vases de fleurs, journaux. Ce qu'il faut pour écrire, porte au fond, porte latérale.

SCÈNE I.

GABRIELLE, seule.

(*Elle entre tenant à la main un bouquet qu'elle n'a pas encore arrangé.*) Je viens de voir mon cousin rentrer au château. Il avait l'air agité, et m'a regardée à peine; il s'est essuyé le front avec impatience! Il est vrai qu'il fait très-chaud; mais n'importe, il y a un roman là-dessous! Depuis quinze jours que j'ai quitté Saint-Denis pour revenir chez mon oncle, la conduite de Frédéric est inexplicable. Il me recherche et il m'évite sans motif. Il m'apprend à monter à l'anglaise, à jouer au billard, et jamais il ne me fait chanter, jamais il ne regarde mon album. Il fait avec moi des bottes de fleurs, il me taquine aux jeux innocents...; enfin il est souvent très-gentil; et tout à coup... il devient maussade; il va donner à manger à ses chiens, il me laisse avec M. le sous-préfet; M. le sous-préfet, l'ennui fait homme! Hier, quand je lui proposais une promenade en bateau, il s'est mis à discuter la révision de la Constitution, et il m'a appelée *mademoiselle*. (*Elle s'assied et arrange son bouquet.*) Mademoiselle!!! Il est évident qu'il a perdu la tête. Il ne s'est pas encore déclaré..., il ne m'a pas écrit, il feint même de ne pas me remarquer...; ce n'est pas naturel...; il y a là un mystère, une foule de mystères! Frédéric n'ose pas...; mais pourquoi n'ose-t-il pas? (*Elle se lève.*) C'est donc vrai ce qu'on disait à la pension, quand les sous-maîtresses n'étaient pas là, que les amoureux sont entourés de mille piéges, qu'il y a toujours des tuteurs vieux et jaloux qui vous apparaissent lorsque votre cousin est à vos pieds. Frédéric n'a pas encore bravé ce péril. Il est prudent..., c'est une qualité dans un mari; mais chez un... cousin au premier degré... Enfin je m'y perds! Il est clair que nous jouons sur un volcan. (*Elle dispose le bouquet dans un vase sur le guéridon.*) Tiens, j'ai oublié trois marguerites..., justement celles qu'il a jetées ce matin lorsque je le priais de les interroger (*Soupirant.*) sur l'état de son cœur... Il en mourait d'envie, c'est évident; et pourtant il m'a répondu par un éclat de rire, et s'est enfui... En voilà encore un chapitre de Mme de Genlis. Eh bien! je vais les interroger, moi..., ces pauvres fleurs, et si elles me disent que je le déteste, tant pis pour lui, j'en serai enchantée. (*Effeuillant les marguerites.*) « Je l'aime..., un peu..., beaucoup..., passionnément..., pas du tout... » Là, c'est bien fait... Voyons la seconde...: « un peu..., etc. (*Elle effeuille sans rien dire.*) Pas du tout! » Encore; mais c'est effrayant; je n'ose effeuiller la troisième. (*Lui parlant.*) Songez, mademoiselle, que je ne vous demande que la vérité... « Un peu..., etc., pas du tout! » Quel entêtement! quel complot de marguerites! (*Jetant les tiges.*) C'est vous que je n'aime pas, vilaines fleurs; Frédéric avait raison de vous mépriser; je vais protester contre vous, moi. (*Elle écrit.*)

La marguerite m'annonce
Que je ne l'aimerai pas;
De l'arrêt qu'elle prononce
Ne puis-je appeler tout bas?
Oui, car mon cœur qui palpite,
Par vous trop tard averti,
Vous répond, ô marguerite,
Que vous en avez menti!

Tiens, ils ne sont pas mal, ces vers. Je suis sûre qu'il m'en fait aussi, lui! le matin quand il est seul dans le parc, ou le soir quand il regarde le clair de la lune...; il n'ose pas me les donner, il les adresse à mon étoile... Il faudra que je choisisse aussi la sienne parmi les plus brillantes, surtout parmi les étoiles fixes... Je m'en occuperai tantôt..., avant le thé. Evidemment, mon oncle fait peur à Frédéric, et à moi... donc!... Un vieux général qui ne parle que de Marengo et qui fait tous les jours dix poules et quinze parties de whist ou de trictrac... Pourvu qu'il ne songe pas à m'épouser, comme Barthole dans le *Barbier de Séville*, ou à me marier au sous-préfet, qui a des lunettes vertes ornées de taffetas, et qui administre l'arrondissement dans notre billard... C'est pour le coup que notre roman deviendrait sublime... Moi, je me ferais carmélite; mon cousin..., trappiste; le sous-préfet..., ce qu'il voudrait, et mon oncle... Dieu! le voilà!... cachons ces vers. (*Elle les glisse dans le vase de fleurs, au milieu du bouquet.*)

SCÈNE II.

GABRIELLE, LE COMTE.

LE COMTE. Ah! c'est toi, mon enfant..., je te cherchais... Que fais-tu là, toute seule?

GABRIELLE, *troublée*. Je m'occupais... de vous, mon oncle... J'arrangeais ces fleurs que vous aimez tant.

LE COMTE. Moi! j'aime les fleurs?... tu fais bien de me le dire, je ne m'en doutais pas... Je n'ai jamais cultivé que les grenades.

GABRIELLE, *à part*. Il va repartir pour Marengo.

LE COMTE. Enfin, c'est très-aimable à toi... (*La considérant.*) Regarde-moi donc! Sais-tu que tu es charmante! Le diable m'emporte, je ne t'avais jamais passée en revue! Des yeux brillants comme une paire de mèches..., la taille voulue par la loi..., le fourniment complet, pas le moindre cas de réforme. (*A part.*) Il n'y a pas à hésiter. (*Haut.*) Embrasse-moi donc, Gabrielle. (*Il la baise au front.*)

GABRIELLE, *à part*. Il me cajole... Il veut me demander une heure de trictrac.

LE COMTE. Mon enfant, j'ai à te dire une chose très-grave et très-délicate.

GABRIELLE. Quoi donc?

LE COMTE. Te plairait-il...? serais-tu disposée?... (*A part.*) Comment lui insinuer cela adroitement et en douceur? (*Brusquement.*) Veux-tu épouser ton cousin Frédéric?

GABRIELLE. Epouser mon cousin!

LE COMTE. Oui. Il est beau garçon..., tu es jolie..., vos âges et vos fortunes se conviennent... Eh bien, tu ne me réponds pas?

GABRIELLE, *très-émue*. Mon oncle, c'est que, voyez-vous..., la surprise... (*Avec humeur.*) On ne fait pas ainsi une proposition de mariage à bout portant.

LE COMTE. Ma foi, c'est ma manière... J'ai cherché des phrases..., je n'en ai pas trouvé.

GABRIELLE, *à part*. O mon roman, mes vers... et mon étoile...! quelle chute!

LE COMTE. Je comprends..., je comprends...; la première attaque... Moi qui te parle..., quand la première balle a sifflé à mon oreille... Mais qu'as-tu donc?

GABRIELLE. Je me trouve mal... (*A part.*) C'est indispensable. (*Elle se laisse tomber dans un fauteuil.*)

LE COMTE. Diable! l'effet est plus sérieux que chez moi!... (*Appelant et cherchant à courir.*) François! Antoinette! Satanée goutte, va...! Allons, allons, ce ne sera rien... C'est passé, n'est-ce pas! Pauvre petite!... (*A part.*) Revenons à la charge en flanc. (*Haut.*) Je suis allé ce matin à Paris, visiter la Révolution... Elle m'avait envoyé sa carte hier..., ma mise en disponibilité...; toute politesse en vaut une autre.

GABRIELLE. Vous en disponibilité! c'est indigne!

LE COMTE. Ça m'a fait la même impression. J'ai dit au gouvernement provisoire : « Voilà comme vous traitez les vieux serviteurs de l'État, vous autres! Croyez-vous que les généraux poussent comme des champignons? » Ils m'ont répondu : Citoyen (c'est ainsi qu'ils prononcent *monsieur*), la question est purement financière... Alors, leur ai-je dit, gardez mes appointements; je suis de ceux qui ont conquis l'Italie sans souliers... Rappelez-moi seulement par la poste, s'il s'agit de tailler des croupières aux Autrichiens. (*Il s'assied avec peine.*) Aie! En attendant, comme je crèverais d'ennui en fourrière, je commanderai des pékins, faute de mieux. Bref, je me suis présenté comme colonel de la garde nationale..., légion de la banlieue. Et c'est aujourd'hui même qu'on fait l'élection.

GABRIELLE. Mais, mon oncle, je ne vois pas le rapport...

LE COMTE. Tu vas le voir... En campagne, les jupons sont un bagage assez gênant...; il est bon de mettre d'avance sa famille en lieu sûr. Ce n'est pas que je veuille me débarrasser de toi..., morbleu!... mais je me suis dit : « Gabrielle ne veut pas coiffer sainte Catherine... Si elle n'a pas de répugnance pour mon fils, ils feront un joli ménage, et je reprendrai la vie de garçon... Je serai tout à mes bisets pour leur apprendre à emboîter le pas et à faire la charge en douze temps... » Qu'en penses-tu?

GABRIELLE. Vous êtes trop bon, mon oncle, et je vous remercie mille fois...

LE COMTE. C'est bien..., tu refuses?

GABRIELLE. Mais non.

LE COMTE. Tu es libre après tout..., je t'en trouverai un autre..., les recrues ne manquent pas pour ce régiment-là.

GABRIELLE. Mais, mon oncle...

LE COMTE. Tu acceptes?

GABRIELLE. Oh! non!

LE COMTE. Tu ne refuses pas..., tu n'acceptes pas..., que veux-tu dire alors?

GABRIELLE. Un mariage ne se fait pas ainsi..., cela ne s'est jamais vu; il y a des formes à observer, des préliminaires...

LE COMTE. Dans les romans...; mais il s'agit d'histoire... J'appelle un chat un chat et un mari un mari... Quand j'ai épousé ta tante, je n'avais que quinze jours devant moi... C'était entre Montenotte et Marengo. Je lui ai dit : « Me voilà, je suis vivant aujourd'hui..., demain je serai mort ou colonel; cela vous convient-il? » Tu connais Frédéric..., veux-tu être ma bru, oui ou non?

GABRIELLE. Je ne... je n'en sais rien! Vous ignorez vous-même si M. Frédéric. (*Curieusement.*) Ce n'est pas lui qui vous a chargé de demander ma main?

LE COMTE. Parbleu! je ne l'ai pas consulté..., et s'il s'avisait d'avoir une autre volonté que la mienne.

GABRIELLE. Vous nous uniriez de force..., comme M. Solmes et Clarisse Harlowe.

LE COMTE. Ta... ta... ta..., toujours les romans! Où diable as-tu lu Clarisse, toi? au pensionnat de Saint-Denis...

GABRIELLE. Je l'ai vue au Gymnase, avec Rose Chéri... c'est vous qui m'y avez menée, mon oncle.

LE COMTE. Ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux..., une leçon de whist t'aurait plus profité... Mais nous battons la campagne .. Frédéric sera enchanté d'être ton mari, c'est évident.

GABRIELLE. Vous croyez, mon oncle?

LE COMTE. Parbleu! il serait bien dégoûté! S'il voulait échanger ses vingt-cinq ans contre ma sciatique...

GABRIELLE, *solennellement*. On n'est pas maître de ses inclinations... Les cœurs ont leurs destins, leurs fatalités...

LE COMTE. Que le diable emporte le Gymnase! Pour la dernière fois, me répondras-tu?

GABRIELLE. Il faut au moins que je voie, que je réfléchisse...

LE COMTE. Et tu crois que je vais rester en faction à attendre ton caprice!... Au fait, je suis bon enfant, moi...; la réponse est assez claire..., tu ne veux pas de mon fils... N'en parlons plus, je vais retirer ma candidature, et tu iras chercher un mari au spectacle!

GABRIELLE. Je vous demande pardon, mon oncle, je n'ai pas dit... que je n'aime pas Frédéric.

LE COMTE. Alors, dis donc que tu l'aimes...

GABRIELLE. Eh bien!..

LE COMTE. Eh bien?

GABRIELLE. Eh bien, oui!

LE COMTE. Enfin! J'ai eu plus de mal à prendre Vienne en 1809.

GABRIELLE. Mais ne le lui dites pas, mon oncle...

LE COMTE. C'est défendu par le Gymnase? On observera la consigne.

GABRIELLE, *apercevant Frédéric.* Le voilà! Je me sauve...

LE COMTE, *la rappelant.* Gabrielle! un seul mot... N'oublie pas notre quatrième pour le whist... Tu retiendras le sous-préfet, si tu ne trouves pas mieux. (*Gabrielle sort.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Ma cousine s'enfuit..., est-ce que je lui fais peur?

LE COMTE. Peut-être.

FRÉDÉRIC, *avec fatuité.* C'est m'honorer infiniment! Comment allez-vous, mon père?

LE COMTE. J'irais à merveille, si je pouvais aller... Cette petite a exaspéré ma goutte.

FRÉDÉRIC. Vous avez eu une scène de ménage?

LE COMTE. Un malentendu..., des niaiseries... Parlons raison, nous autres. (*A part.*) Il faut que je m'y prenne plus habilement. (*Haut.*)-D'abord, j'ai une nouvelle à t'annoncer...; de général, je deviens colonel.

FRÉDÉRIC. Jouons-nous aux énigmes?

LE COMTE. Le gouvernement provisoire m'a mis au rebut, et la garde nationale m'offre une légion.

FRÉDÉRIC. Je demanderai raison à l'impertinent qui a osé...

LE COMTE. Ah! ne t'emporte pas..., cet impertinent est provisoire... D'ailleurs, il ne se battrait point..., c'est un chef de parti. Venons au fait. Tu as vingt-cinq ans, ma nièce en a dix-huit; tu es mon seul héritier, elle a 400,000 francs de dot; tu as de l'esprit, elle n'est pas bête... Voilà qui est arrangé, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC. Permettez, mon père, expliquez-vous!

LE COMTE. Je t'offre la main de Gabrielle, et je te donne cinq minutes pour l'accepter...

FRÉDÉRIC. Le terme est aussi bref que l'explication...; mais il me faut encore moins de temps pour me décider. (*Gravement.*) Je ne veux pas me marier, mon père.

LE COMTE. Tu ne veux pas te marier! et pourquoi?

FRÉDÉRIC. C'est mon idée... Je n'ai pas le tempérament conjugal.

LE COMTE. Qu'est-ce que ce charabias?

FRÉDÉRIC. C'est du pur français...; *Dictionnaire de l'Académie*, dernière édition.

LE COMTE. Oui, je reconnais le langage de la jeunesse dorée, par le procédé Ruolz...; de la jeunesse porte-cigares et porte-binocles...

FRÉDÉRIC. Je ne fume pas plus qu'un autre, et ce n'est pas ma faute si j'ai la vue basse...

LE COMTE. Morbleu! je ne vous savais pas de ce régiment-là, monsieur mon fils.

FRÉDÉRIC. Prenez garde à votre goutte, monsieur mon père.

LE COMTE. Ne t'avise pas de railler surtout..., et prends garde toi-même...

FRÉDÉRIC. Vous voulez des raisons, je vais vous en donner... Depuis que je suis sorti du collége, savez-vous quelle a été ma principale occupation?

LE COMTE. Je ne le sais que trop; à Paris, le bois de Boulogne, le steeple-chase, le club des jockeys, le foyer de l'Opéra...; et ici, la chasse, l'oisiveté, les romans et les journaux...; tout au plus une heure de raison le soir, entre deux robres de whist...

FRÉDÉRIC. Le whist me sourit peu, j'en conviens...; je ne le joue que par dévouement filial.

LE COMTE. Aussi, tu le joues comme un conscrit...

FRÉDÉRIC. D'accord; mais restons dans la question. Ma principale occupation a été de me moquer des maris.

LE COMTE. En vérité!

FRÉDÉRIC. C'est la mode..., je la suis, et n'y peux rien... Je ne saurais passer du parti des rieurs au parti des ridicules...; mes amis m'accableraient sous les traits que j'ai forgés moi-même...; je serais un homme déshonoré!

LE COMTE. Et tu oses me parler ainsi! Mais je me suis marié, moi, et si je ne m'étais pas marié, où serais-tu? T'es-tu aussi moqué de moi, par hasard?

FRÉDÉRIC. Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né? Du reste, on excepte toujours sa famille...; c'est un droit et un devoir supérieurs à la constitution.

LE COMTE. Or, comme chacun a une famille, tout le monde déraisonne... Mille bombes!... si je ne me retenais...

FRÉDÉRIC. Mon père, prenez garde à votre goutte... D'ailleurs, je ne vous ai pas dit ma grande raison. L'amour du célibat est chez moi une affaire de principe, une question de liberté.

LE COMTE. Encore le galimatias du jour! Votre liberté n'est que la tyrannie de la démence... Ah! vous voulez refaire le monde, mes petits philosophes, attendez que je sois colonel de la banlieue.

FRÉDÉRIC. Vous serez superbe à la tête de votre légion, et je serai le premier à me ranger sous vos ordres; mais nous aurons beau faire des factions et des patrouilles, nous n'empêcherons pas que les femmes du monde ne soient des poupées organisées. (*Mouvement du comte.*) Veuillez m'écouter jusqu'au bout. Qu'apprend-on aux jeunes filles, aujourd'hui? A poser sous toutes les faces et à mentir sous toutes les formes, à se défigurer la taille par des corsets, la tête par des chapeaux, les pieds par des brodequins, à dissimuler leurs grâces véritables, et à s'en procurer de factices chez les couturières, à se moquer des modes de la veille et à deviner celles du lendemain, à juger le mérite d'un homme sur le vernis de ses bottes ou le nœud de sa cravate, à s'escrimer sur un piano deux heures de suite, à faire du jour la nuit et de la nuit le jour, à discuter à perte de vue sur une polka, sur un bracelet ou sur une boîte de pastilles, à voir dans le mariage un cachemire de l'Inde et un attelage mecklembourgeois;—le tout entremêlé d'une écriture anglaise illisible, d'un peu d'italien pour écorcher les airs de Rossini, d'un peu d'histoire qui diffère des contes par l'ennui seulement,—d'un peu de géographie et de rhétorique qu'elles se hâtent d'oublier, et c'est ce qu'elles ont de mieux à faire. Est-ce vrai, oui ou non?

LE COMTE. C'est trop vrai pour beaucoup, et ton feu de peloton ne me déplaît pas. Mais il vous sied bien, messieurs les gants-jaunes, de blâmer la futilité du sexe... N'est-ce pas vous qui l'avez fait à votre image, et qui l'entretenez dans l'amour des riens par vos exemples?... Soyez des hommes, corbleu... et les femmes seront des femmes!... D'ailleurs, celles qui ont de l'esprit et du cœur ne se contentent pas d'oublier la géographie et la rhétorique..., elles oublient aussi toutes les billevesées que je méprise en pratique et que tu méprises en théorie, pour apprendre à tenir leur ménage, à faire le bonheur d'un mari, à élever leurs enfants.

FRÉDÉRIC. Ou à parader au spectacle, à escarmoucher dans les salons, à tourner à propos dans le bois de Bou-

logne, à méditer les romans de George Sand, à se pâmer aux tableaux vivants du Cirque, etc., etc.

Le comte. Bien dit encore ; mais ce n'est pas Gabrielle qui finira ainsi... ; elle est un peu romanesque, j'en conviens; que faire en pension, si ce n'est des romans? Et puis, elle a vu au Gymnase les jeunes premières sangloter dans des mouchoirs de batiste... Tout bon cheval doit jeter sa gourme... Mais Gabrielle a du fond, morbleu !... Il ne s'agit que de la mettre dans le vrai, et elle y restera... Elle tient déjà ma maison, elle a des vertus solides, avec des talents agréables.

Frédéric. Tranchez le mot..., elle fait votre whist et votre trictrac assez convenablement pour son âge.

Le comte. C'est une grande qualité... Le whist est l'école de l'ordre et de la raison..., tu sauras cela plus tard.

Frédéric. Le plus tard possible !... A Dieu ne plaise que je nie les mérites de ma cousine ; mais il en faudrait bien d'autres pour rompre mon vœu de célibat.

Le comte. Ah ! Monsieur le professeur voudrait-il m'enseigner sa science, et me définir la perfection qui désarmerait sa critique?

Frédéric. Bien volontiers. D'abord, j'ai mes idées sur la vie et sur le monde; elles sont toutes en trois mots : *distinction*, *sincérité*, *indépendance*.

Le comte. Distinction, — c'est le cas de distinguer... Il y en a de deux sortes : la vôtre s'appelle *chic*, la mienne se nomme *simplicité*. La vôtre se prend chez les tailleurs et va-t-en ville, la mienne est dans l'intelligence et se tient à la maison. — Sincérité, — tu en abuses un peu en ce moment. — Indépendance, — pure chimère ici-bas ! La société est une armée où chacun a ses chefs. Le soldat dépend du capitaine, et souvent le capitaine du soldat. Celui qui ne veut dépendre de personne dépend de tout le monde... Continuez, docteur imberbe.

Frédéric. Je voudrais que ma femme comprît ces idées, ou du moins fût en état de les comprendre. Voilà tout.

Le comte. Ce n'est pas long, mais c'est vague. Et tu crois qu'avec Gabrielle tu serais un époux méconnu?

Frédéric. J'en suis sûr. Ma cousine est une pensionnaire et sera toujours une pensionnaire... C'est un pli pris... Beauté sans grâce, talents enfantins, toilette sans goût, langage appris par cœur, préjugés lilliputiens. La voilà telle que Saint-Denis l'a faite. L'amour est pour elle une tempête dans un verre d'eau ; son exaltation ne s'élève pas au-dessus des historiettes de Mme de Genlis... Ce matin ne voulait-elle pas me faire consulter des marguerites, pour savoir si nous nous aimons tendrement, passablement ou pas du tout ! (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! Et comme je refusais de me livrer à cet exercice, elle m'a boudé une grande heure... Me voyez-vous d'ici récitant la litanie sentimentale : je l'aime un peu..., beaucoup... Ah ! ah ! ah !... La belle organisation pour comprendre les élans de mon esprit, les besoins de mon cœur, l'idéal de mes rêves !...

Le comte. J'aime à croire en effet qu'elle ne te comprendrait pas; car, je doute que tu te comprennes toi-même. Décidément, elle n'est pas faite pour toi... Allons, je lui trouverai un autre mari..., un homme de bon sens, qui se contentera d'être heureux, sans chic et à l'ancienne mode, avec un hôtel à Paris, un château à la campagne, la vie de famille le matin, un cercle d'amis le soir, des occupations sérieuses et des plaisirs faciles. Ils n'auront pas des élans d'esprit, des besoins de cœur..., ils se marieront et s'aimeront prosaïquement, comme ta mère et moi... Ils auront prosaïquement des enfants, moins romantiques que le mien, je l'espère, et quand tu seras las de chercher la femme introuvable, tu viendras leur donner au coin du feu des nouvelles de tes rêves.

Frédéric, *à part*. Ouf ! me voilà délivré de la cousine ! (*Haut.*) Sans rancune, mon père !

Le comte. Sans rancune, mais j'aurai l'œil sur vous, monsieur l'esprit fort... N'allez pas chercher trop loin votre idéal, et souvenez-vous de prendre mon avis en toutes choses ; car si jamais vous vous avisiez d'être par trop chic, ventrebleu !

Frédéric. Mon père, ménagez votre goutte.

Le comte et Frédéric.

Le comte. Vous êtes plus malade que moi... Guérissez-vous, et si ma nièce est encore disponible, quand vous serez en convalescence...

Frédéric. Au nom du Ciel, ne l'exposez pas à rester fille ! (*A part.*) Diable ! on me la rejettera à la tête tant qu'elle ne sera pas mariée. (*Haut.*) Et gardez-vous de croire que je ne sois pas bon cousin pour Gabrielle. Tenez..., j'ai peut-être un excellent parti à lui offrir.

Le comte. Oh ! j'aime autant qu'elle le reçoive de ma main. Est-ce que tu songes au sous-préfet?

Frédéric. Dieu m'en préserve, et ma cousine aussi ! Le sous-préfet est un de ces hommes qu'on n'épouse qu'à l'extrémité, entre l'âge mûr et le suicide, quand on prend la chaufferette et la tabatière. Non, je parle sérieusement, et vous serez juge. Vous souvient-il de Gaston de Kerville, mon ami de collége, qui nous rejoignit l'été dernier aux bains de Trouville?

Le comte. Oui... ; un jeune Breton très comme il faut ; officier d'Afrique, décoré sur le champ de bataille. Eh bien?

Frédéric. Eh bien, il avait remarqué ma cousine. Il est en congé à Paris ; il m'annonce sa visite ce matin même, et je soupçonne que Gabrielle y est pour quelque chose. C'est un mari dont je répondrais comme de moi.

Le comte. Nous verrons s'il a de meilleures cautions. Tu me le présenteras... Au revoir. (*Fausse sortie.*) S'il

venait quelqu'un de la garde nationale, je serai dans le billard à faire ma partie avec le sous-préfet. (*A part.*) Mais, d'abord, allons détromper Gabrielle, et lui dire de renoncer à Frédéric...

FRÉDÉRIC. Bonne chance, mon père, je vous souhaite des blocs fulminants! (*Le comte sort.*)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC seul.

J'ai payé cher ma liberté!... Heureusement le général a fait comme les avocats..., il s'est contenté de perdre sa cause avec éloquence. Il a failli m'ébranler par son tableau pastoral d'un bon ménage et des qualités solides de Gabrielle... Cette pauvre cousine! Le fait est que je ne la connais guère... Je l'ai à peine regardée en face depuis qu'elle est une demoiselle... Il faudra que je l'étudie... dans l'intérêt de mon remplaçant... Elle vaut peut-être mieux que je ne le pense... Si mon oncle avait raison... Si le bonheur était là, sous ma main... Ah! fi donc! épouser la petite fille avec qui j'ai joué à cache-cache! Je n'aurais plus qu'à émigrer en Arcadie, chez les bergers de Virgile. En attendant, je m'ennuie à périr. (*S'asseyant près du guéridon et prenant des journaux.*) Ces gazettes sont assommantes...; toujours la même chose! autant d'orgues de barbarie montées sur un seul air... Voilà les fleurs de Gabrielle...., les fameuses marguerites. (*Il en prend une machinalement, et commence à l'effeuiller, puis il la jette.*) Allons donc! et moi aussi!

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, GASTON.

(*Un domestique annonçant.*) M. Gaston de Kerville.

GASTON, *embrassant Frédéric.* Frédéric!

FRÉDÉRIC. Ce cher Gaston, quel plaisir de te revoir!

GASTON. Tu as reçu ma lettre?

FRÉDÉRIC. Ce matin. (*A part.*) Parlons-lui de ma cousine, de peur qu'il ne l'ait oubliée. (*Haut.*) Et j'ai deviné, je crois, le motif de ta visite.

GASTON. L'amitié.

FRÉDÉRIC. Oui, l'amitié pour moi, et la politesse pour mon père; mais nous sommes trois ici... Voyons, ne te gêne pas; en me disant tout, tu ne m'apprendras rien. (*A part.*) Je le mets à son aise, j'espère.

GASTON. Vraiment! c'est comme au collége...; tu lisais dans mon cœur à vingt-cinq pas.

FRÉDÉRIC. J'y ai lu cette fois à cinq cents lieues. Comment se comportent les Bédouins depuis qu'Abd-el-Kader s'est laissé prendre?

GASTON. Parlons d'elle, mon ami... Elle est toujours charmante?

FRÉDÉRIC. Toujours. (*A part.*) Je ne m'étais pas trompé. Je tiens mon libérateur.

GASTON. Rassure-moi d'abord.

FRÉDÉRIC, *à part.* Ce sera lui rendre la pareille.

GASTON. Tu ne l'aimes pas?

FRÉDÉRIC. Moi! cette question!... Est-ce qu'on aime sa cousine? Jaloux déjà...? peste! C'est donc bien sérieux?

GASTON. Tout est sérieux chez moi, Frédéric; car tout est franc et naïf... Je suis Breton des pieds à la tête. Dès que j'ai vu Gabrielle..., pardon, M^lle^ de Néris, je l'ai aimée... Mon amour a été prompt et vif, parce qu'elle est belle; il est solide et durable, parce qu'elle est bonne... Oh! je sais lire, moi aussi, dans les cœurs... J'ai deviné dans le sien tout ce qui me rendrait heureux... Je ne suis pas comme toi un enfant gâté du monde..., un aigle qui ne sera content qu'en voyant le soleil en face... Une étoile pure à l'ombre d'un nuage est tout ce qu'il me faut. J'ai payé ma dette à mon pays, j'en ai reçu la croix... Mon ambition est satisfaite. Le repos dans l'obscurité, la sécurité dans la retraite, une femme qui m'aime pour moi, des enfants sur mes genoux, des amis dans mon salon, des heureux à faire à ma porte. Voilà tout ce que je demande au Ciel..., et ta cousine me donnerait tout cela.

FRÉDÉRIC. Brave Gaston! (*A part.*) Absolument les idées de mon père... Il l'aurait fait lui-même, qu'il n'aurait pas mieux réussi. (*Haut.*) Sois tranquille, va... Non-seulement je ne combattrai point tes inclinations, mais je veux les servir, les mener à bien, et je suis dans une excellente position pour le faire.

GASTON. Tu es le confident de Gabrielle? Oh! si tu pouvais me dire qu'elle s'est souvenue de moi.

FRÉDÉRIC. Parbleu! elle me parlait encore ces jours-ci des bonnes soirées que vous avez passées ensemble.

GASTON. Ah! je ne la voyais que le matin.

FRÉDÉRIC. Je me trompe... Je voulais dire les matinées... Te rappelles-tu ce jour où tu nous contas la bataille d'Isly... ce grand coup d'estoc qui fit tant de plaisir à mon père, qu'il pourfendit le billard d'un coup de queue.

GASTON. Oui, le général se croyait à Marengo...; mais ta cousine brodait dans un coin, et je craignais de l'avoir ennuyée.

FRÉDÉRIC. Allons donc! c'était une émotion contenue. Tu ne connais pas les élèves de Saint-Denis, mon cher; elles raffolent de l'épée, c'est le premier bijou qu'elles rêvent dans leur corbeille. Les pékins ne sont pas des hommes à leurs yeux. Gabrielle surtout est une amazone. Si tu l'avais vue à cheval ce matin!

GASTON. Ne me vante pas trop sa bravoure! tu m'épouvanterais. Je n'ai jamais apprécié les viragos.

FRÉDÉRIC. Au fait, rassure-toi, elle monte assez mal et perd souvent les étriers.

GASTON. Elle a d'autres qualités que je préfère. Parle-m'en, toi qui les a vues de près.

FRÉDÉRIC. Ah! certes! un ordre, une économie! une réflexion. Elle gagne le général au trictrac; et puis un goût pour les arts, un talent de musicienne! une voix!

GASTON. A la bonne heure!

FRÉDÉRIC, *à part.* Je ne l'ai jamais entendue; mais pourvu qu'elle file trois notes, elle l'enchantera. (*Haut.*) Tu remarqueras son album... Elle croque un paysage comme Roqueplan. (*A part.*) Il me semble l'avoir vue dessiner dans le parc. (*Haut.*) Je ne te dis rien de la solidité, du charme de sa conversation. (*A part.*) Et pour cause.

GASTON. J'en ai jugé à Trouville, et il me tarde d'en jouir ici.

FRÉDÉRIC, *à part.* C'est cela, l'oreille de l'amour...; la voix qu'on admire est comme les cloches..., elle dit tout ce que l'on veut. (*Haut.*) A propos, elle a eu le prix d'anglais à Saint-Denis. (*A part.*) Dans la classe des Parisiennes. (*Haut.*) Elle doit parler trois ou quatre langues. (*A part.*) Je ne risque rien, il ne sait que l'arabe et le bas-breton.

GASTON. Qu'elle me dise en français un seul mot, et je serai le plus heureux des hommes.

FRÉDÉRIC. J'entends mon père et le sous-préfet. Je te préviens que ce monsieur est un rival.

GASTON. Dangereux?

FRÉDÉRIC. Divertissant! Il a une manière à lui de faire sa cour : c'est de parler politique à Gabrielle, et de jouer

au billard avec le général, qui en fait un martyr du carambolage à perpétuité.

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, GASTON, LE COMTE, LE SOUS-PRÉFET, *lunettes vertes garnies de taffetas.*

LE SOUS-PRÉFET, *entrant le premier.* Monsieur Frédéric, j'ai bien l'honneur... Comment va votre santé?

FRÉDÉRIC. Très-bien, monsieur Désessarts.

LE SOUS-PRÉFET, *saluant Gaston.* Monsieur, j'ai bien l'honneur...

GASTON, *lui rendant son salut.* Monsieur...

FRÉDÉRIC, *au comte qui entre.* Mon père, vous reconnaissez mon ami, le capitaine de Kerville, notre compagnon des bains...

LE COMTE. Le chevalier de la bataille d'Isly... Nous ne vous avons pas oublié, monsieur, et nous vous remercions de nous rendre la pareille...

GASTON. Vous êtes trop bon, général... C'est à moi de...

LE SOUS-PRÉFET, *saluant Gaston.* Capitaine..., vous êtes un héros... J'ai bien l'honneur... (*Lui présentant la main.*) Comment va votre santé?

GASTON. Monsieur... (*A part.*) Ce fonctionnaire est trop honorable et trop aimable...

FRÉDÉRIC, *bas au comte.* J'avais deviné! Gaston vient pour Gabrielle.

LE COMTE, *à part.* Oui dà! voilà de quoi distraire ma nièce que j'ai laissée dans les larmes. (*Il sonne, le domestique paraît.*) François, dites à Mlle de Néris qu'il y a des visites, qu'on l'attend au salon. (*Le rappelant.*) François, qu'elle fasse un brin de toilette. (*Haut, s'asseyant.*) Messieurs, veuillez vous asseoir... Eh bien!... capitaine, quel effet la révolution a-t-elle produit en Afrique?

GASTON. Mais, général, l'effet d'une tuile qui vous tombe sur la tête par un beau temps.

LE SOUS-PRÉFET. Dites une cheminée, monsieur, une collection de cheminées...! Vous n'en avez reçu que les éclats, en Algérie... Mais, pour nous autres indigènes, pour les fonctionnaires surtout, et particulièrement pour moi, quelle avalanche! Figurez-vous que le gouvernement provisoire avait oublié de me destituer.

GASTON. Oh! c'est incroyable!

LE SOUS-PRÉFET. C'est officiel!... J'étais le seul peut-être.

GASTON. Vous avez donné votre démission?

LE SOUS-PRÉFET. Jamais! un sous-préfet meurt, il ne se rend pas... Voilà mes principes!

GASTON, *souriant.* Ils sont héroïques!

LE COMTE. Ne riez pas, capitaine... M. Désessarts nous a sauvés!

GASTON. Et comment cela?

LE SOUS-PRÉFET. En jouant au billard avec le général... Voici ma recette, je la livre à mon pays; elle est à portée de tout le monde. Le 26 février, un commissaire barbu nous arrive en criant: Vive la république...! Je crie plus fort que lui... Il me passe son écharpe, et me dit: « Révolutionnez l'arrondissement! Vous avez pleins pouvoirs, révoquez tout le monde. » Je ne révoque personne, je ne révolutionne rien du tout... Je jette mes pleins pouvoirs au panier, et je viens ici jouer au billard. Quelques jours après, nouveau commissaire... Celui-là était rasé de frais... Il me prend à part et me dit: « Mon prédécesseur était un bonnet rouge! point de bruit, point de protestations! Que toutes les affaires aillent leur train... Voici un appel à la confiance..., répandez-le dans les communes. » — Je mets l'appel au panier et je reviens jouer au billard. Le lendemain un membre du gouvernement m'ordonne de former des clubs... Le surlendemain, un autre membre m'enjoint de les empêcher... Les jours suivants, celui-ci me commande des ateliers nationaux, celui-là me défend d'en ouvrir un seul... Un troisième veut que je prépare les élections; un quatrième ne veut pas que je m'en occupe; un cinquième m'écrit: « Avant tout, poursuivez le versement des 45 centimes; » un sixième: « Par-dessus tout, laissez ce payement facultatif. » Puis des listes de candidats me pleuvent, listes de toutes les couleurs, et toujours au nom du gouvernement, au nom du peuple français. Mon panier se remplit et je continue de jouer au billard. La veille des journées de juin, l'on me dénonce, et je suis mandé à Paris. Je montre d'une main les ordres rouges, de l'autre les ordres tricolores... Leurs auteurs se chamaillent entre eux; le gouvernement tombe et je me relève... J'avais calculé que cela durerait trois mois... Total quatre-vingt-dix parties de billard. J'avais calculé juste. L'arrondissement est resté tranquille. Nous avons laissé passer la bourrasque, j'ai gardé ma place et me voilà! (*Tout le monde se lève.*)

GASTON. Je vous fais mon compliment sincère... Vous avez inventé le seul gouvernement possible en révolution.

LE SOUS-PRÉFET, *remerciant par un salut.* Monsieur, j'ai bien l'honneur...

GASTON, *bas à Frédéric.* Il n'est pas aussi bête qu'il en a l'air, le sous-préfet.

FRÉDÉRIC, *de même.* Il a le génie des appointements... C'est l'immobilité de la borne avec les racines du chêne.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GABRIELLE, *toilette simple, mais très-élégante.*

GABRIELLE, *saluant avec émotion.* Messieurs!

FRÉDÉRIC, *à part.* Tiens, voilà une heureuse toilette... Je ne l'avais jamais vue si bien... (*Haut.*) Ma cousine, (*Présentant Gaston.*) un ami dont je n'ai pas besoin de vous rappeler le nom.

GABRIELLE, *avec effort.* Monsieur de Kerville! L'Afrique, monsieur, vous rend-elle à nous pour quelque temps?

GASTON. Pour toujours, mademoiselle, s'il ne tenait qu'à moi!

GABRIELLE. Nous en serions fort heureux.

LE SOUS-PRÉFET, *saluant Gabrielle.* Mademoiselle... J'ai bien l'honneur... Comment va votre santé?

GABRIELLE. Assez mal, monsieur Désessarts. (*Bas au comte.*) Par pitié, mon oncle, laissez-moi rentrer bientôt... Je ne veux pas que Frédéric voie ma douleur... Il en serait trop content... J'en mourrais!

LE COMTE, *de même.* Tu n'en mourras point... Voyons, calme-toi!

GABRIELLE, *de même.* Et si je ne puis me calmer!

LE COMTE, *de même.* Eh bien, mille bombes, ne te calme pas, mais sois gracieuse... Fais des frais, morbleu!

GABRIELLE, *à part.* Je comprends! c'est un autre parti que l'on m'offre; mais je n'en veux pas, moi! je serai détestable! (*Elle s'assied avec humeur.*)

GASTON, *s'approchant d'elle de l'air le plus aimable, pendant que le comte et Frédéric causent avec le sous-préfet.* Mademoiselle, Frédéric m'a dit que vous aviez bien voulu vous rappeler...

FRÉDÉRIC, *se retournant vivement.* Hein! pardon, capitaine! (*A part.*) Il va constater mes mensonges. (*Haut.*)

Tu dois être fatigué, mon cher, et j'ai oublié de t'offrir...

GASTON. Merci. (*Regardant Gabrielle.*) Je suis à merveille. (*Bas à Frédéric.*) Est-ce que tu veux m'empêcher de faire ma cour?

FRÉDÉRIC, *de même.* Moi! au contraire... Pousse ta pointe... Prie-la de chanter. (*A part.*) De ce côté-là, j'ai plus de chances.

GASTON, *bas.* Elle me semble peu disposée à le faire.

FRÉDÉRIC, *de même.* Sois tranquille! (*A part.*) C'est moi qu'elle boude... Touchons la corde sensible (*Bas à Gabrielle.*) Comment trouvez-vous notre Africain?... (*Avec intention.*) Un peu défiguré par le soleil..., n'est-ce pas? (*D'un ton fat et impérieux.*) Quant à moi, je vous dispense de lui plaire.

GABRIELLE, *étonnée, regardant Frédéric et Gaston.* (*A part.*) Il me donne des ordres! je crois. (*Se levant et*

Gabrielle, Frédéric, Gaston.

changeant de ton. — Bas.) Monsieur Frédéric, je trouve M. de Kerville fort bien. (*Elle se rapproche de Gaston, puis à part, observant Frédéric.*) Si je pouvais le rendre jaloux en faisant la conquête d'un rival!

FRÉDÉRIC, *à part.* Elle a mordu à l'hameçon.

GASTON. Mademoiselle, vous souvenez-vous de notre grande querelle de Trouville? Je n'ai pu obtenir une romance de vous, parce que vous n'aviez pas de piano... En voici un tout ouvert... Oserai-je réclamer vos dettes?

GABRIELLE, *très-gracieuse et se transformant de plus en plus.* Monsieur, vous êtes un créancier trop aimable... Je vous prouverai que ma raison n'était point un prétexte... Je n'ai ni assez de talent, ni assez d'orgueil pour me faire prier... Ma bonne volonté, du moins, fera honneur à ma parole... Je m'acquitterai de mon mieux en vous payant très-mal.

FRÉDÉRIC, *à part.* Bien répondu, ma foi. O coquetterie, voilà de tes coups!

GASTON. J'aurai deux avantages, mademoiselle... Celui d'être fort bien payé, et de ne pas vous tenir quitte!

FRÉDÉRIC, *à part.* Poursuivons mon rôle. (*Haut.*) N'insiste pas en ce moment, Gaston; ma cousine est un peu enrhumée. N'est-ce pas, Gabrielle, que vous êtes...

GABRIELLE, *allant vivement au piano.* Nullement! les rhumes sont une prétention des virtuoses; ne me donnez pas ce ridicule, mon cousin... Ces messieurs seront indulgents...

FRÉDÉRIC, *à part.* Quel aplomb! Je ne la reconnais plus.

GASTON, *bas à Frédéric.* Tu ne m'as pas trompé, mon ami... Elle s'est élevée, depuis un an, au-dessus de tes éloges.

LE COMTE, *jetant un journal que lui montrait le sous-préfet.* Mon enfant..., chante-nous : *Fleuve du Tage*, ou *Portrait charmant...*

GABRIELLE. Vous me prenez pour ma grand'mère, mon oncle.

LE SOUS-PRÉFET. Si j'avais ici voix délibérative, j'aurais l'honneur de demander à mademoiselle (*avec une intention des plus galantes*) : *Tu seras mes amours, Toujours!* ou bien *Je te prends sans dot!*

FRÉDÉRIC, *avec malice.* Point de personnalités, monsieur le sous-préfet... Ma cousine va chanter son air favori : *Marguerite, qui m'invite... à te conter...*

GABRIELLE, *a part.* Des épigrammes. (*Haut.*) Mon cousin, c'est trop de générosité!... vous n'aimez pas cette romance; je la chanterai à monsieur, quand vous ne serez pas là.

FRÉDÉRIC, *à part.* Ah çà! Est-ce qu'elle se moque de moi?

GABRIELLE. Voici un air de...

(La personne chargée du rôle de Gabrielle prendra, dans les opéras nouveaux, l'air qui lui conviendra.)

Il aura pour M. de Kerville le mérite de la nouveauté.

FRÉDÉRIC, *à part*. L'infortunée! Elle va déchirer son contrat.

(*Gabrielle, tout à fait transformée et déployant toutes ses grâces, chante d'abord timidement, puis avec assurance et perfection. Applaudissements du général et de Gaston. Contorsions admiratives du sous-préfet. Marques d'étonnement de Frédéric. Quand elle a fini, tous crient :* bravo ! *et l'entourent en la félicitant, excepté Frédéric.*)

FRÉDÉRIC, *à part*. Je n'en reviens pas. Elle a une voix charmante, une méthode, un goût! Où diable a-t-elle pris tout cela?

LE SOUS-PRÉFET. Mademoiselle, vous avez eu l'honneur de vous surpasser vous-même. (*Il reprend le journal et continue de le montrer au comte.*)

GASTON, *à Frédéric*. Quel talent délicieux, mon ami!

FRÉDÉRIC. Ma foi! je suis forcé d'en convenir.

GASTON. Comment, tu es forcé!

Gabrielle, le comte, Frédéric, Gaston, le sous-préfet.

FRÉDÉRIC, *embarrassé*. J'ai dit cela? (*A part.*) Elle devait me prévenir aussi!

GASTON. Vous dessinez, mademoiselle? (*Ouvrant l'album sur le guéridon.*) Cet album est de vous, sans doute?

FRÉDÉRIC, *à part*. Pour le coup, la voilà perdue! si je ne viens à son aide. (*Bas à Gaston.*) Des ébauches d'écolière... (*Il enlève l'album à Gaston, et y jette un regard.*) Tiens! ce n'est pas mal... Je ne m'en doutais pas!

GASTON. Comment! tu ne t'en doutais pas!

FRÉDÉRIC, *embarrassé*. J'ai dit cela? (*Tournant les feuillets.*) Ah çà! mais, c'est ravissant! c'est prodigieux!

GASTON, *reprenant l'album*. Et tu appelais cela des ébauches, toi!... Voilà un paysage admirable... Et cette tête de jeune fille!... Quelle expression! quelle pureté de lignes! quel sentiment dans ces yeux !... Nos maîtres signeraient cette feuille.

FRÉDÉRIC. Dieu me pardonne! c'est, ma foi, vrai... Elle a tous les talents. (*A part.*) Mais, morbleu! il fallait me prévenir.

GABRIELLE, *qui les a observés du coin de l'œil*. (*A Gaston.*) Monsieur, vous faites trop d'honneur à ces essais... Ils ne méritent pas votre attention... Demandez à M. Frédéric, qui est un connaisseur redoutable.

FRÉDÉRIC. Je vous assure, Gabrielle, que vous avez fait des progrès surprenants.

GABRIELLE, *avec ironie*. Vous êtes trop bon, mon cousin... Vous me trouvez grandie, comme les enfants qu'on a perdus de vue... J'ai fait de la pratique pendant que vous faisiez de la théorie. Je me suis approchée du but..., pas à pas..., comme la tortue.

FRÉDÉRIC. Et moi, je suis distancé..., comme le lièvre.

GABRIELLE. Je ne dis pas cela.

FRÉDÉRIC, *à part*. Décidément, elle tient la corde.

GABRIELLE. Il y a deux manières de cultiver les arts...

Les grands amateurs, comme M. Frédéric, ont des idées si supérieures, que leur crayon ne peut les atteindre ; ils font des tableaux superbes... en parole... Ils dessinent à cheval, donnent des leçons aux maîtres, sabrent les médiocrités, et se font ainsi une haute réputation.

FRÉDÉRIC, *à part.* Elle se moque de moi ; c'est positif, et avec avantage encore !

GABRIELLE. Les talents modestes, comme le mien, travaillent sans bruit, pour eux-mêmes, s'inspirent de la nature, la traduisent de leur mieux, et se font un plaisir intime, qui n'offusque personne.

FRÉDÉRIC, *à part.* Est-ce bien elle qui parle?... Mais elle a l'esprit d'un démon...

GASTON, *qui a entendu les derniers mots.* Avec la grâce d'un ange et la raison d'un sage.

FRÉDÉRIC, *à part.* Il ne lui manque plus que de savoir l'anglais !

GABRIELLE, *à Gaston, qui regarde les derniers feuillets de l'album.* Ah ! ce dessin n'est pas de moi... A tout seigneur tout honneur... Il est de mon cousin.

GASTON, *riant.* Franchement, je n'en ferai pas l'éloge... Je te croyais plus fort, mon cher... Voilà une figure qui a dix pieds.

FRÉDÉRIC, *fermant l'album avec impatience.* Je crois bien ! une esquisse bâclée en cinq minutes.

GABRIELLE. D'après le monologue d'Hamlet : *Tho be, or noth tho be.*

FRÉDÉRIC, *à part.* Bon ! voilà le coup de grâce ! (*Haut.*) Comment, vous comprenez Shakspeare ? vous parlez l'anglais ?

GABRIELLE. Nous l'aurions parlé ensemble, mon cousin, si vous n'aviez oublié le peu que vous en avez su.

GASTON. Tu n'as pas volé cette épigramme, Frédéric, car c'est toi qui m'avais annoncé que mademoiselle...

FRÉDÉRIC, *confondu.* Certainement..., certainement... En effet, à Saint-Denis... (*A part.*) Mais, que diable ! il fallait me prévenir !! (*Haut.*) Ma cousine, je suis vraiment fier d'être... votre cousin.

GASTON, *avec emotion.* Et moi, mademoiselle, je n'oserai plus retourner en Afrique.

GABRIELLE, *à part.* Il m'aime ; j'ai réussi ! (*Etouffant un sanglot.*) C'est bien fait, nous serons tous malheureux !

LE DOMESTIQUE, *entrant.* Les délégués de la garde nationale demandent monsieur le comte.

LE COMTE. Très-bien, j'y cours. (*Se levant avec peine.*) Aïe ! satanée goutte !

GABRIELLE. Mon oncle, permettez-moi. (*Elle lui présente le bras.*)

LE COMTE. Au fait, c'est assez pour une première entrevue. (*Bas à Gabrielle.*) Eh bien, le capitaine a été galant, je crois...

GABRIELLE, *de même, pleurant.* Il a été charmant !

LE COMTE. Tu pleures ! Encore un roman ! Que le diable emporte le Gymnase ! (*Sortant avec Gabrielle et saluant.*) Messieurs... Dans une heure, au billard, monsieur le sous-préfet.

LE SOUS-PRÉFET. Dans une heure, général... (*Saluant.*) Mademoiselle, messieurs, j'ai bien l'honneur... (*A part.*) Ce capitaine me fait l'effet d'un rival... Je tiendrai mes lunettes braquées sur lui. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

GASTON, FRÉDÉRIC, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. On a préparé la chambre verte pour monsieur, et j'ai l'honneur d'être à ses ordres.

GASTON. Bien ; je vous suis... (*Le domestique reste au fond. — A Frédéric.*) Mon ami, je suis amoureux fou ! Ta cousine est cent fois mieux que tu ne me l'avais dit.

FRÉDÉRIC. J'ai voulu laisser quelque chose à la surprise. (*A part.*) C'est pour moi qu'elle est complète.

GASTON. Je te donne pleins pouvoirs pour la demander de ma part, et je m'en rapporte à toi pour plaider ma cause. Mon bonheur ou mon malheur est entre tes mains... A bientôt. (*Il sort avec le domestique.*)

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, *seul, un peu rêveur.*

Son bonheur ! c'est pourtant vrai !... Gabrielle sera une femme accomplie... Qui diable se serait jamais douté que cette petite pensionnaire ?... C'est ma faute aussi... Si j'avais daigné la remarquer... (*Avec une joie forcée.*) En définitive, je suis enchanté pour mon ami... Peu m'importe à moi qui veux rester libre ?... Quand je leur aurai donné ma bénédiction..., je n'y penserai plus... Seulement, je dois examiner Gaston à son tour, et m'assurer qu'il peut la rendre heureuse... ; car enfin, est-il à la hauteur d'une telle perfection ?

SCÈNE X.

FRÉDÉRIC, LE COMTE.

LE COMTE, *entrant tout joyeux, sans voir Frédéric.* Ça marche à merveille... Je saurai ma nomination ce soir... Je leur ai renouvelé ma profession de foi... Républicain du surlendemain, à cheval sur l'ordre. (*Apercevant Frédéric.*) Ah ! te voilà ! Eh bien ?

FRÉDÉRIC, *solennellement.* Eh bien, je suis chargé de vous demander la main de Mlle de Néris pour M. de Kerville.

LE COMTE. A la bonne heure ! En voilà un qui va droit au fait. C'est une qualité rare..., et s'il en a quelques autres... Voyons, tu le connais depuis quinze ans ; qu'en penses-tu ?

FRÉDÉRIC. Vous oubliez ce que vous m'avez dit, et vous me permettrez de m'en souvenir : vous voulez que ma cousine « reçoive son mari de votre main... », et il faudra à celui-ci « de meilleures cautions que la mienne », ce sont vos propres paroles.

LE COMTE, *s'emportant.* Encore des difficultés ! Morbleu ! j'entends que cela finisse, ou je vais sabrer d'un mot toutes ces intrigues de comédie.

FRÉDÉRIC. Sabrez, mon père, vous êtes le maître.

LE COMTE, *s'adoucissant.* Le maître !... le maître !... Je ne veux pas le malheur de Gabrielle. Je dois me mettre en mesure de lui prouver qu'elle bat la campagne quand elle vient me déclarer, avec un feu roulant de soupirs : (*Imitant la voix de Gabrielle*) Je trouve M. de Kerville charmant, mais je le détesterai s'il me demande en mariage.

FRÉDÉRIC, *vivement.* Elle vous a dit cela ?

LE COMTE. Tout à l'heure, en sortant d'ici.

FRÉDÉRIC, *après une pause.* Alors je puis exprimer mon opinion.

LE COMTE. Ah ! c'est heureux ! Tu te charges de la détromper...

FRÉDÉRIC. Moi ! Au contraire..., je suis de son avis..., elle serait malheureuse avec Gaston.

LE COMTE. Malheureuse avec Gaston ! cet excellent parti que tu m'offrais avec tant d'éloges !

FRÉDÉRIC. Il y a une heure, c'est vrai.

LE COMTE. Est-ce que depuis une heure il a cessé d'être aimable?

FRÉDÉRIC. Non.

LE COMTE. Honorable?

FRÉDÉRIC. Non.

LE COMTE. Il a de la fortune?

FRÉDÉRIC. Plus que Gabrielle.

LE COMTE. Il est bien élevé..., sage, loyal, fidèle?

FRÉDÉRIC. Il possède toutes les vertus théologales, morales, sociales et conjugales.

LE COMTE. Aurait-il quelque vice rédhibitoire? (*Mouvement négatif de Frédéric.*) Une phthisie, un anévrysme, un pied-bot, des fous ou des bossus dans sa famille?

FRÉDÉRIC. Rien de tout cela.

LE COMTE. Alors explique-toi. Comment ferait-il le malheur de Gabrielle?

FRÉDÉRIC. Sans le vouloir, et sans le savoir. (*Très-gravement.*) Il ne la comprendrait pas!

LE COMTE. Patatra! nous voilà retombés dans le roman! Comment, tu me tiens une heure l'arme au bras pour me dire une pareille absurdité!

FRÉDÉRIC, *s'animant.* Prenez garde, mon père..., il s'agit du sort de ma cousine; il ne faut pas un mari ordinaire à une femme aussi jolie, aussi spirituelle, aussi distinguée, à une femme de goût et de talent, à une femme du monde accomplie!

LE COMTE. Qu'est-ce que j'entends là?... Fais-moi donc le plaisir de répéter.

FRÉDÉRIC. Je trancherai le mot..., avec un mari digne d'elle, Gabrielle sera une femme supérieure.

LE COMTE. Bravo! Alors tu vas demander raison à l'impertinent qui l'a traitée de petite pensionnaire, de beauté sans grâce, ornée de talents enfantins, de toilettes sans goût, de préjugés appris par cœur.

FRÉDÉRIC. Qui a osé dire cela?

LE COMTE. Monsieur Frédéric, mon fils, ici même..., il y a une heure... Regarde-le dans la glace, et offre-lui le choix des armes.

FRÉDÉRIC, *à part, se mordant la lèvre.* C'est vrai...; j'ai mérité cette leçon...

LE COMTE. Eh bien..., l'affaire est-elle arrangée?

FRÉDÉRIC, *très-embarrassé.* Ce matin, mon père, je ne connaissais pas Gabrielle, je ne parlais pas sérieusement. Je la jugeais en cousin, comme je jugeais Gaston en ami. Maintenant que j'apprécie l'un et l'autre, et qu'il s'agit du bonheur de... notre parente..., vous concevez... la parenté avant tout!

LE COMTE, *riant.* Ah! ah! ah! tu es superbe. Allons, je te donne deux heures pour changer ou concilier tes avis...; je m'en tiens à ton premier jugement sur M. de Kerville, et à ta seconde opinion sur Gabrielle... La voici justement... Nous allons couler l'affaire à fond.

SCÈNE XI.

LE COMTE, FRÉDÉRIC, GABRIELLE.

GABRIELLE, *à part.* Mon oncle et mon cousin! que disent-ils?

LE COMTE. Entrez, ma nièce..., j'allais vous chercher... Voyons, expliquons-nous sans phrases et sans soupirs. Frédéric vient de te demander en mariage.

GABRIELLE, *à part, avec une joie contenue.* Frédéric!

LE COMTE. Pour M. Gaston de Kerville.

FRÉDÉRIC. Mon père!

GABRIELLE, *consternée.* Pour M. de Kerville, et c'est mon cousin qui s'est chargé?...

FRÉDÉRIC. C'est-à-dire...

LE COMTE. Enfin..., est-ce toi, oui ou non?

FRÉDÉRIC. C'est moi!... En effet, j'avais reçu cette mission, mais ma cousine seule...

GABRIELLE, *à part.* Oh! je vais le punir en face! (*Avec une joie forcée.*) Je suis vraiment flattée de la demande de M. de Kerville..., je dois convenir que c'est un parti charmant...

LE COMTE, *à part.* Tiens..., elle a tourné toute seule.

FRÉDÉRIC, *piqué au vif.* Charmant! Euh!

GABRIELLE. M. de Kerville est un jeune homme de mérite, un officier distingué...

FRÉDÉRIC. Il a eu du bonheur.

GABRIELLE. Il s'est montré envers moi plein de bonne grâce, d'esprit, de délicatesse et d'empressement...

FRÉDÉRIC. Je suis enchanté de voir mon ami si bien apprécié de mademoiselle...

GABRIELLE. Vous avez beaucoup contribué, monsieur, à le faire valoir...

FRÉDÉRIC. Moi! comment cela?

GABRIELLE. Par le contraste!

FRÉDÉRIC, *à part.* C'est trop fort! (*Ne se contenant plus.*) Ne dissimulez point, ma cousine..., vous aimez M. Gaston.

GABRIELLE. Je n'ai pas dit...

FRÉDÉRIC, *sans l'écouter.* Vous êtes prête à l'épouser!

GABRIELLE. Je n'ai pas dit...

FRÉDÉRIC, *de même.* Mais ce mariage n'est pas fait! Il ne se fera pas!

LE COMTE. Ah bah!

GABRIELLE, *à part.* Comment! il m'a refusée... et il ne veut pas que j'en accepte un autre! Quelle tyrannie!

FRÉDÉRIC, *prenant le comte d'un côté.* Non, mon père, ma cousine n'épousera pas Gaston!

GABRIELLE, *prenant le comte de l'autre côté.* Mon oncle, j'épouserai qui vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas mon cousin.

LE COMTE, *à Frédéric.* Tu aimes donc Gabrielle à présent?

FRÉDÉRIC. Moi! je la déteste!

LE COMTE, *à Gabrielle.* Tu aimes donc M. de Kerville?

GABRIELLE. J'aime tout le monde, excepté Frédéric. (*Elle sort furieuse.*)

LE COMTE, *après avoir regardé la porte, puis Frédéric, se croisant les bras (à part).* Enfin, nous voilà d'accord! Touchante harmonie! plus d'obstacles! Je vais donner ma parole à Gaston. Enfoncé le Gymnase! (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC, *seul, exalté, allant et venant.*

Quel caractère! La coquetterie, la méchanceté, tous les défauts réunis! Et j'aurais marié une telle femme à un ami, à un ami comme Gaston! Elle aurait fait son malheur. Je me le serais reproché toute ma vie. Me traiter de la sorte, moi qui prenais sa défense contre mon père! J'ai été un peu brusque, c'est vrai..., mais pourquoi?... parce que j'appréciais enfin ses qualités..., parce que Gaston ne saurait comprendre cette bonté de cœur, cette élévation d'esprit, cette distinction naturelle!... Eh bien, qu'est-ce que je dis donc...? Est-ce que je perds la tête? Elle est égoïste! Egoïste? mais dans toutes les chaumières on l'appelle le bon ange... Qu'importe, si elle me déteste!

Me détester?... mais cet hiver, quand je languissais sur un lit de douleur, elle était la gardienne fidèle de mon chevet... Oui! c'est moi qui ai été aveugle, ingrat..., je ne l'ai pas même regardée, écoutée...; je n'ai su l'apprécier qu'au moment de la perdre, quand un autre est venu la mettre en lumière et s'en emparer! (*S'asseyant près du guéridon.*) Ah çà! décidément, est-ce que je l'aime? Je ne comprends plus rien à ce qui se passe en moi. (*Regardant les fleurs.*) Pauvre Gabrielle! et je la raillais sans pitié lorsqu'elle consultait ces fleurs et me priait de les interroger à mon tour. (*Prenant une marguerite.*) Je la vois encore m'offrant cette marguerite avec un sourire naïf, et m'invitant à lui demander si je l'aimais. (*Effeuillant la marguerite et continuant la phrase.*) « Un peu, beaucoup..., etc., passionnément! » En vérité, mais ces fleurs sont étonnantes! (*Prenant une seconde marguerite et l'effeuillant.*) « Un peu, beaucoup..., etc., passionnément... » Passionnément, encore! (*Avec force.*) Eh bien, oui, je l'aime, je l'aime passionnément! Et je veux qu'elle m'aime ainsi! Ce sera difficile à présent! Ah! maladroit! qui n'ai pas même écouté ce matin la réponse que lui rendaient ces fleurs! Elle cherchait à m'aimer alors! J'y ai mis bon ordre... hélas! Voyons ce que les marguerites me diraient là-dessus... Me voilà aussi enfant qu'elle! (*Il tire une troisième fleur du bouquet, et en fait sortir le papier qu'y avait mis Gabrielle.*) Un billet! Que vois-je? son écriture! (*Lisant.*)

La marguerite m'annonce
Que je ne l'aimerai pas!

(*Parlé.*) Le sort est juste! Je l'ai bien mérité; je n'ose poursuivre!

(*Lisant.*) De l'arrêt qu'elle prononce
Ne puis-je appeler tout bas?

Ah!

Oui, car mon cœur qui palpite,
Par vous trop tard averti,
Vous répond, ô marguerite,
Que vous en avez menti!

Elle m'aime! Elle l'a écrit! Et avec quelle grâce! (*Portant le billet à ses lèvres.*) Vers charmants! Hâtons-nous d'y répondre! (*Il écrit au bas du billet, puis le replie, et le met sur son cœur.*) Et maintenant qu'on vienne me la disputer! (*Entendant la voix de Gaston.*) Gaston! je n'y pensais plus!

SCÈNE XIII.

FRÉDÉRIC, GASTON.

GASTON, *dans la coulisse.* Pardon, monsieur le sous-préfet, pardon, il faut que je vous quitte; le général vous attend au billard, je vous y retrouverai; sans adieu... au billard! (*Entrant vivement.*) Ouf! m'en voilà débarrassé! Quelle sangsue que ce fonctionnaire! Il s'est fait mon espion, mon ombre, mon frère Siamois! (*Apercevant Frédéric.*) Ah! mon ami, enfin je puis te remercier! (*Il lui prend les mains.*)

FRÉDÉRIC, *confus et embarrassé.* Il n'y a pas de quoi!

GASTON. Tu es trop modeste, mais tu n'échapperas pas à ma reconnaissance.

FRÉDÉRIC, *à part.* J'espère bien que si!

GASTON. C'est à toi que je devrai mon mariage.

FRÉDÉRIC, *à part.* J'espère bien que non! (*Haut.*) Ton mariage! il est décidé?

GASTON. A peu près... Le général vient de m'annoncer le consentement de ta cousine... Tu lui auras parlé de moi..., trop favorablement sans doute..., excellent Frédéric! Je t'entends d'ici..., tu auras exagéré mon mérite, mais non pas mon amour! c'est mon seul titre à tant de bonheur! jamais, non jamais je n'ai rêvé une femme aussi accomplie! Tu ne me dis rien! Tu ne te réjouis pas! Félicite-moi donc, cher ami. (*Lui prenant la main.*) Cher cousin!

FRÉDÉRIC. Certainement, ce lien de plus entre nous. (*A part.*) Comment le rompre, et sortir de là?

GASTON. J'ai déjà écrit ma démission..., la voici.

FRÉDÉRIC. Ne te hâte pas de l'envoyer! (*A part.*) Il n'y a qu'un moyen, c'est de lui ôter ses illusions.

GASTON, *très-étonné.* Ah çà! je ne te comprends pas..., qu'y a-t-il donc? Est-ce que je me suis flatté trop tôt?

FRÉDÉRIC. Oui, mon cher.

GASTON. Tu m'effrayes! Ta cousine ne consent pas? Le général s'est trompé?

FRÉDÉRIC. Ma cousine est un enfant, et mon père ne songe qu'à ses bisets...; c'est moi qui ai eu tort, c'est moi qui t'ai trompé.

GASTON. Que veux-tu dire!

FRÉDÉRIC. Tu seras malheureux! Gabrielle n'est pas la femme qui te convient.

GASTON. Oublies-tu les éloges que tu m'en as faits?

FRÉDÉRIC. Ce matin, oui! je parlais d'elle en cousin, et il s'agissait de la placer avantageusement...; toutes les demoiselles à marier sont des anges, pour leur famille...; maintenant qu'il y va de ton bonheur, je dois être sans détour avec toi.

GASTON. Elle a des défauts... cachés?

FRÉDÉRIC. Pas précisément! mais son caractère d'abord...

GASTON. « Un ordre, une économie, une réflexion. » Voilà tes propres paroles!

FRÉDÉRIC. Ce matin! mais à présent je dois t'avouer qu'elle a les caprices les plus étranges...

GASTON, *prenant d'abord la chose en plaisanterie.* Elle les a bien déguisés..., tu en conviendras.

FRÉDÉRIC. Parbleu! une première entrevue! c'est l'exposition solennelle des qualités... La coquetterie, la migraine, la passion des cachemires, la colère, la paresse, tous les péchés capitaux sont en embuscade derrière le contrat. Et dès que vous êtes pris au traquenard du ménage... Ah! mon pauvre ami, j'en tremble pour toi. Et puis l'éducation de Gabrielle est d'une insuffisance!

GASTON. « Un goût pour les arts! un talent de musicienne! Le crayon de Roqueplan! trois ou quatre langues! » C'est toi-même qui l'as dit...

FRÉDÉRIC. Ce matin!

GASTON. Mais nous avons vu tous ces talents en œuvre.

FRÉDÉRIC. A l'exposition solennelle! D'ailleurs on ne vit pas de romances, de paysages, ni de *speech anglish.* Une femme doit vous comprendre dans l'intimité, vous faire honneur dans le monde.

GASTON. C'est encore toi qui m'as garanti « la solidité, le charme de sa conversation. »

FRÉDÉRIC. Ce matin!

GASTON, *s'impatientant.* Morbleu! je ne suis ni sourd, ni aveugle! j'en ai jugé par moi-même.

FRÉDÉRIC. Toujours à l'exposition! Enfin ma cousine n'aime pas les militaires..., elle est poltronne, c'est son droit, et dès l'an dernier, à Trouville, tu lui avais fait une peur...

GASTON, *piqué*. Par exemple! ceci est trop fort! (*Contrefaisant Frédéric.*) « Tu ne connais pas les élèves de Saint-Denis, mon cher. L'épée est leur premier bijou. Gabrielle est une amazone; elle me parle sans cesse de toi et de nos matinées de Trouville! » Ne sont-ce pas là tes expressions formelles?

FRÉDÉRIC. Ce matin! toujours ce matin! Mais ce n'est plus le cousin qui fait l'article, te dis-je! c'est l'ami, l'ami sincère qui remplit son devoir. Que diable! l'amitié avant tout! Je ne veux pas te sacrifier. Gabrielle trouvera un autre mari.

GASTON, *vivement*. Ah! voilà le mot de l'énigme! (*Avec indignation.*) Je comprends, à la fin! c'est-à-dire qu'après avoir agi pour moi, tu agis pour quelque rival. On m'a supplanté dans tes préférences..., n'invoque pas l'amitié, tu l'as trahie!

FRÉDÉRIC, *cherchant à le calmer*. Gaston, peux-tu me supposer assez inconstant?...

GASTON, *s'emportant*. Frédéric, vous m'avez supposé trop crédule!

FRÉDÉRIC. Crois bien que ton intérêt seul me guide, et je te prouverai...

GASTON. Je crois que vous vous moquez de moi, monsieur, et je vous prouverai qu'on ne le fait pas impunément!

FRÉDÉRIC, *se redressant*. Ceci est une menace, je pense!

GASTON. Comme il vous plaira! Ou vous allez m'expliquer ces contradictions, ou tout est rompu entre nous... Vous connaissez mon caractère! ou ami, ou ennemi... A la loyauté, je pardonne toujours; à la duplicité, jamais! Choisissez!

FRÉDÉRIC, *à part*. J'ai eu tort, expions ma faute! (*Haut.*) Eh bien, oui, je t'ai trompé ce matin et tout à l'heure... ce matin, en te disant que je n'aimais pas Gabrielle...; tout à l'heure, en te détournant de l'épouser! Mais je me trompais moi-même quand je m'imaginais que je ne l'aimerais pas... J'ai appris à la connaître, et je l'aime!

GASTON, *stupéfait*. Ah! c'est toi qui me la disputes!

FRÉDÉRIC. Excuse le rival en faveur de l'ami!

GASTON. L'ami est bien coupable, et pourtant je lui tendrai encore la main, si le rival se retire.

FRÉDÉRIC, *après un silence, posant la main sur son cœur, où il retrouve le billet de sa cousine*. C'est impossible!

GASTON. J'ai le consentement de Gabrielle et de son oncle.

FRÉDÉRIC. J'ai mieux que cela, j'ai son amour!

GASTON, *hors de lui*. Ce n'est pas vrai! vous me trompez encore!

FRÉDÉRIC. Un démenti! Gaston, j'ai avoué mes torts; n'aggrave pas les tiens!

GASTON. Je n'ai que des droits ici, et je les maintiendrai!

FRÉDÉRIC. Tu veux donc que deux amis comme nous...

GASTON. Il n'y a plus d'amis, vous dis-je, s'il reste des rivaux! C'est vous qui l'exigez..., il n'y a qu'un moyen de nous mettre d'accord.

FRÉDÉRIC. Eh bien, je repousse ce moyen!

GASTON. Vous refusez! Il faut donc que je vous force! (*Geste de provocation.*)

FRÉDÉRIC. Il suffit! Je suis à vos ordres, monsieur!

GASTON. Dans un instant..., derrière la pièce d'eau..., je vous y attends, avec des témoins et des armes.

FRÉDÉRIC. J'y serai. (*Gaston sort.*)

Frédéric et Gaston

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC seul.

Ma leçon est-elle assez complète? Ah! je ne la méritais pas si cruelle! Me battre avec un ami de quinze ans, pour n'avoir pas su reconnaître le bonheur à côté de moi! N'importe! c'est lui qui l'a voulu; je ne céderai Gabrielle qu'avec ma vie. (*Il s'élance pour sortir, et se trouve face à face avec le général.*)

SCÈNE XV.

FRÉDÉRIC, LE COMTE.

FRÉDÉRIC, *très-ému*. Mon père!

LE COMTE, *très-tranquille*. Où vas-tu? Le capitaine n'est pas là?... tout est arrangé... J'ai ma nomination ce soir; nous signons le contrat dimanche, la noce à la fin du mois..., et le lendemain à cheval, à la tête de ma légion... Ça me rajeunit, je ne sens plus ma goutte... Où est donc mon futur neveu?

FRÉDÉRIC. Je vous l'ai déjà dit, mon père; j'empêcherai ce mariage.

LE COMTE, *riant*. Toi! Ah! ah! ce serait drôle! Est-ce parce que tu l'as commencé que tu comptes le défaire? Vous avez tant de peur d'avoir le sens commun, vous autres esprits transcendants! Où est M. de Kerville?

FRÉDÉRIC. Mais, mon père, vous n'avez donc rien compris?

LE COMTE, *froidement*. A tes marches et contre-marches, rien du tout. Sais-tu où est ton ami?

FRÉDÉRIC, *avec explosion*. Il ne s'agit pas de mon ami! il s'agit de moi, de moi qui aime ma cousine, et qui entends l'épouser!

LE COMTE, *se laissant tomber dans un fauteuil*. Encore

une scène du Gymnase! Ah çà! voyons, est-ce la dernière?... Ces coups de théâtre-là..., quand on n'y est pas habitué, c'est malsain.

FRÉDÉRIC, *levant les bras.* Au nom du Ciel, mon père, ne raillez pas!

LE COMTE, *du plus grand sang-froid.* Les grands gestes! Ma parole d'honneur, je pense que tu fais des comédies, et que tu les essayes sur moi. Heureusement je m'y habitue... Tu devrais seulement y joindre des couplets..., ce serait plus amusant.

FRÉDÉRIC, *avec force.* Vous ne croyez pas que j'aime Gabrielle?

LE COMTE. A d'autres! Au fait, je n'en sais rien... Tu l'aimes, tu ne l'aimes pas...; elle t'aime, elle ne t'aime pas..., un vrai jeu de bascule depuis ce matin... Il faudra bien que vous repreniez l'équilibre, quand elle aura épousé M. de Kerville.

FRÉDÉRIC. La preuve qu'elle ne l'épousera pas, la preuve que je l'aime, c'est que je vais me battre pour elle avec Gaston. Adieu, mon père. (*Il sort vivement.*)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, seul.

Hein? Que dis-tu?... Frédéric! (*Se levant.*) Il est parti! Se battre! j'ai mal entendu! Mais non, il a parlé clairement... pour la première fois. Ils vont se tuer comme des enfants! Ah! mon Dieu! courons; je ne puis... Goutte infernale! (*Sonnant et appelant.*) François! Pascal! Monsieur Désessarts!

SCÈNE XVII.

LE COMTE, LE DOMESTIQUE, *puis le* SOUS-PRÉFET.

LE COMTE, *au domestique qui entre.* François! qu'on cherche mon fils!... dans le parc, dans le bois!... Allez tous, il veut se battre!... Arrêtez-le, désarmez-le... et ramenez-le-moi!... je vous l'ordonne. (*Le domestique sort.*)

LE SOUS-PRÉFET, *entrant effaré.* Général, vous m'avez fait l'honneur de m'appeler!

LE COMTE. Oui! courez aussi!

LE SOUS-PRÉFET. Où?

LE COMTE. Partout! après Frédéric!... il se bat avec le capitaine, jetez-vous entre eux!

LE SOUS-PRÉFET, *épouvanté.* Diable! me jeter entre eux!

LE COMTE. Mais allez donc!

LE SOUS-PRÉFET, *d'un air capable.* Monsieur le comte, je vais vous dire l'objet de ce duel... M. de Kerville a des intentions sur votre nièce; j'ai tout deviné d'un coup d'œil.

LE COMTE. Eh! parbleu, je le sais bien, mais courez!

LE SOUS-PRÉFET. Je vole! (*Il sort lentement.*)

SCÈNE XVIII.

LE COMTE, GABRIELLE.

GABRIELLE. Qu'y a-t-il donc? mon oncle.

LE COMTE. Il y a que tu as voulu des romans, du drame, et que tu es servie à souhait..., ils se coupent la gorge pour tes beaux yeux!

GABRIELLE. Qui?

LE COMTE. Ton futur et ton cousin!

GABRIELLE. Frédéric! ah! c'est impossible.

LE COMTE. Lui-même vient de me l'annoncer... Malheureux enfants!

GABRIELLE, *presque défaillante.* Ah! sauvez-les, mon Dieu!

LE COMTE, *allant à la fenêtre, à la porte.* Pourvu qu'ils les trouvent! (*Écoutant.*) Hein? qu'est-ce que c'est? n'as-tu pas entendu un coup de feu?

GABRIELLE. Non, mon oncle... mais je vais les séparer! je trouverai des forces! (*Elle veut sortir, mais se soutient à peine. On entend deux coups de pistolet.*)

LE COMTE ET GABRIELLE, *retombant assis.* Ah! (*Silence.*)

LE COMTE. J'ai bravé quarante ans la mitraille, et voilà des coups de pistolet qui me font trembler comme un enfant; l'un des deux est mort peut-être... lequel, mon Dieu, lequel? (*Frédéric paraît à la porte du fond.*)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

GABRIELLE, *poussant un cri de joie.* Frédéric!

LE COMTE. Mon fils! (*Il l'embrasse.*) Tu n'es pas blessé?

FRÉDÉRIC. Un rien, la balle m'a effleuré l'oreille.

GABRIELLE, *frissonnant.* Juste Ciel!

FRÉDÉRIC, *lui pressant la main.* Rassurez-vous, ma cousine! (*Gabrielle se retourne et essuie des larmes.*)

LE COMTE. C'est-à-dire, malheureux, qu'il s'en est fallu d'un doigt... (*A part.*) Allons, il est fou, mais il est brave, je suis content de lui. (*Haut.*) Et Gaston?

FRÉDÉRIC. Oh! lui..., il n'a couru aucun danger. (*A Gabrielle.*) Gabrielle, je suis bien coupable; j'ai été sourd, aveugle et insensible; je vous ai regardée sans vous voir, écoutée sans vous entendre, dédaignée sans vous connaître. J'ai poursuivi des chimères dans les nuages, quand j'avais un trésor à la maison; mais dès que mes yeux se sont ouverts, dès que j'ai interrogé mon cœur, je vous ai comprise et aimée, j'ai offert ma vie pour être à vous, voulez-vous me pardonner, et m'accorder votre main? (*Il se met à genoux.*)

GABRIELLE, *à part.* Enfin! l'y voilà! Qu'il y reste quelque temps. (*Haut.*) Mon cousin, c'est à mon oncle...

LE COMTE, *interrompant.* En effet! la scène est jolie, mais halte-là! (*Frédéric se relève effrayé.*) Gabrielle n'est plus libre..., je l'ai promise au capitaine, et comme je n'ai qu'une parole... Je ne veux pas que ce duel recommence, moi!... Gymnase, tant qu'il vous plaira; mais Porte-Saint-Martin, jamais!

LE DOMESTIQUE, *entrant et remettant une lettre au comte.* De la part de M. de Kerville. (*Mouvement de Frédéric et de Gabrielle.*)

LE COMTE, *ouvrant la lettre à la hâte et lisant.* « Général, Frédéric a eu tous les torts du caprice, mais j'ai eu « tous ceux de la colère. C'est moi qui l'ai provoqué, qui « l'ai forcé à se battre; il a essuyé mon feu, et a refusé « de tirer sur moi. » (*A Frédéric, avec attendrissement.*) Bien! très-bien! viens m'embrasser! (*Frédéric l'embrasse. Il continue de lire.*) « C'est d'un trop noble cœur... »

GABRIELLE. Oh! oui, d'un noble cœur!

LE COMTE. Tiens! il y a de l'écho ici. (*Lisant.*) « Pour « que j'en veuille encore à Frédéric. Pardonnez-moi « comme je lui pardonne. Il est digne de Gabrielle. Je « vous rends votre parole (*Mouvement de Gabrielle et de Frédéric.*) et j'emporte d'éternels regrets. Adieu. »

« GASTON DE KERVILLE. »

Pauvre capitaine ! il a du bon, ton ami, — outre qu'il ne sait pas tirer.

FRÉDÉRIC. Eh bien, mon père ?

LE COMTE. Eh bien, arrangez-vous à présent, ta cousine et toi..., je ne me mêle plus de vos affaires.

FRÉDÉRIC, *tendrement*. Gabrielle, vous m'aimez comme je vous aime.

GABRIELLE, *coquettement*. Il n'y a pas longtemps alors... Mais, qui vous l'a dit, mon cousin ?

FRÉDÉRIC. Ce billet ! (*Il lui remet le papier qu'il a trouvé dans les fleurs.*)

GABRIELLE, *confuse*. Mes vers !

FRÉDÉRIC. Et les miens.

GABRIELLE, *lisant à demi-voix*.

La marguerite m'annonce
Que je n'aimerai que toi.
De l'arrêt qu'elle prononce
Appellerai-je aussi, moi ?
Non, car mon cœur qui palpite,
Par ton image agité,
Répond à la marguerite
Qu'elle a dit la vérité.

Vous avez du talent, Frédéric.

FRÉDÉRIC. Quand je vous copie.

GABRIELLE, *au comte*. Mon oncle, vous pouvez accepter le commandement de votre légion.

LE COMTE, *retenant Frédéric, qui allait se rejeter à genoux*. Oui dà ! mais je ne suis pas encore nommé ! Et tenez, pour vous punir du mauvais sang que vous me faites faire depuis ce matin, je ne vous marie que si je suis élu colonel.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, LE SOUS-PRÉFET.

LE SOUS-PRÉFET, *essoufflé, sans voir Frédéric*. Général, j'ai eu l'honneur de courir tout le parc..., il m'a été impossible de trouver M. Frédéric. En revanche, voici une dépêche que l'on m'a remise pour vous.

LE COMTE, *lisant*. Ma nomination ! Enfin !

FRÉDÉRIC. Ah ! monsieur le sous-préfet, que de reconnaissance ! (*Il tombe aux pieds de Gabrielle.*)

LE SOUS-PRÉFET, *se retournant, très-mystifié*. M. Frédéric ! Je suis enchanté, monsieur..., j'ai bien l'honneur... Comment va votre santé ?

FRÉDÉRIC, *se relevant*. Comme celle d'un homme qui vous invite à sa noce.

LE COMTE. Vous ne devez pas moins à M. Désessarts, car c'est lui qui vous marie.

LE SOUS-PRÉFET. Moi !

LE COMTE. On n'attendait que ma nomination, et...

LE SOUS-PRÉFET. Et je l'apporte ! (*A part*). Quelle récompense de mes trois mille parties de billard !

LE COMTE. Monsieur le sous-préfet, je vous retiens pour notre quatrième, au whist de ce soir.

LE SOUS-PRÉFET, *saluant*. Général, j'aurai l'honneur. (*A part*). Ce sera le dernier !

LE COMTE, *à Gabrielle*. Je n'ai plus d'objection, ma nièce, tu es libre ; mais, à ta place, j'y regarderais à deux fois avant d'épouser une girouette comme Frédéric.

GABRIELLE. Raison de plus ; s'il allait tourner ! (*Elle tend la main à Frédéric.*)

FRÉDÉRIC. Jamais !

LE COMTE. Et maintenant, mes enfants, savez-vous pourquoi vous vous êtes donné tant de mal pour être heureux ? C'est parce que vous avez cherché

MIDI A QUATORZE HEURES.

PITRE-CHEVALIER ET CHARLES WALLUT.

REVUE DU MOIS. — LES DEUX EXPOSITIONS [1].

On a vu plus haut (page 348) le second tableau que nous avons fait graver au Salon de cette année, les *Poissonniers de Fécamp*, de M. Duval-Lecamus. Les œuvres de ce maître sont depuis longtemps célèbres, et la meilleure façon de les louer est de les reproduire. L'habileté de l'exécution répond ici à la finesse du sentiment, à l'exactitude de l'observation.

Nous avons déjà dit qu'à défaut des grandes œuvres, les jolis ouvrages fourmillent aux Tuileries. On distingue dans la foule les tableaux de M. Bellangé, surtout le *Fils de la vivandière ; Flamand dans son atelier*, gracieuse revanche de l'auteur de la *Peste d'Elliant ;* — une *Scène d'invasion*, pleine d'intérêt, de M. Hillemacher ; — le *Labourage nivernais*, de Mlle Rosa Bonheur, chef-d'œuvre de vérité, qui obtient un succès de vogue ; — la *Soirée*, de M. Gustave Courbet, qui dénote à la fois un admirable instinct de la peinture et de la musique ; — la *Danse des Djins*, de M. Adolphe Leleux, palette éclatante, où l'on regrette un peu d'harmonie ; — *Avant et après la Soirée*, de M. Biard, satire amusante du luxe public et des économies secrètes ; — le *Café au bord du Nil*, de M. Karl Girardet, excellente combinaison du paysage et de la figure.

Les peintres d'allégories n'ont pas été heureux. La *République* de M. Landelle a l'air d'une muse. M. Gosse a cru figurer l'*Esclavage affranchi*, avec un globe terrestre, deux hirondelles, une négresse portant des oranges, une jeune fille soulevant un niveau et une femme coiffée d'un bonnet bleu ! Un autre a représenté le *Suffrage universel* dans la personne d'un homme nu, flanqué d'un lion, d'une lyre, d'une charrue, et déposant un bulletin dans une urne. O allégorie ! que me veux-tu ?

La sculpture est remarquable et bien placée aux Tuileries. La *Pénélope* de M. Cavelier dispute la palme à la *Chloris* de M. Pradier, et elle l'emporte au jugement des sages. M. Préault, cette victime de l'ancien jury, a exposé un *Christ*, dont la figure est sublime de douleur. M. Barre a sculpté Mlle Rachel dans l'ivoire, avec une finesse et une ressemblance étonnantes.

Nous en passons sans doute, mais non des meilleurs assurément. L'espace et le temps nous pressent. Les merveilles de l'industrie nous rappellent aux Champs-Élysées.

C'est encore l'art que nous retrouvons ici dans les ouvrages de MM. Froment-Meurice, Denière, Duponchel, Meyer, Kinglin, Avisseau, etc. Écoutez l'histoire de ce dernier.

Charles Avisseau, potier de Tours, est fils d'un tailleur de pierres. Tout en se livrant au métier paternel, il rêvait

(1) Voir le numéro de juillet dernier.

de faïence et d'émaux, lorsqu'un plat de Bernard Palissy lui tomba sous les yeux. Il jura d'en faire autant, et se mit à l'œuvre avec cette volonté qui est le ressort du génie. Ses jours et ses nuits, ses humbles ressources, ses économies d'ouvrier, tout fut consacré à son projet. Pour n'imiter personne, il copia la nature. Il s'en alla dans les bois et dans les marécages surprendre et modeler les animaux et les plantes destinés à peupler ses émaux. Il vécut de longues années avec les crapauds, les grenouilles, les couleuvres, les lézards, les rats, les insectes, se consolant d'une si triste compagnie avec les fleurs les plus étranges, les poissons les plus dorés, les cascades les plus étince-

Vase d'Avisseau, faïence. Salière, vase à filet, bouquets de Manuce Meyer, orfévre.

Corbeille de surtout de table, de Denière. Flacon de Duponchel.

Vidercome de Duponchel, verre monté argent. Différentes pièces d'un verre d'eau du baron de Kinglin cristallerie de Walsh.

lantes. Un jour enfin, tout cela sortit vivant de ses doigts, et se mit à grouiller, à circuler, à combattre dans ses vases et ses coupes, à ruisseler et à briller entre les rocs et le feuillage, au flanc des groupes les plus élégants. Avisseau ne faisait plus seulement des poteries; il composait des tableaux de terre et d'émail. Les connaisseurs s'enthousiasmèrent et répandirent le nom de l'humble artiste. Quelques chefs-d'œuvre le firent connaître de proche en proche, et gagnèrent enfin Paris, c'est-à-dire le monde. Bref, le potier fut connu et recherché des amateurs, et reçut la récompense de ses travaux et de ses peines infinies.

N'oublions pas un trait qui suffirait à sa gloire. Lorsqu'il était encore ignoré, un industriel, frappé de son talent, lui proposa d'exploiter ses émaux, en les faisant passer pour des Bernard Palissy. L'illusion, en effet, eût été générale, et la fortune d'Avisseau était aussi rapide qu'assurée. Il préféra la pauvreté à cette spéculation, et répondit à l'industriel, en signant ses travaux de son nom obscur.

Aujourd'hui les plus grands personnages se disputent les émaux du potier de Tours, et ne traversent point cette ville sans faire une visite à son atelier. Le beau drageoir qui est à l'exposition a été couvert de bonbons par la princesse Demidoff; et, comme une pipe curieuse la tentait: — Je ne puis vous la vendre, madame, dit le potier, je m'en suis servi. — Raison de plus pour que je l'achète! répondit la princesse. Et elle l'emporta.

Vous voyez qu'Avisseau méritait la place que nous lui avons donnée parmi les merveilles de l'or et du bronze, de l'argent et du cristal, — merveilles dont la gravure ci-dessus parlera mieux que notre plume. P.-C.

Typographie HENNUYER et Cie, rue Lemercier, 24. Batignolles.

HISTOIRE DE FRANCE. - LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, mêmes mœurs.

LE MÉDAILLON D'ARGENT. — 1648.

La belle Joconde, (Monna Lisa del Giocondo). Tableau de Léonard de Vinci (Musée national du Louvre).

PRÉFACE QUI NE SERA PAS ENNUYEUSE.

Il y avait une fois un roi de France qui s'appelait Louis XIV, et une reine régente qui se nommait Anne d'Autriche.

Comme le roi n'était qu'un enfant, tout le monde voulait gouverner à sa place. Mais sa mère, qui seule avait ce droit, n'était pas femme à renvoyer aux fuseaux.

Elle prit pour ministre un intrigant fort habile, le cardinal de Mazarin, renard qui succédait à un lion, le cardinal de Richelieu.

Trois partis acharnés se disputaient le pouvoir :

1° Les princes et les grands seigneurs qui, après avoir boudé, gémi et souffert longtemps en exil, s'étaient abattus, comme une nuée d'oiseaux de proie, sur la riche dépouille de Richelieu. Ils voulaient être régents, ambassadeurs, généraux, gouverneurs, ou régner tout au moins chacun dans sa province, dans sa ville et dans son fief.

C'était la haute aristocratie de l'époque. Elle comptait tout simplement dépecer la monarchie, et se tailler des pourpoints dans le manteau royal, ainsi qu'au bon temps des grands vassaux de la couronne.

2° Le Parlement, — comme qui dirait la Chambre des députés, ou la haute bourgeoisie. Presque aussi riche et aussi puissant que les seigneurs, et prenant au pied de la lettre son titre de compagnie souveraine, le Parlement trouvait que son tour était venu de gouverner la France, et, en attendant, il empêchait le roi, la reine et son ministre de la gouverner, par de fort éloquents discours et des votes très-impertinents.

3° Le peuple qui s'agitait au bas de l'échelle, ou plutôt les meneurs qui l'agitaient à leur profit, — courtisans manqués, avocats bavards, talents de sac et de corde, libellistes au rabais, âmes envieuses et cervaux creux, — qui refaisaient le monde au gré de leurs passions ou de leurs rêves, et poussaient l'aristocratie contre la monarchie, la bourgeoisie contre l'aristocratie, le peuple (ou le *public*, comme on disait alors) contre la bourgeoisie,—afin d'arriver par-dessus tout, après avoir tout culbuté.

Or, il advint un jour que ces trois partis, qui se détestaient cordialement, — ceux qui voulaient être rois à la place du roi, ceux qui voulaient être ministres à la place du ministre, et ceux qui voulaient être quelque chose à la place de tout le monde, — comprenant qu'ils ne pouvaient triompher séparément, s'entendirent entre eux, comme larrons en foire, se donnèrent ouvertement la plus tendre accolade, et s'unirent contre l'ennemi commun dans une grande *coalition* (le mot n'était pas encore inventé, mais la chose en était vraiment digne).

Aussitôt les seigneurs qui murmuraient : *à bas la régente et le Parlement, et vivent nos priviléges!* les bourgeois qui balbutiaient : *à bas le ministre et les seigneurs, et vive le gouvernement parlementaire!* (synonyme et précurseur de *constitutionnel*); les amis du peuple, enfin, qui ne s'appelaient pas encore *démocrates*, mais qui disaient cependant tout bas : *Plus de roi, ni de Parlement, et vive la république!* (1) Aussitôt, disons-nous, ces trois voix, confondant leurs cris respectifs et secrets dans un cri général et public, ne firent qu'une seule voix pour chanter en chœur avec la plus touchante harmonie : *Vive le droit de réunion, et vive la réforme!...* (1)

Sous ce drapeau de circonstance, commode et bâtard, la comédie fut si bien jouée, et l'attaque poussée avec tant d'ensemble, que la royauté désorientée, acculée de concessions en concessions, allant et venant de la rigueur à la faiblesse, finit par s'enfuir devant les barricades, abandonnant Paris à l'insurrection. On vit, ce jour-là, la cour dispersée, l'armée sans commandants, le roi emporté dans les bras, la régente cherchant un asile, et les princes couchés sur la paille, tandis que les courriers de la révolution portaient son enseigne de province en province. (Il n'y avait pas encore de télégraphe électrique.)

Mais déjà les vainqueurs, si unis pour détruire, ne s'entendaient plus pour édifier. La comédie changea de face et tourna à la tragédie. Les masques tombèrent, les ambitions reparurent... Chaque parti reprit sa bannière, son cri et ses projets. Il y eut un gouvernement provisoire au Parlement, un autre à l'Hôtel-de-Ville, un autre chez les grands seigneurs, un autre dans la rue... La capitale fut tirée à quatre gouvernements. Et chacun de ces gouvernements avait ses chefs, ses assemblées, ses journaux et ses affiches. Un *drapeau rouge* surgit des pavés et, renversé dans la boue à Paris, se releva dans le sang à Bordeaux. Bref, cela dura jusqu'au jour où les Parisiens affamés rappelèrent le jeune Louis XIV, — qui mit bientôt le Parlement à la raison, en allant, la cravache à la main, lui déclarer : l'État, c'est moi!

Mais ici le lecteur nous arrête, et pousse à son tour un cri de révolte :

— Vous plaisantez, nous dit-il; ceci,— hors le dénoûment, — est une histoire d'hier, et non du 17e siècle.

— Apparemment, cher lecteur, les deux histoires se ressemblent. Est-ce notre faute, s'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, — pas même en fait de révolution? Nous sommes un simple conteur, — et la politique est le cadet de nos soucis. Écoutez plutôt et jugez; nous parlons d'après les témoignages contemporains.

I. — LE CORBEAU ET LE RENARD.

C'était donc le 17 août 1648, il y a tout juste deux cents ans. Neuf heures du matin venaient de sonner à Notre-Dame de Paris, lorsqu'un petit vieillard, suivi d'un plus petit laquais et d'un très-petit chien, déboucha des rues tortueuses de la cité, et s'arrêta rue Saint-Landry, devant une maison d'aspect assez modeste. Toutefois, la cour intérieure et la porte cochère, ornée de sculptures, annonçaient la richesse et l'importance que la bourgeoisie d'alors cachait sous un air de simplicité.

La physionomie du vieillard offrait le même caractère. Assez vert encore, à plus de 60 ans, nerveux, mais épais dans sa courte taille, l'œil vif, mais sans profondeur, le front découvert, mais déprimé, la tête des plus altières, mais l'échine des plus souples, le teint enluminé de satisfaction intérieure, — on devinait, à première vue, un homme intègre et un pédant médiocre, tout plein de son petit mérite et de sa grosse vertu, un magistrat (il en portait l'habit) rogue et chicaneur en conscience, à cheval sur les vieux préjugés de l'esprit de corps, en un mot, un honnête bourgeois, prêt à jouer témérairement un plus grand rôle, un corbeau qui n'attendait que les cajoleries du renard pour lâcher son fromage, en montrant sa belle voix.

(1) Textuel. Voyez les ouvrages et mémoires déjà cités.

(1) Voyez *Mémoires de Mme de Motteville*, collection Michaud, deuxième série, t. X, p. 263, 278, 283; *Mémoires du cardinal de Retz*, p. 141, 163; *Mémoires de Montglat*, p. 217; Saint-Aulaire, *Histoire de la Fronde*, deuxième édition, t. I, p. 257; H. Martin, *Histoire de France*, t. XIV, p. 224, 232; Lavallée, *Histoire des Français*, t. III, p. 145, 165. Voyez surtout les pamphlets du temps, indiqués dans la *Bibliothèque historique de France*, t. II, p. 522, notamment : *le Donjon du droit naturel contre les ennemis de Dieu et du pays*.

Le renard le guettait justement au passage. Les ouvriers du port se mirent à crier en l'apercevant :

— Voilà ce bon M. Broussel, notre protecteur, le tribun du Parlement, l'ennemi des impôts! Vive M. Broussel, le père du peuple, l'ami de la réforme!

Le digne homme fit la roue, et salua d'un geste capable. Son petit laquais se gonfla dans sa souquenille. Son chien regarda d'en haut les roquets du quartier, et tous trois firent leur entrée dans la maison, dont une servante en cheveux gris referma la porte.

Ils eussent été moins triomphants, s'ils eussent vu un grand jeune homme sortir du cabaret le plus proche, et payer aux ouvriers la gloire de leur *père*, en monnaie sonnante et en poignées de main...

Ceux-ci retournèrent aussitôt boire leur salaire, en fredonnant le couplet à la mode :

Un vent de Fronde (1)
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin...
Un vent de Fronde
S'est levé ce matin

II. — UN GRAND HOMME EN ROBE DE CHAMBRE.

M. le conseiller au Parlement, Pierre Broussel, chef de l'opposition à la grand' Chambre, revenait ce jour-là de Gonesse, où il avait passé la semaine de l'Assomption chez M. Jean Boucherat, son beau-frère, propriétaire de moulins dans ce village qui nourrissait alors la moitié de Paris.

L'empressement de son retour matinal, les acclamations dont il avait été l'objet, l'agitation qu'il avait vue autour du Palais-Royal et du Pont-Neuf, — tout présageait des événements graves et peut-être des événements terribles.

Le magistrat s'arrêta dans l'antichambre avec Perrotte, sa vieille cuisinière, et lui demanda s'il n'était point arrivé de message de la cour.

— Hélas non, monsieur de la Louvière, répondit la servante, qui était initiée aux moindres projets de son maître, et qui l'appelait du nom de sa gentilhommerie pour le flatter dans son péché mignon.

— Hum! hum! fit le conseiller avec humeur, le Mazarin se moque de nos droits... Qu'il prenne garde à lui!

Il faut dire que M. Broussel, le champion de l'indépendance, le défenseur du peuple, le pourfendeur des abus et des priviléges, sollicitait pour son fils une compagnie aux gardes, et pour lui-même des lettres de grande noblesse (2). D'une main, il déchirait en public le manteau royal, et de l'autre il en tiraillait secrètement un lambeau. Il tonnait contre les impôts « dont se gorgeaient les officiers et les grands seigneurs », et il voulait ajouter la grande noblesse et un régiment aux trente mille livres que sa famille touchait sur les impôts. Ce sont là les petits profits de l'opposition. Les cadeaux l'entretiennent comme l'amitié.

— Et M. le comte d'Amalby n'est-il point venu? demanda encore le magistrat.

— Presque tous les jours, monsieur de la Louvières, mais sans rien apporter que ses hommages à Mlle Thérèse. Il m'a promis de revenir ce matin avec une bonne nouvelle, ajouta confidentiellement la cuisinière.

Les deux vieillards échangèrent un sourire conspirateur, et le Caton parlementaire, sentant une pointe d'appétit, alla dans la salle à manger se régaler d'un œuf dur et d'une poignée de cerises.

Prévenons encore le lecteur que M. le comte d'Amalby, gentilhomme sans fortune, mais très-bien en cour et lieutenant aux gardes de la reine, était reluqué comme futur gendre par le riche conseiller qui, le croyant bravement amoureux de sa fille majeure, comptait lui en offrir la dot et la main, donnant donnant, quand l'officier aurait enlevé par son crédit la grande noblesse pour les Broussel.

Cette double négociation se poursuivait à demi-mot, et Mazarin n'était pas homme à manquer cette occasion de désarmer l'ennemi.

— Qu'avons-*nous* fait au Parlement depuis dimanche? reprit le magistrat, en croquant un noyau de cerise pour n'en rien perdre.

— *Nous* avons épluché et frondé à huis clos la déclaration royale (1), répondit la vieille Perrotte, qui se croyait au moins conseillère à la grand' Chambre ; nous avons déclaré à notre tour qu'elle est insuffisante et peu sincère, qu'il y a des restrictions captieuses à la remise des tailles et au remboursement de nos officiers dépouillés, qu'on n'assure point assez la liberté de nos suffrages, en nous soumettant la vérification des impôts..., que le pauvre peuple est toujours pressuré, les courtisans toujours insatiables, le ménage des finances toujours au pillage, et la réforme de l'État plus nécessaire que jamais!...

Broussel ne put s'empêcher de rire en reconnaissant son jargon dans la bouche de sa servante.

— Nous avons fait mieux encore! ajouta Perrotte, qui brandit vaillamment son couteau de cuisine... Nous avons répandu doucement le bruit de nos délibérations dans la ville... Alors chacun a frondé comme nous, à sa manière. Vous ne reconnaîtrez plus Paris, monsieur. On y fronde partout et tout haut. On porte dans des médaillons d'or et d'argent, de cuivre et de plomb, les portraits de Mme de Longueville, de M. de Beaufort, de Marcillac et de Gondi, de tous les ennemis du Mazarin. En voici une douzaine qu'on m'a distribués à la Halle. On met des cordons de fronde à son manteau et à son feutre. Mlle Thérèse a un bonnet à la fronde. Le pain que vous mangez est un pain à la fronde, monsieur, et j'ai inventé un pâté à la fronde que je vous servirai pour votre bienvenue. Vous savez que le Mazarin disait : « Ils chantent, ils payeront. » Aujourd'hui, nous chantons sans payer. En attendant la diminution des tailles, on les retient tout entières. Il y a eu hier trois émeutes contre les percepteurs... Les Suisses ont réclamé leur solde et voulu déguerpir... *La marmite du roi a été renversée au Palais-Royal* (2). La reine s'est vue obligée d'emprunter à ses dames, et d'envoyer mettre les diamants de la couronne en gage!

— Vraiment! dit le bonhomme avec un certain effroi.

— Ça leur apprendra à ne plus nager dans les délices,

(1) L'origine de ce nom de *Fronde* paraît être la comparaison qu'on fit des turbulents conseillers aux enquêtes avec de jeunes garçons qui s'attroupaient dans les fossés de la ville pour s'y battre à coups de fronde. Les mécontents, et le conseiller Bachaumont le premier, adoptèrent le nom de *frondeurs*, et se firent gloire de *bien fronder* la cour. (Henri Martin, *Hist. de France.*)

(2) *Mémoires de la duchesse de Nemours.* Éd. Tenré, p. 224.

(1) Présentée par le jeune Louis XIV, en son lit de justice. Cet édit remettait le quart des tailles, fixait le tarif des entrées dans Paris et le toisé des maisons nouvelles; supprimait les offices dont la création avait offusqué le Parlement ; mais interdisait aux quatre compagnies souveraines le *droit de se réunir* pour la *réformation de l'État*, leur enjoignant de vaquer isolément et exclusivement à la distribution de la justice particulière, interrompue par leurs interminables débats politiques.

(2) *Mme de Motteville.* p. 172. Collection Michaud.

continua l'infatigable cuisinière en versant à son maître un verre de malaga... Là-dessus, conclut-elle, les poings sur la hanche, les gens du roi nous ont sommés de vider la chambre de Saint-Louis. Nous les avons envoyés promener du haut de nos chaises curules, nous avons maintenu notre droit de réunion envers et contre tous, et l'on vous attend à dix heures pour la grrrande délibération, acheva Perrotte en remettant le bouchon d'un coup de poing.

— Calme-toi! calme-toi, ma bonne! dit le conseiller, un peu inquiet de son ouvrage et moins intrépide que sa servante. Puis songeant à l'agréable réponse qu'il attendait de la cour: — Il se peut, ajouta-t-il, que d'ici à dix heures Sa Majesté, notre excellente reine, écoute ses véritables amis.

En nommant Sa Majesté, Broussel ôta son chapeau, et Perrotte fit une grande révérence.

Les parlementaires n'insultaient la royauté qu'avec le plus profond respect et en très-humbles serviteurs.

III. — LE SECRET DE LA COMÉDIE.

Tels n'étaient pas les sentiments des huit ou dix individus qui se rencontraient en ce moment à la porte du conseiller.

L'un d'eux, le même qui avait distribué de l'argent aux crieurs, était maître Guillaume Deboile, avocat-amateur au Châtelet, grand et beau jeune homme de trente-deux ans, à la figure luxuriante et superbe, avec fines moustaches relevées en crochet, aux longs cheveux noirs tombant sur un collet de dentelle, et sur un petit manteau Louis XIII drapé avec une coquetterie insolente. Tout annonçait en lui un de ces tribuns de carrefours, qui entraînent les masses où ils veulent, un de ces chefs de partis qui, n'estimant qu'eux-mêmes, ne voient rien au-dessus de leur ambition, un de ces vengeurs de la misère générale, qui dévoreraient un royaume dans leurs orgies particulières, un de ces dévoués libérateurs du peuple, qui deviennent ses rudes tyrans après la victoire.

Il fut abordé comme tel par les six hommes qui venaient à lui, et qui, décorés de l'image de M. de Beaufort, semblaient des chefs de corporations de métiers.

L'un d'eux se pencha vers l'oreille de Guillaume et lui dit d'une voix forte et basse : — *Mas Aniello!*

— *Res Publica!* répondit Guillaume avec la même précaution.

Et pour mieux se garantir contre toute surprise, il tira de son sein et ouvrit un médaillon d'argent, qui laissa voir une charmante miniature.

Ce n'était ni le portrait de la duchesse de Longueville, ni celui de M. de Beaufort, ni celui d'aucun autre frondeur. C'était la copie du célèbre chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, appelé si justement la *Belle Joconde*. L'adorable visage de Monna Lisa s'y trouvait reproduit avec ses traits exquis, sa grâce angélique et son divin sourire.

On verra tout à l'heure quel sens le conspirateur attachait à ce mystérieux talisman.

Quand les six hommes eurent salué la douce image d'un second mot d'ordre, Deboile y jeta un regard étincelant d'amour et le remit précieusement sur son cœur.

Puis il donna, toujours à voix basse, les instructions suivantes à ses complices :

— Lorsque M. Broussel se rendra au Parlement, vous l'accompagnerez sans qu'il vous remarque. Deux fois vous amasserez la foule sur son passage : la première fois, pour l'entourer de clameurs contre les tailles, le tarif, le ministre, les intendants, et en faveur des Parlements, de l'arrêt de réunion, de la réforme de l'Etat; — la seconde fois, pour le menacer, lui et ses collègues, de la colère de Paris, s'ils faiblissaient devant le Mazarin. Quand les compagnies souveraines seront assemblées dans la chambre de Saint-Louis, vous pousserez alentour des acclamations de victoire jusqu'à la fin de la délibération. Et quand M. Broussel sortira du palais, si vous m'apercevez à ses côtés, vous le porterez en triomphe à son logis. Surtout, pas un mot contre le roi ou la régente! Devant les gardes et les princes, vous crierez: *Vive la duchesse de Longueville!*

Deboile se troubla et pâlit en articulant le nom de la plus illustre et de la plus belle héroïne du siècle...

— Et ce soir, ajouta-t-il plus fermement, rendez-vous à la taverne du *Bien-Public*, où chacun apportera la liste de ses hommes et l'état de leurs armes.

IV. — LOUISE ET THÉRÈSE. RENARD ET LION.

Cinq minutes après, maître Guillaume causait en famille avec M. Broussel et lui demandait les nouvelles du jour en simple curieux qui se met au courant.

Deux autres personnes les avaient rejoints dans la salle basse : M^lle^ Louise Boucherat, nièce du conseiller, auprès de laquelle l'avocat s'était assis avec empressement, et M^lle^ Thérèse Broussel, la fille majeure destinée par le magistrat au comte d'Amalby.

La première avait dix-huit ans et toute la beauté que la nature peut donner à cet âge. Le pinceau de Mignard, peintre ordinaire des grâces d'alors, eût abdiqué devant un pareil modèle. Il eût renoncé à rendre l'éclat doux et brûlant de ses yeux, la fraîcheur veloutée de sa carnation, le nuage de soie brune, légèrement dorée, que formaient les boucles de sa chevelure, les contours purs et harmonieux de ses traits et des lignes de sa taille, et surtout le sourire langoureux et fin qui se jouait sur ses lèvres, outre les fossettes mignonnes de ses joues. Louise était simplement vêtue d'une large robe à fleurs, serrée par un cordon de laine, et bordée au cou d'une dentelle moins blanche que sa peau. Sa coiffure se composait d'une sorte de résille courte et dentelée, jetée sur ses cheveux avec la plus coquette négligence.

A côté de tant de charmes, les vingt-huit ans de M^lle^ Broussel, son grand bonnet à la fronde, sa figure sèche et allongée, posée sur une fraise comme dans un plat, ses manières et son langage qui sentaient la précieuse d'une lieue, formaient un contraste à la fois triste et comique. Thérèse y ajoutait les ridicules de toute fille à marier, prenant avec aplomb pour elle, ainsi que son digne père, les hommages adressés à sa belle cousine.

Après une conversation générale, pendant laquelle Guillaume admira sa voisine à loisir, un vif débat s'engagea entre les quatre interlocuteurs sur les affaires du moment. Broussel, Deboile et Thérèse, frondeurs à l'envi, tenaient pour le Parlement contre la cour. Louise seule défendait la pauvre royauté, et s'en acquittait le plus gracieusement du monde, au grand désespoir de l'avocat.

— Jamais, disait-elle, je ne m'habituerai à voir injurier le roi *sous son bon plaisir;* et mettre la reine en tutelle *par de très-humbles remontrances.* Ces courbettes parlementaires, entremêlées de coups de fronde, me rappellent les bravaches qui vous soufflètent et déclarent qu'ils n'ont pas voulu vous offenser.

— Vous n'entendez rien, ma très-chère, répondait majestueusement Thérèse, à la transcendance des choses de l'État, ni à la fine fleur du langage magistral.

— Qu'on se batte sans pathos, et que ce soit fini, reprenait vivement Louise.

Puis, comme M. d'Amalby venait d'entrer :

— N'est-il pas vrai, monsieur le comte? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Je suis de votre avis, mademoiselle, repartit de confiance le lieutenant aux gardes, après un salut très-aimable pour la famille, très-glacial pour Deboile, et très-tendre pour Louise.

Thérèse rougit et minauda comme si la tendresse eût été pour elle.

Philippe d'Amalby était ce qu'on appelait alors un *petit-maître*, leste et joli cavalier de trente ans, portant le feutre à plumes sur l'oreille, brave comme son épée, que ses aïeux avaient trempée aux croisades,— vainqueur à Rocroy et à Fribourg avec le jeune Condé, — ne connaissant, en fait de partis, que son serment de soldat, — et prêt à se faire rompre les os sur un signe de la blanche main de la reine.

— La soumission est l'état du comte, observa Guillaume avec un geste hautain.

—Dites la fidélité, monsieur, riposta le lieutenant sans se retourner.

— Du reste, reprit l'avocat qui comptait battre l'officier par l'éloquence, le vœu de mademoiselle Louise sera bientôt exaucé, si la cour s'obstine à braver le public, et si le Parlement remplit son devoir. La France entière attend aujourd'hui, la main posée sur ses vieilles franchises, et les yeux fixés sur M. Broussel, qui tient notre sort dans le coin de sa toge.

Guillaume Deboile.

A ce coup d'éperon et d'encensoir, le conseiller se rengorgea, et se posant en sénateur de l'ancienne Rome, déclara qu'aucun péril n'arrêterait son courage.

Philippe d'Amalby retint un sourire ironique.

— Je n'entends rien, dit-il, à la guerre des paroles. En fait de coups de fronde, je ne connais que les coups d'épée, et j'en donnerai quand il plaira au roi. Je n'ai point vu, d'ailleurs, sur ma route que la France fût si menaçante. Elle ne songerait qu'à rire et à danser, si les beaux parleurs lui en laissaient le temps. Chacun fait son devoir à sa guise...

Puis, entraînant M. Broussel dans un coin de la salle :

— Et vous allez sans doute faire le vôtre, monsieur, ajouta-t-il tout bas. J'ai la parole du cardinal pour le régiment et les lettres de noblesse. Vous en recevrez la promesse de lui-même, tout à l'heure, *avant la séance du Parlement.*

Ces simples mots, — dont Broussel mesura la portée, — le métamorphosèrent des pieds à la tête... Sa tirade sublime expira dans son gosier. Son regard flamboyant prit une douceur caressante... Le geste héroïque du sénateur se perdit dans une poignée de main de l'officier.

— Ah! cher comte, balbutia-t-il, comment vous remercier jamais? Tenez, ajouta-t-il avec attendrissement, j'ai deviné vos intentions sur ma fille... J'ajoute trente mille livres à sa dot, et elle sera comtesse d'Amalby quand vous voudrez...

Ce fut au tour du lieutenant de changer de figure, lui qui courtisait la beauté de Louise, et nullement les écus de Thérèse.

Or, il était le dixième prétendant à qui pareille surprise arrivait! Le plaisant de l'aventure, c'est que le digne magistrat, qui avait oublié l'âge des amours, si jamais il l'avait connu, aveuglé d'ailleurs par la poudre des chartes et par la vanité de sa fille, n'avait rien compris encore à ces quiproquo réitérés. Trouvant sa nièce, qui était sans dot, bonne tout au plus pour Guillaume Deboile, et n'imaginant pas qu'un gentilhomme recherchât autre chose que Mlle Broussel chez M. Broussel, il ne voyait point que la présence de Louise exposait Thérèse à coiffer sainte Catherine.

Philippe, dans son premier dépit, fut tenté d'arracher au pauvre homme son bandeau, et d'aller prier Mazarin de garder une faveur payée si cher; mais il réfléchit qu'il allait remettre l'État en péril en déchaînant le foudre du Parlement, et qu'il serait temps de s'expliquer le lendemain avec Broussel muselé et anobli. S'immolant donc lui-même en effigie, *pour le service du roi*, il entretint l'illusion du magistrat redouté, en comblant sa fille de galanteries, dans l'intérêt de la bonne cause...

Guillaume avait suivi de l'œil *l'a-parte* du comte et du magistrat. Il en connaissait évidemment le sujet, mais ne pouvait lire dans le cœur du jeune homme comme il li-

sait dans celui du vieillard. Une vive angoisse se peignit sur ses traits, quand il vit le regard de l'officier se porter plusieurs fois sur Louise... Il résolut de lever enfin ses doutes, et l'occasion s'en présenta d'elle-même.

V. — LA BELLE JOCONDE.

M. d'Amalby, continuant son rôle, venait d'offrir à Mlle Broussel deux médaillons que la cour opposait aux frondeurs : les portraits d'Anne d'Autriche et de Louis XIV.

— J'accepte l'image du roi, répondit Thérèse ; quant à celle de la régente, sa place est occupée.

Et elle montra le médaillon de Mme de Longueville suspendu à son cordon de fronde. Puis elle passa dédaigneusement la régente à sa cousine, qui, bien qu'elle eût déjà le portrait d'Anne d'Autriche, saisit le présent du comte avec une joie dont Guillaume fut blessé.

Une consolation attendait cependant celui-ci. Usant de son empire sur lui pour le gagner à sa cause, Louise lui donna le médaillon qu'elle portait d'avance, après avoir serré le médaillon du lieutenant.

— Je ne refuse rien de vous, mademoiselle, dit l'avocat ; mais j'ai aussi mon talisman, et le voici.

Il tira la miniature qu'il avait présentée à ses agents, la découvrit et la fit circuler, non sans darder l'œil sur Philippe...

Chacun poussa un cri de surprise, et Broussel dit naïvement :

— Mais c'est le portrait de ma...

Le comte l'empêcha d'achever... ; car lui aussi, lui le premier, avait reconnu Louise...

Guillaume remarqua son mouvement, et les deux rivaux, ainsi révélés l'un à l'autre, se regardèrent pâles et silencieux.

— Monsieur Deboile, demanda Louise toute confuse, voudra-t-il bien nous expliquer ce mystère ?

— Volontiers, dit l'avocat, maîtrisant son émotion. Il y a deux mois, je visitais le palais de Fontainebleau. Parmi les tableaux dont il est décoré, j'en remarquai un qui me plongea dans l'extase. Ce n'était pas l'image d'une belle femme : c'était l'image de la beauté même. Je restai jusqu'au soir en contemplation devant ce chef-d'œuvre de la nature et de l'art. J'y retournai le lendemain, j'y retournai huit jours de suite ; j'y serais encore, si les gardiens du palais ne m'en eussent enlevé... J'appris d'eux que ce portrait, exécuté par Léonard de Vinci, et connu sous le nom de la *Belle Joconde*, représente une dame qui fut illustre à Florence, et qui se nommait Lisa del Giocondo. Le grand artiste la fit poser quatre ans... A sa place, je l'eusse fait poser toute ma vie. Pendant ces longues séances, il réunissait près d'elle, afin de charmer son ennui, tous les beaux-esprits de la ville, les plus habiles chanteurs et les meilleurs musiciens, — digne cour d'une telle reine, si aucune cour était digne d'elle. Lorsque François Ier vit ce tableau en Italie, il le couvrit d'or pour le conquérir, et il en fit la gloire de son plus beau palais. Quant à moi, j'aurais élevé le palais pour le tableau. Mais humble mortel, perdu dans la foule, je n'ai pu qu'en faire faire cette copie, qui est mon talisman, comme je vous le disais, et que je mets au-dessus de tous les autres, acheva-t-il en jetant un regard de mépris aux médaillons de Mme de Longueville et de la reine...

Guillaume n'eut pas besoin d'ajouter (on le devina sans peine, et comme il le voulait), que la *belle Joconde* était pour lui la belle Louise, d'autant mieux qu'il avait complété leur fortuite ressemblance par un changement à la coiffure de l'original.

— Amoureux d'un portrait ! que les jeunes gens sont fous ! s'écria avec un gros rire le père Broussel, qui seul n'avait rien compris encore... Il n'en est pas moins vrai, poursuivit-il obstinément, que cette Joconde ressemble comme une sœur jumelle à...

Il fut interrompu cette fois par un message du premier président Mathieu Molé, qui le mandait, en toute hâte, au Parlement...

Cet incident réveilla chacun comme en sursaut, et rejeta les esprits dans la politique. Le moment était décisif et solennel ; le champ de bataille allait s'ouvrir, et le gage de paix, annoncé par le comte, n'était pas arrivé ! — Si Broussel persévérait dans son rôle, c'était l'insurrection de Paris ; s'il abandonnait la Fronde, c'était la victoire de la cour. Les quatre jeunes gens l'observaient avec anxiété. D'Amalby, froissant le nœud de son épée, regardait si le courrier de Mazarin ne paraissait pas. Guillaume attendait autre chose, et s'impatientait plus vivement encore...

Le magistrat, déchu de ses espérances, lança un regard significatif au lieutenant, et prit son chapeau et sa canne de l'air d'un général qui va sonner la charge.

— Un jour de trêve, un seul jour ! lui dit Philippe à l'oreille. Il y a là-dessous quelque malentendu. N'allez pas aujourd'hui au Parlement ; vous choisirez demain la paix ou la guerre, si Mazarin n'a pas fait honneur à sa parole...

Broussel allait accepter ce moyen terme et Deboile frémissait de crainte et de rage, lorsqu'il tressaillit de joie en voyant un courrier de la reine à la fenêtre...

— Enfin ! se dit-il, il était temps !

On apporta, en effet, une lettre du secrétaire d'Anne d'Autriche. La régente s'opposait provisoirement et poliment à l'octroi de la grande noblesse et d'un régiment *au sieur Broussel*. Le papier tomba des mains du conseiller dans celles du lieutenant, et tous deux restèrent muets de confusion, tandis que l'avocat souriait de son triomphe, en homme qui connaissait la lettre comme s'il l'eût dictée... Dix heures sonnèrent en ce moment à Notre-Dame.

— Monsieur Broussel, dit gravement Guillaume, vous serez en retard au poste d'honneur...

Le conseiller lui serra la main, et, retrouvant enfin la parole, s'écria d'une voix étouffée :

— Au Parlement ! et malheur à Mazarin !

Pendant que l'avocat le suivait à la porte avec Thérèse, le comte s'approcha de Louise, et lui dit avec feu :

—Mademoiselle, votre oncle va vous jeter dans les périls de la guerre civile, et peut-être, malgré votre fidélité, sous les coups de la justice du roi. Choisissez, pour vous défendre, entre mon amour et celui de M. Deboile

— Mon choix est déjà fait, répondit la jeune fille toute rougissante, en montrant à son cou le médaillon donné par Philippe. Si je cours quelque danger, je vous enverrai ce portrait de la reine, et je compterai sur vous...

— Jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! reprit le gentilhomme, après lui avoir baisé la main.

Et, se croisant avec Guillaume, qui rentrait, il alla l'attendre dans la rue...

L'avocat avait aussi à parler à Louise.

— Mademoiselle, lui dit-il, vous m'avez compris ! Je ne possède rien au monde que cette image, qui est la vôtre, parce qu'elle est celle d'un ange sans rival. Avec cette image sur le cœur, je saurai arriver à tout, et faire de la nouvelle Joconde une dame plus illustre que la première. Ne repoussez pas Guillaume Deboile, avant de savoir ce qu'il pourra mettre à vos pieds..., demain peut-être...

Louise, épouvantée, garda le silence, et le tribun sortit en disant : Au revoir !

A vingt pas de la porte, il rencontra Philippe.

— Monsieur, lui dit celui-ci, gardez bien le portrait de la *belle Joconde;* je vous préviens que mon épée ne manquera pas l'occasion de l'aller chercher dans votre poitrine.

— Cette occasion ne se fera pas attendre, monsieur, repartit Guillaume, en indiquant du doigt le parvis de Notre-Dame, où les acclamations de la foule retentissaient autour de Broussel.

(*La suite au prochain numéro.*) PITRE-CHEVALIER.

GÉOGRAPHIE, MOEURS ET HISTOIRE D'ALLEMAGNE [1].

LA HONGRIE.

I. — LES VILLES ET LES PRODUITS.

Extra Hungariam non datur vita. (*Proverbe hongrois.*)

La question hongroise. — Position géographique. — Frontières. — Divisions. — Les Carpathes — La Theiss. — Le Danube. — La Porte-de-Fer. — M. Széchény. — Presbourg. — Le Landhaus. — Komorn. — Gran. — Vissegrade. — Bude et Pesth.

Depuis deux ans, la Hongrie occupe et passionne l'Europe entière. Les plus vives sympathies l'ont accompagnée au milieu des vicissitudes de son insurrection nationale, qu'il ne faut pas confondre avec l'esprit révolutionnaire qui a voulu l'exploiter. Ceux même qui ne désiraient pas son triomphe, ne pouvaient, sans admiration, voir tout l'héroïsme qu'elle déployait contre des ennemis trois fois supérieurs en nombre.

Nous croyons donc, en étudiant cette contrée trop peu parcourue, et sur laquelle planent encore des préjugés ridicules, faire une œuvre utile et qui ne manquera pas d'actualité.

Jetée sur la carte d'Europe au milieu de puissances toujours prêtes à l'envahir (l'Autriche à l'ouest, au sud et à l'est la Turquie, l'empire des Russes au nord), la Hongrie paraît destinée, par sa position, à servir l'un de ces trois maîtres. Sera-t-elle la proie du czar, du sultan ou de la chancellerie de Vienne? Rassurons-nous; elle n'a point été laissée sans défense. Sur ses frontières, des remparts bâtis par la nature (les monts Carpathes, élevés jusqu'à 1,300 toises au-dessus de la mer Noire); à l'intérieur, des fleuves et des lacs, sources de prospérité; pour habitants, des peuples courageux et forts; rien, vous le voyez, ne manque à son indépendance.

Les géographes ne partagent plus le royaume, comme autrefois, en partie montueuse et partie du plat pays. Leur division, plus naturelle, repose sur le cours de deux grands fleuves, la Theiss et le Danube.

Le premier a deux sources distinctes, dites, l'une la Noire, l'autre la Blanche. C'est le fleuve d'Europe le plus poissonneux. Il coule vers le sud, divise la Hongrie orientale en deux cercles, et se jette dans le Danube sous les murs de Belgrade.

Que le lecteur veuille bien retourner, à travers l'Allemagne, jusque dans le royaume de Wurtemberg, au fond de la forêt Noire. Là, près du couvent de Saint-Georges, est une source faible et ignorée. Sans son guide, le voyageur ne la remarquerait peut-être pas; pourtant c'est la source d'un fleuve qui traverse l'Europe presque entière, et qui n'a de rival que le Volga. M. Michelet dit quelque part: « J'ai vu le magnifique Danube sortir d'un baquet. »

Cent vingt fleuves tributaires viennent fertiliser le Danube de leurs ondes pendant qu'il parcourt la Souabe, le Tyrol, la Bavière, l'Autriche. Il entre en Hongrie, la traverse tout entière, et l'abandonne pour aller, à travers les provinces turques, se jeter dans la mer Noire.

Desmarest a dit avec esprit:

Déjà nous avons vu le Danube inconstant,
Qui, tantôt catholique et tantôt protestant,
Sert Rome et Luther de son onde;
Et qui comptant pour rien
Le Romain, le luthérien,
Finit sa course vagabonde
Par n'être plus même chrétien.
Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.

Mais ce fleuve, qui pouvait servir de communication entre l'Europe et l'Asie, semblait protégé par les monstres fabuleux dont l'avait peuplé l'imagination des poëtes.

Quelques barques, dit M. Thouvenel, espèces de pirogues creusées dans des troncs d'arbres, se hasardaient seules à en côtoyer les rives; mais toutes s'arrêtaient à cette ligne de rochers si pittoresquement désignée sous le nem de *Porte-de-fer*. La navigation était coupée en deux; César, Charlemagne et Napoléon conçurent, sans pouvoir l'exécuter, le vaste projet de réunir le Rhin au Danube, l'Océan à la mer Noire...

L'honneur du succès était réservé à un Hongrois, le comte Széchény, libéral ardent, mais éclairé. La Hongrie, qui, dans une étendue de cent soixante-dix lieues de l'est à l'ouest, et de cent lieues du nord au sud, possède les plus belles plaines de l'Europe, était pauvre au milieu de ses richesses. Si on parlait, aux propriétaires, du Danube comme de l'artère vivifiante de leur pays, ils objectaient ces mots sans réplique: *Et la Porte-de-fer!* M. de Széchény se chargea de leur répondre. Il fit construire sur le quai de Pesth une barque légère, en annonçant qu'il voulait avec elle franchir les cataractes. Il partit. Peu de temps après, la Hongrie tout entière applaudissait à son triomphe. Il y eut alors un revirement complet dans les esprits. La nouvelle du passage du cap ne produisit pas plus d'impression en Europe que parmi les Hongrois celle de l'arrivée du comte de Széchény au delà des cataractes. Dans leur orgueilleux enivrement, les Hongrois virent déjà leur capitale devenue port de mer. Une gravure, (prohibée par la censure autrichienne) représenta Széchény planant au-dessus de gros nuages échappés des cheminées de pyroscaphes anglais, russes, français, etc., rangés en bataille devant le quai de Pesth.

M. de Metternich aimait beaucoup à plaisanter sur les Hongrois, qui croyaient *avoir inventé le Danube.*

Pour connaître les mœurs des différents peuples de la Hongrie, il faut pénétrer autant que possible en avant; ainsi nous ferons. Mais, quant aux détails topographiques, la règle à suivre est tout autre. Les villes de la Hongrie se ressemblent trop; nous nous contenterons donc

(1) Voyez la table des dix premiers volumes et les tables des six derniers, notamment: *Aux Bords du Rhin*, t. XIV, p. 65, 70.

de citer les principales en suivant le cours du Danube.

Le voici devant Presbourg. Large de sept cents pieds, il y forme plusieurs îles agréables, et coule entre deux rives fertiles et riantes. Plus loin, l'on aperçoit des jardins, des vignobles, des champs couverts de moissons et d'arbres à fruit. A quelque distance, s'allonge la fameuse plaine de Rakos, berceau de la diète hongroise.

Presbourg est située entre l'Autriche et la Hongrie, et

Vue de Presbourg.

leur servait autrefois de borne, ainsi que l'attestent ces vers:

Hic ubi Posonium consurgit turribus altis,
Limes Teutonicis Hungaricisque viris.

Mais elle a perdu son influence, et n'est plus aujourd'hui la ville bien-aimée de Marie-Thérèse ; la ville qui entendit le cri sublime dont elle fut saluée. Les Hongrois la trouvent trop rapprochée de Vienne. Par sa physionomie, par le silence et la propreté de ses rues, Presbourg ressemble, en effet, à une véritable cité de la pacifique Autriche. Ses monuments attirent peu l'attention des étrangers ; toutefois, ce n'est pas sans intérêt que l'on visite le Landhaus, c'est-à-dire le modeste palais de l'un des plus vieux Parlements, et la cathédrale où se faisait le couronnement des rois, cérémonie imposante, que Léopold renouvela pour conquérir, à son avénement au trône, l'affection des Hongrois, trop longtemps froissés par son frère Joseph II.

Après avoir reçu l'onction sainte et les attributs de la royauté des mains de l'archevêque, primat de Gran, on le vit, précédé de ses barons et des évêques, tous en costumes splendides et sur des coursiers richement enharnachés, sortir de l'église ; venir, au son des cloches et au bruit des canons, la main au ciel, prononcer le serment constitutionnel ; puis, s'élancer sur une élévation artificielle, dite le *mont du roi*, et fendre l'air avec l'épée de saint Etienne, aux quatre points cardinaux, pour faire savoir qu'il était prêt à défendre sa couronne et son royaume contre tous les ennemis qui se présenteraient, de quelque côté qu'ils vinssent.

« La délicieuse situation de Presbourg, le bas prix des « vivres, dit M. Le Bas, le voisinage de Vienne, la pré« sence d'établissements littéraires, sont autant de causes « qui engagent un assez grand nombre de militaires pen« sionnés, de nobles et de magnats, à y fixer leur séjour. »

Saluons en passant Komorn, qui montre avec orgueil une vierge symbolique incrustée dans sa muraille, et cette inscription : *Kom morn* (reviens demain), dédain superbe jeté à tous les assiégeants futurs ; (avant la guerre actuelle, jamais Komorn n'avait été prise) ; Gran, résidence du primat de Hongrie ; et le château de Vissegrade, que les dieux seuls ont pu bâtir, et les hommes renverser, suivant un poëte national.

De Vissegrade à Pesth, les scènes du paysage sont variées et pittoresques. Tout annonce l'approche de la capitale. Nous y sommes. Quel tableau ! D'un côté, Bude, l'ancienne ville turque, assise sur sa montagne, ainsi qu'un pacha sur son divan ; et de l'autre le magnifique quai de

Pesth ; Bude, qui représente avec ses monuments, ses toits à pignons et ses façades en bois, la société du moyen âge, et Pesth, ville opulente, alignée au cordeau, et sur laquelle a passé le niveau de la civilisation moderne ; Bude et Pesth, sœurs rivales, fières l'une de son passé, l'autre du brillant avenir qui l'attend.

H. DAVID.

(La suite au prochain numéro.)

Vue de Bude ou Ofen.

ÉTUDES MORALES.

L'ABBÉ ALZINI, OU UNE RÉPUBLIQUE IL Y A CENT CINQUANTE ANS.

Maison de l'abbé Alzini. Paysage de Carrache.

— Mais, ma chère sœur, les préparatifs de ce voyage ne seront donc jamais finis ? Ne dirait-on pas que je vais faire le tour du monde ?

Ces mots étaient prononcés avec une bonhomie charmante par un petit homme rond, potelé, soigné, arrangé comme une poupée, et portant sur son frais visage encore jeune, l'expression d'un bonheur si paisible, qu'évidemment il n'avait jamais rien coûté à sa conscience.

C'était l'abbé Mathéo Alzini, curé d'une paroisse de campagne dans les Marches d'Ancône, il y a environ cent cinquante ans.

— C'est que je mets une étiquette à chaque objet, répondit la bonne sœur, afin que vous puissiez tout reconnaître sans peine. N'allez pas vous tromper, comme cela vous arrive quelquefois. Lisez l'étiquette, et ne prenez pas une chose pour une autre.

— Ah ! ah ! cela m'est arrivé, en effet, sœur, répondit l'abbé avec un gros rire. Témoin ce jour où je mis un bonnet de coton pour un mouchoir de poche, et qu'à table, chez l'évêque d'Ancône, je me coiffai par distraction, au lieu de me moucher.

— Savez-vous, Mariana, reprit-il, que voilà bien près de trente ans que j'ai le désir et le projet d'aller à *Venise*, à la grande république, au pays de la liberté! Oui, cette idée me vint à sept ans, quand mon père me dit que nous descendons des Transtévérins, ces fils des premiers républicains de Rome! L'idée se développa tandis que je finissais ma rhétorique au séminaire. Je crois que ce fut en lisant en grec la République de Platon. Depuis ce moment jusqu'à ce jour, telle a été la vraie, la seule pensée de ma vie, et il m'en a bien coûté d'ajourner jusqu'ici mon voyage! Mais, vous le savez, Mariana, quoique je n'aie pu encore voir Venise, j'ai déjà écrit deux in-folio pour prouver que les fils de cette république sont si heureux ici-bas que le ciel aura peine à leur suffire.

L'abbé, en finissant sa phrase, avait porté son attention sur le doux visage de sa sœur qui s'était assombri pendant que lui-même se transfigurait dans son exaltation pour Venise. Il était évident que ce nom seul était pénible à Mariana, mais par une cause ignorée de son frère...

Dix ans auparavant, tandis que Mathéo recevait les ordres, il s'était passé pour Mariana un de ces petits drames écrits seulement dans le cœur de ceux qui les éprouvent.

Au retour du séminaire, Mathéo la trouva pâle et triste, et jamais depuis on ne revit sur sa figure la joie de sa première jeunesse. Son frère crut naïvement, tant ils s'aimaient! que le seul regret de leur séparation avait troublé sa vie. Il ignorait le mal et ne l'eût certes pas deviné.

Mais dans un village tout se voit, tout se sait, et l'on s'était dit à l'oreille que le beau Génaro d'Ancône n'était pas étranger à la tristesse de Mariana. Génaro était un brave garçon, vif, actif, entreprenant et même, disait-on, un peu imprudent en paroles; il s'était occupé de commerce, et déjà deux voyages sur l'Adriatique avaient doublé la somme que des amis obligeants lui avaient confiée. Un dernier séjour d'un mois à Venise devait compléter la petite fortune qu'il voulait mettre avec sa main aux pieds de Mariana. Mais le jeune négociant ne revint point au bout du mois, ni au bout de l'année, ni jamais. Et Venise garda avec ses autres mystères celui du sort de Génaro, dont on n'entendit plus parler...

La pauvre Mariana avait donc vu depuis cette époque son chagrin renouvelé chaque jour par son frère, qui ne cessait de lui parler de la grande république de Venise... amais pourtant elle n'avait trahi le secret de sa douleur, contrarié les projets qui l'affligeaient si profondément.

Au moment du départ seulement, elle laissa échapper un mot qui troubla l'abbé, mais n'empêcha pas le voyage.

Nous en avons vu les préparatifs solennels; il serait trop long de vous donner les détails minutieux qui présidèrent au départ et à l'embarquement du curé. Ses amis et ses paroissiens l'escortèrent jusqu'au bâtiment. Chacun lui donna quelque marque de souvenir ou du moins des vœux ou des bénédictions. De plus, il emportait des lettres de l'évêque du diocèse pour deux des plus fameux patriciens de Venise, le vieux et opulent Cornaro et le jeune Contarini, qui venait d'illustrer encore son nom par ses exploits dans la guerre contre les Turcs.

Ainsi entouré et fêté, notre bon abbé ne put s'empêcher, en mettant le pied sur le vaisseau, de se comparer à Christophe Colomb partant pour découvrir l'Amérique.

Ces idées sublimes furent interrompues par le mal de mer... et ses suites. Le petit-neveu des premiers Romains crut toucher au terme de sa vie, avant d'aborder à la terre promise... Il ne reprit ses sens qu'au moment où le navire s'arrêta au but, et où il put s'écrier, avec les matelots: Venise! Venise! On débarqua, et l'abbé eut tout d'abord une représentation des mœurs républicaines.

Un ouvrier du port aborda brusquement un marin dont il semblait attendre l'arrivée, et lui adressa de violents reproches. Le loup de mer, peu patient, répondit par un coup de poing. Les ouvriers s'assemblèrent, et vinrent au secours d'un des leurs. Les matelots se rangèrent naturellement du côté de leur camarade. Il s'ensuivit une rixe sanglante entre le peuple et l'équipage... On se battait avec fureur, quand un officier, pour qui les gens de mer avaient beaucoup de vénération, se présenta au milieu du tumulte et parvint à le faire cesser. Le bon abbé, frappé d'une estime qui recevait un si éclatant témoignage, s'informa du nom de l'officier qui s'éloignait avec le peuple, et la joie de notre voyageur fut immense en apprenant que c'était le jeune Contarini, celui pour lequel son évêque lui avait remis une lettre de recommandation. Il ne regretta point cependant de ne l'avoir point abordé tout de suite..., car le mal de mer qui l'avait accablé et l'émeute dont il venait d'être le témoin avaient jeté une telle confusion dans ses idées, qu'il n'avait pas encore pensé à se livrer au premier moment d'enthousiasme à l'aspect de Venise.

Il essaya donc de reprendre ses esprits, de se calmer sur tout autre sujet, et de faire enfin une petite invocation à la République; alors il dit tout haut:

— Bénie soit Venise, la ville républicaine! et salut, ô liberté! Gouvernement de Venise, je vais donc t'apprécier enfin!

Aussitôt une voix murmura près de lui:

— Les plus grandes peines, même la mort, contre les bavards qui parlent des affaires de l'Etat!...

L'abbé éprouva un vif sentiment de surprise et d'effroi, et, regardant autour de lui, il vit un homme vêtu de noir qui rejoignait d'un air humble et soumis un autre homme, vêtu pareillement de noir des pieds à la tête, et qui sembla l'interroger. Leurs yeux se portèrent sur Mathéo; un doigt allongé le désigna; il entendit distinctement son nom; puis les deux hommes disparurent...

Encore ému de l'avis qu'on venait de lui donner, le bon curé ne fut pas fâché de retrouver près de lui une espèce de guide qui lui indiqua la maison voisine comme un hôtel ou plutôt un *palais* destiné aux voyageurs, et ce ne fut pas sans plaisir qu'il se trouva entre les quatre murs d'une chambre assez vaste, qui offrait l'apparence du calme et de la sécurité.

Il s'approcha des fenêtres, admira le canal et l'aspect pittoresque de ces rues sans pareilles où l'on vogue au lieu de marcher, mais il ne put s'empêcher de remarquer tout haut encore cette couleur noire des vêtements qui avait déjà attristé son esprit. L'hôte, qui l'avait suivi dans la chambre, se mit à sourire:

— Monsieur l'abbé, dit-il, vient à Venise pour la première fois, cela se voit bien. Il ignore qu'ici il faut être en noir. Oui, il est défendu de s'habiller autrement; il ne faut pas que les uns soient plus blancs que les autres.

— C'est juste, répondit l'abbé lentement..., car il se faisait en ce moment une espèce de distinction dans son esprit entre deux mots qui lui étaient également chers et précieux, la justice et la liberté. Et comme il levait les yeux au ciel, peut-être pour lui demander conseil en cet embarras, ses regards s'arrêtèrent sur une quinzaine de perruques suspendues à une des parois de la chambre.

C'étaient de fort belles et même d'énormes perruques, telles que la cour de Louis XIV les avait inventées et mises à la mode dans toute l'Europe. L'abbé restait im-

mobile devant ce spectacle imprévu et cet étrange ornement d'une chambre à coucher; ce que voyant le maître de l'hôtellerie, il se crut obligé de lui en donner l'explication.

— Pardonnez, monsieur l'abbé, dit-il, je vais faire retirer les perruques que j'avais placées dans cette chambre vide... Ce sont les perruques de la famille Justiniani, une des premières familles patriciennes; c'est un présent que m'a fait l'un des valets de chambre; ces perruques, qui viennent de France, de Paris et du bon faiseur, sont toutes neuves; elles arrivaient, quand je les ai reçues, et j'espère m'en défaire entre les mains de quelque juif. Non pas que je puisse me flatter d'en réaliser la valeur! Il s'en trouvera tant à vendre, à présent que les perruques sont défendues à Venise!

— Défendues? les perruques! s'écria l'abbé, par qui?

— Oh! répondit l'hôte, baissant la voix..., défendues par le Conseil des Dix.

Et comme si ces derniers mots l'eussent effrayé en passant par sa bouche, il s'éloigna précipitamment.

Le bon curé resta un instant immobile, la bouche ouverte, les regards attachés sur les perruques, et l'esprit troublé par cette étrange nouvelle. Puis la fatigue sans doute l'emportant sur tout le reste, il commença à se déshabiller pour se mettre au lit. Pourtant la curiosité le ramena vers la fenêtre; il s'y appuya pour contempler les merveilles qui se présentaient à son admiration.

Les palais enchantés finissaient dans l'eau; leurs murs disparaissaient dans les vagues imperceptibles qui venaient se briser contre le marbre. L'on arrivait en barque ou en gondole à ces habitations pittoresques, et tout y paraissait étrange et merveilleux.

L'abbé, qui avait dans la tête tous les plans de Venise, reconnut les principaux bâtiments qu'il avait sous les yeux. C'était d'abord la petite maison du Titien, tout près du palais Pisani; la modeste demeure du génie à côté du splendide palais de l'opulence; mais cette simple maison a laissé aux siècles à venir un nom et des œuvres qui survivent depuis longtemps au palais et à l'opulence évanouis. Mathéo regardait aussi la magnifique habitation de la famille Cornaro, ces nobles Vénitiens, dont les immenses trésors payèrent l'île de Chypre. C'était pour le chef de cette illustre maison que l'abbé avait sa seconde lettre de recommandation, et il se réjouissait en pensant que ses deux protecteurs pourraient lui apprendre à contempler dans leur destinée les plus hautes faveurs de la fortune.

La nuit était venue, mais avec elle la lune s'était levée brillante et pure: ses rayons éclairaient les monuments, et jetant leurs vives clartés et leurs ombres nettes et bleuâtres sur les palais de formes variées, en faisaient un spectacle magique plein de poésie et de grandeur. Cette ville active et opulente, endormie sous ce ciel parsemé d'étoiles et dont la splendeur silencieuse n'était troublée par aucun bruit de la terre, inspirait une admiration remplie de respect, et l'abbé, rendu à toutes ses illusions, répétait, mais à voix basse: Salut, ô République vénitienne! salut, pays de la liberté!

Un coup de sifflet sembla lui répondre, tant il suivit de près son invocation; puis une gondole noire, surmontée d'une flamme rouge, passa rapidement sous sa fenêtre. Une autre gondole, également noire et toute flamboyante aussi croisa la première en répondant par un second coup de sifflet, et trois mots échangés, que l'abbé ne comprit pas, furent comme un signal de reconnaissance et un ordre donné en passant. Puis l'une disparut et l'autre alla s'arrêter à la porte du palais Cornaro; trois hommes, habillés de rouge et le visage couvert de masques noirs, en descendirent; l'un resta sur le seuil, les deux autres entrèrent, mais bientôt ils ressortirent emmenant un vieillard faible et tremblant. Tous rentrèrent dans la gondole qui sillonna de nouveau les flots, passa sous la fenêtre de l'abbé encore plus rapidement que la première fois, et disparut dans la même direction que l'autre gondole. Rien ne troubla plus le silence de la ville, car personne ne devait plus s'y montrer passé une certaine heure. Cependant l'hôte était rentré dans la chambre de l'abbé qui ne put s'empêcher de l'interroger par un: Eh bien?

— J'ai vu ce que vous avez vu, dit l'hôte tout tremblant et d'un air mystérieux; on s'y attendait.

— Quoi donc?

— C'est le noble Cornaro, arrêté par ordre du Conseil des Dix. Dans la disette de l'hiver dernier, il a fait distribuer du blé aux pauvres, et on attribue sa libéralité à des vues ambitieuses!...

— Quoi! on lui défend de faire l'aumône?

— Chut! et oubliez ce que vous avez vu.

L'hôte sortit et ne revint plus. L'abbé se coucha, mais un rayon de la lune venait frapper les perruques devant ses yeux ouverts, et quand il les fermait, le vieillard aux cheveux blanchis et aux richesses fabuleuses, entraîné dans une prison pour avoir secouru les pauvres, lui apparaissait malgré lui. Enfin la fatigue amena le sommeil; mais ce ne fut pas ce profond repos dont il jouissait ordinairement sans aucune altération. Son bon gros visage ne présentait plus cette béatitude infinie, son apanage habituel. Une légère émotion s'y reflétait encore; on eût pu l'entendre murmurer les mots: silence..., habits noirs.., aumône..., perruque... Cet admirable gouvernement défend les perruques et l'aumône! Et une inquiétude douloureuse se peignait dans le léger froncement de ses sourcils. Ce ne fut qu'après une agitation assez prolongée, que la nature l'emporta et que tout s'effaça pour lui dans un profond et paisible sommeil.

Aussi le matin le trouva reposé et joyeux; sa bonne humeur était toute revenue. Il savoura son déjeuner, car le bon abbé était un peu gourmand, et le chocolat de Venise était renommé; c'était la première jouissance qu'il y goûtait sans terreur. Il ne se souvint de ce qu'il avait vu la veille que confusément et dans des dispositions si favorables, qu'il se dit que la République de Venise devait peut-être sa longue tranquillité à une institution qui imposait un silence absolu sur le gouvernement et à cette prévoyance rigoureuse qui s'exerçait sur les grands comme sur les petits.

Comme il montait dans la gondole qu'il avait louée pour visiter Venise, un homme, encore jeune, entra avec lui et s'assit à ses côtés en lui disant: Je vous servirai de guide; et l'abbé reconnut la voix qui l'avait prévenu la veille de la nécessité de garder le silence. Il voulut alors interroger ce mystérieux protecteur; mais celui-ci mit son doigt sur sa bouche, indiqua un troisième personnage qui paraissait dormir au fond de la gondole, et tous restèrent silencieux jusqu'à la demeure du noble Contarini, auquel Mathéo voulait présenter sa lettre de recommandation. Malheureusement le jeune officier n'y était pas; il avait quitté Venise dès le point du jour: un ordre du Conseil des Dix lui conférait le commandement d'un vaisseau destiné à un voyage lointain dont on n'avait fait connaître ni le but ni le terme. On pensait qu'effrayé de la popularité qui l'avait rendu, la veille, maître d'apaiser une sédition, le gouvernement avait jugé prudent de l'éloigner.

L'abbé Alzini resta terrifié sous ce nouvel acte de la glo-

rieuse République, qui lui enlevait son dernier espoir d'être introduit dans une famille patricienne; et il ne put s'empêcher de s'écrier en rentrant dans sa gondole : ô Mariana! avais-tu donc raison de t'effrayer de ce voyage?

— Mariana, effrayée d'un voyage à Venise? répéta une voix pleine d'émotion, à la grande surprise de l'abbé, qui ne vit près de lui que son guide.

— Mariana est ma sœur, reprit Mathéo, comme pour expliquer ses paroles, et le nom de Venise la fait toujours soupirer.

— Toujours? répliqua l'inconnu.

—Sûrement! parce que toujours je parlais de ce voyage...

Le guide n'ajouta rien, mais on eût pu voir que sa physionomie avait pris un aspect joyeux et résolu.

Il proposa à l'abbé de visiter les palais et les églises; ce qui fut accepté avec empressement.

Or, pendant que Mathéo se livrait à de pieux exercices dans l'église Saint-Marc, son guide s'absenta quelques instants, et fut très-surpris au retour de ne plus trouver l'abbé à la place où il l'avait laissé; puis, entendant un grand tumulte au dehors, il y courut avec une vive inquiétude, car il présumait que son compagnon n'était pas étranger à ce mouvement. En effet, le peuple entourait un groupe d'agents de l'autorité qui voulaient entraîner deux Français et notre pauvre abbé, déjà plus mort que vif. Le guide ne pouvant pénétrer au milieu de cette foule grossie des fidèles sortant de l'église, s'élança dans une gondole qui, par des chemins plus courts, le conduisit à un palais qui lui était connu, et où il fut introduit sans difficultés. Quel ne fut pas, à son tour, l'étonnement de l'abbé Alzini, quand arrivé, par un chemin différent, près

Les palais de Venise, d'après Claude Lorrain.

d'un juge qui devait l'interroger, il aperçut à ses côtés le guide qui l'avait abandonné un instant. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il trouva enfin assez de force pour raconter qu'il n'était nullement coupable, et qu'au contraire sa dispute avec deux hommes qui lui étaient inconnus venait de son zèle à défendre le gouvernement et les institutions de Venise. Il achevait à peine cette justification, qu'un rideau se tira devant lui, et il aperçut les deux Français étranglés... L'abbé, à demi mort de peur, recule...

— Allez, lui dit l'inquisiteur, et ne parlez jamais du gouvernement ni en bien, ni en mal : nous n'avons pas besoin de vos apologies; approuver, c'est juger...

Mathéo se sentit alors entraîné hors du palais; mais il ne voyait rien, tant il était troublé, et il ne reprit ses sens qu'au moment où, grâce à l'intervention de son guide, il montait l'escalier de sa chambre.

— Partons, partons, s'écria-t-il alors, revenu de toutes ses illusions, quittons Venise à l'instant même! Et vous, qui m'êtes inconnu et à qui je crois devoir la vie, venez, venez avec moi! Pour le service que vous m'avez rendu je vous emmène dans le village où j'ai vécu en paix trente-six ans, sans...

Il n'ajouta rien, de peur de se compromettre encore vis-à-vis de la République; mais, en disant ces mots, il avait pris vivement le bras de son conducteur, et lui avait fait redescendre l'escalier; puis il avait payé l'hôte, demandé ses effets, et il était remonté dans la gondole, en ordonnant de le conduire à un bâtiment pêcheur qui faisait route pour les côtes d'Italie et le débarquerait à Ancône.

— Je ne serai pas resté à Venise autant d'heures que j'ai passé d'années à désirer le voyage, se dit-il à lui-même.

Et, par un mouvement machinal, portant la main à sa montre pour regarder l'heure, et ne la trouvant plus :

— Bon! s'écria-t-il avec une colère dont il ne fut pas maître de réprimer le premier mouvement, on m'a volé ma montre! On ferait mieux d'employer la police à veiller sur les escrocs qu'à espionner les étrangers!...

Puis il resta morne et silencieux, effrayé de sa propre audace, repassant dans son esprit ce que cette journée à peine finie avait amené pour lui de troubles imprévus. Cependant, à la moitié du trajet de Venise à la côte, sa gondole s'arrêta; il en demande la raison, et ses gondoliers lui répondent qu'il ne leur est plus possible de faire un pas, parce qu'un bateau à flamme rouge les empêche d'avancer. Bientôt on aborde la gondole de Mathéo; ce sont des hommes masqués qui le prient de passer dans la leur. Il obéit, près de se trouver mal, tant ce dernier événement lui paraissait de sinistre augure.

— Monsieur l'abbé, lui dit un homme vêtu de rouge et masqué, qu'il trouva dans l'autre bateau, ne vous nommez-vous pas Mathéo Alzini?

— Oui, monsieur.

— Depuis quand êtes-vous à Venise?

— Depuis hier au soir.

— N'avez-vous pas été volé?

Il hésita, mais la vérité l'emportant :

— Oui, monsieur...; on m'a pris, ou j'ai perdu, dit-il en se reprenant, ma montre d'or à répétition.

L'homme rouge poussa avec le pied un vieux manteau qui cachait quelque chose, et découvrit un homme mort, tenant à la main la montre de l'abbé, qui recula d'effroi.

— Voilà votre montre! prenez-la, partez à l'instant. Le Conseil des Dix vous l'ordonne, et souvenez-vous qu'on ne remet pas le pied dans la République de Venise, quand on a méconnu la sagesse de son gouvernement!...

Le guide reporta l'abbé anéanti dans sa gondole. Il ne reprit complétement ses sens qu'en pleine mer...; et comme il s'y retrouva malade, ce ne fut qu'en débarquant qu'il put se rendre bien compte de ce qui lui était arrivé. Alors il fit jurer à son guide le plus profond silence sur ce qui s'était passé, et, le devançant un peu, il s'approcha doucement de la cure, où Mariana, qui tricotait pensive à la fenêtre, jeta un cri en le voyant.

— Mariana, lui dit-il d'un ton solennel, il s'agit de prouver en ce moment que vous êtes une digne femme et une bonne sœur. Il s'est passé de tels événements pendant vingt-quatre heures que j'ai séjourné à Venise, que jamais

vous ne devez m'interroger à ce sujet, ni faire aucune allusion à cette époque... De plus, un homme qui, comme moi, avait été mêlé à des mystères terribles et avait souffert huit années de prison, a eu pitié de mes périls, s'est fait mon guide intrépide, s'est dévoué à moi pour me sauver. Je lui dois la liberté, la vie ; vous seule pouvez m'acquitter : ma sœur, si vous aimez votre frère, devenez la femme de cet homme.

Et, appelant son compagnon, sans donner à Mariana le temps de répondre, le digne abbé s'écria :

— Génaro, Génaro (car c'était lui), soyez mon frère ! que la main de ma sœur vous récompense de ce que vous avez fait pour moi. Vivons ici tous les trois ensemble ! Ne nous éloignons jamais de cette paroisse, et ne rêvons plus d'autre gouvernement que l'union de notre ménage.

Vous voyez d'ici le touchant tableau qui suivit ces paroles...

Toutefois l'abbé Alzini aurait eu beaucoup de peine à se remettre, sans la joie communicative de Génaro et de Mariana... Mais enfin il reprit sa douce gaieté au milieu

Mariana, d'après la *Tricoteuse* de F. Miéris (Musée de Dresde).

de la joie qu'il leur avait rendue, et le bonheur habita désormais leur paisible et modeste maison. Et quand le descendant des Transtévérins se voyait interrogé malicieusement sur la glorieuse Venise, sur la grande République, sur la terre de la liberté, il ne répondait qu'en ouvrant son bréviaire avec résignation, et en remerciant Dieu de lui avoir donné dans sa petite cure une famille chérie, des ouailles fidèles, et un dîner cuit à point tous les jours.

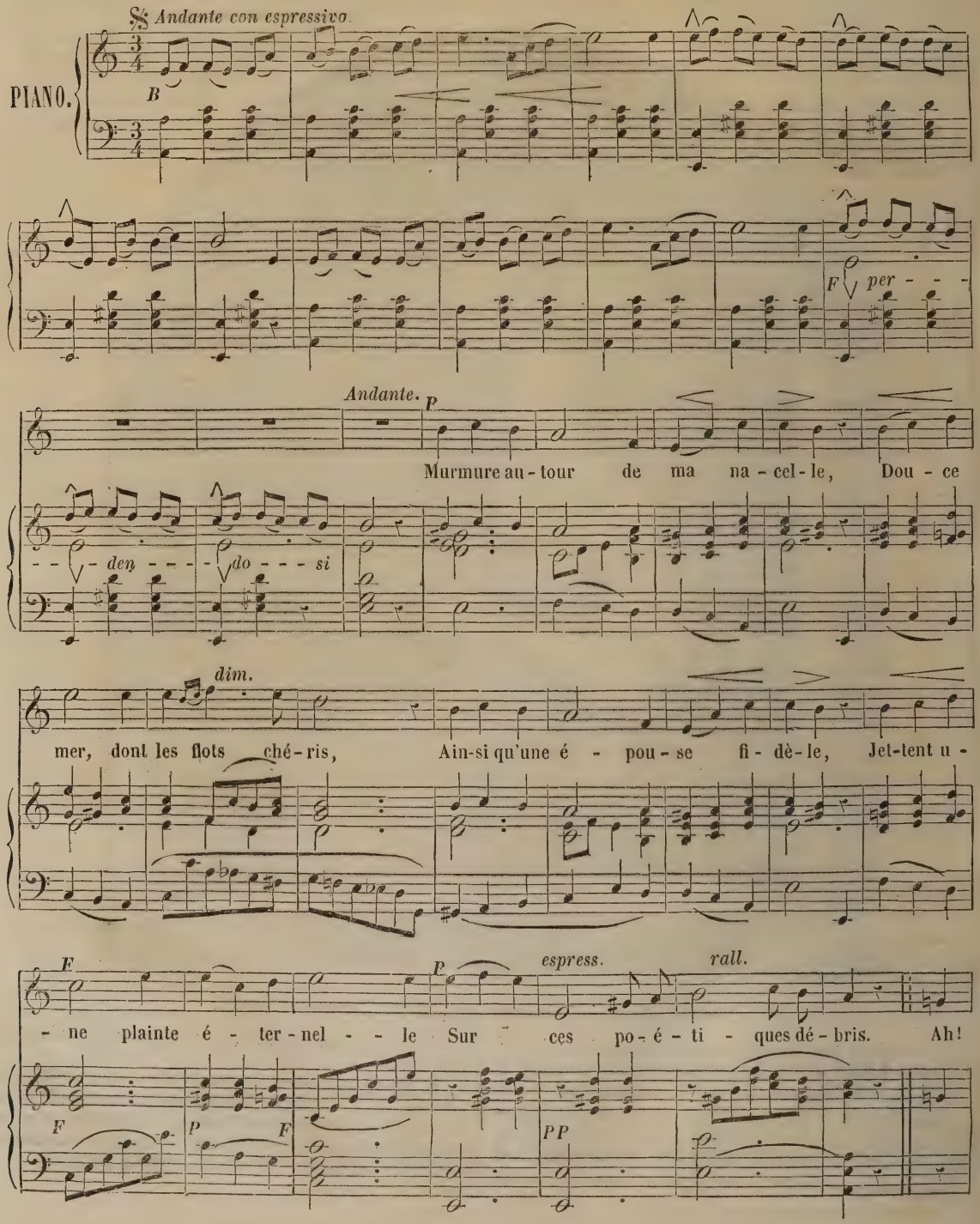
Et maintenant, cher lecteur, n'allez pas supposer que cette naïve et véritable histoire a la moindre prétention d'être une satire politique. Le dix-neuvième siècle n'a rien de commun avec le dix-huitième ; et Paris est à trois cents lieues de Venise...

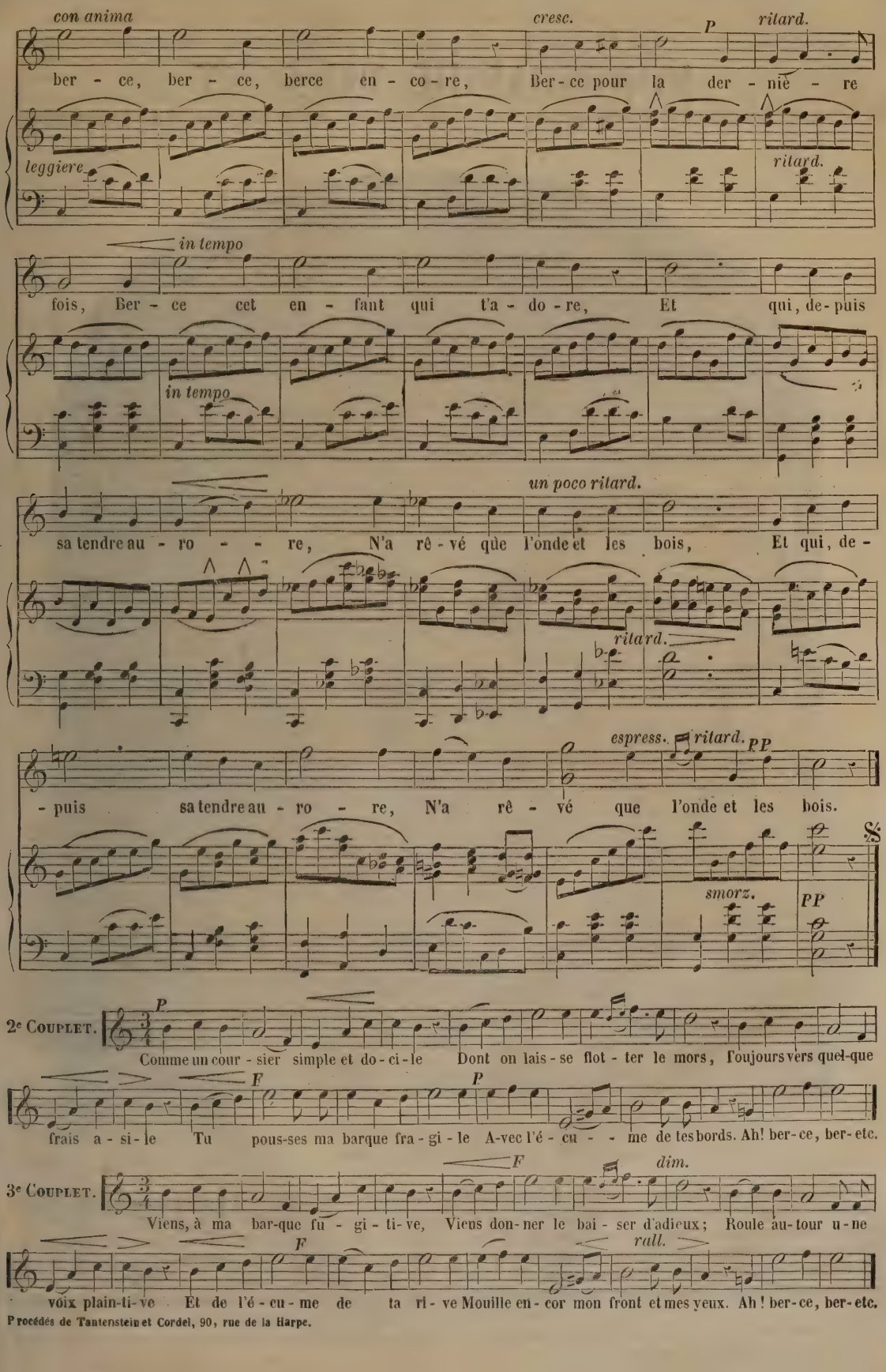
M^me^ ANCELOT.

LES ADIEUX A LA MER.

PAROLES DE M. DE LAMARTINE. MUSIQUE DE M. PAUL-ÉMILE BERCHON,

DÉDIÉE A M. HUNER.





Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

MONOGRAPHIE DU GOUT.

La Cuisinière, de Gérard Dow.

Ce chef-d'œuvre naïf et parlant, de Gérard Dow, est le frontispice obligé du travail que nous entreprenons. Il en dit plus, à lui seul, que toutes les préfaces du monde. N'est-ce pas des rudes mains de cette femme laborieuse que sortent les plus exquises merveilles de la table? Les humbles ustensiles qu'elle rend si luisants de propreté ne sont-ils pas les alambics où la chimie domestique prépare les plus opulentes jouissances du palais?

Un grave magistrat, qui s'est immortalisé en dînant avec art, Brillat-Savarin, a laissé aux gastronomes la *Physiologie*, c'est-à-dire l'analyse *du Goût*. Sans chercher la même gloire par le même chemin, nous allons compléter

son œuvre, en donnant à notre tour la *Monographie*, c'est-à-dire, l'histoire du *Goût*. Il a exposé les préceptes de la science; nous en rapporterons les exemples. Il a enseigné comment il faut manger en France au dix-neuvième siècle; nous raconterons comment on mange dans le monde entier, depuis six mille ans. Quelle échelle à parcourir, — de la pomme fatale avalée par Adam, aux quatre services des banquets royaux ou ministériels! On devine déjà que nous aurons à sauter beaucoup d'échelons, car les bons ouvrages doivent être plus courts que les bons repas. Nous passerons aussi d'une époque ou d'un pays à l'autre, de peur de sacrifier l'intérêt aux lois chronologiques ou géo-

Brillat-Savarin, auteur de la *Physiologie du Goût*. — Tableau de fruits de Van-Huysum.

graphiques. Mais, avec le temps et en fin de compte, nous joindrons, à la théorie de notre devancier, la pratique aussi complète que possible. Et, quand nos lecteurs auront dîné avec les patriarches, avec les sauvages, avec les Grecs, avec les Romains, avec tous les peuples de l'Europe civilisée, leur goût sera libre de choisir entre les mille variétés de ce festin historique. Ils verront se confirmer plus d'une fois les aphorismes célèbres de Brillat-Savarin : *Dis-moi ce que tu manges, et je te dirai qui tu es*, et *La destinée des nations dépend de la manière dont elles se nourrissent.*

On sent déjà que notre *Monographie du Goût* aura aussi

sa philosophie et sa morale. Où la vertu ne va-t-elle pas se nicher? comme disait Molière. Le *Musée des Familles* a justement pour mission de la nicher partout. Elle sera l'assaisonnement et le fumet de notre histoire de la table.

Et, pour prouver tout d'abord l'importance de ce travail, nous cédons la plume à l'un de nos plus savants écrivains, à l'historien des *Grands capitaines du moyen âge*, au Plutarque des *Hommes illustres de l'Orient*; M. Mazas se charge d'ouvrir notre monographie par une introduction qui flattera en même temps l'esprit, le palais et le patriotisme de nos lecteurs.

INTRODUCTION. COUP D'OEIL HISTORIQUE SUR LA TABLE EN FRANCE.

Les détracteurs de la nation française sont nombreux, l'envie les pousse au dénigrement; en dépit de leurs vains discours, il est une vérité que l'on ne peut mettre en doute. La voici.

De temps immémorial, tout se faisait en France mieux que partout ailleurs. L'Europe entière avouait hautement notre supériorité; les étrangers venaient chez nous pour apprendre à faire des armes, à monter à cheval (1), à danser, à s'habiller élégamment, et surtout à bien vivre.

Pendant les règnes de Louis XIV et de Louis XV, les armes et les lettres avaient donné à la France une gloire impérissable; un autre avantage vint assurer notre suprématie, ce fut l'habileté.... à préparer les mets. Malheureusement, notre langue n'a, pour exprimer cet art sublime, qu'un mot trivial, *la cuisine*.

A compter du commencement du dix-huitième siècle, les têtes couronnées, les hommes puissants, les ministres, les ambassadeurs, eurent des cuisiniers français. A chaque intervalle de paix, les grands seigneurs accouraient en France, guidés par une seule pensée: faire bonne chère; et lorsque la guerre recommençait (ce qui était assez fréquent), ces nobles étrangers s'arrachaient avec peine de notre pays, et rentraient chez eux, tristes et consternés.

Ils pouvaient pourtant se consoler, puisque l'on trouvait, avons-nous dit, au delà de la frontière, des cuisiniers français. Mais, ce qu'il y a d'admirable sur cette terre de France, dont nous sommes les enfants ingrats, c'est qu'elle produit à profusion tous les éléments nécessaires à la bonne chère. Ainsi, nos voisins venaient vivre chez nous, non-seulement d'une manière parfaite, mais encore à bon marché; ceci devenait une conviction pour le plus incrédule. L'éloquence de la bourse est sans réplique.

Le poëte Ronsard disait que la France était « *l'antichambre du Paradis.* » Un personnage d'un autre genre a exprimé une pensée analogue; c'est Grotius, le fameux publiciste hollandais, et, soit dit en passant, un des plus fins gourmets de son époque, comparable en cela au Titien et à Léonard de Vinci. Grotius, au milieu des troubles de sa petite république, fut exilé. Il n'opposa pas grande résistance, car on laisait très-mauvaise chère dans son pays; on n'y connaissait pas les câpres! or, comment manger du poisson bien apprêté sans câpres? Grotius se retira en France; il y avait fait jadis son éducation. Il s'établit à Paris, où il se dédommagea des abstinences de la Hollande. La reine Christine le nomma son chargé d'affaires. Grotius, dans sa correspondance avec sa souveraine, ne cessait de lui vanter la France, et surtout la bonne chère qu'on y faisait. « La France, lui disait-il, est le plus beau des royaumes, après celui du Ciel! »

La fille du grand Gustave-Adolphe ne put y tenir; elle quitta sa Suède glacée, où l'on vivait encore plus mal qu'en Hollande, et vint rejoindre son ambassadeur à Paris.

On a beaucoup écrit sur les singularités de cette princesse; on a voulu en faire un philosophe. Ce qui est certain, d'après les Mémoires de Dangeau, c'est qu'elle avait pour les vins de France un goût tout particulier. On sait que cette femme célèbre prenait de Descartes des leçons de physique expérimentale; mais, ce que l'on sait un peu moins, c'est sa passion pour l'art culinaire; elle s'y exerçait et en discutait fort gravement les méthodes. Peut-être les malheurs de Monaldeschi vinrent-ils de là. Cet Italien avait été chef d'office du grand-duc de Modène; il voulut sans doute en remontrer à la reine de Suède; celle-ci était violente et souffrait difficilement la contradiction... On sait le reste. Aucune idée de galanterie ne doit entrer dans la catastrophe de Fontainebleau. Nous invoquons à cet égard l'autorité du père Lebel, religieux de l'ordre de la Trinité, qui reçut les derniers soupirs de Monaldeschi (1). Une vive contestation aura surgi entre la princesse et son grand-écuyer, qui se sera oublié jusqu'à faire des menaces.

Nous ignorons, malheureusement, si le sujet de la discussion fut la manière de traiter la fricassée de poulet ou le filet de chevreuil.

En France, le bien-vivre augmentait d'année en année. Il atteignit son apogée au milieu du règne de Louis XV. C'eût été folie que de vouloir le nier, car tous les peuples de l'Europe nous enviaient ce bonheur. Que de rois auraient voulu se débarrasser du poids des affaires pour venir terminer leur carrière sur les bords féconds de la Seine, comme l'avait fait au siècle précédent le dernier héritier mâle de la maison de Wasa, Casimir de Pologne!

Ce prince, qui avait le nez tourné à la friandise, se trouva bien plus heureux comme abbé de Saint-Germain-des-Prés que comme souverain des peuples slaves, chez lesquels on ne comptait pas un seul bon mets. Casimir, débarrassé de ses Polonais quinteux en diable, entra dans une vie de délices qui lui était inconnue. Il prit pour cuisinier Mignot, père de ce malheureux pâtissier que Boileau voulut déshonorer dans ses satires en l'appelant empoisonneur; mais on sait qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce que disait l'auteur du *Lutrin*.

Casimir, devenu plus riche avec ses deux abbayes de Saint-Germain et de Saint-Martin-de-Nevers qu'avec les tribus de la Pologne, choisit le délicieux Benserade pour

(1) La ville d'Angers possédait une académie d'équitation très-célèbre, qui exista jusqu'à la Révolution. Les étrangers de distinction la fréquentaient, et le général Wellington y vint apprendre à monter à cheval de 1786 à 1787.

(1) Voyez le tome XV du *Musée*, page 205

ordonnateur de ses soupers, auxquels les princes et les personnages les plus éminents se firent une gloire d'assister. On voit, dans les Mémoires secrets de Duclos, que le royal abbé ne dédaignait pas de prendre en main la casserole. On a adressé à notre roi Louis XV le même reproche, si reproche il y a. Il est certain toutefois qu'une foule de bons plats, tels que l'anguille à la tartare, le poulet à l'estragon, sortirent de l'officine de Saint-Germain-des-Prés.

C'est en souvenir du bonheur dont le roi Casimir avait joui en France que M. le marquis d'Argens se permit un conseil assez étrange à l'égard du grand Frédéric, auprès duquel il était ambassadeur. Voyant ce prince très-préoccupé de la conduite de ses Etats, et peu satisfait de la tournure fâcheuse que prenaient ses affaires, le diplomate de Versailles lui dit:

— A votre place, je laisserais tout cela, et je sais bien ce que je ferais.

— Que feriez-vous? demanda le monarque prussien.

— Je vendrais mon royaume, j'achèterais une belle terre en France, et je prendrais un bon chef d'office.

Le marquis d'Argens, d'une humeur assez impertinente, comme on le voit, appartenait à cette noblesse élégante et magnifique, modèle des aristocraties de l'Europe. Elle avait conservé jusqu'au milieu du dernier siècle sa brillante situation. Que dire des soupers donnés dans les hôtels de Montmorency, de Soubise, de Rohan, des fêtes splendides de Chantilly? Que penser de ce vénérable duc de Penthièvre allant, en 1784, tenir les Etats de Bretagne avec une suite de six cents personnes, dont cent cinquante gens de bouche? Les hommes de nos jours croiraient qu'on se rit d'eux, si on leur peignait ces merveilles; et néanmoins il existe encore parmi nous des vieillards de quatre-vingt-cinq ans qui peuvent dire : « J'ai vu tout cela! »

Ce qu'il y avait alors d'admirable en France, il faut le proclamer hautement, c'est que toutes les classes de la société participaient à ce bien-être gastronomique. La bourgeoisie ne cherchait point alors à être autre chose qu'elle-même. Elle avait une bonne et solide existence, elle avait aussi sa somptuosité. Sa cuisine, confiée exclusivement aux soins des femmes, brillait par des qualités toutes particulières. On dînait parfaitement chez les gros bourgeois de Paris, et le duc de Richelieu, qui s'y entendait, raconte, dans une de ses lettres, qu'il fut traité on ne peut mieux chez M. Drapier, fournisseur de la livrée du roi, laquelle livrée ressortissait des attributions du premier gentilhomme de la chambre, charge que remplissait alors le vieux maréchal.

M. Drapier logeait rue Saint-Honoré, au coin de la rue de la Monnaie.

La cuisine de la bourgeoisie obtint même des succès éclatants. Plusieurs grands seigneurs, M. de Lauragais, M. de Brissac, M. de Beauveau soutenaient que la cuisine de femme avait quelque chose de plus délicat, de plus suave, qui sentait moins l'auberge. Ils eurent donc pour leur usage personnel (sans préjudice d'un chef) des cuisinières très-éprouvées. Celles-ci, fières d'une pareille distinction, se parèrent orgueilleusement du nom de *cordon bleu*, parce que le maître dont elles savaient satisfaire l'appétit était chevalier des ordres.

Les succès de la cuisine bourgeoise furent glorifiés par la publication d'un ouvrage dont la vogue dure encore, c'est le livre classique intitulé : *La Cuisinière bourgeoise.*

Le gigot, ce mets essentiellement français, était le plat dominant, la clef de voûte d'un dîner de la bourgeoisie. Le gigot acquit une certaine réputation historique, lors de la fameuse querelle suscitée en France vers le milieu du règne de Louis XIV, au sujet des propositions émises par le trop fameux évêque d'Ypres, touchant la grâce et le libre arbitre. A cette époque, on ne bavardait pas aussi librement que de nos jours, et les opinions se formulaient par de discrètes manifestations. Dans un dîner où se trouvaient réunis des magistrats, de riches marchands, tous gens du tiers Etat, les convives observaient avec curiosité la manière dont le maître de la maison tranchait le gigot. Si la viande était coupée horizontalement, la main qui avait conduit le couteau était celle d'un janséniste. Coupée verticalement, elle décelait un moliniste.

Nous avouerons avec humilité que nous ignorons l'excellence de l'un ou de l'autre système.

Et ne croyez pas que la somptuosité du goût bourgeois se concentrât dans Paris seulement. La bourgeoisie d'Amiens, de Strasbourg, d'Angoulême, de Toulouse, de Marseille, de Bordeaux, faisait une chère admirable.

Une ville, médiocrement importante d'ailleurs, éclipsait toutes les autres; c'était Chartres. Cette vieille cité fut bâtie dans les sombres forêts du pays des Carnutes, peuple le plus sanguinaire des Gaules. Les druides avaient choisi ce lieu redoutable pour faire leurs sacrifices humains. Les bourgeois de Chartres, en expiation sans doute de tant de sang versé sur leur berceau, inventèrent les pâtés, qui ont fait leur gloire, — pâtés qui ont droit de priorité sur ceux de Strasbourg, d'Amiens, de Toulouse, de Périgueux, de Nérac, de Pithiviers, etc., etc.

Si l'on s'avisait de contester cette priorité, nous invoquerions pour la soutenir l'autorité de nos annales!

Grégoire de Tours, surnommé à juste titre le père de l'histoire, rapporte ceci (liv. II, chap. v, édit. de 1751): Attila, ayant pénétré dans les Gaules par le côté de l'est, s'avança vers la Loire en détruisant tout sur son passage. Les cités alarmées s'empressèrent d'envoyer au-devant de lui des commissaires et des présents dignes de fléchir sa colère. Les habitants de Chartres, effrayés comme les autres, eurent l'heureuse pensée d'offrir au terrible roi des Huns un énorme pâté de lièvres, fait chez eux : « *In illorum urbe* », dit le texte même. Grégoire de Tours, qui est très-bref dans ses récits et souvent désespérant par sa sécheresse, ne dit pas ce qu'Attila fit de ce pâté; il est permis de supposer qu'il le mangea. Ce qui est historiquement incontestable, c'est que la réputation de gourmandise des bourgeois de Chartres date de cette mémorable époque. Dans le moyen âge, les proverbes (la sagesse des nations) mirent encore plus en relief cette renommée. On disait communément: têtu comme un Breton, sale comme un Limousin, mou comme un Tourangeau, et gourmand comme un Chartrain.

Aussi a-t-on attribué aux habitants de Chartres le charmant proverbe :

Quand on veut manger une bonne dinde, il suffit d'être deux, soi et la dinde.

Les bourgeois de Dijon s'immortalisèrent en créant la moutarde. De temps immémorial on connaissait le boudin, puisque Homère en parle; mais à force d'en manger on en était las, et les Français tous les premiers. Enfin, les Dijonnais eurent l'heureuse idée d'inventer la moutarde. Nous ne pouvons pas préciser l'époque; mais nous voyons, dans un passage de Froissard, le trait suivant: Edouard III, roi d'Angleterre, ayant fait une invasion en France (1353), ordonna à ses généraux d'incendier tous les villages. Les magistrats de Montdidier vinrent se prosterner à ses pieds, en le suppliant de ne point livrer aux flammes le plat pays,

car, disaient-ils, « toute la victuaille périra par le feu, et il s'ensuivra une grande famine. — Bah! bah! répondit le farouche Plantagenet, la guerre sans brûlure est le boudin sans moutarde. »

Quelques auteurs ont voulu bâtir sur ce mot de moutarde l'origine d'un adage burlesque, dont la ville fit sa devise; il n'entre point dans notre sujet d'éclaircir le fait; mais nous tenons à enregistrer l'origine du fameux proverbe : *La moutarde lui monte au nez;* c'est que les Bourguignons se montrèrent toujours prompts à la colère.

Pour compléter cette rapide esquisse des titres gastronomiques de la France, il nous reste à parler des exploits de Sainte-Menehould, de Reims, etc., et à descendre des offices de la noblesse et de la bourgeoisie au réfectoire des couvents et aux cabarets populaires. C'est ce que nous ferons au premier jour.

MAZAS.

LA JUSTICE DE LA FERMIÈRE.

L'émeute au poulailler.

Un jeune coq, dont le plumage
Ne comptait qu'un printemps et le tiers d'un été,
Mais qui déjà rêvait, dans sa précocité,
D'un chef de basse-cour le joyeux apanage,
En ennemi public tout à coup transformé,
De tout le sérail emplumé,
Du coq régnant surtout devint la bête noire.
Meurtri de coups de bec, réduit à se cacher,
Le malheureux ne savait où percher,
Ne pouvait ni manger ni boire.
La cause, je l'ignore, et ne me charge pas
D'expliquer les antipathies,
Les injustices, les folies
De tous les peuples d'ici-bas.
Je dis le fait; et lorsqu'en son domaine
Lasse enfin de voir batailler,
La fermière voulut juger en souveraine
Cette émeute de poulailler,
Je ne vous dirai point que sa juste vengeance
Châtia des mutins la bruyante insolence;
Ils étaient en majorité.
Pas un seul coup de fouet, pas le moindre reproche,
Mais pour rétablir l'ordre et la tranquillité,
L'innocent fut mis à la broche.

L'équité, le bon droit, sont de beaux titres; mais,
Si dame opinion vous est rude et sévère,
Ne jurez pas de n'éprouver jamais
La justice de la fermière.

VIENNET, de l'Académie française.

LES FRANÇAIS A ROME. ANECDOTES D'HIER.

Deuxième lettre d'un officier (voir le numéro d'août). — Affaire de cravache. — Fleurs et rubans. — Une femme qui se fait la barbe. — Dialogue de deux artilleurs.

..... Quant à la manière dont les vrais Romains nous ont reçus, ne croyez rien des contes ridicules de certains journaux. Il y a eu à peine quelque rumeur à la porte d'un café; mais nos généraux n'ont point tiré l'épée contre les tapageurs. Le commandant en chef nous a seulement dit, sans tourner la tête : — Ceci est une affaire de cravache, messieurs, quelque amateur veut-il s'en charger? Ce dont je puis vous assurer, c'est qu'il tombait sur nos rangs une telle pluie de fleurs, de rubans, de mouchoirs brodés, que la plupart de nos soldats en rapporteront quelque bribe en souvenir de leur entrée à Rome. Il m'est échu alors une épingle de cheveux, en argent doré, simple hommage que je garderai comme une relique.

Depuis ce jour, toutes les familles chez qui nous logeons nous choient et nous fêtent. J'ai passé deux semaines

Les Français à Rome. Place Saint-Pierre, 1849.

chez d'honnêtes bourgeois qui m'ont comblé de vins de Lacryma-Christi. Une assez plaisante aventure m'a fourni l'occasion de leur témoigner ma reconnaissance.

Un jeune fils de mes hôtes s'était fourvoyé parmi les mauvaises têtes d'un club, et se trouvait signalé comme devant être mis sous les verroux. On ne me parlait du pauvre diable que pour déplorer ses égarements et me dire qu'il était disparu de la ville. Sa sœur, forte virago de dix-huit ans, l'accablait surtout de malédictions interminables. — « Si je le tenais, s'écriait ce Brutus femelle, je le conduirais moi-même au cachot! » Or, un matin, que j'étais descendu à l'improviste dans la salle basse, figurez-vous ma stupéfaction quand j'aperçus ma jeune Romaine, le rasoir à la main, se faisant la barbe devant un miroir de Venise!... Les ornements de son corsage et les attributs de son sexe étaient posés sur une table auprès d'elle. Je devinai d'un coup d'œil ce que vous devinez comme moi.

La prétendue sœur n'était que le frère en personne, déguisé à la façon d'Achille ! Très-viril en paroles au club, l'agitateur était devenu femme à l'heure du danger. C'est ce qui arrive le plus souvent. Il poussa un cri en se voyant découvert, et compléta son rôle par un évanouissement fort bien joué... Cinq minutes après, toute la famille était à mes pieds avec lui, criant : Miséricorde!

— Citoyen, dis-je à ma victime, loin de vous perdre, je vous sauverai, et je vous sauverai par vos talents. Vous jouez la comédie féminine à merveille. Achevez votre barbe, reprenez votre perruque et vos attraits ; un régiment part demain pour Civita-Vecchia, je vous y promets

une place de cantinière...; une fois en route, vous prendrez la clef des champs..., et je m'en rapporte à vos jambes pour vous mettre en sûreté.

Qui fut dit fut fait. Nous apprîmes, le surlendemain, que notre cantinière était à l'abri des poursuites, et que personne n'avait crié mieux qu'elle : — Vive Pie IX ! à bas les triumvirs !

..... Le soldat français est, à Rome, d'une discipline admirable. Pas un désordre, pas un gros mot, pas un moment d'oubli. Vous savez, d'ailleurs, son caractère; c'est toujours celui d'Henri IV : vaillant et joyeux, buveur et galant, plaisant et spirituel à l'occasion.

Voici un dialogue que j'ai entendu ce matin entre deux artilleurs, sur la place Saint-Pierre :

—Quelle est donc, sergent, cette grande statue qui fait sentinelle à l'entrée de la Basilique? On peut dire que voilà une guérite gardée par un factionnaire solide.

— Je crois bien, mon vieux ! c'est Charlemagne, ex-empereur des Français; un lapin dans le genre de Napoléon.

— Et quelle est sa consigne au poste de Saint-Pierre?

— De veiller au temporel du pape, autrement dit à son fourniment royal, et d'empêcher de passer les paquets des révolutions. Charlemagne, vois-tu, a rafistolé dans le temps un Saint-Père, qui s'appelait Léon III, et qui avait été obligé de filer de Rome, où des riens-du-tout se gobergeaient à sa place. Notre monarque lui restitua son képi d'or, son bâton à trois bouts et ses Etats au complet; ce qui fit que le pape lui rendit sa politesse en le couronnant empereur d'Occident, ni plus ni moins. Et voilà pourquoi son ressemble-t-il est en faction devant le logis de Saint-Pierre.

— Tiens, tiens, tiens ! sergent.... Pour lors, nous avons fait comme Charlemagne, et Pie IX mettra la boule d'Oudinot dans quelque guérite du bon Dieu.

— Dame ! mon vieux, ça ne serait pas volé; et, Pie IX ou autre..., nos marmots pourront voir la chose.

Rome, 2 septembre 1849.

UN OFFICIER DE L'ARMÉE D'ITALIE.

UNE CONFIDENCE DE M. DE LAMARTINE.

Nous avions promis à nos lecteurs un morceau inédit de M. de Lamartine. Voici, dans toute sa fraîcheur, cette perle littéraire, que le grand poëte vient d'adresser à M. Pitre-Chevalier avec la lettre suivante :

« Monsieur, je regrette vivement de vous avoir manqué. La « maladie, qui est mon supplice, est aussi mon excuse... Je laisse « à votre disposition la petite préface du deuxième volume des « *Méditations*... Je vous remercie de penser à moi... Je vois que « vous avez le cœur de granit des Bretons, et que ce qu'on y a une « fois gravé ne s'y efface pas aisément. Je suis heureux que ce « soit mon nom.

« LAMARTINE. »

PRÉFACE DES SECONDES MÉDITATIONS.

A M. DARGAUD.

Dans l'un des innombrables entretiens que nous avons ensemble depuis vingt ans, et dans lesquels je vous ai ouvert *péripatétiquement* toute mon âme, vous m'avez demandé pourquoi les secondes Méditations n'avaient pas excité au premier moment le même enthousiasme que les premières, et pourquoi ensuite elles avaient repris leur rang à côté des autres. Je vous ai répondu : « C'est que « les premières étaient les premières et que les secondes « étaient les secondes. »

Il n'y a pas eu d'autre raison. Mais cette raison en est une, bien qu'elle paraisse une puérilité. En effet, la nouveauté en tout est un immense élément de succès. L'étonnement fait partie du plaisir, à l'apparition d'une beauté de l'art, comme d'une beauté de la création, comme d'une beauté vivante. Une fois ce premier étonnement épuisé ou émoussé, la chose reste aussi belle, mais elle n'est plus aussi admirée. Le ravissement même devient une habitude, et l'habitude, comme dit Montaigne, « enlève sa primeur « à toute saveur. » Croyez-vous que le premier rayon de soleil qui inonde le matin les yeux de l'homme qui s'éveille soit plus pur et plus éblouissant que les rayons qui le suivent et dont on ne s'aperçoit plus? Non, mais il est le premier. Croyez-vous que les milliards de coups de canon qui se tirent par an dans le monde frappent l'oreille et l'imagination de l'homme de la même impression dont son oreille et son imagination furent frappées la première fois qu'après l'invention de la poudre foulée dans le bronze, il crut voir et entendre le tonnerre descendre des nuages, s'allumer et retentir sous sa main? Croyez-vous que les milliers d'aérostats qui s'élèvent tous les ans au-dessus des dômes illuminés de nos capitales dans leurs jours de fête, attirent, fascinent et éblouissent autant les yeux de la foule que ce premier globe aérien emportant au ciel sa nacelle pliant sous le poids de ses deux pilotes, que nos pères virent naviguer pour la première fois dans les cieux? Non ; le phénomène est le même, l'admiration s'est usée. L'invention vieillit comme toute chose ici-bas. S'il en était autrement, la vie se passerait en extases devant les merveilles du génie humain, inventées par ceux qui nous ont précédés et que nous foulons aux pieds. La nouveauté est une des conditions de l'enthousiasme.

En descendant du grand au petit, je l'éprouvai tout de suite, à l'apparition de ce second volume de mes poésies. J'étais le même homme, j'avais le même âge, ou un an de plus, la fleur de la jeunesse, vingt-six ans; je n'avais gagné ni perdu une fibre de mon cœur, ces fibres avaient les mêmes palpitations; la plupart même des Méditations qui composaient ce second recueil avaient été écrites aux mêmes dates et sous le feu ou sous les larmes des mêmes impressions que les premières; c'étaient des feuilles du même arbre, de la même sève, de la même tige, de la même saison; et, cependant, le public n'y trouva pas, au premier moment, la même fraîcheur, la même couleur, la même saveur. « Ce n'est plus cela, s'écriait-on de toutes parts, ce n'est plus le même homme, ce ne sont plus les mêmes vers. » C'est que si mes vers étaient encore aussi neufs pour ce public, ce public n'était plus aussi neuf pour mes vers.

C'est aussi que l'envie littéraire, éveillée par un premier grand succès surpris à l'étonnement des lecteurs, avait eu le temps de s'armer contre une *récidive* d'admiration, et s'arma, en effet, de mon premier volume contre le second.

C'est, enfin, que mes admirateurs, même les plus bienveillants, étaient eux-mêmes en quelque sorte avares et jaloux de la vivacité d'impression qu'ils avaient éprouvée à la lecture de mes premières poésies; et que cette impression était si forte et si personnelle en eux qu'elle les empêchait réellement d'éprouver, une seconde fois, une autre impression semblable, comme une première odeur, respirée jusqu'à l'enivrement, empêche l'odorat de sentir une corbeille des mêmes fleurs.

Je compris cela du premier coup. Je ne suis pas né impatient parce que je ne suis pas né ambitieux, bien que je sois né très-actif. J'attendis.

Il me fallut attendre à peu près quinze ans. Pourquoi quinze ans? me dites-vous. Parce qu'il me fallut attendre une génération de lecteurs nouveaux, et qu'il faut à peu

près quinze ans en France pour qu'une nouvelle génération en politique, en littérature, en idées, en goûts, en remplace une autre, ou s'y mêle du moins en proportion suffisante pour en modifier les sentiments. Les générations d'hommes ont trente-trois ans, les générations d'esprits ont quinze ans.

Or, du moment où une génération d'esprits nouveaux, d'enfants, de jeunes gens, de jeunes femmes eurent lu, non pas mon premier volume seulement, comme la génération lisante de 1821, mais mes deux volumes à la fois, sans acception de date, sans préférence d'impressions reçues, sans privilége d'âge, sans comparaison de souvenirs; ces nouveaux lecteurs, plus impartiaux, trouvèrent, ce qui était vrai, mes premiers vers et mes seconds vers semblables d'âme, d'inspiration, de défauts ou de qualités. Ces deux volumes ne firent plus qu'une seule œuvre dans leur esprit, et furent les Méditations poétiques.

J'ai éprouvé ensuite dans tout le cours de ma vie littéraire, politique, oratoire ou poétique, le même phénomène. Toujours, et par une sorte d'intermittence aussi régulière que le flux et le reflux de l'Océan, le flux ou le reflux de l'opinion et du goût s'est caractérisé envers moi par une faveur ou par une défaveur alternative. Toujours on s'est armé d'un volume contre un autre volume, d'un premier genre de mes poésies contre un nouveau genre, de l'approbation donnée à un de mes actes contre un second, de l'applaudissement soulevé par un de mes discours contre le discours qui suivait. Ainsi est faite l'opinion publique. Elle ne veut pas reconnaître longtemps même son plaisir. Il faut qu'elle construise et qu'elle démolisse sans fin, pour reconstruire après, même les plus insignifiantes renommées. Elle finit par une suprême raison, quand ses jouets sont morts et qu'elle s'appelle la postérité; mais pendant qu'ils vivent elle n'est réellement pas encore l'opinion, elle est le caprice de la multitude.

Voilà ce que je vous disais un jour en descendant, nos fusils sous le bras, nos chiens sur nos talons, les pentes ravinées de sable rouge des hautes montagnes semées de châtaigniers, qui font la toile peinte de la scène entre Saint-Point et le Mont-Blanc.

Où sont ces jours maintenant? Où sont ces pensées nonchalantes qui s'échangeaient entre nous alors en conversations interrompues, comme les bruissements des saules et des chênes alternaient doucement sous les premières ombres des soirées avec les babillages des eaux courant à nos pieds dans les rigoles de la montagne? Le rapide sillage du temps qui court, en changeant la scène et les spectateurs, nous a emportés tous deux sous d'autres latitudes de la pensée. Que d'autres entretiens aussi n'avons-nous pas eus depuis sur d'autres théâtres et sur de plus importants sujets! Nous avons vu s'agiter les peuples, crouler les trônes, surgir les républiques, bouillonner les factions, et l'esprit des sociétés désorientées chercher à tâtons sa route vers l'avenir entre des ruines et des chimères, jusqu'à ce qu'il trouve le vrai chemin que Dieu seul peut lui éclairer. Ces méditations d'un autre âge ne s'écrivent ni en vers, ni en prose. Aucune langue ne contiendrait les actes de foi, les frissons de doute, les élans de courage, les abattements de tristesse, les cris de joie, les gémissements d'angoisses intérieures, les conjectures, les aspirations, les invocations, que les hommes préoccupés du sort des peuples, et mêlés à ce mouvement des choses humaines, se révèlent dans l'intimité de leurs âmes pendant cette traversée des révolutions. Ce sont des mots, des syllabes, des points de vue, des horizons qui s'ouvrent et qui se referment devant l'esprit en un clin d'œil. Cela ne se note pas dans les livres, mais dans l'intelligence et dans le cœur d'un ami. Votre cœur et votre intelligence ont été, depuis vingt ans, les seules pages où j'aie jeté en courant ce que je ne me dis qu'à moi-même, et ce qui ne sera jamais feuilleté que par vous. Quand j'aurai cessé de causer, et que vous vous souviendrez encore; quand vous reviendrez en automne visiter cette vallée de Saint-Point où j'ai laissé tomber plus de rêveries dans votre oreille que les peupliers de mon pré ne laissent tomber de feuilles sur le grand chemin; le ravin desséché, le châtaignier creux, la source entre les quatre pierres de granit gris, le tronc d'arbre couché à terre et servant de banc aux mendiants de la vallée, le tombeau peut-être où un lierre de plus rampera sur les moulures de l'arche sépulcrale, à l'extrémité du jardin, sur les confins de la vie et de la mort, vous rappelleront ce que nous nous sommes dit, ici ou là, assis ou debout, sous telle inclinaison de l'ombre, sous tel rayon de soleil, au chant de tel oiseau dans les branches sur nos têtes, aux aboiements de tel chien, au hennissement de tel cheval de prédilection dans l'enclos; vous vous arrêterez pour écouter encore et pour répondre, et vous serez, mieux que ce livre mort et muet, un souvenir vivant de ma vie écoulée. Cela m'est doux à penser. Ce n'est pas là encore la postérité, mais c'est un crépuscule de la vie humaine, après que notre court soleil est déjà éteint. L'homme n'est bien mort que quand tous ceux qui l'ont connu et aimé sur la terre se sont couchés à leur tour dans le tombeau qui ne parle plus d'eux aux nouvelles générations. Jusque-là l'homme vit encore un peu dans la vie de ceux qui survivent, c'est l'aurore boréale du tombeau.

Les Orientaux, qui ont tout dit parce qu'ils ont tout senti les premiers, ont un proverbe plein de ce sens exquis de l'amitié. « Pourquoi Dieu, disent-ils, a-t-il donné une « ombre au corps de l'homme? C'est pour qu'en traver- « sant le désert, l'homme puisse reposer ses regards sur « cette ombre, et que le sable ne lui brûle pas les yeux. » Vous avez été souvent pour moi comme une ombre de rafraîchissement, *umbra refrigerii*, et vous le serez encore pour ma mémoire quand j'aurai passé.

LAMARTINE.

Paris, 3 juillet 1849.

Les *Œuvres choisies* de M. de Lamartine, revues, augmentées et publiées par lui-même (édition unique, dont nous avons signalé le plan et les conditions (1), commenceront à paraître le 15 octobre prochain. Nous reviendrons sur cet événement littéraire qui intéresse particulièrement nos lecteurs, et qui marquera la renaissance des grandes publications.

(1) Voir notre numéro de mars dernier, p. 191.

REVUE DU MOIS.

MÉHÉMET-ALI.

Le vrai caractère de Méhémet. — Grand industriel. — L'État, c'est moi. — Les premiers écus et le dernier coup de sabre. — Médicaments du vice-roi. — Ses exploitations. — Sa vieillesse. — Sa mort.

Il n'y a pas cinq ans, nous écrivions ces lignes dans le *Musée des Familles* : « L'islamisme allait périr sous les étreintes de la Russie, lorsqu'en 1769, en cette année qui vit naître Napoléon, Canning, Cuvier, Schiller et Walter Scott, — la Cavale, petite ville de la Macédoine, patrie d'Alexandre et de Ptolémée, donna le jour à un enfant inconnu. Seizième fils d'un pauvre chef de la garde des routes, cet enfant perdit bientôt son père, et fut recueilli

d'abord par un oncle, puis par le gouverneur de sa bourgade natale. Un négociant de Marseille, M. Lion, remarqua sa gentillesse, et lui donna des soins qui gagnèrent à jamais son cœur à la France, etc. (1). »

Or, le 2 août dernier, un vieillard de quatre-vingts ans s'éteignait à Alexandrie, chargé de gloire et d'honneurs. Ses funérailles se célébraient les jours suivants, avec toute la pompe orientale. Un peuple entier prenait le deuil de sa mort, et allait vénérer sa dépouille sous la superbe mosquée construite par lui et devenue son tombeau.

Cet enfant si obscur, ce vieillard si glorieux, c'était Méhémet-Ali, vice-roi d'Egypte.

Nous ne redirons pas sa vie prodigieuse, déjà racontée dans l'article cité plus haut, et auquel nous n'avons qu'à renvoyer nos lecteurs. Mais nous joindrons à son portrait quelques détails nouveaux sur son caractère et sur son rôle.

Méhémet-Ali, exalté comme un grand roi, comme un heureux conquérant, comme un habile politique, n'a pas été envisagé sous son véritable aspect. C'était par-dessus tout un incomparable industriel. Comme propriétaire et

Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte.

comme négociant, il a fait de l'Egypte son domaine, son magasin et son comptoir, et il l'a exploitée avec un art dont seraient jaloux les plus adroits *faiseurs* de l'Europe. Il a tout créé dans son empire, mais il a tout gardé pour lui. Jamais Louis XIV ne dit avec plus de vérité : « l'Etat, c'est moi! »

Avant que le cimeterre de son fils Ibrahim eût vaincu la Porte à Konieh et à Nezib, les écus de Méhémet avaient acheté le sceptre d'Égypte.

— Ce pays est à l'encan, disait-il, celui qui donnera le plus d'argent et le dernier coup de sabre restera le maître.

Quant à l'argent, Méhémet, qui n'avait pas le premier sou, débuta par un vrai tour de force. Il assiégeait Kourschyd-Pacha, le gouverneur turc, dans la citadelle du Caire, lorsqu'au moment du feu le plus décisif il apprend que ses canonniers abandonnent leurs pièces, et menacent de les tourner contre lui, s'il ne les paye immédiatement. Sa bourse était justement à sec depuis le matin. Que faire?

(1) Voyez *Ibrahim-Pacha*, t. XIII du *Musée des Familles*, p. 69.

Méhémet s'adresse à M. Mengin, négociant français établi au Caire. — Mon royaume pour votre coffre-fort! lui dit-il. Et il le persuade si bien, que notre compatriote lui avance 1,500 bourses, hypothéquées sur son étoile. Avec cette somme, le général calme ses soldats rebelles; et peu de jours après, il remplaçait Kourschyd dans son gouvernement.

Un Français avait recueilli l'enfance du vice-roi, un Français lui ouvrit sa première capitale, des Français ont consolidé et organisé son empire, et c'est grâce à la France qu'il l'a transmis à ses enfants. Voilà pourquoi il portait la France dans son cœur.

Quant au dernier coup de sabre, il fut pour les Mameluks, dont Méhémet se défit, nous avons dit comment (1).

Pour juger les difficultés et le mérite des créations du vice-roi, il faut se rappeler l'article du Code mahométan : « Le souverain doit bien se garder d'innover, car le prophète a dit : « Toute innovation est une erreur, et toute erreur conduit au feu. »

Aussi, les premières tentatives de Méhémet excitèrent des révoltes générales. Les chefs de ses milices le déclarèrent *infidèle*, et refusèrent de se soumettre au *nizam-djeddid* (nouvel ordre de choses). Il se vit assiégé par ses propres soldats, et il ne leur échappa qu'en livrant son palais au pillage. Sa revanche fut digne de Louis XI et de Lucrèce Borgia. Il fit décimer, par l'ennemi, les corps les plus mutins; et un chef albanais, qui était malade, ayant voulu lui tenir tête, il lui témoigna le plus vif intérêt pour sa santé, et lui envoya son médecin italien Mendrici. « *Le malade fut soigné*, dit M. Mengin, *il prit des médicaments, et mourut quelques jours après.* »

Enfin, Méhémet parvint, à travers mille obstacles, à réaliser son armée, sa marine, son instruction et ses travaux publics, son commerce, sa Banque et son agriculture. Le pronom possessif est de rigueur ici. Les grandes réformes du pacha reposent toutes sur l'abolition de la propriété à son profit. Les Égyptiens n'ont plus à eux que leur mobilier et leurs capitaux, — quand ils en ont. C'est pour leur maître que la culture a été agrandie et perfectionnée, que le limon du Nil se distribue par mille canaux, que quinze cents jardiniers sont venus de l'Archipel et de l'Europe, que trois millions de mûriers, vingt-quatre millions d'arbres, et toutes les plantations possibles, ont couvert un sol de mille lieues carrées; — que d'innombrables fabriques de coton, de soie, de chanvre, de laine, de fer, de poudre, de salpêtre, de produits chimiques, etc., ont élevé matériellement l'Égypte à la hauteur de notre civilisation. Moralement, ce pays est resté à l'état barbare. « Le fellah cultive et le pacha récolte, dit M. de Loménie; le fellah fabrique et le pacha vend; le fellah travaille, souffre et maudit le pacha, qui pressure, exploite et bâtonne le fellah. »

Il reste donc une belle œuvre à faire au successeur de Méhémet, à son petit-fils Abbas, fils d'Ibrahim, qui a précédé son père au tombeau.

Tout en laissant le peuple d'Egypte en servage, Méhémet-Ali était parvenu à s'en faire adorer, par la grandeur de ses entreprises et par le charme de ses manières. Il savait joindre le naturel à la distinction, et la grâce à la dignité. Souverain absolu dans le fond, et paternel dans la forme, il tenait le sceptre d'une main ferme et douce à la fois. La souplesse affable du marchand s'alliait à l'autorité du chef de dynastie.

Depuis quelques mois il était tombé dans l'enfance; mais, avant de quitter le pouvoir, il l'avait assuré à son petit-fils. Les respects qui ont entouré sa vieillesse tenaient de la superstition. En le voyant s'éteindre sans douleur, dans le mois sacré du Rhamadan, son peuple a déclaré sa mort sainte, en même temps que sa vie héroïque, et l'a vu monter, ceint d'une double couronne, à l'éternelle région des houris.

(1) Article déjà cité, t. XIII, p. 70.

CHARLES-ALBERT.

Contraste. — La maison d'Oporto. — Naissance, vie et rôle de Charles-Albert. — Prince royal. — Régent. — Roi. — Son rêve. — Sa chute. — Novarre. — Victor-Emmanuel.

Pendant que l'heureux tyran de l'Egypte mourait dans sa gloire à Alexandrie, le roi paternel de la Sardaigne expirait au fond de l'exil, dans la douleur et l'abandon. Telle est la justice humaine.

Si jamais vous allez à Oporto, modeste ville du Portugal, faites-vous conduire devant une simple maison à un seul étage, au toit en auvent, surmonté de deux cheminées, aux fenêtres étroites, garnies de petits rideaux, à la façade blanche et tout unie, ombragée de quelques arbres alignés sur une esplanade. Vous croirez voir la demeure d'un humble bourgeois, et vous serez tenté de passer outre. Arrêtez-vous au contraire, et saluez. Cette maison vaut un pèlerinage. C'est là qu'expirait, le mois dernier, le vrai héros de l'Italie moderne, l'illustre vaincu de Novarre, le roi de Sardaigne et de Piémont, Charles-Albert.

Charles-Amédée-Albert, prince de Carignan, seul rejeton mâle de la famille de Savoie, naquit le 28 décembre 1798. Il prit le titre de prince royal quand Victor-Emmanuel Ier remonta au trône de ses pères. Comme héritier présomptif de la couronne, il fit espérer aux Italiens les libertés qu'il leur a données comme monarque, et dont ils n'ont pas su profiter. Son cœur, ardent et généreux, s'associa aux projets des réformateurs ; mais son esprit loyal et sage recula devant leurs menées révolutionnaires. On sait qu'elles entraînèrent l'abdication de Victor-Emmanuel, qui refusa, comme Charles X, de déchirer son man-

Charles-Albert. Le général Oudinot. Pie IX Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne.

teau royal. Le prince de Carignan, nommé régent de Sardaigne, jura la nouvelle Constitution, fut désavoué par le duc de Génevois, que le dernier roi s'était donné pour successeur, et se retira à Florence pendant que les Autrichiens et les Piémontais vidaient leur querelle. C'était l'époque de l'expédition de Louis XVIII en Espagne. Charles-Albert, dont l'épée se rouillait au fourreau, vint rejoindre nos soldats sur le champ de bataille. Il y déploya la bravoure que son pays regrettait trop tard, et gagna l'épaulette de grenadier français devant les remparts du Trocadéro. La mort de Victor-Emmanuel lui rendit la couronne de Sardaigne et de Piémont. La popularité de son nom se releva. Sa rentrée à Turin fut un triomphe; son sacre, une acclamation de joie. Il mit, par un nouveau Code, les vieilles coutumes piémontaises à la hauteur de son siècle.

L'avénement de Pie IX l'entraîna plus loin. Il ne voulut pas rester en arrière de ce magnanime réformateur. Il rêva, comme lui, une confédération italienne, dont il eût été le bras, tandis que le pape en eût été l'âme. Admirable rêve, encouragé d'abord par l'explosion de février, puis anéanti par ses aberrations à Novarre. Si, en effet, les Italiens avaient compris Charles-Albert, s'ils s'étaient ralliés comme un seul homme autour de son épée, au lieu de s'ameuter comme des factieux contre son sceptre, qui oserait dire que l'Italie ne serait pas libre en ce moment? Les fruits de cette erreur ont été la défaite, l'abdication et la mort de Charles-Albert, la fuite de Pie IX devant l'anarchie, la rentrée des Autrichiens à Milan, et hier la capitulation de Venise.

Nous avons raconté à nos lecteurs les dramatiques incidents de la chute du roi de Sardaigne (1). Nous n'y ajouterons que ce passage du rapport lu à l'Assemblée de Turin ; c'est la plus belle oraison funèbre de Charles-Albert.

(1) Voyez le numéro de juin dernier, *Mercure*, p. 18.

« La bataille, commencée le 23 à onze heures et demie, nous fut favorable jusque vers quatre heures et demie; ce fut alors que la fortune nous abandonna... Charles-Albert a presque toujours été exposé au feu, là où le danger était le plus grand; les balles sifflaient autour de sa tête : plusieurs personnes sont tombées mortes à ses côtés. Le soir même il continuait à rester sous les glacis de la ville, où se concentrait notre résistance. Le général Durando fut obligé de le tirer par le bras pour qu'il cessât de courir des périls désormais inutiles. « Général, lui dit le roi, c'est mon dernier jour; laissez-moi mourir! » Lorsqu'il parut impossible de résister davantage, il dit « que sa tâche était accomplie; qu'il ne pouvait plus servir le pays à qui, depuis dix-huit ans, sa vie était consacrée; qu'il avait en vain cherché la mort dans le combat, et qu'après mûre réflexion il était résolu d'abdiquer. » Les ducs de Savoie et de Gênes, le ministre Cadorna, et un nombreux état-major assistaient à cette scène. Aux vives instances qu'ils lui adressèrent pour lui faire révoquer sa décision, Charles-Albert répondit d'une voix ferme : « Ma résolution est prise, je ne suis plus le roi; c'est mon fils Victor qui l'est à présent». Il embrassa toutes les personnes présentes, en remerciant chacune d'elles pes services qu'elles avaient rendus à lui et à l'Etat; et il partit après minuit, accompagné seulement de deux domestiques. »

Depuis ce jour, Charles-Albert est mort lentement. Après avoir traversé la France et l'Espagne, sous le nom de comte de Barge, il a succombé dans l'humble maison d'Oporto, au coup qui lui avait brisé le cœur à Novarre.

L'Italie n'a su l'apprécier qu'en le perdant, et a réclamé d'une seule voix son corps, auquel elle s'apprête à rendre de tardifs honneurs.

Victor-Emmanuel II, fils et successeur de Charles-Albert, ne s'était pas moins distingué que son père à la fatale bataille. Lui aussi n'avait cédé qu'après avoir bravé mille morts, et reçu vingt balles autrichiennes dans ses habits. Il porte jusqu'à ce jour, avec un noble courage, l'épineux fardeau de la couronne royale.

Pour réunir les hommes qui ont joué les premiers rôles en Italie dans les événements qui passionnent encore l'Europe, nous joignons aux portraits de Charles-Albert et de Victor-Emmanuel, celui de Pie IX, que *le Musée* devait à ses lecteurs depuis longtemps, et celui du général Oudinot, qui a porté à Rome l'épée victorieuse de la France.

Les illustrations de la guerre de Hongrie auront bientôt leur tour. (Voir l'étude détaillée sur ce pays, qui commence dans le présent numéro, et à laquelle la soumission des Hongrois donne un à-propos historique.)

SCIENCES. — ARTS. — LITTÉRATURE.

Le Salon.—Mort de Mme de Mirbel.—Le banquet de l'industrie. — L'exposition d'horticulture. — La statistique du choléra.— Les théâtres. — Mort de Klein.— Publications.

Nous ne pouvons quitter le Salon de peinture, qui vient de fermer, sans rappeler deux artistes dont le public aime le nom et le talent : M. Charles Fortin, le peintre ingénieux des intérieurs bretons, qui avait exposé six toiles d'une vérité charmante, enlevées déjà sans doute par les amateurs de tableaux de genre; — et M. Maxime David, le Mignard de la miniature contemporaine, qui s'est surpassé lui-même cette année, dans le ravissant portrait de Mme ***, et dans ceux du général Drolenvaux et de M. Quinette, notre ministre à Bruxelles.

Nous allions citer encore l'exposition de Mme de Mirbel, lorsque nous apprenons sa mort avec son dernier succès. Il ne faut pas moins que le talent de M. Maxime David pour dédommager l'art d'une si grande perte.

M. de Kératry, notre illustre collaborateur, le vénérable doyen de l'Assemblée nationale, vous racontera dans un de nos prochains numéros, avec son *humour* philosophique et touchante, un des plus curieux épisodes de la vie de Mme de Mirbel.

— L'Exposition de l'industrie s'est terminée par un grand banquet, dont les produits algériens ont eu les honneurs. Le goût de MM. du jury a rendu publiquement hommage au *celadium*, pomme de terre africaine, assaisonnée à toutes les sauces. Les vins, médiocres encore, ont paru donner des espérances, et les huiles ont enlevé les suffrages par leur délicatesse et leur bas prix.

— L'exposition d'horticulture a surtout brillé par les fleurs. Jamais l'éclat et la variété des marguerites n'avaient été poussés aussi loin. Celles de M. Charles Gagné, jardinier de Port-Marly, ont excité l'admiration générale.

— Il faut vivre avec les ennemis qu'on ne peut chasser. Habituons-nous donc au choléra, qui semble acclimaté en France. Voici le résumé de ses faits et gestes :

Des tables officielles de la mortalité pour les six premiers mois de 1849, adressées à l'Académie de médecine, il résulte que dans cet espace de temps il est mort à Paris 33,274 personnes, dont 15,677 ou près de la moitié, du choléra-morbus; et sur ces 15,677 décès, 9,019, ou près des deux tiers, ont eu lieu à domicile. Enfin, sur ces 15,677 décès, 7,740 appartiennent au sexe masculin, et 7,937 au sexe féminin; ce qui veut dire que le sexe féminin a, comme en 1832, souffert un peu plus du choléra que le sexe masculin.

Si aux 15,677 décès constatés jusqu'à la fin de juin, nous ajoutons les 790 décès du mois de juillet et les 453 décès du mois d'août, nous trouvons, jusqu'au 15 août, un chiffre de 16,920 décès, c'est-à-dire quelque chose de très-voisin du chiffre de l'épidémie de 1832, qui a été de 18,356.

— Les nouveautés dramatiques sont *la Chute de Séjan*, par M. Victor Séjour; *la Ligue des Amants*, et un *Passe-Temps de Duchesse*, au Théâtre-Français : succès d'estime; *Une Semaine à Londres*, au Vaudeville : succès de gros mots; *Les Compatriotes*, d'Henri Monnier, aux Variétés : succès de mimique et de travestissements; les courses de taureaux à l'Hippodrome : succès de terreur au premier sang; les gambades de Mlle Anato, au Cirque Franconi : succès de grâce et d'élasticité.

— Mais pour juger l'équitation classique et la cavalcade sérieuse, il fallait voir le carrousel donné à Versailles par les cuirassiers, les carabiniers et les dragons! C'était gracieux comme une passe d'armes et formidable comme une bataille. Jamais les comparses équestres n'approcheront de cette vérité.

—Vous n'avez pas oublié le bon Klein du Gymnase, si parfait comédien dans le père Bizot, le Tambour-Major, le notaire Menu, etc. Cet homme d'esprit et de cœur vient de mourir dans sa retraite de Marly-le-Roi, sincèrement pleuré de tous ceux qu'il avait fait rire.

— Les almanachs ouvrent la marche des publications qui s'apprêtent. Voici en tête le plus instructif et le plus amusant, l'*Almanach de France*, le seul qui mérite le patronage spécial du Musée, au bureau duquel tous nos lecteurs le trouveront prêt à leur enseigner la pluie et le beau temps, le soleil et la lune, les fêtes et les dates, les bonnes recettes et les bonnes nouvelles, l'utile et l'agréable: *utile dulci*

VRAIES MODES ET FAUSSES MODES.

Les modes françaises, si inconstantes qu'elles soient, ne changent que deux ou trois fois par an. Si nous n'en donnons pas plus souvent le bulletin et la gravure, c'est que nous ne voulons pas imiter les journaux de couturières, qui inventent chaque semaine des modes chimériques, ni engager ainsi nos lecteurs à se travestir dans un carnaval perpétuel. Les deux dessins que nous publions aujourd'hui leur donneront l'idée de nos futures revues et représentations des modes. Nous mettrons en regard : 1° comme ridicules à éviter, les fausses modes que les journaux ci-dessus imaginent et qu'on ne porte pas dans le monde. (Exemples : les toilettes excentriques de femme et d'enfant dans notre gravure n° 1); 2° comme modèles à suivre : les modes vraies qu'adopte et consacre le goût des gens comme il faut. (Exemples : les toilettes d'été pour homme, femme et enfant, de notre gravure n° 2.)

TABLE METHODIQUE DES MATIÈRES.

POÉSIES. FABLES. MUSIQUE.

Le Loup et la Nourrice. 180.
La Tour et le Clocher. P.-C. 209.
L'Adieu de la Nourrice. H. Violeau. 239.
Chanson du Chamelier. Van Hasselt. 264.
L'Hirondelle. S. Pécontal. 279.
Adieu à la mer. Romance de Berchon. 366.
La Justice de la Fermière. Viennet. 374.

ETUDES RELIGIEUSES.

Prédicateurs. L'Abbé Fournier. Pitre-Ch. 153.
La Sainte Enfance. Abbé Touzé. 213, 243.

ÉTUDES SCIENTIFIQUES.

J. Geoffroy Saint-Hilaire. Pitre-Ch. 73. 105.

ÉTUDES HISTORIQUES.

Révolution d'Allemagne. 61.
Histoire du Duel. H. Etiennez. 144, 165.
Il y avait une fois une ville (Pompei). 244.
Episode du Siége de Rome. Un Officier. 329.
Le Médaillon d'argent. Pitre-Chevalier. 353.
Monographie du Goût. Mazas. 368.
Les Français à Rome (1849). Un officier. 373.

ETUDES BIOGRAPHIQUES.

Le vieux Carabin (Spurzheim). E. Delisle. 10.
Georges Washington. P.-C. 29.
Lapeyrouze. Ph. Lavergne. 38.
Mgr. Sibour. 64.
Duel du Chevalier de Kératry. Kératry. 158.
Le prince Louis-Napoléon. P.-C. 160.
Catherine de Russie. Charpentier. 210.
Broussais. Ed. Plouvier. 234.
François Mézerai. Teyssèdre. 277.
Mme Récamier. Un habitué de l'Abbaye. 284.
Pierre Pujet. A. Delahaye. 291.
Le Maréchal Bugeaud. 327.
Mme Catalani. Lady Blessington. 327. 330.
Méhémet-Ali. Charles-Albert. 376. 377.

ETUDES ARTISTIQUES.

Eust. Lesueur. C. de Chatouville. 24.
Le Larmoyeur, d'A. Scheffer. 97.
Cartons de Raphaël. 137.
Mola Breenberg. G. Poussin. Pitre-Ch. 225.
Cheminée du seizième siècle. 245.
Le Nez du midshipman. Jal. 246.
Le Prophète de Meyerbeer. 248.
Les Débuts d'un Compositeur. A. de C. 263.
Le monument de Molière. D'Hainault. 273.
Les deux Expositions. P.-C. 317, 351.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

Dragons, Hydres, Basilics, etc. Verardi. 140, 161.
Esprit des bêtes. Animaux ennemis 232.
Les Loups de la Cornouaille. P.-C. 280.

ÉTUDES MORALES. NOUVELLES. — CONTES.

La Fontaine et Fouquet. Pitre-Chevalier. 1, 49.
Les Comédiens ambulants. C. de Chatouville. 65.
Glochetin. Mme Desbordes-Valmore. 68.
La manière de s'amuser. P. de Kock. 114.
Le Pêcheur de Perles. Borghers. 171.
Mariage par testament. Chatouville. 201.
L'Aumône brûlante. C. Schiller. 208.
Les Trois Châtelaines. Tholozan. 216.
Barbillon et Sansonnet. Amiel. 229.
La Sirène. Borghers. 265.
Le Brocanteur de Tarbes. C. Lebrun. 307, 321.
La Colonie de Saint-Ilan. Pitre-Chevalier. 312.
L'Abbé Alzini. Mme Ancelot. 361.

ÉTUDES LITTÉRAIRES, CRITIQUES, ETC.

Les Mémoires d'outre-tombe. P.-C. 22.
Jérôme Paturot. 92, 124.
Histoire d'un Poëte (Violeau). Pitre-Ch. 237.
Adrienne Lecouvreur. Scribe. 250.
Le Spectacle en famille. P.-C. 337.
Midi à 14 heures. Pitre-Ch. et Vallut. 338.
Une Confidence. Lamartine. 374.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES, ETC.

France, L'Abbaye de Livry. 8.
Italie. Pise et Florence. H. Blaze, 15, 23.
Orient. De Naples à Jérusalem. Mazas. 41, 81.
Le Languedoc. Mary-Lafon. 99, 129, 181, 193.
Afrique. Traversée du Désert. V. Herbin. 138.
L'Or de la Californie. P.-C. 159.
Paris. L'Elysée national. Pitre-Chevalier. 222.
France. Dieppe. X. Lançon. 252.
—Le Pays basque. C. Delavigne. 257, 297, 331.
—Caen. La Tour-le-Roi. 289.
Allemagne. La Hongrie. H. David. 359.

MÉLANGES, VARIÉTÉS, ACTUALITÉS.

Académies, salons, musique, livres, théâtres. 29, 62, 123, 159, 190, 192, 220, 242, 256, 319, 378. Et tous les numéros du *Merçure*.
La Garde nationale à Londres. 63.
Plaisanteries de Bal masqué. 228.
Un Plat patriotique. 228.
Modes. 379.

Table alphabétique des Illustrations.

Abbaye de Livry, à vol d'oiseau. 8.
Id. Château actuel. 9.
Id. Tombeau du général Dillon. 8.
Adieux de la nourrice. 240.
Adieux à la mer, romance. 366.
Albert sur le cheval Ralph. 69.
Andrieux. 276.
Animaux fabuleux (les). 161.
Atelier national. 125.
Aumône brûlante (l'). 205.
Basques (descente des) à Biarritz. 304.
Bayonne (vue de). 257.
Belle Joconde (la), de Léonard de Vinci. 353.
Beaumignard, Grassouillet, etc. 121.
Benserade. 217.
Beziers (cathédrale de). 188.
Biarritz (vue de). 305.
Blessington (lady). 328.
Boa et buffle. 165.
Boulay (de la Meurthe), vice-président. 160.
Bude (vue de). 361.
Buffon. 220.
Bugeaud (le maréchal). 328.
Broussais. 237.
Brillat-Savarin (médaillon de). 369.
Cacolet et Cacoletière basque. 300.
Caen. La tour Le Roi. 289.
Catalani (Mme). 328.
Carcassonne (vue de). 185.
Carrefour de Paris. 120.
Catherine devant Pierre-le-Grand. 212.
C'était mon ministre (Paturot). 96.
Cerf et Tongouard. 233.
Cham (charges de). 192, 256.
Chien et chat. 232.
Chevalier de St-Georges et chevalier d'Eon. 152.
Châtelaine du seizième siècle. 216.
Id. du dix-septième siècle. 217.
Id. du dix-huitième siècle. 220.
Cheminée du seizième siècle. 245.
Chérubini. 276.
Cheval et loups. 281.
Charles-Albert. 377.
Clochetin. 69. 69. 72.
Comédiens ambulants (les), de Biard. 65.
Commissaires (les) gras et maigres. 93.
Comte (le) et Frédéric. 341.
Constantinople (vue de). 45.
Id. Temple de Sainte-Sophie. 81.
Costumes orientaux. Damas. 85.
Id. basques, près Bayonne. 261.
Comtois en dragon de l'Empire. 128.
Conversion de Paulus (la), de Raphaël. 137.
Croix de rubis (la). 309.
Cuvier (George). 73.
Cuisinière (la), de Gérard Dow. 368.
Danse espagnole, de E. Giraud. 317.
Dante. 36.
Daubenton. 73.
Deboile (Guillaume). 357.
Delavigne (Casimir). 276.
Derviches tourneurs. 48.
Desessarts (M.), sous-préfet de... 337.
Diderot. 220.
Duel de Caylus et d'Entraguet. 145.
Id. de Trautmansdorf et de Lodoïska. 169.
Duperron et Laguy. 201.
Emeute au poulailler (l'). 374.
Elysée national (hôtel de). 224.
Enfants chinois sauvés. 213,
Expiation (l'), Hunkel, Véronique. 208.
Exposition des produits de l'industrie. 352.
Fenélon (statue de). 189. Fontenelle. 220.
Florence (vues et paysages de). 17.
Id. (jeune fille de). 33.
Id. Le Baptistère. 37.
Fornarina (la), de Raphaël. 17.
Franciscains de Nazareth (messe aux). 89.
Frederic et Gaston. 349.
Fournier (l'abbé Félix). 153.
Frédéric le Grand et le major. 168.
Fuite en Egypte (la), tableau de Mola. 225.
Fruits de Van-Huysum. 369.
Français (les) à Saint-Pierre de Rome. 375.
Gall (le docteur). 13.
Gabrielle. 337. Frédéric, Gaston. 344. 345.
Galilée. 36.
Gard (le pont du). 200.
Géricault (le peintre). 276.
Gitanos (campement de). 336.
Gouvernement (un). 92.
Grétry au clavecin. 265.
Hector et Louise (2 scènes). 201.
Indien Hiaquis tuant un requin. 173.
Isaure (Clémence). Jeux floraux. 133.
Jean (l'archiduc), vicaire gén. d'Allemagne. 61.
Geoffroy Saint-Hilaire (Etienne). 73.
Id. (Isidore). 105.
Jose Juan, Jésuite et sa mère. 177.
La Fontaine (portrait de). 1.
Id. déclamant les Nymphes de Vaux. 49.
Id. à table. 53.
Id. aux pieds de Louis XIV. 56.
Lacepède. 73.
La Harpe. 220.
Lapeyrouse. 40.
Larmoyeur (le), d'A. Scheffer. 97.
Laocoon, groupe antique. 141.
Laorens et Saubade. 301.
Lesueur (Eustache). 24.
Le Franc de Pompignan. 104.
La Vallière (Mlle). 57.
Languedoc. Cortege de noce. 101.
Id. Course de l'âne. 184.
Linnée. 80.
Louis XIV (médailles de). 60.
Louis-Napoléon Bonaparte (le prince). 160.
Louvois. 217.
Lulli. 217.
Lycéens (les) après février. 128.
Machiavel. 36.
Maison de Tobias. 312.
Maison de l'abbé Alzini. 361.
Malte (vue de). 41.
Marchandes de poissons à Bayonne. 297.
Marabout (le), oiseau. 164.
Mariage (le) du prince (la Sirène). 272.
Mars (Mlle). 276.
Mariana. 365.
Massillon. 217.
Méhémet-Ali. 376.
Mémoires de Chateaubriand (lecture des). 288.
Mères chinoises, ramant. 244.
Mézeray (François). 277.
Milon de Crotone, de Pujet. 296.
Molière (maison où mourut). 273.
Id. Buste. 276.
Montpellier (vue de). 193.
Monrose (l'acteur). 276.
Modes. 380.
Musicien (le), de F. Miéris. 33.
Oudinot (le général). 377.
Palais de la Sirène. Titre orné. 265.
Paysage, de Breenberg. 225.
Id., de Guaspre Poussin. 228.
Pêcheurs de perles, à Ceralbo. 176.
Philosophie (la) de Sinard. 113.
Pie IX. 377.
Pise (tour penchée de). 16.
Pompeï, carrefour de Fortunata. 241.
Poissonniers de Duval-Lecamus. 328.
Prédication (la), de Lesueur. 25.
Presbourg (vue de). 360.
Prise d'habit (la). 28.
Puget (Pierre). 293.
Pyrénées (gave des). 321.
Rachel, dans *Adrienne Lecouvreur*. 249.
Raphaël, par lui-même. 21.
Roger, dans le *Prophète*. 249,
Rome (campagne de), par G. Poussin. 329.
Saint-Ilan (manoir de), Côtes-du-Nord. 313.
Saint-Ilan (colons de). 316.
Saint-Nicolas (église de), à Nantes. 157.
Saint-Sépulcre (église du), Jérusalem. 88.
Saint-Sernin (église de), à Toulouse. 129.
Shelling. 73.
Saint-Lambert lisant *Les Saisons*. 220.
Sébastien sur le brancard. 325.
Sirène (la) et la chasse. 269.
Sibour (Mgr.), archevêque de Paris. 64.
Spartiate (un). 124.
Spurzheim (Gaspard). 13.
Songe de Jacob, tableau de Mola. 228.
Tilien. 36.
Tour (la) et le clocher. 209.
Toulouse (vue de), 136.
Id. Hôtel d'Assezat. 181.
Trestaillon, Truphémy à Montpellier. 197.
Variétés du type humain. 112.
Venise (palais de), d'après Cl. Lorrain. 364.
Véronèse (Paul). 36.
Victor-Emmanuel. 377.
Washington (Georges). 32.

CONCLUSION DU SEIZIÈME VOLUME.

Et maintenant, lecteurs fidèles, immense famille littéraire, amis de tous les points du monde, qui, ralliés comme nous à la pierre du foyer, cette ancre de salut social, nous avez suivis par milliers, à travers les révolutions, sans qu'un seul ait déserté nos *causeries du soir*, jusqu'à cette dernière page de notre seizième année, — qu'allons-nous vous dire en vous remerciant d'une constance qui est notre gloire, et en vous donnant rendez-vous à notre prochain volume, — toujours à ce coin du feu domestique, où le conte et le précepte se tiennent par la main? Allons-nous emboucher la grande trompette du charlatanisme, et, comme les journaux concurrents qui singent notre titre, sans pouvoir imiter notre succès, vous promettre, en lettres majuscules, des primes d'albums et de lithographies par centaine, des billets de loteries gagnant un million, des pianos qui joueront tout seuls, des colliers de perles et de diamants, des services complets d'argent et de vermeil, des montres et des pendules marquant l'heure de la mystification, toutes les merveilles de la Californie pour la bagatelle de six francs? Mon Dieu, non! mille fois non! Ces gigantesques grimaces nous iraient fort mal. Nous vous ferons rire par d'autres moyens, jamais aux dépens de notre bonne foi ni de la vôtre; et nous vous dirons tout bonnement: — Nous sommes de vieilles connaissances et des amis à l'épreuve. Comptez sur nous comme nous comptons sur vous. Nous ferons de plus en plus et de mieux en mieux pour vous instruire et vous plaire, mais nous resterons toujours et plus que jamais le *Musée des Familles*, *lectures du soir*, sans mélange de loterie et sans adjonction d'horloges. Nous tiendrons naïvement les promesses littéraires et artistiques de l'avis ci-contre, dont les effets sont d'avance en notre portefeuille. Nous espérons même en dépasser quelques-unes, sans compter les aventures ou les surprises... Et pour ouvrir la marche, nous vous donnerons d'ici à janvier, en attendant les étrennes et le reste:

Napoléon Prophète, œuvre posthume de l'Empereur, trouvée dans son secrétaire, à l'île d'Elbe, par le capitaine Campbell, et qui est la plus étonnante prédiction des événements d'aujourd'hui.

La suite du Médaillon d'argent (Révolutions d'autrefois), par M. *Pitre-Chevalier*.

La suite de la Hongrie, du Voyage en France, de la Monographie du gout, Voyage aux États-Unis; Chasse aux iles Féroé, etc.

Le Vrai Robinson, par M. *Xavier Saintine*, contre-partie réelle de Robinson Crusoé, œuvre digne de l'auteur de *Picciola* (c'est tout dire).

Les Souffrances de Michel Ange, par M. *Alex. Dumas*.

Ruysdael et Rembrandt, par M. *Arsène Houssaye*.

Fêtes chrétiennes: les Innocents, le conte le plus touchant que Mme *Desbordes-Valmore* ait encore écrit pour nos jeunes lecteurs.

Le Bouquiniste et le Bouquineur, par le *bibliophile Jacob*.

Les Deux Ramoneurs, ou Un portrait de Mme de Mirbel, par M. de *Kératry*, l'illustre doyen de l'Assemblée législative.

L'Aveugle du Périgord, par M. de *Pongerville*, de l'Académie.

La Cocarde de l'Empereur, par feu *Frédéric Soulié*.

De Nouvelles Fables de M. *L. Halévy*, de M. de *Ségur* et de M. *Viennet*, de l'Académie française.

L'Histoire d'un Livre, par M. *Mary-Lafon*.

Le Foyer intime de la Comédie-Française; révélations dramatiques, par M. *Edouard Plouvier*.

L'Esprit des Bêtes: *Lettre de deux crapauds, amis de l'homme, méconnus*.

Des Études amusantes de géologie, d'astronomie, de physique, de chimie, etc.

Une nouvelle Comédie-Proverbe, à jouer cet hiver en famille.

Toutes les actualités, curiosités, découvertes, anecdotes contemporaines, à mesure qu'elles se présenteront.

Des romances, des valses, des modes, des vues et portraits, toute une *illustration* nouvelle dont on peut juger les progrès par les gravures du numéro de septembre.

Voilà ce que nous vous proposons, amis lecteurs. Quant à recevoir avec votre quittance d'abonnement des primes de vingt-cinq mille francs de rentes,... franchement, n'y comptez pas! Nous sommes incapables de vous jouer ce tour de sorcier... ou d'arracheur de dents. Nous nous bornerons à enseigner à vous et à vos enfants les moyens de garder vos rentes, si vous en avez, et d'en acquérir, si vous n'en avez pas, par l'instruction, le travail et la vertu.

N° 2. Les modes qu'on porte.

N° 1. Les modes qu'on ne porte pas

Typographie HENNUYER et Cie, rue Lemercier, 24. Batignolles.

SPECIAL
SESSION
91-S
66
AP
1
M8
V.16
1848-9
GETTY CENTER LIBRARY